



HAL
open science

La campagne de Crimée à travers les témoignages des militaires russes et français : essai d'anthropologie historique

Marc de Bollivier

► **To cite this version:**

Marc de Bollivier. La campagne de Crimée à travers les témoignages des militaires russes et français : essai d'anthropologie historique. Droit. Université Grenoble Alpes [2020-..]; Rossijskij universitet družby narodov (Moskva), 2020. Français. NNT : 2020GRALH011 . tel-03192866

HAL Id: tel-03192866

<https://theses.hal.science/tel-03192866>

Submitted on 8 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE LA COMMUNAUTE UNIVERSITE
GRENOBLE ALPES**

**CANDIDAT DES SCIENCES DE L'UNIVERSITE
RUSSE DE L'AMITIE DES PEUPLES**

**préparée dans le cadre d'une cotutelle *entre la
Communauté Université Grenoble Alpes et
l'Université russe de l'Amitié des Peuples***

Spécialités : Histoire et Histoire nationale (07.00.02)

Arrêté ministériel : le 6 janvier 2005 – 25 mai 2016

Présentée par

Marc DE BOLLIVIER

Thèse dirigée par **Sylvain VENAYRE** et **Elena LINKOVA**

préparée au sein du **Laboratoire universitaire Histoire Cultures Italie
Europe, et du Département d'histoire de la Russie**

dans **les écoles doctorales des Sciences de l'Homme du Politique et
du Territoire, et des Sciences historiques et Archéologie (46.06.01)**

La campagne de Crimée à travers les témoignages des militaires russes et français: essai d'anthropologie historique

Thèse soutenue publiquement le **4 décembre 2020**,
devant le jury composé de :

Monsieur, Jacques-Olivier, BOUDON

Professeur à l'Université Paris Sorbonne Université, Président du jury.

Monsieur, Andreï GLADISHEV

Professeur à l'Université d'État de Saratov N.G. Chernyshevsky, membre du jury.

Madame, Liubov, MELNIKOVA

Chercheuse principale à l'Institut d'histoire russe de l'Académie des sciences de Russie, membre du jury.

Madame, Marie-Pierre, REY

Professeure à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, rapporteure.

Monsieur, Alexandre, TCHOUDINOV

Chercheur en chef à l'Institut d'Histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie, membre du jury.



Remerciements

Ce travail est dédié à mon grand-père Robert Bollard qui m'a insufflé à la fois le goût de l'histoire et de la Russie.

Je tiens tout d'abord à remercier Sylvain Venayre et Elena Linkova pour leur confiance en mon projet ainsi que pour leur aide et leur disponibilité tout au long de ces quatre années. Leurs conseils me furent précieux dans l'avancée de mes recherches tout comme leurs éclaircissements en maints domaines.

Je tiens aussi à exprimer toute ma gratitude envers mes parents Jean-Paul de Bollivier et Catherine Bollard pour leur aide et leur soutien indéfectible, ainsi que pour leur relecture de plusieurs parties de ce travail. Ma reconnaissance ira également à Françoise et Claire Thoumelin, Jean-Marc Jourdan, pour leur soutien moral et les heures qu'ils consacrèrent à lire mes chapitres. Enfin, je salue le courage et le dévouement de Michel et Henri de Bollivier, Sylvie Bollard, Marion Beaucaire, Emmeline Dardoize, Manon Exbalin et Félix Solé pour avoir relu mon travail à différents stades de son élaboration et avoir permis son amélioration.

Je remercie l'administration du LUHCIE, de l'ED SHPT, Elena Linkova et Sylvain Venayre qui ont bataillé contre vents et marées afin que ce projet puisse être réalisé dans le cadre d'une cotutelle entre les universités Grenoble-Alpes et russe de l'Amitié des Peuples.

Je remercie également toute l'équipe enseignante du parcours d'aspirant et du département d'histoire de la Russie de l'URAP, pour leur compréhension et leur bienveillance pendant mes séjours à Moscou.

Je suis très reconnaissant envers Ekaterina Scherbaschina, Anastasya Kozachenko, Anastasya Gerasina et Margaritha Khanko de leur amitié et de leur accueil lors de mes séjours à Moscou ce qui m'a conforté dans le démarrage de ce projet.

Enfin, je ne peux oublier tous celles et ceux qui m'ont encouragé dans la réussite de ce projet : Émile et Enea de Bollivier, Yvonne Bollard, Valentin Anselin, Nicolas Lacour, Carl Balogh de Manko Bük. Je les en remercie, ainsi que tous les autres qui se reconnaîtront.

Résumé :

La campagne de Crimée fut le principal théâtre d'opérations de ce qui fut appelé par ses contemporains la Guerre d'Orient. Premier grand conflit européen depuis la fin des guerres napoléoniennes et dernier affrontement militaire entre la France et la Russie, la guerre de Crimée est étudiée et appréciée de manière très différente par les historiens des différentes nations qui y participèrent : l'historiographie russe de ce conflit est ainsi très développée tandis qu'en France les universitaires et historiens amateurs ne s'intéressèrent guère à cette première victoire du Second Empire. Dénominateur commun de toutes ces études sur la guerre de Crimée, les témoignages des combattants français et russes seront au cœur de notre démarche. Héritiers des vétérans des guerres napoléoniennes, pétris de culture romantique, ces hommes vécurent aussi les débuts d'une révolution militaire qui transforma durablement l'art de la guerre en Europe. De part et d'autre du No Man's Land aux pieds des murs de Sébastopol, ces hommes racontèrent leur campagne de Crimée faite de combats, de gloire, de camaraderie et d'échanges entre ennemis, mais aussi de maladie, de souffrance et de mort. C'est aussi la question même de la représentation de cette guerre qui put alors être parfois remise en question, entre quête d'aventure, devoir patriotique ou religieux et désillusions face à une guerre de siège imprévue.

Descripteurs : Guerre de Crimée, Second Empire, Empire russe, témoignage, anthropologie historique, siège de Sébastopol, campagne de Crimée, militaires, analyse comparative.

The reflection of the Crimean Campaign in the testimony of Russian and French Militaries: Historical and Anthropological dimension

The Crimean campaign was the main theatre of operations in what used to be called the Eastern War. First major European conflict since the end of the Napoleonic Wars and the last military confrontation between France and Russia, the Crimean War has been studied and appreciated in very different ways by historians of the different nations that took part in it: the Russian historiography of this conflict is thus highly developed, whereas in France, academics and amateur historians have barely studied this first victory of the Second Empire. Testimonies from French and Russian combatants are the common denominator of those studies, therefore, they will be at the heart of our study. Heirs of veterans of the Napoleonic Wars and steeped in romantic culture, these men also experienced the beginnings of a military revolution that lastingly transformed the art of war in Europe. On both sides of Sevastopol walls No Man's land, these men told the story of their campaign in Crimea, a campaign of fighting, glory, comradeship and exchanges between enemies, but also of disease, suffering and death. It is also the very representation of this war that could sometimes be questioned, between the quest for adventure, patriotic or religious duty and disillusionment in the face of an unforeseen siege war.

Keywords : Crimean War, Second French Empire, Russian Empire, testimonies, historical anthropology, sketch of Sevastopol, Crimean campaign, Militaries, comparative analysis.

Sommaire

<i>Introduction</i>	10
<i>Partie 1 : Raconter les grandes batailles de la campagne de Crimée</i>	36
1. Quelles sont les batailles de la campagne de Crimée ?	39
1.1. Définir une liste de batailles	40
1.1.1. Comment définir la bataille ?	42
1.1.2. Redéfinir les batailles	52
1.2. L'importance des batailles dans les témoignages	58
1.2.1. Un élément central du récit	59
1.2.2. Le choix des mots	64
1.2.3. Bataille rapportée, mais non vécue	67
1.3. Les batailles de la guerre de Crimée : conclusions	69
1.3.1. Le poids du passé	70
1.3.2. Des changements perceptibles	72
1.3.3. Un prélude à la fin des batailles ?	74
2. De la tactique dans les témoignages sur les batailles	78
2.1. Raconter la bataille dans ses aspects techniques	80
2.1.1. Un élément structurant du témoignage sur la bataille ?	81
2.1.2. Du mouvement à la ligne de feu	85
2.1.3. Le feu et le choc	89
2.1.4. La bataille dans son ensemble	97
2.2. Une question de doctrine	99
2.2.1. La fonction, le grade, le temps	100
2.2.2. L'armée française de 1854	104
2.2.3. L'armée russe et la bataille	108
2.2.4. Une vision européenne	112
2.3. La tactique dans le récit	114
2.3.1. Comprendre sa guerre	115
2.3.2. Au service de la narration	120
2.3.3. L'apport des civils	122
3. Raconter sa bataille : l'expérience individuelle dans les récits	127
3.1. La gloire et la peur au milieu du chaos	128
3.1.1. La réalité du champ de bataille	130
3.1.2. Le courage et la peur au combat	138
3.2. La bataille dans les actes	145
3.2.1. Le combat au plus près	146
3.2.2. Illustrer la bataille	151
3.2.3. Quand retombe la fièvre du combat	156

3.3.	La postérité de l'expérience combattante	160
3.3.1.	Un récit ancré dans son temps.....	161
3.3.2.	Entrer dans l'histoire.....	164
Partie 2 : Le siège de Sébastopol raconté par les combattants		168
4.	Le siège de Sébastopol : dans l'univers de la guerre de positions	171
4.1.	Les formes du combat quotidien	172
4.1.1.	Une guerre d'escarmouches	173
4.1.2.	La guerre au clair de lune	178
4.1.3.	Les francs-tireurs	182
4.2.	L'artillerie, reine du siège	188
4.2.1.	Les artilleries françaises et russes de la campagne de Crimée	189
4.2.2.	Les grands bombardements.....	192
4.2.3.	Le duel d'artillerie au quotidien	197
4.3.	Corps d'observation et armée de Crimée : des troupes l'arme au pied ?.....	202
4.3.1.	Deux armées se regardant en chiens de faïence	203
4.3.2.	Sortir de l'impasse : les expéditions alliées en Crimée et en mer Noire.....	208
5.	Vivre le siège au quotidien	213
5.1.	L'organisation des armées dans une guerre de position	214
5.1.1.	Vers la guerre de siège	215
5.1.2.	Le service aux tranchées.....	220
5.1.3.	Armée de secours et corps d'observation	224
5.2.	Les travaux de siège	226
5.2.1.	Les armées et leurs plans de campagne.....	227
5.2.2.	Classicisme et innovations dans la guerre de siège.....	230
5.2.3.	Le soldat face aux travaux quotidiens.....	235
5.3.	Vie de camp, vie dans Sébastopol	240
5.3.1.	Vie de camp et corvées	241
5.3.2.	Les conditions climatiques	245
5.3.3.	La question du ravitaillement	249
5.3.4.	Se divertir en campagne	255
6.	Les représentations de l'autre : regards croisés des combattants français et russes sur leurs adversaires	260
6.1.	Lieux et périodes de rencontre entre les soldats des deux armées.....	262
6.1.1.	La ligne de front	263
6.1.2.	Les suspensions d'armes.....	266
6.1.3.	Aux ambulances	269
6.1.4.	La fin des combats	271
6.2.	Parler de ses rapports avec l'ennemi	272

6.2.1.	Un adversaire valeureux	273
6.2.2.	L'ennemi dans la guerre de siège	277
6.2.3.	Fraternisations et échanges entre combattants	281
6.2.4.	Dénoncer, critiquer, se moquer de l'ennemi	287
6.3.	Un élément de comparaison : Les autres belligérants de la campagne de Crimée	291
6.3.1.	L'armée britannique	292
6.3.2.	Le combattant turc	296
6.3.3.	Le corps expéditionnaire piémontais	298
6.4.	Les influences sur la perception de l'adversaire	300
6.4.1.	La fonction et le grade	301
6.4.2.	L'opinion publique	303
6.4.3.	Le passage du temps	306

Partie 3 : Le combattant face à la guerre : idéalisation désillusions et découvertes des horreurs de la guerre **310**

7. De l'idéalisation de la guerre à la lassitude d'une campagne à la longueur imprévue
313

7.1.	La guerre d'Orient dans l'imaginaire des soldats partant en campagne	315
7.1.1.	Le départ pour la guerre	316
7.1.2.	Les différentes représentations de la guerre	322
7.2.	L'imaginaire de la guerre face à la réalité des combats	333
7.2.1.	La découverte des combats et de la vie en campagne	334
7.2.2.	Une image de la guerre toujours intacte ?	341
7.3.	Vers une lassitude face à la guerre	346
7.3.1.	Causes et manifestations de la lassitude des combattants	347
7.3.2.	Une lassitude de la guerre qui ne dit pas son nom	352
7.3.3.	Un support privilégié pour parler de sa lassitude ?	356

8. Raconter les blessures et la mort au combat **361**

8.1.	Blessures, morts et avancées médicales dans les armées jusqu'à la guerre de Crimée ..	363
8.1.1.	Innovations dans l'armement, létalité des feux et nouvelles blessures au combat ..	363
8.1.2.	Causes et types de blessures et de morts au combat dans les armées depuis les guerres napoléoniennes	368
8.1.3.	Soins en vigueur dans les armées et nouveautés de la guerre de Crimée	371
8.2.	Raconter les blessures au combat	374
8.2.1.	Voir, donner des coups à l'adversaire	376
8.2.2.	Parler d'une blessure personnelle	380
8.2.3.	Les blessures psychologiques	382
8.2.4.	Des montagnes de blessés : chiffrer, nommer les blessés	384
8.3.	La chaîne logistique du blessé	387
8.3.1.	Raconter les opérations et les soins	388

8.3.2.	Convalescence et vie aux hôpitaux _____	391
8.3.3.	Le regard porté sur le personnel de santé _____	394
8.4.	Parler de la mort _____	398
8.4.1.	Voir la mort et la retranscrire _____	399
8.4.2.	Parler des morts : dénombrer et nommer les morts _____	402
8.4.3.	Parler de la mort au combat : entre héroïsation et banalité _____	405
9.	Raconter les épidémies et la mort de maladie _____	409
9.1.	Les armées face aux épidémies pendant la campagne de Crimée _____	411
9.1.1.	Les maladies de la campagne de Crimée _____	412
9.1.2.	Le corps médical face aux épidémies _____	415
9.1.3.	Le regard du combattant _____	420
9.2.	L'expérience individuelle de la maladie _____	423
9.2.1.	Les combattants et la maladie : émotions et perceptions _____	423
9.2.2.	Raconter la maladie autour de soi _____	425
9.2.3.	Raconter sa maladie, le cas des vétérans qui tombèrent malades _____	429
9.2.4.	Le tabou de la maladie ? _____	432
9.3.	Mourir de maladie en campagne _____	434
9.3.1.	L'impossible décompte des morts _____	435
9.3.2.	Nommer les morts de maladie _____	438
9.3.3.	Une mort déshonorante ? _____	441
	<i>Conclusion</i> _____	444
	<i>Bibliographie</i> _____	453
	<i>Sources</i> _____	466
	<i>Table des annexes</i> _____	472
	<i>Index</i> _____	521

Introduction

« Après la première révolution militaire du XV^e siècle fondée sur les armes à feu, la guerre de Crimée montre que s'en amorce une seconde, avec l'avantage décisif que confère la supériorité technique dans les opérations militaires. Pour autant, ces interminables combats ne sont encore qu'un jalon dans le processus de totalisation de la guerre, suspendu après les guerres de la Révolution et de l'Empire qui en avaient jeté les bases morales — l'idéal de la Nation armée — et auquel le XIX^e siècle industriel donne ses bases matérielles. »¹

Au travers de ce bilan factuel des apports de la guerre de Crimée à l'art de la guerre, Hervé Dréviillon et Olivier Wieviorka rappellent les apports non négligeables et trop souvent négligés de ce conflit méconnu du grand public, première aventure militaire du Second Empire dans l'histoire militaire européenne et mondiale. L'historien russe Andreï Gladishev note dans un article s'intéressant à l'impact des grandes victoires sur la mémoire d'une nation : « Les toponymes associés aux opérations militaires acquièrent, au fil du temps, une signification nominale commune : Stalingrad pour nos compatriotes est un symbole de persévérance, d'héroïsme et d'altruisme »². Le siège de Sébastopol rentre dans cette catégorie d'événements guerriers qui marquent encore le paysage urbain de leur empreinte. Aujourd'hui représentée dans le paysage urbain par des noms de rues, de villes, de ponts, par des statues et des monuments mémoriels, celle qui se faisait alors appeler « Guerre d'Orient » en son temps refait doucement surface après plusieurs années voire décennies d'oubli. Premier affrontement armé entre grandes puissances européennes depuis la chute de Napoléon I^{er} en 1815, la guerre de Crimée supplantée au fil du temps dans les mémoires collectives par d'autres conflits qui marquèrent bien plus profondément l'opinion publique des anciens belligérants : Guerre de

¹ Hervé Dréviillon et Olivier Wieviorka, *Histoire militaire de la France. I. Des Mérovingiens au Second Empire*, Paris : Perrin/Ministère des Armées, 2018, p.785.

² Andreï Gladishev, « Великие сражения в исторической памяти или Почему машут кулаками после драки » [De grandes batailles dans la mémoire historique ou pourquoi ils agitent les poings après un combat]. In *История и историческая память* [Histoire et mémoire historique], N°198, 2019, Saratov : Maison d'édition de l'université de Saratov, pp.167-182.

1870-71 pour les Français, Guerre russo-turque de 1877-1878 et Guerre russo-japonaise pour les Russes, Guerres des Boers pour les Britanniques... Pourtant, cet ultime affrontement entre Français et Russes eut son importance en son temps, rebattant les cartes de la diplomatie européenne, tout en révolutionnant l'art de la guerre. La France redevint, pour un temps, une puissance diplomatique de premier plan au détriment de la Russie et de l'Autriche-Hongrie, tandis que les marines entamaient leur transition vers l'ère des navires cuirassés. Les armées terrestres découvraient, quant à elles, une augmentation de leur puissance de feu ainsi que de nouveaux moyens de communiquer et de se déplacer. Ces innovations dans le domaine de l'armement, des transports et des communications ne firent d'ailleurs que se développer au fur et à mesure des conflits qui suivirent pour amener la révolution militaire que fut la Grande Guerre.

Actualité du thème de recherches

En écho à cette importance qu'eut la guerre de Crimée au milieu du XIX^e siècle, la péninsule s'est à nouveau retrouvée au cœur des tensions diplomatiques entre l'Union européenne et la Fédération de Russie en 2014. Le rattachement de la Crimée fut en effet l'occasion d'une véritable querelle diplomatique qui aboutit à un certain nombre de mesures de rétorsion économiques contre la Russie. Au sein de cette querelle diplomatique, la France se retrouva opposée au Kremlin aux côtés de l'Allemagne, du Royaume-Uni et des États-Unis. Cette crise pourrait ressembler au premier abord aux tensions diplomatiques du temps de la Guerre froide. Pourtant, il est intéressant de noter que pour la troisième fois dans l'histoire des relations franco-russes, la Crimée se retrouvait au cœur d'un litige entre les deux nations, même si cette fois-ci cela ne dégénéra pas en conflit armé. Le premier de ces affrontements fut la guerre d'Orient, le second intervint lors de la Guerre civile russe avec l'envoi en Crimée d'un corps expéditionnaire franco-gréco-roumain en soutien aux Russes blancs.

Cette crise de 2014 a permis de rappeler l'importance de la Crimée pour la Russie, en tant que zone géographique stratégique certes, mais aussi pour son poids dans l'histoire russe. Enjeu de guerres entre les princes moscovites puis les tsars, et le khanat établi par les Tatars après l'implosion de la Horde d'or en plusieurs entités, la Crimée fut, avec son rattachement à la Russie en 1783 sous le règne de l'impératrice Catherine II, amenée à jouer un rôle de premier plan dans la politique russe autour de la mer Noire. En effet, la création de la base navale de Sébastopol pour en faire le port d'attache de la flotte de la mer Noire fut fort utile aux maîtres de la Russie dans leurs conflits avec l'Empire ottoman ou leur lutte d'influence pour le Caucase — à laquelle participa la Grande-Bretagne —. Cette place au sein de l'immense pays s'est par

la suite confirmée sous l'ère soviétique avec le second siège de Sébastopol par les Allemands en 1941-1942.

Enfin, la guerre de Crimée fait encore parler d'elle au travers de fouilles archéologiques autour de Sébastopol inhérentes au développement de la ville, avec la découverte en 2013 des restes de 155 soldats français qui ont été récemment inhumés dans le cimetière militaire français³.

Objet de l'étude

L'étude que nous proposons ici a pour objet les témoignages de combattants français et russes ayant participé à la campagne de Crimée dans des unités combattantes, aux états-majors ou au sein de services de l'arrière. Ces écrits furent rédigés sur une longue période, les plus anciens datant de la guerre elle-même, tandis que les plus récents connurent leur première publication au début du XX^e siècle.

Sujet de l'étude

Au travers de ce vaste ensemble de témoignages, l'idée de notre étude est ainsi de voir comment la campagne de Crimée fut dépeinte par les combattants des deux principaux belligérants dans leurs écrits. Mais il ne s'agit pas seulement pour nous de nous intéresser aux événements décrits. En effet, nous nous pencherons aussi et surtout aux émotions et réflexions plus intimes de ces hommes à propos de cette première grande guerre européenne après quarante années de paix relative.

Nouveauté scientifique et importance scientifique de l'étude

La nouveauté de cette étude réside dans son approche des témoignages de combattants de la campagne de Crimée, que seuls quelques travaux d'historiens britanniques avaient commencé à aborder en s'intéressant aux émotions et représentations des soldats anglais⁴. Aujourd'hui, cette démarche est timidement initiée en France, notamment par un colloque international se posant la question suivante : la guerre de Crimée fut-elle la première guerre moderne ? Un regroupement d'historiens issus de tous les anciens pays belligérants fut réuni à cette occasion pour tenter de répondre à cette question, et même de pays n'y ayant pas participé directement comme la Belgique⁵. Cette approche nouvelle de la campagne de Crimée ne sort

³ *En Crimée, les funérailles très politiques des soldats français*. (2020, 6 octobre). La Croix. <https://www.la-croix.com/Monde/En-Crimee-funerailles-tres-politiques-soldats-francais-2020-10-06-1201117892>

⁴ Holly Furneaux, *Military Men of feeling. Emotion, Touch, and Masculinity in the Crimean War*, Oxford : Oxford University Press, 2016 ; Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, London : Pimlico, 2004.

⁵ Colloque international organisé par le Centre d'Histoire du XIX^e siècle et l'UMR SIRICE — 7-9 novembre 2019, *La guerre de Crimée, première guerre moderne ?* Programmation. URL : https://www.musee-armee.fr/fileadmin/user_upload/Documents/Colloques_conferences/Programme_colloque_Crime_e.pdf

toutefois pas du néant, car elle fut exploitée par de nombreux historiens du fait militaire depuis quelques décennies, contribuant à un renouvellement de l'approche de la guerre par la science historique. Mise en valeur par l'historien britannique John Keegan notamment au travers de son *Histoire de la guerre*⁶, cette idée d'étudier la guerre à travers le regard des combattants fut l'élément moteur du renouvellement de l'historiographie de la Première Guerre mondiale en France et en Europe.

Cette volonté « d'histoire par le bas » d'un conflit, qui se raccroche à la microhistoire, s'est ensuite étendue à d'autres grandes pages des histoires militaires françaises, européennes et mondiales : Seconde Guerre mondiale et guerres napoléoniennes en tête. Cette nouvelle forme d'étude de l'histoire d'un conflit, qui s'intéresse notamment aux représentations de celui-ci dans l'imaginaire des combattants, a ouvert la voie à ce que l'historien français Stéphane Audoin-Rouzeau, spécialiste du premier conflit mondial, qualifia d'« anthropologie historique de la guerre » au travers d'un ouvrage éponyme⁷. Ce domaine continue aujourd'hui à être en plein développement en s'intéressant à de nombreux conflits, puisqu'il permet, par l'étude des comportements humains en temps de guerre, à porter un regard neuf sur un certain nombre de conflits armés. Mais à cette approche employant l'anthropologie historique, qui avait déjà été utilisée pour d'autres sujets d'étude⁸, notre étude s'inscrit aussi d'une certaine manière dans le champ de la psychologie de guerre, puisque s'intéressant aux émotions du soldat comme la peur ou l'ennui. Car de fait, cette approche de la campagne de Crimée n'a pas encore fait l'objet, à notre connaissance, d'un travail de recherche en France ou en Russie outre le colloque de novembre 2019.

⁶ John Keegan, *Histoire de la guerre : néolithique à la guerre du Golfe*, Paris : Perrin, 2014 [1993]

⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX-XXIe siècle)*, Paris : Seuil, 2008

⁸ Pour exemples : Young Bailey K. Luc Buchet (dir.), « Anthropologie et histoire ou anthropologie historique ? Actes des troisièmes journées anthropologiques de Valbonne (28-30 mai 1986) ». In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 46^e année, N. 6, 1991. pp.1471-1472. URL : www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1991_num_46_6_279020_t1_1471_0000_001 ; Alain Corbin, Anthropologie historique quantitative et ethno-histoire du XIXe siècle. Réflexion à propos de la guerre de Vendée. In: *Études rurales*, n°89-91, 1983. pp. 291-297. DOI : <https://doi.org/10.3406/rural.1983.2924> ; Luc De Heusch, *Pouvoir et religion : pour réconcilier l'Histoire et l'anthropologie*, Paris : CNRS éditions, 2009 ; Andreï Gladishev, « Антропологический поворот в военной истории » [Tour anthropologique sur l'histoire militaire]. In *Диалог со временем. Альманах интеллектуальной истории* [Dialogue avec le temps Almanach d'histoire intellectuelle], T.59, M. : 2017, pp.136-150 ; O. Porshneva, « Ментальный облик и социальное поведение солдат русской армии в условиях Первой мировой войны (1914-февраль 1917 гг.) » [L'image mentale et le comportement social des soldats de l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale (1914-évrier 1917)]. In *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2002 : Предмет, задачи, перспективы развития* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2002: Sujet, objectifs, perspectives de développement], Moscou : ROSSPEN, 2002. Consulté via le site iriran.ru (dernière consultation le 21/08/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2002.pdf

Limites chronologiques

L'étude que nous proposons de mener au cours des prochaines pages est déterminée par deux bornes chronologiques distinctes. La première d'entre elles relève de la période d'écriture et de publication des témoignages de combattants français et russes. Ces écrits furent rédigés sur une longue période, les plus anciens datant de la guerre elle-même, tandis que les plus récents connurent leur première publication au début du XX^e siècle. Étaler la recherche de récits de combattants sur une aussi longue période — cinquante ans — nous a paru en effet essentiel du fait de l'évolution constante des relations franco-russes, les deux nations n'ayant eu de cesse d'osciller entre rapprochement et tensions diplomatiques jusqu'à la signature du traité d'alliance franco-russe de 1892. En effet, la guerre Crimée déboucha sur un premier rapprochement entre les deux empires, qui se termina avec le soutien français à la révolte polonaise des années 1860. Il s'ensuivit une période durant laquelle les relations entre France et Russie se rafraîchirent sans pour autant atteindre le degré de méfiance mutuelle entre Nicolas Ier et la monarchie de Juillet. Il faudra attendre les années 1880 pour assister à un nouveau rapprochement entre les deux pays face à la menace commune de la puissance allemande. Ainsi, pour permettre de cerner au mieux la manière dont les combattants français et russes parlèrent de la campagne de Crimée dans leurs écrits, nous avons fait le choix d'étudier des documents s'étalant donc sur toute la seconde moitié du XIX^e siècle et les premières années du XX^e siècle.

Les seconds marqueurs chronologiques de notre étude relèvent, quant à eux, des faits rapportés par les combattants et donc se concentrent sur une période allant du départ des premières troupes françaises vers l'Empire ottoman au mois de mars 1854 à l'évacuation des troupes alliées de Crimée en avril 1856⁹. Mais nous nous concentrerons principalement sur une période allant du débarquement des troupes alliées en Crimée le 14 septembre 1854 à la prise de Sébastopol par les Français et les Britanniques le 8 septembre 1855. Ce focus chronologique sur cette période s'explique par le fait que les opérations militaires furent quasi insignifiantes avant l'arrivée du corps expéditionnaire allié dans la péninsule et après la prise de la ville. En effet, l'essentiel des combats se déroula autour de l'objectif principal désigné par les états-majors alliés : Sébastopol. Une fois cet objectif accompli, les belligérants se retrouvèrent face à un vide opérationnel, la France et ses alliés n'ayant pas planifié un second volet stratégique à leur campagne en Crimée et les troupes se retrouvant pour l'essentiel l'arme au pied, attendant une résolution diplomatique du conflit. Cependant, nous étendrons ces bornes chronologiques pour finalement couvrir une période allant du départ des premières troupes françaises pour venir

⁹ cf. : Annexe 1.

en aide à l'Empire ottoman au début de l'évacuation de la Crimée par les soldats alliés. En effet, il nous a paru essentiel d'évoquer la période précédant la campagne de Crimée pour aborder au mieux certains aspects que nous souhaitons traiter : la logistique, la maladie ou la découverte de la vie en campagne. Aborder la fin de la campagne de Crimée découle d'un même besoin, car la question du ravitaillement ne fut pas totalement résolue par les belligérants après la prise de Sébastopol, tout comme les contacts entre Français et Russes ne s'arrêtèrent pas non plus après celle-ci. Bien au contraire.

Tous ces facteurs expliquent pourquoi nous avons fait le choix de définir plusieurs bornes chronologiques à notre étude : premièrement, pour profiter du choix le plus large possible en matière de témoignages de combattants ; deuxièmement, pour traiter au mieux l'ensemble des thématiques que nous souhaitons aborder dans cette étude, tout en nous concentrant sur la période à laquelle les opérations militaires battaient leur plein.

Limites géographiques

Tous ces témoignages ont en commun d'avoir été rédigés par des combattants de la campagne de Crimée. Ces écrits débordent bien évidemment du cadre géographique strict de la péninsule de Crimée pour plusieurs d'entre eux, car ils relatent notamment le voyage vers Sébastopol et la campagne du Danube de 1854. Campagne qui fut marquée chez les Russes par l'échec du siège de Silistrie, et par la désastreuse expédition de la Dobroudja pour les Français¹⁰. La guerre de Crimée ne se limita certes pas aux seuls théâtres criméen et danubien. Des combats eurent lieu entre Turcs et Russes dans le Caucase, notamment autour de la forteresse de Kars, tandis que les alliés franco-britanniques lancèrent des raids en mer Blanche, attaquèrent dans le Pacifique — et tentèrent le siège de Petropavlosk-Kamchatski —, tout en conduisant deux campagnes navales en Mer Baltique en 1854 et 1855.

Le choix que nous avons fait de nous concentrer uniquement sur la campagne de Crimée tient au fait qu'il s'agissait du principal théâtre d'opérations, que ce soit pour les Français ou pour les Russes, avec par conséquent une concentration de leurs moyens militaires. À titre d'exemple, la France déploya en Crimée jusqu'à 150 000 hommes sur un effectif qui atteignit son point culminant en 1855 avec 592 000 hommes sous les drapeaux¹¹. Et de fait, cette capitalisation des moyens militaires français et russes sur le siège de Sébastopol fait que les témoignages parlant des autres théâtres d'affrontements sont plus rares, car moins de

¹⁰ cf. : Annexe 2.

¹¹ Lieutenant-colonel Rémy Porte, « La difficile évaluation des pertes ». In François Cochet (dir), *Expérience combattante — XIXe-XXIe siècles — IV — L'expérience traumatique*, Paris : Riveneuve édition, 2015, pp21-36, p.26 ; Henri Ortholan, *L'armée du Second Empire : 1852-1870*, Saint-Cloud : Éditions SOTECA/Napoléon III, 2010, p.94.

combattants y furent envoyés combattre. La campagne de la mer Blanche, notamment, ne concerne qu'un très faible nombre de petits navires de guerre aux équipages fort restreints. Les deux campagnes de la Baltique et les opérations dans le Pacifique bénéficièrent certes d'effectifs plus importants, mais encore trop modestes pour permettre la constitution de corpus de sources représentatifs de l'expérience combattante des participants. De plus, les opérations sur ces trois zones géographiques que sont la Baltique, la mer Blanche et le Pacifique furent tellement limitées, qu'il serait difficile de faire une analyse comparative des témoignages de militaires français et russes sur les combats qui y eurent lieu. La campagne de Crimée, en revanche, offre un nombre important de témoignages publiés ou non, et suffisamment d'études historiques françaises, britanniques et russes pour permettre une véritable analyse en profondeur des sources.

Base méthodologique

Pour accomplir l'objectif que nous nous étions fixé en commençant cette étude qui tranche avec la majorité des travaux sur la campagne de Crimée et interpréter au mieux les sources qui étaient à notre disposition, nous avons employé un certain nombre de méthodes de recherche en Histoire garantissant une analyse scientifique des sources.

Ainsi, outre l'utilisation d'un certain nombre de principes généraux dans la recherche historique tels l'historicisme et les méthodes d'analyses historiques et comparatives des sources, nous avons employé plusieurs méthodes de recherche spécifiques permettant d'analyser au mieux les sources réunies pour cette étude. Nous avons ainsi employé les méthodologies propres à plusieurs courants historiographiques dans lesquels rentre notre démarche de recherche : histoire militaire, microhistoire, anthropologie historique, histoire culturelle et histoire des relations internationales. L'utilisation de méthodes d'analyse des sources issues de l'anthropologie historique notamment, est ainsi essentielle pour traiter la place des sentiments, émotions, et expériences d'hommes combattant en première ligne.

L'utilisation d'une approche culturelle et sociale des témoignages de la campagne de Crimée permet, quant à elle, de mieux comprendre les représentations qui y sont faites de la guerre, des grandes batailles et de la vie quotidienne de leurs auteurs à travers un prisme de pensée issu du modèle socioculturel dont ces derniers étaient issus. Dans ce contexte, les apports de la microhistoire se sont révélés tout à fait pertinents pour tenter de tirer certaines conclusions sur les profils des soldats qui témoignèrent sur la campagne de Crimée. L'histoire des relations internationales s'est avérée quant à elle essentielle pour permettre de les replacer dans leur contexte d'écriture et de publication des témoignages, notamment sur l'évolution des relations franco-russes au XIX^e siècle. La méthodologie tirée de l'histoire militaire a permis quant à elle

de mieux comprendre le contexte dans lequel prit place la campagne de Crimée en matière d'innovations tactiques et technologiques, en la comparant avec des conflits qui lui sont antérieurs et postérieurs.

Enfin, en raison de son caractère interdisciplinaire, cette étude s'est aussi basée sur des méthodes d'analyse du témoignage et du témoin combattant issues de la sociologie, de la psychologie et de l'étude littéraire.

Historiographie

Dès la guerre de Crimée elle-même, chacun des belligérants chercha à étudier ce premier grand conflit européen depuis le congrès de Vienne de 1815. Au fur et à mesure, chacun se dota d'une historiographie plus ou moins solide et développée pour raconter les événements qui eurent lieu devant Sébastopol, mais aussi sur le Danube, en mer Baltique, dans le Pacifique et même dans le Caucase pour les Russes et les Turcs. Ainsi, notre étude s'inscrivant dans les historiographies françaises et russes de la guerre de Crimée, nous nous sommes replongés dans les travaux d'historiens sur ce conflit parus depuis le XIX^e siècle.

Commençons par l'historiographie russe. Comme pour tous sujets historiques, celle-ci se divise en trois périodes distinctes : la période prérévolutionnaire, la période soviétique et la période moderne — pour reprendre la classification russe —. Chacune de ces trois périodes se distingue des autres par une approche de l'histoire qui lui est propre. La période prérévolutionnaire peut être vue comme étant influencée par le nationalisme, le panslavisme et la grandeur de la Russie impériale. La période soviétique fait quant à elle la part belle à une approche purement marxiste de l'histoire. Quant à la période moderne, celle-ci cherche à proposer une science historique débarrassée de toute influence politique et idéologique.

Conflit ayant fait perdre à l'Empire russe son statut de gendarme de l'Europe, la guerre de Crimée fut étudiée immédiatement après la fin de la guerre autour de deux thématiques : la première fut l'analyse des causes et conséquences diplomatiques du conflit, la seconde porta sur les opérations militaires. Cette période impériale sur l'étude de la guerre de Crimée est alors l'apanage d'historiens exerçant d'autres fonctions en plus de leurs travaux de recherche. Ainsi, Mikhaïl Pogodine, qui publia en 1874 — un an avant sa mort — une étude centrée sur les aspects diplomatiques de la guerre de Crimée, était aussi philosophe, linguiste et journaliste, membre des conservateurs russes¹². Sergueï Tatischev était diplomate et historien, ce qui

¹² Mikhaïl Pogodine, *T. 4 Историко-политические письма и записки в продолжении Крымской войны. 1853-1856* [T.4 Lettres et notes historiques et politiques dans la suite de la guerre de Crimée. 1853-1856], M. : Tip. V.M. Frisch, 1874. URL : <http://elib.shpl.ru/ru/nodes/8608-t-4-istoriko-politicheskie-pisma-i-zapiski-v-prodolzhenii-krymskoy-voyny-1853-1856-1874>.

explique pourquoi la guerre de Crimée est aussi incluse dans ses études sur la politique étrangère russe¹³. Modeste Bogdanovitch, Nicolas Dubrovine et Andreï Zaïontchkovski étaient des officiers généraux de l'armée russe en plus d'être des historiens¹⁴. Leurs travaux, toujours réédités, portèrent d'ailleurs bien plus sur les opérations militaires que ceux de Tatischiev et Pogodine. Nous pouvons également mentionner les travaux de Rostislav Fadeev qui représentent bien cette période impériale dans l'historiographie russe de la guerre de Crimée¹⁵. Ces études ont alors pour dénominateur commun une certaine partialité dans l'analyse des événements et des sources sur la guerre de Crimée, contribuant à véhiculer cette image de « défense glorieuse de Sébastopol » contre des puissances occidentales ayant trompé la Russie. Mais elles eurent aussi pour effet positif de rappeler que les combats ne se limitèrent pas à la Crimée et au Danube.

Les historiens soviétiques s'intéressèrent à leur tour à la campagne de Crimée et proposèrent une approche de ce conflit fondée sur une approche marxiste de ses causes et conséquences¹⁶. La guerre de Crimée est ainsi décrite comme une guerre due à l'impérialisme des empereurs russes et des puissances occidentales. L'action diplomatique de Nicolas Ier dans les années précédant le déclenchement du conflit est ainsi fortement critiquée par ces historiens dont le plus connu est Evgueni Tarle dont les travaux seraient le pendant soviétique à ceux de Modeste Bogdanovitch. Ces travaux permirent notamment de mieux comprendre l'ensemble des tensions internationales qui influèrent directement ou indirectement sur l'entrée en guerre des différents belligérants. Ainsi sa *Guerre de Crimée* et son *Nakhimov* occupent encore

¹³ Sergueï Tatischiev, *Дипломатические беседы о внешней политике России. Год первый. 1889* [Conversations diplomatiques sur la politique étrangère russe. Première année. 1889], Saint-Pétersbourg : Типография I.N. Skorokhodov, 1890 ; Sergueï Tatischiev, *Дипломатические беседы о внешней политике России. Год второй. 1890* [Conversations diplomatiques sur la politique étrangère russe. Deuxième année. 1890], Saint-Pétersbourg : Типография I.N. Skorokhodov, 1898.

¹⁴ Modeste Bogdanovitch, *Крымская война 1853-1856 гг. Иллюстрированное издание* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], Moscou : EKSMO, 2014 ; Modeste Bogdanovitch et Nicolas Dubrovine, *Восточная война 1853 - 1856 годовъ* — [La guerre d'Orient 1853 – 1856], Saint-Pétersbourg : Imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1878 ; Nicolas Dubrovine, *Первая оборона Севастополя 1854-1856 гг.* [La première défense de Sébastopol 1854 – 1856], Moscou : YAUZA EKSMO, 2014 ; Nicolas Dubrovine, *349 — дневная защита Севастополя* [349 jours de défense de Sébastopol], Saint-Pétersbourg : Bibliothèque de l'Académie des sciences, « Symphonie russe », 2005 ; Andreï Zaïontchkovski, *Восточная война, 1853-1856* [La guerre d'Orient], Saint-Pétersbourg : 2002 [1908-1913].

¹⁵ Rostislav Fadeev, *Черноморский военный театр. По поводу Крымской железной дороги* [Théâtre militaire de la mer Noire. À propos du chemin de fer de Crimée], Saint-Pétersbourg : Типография Wolf, 1870.

¹⁶ Cette importance de l'approche marxiste des événements historiques se retrouve notamment dans les travaux des historiens soviétiques sur l'Ancien Régime et la Révolution française. Voir : Serge Aberdam et Alexandre Tchoudinov (dir), *Écrire l'histoire par temps de guerre froide : Soviétiques et Français autour de la crise de l'Ancien régime*, Paris : Société des études robespierristes, 2014.

aujourd'hui une place importante dans l'étude de la guerre d'Orient¹⁷. Dans son ombre, nous pouvons mentionner les travaux d'Igor Bestujev¹⁸ et de Simon Buchiev¹⁹. Sont aussi publiés, au cours de cette période soviétique de l'historiographie de la guerre de Crimée, quelques ouvrages qui portent sur des points plus précis du conflit. Boris Rosseykine proposa en 1956 une étude du *Panorama* de Franz Roubaud²⁰. Valentin Mavrodine s'intéresse quant à lui, dans sa thèse de doctorat, au réarmement de l'armée et de la marine russe, des années précédant la guerre de Crimée aux réformes d'Alexandre II²¹. Notons que l'historiographie soviétique de la guerre d'Orient est principalement constituée d'ouvrages écrits dans les années 1940 et 1950 et est donc fortement marquée par l'empreinte de l'idéologie soviétique.

Avec la dislocation de l'URSS dans les années 1990, les historiens russes commencèrent à proposer une nouvelle approche de la guerre de Crimée, avec la publication d'ouvrages et d'articles sur des sujets plus variés, centrés sur certains aspects bien précis de ce conflit. Certes, des études traitent toujours cette guerre dans son ensemble comme celle de Nicolas Skritsky²², ou encore celle de Nicolas Smoline et Sergueï Kovine²³. Mais on voit surtout apparaître des travaux de recherche spécialisés comme le travail de T. Vorobiova sur la défense de Petropavlovsk-Kamtchatski²⁴, ou le travail de Michel Vinitchenko sur les travaux de sape et de mine lors du siège de Sébastopol²⁵. Au sein de cette nouvelle historiographie, deux historiens peuvent être jugés comme incontournables lorsque l'on aborde la guerre de Crimée. Le premier est Vardan Bagdasarian, qui a publié en 2002 une analyse de l'historiographie russe de la guerre de Crimée et qui proposait une nouvelle approche des causes de ce conflit à partir de la théorie

¹⁷ Evgueni Tarle, *Крымская война (2 тома)* [La guerre de Crimée (2 vol.)], Saint-Pétersbourg : Nauka, « Russkaya Biblioteka », 2011 [1943] ; Evgueni Tarle, *Нахимов* [Nakhimov], Moscou : Carte d'identité militaire, 1940.

¹⁸ Igor Bestujev, *Крымская война 1853-1856 гг.* [La guerre de Crimée 1853 – 1856], Moscou : Maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1956.

¹⁹ Simon Buchuïev, *Крымская война (1853 - 1856 гг.)* [La guerre de Crimée (1853 – 1856)], Moscou : Maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1940.

²⁰ Boris Rosseykine, *Краткий путеводитель ; Панорама "Оборона Севастополя 1854-1855 гг."* [Petit guide : Panorama « Défense de Sébastopol en 1854-1855. »], Simféropol : Krymizdat, 1956.

²¹ Valentin Mavrodine, *Перевооружение русской армии и флота стрелковым оружием перед Крымской войной и в начале военных реформ (1830-1867 гг.)* [Réarmement de l'armée et de la marine russes avec des armes légères avant la guerre de Crimée et au début des réformes militaires (1830-1867)], Leningrad : Auto-édition de thèse de doctorat, 1973.

²² Nicolas Skritsky, *Крымская война 1853-1856 годы* [La guerre de Crimée 1853-1856], Moscou : Secrets militaires de la Russie, « Veche », 2006.

²³ Nicolas Smoline et Vladimir Kovine, *Морально-боевое состояние русской армии в период Крымской войны (1853-1856 гг.)* [États moraux et militaire de l'armée russe pendant la guerre de Crimée (1853-1856)], Tcheliabinsk : GBU DPO TchIRPO, 2017.

²⁴ T.V. Vorobiova, *Крымская война и Петропавловская оборона 1854-1855 годов* [La guerre de Crimée et la défense de Petropavlosk 1854 – 1855], Moscou : Maison d'édition « Zeichhaus », 2007.

²⁵ Michel Vrotchensky, *Оборона Севастополя 1854-1855. Наземно-подземное противостояние* [Défense de Sébastopol 1854 – 1856. Combats souterrains], Moscou : Bibliothèque publique d'Histoire d'État de Russie, 2011.

du choc des civilisations²⁶. La seconde est Lioubov Melnikova, qui remet en avant le rôle joué par l'Église orthodoxe russe dans le déclenchement de la guerre de Crimée et tout au long des combats, rappelant ainsi l'importance de la crise des lieux saints à cette époque²⁷. La guerre de Crimée fut par ailleurs abordée au sein d'études plus larges sur les opinions libérales et conservatrices en Russie, la diplomatie russe et les relations franco-russes au XIX^e siècle par des historiens tels que Raphaël Arslanov, Elena Linkova et Andreï Gladishev²⁸. Plusieurs travaux montrent ainsi que la guerre de Crimée eut un impact aussi important que la campagne de Russie sur le développement de l'opinion publique russe et de sa tendance conservatrice, notamment en matière de diplomatie²⁹. Cette recontextualisation de la guerre de Crimée dans

²⁶ Vardan Bagdasarian, *Русская война : столетний историографический опыт осмысления Крымской кампании* [La guerre de Russie : une expérience historiographique d'un siècle pour comprendre la campagne de Crimée], M. : Izd-VO de l'université libre de Moscou, 2002 ; Vardan Bagdasarian, « К 160-летию начала Крымской войны: взгляд через призму теории борьбы цивилизаций » [Au 160^e anniversaire du début de la guerre de Crimée : une vue à travers le prisme de la théorie de la lutte des civilisations]. In *Блог Багдасаряна* [Le blog de Bagdasarian], 06/11/2013 (dernière consultation le 26/08/2020). URL : <http://vbagdasaryan.ru/k-160-letiyu-nachala-kryimskoy-voynyi-vzglyad-cherez-prizmu-teorii-borbyi-tsvivilizatsiy/>.

²⁷ Lioubov Melnikova, *Русская православная Церковь и Крымская война 1853-1856 гг* [L'Église orthodoxe russe et la guerre de Crimée de 1853-1856], M.: Koutchkovo pole, 2012 ; Lioubov Melnikova, « Оборона Соловецкого монастыря в годы Крымской войны: военный и религиозный аспекты » [La défense du monastère Solovetski pendant la guerre de Crimée : aspects militaires et religieux]. In *Российская история* [Histoire russe], № 5, 2010, pp.165-182. URL : http://www.reenactor.ru/ARH/PDF/Melnikova_00.pdf ; Lioubov Melnikova, « Святые места в центре Восточного вопроса. Церковно-политический фактор как одна из причин Крымской войны » [Les Lieux saints au centre de la question orientale. Facteur politique ecclésial comme l'une des causes de la guerre de Crimée]. In *Отечественная история* [Histoire nationale], N°6, 2008, pp.61-75. URL : <https://ros-vos.net/holy-land/vos-ros/rus-dipl/11/> ; Lioubov Melnikova, « Иерархи Русской Православной Церкви в годы Крымской войны (1853-1856 гг.) » [Les hiérarques de l'Eglise orthodoxe russe dans les années de la guerre de Crimée (1853-1856)]. In *Церковь в истории России* [L'Eglise dans l'histoire de la Russie], Collection 9. M., 2010, pp.125-151.

²⁸ Voir notamment : Jeanne Aroutounova, Raphaël Arslanov, Elena Linkova « The Image of Russia in French Travel Literature of the XIXth century ». In *Bylye Gody*, Vol.43, Issue 1, 2017, pages 59-67 ; Raphaël Arslanov, Elena Linkova, Vladimir Kozmenko, « The Influence of the French Conservatives to the Reception of the Image of Napoleon I in Russia (on the Example of the Study of the Epistolary Heritage of Joseph de Maistre) ». In *Bylye Gody*, Vol.47, 2018, pages 130-142; Raphaël Arslanov et Elena Linkova, *Страны Запада и их внешняя политика в восприятии российских консерваторов и либералов XIX века* [Les pays occidentaux et leur politique étrangère dans la perception des conservateurs et des libéraux russes du XIX^e siècle], Moscou : Éditions de RUDN, 2018 ; Elena Linkova, *Становление и эволюция внешнеполитической концепции российских консерваторов XIX в.* [Établissement évolution de la conception de la politique étrangère par les conservateurs au XIX^e siècle], sous la direction de Raphaël Arslanov, Thèse URAP pour le grade de docteur des sciences, 2020 ; Andreï Gladishev, « Французы и русские в годы Июльской монархии: контакты и взаимовосприятия (о книге Н.П. Таньшиной) » [Les Français et les Russes pendant la monarchie de juillet : contacts et perceptions mutuelles (à propos du livre de N.P. Tanshina)]. In *Французский ежегодник 2019: Эпоха Наполеона и память о ней* [Annuaire d'études françaises de 2019 : l'époque de Napoléon et sa mémoire] M. : 2019, pp.482-495. URL : <https://annuaire-fr.igh.ru/issues/2018/articles/1613?locale=ru>.

²⁹ Voir notamment : Vardan Bagdasarian, *Русская война : столетний историографический опыт осмысления Крымской кампании* [La guerre de Russie : une expérience historiographique d'un siècle pour comprendre la campagne de Crimée], *op. cit* ; « Борьба империй. «Круглый стол» журнала «Родина», посвященный причинам, итогам и последствиям Крымской войны » [Lutte des empires. « Table ronde » du magazine « Rodina », consacrée aux causes, résultats et conséquences de la guerre de Crimée]. In *Родина* [Rodina], N°3-4, 1995 ; A. Smirnov, « Крымская война и русское общество » [La guerre de Crimée et la société russe]. In *Историческое обозрение: Отечественная история* [Revue historique : histoire nationale], N° 1, 2000, pp.35-48 ; A ; Sheparneva, A. Slavianophile, « Хомяков и Крымская война » [Khomyakov et la guerre de Crimée]. In

son époque se retrouve par ailleurs dans l'histoire militaire du XIX^e siècle, notamment grâce aux travaux d'Alexandre Tchoudinov³⁰ et Andreï Gladishev³¹, qui se penchèrent tout particulièrement sur l'histoire militaire française de cette période. Les travaux d'Alexandre Tchoudinov sur les guerres menées par la France depuis la fin du XVIII^e siècle permettent de mieux appréhender l'état de ses forces armées et leurs mutations entre les règnes de Napoléon I^{er} et Napoléon III.

Enfin apparaît depuis quelques années une série de travaux portant sur l'analyse anthropologique de la guerre au sens large, notamment grâce aux travaux d'Andreï Gladishev qui contribua grandement à en définir les contours, ainsi qu'à en appliquer les principes pour les conflits du XIX^e siècle³². Dans ce même domaine, les travaux des historiens de l'Institut d'histoire russe de l'Académie russe des sciences méritent eux aussi une attention toute particulière. Ainsi a été publié en 2002 le premier recueil d'« *Anthropologie historique militaire* » — *Военно-исторической антропологии* en russe — qui regroupe un certain nombre de travaux définissant un cadre méthodologique pour ce nouveau champ d'études³³. Dans ce numéro et ceux qui suivirent, les chercheurs se sont ainsi consacrés à l'analyse de l'homme en guerre, en s'intéressant notamment à l'attitude des soldats et des civils à l'égard des deux conflits mondiaux et de la guerre elle-même³⁴. Parmi les auteurs de ces manuels, citons

Вестник Московского ун-та. Сер. 8: История [Journal de l'université de Moscou. Série 8 : Histoire], N° 3, 2005, pp.57-70.

³⁰ Alexandre Tchoudinov, « С кем воевал русский мужик в 1812 году? Образ врага в массовом сознании » [Avec qui le paysan russe s'est-il battu en 1812 ? L'image de l'ennemi dans la conscience de masse]. In *Французский ежегодник 2012: 200-летний юбилей Отечественной войны 1812 года* [Annuaire français 2012 : 200^e anniversaire de la guerre patriotique de 1812], M. : 2012, pp.336-365 ; Alexandre Tchoudinov, « «Солдаты свободы» или смертельный враг? Французы в Южной Италии 1798—1799 гг. » [«Soldats de la liberté» ou ennemi mortel ? Les Français du sud de l'Italie 1798-1799]. In *Известия УрФУ. Серия 2. Гуманитарные науки* [Nouvelles de l'UrFU. Série 2. Sciences humaines], N° 2 [3], 2016.

³¹ Andreï Gladishev, *Эпоха Наполеона и память о ней* [Annuaire d'études françaises de 2019 : l'époque de Napoléon et sa mémoire] M. : 2019, pp.482-495. URL : <https://annuaire-fr.igh.ru/issues/2018/articles/1613?locale=ru>.

³² Voir notamment : Andreï Gladishev, « Оккупация как предмет военно-антропологических исследований » [L'occupation comme objet d'étude d'anthropologie militaire]. In *Французский ежегодник 2018: Межкультурные контакты в период иностранной оккупации* [Annuaire d'études françaises de 2018 : Les contacts interculturels pendant la période d'occupation étrangère], M. : 2018, pp.10-21. Article consulté sur le site annuaire-fr.igh.ru (dernière consultation le 20/08/2020). URL : <https://annuaire-fr.igh.ru/issues/2018/articles/1613?locale=ru> ; Andreï Gladishev, « Великие сражения в исторической памяти или Почему машут кулаками после драки » [De grandes batailles dans la mémoire historique ou pourquoi ils agitent les poings après un combat], *op. cit.*

³³ Institut d'histoire russe RAN, *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2002 : Предмет, задачи, перспективы развития* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2002 : Sujet, objectifs, perspectives de développement], Moscou : ROSSPEN, 2002. Consulté via le site [iriran.ru](http://www.iriran.ru) (dernière consultation le 21/08/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2002.pdf.

³⁴ *Ibid.* ; Institut d'histoire russe RAN, *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2003-2004 : Новые научные направления* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2003-2004 : nouveaux domaines de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2005. Consulté via le site [iriran.ru](http://www.iriran.ru) (dernière consultation le 21/10/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2003-2004.pdf ; Institut d'histoire russe RAN, *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2005-2006 : Актуальные проблемы изучения* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2005-2006 : Problèmes actuels de l'étude], Moscou : ROSSPEN, 2006. Consulté via le site [iriran.ru](http://www.iriran.ru) (dernière consultation le 21/10/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2005-2006.pdf.

O. Porshneva, I. Kuptsova, E. Senyavskaïa et surtout N. Smoline. En effet, ce dernier s'est tout particulièrement intéressé aux témoignages des soldats et officiers pendant la guerre de Crimée³⁵. Ces travaux ont ainsi permis de mieux comprendre l'écho qu'eut ce conflit au sein de la société russe, notamment par le biais de la presse. Toujours dans le cas de la guerre de Crimée, une telle approche de la guerre a permis à certains historiens d'ouvrir de nouveaux champs d'études sur ce conflit, en s'intéressant notamment à son aspect sanitaire. Sur ce volet, la thèse d'Iu. Naumova sur le service de santé russe au moment de ce conflit éclaire de nombreux points non évoqués auparavant³⁶. Ainsi, si l'historiographie russe ne dispose pas d'étude cherchant à comprendre le point de vue des militaires sur l'ensemble de la campagne de Crimée, de nombreux travaux examinent déjà certains de ses aspects par le biais de l'anthropologie historique. Ces travaux permettent notamment de mieux comprendre la réaction de la société russe vis-à-vis de la guerre de Crimée et de voir l'influence des lettres et Mémoires des anciens combattants.

Côté français, cette historiographie de la guerre de Crimée est bien moins développée et pourrait être découpée en deux périodes distinctes. La première correspond à la première vague de travaux de recherche sur ce conflit sous le Second Empire et les débuts de la III^e République. Contrairement à l'historiographie russe de cette même période, celle française n'a pas d'unité propre, les historiens de l'école méthodique ne portant pas le régime de Napoléon III dans leur cœur, là où leurs prédécesseurs étaient bien plus proches du Second Empire. Leur point commun est alors de se concentrer principalement sur l'armée d'Orient commandée par le maréchal de Saint-Arnaud et la campagne de Crimée. Les premiers travaux furent ainsi publiés dès les années 1856-1857. Ce sont ceux de J-J-E Roy, de Henri de Gustinani ou encore d'Hippolyte Lamarche qui brosse un portrait plus que positif de l'action des troupes françaises en Crimée³⁷. Cette période de l'historiographie française de la campagne de Crimée fut propice

Annuaire 2005-2006: Problèmes actuels de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2007. Consulté via le site [iriran.ru](http://www.iriran.ru) (dernière consultation le 21/08/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2005-2006.pdf.

³⁵ Nicolas Smoline, « Характерные черты массового героизма русских войск в ходе Крымской войны 1853-1856 » [Caractéristiques de l'héroïsme de masse des troupes russes pendant la guerre de Crimée de 1853-1856]. In *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2003-2004 : Новые научные направления* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2003-2004 : nouveaux domaines de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2005, pp.91-100. Consulté via le site [iriran.ru](http://www.iriran.ru) (dernière consultation le 21/08/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2003-2004.pdf

³⁶ Iu. A. Naumova, *Ранение, болезнь и смерть. Русская медицинская служба в Крымскую войну (1853-1856)* [Blessure, maladie et mort. Le service médical russe pendant la guerre de Crimée (1853-1856)], M. : REGNUM, 2010. 320 pages (SELECTA IX).

³⁷ J-J-E Roy, *Histoire du siège et de la prise de Sébastopol précédée d'une notice sur la Crimée et sur les causes et les principaux événements de la guerre d'Orient*, Tours : Ad Mame et Cie, Imprimeur-libraire, 1856 ; Henri de Gustiniani, *Commentaire sur les opérations militaires en Crimée*, Paris : impr. De L. Martinet, 1857 ; Hippolyte Lamarche, *L'Europe et la Russie — Remarques sur le siège de Sébastopol et sur la paix de Paris, conséquences probables*, Paris : Pagnerre Libraire éditeur, 1857.

aux études sur les opérations navales menées par la France lors de ce conflit telle celle du comte Vien de Mont-Orient Charleval et Eugène Garay de Monglave³⁸, ainsi que le travail d'Eugène Pick sur les campagnes de Crimée et de la Baltique³⁹. Cette tendance se poursuit sous les débuts de la III^e République avec l'étude critique sur les conséquences du traité de Paris par M. Urquhart⁴⁰. Et c'est sous le régime républicain que va paraître une première étude équivalente à celles publiées en Russie : l'*Histoire de la guerre de Crimée* de l'académicien Camille Rousset qui paraît en 1878⁴¹. Ces nouveaux travaux de recherche, s'ils saluent encore les prouesses de l'armée française en Orient, se montrent en revanche plus critiques sur l'action de la diplomatie impériale, reprenant ainsi les idées en vogue dans l'opinion publique française après la défaite de 1870 : l'armée est adulée et l'ancien régime impérial dénigré.

Après cette première période faste de publications sur la guerre de Crimée, celle-ci sombre peu à peu dans l'oubli avec l'émergence d'une « légende noire » autour du Second Empire, dont les succès sont le plus souvent cachés au profit de ses échecs. Il en résulte un très faible nombre de publications : trois seulement au cours de l'entre-deux-guerres. La première d'entre elles est l'œuvre de Joseph-Fortuné Revol et dénonce les problèmes de coordination de la coalition formée par la France, le Royaume-Uni, l'Empire ottoman et le Piémont-Sardaigne⁴². Paru en 1923, ce travail de recherche peut être vu comme un écho aux difficultés de coordination entre les différents chefs alliés lors de la Grande Guerre jusqu'à la nomination du maréchal Foch au poste de généralissime des armées alliées. Les deux autres publications datant des années 20-30 sont le fruit d'élèves de l'école navale et portent uniquement sur les opérations maritimes. La première, écrite par l'enseigne de vaisseau Erulin, est la première à s'intéresser aux opérations navales franco-britanniques dans le Pacifique⁴³. La deuxième, de l'officier de marine polonais Solski, est une critique des opérations menées par la flotte de la mer Noire⁴⁴. Ces deux travaux sont surtout des analyses tactiques et stratégiques dans la droite ligne des études militaires. Enfin, J-P. Chappuis publie en 1978 un ouvrage intitulé *1854 – 1855 Croisade*

³⁸ Comte Vien de Mont-Orient Charleval et Eugène Garay de Monglave, *Histoire politique, maritime et militaire de la Guerre d'Orient. Tome Premier*, Paris : Eugène Penaud, Libraire-éditeur, 1857.

³⁹ Eugène Pick, *Les fastes de la grande armée d'Orient : histoire politique, militaire et maritime des campagnes de Crimée et de la Baltique (7^e édition... augmentée du Rapport officiel...)*, Paris : Librairie napoléonienne, 1857.

⁴⁰ M. Urquhart, *La force navale supprimée par les puissances maritimes — Guerre de Crimée —*, Grenoble : Imprimerie A. Baratier, 1873.

⁴¹ Camille Rousset, *Histoire de la guerre de Crimée. Atlas*, Paris : Hachette, 1878.

⁴² Joseph-Fortuné Revol, *Le vice des coalitions. Étude sur le haut commandement en Crimée (1854-1855)*, Saint-Germain : Berger-Levrault éditeurs, 1923

⁴³ Erulin, *Guerre de Crimée 1854 – 1856 — Opérations dans le Pacifique — Campagne du Kamchatka et des bouches de l'Amour*, École supérieure de la guerre navale.

⁴⁴ Solski, *Les opérations de la Marine russe de la Mer noire pendant la guerre de Crimée*, Paris : École supérieure de la guerre navale, 1922.

en Crimée. *La guerre qui arrêta les Russes*⁴⁵. Le dénominateur commun de ces publications de l'entre-deux-guerres et de J-P. Chappuis, est leur parution dans un contexte de tensions diplomatiques entre la France et l'Union soviétique et qu'elles ne sont pas pour la plupart le fruit d'universitaires. L'influence des relations franco-russes et de l'opposition entre communisme et capitalisme y sont bien plus présentes.

Enfin, à partir des années 1990, commence à apparaître un lent renouvellement de l'historiographie française de la campagne de Crimée à la suite de la publication de l'étude d'Alain Gouttman qui est encore aujourd'hui le seul ouvrage de référence sur la campagne de Crimée dans son ensemble⁴⁶. En effet, comme la nouvelle historiographie russe de ce conflit, les historiens français qui s'y intéressèrent publièrent des travaux portant sur des aspects bien spécifiques de celui-ci. Deux thématiques ont alors la faveur des chercheurs : le service de santé et l'emploi de la photographie en zone de guerre pour la première fois dans l'histoire. La première est principalement représentée par la thèse de Marc Lemaire soutenue en 2003 et la petite étude du docteur Scherpereel parue en 2016⁴⁷. Pour la seconde, nous pouvons mentionner les travaux de François Robichon et André Rouillé autour de l'œuvre du colonel Langlois et de son utilisation de la photographie pour la préparation de son panorama de Sébastopol aujourd'hui disparu⁴⁸. Cependant, cette nouvelle historiographie française de la guerre de Crimée reste très restreinte et continue à se limiter au siège de Sébastopol contrairement à ses consœurs anglaises et russes. En revanche, ce conflit est de plus en plus mentionné dans des travaux récents en histoire militaire du fait de son rôle dans l'évolution des pratiques guerrières et médicales. La campagne de Crimée est ainsi longuement étudiée par Claire Fredj dans sa thèse sur la médecine militaire au XIX^e siècle⁴⁹. Elle est aussi un incontournable dans l'étude des relations franco-russes ou de la Russie avec l'Europe et est donc traitée sous cet angle par des historiens comme Marie-Pierre Rey ou Jacques-Olivier Boudon sur ce sujet⁵⁰. Enfin, la

⁴⁵ J-P. Chappuis, *1854 – 1855 Croisade en Crimée. La guerre qui arrêta les Russes*, Paris : SPL Société de production littéraire, 1978.

⁴⁶ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995]

⁴⁷ Marc Lemaire, *La guerre de Crimée : Chronique et analyse d'un désastre sanitaire (1854-1856)*, Thèse de doctorat en Histoire militaire et études de la défense, sous la direction de Jean-Charles Jauffret, Montpellier : Montpellier 3, 2006 ; Philippe Scherpereel, *Médecins et infirmières dans la guerre de Crimée 1855-1856*, Paris : L'Harmattan, 2016.

⁴⁸ François Robichon et André Rouillé, *Jean-Charles Langlois, La photographie, la peinture, la guerre. Correspondance inédite de Crimée (1855-1856)*, Nîmes : éditions Jacqueline Chambon, 1992.

⁴⁹ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, sous la direction de Monsieur Daniel Nordman, Thèse EHESS 2006.

⁵⁰ Par exemple : Jacques-Olivier Boudon (dir), *Le choc des empires. France et Russie 1798-1870*, Paris : Collection de l'Institut Napoléon, Éditions SPM, 2018 ; Marie-Pierre Rey, *De la Russie à l'Union soviétique : la construction de l'Empire*, Paris : Hachette, 1994 ; Marie-Pierre Rey, *Le dilemme russe : La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Paris : Flammarion, DL, 2002.

guerre de Crimée est aussi présente dans les travaux français récents sur l'histoire militaire du pays avec les autres guerres du Second Empire⁵¹.

Cela nous permet d'introduire les ouvrages issus d'autres courants historiographiques que nous avons utilisés pour réaliser notre étude. Nous nous sommes par exemple basés sur des travaux des conflits antérieurs et postérieurs à la campagne de Crimée et pour lesquels leurs auteurs s'intéressèrent aux récits des combattants. Mentionnons à ce titre les travaux d'Hervé Mazurel sur les philhellènes, de Marie-Pierre Rey et Jacques-Olivier Boudon sur la campagne de Russie de 1812 ou de Christophe Prochasson pour la Première Guerre mondiale⁵². Nous avons par ailleurs utilisé un certain nombre de travaux d'études cherchant à comprendre la guerre dans sa globalité comme *Mondes en guerre* dirigé par Hervé Dréville ou *Une histoire de la guerre du XIX^e à nos jours* de Bruno Cabanes⁵³. Mais cela passe aussi par l'application des méthodes employées par des historiens dans leurs travaux sur l'écriture de la guerre, la construction de l'ennemi, et la sortie de guerre des combattants⁵⁴. Nous avons également utilisé des ouvrages traitant du lien entre l'armée et la nation pour mieux saisir l'autocensure et certains clichés véhiculés dans les témoignages⁵⁵. Cela nous a amenés à nous intéresser à l'histoire du sensible⁵⁶, mais aussi à celle de la société européenne du XIX^e siècle et de ses fondements culturels, notamment le romantisme et son influence sur l'esprit des Européens de cette période. L'étude sur l'ennui, notamment, fut d'une grande utilité pour mieux comprendre certains points des témoignages⁵⁷. Enfin, notre objet d'étude comprenant des témoignages aux formes diverses et variées, nous avons utilisé comme base méthodologique et bibliographique des travaux de

⁵¹ Par exemple : Hervé Dréville et Olivier Wieviorka, *Histoire militaire de la France. I. Des Mérovingiens au Second Empire*, op. cit ; William Serman et Jean-Paul Bertaud, *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, France : Fayard, 1998 ; Amiral Henri Darrieu et capitaine de Vaisseau Jean Quéguiner, *Historique de la Marine française (1815 – 1918)*, Saint-Malo : Éditions de l'Ancre de Marine, 1997 ; Contre-amiral (2e S) Hubert Granier, *Histoire des marins français 1815 – 1870*, Nantes : Marines éditions, 2002.

⁵² Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, Paris : Armand Colin, 2012 ; Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris : Les belles lettres, 2013 ; Christophe Prochasson, *14-18 Retours d'expériences*, Paris : TEXTO Collection dirigée par Jean — Claude Zylberstein, Éditions Tallandier, 2008 ; Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris : Flammarion, 2012.

⁵³ Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018 ; Hervé Dréville (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe — XIX^e siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019

⁵⁴ Bruno Cabanes (dir), *Les sociétés en guerre, 1911-1914*, Paris : Armand Colin, 2003 ; Xavier Lapray et Sylvain Venayre, *Écrire la guerre : de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Citadelles & Mazenod, 2018 ; Stéphane Tison, *Comment sortir de la guerre ? : deuil, mémoire et traumatisme*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011.

⁵⁵ Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre, 1850-1920*, op. cit.

⁵⁶ Alain Corbin (dir), *Histoire de la virilité vol.2. Le triomphe de la virilité : le XIX^e siècle*, Paris : Point, 2015 [2011] ; Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIX^e siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2017.

⁵⁷ Pascale Goetschel, Christophe Granger, Nathalie Richard et Sylvain Venayre, *L'ennui : histoire d'un état d'âme (XIX-XX^e siècle)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2012

chercheurs s'intéressant aux supports de l'écrit. Les travaux de Damien Zanone notamment sur le genre des Mémoires se sont montrés pertinents dans l'analyse des témoignages français et russes de la campagne de Crimée, la majorité d'entre eux étant, nous l'évoquons plus haut, des Mémoires et autres souvenirs⁵⁸.

Ces grands groupes historiographiques forment ainsi la base méthodologique et bibliographique principale de cette étude, autour de laquelle se greffent des travaux plus spécifiques pour aborder des thèmes précis. C'est notamment le cas de l'ouvrage de Sophie Delaporte sur les « Gueules cassées » de la Grande Guerre⁵⁹, ou encore la représentation de la guerre dans les arts étudiée par Hélène Puiseux et Philippe Buton⁶⁰.

Enfin, s'il apparaît clairement que la campagne de Crimée attira l'attention d'un certain nombre d'historiens français et russes, soulignons l'existence de travaux émanant des autres anciens belligérants : Royaume-Uni, Turquie et Italie. Si, pour ces deux derniers pays, l'historiographie de la guerre de Crimée semble limitée, les historiens anglais se sont en revanche longuement penchés sur différents aspects de cette dernière. Nous pouvons mentionner les travaux de Clive Ponting et d'Orlando Figes qui analysent le conflit dans son ensemble⁶¹. Notons toutefois que les travaux de ce dernier auteur reçurent un accueil mitigé au sein de la communauté scientifique russe, tout en montrant bien la vision britannique de la campagne de Crimée. Mais ajoutons aussi les travaux de l'historien américain Robert Edgerton qui proposa une comparaison de l'état des armées alliées et des différentes formes d'affrontement lors du siège de Sébastopol⁶². La liste des publications pourrait être poursuivie tant elles sont multiples. Cependant, ce tour d'horizon des historiographies de la guerre de Crimée et des autres travaux sur lesquels nous nous sommes appuyés pour cette étude nous permet de confirmer ce que nous évoquons plus haut : à l'heure actuelle, aucune étude regroupant anthropologie historique et histoire militaire n'existe en Russie en Europe occidentale sur la guerre de Crimée.

⁵⁸ Marc Hersant, Jean-Louis Jeannelle, Damien Zanone (dir), *Le sens du passé. Pour une nouvelle approche des mémoires*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013 ; Damien Zanone, *Écrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2006.

⁵⁹ Sophie Delaporte, *Gueules cassées de la Grande Guerre*, Paris : A. Viénot, 2004.

⁶⁰ Philippe Buton (dir), *La guerre imaginée*, Paris : S. Arslan, 2002. Hélène Puiseux, *Les figures de la guerre. Représentation et sensibilités. 1839-1996*, Paris : Gallimard, 1997.

⁶¹ Orlando Figes, *The Crimean War*, New York : Metropolitan Books, Henry Holt and Company, 2010 ; Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, *op. cit.*

⁶² Robert Edgerton, *Death or glory : The legacy of the Crimean war*, Oxford : Boulder (Colo.), Westview press, 1999.

Corpus de sources

Pour cette étude, nous nous sommes donc attelés à rechercher des témoignages publiés et non publiés disponibles dans plusieurs centres d'archives et bibliothèques françaises et russes. Les sources non publiées qui ont été consultées à cette occasion proviennent pour l'essentiel de quatre centres d'archives : le site du château de Vincennes du Service historique de la Défense⁶³, les Archives de la politique étrangère de l'Empire russe⁶⁴, les Archives d'État de l'Empire russe⁶⁵ et les Archives militaires d'État de l'Empire russe⁶⁶. À ces dépôts d'archives s'ajoute une archive privée confiée par un particulier⁶⁷.

Au côté de ces sources non publiées, s'ajoute une part bien plus importante de témoignages qui furent publiés en leur temps et aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale de France, à la Bibliothèque publique d'Histoire de Russie et à la Bibliothèque d'État de Russie. D'autres sources ont été consultées par internet et téléchargées le cas échéant, grâce aux plateformes Gallica et GoogleBooks⁶⁸. Enfin, quelques témoignages, republiés aujourd'hui, ont été achetés à titre personnel pour cette étude⁶⁹. Au côté de ces témoignages de combattants français et russes, nous avons ajouté à notre corpus des sources d'observateurs civils et anglophones pour permettre, sur certains points, une mise en perspective des faits rapportés. Nous avons ainsi fait le choix d'inclure les travaux du baron de Bazancourt, le livre de Nicolas Berg, le rapport du capitaine George B. McClellan et les observations d'Henry Austen Layard à notre corpus⁷⁰.

⁶³ SHD GR 9 YD 57 FAY Charles Alexandre ; GR 7 YD 1595 THOUMAS Charles ; GR 1 K 73 Fond correspondances militaires ; GR 1 K 184 Fond Sereville ; SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder ; SHD GR 1 KT 478 1 Fond de Salles ; SHD GR 1 KT 579 Fond Grisey ; SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, *colonel Louis Normand* ; SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville ; MV 16 GG² 1 Fond Bouët-Willauze ; MV 57 GG² 1 Fond Riant ; MV 130 GG² 1 Régley ; MV 154 GG² 1 Rieunier.

Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], Château de Vincennes. Document consultable en annexes. cf. . : Annexe 3.

⁶⁴ AVPRI F.133 Канцелерия [Chancellerie] 1854 65 et 1855 85 et 123.

⁶⁵ RGIA F.651 op.1 DD. 373, 375, 376, 383, 384 et 421.

⁶⁶ RGVIA F.481 op.1 N° 1, 28 et 64.

⁶⁷ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, Archive Privée, Monsieur Daniel A. Document consultable en annexes. cf. . : Annexe 4.

⁶⁸ Sur GoogleBooks : Edouard Tottleben (dir), *Défense de Sébastopol (deux volumes)*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks.

⁶⁹ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891] ; Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 2019 [1988]

⁷⁰ Nicolas Berg, *Записки об осаде Севастополя* [Écrits à propos du siège de Sébastopol], Moscou : Kutchkovo Pole, 2016 ; Henry Austen Layard, *La première campagne de la Crimée ou Les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann*, Brulles : Mayer Flatan, 1855 ; George B. McClellan, *Report of the Secretary of War, communicating the report of Captain George B. McClellan, (First Regiment United States Cavalry)*, Washington : A.O.P Nicholson, printer, 1857, GoogleBooks. URL : <https://books.google.fr/books?id=FjVFAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=the+seat+of+war+in+Europe&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwirrrjOopXpAhWu4YUKHWwQB7AQ6AEILzAB#v=onepage&q=the%20seat%20of%20war%20in%20Europe&f=false>.

Les témoignages regroupés se présentent sous plusieurs formes que nous pouvons rassembler en six catégories : lettres, carnets, Mémoires, commentaires et études, romans, chansons. La majorité des récits de combattants, notamment français, se présentent sous la forme de Mémoires aussi appelés souvenirs. Viennent ensuite les lettres, regroupées en plusieurs correspondances ou isolées, puis les études, et enfin les carnets — des journaux intimes tenus à jour pendant la guerre — et les chansons. Réunir cet ensemble documentaire ne fut pas chose facile, notamment du côté russe, car les témoignages sont éparpillés dans de nombreux centres d'archives et bibliothèques. De plus, il semble que les officiers et soldats russes ont beaucoup moins ressenti le besoin de raconter leur expérience de la guerre de Crimée. Cela reste certes de la pure spéculation, mais il en résulte un certain déséquilibre quantitatif entre les témoignages français et russes. Nous estimons en revanche que les témoignages récoltés sont suffisamment représentatifs de certains profils de combattants pour que l'analyse puisse représenter plusieurs points de vue au sein de l'armée russe.

Méthodologie, historiographie et sources étant exposées, passons à présent à la présentation des objectifs et hypothèses que nous avons choisi de poser pour notre recherche et qui serviront de structure à notre étude.

Objectif de l'étude

L'objectif de l'étude que nous proposons de mener au travers des pages qui vont suivre est de présenter un tableau de la campagne de Crimée de 1854-1856 et du siège de Sébastopol comme raconté par les militaires français et russes. Pour réaliser cet objectif, nous nous sommes fixé **six objectifs secondaires** tout au long de notre recherche qui, une fois assemblés, nous permettront de montrer comment les soldats français et russes racontèrent leur campagne de Crimée.

Le premier de ces objectifs secondaires est de présenter, tout au long de cette étude, un corpus de sources représentatif des témoignages de combattants de la campagne de Crimée en matière de réflexion sur la guerre et sur les faits rapportés par les soldats.

Le second objectif que nous nous sommes fixé dans notre recherche est d'identifier les différences et similitudes entre les témoignages français et russes, notamment en matière de combat et sur la vie quotidienne de ces hommes dans cette campagne.

En troisième objectif, nous allons nous atteler à différencier les aspects historiques et anthropologiques de la campagne de Crimée. Cela va notamment nous amener à nous pencher sur la perception qu'eurent les soldats français et russes de phénomènes inhérents à la guerre : la mort, la violence, la souffrance, la maladie, les blessures au combat... mais aussi les divertissements à la disposition des militaires en campagne.

En quatrième objectif, nous analyserons la représentation de l'adversaire dans les témoignages français et russes. Nous nous pencherons tout particulièrement sur la capacité de ces hommes à évaluer les forces et faiblesses de ceux qu'ils furent amenés à affronter. Cela nous amènera aussi à nous intéresser aux différentes formes de relations qu'entretenaient Français et Russes tout au long de la campagne.

Le cinquième objectif que nous nous sommes fixé consiste à évaluer l'influence que purent avoir les Mémoires, romans, lettres et études rédigés par les combattants de la campagne de Crimée sur l'historiographie de la guerre de Crimée et sur la représentation de ce conflit au sein des opinions publiques françaises et russes.

Enfin, le sixième et dernier objectif secondaire de cette étude consistera à définir l'utilité de l'historiographie traditionnelle de la guerre de Crimée dans une étude anthropologique de ce conflit.

De fait, nous ne souhaitons pas au travers de cette étude nous intéresser à certaines grandes figures de la campagne de Crimée comme les amiraux Kornilov et Nakhimov, le maréchal de Saint-Arnaud, les généraux Bosquet, Pélissier et Canrobert. Nous utiliserons certes les témoignages des généraux Totleben et Bosquet ainsi que celui du maréchal de Saint-Arnaud, mais les amiraux Kornilov et Nakhimov n'ont pas laissé d'écrits personnels sur le siège de Sébastopol. Nous ne nous intéresserons pas non plus à l'image de ces hommes dépeints dans les témoignages des militaires français et russes. En effet, nous faisons ici le choix de mettre en avant l'expérience combattante des témoins et non de parler de personnages ayant déjà été étudiés, et qui font encore l'objet de nombreux articles pour avoir incarné cette campagne⁷¹.

Hypothèses

Ces six objectifs secondaires et l'objectif principal que nous avons définis pour cette recherche s'accompagnent de six hypothèses de départ concernant les témoignages français et russes de la campagne de Crimée ; hypothèses que nous tâcherons de confirmer ou d'infirmer tout au long de cette étude.

⁷¹ Pour exemple : François Maspero, *L'honneur de Saint-Arnaud*, Paris : Plon, 1993 ; Andreï Sidorchik, « “Отстаивайте же Севастополь!” . Как адмирал Корнилов отдал жизнь за Россию » [« Défendez Sébastopol ! » Comment l'amiral Kornilov a donné sa vie pour la Russie]. In *Аргументы и Факты АИФ.RU* [Arguments et Faits], article publié le 13/02/2016 (dernière consultation le 11/10/2020). URL : https://aif.ru/society/history/otstaivayte_zhe_sevastopol_kak_admiral_kornilov_otdal_zhizn_za_rossiyu?fbclid=IwAR1wScAoh78PlcZTNlxMyrBQ6oIps3TYVq6wXQf_Sa4ywCV2tnF-UzFzaw ; Evgueni Tarle, *Крымская война* [La guerre de Crimée], *op. cit.*, tome 2 : « Глава IV. Корнилов и начало осады Севастополя » [Chapitre IV : Kornilov et le début du siège de Sébastopol], chapitre consulté sur le site *militera.lib.ru*. URL : http://militera.lib.ru/h/tarle3/15.html?fbclid=IwAR1_TNmqxcdZEIBrIizsY0enIARtIGkCdWl-uoiFlzUMl_GWnmD-QlvehcE ; Evgueni Tarle, *Нахимов* [Nakhimov], *op cit.*

Premièrement, nous pensons que la bataille eut une place centrale dans la perception de la guerre par les soldats, au point de voir une grande partie de leurs témoignages dédiés à ces grands engagements et d'en trouver même certains qui leur sont exclusivement dédiés. Cette hypothèse de travail se fonde sur la centralité de la bataille en rase campagne dans les conflits européens à partir du XVIII^e siècle en lieu et place de la guerre de siège. De plus, les victoires de Frédéric II de Prusse lors de la guerre de Sept Ans, puis celles de Napoléon Ier, firent émerger une nouvelle représentation de la guerre centrée autour de la recherche de batailles décisives.

Deuxièmement, nous supposons que, dans les témoignages de combattants, les opérations militaires furent décrites tant par les Russes que par les Français à travers un prisme idéologique fort autour de la guerre. En effet, la guerre faisait l'objet d'une certaine fascination couplée à une idéalisation forte de la part des sociétés européennes de la première moitié du XIX^e siècle. Cette représentation fantasmée de la guerre à cette époque découlait de la place importante du souvenir des guerres napoléoniennes dans les mémoires collectives, mais aussi de l'émergence du mouvement romantique ainsi que du désir d'aventure, de gloire et d'héroïsme au sein de la jeunesse de cette époque.

Troisièmement, nous émettons l'hypothèse qu'au côté de cette représentation fantasmée de la guerre, les militaires français et russes ne firent pas l'impasse sur certains aspects purement pratiques et pragmatiques de la campagne de Crimée dans leurs témoignages. Il paraît par conséquent logique de penser que des pratiques anciennes de la guerre de siège seront décrites par les combattants dans leurs récits ; mais qu'ils parlèrent aussi des innovations tactiques et technologiques introduites par la révolution industrielle de la première moitié du XIX^e siècle.

Quatrièmement, les soldats et officiers de la campagne de Crimée furent fortement imprégnés par le modèle de virilité militaire qui émergea lors des guerres napoléoniennes. Et ces clichés et stéréotypes autour de l'attitude qu'un soldat se devait d'adopter au feu furent repris et perpétués par les combattants de la campagne de Crimée dans leurs témoignages, au point de trouver un certain écho au début du XX^e siècle dans de nombreux cercles intellectuels et militaires.

Cinquièmement, nous émettons l'hypothèse que, malgré des différences entre les témoignages français et russes sur la campagne de Crimée, notamment en matière de réflexion stratégique et tactique sur les combats, il existe de nombreuses similitudes entre les sources des deux pays sur la description de cette campagne. Nous supposons que ces similitudes illustrent une certaine transnationalité de la perception de la guerre et des valeurs martiales à mettre en avant dans un témoignage de combattant.

Sixième hypothèse que nous souhaitons traiter dans cette étude : La campagne de Crimée fut différemment appréciée par les soldats russes et français. Pour les premiers, cette guerre fut en effet majoritairement interprétée comme une guerre à caractère national, dans la ligne de la guerre de 1812. Pour les seconds, la campagne de Crimée ne fut pas perçue comme une guerre entre nations, comme une guerre de religion, ou comme une guerre civilisationnelle. Cela se traduit, notamment dans les témoignages français, par un certain respect de l'adversaire et par la mise en avant d'anecdotes montrant une attitude bienveillante entre Français et Russes lors des périodes d'accalmie dans les opérations. Ces liens cordiaux, voire amicaux, entretenus par les deux camps en période de guerre pourraient nous permettre d'étudier la nature des relations franco-russes au XIX^e siècle sous un angle nouveau.

Valeur pratique et théorique

S'intéresser à la manière dont les combattants français et russes de la campagne de Crimée racontèrent leur guerre revêt selon nous une double importance. La première, théorique, est que nous pensons que cette étude pourrait ouvrir la voie à une nouvelle manière d'appréhender les conflits menés par le Second Empire et l'Empire russe au XIX^e siècle. En effet, cela permettrait de reconsidérer le facteur humain de ces expéditions et de ces guerres en remplaçant le témoignage du combattant au cœur de l'étude, pour voir au-delà des faits établis et s'intéresser aux hommes qui combattirent pendant ce siècle. La seconde, pratique cette fois, est que notre étude permet de mettre en lumière plusieurs témoignages de combattants. En effet, au côté de témoignages connus et reconnus par les historiens, nos travaux de recherche ont sûrement permis de ressortir des archives et réserves de bibliothèques un des récits de combattants oubliés après leur dépôt. Cette étude a aussi servi à exhumer un témoignage privé conservé par la famille⁷². Cette mise en avant de récits français et russes oubliés pourrait permettre à leur échelle de confirmer ou non certaines représentations de la campagne de Crimée que l'on retrouve dans l'historiographie de ce conflit. De plus, côté français, ces témoignages ont été rédigés par des sous-officiers, cela amène aussi à reconsidérer les témoignages de combattants autres que ceux écrits par des officiers qui forment toutefois la majorité de notre corpus.

Au côté de cet apport théorique de l'étude que nous souhaitons proposer dans les pages qui vont suivre, ajoutons que ces résultats pourront servir à la réalisation de cours spécialisés pour des étudiants en Histoire, ainsi qu'aux ministères français et russes des Armées et des Affaires étrangères. Les premiers, pour l'expérience combattante et la perception par le

⁷² Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, *op. cit.*

combattant des évolutions de la guerre. Les seconds, pour mieux comprendre l'évolution des perceptions mutuelles entre Français et Russes en dehors des cercles intellectuels et diplomatiques.

Structure

Notre étude se compose d'une introduction, de trois parties selon les problématiques que nous exposons ci-dessous, d'une conclusion et d'annexes. Les objectifs de recherche que nous nous sommes fixés, ainsi que les hypothèses que nous avons émises pour cette étude, nous amènent à nous poser trois grandes questions qui vont structurer notre réflexion de manière claire.

Premièrement, quelle image de la guerre de Crimée et plus particulièrement de ses combats les vétérans nous ont-ils transmise à travers leurs témoignages ? En effet, le combat forme le cœur du métier de soldat, et l'ensemble d'une campagne militaire se structure autour de l'affrontement avec la partie adverse. L'historiographie de la Grande Guerre, et ce dès les travaux de Jean Norton Cru sur le témoignage de guerre⁷³, a montré à quel point l'image que se fait le grand public d'une guerre est influencée par ce qu'en racontent ceux qui la firent. Cette idée se retrouve aussi dans les travaux de Natalie Petiteau sur les témoignages de soldats de la Grande Armée⁷⁴. Et il nous semble donc essentiel, dans le cadre de notre étude, de nous pencher à notre tour sur cette interrogation pour la guerre de Crimée.

Deuxièmement, quel est l'apport de la comparaison des témoignages français et russes, à la compréhension de la campagne de Crimée ? Cette question fait écho là encore à certains travaux sur le premier conflit mondial, et notamment à l'étude dirigée par Nicolas Beaupré, Gerd Krumeich, Nicolas Patin et Arndt Weinrich intitulée *La Grande Guerre vue d'en face. 1914-1918. Nachbarn im Krieg*. Cette étude a en effet pour mérite de comparer la France et l'Allemagne sur leurs représentations de ce conflit⁷⁵. L'intérêt y est ainsi de voir les similitudes et différences entre deux nations sur un même aspect d'un conflit commun. Pour la campagne de Crimée, cela pourrait permettre notamment de mieux comprendre la représentation de la guerre en elle-même chez les combattants.

Enfin, la troisième question que nous souhaitons poser pour cette étude est : quel est l'impact des témoignages sur l'historiographie de la guerre de Crimée en France et en Russie ? Cette question est en lien direct avec le sixième et dernier objectif secondaire que nous avons

⁷³ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Vogel*, Paris : Éditions Allia, 1989

⁷⁴ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, Paris : Les Indes savantes, 2011

⁷⁵ Nicolas Beaupré, Gerd Krumeich, Nicolas Patin et Arndt Weinrich (dir), *La Grande Guerre vue d'en face. 1914-1918. Nachbarn im Krieg*, Paris : Albin Michel, 14-18 Mission centenaire, DHIP IHA, 2016

mentionné plus haut. En effet, les témoignages de guerre ne sont pas exempts de clichés ou d'informations déformées, et ce, malgré la bonne foi de leurs auteurs. Ces idées véhiculées peuvent ainsi influencer l'historien dans son analyse d'une bataille par exemple, ou alors sur l'étude des difficultés rencontrées par les combattants tout au long de leur campagne.

Pour répondre à ces trois grandes problématiques et donc ainsi à nos hypothèses de départ et accomplir les objectifs que nous avons définis plus haut, nous avons fait le choix de diviser cette étude en trois grandes parties thématiques de trois chapitres, d'une conclusion, d'une bibliographie, d'une liste de nos sources et de documents en annexes. Nous avons fait le choix pour cette étude, de mêler systématiquement les témoignages français et russes, pour les comparer à chaque point que nous aborderons. Ce choix s'est imposé à nous, car permettant de comparer directement les points de vue des deux camps, un peu à la manière de l'étude dirigée par Nicolas Beaupré, Gerd Krumeich, Nicolas Patin et Arndt Weinrich sur la Première Guerre mondiale⁷⁶. L'analyse des témoignages s'en trouvera ainsi facilitée et permettra au lecteur de mieux cerner les différences et similitudes potentielles entre récits français et russes. De plus, notre objectif étant ici de faire une histoire transnationale de la guerre de Crimée, il nous est donc apparu essentiel de mêler ces témoignages au lieu de les isoler en deux parties distinctes ce qui aurait fatalement amené à de nombreux renvois et répétitions.

Dans un premier temps, nous nous pencherons sur la place des batailles qui rythmèrent la guerre de Crimée dans les témoignages de combattants. Ce cheminement nous amènera tout d'abord à nous intéresser à la définition de la bataille et à la liste des grands affrontements de la campagne de Crimée retenus par l'Histoire. Qu'est ce qui définit une bataille et quelle est la place du récit de combattant dans la création de cette liste de combats qui restèrent gravés dans les mémoires ? Nous nous intéresserons ensuite à la manière dont les aspects tactiques d'un combat furent inclus par les témoins dans leurs récits, tout en nous interrogeant sur le rôle de la fonction, du grade et du temps sur la capacité des combattants à aborder la mécanique d'une bataille. Ce premier chapitre se conclura par une analyse de la bataille à l'échelle individuelle, en nous intéressant à la manière dont les combattants racontèrent leurs batailles. Nous nous intéresserons, dans ce troisième chapitre, à la place accordée aux émotions, sensations et actions individuelles des combattants dans leurs témoignages, pour ainsi voir quels aspects du combat furent censurés par eux.

Puis, dans la seconde partie, nous nous attarderons sur la vie des combattants tout au long du siège de Sébastopol et à la représentation de l'autre dans les témoignages. En lien avec

⁷⁶ *Ibid.*

la partie précédente, celle-ci s'ouvrira sur le traitement accordé aux combats et bombardements qui rythmèrent quotidiennement le siège de Sébastopol. Ce chapitre sera l'occasion d'examiner les différentes formes de combat employées par les belligérants, et les innovations qu'ils apportèrent dans ce domaine devant les murs de Sébastopol. Nous nous pencherons ensuite sur la vie des combattants au quotidien dans les témoignages. Au cours de ce cinquième chapitre seront ainsi traités les travaux de siège, les gardes de tranchées, les corvées, la vie de camp et les divertissements à disposition des soldats en campagne. Ce chapitre s'intéressera par ailleurs à la manière dont les combattants parlèrent des difficultés qu'ils rencontrèrent au quotidien : rigueurs du climat, problèmes logistiques... Mais aussi des moyens qu'ils eurent à leur disposition pour se divertir. Cette partie se conclura par un sixième chapitre portant sur la manière dont Français et Russes se représentèrent mutuellement dans leurs témoignages. Seront abordées les questions des lieux de rencontre, des fraternisations, mais aussi de l'image des Anglais, des Turcs et des Piémontais dans les témoignages. Nous nous intéresserons par ailleurs à l'influence réelle ou non de l'opinion publique sur les relations entre combattants français et russes sur le théâtre des opérations, ainsi que sur leur manière d'aborder ce sujet dans leurs témoignages.

Enfin, le troisième et dernier a de cette étude portera sur l'idéalisation et la désillusion des combattants face à la réalité de la guerre, ainsi qu'à leurs réactions face au lot d'horreurs qu'ils côtoyèrent tout au long de la campagne de Crimée. Le premier chapitre de cette partie finale s'intéressera donc à cette transition de l'idéalisation de la guerre à la désillusion des combattants face à sa réalité, du fait de l'ennui notamment. Nous nous pencherons ensuite sur la place de la mort au combat et des blessures de guerre dans les témoignages pour comprendre comment les combattants choisirent de retranscrire des scènes aussi violentes dans leurs écrits. Le dernier chapitre de cette étude portera quant à lui sur un élément incontournable de la campagne de Crimée : les épidémies dans les témoignages combattants, pour essayer une fois de plus de comprendre comment ces hommes réagirent face à la maladie et à la mort qu'elle pouvait engendrer.

La conclusion de cette étude permettra de faire un bilan des principaux éléments de chacun des neuf chapitres de cette étude, pour ensuite revenir sur les hypothèses et objectifs énoncés au cours de cette introduction. Cela nous permettra de tirer un bilan de cette recherche et de voir si nos hypothèses de départ sont infirmées ou non et si les objectifs fixés ont pu être accomplis tout au long du développement de notre réflexion sur les témoignages français et russes de la campagne de Crimée.

Approbation

Pour terminer cette introduction, rappelons que les conclusions de ce travail de recherche ont été testées et sont reflétées à travers six articles publiés dans des revues scientifiques russes. L'un de ces articles est référencé dans la base de données internationale des citations scientifiques *Web of Science*, tandis que deux autres ont paru dans des revues intégrées dans les listes de l'Université russe de l'Amitié des Peuples et de la commission panrusse d'attestation pour la publication des résultats de la recherche scientifique. Ces trois publications font partie des recommandations pour la publication des principaux résultats des thèses pour obtenir le diplôme de candidat des sciences — кандидат исторических наук — de la Fédération de Russie. Les constats et dispositions pour la défense de cette thèse ont été présentés lors de conférences organisées à l'Université russe de l'Amitié des Peuples, à l'Université Grenoble-Alpes, au Service historique de la Défense, ainsi qu'aux réunions du laboratoire universitaire « Histoire Culture, Italie, Europe » (LUHCIE). Ces différents travaux visaient à la fois à préparer une étude sur la perception mutuelle des militaires français et russes, et à faire le point sur l'historiographie française de la guerre de Crimée.

Partie 1 : Raconter les grandes batailles de la campagne de Crimée

« La guerre moderne, pour arriver à ses fins : imposer sa volonté à l'adversaire, ne reconnaît qu'un moyen : la destruction des forces organisées de l'adversaire.

Cette destruction, elle l'entreprend, la prépare par la bataille, qui procure le renversement de l'adversaire, désorganise le commandement, la discipline, les liens tactiques, les troupes en tant que forces.

Elle la réalise par la poursuite, dans laquelle le vainqueur, exploitant la supériorité morale que la victoire lui donne sur le vaincu, met en pièces, achève des troupes démoralisées, désagrégées, impossibles à commander, c'est-à-dire des forces qui n'en sont plus. »⁷⁷

À travers son style si particulier, le maréchal Foch, dans son introduction au premier principe de la bataille qu'il souhaite aborder dans son chapitre « La bataille : Attaque décisive », nous rappelle ici l'importance que prend celle-ci dans la pensée militaire du début du XX^e siècle. La bataille y est alors décrite comme l'élément central d'une campagne militaire et d'une guerre permettant, par sa résolution, de départager les deux adversaires et d'amener l'un d'eux à la victoire. Élève de Clausewitz, Ferdinand Foch nous montre à travers cette citation une vision de la bataille issue d'une profonde réflexion autour d'exemples historiques donnés, qu'il développa dans un chapitre spécifique ; exemples qui l'amènèrent à voir la bataille comme « seul argument de la guerre, seul but à donner par conséquent aux opérations stratégiques »⁷⁸, c'est-à-dire en pinacle d'une campagne militaire.

Si l'analyse du maréchal visait à travers la conférence originelle à préparer les officiers français à la guerre contre l'Allemagne⁷⁹, elle montre aussi l'importance que revêtait la bataille dans les sociétés et armées européennes du XIX^e et du début du XX^e siècle. Celles-ci baignaient, en effet, dans une culture militaire qui faisait la part belle aux récits des campagnes napoléoniennes et, dans le cas de Foch, de la douloureuse défaite de 1870 ; périodes où les batailles se résolvaient en l'espace d'une journée et pouvaient décider du sort de toute la campagne.

⁷⁷ Ferdinand Foch, *Des principes de la guerre, maréchal Foch*, Paris : Economica, DL 2007, p.244.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Martin Motte, « Foch », dans les *Cahiers du CESAT* (Collège d'enseignement supérieur de l'Armée de Terre) n° 26, décembre 2011 (7 p.).

Et si, avec la Grande Guerre, la forme de la bataille a évolué, se transformant en une succession de combats pouvant s'étaler sur des jours, des semaines voire des mois, la société actuelle continue de garder la bataille comme élément essentiel d'une guerre. Ne parle-t-on pas de bataille pour les combats pour la reconquête de Mossoul en 2016-2017 ? Ou des batailles de Gao au Mali ? Malgré ses nouvelles formes, la bataille reste le meilleur moyen pour déterminer les grands engagements lors d'un conflit.

Chez les combattants, la bataille résonne aussi comme l'aboutissement de leur formation, elle renvoie aussi aux faits d'armes passés et à tout un imaginaire de la gloire et du courage relayés notamment par les décorations et citations. Les combattants de la campagne de Crimée n'échappent pas à la mise en avant de la bataille dans une campagne. Ces hommes, envoyés au combat dans la péninsule, parlèrent en effet longuement des grands engagements de la campagne et aidèrent à forger l'image actuelle de ces grands affrontements que furent : l'Alma, Balaklava, Inkerman, Malakoff ou encore la Tchernaiïa. Cependant, si ces témoignages contribuèrent, parfois fortement, à la compréhension de ces événements, l'historiographie classique de la Guerre de Crimée ne s'est que très peu intéressée à l'analyse de ces récits de bataille, en dehors des informations factuelles qu'ils nous apportent sur ces grands affrontements. L'objectif de cette partie sera donc de comprendre cette place occupée par la bataille dans les témoignages, de discerner si une évolution de la bataille est déjà perceptible lors de la campagne de Crimée et de comprendre comment ces batailles furent racontées.

1. QUELLES SONT LES BATAILLES DE LA CAMPAGNE DE CRIMEE ?

« Les premières mises en mots de ce qui vient de se produire sont souvent lourdes de conséquences, car elles constituent l'événement et lui donnent un sens. Elles peuvent aussi former des sources qui seront les plus utilisées par les historiens.

Il y a tout d'abord ce que l'on peut appeler les récits immédiats, en quelque sorte « à chaud, par le combattant, alors que l'action est en train de s'achever ou vient tout juste de cesser. C'est principalement une parole de participant, même si on ne peut exclure celle d'un témoin extérieur favorisé par les circonstances ou la topographie [...]

De ces paroles immédiates ou à très court terme de participant (et qui ne sont pas toutes prononcées par des combattants), peu nous sont parvenues ; Elles n'en sont pas moins suggestives. »⁸⁰

Olivier Chaline rappelle ici l'importance des témoignages immédiats pour l'étude d'une bataille par les historiens, car ils sont les premiers supports sur lesquels se basent contemporains et générations suivantes pour se représenter de tels événements bien éloignés du quotidien. Ces « premières mises en mots » peuvent par ailleurs servir de caution aux combattants désireux de relater leur expérience bien des années plus tard, quand leur mémoire peut leur faire défaut. Dans son ouvrage sur les témoignages de combattants de la Grande Guerre, Jean Norton Cru soulignait d'ailleurs l'importance de ces notes dans la rédaction de Mémoires et autres témoignages plusieurs années voire des décennies après ledit conflit⁸¹. Cependant, lorsque l'on cherche à déterminer l'importance que put avoir la bataille pour les soldats qui y participèrent de près ou de loin, peut-on se baser uniquement sur ces « premières mises en mots » ? Certes non ! Car les écrits postérieurs peuvent amener l'historien à revoir l'importance de tel ou tel engagement et, à n'accorder le titre de « bataille » qu'à certains combats au détriment d'autres qui furent pourtant importants pour les combattants au moment de l'action.

⁸⁰ Olivier Chaline, « L'étrange bataille : prendre la mesure de l'événement ». In Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015, pp.223-224

⁸¹ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, Paris : Editions Allia, 1989, p.89.

Dans le cadre de la guerre de Crimée, nous l'avons vu en introduction, la publication et donc la rédaction des témoignages de vétérans s'étalèrent sur près d'un demi-siècle. Il est donc logique de supposer que certains combats purent être relativisés et d'autres, revalorisés par les combattants, au fil du temps. Certains furent enrichis par l'apport de sources extérieures. Le capitaine Fay, par exemple, ne cacha pas s'être basé sur les travaux du général russe Totleben et les lettres du général Bosquet — il avait servi sous ses ordres en Crimée — pour enrichir la deuxième édition de ses *Souvenirs de la campagne de Crimée*⁸². Son récit des événements de la campagne de Crimée fit partie des témoignages qui firent florès auprès du public de son époque, au même titre que le récit de Léon Tolstoï — toujours reconnu aujourd'hui — ou celui du général Totleben que le capitaine Fay utilisa, donc⁸³. Ces témoignages, généralement publiés, mais aux supports variés, furent d'ailleurs repris par les historiens de la guerre d'Orient pour étudier les grandes batailles qui rythmèrent la campagne de Crimée, jouant ainsi parfaitement leur rôle de vecteur d'information sur ces grands affrontements.

Pourtant, alors que les historiens militaires, notamment en France, s'intéressent de plus en plus à la place de la bataille dans les témoignages de combattants, l'impact de celle-ci et ce qui en découle sur ceux-ci — grâce notamment aux historiens de la Grande Guerre tels que Stéphane Audoin-Rouzeau —, les historiens de la guerre de Crimée, qu'ils soient français ou russes, ne se sont pas encore penchés sur ce sujet. Autrement dit, il est intéressant de noter que si les récits des batailles faits par les vétérans de la campagne de Crimée aidèrent à créer l'image que nous avons de ces affrontements, aucune étude ne s'est véritablement intéressée à ce que pouvait représenter la bataille pour ces hommes, et la place qu'ils lui dédièrent dans leurs témoignages. Il se pose ainsi la question de ce qu'est une bataille, car si certains combats furent, dès la guerre de Crimée, reconnus comme de grandes batailles, il est possible que des engagements mineurs aux yeux des politiques, des généraux ou des opinions publiques puissent être définis comme des batailles au regard des témoignages de vétérans.

1.1. Définir une liste de batailles

La bataille occupe une place à part dans les campagnes militaires. Agissant comme repoussoir ou objet de fascination, elle joue un rôle important pour comprendre quels furent les engagements majeurs qui jalonnèrent un conflit. Dans son *Anatomie de la bataille*, le célèbre

⁸² Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition –*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Éditeurs, 1889, p. VI.

⁸³ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 2019 [1988] ; Edouard Todleben, *Défense de Sébastopol*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863.

historien britannique John Keegan explique que, selon lui, la bataille se différencie des « accrochages sporadiques » en obéissant à des unités de temps et de lieu bien définies. Et si les batailles s'étalant dans le temps et l'espace obéissent de moins en moins à ces deux principes, elles se distinguent encore des escarmouches par les moyens et effectifs mobilisés par les états-majors pour de tels engagements, car gardant l'objectif premier qui est de chercher un combat décisif sur le plan tactique ou stratégique grâce à cette même pléthore de moyens⁸⁴. Cette définition, qui sert de base à bon nombre d'historiens de la guerre, permet de fixer à travers toutes les périodes le cadre type de ce qu'est la bataille. Cependant, l'historien britannique pointe aussi ici une évolution de cette dernière à travers le temps, en prenant l'exemple des batailles modernes. Cette évolution de la bataille, si elle a été observée avec le premier conflit mondial, amène à s'interroger sur la définition de ce phénomène au moment de la guerre de Crimée.

En effet, la guerre de Crimée se distingue des guerres entre grandes puissances européennes qui eurent lieu entre la fin de l'épopée napoléonienne et la Grande Guerre sur deux points importants : la multiplicité des théâtres d'opérations — qui s'étendirent jusqu'au Pacifique — et l'absence de combat décisif dès le début des hostilités. Les premiers engagements russo-turcs de Sinope ou de Silistrie ne furent pas décisifs, les campagnes de la Baltique ne permirent jamais aux alliés franco-britanniques d'obtenir une victoire nette sur la principale force navale russe — du fait du refus de cette dernière d'engager le combat —, et le front du Caucase n'apporta aucune victoire nette lui non plus. La campagne de Crimée, qui fut improvisée par les armées franco-britanniques à la suite du fiasco de la Dobroudja, n'offrit pas de succès décisif lors des premiers engagements et brisant les espoirs de campagne rapide pour déboucher sur le long siège de Sébastopol qui devint le centre de toutes les attentions⁸⁵. Et, de fait, c'est bel et bien la prise de la ville en septembre 1855 qui décida de l'issue de la guerre, car hormis quelques combats ultérieurs tels que la prise du fort de Kinburn le 17 octobre de la même année, les opérations militaires cessèrent, les adversaires attendant tout simplement la signature d'un traité de paix⁸⁶. Enfin, la capitulation de Sébastopol ne peut être considérée comme une victoire décisive, la garnison de la ville ayant pu l'évacuer en bon ordre. Et, de plus, même si l'armée de Crimée connaissait des difficultés de ravitaillement, les forces de l'empire russe restaient encore dans l'ensemble intactes. Ainsi, si la prise de Sébastopol fut bel et bien

⁸⁴ John Keegan, *Anatomie de la bataille*, Paris : Perrin, 2013, pp.11-12.

⁸⁵ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995] pp.234-237.

⁸⁶ Clive Ponting, *The Crimean War. The truth Behind the Myth*, London: Pimlico, 2005 [2004], p.307.

décisive dans les faits, cela est uniquement dû à l'absence de volonté des belligérants à continuer les combats — Kinburn excepté —⁸⁷.

Or, comme le rappelle David Cumin, les guerres du XIX^e siècle étaient limitées en temps, en effectifs et en moyens malgré les progrès faits dans le domaine de l'armement à cette époque. Et, de fait, cette forme de guerre voyait les premiers engagements comme décisifs par la victoire nette de l'un des deux camps, laissant aux belligérants un capital humain et matériel presque intact lorsqu'arrivait le temps des négociations⁸⁸. Pour les contemporains de la guerre de Crimée, les manœuvres des armées en campagne avaient pour but, comme lors des guerres napoléoniennes, de chercher la bataille, avec l'objectif de remporter une victoire nette rendant les autres combats comme périphériques, car n'ayant pas d'impact véritable sur le déroulement du conflit. Cette vision de la bataille, déjà présente dans la culture européenne depuis longtemps — les grands capitaines baignant dans les récits des batailles « décisives » des guerres antiques comme Alésia ou Cannes — s'était renforcée au XIX^e siècle avec les grandes victoires remportées par Frédéric II et Napoléon Ier qui réanimèrent le mythe de la bataille décisive⁸⁹. La bataille est d'ailleurs un événement marquant, ne durant au maximum qu'une journée où le gros des forces des deux parties s'affronte sur une aire géographique restreinte. Cette définition de la bataille au XIX^e siècle se vérifie dans toutes les guerres menées par les Européens, en dehors des opérations de contre-guérilla ou de conquête coloniale. Lors de la Seconde Guerre d'indépendance italienne en 1859, les Autrichiens admirent ainsi leur défaite face aux Franco-Sardes après quelques grands engagements comme Solférino, alors même que leur territoire national n'était pas envahi et que leur armée était encore intacte. Il en fut de même lors de la guerre austro-prussienne de 1866. La conclusion de la guerre de 1870, plus longue qu'anticipée par les belligérants et ayant vu de nombreuses batailles, fut également décidée dès les premiers engagements et définitivement scellée avec la bataille de Sedan.

1.1.1. Comment définir la bataille ?

L'Histoire a retenu de la campagne de Crimée des noms de batailles évocateurs, qui prennent une part significativement importante dans les différents travaux de la campagne de Crimée : l'Alma, Balaklava, Inkerman, la Tchernaiïa — Traktir pour les Français — Malakoff, Kinburn. Célébrées du temps du Second Empire, commémorées par divers monuments en

⁸⁷ cf. : Annexe 1.

⁸⁸ David Cumin, *Histoire de la guerre*, Paris : Ellipses, 2014, p.163.

⁸⁹ Olivier Chaline, « La Bataille pour accoucher d'une décision. Frédéric II et Napoléon. » In Jean Baechler, Olivier Chaline, *La Bataille*, Paris : Éditions Hermann, 2018, p.209.

Crimée et parfois mises en scènes par le cinéma, ces batailles furent reconnues comme des événements marquants de la campagne dès leur apparition, par la couverture de la presse. Ces grands engagements furent ensuite décortiqués dès les premières études publiées sur ce conflit par des commentateurs civils et militaires comme le capitaine d'état-major russe Anitchkov, le baron Lecat de Bazancourt, Henry Austen Layard ou encore le général Bogdanovitch⁹⁰. Les combattants ne furent pas en reste, puisqu'ils commentèrent abondamment ces batailles dans leurs correspondances ou leurs souvenirs de campagnes. Cependant, d'autres combats pourraient mériter cette appellation. Qu'en est-il des combats nocturnes du 23 au 24 février ? Des violents combats au siège de gauche pour le cimetière de la ville ? Ou encore de la prise du Mamelon vert et des Ouvrages blancs ? Car ces combats furent eux aussi commentés par les militaires des deux camps, et furent des étapes importantes vers la chute de Sébastopol.

La première question que pose cette quête vers la confirmation ou la rectification de la liste des batailles de la campagne de Crimée est celle de la terminologie employée pour désigner un combat. Car si ce mot de « combat » est utilisé pour chaque rencontre entre deux groupes d'adversaires, il reste multiforme et se décline en batailles, embuscades, escarmouches, guet-apens... Et, face à cette diversité, le témoin, l'historien ou le romancier peuvent être amenés à faire le choix d'attribuer le qualificatif de « bataille » à tout combat significatif. Ce problème de terminologie découle de la définition même de ce terme qui ne permet pas de le distinguer de l'embuscade ou de l'escarmouche par exemple. Comme le souligne Jean Baechler, la bataille est une forme de violence parmi tant d'autres comme les escarmouches, les raids, les massacres, les attentats ou encore les bombardements stratégiques ; et le mot « bataille » peut ainsi être employé comme générique pour couvrir toutes ces formes de violence. De fait, il faut donc ajouter des distinctions à ce terme générique pour distinguer les différentes formes de combat comme bataille « rangée » pour parler d'un affrontement entre deux armées bien définies et sur un terrain bien délimité. On peut aussi parler de bataille « dispersée » pour parler d'opérations multiples⁹¹. Par cette réflexion, il pointe donc bien cette question de la terminologie que rencontre l'historien de la guerre et propose de repartir de la notion générale de « violence

⁹⁰ Par exemple : Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч. I* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés... Part. 1], Saint-Pétersbourg : B. I., 1856 ; César Lecat Bazancourt, *L'expédition de Crimée jusqu'à la prise de Sébastopol — 1856*, Paris : Aymot Editeurs, 1856 ; Modeste Bogdanovitch, *Крымская война 1853-1856гг. Иллюстрированное издание* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], Moscou : EKSMO, 2014 ; Henry Austen Layard, *La première campagne de la Crimée ou Les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann*, Brulles : Mayer Flatan, 1855.

⁹¹ Jean Baechler, « Présentation. Les figures de la violence ». In Jean Baechler, Olivier Chaline, *La Bataille*, Paris : Éditions Hermann, 2018, pp.5-21, p.5.

guerrière » pour redéfinir ce qu'est la bataille et la distinguer des autres formes de violence que crée la guerre.

La guerre de Crimée nous montre ce besoin de classer les combats pour détacher les batailles du reste des autres actions violentes entre les deux armées, les témoins, observateurs contemporains et historiens du conflit se chargeant de définir une liste de batailles. Ainsi, nous retrouvons chez les combattants une distinction entre les combats en rase campagne, les petits combats de sièges et les grands assauts contre la place. Si nous laissons de côté les petits combats, bien distingués des grands affrontements par les combattants, nous pouvons observer que, chez les Français, le mot « bataille » fut employé pour désigner les grands affrontements en rase campagne et celui d'« assaut » ou d'« attaque » pour parler des grandes attaques menées contre Sébastopol. Côté russe, les témoins utilisèrent, lorsqu'ils écrivirent en russe, les mots équivalents de « bytva » (bataille) et « shturm » (assaut). Cette distinction se retrouve par exemple dans les lettres du capitaine Herbé qui utilisa le mot « bataille » pour l'Alma, Inkerman et la Tchernaiïa, mais employa « assaut » ou « attaque » pour les affaires des 7 et 18 juin, ainsi que pour la prise de Malakoff⁹². Son camarade Marie-Octave Cullet fit de même⁹³. Leurs adversaires Édouard Totleben et Andreï Ershov adoptèrent une démarche similaire. Ces derniers, en employant des petits résumés en début de chapitre et dans la table des matières de leurs ouvrages pour informer le lecteur du contenu de chaque partie, furent ainsi contraints de déterminer la nature des combats⁹⁴. Ainsi Ershov n'utilisa pas le mot « bytva » pour la Tchernaiïa — il utilisa le terme « dielo » signifiant « affaire » — mais isola bien les assauts contre Malakoff par le mot de « shturm » — qui signifie « assaut » en russe —⁹⁵. Les combattants purent renforcer cette distinction en employant, par exemple, l'expression « champ de bataille » uniquement pour les batailles en rase campagne.

Cette nomenclature est reprise par les historiens qui distinguent, eux aussi, les combats liés directement au siège et ceux le corps d'observation allié et l'armée de secours russe. L'historiographie de la guerre de Crimée utilise bien le terme de « bataille » pour qualifier les

92 Jean-Jules Herbé, « Lettre XVIII Bataille de l'Alma. Champ de bataille de l'Alma, 20 septembre, 8 heures du soir. ». In : *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, pp.79-80., Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, pp.79-80 (Alma), p.125 (Inkerman), p.259 (7 juin), pp.278-283 (18 juin) et pp.307-308 (Tchernaiïa).

93 Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre*, Lyon : Emmanuel Vitte Editeur, 1894, pp.162-165 (7 juin) et pp.195-214 (Tchernaiïa).

94 Édouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, Saint-Petersbourg : Imprimerie Nekludow 1870, GoogleBooks, pp.V-VII. URL : https://books.google.ru/books?id=mhZEAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Totleben&hl=ru&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Totleben&f=false.

95 Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], pp.140 et 193-194.

grands affrontements en rase campagne et utilise le terme d'« assaut » pour désigner les combats majeurs entre le corps de siège allié et la garnison de la ville⁹⁶. Clive Ponting fait de même, utilisant par exemple le mot « battle » pour l'Alma, et celui d'« attack » pour les combats inclus dans le siège⁹⁷. Cette distinction s'explique par la conception qu'avaient les sociétés européennes à cette époque de la bataille et du siège comme deux formes de combat différentes. Mais, cette distinction est-elle pertinente ? Car, après tout, l'assaut du 8 septembre 1855 contre Malakoff fut tout autant commenté et célébré que les batailles de l'Alma, d'Inkerman ou de la Tchernaiïa et bien distingué du reste des opérations de siège alors que l'ensemble des défenses russes étaient attaquées. Cette volonté de faire ressortir cet assaut est atypique. En effet, si l'on parle de la prise de Malakoff puis de la chute de Sébastopol, pourquoi ne pas faire de même avec d'autres sièges ? Pourtant, le siège de Silistrie par les Russes pendant ce même conflit n'occasionna pas de combats qui se détachèrent du siège en lui-même. Même chose pour les sièges de Metz et de Belfort lors de la guerre de 1870 : l'attaque et la défense de la ville furent regroupées en un tout sans qu'un point se distingue des autres. Définir la bataille dans la campagne de Crimée ne peut donc se faire sur cette distinction terminologique, au risque d'exclure une partie des combats.

Si la distinction terminologique de la bataille par rapport au reste des combats semble être une impasse se pose la question des critères qui permettent de distinguer une bataille d'une autre. La liste pouvant être potentiellement longue et non exhaustive, prenons les deux critères qui paraîtraient les plus logiques : les effectifs et la présence d'un plan de bataille.

Commençons par les effectifs. Ce critère semble en effet pertinent, car les batailles retenues par l'histoire font la part belle à des effectifs importants, allant de quelques milliers à plusieurs centaines de milliers d'hommes. La place des effectifs dans l'appréciation de la bataille est nécessaire pour la compréhension de celle-ci, car pouvant donner des informations sur la campagne en général, en permettant notamment de juger de l'importance du combat en comparant les effectifs impliqués dans celui-ci avec les effectifs mobilisés par la campagne dans laquelle il s'insère, voire avec les effectifs totaux des armées des belligérants. Ainsi, pour reprendre l'exemple classique des guerres napoléoniennes, les combats retenus comme des batailles engageaient l'équivalent de plusieurs divisions voire de corps d'armée et étaient donc plus visibles que les escarmouches et autres combats plus petits⁹⁸.

⁹⁶ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne, op. cit.*, chronologie, pp.414-416.

⁹⁷ Clive Ponting, *The Crimean War - The Truth Behind the Myth* -, *op. cit.*, pp.102 et 260.

⁹⁸ Prenons par exemple l'ouvrage de Jacques-Olivier Boudon sur la campagne de Russie de 1812. Dans celui-ci, le lecteur peut notamment identifier comme batailles de cette campagne, outre les célèbres combats de Borodino

Les batailles de la guerre de Crimée de l'année 1854 correspondent bien à ce critère des effectifs⁹⁹. En effet, les batailles de l'Alma et d'Inkerman engagèrent une part importante, voire la presque totalité des forces des deux camps. La bataille de Balaklava engagea elle aussi d'importants effectifs même s'ils furent moindres que ceux mobilisés par les deux autres. La bataille de l'Alma vit s'affronter, d'une part, 30 à 40 000 Russes et 60 000 soldats variés, soit la totalité des forces terrestres dont disposait le prince Menchikov à cette époque et, d'autre part, toutes les divisions que les alliés avaient pu embarquer à Varna¹⁰⁰. La bataille d'Inkerman, quant à elle, engagea, selon les sources, 60 000 soldats russes, dont 35 000 sur le plateau d'Inkerman, face à une grande partie des forces alliées, dont 11 000 britanniques et 9 000 français, sur ce même plateau¹⁰¹. Là encore, presque la totalité des troupes, à la disposition des commandements français, anglais et russes fut impliquée plus ou moins directement dans cette bataille, illustrant la volonté de la part des deux camps d'obtenir une victoire décisive sur l'adversaire. À l'inverse, la bataille de la Tchernaiïa qui impliqua 70 000 soldats russes — soit une bonne partie des troupes à la disposition de Gortchakov en dehors de Sébastopol à cette période — ne mobilisa « que » 18 000 Français et 9 000 Piémontais, soit un fragment des effectifs alignés par les Alliés à cette même période¹⁰². Ces effectifs sont alors comparables aux assauts contre la tour Malakoff des 18 juin et 8 septembre qui mobilisèrent jusqu'à la totalité

(de la Moskva) et de la Bérézina, la prise de Smolensk et la bataille de Vinkovo (Taroutina). Ces quatre combats impliquèrent des corps entiers des armées françaises et russes. Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, Paris : Armand Colin, 2012, pp.95-97 (Smolensk), 149-155 (Borodino), 173 (Vinkovo) et 178-185 (Bérézina).

⁹⁹ cf. : Annexe 1.

¹⁰⁰ Les chiffres des effectifs de cette bataille sont difficiles à estimer. En effet, si l'on se fie aux travaux d'Alain Gouttman, les flottes alliées transportèrent en Crimée 30 000 Français, 27 000 Anglais et 7 000 Turcs (soit 64 000 hommes) et firent face à 40 000 Russes. Cependant, ces chiffres peuvent être remis en cause, puisque Clive Ponting chiffre lui, les effectifs des armées alliées lors de la bataille de l'Alma à 61 000 hommes faisant face à 33 000 Russes, tandis que le capitaine Anitchkov donne en 1856 les chiffres suivant : 32 000 Français, 26 000 Anglais, 7 000 Turcs (soit 65 000 soldats alliés) et 35 000 Russes. Ainsi, l'évaluation précise des effectifs engagés dans cette bataille est difficile à donner puisque seuls les effectifs turcs sont les mêmes tandis que les effectifs russes connaissent à eux seuls, une variation de 7 000 hommes entre ces trois études. Voir : Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1], *op. cit.*, pp.10-12 ; Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, *op. cit.*, pp.197-198 et 212 ; Clive Ponting, *The Crimean War - The Truth Behind the Myth* -, *op. cit.*, p.94.

¹⁰¹ *Ibid.*, p.145 ; Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1], *op. cit.*, pp.102-103.

¹⁰² Là encore, les effectifs varient en fonction des historiens, Alain Gouttman chiffrant l'armée russe à 70 000 hommes et Clive Ponting à 50 000 par exemple. Rémy Porte indique que l'armée française d'Orient compta jusqu'à 150 000 hommes, ce qui peut correspondre aux effectifs présents lors de la bataille de la Tchernaiïa. Voir : Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, *op. cit.*, p.339 ; Clive Ponting, *The Crimean War - The Truth Behind the Myth* -, *op. cit.*, p.288 ; Rémy Porte, « La difficile évaluation des pertes ». François Cochet (dir), *Expérience combattante – XIXe – XXIe siècles – IV – L'expérience traumatique*, Paris : Riveneuve édition, 2015, pp.21-34, p.26.

de la garnison russe et du corps de siège allié¹⁰³. Ils sont aussi comparables à ceux engagés lors de l'assaut mené le 7 juin 1855 contre les Ouvrages blancs, la redoute des Carrières et le Mamelon vert pour lequel les Français mobilisèrent 35 à 40 000 hommes¹⁰⁴. Enfin, les combats pour la maîtrise du cimetière devant le bastion de la Quarantaine mobilisèrent vraisemblablement d'importants effectifs puisque, lors de sa capture finale par les Français dans la nuit du 22 au 23 mai, les pertes s'élevèrent à 3200 Russes et 800 Français tués ou blessés selon certains témoignages comme celui de Jules-Alexandre Sanceroy¹⁰⁵.

La question des effectifs comme critère de requalification d'un combat en bataille peut donc venir en complément de la terminologie attribuée par les combattants. En effet, si nous reprenons l'exemple des combats pour Malakoff, le fait que le capitaine Fay avance les chiffres de 45 000 soldats russes, 25 300 soldats français et 10 700 soldats britanniques — les attaques des deux alliés étant coordonnées dans ce secteur — explique en partie l'importance qui fut attribuée à cette « bataille » par les contemporains.

Second critère qui pourrait amener une reconsidération de la liste des batailles de la campagne de Crimée : la planification d'une action offensive ou défensive face aux mouvements de l'adversaire. Tout comme le critère des effectifs, il s'agit là aussi d'un aspect commun aux batailles et campagnes militaires à travers l'histoire, car il est obligatoire pour mener au combat un groupe plus ou moins important de guerriers et obtenir la victoire. Toute bataille a donc un plan pensé par l'un au moins des adversaires, le défenseur planifiant l'articulation de sa défense sans pouvoir être certain du jour et du lieu de l'attaque menée par l'assaillant. Dans le cadre de la campagne de 1854-1855 étudiée ici, on peut noter que tous les grands engagements furent planifiés, avec un délai plus ou moins important, par le camp ayant l'initiative et qu'une seule bataille fut planifiée et attendue par les défenseurs et assaillants : la bataille de l'Alma. En effet, pour ce combat, les témoignages de combattants russes puis de commentateurs et d'historiens soulignèrent le fait que le prince Menchikov avait planifié cette bataille défensive plusieurs jours en amont. Le capitaine russe d'origine polonaise Chodasiewicz écrivit ainsi que sa division se trouvait en position près du fleuve à partir du 15 septembre, soit le lendemain du débarquement allié à Old Fort et cinq jours avant la

¹⁰³ Le capitaine Fay, qui s'est donc appuyé sur les travaux d'Edouard Totleben, avance les chiffres de 75 000 soldats russes, 10 700 soldats britanniques et 44 680 soldats français et 1200 Piémontais. Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition* -, *op. cit.*, pp.259-260 et p.301.

¹⁰⁴ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, *op. cit.*, p.333.

¹⁰⁵ Jules-Alexandre Sanceroy, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Paris Bibliothèque Nationale de France (microfilm), p.22.

bataille¹⁰⁶. Tandis que du côté allié, les troupes arrivant en vue de l'Alma le 19 septembre au soir et se retrouvant — de manière très logique — dans le rôle de l'assaillant, les généraux français et britanniques passèrent la soirée du 19 à planifier leur assaut comme le rapportèrent le capitaine Fay et Paul de Molènes¹⁰⁷.

Les autres engagements de la campagne de Crimée furent à l'initiative de l'un des deux camps avec une différence notable quant à leur prévisibilité par le camp attaqué. Ainsi, les Russes pouvaient anticiper les lieux des attaques, tout particulièrement dans le cas des fortifications de Malakoff, la seule inconnue étant leur date d'exécution — ils en furent toutefois avertis par les bombardements préparatoires —. En revanche, les Alliés bien qu'ayant anticipé de possibles sorties depuis la ville et des attaques depuis la péninsule par les Russes, restaient prisonniers du brouillard de guerre quant aux lieux où ils pouvaient être attaqués. La bataille d'Inkerman en est le parfait exemple, puisque les Anglais furent surpris au saut du lit, sur une position qu'ils avaient mal fortifiée¹⁰⁸, même s'il est vrai que les commentateurs russes, comme le capitaine Anitchkov, jugèrent la position comme presque imprenable a posteriori¹⁰⁹. Dans l'ensemble, ces engagements majeurs eurent donc tous un plan de bataille à leur origine, avec un défenseur répondant aux coups de l'assaillant grâce à une anticipation plus ou moins aboutie en amont. Mais cela est-il suffisant pour attribuer à un combat le titre de bataille ? Certes non, car la campagne de Crimée nous fournit de nombreux exemples d'autres engagements plus réduits qui furent planifiés. Ainsi, les diverses sorties nocturnes de la garnison russe, par exemple, ou la prise des embuscades russes par les alliés pour avancer dans leurs travaux de siège, furent-elles également planifiées par un échelon de la chaîne de commandement. Au même titre que les effectifs et la terminologie employée par les combattants, la planification, bien qu'elle joue un rôle dans la bataille, n'est pas déterminante pour définir une liste des batailles de la campagne de Crimée.

Cependant, au-delà de ces notions très théoriques de ce qu'est une bataille — effectifs, planification donc — et de la terminologie employée par les soldats eux-mêmes, cela a pu avoir pour effet d'exclure un certain nombre de combats de la liste des batailles retenues par l'histoire. Pourtant, la lecture de ces mêmes témoignages peut nous amener à reconsidérer cette liste, car

¹⁰⁶ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London: Murray, 1856, pp.36-37.

¹⁰⁷ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, 1860, pp.52-53 ; Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition -*, *op. cit.*, p.49

¹⁰⁸ Evgueni Tarle, *La guerre de Crimée tome 2*, Saint-Petersbourg : Nauka, « Russkaya Biblioteka », 2011 [1943], p.146.

¹⁰⁹ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1], *op. cit.*, p.64.

un combat put être commenté, détaillé ou tout simplement mentionné pour des raisons bien différentes de simples considérations tactiques. Dans *Anatomie de la bataille*, John Keegan redonne la parole aux soldats, pour leur analyse de la bataille, jugeant que c'est un élément indispensable pour une bonne compréhension et représentation des batailles, là où nombre d'historiens privilégient les conceptions tactiques et stratégiques¹¹⁰. Cette omission de la parole de combattants est assez visible dans l'historiographie de la guerre de Crimée pour ce qui est de définir la bataille. En effet, si les historiens comme Evgueni Tarle, Alain Gouttman ou Clive Ponting se réfèrent bien à des témoignages pour écrire leur étude, force est de constater qu'ils ne se préoccupent pas de la distinction que les combattants firent entre les différents affrontements, pour rester sur une analyse classique des grands engagements de la campagne. Reprenant, comme nous l'avons vu, les mots utilisés par les témoins des événements, les historiens français et russes de la guerre de Crimée maintiennent ainsi une représentation des batailles de la campagne de Crimée dans la lignée de celles des guerres napoléoniennes, laissant ainsi penser que les batailles auraient évolué seulement à partir de la Grande Guerre. Pourtant, à travers leurs écrits, les combattants de Crimée mirent en valeur certains combats qui, pour eux, méritaient d'être distingués de la masse des escarmouches, embuscades et coups de main inhérents à la guerre de siège.

Déterminer l'importance d'un combat par les mots et expressions nécessite de prendre en compte la manière propre à chaque vétéran de s'exprimer. Il est cependant assez aisé de repérer les moyens utilisés pour une mise en valeur. Prenons le cas du général Totleben. Dans son étude sur le siège de Sébastopol, la mise en valeur de tel ou tel combat se fait par un rappel ponctuel ou régulier au cours d'un ou plusieurs chapitres consacrés à celui-ci. Cela passe aussi par un descriptif plus ou moins long de l'action et par un bilan des pertes. Cette pratique se retrouve dans le second tome, pour trois combats notamment : les combats nocturnes du 23 au 24 février, ceux du 22 au 23 mars et l'assaut du 7 juin¹¹¹. Pour les premiers, l'ouvrage de Totleben consacra cinq pages pour détailler les opérations et donna les pertes précises annoncées par les deux camps — 417 Russes et 275 Français —¹¹², méthode qu'il reprit pour le second, avec une page supplémentaire de description¹¹³. Quant à l'assaut du 7 juin, le général Totleben y consacra un chapitre entier et, s'il ne chiffrà pas cette fois de manière précise les pertes russes, il le fit pour les pertes alliées¹¹⁴. Cette mise en avant de tel ou tel combat par un

¹¹⁰ John Keegan, *Anatomie de la bataille*, *op. cit.*, p.21

¹¹¹ cf. : Annexe 1.

¹¹² Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol*, vol.2, partie 1, *op. cit.*, pp.26-31.

¹¹³ *Ibid.*, pp.68-74.

¹¹⁴ *Ibid.*, pp.307-336.

récit fouillé avec parfois le détail des pertes se retrouve d'ailleurs dans nombre de témoignages d'officiers. Le commandant Poilecot par exemple, dans son témoignage adressé au colonel Ardant du Picq, fit un descriptif de deux pages des combats qui eurent lieu dans la nuit du 1^{er} au 2 mai 1855 en avant des bastions du Mât et central¹¹⁵.

Autre moyen de déceler l'importance d'un combat, il s'agit tout bonnement de noter si le combattant prend la peine d'en parler ou non, notamment lorsqu'il est au bas de la hiérarchie militaire. En effet, si bon nombre d'officiers eurent tendance à mentionner le plus de combats possible, les simples soldats et sous-officiers avaient tendance à se concentrer sur les combats qui leur semblaient vraiment importants, surtout pendant la guerre de siège. Le soldat Podpalov fut bien plus loquace sur les victoires russes, par exemple, lorsqu'il raconta son expérience du siège de Sébastopol à Vassili Lyaskoronsky, en mentionnant cinq combats : les trois que nous avons précédemment cités avec l'étude de Totleben et les deux assauts contre Sébastopol¹¹⁶. Même chose pour la correspondance publiée du zouave Chantaume et les Mémoires du sergent Eckenfelder. Les lettres du premier évoquent : les batailles de l'Alma, d'Inkerman et de la Tchernaiïa, les combats du 22 au 24 mai pour le contrôle du cimetière devant le bastion de la Quarantaine, les assauts des 7 et 18 juin ainsi que l'assaut final du 8 septembre 1855¹¹⁷. Quant au second il mentionna dans ses Mémoires : bien que n'y ayant pas participé les trois grandes batailles de l'année 1854, un combat le 14 mars qui aurait impliqué 10 000 soldats français, une première tentative de contrôle du cimetière dans la nuit du 24 au 25 avril, et les combats du 2 mai et du 22 au 24 mai pour la capture des derniers ouvrages avancés russes au siège de gauche. Son récit comprend aussi des mentions des deux assauts contre Malakoff et de la bataille de la Tchernaiïa¹¹⁸.

Au côté de ces mentions purement factuelles des combats, s'ajoutent, dans le récit des vétérans, certaines petites phrases et expressions permettant de voir comment tel ou tel engagement put être perçu par le militaire ayant écrit le témoignage. Ainsi : « Du 22 au 24 mai, nous avons eu des actions sanglantes. Dieu nous garde d'avoir à recommencer souvent. De tels succès coûtent trop de sang », écrivit par exemple le révérend père de Damas pour souligner

¹¹⁵ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, Limoges : E. Ardant, 1886, pp.156-158.

¹¹⁶ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853-4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N.A. Piritch, 1904.

¹¹⁷ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, Paris : F. Didiot Frères, 1856.

¹¹⁸ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

l'importance de cet affrontement¹¹⁹. Mais l'importance d'un combat ne fut pas seulement mise en avant par les combattants au travers de mots et expressions tels que « sanglant », la tactique fut aussi utilisée dans ce sens. André-Alfred Poilecot mit en avant les combats du 1^{er} au 2 mai 1855 au siège de gauche de la manière suivante : « L'engagement du 1er au 2 mai, objet de votre dernière question, est la répétition du même désordre, justifié toutefois dans ce combat par l'appréhension naturelle que l'obscurité de la nuit inspire aux combattants »¹²⁰. Ici, il souligna l'importance de la nuit comme élément tactique dans les combats, car impactant psychologiquement les soldats, dont le moral est au cœur de la pensée du colonel Ardant du Picq. Nous n'avons ici utilisé que quelques exemples qui pourraient être enrichis certes par d'autres. Mais l'essentiel est avant tout de montrer que les combattants eurent recours à plusieurs méthodes pour mettre en valeur des combats inclus dans le siège de Sébastopol. Cela s'applique aussi aux petits combats entre le corps d'observation allié et l'armée de campagne russe. C'est ce que fit le capitaine Thoumas par exemple en citant là encore une de ses lettres datant de la campagne :

« Notre cavalerie a même eu le 26 un bien joli combat : elle a enlevé une batterie d'artillerie avec 300 chevaux et 200 prisonniers. Les Russes ont eu 100 tués, dont 1 colonel ; nous n'avons eu que 4 hommes tués et 27 blessés. C'est le 4^e hussards qui a fait ce coup là, bien heureux à plusieurs points de vue. D'abord, c'est la première fois de cette guerre qu'on prend des canons en rase campagne, ensuite c'est la première forte affaire de cavalerie ; »¹²¹

Cette mise en valeur de certains combats pour les élever au rang de batailles n'est pas nouvelle. La conquête de l'Algérie par la France est un bon exemple de remise en cause de cette conception de la bataille par les contemporains eux-mêmes. En effet, les militaires français pour qui ce théâtre d'opérations était une véritable aubaine pour prouver leur valeur et obtenir un avancement eurent tendance à qualifier de bataille le moindre combat un tant soit peu important même s'il n'engageait que des effectifs limités et s'il n'eut pas de réel impact sur la suite des opérations¹²². Le combat de Sidi Brahim par exemple, célébré encore aujourd'hui par les chasseurs à pied et chasseurs alpins chaque année, fut vu comme une glorieuse bataille par les contemporains alors qu'il s'agit de petits combats sans impact sur le reste des opérations¹²³. Sous le Second Empire, les combats de Camerone entre les républicains mexicains et la Légion

¹¹⁹ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit, p.196.

¹²⁰ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, op. cit, p.154.

¹²¹ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée – 1854-1856 –*, op. cit, p.251.

¹²² Vincent Joly, *Guerres d'Afrique : 130 ans de guerres coloniales : l'expérience française*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009, p.64.

¹²³ *Ibid* ; Colonel Cyrille Becker, *Bataillons de Chasseurs. Histoire et Traditions des Chasseurs à Pied et des Chasseurs Alpins*, Paris : Editions Pierre de Taillac, 2018, pp.24 et 28-34.

étrangère sont du même ordre, encensé par les contemporains et jusqu'à nos jours¹²⁴. Les combats de Bazeilles lors de la guerre de 1870 ont été perçus eux aussi comme une bataille, là encore célébrée aujourd'hui par les troupes de marine françaises, alors qu'ils prirent place dans la bataille de Sedan¹²⁵. Définir la bataille est un exercice extrêmement complexe, car impliquant de nombreuses notions théoriques, mais aussi les témoignages de combattants ou encore l'opinion publique. Et, pour cette étude, c'est ce subtil mélange que nous allons tenter d'employer pour redéfinir les batailles de la campagne de Crimée, en revalorisant les écrits des vétérans.

1.1.2. Redéfinir les batailles

Définir quelles furent les batailles de la campagne de Crimée est, nous l'avons vu tout au long de cette partie, une tâche difficile, nécessitant d'aller au-delà d'une simple lecture des événements et des termes employés par les contemporains qui gardèrent le terme de « bataille » uniquement pour les grands engagements en rase campagne. Les récentes études menées par les historiens militaires sur ce qu'est la guerre ainsi que les travaux de John Keegan amènent à repenser la bataille et à aller au-delà de la simple terminologie. Un assaut massif contre un point clé de la défense adverse, dans le cadre du siège de Sébastopol, est une bataille au même titre que l'Alma ou Inkerman. En fait, dans le cas de la campagne de Crimée, définir la bataille, c'est comprendre que cette dernière commence à montrer des signes d'évolution qui préfigurent la mutation de celle-ci lors du premier conflit mondial, ce qui est applicable à d'autres conflits du XIX^e siècle d'ailleurs. Stéphane Audoin-Rouzeau écrivait à propos de la guerre de 1870 : « Archaisme et modernité se mêlent étroitement dans le conflit de 1870, transition entre les guerres du XIX^e siècle et cette immense épreuve que fut pour la France la Première Guerre mondiale »¹²⁶. Preuve que la guerre de Crimée ne fut que l'un de ces conflits qui préfigurent cette profonde mutation de la guerre. Elle en est d'ailleurs très certainement la première. Et la définition de la bataille est intimement liée à ce changement, même si cela se fit de manière

¹²⁴ Nous pouvons à titre d'exemple citer l'ouvrage de Pierre Sergent, ancien officier de la Légion : *Camerone. La campagne héroïque de la Légion étrangère au Mexique*, qui fait la part belle à ce combat, montrant l'aura de cette escarmouche pour la Légion encore aujourd'hui. Pierre Sergent, *Camerone. La campagne héroïque de la Légion étrangère au Mexique*, Triel-sur-Seine : Éditions Italiques, 2013.

¹²⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau, *1870 La France dans la guerre*, Paris : Armand Colin, 1989, pp.119-120 ; Comité national des traditions des troupes de marine, *Les Troupes de marine, Bazeilles* : Editions Lavauzelle, 2002, pp.353-360.

¹²⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau, *1870 La France dans la guerre*, op. cit, p.319.

plus ou moins insidieuse. Cela nous amène dans tous les cas à une triple conclusion sur la définition de la bataille.

Faire la liste de l'ensemble des combats que nous pourrions qualifier aujourd'hui de « batailles » et qui furent en quelques sortes oubliées ou mises de côté dans l'historiographie de la guerre de Crimée est une étape fastidieuse qui pourrait demander une étude à part entière de l'ensemble des combats du siège de Sébastopol pour en observer tous les aspects. C'est pourquoi nous mentionnerons ici seulement trois combats qui nous semblent devoir être remis en valeur et qui mériteraient d'être aujourd'hui qualifiés de batailles. D'autres pourraient être qualifiés de la même manière au vu des effectifs impliqués notamment.

Le premier de ces combats serait la bataille nocturne du 23 au 24 février 1855 que nous avons déjà mentionné sans la détailler. Cet affrontement pour le premier des Ouvrages blancs : la redoute Selenginsk — du nom du régiment Selenginsky — vit s'affronter la garnison russe de cet ouvrage et trois bataillons français. Premier combat d'une longue série dans le secteur de Malakoff, il fut mené par 925 zouaves et 450 soldats de l'infanterie de marine française à 4000 Russes, ce qui est certes peu par rapport aux autres grands engagements de la campagne¹²⁷. Cependant, ce combat mérite le titre de bataille du fait qu'il fut mentionné par plusieurs témoins français et russes qui y participèrent de manière plus ou moins directe, ou qui furent spectateurs de celui-ci. Le capitaine Herbé par exemple participa à la reconnaissance préparatoire du 23 février en vue de l'assaut¹²⁸. Un sergent-major de l'infanterie de marine française y prit part, tout comme le colonel Cler du 2^e régiment de zouaves¹²⁹. Le lieutenant Cullet, le soldat Le Saint, les capitaines Fay et Loizillon ainsi que le révérend père de Damas en parlèrent eux, en tant que spectateurs¹³⁰. Côté russe, ce combat, en plus du général Tottleben, fut mentionné dans les témoignages d'Andreï Ershov, du soldat Podpalov et du docteur Hubbeneth¹³¹. Ces nombreuses citations montrent que ce combat revêtit une certaine

¹²⁷ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.197-198 ; Edouard Tottleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1, op. cit.*, pp.26-27.

¹²⁸ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient, op. cit.*, p.212.

¹²⁹ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], Château de Vincennes, p.61. Document consultable en annexes. cf. : Annexe 3 ; Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves, op. cit.*, pp.196-209

¹³⁰ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient, op. cit.*, p.144-145 ; L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères 1867, pp.59-61 ; Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Editeur, 1895, p.35 ; Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée, op. cit.*, pp.183-184 ; Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus, op. cit.*, pp.121-123.

¹³¹ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, pp.59-60 ; Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol.

importance pour les militaires présents en Crimée à ce moment-là. Et, de fait, il le fut puisque l'échec des Français à neutraliser cette position les poussa à effectuer de longs travaux de siège, tandis que les Russes complétèrent leurs défenses avec deux autres ouvrages : la redoute Volhynie et la batterie dite « du 2 mai ».

La seconde bataille oubliée regroupe les combats entre Français et Russes au « siège de gauche » pour la maîtrise des avant-postes des bastions de la Quarantaine, central et du Mât. Regrouper ces combats en un seul recevant le titre de « bataille » peut paraître étonnant. La raison que nous invoquons ici est celle du lien entre tous ces combats et tout particulièrement les deux assauts nocturnes du 1^{er} au 2 mai et du 22 au 24 mai qui, comme la prise de la tour Malakoff, forment une bataille en deux temps. Si les historiens, comme Evgueni Tarle, Clive Ponting ou Alain Gouttman ne firent que de brèves mentions de ces combats dans leurs études sur la campagne, les combattants firent plus que les mentionner, l'officier d'artillerie J-P. Bédarrides rapportant même qu'« après les affaires des 23 et 24 mai, le vieux siège avait, jusqu'à nouvel ordre, rempli sa mission »¹³². Les effectifs engagés pour ces combats furent d'ailleurs importants bien que non chiffrables de manière précise. Ainsi le 1^{er} mai, Bédarrides écrivit que les troupes des généraux Bazaine, de Lamothe-Rouge, et de Salles — commandant à cette occasion le 6^e bataillon de chasseurs et une compagnie du 42^e de ligne — furent engagées¹³³. Pour les combats propres au cimetière, les Français n'engagèrent pas moins de « huit bataillons de 400 hommes » pour la première nuit et dix bataillons pour la seconde, soit environ de 3 200 à 4 000 soldats sur une zone de combat très restreinte¹³⁴. Les effectifs russes ne sont pas indiqués par Totleben, qui mentionna plutôt les noms des régiments. Mais les pertes avancées — en comptant les contre-attaques pour tenter de reprendre les ouvrages —, se chiffrant à 972 militaires hors de combat pour les 1^{er} mai et 2 mai¹³⁵ et à 3061 soldats pour les combats du 22 au 24 mai¹³⁶, illustrent la dureté des combats, puisqu'étant comparables aux pertes éprouvées à Alma. Notons d'ailleurs que, si les vétérans qui y participèrent comme le sergent Eckenfelder, Jules-Alexandre Sancery ou encore Andreï Ershov parlèrent de ce combat, il fut également, comme l'attaque nocturne du 23 février, mentionné par des combattants n'y

Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N.A. Piritch, 1904, p.10 ; Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Pétersbourg : Б.И., 1870, pp.52-53.

¹³² J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Second -*, Paris : Librairie Centrale, 1868, p.361.

¹³³ *Ibid.*, p. 326.

¹³⁴ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition -*, *op. cit.*, p.229.

¹³⁵ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1, op. cit.*, pp.199-202.

¹³⁶ *Ibid.*, pp.246-249.

ayant pas pris part, comme le capitaine Fay que nous avons cité, ou par le capitaine Thoumas alors rattaché au corps d'observation¹³⁷.

Enfin, le troisième combat qui selon nous serait digne d'être qualifié de « bataille » à part entière au sein du siège serait l'assaut du 7 juin 1855 contre les Ouvrages blancs et le Mamelon vert, que nous avons déjà évoqués. En effet, les effectifs, qui étaient pour rappel de 35 à 40 000 hommes côté français, sont finalement, aussi importants que pour les combats du cimetière devant le bastion de la Quarantaine. De plus, l'impact stratégique de ce combat fut bien plus important que les combats pour le cimetière, car, comme le rappelle Alain Gouttman, il s'agissait là de la clé du système défensif russe¹³⁸, propos que l'on retrouve chez les combattants.

Sous ce dernier aspect, il n'est pas de panorama qui puisse en donner une idée même approximative, mais ce qui frappe tout le monde, c'est qu'on se trouve sur les derrières des défenses de la ville et qu'il semble impossible à une garnison quelconque de tenir sous le feu de Malakoff si elle était en même temps attaquée par le bastion central ou le bastion du mât. Un autre sujet d'étonnement, c'est qu'on ait pu prendre cet ouvrage ; il y a cinq ou six enceintes consécutives, à travers lesquelles il a fallu circuler comme dans un labyrinthe.¹³⁹

Le général Thoumas écrivit ceci dans ses Mémoires, en citant une de ses lettres datée du 10 septembre 1850 faisant suite à sa visite de la ville. La prise des ouvrages défensifs en avant de la tour le 7 juin 1855 fut une véritable avancée admirée par les combattants. On peut supposer, qu'elle fit prendre conscience au commandement russe, de l'impossibilité d'empêcher la chute de la ville à plus ou moins long terme, car selon certains témoignages, comme celui d'Ivan Krassovsky, la bataille de la Tchernaiïa, fut déclenchée seulement avec l'arrivée en renfort des 4^e et 5^e divisions d'infanterie, pour permettre à la fois de satisfaire l'opinion publique et de détourner les Alliés du siège pour laisser le temps au Génie de terminer le pont flottant reliant les deux rives de la ville¹⁴⁰. Ce sentiment d'inévitabilité de la chute pourrait certes paraître isolé, mais Dimitri Stolypine nous laisse entendre qu'il était assez répandu quand il raconta que, pour lui, il était illusoire de chasser les armées alliées et qu'il fallait se concentrer sur les moyens de tenir la ville le plus longtemps possible¹⁴¹. Ces témoignages permettent de se faire une idée de l'importance de la bataille pour les Ouvrages blancs et le Mamelon vert, à la fois chez les vétérans, mais aussi sur le reste des opérations.

¹³⁷ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée – 1854-1856 –*, Paris : Librairie Illustrée, 1892, pp.188-189 et 192.

¹³⁸ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.303.

¹³⁹ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée – 1854-1856 –*, op. cit, pp.244-245.

¹⁴⁰ Ivan Krassovsky, *Из воспоминаний о войне 1853-1856 годов* [Mémoires de la guerre de 1853-1856], Moscou : Imprimerie Rodzevitch, 1874, p.7.

¹⁴¹ Dimitri Stolypine, *Из личных воспоминаний о крымской войне и о земледельческих прядках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], Moscou : B.I., 1874, pp.7-8.

Ces batailles « oubliées » de la campagne de Crimée qu'elles fussent requalifiées en « assaut » ou mentionnées sous le terme générique de « combat », amènent en premier lieu à conclure que le ressenti des combattants et la mention récurrente de tel ou tel combat n'eurent finalement qu'un rôle mineur dans l'étude de la guerre de Crimée, les historiens privilégiant l'impact tactique et stratégique. Ainsi nous l'avons vu tout au long de cette partie, un affrontement pouvant être qualifié de « combat », d'« assaut » ou de « bataille » par les combattants, il n'en reste pas moins que s'il fut ressenti comme important par les combattants, il peut alors, lorsqu'il est combiné à d'autres aspects, être *a posteriori* vu comme une bataille à part entière. Le fait de privilégier l'importance tactique, voire stratégique, de telle ou telle opération au détriment du point de vue du combattant, peut entraîner un décalage entre historiens et combattants. Dès lors, les combats pour le cimetière ou la bataille nocturne du 23 février sont passés sous silence, en étant à peine évoqués par Alain Gouttman ou Evgueni Tarle. Si un tel « oubli » est plus excusable de la part d'historiens britanniques qui se concentrèrent sur les actions de l'armée anglaise en Crimée — pour rappel, les Britanniques ont été absents de ces combats —, cela est surprenant venant d'études françaises faisant la part belle aux témoignages de combattants, l'étude d'Alain Gouttman citant par exemple plusieurs témoignages présents dans cette étude, tels ceux de Cullet, de Molènes, Fay ou encore de Totleben¹⁴². Cependant, parfois, l'aura d'un combat auprès des combattants et de l'opinion publique put avoir un impact sur sa valorisation par les historiens, au-delà de son importance tactique ou stratégique réelle. La bataille de Balaklava, par exemple, eut en définitive assez peu d'impact sur la suite des opérations tout en étant encore aujourd'hui l'une des plus grandes illustrations de la campagne de Crimée, portée au cinéma par Tony Richardson en 1986 avec *La charge de la brigade légère*.

De plus, certains combats importants ont pu avoir leurs effets complètement annulés par des combats ultérieurs ce qui a pu conduire à leur minimisation dans l'historiographie. Par exemple, l'assaut du 7 juin, dont l'impact tactique et stratégique immédiat fut réel, sera complètement éclipsé par le désastreux assaut du 18 juin, qui prolongea le siège de deux mois et demi. Cette victoire russe eut ainsi un impact symbolique sur les combattants, car, il s'agit de la seule qui fut nette de toute la campagne. Andreï Ershov par exemple, conclut son sixième cahier par ces mots :

¹⁴² Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit., pp.419-422.

Ainsi, l'assaut tant attendu sur Sébastopol a eu lieu, couvrant ses défenseurs d'une gloire digne. Comme l'éclair, la bonne nouvelle en fut annoncée au souverain ! Tous les télégraphes en ont parlé, portant la formidable gloire bien méritée de Sébastopol.¹⁴³

Tandis que J-P Bédarrides retransmit l'amertume de la défaite en écrivant :

En rapprochant de ces faits palpables l'évaluation approximative des pertes, chacun sans qu'il fût besoin de la lumière des bulletins, comprenait la profondeur de l'échec subi ; aussi, sous l'impression de ce sentiment et des tristes nouvelles de détail qui circulaient, la garde descendit le chemin du camp, sombre et désenchantée. Hier, au départ, on portait envie aux conquérants élus de Sébastopol ; maintenant, la plupart de ces supposés triomphateurs gisaient dans la poussière des redoutes russes, plus inexpugnables qu'auparavant. [...] On disait que le deuxième corps était anéanti à moitié, que Malakoff était imprenable.¹⁴⁴

Et de fait, même si certains comme le capitaine Herbé, tachèrent de relativiser l'étendue de la défaite¹⁴⁵, cette dernière pourrait expliquer pourquoi, Alain Gouttman par exemple, consacre moins de temps à la victoire du 7 juin par rapport à d'autres batailles retenues par l'histoire.

Cette priorisation de la symbolique et de l'impact tactique et stratégique de la bataille dans la définition des batailles de la campagne de Crimée s'accompagne, chez les historiens, de ce qui pourrait être vu comme une impossibilité de distinguer ces combats oubliés du siège de Sébastopol dans son ensemble. En effet, comme nous l'avons évoqué plus haut, la guerre de siège est un type d'opération bien distinct des autres et ayant une dynamique propre. Ayant peu changé depuis les guerres louis-quatorziennes, la guerre de siège représente, pour la campagne de Crimée, la bataille décisive recherchée par les chefs militaires depuis Frédéric II puis Napoléon Ier. Approchée dans cette optique par les contemporains — les militaires français notamment —, cette vision très classique du siège d'une place forte fut reprise par les historiens et commentateurs militaires dès le XIX^e siècle. Cette vision est renforcée par l'arrêt des opérations militaires d'envergure après la prise de la ville, le seul combat significatif étant la prise du fort de Kinburn le 17 octobre 1855. Il est de fait très difficile de prendre en compte les différentes évolutions des combats pour en distinguer certains de la masse des affrontements inhérents à la guerre de siège et il peut alors être plus facile de mettre en exergue la symbolique et l'impact tactique et stratégique d'un combat pour en faire une bataille à part entière.

Cependant, ce phénomène n'est pas propre à la guerre de Crimée. Les deux guerres mondiales sont, elles aussi, malgré la bonne prise en compte de l'évolution de la bataille par les contemporains et les historiens, riches en combats inclus dans une bataille donnée, mais qui

¹⁴³ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, p.128. Texte d'origine : « Итак, давно жданный штурм Севастополя совершился, покрывши достойной славой его защитников. Как молния понеслась радостная весть о том к государю! По целому свету, на земле и под водой, оживились, заговорили о ней все телеграфы, разнося грозную, заслуженную славу Севастополя. »

¹⁴⁴ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Second* -, *op. cit.*, pp. 404-405.

¹⁴⁵ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, p.278.

pourraient être revalorisés en batailles à part entière. La bataille de Verdun, par exemple, fut découpée en différentes phases comportant plusieurs combats mis en valeur, comme la perte du fort de Douaumont ou la prise du fort de Vaux. À l'inverse, la bataille de Koursk est, elle, souvent vue comme un seul et même affrontement d'ensemble, comme dans l'étude d'Albert Seaton sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale¹⁴⁶. Cette situation renvoie à la citation de Jean Baechler que nous évoquions en début de chapitre : la bataille étant un terme générique, il faut y ajouter des distinctions et édicter un certain nombre de paramètres permettant d'attribuer tel ou tel qualificatif à tel ou tel combat. La campagne de Crimée est confrontée à ce type de problème de qualification, d'autant que par nature, elle tint tout autant de l'héritage napoléonien que de la guerre d'usure de l'époque moderne où la bataille a un impact moins éclatant et où la résolution du conflit se fait par l'usure économique de l'un des deux camps¹⁴⁷. À cela s'ajoute la modernité de certaines batailles comme celle pour la maîtrise des avant-postes devant les bastions de la Quarantaine, central et du Mât qui s'étalant sur plusieurs jours et se composant de combats de tranchées, rappelle les futurs combats de la Première Guerre mondiale. De cette complexité, il en résulte donc, de facto, un choix probablement arbitraire de fondre ces combats dans l'ombre du siège de la ville, pour n'en faire émerger que certains plus symboliques et importants que d'autres. Les batailles en rase campagne avaient alors l'avantage d'être clairement définies et définissables, permettant un traitement à part.

1.2. L'importance des batailles dans les témoignages

Définir ce qu'est une bataille et, dans le cas de notre étude, repenser la liste des batailles de la campagne de Crimée est, nous l'avons vu, un exercice peu aisé. Les critères sont en effet nombreux et il convient parfois d'aller au-delà de la simple terminologie de l'époque pour mieux cerner les combats qui marquèrent les soldats et qui peuvent revendiquer le rang de bataille. Ainsi, dans le cas de la campagne de Crimée, nous avons pu observer un décalage significatif entre la liste des batailles retenues par la mémoire collective et celle que nous pouvons identifier ou mettre en évidence à partir des récits des combattants, et ce en n'employant que des critères que nous pourrions qualifier de classiques et correspondant aux batailles du XIX^e siècle : impact tactique, effectifs engagés, etc.

¹⁴⁶ Albert Seaton, *The Russo-German War 1941-45*, Novato: Presidio Press, 1990 [1971], pp.353-368.

¹⁴⁷ Olivier Chaline, in Jean Baechler, Olivier Chaline, *La Bataille*, *op. cit.*, p.209.

Cependant, ces considérations issues de la pensée militaire ne doivent pas cacher le fait que les récits eurent, du fait des mots employés et de la place accordée à tel ou tel combat, une importance cruciale dans la création du souvenir des batailles de la campagne de Crimée. Car comme le rappellent très justement Hervé Dréville et Nicolas Offenstadt en conclusion de l'ouvrage d'Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier, pour chaque bataille depuis l'ère médiévale, des « récits canoniques » se sont imposés pour les raconter. Et il convient aujourd'hui de se poser plusieurs questions lorsque l'on s'intéresse à ces phénomènes sociaux ultra-violents : comment retrouver l'événement en lui-même derrière le récit ? Comment se sont imposés ces « récits canoniques » ? Et dans quelle mesure les récits de batailles s'opposent-ils en fonction de leur origine¹⁴⁸ ? Nous avons vu que dans le cas de la guerre de Crimée, semble émerger un consensus entre combattants français et russes quant à l'importance accordée à tel ou tel combat en matière de critères « classiques », et que l'oubli plus ou moins partiel de certains d'eux semble avoir été le fait d'influences extérieures aux récits combattants. Et il convient à présent de s'intéresser à leurs mots pour mieux comprendre l'importance sentimentale et émotionnelle que ces combats suscitèrent chez eux. Mais pour cela, il convient de faire attention au type de témoignage employé par le combattant à titre individuel, car un récit de guerre est en effet le résultat du mélange entre le contexte d'écriture, le choix du support et les choix narratifs de l'auteur.

1.2.1. Un élément central du récit

Les témoignages de combattants français et russes que nous avons pu réunir pour cette étude se présentent sous diverses formes : Mémoires, lettres, études, journaux intimes, romans... Chacun de ces supports possède ses propres codes qui influent sur la manière dont le récit sera raconté. Dans *Du Témoignage*, Jean Norton Cru souligne cet aspect du témoignage de guerre et en a ainsi identifié les différentes formes dans l'entre-deux-guerres¹⁴⁹. Et il existe aujourd'hui une bibliographie importante sur l'étude des différents supports du témoignage. Nous pouvons ainsi mentionner le travail de Damien Zanone ou de Myriam Tsimbidy et Frédéric Charbonneau sur le genre des mémoires par exemple¹⁵⁰.

¹⁴⁸ Hervé Dréville et Nicolas Offenstadt, « Conclusion ». In *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015, pp. 275-181, pp.276-277.

¹⁴⁹ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel, op. cit.*, « Les témoignages », pp.83-96.

¹⁵⁰ Pour exemples : Damien Zanone, *Ecrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2006 ; Marc Hersant, Jean-Louis Jeannelle, Damien Zanone (dir), *Le sens du passé. Pour une nouvelle approche des mémoires*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013 ; Myriam Tsimbidy et

Cependant, à la lecture des témoignages de combattants français et russes, il est frappant de constater que, quel que fût le support employé, les batailles et combats reconnus comme importants firent l'objet d'une attention particulière au point d'être détaillés sur plusieurs pages ou référencés en sommaire — quand le support choisi le permet — comme sous-chapitres. Parfois même, ces batailles purent même être l'objet de la totalité de tout un chapitre ou d'une lettre. Prenons quelques exemples en procédant par étapes.

Commençons avec les correspondances et journaux intimes de combattants. Nous avons déjà pu, au cours de ce chapitre, évoquer les lettres du soldat Mathieu Shtykov qui furent publiées en Russie au cours de l'année 1855 et qui portèrent sur la bataille de l'Alma¹⁵¹. Mais nous pouvons aussi mentionner les lettres isolées regroupées dans le fonds « Correspondances militaires » conservé au château de Vincennes par le Service historique de la Défense. Ce dossier comprend en effet des lettres d'un officier d'artillerie nommé Justin et celles du capitaine Charles qui parlèrent tous deux de batailles, le premier du combat nocturne du 1^{er} au 2 mai 1855, tandis que le second parla de celui du 22 au 23 février 1855¹⁵². Le capitaine Herbé consacra quant à lui deux lettres à chaque bataille de la campagne dont il fut le témoin, une première donnant une réaction « à chaud » et une autre, plus posée et détaillée, destinée à expliquer la bataille dans le détail à son interlocuteur. La bataille de l'Alma fut ainsi le sujet des lettres dix-huit et dix-neuf, la bataille d'Inkerman des lettres vingt-six et vingt-sept, la bataille des Ouvrages blancs et du Mamelon vert des lettres cinquante-trois et cinquante-quatre¹⁵³. Henri Loizillon fit de même, en racontant cette dernière bataille dans deux lettres, une datée du 9 juin et une autre du 12 juin 1855¹⁵⁴. Les correspondances non publiées et conservées au château de Vincennes utilisent le même procédé, le colonel Louis Normand consacra ainsi plusieurs lettres à la reconnaissance du 25 mai 1855 dans la plaine de la Tchernaiïa et à la bataille du même nom¹⁵⁵, tandis que le général de Salles qui commanda l'attaque contre le cimetière de la Quarantaine fit plusieurs fois mention de ce combat dans ses lettres à son professeur¹⁵⁶. Enfin, nous pouvons mentionner le carnet de campagne du sergent

Frédéric Charbonneau (dir), *Dialogues intérieurs : les écrits des mémorialistes dans leurs Mémoires*, Paris : Classiques Garnier, 2015.

¹⁵¹ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядь его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], *op. cit.*

¹⁵² SHD GR 1 K 73 Fond correspondances militaires.

¹⁵³ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, pp.79-80, 81-92, 125, 126-139, 256-259 et 260-265

¹⁵⁴ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, *op. cit.*, pp.98 et 99-111

¹⁵⁵ SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, *colonel Louis Normand*.

¹⁵⁶ SHD GR 1 KT 478 1 Fond de Salles.

Jenniard qui, sur les soixante-huit pages qu'il rédigea avant sa mort, en consacra deux à la bataille de l'Alma et cinq à celle d'Inkerman¹⁵⁷. Les quarante-quatre premières pages ayant été consacrées à la période allant de son engagement à l'embarquement pour la Crimée, un peu moins du tiers de la partie de son carnet portant sur son séjour en Crimée fut consacré à deux batailles. La proportion est donc importante et montre l'impact qu'eurent ces deux combats sur ce soldat.

La part prise par les batailles dans ces deux types de témoignages est très intéressante pour comprendre l'importance de ces dernières pour les combattants en temps de guerre. En effet, ces deux supports, quoique très différents l'un de l'autre, sont peut-être les formes de témoignage les plus intéressantes si l'on s'intéresse à la psychologie du combattant, car ils constituent les premières « mises en mot » des batailles¹⁵⁸. Ces documents sont les plus proches temporellement et géographiquement du lieu du combat, et en forment, avec les comptes rendus officiels, la première image. Il convient toutefois dans le cas des correspondances de distinguer celles qui sont complètes, des lettres seules, car dans le premier cas cela permet de comprendre la place que prit une bataille au sein de l'ensemble d'un échange épistolaire — plusieurs lettres pouvant y être consacrées —, chose impossible pour des lettres isolées. Il faut par ailleurs distinguer les correspondances restées privées de celles qui furent publiées, leurs auteurs ou publicateurs purent tout à fait ne sélectionner que certaines parties, tout en en censurant d'autres par des modifications et des coupures. C'est notamment le cas de la correspondance du zouave Chantaume qui fut publiée de manière très partielle par le duc de Mortemart, lequel destina cette publication aux nouveaux soldats, sous-officiers et officiers, afin de leur montrer que ceux de Crimée furent les dignes héritiers de ceux de la Grande Armée¹⁵⁹. Quant aux journaux de notre corpus, ils ne furent pas publiés, et ils ont pour seul défaut celui souligné par Jean Norton Cru : leurs informations sont limitées aux choix des auteurs¹⁶⁰.

Passons à présent aux Mémoires et romans historiques, deux supports très proches l'un de l'autre sur le fond et la forme¹⁶¹. Comme nous avons commencé à l'aborder plus haut, les Mémoires et autres Souvenirs de campagne des combattants de la campagne de Crimée virent parfois jusqu'à des chapitres entiers consacrés aux grandes batailles entre Alliés et Russes. Le capitaine Robert Chodasiewicz titra deux chapitres du nom des batailles auxquelles il participa,

¹⁵⁷ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, Archive Privée, Monsieur Daniel A., pp.47-48 et 52-56. Document consultable en annexes. Document consultable en annexes. cf. : Annexe 4.

¹⁵⁸ Olivier Chaline, in Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, op. cit, p.223.

¹⁵⁹ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, op. cit, pp.7-10.

¹⁶⁰ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, op. cit, pp.86-87.

¹⁶¹ Damien Zanone, *Ecrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, op. cit, p.293.

chapitres qu'il leur consacra entièrement : le troisième chapitre fut ainsi dédié à la bataille de l'Alma et le sixième à celle d'Inkerman¹⁶². Cette volonté de consacrer des chapitres à part entière se retrouve dans de nombreux autres souvenirs de campagne comme ceux de Jean-Baptiste Montaudon ou du capitaine Fay. Le premier consacra notamment un chapitre entier à la bataille de la Tchernaiïa¹⁶³ ; le second fit de même avec l'assaut du 7 juin par exemple¹⁶⁴. Et lorsque ces combats n'eurent pas un chapitre entièrement dédié, ils firent tout de même l'objet de sous-parties bien identifiées dans les sommaires, comme dans le récit d'Andreï Ershov¹⁶⁵. Cette volonté de distinguer ces grands combats des autres, par des sous-parties ou des chapitres spécifiques, n'est pas une spécificité des Mémoires sur la guerre de Crimée, mais un des principes du genre comme le rappelle Damien Zanone¹⁶⁶. En revanche, dans ce cas précis, cela peut être vu comme le fait que ces hommes avaient conscience d'avoir participé à un combat qui pouvait être retenu par les générations futures, couplé au fait qu'ils avaient été marqués par ce déploiement de violence. En effet, comme le souligne Anna Karla, le genre des Mémoires a de particulier le fait que l'auteur est une « source pure » de l'événement dont il fait le récit, rendant son contenu plus agréable à lire, car le mettant à cheval entre l'étude et le roman¹⁶⁷.

Les romans écrits par les vétérans, quant à eux, ne consacrerent pas véritablement de chapitres à telle ou telle bataille. Cependant, cela n'empêcha pas leurs auteurs d'en faire un élément central de leur récit. Ainsi les *Souvenirs d'un zouave* et *Guerres de mon temps* de Louis Noir firent la part belle aux combats de l'Alma auxquels leur auteur participa¹⁶⁸. Léon Tolstoï ne donna jamais d'unité de temps et ne nomma jamais explicitement les combats qu'il raconta au travers de ses personnages dans ses *Récits de Sébastopol*. Cependant, il est assez facile au lecteur de comprendre que dans « Sébastopol en mai », les parties « X » à « XIV » racontèrent l'assaut du 18 juin 1855 et ses suites immédiates pour les personnages¹⁶⁹. Ces choix d'écriture

¹⁶² Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit., « Chapter III. Battle of Alma » pp.58-88, et « Chapter VI. The Battle of Inkerman », pp.178-217.

¹⁶³ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, op. cit., « Bataille de Taktir », pp.359-364.

¹⁶⁴ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition –*, op. cit., « Prise du Mamelon vert et des Ouvrages blancs », pp.234-254.

¹⁶⁵ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], op. cit., pp.193-194.

¹⁶⁶ Damien Zanone, *Écrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, op. cit., p.71.

¹⁶⁷ Anna Karla, « Mémoires d'Outre-Rhin : Définition, adaptation et critique d'un genre « français » dans l'Allemagne du XIXe siècle ». In Marc Hersant, Jean-Louis Jeannelle, Damien Zanone (dir), *Le sens du passé. Pour une nouvelle approche des mémoires*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013, pp.93-104, pp.101-102.

¹⁶⁸ Louis Noir, *Souvenirs d'un zouave – Campagne de de Crimée par Louis Noir - Alma -*, Paris : Librairie Achille Faure et Ce, 1868 ; Louis Noir, *Guerres de mon temps*, Paris : Bureau des Journaux illustrés, 1869.

¹⁶⁹ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot& Rivages, 2019 [1988], pp78-97.

ne sont alors novateurs que pour Léon Tolstoï, car préfigurant une de ses œuvres majeures : *Guerre et Paix*, en rompant avec « les mythes guerriers » en vigueur dans la littérature classique de cette époque¹⁷⁰. Mais il s'agit là de question de forme, car, finalement, la littérature de guerre faisait alors la part belle à la bataille dans les nombreux récits suivant le Premier Empire comme le souligne Sylvain Venayre dans *Ecrire la guerre. De l'Antiquité à nos jours*¹⁷¹.

Terminons en abordant rapidement, les études et commentaires rédigés par les officiers vétérans de la campagne de Crimée, leur objectif et leur structure est relativement proche de celui des Mémoires — il s'agit de rapporter des faits —, le Général Totleben qui fut l'instigateur d'une colossale étude sur la campagne de Crimée consacra lui aussi des chapitres entiers aux batailles retenues pour cette étude¹⁷². Quant aux commentaires, ils se concentrèrent sur une bataille en particulier à l'instar des lettres isolées. Dans notre corpus, le commentaire écrit par P. Kuzmine ne porta ainsi que sur la bataille de la Tchernaiïa et uniquement sur les actions des 4^e et 5^e divisions d'infanterie russes¹⁷³. Dans le cas de ces témoignages — études et commentaires —, la centralité de la bataille est bien plus évidente puisqu'il s'agit pour des militaires d'analyser leurs propres opérations.

Tous ces exemples nous permettent de voir à quel point les batailles que nous avons choisi de retenir eurent une certaine importance pour ces hommes puisqu'elles devinrent des éléments structurants de leurs témoignages, à travers le temps et indépendamment du support choisi par le soldat. Elles forment en quelque sorte la colonne vertébrale et les marqueurs temporels de leur récit au côté des différentes étapes du siège.

¹⁷⁰ Michèle Battesti, « La guerre et la peur en littérature ». In Jacques Frémeaux, Martin Motte et Antoine Schülé (dir), *Guerre et littérature tome I. Du Moyen Âge à 1914*, Paris : Editions de l'école de guerre, « champs de bataille », 2018, pp.243-298, p.261

¹⁷¹ Sylvain Venayre, « De Napoléon aux empires coloniaux ». In Xavier Lapray et Sylvain Venayre, *Ecrire la guerre : de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Citadelles & Mazenod, 2018, pp.176-177.

¹⁷² En exemples de chapitres consacrés à des batailles mentionnons les suivants : Édouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, « Bataille de l'Alma et retraite de l'armée russe vers la Belbeck », pp.180-208. URL : https://books.google.fr/books?id=KdkKAAAIAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false ; *Ibid.*, vol.2, partie 2, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874. GoogleBooks. « Chapitre XXXIX. Bataille de la Tchernaya », pp.59-139. URL : <https://books.google.fr/books?id=tcKAAAIAAJ&printsec=frontcover&dq=inauthor:%22graf+%C4%96duard+Ivanovich+Totleben%22&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKewip57Xwr47pAhWoy4UKHVABBIOQ6AEIKDAA#v=onepage&q&f=false> ; *Ibid.*, vol.2, partie 1, op. cit., « Chapitre XXVIII. Affaire du 10/22 mars en avant de la lunette Kamtchatka. ... », pp.67-104.

¹⁷³ P. Kuzmine, *Описание участия 5-й пехотной дивизии в деле при р. Черной 4-го августа 1855 года* [Description de la participation de la 5^e Division d'infanterie dans l'affaire de la rivière Tchernaiïa le 4 août 1855], Saint-Pétersbourg : Imprimerie de la Maison Torogosky S. Strugovshikov, 1859.

1.2.2. Le choix des mots

Raconter une bataille, ce n'est pas seulement raconter sa propre expérience ou faire le récit des différents mouvements de troupes jusqu'à la victoire de l'un des deux camps. C'est aussi une affaire de mots bien choisis pour retranscrire au mieux l'expérience, la gloire que l'auteur a pu en tirer ou les éléments traumatiques. Sur ce point, la guerre de Crimée, comme les guerres napoléoniennes et nombre de récits datant de cette période, a pour avantage d'avoir été relatée soit en pleine période romantique, soit par des hommes ayant vécu cette mode romantique lors de leurs jeunes années et qui, donc, furent plus à même de s'ouvrir sur les aspects émotionnels et sentimentaux, lorsque ceux-ci étaient en adéquation avec l'état militaire¹⁷⁴. Le romantisme et le « mal du siècle » qui l'accompagne firent l'objet de nombre d'études, notamment sur leurs traces dans les écrits de l'intime¹⁷⁵.

Si nous ne parlons pas ici de la peur, de la bravoure individuelle ou encore de l'héroïsme individuel ou collectif, mis en exergue par les combattants tout au long de leurs récits, nous allons ici nous pencher sur les métaphores et superlatifs employés dans leurs témoignages pour souligner l'importance d'une bataille, tout particulièrement par les Français. Le colonel Louis Normand écrivit dans sa lettre du 28 avril 1855 à destination de son frère :

Nous sommes enfin en véritable guerre et il y a 2 jours, le 25 à 4 heures du matin, je me battais contre les Russes de toutes mes forces et de tout mon cœur. Lorsque tu recevras cette lettre les journaux auront parlé de cette affaire, et tu la connaîtras aussi bien que moi. Aussi ne veux-je pas te la raconter, mais ce qu'ils ne t'auront pas dit ce sont les émotions, l'effet d'une première bataille, et que je compte te dire en te parlant de moi.¹⁷⁶

Si, dans cet exemple, les superlatifs sont assez peu nombreux — relevons « véritable guerre » —, il est important de souligner que l'officier chercha à montrer l'importance que revêtit à son échelle cette simple reconnaissance en force des positions russes. Ainsi quand vint pour lui le moment de parler d'une véritable bataille, en l'occurrence celle de la Tcherniaïa, le colonel Normand utilisa des expressions telles que « formidable attaque » tout en ajoutant que cette affaire serait, comme pour sa reconnaissance de cavalerie, relatée avec force de détails dans la presse française¹⁷⁷. Le général de Salles employa quant à lui l'expression « affaire très brillante, très heureuse » pour parler de cette bataille, tandis qu'il décrivit les combats pour le cimetière

¹⁷⁴ Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, op. cit., pp.175-179.

¹⁷⁵ Nous pouvons citer pour exemples : Simone Bernard-Griffiths et Christian Croisille (dir), *Difficulté d'être et mal du siècle dans les correspondances et journaux intimes de la première moitié du XIXe siècle*, Clermont-Ferrand : Centre de recherches révolutionnaires et romantiques de l'Université Blaise-Pascal, 1998 ; John Jackson, Juan Rigoli, Daniel Sangsue et Alain Corbin, *Être et se connaître au XIXe siècle : littératures et sciences humaines*, Genève : Les éditions Métropolis, 2006

¹⁷⁶ SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, colonel *Louis Normand*.

¹⁷⁷ *Ibid.*

devant la Quarantaine de « sanglante bataille »¹⁷⁸. Dans son carnet, le sergent Jenniard écrit à propos de la bataille d’Inkerman :

5 novembre Bataille d’inkermann (Glorieux Combat)
au point du Jour Larmée ruses placée devant le Télégraphe fais fotre mine de nous attaquer. L’on ny envois des forces en Conséquences, sans douter que leur véritables ataque avait lieu sur les anglais qui malgré leur Vaillance, aurraiens sucombé sans notre secours, les ruses en Grand nombre supérieur s’avancent pendant la nuit — qui fut obscure et a travers de haue brousaill, favorisé par un brouillard, Epais, il surprennent Les anglais, alors un Combat sanglant s’engagea a Larme Blanche et un feu de mousquetterie considérable est soutenu J’usqu’anotre arrivée
8 heur du matin apeine nous paraisions sur le champ de Bataille, que les Anglais furent rassuré par notre ranfort et animé par les sentiments de Leur devoir il se joignent à nous, en nous accueillant par des Cris de Joie et des houras de fraternite mêlé au Cris de a la Bayonnête furent repêté avec tant d’antousiasme que L’ennimi fut Terrifié à notre aspect, le Combat s’enage alors a BOut portant, de toute part, les cris de francais en avant a La Bayonnête se font entendre unis tous par la même idée nous marchons avec ruse en profitant des moindres incidans de terrain, mais la mêlez devint Général dans les broussailles a hauteur d’homme nous nous désunissons, nos officiers marchent pèlmêl sans distinction de régiment, L’idée du drapeau Tricolore fait batre tout Les Cœurs de la Valereus Armée cofniente a bon egide le Général Bosquet — sa présence inébranlable nous rassure tous, et après un Combats de 2heur nous les forcons à reculer Dans une Carrière profonde et à pic, d’ou il était facile d’en tuer à Coup de pierre
C’était a Lors un Carnage et sur Cette lecon il se retirent Vaincu font une Conversion nous atakes à Vec furie du Côte de la riviere, mais repoussé Vigoureusement il se retirent vers 4heur du soir, acompagné de nos Boulets qui leur font la Conduite
Vaincu, le sol est Jonché des Cadâvre de Leur perte trois fois plus Grande que Les nôtres¹⁷⁹

Le sous-officier utilisa ainsi tous les moyens littéraires à sa disposition pour montrer l’importance de ce combat, en le titrant tout d’abord de « Glorieux Combat », puis de « Combat sanglant » et de décrire le champ de bataille comme « Jonché de Cadâvre ».

Cette propension des combattants français à embellir le texte pour refléter toute l’importance d’une bataille se retrouve dans leurs écrits postérieurs à la guerre. Lorsque le général Cler écrivit par exemple à propos de l’action nocturne du 23 au 24 février :

Cler rallie les quelques hommes encore debout autour de lui, et d’une voix forte il leur crie : « Ne donnons pas à ces b... — là la satisfaction de promener dans la Russie un colonel de zouaves, mieux vaut la mort ! » Puis, prêchant d’exemple, il se jette avec cette poignée de braves, tête baissée, sur les masses russes. Alors s’engage à coup de crisse, de baïonette, à coup de poing même, une lutte où de vaillants soldats vont succomber, en ouvrant un chemin sanglant à leurs frères d’armes. [...]

Enfin, cette poignée d’héroïques soldats parvient à faire une trouée dans la ligne ennemie, et regagne les tranchées françaises en traversant un terrain couvert par la mitraille.

Au moment où il atteint la parallèle, le colonel Cler se heurte contre un groupe de zouaves qui court vers les Russes : « où allez-vous leur crie-t-il ; n’avez-vous pas entendu sonner la retraite ?... — Ah ! mon colonel, lui disent ces braves gens, c’est vous, on nous avait assuré que vous étiez pris, nous allions vous chercher, fût-ce au milieu de Sébastopol... »

Quel plus bel éloge à faire de ces admirables soldats, que de relater ces simples et nobles paroles, preuves d’un dévouement sans bornes...¹⁸⁰

¹⁷⁸ SHD GR 1 KT 478 1 Fond de Salles.

¹⁷⁹ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, op. cit, pp.52-54. Texte retranscrit comme écrit par l’auteur avec fautes et ponctuations d’origines.

¹⁸⁰ Jean Cler, *Souvenirs d’un officier du 2e de zouaves*, op. cit, pp.204-205. Texte retranscrit comme écrit par l’auteur avec fautes et ponctuations d’origines.

Nous ne pouvons que constater l'emploi d'un discours à la gloire de ses zouaves qui parvinrent à rejoindre leurs lignes avec lui, alors qu'ils étaient cernés de toute part par les Russes, soulignant l'importance symbolique de ce combat. Même chose pour le sergent Eckenfelder lorsqu'il raconta la bataille pour le cimetière :

Le nouveau général en chef inaugura son commandement par la terrible attaque des 22 et 23 mai dirigée précisément contre le cimetière. Toute la nuit le feu fut intense. La garde impériale se fit massacrer dans ce cimetière qu'elle voulait enlever à toute force. Le régiment de La Légion étrangère eut aussi beaucoup de mal. Nous parvinmes bien à creuser une tranchée et à nous y maintenir, mais l'avantage obtenu était trop chèrement payé pour que l'on put s'en vanter. Cette nuit là, ce ne fut pas un combat, mais une boucherie. On se batit à coups de crosse, à coups de pierre, à la baïonnette. Nos rangs étaient bien éclaircis et le général Pellissier pouvait se dire : « encore quelques victoires comme cela et je n'aurai plus personne. » L'attaque continua du 23 au 24 et ce ne fut qu'après des efforts nous, que l'on parvint à se rendre maître du cimetière.¹⁸¹

Ces exemples tirés de Mémoires, lettres et carnets intimes, ne sont pas sans rappeler les témoignages de leurs prédécesseurs de la Grande Armée. Ces derniers avaient en effet eu tendance à embellir eux aussi leurs récits de campagnes, parlant de cette montée d'adrénaline lors des charges et dans la fureur du combat¹⁸². Mais cette volonté d'embellir le texte montre aussi et surtout cette influence du romantisme militaire tel que le concevait Alfred de Vigny sur des hommes qui voyaient alors la guerre comme une aventure et un moyen de se viriliser au feu¹⁸³. Mais il s'agit également de magnifier ces batailles en soulignant leur violence par des termes chocs tels que « sanglants » ou « terrible », lesquels révèlent tout leur sens ainsi que l'a montré Hervé Mazurel dans l'*Histoire des émotions* d'Alain Corbin : le champ de bataille au XIX^e siècle était un lieu où se côtoyaient « enthousiasmes militaires et paroxysmes violents », poussant les émotions des combattants à la frénésie¹⁸⁴. Et pour retranscrire à leurs lecteurs ces « émotions extravagantes » pour reprendre le titre de la contribution de Thomas Dodman à *Une histoire de la guerre*¹⁸⁵, ces exagérations furent sans doute l'unique moyen qu'ils trouvèrent.

Côté russe, les exemples sont certes moins nombreux, mais montrent que certains vétérans usèrent eux aussi d'effets de style pour appuyer l'importance d'un combat. Le général Totleben en employa pour désigner les combats tout au long de son étude, décrivant notamment l'affaire du 22 mars 1855 devant le Mamelon vert comme « un combat sanglant » de tranchée

¹⁸¹ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

¹⁸² Jean-Paul Bertaud, « La virilité militaire ». In Alain Corbin (dir), *Histoire de la virilité vol.2. Le triomphe de la virilité : le XIX^e siècle*, Paris : Point, 2015 [2011], pp.161-206, p.184.

¹⁸³ Hervé Drévilon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIX^e siècle*, loc. cit.

¹⁸⁴ Hervé Mazurel, « Enthousiasme militaire et paroxysmes guerriers ». In Alain Corbin (dir), *Histoire du corps de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Point, 2011 [2005], pp.227-56, p.256.

¹⁸⁵ Thomas Dodman, « Toutes sortes d'émotions extravagantes ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.457-471.

suivi d'une « fusillade meurtrière »¹⁸⁶. À propos du combat de la Tchernaiïa, il écrit notamment :

Le récit d'un témoin oculaire nous atteste que les alentours de la Tchernaya présentaient le spectacle d'un véritable enfer. Une épaisse fumée ne permettait pas de distinguer les objets. Les balles, les boulets et les obus tombaient de tous côtés avec une telle profusion, que toute idée de danger ou de mort semblait être chose superflue, car la mort moissonnait partout.¹⁸⁷

Là encore, la description fut certainement exagérée par rapport à la réalité, notamment sur la densité du feu et des tirs d'artillerie, mais elle souligne l'âpreté des combats pour une bataille importante. De son côté, Léon Tolstoï souligna l'importance de ce qui semble être l'assaut du 18 juin en présentant le coût humain de cet assaut français aux yeux de ses personnages une fois le brouillard levé :

Des centaines de corps fraîchement ensanglantés, qui, deux heures auparavant, débordaient d'espérances et de désirs variés, grands et petits, gisaient, les membres raidis, dans le vallon fleuri et couvert de risée qui séparait le bastion des tranchées et sur le sol bien égal de la Chapelle des morts de Sébastopol. Des centaines d'hommes, avec des imprécations et des prières sur leurs lèvres desséchées, se traînaient, s'attardaient, gémissaient, les uns mêlés aux cadavres de la vallée en fleurs, les autres sur des civières sur des lits de camp, sur le sol sanglant de l'ambulance.¹⁸⁸

L'auteur de *Guerre et Paix* souligna au travers de cette description morbide l'intensité des combats qui prirent place dans ce vallon, là où les petits combats du siège ne furent pas décrits de la sorte.

Français et Russes — dans une mesure certes bien moindre — firent donc le choix de montrer l'importance sentimentale et militaire des grandes batailles de la campagne de Crimée par nombre d'expressions qui pourraient être jugées désuètes. Il est d'ailleurs intéressant de noter que Jean Norton Cru dénonça ce genre d'exagérations — en parlant des « monceaux de morts » — pour les témoignages de combattants de la Grande Guerre, classant dans la catégorie des faux tout récit les employant¹⁸⁹. Cela montre ainsi l'évolution rapide de l'art de la guerre, mais aussi de la perception de cette dernière par les combattants en l'espace de soixante ans, passant de l'exaltation du combat à son récit brut et moins grandiloquent.

1.2.3. Bataille rapportée, mais non vécue

La bataille, nous l'avons vu, est le cœur du témoignage du combattant. Dans les témoignages de vétérans de la guerre de Crimée, nous avons pu observer à travers les pages qui précèdent, l'importance des batailles qui marquèrent la campagne de Crimée. Cette importance des batailles pour les soldats s'observe par le rythme qu'elles donnent à leurs témoignages écrits

¹⁸⁶ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol*, vol.2, partie 1, op. cit, p.71.

¹⁸⁷ *Ibid.*, vol.2, partie 2, op. cit, p.129.

¹⁸⁸ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, op. cit, p.92.

¹⁸⁹ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, op. cit, p.62.

dans la seconde moitié du XIX^e siècle : elles occupent une place majeure des chapitres de Mémoires et d'études, quand elles ne donnent pas leur nom à ces derniers. Dans les correspondances, les combattants n'hésitèrent pas à mettre en avant ces grands faits d'armes qui leur permettaient de se distinguer dans une guerre qui ne conduisait pas, étant donné sa nature, à la gloire personnelle¹⁹⁰. Les récits de bataille font la part belle à l'expérience personnelle enrichie de détails tactiques lorsque le vétéran peut en obtenir. Qu'ils proviennent de Français ou de Russes, et, quelle que soit leur période d'écriture, ces récits sont concordants sur la liste des batailles qui rythmèrent la campagne de Crimée : Alma, Balaklava, Inkerman, nuit du 23 février, assaut du 6 juin contre les Ouvrages blancs et le Mamelon vert, assauts contre Malakoff et Tchernaiïa¹⁹¹. Ces combats, contrairement aux multiples combats de siège, se retrouvent dans une part significative des témoignages et sont plus détaillés dans les récits que les petites escarmouches.

L'importance de ces batailles, qui reviennent dans les récits des deux camps et à travers le temps, s'observe aussi dans le fait que ces batailles peuvent avoir été mentionnées par des vétérans n'y ayant pas participé ou par des combattants se trouvant lors des affrontements : dans un secteur proche de la bataille, sur d'autres secteurs du front, dans les services de l'arrière ; certains combattants n'étant même pas en Crimée au moment de la bataille. Le capitaine Thoumas par exemple, fit un résumé de la bataille de l'Alma et de l'action de la batterie dont il s'apprêtait à prendre le commandement, alors qu'il se trouvait en convalescence à Varna¹⁹². Il parla également notamment de la bataille des Ouvrages blancs et du Mamelon vert sans y avoir participé, ayant été affecté au corps d'observation français¹⁹³. Andreï Ershov, parla de la bataille nocturne du 23 février qu'il a suivie de près sans y avoir participé, s'étant retrouvé dans le secteur de Karabelnaïa ce soir-là¹⁹⁴. Charles Duban fit lui aussi le résumé d'une bataille à laquelle il ne participa pas, n'étant alors pas encore présent en Crimée : celle d'Inkerman dont il avoue ne pas connaître la date¹⁹⁵. Alexandre Pogosky raconta qu'il apprit la bataille de Balaklava lorsqu'il se trouvait à l'hôpital de campagne pour sa blessure de l'Alma¹⁹⁶. P. Bugaïsky relata quant à lui la bataille de l'Alma, alors qu'il n'arriva à Sébastopol que le 17 juin

¹⁹⁰ Bruno Cabanes, « Ennui et expérience de guerre. L'émergence d'un discours scientifique au XX^e siècle ». In Pascale Goetschel, Christophe Granger, Nathalie Richard et Sylvain Venayre, *L'ennui : histoire d'un état d'âme (XIX-XX^e siècle)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2012, pp.99-108, pp.100-101.

¹⁹¹ cf. : Annexe 1.

¹⁹² Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée – 1854-1856–*, *op. cit.*, pp.131-133.

¹⁹³ *Ibid.*, pp.198-203.

¹⁹⁴ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, pp.59-61.

¹⁹⁵ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2^e éd)*, *op. cit.*, pp.109-110.

¹⁹⁶ Alexandre Pogosky *Старики — Разказы из Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*

1855¹⁹⁷. Enfin, pour terminer cette liste d'exemples, le docteur Hubbeneth écrivit à propos de cet assaut du 18 juin :

Nous subîmes, dans la matinée du 6/18 juin, le premier assaut, qui fut si mémorable. On transporta, pendant toute la journée, les blessés par eau. On eut hâte de procéder aussi vite que possible aux opérations nécessaires, craignant, si on les renvoyait au lendemain, de rendre ainsi les amputations impossibles. L'assaut fut repoussé et ce fut pour nous une victoire complète¹⁹⁸.

Il compléta cette mention avec un état des pertes russes lors de cette bataille¹⁹⁹. Il ne s'agit certes là que d'une évocation de la bataille sans rentrer dans les détails, mais elle eut suffisamment d'importance pour que le médecin choisisse d'évoquer cette victoire russe sans pour autant y avoir directement participé. Ces exemples montrent, là encore, l'importance de la bataille dans les témoignages de combattants puisque si le récit n'est pas aussi développé que lorsque le soldat participa de manière active au combat décrit, ou lorsqu'il put l'observer de manière nette, les combattants prirent la peine d'essayer de la résumer voire de la commenter. Il est surtout intéressant de voir que cette pratique qui se retrouve dans les deux camps n'est pas le propre des officiers, souvent mieux informés que la troupe, les sous-officiers et simples soldats cherchant eux aussi à relater des combats auxquels ils n'ont pas participé.

1.3. Les batailles de la guerre de Crimée : conclusions

La bataille, hier comme aujourd'hui, jouit d'une certaine attraction, d'une certaine fascination, que ce soit dans le monde militaire ou dans le grand public. Aboutissement multiforme d'une opération, d'une campagne ou d'une guerre pour les premiers ; élément central d'un récit pour les autres ; la bataille sert à montrer les conflits et le combat de manière dynamique dans les romans et les films²⁰⁰ et elle peut même parfois être l'élément principal d'une histoire²⁰¹. Quel que soit le genre du récit proposé : science-fiction, fantasy..., la bataille

¹⁹⁷ P.YA., Bugaïsky, *Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin)*, Saint-Petersbourg : Imprimerie et chromatographie A. Tranchel, Stremyapnaya, 1877, p.8.

¹⁹⁸ Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : Б.И., 1870, p.128

¹⁹⁹ *Ibid.*, pp.128-129.

²⁰⁰ Cette pratique est surtout utilisée au cinéma, les films *The Patriot : Le Chemin de la liberté* de Roland Emmerich ou *Le Dernier Samouraï* d'Edward Zwick, s'ils peuvent être discutables sur leur historicité, sont de bons exemples d'utilisation de la bataille comme moyen de montrer des combats grandioses, dynamiques et mettant en valeur le héros ; Dean Delvin, Mark Gordon, Gary Levinsohn (producteurs) et Roland Emmerich (réalisateur), *The Patriot : Le Chemin de la liberté*, Allemagne — États-Unis : Sony Pictures, 2000 ; Tom Cruise, Tomen Engelman, Marshall Heskovitz, Scott Kroopf, Paula Wagner, Ted Fiel, Charles Mulvehill, Robert Solomon (producteurs) et Edward Zwick (réalisateur et producteur), *Le Dernier Samouraï*, États-Unis — Japon : Warner Bros. Entertainment, 2003.

²⁰¹ Quelques exemples : le film *Diên Biên Phu* de Pierre Schoendoerffer ou encore *La bataille* de Patrick Rambaud qui mettent tous deux la bataille comme élément central du récit. Jacques Kirsner (producteur) et Pierre Schoendoerffer (réalisateur et producteur), *Diên Biên Phu*, France — Viêt Nam : TF Vidéo, Studicanal, 1992 ; Patrick Rambaud, *La bataille*, Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1997

livre au spectateur des affrontements grandioses où les héros sont bien souvent montrés sous leur meilleur jour, terrassant leurs adversaires²⁰².

Aujourd'hui encore, la bataille occupe donc une place non négligeable dans la conception de la guerre, et ce malgré la fin des grands conflits et malgré des sociétés de moins en moins capables d'appréhender la réalité d'un conflit et de dénoncer l'absurdité de la guerre²⁰³. Lorsqu'éclata la guerre de Crimée, l'Europe se trouvait alors encore bercée par le souvenir des grandes batailles de l'ère napoléonienne. En France, des auteurs comme Alfred de Vigny ou Stendhal avaient permis, avec les témoignages de vétérans de la Grande Armée, de créer toute une mythologie de la bataille, événement terrible, terrifiant, mais aussi fascinant aux yeux de jeunes gens touchés par la fièvre romantique²⁰⁴. Pétris de ces influences multiples, mais aussi marqués par les combats dans leur esprit et dans leur chair, les combattants de la campagne de Crimée mirent en avant bien plus de combats que ce qu'en retint l'Histoire. Cela attise la curiosité et pousse à s'interroger sur les caractéristiques de ces batailles de la campagne de Crimée, chose que nous avons tenté de faire tout au long de ces deux premières parties de chapitre. Mais que retenir ?

1.3.1. Le poids du passé

De cette réflexion sur les batailles de la campagne de Crimée, ce qui ressort en premier lieu est le classicisme des combattants et des historiens quant à la définition d'un tel événement. En effet, comme nous avons pu le voir, les combattants ne désignèrent comme « batailles » que les engagements majeurs et en rase campagne, distinguant les grands affrontements liés au siège sous le terme « d'assaut ». Cette dissociation reprend en fait une séparation très ancienne, qui fait de la guerre de siège une forme de l'art militaire bien distincte de celle consistant à manœuvrer des armées à travers un pays pour affronter son adversaire à terrain découvert. Cette différenciation s'explique par la nature même de la guerre de siège qui consiste en de longs travaux d'approche avant de donner l'assaut sur les positions clefs de la forteresse attaquée. La manœuvre apparue avec l'avènement des armes à feu et de l'artillerie à poudre n'a d'ailleurs pas connu d'évolutions significatives depuis Vauban comme le souligne Joël Cornette dans un article consacré au siège de Maastricht en 1673 :

²⁰² Dans les films de l'encalogue *Star Wars*, les batailles servent de « climax » c'est-à-dire de point culminant au scénario, tandis que dans les œuvres de J.R.R. Tolkien, elles jouent à la fois le rôle d'étapes structurant le déroulement du récit.

²⁰³ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris, Les belles lettres, 2013, pp.201-202.

²⁰⁴ Sylvain Venayre, in Xavier Lapray et Sylvain Venayre, *Écrire la guerre : de l'Antiquité à nos jours*, loc. cit. Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe – XIXe siècle*, op. cit, pp.172-176.

En ce mois de juin 1673, l'ingénieur a mis au point une technique qui sera appliquée jusqu'à la guerre franco-allemande de 1870 : le « siège à la Vauban ». Un siège méthodique, « dramaturgique » unité de lieu, d'action, de temps, mélange de tragédie classique et de raison cartésienne, avec une gestion des hommes et des moyens particulièrement efficaces : d'abord tenue secrète, mais vite éventée, la méthode sera bientôt diffusée dans toute l'Europe...²⁰⁵

Cette distinction entre batailles et assauts lors du siège de places fortes fut sans doute renforcée par l'héritage napoléonien qui vit la guerre de mouvement renaître au détriment de celle de siège, grâce notamment à des innovations organisationnelles comme l'instauration du système divisionnaire puis du corps d'armée et à l'amélioration de l'artillerie²⁰⁶. Effectifs et impacts tactiques et stratégiques n'ont donc aucun rôle dans cette définition « classique » de la bataille qui pouvaient avoir les combattants de la campagne de Crimée.

Les historiens qui se penchèrent sur ce conflit reprisent logiquement cette représentation de la bataille pour définir une liste des grands engagements de la campagne, en y apportant une nuance nouvelle toutefois, car, nous l'avons vu, les assauts contre la tour Malakoff furent bien distingués, notamment par Alain Gouttman, des autres assauts de moindre envergure, ne fût-ce qu'en termes de pages qui leur sont consacrées — diminuant ainsi l'analyse des faits²⁰⁷. Cet ajout pourrait être vu comme étant la prise en compte de l'impact stratégique et tactique du combat sur le déroulement de la guerre. En effet, si le combat de Malakoff reste désigné sous le terme « d'assaut », il n'en reste pas moins, que la victoire alliée au bout de la deuxième tentative conduisit à l'arrêt de la plupart des grandes opérations en Crimée, Kinburn excepté. Ce combat peut ainsi être vu comme une bataille dont on ne dit pas le nom et, bien distingué des autres assauts et combats autour de la ville assiégée, il reçoit une analyse de son déroulement comparable à celles des batailles d'Inkerman, de l'Alma, voire celle de Balaklava — alors que cette dernière n'engagea qu'une faible fraction des forces mobilisées —. Cette différenciation par l'intérêt réel d'un combat pour la conduite des opérations est cependant soumise à caution, car, là encore, nous l'avons vu dans ce chapitre, certains combats « oubliés » — dans le sens non perçu comme des batailles — eurent pourtant un impact tactique sur la suite des opérations.

²⁰⁵ Joël Cornette, « Les 13 jours de Maastricht », *L'Histoire*, 320, mai 2007. In Webdossier, Feuilleton : Vauban, 17 juillet 2017. URL : <https://www.lhistoire.fr/vauban/les-13-jours-de-maastricht> (Dernière consultation le 17/04/2020)

²⁰⁶ Jean-Philippe Cénat, « De la guerre de siège à la guerre de mouvement : une révolution logistique à l'époque de la Révolution et de l'Empire ? ». In *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], N°348, Avril-Juin 2007, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 17 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/9173> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.9173>

²⁰⁷ Alain Gouttman consacre par exemple neuf pages à la tentative d'assaut contre Malakoff le 18 juin 1855, là où il n'en consacra que trois à la journée du 7. La bataille pour Malakoff est ainsi mise à part au sein des opérations de siège car jugée symbolique et stratégiquement plus importante que la prise des Ouvrages Blancs et du Mamelon vert. Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne, op. cit.*, pp.315-318 et pp.323-332.

La bataille ainsi qu'elle était définie jusqu'alors ne semble ainsi pas être adaptée à un certain nombre d'affrontements de la campagne de Crimée, et ce, rien qu'en reprenant les archétypes qui distinguent les batailles du reste des combats : effectifs, impact tactique. Ce qui reste en revanche, c'est l'utilisation des batailles comme étapes dans le déroulement de la campagne, permettant aux combattants, aux historiens et à leurs lecteurs de mieux se repérer dans une guerre de deux ans et une campagne d'un an et demi — en comptant la période comprise entre la prise de Sébastopol par les Alliés et la signature d'un premier armistice²⁰⁸ — . La liste des batailles retenues par l'histoire grâce aux combattants, à la presse, aux historiens et militaires qui travaillèrent sur la campagne, joue ainsi un rôle classique de marqueur temporel que l'on retrouve encore aujourd'hui. Ce rôle, attribué à un fait d'armes, eut aussi, au moment même du conflit, un rôle de propagande si ce n'est de symbole idéologique, chose peu étudiée avant les travaux de Georges Duby notamment, que reprisent Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier dans leur ouvrage consacré à la bataille²⁰⁹. L'Alma, Inkerman, Malakoff, la Tchernaiïa furent ainsi des vecteurs de propagande montrant la supériorité des armées alliées par exemple, tandis que l'assaut du 18 juin 1855 permit aux Russes de montrer leur résistance acharnée à leur population, tout en remontant le moral de la garnison.

1.3.2. Des changements perceptibles

Second point à retenir de ce chapitre d'après nous : la lecture des témoignages de combattants met à jour un aspect bien souvent oublié des historiens du fait militaire et que soulignent notamment Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau dans *14-18 retrouver la guerre* :

La bataille et la guerre ne sont abordées que sous l'angle tactique ou stratégique ; quant au fait militaire, il n'est entrevu qu'à travers l'approche sociale ou politique. Au total, l'entreprise de déréalisation est patente. L'historiographie française de la guerre se désintéresse généralement de la violence développée sur les champs de bataille, des hommes qui s'y affrontent, des souffrances qu'ils y endurent, des représentations de ceux qui tentent d'y survivre et, pour tout dire, des immenses enjeux qui s'y cristallisent.²¹⁰

Or, la lecture des témoignages de soldats français et russes tend à démontrer que si les combattants eux-mêmes restèrent dans une vision classique de la bataille, en reprenant le modèle napoléonien, leurs écrits soulignent l'importance de certains combats. Ces engagements, qui furent très éprouvants physiquement et psychologiquement, marquèrent les

²⁰⁸ cf. : Annexe 1.

²⁰⁹ Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, op. cit.

²¹⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18 retrouver la guerre*, Gallimard, Paris 2003 [2000], pp.25-26.

soldats sur plusieurs points : l'importance des effectifs engagés, l'âpreté des combats et la symbolique qu'ils eurent au sein même des armées. Ainsi, nous l'avons vu, les combats nocturnes du 23 au 24 février 1855 furent mentionnés par plusieurs combattants qui y participèrent ou non, car il s'agissait de la première opération alliée majeure de cette année-là qui par son échec, signifia un rallongement des opérations de siège dans ce secteur au profit des Russes.

Mais pour illustrer plus précisément notre propos, reprenons les combats pour le cimetière au siège de gauche, qui, pour rappel, connurent deux « pics » du 1^{er} au 2 mai puis du 23 au 25 mai 1855 — en comptant les retours offensifs russes —²¹¹. Jules-Alexandre Sanceroy écrivit qu'il fallut aux Français sept assauts pour devenir les maîtres de ce secteur et que le commandant de son bataillon fut tué dès le début de l'action avec deux de ses capitaines et de nombreux soldats²¹². Le général Totleben appuya lui aussi la dureté des combats de la manière suivante :

Les deux adversaires se trouvant dans des conditions égales relativement à la bravoure de leurs troupes et aux avantages offerts par le terrain la victoire devait nécessairement rester à celui qui posséderait la plus indomptable énergie dans les efforts nécessaires pour atteindre le but.²¹³

Cette âpreté des combats, et la symbolique qui en découla pour ces hommes, dont beaucoup participaient pour la première fois à des opérations de grande envergure — Jules-Alexandre Sanceroy arriva par exemple en Crimée le 8 janvier 1855, son homologue russe Andreï Ershov était arrivé lui, en décembre 1854²¹⁴ — fut d'ailleurs relevée par Clive Ponting. L'historien britannique rapporte ainsi que lors des combats des 22 et 23 mai devant le bastion de la Quarantaine, les Français perdirent 1 500 hommes et les Russes eurent des pertes deux fois plus élevées²¹⁵. En raison de la dureté des combats, avec cinq à sept retours offensifs français dans la nuit du 23 au 24 mai selon les sources, mais aussi par sa symbolique — une première victoire offensive française pour cette année 1855 et une garnison russe poussée dans ses derniers retranchements sur son flanc droit — la prise du cimetière, tout comme les combats nocturnes du 23 au 24 février 1855, la sortie russe du 23 mars ou encore l'assaut du 7, nous poussent donc à peut-être revoir la définition de ce qu'est une bataille, au moins pour la campagne de Crimée.

Ainsi la manière, dont le témoignage de guerre est abordé et utilisé par l'historien, peut amener ce dernier à reconsidérer une notion qui paraîtrait pourtant claire, précise et nette. C'est

²¹¹ cf. : Annexe 1.

²¹² Jules-Alexandre Sanceroy, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit, p.20.

²¹³ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol*, vol.2, partie 1, op. cit, pp.252-253.

²¹⁴ Jules-Alexandre Sanceroy, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit, p.12 ; Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], op. cit, p.3.

²¹⁵ Clive Ponting, *The Crimean War – The Truth Behind the Myth* –, op. cit, p.270.

ce que nous avons tenté de faire ici avec la campagne de Crimée et ses batailles. Et, de fait, l'analyse des écrits laissés par les soldats français et russes qui y participèrent amène à se poser la question de l'évolution du concept de bataille à travers le temps, notamment, ici, au XIX^e siècle, période qui vit une accélération technologique en matière d'armement avec donc un impact sur les combats. La guerre de Crimée vit l'apparition d'un certain nombre d'armes nouvelles ou améliorées que nous traiterons plus en détail dans les chapitres suivants dont voici quelques exemples : balles ogivales, canons rayés, navires blindés... Ces innovations, par leur impact concret sur le terrain, firent évoluer la bataille de manière imperceptible pour les combattants qui continuèrent de l'envisager selon les codes de leur temps. Mais s'ils n'en eurent pas forcément connaissance, ces hommes, dans leurs écrits, traduisirent cette évolution de la bataille dans sa forme. C'est aussi à travers leurs sentiments que les vétérans de Crimée nous amenèrent à repenser la bataille. Ces hommes en quête de gloire cherchèrent dans cette guerre de siège des combats sortant de la norme et pouvant être mis en valeur, surtout pendant l'année 1855 où seule une bataille classique eut lieu : celle de la Tchernaiïa. Cette question de la symbolique du combat, surtout dans une période où le militaire est l'une des figures de la virilité masculine²¹⁶, complexifie donc la question de la définition de ce qu'est une bataille, ouvrant ainsi un débat sur la transition entre les grands engagements de l'ère napoléonienne et ceux du XX^e siècle : à partir de quand peut-on voir les signes avant-coureurs de la bataille moderne ? Avec la guerre de Sécession ? La guerre franco-allemande de 1870 ?

1.3.3. Un prélude à la fin des batailles ?

La question de la transition des guerres — et donc des batailles — vers la forme qu'elles prirent au 20^e siècle nous amènent à cette proposition, servant de point final à ce chapitre : la guerre de Crimée serait-elle le début d'une série de conflits faisant évoluer la bataille de sa forme classique à sa forme moderne ? La question de la modernité de ce conflit se retrouve dans le colloque organisé en novembre 2019 à Paris par le Centre d'Histoire du XIX^e siècle, le LabEX EHNE et le centre de recherche en histoire des Slaves et intitulé « La guerre de Crimée, la première guerre moderne européenne ? »²¹⁷. Les aspects nouveaux de ce conflit sont d'ailleurs bien présentés dans cet ouvrage et ce colloque : utilisation du télégraphe électrique, du chemin de fer, de la vapeur par les flottes des belligérants, nouveaux armements, premiers

216 Jean-Paul Bertaud, « La virilité militaire ». In Alain Corbin, *Histoire de la virilité vol. 2. Le triomphe de la virilité : le XIX^e siècle*, Point, Paris 2015 [2011], pp.16-206, p.198.

217 Colloque international organisé par le Centre d'Histoire du XIX^e siècle et l'UMR SIRICE — 7-9 novembre 2019, *La guerre de Crimée, première guerre moderne ?*, Programmation. URL : https://www.musee-armee.fr/fileadmin/user_upload/Documents/Colloques_conferences/Programme_colloque_Crime_e.pdf

correspondants et photographes de guerre... Si nous abordons plus loin dans cette étude l'impact des nouvelles armes d'infanterie et d'artillerie et que nous évoquons le rôle des premiers photographes de guerre, attardons-nous sur quelques-unes de ces innovations. Le télégraphe électrique, invention récente au moment de la campagne de Crimée, y fut en effet utilisé pour la première fois à des fins militaires et stratégiques. Et si peu d'informations existent à son sujet, il eut un rôle important dans la planification des opérations et la transmission de nouvelles du front vers l'arrière. En effet, la première expédition de Kertch fut annulée sur ordre de Napoléon III au général Canrobert, montrant l'intérêt pour le gouvernement de cette invention pour mieux dicter aux chefs militaires la conduite à suivre en influant directement sur les décisions prises sur le terrain²¹⁸. À l'inverse, il permit aussi aux militaires de mieux informer les politiques et l'opinion publique de la situation en temps réel, leur permettant notamment d'annoncer les victoires et les défaites. Le colonel Normand s'attendait ainsi, nous l'évoquons plus haut, à voir le général Péliissier télégraphier un compte rendu de la victoire alliée sur la Tchernaiïa le 16 août 1855²¹⁹.

Le chemin de fer fut lui aussi utilisé pour la première fois à des fins militaires, servant en France à convoier les troupes vers les ports, comme dans le cas du sergent Jenniard qui prit le train d'Avignon à Marseille lors de son départ pour l'Orient²²⁰. Mais l'emploi du chemin de fer pour la campagne de Crimée passa principalement à la postérité avec la création *ex nihilo* d'une ligne reliant Balaklava au camp de siège britannique pour en assurer le ravitaillement. Issu d'une initiative de particuliers, ce projet de petit chemin de fer eut un succès immédiat selon Clive Ponting qui chiffre le convoiement quotidien de 100 tonnes de ravitaillement vers le corps de siège britannique²²¹. Et si l'expérience n'eut pas de lendemain immédiat au Royaume-Uni, elle fut l'instigatrice d'une longue période d'utilisation du chemin de fer pour assurer le déplacement de la troupe et sa logistique, jusqu'à atteindre une sorte de point culminant avec la Première Guerre mondiale. Enfin, la guerre de Crimée révolutionna les technologies navales, puisqu'elle confirma le déclin définitif de la marine à voile au profit de la propulsion vapeur, ainsi que l'émergence des premiers navires cuirassés. Le rôle du premier navire de guerre à propulsion mixte le *Napoléon* fut en effet fortement apprécié par l'amirauté et le gouvernement français, les poussant à rayer de la liste des cadres les navires n'ayant que la

²¹⁸ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit., p.306.

²¹⁹ SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, colonel Louis Normand.

²²⁰ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, op. cit., p.12.

²²¹ Clive Ponting, *The Crimean War – The Truth Behind the Myth* –, op. cit., pp.188-189.

voile comme moyen de propulsion²²². Tandis que le déploiement réussi des batteries flottantes face au fort de Kinburn confirma l'intérêt de la cuirasse pour navire, ce qui amena la création de la frégate *Gloire* lancée en 1859²²³. Ces deux innovations majeures furent d'ailleurs la cause d'une nouvelle compétition navale entre la France et le Royaume-Uni à la sortie de la guerre.²²⁴

À cette liste déjà longue pourraient s'ajouter les batailles. En effet, la campagne de Crimée se révèle certes classique dans la conduite des opérations militaires et des batailles en rase campagne, mais le siège de Sébastopol ouvrit, quant à lui, ce qui nous semble être les prémices des batailles de la Première Guerre mondiale. En effet, l'absence de bataille décisive — la Russie n'est pas militairement à genou après la prise de Sébastopol — et le manque de batailles en rase campagne au profit de nombreux combats de tranchées pouvant s'étaler sur plusieurs jours tranchent avec la pensée militaire de l'époque. Ces faits ne sont pas sans rappeler les raisons invoquées par Sir Hew Strachan lorsqu'il explique la disparition des batailles²²⁵. Ce modèle propose une superposition des batailles pour n'en former qu'une autre à l'échelle d'une campagne. Or, la campagne de Crimée est finalement assez proche de ce modèle. En effet, le siège de Sébastopol fut l'enjeu central de celle-ci et tous les combats, de l'Alma à la prise de la tour Malakoff, gravitèrent autour de cet enjeu : l'Alma, avait pour objectif d'empêcher les Alliés de marcher sur la ville, Balaklava, Inkerman et la Tchernaiïa avaient été pensées pour briser le siège, les prises du cimetière, la prise des Ouvrages blancs, du Mamelon vert avaient pour but de préparer la chute de la place. Certes, d'autres sièges comme celui de Paris par les Prussiens et leurs alliés lors de la première campagne d'Italie amenèrent leurs lots de batailles pour sauver une ville assiégée²²⁶, mais ces opérations de siège ou en rase campagne, n'avaient pas pour seul objectif la prise d'une seule et unique ville. De plus, la campagne de Crimée se distingue par le fait que, contrairement à la plupart des sièges, l'assaut final est traité comme une bataille à part entière, tandis que les combattants virent les engagements comme celui du cimetière, comme des marqueurs symboliques et temporels aussi importants que les batailles en rase campagne.

Mais la symbolique de certains combats n'est pas le seul facteur qui laisse à penser que les batailles de la campagne de Crimée préfigurèrent celles du XX^e siècle au même titre que

²²² Amiral Henri Darrieu et Capitaine de Vaisseau Jean Quéguiner, *Historique de la Marine française (1815 – 1918)*, Saint-Malo : Éditions de l'Ancre de Marine, 1997, pp.56-57.

²²³ Rémi Monaque, *Une histoire de la marine de guerre française*, Paris : Perrin, 2016, p.296.

²²⁴ Clive Ponting, *The Crimean War – The Truth Behind the Myth* –, *op. cit.*, p.340.

²²⁵ Sir Hew Strachan, « La fin des batailles : stratèges et stratégies ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.49-64.

²²⁶ Hervé Dréviillon et Olivier Wiewiorka, *Histoire militaire de la France. II, De 1870 à nos jours*, Paris : Perrin, Ministère des Armées, 2018, pp.42-49.

celles de la guerre de Sécession ou de la guerre de 1870. Les assauts menés contre certains points de la ville assiégée, ou bien les sorties de la garnison ne sont pas sans rappeler les combats de 14-18 : assauts contre des tranchées, préparation d'artillerie de plusieurs heures à plusieurs jours — le bombardement précédant la chute finale de Sébastopol dura du 17 août au jour de l'assaut, redoublant même d'intensité à partir du 5 septembre²²⁷ — ou encore combats durant plusieurs jours. Cependant, ces aspects nouveaux ne sont pas présents dans les batailles, comme celles de Balaklava ou de la Tchernaiïa, qui rappellent plus, dans leur déroulement comme dans leur conduite, les batailles de l'épopée napoléonienne auxquelles se seraient ajoutées des innovations tirées des conquêtes coloniales comme la prédominance des zouaves et des chasseurs à pied dans les plans de bataille français²²⁸.

Ainsi, les batailles de la campagne de Crimée présentent un subtil mélange entre héritage napoléonien et mutations plus ou moins voulues par les combattants et qui semblent préfigurer une nouvelle forme de guerre. Les combats internes au siège comme les assauts, que nous avons choisi de requalifier en batailles pour cette étude, montrent un caractère nouveau là où le classicisme prédomine sur le reste. Reste à savoir comment cette nouveauté se traduit dans les témoignages des combattants français et russes.

²²⁷ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.416.

²²⁸ Les Zouaves et les Chasseurs à pied formèrent ainsi la presque totalité de la première ligne française à la bataille de l'Alma. Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition –*, op. cit, pp.51 et 57.

2. DE LA TACTIQUE DANS LES TEMOIGNAGES SUR LES BATAILLES

« Le plan d'attaque allié n'était toujours pas clair. Les Britanniques ne s'étaient pas déployés comme Saint-Arnaud l'avait prévu et ne faisaient aucun effort pour se déplacer à gauche autour du flanc droit russe — Raglan pensait que c'était trop dangereux à cause de son manque de cavalerie. Aucune décision n'a été prise avant le début de la bataille et il n'y a eu aucune tentative de coordination des actions françaises et britanniques. Saint-Arnaud s'en est tenu à son plan de la veille et supposait que les Britanniques feraient un assaut frontal. »²²⁹

Clive Ponting exprime, à travers cette synthèse du début de la bataille de l'Alma, une opinion généralement admise sur les batailles de la campagne de Crimée et plus particulièrement sur ce premier combat : la difficulté des états-majors alliés à coordonner leurs actions tout au long de la guerre, faisant échouer des plans pourtant établis au préalable. Sur l'Alma, ce manque de coordination du point de vue « opérationnel » — pour emprunter un terme actuel — mena à l'échec partiel du plan pourtant établi la veille par Saint-Arnaud et ses alliés britanniques, sa non-application à la lettre permettant malgré tout d'arracher la victoire avec des pertes relativement faibles au vu des masses engagées²³⁰. Cependant, à d'autres occasions, ce manque de coordination et de dialogue sur les aspects stratégiques et tactiques de la campagne, mais aussi et surtout des batailles, amena de plus tragiques résultats pour les soldats. À Inkerman, par exemple, la volonté des chefs britanniques de faire appel le plus tard possible à l'aide française conduisit leurs troupes à subir de lourdes pertes²³¹. Mais c'est surtout lors des deux assauts contre la dernière ligne de défense russe et la tour Malakoff que les faiblesses tactiques alliées se dévoilèrent tout particulièrement avec, à chaque fois, un manque de coordination entre Français et Anglais, mais aussi entre Français eux-mêmes, ce qui

²²⁹ Clive Ponting, *The Crimean War. The truth Behind the Myth*, London : Pimlico, 2005 [2004], p.94. – Texte original : « The allied plan of attack was still unclear. The British had not deployed as Saint Arnaud intended and made no effort to move left round the Russian right flank - Raglan thought it was too dangerous because of his lack of cavalry. No decisions were made before the battle started and there was no attempt to co-ordinate French and British actions. Saint-Arnaud stuck to his plan of the previous day and assumed the British would make a frontal assault. »

²³⁰ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995], pp.197-198 et 212

²³¹ Clive Ponting, *The Crimean War. The truth Behind the Myth op. cit.*, p.145.

conduisit à l'échec de l'assaut du 18 juin 1855 et à de lourdes pertes. Ce manque de coordination fut d'ailleurs le sujet d'une étude propre en 1923, menée par le Français Joseph-Fortuné Revol²³².

Pourtant, les Alliés ne furent pas les seuls à faire preuve d'une certaine incompetence quant à la conduite d'une bataille, car les Russes n'en furent pas en reste. Leurs échecs aux batailles de Balaklava, d'Inkerman et surtout de la Tchernaiïa découlèrent en partie de leur incapacité à s'entendre et se comprendre, ainsi qu'à manœuvrer un nombre important de troupes. La bataille de la Tchernaiïa est peut-être l'exemple parfait de ces manquements : les ordres du général Gortchakov ne furent pas compris par ses subordonnés qui se montrèrent incapables de mener les différents assauts²³³. Finalement, quel que soit le camp, tous les témoignages rapportèrent que quasiment l'ensemble des généraux furent incapables de planifier et conduire de grandes batailles. Leurs victoires furent premièrement le fruit des erreurs de l'adversaire, et deuxièmement du coup d'œil ainsi que du génie de quelques-uns de leurs subordonnés, généralement des divisionnaires, qui furent capables de saisir certaines opportunités tactiques au cœur de l'action pour obtenir la victoire.

Si ces différents faits, que nous avons choisi de rappeler en guise d'introduction, ont bien été cernés par les historiens des trois pays, qu'en est-il des contemporains de ces événements et plus particulièrement des combattants ? Pour les contemporains, la réponse est assez facile à élucider puisque, en Russie notamment, fleurirent plusieurs études et analyses des défaites russes de la campagne de Crimée, certaines s'insérant dans des études plus larges de la campagne comme celle du général Bogdanovitch²³⁴. D'autres travaux, plus spécifiques, furent exploités par les vétérans eux-mêmes lors de la rédaction de leurs témoignages. Le capitaine Fay utilisa ainsi les travaux du capitaine d'état-major Anitchkov, qui sont particulièrement édifiants concernant l'analyse russe des combats de l'Alma, de Balaklava et d'Inkerman²³⁵. Se posent ainsi les questions suivantes : les combattants de notre corpus eurent-ils véritablement les moyens de faire une lecture tactique, voire stratégique, des batailles auxquelles ils participèrent ? Et de quelle manière les retranscrivirent-ils ?

²³² Joseph-Fortuné Revol, *Le vice des coalitions. Etude sur le haut commandement en Crimée (1854 – 1855)*, Saint-Germain : Berger-Levrault, Editeurs, 1923.

²³³ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995] pp.340-342.

²³⁴ Modeste Bogdanovitch, *Крымская война 1853-1856гг. Иллюстрированное издани* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], Moscou : EKSMO, 2014.

²³⁵ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1]., Saint-Pétersbourg : B.i, 1856.

2.1. Raconter la bataille dans ses aspects techniques

Le récit de bataille est un phénomène très ancien précédant la naissance de la science historique qui par ses origines lointaines, contribua à forger l'approche historique des grands engagements. Dans ce récit classique de la bataille, l'auteur, qu'il soit romancier, chroniqueur ou historien, chercha pendant longtemps à transmettre une image globale des combats à son lectorat. La bataille était alors présentée en termes tactiques et stratégiques : ordre de bataille, plans établis par les chefs, mouvements des troupes — sur une échelle pouvant aller de la compagnie ou du bataillon jusqu'au corps d'armée —, arrêt des combats avec la défaite de l'une des forces en présence. Le récit se termine alors bien souvent par une analyse globale de ce combat et de ses conséquences, permettant d'en tirer des conclusions plus ou moins générales, théoriques ou historiques. Et la guerre de Crimée n'échappe pas à ce processus d'analyse de la bataille, qu'il s'agisse de batailles navales ou terrestres. Dès le début du conflit, des récits reprirent ce schéma de manière plus ou moins fidèle. Le Britannique Henry Austen Layard, civil qui suivit l'armée britannique, raconta les combats de Balaklava selon ces principes dans son livre *La première campagne de la Crimée ou Les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann*. En effet sur dix pages, l'auteur nous livra un récit décrivant, d'une part les mouvements des troupes allant du bataillon au corps d'armée, en segmentant son récit en unités de temps et de lieu bien définies, et d'autre part une analyse des événements²³⁶.

Cette manière de raconter les batailles de la guerre de Crimée se retrouve dans l'historiographie de ce conflit. Sous l'Empire russe, l'historien militaire Modeste Bogdanovitch suit à la lettre le schéma que nous exposons plus haut, comme dans son chapitre consacré au débarquement allié et à la bataille de l'Alma : les effectifs et les positions des deux armées y sont clairement exposés, la bataille en elle-même est analysée par secteurs et le récit se conclut sur une analyse des causes de la défaite russe²³⁷. L'historiographie récente n'est pas en reste, puisqu'on retrouve le même schéma de récit chez Alain Gouttman et Clive Ponting²³⁸. Ce découpage de la bataille tient ses racines directement du monde militaire, puisque restant sur

²³⁶ Henry Austen Layard, *La première campagne de la Crimée ou Les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann*, Brulles : Mayer Flatan, 1855, pp.64-75.

²³⁷ Modeste Bogdanovitch, *Крымская война 1853-1856гг.* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], *op. cit.*, pp.268-283.

²³⁸ Alain Gouttman, *La guerre de Crimée*, *op. cit.*, pp.209-224. Pour reprendre le cas de la bataille de l'Alma, Alain Gouttman jongle entre différents protagonistes pour construire son récit et passer d'une unité à l'autre. L'analyse rétrospective du combat avec ses réussites et échecs est diluée dans le récit comme chez Henry Austen Layard. Clive Ponting, *The Crimean War*, *op. cit.*, pp.96-104. Toujours sur l'exemple de la bataille de l'Alma, l'historien britannique découpe même de manière nette les différentes phases de son récit en les cloisonnant au travers de sous-parties.

notre sujet d'étude, les rapports de bataille ont une structure très similaire, voire identique à la structure des travaux d'historiens. Un rapport signé par le prince Gortchakov, sur l'action des régiments de Poltava et de Zabalka lors du premier assaut contre la tour Malakoff, utilisait déjà cette structure : début de l'action, ordre de bataille, déroulement de l'action, état des pertes²³⁹.

2.1.1. Un élément structurant du témoignage sur la bataille ?

Ce besoin tout militaire de présenter une bataille en termes techniques, c'est-à-dire en décrivant les mouvements de troupes et les actions menées par celles-ci tout au long des combats, si elle se retrouve dans l'analyse historique de ces grands engagements, figure également dans nombre de témoignages de la campagne de Crimée. Les témoignages de plusieurs officiers russes, du fait de leur nature, structurent leur récit autour des actions des régiments, des divisions et des corps d'armée. L'immense étude du général Totleben en est un bon exemple, puisque chaque chapitre consacré à une bataille se structure autour de ces éléments techniques. Le tome 2, partie 1, chapitre XXXI de son œuvre est centrée sur les combats du 23 au 24 mai pour le cimetière devant le fort de la Quarantaine. Le général commença ce chapitre par une remise en contexte de la bataille en rappelant le succès français devant la redoute Schwartz au 1^{er} mai 1855 et l'évolution des opérations de siège dans ce secteur jusqu'au 25 mai. Il y fit état des effectifs russes engagés dans ce secteur, puis y exposa le combat principal — celui pour la possession du cimetière donc — avant de faire un état des pertes et un bilan du combat. Ce chapitre recontextualise ensuite la bataille dans l'ensemble des opérations militaires sur cette période — siège et opérations dans le sud-ouest de la péninsule —. Tout au long de son récit, le général Totleben analysa et commenta les opérations, donnant son avis sur les dispositions prises²⁴⁰.

Autre exemple, celui de P. Kuzmine, dont la forme du témoignage n'est pas sans rappeler les rapports militaires, décrit l'action de la 5^e division d'infanterie russe lors de la bataille de la Tchernaiâ²⁴¹. Comme nous l'évoquions dans le précédent chapitre, ce témoignage fait partie

²³⁹ RGIA F.651 Op.1 D.373, Fond V. I. Vassilitchkov, *Описание боя 5-6 июня 1855 года во время осады Севастополя, подписанное князем М.Д.Горчаковым, рапорты (три) о действиях Полтавского пехотного и Забалканского полков во время боя и состав Полтавского* [Description de la bataille des 5-6 juin 1855 pendant le siège de Sébastopol, signée par le prince. M.D. Gorchakov, rapports (trois) sur les actions des régiments d'infanterie de Poltava et de Zabalka pendant la bataille et composition du régiment de Poltava].

²⁴⁰ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Nekludow 1870, pp.226-263. URL : https://books.google.ru/books?id=mhZEAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Totleben&hl=ru&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Totleben&f=false

²⁴¹ P. Kuzmine, *Описание участия 5-й пехотной дивизии в деле при р. Черной 4-го августа 1855 года* [Description de la participation de la 5^e Division d'infanterie dans l'affaire de la rivière Tchernaiâ le 4 août 1855], Saint-Pétersbourg: Imprimerie de la Maison Torogosky S. Strugovshikov, 1859.

de plusieurs écrits de vétérans qui montrent l'importance des batailles pour les combattants de la campagne de Crimée, se focalisant sur l'une ou plusieurs d'entre elles au détriment du reste de la campagne. Dans son témoignage, P. Kuzmine articula son récit de la même manière que le général Totleben, ce dernier structurant ses chapitres portant sur des combats majeurs du siège de Sébastopol autour de ceux-ci au détriment du reste.

Cette structuration du récit de bataille à partir de l'évolution tactique du combat n'est cependant pas le propre des études et commentaires et se retrouve par ailleurs dans plusieurs Mémoires d'officiers français et russes comme celles du capitaine Robert Chodasiewicz ou du commandant Jean-Baptiste Montaudon. Prenons par exemple la bataille d'Inkerman à laquelle ces trois officiers participèrent. Le capitaine Chodasiewicz découpa son récit en cinq actes : le premier présente le plan et l'ordre de bataille russe ; le second raconte le combat de son régiment et de la colonne du général Pavlov contre les Anglais ; le troisième correspond à l'entrée en lice de la colonne aux ordres du général Soïmonov ; le quatrième fait le récit du repli russe à la suite de l'intervention de l'armée française ; et enfin, le cinquième acte fait le bilan de la bataille²⁴². Le récit du commandant Montaudon se structure quant à lui en deux parties : la première racontant les combats dans le camp britannique tandis que la seconde narre la sortie de la garnison contre les positions de siège françaises et la contre-attaque du général Lourmel²⁴³. S'il y parle de son expérience propre, l'officier français fit tout de même l'exposition des troupes dans les deux zones de combat.

Cependant si majorité des officiers français et Russes qui écrivirent leurs Mémoires, structurèrent leurs récits de batailles autour d'une approche tactique et englobante du champ de bataille, certains officiers russes dénotent dans ce tableau. Parmi ces contre-exemples, deux d'entre eux sont particulièrement représentatifs : les témoignages d'Andreï Ershov et de M. Venetsky. Officier d'artillerie, Andreï Ershov participa notamment aux combats pour le cimetière devant la Quarantaine ainsi qu'à la défense de la tour Malakoff lors du premier assaut du 18 juin et structura ses récits de bataille autour de son expérience propre. Ainsi, à propos de l'attaque française contre le cimetière dans la nuit du 22 au 23 mai 1855, il décrivit avant tout sa participation à la bataille et la réception des ordres du général Khroulev, commandant de ce secteur²⁴⁴. Même chose pour son camarade M. Venetsky, lui aussi officier d'artillerie, qui servit

²⁴² Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London : Murray, 1856, pp.185-208.

²⁴³ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898, pp.294-301.

²⁴⁴ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], pp.91-99.

dans le secteur Malakoff de fin juillet 1855 jusqu'à la prise de la ville par les alliés. Son récit de l'assaut final se centra là encore sur son expérience personnelle et non sur une approche tactique et globale du champ de bataille²⁴⁵. Ces deux contre-exemples montrent que cette structure du récit de bataille autour d'aspects techniques permettant de comprendre le combat dans son ensemble ne fut pas partagée par tous les officiers vétérans lors de la rédaction de leur témoignage.

Mais ce besoin de structurer le récit d'une bataille à partir de ses éléments tactiques et stratégiques ne fut pas que le fait de témoignages postérieurs à la campagne de Crimée. Les lettres de certains officiers français furent elles aussi riches en éléments de ce genre. Dans sa correspondance, le capitaine Jean-Jules Herbé consacra la plupart de ses secondes lettres consacrées aux batailles pour les décrire — nous avons vu dans le précédent chapitre qu'il rédigeait une première lettre tout de suite après le combat, puis en rédigeait une seconde qui détaillait l'événement dans les jours qui suivaient²⁴⁶ —. Dans sa lettre du 10 juin qui fit suite à celle écrite le 7 juin quelques heures avant l'assaut contre les Ouvrages, l'officier structura ainsi son récit autour des mouvements de troupes plus qu'autour de son expérience personnelle²⁴⁷. La même démarche se retrouve dans la correspondance du capitaine Henri Loizillon qui fit lui aussi le récit de l'assaut du 7 juin en deux lettres²⁴⁸. Ce besoin de présenter la bataille de manière générale à ses lecteurs se retrouve d'ailleurs dans la correspondance du général Bosquet qui commanda cet assaut comme le montre sa lettre du 11 juin 1855 qui en l'espace de trois pages relate les grandes lignes de l'assaut²⁴⁹.

Cette structuration du récit de bataille, utilisée dès les premiers récits écrits durant la guerre — au travers des correspondances —, et ensuite reprise par la majorité des officiers qui couchèrent leur témoignage par écrit est intéressante. En effet, elle semble attester d'un besoin de ces hommes de témoigner à leurs lecteurs de l'ampleur des combats auxquels ils prirent part et dont ils purent observer l'évolution. Mais en est-il de même pour les témoignages de sous-officiers et de militaires du rang ? Si l'on se penche sur le témoignage d'un soldat au travers de la lettre de Mathieu Shtykov, publiée en Russie au cours de la guerre, on observe, au travers d'un récit décousu, l'absence de structuration autour d'éléments tactiques et encore moins

²⁴⁵ M. Venetsky, *Война и пленъ (Изъ воспоминаний молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], B.m. : B. i. 1859, pp.71-77.

²⁴⁶ cf. . : Chapitre 1, p.51.

²⁴⁷ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, pp.260-264.

²⁴⁸ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Editeur, Paris 1895, pp.98-104.

²⁴⁹ Pierre-Joseph-François Bosquet, *Lettres du maréchal Bosquet à sa mère, 1829-1858. Tome 4*, Pau : Léon Ribaut, Librairie de la société, 1877-1879, pp.255-257.

d'éléments stratégiques. Ainsi dans sa « 5^e inscription » - 5-я приписка en russe — dans laquelle le jeune homme raconta la bataille de l'Alma à son oncle, son récit se structura uniquement autour de ses propres souvenirs, de son propre vécu.²⁵⁰ Alexandre Pogosky, qui participa également à cette bataille comme simple soldat et publia ses souvenirs après la guerre, structura lui aussi son récit autour de son expérience personnelle plutôt qu'à partir des mouvements de troupes²⁵¹. On retrouve, au travers de ces deux exemples de correspondance d'hommes du rang russes, la même structure que chez leurs compatriotes officiers Andreï Ershov et M. Venetsky.

Chez les Français, le constat est légèrement différent, puisque si l'on prend le cas du soldat Le Saint, celui-ci présenta d'abord la bataille d'Inkerman au travers des mouvements de troupes à l'échelle du champ de bataille avant de parler brièvement de sa propre expérience²⁵². Quant aux sous-officiers, deux cas de figure se présentent. Le sergent-major de l'infanterie de marine construisit lui aussi ses récits de bataille à partir de son expérience propre : dans son récit de la bataille de l'Alma, c'est lui-même et son bataillon que le lecteur suit avant tout et non le déroulé général du combat²⁵³. À l'inverse, le sergent Eckenfelder fut à même d'avoir suffisamment d'éléments sur certaines batailles, et put les décrire à la manière du capitaine Herbé ou du commandant Montaudon²⁵⁴. Il est donc difficile d'appliquer le schéma d'écriture majoritaire chez les officiers, aux témoignages de sous-officiers et de militaires du rang, chez qui, tactique et stratégie ne furent majoritairement pas des éléments structurants pour raconter une bataille. Il est d'ailleurs intéressant de noter que mis à part quelques rares contre-exemples tels qu'Andreï Ershov — officier russe décrivant les batailles « à la manière d'un sous-officier ou d'un homme du rang » — ou le sergent Eckenfelder — sous-officier français décrivant les batailles « à la manière d'un officier » —, que l'on observe une distinction nette entre, d'une part, la structure des témoignages d'officiers — Russes ou alliés — et, d'autre part, la structure des témoignages de sous-officiers ou d'hommes du rang — Russes ou alliés —.

²⁵⁰ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядь его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], Moscou : Imprimerie Alexandre Semen, 1855, pp.27-29.

²⁵¹ Alexandre Pogosky, *Старики - Разказъ изъ Крымской войны* [Les vieux – Récits de la guerre de Crimée], Saint-Petersbourg : Imprimerie V. A. Tikhanov, Sadovaïa n°27, 1909, pp.37-43.

²⁵² L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères, 1867, pp.53-55.

²⁵³ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], Château de Vincennes, pp.20-32. Document consultable en annexes. cf. : Annexe 3.

²⁵⁴ SHD GR1 KT 213 Fonds Eckenfelder.

2.1.2. Du mouvement à la ligne de feu

Une bataille est la somme d'actions individuelles et collectives qui, en s'échelonnant, apporte la victoire ou la défaite. Cette hiérarchie d'actions est regroupée en concepts, dont les deux plus connus sont la tactique et la stratégie. De cette somme d'actions, les combattants n'en savent à priori que peu de choses à lire John Keegan. En effet, dans son *Anatomie de la bataille*, le Britannique explique que, contrairement à l'historien qui connaît le résultat du combat qu'il étudie, le combattant n'a qu'une vision restreinte de la bataille à laquelle il participe, car il est plongé dans un chaos sensoriel que certains écrivains décrivirent dans leurs romans comme Stendhal dont le héros, Fabrice, s'interrogea sur la bataille qu'il vécut à Waterloo et qui fut loin de ce qu'il imaginait²⁵⁵. Et de fait, seuls le général et les officiers d'état-major qui se trouvent à une certaine distance de la bataille peuvent garder un comportement rationnel pour lire le champ de bataille à la manière d'un penseur militaire ou d'un historien²⁵⁶. Pourtant, par leur structure proche du rapport militaire, les témoignages des combattants français et russes sont riches d'enseignements sur la conduite d'une bataille au milieu du XIX^e siècle : ils nous renseignent sur les formations, l'utilisation du feu, du mouvement et du choc. Mais ils peuvent livrer aussi, nous l'évoquions plus haut, une vision d'ensemble du champ de bataille.

Dans cette masse de principes tactiques, les formations adoptées par les unités pour livrer bataille sont celles avec lesquelles les combattants, qu'ils fussent simples soldats ou officiers généraux furent confrontés en caserne et avaient appris à maîtriser. Pourtant, cet aspect est systématiquement absent des témoignages de simples soldats, qu'ils fussent français ou russes. Le soldat Le Saint n'en fait ainsi nullement mention dans son récit de la bataille de l'Alma, dans laquelle, pourtant, les troupes françaises partirent au combat en ordre, contrairement à Inkerman et la Tchernaiïa où elles arrivèrent au combat au fur et à mesure²⁵⁷. Il en est de même, pour cette même bataille, chez le soldat Alexandre Pogosky qui permet seulement à son lecteur d'imaginer une ligne de tirailleurs précédant le gros des troupes de part et d'autre du champ de bataille²⁵⁸. Quant aux grandes batailles du siège de Sébastopol, les attaques sont présentées tels des assauts massifs d'une nuée de soldats sortant des tranchées. Le récit s'étoffe quelque peu chez un sergent-major inconnu de l'infanterie de marine, qui nous permet ainsi d'apprendre que, lors de l'assaut contre le Mamelon vert et les Ouvrages blancs,

²⁵⁵ Xavier Lapray et Sylvain Venayre, *Écrire la guerre : de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Citadelles & Mazenod, 2018, « Stendhal. Ceci est-il une véritable bataille ? », pp.189-191.

²⁵⁶ John Keegan, *Anatomie de la bataille*, Paris : Perrin, 2013, pp.37-38.

²⁵⁷ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, op. cit., pp.49-50.

²⁵⁸ Alexandre Pogosky, *Старики - Рассказ из Крымской войны* [Les vétérans – Récits de la Guerre de Crimée], op. cit., p.40.

les troupes françaises sortirent des tranchées compagnie par compagnie pour monter à l'assaut²⁵⁹. Chez les officiers, les témoignages sont plus disparates, avec une différence notable entre les assauts contre la place et les batailles en rase campagne. Le lieutenant Marie-Octave Cullet, par exemple, expliqua que lors de la bataille de l'Alma, les troupes françaises marchèrent sur deux lignes et par bataillons, l'arme à l'épaule et furent devancées par les lignes de tirailleurs²⁶⁰. Mais, lorsqu'il évoqua l'assaut du 7 juin auquel il participa physiquement, il écrivit simplement « Les compagnies marchent à l'assaut ; personne ne doit regarder en arrière, défense de s'inquiéter des hommes qui tombent à côté de vous », laissant ainsi seulement supposer, comme le sergent-major, que les troupes combattirent en compagnies et non en bataillons²⁶¹. Le capitaine Chodasiewicz décrivit avec précision les formations adoptées par les Russes à Inkerman notamment²⁶², alors qu'Andreï Ershov qui ne participa qu'à la défense de la ville, se montra plus partiel dans ses descriptions²⁶³.

Vient ensuite l'impact du feu sur le déroulement de la bataille, qui pourrait être défini comme l'élément principal des batailles à cette période, surtout avec l'augmentation de la létalité du feu, à la suite de plusieurs innovations en matière d'armement. Prenons l'armée française : entre 1840 et 1842, les troupes commencèrent à être dotées de fusils à capsule de fulmate qui permettaient d'éviter les échecs de tir dus à une poudre d'amorçage mouillée. Cette même année 1842 furent introduites les premières carabines à canon rayé modèle Delvigne-Pontacharra, remplacées quatre ans plus tard au profit des carabines Thouvenin-Minié et de leurs redoutables balles Minié²⁶⁴. En parallèle, les artilleries de campagne, de marine et de siège connurent de nombreuses évolutions, augmentant là encore leur portée et leur létalité, la dernière innovation en date au moment du siège de Sébastopol étant l'introduction du canon-obusier de 12 dit « de l'Empereur »²⁶⁵. Cette augmentation de la puissance de feu et de la portée,

²⁵⁹ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], *op. cit.*, p.78.

²⁶⁰ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, Lyon : Emmanuel Vitte, Editeur, 1894, pp.73-77.

²⁶¹ *Ibid.*, p.164.

²⁶² Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, pp.185-188. Le capitaine polonais indique que la colonne aux ordres du général Pavlov était organisée en deux lignes, et que son régiment au sein de la 2^e ligne, avait déployé ses 3^e et 4^e bataillons sur le front en colonnes de compagnie tandis que les 1^{er} et 2^e bataillons étaient en colonnes d'assauts de bataillon.

²⁶³ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера. Сочинение в семи тетрадях* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol. Composition en sept cahiers], *loc. cit.* L'officier donne de rares indications comme page 95 où il indique que les troupes se formèrent en colonnes de bataillons pour reprendre le cimetière.

²⁶⁴ André Corvisier (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, Paris : Presses Universitaires de France, 1992, « Tableau 21 : Evolution des armes portatives (1816-1870) », p.486.

²⁶⁵ *Ibid.*, « Tableau 22 : Evolution des bouches à feu (1816-1870) », p.486.

qui eut un impact considérable sur le déroulement des batailles, eut aussi pour effet de recouvrir plus rapidement le champ de bataille d'une épaisse fumée causée par la poudre noire. Or, cette fumée peut aussi être vue comme un élément tactique, puisqu'elle masquait la zone de combat de manière totale ou partielle aux protagonistes comme le rappelle Hervé Mazurel²⁶⁶.

Cette importance du feu, et tout particulièrement du feu d'artillerie se retrouve, dans les témoignages des combattants français et russes de la campagne de Crimée, à tous les échelons de la hiérarchie. Ainsi, le soldat Podpalov, qui relata ses souvenirs à l'historien Vassili Lyaskoronsky, fut marqué par le déluge de feu envoyé par les Russes sur les soldats français au petit matin du 18 juin 1855. Il raconta en effet qu'au moment où ils purent bien distinguer leurs adversaires, un bruit saccadé et aigu parcourut toute la ligne quand canons et fusils ouvrirent le feu, faisant trembler le sol et l'air. Selon lui, malgré le manque de visibilité du fait de la nuit noire et de la fumée, la décharge avait eu un impact important sur les colonnes d'attaques françaises²⁶⁷. Dans le même ordre d'idée, lorsque le sergent Eckenfelder écrivit les lignes suivantes sur l'assaut final contre Sébastopol :

Dans les fossés de Malakoff nos braves s'entassaient en tombant, frappés par la mitraille que 200 pièces de canon leur vomissent à bout portant en pleine poitrine et facilitent ainsi l'assaut de la deuxième colonne.

Au Redan, 3 000 anglais se font tailler en pièce plutôt que de battre en retraite.

Au bastion du Centre des mines éclatent et français et russes trouvent une mort commune dans ces explosions. Là comme à Malakoff, les fossés sont remplis de morts. Le brave général Rivet tombe un des premiers, frappé mortellement.

Cependant à Malakoff, nous étions les maîtres. Les russes revenaient sans cesse à la charge en poussant des hurrahs sauvages et en se battant en désespérés. Vers 2 heures la position fut assurée et comme c'était le point principal le général Pellissier ordonna d'abandonner le bastion du Centre et le Redan pour arrêter l'effusion de sang hélas trop grande.²⁶⁸

On retrouve ici l'utilisation tactique du feu par les Russes qui, par l'utilisation de la mitraille notamment, cherchèrent à enrayer l'assaut franco-britannique comme lors du 18 juin, tandis que les Français jouèrent de ce même impact du feu pour franchir le fossé. Chez les officiers, le feu d'artillerie est là encore présent, mais raconté différemment et régulièrement amalgamé avec le feu d'infanterie. Ainsi, le prince Bariatinsky écrivit ainsi à propos du feu des troupes de Bosquet :

²⁶⁶ Hervé Mazurel, « Enthousiasmes militaires et paroxysmes guerriers ». In Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2017, pp.227-256, p.245.

²⁶⁷ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N.A. Piritch, 1904, pp.17-19.

²⁶⁸ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

C'est alors que les zouaves et les canons français qui escaladaient la montagne commencèrent à ouvrir le feu, et leur feu devint très fort. L'endroit où se tenait le prince était si ouvert et exposé à ce feu, qu'il nous ordonna d'attirer l'attention de l'ennemi.²⁶⁹

L'officier français de cavalerie Paul de Molènes dépeignit la vivacité et l'intensité du feu russe lors de la bataille d'Inkerman²⁷⁰. Il décrit la ligne de feu en ces termes :

Je ne sais si ce fut le brouillard ou la fumée qui se dissipa un moment, mais je vis à une assez courte distance de grandes masses grises, sillonnées dans toute leur étendue par une ligne de rapides éclairs : c'étaient les Russes, établis sur notre plateau, où ils essayaient de nous foudroyer. Je compris alors ce qui se passait ; je vis qu'il allait y avoir entre les deux armées une lutte semblable à celle de deux athlètes au bord d'un abîme.²⁷¹

Ces deux exemples nous montrent ainsi un autre langage pour parler du feu en termes bien plus techniques qu'émotionnels ou sensitifs. L'intensité et la force du feu sont en effet des termes couramment employés pour parler de l'emploi et de l'impact de celui-ci sur le champ de bataille. Comme le souligne Dimitri Queloz, le théoricien Henri Bonnal, qui fut l'un des principaux penseurs de la doctrine de la « manœuvre napoléonienne » nota dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'importance de la densité du feu d'artillerie sur le champ de bataille²⁷². Mais cette importance du feu est aussi revalorisée pour la période précédente. L'historien russe Oleg Sokolov, dans *L'armée de Napoléon*, note l'importance de l'intensité du feu dans les batailles s'étant déroulées cinquante ans avant la campagne de Crimée²⁷³. Marie-Pierre Rey dans son étude sur la campagne rapporte que pour la bataille de Borodino, le général de Lariboisière, inspecteur général de l'artillerie, évalua la consommation suivante par les deux armées : l'artillerie française tira 60 000 coups et l'infanterie 140 000 cartouches. Les Russes auraient, eux, tiré 50 000 coups de canon et consommé 120 000 cartouches²⁷⁴. Les officiers français et russes, dans leurs récits de bataille, étaient donc, par leur formation, conscients de l'importance de ces notions et donc décrivent les batailles avec ces mêmes éléments de langage issus de la théorie militaire.

²⁶⁹ Victor Variatinsky, *Воспоминания князя Виктора Ивановича Барятинского* [Mémoires du prince Victor Ivanovitch Baryatinsky], Moscou : Imprimerie universitaire boulevard Satstny, 1904, p.16. Texte d'origine : « Въ это время зуавы и поднявшіяся на гору Французскія орудія начали стрѣлять, и огонь сдѣлался вскорѣ очень сильнымъ. Мѣсто, гдѣ князь стоялъ, было такъ открыто и подвергалось такому огню, что онъ велѣлъ намъ комъ обращала на себя вниманіе непріятеля. »

²⁷⁰ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, 1860, 100-101.

²⁷¹ *Ibid.*

²⁷² Dimitry Queloz, *De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance : la tactique générale de l'armée française, 1871 – 1944*, Paris : Institut de stratégie comparée, « Economica », 2009, pp.109-110.

²⁷³ Oleg Sokolov, *L'armée de Napoléon*, Saint-Germain-en-Laye : Editions Commios, Marcel Tache, 2003, p.193.

²⁷⁴ Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris : Flammarion, 2012, p.156.

2.1.3. Le feu et le choc

Lorsque furent publiées à titre posthume les réflexions inachevées du colonel Charles Ardant du Picq au travers de l'ouvrage *Études sur le combat*, la science militaire s'est enrichie d'un nouvel angle de réflexion sur l'art de la guerre, en incluant le soldat comme élément tactique actif d'une bataille²⁷⁵. Critiqué à son époque et boudé par les théoriciens militaires de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle — les officiers préférant continuer à garder un soldat passif appliquant les ordres —, cet ouvrage fut redécouvert avec le renouveau de l'historiographie de la guerre. Ainsi, John Keegan puis Stéphane Audoin-Rouzeau se basent sur ses travaux pour penser une nouvelle approche de l'histoire de la guerre, plus anthropologique, remettant en valeur l'individu, et permettant de mieux cerner le déroulement des combats²⁷⁶. L'officier français structura sa réflexion sur trois aspects tactiques de la bataille que nous n'avons pas encore évoqués : le moral, le choc et le mouvement face au feu. Ces théories, qui vont à contresens de la pensée militaire dominante de cette époque, se fondaient alors sur les observations faites par le colonel tout au long de sa carrière militaire et notamment lors des campagnes de Crimée et d'Italie²⁷⁷. Pour rappel, ses travaux tirèrent comme principale conclusion de l'observation des batailles du milieu du XIX^e siècle, l'absence quasi systématique du choc entre deux armées, l'ascendant moral de l'un faisant céder l'autre avant l'arrivée au contact²⁷⁸. De plus, Charles Ardant du Picq fonda ses travaux sur les observations d'autres officiers qui lui rapportèrent leurs propres expériences des combats du Second Empire. Citons, parmi ces sources, le témoignage d'André-Alfred Poilecot, officier d'infanterie qui commandait une compagnie dans le même bataillon que le colonel Ardant du Picq — alors commandant de compagnie — en Crimée²⁷⁹. Ces raisons nous amènent à examiner de plus près ces trois aspects tactiques d'un combat que sont le moral, le mouvement face au feu et le corps à corps, afin de voir si les conclusions du colonel Ardant du Picq se retrouvent dans les témoignages des combattants de la campagne de Crimée.

Plusieurs témoignages de combattants français, sous-officiers et officiers nous livrent plusieurs anecdotes et traits des combats qui ne sont pas sans rappeler les observations de

²⁷⁵ Charles Ardant du Picq, *Études sur le combat*, Paris : Librairie Hachette et Cie, Librairie J. Dumaine, 1880

²⁷⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX-XXI^e siècle)*, Paris : Seuil, 2008, pp.195-205.

²⁷⁷ *Ibid*, p.191.

²⁷⁸ John Keegan, *Anatomie de la bataille*, op. cit., pp.64-65.

²⁷⁹ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, Limoges : E. Ardant, 1886., pp.125-126.

l'officier supérieur. Ainsi, dans son récit de la bataille de l'Alma, le sergent-major anonyme de l'infanterie de marine écrivit ainsi :

Mon Sous-Lieutenant qui croit pouvoir passer sans trop se mouiller et qui dans cette intention, met le pied sur une roche en saillie, est aussitôt atteint d'une balle à la cheville, je l'aide à regagner la rive, mais sur son désir, je ne m'attarde pas et je reprenais ma course en avant avec nos hommes ; je dis ma course parce que, à partir du village, les rangs ont été rompus pour le passage de la rivière. Nous voilà arrivés dans les vignes qui la bordent du côté opposé. De là, nous distinguons notre ligne de tirailleurs nous précédant de 200 mètres et nous offrant le spectacle réconfortant d'hommes n'ayant jamais vu le feu et évoluant, sous celui de l'ennemi comme sur le terrain de manœuvres.²⁸⁰

Nous apprenons avec cette citation que les combattants français s'éparpillèrent une fois entrés sur la ligne de feu, et qu'ils n'hésitaient pas, comme les tirailleurs russes, à utiliser le terrain pour se défier des tirs de l'adversaire²⁸¹. On observe ainsi, au travers de ce récit, une rupture de la formation de marche — en ligne ou colonne de compagnie ou de bataillon — une fois arrivée sur la ligne de feu, les soldats adoptant alors une formation dispersée. Le général Cler, qui commandait le 2^e régiment de zouaves à cette même bataille rapporta le fait suivant :

Cette position n'est pas sans danger ; sous le feu de plusieurs batteries et de nombreux bataillons, le régiment voit tomber un grand nombre d'hommes frappés par les balles, les boulets et la mitraille.

D'un autre côté, tenter un déploiement à porter d'un ennemi qui occupe en force de bonnes positions, semblait une manœuvre des moins certaines.

La situation déjà difficile pouvait devenir critique, le colonel du 2^e zouaves craint d'assister à la destruction de son beau et bon régiment ; il se décide à une de ces attaques hardies qui souvent ont réussi aux troupes françaises.

Les zouaves étaient pleins d'ardeur ; le maréchal, en voyant le premier élan des troupes, s'était écrié : *Laissez-les faire, c'est une bataille de soldats* ; le colonel donne la direction vers la tour octogonale destinée à recevoir un télégraphe et placée sur le point culminant de la ligne ennemie.

– A moi, mes zouaves, dit-il à ses vieux chacals, en lançant son cheval au galop ; à la tour !²⁸²

On voit au travers de cette anecdote la liberté de manœuvre laissée par les officiers français à leurs hommes, expliquant ainsi l'explosion de la formation rapportée par le sergent-major. Le romancier Louis Noir, dans *Guerres de mon temps*, souligna d'ailleurs cette particularité du combat à la française à ses lecteurs qui selon lui imaginaient les bataillons manœuvrant au combat comme sur le Champ-de-Mars²⁸³. Il écrivit ainsi que, contrairement aux Russes et aux Anglais qui tentaient de maintenir leurs formations, les soldats français se lançaient à l'assaut en « une foule confuse » ou « les rangs se mêlent ». Cette manière de combattre est alors pour le romancier un avantage, car ne comprimant pas l'élan et permettant aux hommes de moins

²⁸⁰ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, op. cit., pp.23-24.

²⁸¹ *Ibid.*, pp.24-25.

²⁸² Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2^e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.144-145.

²⁸³ On retrouve ici un thème de débat autour de la « masculinité martiale » du soldat et donc de son attitude dont les racines remontent au XVIII^e siècle. L'école prussienne qui faisait du soldat un quasi-automate pétri de discipline et qui selon certains contemporains avaient permis les victoires de Frédéric II, fut remise en cause par certains au profit de ce que Hervé Drévilion appelle « l'école du soldat » qui redonnait au combattant une certaine liberté de mouvement. Hervé Drévilion, *L'Individu et la Guerre. Du chevalier Bayard au Soldat Inconnu*, Paris : Belin, 2013, pp.123-124 et 127.

subir le feu adverse²⁸⁴. À lire André-Alfred Poilecot, lors des batailles intégrées au siège de Sébastopol, la rupture des rangs, une fois les troupes engagées sur la ligne de feu, semble identique. En effet lorsqu'il raconta son expérience de l'attaque du 1^{er} mai, Poilecot fit un récit de combats confus, à l'échelle de son groupe, comme si la colonne d'assaut avait volé en éclats pour se transformer en une forme de combat plus proche de celle de la Grande Guerre²⁸⁵.

Cependant, il est d'ailleurs intéressant de noter qu'un tel comportement des soldats face au feu — c'est-à-dire se disperser, briser la formation et mener le combat de manière dispersée et presque individuellement — fit aussi parfois perdre aux officiers le contrôle de leurs troupes. Ce fut notamment le cas lors de l'assaut du 7 juin 1855 contre les Ouvrages blancs et le Mamelon vert. Ce fait fut rapporté par nombre d'officiers français, là où sous-officiers et militaires du rang furent bien plus silencieux. Henri Loizillon raconta notamment dans une lettre du 12 juin :

Ce n'est qu'avec des peines incroyables que nous avons pu arrêter les soldats qui voulaient encore s'élancer sur Malakoff ; il suffisait d'un clairon montant sur le parapet, sonnait la charge pour mettre le désordre dans les colonnes qui se débandaient pour recommencer l'attaque. Tous les officiers généraux et autres, étaient obligés de courir pour les retenir et les faire rentrer dans l'ouvrage.

Jusqu'ici je savais que le premier élan des Français est irrésistible, mais je ne les croyais pas capable d'une telle persévérance. Tous ces petits troupiers ont été des héros ce jour là. — Si cet acharnement qu'ils ont mis à prendre la Tour Malakoff est admirable, il est aussi fort à regretter, car la première occupation du Mamelon ne nous avait pas coûté de grandes pertes, tandis que par ces attaques renouvelées, le chiffre en est devenu effrayant.²⁸⁶

Il montre ainsi la totale surprise qu'eurent les cadres français en voyant les soldats continuer leur attaque. Et il ne fut pas le seul à confesser cet assaut des troupes sans ordre de la part des officiers vers la tour Malakoff, officiers qui suivirent leurs hommes ou tentèrent de les rappeler. Autre exemple, celle de cette initiative du général Lourmel lors de la bataille d'Inkerman qui, après avoir repoussé la sortie de la garnison russe contre les positions françaises, lança une contre-attaque jusque dans les fortifications de Sébastopol. Cette action, qui échoua par manque de soutien, fut d'ailleurs elle aussi commentée par les officiers français, par exemple le baron Rebillot — alors capitaine d'artillerie — la décrivit comme d'une initiative malheureuse dans une de ses lettres²⁸⁷, tandis que le sergent-major de l'infanterie de marine reprochait quant à lui au général Forey de ne pas avoir choisi de soutenir une contre-attaque qu'il jugeait comme potentiellement décisive²⁸⁸.

²⁸⁴ Louis Noir, *Guerres de mon temps par Louis Noir*, Paris : Bureau des Journaux illustrés, 1869, p.64.

²⁸⁵ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, *op. cit.*, pp.159-161.

²⁸⁶ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, *op. cit.*, p.102.

²⁸⁷ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

²⁸⁸ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], *op. cit.*, pp.46-47.

Ces exemples, montrant un impact positif ou négatif de l'initiative individuelle, nous permettent de dresser un constat factuel en lien avec l'un des principes du colonel Ardant du Picq qui dans ses écrits notait :

Aujourd'hui, l'initiative du soldat regimbe ou regimberait contre cette attaque passive par masses, et l'on ne combat qu'en tirailleurs, ou l'on marche en avant en troupe confuse dont les trois quarts se défilent en route, si le feu est sérieux. La première méthode vaut mieux que la deuxième, mais elle est mauvaise aussi si une forte discipline, une méthode de combat étudiée d'avance et chaque jour par les exercices d'un *règlement pratique*, ne maintient dans la main du chef, des chefs de fortes réserves pour soutenir, parer aux paniques et achever l'effet moral d'une marche sur l'ennemi, de menaces de flanc, etc., l'action destructive des tirailleurs.²⁸⁹

Ainsi, si l'on se base sur l'analyse de l'officier, les exemples de tels comportements en Crimée se révélèrent bénéfiques lorsque suivis par la hiérarchie et catastrophiques lorsque les chefs préférèrent ne pas suivre l'initiative de la troupe.

Une fois, la troupe montée à l'assaut vient, dans les batailles de cette époque, la recherche du choc par la charge et du corps à corps. Ce besoin d'aller chercher l'adversaire venait toujours selon Ardant du Picq, du besoin « instinctif » des combattants, soldats comme officiers pour se protéger — l'autre option étant la fuite —, pour exercer une pression morale sur le chargé et le pousser à la retraite²⁹⁰. Mais, comme nous l'évoquions plus haut, si selon lui, il y avait charge, il niait le choc, n'évoquant qu'un seul cas de masse attendant une charge à la baïonnette jusqu'au bout²⁹¹. Et s'il admit bien l'existence de combats à la baïonnette lors de la campagne de Crimée, il nuança tout de même en expliquant qu'il s'agit de combats impliquant de petits groupes ou d'attaques dans le dos d'un ennemi en plein repli²⁹². Ses observations trouvèrent là encore écho dans les témoignages qui parlèrent des combats à la baïonnette lors de la campagne de Crimée. Ainsi, concernant les combats de tranchée autour du siège, un officier d'artillerie appartenant à l'état-major du général de Salles raconta dans une lettre que l'attaque nocturne du 1^{er} au 2 mai 1855 se fit à la baïonnette dans un élan « irresistible » mené par le 46^e de ligne, permettant le succès de l'assaut français dès la première tentative²⁹³. Henri Loizillon qui participa lui aussi à ce combat rapporta le fait suivant :

ils saisissent leurs crosses, qui s'abattent çà et là sur une tête ou sur le sol ; nous frappons de la poignée du sabre ; nous nous armons de pierres que nous lançons avec force au milieu de groupes épouvantés, cherchant à fuir en escaladant le parapet, quand il nous semble que vers la droite, débouchant du bastion, une colonne ennemie s'avance et menace notre flanc.²⁹⁴

²⁸⁹ Charles Ardant du Picq, *Etudes sur le combat / par le colonel Ardant du Picq, op. cit.*, p.132.

²⁹⁰ *Ibid.*, pp.118-119.

²⁹¹ *Ibid.*, p.11. Il s'agirait du combat d'Amstetten en 1805 entre les Français du maréchal Lannes et une armée austro-russe.

²⁹² *Ibid.*, p.124.

²⁹³ SHD GR 1 K 73 Fond correspondances militaires.

²⁹⁴ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille, op. cit.*, pp.158-159.

La baïonnette a ainsi été utilisée lors d'actions désordonnées dans les tranchées autour de Sébastopol, mais également lors d'opérations de poursuite des troupes russes. Ainsi que le relate le zouave Chantaume au lendemain de la bataille de la Tchernaiïa :

Quand il nous ont vut venire, ils ont repasser la rivière vivement, maie pas à leur aize, parce-que le deux zièmes zouaves les suivait de près, et nous qui été pas loingt. Ont leur aidais à passer la Tcharnayât à cout de bayonnaite dans le dault. Ceux qui été sur le pont de Tractire, nous avions une baterie de la garde qui été placés à bonne portéez à mitrail ; chaque cout quelle tirais, elle balayais le pont très propre.²⁹⁵

On peut aussi citer l'exemple du capitaine Rebillot qui, dans sa lettre sur la bataille d'Inkerman, mentionna cette poursuite à la baïonnette des Russes en retraite par les zouaves et tirailleurs algériens²⁹⁶. Notons toutefois que ce même officier contribue aussi à magnifier et à encenser le rôle de la baïonnette puisqu'il raconta dans cette même lettre que les combats se firent surtout à l'arme blanche et pendant cinq heures, comme si la bataille avait été une redite des combats d'antan²⁹⁷. Ce que l'on pourrait qualifier de « centralité » de la baïonnette dans certains récits de combats se retrouve d'ailleurs dans la correspondance du maréchal de Saint-Arnaud, qui dans une lettre à son frère à la suite de la bataille de l'Alma, écrivit : « Toutes les batteries ont été enlevées à la baïonnette et aux cris de *Vive l'Empereur !* »²⁹⁸.

Mais si les témoignages des combattants français permettent de découvrir de nombreuses anecdotes qui concrétisent la pensée de Charles Ardant du Picq, qu'en est-il de leurs homologues russes que nous avons laissés sur le bas-côté ? Peu loquaces à ce sujet, il est difficile de bien cerner au travers de leurs témoignages leur comportement face au feu. Mais de rares anecdotes connues, on peut voir une forte différence d'attitude par rapport aux Français. En effet, à les lire, lors des affrontements en rase campagne, les combattants de l'armée impériale eurent tendance à conserver les tactiques d'infanterie issues des guerres napoléoniennes. Ainsi, P. Kuzmine relate que, lors de la bataille de la Tchernaiïa, le troisième assaut russe — lancé par la 5^e division d'infanterie — se fit par l'envoi de colonnes d'assaut²⁹⁹. Le soldat Alexandre Pogosky écrivit quant à lui, à propos de la bataille de l'Alma :

Et on nous a ordonné : Tirez par rang ! La fumée se répandait sur l'ensemble du front. Pendant environ cinq minutes, ils ont tiré et frappé notre colonne ! Les tirailleurs en avant ! On regarde : c'est le général-prince Gortchakov au galop. Le second capitaine a crié : « Préparez-vous, les vieux ! » Le sang a bouilli, je crois, pour tout le monde. Gorchakov crie : « Passez à l'offensive ! A la main, en avant ! » Et nous sommes allés de l'avant... Dans la fumée devant nous, l'ennemi est à trente pas.

²⁹⁵ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, Paris : F. Didot Frères, 1856, pp.86-87. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

²⁹⁶ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

²⁹⁷ *Ibid.*

²⁹⁸ Armand Jacques Leroy de Saint-Arnaud, *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud 1852-1854. Deuxième édition (Tome second)*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-éditeurs, 1858, p.496

²⁹⁹ P. Kuzmine, *Описание участия 5-й пехотной дивизии в деле при р. Черной 4-го августа 1855 года* [Description de la participation de la 5^e Division d'infanterie dans l'affaire de la rivière Tchernaiïa le 4 août 1855], *op. cit.*, pp.14-15.

« En avant ! » cria la voix du capitaine : je vois que Sélichtchev s'est précipité de front en garçon héroïque, criant « Hourra ! », et tous crièrent hourra, à la baïonnette... Nous nous sommes élançés, et nous l'avons immédiatement engagé, seul le fer brillait — leur front reculait, et de nouveau nous entendons : « En avant », tous avançaient ensemble... Tout à coup à travers la fumée, le front ennemi s'est mis à clignoter comme des éclairs semant le chaos dans nos rangs. Seigneur ! Quelques hommes et Slushchev ont été fauchés, et le capitaine a été tout aspergé de sang et de cervelle.³⁰⁰

On voit donc, à travers cet autre exemple, une autre utilisation de la masse par l'armée russe, avec des soldats qui, au combat, obéissaient à leurs officiers que ce soit pour faire feu ou monter à l'assaut. On y retrouve donc l'héritage napoléonien évoqué dans la partie précédente lorsque nous citons les travaux Oleg Sokolov sur la tactique de l'infanterie napoléonienne³⁰¹.

Cependant, cette tactique n'était pas sans défauts. En effet, cette masse employée à Inkerman fit que, selon les dires du capitaine Chodasiewicz, il lui fut impossible de bien distinguer les hommes de son régiment au milieu des autres unités, déployées sur une zone trop confinée³⁰². On peut d'ailleurs supposer que, pour l'auteur, cette confusion fit que malgré leurs regroupements en masses compactes, les soldats russes ne purent obtenir un ascendant moral sur le camp anglais et finirent par se décourager. Cette faiblesse morale se traduisit notamment par l'épisode du régiment d'Ekaterinbourg privé d'officiers et tirant sur le régiment du capitaine Chodasiewicz qui se trouvait devant lui³⁰³. Cet événement n'est d'ailleurs pas sans rappeler une des conclusions d'Ardant du Picq sur la masse : « Du jour où l'arme de jet est devenue l'arme la plus meurtrière, la plus efficace, une troupe qui se resserre pour combattre est une troupe dont le moral faiblit »³⁰⁴.

La recherche du choc et du combat au corps à corps fut elle aussi rapportée par les combattants russes de tout grade, comme chez leurs homologues français. Ainsi, si l'on reprend encore une fois le témoignage du soldat Alexandre Pogosky, nous avons pu voir que son régiment tenta une charge lors de la bataille de l'Alma³⁰⁵. Mais, dans la partie de son

³⁰⁰ Alexandre Pogosky, *Старики - Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans – Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*, pp.41-42. Texte d'origine : « И намъ скомандовали: пальба рядами! Затрещали по фронту, — дымъ такъ и стелется. Минуть пять стрѣляли и ударили въ нашей колоннѣ отбой! застрѣльщики впередъ! глядимъ: скачетъ генераль, князь Горчаковъ 2-й. Капитанъ крикнулъ: "приготовься, старики!" кровь закипѣла, я думаю, у каждого. Горчаковъ кричить: "бей наступленіе! на руку, впередъ!" И двинулись мы впередъ... Въ дыму передъ нами неприятель какъ тутъ, шаговъ дридцать. "Впередъ!" гаркнулъ голосъ капитана: гляжу, Селищевъ рванулся изъ фронта—богатырь - мальчишка, "Ура!" кричим, и всѣ грянули ура — въ штыки... Сшиблись, да такъ сразу и осадили мы его, только лясконуло желѣзо — отшатнулася ихъ фронтъ, и опять слышимъ: "передом!" всѣ напринаемъ дружно... Въ эту самую минуту, въ дыму, сквозь неприятельскій фронтъ, вдругъ сверкнуло, какъ зарница, да — трахъ въ наши ряды, такъ и хряснуло. Господи! нѣсколько человекъ и Слущева скосило, а капитана кровью и мозгомъ всего обрызгало... »

³⁰¹ Oleg Sokolov, *L'armée de Napoléon*, *loc. cit.*

³⁰² Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *opt. cit.*, pp;195-196.

³⁰³ *Ibid.*

³⁰⁴ Charles Ardant du Picq, *Etudes sur le combat*, *op. cit.*, p.132.

³⁰⁵ Alexandre Pogosky, *Старики - Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans – Récits de la Guerre de Crimée], *loc. cit.*

témoignage consacré à l'assaut du 18 juin, il centra son récit sur la charge de contre-attaque sur la batterie Gervais conduite par le général Khroulev et le corps à corps qui s'en suivit³⁰⁶. Le corps à corps et la charge à l'arme blanche furent également au centre du récit des combats du 22 au 23 mars fait par le soldat Podpalov à Vassili Lyaskoronksy³⁰⁷. Si l'on s'éloigne des militaires du rang pour s'élever dans la hiérarchie, nous pouvons voir que cette recherche du choc se retrouve même dans les écrits du général Totleben, lequel rapporta notamment, qu'à la bataille d'Inkerman, les deux bataillons de tête du régiment des chasseurs de Taroutine — celui du capitaine Chodasiewicz — tentèrent de charger les Anglais³⁰⁸. Nous pouvons de même mentionner le récit de V. Koltchak qui, comme Totleben, mentionna la charge à la baïonnette de ce même régiment et le corps à corps qui s'en suivit³⁰⁹. Mais l'exemple le plus intéressant de charge — avec peut-être, celle relatée par Alexandre Pogosky — est celle conduite par Andreï Ershov lors des combats pour le cimetière de la Quarantaine :

J'ai donné l'ordre : « en colonne de compagnie », j'ai ainsi organisé cette escouade mixte et désorganisée ; je leur avais strictement interdit de tirer pendant l'assaut, et donnant l'ordre de passer à « l'offensive », ils se précipitèrent vers le haut de la montagne.

En montant la crête de la hauteur, je vis devant moi, à cinquante pas de là, le parapet noircissant de notre logement, couronné de sacs de terre. Dès que ma colonne est apparue, toute la crête du parapet a clignoté comme l'éclair, et des tirs de fusils de plus en plus nombreux ont été dirigés contre nous, illuminant les képis rouges et les barbiches des chasseurs français retranchés dans la position.

La distance était si proche qu'on n'entendait pas les balles siffler. Je n'ai vu que mes compagnons tomber autour de moi. L'instant était décisif, je regardai involontairement le ciel en criant : En avant frères ! », et me précipitais vers l'abri.

Un cri joyeux et assourdissant « hourra ! » retentit en réponse à mon exclamation, et en un instant je me suis engagé dans la position avec mon escouade temporaire.

Le feu s'est alors tu ; les crosses des fusils et les baïonnettes s'entrechoquaient autour de moi, des cris retentissaient, des cris féroces et des injures, même dans un français de salon, se faisaient entendre. Pris au milieu du combat avec l'adversaire, je me mis à attaquer au hasard avec le sabre que j'avais récupéré auparavant sur le champ de bataille ; j'ai entendu mon sabre s'entrechoquer avec quelque chose de métallique ; deux fois je sentis quelque chose de chaud élabousser mon visage.

Devant mes yeux, les lames des Français clignotaient. Soudain, le massacre s'était arrêté et les tirs nourris avaient déjà jailli de notre côté. Il était clair que les Français avaient battu en retraite...

Quelques minutes plus tard, les troupes fraîches sont arrivées et nous ont remplacés.³¹⁰

³⁰⁶ *Ibid.*, pp.63-66.

³⁰⁷ Vassili Lyaskoronksy, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853-4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, pp.61-63.

³⁰⁸ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 2*, Saint Pétersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, p.459. URL : https://books.google.fr/books?id=WXauugEACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbv_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

³⁰⁹ V.Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], Saint-Pétersbourg : B.I., 1904, p.39.

³¹⁰ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, pp.96-97. Texte d'origine : « Я скомандовал : „В ротную колонну!“, кое-как устроил эту беспорядочную, сборную дружину; строго запретил стрелять при наступлении и, велел ударить „наступление“ бросился на гору.

Взойдя на гребень высоты, я увидел перед собой шагах в пятидесяти чернеющий бруствер нашего ложементa, увенчанный земляными мешками. Едва показалась моя колонна, весь гребень бруствера

L'officier décrit ici une charge qui aboutit sur un choc très bref entre Français et Russes rapidement supplanté par la reprise du feu avec la retraite française. Cet exemple, s'il ne confirme pas l'absence de choc théorisé par Ardant du Picq, laisse sous-entendre en revanche l'importance primordiale de l'ascendant moral d'un des belligérants sur l'autre se traduisant par une réaction rapide et forte, ici les Russes résistant à l'assaut puis repoussant les Français par une reprise du feu.

Ce que nous montrent ces quelques exemples est intéressant, car ils confirment la présence de certaines « légendes » — pour citer Jean Norton Cru — sur la charge et le choc³¹¹, quel que soit le grade du témoin, qu'il fût Russe ou Français. Mais ces « légendes » sur le combat à la baïonnette — il y eut toutefois bien des combats au corps à corps ainsi que des morts et des tués par armes blanches ainsi que nous l'avons montré précédemment — côtoient des témoignages de tous grades et des deux nationalités qui tendent à confirmer les thèses de Charles Ardant du Picq, certains ne parlant d'ailleurs pas du tout de choc dans tout leur récit, comme Jules-Alexandre Sancerly³¹². Notons d'ailleurs que les récits de ces affrontements à la baïonnette furent le plus souvent écrits par des hommes n'y ayant pas pris part, à partir de témoignages recueillis auprès des véritables combattants. Par exemple, V. Koltchak et le capitaine Rebillot mentionnèrent des luttes acharnées au corps à corps censées avoir eu lieu lors des combats dans le camp anglais du 5 novembre 1854 alors qu'ils ne participèrent pas à ces opérations. Cela ne remet pas en cause l'authenticité de leur témoignage, mais montre au contraire une sorte d'engouement pour ce type de combat par rapport à l'échange de coups de feu, puisqu'il fut certainement celui qui fut le plus relayé à travers les cantonnements.

вспыхнул, как молния, и самый частый ружейный огонь засверкал нам навстречу, освещая красные шапочки с горизонтальными козырьками и козыи бородки французских егерей, засевших в ложементе. Расстояние было так близко, что свиста пуль не было слышно. Я только видел, как вокруг меня повалились мои сподвижники. Минута была решительная я невольно взглянул на небо, крикнув: „Вперед, братцы!“ и кинулся на ложемент.

Оглушительный радостный крик: „ура!“ раздался в ответ на мое зазывное восклицание, и в мгновение я очистился в ложементе со своей временной командой.

Пальба здесь замолкла; вокруг меня застучали приклады, зазвенели штыки, послышались вопли, ожесточенные крики и крупная брань даже на гармоническом салонном французском языке. Попавши в самую середину свалки между неприятелей, на начал рубить наудачу перед собой шашкой поднятой мной незадолго перед этим на поле здешней битвы; слышал удары клинка по чему-то металлическому; раза два брызнуло мне в лицо чем-то теплым.

Перед самыми моими глазами мелькали французские штуцерные кортики. Вдруг эта резня прекратилась, и живой ружейный огонь посыпался уже с нашей стороны. Ясно было, что французы отступили

Через несколько минут прибыли свежие войска и сменили нас. »

³¹¹ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, Paris : Editions Allia, 1989, pp.59-60.

³¹² Jules-Alexandre Sancerly, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Pau : Amis des Archives [des Pyrénées-Atlantiques], 1988

2.1.4. La bataille dans son ensemble

Les aspects tactiques des batailles au sein des témoignages que nous avons abordés jusqu'à présent concernaient une échelle du champ de bataille que les combattants pouvaient observer directement : ils évoluaient au sein des formations, purent voir le comportement de leurs camarades face au feu, les charges et les combats au corps à corps — quand il y en eut — . Cependant dans leurs récits de la campagne de Crimée, certains élevèrent la vision du champ de bataille pour en présenter une vision d'ensemble. Cet échelon supérieur de la tactique sur le champ de bataille, pour en donner une vision plus panoramique au lecteur, se retrouve dans de nombreux témoignages d'officiers supérieurs ou d'état-major ayant du fait de leur fonction une vision plus englobante des combats — tant que la fumée ne recouvrait pas totalement le champ de bataille — et in fine une connaissance des déplacements des troupes sous leurs ordres directs ou des unités auxquelles ils étaient rattachés.

L'œuvre du général Totleben, notamment du fait de la fonction exercée par ce dernier, proposa une description des combats de manière chronologique et étendue. Prenons par exemple son récit sur l'affaire nocturne du 23 au 24 février 1855 contre la redoute Selenginsk : l'officier permit ainsi au destinataire de ses écrits — en l'occurrence l'Empereur Alexandre II — de suivre la progression de chacun des bataillons voire des compagnies de la garnison de l'ouvrage qui combattirent ce soir-là³¹³. Dans son chapitre consacré à la bataille de l'Alma, le général reprend le même schéma sans aller à un même niveau de détail, offrant ainsi une vue panoramique des combats³¹⁴. On retrouve cette même recherche chez Dimitri Stolypine, par exemple, dont le témoignage se centre presque exclusivement sur la bataille de la Tchernaiïa, l'ordonnance du général Weirman y racontant pour l'essentiel une bataille vécue par lui à distance — du fait de sa fonction — pour rapprocher son lecteur du cœur de la bataille, tout en ne descendant pas plus bas que l'échelon régimentaire. Ainsi lorsqu'il écrivit :

La 12e Division continue à se battre seule pour la rivière, aucun renfort n'arrive. L'ennemi a coupé les bords du canal de contournement, et les ponts rabattables étaient trop étroits, et donc l'artillerie ne pouvait être transportée. - Quand je me suis approché d'un soldat ; il a posé son arme avec sa main droite. « Votre Excellence, dit-il, envoyez-nous des renforts » — Qui vous envoie « Camarades » ? - Où sont les officiers ? - Ils sont tous morts. Read répondit qu'il n'avait pas de réserves et qu'il les attendait, et qu'à leur arrivée, il les enverrait sur le chap. Le soldat a jeté son arme sur son épaule et est retourné vers ses camarades, de l'autre côté de la rivière.³¹⁵

³¹³ Édouard Totleben, *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1, op. cit.*, pp.27-29.

³¹⁴ *Ibid, vol.1, partie 1*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, pp ?181-202. URL : https://books.google.fr/books?id=KdkKAAAIAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

³¹⁵ Dimitri Stolypine, *Из личных воспоминаний о крымской войне и о земледельческих прядках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], Moscou: B.I., 1874, p.15. Texte d'origine : « 12-я дивизія все продолжала одна сражаться за рѣчкою, подкрѣпление не приходило. Непрiятель обрѣзаль края обводнаго

Le lecteur peut imaginer l'ensemble de la division se battre au loin, avec l'état-major du général Read, avant de venir jusque sur la ligne de feu, tout en gardant un point de vue plus élevé qu'un officier commandant sa compagnie ou son bataillon. Les données tactiques données ici sont alors très pauvres et très panoramiques. Côté français, le lieutenant-colonel Joseph Lebrun, qui servait lui, au sein de l'état-major du général Herbillon, alterna entre son propre vécu de la bataille, qui mêle expérience personnelle et microtactique, avec une vue d'ensemble de la zone des combats ou d'une portion de celle-ci :

La batterie d'artillerie de la division Fauchaux, établie au-dessus du pont de Tracktir, était commandée par le capitaine de Sailly. Ce que cette batterie produisit de ravage dans les rangs de la longue colonne d'infanterie russe est inimaginable. Son feu ouvert, elle y traçait de dix en dix secondes des sillons marqués par une quantité d'hommes qu'elle abattait, tués ou blessés. Comme la tête de la colonne était fort rapprochée de la batterie, l'idée me vint de demander au commandant Baudouin de faire tirer à mitraille. — « Oh mon colonel, fit le commandant, laissez-moi continuer de faire tirer à boulet ; il n'est pas un seul de nos projectiles qui ne porte et ne produise tout son effet utile, et cet effet est autrement considérable, au point de vue moral, que celui que pourrait faire la mitraille. » Le brave officier voulait dire, en me parlant ainsi, que chacun de ses boulets couchait par terre de douze à quinze hommes.

Tandis que le combat était ainsi engagé dans la plaine de la Tchernaiâ, une portion de l'armée russe que le général en chef de cette armée avait conservée sur le plateau de Mackensie repoussait du mamelon des Zigszags le poste retranché piémontais que le général de Lamarmora y avait établi, et l'artillerie russe installait sur ce mamelon une batterie armée de canons de gros calibre. Vers quatre heures, cette batterie ouvrit son feu pour appuyer le mouvement offensif que les troupes russes, descendues dans la plaine, commençaient à exécuter. A partir de ce moment, des boulets tombèrent, se succédant, à de très courts intervalles, sur le front des troupes de la première brigade du général Fauchaux, et un certain nombre allèrent, bien en arrière de ce front, jeter une certaine panique dans les campements de la brigade. On vit alors tous les hommes qui y étaient demeurés, les ordonnances d'officiers entre autres, abattre les tentes et les transporter, à dos de mulet, avec tout le matériel qu'elles renfermaient, à une grande distance de la ligne de combat.³¹⁶

Au travers de cette longue citation, nous pouvons ainsi constater l'envie de l'auteur de rappeler que cette bataille ne fut pas le fait des seuls Français, en passant de sa propre perception des combats — avec les batteries d'artillerie — pour passer aux combats entre Russes et Piémontais, en parlant de « mouvement offensif » et de comportements à l'échelon d'une brigade.

Cependant, les récits de ce genre, donnant des indications tactiques à un échelon plus élevé que le bataillon ou le régiment, ne furent pas l'apanage de ces seuls officiers supérieurs et/ou d'état-major. Prenons là encore deux exemples dans chacune des deux armées. Pour l'armée russe, V. Koltchak, dans son récit sur les combats du 7 juin 1855, présenta un panorama des combats bien plus riche en données tactiques, permettant à ses lecteurs de comprendre à

канала, и перекидные мосты оказались коротки, а потому и артиллерию переправить нельзя было. — Когда я подѣхалъ къ нему солдатъ; онъ отставилъ ружье правой рукой. «Ваше превосходительство, сказалъ онъ, дайте намъ резервъ». — «Кто тебя прислалъ?» «Товарищи». — «Гдѣ же офицеры?» — «Они убиты». Реадъ отвѣчалъ ему, что у него резервовъ нѣтъ, что онъ ихъ ждетъ, и что когда они придутъ, онъ сейчас пошлетъ. Солдатъ вскинулъ ружье на плечо и отправился обратно къ товарищамъ, за рѣчку.»

³¹⁶ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, Paris : E. Dentu éditeurs, Librairie de la société des gens de lettres, 1889, pp.95-96.

quels endroits les Français attaquèrent, donnant à quelques reprises, des noms précis de positions comme la batterie Zabalkansky³¹⁷. Pour reprendre la même bataille, le capitaine Herbé fut lui aussi capable de fournir des données tactiques pour permettre à ses parents de comprendre l'importance de la bataille qui venait de se jouer. Il décrivit ainsi de l'action de la brigade Lavarande aux ordres du général Camou, de l'intervention des frégates russes ou encore de l'attaque anglaise menée en parallèle contre l'ouvrage des Carrières devant le Grand Redan³¹⁸. Ces deux témoignages, comme ceux cités précédemment, semblent montrer, chez ces hommes, une envie de valoriser les combats auxquels ils participèrent, ou, du moins, rappeler à leurs lecteurs, l'aspect titanesque d'une bataille dont les participants n'eurent qu'une vision très limitée.

2.2. Une question de doctrine

Ainsi, nombre de témoignages français et russes, quel que fût le grade de leur auteur, sont parcourus de notions de tactique et de microtactique pour, nous pouvons l'imaginer, raconter au mieux un événement très difficile à comprendre de l'extérieur comme de l'intérieur. Cependant, nous avons pu également noter que, si certains, comme le général Totleben, rapportèrent ces combats d'une manière professionnelle ou presque, par une véritable lecture des événements et l'emploi de termes issus de la théorie militaire, d'autres furent bien plus confus. Prenons deux exemples pour une même bataille, montrant les deux extrêmes en matière de contenu tactique. Pour l'assaut du 18 juin, le soldat Podpalov parla de l'assaut, de la salve délivrée par les troupes russes sur les troupes françaises ainsi que du manque de visibilité du champ de bataille avec la fumée³¹⁹. Quelques termes tactiques comme « assaut » furent ainsi employés, mais leur emploi resta structurel et limité à la compréhension de l'univers direct du soldat. De l'autre côté, le capitaine Fay, officier d'état-major, détailla le plan de bataille français avant de lister les événements dans un style plus proche du rapport militaire que de l'expérience personnelle. Il parla ainsi de la létalité du feu russe, de l'assaut, du rôle des réserves ou encore

³¹⁷ V Koltckak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], *op. cit.*, pp.50-53.

³¹⁸ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, pp.262-264.

³¹⁹ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853-4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, pp.16-19.

de l'exposition sur les flancs de la division du général d'Autemarre à la suite de l'échec des deux autres divisions françaises³²⁰.

On observe ainsi une forte différence dans la capacité d'analyse — couplée certainement à l'objectif poursuivi par le témoin —. Mais tous ces facteurs nous amènent à nous pencher sur plusieurs points. Tout d'abord, il convient de se questionner sur l'importance de différents paramètres sur la capacité du vétéran à décrire la bataille en termes techniques : le grade, la fonction, la période de rédaction... Il convient ensuite de s'intéresser au prisme au travers duquel ces hommes purent analyser ces combats. En effet, si nous avons pu voir au travers de plusieurs exemples, des anecdotes qui ne sont pas sans rappeler les thèses d'Ardant du Picq, ces événements furent tout de même décrits au travers d'un prisme théorique sur le combat, issu de l'entraînement et de la culture militaire propres aux deux armées.

2.2.1. La fonction, le grade, le temps

Jusqu'à l'avènement de la guerre industrielle et l'allongement de la zone de létalité du feu, lorsque vient le moment de prendre les armes et de rentrer sur le champ de bataille, tous les hommes étaient quasiment tous égaux face à la mort, aux blessures et autres dangers du combat. Car si aujourd'hui les hommes se tuent de bien plus loin et si les armes d'appui et les services se trouvent fortement éloignés du champ de bataille — l'artillerie par exemple, opère ses feux à une distance comprise entre 12 km et 100 km de la zone de combat — tel n'était pas le cas au moment de la campagne de la Crimée où généraux, officiers, soldats, artilleurs, fantassins et autres sapeurs s'exposaient aux mêmes risques et se retrouvaient égaux au cœur de l'univers chaotique du champ de bataille. Pourtant, à lire les témoignages des combattants français et russes, on identifie bien le fossé qui se crée entre les témoignages de simples soldats et d'officiers, les sous-officiers occupant une position « intermédiaire ». La comparaison entre les témoignages du soldat Podpalov et du capitaine Fay est une belle illustration de cette différence.

Mais prenons plutôt deux autres exemples pour appuyer notre propos avec, là encore, deux combattants ayant utilisé un support similaire : les lettres du soldat Mathieu Shtykov et celles de l'officier Jean-Jules Herbé. Le premier, dans ses lettres, admit ne pouvoir fournir beaucoup de détails sur la bataille de l'Alma, ne se souvenant que de ses faits et gestes. Mais il put tout de même expliquer où se trouvait son unité au sein du dispositif russe — au centre —,

³²⁰ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition* –, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889, pp.259-263.

ainsi que le positionnement des tirailleurs — précisant même qu'ils étaient allongés dans les vignes et les jardins —. Il raconta se souvenir que le prince Menchikov ordonna à la 1^{re} ligne russe de lancer une charge à la baïonnette qui échoua³²¹. On peut ainsi voir une très nette difficulté de Mathieu Shtykov à vraiment pouvoir dépasser son expérience propre de la guerre. À l'inverse, pour cette même bataille de l'Alma, le capitaine Herbé donna à ses lecteurs l'heure précise de la rencontre du départ des tirailleurs alliés vers les positions russes — 12 h 30 —, de présenter le mouvement de la division du général Bosquet — alors que lui-même, pour rappel, se trouvait dans la division du prince Napoléon — ainsi que celui de l'armée anglaise³²².

Second exemple, si nous faisons une comparaison entre militaires d'une même armée et que l'on regarde les récits de l'officier Andreï Ershov et du soldat Alexandre Pogosky, la différence reste la même. Nous avons déjà parlé plus haut de l'expérience du second lors de la bataille du 18 juin 1855 devant Malakoff qui pour rappel donnait à son lecteur la liste complète des régiments chargés de la contre-attaque³²³. De l'autre côté, le capitaine Andreï Ershov qui se trouvait lui aussi affecté à la défense de ce secteur, rapporta des données factuelles à ses lecteurs : la distance de 100 sagènes — soit environ 213,6 m — qui séparait les positions françaises et russes, une idée de l'heure de l'assaut, ou encore comment son bastion fut défendu³²⁴. Ainsi, si contrairement à d'autres officiers comme le capitaine Fay, le récit d'Andreï Ershov fut certes plus décousu et mêla bien plus expérience personnelle et données tactiques, il reste que son témoignage apporte plus de précisions que celui d'Alexandre Pogosky.

Les témoignages de sous-officiers représentent bien, quant à eux, leur rôle charnière entre le corps des officiers et les soldats. Ainsi, si l'on prend les Mémoires du sergent Eckenfelder, qui s'engagea lors de la déclaration de guerre et fut promu sur le champ de bataille, il écrivit à propos de son premier combat d'importance :

Le 14 mars pour la première fois je fus témoin d'une formidable attaque. Nous étions de garde ce jour là à la tranchée en avant de la batterie 25 en face du bastion du Mât. Nous avions les anglais à notre droite. A 6 heures on ouvrit la tranchée devant Malakoff. 60 pièces de canon et obusier se mirent à tirer ; puis 10 000 français se mirent à attaquer les russes. De notre côté nous fîmes diversion en tirillant pendant toute la nuit. Le combat fut meurtrier. 1 800 russes restèrent sur le terrain et nous gardâmes l'avantage, n'ayant perdu que 800 hommes. Mon sergent de subdivision nommé Lavaut fut grièvement blessé par un coup de feu. Quant à moi, comme le descendais de garde, on

³²¹ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядь его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], *op. cit.*, pp.27-29.

³²² Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, pp.85-88.

³²³ Alexandre Pogosky, *Старики - Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans – Récits de la Guerre de Crimée], *loc. cit.*

³²⁴ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, pp.124-128.

vint me dire « Bonjour Caporal ! On venait en effet de me nommer caporal à la 3^o compagnie du 1^{er} Bataillon.³²⁵

On y voit ainsi un niveau de détails sur les opérations que l'on peut rapprocher de celui de l'officier d'artillerie Andreï Ershov avec en supplément quelques informations essentielles comme le nombre de pièces d'artillerie et d'hommes engagées ou encore la mission de son unité. Par comparaison, chez le sergent-major d'infanterie de marine, qui par sa fonction était plus proche des officiers, les données tactiques furent plus fournies, notamment celles à une échelle dépassant sa propre unité. Ainsi, pour la bataille d'Inkerman, il fut à même de parler dans les grandes lignes de l'attaque russe du camp anglais, mais aussi de formuler une hypothèse sur l'existence d'un ascendant moral des Français sur leurs adversaires, du fait que leur arrivée renversa le cours de la bataille³²⁶. Ce témoignage du sergent-major d'infanterie de marine fait suite à celui portant sur la sortie de la garnison russe où le rôle de son bataillon ainsi que l'impact du feu russe sur les troupes françaises sont exposés de façon détaillée³²⁷.

Mais si l'on peut effectivement distinguer une vraie différence entre soldats et officiers sur leur capacité à analyser une bataille dans ses aspects techniques, le corps des officiers offre-t-il, quant à lui, une certaine uniformité dans l'analyse de ces combats ? La question peut en effet légitimement se poser, car un officier d'état-major, supérieur ou général, dispose en théorie d'informations plus détaillées sur les combats qu'un commandant de compagnie ou de bataillon plongé dans la mêlée. À première vue, cette hypothèse pourrait n'être que validée à la lecture des témoignages du général Totleben, du capitaine Fay, du lieutenant-colonel Lebrun ou encore du lieutenant-colonel Montaudon, tant ces témoignages nous permettent de comprendre les grandes batailles de la campagne de Crimée. Pourtant, il existe des contre-exemples. Ainsi, Dimitri Stolypine, qui écrivit pourtant ses Mémoires bien après la guerre et qui fut, pour rappel, aide de camp du général Wrangen, nous en apprend moins sur le déroulement de la bataille de Tchernaiïa que le lieutenant Cullet qui, à ce sujet, offrit à ses lecteurs un récit de cette bataille du même niveau que celui du lieutenant-colonel Lebrun. Le jeune officier rapporta ainsi le déroulement des opérations comme lors du passage suivant :

Nos soldats ont tiré chacun plus de cent vingt coups de fusils, les canons échauffés brûlent les mains, les bras sont rompus notre feu mollit peu à peu.

Les officiers russes saisissent habilement l'occasion, les tirailleurs de nos flancs réunis commencent à pénétrer par les ouvertures du bord de la rivière, et devant nous l'épaisse colonne, qui s'est ébranlée tout de bon, marche d'un pas rapide droit au parapet.

³²⁵ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

³²⁶ Anonyme, *Journal d'un Sous-Officier d'Infanterie de Marine à l'Armée d'Orient (1854-1855)*, op. cit, pp.48-49.

³²⁷ *Ibid.*, pp.45-47.

Le torrent grossit en s’avançant, les hurlements sauvages retentissent, la horde de grenadiers russes saute dans le fossé, escalade le parapet et envahit la tête du point par tous les côtés à la fois.³²⁸

À travers ce cours extrait, celui qui n’était alors qu’un jeune lieutenant nous donne de nombreuses indications techniques : des Français fatigués par un long combat, la réaction russe à la vue de cet affaiblissement et l’arrivée jusqu’au choc.

Ce simple contre-exemple nous amène ainsi à réfléchir sur un dernier point : le rôle du temps entre l’événement raconté et la période à laquelle le témoignage fut écrit. Le temps est une donnée essentielle selon nous, lorsque l’on se penche sur l’étude du témoignage personnel, car avec son passage, la mémoire se brouille et le souvenir se déforme pour devenir de plus en plus personnel et éloigné du déroulement réel de l’événement rapporté. Le travail d’Elizabeth F. Loftus est ainsi très éclairant à ce sujet³²⁹. Mais si le temps peut donc avoir un impact négatif sur la mémoire du combattant concernant son expérience personnelle, surtout s’il n’a plus à sa disposition des écrits datant des faits relatés, il lui permet aussi de pouvoir se renseigner sur la guerre qu’il eut à mener et de s’instruire de connaissances nouvelles à son propos. Prenons par exemple les Mémoires du capitaine Fay, celui-ci indiqua s’être en partie basé sur les travaux du général Totleben pour la rédaction de ses propres souvenirs³³⁰. Le temps a donc joué un rôle fondamental pour la rédaction de son témoignage qui aurait très certainement pu être beaucoup moins détaillé que la version proposée à ses lecteurs. Mais à l’inverse, un combattant n’ayant pu profiter de ces informations nouvelles et devant se fier à sa seule mémoire put oublier certains détails avec le temps. C’est notamment l’hypothèse que nous pouvons émettre à propos du soldat Podpalov qui, même s’il ne fut qu’un simple soldat, ne livra pas un témoignage très détaillé de son siège de Sébastopol cinquante ans plus tard.

Ainsi, trancher cette question de l’apport du temps sur les connaissances tactiques des batailles du témoin nous paraît difficilement quantifiable et déterminable. Il paraît très probable que certains comme le capitaine Fay, le général Totleben ou encore Ivan Krassovsky — dont le témoignage se centra sur la bataille de la Tchernaiïa et serait basé sur des archives s’ajoutant à ses souvenirs selon ses dires³³¹ — purent parfaire leurs connaissances techniques des batailles

³²⁸ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.208-209.

³²⁹ Citons pour exemples deux articles parus respectivement en 2014 et 2016 dont elle fut co-auteure : Lawrence Patihis, Lavina Y. Ho, Ian W. Tingen, Scott O. Lilienfeld, & Elizabeth F. Loftus, Are the “Memory Wars” Over? A Scientist-Practitioner Gap in Beliefs About Repressed Memory. *Psychological Science*, 25(2), 2014, 519–530. DOI : <https://doi.org/10.1177/0956797613510718>; Kevin J. Cochran, Rachel L. Greenspan, Daniel F. Bogart, Elizabeth F. Loftus, Memory blindness: Altered memory reports lead to distortion in eyewitness memory. *Mem Cognit.*, 44(5) 2016, DOI : <https://doi.org/10.3758/s13421-016-0594-y>

³³⁰ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition* –, *op. cit.*, pp.VI-VII

³³¹ Ivan Krassovsky, *Из воспоминаний о войне 1853-1856 годов* [Mémoires de la guerre de 1853-1856], Moscou : Imprimerie Rodzevitch, 1874, p.3.

de la campagne de Crimée ; cependant, rien n'est moins sûr pour d'autres témoins comme Andreï Ershov ou Marie-Octave Cullet.

Que nous montrent finalement l'ensemble de ces exemples ? Et bien que si le grade semble avoir fortement joué un rôle sur la capacité des combattants français comme russes à apporter des détails techniques à leurs récits de bataille, ni la fonction ni la période de rédaction ne semblent avoir joué un rôle déterminant. La capacité à retranscrire des données tactiques sur les grands engagements de la campagne de Crimée semble ainsi être bien plus le fruit de l'instruction militaire et du réseau de connaissances du militaire plutôt que sa fonction au moment de la campagne et du poids des années. Vient ainsi le moment de s'intéresser à cette instruction militaire et au cadre théorique qui servit à ces hommes pour parler de tactique dans leurs récits.

2.2.2. L'armée française de 1854

L'armée française, qui s'apprête à envoyer en 1854 des troupes au secours de la Sublime Porte, est l'héritière d'une triple influence : celle de la Restauration, celle des guerres napoléoniennes et celle de l'expérience algérienne. L'héritage napoléonien s'est tout d'abord manifesté par le maintien d'apports structurels pour les armées en campagne et par les anciens généraux et maréchaux de l'empereur qui jouèrent un rôle dans l'armée de la Restauration puis de la monarchie de Juillet. Ainsi, la division et le corps d'armée, deux innovations napoléoniennes créées ad hoc en temps de guerre, furent conservés par les chefs militaires. Ce système avait alors pour inconvénient d'empêcher à l'armée un déploiement rapide à la déclaration de guerre, puisqu'elle ne disposait d'aucun organe divisionnaire et devait donc prendre le temps de s'organiser³³². Ces subdivisions d'armée, imaginées par l'empereur pour bénéficier de plusieurs colonnes interarmes afin de brouiller la lecture du mouvement de l'armée et d'augmenter la mobilité de l'armée, étaient en effet devenues la norme des armées européennes dès les guerres napoléoniennes³³³. Ainsi, l'armée d'Orient qui débarque en Crimée en septembre 1854 s'articule en quatre divisions d'infanterie de structure et d'effectifs équivalents, avec une artillerie et une cavalerie de réserve³³⁴. Cette armée va ensuite monter en puissance pour disposer de deux corps dans les premiers jours d'octobre 1854 : un corps de

³³² William Serman et Jean-Paul Bertaud, *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, Fayard, 1998, p.245

³³³ Hervé Drévilion et Olivier Wieviorka, *Histoire militaire de la France. I. Des Mérovingiens au Second Empire*, Paris : Perrin/ Ministère des Armées, 2018, pp.479 et 595.

³³⁴ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1], *op.cit*, p.7.

siège composé uniquement de divisions d'infanterie et un corps d'observation regroupant des divisions de cavalerie et d'infanterie³³⁵.

Du côté de l'apport des anciens généraux, il se manifeste par leur place dans la hiérarchie militaire, influençant la pensée militaire française par leurs écrits. Cependant, comme le rappelle Émile Wanty, ces généraux du Premier Empire durent attendre l'arrivée de la monarchie de Juillet pour exprimer ouvertement leur point de vue sur les campagnes napoléoniennes — tout comme les études de ces mêmes campagnes —, Marmont attendant par exemple 1845³³⁶. Ces écrits sont cependant centrés sur l'analyse du chef de guerre que fut Napoléon I^{er}, avec une remise en cause de la légende napoléonienne, en mettant en avant le « dédain » de l'empereur pour « les vies humaines »³³⁷. Ces écrits, en plus des témoignages et de l'imaginaire créé par les victoires de l'empereur, sont le cœur de cette influence napoléonienne sur la conception de la bataille chez les militaires français de la première moitié du XIX^e siècle.

Cette influence va peu changer, car, à partir de la seconde Restauration, l'armée se fige et la pensée militaire française se sclérose, avec un retour à la discipline stricte qui ne permit pas l'émergence d'un Jomini ou d'un Clausewitz et d'une réflexion sur la guerre. En effet, comme le rappelle, là encore, Émile Wanty, l'armée du Premier Empire ne s'était pas illustrée par la discipline de ses troupes, poussant la Restauration à orienter la formation du soldat vers un retour à une obéissance passive comme sous l'Ancien Régime. Cela passa notamment par le retour au règlement de 1791 et au drill à la prussienne de Frédéric II, vidant la pensée militaire nationale de toute substance³³⁸. Ce retour strict à la discipline, va enfermer petit à petit le corps des officiers et les chefs de l'armée dans une routine de garnison et les éloigner des sous-officiers et militaires du rang. Comme le rapportent William Serman et Jean-Paul Bertaud, les chefs militaires et politiques actèrent l'intérêt d'avoir des militaires du rang avec une instruction élémentaire, mais se refusèrent à tout projet de démocratisation de l'armée — projet soutenu par le maréchal Gérard — qui aurait ouvert trop de perspectives d'avancement aux sous-officiers³³⁹.

Or, en limitant les perspectives d'avancement pour les soldats et les sous-officiers en créant un plafond de verre, l'armée se privait d'un renouvellement social du corps des officiers,

³³⁵ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.238.

³³⁶ Émile Wanty, *L'art de la guerre. 2. De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, Verviers : Editions Gérard et cie, collection « Marabout université », 1967, pp.9-10.

³³⁷ *Ibid.*, pp.10-11.

³³⁸ *Ibid.*, pp.6-7.

³³⁹ William Serman et Jean-Paul Bertaud, *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, op. cit, p.239.

lequel s'était pourtant montré utile lors des guerres de la Révolution et de l'Empire. Tous ces facteurs firent que les officiers, tout particulièrement ceux de la cavalerie et de l'infanterie, n'étaient pas poussés à réfléchir sur les questions tactiques et stratégiques, leur formation privilégiant l'apprentissage en corps de troupe ; et seuls les officiers du génie et de l'artillerie étaient mieux instruits étant donné la nature scientifique de leurs spécialités³⁴⁰. Tout cela fit que la bataille était toujours conçue selon les normes des guerres napoléoniennes, sans prendre en compte les innovations technologiques et favorisant le choc au feu³⁴¹. Pourtant, l'armée participa, nous l'avons déjà évoqué, à des combats en Europe : l'expédition d'Espagne de 1829, l'expédition de Morée en 1827, la mobilisation de 70 000 hommes pour se porter au secours des Belges contre les prétentions néerlandaises en 1832 ; combats auxquels s'ajoute la conquête de l'Algérie qui mobilisa une part importante de l'armée³⁴². Ces diverses campagnes auraient pu faire émerger de nouveaux penseurs pouvant permettre l'évolution de la conception de la guerre et surtout de la bataille en France. Ce fut d'ailleurs le cas avec l'Algérie qui mit en avant le général Bugeaud que Dimitry Queloz, dans son *De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance*, range dans la catégorie des bons penseurs militaires français de cette période au côté de Gouvion-Saint-Cyr et Rognat³⁴³. Mais ces réflexions se perdirent et n'atteignirent pas les officiers, du fait de la sclérose intellectuelle et de l'empêchement des officiers à réfléchir à ces questions et de l'absence d'une « véritable école militaire » comme la qualifie Dimitry Queloz³⁴⁴. Ce dernier rappelle d'ailleurs que si une école d'application d'état-major est créée par Gouvion-Saint-Cyr, les officiers qui en sortirent étaient incapables de mener à bien leur fonction, c'est-à-dire la conduite opérationnelle des armées³⁴⁵. Cette incapacité s'explique d'ailleurs par l'absence d'un état-major général permanent qui se serait chargé de l'élaboration d'une doctrine.³⁴⁶

Si lors leur formation et de leur service en métropole, les officiers, et notamment les officiers généraux, n'étaient pas poussés à réfléchir à la guerre européenne, à la bataille en rase campagne et au combat en général, ils pouvaient cependant s'exercer au commandement sous le feu en Algérie. En effet, depuis l'expédition d'Alger lancée à la toute fin du règne de Charles X, l'Armée française se vit engagée dans un long processus de conquête coloniale armée

³⁴⁰ *Ibid.*, pp.239-240.

³⁴¹ *Ibid.*, p.308.

³⁴² André Corvisier (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, Paris : Presses Universitaires de France, 1992, pp.501-505.

³⁴³ Dimitry Queloz, *De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance : la tactique générale de l'armée française, 1871 – 1944*, *op. cit.*, p.42.

³⁴⁴ *Ibid.*

³⁴⁵ *Ibid.* p.43.

³⁴⁶ André Corvisier, *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, *op. cit.*, p.483.

gourmande en effectifs³⁴⁷. Ainsi, Bugeaud disposa en 1844 de 106 000 hommes lors de son retour en Algérie³⁴⁸. Ces effectifs sont importants puisqu'il s'agit là du tiers des effectifs de l'Armée à cette période, ce qui impose un roulement régulier des unités vers le théâtre algérien³⁴⁹. Le nombre d'hommes déployés en Afrique retombe certes dans les années qui suivent, mais reste important avec, en 1854, 71 237 hommes sur place pour une armée de 376 101 soldats, sous-officiers et officier, c'est-à-dire environ 19 % des effectifs³⁵⁰.

Cette importance des effectifs employés nécessitait un roulement des troupes et permettait aux militaires français, en particulier les officiers, de faire l'expérience du feu et du combat, car, toujours en 1845, 90 % des effectifs de l'armée d'Afrique étaient constitués de troupes détachées de la métropole³⁵¹. Cependant, il s'agit là d'une guerre coloniale dont les principes diffèrent fortement de la guerre européenne, ce dont Bugeaud est d'ailleurs conscient³⁵². Pourtant, l'Algérie forge l'expérience des officiers qui combattirent en Crimée, qu'ils fussent officiers subalternes, supérieurs ou généraux. Ces hommes furent d'ailleurs engagés en Algérie au moment où se transforme la tactique française pour cette conquête, passant d'une armée lourde, organisée pour un combat sur le sol européen et faisant face à d'importantes difficultés sur un théâtre algérien complètement différent, à une troupe formée en colonnes légères et attaquant sur les points faibles de l'adversaire³⁵³. La conquête de l'Algérie de fait, crée, comme le souligne Vincent Joly, une sous-culture militaire où la discipline est moins stricte, où l'avancement est rapide et où la moindre escarmouche est vue comme une bataille digne d'Austerlitz. Cette sous-culture algérienne s'accompagne par ailleurs d'une envie de s'illustrer dans des actions absurdes telle que Sidi Brahim³⁵⁴.

Ainsi, la bataille et la guerre européenne sont en France, perçues par les militaires comme un mélange entre d'une part un héritage napoléonien, mais figé par la sclérose intellectuelle et, d'autre part, l'apport algérien qui donne à l'armée française l'élan et la vitesse qui la caractérise en Crimée. Cela donne une image très particulière de la bataille dans la pensée militaire française. Empreinte de romantisme et de nostalgie napoléonienne, la bataille a cependant perdu avec la conquête de l'Algérie son image de combat décisif avec d'importants

³⁴⁷ *Ibid.*, pp.501-505.

³⁴⁸ Vincent Joly, *Guerres d'Afrique. 130 ans de guerres coloniales. L'expérience française*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009, p.62.

³⁴⁹ *Ibid.*, p.64.

³⁵⁰ Henri Ortholan, *L'armée du Second Empire : 1852-1870*, Saint-Cloud : Éditions SOTECA/Napoléon III, 2010, pp.93-94.

³⁵¹ Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris : Editions du CNRS, 2010, p.83-84.

³⁵² Vincent Joly, *Guerres d'Afrique. 130 ans de guerres coloniales. L'expérience française*, *op. cit.*, p.68.

³⁵³ *Ibid.*, pp.55-56.

³⁵⁴ *Ibid.*, pp.63-64.

effectifs, car, mis à part les prises d'Alger et de Constantine, ainsi que la bataille de l'Isly, les combats sont modestes, mais qualifiés de batailles. Cela explique d'ailleurs l'importance qu'eut, dans les témoignages par rapport à la réalité, le combat nocturne du 23 au 24 février dont nous avons parlé dans le chapitre précédent³⁵⁵. Par conséquent, les généraux français de Crimée n'avaient pas l'expérience du commandement d'une force aux effectifs supérieurs à une brigade voire à une division. La conception de la bataille néglige par ailleurs l'importance du feu, restant sur les leçons tirées des guerres napoléoniennes, sans prendre en compte l'arrivée de nouveaux matériels d'artillerie et d'armes d'infanterie comme les carabines à canon rayé et la balle Minié pourtant adoptées dans les années 1840³⁵⁶. Emile Wanty ne relève qu'un seul général français qui prit en compte l'importance du feu : « Un seul chef tout au moins tenait compte des effets du feu : le maréchal de Saint-Arnaud, commandant en chef de l'armée française d'Orient. Ses « Instructions » sont « assez remarquables. »³⁵⁷ Notons d'ailleurs que les Russes furent au courant de ces « Instructions », que le prince Menchikov commenta³⁵⁸. Et, de fait, les batailles, à l'exception de celle de l'Alma où commanda Saint-Arnaud, seront des assauts massifs à la baïonnette comme lors des guerres napoléoniennes, se basant sur la rapidité de l'infanterie à monter à l'assaut. Lors de la prise de la tour Malakoff par exemple, le soldat russe Podpalov raconte avoir vu les Français arriver en masse contre la tour³⁵⁹. Or, si la défense avait été prête à ce moment-là, les Français auraient pu être écrasés sous le feu de la place comme lors de leur tentative du 18 juin.

2.2.3. L'armée russe et la bataille

L'armée russe de 1854, qui s'apprête à livrer bataille en Crimée après déjà dix mois de guerre sur le Danube et dans le Caucase, est fragile malgré ses effectifs et ses matériels importants. Héritière des guerres napoléoniennes comme sa consœur française, l'armée de l'empereur Nicolas Ier est par sa taille la plus grande d'Europe, avec des effectifs théoriques de 1 630 000 soldats dont 870 000 étaient effectivement en armes au sein de la Marine et de

³⁵⁵ cf. : chapitre 1, pp.43-45.

³⁵⁶ André Corvisier, *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, op. cit, p.486.

³⁵⁷ Émile Wanty, *L'art de la guerre. 2. De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, op. cit, p.15.

³⁵⁸ Nicolas Guersevanov, *Несколько слов о действиях русских войск в Крыму в 1854 и 1855 годах* [Quelques mots sur les actions des troupes russes en Crimée en 1854 et 1855], Paris : Dumaine 1867, « Тактическое превосходство французовъ въ кампанію 1854 и 1855 года » [Tactiques de l'infanterie française dans la campagne de 1854-1855], pp.69-106.

³⁵⁹ Vassily Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853-4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], op. cit, pp.19-21.

l'Armée, cette dernière disposant de 770 000 hommes sous les armes et un effectif théorique maximal de 930 000 hommes en comptant les réservistes³⁶⁰. Pour gérer cette masse imposante d'hommes, l'armée impériale, qui avait repris le système d'endivisionnement des unités régimentaires, le maintint en temps de paix³⁶¹. Cette organisation permanente permit notamment à l'armée de Nicolas Ier, de se mobiliser certainement plus rapidement que l'armée française dont nous avons évoqué la difficulté à se mettre sur le pied de guerre, et a sans doute permis aux généraux russes de s'exercer régulièrement au commandement et à la gestion d'unités nombreuses et dotées d'une artillerie importante. À cette organisation moderne de son armée, s'ajoute, comme héritage de l'épopée napoléonienne, la présence de penseurs militaires à la cour du tsar, dont un de premier plan, en la personne du Suisse Jomini qui avec Clausewitz fut l'un des grands penseurs de la stratégie qui marquèrent le XIX^e siècle avec son *Précis de l'art de la guerre*³⁶². Cet auteur prolifique publia en 1863, une *Étude diplomatique sur la guerre de Crimée*, en deux tomes, publiés en 1863. Cette étude rencontra un certain succès, puisqu'elle fut rééditée en 1874³⁶³. Cette puissante armée, bien organisée et disposant de stratèges, fut très active, car elle continua à servir l'influence russe en Asie, tout en menant des opérations de conquête, puis de pacification dans le Caucase, et cela en gardant suffisamment de troupes pour des opérations en Europe³⁶⁴. Ainsi, ce vaste réservoir permit de maintenir les opérations que nous venons de mentionner, tout en réprimant les mouvements indépendantistes polonais, en menant une guerre contre l'Empire ottoman en 1828 ou en écrasant la révolte hongroise de 1848³⁶⁵.

Cependant, malgré cette puissance apparente, cette armée souffre de carences qui nuisirent gravement à son efficacité lors de la campagne de Crimée et, tout particulièrement lors des batailles qui la jalonnèrent. Ainsi, tout d'abord, la discipline est le maître mot de l'armée impériale, sans remise en cause du pouvoir politique³⁶⁶. Et, de fait, l'armée russe dans son essence reste celle pensée par Pierre le Grand et s'est figée petit à petit dans son organisation et sa hiérarchie basée sur la naissance et non sur la compétence. Ces aspects furent d'ailleurs dénoncés par le capitaine Chodasiewicz dans son témoignage, peut-être de façon exagérée par rapport aux autres témoins militaires de la campagne de Crimée, probablement à cause du

³⁶⁰ Robert Wilkinson-Latham, *Uniforms and weapons of the Crimean War*, London: Batsford, 1977, p.72.

³⁶¹ *Ibid.*, p.74.

³⁶² Antoine Henri de Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Osnabrück : Biblio, 1973.

³⁶³ Antoine Henri de Jomini, *Études diplomatiques sur la guerre de Crimée (1852 à 1856). Deux tomes*, Paris : C. Tanera, 1874 [1863].

³⁶⁴ Iaroslav Lebedynsky, *La conquête russe du Caucase 1774-1864*, Chamalières : Lemme EDIT, 2018, pp.25-44.

³⁶⁵ Marie-Pierre Rey, *Le dilemme russe : La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Paris : Flammarion, DL, 2002, pp.157-160

³⁶⁶ Émile Wanty, *L'art de la guerre. 2. De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, op. cit, p.8.

parcours atypique de cet officier³⁶⁷. Il dénonça par exemple la brutalité et la vénalité des officiers qu'il eut à côtoyer, rapportant que la troupe le leur rendait bien, puisque plusieurs cadres furent victimes de tirs fratricides de la part de leurs propres hommes³⁶⁸. Cette copie de la société civile au sein de l'armée avait par ailleurs pour conséquence, en plus de la violence des cadres et de la discipline draconienne, de bloquer l'avancement.

Ce système hérité du tsar Pierre Ier — il s'agit de la table d'avancement nobiliaire —, une discipline draconienne et les mesures prises par Nicolas Ier à la suite du soulèvement décembriste firent que l'armée russe, malgré la présence d'Antoine Jomini dans ses rangs, connut également une certaine sclérose intellectuelle. Les officiers subalternes n'étaient par exemple pas formés à réfléchir sur des questions stratégiques et tactiques, tandis que leurs supérieurs se voyaient attribuer des postes en fonction de leurs liens avec la cour³⁶⁹. Cette organisation hiérarchique, que l'on retrouve alors dans les autres armées européennes, notamment en Prusse ou encore en Angleterre, y amena aussi une certaine sclérose intellectuelle, comme en France. Mais à celle-ci, s'ajoutaient deux autres handicaps qui lui étaient propres : en effet, comme le mentionne Robert Edgerton, lorsque la guerre de Crimée éclata, la troupe russe était surtout formée à la parade et les soldats du tsar avaient besoin de deux fois plus de temps que leurs homologues britanniques pour recharger leurs armes³⁷⁰. La vétusté du matériel s'illustre elle, par le manque de fiabilité d'un grand nombre de fusils. Ainsi, toujours selon Robert Edgerton, un régiment envoyé en Crimée se retrouva avec 1400 fusils défectueux sur 1991³⁷¹.

Cela nous amène à la conception stratégique et tactique d'une bataille par l'armée russe. Ses forces et ses faiblesses l'amènèrent à développer une doctrine d'emploi de ses forces en droite ligne de l'expérience des guerres napoléoniennes. Comme au temps de Napoléon Ier, les régiments sont déployés en maintenant leur cohésion divisionnaire, avec pour objectif, selon Robert Wilkinson-Latham, d'optimiser l'efficacité des régiments³⁷². La bataille est ensuite envisagée selon la position de l'armée russe au début de l'engagement : défensive ou offensive.

³⁶⁷ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege op. cit.*, pp.242-246.

Officier déserteur de l'armée de Nicolas Ier, le capitaine Robert Chodasiewicz passa en effet, au service de l'armée britannique suite, selon ses dires, à de nombreuses vexations de la part de ses camarades et de sa hiérarchie du fait de ses origines polonaises. Voir : Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, Londres: Murray, 1856, pp.242-246.

³⁶⁸ *Ibid.*, p.25.

³⁶⁹ Clive Ponting, *The Crimean War —The Truth Behind the Myth —*, *op. cit.*, pp.27-28.

³⁷⁰ Robert Edgerton, *Death or glory: The legacy of the Crimean war*, Boulder (Colo.), Oxford : Westview press, 1999, p.59.

³⁷¹ *Ibid.*, p.58.

³⁷² Robert Wilkinson-Latham, *Uniforms and weapons of the Crimean War*, *op. cit.*, p.74.

En cas de bataille défensive, la tactique prévue par l'armée russe était de tenir une position facilitant la défense, en la renforçant de retranchements et en profitant des couverts, ainsi qu'en établissant des redoutes pour l'artillerie. Cette tactique, se basant sur une défense solide et l'habileté des artilleurs et sapeurs russes, reprend en fait, le plan du général Koutouзов lors de la bataille de Borodino³⁷³. Le plan de bataille du prince Menchikov reprenait cette conception de la bataille défensive, puisque, comme le rapporte notamment le capitaine Anitchkov, les troupes étaient déployées sur les crêtes dominant la rivière, avec les tirailleurs placés à couvert dans les vignes³⁷⁴. En revanche, les batailles offensives étaient envisagées par le commandement russe comme une marche sur l'ennemi pour le culbuter par une charge à la baïonnette après le tir d'une salve.

Avec cette conception de la bataille, les généraux russes pouvaient ainsi espérer une victoire grâce au surnombre, en jouant la carte de l'effet de masse et de l'impact psychologique que peut avoir le corps à corps pour l'adversaire³⁷⁵. Cette approche de la bataille, que l'on pourrait comparer à celle des généraux de la Révolution lors des premières guerres de coalition contre la France révolutionnaire, ne prenait cependant pas en compte l'amélioration des armes à feu, chose là encore commune avec l'armée française de cette première moitié du XIX^e siècle. Il est intéressant de noter que, contrairement à l'armée française, l'armée impériale russe ne subit pas l'influence de ses guerres coloniales dans sa conception de la bataille. En effet, l'armée russe ne tint pas compte des leçons de la conquête du Caucase par exemple, là où l'armée française mit en place une doctrine fondée sur l'élan et la rapidité du soldat, à la suite de son expérience algérienne³⁷⁶. Ce désintérêt pour les apports que pourraient avoir ces conquêtes dans le Caucase ou en Asie centrale s'explique par le désamour des officiers russes pour ce type de théâtre. En effet, comme l'explique Jacques Frémeaux dans son *De quoi fut fait l'empire* :

Bien que n'étant pas soumis aux mêmes contraintes, tous les officiers ne partent pas de leur plein gré. Pour certains, le service colonial se confond avec l'exil. C'est le cas pour nombre d'officiers russes, en fonction des péripéties des répressions politiques. Après la tentative d'insurrection militaire de décembre 1825, soixante officiers et 2 400 soldats ont ainsi été envoyés dans les garnisons du Caucase. Ils sont suivis de bien d'autres, notamment de cadres de l'armée polonaise. Parfois aussi il sanctionne l'incompétence, ou du moins fournit l'occasion de prendre un nouveau départ dans une carrière compromise...³⁷⁷

Ainsi, là où pour l'armée française, la conquête coloniale fut vue comme une opportunité de s'illustrer au combat, et de connaître un avancement rapide, le théâtre colonial étant aux yeux

³⁷³ Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, Paris : Armand Colin, 2012, pp.149-151

³⁷⁴ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part. 1], *op.cit.*, pp.13-16.

³⁷⁵ Robert Edgerton, *Death or glory: The legacy of the Crimean war*, Boulder (Colo.), *op. cit.*, p.59.

³⁷⁶ *Ibid.*, p.53.

³⁷⁷ Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p.96.

des officiers russes une punition, ceux-ci bloquèrent ce retour d'expérience. Ainsi, comme l'armée française, l'armée russe s'engagea dans la guerre de Crimée avec une approche de la bataille relativement similaire à celle qui était en vogue à l'époque de Napoléon Ier, mais, avec une pensée militaire sclérosée, non renouvelée par conservatisme dans le cas russe, et par manque d'organes de réflexion stratégique chez les Français. Cependant, comme nous avons pu le voir au travers de la première partie de ce chapitre, là où l'armée française sut insuffler une certaine nouveauté dans la bataille, notamment avec les instructions de Saint-Arnaud sur l'emploi de l'infanterie, et en dynamisant le combat d'infanterie, l'armée russe n'innova pas dans son emploi des forces sur le champ de bataille, en privilégiant le déploiement en gros bataillons. De plus, les généraux russes n'eurent pas non plus de véritables occasions — pour la génération ayant servi en Crimée — de commander au feu des effectifs supérieurs à l'échelon divisionnaire. Tous ces paramètres expliquent les pertes importantes et le manque de coordination des différentes unités russes lors de la bataille d'Inkerman notamment. En effet, lors de cette dernière, les divisions russes se gênèrent lors de l'attaque du campement anglais et leur masse fit qu'elles subirent de lourdes pertes face au feu allié, ce qui montre la vulnérabilité de telles méthodes de combat³⁷⁸.

2.2.4. Une vision européenne

Comme les armées françaises et russes, les armées des autres grandes puissances européennes ne connurent pas d'affrontements majeurs et continuèrent de fait à envisager la bataille et la guerre européenne selon les enseignements des guerres napoléoniennes, tout en reprenant pour certaines, de vieilles habitudes d'avant cette période. Ainsi, pour l'armée britannique, troisième principale force armée déployée en Crimée, Émile Wanty écrit :

En Angleterre, l'armée se recrutait par le mercenariat et se caractérisait par une discipline de fer. On y devait officier par les écoles militaires d'armes, très rarement par les cadres ou encore par achat d'une place d'enseigne. Jusqu'au grade de lieutenant-colonel inclus, on pouvait vendre son grade ou acheter le grade supérieur. Au sens plein les officiers étaient propriétaires de leur grade ; ce système singulier épargnait à l'Etat la charge des retraites.³⁷⁹

On retrouve, dans ce bref résumé, les caractéristiques de l'armée britannique de Crimée, composée de soldats professionnels et sous contrat, avec un recours au mercenariat en cas de besoin. Les officiers, propriétaires de leur grade, se comportèrent différemment de leurs homologues français pendant la campagne, en faisant venir leurs femmes ou comme lord Cardigan — le commandant de la brigade de cavalerie légère britannique — dormant à bord de

³⁷⁸ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1], *op.cit*, pp.76-84.

³⁷⁹ Émile Wanty, *L'art de la guerre. 2. De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, *op. cit*, p.8.

leur yacht, loin de leurs hommes³⁸⁰. Leur approche de la bataille est elle aussi très liée à l'approche qu'en faisaient les chefs militaires des guerres napoléoniennes, et s'illustre notamment par la nomination de lord Raglan à la tête de l'armée britannique d'Orient, ce dernier ayant été l'aide de camp du duc de Wellington à Waterloo ! Pourtant, comme la France et la Russie, l'Angleterre se trouvait impliquée dans des guerres coloniales, notamment aux Indes, mais comme l'armée russe, n'en profita pas pour apporter de la nouveauté dans sa conception de la bataille. Cette vision anachronique de la bataille par l'armée britannique se retrouve lors de la bataille de l'Alma où les positions russes sont attaquées au pas de marche³⁸¹.

L'armée autrichienne, elle, semble avoir appris de ses défaites successives face à la Grande Armée, en se réorganisant et en donnant plus d'indépendance au haut commandement³⁸². Elle fut par ailleurs une armée active en intervenant régulièrement en Italie et en devant lutter pour l'intégrité de l'empire lors du soulèvement hongrois. Mais ce furent finalement les Prussiens qui innovèrent le plus dans l'approche théorique et pratique de la bataille aux échelons tactiques et stratégiques. En effet, si les armées prussiennes n'entrèrent en action que lors de l'unification allemande, à partir des années 1860, et n'avaient pas d'expérience de la bataille, elles furent victorieuses sur l'armée française en 1870³⁸³. Ce renouvellement de l'approche théorique et pratique de la guerre et de la bataille fut permis par la diffusion des théories de Clausewitz au sein du haut commandement grâce à l'existence d'une École de Guerre à Berlin et où le stratéliste enseigna en 1810³⁸⁴.

Ainsi, les armées françaises et russes se trouvaient en fait dans la norme européenne de la première moitié du XIX^e siècle sur la conception de la guerre et surtout de la bataille, car seule l'armée prussienne entama une révolution silencieuse à ce sujet, en partant des leçons tirées par Clausewitz sur la guerre napoléonienne. Les autres puissances continuaient à se baser sur le modèle napoléonien sans chercher à le remettre en cause, sans mise en perspective des avancées technologiques apportées par la Révolution industrielle. Si certaines spécificités nationales sont observables sur l'organisation de l'armée et l'approche de la bataille, force est de constater qu'elles étaient déjà présentes en 1815. La campagne de Crimée et ses batailles furent donc envisagées par la grande majorité des belligérants au travers d'un prisme théorique basé sur un tronc commun avec un point particulier pour la France qui assimila aussi certains

³⁸⁰ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.254.

³⁸¹ *Ibid.*, p.220.

³⁸² Émile Wanty, *L'art de la guerre. 2. De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, op. cit, p.9

³⁸³ *Ibid.*, p.14.

³⁸⁴ Martin Motte, « Carl von Clausewitz (1780-1831) », 2018, article initialement publié dans les *Cahiers du Collège d'enseignement supérieur de l'Armée de Terre*.

retours d'expériences venus du théâtre algérien. Cela nous permet ainsi de mieux comprendre les choix tactiques des commandants des différentes armées qui combattirent en Crimée, avec notamment, chez les Anglais et les Russes, des chefs vétérans de la dernière grande guerre qu'avait connue l'Europe jusqu'alors³⁸⁵.

2.3. La tactique dans le récit

Tout au long de ce chapitre, nous avons pu acter plusieurs points : premièrement, la microtactique se retrouve de manière plus ou moins partielle dans la grande majorité des témoignages de combattants de la campagne — nous parlons ici de ceux qui participèrent activement aux combats, les médecins, aumôniers et marins embarqués se trouvant mis à part —. Deuxièmement, les officiers furent les plus prolixes en la matière. Et, troisièmement, le prisme théorique au travers duquel ces hommes découvrirent la guerre européenne n'avait dans les faits, que très peu évolué depuis 1815. Si nous avons émis l'hypothèse, tout au long de ce chapitre, que ces éléments jouèrent un rôle structurant pour les récits de bataille, vient à présent le moment de se pencher sur les autres utilisations de ces éléments tactiques dans les témoignages. Car, face à ces batailles, ces hommes, et notamment les officiers, furent amenés à se questionner sur la différence entre les théories apprises en école et la réalité du champ de bataille. Chez les Français, la campagne de Crimée fut aussi, nous l'avons vu plus haut, un excellent laboratoire d'expérimentation quant à l'application de certaines pratiques issues du théâtre algérien. Il semble donc logique qu'il y eût réflexion de leur part sur les grands combats qui jalonnèrent le siège de Sébastopol.

Mais si la question de la capacité et l'envie des combattants de la campagne de Crimée à se questionner sur leur guerre coule de source, se posent aussi plusieurs autres interrogations : tout d'abord, ces aspects tactiques ne furent-ils employés qu'à des fins de pur exercice intellectuel et de structuration du récit ? Où peut-on observer une utilisation de ces données techniques du combat à des fins plus purement littéraires autres que structurantes ? Comme le soulignent Hervé Drévilion et Nicolas Offenstadt en conclusion de l'ouvrage *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIXe-XIXe siècle* dirigé par Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier, les récits de batailles ont bien souvent tendance à s'affronter en luttes idéologiques ou en effets de propagandes³⁸⁶. On retrouve ce phénomène dans l'étude du

³⁸⁵ Mikhaïl Gortchakov, Alexandre Menchikov et lord Raglan participèrent tous trois aux guerres napoléoniennes.

³⁸⁶ Hervé Drévilion et Nicolas Offenstadt, « Conclusion » In Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015, pp.275-2881, p.277.

général Totleben qui, en conclusion, souligna l'« *excellent esprit militaire de l'armée russe* » et l'« *irrésolution extrême des commandants-en-chefs de l'armée alliée* », mettant ainsi en avance cette idée de défense glorieuse de Sébastopol, tombée du fait de la supériorité matérielle des franco-britanniques³⁸⁷. Le témoignage gravant à un instant T la pensée de son auteur, son récit se voit ainsi influencer par son état d'esprit qui peut inconsciemment ou non, s'insérer dans un contexte idéologique précis. Il nous semble donc aussi pertinent de voir l'utilisation plus littéraire de la tactique dans les témoignages de bataille et de voir si des civils et militaires qui étudièrent ou assistèrent à la campagne de Crimée eurent des analyses similaires de ces batailles.

2.3.1. Comprendre sa guerre

Si les combattants de la campagne de Crimée structurèrent leurs récits de batailles avec l'emploi d'explications tactiques et de présentations du déroulement des combats, pour certains, notamment des officiers, cela s'accompagna d'une réflexion sur les actions menées sur le champ de bataille. S'interroger sur le combat que l'on vient de mener est en effet au cœur de la théorie militaire et permet de faire évoluer l'art de la guerre. Encore aujourd'hui, les armées analysent les manœuvres et combats pour comprendre les erreurs commises. Et pour prendre des exemples appartenant à la période qui nous intéresse, nous avons pu mentionner plus haut l'apparition d'ouvrages étudiant les guerres napoléoniennes et rédigés par d'anciens compagnons d'armes de l'empereur ou par certains de ses adversaires.

Première défaite russe depuis les guerres napoléoniennes, la guerre de Crimée fit perdre à l'Empire russe son statut de « gendarme de l'Europe » et écorna son prestige militaire, à la suite des sanglantes défaites d'Inkerman et de la Tchernaiïa. Le futur général de l'Union George B. McClellan, alors capitaine chargé d'accompagner l'armée française en Crimée comme observateur par son gouvernement, se montra ainsi très critique sur les tactiques appliquées par l'armée du tsar, les jugeant inadaptées en Crimée :

Les événements d'Inkermann et de Traktir semblent conduire à la conclusion que les Russes se sont déplacés en masses trop lourdes peu manœuvrables ; ce système tactique qui, sur de nombreux terrains, emporterait sans doute tout devant lui, s'il était suivi d'un déploiement rapide dans ces cas-là, les exposait à des pertes terribles, et rendait impossible ce développement efficace de la force numérique et de l'effort individuel qui était nécessaire pour l'emporter.³⁸⁸

³⁸⁷ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874, GoogleBooks, p.352. URL : <https://books.google.fr/books?id=tcKAAAIAAJ&printsec=frontcover&dq=inauthor:%22graf+%C4%96duard+Ivanovich+Totleben%22&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwip57Xwr47pAhWoy4UKHVABBIOQ6AEIKDAA#v=onepage&q&f=false>

³⁸⁸ George B. McClellan, *Report of the Secretary of War, communicating the report of Captain George B. McClellan, (First Regiment United States Cavalry.)*, Washington : A.O.P Nicholson, printer, 1857, GoogleBooks,

Cette défaite poussa ainsi certains militaires russes à se pencher sur ses causes et notamment sur les raisons des défaites successives de leurs troupes lors des engagements en rase campagne face aux troupes alliées. Ce fut notamment l'objectif de Nicolas Guersevanov dans son chapitre consacré aux tactiques employées par l'infanterie française en Crimée et qu'il jugea comme supérieure à l'infanterie russe en rase campagne :

Les troupes russes de la dernière campagne de Sébastopol se sont montrées courageuses, leurs chefs aussi vaillants qu'on pouvait l'attendre d'eux, et tous deux ont même dépassé les attentes et ont été encensés par les ennemis. Si le résultat de la campagne n'a pas été à la hauteur des attentes, c'est en raison de la supériorité tactique française, qui se traduit par l'alignement, le nombre de fusils à longue portée, l'instruction au tir, la gymnastique, l'expérience de la petite guerre et la capacité à prendre des positions. Cette suprématie a donné à l'ennemi l'occasion de nous vaincre lorsque nous battions en retraite dans la plupart des cas. C'est pourquoi, dans les tranchées où les deux camps ont essayé de s'approcher le plus près possible et en silence, où le front et la ligne devinrent flous, notre feu, notre baïonnette et notre fermeté ont fait basculer les combats en notre faveur.³⁸⁹

L'officier pointa ainsi en introduction de son chapitre les raisons de la défaite de l'infanterie russe qu'il développa par la suite, consacrant une partie sur la guerre en Algérie, une sur les troupes légères françaises, une sur le tir, etc. Il en profita par ailleurs pour montrer que face à de telles tactiques, les troupes russes, adeptes de la colonne d'attaque, furent écrasées par des Français bien plus capables d'utiliser le terrain grâce à leur doctrine³⁹⁰. On retrouve d'ailleurs ici une idée présente aussi dans l'étude du général Totleben dès son avant-propos : l'héroïsme des soldats du tsar dans cette guerre³⁹¹.

Pourtant si Nicolas Guersevanov et Édouard Totleben pointèrent du doigt l'idée d'un échec de la masse face au feu français³⁹², la grande majorité des témoignages pointèrent

p.10. URL : <https://books.google.fr/books?id=FjVFAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=the+seat+of+war+in+Europe&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwirrrjOopXpAhWu4YUKHWwQB7AQ6AEILzAB#v=onepage&q=the%20seat%20of%20war%20in%20Europe&f=false> Texte d'origine : « The events of Inkermann and Traktir seem to lead to the conclusion that the Russians moved it too heavy and unwieldy masses; this system of tactics, which would on many fields, no doubt, carry all before it, if followed by rapid deployment, in these cases exposed them to terrible losses, and rendered impossible that effective development of numerical force and individual ertion which was necessary to carry the day. »

³⁸⁹ Nicolas B. Guersevanov, *Nесколько слов о действиях русских войск в Крыму в 1854 и 1855 годах* [Quelques mots sur les actions des troupes russes en Crimée en 1854 et 1855], *op. cit.*, pp.69-70. Texte d'origine : « Русскія войска въ прошедшую Севастопольскую кампанію показали себя столь же храбрыми, начальники ихъ столь же доблестными, сколько можно отъ нихъ ожидать, и тѣ и другіе даже превзошли ожиданія и стяжали идивленіе враговъ. Если исходъ кампаніи не соотвѣтствовалъ надеждамъ то причиною тому было тактическое превосходство французовъ, заключавшееся въ строеъ, числѣ ружей дальняго полета, искусствѣ стрѣлять, гимнастикѣ, привычкѣ къ малой войнѣ и умѣнни занимать позиціи. Превосходство это давало непріятелю возможность въ большей части случаевъ одолѣвать насъ въ полѣ. За то въ траншеяхъ, гдѣ враждующія стороны старались подходить другъ, в другу какъ можно ближе и скрытно, гдѣ штуцеръ и строй утрачивали свой перевѣсъ, бѣглый нашъ огонь, штыкъ и стойкость рѣшали дѣла большею частію въ нашу пользу. »

³⁹⁰ *Ibid.*, pp.77-78.

³⁹¹ Édouard Totleben, *Défense de Sébastopol (volume 1 partie 1)*, *op. cit.*, p.II.

³⁹² *Ibid.*, pp.203-205.

Le général Totleben souligna en effet qu'à la bataille de l'Alma, se furent la supériorité du feu adverse (par son emploi tactique et sa précision) et la qualité de l'entraînement individuel du soldat qui firent perdre le combat à

principalement du doigt le manque d'habileté de nombre de généraux russes lors de la campagne. Ainsi, le prince Menchikov fut vertement critiqué par le capitaine Chodasiewicz — qui s'attaqua tout aussi violemment au général Kiriakov qui commandait sa division — pour sa conduite de la bataille de l'Alma —, lui reprochant notamment de s'être certes montré courageux, mais que le courage seul était inutile pour un commandant d'armée³⁹³. Pourtant, lui-même souligna que la position choisie par ce même prince Menchikov était pertinente sur le plan tactique pour mener une attaque défensive³⁹⁴. Pour Totleben en revanche, ce fut surtout Kiriakov qui fut responsable de la défaite par son mouvement de retraite face à la division du prince Napoléon³⁹⁵.

Le débat sur la responsabilité de la défaite de la Tchernaiïa semble avoir été plus vif puisque trois témoignages de notre corpus russe y furent exclusivement dédiés, et d'autres y firent bien évidemment mention. Ainsi, V. Koltchak, qui servait alors au sein de la garnison de Sébastopol, parla longuement de cette bataille à laquelle il ne participa pas et son récit souligna la confusion dans la transmission des ordres et au sein de la chaîne de commandement, en faisant le principal moteur de la défaite³⁹⁶. P. Kuzmine, quant à lui, en parlant l'emploi de sa division lors de cette bataille mit en évidence trois problèmes majeurs : la pertinence d'une telle attaque sur une position fortifiée et pouvant être rapidement renforcée ; le manque de soutien du général Bellegarde au général Liprandi ; et, enfin l'inutilité des attaques lancées par le général Read qui aurait dû, selon lui, lancer une seule attaque massive comme le recommandait le général Wranken³⁹⁷. Enfin, Ivan Krassovsky souligna la très grande confusion qui régnait au sein de l'état-major du prince Gortchakov, ralentissant l'arrivée des informations à ce dernier. Il expliqua ensuite que, selon ce même prince, les succès initiaux de Read firent échouer l'attaque, car dévoilant les intentions russes aux alliées³⁹⁸. On observe ainsi une vraie recherche de bouc émissaire : Gortchakov, Read, d'autres généraux...

l'armée russe, puisque si celle-ci maniait bien mieux le mouvement de masses d'hommes en formation, elle s'avéra être un handicap sur un terrain permettant à l'adversaire de se défier du feu de ces mêmes masses.

³⁹³ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, p.72.

³⁹⁴ *Ibid.*, pp.58-59.

³⁹⁵ Édouard Totleben, *Défense de Sébastopol, vol. 1 partie 1, op. cit.*, p.206.

³⁹⁶ V Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], *op. cit.*, pp.68-78

³⁹⁷ P ; Kuzmine, *Описание участия 5-й пехотной дивизии в деле при р. Черной 4-го августа 1855 года* [Description de la participation de la 5e Division d'infanterie dans l'affaire de la rivière Tchernaiïa le 4 août 1855], *op. cit.*, pp.22-24.

³⁹⁸ Ivan Krassovsky, *Из воспоминаний о войне 1853-1856 годов* [Mémoires de la guerre de 1853-1856], *op. cit.*, p.7-8.

Cependant, l'armée russe sut visiblement apprendre de ses erreurs tactiques, car si en défense, la masse fut encore employée jusqu'à la Guerre russo-japonaise³⁹⁹, le lieutenant F. V. Greene, lieutenant du génie de l'U.S Army, expliqua dans son ouvrage sur l'armée russe lors de la Guerre russo-turque de 1877-1878, que l'infanterie attaquait en ordre dispersé sur le modèle des tirailleurs avec une moitié de la section en réserve suivant leur évolution⁴⁰⁰. Cet emploi tactique de l'infanterie n'est ainsi pas sans rappeler celle des Français vingt-trois ans plus tôt, montrant ainsi que malgré sa volonté de se chercher des coupables, l'armée impériale sut utiliser les observations de ses soldats en Crimée. Et cette volonté de rechercher des coupables eut ainsi pour effet de créer de vifs débats entre vétérans. Ainsi, à propos de l'étude du général Totleben, Nicolas Guersevanov écrit :

La description de la défense de Sébastopol est digne de la défense, elle-même dans tout ce qui concerne la partie technique. Mais quant aux actions de terrain décrites par des officiers qui n'étaient probablement pas présents, elles ne sont pas satisfaisantes à tous égards.⁴⁰¹

Ivan Krassovsky souligna de son côté avoir choisi d'écrire son propre témoignage sur la bataille de la Tchernaiïa, en réaction à celui de Dimitri Stolypine qui, selon lui, en rapportait de fausses informations⁴⁰².

Chez les Français, les différentes batailles menées en Crimée amenèrent elles aussi les militaires à en tirer des conclusions tactiques, et ce même dans des témoignages très personnels. Ainsi, l'officier J-P Bédarrides écrivit dans ses mémoires un long commentaire tactique sur la bataille de l'Alma, en jugeant le général Bosquet excellent tacticien, en expliquant que cette bataille montrait la supériorité de l'ordre mince sur l'ordre, ou en critiquant la manière dont le prince Menchikov utilisa sa cavalerie⁴⁰³. Le général Cler écrivit, quant à lui, que l'assaut du 18 juin fut une faute allant à l'encontre de toutes les « règles indiquées par la science militaire »,

³⁹⁹ Réginald Kann, *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient : Japon, Mandchourie, Corée*, Paris : C. Lévy, 1905, pp.267-268.

Dans son journal, Réginald Kann qui fut envoyé comme observateur militaire dans les rangs de l'armée japonaise lors de la Guerre russo-japonaise de 1905, critiqua la décision des officiers russes d'entasser leurs hommes dans leurs ouvrages défensifs à la bataille de Liaoyang.

⁴⁰⁰ F.V. Greene, *The Russian Army and its campaigns in Turkey in 1877-1878*, New York : D. Appleton and Company, 1879, archive.org p.129. URL: <https://archive.org/details/russianarmyitsca00greeuoft>

⁴⁰¹ Nicolas Guersevanov, *Несколько слов о действиях русских войск в Крыму в 1854 и 1855 годах* [Quelques mots sur les actions des troupes russes en Crimée en 1854 et 1855], *op. cit.*, p.6. Texte d'origine : « Описание обороны Севастополя достойно самой обороны во всемъ, что относится до инженерной части. Но въ томъ, что касается дѣйствій въ полѣ, описанныхъ офицерами, вѣроятно не бывшими на мѣстѣ, оно не во всѣхъ отношеніяхъ удовлетворительно. »

⁴⁰² Ivan Krassovsky, *Из воспоминаний о войне 1853-1856 годов* [Mémoires de la guerre de 1853-1856], *op. cit.*, p.3.

Nous pouvons supposer que cette critique tient au fait que Dimitri Stolypine chercha à dédouaner en partie l'attaque prématurée du général Read en soulignant l'ambiguïté de l'ordre donné par le prince Gortchakov. Dimitri Stolypine, *Из личных воспоминаний о крымской войне и о земледельческих пряхках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], *op. cit.*, pp.13-14.

⁴⁰³ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Premier* –, Paris : Librairie Centrale, 1868, pp.262-264.

et qui aurait pu être évitée si l'armée ne s'était pas laissée emportée par l'enthousiasme du 7 juin⁴⁰⁴. Cependant, contrairement à leurs adversaires, les Français ne se soumièrent pas véritablement à une autocritique sur leurs tactiques en matière de guerre de siège et de conduite d'une bataille. Car, pour eux, la campagne de Crimée fut un moyen de les conforter sur leur bon emploi de l'infanterie et de l'utilité de l'expérience africaine.

Comme leurs homologues russes, plusieurs militaires français se montrèrent eux aussi très critiques vis-à-vis de leurs chefs. Ainsi le général de brigade de Lourmel raconta dans une lettre datée du 27 septembre 1854 à propos de la bataille de l'Alma :

Lorsque toute ma brigade fut entrée en ligne, l'armée russe était déjà en pleine retraite. Les sept ou huit bataillons de l'aile gauche n'étaient qu'à environ une demi-lieu de nous et défilaient parallèlement à la ligne de bataille que nous formions. Je reçus l'ordre de m'arrêter et de former les faisceaux. Ne pouvant pas y croire, je galopai vers le général Forey je le priai, je le suppliai de me laisser me porter en avant pour aller ou prendre ces sept ou huit bataillons en flanc ou pour leur couper leur retraite à un passage de ravin assez difficile qu'ils étaient obligés de traverser. Prières, supplications, tout fut inutile et rien ne put vaincre l'entêtement de cet excellent M. Forey qui se figurait que notre tâche ou notre mission était terminée parce qu'il avait rejoint la division du général Bosquet et parce que celle-ci ne tirait pas un coup de fusil et qu'elle était trop fatiguée pour se porter plus en avant.⁴⁰⁵

Autre exemple, celui du sergent Eckenfelder qui critiqua à mots couverts le choix du général Pélissier, nouvellement promu général en chef de l'armée française d'Orient, d'attaquer le cimetière en parlant de massacre et de boucherie avant de conclure par la phrase suivante : « Nos rangs étaient bien éclaircis et le général Pélissier pouvait se dire : “encore quelques victoires comme cela et je n'aurai plus personne.” », phrase qui semble évoquer une sorte d'incompréhension sur l'utilité d'une bataille aussi meurtrière⁴⁰⁶. Enfin, comme chez leurs homologues russes, ces griefs servirent aussi à certains soldats pour défendre le plan de leur supérieur face aux propositions des autres. Ainsi, dans ses lettres, le capitaine Charles Bocher critiqua à plusieurs reprises la stratégie du général Pélissier pour défendre celle du général Canrobert. Il désavoua ainsi l'idée de l'assaut du 18 juin notamment, ce qui n'est pas sans rappeler le témoignage d'Ivan Krassovsky, dirigé contre Dimitri Stolypine et pour défendre le prince Gortchakov⁴⁰⁷.

⁴⁰⁴ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, p.224.

⁴⁰⁵ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, Paris : Imprimerie et Librairie militaire Henri Charles-Lavauzelle, 1892, « III Lettres du capitaine de Vilette et du général de Lourmel. (Juin à septembre 1854.) Au bivouac de Balaklava, 27 septembre 1854. », pp.37-38.

⁴⁰⁶ SHD GR1 KT 213 Fonds Eckenfelder.

⁴⁰⁷ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, 1877, pp.72-73.

2.3.2. Au service de la narration

Comprendre et réfléchir sur les combats menés ne fut cependant pas la seule autre raison pour laquelle les combattants français et russes illustrèrent leurs récits de batailles par des données tactiques. L'autre fonction de cette description tactique de la bataille fut en effet de permettre à certains combattants d'assombrir ou d'enjoliver les combats pour leurs lecteurs ; ou du moins, leur montrer une image glorieuse des combats. Le général Totleben écrivit en préface de son étude :

J'ai négligé la vivacité des couleurs, le retentissement des phrases sonores, et n'ai eu recours à aucun artifice de style pour exposer plus énergiquement les exploits de la garnison de Sébastopol, persuadé que pour élever un monument littéraire digne de cette défense mémorable, je ne pouvais donner à mon travail de fondement plus solides, que la vérité et l'impartialité. Jusqu'à quel point ai-je réussi à me maintenir dans cette pensée qui a dirigé mon œuvre ? — c'est au lecteur qu'il appartient d'en juger.⁴⁰⁸

Ainsi, le seul récit des événements au travers de données tactiques avait pour objectif, dans son étude, de souligner le courage des combattants russes et la glorieuse défense de Sébastopol. En se détachant du compte rendu d'opération classique, le général tint son lecteur en haleine tout en restant dans l'analyse des faits, comme dans cet extrait sur la sortie nocturne du 22 au 23 mars 1855 devant le Mamelon vert :

Nonobstant la fusillade meurtrière par laquelle nos bataillons furent accueillis, l'ennemi fut rejeté en dehors des deux cheminements et aussitôt les matelots se mirent à détruire le cheminement de gauche. L'ennemi, après s'être retiré dans sa 1^{ère} parallèle, ouvrit un violent feu de mousqueterie contre notre colonne de droite.

La fusillade lui infligeant des pertes sensibles, le colonel Golew se décida à refouler les Français au-delà de la première parallèle. Au moment même où il se préparait à exécuter la charge, il reçut l'ordre de se retirer. Le lieutenant-général Khroulew supposait que les marins avaient réussi à détruire la tranchée et qu'ainsi le but de la sortie était atteint. Mais le colonel Gloew le fit avertir que les matelots décimés par la mousqueterie de la première parallèle, n'avaient pas pu encore accomplir leur tâche.⁴⁰⁹

La citation pourrait se poursuivre, mais l'essentiel est là : le général parle d'intensité du feu, de durs combats, de pertes, de missions à accomplir, mais tournés de manière à intéresser le lecteur, et ce, seulement au travers d'un déroulement des opérations.

Prenons maintenant un exemple français : celui de Paul de Molènes, dont le témoignage exalta l'héroïsme individuel et collectif des combattants. Sa plume habile sut elle aussi enjoliver les notions tactiques qu'il glissa dans son récit, mais en y ajoutant plus de figures de styles et de romantisme que le général Totleben. Ainsi, pour décrire le duel de cavalerie qui opposa la brigade lourde britannique et les cosaques russes, il écrivit :

Tout à coup voilà deux régiments anglais qui s'ébranlent et viennent couvrir cette infanterie. Ce sont deux régiments de dragons : l'un de ces régiments porte le casque ; l'autre, si ce n'était la couleur écarlate de l'habit, rappellerait en tous points les grenadiers à cheval de notre vieille garde. [...]

⁴⁰⁸ Edouard Totleben, *Défense de Sébastopol*, vol. 1 partie 1, op. cit., pp. VI-VII.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, vol. 2 partie 1, op. cit., pp.71-72.

Russes, Anglais se précipitent les uns sur les autres nous avons ce spectacle si rare à la guerre d'un vrai combat de cavalerie. On voit se croiser les lames de sabres, on entend le bruit des coups de pistolet et de ces énergiques hurrahs qui sortent avec tant de puissance des poitrines britanniques. Cette action est de courte durée. Les Russes sont battus ; ils se retirent, laissant sur le champ de bataille des cadavres d'hommes et de chevaux dont, quelques heures après, les amateurs de grands coups admiraient les larges blessures.⁴¹⁰

Si, au premier abord, cet extrait semble tout bonnement raconter un duel de cavalerie sur une plaine, rappelant à son auteur des images fantasmées du combat à cheval, par ce biais, Paul de Molènes rapporta un événement relevant de la tactique pure : la charge d'une partie de la cavalerie russe contre la brigade de cavalerie lourde britannique, tandis que l'autre partie s'attaquait au 93rd (Sutherland Highlanders) Regiment of Foot⁴¹¹.

Cette utilisation de données tactiques pour embellir le combat se retrouve par ailleurs dans certaines lettres de combattants. Ainsi quand le capitaine Rebillot écrivit à propos de la bataille de la Tchernaiâ :

et 42 pièces ouvrent à bout portant sur l'infanterie ennemie un feu terrible qui l'accable de mitraille, de boulets et d'obus, en quelques minutes. Des rangs entiers sont abattus le reste essaye de se rallier, mais faucher sans relâche par les projectiles, les fantassins russes se pelotonnent, hésitent, et bientôt repassent la Tchernaiâ poursuivis par les boulets et les baïonnettes. L'artillerie russe intervient alors pour rétablir le combat : on se canonne d'un bord à l'autre de la rivière avec fureur : les officiers ennemis reforment de nouvelles colonnes et les ramènent à la charge, mais toujours inutilement, la rivière ne peut être franchie de nouveau.⁴¹²

On peut y voir une utilisation très nette de données tactiques comme la létalité du feu et notamment du feu de l'artillerie ; mais aussi du tir de contre-batterie ou de la relance de l'assaut par colonne pour décrire à sa correspondante la terrible réalité du champ de bataille.

Cette utilisation de données appartenant à la science militaire dans un but littéraire se retrouva ainsi dans un certain nombre de témoignages, mais ne fut pas très répandue contrairement à une utilisation de la tactique pour structurer le récit. Et elle reste notamment moins répandue que la réflexion et la critique. Ainsi, dans leurs récits très centrés sur l'expérience personnelle comme le journal du sergent-major anonyme de l'infanterie de marine, ou comme les Mémoires du capitaine Robert Chodasiewicz, les auteurs n'utilisèrent pas les données tactiques à des fins littéraires lorsqu'ils racontèrent les batailles qu'ils vécurent. Le sergent-major par exemple, se montra très factuel dans son récit de la bataille de l'Alma et lorsqu'il écrivit :

Au milieu de ce cirque et sur une des pentes douces, était élevée une fortification passagère en forme de redoute, armée sur sa ligne de tête de quatre pièces de campagne, genre d'ouvrage que les Russes excellent à construire rapidement et que les Anglais arrivant de front ne pouvaient apercevoir, étant masquée par de l'infanterie massée sur sa face. Autour de la redoute, sur des côtés et en arrière, des réserves nombreuses se tenaient prêtes à appuyer les mouvements des troupes de face ; c'étaient ces réserves que nous avions inquiétées d'abord mais qui nous avaient obligés à l'inaction en

⁴¹⁰ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, 1860, pp.91-92.

⁴¹¹ Alain Gouttman, *La guerre de Crimée 1853-1856, op. cit.*, pp.248-249.

⁴¹² SHD GR 1 K 189 Fond Sereville.

s'éloignant. C'est dans cette position que nous dûmes assister à la bataille. La première ligne des Anglais ignorante de la redoute s'avancait pas cadencé quand l'Infanterie Russe démasquant en se repliant à droite et à gauche, la redoute envoya la première salve de quatre pièces sur l'attaque des Anglais. L'effet fut foudroyant ; ils firent demi-tour. Instruits désormais sur les dangers d'une attaque de front, il y avait lieu de croire qu'ils allaient se former pour une attaque de flanc ; il n'en fut rien.⁴¹³

Le lecteur peut y voir une description assez factuelle de cet épisode de la bataille, mais qui reste tout de même moins prenante que celle du texte d'Édouard Totleben ou celui de Paul de Molènes. Il s'agit ici bien évidemment de considérations personnelles propres à chaque lecteur, tout particulièrement en ce qui concerne la comparaison entre cet extrait et celui du général Totleben cité précédemment. Mais il n'en reste pas moins que distinction il peut y avoir quant à l'interprétation du choix des trois hommes sur l'utilisation de la tactique dans leurs témoignages, Édouard Totleben faisant le lien, à notre sens, entre les deux extrêmes que sont le récit du sergent-major et le texte de Paul de Molènes.

2.3.3. L'apport des civils

Lorsque les canons se turent et que la paix de Paris fut signée, nombre de vétérans s'attelèrent à la rédaction de leurs souvenirs de campagnes ou d'études pour comprendre la défaite. Mais ils ne furent pas les seuls à écrire sur la première grande guerre européenne depuis 1815. Analystes militaires et civils ayant suivi l'armée couchèrent eux aussi sur papier leurs propres analyses ou souvenirs de la campagne de Crimée, accordant aux batailles une place tout aussi centrale. Et si nous avons pu voir tout au long de ce chapitre l'importance des données tactiques dans le récit de bataille chez les anciens combattants, il nous faut à présent, en guise de conclusion, nous intéresser à ces écrits de civils et aux analyses de militaires n'ayant pas participé aux opérations. Pour ce faire, nous prendrons trois exemples très connus dans l'historiographie de la campagne de Crimée : les écrits du capitaine Anitchkov, d'Henry Austen Layard et du baron de Bazancourt.

Le capitaine Anitchkov, officier d'état-major de l'armée russe, publia dès 1856, soit l'année même de la fin de la guerre, une étude des opérations militaires en Crimée intitulée *Essais historico-militaires compilés sur l'Expédition de Crimée* et découpée en plusieurs tomes dont seul le premier se trouve à la bibliothèque d'État et à la bibliothèque historique de Moscou⁴¹⁴. Pourtant, son étude complète fut connue dès sa publication, et ce même jusqu'en France, puisque le capitaine Fay nota son existence en note de bas de page de son avant-propos,

⁴¹³ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], *op. cit.*, pp.46-47.

⁴¹⁴ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч. I* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part. 1], *op. cit.*

soulignant que l'officier russe s'était notamment très fortement inspiré d'un mémoire publié à Berlin en 1854 et attribué au général Dannenberg⁴¹⁵. Dans la première partie de son étude, le capitaine Antichkov étudia les trois grandes batailles de la campagne de Crimée pour l'année 1854 : l'Alma, Balaklava et Inkerman. L'objectif poursuivi par l'officier lors de la rédaction de cette étude n'est pas sans rappeler l'un de ceux avancés par le général Totleben : présenter au grand public ces batailles et opposer une version russe fondée sur des documents officiels aux publications officielles du commandement allié lors de la campagne de Crimée⁴¹⁶. Il critiqua notamment la presse franco-britannique sur son traitement de la bataille d'Inkerman et tout particulièrement sur les effectifs russes avancés par lord Raglan qu'il jugea fortement exagérés⁴¹⁷. Et, de fait, son récit des batailles de l'année 1854 se présente sous une forme qui n'est pas sans rappeler les témoignages de P. Kuzmine et d'Ivan Krassovsky, c'est-à-dire d'un commentaire sur les opérations. Cette forme du récit fit ainsi que les aspects tactiques des batailles furent mis au premier plan avec le courage et l'héroïsme des troupes russes :

Les régiments de Yakoutsk et de Selenginsk accomplirent cette difficile tâche de manière digne, et malgré tous les efforts des troupes françaises fraîches, qui s'efforcèrent avec impatience de se distinguer devant les Britanniques, avec une fermeté incroyable ils repoussèrent toutes les attaques des ennemis, de sorte que Bosquet fut plusieurs fois obligé de réorganiser les rangs de ses brigades, bousculées par le feu et les coups de baïonnette des bataillons russes. L'un des régiments français perdit son drapeau, et ce n'est qu'avec des efforts désespérés qu'il a réussi à le reprendre, et le commandant du régiment de Kama fut tué.⁴¹⁸

Cet extrait n'est ainsi, là encore, pas sans rappeler l'ouvrage du général Totleben avec cette utilisation de données tactiques pour donner une certaine emphase à son récit et remettre en valeur les troupes russes.

Autre personnage et autre récit de la campagne de Crimée, Henry Austen Layard fut en Crimée pour observer la conduite des opérations militaires et fut par la suite un partisan des réformes des institutions notamment militaires de l'armée britannique⁴¹⁹. Traduite en français sous le titre *La Première Campagne de la Campagne de la Crimée ou les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann* en 1855, son analyse de la campagne causa, comme le souligne la préface française, de vives réactions en Angleterre pour avoir retracé les premiers

⁴¹⁵ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition* –, op. cit., p. IX.

⁴¹⁶ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1], op. cit., pp.1-3.

⁴¹⁷ *Ibid.*, pp.102-103.

⁴¹⁸ *Ibid.*, pp.96-97. Texte d'origine : « Это трудное дѣло достойнымъ образомъ выполнено было полками Якутскимъ и Селенгинскимъ, которые, несмотря на всѣ усилія свѣжихъ французскихъ войскъ, нетерпѣливо стремившихся отличиться передъ Англичанами, съ неимовѣрною стойкостью отбили всѣ атаки враговъ, так что Боске нѣсколько разъ принужденъ былъ приводить въ порядокъ ряды бригадъ своихъ, расстраиваемые огнемъ и штыками русскихъ баталіоновъ. Одинъ изъ французскихъ полковъ потерялъ при этомъ свое знамя, и только съ отчаянными усиліями успѣлъ возвратитъ его, причемъ командиръ полка Кама былъ убитъ. »

⁴¹⁹ Clive Ponting, *The Crimean War. The Truth Behind the Myth*, op. cit., p.212.

temps de la campagne de Crimée « avec une grande exactitude »⁴²⁰. Politicien et homme de science, son style d'écriture différa donc de celui adopté par le capitaine Anitchkov, pour donner une tournure plus littéraire à son récit. Mais passons à présent à la place qu'il accorda à la tactique dans ses analyses de bataille. Dans son récit de la bataille de l'Alma, la tactique fut à la fois structurante, utilisée à des fins littéraires et décortiquée pour en chercher les erreurs commises, car, comme il l'écrivit dans les premières lignes de son étude :

En entreprenant la critique d'une partie de nos opérations, nous n'avons pas perdu de vue la maxime militaire attribuée, sous des variantes diverses, à tant de grands généraux que, « la guerre se compose d'une série de fautes et que « la victoire demeure à celui qui en commet le moins. » Nous ajouterons que nous nous considérons, sans craindre le reproche de partialité ou de présomption, comme étant pleinement en droit d'examiner et de commenter les mouvements de notre armée, ainsi que les résultats déjà obtenus, à la suite de l'expédition dans laquelle nous sommes engagés.⁴²¹

Ainsi, l'auteur exposa la bataille de l'Alma à ses lecteurs à la manière d'un panorama ou d'un plan de bataille, qui n'est pas sans rappeler l'étude du général Totleben, mais aussi certaines Mémoires de guerre comme celles de Joseph Lebrun ou de Charles-Alexandre Fay. En effet, lorsqu'il écrivit par exemple :

Les zouaves, après avoir atteint un à un le sommet du plateau, tombèrent en ligne, protégés par une butte artificielle qui couronnait cette partie des hauteurs. Mais à peine avaient-ils eu le temps de se former, que les Russes ouvrirent sur eux un feu meurtrier de mousqueterie et d'artillerie. Le général Bosquet se hâta de faire avancer à leur secours le reste de sa division. En même temps le gros de l'armée française, sous le prince Napoléon et le général Canrobert, traversa rapidement le village d'Almatomak, et passant la rivière à gué, gagna un sentier qui conduisait sur le plateau. Ce ne fut qu'à la suite d'efforts extraordinaires que l'artillerie, traînée par des relais de chevaux, put être montée sur ces pentes abruptes, couronnées à peine de quelques troupes qui se précipitaient en désordre pour commencer l'attaque.⁴²²

Austen Layard exposa en quelques lignes les grands mouvements de l'armée française, mais aussi la létalité du feu ou encore l'importance du terrain sur les déplacements de la troupe et de l'artillerie.

Terminons à présent cette courte analyse, avec l'un des nombreux ouvrages du baron Lecat de Bazancourt : *L'expédition de Crimée : l'armée française à Gallipoli, Varna et Sébastopol, chroniques militaires de la guerre d'Orient. Tome I*⁴²³. Envoyé en Crimée comme chargée de mission par le gouvernement de Napoléon III, le baron Lecat de Bazancourt fut comme Henry Austen Layard, un témoin privilégié de la campagne de Crimée, en dehors du stress des opérations auquel furent soumis tous les combattants de première ligne ou des services de l'arrière. Publié en 1858, cet ouvrage se détache cependant des études du capitaine

⁴²⁰ Henry Austen Layard, *La première campagne de la Crimée ou Les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann* « Préface ».

⁴²¹ *Ibid.*, p.5.

⁴²² *Ibid.*, p.29.

⁴²³ César Lecat Bazancourt, *L'expédition de Crimée. L'armée française à Gallipoli, Varna et Sébastopol. Tome premier*, Paris : librairie d'Aymot éditeur, 1860.

Anitchkov et d'Henry Layard, puisqu'il adopta un style proche du journal, découpé en points numérotés en chiffres romains pour cloisonner chaque point du récit. Mais comme pour ces deux autres auteurs, le baron de Bazancourt structura ses récits de bataille à partir de données tactiques qui servirent aussi le style littéraire adopté :

En effet, aussitôt que la colonne d'Autemarre, qui n'avait éprouvé aucune difficulté sérieuse à traverser l'Alma sur ce point, eut dépassé le village incendié, le général Bosquet lui donna l'ordre de s'emparer des hauteurs. — Les zouaves s'élançèrent, en tirailleurs, avec cet élan et cet entrain qui leur sont propres, gravissant des pentes presque à pic. Bientôt on les vit, s'étagant à droite et à gauche sur le flanc de la montagne, s'accrochant des mains aux aspérités du sol, aux accidents de terrain, et se soutenant les uns les autres ; parfois ces fragiles appuis manquaient tout à coup et roulaient en bas de la pente, entraînant les soldats dans leur chute. Cinq ou six minutes s'étaient à peine écoulées, que les premiers tirailleurs se dessinèrent sur la crête supérieure.⁴²⁴

Ainsi, les données tactiques permirent au baron de rythmer ses courtes phrases pour potentiellement faire ressentir à ses lecteurs la rapidité des opérations une fois la bataille débutée. Et pour compléter son propos fondé sur ce tempo rapide, le baron utilisa abondamment les notes de bas de page, pour citer des passages de documents officiels comme le journal de marche de la 2^e division⁴²⁵.

Ce que nous révèlent ces trois exemples, que nous n'avons certes que brièvement effleurés sans rentrer dans le détail de leur contenu, c'est que leurs auteurs décrivent les batailles de la campagne de Crimée de manière très similaire aux combattants, du moins en ce qui concerne l'évolution des combats et les différents principes tactiques employés par les belligérants. Cela nous amène donc à penser que, sur ce point précis qui ne relève donc pas de l'expérience purement personnelle, les combattants et tout particulièrement les officiers — qui furent ceux qui développèrent le plus cette analyse tactique des grands combats de la campagne — adoptèrent ainsi un style de narration s'inscrivant dans les codes littéraires de leur temps ; codes que l'on retrouve d'ailleurs chez Alain Gouttman : « Et vingt minutes plus tard, à la stupéfaction des Russes, les premières pièces du commandant Barral, en position sur le plateau ouvrent le feu sur le 2^e bataillon du régiment de Minsk qui, seul à l'aile gauche, et malgré sa bravoure, ne peut tenir longtemps »⁴²⁶. Ainsi, la tactique montre au travers de ces multiples exemples, sa prédominance dans l'analyse des combats, qu'il s'agisse d'écrits personnels, d'études ou de travaux historiques. De la microtactique à la tactique générale, elle se retrouve ainsi de manière plus ou moins développée dans chaque témoignage. Cependant, là où les auteurs qui ne participèrent pas aux combats comme le capitaine Anitchkov ou Henry Austen Layard favorisèrent la description des batailles à une échelle laissant imaginer le choc entre

⁴²⁴ *Ibid.*, p.208.

⁴²⁵ *Ibid.*, p.207.

⁴²⁶ Alain Gouttman, *La guerre de Crimée 1853-1856*, op. cit., pp.218.

deux masses de soldats, les combattants, eux, parlèrent bien plus des principes tactiques qu'ils purent directement observer dans le chaos des combats : le feu, la recherche d'abris en utilisant le terrain, l'importance du moral.

3. RACONTER SA BATAILLE : L'EXPERIENCE INDIVIDUELLE DANS LES RECITS

« Un sergent perdit son fusil dans cette escarmouche Il serrait un cosaque de très-près sans pouvoir l'atteindre ; voyant son ennemi sur le point de lui échapper, il lui lança un furieux coup de baïonnette en lâchant son fusil. Le cavalier fut traversé de part en part ; la douille de la baïonnette pénétra entre deux côtes et y demeura engagée.

Le cosaque resta couché sur sa selle, et son cheval l'emporta du côté de la division massée dans la plaine ils la saluèrent par un vivat auquel les régiments de ligne répondirent avec enthousiasme. »⁴²⁷

Dans son chapitre consacré à l'attaque du flanc gauche de l'armée russe à la bataille de l'Alma où il combattit en tant que zouave, le romancier Louis Noir décrit à son lectorat un acte de violence qui s'il peut paraître inhabituel — lancer son fusil tel un javelot — montre la violence de la mort sur le champ de bataille ; qu'elle soit donnée ou reçue. Cette description de mort violente, pendant la campagne de Crimée, se retrouve, certes de manière moins crue, chez le romancier Léon Tolstoï dans ses *Récits de Sébastopol*, lorsqu'il raconte la mort de Kozeltsov, blessé à mort par une balle lors de l'assaut final contre Malakoff⁴²⁸. Mais si la mort est mise en avant dans ces deux exemples, elle n'est pas la seule épreuve à laquelle les combattants de la campagne de Crimée durent faire face lors des combats, notamment des batailles qui rythmèrent le siège de Sébastopol. Comme tous les combattants à travers l'histoire, les soldats français, russes, turcs, anglais, piémontais vécurent une palette d'événements, de sensations et d'émotions, parfois gratifiantes, mais bien souvent terrifiantes, voire traumatisantes. La guerre, et par extension la bataille, sont des expériences très éloignées du monde civil, et comme le soulignent Marion Trévisi et Laurent Vissière, génèrent à la fois sentiment de puissance et peur de la mort. Celui qui vit la guerre est en permanence dans l'angoisse de la mort et de la souffrance, que ce soit pour lui ou ses proches. Cassant les habitus, la guerre génère chez l'individu une peur aux formes multiples⁴²⁹.

⁴²⁷ Louis Noir, *Souvenirs d'un zouave — Campagne de Crimée par Louis Noir — Alma —*, Paris : Librairie Achille Faure et Cie, 1868, p.129. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁴²⁸ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Editions Payot & Rivages, 2019 [1988], pp.200-202.)

⁴²⁹ Marion Trévisi et Laurent Vissière, « Introduction ». In Marion Trévisi et Laurent Vissière, *Le feu et la folie. L'irrationnel et la guerre (fin du Moyen-Âge-1920)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2016, pp.7-18, p.11.

La guerre et la bataille marquent à vie ceux qui les vivent et, comme le rappelle Stéphane Audoin-Rouzeau, « l'expérience de guerre — vécue comme témoin, mais plus encore comme acteur et, au premier chef, comme acteur dans l'activité de combat — constitue une expérience centrale dans le cours d'une vie humaine »⁴³⁰. L'historien français fait ici référence à l'expérience combattante de la Première Guerre mondiale, qui est le cœur de son sujet, mais cela est applicable aux combattants des autres conflits qui ont marqué l'histoire. Car la guerre, faite à l'arme blanche ou à l'arme à feu, reste un concentré de violence. Face aux divers aspects de cette expérience : actes, sensations, émotions..., le combattant peut vouloir raconter son expérience personnelle. Ainsi, Christophe Prochasson parle d'une volonté des combattants de la Grande Guerre à travers leurs lettres, de partager cette expérience traumatique⁴³¹. Mais cette volonté de raconter son expérience peut être aussi un moyen de poser des mots et d'exorciser le traumatisme. C'est du moins ce que laisse à penser cette phrase d'Olivier Chaline : « Il y a tout d'abord ce que l'on peut appeler les récits immédiats, en quelque sorte « à chaud », par le combattant, alors que l'action est en train de s'achever ou vient tout juste de cesser »⁴³².

Les combattants de la guerre de Crimée, nous l'avons vu, firent des batailles qui rythmèrent la campagne l'ossature de leur témoignage, tout particulièrement lorsqu'ils racontèrent leur expérience de ce conflit à travers la publication, tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, de leurs Mémoires, souvenirs et travaux d'études. Si comme le montre le second chapitre de cette étude, un certain nombre — en majorité des officiers — furent en mesure de produire une description tactique de la bataille, se livrant même parfois à une analyse de cet aspect du combat, se pose de manière logique la question de la place occupée par le propre vécu de ces affrontements dans leurs écrits.

3.1. La gloire et la peur au milieu du chaos

À regarder certaines gravures et certains tableaux représentant des scènes de bataille d'avant la guerre de 1914, le champ de bataille est une zone claire et bien définie, que le général peut embrasser du regard afin de prendre des décisions rapidement. Les troupes y avancent unies, en formation serrée, et sans peur face à l'ennemi, exécutant rapidement les ordres reçus.

⁴³⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX-XXI^e siècle)*, Paris : Editions du Seuil, 2008, p.11.

⁴³¹ Christophe Prochasson, *14 – 18 Retours d'expériences*, Paris : Editions Tallandier, Collection « TEXTO » dirigée par Jean – Claude Zylberstein, 2008, p.223.

⁴³² Olivier Chaline, « L'étrange bataille : prendre la mesure de l'événement ». In Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier, *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XI^e-XIX^e siècle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015, pp. 219-230, p.223.

Cette représentation de la bataille, qui ressemble à s'y méprendre à un jeu d'échecs, se retrouve également dans des médias tels que le cinéma ou les jeux vidéo. Dans le film *Barry Lyndon* de Stanley Kubrick, une scène de bataille entre Français et Anglais lors de la guerre de Sept Ans montre ainsi les soldats britanniques avancer en ordre parfait vers l'adversaire, qu'ils peuvent clairement distinguer malgré les nombreuses salves de ce dernier⁴³³. Dans le film *Waterloo* du réalisateur russe Sergueï Bondartchouk, si la fumée est plus présente, le spectateur assiste à plusieurs plans embrassant le champ de bataille et peut voir le combat comme une partie d'échecs entre Napoléon Ier et le général Wellington⁴³⁴. De même, pour ce qui concerne les jeux vidéo, dans l'opus sur les guerres napoléoniennes de la série *Total War*, le joueur peut rejouer les grandes batailles de l'empereur des Français, avec des troupes réagissant à l'instant, et avoir une vue claire du combat⁴³⁵.

Cette tendance s'efface avec les deux guerres mondiales dont les combats sont souvent montrés au grand public sous la forme d'affrontements en plein chaos, avec l'utilisation de plans afin de représenter les mouvements des troupes dans des batailles titanesques. Le combat est alors bien plus souvent représenté à hauteur d'homme, par l'utilisation d'appareils photo et de caméras portatives, puis par le cinéma, le jeu vidéo et la littérature. Dans *Éclairs lointains* d'Heinrich Gerlach, le lecteur peut ainsi voir l'encerclement de la 6^e Armée du général Von Paulus par les soviétiques, du point de vue de personnages, allant du simple soldat à l'officier subalterne, ballotés par les événements⁴³⁶. Et si le chaos, mais également la peur, et la lassitude transparaissent plus intensément dans les films et la littérature consacrés à ces conflits du XX^e siècle, il reste un dénominateur commun avec les guerres de la période précédente : la mise en avant des valeurs traditionnelles du monde militaire, encore bien présentes. Ainsi, l'abnégation, l'honneur, le courage, la camaraderie voire la quête de gloire ou l'héroïsation des personnages principaux sont des dénominateurs communs de la représentation de la guerre et de la bataille dans l'art, la littérature, le cinéma et le jeu vidéo.

Les hommes qui participèrent aux différents conflits depuis l'épopée napoléonienne ne furent pas étrangers à ces différentes représentations de l'armée en campagne et de la bataille. En effet, les vétérans de la Grande Armée, une fois libérés de leurs obligations militaires, contribuèrent à véhiculer une image fantasmée de la vie militaire. Comme le souligne Hervé

⁴³³ Bernard Williams, Jan Harlan (producteurs) et Stanley Kubrick (producteur et réalisateur), *Barry Lyndon*, États-Unis/Royaume-Uni : Warner Bros, 1975-1976.

⁴³⁴ Thomas Carlisle, Dino De Laurentiis (producteurs) et Sergueï Bondartchouk (réalisateur), *Waterloo*, Italie/Union soviétique : Columbia Pictures, Paramount Pictures (États-Unis), 1970.

⁴³⁵ The Creative Assembly, Feral Interactive (développeurs) et Ian Rixburgh (concepteur), *Napoleon : Total War*, SEGA, Feral Interactive, 2010.

⁴³⁶ Heinrich Gerlach, *Éclairs lointains. Percée à Stalingrad*, Paris : S. N. Editions Anne Carrière, 2017.

Drévuillon, le retour à la vie civile de près d'un million de soldats des guerres napoléoniennes fit vivre la France dans le souvenir de la gloire militaire de l'épopée impériale, notamment grâce à la publication de très nombreux témoignages, récits de vétérans et autres études historiques⁴³⁷.

Cependant, cette légende dorée des guerres du Premier Empire tranche avec les correspondances de ces mêmes hommes en temps de guerre. Car, comme le souligne Natalie Petiteau, ces derniers ne furent pas avares de descriptions sur leurs fatigues et les horreurs dont ils étaient témoins⁴³⁸. Avec la Première Guerre mondiale, ce phénomène de transformation de la perception du conflit de manière positive au fur et à mesure que le temps s'écoule prend fin. Au cours même du conflit, les combattants cherchèrent déjà en effet, à raconter la dure réalité des combats, « ne ménageant pas toujours leurs proches »⁴³⁹, puis, pour ce qui est des Français, contribuèrent à la diffusion de l'idée de « Der des Ders » et d'idées pacifistes au sein de la société civile⁴⁴⁰. En Union soviétique ou aux États-Unis avec la Seconde Guerre mondiale, ce prisme bascula ensuite vers une nouvelle glorification des vétérans, sans pour autant nier la réalité du champ de bataille, ainsi que le montrent, par exemple, les cérémonies actuelles dédiées à ces combattants en Russie ou lors des commémorations du D-Day.

Première guerre de transition entre les batailles napoléoniennes et celles des conflits du XX^e siècle, la Guerre de Crimée interroge donc : quelle pouvait être la réalité du champ de bataille et comment fut-elle retranscrite ? Et comment les vétérans retranscrivirent-ils leurs émotions au cœur du combat ? Car, en cette période, les armes sont encore à poudre noire, les balles rondes et les fusils à âme lisse sont encore courants. Mais comme nous avons pu le voir dans le précédent chapitre, la nécessité de ne plus faire manœuvrer l'infanterie en rangs serrés commence aussi à faire son chemin dans la pensée militaire européenne⁴⁴¹.

3.1.1. La réalité du champ de bataille

Si, dans notre précédent chapitre, nous avons pu pointer la capacité des officiers et de quelques soldats de la campagne de Crimée à faire preuve de descriptions plus ou moins précises, mais globalement justes des mouvements de brigades et de divisions lors des batailles, nous avons aussi convenu qu'il s'agissait de reconstructions permises par la circulation

⁴³⁷ Hervé Drévuillon, *L'individu et la guerre. Du chevalier Bayard au Soldat inconnu*, Paris : Editions Belin, 2013, p.213

⁴³⁸ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, Paris : Les Indes savantes, 2011, pp.42-43

⁴³⁹ Christophe Prochasson, *14 – 18 Retours d'expériences*, op. cit, p .225.

⁴⁴⁰ Stéphane Tison, *Comment sortir de la guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, pp.332-334.

⁴⁴¹ cf. : Chapitre 2, p.82.

d'informations entre unités⁴⁴². En effet, comme le souligne John Keegan, l'histoire militaire s'est faite bien souvent aux seuls résultats d'une bataille et se retrouve enfermée dans un style narratif bien précis. De fait, les notions de « perdre » ou « gagner » un combat qui sont chères aux chefs et aux « chroniqueurs », ne correspondent pas à la façon dont les soldats conçoivent leur propre participation à la bataille. En effet, pour eux, la réalité est beaucoup plus simple : il s'agit de survivre en situation de danger extrême. Et la vision qu'a un soldat de base est donc bien plus complexe que celle du commandant de l'armée qui observe les combats depuis une position plus ou moins éloignée, assisté d'un état-major. Le rôle des généraux et de leurs états-majors les oblige d'ailleurs à employer des termes leur permettant de garder « une vision abstraite des choses » comme les principes d'offensive, de contre-offensive ou encore de replis, d'infanterie légère... Le soldat n'a pas ce lu de pouvoir comprendre la bataille au travers de termes aussi nets et impersonnels, car il est plongé dans « un environnement émotionnel et physique terriblement instable ». Et s'il passe la majorité du combat à attendre de manière passive, il peut tout d'un coup se retrouver au cœur de la mêlée. Il connaît par ailleurs tout un panel d'émotions allant de l'ennui au courage en passant par la panique ou la colère⁴⁴³. La réalité du champ de bataille est donc extrêmement limitée en pratique pour tous les combattants, sauf peut-être pour le commandant de l'armée et son état-major. Et la campagne de Crimée ne fit pas exception, les hommes se retrouvant dans un univers dans lequel leur champ de vision était extrêmement limité.

Ainsi, le premier indice de cette limite physique et psychique dans la compréhension des événements lors d'une bataille se traduit, dans les témoignages des combattants de la guerre de Crimée, par une précision plus grande sur le rôle de l'unité dans laquelle servait l'auteur du récit — compagnie, bataillon, régiment voire brigade ou division —. Cela se retrouve notamment au niveau de l'échelon tactique, puisque par exemple, le sergent-major anonyme de l'infanterie de marine, dans son récit de la bataille de l'Alma, se concentre sur l'action de sa compagnie, se bornant à mentionner la disposition des autres unités quand il en a connaissance. Ainsi, s'il mentionna bien le déploiement de sa division et le mouvement offensif lancé par sa brigade, il fit surtout le récit de l'avancée de sa compagnie et celui de l'attaque anglaise qu'il eut tout le loisir d'observer, une fois atteintes les hauteurs surplombant l'Alma⁴⁴⁴. Dimitri Stolypine, par son témoignage de la bataille de la Tchernaiïa, montre quant à lui l'évolution de

⁴⁴² cf. : Chapitre 2, pp.89-91.

⁴⁴³ John Keegan, *Anatomie de la bataille*, Paris : Perrin, 2013, pp.37-38.

⁴⁴⁴ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, Château de Vincennes, pp.19-34. Document consultable en annexes. cf. : Annexe 3.

la compréhension que peut en avoir un combattant en fonction du déroulement de l'action, et ce même si sa fonction lui donne à l'origine une position favorable pour comprendre une partie plus large du combat, par rapport au simple soldat. En effet, cet officier d'état-major russe rattaché au général Weimarn commença la bataille non loin du général Read qui dirigeait l'un des deux corps chargés de l'attaque des positions franco-piémontaises. Ainsi, il put, dans la première partie de son témoignage, décrire précisément les actions des 12^e et 5^e divisions d'infanterie russes, soulignant notamment le retard de cette dernière⁴⁴⁵. En revanche, une fois qu'il eut suivi le général Weimarn à la tête de la 5^e D.I. — ce dernier remplaçant le général Wranken —, son récit s'accéléra et se porta plus sur ses actions propres et sur la description de la confusion du champ de bataille⁴⁴⁶. C'est pourquoi, même si son expérience d'officier aux ordres d'un général lui fit témoigner des actions des unités russes sur la Tchernaiïa à l'échelle de la division — excepté lors de son évacuation du champ de bataille où il mentionne un régiment, le 3^e de la 5^e D.I. — Stolypine montre ici la réduction du champ de vision du combattant au fur et à mesure qu'il se rapproche de l'action et du chaos du champ de bataille.

Et si les quelques exemples donnés ici sont tirés de témoignages dont les auteurs furent au cœur de la mêlée, il est à noter que l'inverse est aussi vrai : plus le militaire ou le témoin se trouve éloigné du champ de bataille — et donc n'y participe qu'indirectement —, plus la vision qu'il en aura sera elle aussi limitée. Par exemple, lorsque le révérend père de Damas parla, dans une lettre datée du 8 juin 1855, de l'attaque contre le Mamelon vert et les Ouvrages blancs, il se basa sur l'ordre du jour du général Péliissier destiné à l'ensemble de l'armée et s'excusa de ne pas pouvoir donner beaucoup de détails sur les combats, écrivant : « J'ignore si je pourrai le faire sans parsemer d'inexactitudes un récit de guerre qui n'est pas trop le fait d'un prêtre. J'essayerai cependant ; car, après tout, le fond de ma narration sera la vérité. Quelques détails seuls seront peut-être mal rendus. »⁴⁴⁷. Le chirurgien russe Hubbeneth, lui, fit le récit de l'assaut du 18 juin à travers son propre champ de vision, limité à l'ambulance du Karabelnaïa⁴⁴⁸.

Cette restriction du champ de vision du combattant, et « l'intimisation » de son récit, au fur et à mesure qu'il s'engage dans l'action, ou a contrario ce recul froid lorsque son poste l'éloigne de celle-ci, ne résultent toutefois pas uniquement des événements vécus par le témoin. Ils s'expliquent également par la confusion régnant sur une zone de combat, qui, couplée aux

⁴⁴⁵ Dimitri Arkadiëvitch Stolypine, *Из личных воспоминаний о крымской войне и о земледельческих прядках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], Moscou : B.I., 1874, pp.12-18.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, pp.17-20.

⁴⁴⁷ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris : Librairie Joseph Albanel, 1866, pp.218-219.

⁴⁴⁸ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : B.I., 1870, pp.128-129.

sensations et aux émotions, que la bataille génère, contribue à restreindre la vision du soldat à son environnement proche et aux actes réflexes nécessaires à sa survie.

Dans sa contribution au travail d'Alain Corbin sur l'histoire des émotions, Hervé Mazurel souligne bien cette complexité du champ de bataille et la vision étriquée du combattant. Il souligne en effet qu'à cette époque le champ de bataille se couvre rapidement d'une fumée lourde, lente à se dissiper, du fait des armes à poudre noire. Les soldats voyaient ainsi leurs repères brouillés et cachés et, malgré les tenues voyantes, cette fumée avait tendance à masquer amis et ennemis, avec pour effet d'accroître la peur, la panique et les tirs fratricides. De fait, les combats étaient donc « bien plus confus » qu'en montrent les témoignages⁴⁴⁹. En réalité, le champ de bataille était un « chaos sensoriel » qui saturait les sens des hommes, lesquels se plaisaient à le décrire au travers de métaphores grandiloquentes qui ne sont pas sans rappeler des catastrophes naturelles. À ces sensations et émotions, génératrices de fatigue, s'ajoutaient celles qui sont chroniques, du soldat en campagne : « la faim récurrente, les soifs ardentes et le manque de sommeil ». Toutes ces difficultés mettaient le corps et l'esprit à rude épreuve ; les combattants devaient alors faire preuve de sang-froid pour supporter les combats, les longues marches ou le quotidien du soldat entre deux combats sans s'effondrer⁴⁵⁰. La guerre de Crimée, avec ses grandes batailles, ne fit pas exception et vit, avec le siège de Sébastopol, le rôle de l'artillerie être de plus en plus important, contrastant d'ailleurs par ce biais de la bataille napoléonienne et de l'image qui en avait été transmise par les anciens combattants et par les arts. En effet, si à l'Alma et à Inkerman, la proportion de canons par rapport à l'infanterie est assez similaire à celle des batailles napoléoniennes, il n'en fut pas de même lors des batailles imbriquées lors du siège de Sébastopol. En effet, pour l'Alma, par exemple, le capitaine Anitchkov dénombre 196 canons pour 100 000 hommes présents, ce qui est somme toute assez similaire à la bataille d'Austerlitz⁴⁵¹. Mais cette proportion est beaucoup plus élevée neuf mois plus tard, en juin 1855, puisque selon Clive Ponting, les Alliés disposaient à eux seuls de 800 bouches à feu lors du premier assaut contre Malakoff⁴⁵², pour 173 000 hommes⁴⁵³. Ce

⁴⁴⁹ Hervé Mazurel, « Enthousiasmes militaires et paroxysmes guerriers ». In Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2017, pp.227-256, p.245.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p.246.

⁴⁵¹ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part.1], Saint-Pétersbourg : B.I., 1856, pp.8-12 ; Thierry Lentz, *Nouvelle histoire du Premier Empire. I. Napoléon et la conquête de l'Europe 1804-1810*, Paris : Fayard, 2002, p.188.

⁴⁵² Clive Ponting, *The Crimean War. The truth Behind the Myth*, London : Pimlico, 2005 [2004], p.280.

⁴⁵³ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Nekludow 1870, GoogleBooks, p.353. URL :

phénomène d'accroissement du rôle de l'artillerie, et par conséquent de son impact sensoriel sur les combattants, a ainsi pu augmenter la sensation de chaos sur le champ de bataille, réduisant encore plus la vision du combattant.

De ces sensations, les soldats en firent mention lorsque leur choix de narration de la guerre de Crimée le permettait. Ainsi, il n'est pas question pour le général Totleben et ses collaborateurs de s'étendre sur ces aspects dans leur étude du siège de Sébastopol ; ils se contentèrent, pour les combats de la nuit du 11 au 12 février pour le premier ouvrage blanc, de parler d'une « mêlée sanglante » et d'un officier des zouaves percé par les baïonnettes russes pour illustrer la violence du combat⁴⁵⁴. De même, il ne fut aucunement question de telles évocations chez le capitaine Fay, qui, quelle que fût la bataille qu'il décrivit, n'évoqua jamais ses sensations propres. Ainsi, son récit de l'assaut du 7 juin contre les Ouvrages blancs et le Mamelon vert fait-il la part belle aux actions des généraux et des régiments, mais sans entrer dans le détail sensoriel et chaotique du champ de bataille⁴⁵⁵. En effet, les choix narratifs du général Totleben et du capitaine Fay — l'étude pour l'un et les Mémoires de guerre de l'autre — ne sont pas des supports de choix pour ce genre d'évocations. En revanche, le capitaine Thoumas, par exemple, retranscrivit cet aspect chaotique du champ de bataille lorsqu'il parla d'Inkerman, limitant d'ailleurs sa lecture des événements à travers ce filtre de sensations, de chaos et de position personnelle. Il écrivit notamment :

Alors, à travers les broussailles et les rochers, nous nous livrâmes à une course des plus effrénées que puisse faire l'artillerie. A peine de sang-froid aurais-je fait passer là ma batterie ; les pièces bondissaient en franchissant les roches saillantes, les manteaux roulés sur les fontes s'accrochaient aux arbustes et arrachaient les branches ; quelques hommes furent ainsi renversés ; aucun cheval ne s'abattit, aucune pièce ne versa, et, toujours à cette allure rapide, nous traversâmes le camp anglais, roulant cette fois non plus sur les roches, mais sur les cadavres, car on voyait des rangs entiers renversés par la mort et conservant leur alignement. [...] L'affût retombe à terre et, dans le moment même, l'infanterie russe débouchant sur nous à travers le brouillard, on me donne l'ordre d'appuyer sur la gauche : la pièce allait être prise par l'ennemi, les servants se défendirent à coups de sabre et de levier assez longtemps pour permettre à quelques zouaves de nous prêter main-forte [...] Pendant une heure, seuls au milieu de l'armée anglaise, ne voyant plus un officier français, nous tirâmes en désespérés avec 5 pièces contre 60. Nous perdîmes 10 hommes et 60 chevaux : en avant de nous, un bataillon anglais couché à terre nous gardait ; un colonel à cheval, à côté de moi, supputait froidement nos chances, et, voyant les Russes s'avancer, me disait en très bon français : « Je crois que nous sommes f... ! » Un instant après un boulet l'emportait et tuait avec lui le superbe cheval sur lequel il était monté. Bientôt nos munitions furent épuisées (nous n'avions que 5 caissons, l'un des 6 caissons de la batterie de combat ayant sauté). Tous les attelages étaient hors de combat : les écouvillons manquaient et il n'y avait plus qu'un tire-feu pour les deux premières pièces. Heureusement la réserve vint nous ravitailler ; nous pûmes remplacer les caissons vides par des caissons chargés, et nos attelages renversés par des chevaux neufs. À ce moment je m'aperçus que ma jument, Gemma, avait reçu une balle dans le flanc ; averti par mes hommes qui voyaient le sang

https://books.google.ru/books?id=mhZEAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Totleben&hl=ru&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Totleben&f=false

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p.28.

⁴⁵⁵ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition* –, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889, pp.242-247.

couler et me croyaient blessé, je n'eus que le temps de sauter à terre. Aussitôt Gemma, comme si elle n'eût attendu que cela pour tomber, se renversa sur le dos, agita ses quatre pieds et expira.⁴⁵⁶

Le rythme rapide et saccadé qu'il choisit d'utiliser permet en effet au lecteur d'imaginer l'urgence de la situation et de la confusion de cette bataille se déroulant dans le brouillard, avec un capitaine et ses hommes arrivant au cœur de la mêlée. Andreï Ershov nous livre également un récit montrant le chaos de la bataille lorsqu'il aborda l'assaut du 18 juin 1855 :

Le rugissement des canons et le crépitement des fusils fusionnèrent en un hurlement continu et terrifiant. Les troupes de couverture, debout sur les banquettes en trois rangées, ont sauté sur le parapet, et se dressèrent pour former un mur formidable et solide, et sans crier "hourra", dans le silence mort, elles ouvrirent ouvert un feu mortel. Ce mouvement était si général, si unanime, que j'ai également sauté sur le parapet de la banquette de tir sur lequel je me tenais à ce moment-là. "Tir de mitraille !" – ordonnais-je involontairement à mes canons au même moment, en sautant rapidement dans leur direction. Tout le long des tranchées adverses devant la tour Malakoff, l'ennemi est monté à l'assaut en une épaisse avalanche noire.⁴⁵⁷

Ces deux exemples nous font ainsi part de l'excitation ressentie par ces deux combattants lors de ces deux batailles. Mais ils nous montrent en outre un besoin de retranscrire l'univers sonore et visuel de la bataille pour renforcer cette impression de chaos. Charles Thoumas mentionne ainsi de nombreux détails survenus autour de lui comme la mort d'un colonel anglais. Andreï Ershov, lui fit, notamment la part belle à l'imagination sonore, comparant les tirs d'artillerie et de fusils à des hurlements, et évoquant le silence dans lequel les Français montèrent à l'assaut. En effet, comme le souligne Marie-Pierre Rey, les vétérans de Borodino en rapportèrent eux aussi la « violence inouïe », cette bataille étant passée à la postérité pour cet acharnement des deux adversaires, préfigurant ainsi les combats de la Grande Guerre⁴⁵⁸.

Cette réalité du champ de bataille : confusion et sensations, si elle fut retranscrite dans de nombreux témoignages soulève deux questions. Tout d'abord, les belligérants étaient-ils conscients de cette réalité du champ de bataille avant la campagne ? Ensuite, l'ont-ils évoquée dans leurs témoignages ? En effet, comme nous l'avons vu, l'imaginaire collectif de la guerre et de la bataille se concentrent à cette période autour d'actions viriles et de quête de gloire. Et aborder la dure réalité du champ de bataille peut, sans toucher à l'émotionnel, aller à l'encontre de cette mythologie de la bataille, tout comme parler de l'appréhension de ces aspects violents

⁴⁵⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée – 1854 –*, Librairie Illustrée, Paris 1892, pp.137-139.

⁴⁵⁷ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера. Сочинение в семи тетрадях* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol. Composition en sept cahiers], Moscou : Bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], p126. Texte original : « Рев орудий и заливавшаяся трескотня ружейной пальбы слились в один непрерывный, ужасающий вой-гул. Прикрытие, стоявшее по банкетам в три шеренги вскочило на бруствер, мгновенно выросши на нем грозной, оплотной стеной, и без крика „ура“, в мертвом молчании, открыло убийственный огонь. Это движение было так обще, так единодушно, что и я также вскочил на бруствер с банкета, на котором стоял в то время. „Картечь!“ — невольно скомандовал я во тот же миг своим орудиям, быстро соскакивая к ним. На всем протяжении неприятельских траншей перед Малаховым курганом быстро двигалась густая, черневшаяся лавина штурмующего неприятеля. »

⁴⁵⁸ Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris : Flammarion, 2012, p.156-163.

du combat. Ces questions sont par ailleurs d'autant plus légitimes que, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, Christophe Prochasson rapporte une volonté des combattants de la Grande Guerre de ne pas forcément ménager leurs proches. Les combattants de Crimée évoluaient dans une société tout autre, ne permettant pas forcément cette brutalité de la guerre, car allant à l'encontre de l'idéal guerrier de l'époque. Certains témoignages nous donnent quelques éléments de réponse, comme celui de l'officier d'artillerie J-P. Bédarrides qui écrit à propos de la veillée d'armes avant la bataille de l'Alma :

Mais depuis que la poudre avait parlé, il y avait dans l'air, je ne sais quoi d'électrique, qui chassait le sommeil. Bientôt les chefs de corps reçurent avis qu'on se battrait le lendemain. La bonne nouvelle se transmit de rue en rue ; et la veillée autour des feux, se prolongea bien avant dans la nuit.

Vers dix heures, les batteries prenaient les dispositions de combat. Puis au quartier d'artillerie, le calme revint. Je ne suivis pas l'exemple des camarades, moins impressionnables ou plus fatigués que moi ; et, pour échapper aux ennuis d'une insomnie inévitable dans mon état d'exaltation, je me mis à flâner, en vagabond, à travers les champs. La fraîcheur de l'air m'enivra davantage. Une émotion jusqu'alors inconnue me surexcitait. Ce n'était ni la frayeur, à l'approche du danger, ni le plaisir, à la veille de recevoir le baptême de la guerre ; mais mon cœur battait comme avant un examen suprême ; puis, je pensai à la France que je reverrais peut-être plus ; et des larmes, à cette idée, me mouillèrent les yeux. Craignant alors que la tristesse m'amollit, je me glissai au travers des groupes d'amis, çà et là épars, qui devisaient, autour des broussailles enflammées. Les uns, inquiets des chances de la première lutte, demandaient aux cartes leur horoscope, et si l'oracle de la dame de pique, ne leur était pas favorable, ils faisaient, par respect humain, semblant d'en rire ; d'autres s'avouaient fatalistes et s'en remettaient à Dieu de leur sort. Ceux-là étaient les sages ; à quoi bon se soucier de l'avenir ! [...] D'autres, sinon plus braves, du moins plus étourdis, se réjouissaient et farçaient.⁴⁵⁹

À travers cette longue tirade, l'officier nous dresse en effet un panel de réactions et d'attentes par rapport à une bataille ; parlant de l'excitation et de l'attente de la confrontation avec l'ennemi certes, mais aussi en mentionnant le fatalisme et la mélancolie de certains. Quant à sa propre réaction à la suite de l'annonce de la bataille à venir, elle montre à la fois un soldat dont l'image qu'il se fait du combat lui fait éprouver une forte excitation, mais lui cause aussi suffisamment de sensations pour l'empêcher de dormir et le rendre mélancolique. Le capitaine Chodasiewicz, lui, nous rapporte que le jour de la bataille d'Inkerman, tous les hommes de son bataillon, le capitaine à ses côtés et lui-même étaient d'une pâleur mortelle, sous-entendant peut-être par là l'appréhension de la bataille et de l'univers dans laquelle ils allaient se plonger, sachant qu'ils avaient déjà connu le feu à l'Alma⁴⁶⁰. Si dans ce cas précis la question n'est pas tranchée, le soldat Podpalov, quant à lui, raconta bien que lors de la tentative d'assaut du 18 juin, le silence qui régnait sur le champ de bataille après la fin du bombardement lui fit prendre conscience que quelque chose de terrible se préparait et qu'il allait lui falloir se battre

⁴⁵⁹ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Premier –*, Paris : Librairie Centrale, 1868, pp.240-241.

⁴⁶⁰ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London : Murray, 1856, pp.188-189.

jusqu'à la mort⁴⁶¹. On retrouve ce même genre d'évocations dans les souvenirs du sergent Eckenfelder qui écrivit à propos de l'assaut final contre Sébastopol :

En route je rencontraï un ami, grenadier au 25^e. Il attendait avec son unité le moment de franchir le parapet ; il me serre la main ; une larme brillait dans ses yeux. Peut-être pensait-il à son pays et à ses parents... Bonne chance, me dit-il ; Je courus rejoindre mon rang. Il était midi moins le quart quand nous primes notre place de bataille. A notre droite, nous avions les heros du 16 août, je veux dire les Piemontais.

A ce moment un silence lugubre s'établit pour quelques instants. La voix du canon s'était tue sur cet espace resserré où 200 000 hommes s'étaient pour ainsi dire enterrés vivants. L'on entendait que les respirations et peut-être battre ces cœurs en ce moment suprême pour leur patrie, et que quelques derniers ordres donnés par les chefs à leurs subordonnés.⁴⁶²

Le sergent évoque ici deux éléments présents, l'un dans le témoignage de J-P. Bédarrides, l'autre, dans celui du soldat Podpalov. Tout d'abord, Eckenfelder mentionna les larmes aux yeux de son camarade du 25^e de ligne en supposant qu'il pensait à ses parents et à son pays, ce qui est en lien avec les larmes que Bédarrides raconte avoir versées la veille de la bataille de l'Alma. Il parla ensuite du silence qui séparait le bombardement et l'ordre d'assaut, évoquant la respiration et les battements de cœur des hommes, ce qui le relie à Podpalov. Andreï Ershov décrivit lui aussi une situation similaire à propos du 18 juin 1855 :

Le début commença à 3 heures du matin ! L'ennemi a commencé à tirer par volées. Les rumeurs d'un assaut ont commencé à circuler de manière peu claire sur le rempart. Les ordres des supérieurs se sont rapidement succédé. Les armes étaient chargées avec des cartouches et pointées. La couverture surveillait l'ennemi depuis les banquettes de tir. Le "maître" de la tour Malakoff, le capitaine de 1er rang Kern, a surveillé chaque recoin de sa formidable redoute et n'a tout simplement pas quitté la banquette. [...] J'ai délibérément écouté les conversations des soldats, afin de connaître leurs pensées sur la l'orage attendu [...] J'étais comme en attente d'une sorte de fête et j'étais dans un état très tendu — sous l'impression de la formidable grandeur de la terrible et sanglante rencontre tant attendue, qui avait été préparée depuis si longtemps des deux côtés ! Et la possibilité de mourir de me traversa pas l'esprit ! Seulement, à cause de mon excitation interne et involontaire, un courant électrique, un tremblement nerveux me parcourait parfois le corps de manière soudaine.⁴⁶³

Ces quelques exemples montrent une certaine conscience de la dangerosité de la bataille, chez les militaires de la campagne de Crimée amenés à participer de manière active aux combats,

⁴⁶¹ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N.A. Piritch, 1904, p.16-17.

⁴⁶² SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

⁴⁶³ Andreï Ershov, *Севастопольскіе воспоминанія артиллерискаго офицера. Сочиненіе в семи тетрадях* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol. Composition en sept cahiers], *op. cit.*, pp125-126. Texte original : « Вот уже третий час утра в начале! Неприятель стал бить залпами. Молва о штурме неясно стала носиться по бастиону. Распоряжения начальства быстро следовали одно за другим. Орудия заряжены были картечью и наведены. Прикрытие зорко сторожило за неприятелем на банкетах. „Хозяин“ Малахова кургана, капитан 1-го ранга Керн, наблюдал за каждым уголком своего грозного хозяйства и просто не сходил с банкета. [...] Я нарочно вслушивался в разговоры солдат, чтоб узнать их мысли насчет ожидаемого штурма [...] Я был как бы в ожидании какого-то праздника и находился в крайне напряженном состоянии — под впечатлением грозного величия ожидаемой страшной, кровавой развязки, к которой с обеих сторон готовились столько времени! О смерти же и в мыслях не было! Лишь от внутреннего, невольного волнения вдруг порой, как электрический ток, пробегала по всему составу моему нервическая дрожь. »

que leurs camarades affectés aux services de l'arrière ne purent que vaguement, voire pas du tout évoquer, car n'y étant pas confrontés.

Ainsi, pour répondre à nos deux questions : si les soldats de la campagne de Crimée avaient conscience du chaos et du danger de la bataille malgré l'image qui en était faite tout au long de la première partie du XIX^e siècle ; et s'ils le retranscrivirent dans leurs témoignages, nous pouvons dire que ces quelques exemples nous amènent à penser que oui, ces hommes étaient conscients de la confusion et du danger qui pouvaient régner sur un champ de bataille et ils les retranscrivirent dans leurs témoignages. Notons cependant qu'il s'agit là de témoignages écrits ou retranscrits après la guerre, et que les correspondances ou les carnets de campagne qui nous sont parvenus ne donnent généralement pas à l'historien de ce type d'information. En effet, les combattants écrivirent leurs lettres bien souvent après les batailles. De plus, dans le cas français, les soldats ne prenaient connaissance d'un assaut contre la place que la veille voire le jour même du combat, comme le 18 juin où, selon Alain Gouttman, le général Péliissier ne dévoila ses intentions à ses subordonnés que la veille de la bataille⁴⁶⁴. Ainsi, il nous est difficile de savoir si oui ou non, ces hommes racontèrent à leurs proches leur appréhension pour la bataille à venir. En fait, seule une lettre du capitaine Herbé nous prouve l'existence de lettres écrites juste avant un grand combat. Celle-ci, datée du 17 juin 1855, mentionne la surprise de la troupe lorsqu'elle apprit l'ordre de monter à l'assaut le lendemain et, par conséquent ne nous informe pas sur cette appréhension de la bataille⁴⁶⁵. Ainsi, les soldats furent conscients ou appréhendèrent du moins la réalité du champ de bataille, quelle que fût leur expérience du feu — nulle ou déjà vécue — et firent preuve d'une capacité à faire la part des choses entre l'image du combat véhiculée au sein des sociétés européennes et sa réalité.

3.1.2. Le courage et la peur au combat

Comprendre l'imaginaire de la guerre et de la bataille, et le rapport qu'entretinrent les combattants de Crimée avec le champ de bataille — sensations, chaos, appréhension — amènent l'historien à s'intéresser à une troisième étape qui nous paraît fondamentale pour comprendre l'expérience personnelle qu'eurent ces hommes lors de ces grands affrontements : les émotions et réactions des combattants lors de ces batailles, ainsi que la manière dont ils choisirent de les retranscrire. En effet, l'armée est, dans cette époque d'exaltation de la virilité

⁴⁶⁴ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995] pp.321-323.

⁴⁶⁵ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, pp.275-276.

masculine, l'exemple même de la maîtrise totale de soi face au danger, comme en témoigne la peinture militaire de l'époque. De plus, comme le rappelle Hervé Mazurel en reprenant les mots de John Keegan sur l'attitude des soldats, l'armée était le lieu où les attentes quant à la maîtrise de soi étaient les plus fortes. Les émotions et leurs expressions étaient mises sous silence par les valeurs martiales et d'honneur, car le militaire se devait de faire preuve de dignité et de sang-froid en toutes circonstances. Le corps se devait d'être tout aussi maîtrisé que l'esprit, notamment avec l'émergence des « physiologies et de la physionomie ». En fait, la société militaire de cette époque était en lutte contre « la maladie du sentiment » et le « mal du siècle » qui touchaient les sociétés européennes avec, dans la pratique, une proscription des « émotions dites féminines ». La peur et la tristesse étaient donc cachées, tout comme leurs manifestations physiques, puisque les exprimer signifiait s'exposer à la honte face à un groupe « traditionnellement peu compatissant »⁴⁶⁶. Cette dissimulation volontaire d'émotions mal considérées dans la société souligne l'importance, pour les combattants de la guerre de Crimée, de contenir leurs émotions, que ce soit face à leurs camarades, à l'ennemi, mais aussi potentiellement face à leurs correspondants, puis à leur lectorat lorsqu'ils écrivirent et publièrent pour certains, leurs souvenirs de campagnes. Ce principe peut surprendre alors même que le champ de bataille, du fait du chaos et des sensations auxquels le soldat est confronté, crée chez ce dernier des émotions et réactions fortes, au premier rang desquelles siège le courage, mais surtout la peur. En effet, comme le rappelle Jean Norton Cru dans son *Du témoignage*, tout combattant de Grande Guerre a connu la peur, mais a fait généralement preuve de courage en poursuivant sa mission malgré cela⁴⁶⁷. Cette peur a, selon lui, sauvé la vie de nombreux hommes. À propos de la valeur du courage, Jean Norton Cru explique qu'il faudrait distinguer le courage d'Achille de « celui du poilu » qui est très éloigné du premier. L'idée évoquée ici est fondamentale : tout soldat a peur lorsqu'il est au combat, mais cette peur est essentielle pour le maintenir en vie, et côtoie le courage qui l'aide à surmonter cette peur. Selon Norton Cru, le courage du soldat est en effet éloigné de celui dépeint dans les récits héroïques des guerriers, permettant qu'un Achille vainque ses ennemis par exemple. Cet ancien combattant de 1914-1918 décrit le courage du soldat comme étant plus prosaïque : il lui permet simplement de tenir la ligne dans l'enfer de la bataille⁴⁶⁸.

⁴⁶⁶ Hervé Mazurel, in Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIXe siècle à nos jours, op. cit.*, p.241.

⁴⁶⁷ Jean Norton Cru, *Du témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, Paris : Editions Allia 1989, pp.66-67.

⁴⁶⁸ *Ibid.*

Se pose alors la question du courage et de la peur éprouvés chez ceux de la campagne de Crimée : eurent-ils le courage d'Achille ou celui du poilu ? Et quel courage mirent-ils en avant ? Parlèrent-ils de leur peur ? Car, comme le souligne Norton Cru, le civil ne comprend pas la peur du combattant et en a une mauvaise image : « Le civil ne peut pas concevoir que nous ayons peur de l'ennemi qui lui-même a une peur égale de nous »⁴⁶⁹. Ce fossé entre le civil et le militaire concernant l'appréhension du courage et de la peur au combat s'explique par cette volonté des vétérans, romanciers et peintres, de transfigurer la guerre et la bataille pour en faire ressortir une vision romantique mainte fois évoquée au cours de ce chapitre. Norton Cru apporte un élément pour compléter la compréhension de ce fossé : les « littérateurs » « ne racontent pas leur guerre, mais la guerre », et, en voulant en faire une synthèse, contribuent à renforcer cet imaginaire héroïsant qui empêche le civil de comprendre la peur et le courage du combattant⁴⁷⁰. Si dans son argumentaire il prit pour exemple Zola, Barbusse, Dorgelès et Tolstoï, la guerre de Crimée nous offre d'autres exemples de récits qui dissimulent la peur. Le capitaine Fay, par exemple, dont nous avons suffisamment vu que ses Mémoires formaient un récit impersonnel de la campagne de Crimée, ne parle aucunement de la peur des hommes au moment de monter à l'assaut, se bornant à une description héroïque des événements. C'est ce que fit également Léon Griffon dans ses *Souvenirs de la campagne de Crimée* :

Les chasseurs s'élancèrent avec leur impétuosité ordinaire et les premiers hussards qui leur tombèrent sous la main furent sabrés sans avoir aperçu l'ennemi. Une trentaine de Russes furent massacrés et autant faits prisonniers ; d'autres, et c'était le-plus grand nombre, avaient eu le temps de fuir. Cette affaire, dans laquelle les nôtres n'avaient pas perdu un seul homme, avait été si prompte que la latte des dragons anglais ne fut, point teinte de sang.⁴⁷¹

Mais d'autres témoins, qui parlèrent à la première personne dans leur récit, firent de même, préférant parler de l'héroïsme individuel et collectif des soldats plutôt que de la peur. C'est ce que fit le général Montaudon dans ses *Souvenirs Militaires*. Officier au 3^e régiment de zouaves, il fut avec la ligne de tirailleurs en avant des colonnes de bataillons lors de la bataille de l'Alma. Sur cet événement, il parla non pas de la peur qu'il ressentit ou de celle de ses hommes, mais plutôt de la conformité des zouaves à coller à ces standards de valeurs qui, face aux tirs des tirailleurs russes, continuèrent leur marche jusqu'à se précipiter sur leur adversaire, pour ensuite « le poursuivre la baïonnette dans les reins », avant de gravir les pentes avec « élan », sans que les tirs nourris des Russes ne calment « leur ardeur »⁴⁷². Par ailleurs, d'autres ne mentionnèrent la peur que lorsqu'elle touchait l'adversaire :

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p.67.

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p.107.

⁴⁷¹ Léon Griffon, *Souvenirs de la Campagne de Crimée par L. Griffon*, Paris : Librairie Ledoyen, 1857, p.11

⁴⁷² Jean-Baptiste Alexandre Montaudon, *Souvenirs militaires*, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898, p.264.

A un signal, donné par les officiers qui les commandaient, les colonnes d'attaque s'élançèrent hors des tranchées ; elles franchirent au pas de course les trois à quatre cents mètres qu'elles avaient à parcourir pour arriver au bord des fossés des redoutes des *ouvrages blancs*. Elles traversèrent le fossé, escaladèrent vivement les parapets, et tombèrent si rapidement à la bayonnette sur les Russes, que ceux-ci n'eurent pas le temps de se reconnaître et de se mettre en défense. La panique s'était emparée d'eux ; ils se précipitèrent vers la gorge de leurs redoutes et s'enfuirent dans la direction de la place, laissant derrière eux une grande quantité de tués et de blessés.⁴⁷³

Le soldat Mathieu Shtykov, enfin, nous offre une troisième manière pour le combattant de ne pas aborder la peur au combat. Il commença en effet dans sa première lettre, à évoquer une autre peur : celle de ne pas pouvoir participer à la suite de la campagne et de se venger⁴⁷⁴. Puis, dans une seconde lettre, il mit en avant sa volonté de retourner au combat en écrivant :

Désormais, chaque jour, je peux sentir que le sang se répand plus intensément dans les veines que les jours précédents ; et chaque jour je prie sincèrement Dieu pour mon rétablissement ; la patience ne fait pas tout ! Il est impossible de décrire mon désir de me tenir à nouveau dans rangs avec un fusil à la main, de faire payer l'ennemi — sang pour sang —, par pour le mien, je n'y pense déjà plus, non, un désir mortel me tourmente : celui de venger le sang des camarades tombés au combat, pour le sang de nos pères, de nos chefs. Eh ! Ne serait-ce que pour rejoindre à nouveau le rang, de prendre le premier fusil ou la mitraille pour, goutte après goutte, faire payer à l'ennemi sanguinaire *et venant du lointain, le sang de notre patrie qu'il a fait couler, pour tous les morts qui étaient de vaillantes personnes !⁴⁷⁵

Ces quelques exemples montrent que le courage fut mis le plus possible en avant par une partie des combattants de la campagne de Crimée, et ce, quel que soit le support. L'exaltation du courage et le silence du sentiment de peur renvoient aux notions d'honneur, d'héroïsme et de virilité demandées aux soldats dans cette première moitié du XIX^e siècle. Elle trahit par ailleurs l'importance de l'esprit de corps et de la maîtrise des émotions qui était demandée à ces hommes, et qui résulte d'un processus d'adaptation du conscrit à la vie militaire. Comme le souligne Jean-Paul Bertaud, les « rites d'initiation » à la vie militaire sont composés d'exercices, de longues marches, de manœuvres, mais aussi de moments de partages du pain et du vin. Ce parcours amène la recrue à s'intégrer pleinement au sein de son régiment. Au sein de ce groupe se forme par conséquent un esprit de corps qui mêle fidélité, attachement aux traditions et solidarité, qui transforme ces hommes en frères d'armes dont les plus anciens insufflent leur courage aux plus jeunes lors de leur baptême du feu. En fait, cet esprit de corps

⁴⁷³ Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, Paris : E. Dentu éditeurs, Librairie de la société des gens de lettres, 1889, p.50.

⁴⁷⁴ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядѣ его, оставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], Moscou : Imprimerie Alexandre Semen, 1855, p.8.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p.29-30. Texte original : « Теперь ежедневно новыя извѣстія заставляютъ кровь въ жилахъ переливаться сильнѣе обыкновеннаго; ежедневно я усердно молюсь Богу о своемъ выздоровленіи; терпѣнія вовсе нѣтъ, - не можно пересказать, какъ рвется сердце стать опять в ряды с ружьемъ въ рукѣ, - отплатить нечестивому врагу - кровью за кровь, - не за свою, не о томъ уже я думаю, - нѣтъ, смертельное желаніе мучаетъ - отомстить за кровь товарищей, легшихъ в битвѣ, за кровь отцевъ - командировъ нашихъ. Эхъ! только бѣ опять стать в ряды... что кажется рано ружейныя и картечныя, по капль бы даль выпустить кровь свою, только бы достойно отплатить врагу кровожадному, который явился изъ дальнихъ странъ в наше отечество, за тѣмъ, чтобы умертвить столько людей доблестныхъ ! »

« crée l'émulation sur le champ de bataille », permettant à la virilité militaire de caserne de montrer toute sa dimension au feu, jusqu'à la mort⁴⁷⁶. C'est pourquoi le courage fut souvent mis en avant par les combattants. Il se trouve d'ailleurs souvent mêlé à l'héroïsme. Cette alchimie de valeurs guerrières est par exemple visible dans le témoignage du lieutenant Cullet, qui, en écrivant sur les combats du 18 juin 1855, décrivit longuement la violence du feu russe lorsque les divisions françaises s'élançèrent, mais aussi le courage et l'héroïsme des soldats français face à ce déluge de balles, de mitrailles, d'obus et de boulets⁴⁷⁷. En fait, la liste des exemples rapportant le courage ou l'héroïsme, qu'il fût individuel ou collectif, pourrait englober l'ensemble des documents contenus dans le corpus de cette étude. Quel que fût le support choisi, les vétérans mirent en avant, sinon ces deux émotions, du moins l'attitude des combattants face au danger et à l'adversaire. Et les deux types de courages définis par Jean Norton Cru furent retranscrits par ceux de Crimée. L'héroïsme d'Achille se retrouve ainsi au travers d'anecdotes ou de récits sur des actes individuels comme la folle avancée du général Lourmel jusque dans les positions russes, ou la charge de lord Cardigan à la tête de la brigade légère, faits d'armes qui furent abondamment repris par les soldats qui en eurent connaissance. J-P. Bédarrides, par exemple, compara ces deux actions pour en faire des exploits « de la bravoure nationale »⁴⁷⁸. Le courage du poilu de Norton Cru se retrouve quant à lui dans l'assaut face au feu adverse, comme nous l'avons vu avec l'exemple du témoignage du lieutenant Cullet sur l'assaut du 18 juin.

Mais revenons à la problématique de la peur au combat chez les témoins militaires de la campagne de Crimée. Si, comme nous l'avons vu, certains firent le choix de ne pas l'aborder, préférant mettre l'accent sur le courage et l'héroïsme, d'autres firent le choix de l'évoquer par divers biais. Par exemple, dans la partie précédente portant sur le combattant et la réalité du champ de bataille, nous avons vu à travers quelques témoignages que les soldats étaient conscients de la réalité des combats auxquels ils allaient participer, et que cette appréhension n'était propre qu'au baptême du feu. Or, si certains évoquèrent ces moments d'attente avant l'affrontement en parlant de leur impatience à s'illustrer sur le champ de bataille — comme le fit Marie-Octave Cullet lorsqu'il rapporta la veillée d'armes avant l'Alma⁴⁷⁹ — elle montre finalement la peur que généra également cette attente chez les combattants.

⁴⁷⁶ Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité ». In Alain Corbin, *Histoire de la virilité vol 2 Le triomphe de la virilité : le XIX^{ème} siècle*, Paris : Point, 2015 [2011], pp.63-79, p.79.

⁴⁷⁷ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, Lyon : Emmanuel Vitte, Editeur, 1894, pp.184-187.

⁴⁷⁸ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Premier –*, op. cit, p.393.

⁴⁷⁹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, p.72.

Beaucoup de soldats se souviennent d'abord de l'éprouvante tension émotionnelle générée par l'attente du combat ? L'opacité du futur proche y incitait aux projections multiples et aux rumeurs les plus folles. L'excitation, mêlée à la peur, faisait battre les cœurs. Chacun, se trouvant mis face au destin, trouvait dans ces instants d'avant l'assaut un paroxysme d'existence. Mais, dans l'imminence du choix, harangues et exhortations collectives primaient sur le recueillement personnel.⁴⁸⁰

Hervé Mazurel nous rappelle ici que cette appréhension est au cœur du souvenir du combat chez le militaire. L'attente génère alors diverses réactions plus ou moins occultées par les témoignages et parmi lesquelles se trouve la peur.

Cette peur se retrouve dans le témoignage de J-P Bédarrides que nous avons mentionné plus haut, lorsqu'il raconta avoir pleuré la veille de la bataille de l'Alma à l'idée de ne pas revoir la France et ses proches⁴⁸¹. C'est aussi la peur qu'évoqua Jules Sancery lorsqu'il écrivit :

Ces recommandations sont faites à voix basse et ce silence a quelque chose d'imposant, car chacun, en lui-même, se pose cette question : "En reviendrai-je ?" C'est une pensée involontaire issue de ce sentiment humain, celui de la conservation personnelle. Que ceux qui n'ont pas éprouvé ce sentiment le disent ! Moi je ne le croirai jamais, quelque brave que l'on puisse être.⁴⁸²

Cette peur fut donc camouflée par les combattants par le biais d'interrogations qui en découlent néanmoins : vais-je m'en sortir ? Vais-je revoir ma patrie et les miens ? Elle peut aussi être masquée par un certain cynisme, comme celui dont fit preuve le sergent-major anonyme de l'infanterie de marine française lorsqu'il parla de la montée en ligne le 7 juin 1855 :

Nous partons et traversons de Dépôt des tranchées où les musiques font entendre la « Marseillaise ». Mauvaise inspiration ; en ce moment elle n'a que le don de provoquer l'indifférence ironique de notre soldat dont l'esprit se prête peu, en pareille circonstance, à cette préparation artificielle que certaines nations font résider dans les chants, chœurs et hurrahs plus ou moins frénétiques.⁴⁸³

Ces quelques exemples pourraient certes être vus comme de simples spéculations, car n'évoquant pas directement la peur. Mais les témoignages évoquent des pratiques qui leur font écho sur cette thématique de la peur. Par exemple, l'échange d'adresses ou de recommandations à un camarade avant de monter en ligne exprime clairement la conscience de pouvoir perdre la vie au combat, et donc la peur d'y rester certes, mais aussi que ses proches restent dans l'ignorance de sa mort. C'est en tout cas ce que nous laisse à penser la lettre d'Auguste Goublet à son ami Régley et datée du 11 octobre 1854, où il lui demanda de s'occuper de prévenir sa famille et de s'occuper de ses affaires s'il venait à mourir⁴⁸⁴. Le capitaine Chodasiewicz rapporta un fait similaire, en racontant qu'après avoir discuté avec un collègue, ils échangèrent

⁴⁸⁰ Hervé Mazurel, in Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIXe siècle à nos jours*, op. cit., p.243.

⁴⁸¹ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Premier –*, op. cit., pp.240-241.

⁴⁸² Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Pau : Amis des Archives [des Pyrénées-Atlantiques], 1988, p.20.

⁴⁸³ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, op. cit), p.77.

⁴⁸⁴ SHD MV 130 GG² 1 Régley.

leurs adresses, pour le cas où si l'un d'entre eux venait à mourir, l'autre puisse prévenir la famille⁴⁸⁵.

Si ces deux exemples nous montrent la peur de ne pas voir leur mort signifiée à leurs proches, un autre fait, rapporté là encore par J-P. Bédarrides nous montre que les soldats évoquèrent la peur d'avant la bataille sans pour autant en parler de manière directe : des soldats tirant les cartes ou se remettant à Dieu la veille de la bataille de l'Alma⁴⁸⁶. Cette anecdote nous rappelle l'importance de l'irrationnel au sein des armées, quelle qu'en soit l'époque. En effet, Laurent Vissière et Marion Trévisi, en introduction de leur ouvrage consacré à l'irrationnel et la guerre, rappellent que cet aspect permet de faire face à l'angoisse générée par l'attente du combat⁴⁸⁷. Cette évocation de l'irrationnel renforce un peu plus l'importance de la peur chez les combattants, au point d'être incluse dans la pensée médicale et tactique de cette époque comme le souligne Hervé Drévuillon :

Ainsi, au cours de la première moitié du XIXe siècle, s'est affirmée une figure romanesque du soldat et de ses affections psychologiques, fortifiée par le discours médical, qui empruntait lui-même au roman certains de ses schémas. La pensée militaire s'en trouva profondément transformée en intégrant le facteur psychologique dans la conception même de la guerre et du combat. Dans ses Études sur le combat, réunies dans les années 1860 et publiées à titre posthume en 1876, Ardant du Picq a fait du facteur psychologique l'argument majeur d'un profond bouleversement de l'art militaire. Son œuvre place les passions du combattant au cœur même de la guerre, au lieu d'en faire un simple facteur entravant ou favorisant l'action militaire.⁴⁸⁸

Car c'est en effet la peur, amenant la panique au sein des formations russes ou françaises à plusieurs reprises, qui permit au colonel Ardant du Picq — qui participa à la guerre de Crimée — d'établir sa théorie de non-existence du choc entre deux armées : le facteur psychologique des combattants — dont notamment la peur donc — implique, comme le résume John Keegan, que l'un des deux camps rompt le contact avant ce choc⁴⁸⁹. Pourtant, à lire les lettres, Mémoires et souvenirs, la peur en pleine bataille ne semble pas exister, sauf comme nous l'avons vu plus haut, lorsqu'elle touche un groupe, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit de l'ennemi. Dans ses lettres à son amie Fanny de Poinctes, le baron Rebillot évoqua notamment la retraite russe à Inkerman qui se serait transformée en déroute du fait de la peur causée par l'attaque française, parlant d'une « masse confuse de fuyards jetant leurs armes pour mieux se sauver »⁴⁹⁰. Le

⁴⁸⁵ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London : Murray, 1856, pp.50-51.

⁴⁸⁶ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Premier –*, op. cit, tome 1, p.241.

⁴⁸⁷ Marion Trévisi et Laurent Vissière, in Laurent Vissière et Marion Trévisi, *Le feu et la folie. L'irrationnel et la guerre (fin du Moyen-Âge-1920)*, op. cit, pp.12-13.

⁴⁸⁸ Hervé Drévuillon, « L'être humain, un moment aliéné de lui-même. L'irrationnel dans la pensée militaire du XIXe siècle ». In Laurent Vissière et Marion Trévisi, *Le feu et la folie. L'irrationnel et la guerre (fin du Moyen-Âge-1920)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2016, pp.231-247, p.239-240.

⁴⁸⁹ John Keegan, *Anatomie de la bataille*, op. cit, pp.64-65.

⁴⁹⁰ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

capitaine Chodasiewicz raconta quant à lui surtout la panique qui agita certains régiments russes lors de la bataille d'Inkerman, notamment celui d'Ekaterinbourg qui, selon ses dires, aurait fait feu sur son propre régiment. Il écrivit d'ailleurs que le seul officier de ce régiment encore en état de combattre ne pouvait rien faire pour cesser ces tirs fratricides, ayant trop peur de ses hommes⁴⁹¹. Enfin, P. Kuzmine mentionna les lamentations et les supplices des hommes de la 12^e division d'infanterie russe à la bataille de la Tchernaiïa, lorsque sa propre division — la 5^e d'infanterie — arriva sur le champ de bataille, sous-entendant la peur des soldats de la 12^e division face au feu adverse⁴⁹². Or, dans ces exemples, la peur, qu'elle soit évoquée de manière directe ou indirecte, ne concerna jamais l'auteur ou son entourage proche dans la bataille, mais une autre personne ou une unité amie ou ennemie qui, par son comportement, permet de rehausser le courage et l'héroïsme personnel de l'auteur, de son régiment, de sa division ou de son armée. Le témoignage de Kuzmine est d'ailleurs flagrant à ce propos, puisqu'étant destiné à rehausser la valeur de la 5^e division d'infanterie qui, notamment selon Stolypine, se serait mal conduite lors de la bataille de la Tchernaiïa. Cette volonté de l'officier russe de défendre la division dans laquelle il a servi illustre cette conception de l'honneur militaire et de son attachement à son unité.

Finalement, seuls certains combattants admirent à demi-mot qu'ils ressentirent de la peur à titre personnel lors d'une grande bataille. « Nous avouons que nous avons senti courir dans nos veines, comme un frisson de crainte, quand, en nous retournant du côté de notre camp, nous avons vu notre petite division se former sur les mamelons Fédouchènes. » raconta ainsi le lieutenant Cullet dans son récit de la bataille de la Tchernaiïa, mais sans plus de précisions⁴⁹³. Mais, finalement, ces mentions restent rares et celle de ce lieutenant est peut-être la seule pouvant amener une certaine nuance au sein de notre corpus. Reste à savoir ce qu'il en fut pour la guerre de siège ô combien différente, menée devant les murs de Sébastopol !

3.2. La bataille dans les actes

Si d'une manière générale le combattant de la campagne de Crimée pensa la bataille comme un événement glorieux, un moyen de faire preuve de virilité, de courage et d'héroïsme, nous avons vu qu'il se trouva toutefois confronté à la peur, malgré son attitude bravache. Cette

⁴⁹¹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit., pp.194-196.

⁴⁹² P. P. Kuzmine, *Описание участия 5-й пехотной дивизии в деле при р. Черной 4-го августа 1855 года* [Description de la participation de la 5^e Division d'infanterie dans l'affaire de la rivière Tchernaiïa le 4 août 1855], Saint-Pétersbourg: Imprimerie de la Maison Torogosky S. Strugovshikov, 1859, p.10.

⁴⁹³ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit., p.203.

attitude laissa parfois place à la peur, face à un univers qui allait confronter le soldat au sifflement des balles, au feu de l'artillerie, aux nuages créés par la poudre... Au milieu de cette ambiance génératrice d'adrénaline et de sentiments contradictoires, mêlant imaginaire de la bataille et réalité du champ de bataille, le combattant voit, écoute, agit sur ordre ou non. Il ne reste pas passif en somme. Se pose alors la question de la place occupée par ses actions et celles s'étant déroulées dans son entourage immédiat au sein du récit. En effet, en dehors de ce qui est vu et ressenti, la bataille est avant tout la somme d'actions individuelles qui, par leur coordination et leur masse, font bouger les lignes jusqu'à la victoire ou la défaite. Cependant, ces actions impliquent généralement la mise à mort d'autres personnes, ou du moins, leur infligent de sévères dégâts corporels. Il s'agit aussi, comme tend à le montrer dès la seconde moitié du XIX^e siècle l'étude du colonel Ardant du Picq, d'un duel mental entre deux masses d'hommes, où l'ascendant moral de l'un amène la défaite de l'autre⁴⁹⁴. Le combat au plus près est donc un subtil mélange d'application pratique de l'entraînement, et de la capacité mentale des hommes à encaisser le chaos auquel ils sont confrontés.

3.2.1. Le combat au plus près

Raconter le combat au plus près, c'est pénétrer un peu plus dans l'intime des combattants, car il s'agit de s'intéresser aux réactions physiques et psychologiques du combattant lors du chaos auditif et visuel de la bataille. C'est également se pencher sur la capacité du combattant à restituer son entraînement et à appliquer les exercices appris avec un drill intensif lors de sa vie en garnison. Mais comment retranscrire ces actes réflexes dans un témoignage ? Nous avons vu précédemment que Français et Russes masquèrent les sentiments négatifs générés par le chaos de la bataille comme la peur, privilégiant l'héroïsme et le courage. Mais qu'en est-il de leurs actes ? Car participer à une bataille, ce n'est pas uniquement marcher au son du canon en rangs serrés, c'est avant tout tuer, infliger des dégâts corporels à d'autres hommes. C'est aussi réagir physiquement face au feu. Or, si ces actions sont logiques, elles sont en revanche moins évidentes à raconter à un public, que ce soit de vive voix ou par écrit. On peut notamment penser à Norbert Elias qui, comme le souligne Stéphane Audoin-Rouzeau dans son livre *Combattre*, émaillait son témoignage sur la Grande Guerre de nombreux « trous » et d'oublis liés à des épisodes violents⁴⁹⁵. Il n'est pas le seul, et nombre de vétérans, même de conflits plus récents,

⁴⁹⁴ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX-XXI^e siècle)*, *op. cit.*, pp.194-195.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, pp45-47.

se taisent sur la violence des combats, que ce soit de manière volontaire ou à cause d'un syndrome de stress post-traumatique qui les ronge.

Dans le cas de nos combattants français et russes de la campagne de Crimée, on peut observer chez les témoins qui narrèrent leur expérience personnelle, une volonté d'immerger le lecteur dans cet univers chaotique qu'est le champ de bataille. On trouve ainsi de nombreux passages concernant l'attente de l'assaut, ainsi que la marche jusqu'à la ligne de feu. Paul de Molènes, qui participa à la bataille de l'Alma comme officier des spahis dédiés à la protection du maréchal de Saint-Arnaud, raconta ainsi que la bataille qui se déroulait sous ses yeux ressemblait à « un merveilleux défilé ». Il poursuivit en écrivant qu'il ne pouvait s'empêcher de contempler malgré le fait que « l'air commence à se peupler de projectiles » et que « ça et là une poussière de fumée voltige sur le tertre où se tient le maréchal »⁴⁹⁶. L'auteur des *Commentaires d'un soldat* fait ainsi entrer son lecteur dans l'ambiance du combat avec poésie, avant de parler de sa traversée de l'Alma, où le mot « enfin » semble marquer une forme de soulagement de l'auteur à l'idée de rentrer dans la bataille, alors que le clairon sonne et que les balles sifflent au-dessus des têtes⁴⁹⁷. Ce simple mot n'est en effet pas sans rappeler la libération décrite par Michel Goya pour décrire ce que ressent le soldat au moment de se plonger au cœur de l'action⁴⁹⁸. À propos de cette même bataille, le lieutenant Cullet raconta quant à lui, l'insouciance des soldats entre six et dix heures du matin à la suite du retard anglais, avant de plonger rapidement son lecteur dans le danger du combat :

A dix heures tout s'ébranle devant nous ; les zouaves et l'infanterie de marine traversent la plaine d'un pas rapide, le prince est au milieu, les soldats sont en capote, les officiers en tenue de parade ; notre marche a duré une heure et demie ; il est midi, nous ne sommes plus qu'à quelques centaines de mètres de la rivière. Un feu violent de tirailleurs accueille notre première brigade ; la fumée blanche de la canonnade couvre les hauteurs. Autour de nous les boulets commencent à labourer le sol.⁴⁹⁹

Le jeune officier souligne ensuite lui aussi la « grêle de projectiles » qui passait au-dessus de lui et de ses hommes sans faire de pertes⁵⁰⁰. Toujours concernant l'entrée dans l'univers de la bataille à travers celle de l'Alma, le soldat russe Pogosky raconta l'attente en plein soleil, brusquement interrompue par le repli des tirailleurs de son régiment puis l'arrivée des soldats britanniques dans son champ de vision⁵⁰¹.

⁴⁹⁶ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, 1860, p.57.

⁴⁹⁷ *Ibid.*

⁴⁹⁸ Michel Goya, *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Paris : Tallandier, 2014, p.80.

⁴⁹⁹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.73.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p.74.

⁵⁰¹ Alexandre Pogosky, *Старуки — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], Saint-Pétersbourg : Typographie V.A. Tikanov, 1909, pp.40-41.

Dans un autre contexte, le sergent-major anonyme de l'infanterie de marine rapporta le cynisme provoqué chez lui et ses hommes par les fanfares jouant la Marseillaise lors de leur départ pour les tranchées d'assaut le 7 juin 1855 :

Pendant la halte, notre Colonel nous apprend d'une voix haute et distincte qu'il vient de recevoir la nouvelle de la promotion au grade de Général du Colonel de Barolet que l'on peut considérer comme le véritable réorganisateur de l'Infanterie de Marine. Nous partons et traversons de Dépôt des tranchées où les musiques font entendre la « Marseillaise ». Mauvaise inspiration ; en ce moment elle n'a que le don de provoquer l'indifférence ironique de notre soldat dont l'esprit se prête peu, en pareille circonstance, à cette préparation artificielle que certaines nations font résider dans les chants, chœurs et hurrahs plus ou moins frénétiques (I). Puis, quel écho peuvent avoir chez nous les accents qui ne répondent plus aux sentiments dont nous sommes animés, surtout quand ils vont être bientôt couverts par la voix plus réaliste du canon ?⁵⁰²

L'auteur fait d'ailleurs rapidement passer son lecteur dans l'ambiance de l'attente de l'assaut, en narrant, juste après l'extrait que nous venons de citer, la multiplication des tirs d'artillerie russes qui les encadrent jusqu'à l'embouchure des tranchées d'assaut⁵⁰³. Enfin, le témoignage du lieutenant-colonel Lebrun explicite la tension palpable dans les tranchées, lors de l'attente du signal ordonnant l'assaut du 18 juin, qui se rompt instantanément par l'ordre d'attaque :

Cette fois, les colonnes de sa division s'élancèrent au pas de course hors des tranchées ; mais à peine eurent-elles franchi une centaine de mètres qu'elles, furent accueillies par une fusillade si vive et par des feux d'artillerie si écrasants partant des ouvrages russes qui se trouvaient en face d'elles qu'on les vit s'arrêter sur place et tourbillonner sur elles-mêmes.⁵⁰⁴

Ces quelques exemples font émerger un dénominateur commun dans les récits des combattants de la campagne de Crimée : en narrant leur entrée dans la bataille en quelques lignes, ces hommes retranscrivirent la rapidité du basculement dans la bataille. Mais tous aussi sous-entendent leur propre discipline et celle de leur entourage proche dans cette marche vers la ligne de feu ou dans l'attente de celle-ci.

Vient ensuite le moment de raconter le cœur du combat. Et là encore, Français et Russes ne furent pas avares en matière d'anecdotes ou de passages relatant leur évolution sur le champ de bataille. L'officier d'artillerie V. Koltchak raconta ainsi comment il se fit capturer par les soldats français lors du second assaut contre la tour Malakoff le 8 septembre 1855, écrivant qu'il était alors allé chercher le commandant de la batterie où il se trouvait, étant lui-même totalement désemparé par l'assaut :

Ne sachant pas quoi faire, je cherchais un commandant de batterie. Seulement, quand j'ai voulu descendre les escaliers de la batterie, je me suis soudain retrouvé face à une colonne de Tirailleurs indigènes. Leurs visages étaient noirs, bestiaux regardaient sauvagement sur les côtés. La colonne a avancé d'un pas rapide, avec des fusils, et a traversé de la batterie de Gervais à la tour. Mes yeux étaient figés sur leurs manteaux rouges, bleus et blancs ; leurs têtes étaient recouvertes de capuches, rendant encore plus menaçante leur fière allure. Je me suis instinctivement précipité vers le flanc gauche de la batterie. Tout y était confus — les marins, les soldats, les Français. Le signal sonore

⁵⁰² Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit], op. cit.*, pp. 76-77.

⁵⁰³ *Ibid.*, pp.77-78.

⁵⁰⁴ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie, op. cit.*, p.63.

des trompettes et des tambours se fait encore entendre dans les tranchées. Partout, on entend un bruit, un crépitement, le fracas des armes, des cris, des bruits et des gémissements des blessés.⁵⁰⁵

L'officier fait ainsi état de sa réaction instinctive lors de sa rencontre avec les tirailleurs algériens qui, semble-t-il, l'impressionnèrent grandement, et dont la description qu'il fait n'est pas sans rappeler les récits allemands décrivant les troupes coloniales françaises lors des deux conflits mondiaux. Dans un tout autre registre, l'officier polonais Robert Chodasiewicz raconta qu'il s'élança à l'assaut des positions anglaises en hurlant lors de la bataille d'Inkerman, pour finalement se retrouver mélangé à d'autres troupes russes, massées dans la batterie adverse qu'ils avaient attaquée⁵⁰⁶. Même le capitaine Fay, dont les choix de narration ne laissèrent que peu de place à sa propre expérience de la campagne de Crimée, relata l'une de ses actions lors de la bataille d'Inkerman racontant avoir été envoyé par le général Bosquet auprès du général Morris pour l'avertir qu'une charge de cavalerie serait peut-être requise⁵⁰⁷.

Parallèlement à ces anecdotes personnelles, les combattants racontèrent la bataille au plus près en narrant des épisodes qu'ils observèrent directement au cœur de la mêlée, privilégiant même pour certains ce type d'anecdotes à leurs propres faits et gestes. C'est notamment le cas d'André-Alfred Poilecot et de J-P Bédarrides qui dans leurs récits de la bataille de l'Alma, ne parlèrent à aucun instant de leurs actions personnelles une fois entrés au cœur de la bataille. Le premier, officier d'infanterie, mit plutôt en valeur des actions relevant de la bravoure individuelle qu'il put observer, comme la capture d'un soldat russe par un zouave après que le premier eut manqué son tir sur le second⁵⁰⁸. Le second, servant dans l'artillerie, fit un récit plus distancié et groupé des actions des hommes :

On fouille les bois qui barrent le chemin, à coups d'obusier, et on livre l'assaut ! Les bataillons déchaînés se dispersent à travers les haies, les murs de clôture et les fossés, débusquent les gardiens de l'Alma ou les fusillent sur place. En un clin d'œil, les morts jonchent les champs de Bourliouk. A la poursuite des fuyards, la première et la troisième division, leurs chefs en tête, enjambent la rivière. [...] La mitraille russe frappe de toutes parts, comme à bout portant, et le torrent humain monte toujours. L'ennemi se précipite, en masse, jusqu'au bas de la montagne, à la rencontre des colonnes d'attaque. Déployées en tirailleurs, celles-ci bravent la fureur de ce choc. Les Russes impuissants reculent devant une canonnade de plus en plus véhémente, se rallient à la voix de leurs

⁵⁰⁵ В. В. Кольчак, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], Saint-Petersbourg : В.И., 1904, p.96. Texte d'origine : « Не зная, что дѣлать, я искалъ батарейнаго командора. Толькоохотѣлъ я спуститься съ батареи по трапу, какъ вдругъ накнулися на колонну алжирскихъ стрѣлковъ (Tirailleurs Indigènes). Ихъ звѣрскія черныя лица дико смотрѣли по сторонамъ. Колонна шла скорымъ шагомъ, съ ружьями а перевѣсъ, отъ батареи Жерве к башнѣ. Въ глазахъ у меня запестрѣло отъ ихъ красныхъ, синихъ, бѣлыхъ плащей; капюшоны надѣты на голову, продавая и безъ того свирѣпымъ физиономиямъ еще болѣе грозный видъ. Я инстинктивно бросился обратно, на лѣвый флангъ батареи. Тутъ все смѣшалось—матросы, солдаты, французы. Въ непріятельскихъ траншеяхъ еще раздаются сигнальные звуки трубъ и барабановъ. Всюду звенять шомпола, слышенъ трескъ, стукъ оружія, крикъ, гамъ и стоны раненныхъ. »

⁵⁰⁶ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.192-193.

⁵⁰⁷ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée – Deuxième édition –*, op. cit, p.134.

⁵⁰⁸ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, Limoges : E. Ardant, 1886, pp.130-131.

officiers, chargent de nouveau, sans succès, tournent enfin le dos avec désespoir, jetant à terre sacs et capotes pour être plus agiles dans la fuite. On les presse alors : pas de quartier ! Et leurs débris regagnent douloureusement le refuge du télégraphe. Mais l'artillerie de position harcèle les attaquants par des feux de flanc, jusqu'à ce qu'on menace de lui fermer la retraite ; et elle fit payer cher l'avantage partiel, déjà remporté. Une de ces vaillantes batteries de soutien, perdit à l'œuvre jusqu'à son dernier servant. Cependant, avant deux heures, l'armée garnissait la crête de la montagne.⁵⁰⁹

Mais si une plus grande distance est ici prise par son auteur vis-à-vis du cœur des combats, cet extrait n'en reste pas moins très révélateur quant aux actions des combattants dans le feu de l'action, face à un univers agressif pour les sens. On y voit également, par le style narratif, la rapidité de l'action au cœur du combat : tout s'enchaîne, jusqu'à ce qu'un certain répit arrive par le désengagement de l'un des deux camps. Ces quelques exemples, bien que très différents, illustrent bien ce phénomène et ne sont pas sans rappeler l'analyse de François Cochet : Le drill dévoile son efficacité lorsque vient le moment de combattre, car tous ces gestes dévoilent tout leur sens sur le champ de bataille, que ce soit le maniement de l'arme, la recherche du meilleur moyen pour toucher sa cible, ou les moyens de se protéger. En effet, au cours du combat, la réflexion n'a pas sa place et l'enchaînement rapide des événements ne laisse de place qu'aux actes réflexes⁵¹⁰. Cela peut expliquer le style saccadé ou très rapide adopté par les combattants au moment de parler de l'action, là où ils s'attardaient plus longuement sur les aspects tactiques comme nous l'évoquions dans le chapitre précédent⁵¹¹. On peut alors supposer que, même si ces hommes souhaitèrent raconter leurs actions, l'exercice fut difficile pour eux du fait justement de cette rapidité et de ce besoin d'agir par réflexe pour rester en vie. On peut aussi supposer que certaines actions, comme le fait de donner la mort, sont absentes des témoignages par volonté de ne pas choquer le lecteur et ne pas trancher avec le reste du récit, plus proche du récit d'aventures. Andreï Ershov écrivait ainsi à propos de la bataille du 18 juin 1855 :

Je ne me souviens que du grondement et du crépitement partout, des vagues d'ennemis, plusieurs fois courant presque jusqu'aux fossés des fortifications, de la poussière et de la fumée à droite et à gauche, des rumeurs alarmantes, prises à la volée et personne ne sait qui a transmis les rumeurs selon lesquelles les Français avaient percé la batterie de Gervais, que le général Khrulev était en train de contre-attaquer sur ce point, que les colonnes ennemies gisaient dans les fossés du 2e bastion ...⁵¹²

Un peu à la manière de Norbert Elias, que nous évoquions plus haut au travers de l'étude de Stéphane Audoin-Rouzeau, nous retrouvons dans cet exemple un de ces « trous » faits de

⁵⁰⁹ J- P Bédarides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Premier –*, op. cit., pp.248-249.

⁵¹⁰ François Cochet, *Être soldat. De la Révolution à nos jours*, Paris : Armand Colin, 2013, p.142.

⁵¹¹ cf. : Chapitre 2, p.104.

⁵¹² Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], op. cit., pp.127-128. Texte d'origine : « Помню только гул и треск повсюду, волны неприятеля, несколько раз подбегавшие почти ко рву укрепления, пыль и и дым направо и налево, тревожные, на лету схваченные и неизвестно кем переданные слухи о том, что французы прорвались за батарею Жерве, что генерал Хрулев выбивает их оттуда что неприятельские колонны залегли во рву 2-го бастиона... »

silence et d'oubli dans les témoignages. S'agit-il d'un oubli volontaire ? Rien ne permet de le savoir avec certitude, mais il est intéressant de voir que ce phénomène ne s'applique qu'au chaos du combat, là où la vie quotidienne est bien plus détaillée et fournie en anecdotes.

3.2.2. Illustrer la bataille

Conflit se déroulant dans les années qui suivent l'apparition de la photographie, la guerre de Crimée innova par sa médiatisation auprès de la sphère publique avec l'envoi de photographes comme Roger Fenton, en plus des peintres de guerre classiques. Cette importance de l'illustration de guerre et les innovations, que la guerre de Crimée apporta dans ce domaine, furent d'ailleurs l'objet d'une conférence lors du colloque parisien consacré au conflit des 14, 15 et 16 novembre 2019, mentionné en introduction de cette étude⁵¹³. Comme le rappelle Hélène Puiseux, la guerre de Crimée provoqua en France une sorte de synergie entre traditions et innovations, avec l'apparition d'une nouvelle forme de guerre dans laquelle l'arrière souhaite être informé au mieux des événements. Aboutissant à la création de ce que sont aujourd'hui les magazines d'actualité, cette nouvelle forme de guerre donne toute sa place à l'exploitation de l'image, avec la presse lors du conflit en lui-même, et par les panoramas, la peinture, le théâtre, le roman...⁵¹⁴ à l'issue du conflit. En cela, la guerre de Crimée puis la campagne d'Italie annoncèrent l'avènement de la couverture médiatique des conflits comme nous la connaissons aujourd'hui. Pourtant, la guerre de siège que devint la campagne de Crimée posa un problème aux artistes et notamment aux auteurs de gravures militaires alors très en vogue comme Pellerin. Car, comme le souligne Philippe Buton, cette campagne qui stagne et ne donne lieu qu'à un nombre très faible de grandes batailles n'offre pas aux illustrateurs de véritables tableaux guerriers à montrer au grand public. Et si Pellerin couvre le conflit, il doit faire face à une pénurie de sujets exaltants à graver. Il se contente alors de scènes comme le bivouac, et de figures plus modestes comme la cantinière⁵¹⁵.

Ainsi, la guerre de Crimée fut abondamment illustrée et des œuvres et documents sont encore accessibles de nos jours. Nous pouvons, par exemple, citer le plan du siège de Sébastopol fait par le colonel Jean Charles Langlois, conservé à la bibliothèque nationale et dessiné en complément de son panorama aujourd'hui disparu. Ce plan fut d'ailleurs accompagné d'une

⁵¹³ Colloque International organisé par le Centre d'Histoire du XIXe siècle et l'UMR SIRICE — 7-9 novembre 2019, *La guerre de Crimée, première guerre moderne ?*, Programmation. URL : https://www.musee-armee.fr/fileadmin/user_upload/Documents/Colloques_conferences/Programme_colloque_Crime_e.pdf

⁵¹⁴ Hélène Puiseux, *Les figures de la guerre. Représentations et sensibilités 1839-1996*, Paris : Editions Gallimard, collection « Le temps des images », 1997, p.63.

⁵¹⁵ Laurent Guillaume, « Illustrer la guerre : cent ans de gravures militaires chez Pellerin à Épinal ». In *La guerre imaginée* dirigé par Philippe Buton, Paris : Editions Seli Arslan, 2002, p.127.

analyse par le peintre⁵¹⁶. Nous pouvons citer par ailleurs le très célèbre panorama peint par Franz Roubaud et exposé à Sébastopol, ou encore les photographies de Roger Fenton et celles de Henri Durand-Brager. Ces quelques exemples, notamment les photographies, sont d'ailleurs utilisés par les historiens s'intéressant à l'image de guerre comme Hélène Puiseux qui, dans son ouvrage *Les Figures de la guerre*, reprend plusieurs photographies de Durand-Brager, de Roger Fenton ou encore de Camille Chauveau⁵¹⁷. Pourtant, ces peintres militaires et photographes ne furent pas les seuls à mettre en images la guerre de Crimée : les soldats le firent également. Si nous n'avons pu retrouver que les dessins du Français Henri de Montaut, dont les illustrations ont été reprises par Jacques Dumonteil comme illustrations dessinées par un combattant, nous pouvons voir que le capitaine Thoumas demanda à un certain Maurice Pallandre d'illustrer ses Mémoires de guerre⁵¹⁸. Ces témoignages illustrés de scènes de combat sont cependant rares et exclusivement français — du moins dans le corpus de cette étude —, puisqu'à celui du capitaine Thoumas, s'ajoutent ceux du lieutenant Cullet, du zouave Chantaume et du soldat Le Saint⁵¹⁹. Inclus dans le texte, ces dessins restent cependant utilisés avec parcimonie. Certains témoignages ne sont accompagnés que d'une illustration comme celui du soldat Le Saint, tandis que d'autres comme ceux du capitaine Thoumas et du lieutenant Cullet, ne servent qu'à commenter certains événements bien précis.

Quel est l'intérêt de tels dessins dans les témoignages ? Selon nous, deux explications sont possibles. La première est propre aux illustrations centrées sur un seul individu, et cherche à mettre en avant le combattant comme dans l'exemple à droite tiré du témoignage du zouave Chantaume⁵²⁰. En effet, en observant cette illustration et sa légende, on peut conclure de la volonté de son auteur de mettre en avant les qualités attribuées aux zouaves :



Figure 1 : Anonyme « Le zouave gravissant les escarpements de l'Alma ». Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave* / [les lettres sont de Chantaume, zouave de la garde impériale] ; [la préface est signée : Gal duc de Mortemart], Paris : F. Didiot Frères, 1856

⁵¹⁶ Jean Charles Langlois, *Explication du panorama représentant la bataille et la prise de Sébastopol par le colonel Charles Langlois*, Paris : Gustave Havard Librairie Éditeur, 1861

⁵¹⁷ Hélène Puiseux, *Les figures de la guerre. Représentation et sensibilités. 1839 – 1996*, op. cit., « Table des illustrations », pp.263-264.

⁵¹⁸ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit., p.1 ; Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée – 1854-1856 –*, op. cit.

⁵¹⁹ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, Paris : F. Didiot Frères, 1856 ; L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères, 1867.

⁵²⁰ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave / [les lettres sont de Chantaume, zouave de la garde impériale] ; [la préface est signée : Gal duc de Mortemart]*, op. cit., p.14.

agilité, intrépidité, adaptation, courage. Cette image laisse en vérité transparaître la popularité de ces unités de l'Armée d'Afrique, mise en avant par la propagande impériale et que l'on retrouve dans l'étude d'Alain Gouttman par exemple ; ce dernier citant les mots de Saint-Arnaud faisant des zouaves « les premiers soldats du monde »⁵²¹.

Une telle utilisation de l'image se retrouve dans la seconde illustration, qui sert de page de garde au témoignage du soldat Le Saint. L'auteur y est en effet représenté seul, en posture de charge, baïonnette au canon et accompagné de son seul chien, face à un nombre indéterminé



Figure 2 : Anonyme « Je m'étais montré très ardent à poursuivre les Russes ». L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie* par L. Le Saint, Limoges : Babou frères, imprimeurs-libraires, 1867,

de Russes en arrière-plan. Le soldat Le Saint est montré dans une posture courageuse et intrépide, tout à son honneur selon la doctrine militaire française de l'époque, qui fait la part belle à l'élan et à l'exploit individuel⁵²². Cette impression se renforce à la lecture du témoignage, puisque cette image est en lien direct avec la citation suivante, dont l'action prend place lors de la bataille d'Inkerman :

Je m'étais montré très ardent à poursuivre les Russes, et l'on m'avait remarqué surtout à cause du chien qui m'accompagnait : Fidèle et moi nous ne reculions pas d'une semelle quand l'ennemi, faisant tout-à-coup volte-face, essayait parfois de tenir tête à ceux qui le menaient battant Les officiers de mon bataillon témoins de mon sang-froid et de mon courage, me signalèrent au colonel. Le soir, sous la tente, mes camarades se plaisaient à rendre justice à ma valeur et moi, je souriais de les entendre.⁵²³

Le soldat met ainsi en avant et sans aucun détour son courage personnel qui fut, selon ses dires, remarqué par ses camarades et son chef de corps. Ces deux illustrations sont donc à mettre directement avec ce que nous évoquions plus haut dans ce chapitre : les combattants de la campagne de Crimée se plurent effectivement à mettre en avant l'héroïsme individuel dans leurs écrits. En revanche, ces deux images ne sont pas non plus sans rappeler le tournant pris par les images d'Épinal à partir de la monarchie de Juillet, qui se transformèrent en images de propagande au service du souvenir napoléonien⁵²⁴. Mais elles préfigurent aussi la transformation de ces mêmes images d'Épinal qui, avec la défaite de 1870, quittèrent le point de vue global pour se concentrer sur l'individu, et ainsi rendre la défaite moins amère tout en reconnaissant la bravoure des vaincus⁵²⁵.

⁵²¹ Armand Jacques Leroy de Saint Arnaud. In Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995], p.220.

⁵²² Robert Edgerton, *Death or glory : The legacy of the Crimean war*, Oxford : Boulder (Colo.), Westview press, 1999, p.54.

⁵²³ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, op. cit, p.55.

⁵²⁴ Laurent Guillaume, in Philippe Buton (dir), *La guerre imaginée*, op. cit, pp.125-126.

⁵²⁵ *Ibid.*, pp.128-129.

Bien différentes sont les illustrations des témoignages du capitaine Thoumas et du lieutenant Cullet, publiés plus tardivement. Prenons par exemple la figure n° 3 à droite, tirée des Mémoires du premier des deux témoins. Si l'illustrateur reste concentré sur un groupe restreint de personnes, force est de constater qu'il est difficile, voire impossible, de distinguer l'auteur du témoignage au milieu de ses hommes. Ainsi,



LES PIÈCES BONDISSAIENT EN FRANCHISSANT LES ROCHES SAILLANTES. (Page 137.)

Figure 3 : Maurice Pallandre « Les pièces bondissaient en franchissant les roches saillantes ». Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 — Par le général Thoumas — Illustrations de Maurice Pallandre, Paris Librairie Illustrée, 1892, p.137, BnF.*

contrairement aux deux illustrations précédentes, c'est le courage et l'allant du groupe qui sont ici mis en avant par l'illustrateur, l'action du capitaine Thoumas étant ainsi liée à celle de l'ensemble de sa batterie — l'efficacité d'une batterie étant due à la synergie entre l'ensemble de ses membres —. Mais cette image laisse aussi transparaître l'urgence de la situation et la précipitation avec laquelle le capitaine et ses hommes durent rejoindre l'armée britannique engagée par les troupes russes. Et, de fait, comme pour l'illustration tirée du témoignage du soldat Le Saint, cette image est directement liée à un point précis du texte⁵²⁶. En faisant le choix de représenter ce moment précis, Maurice Pallandre semble privilégier l'urgence de la situation et la rapidité des artilleurs à cheval à rejoindre le combat, plutôt que le chaos du champ de bataille décrit par Charles Thoumas avec un style très saccadé.

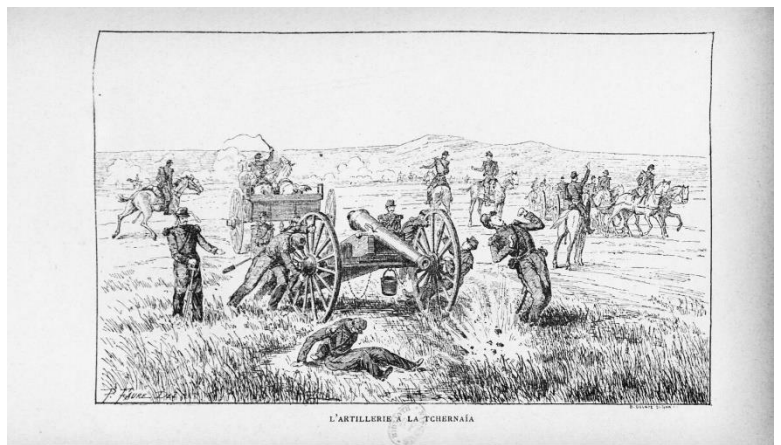


Figure 4 : P. Faure, « L'artillerie à la Tchernaiïa ». Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'Orient — Notes et souvenirs d'un officier d'Infanterie — 1854-1855-1856 — Publiés par M. L'Abbé S. Rocher Professeur d'Histoire au Collège de Bel*

⁵²⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —, op. cit, p.137.*

de 12 être mis en action par ses servants, probablement après avoir été déposé par son train d'artillerie au second plan. Au loin, des volutes épaisses de fumée indiquent un combat. Comme Maurice Pallandre, l'illustrateur P. Faure évite ainsi de représenter le cœur du combat, dans lequel évolue l'infanterie — auquel appartient pourtant le lieutenant Cullet — pour se centrer sur des personnages éloignés — donc non recouverts l'épaisse fumée causée par la poudre —. Ils restent toutefois exposés au danger, puisque l'on peut voir un artilleur à terre et un autre fauché par l'explosion de ce qui pourrait être un obus fusant. Cette illustration peut donc laisser supposer la mise en avant des artilleurs qui eurent un rôle primordial dans la victoire de la Tchernaiïa, comme le laisse entendre le général Totleben : « les batteries françaises s'appliquaient uniquement à diriger leur feu contre nos colonnes d'attaque, sans ne se préoccuper aucunement ni de nos tirailleurs, ni de notre artillerie »⁵²⁷. En regardant cette gravure, le lecteur peut ainsi imaginer le courage et le professionnalisme des artilleurs français qui ouvrirent un feu nourri malgré les tirs de contrebatteries russes qu'ils durent subir tout au long de la bataille.

Ces deux illustrations de Maurice Pallandre et de P. Faure semblent ainsi plus proches des premières images de Jean-Charles Pellerrin sous le Premier Empire qui, comme l'indique Laurent Guillaume, « s'avèrent finalement fort proches de la réalité »⁵²⁸. On retrouve ainsi au travers de ces deux exemples ce qui pourrait être le second intérêt qu'eurent les vétérans ou leurs éditeurs à illustrer leur récit : montrer l'urgence, la précipitation et dans une certaine mesure la violence du combat, tout en resituant le courage individuel au sein de celui du groupe. Courage individuel mis en scène sans représentation du danger pour les témoignages du zouave Chantaume et du soldat Le Saint, abnégation du groupe, urgence et danger pour les récits des officiers, ces images dévoilent aussi une différence d'appréciation du combat entre cadres et soldats. Les cadres effacent leur expérience personnelle pour mettre en avant des valeurs, comme la cohésion, qui leur sont chères en tant qu'officiers, alors que l'on retrouve plutôt l'idée de « brevet de virilité » définie par Jean-Paul Bertaud chez les seconds, simples soldats⁵²⁹. Ces illustrations sont donc ainsi présentes pour illustrer le fond des témoignages de chaque

⁵²⁷ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, Saint-Petersbourg : Imprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874, p.134. URL : https://books.google.fr/books?id=_tcKAAAIAAJ&printsec=frontcover&dq=inauthor:%22graf+%C4%96duard+Ivanovich+Totleben%22&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwip57Xwr47pAhWoy4UKHVABBIOQ6AEIKDAA#v=onepage&q&f=false

⁵²⁸ Laurent Guillaume, in Philippe Buton (dir), *La guerre imaginée, sous la direction de Philippe Buton, op. cit.*, p.122.

⁵²⁹ Jean-Paul Bertaud, « La virilité militaire », in Alain Corbin (dir), *Histoire de la virilité vol.2. Le triomphe de la virilité : le XIXe siècle*, op. cit., pp.185-186.

Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité », in Alain Corbin (dir), *Histoire de la virilité vol.2. Le triomphe de la virilité : le XIXe siècle*, op. cit., pp.79.

combattant, pour permettre au lecteur de mieux comprendre les situations décrites, situations qui pourraient être difficiles pour eux de s'imaginer. En outre, elles ont aussi le mérite de s'éloigner des représentations officielles de la campagne de Crimée au travers de la peinture et de la photographie.

3.2.3. Quand retombe la fièvre du combat

Si l'entrée dans la bataille est facile à identifier et à raconter, qu'en est-il du dénouement du combat à l'échelle individuelle ? En effet, les témoignages des combattants de la campagne de Crimée, qu'il s'agisse de lettres de Mémoires, d'études ou de commentaires, eurent tendance à clore un récit de bataille par le bilan des pertes ou le retrait des troupes de l'armée défaite. C'est notamment ce que firent Joseph Lebrun ou encore P. Kuzmine à propos de la bataille de la Tchernaiïa à laquelle ils participèrent tous deux. Le chapitre du premier se termina ainsi sur un long tableau récapitulatif des forces alliées en présence, puis sur un état des pertes⁵³⁰. Le second conclut lui son récit par les pertes subies par sa division — la 5^e d'infanterie russe —, avant de relever les questions soulevées par la défaite de l'armée d'Alexandre II sur les rives de la Tchernaiïa⁵³¹.

Si la sortie physique du combat est assez évidente à cerner — avec la retraite d'une des deux armées —, la sortie psychique du combat est plus difficile à appréhender. Une première manifestation de cette sortie mentale du combat pourrait être pressentie au travers de la visite du champ de bataille notamment. En effet, on observe plusieurs récits de combattants français racontant ce besoin des vainqueurs à parcourir le lieu sur lequel ils se battirent. Paul de Molènes raconte ainsi en détail sa visite du champ de bataille de l'Alma au côté du maréchal de Saint-Arnaud pour se rendre compte de cette lutte à laquelle il participa de loin⁵³². Ce pèlerinage ne concerna cependant pas uniquement les soldats ayant combattu sur le lieu de l'affrontement. Ainsi, après la bataille d'Inkerman, des combattants ayant affronté la sortie de la garnison voulurent se rendre là où l'affrontement avait été le plus intense : le camp anglais. C'est par exemple ce que fit le baron Rebillot comme il le raconta dans une lettre à son amie Fanny de Poinctes sur la bataille de l'Alma :

En somme, la journée du 5 novembre, journée entièrement française est une des plus glorieuses qui aient jamais été inscrites sur nos drapeaux. L'infanterie s'est battue pendant cinq heures à l'arme blanche sans cartouches un contre huit ayant affaire à des troupes d'élite transportées en poste des

⁵³⁰ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit, pp.126-128.

⁵³¹ P. Kuzmine, *Описание участия 5-й пехотной дивизии в деле при р. Черной 4-го августа 1855 года* [Description de la participation de la 5e Division d'infanterie dans l'affaire de la rivière Tchernaiïa le 4 août 1855], op. cit, pp.20-24.

⁵³² Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, op. cit, pp.60-63.

bords du Danube commandées par les fils de l'empereur et animées par un premier succès. J'étais à la défense des batteries de siège, et n'ai vu la bataille qu'à la fin. Dans quelques parties du terrain sur lequel elle s'est livrée les cadavres russes étaient entassés sur quatre ou cinq de hauteur. Dans d'autres endroits, des bataillons entiers étaient couchés à leur place de bataille : on n'a pas fait de quartier, les soldats ennemis pesamment armés, embarrassés dans leurs lourdes capotes qui descendent jusqu'au talon, ne pouvaient lutter contre nos zouaves lestes et habitués à l'escrime.⁵³³

Ce besoin de visiter le champ de bataille peut être vu comme la nécessité pour ces hommes de se rendre compte de l'intensité et de l'importance de la lutte à laquelle ils avaient pris part, même de manière très éloignée. Ce besoin de voir de leurs yeux le champ de bataille une fois la fumée envolée put d'ailleurs être assouvi lors des assauts contre la place, par le biais des suspensions d'armes pour relever morts et blessés restés sur le champ de bataille. Le lieutenant-colonel Lebrun raconta ainsi avoir parcouru le champ de bataille de la Tchernaiïa le 18 août en compagnie d'officiers d'état-major russes dont le colonel, Bariatinsky⁵³⁴.

Cependant, ce besoin ne peut toujours être satisfait lors du siège de Sébastopol et c'est en prenant le risque de regarder par-dessus le parapet que les combattants purent scruter le lieu où ils avaient combattu, comme le décrit le lieutenant Marie-Octave Cullet :

Le 19 juin les débris du 1er bataillon sont de garde à la batterie Volhynie. En élevant la tête au-dessous des parapets, nous voyons le champ de bataille de la veille couvert encore des cadavres des nôtres, ils sont accumulés surtout aux abords du Petit Redan.⁵³⁵

Ce besoin d'embrasser le champ de bataille du regard n'est cependant pas exempt de visions d'horreur propres à créer un certain traumatisme, ou au moins à effarer les combattants. Les exemples de combattants racontant la forte impression que leur fit la visite d'un champ de bataille sont nombreux. Pour en citer un parmi tant d'autres, voici ce qu'écrivit Henri Loizillon à propos de sa visite de Sébastopol, après avoir participé à l'assaut final :

Je vous dirai seulement que le 9 au matin, après le départ des Russes, j'ai été faire un tour dans la ville. Quel affreux spectacle que les traces sanglantes de la lutte acharnée !

Comme souvenir de cette triste visite, j'ai rapporté un petit tableau insignifiant et un pauvre chat, pris dans une belle maison détruite en partie.

Le chat n'avait ni mangé ni dormi depuis au moins trois jours, de sorte qu'en subvenant à ses besoins, je m'en suis fait un ami intime. Je vous en ferai cadeau si nous rentrons en France.⁵³⁶

On remarque ici à quel point ces quelques phrases sont lourdes de sens quant à l'impression que fit la visite de la ville en ruine et des positions russes sur l'officier. Mais elle montre aussi ce besoin des combattants de rapporter quelque chose de leur visite. Dans cet exemple, c'est un

⁵³³ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

⁵³⁴ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit, pp.119-122. Ce colonel Bariatinsky ne nous est certainement pas inconnu puisqu'il s'agit très probablement du même qui, officier membre de l'état-major du prince Menchikov, nous laissa un témoignage sur la bataille de l'Alma. Victor Bariatinsky, *Воспоминания князя Виктора Ивановича Барятинскаго* [Mémoires du prince Victor Ivanovitch Bariatinsky], Moscou : Imprimerie universitaire boulevard Satzny, 1904.

⁵³⁵ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, p.191.

⁵³⁶ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Editeur, 1895, pp.190-191.

petit chat et un tableau, mais il peut aussi s'agir de fleurs comme ce fut le cas pour le baron Rebillot qui en cueillit sur le champ de bataille de l'Alma au lendemain de la victoire alliée⁵³⁷.

Côté russe, la sortie de la bataille ne put se faire que dans de très rares cas du fait de leur défaite presque systématique lors des grands engagements de la campagne, que ce soit lors du siège ou lors des batailles en rase campagne. De fait, seuls l'assaut manqué du 18 juin et les armistices leur permirent de parcourir les lieux où s'étaient déroulés les combats. Et à ces occasions, s'il est difficile de déterminer si attrait il y eut comme chez les Français, l'aspect terrible du champ de bataille est toujours présent. Le soldat Podpalov, dont pourtant le récit retranscrit par Vassili Lyaskoronsky n'est pas très long, se souvint clairement de la couche de cadavres qui recouvrait le no man's land, ainsi que des corps laissés sur place jusqu'à l'armistice⁵³⁸. Mais dans la majorité des batailles, la sortie du combat se fit pour ces hommes par leur repli du champ de bataille à la suite de leur défaite. Le capitaine Chodasiewicz nous donne une belle illustration de cette sortie de la bataille dans son chapitre consacré à la bataille de l'Alma :

Les officiers marchaient tous lentement, se félicitant les uns les autres de leur retraite et essayant de trouver un liquide pour se rafraîchir, car nous étions tous terriblement fatigués et personne ne connaissait notre destination. (...) Nous regardâmes tous les autres, et nous nous demandâmes où nous pourrions enfin trouver nos hommes ; que la Providence nous conduise était notre seul espoir, car nous étions comme un troupeau de brebis perdues sans berger. [...] Tous devaient se retirer par un étroit col entouré de tous côtés par de hautes montagnes, d'où, si un coup de feu ou un obus avait été lancé de temps en temps, la désorganisation aurait été complète, car personne n'aurait eu la force de résister, tant la démoralisation des hommes était grande. Après le passage du gué, la confusion devint, si cela était possible, encore plus grande, et tous les efforts pour maintenir un certain ordre furent inutiles ; pour augmenter tout cela, la soirée commença maintenant à se terminer. Tout le monde semblait avoir perdu la faculté de penser et d'agir ; personne ne parlait de l'ennemi ni de la défaite que nous avions subie ; de la surprise dont nos commandants ne pouvaient se remettre ; aussi nous nous sommes tous précipités, mais personne ne savait où !⁵³⁹

⁵³⁷ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

⁵³⁸ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славної обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, p.19.

⁵³⁹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, pp.76-78. Texte d'origine : « The officers all marched slowly along, congratulating each other upon their escapes and trying to find some liquid to refresh themselves, as we were all frightfully tired, and nobody knew our destination. [...] We all stared at each other, and wondered where we should find ourselves at last ; that Providence would lead us was our only hope, as we were like flock of lost sheep without shepherd. [...] All these had to retire through a narrow pass surrounded on all sides by high mountains, from which had a shot or shell been thrown from time to time, it would have completed the disorganization, for none would have thought of resisting, so great was the demoralization of the men. After the passage of the ford, the confusion became, if possible, still greater, and all attempts to obtain some degree of order were useless ; to increase all this, the evening now began to close upon us. Everybody seemed to have lost the faculties of thinking and acting ; nobody mentioned the enemy or the defeat we had suffered ; from the surprise which that occasioned our commanders could not recover ; so we all hurried on, but no one knew whither ! »

On peut ainsi s'imaginer clairement les masses d'hommes cherchant à se réorganiser, mais également à se féliciter les uns les autres d'avoir survécu à ce combat, comme la manifestation d'un soulagement d'être encore en vie.

Ces divers exemples nous montrent un peu plus l'importance de la bataille pour ces combattants français et russes, d'autant plus que son souvenir pouvait les poursuivre à vie. Andreï Ershov écrivit ainsi à propos des combats pour le cimetière de la Quarantaine :

En regardant l'abri que j'avais repris, rempli de cadavres, je me suis remémoré le cœur serré toutes les horreurs de la bataille que j'avais vécues cette nuit-là, tous les moments inexprimables et difficiles que j'avais endurés, et je me suis réjoui sans le vouloir d'être resté en vie et en bonne santé. La seule légère contusion d'une balle dans ma main droite et les trois trous de balle dans l'ourlet de mon pardessus gris m'ont servi de souvenir visible d'une bataille où j'ai rencontré pour la première fois un ennemi armé, comme on dit, face à face...⁵⁴⁰

Il fait ainsi comprendre à son lecteur que les images enregistrées par son esprit ce soir-là continuent de le hanter au moment où il écrit ses cahiers. Olivier Chaline écrivit en conclusion de sa contribution à l'ouvrage d'Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier : terminer le récit d'une bataille par l'énumération de ses conséquences et donc de son impact sur les événements futurs est inconcevable. En effet, pour mieux apprécier la bataille, il convient plutôt de s'intéresser à la manière dont les combattants sortent d'un tel événement et de leur capacité à en saisir les tenants et aboutissants. On se rend alors compte que leurs récits ne font pas une narration aussi simple et droite que celle de l'histoire, mais rendent compte de l'opacité, de l'étrangeté, de l'intensité de ce moment⁵⁴¹. En tentant un tel exercice au travers des témoignages français et russes de la campagne de Crimée, nous pouvons donc voir à quel point il semble avoir été difficile pour ces hommes de sortir de la bataille. La visite du champ de bataille, le sentiment de soulagement pourraient ainsi être autant de marqueurs dont il reste difficile de juger de la pertinence. Et nous aurions pu ajouter à cette liste les cérémonies mortuaires. Mais, de fait, ces divers exemples et hypothèses tendent à montrer que les batailles marquèrent donc profondément ces hommes, qui pour en signifier la fin utilisèrent des marqueurs factuels et précis comme les pertes ou un bilan tactique de l'action.

⁵⁴⁰ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, pp.97-98. Texte d'origine : « Смотря на отбитый мной ложемент, заваленный телами, я с замиранием сердца припомнил все ужасы боя, испытанные мной в эту ночь, все невыразимые, тяжелые мгновения, перенесенные в продолжение ее, и невольно порадовался, что остался жив и здоров. Легкая только контузия в правую руку пулей и три пробитые пулями отверстия в полах моей серой шинели служили моей видимым воспоминанием боя, в котором я в первый раз сошелся с вооруженным неприятелем, как говорится, лицом к лицу... »

⁵⁴¹ Olivier Chaline, in Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, *op. cit.*, p.230.

3.3. La postérité de l'expérience combattante

Si les combattants firent part de leur expérience personnelle, en passant sous silence certains éléments gênants comme les actions de combat, ou des épisodes vécus jugés trop violents pour leurs lecteurs, ils marquèrent durablement l'image de la campagne de Crimée auprès du grand public et de l'historiographie. Pour conclure ce chapitre sur la place de l'expérience personnelle des combattants français et russes dans leurs récits sur les batailles de la campagne de Crimée, nous allons à présent nous pencher sur ce qu'ils révèlent de la mentalité des militaires de la première moitié du XIX^e siècle. Nous nous intéresserons aussi à l'utilisation de ces aspects des témoignages par les historiens de la guerre de Crimée. En effet, si l'historiographie militaire classique ne s'intéressa que peu aux soldats, leur utilisation construisit cependant une image de la bataille en tant que source. Car, si la fin d'une bataille semble simple au premier abord, matérialisée par le moment où l'un des deux camps se reconnaît vaincu, se replie ou est complètement détruit par le vainqueur, cela ne fait qu'effleurer la surface de ce que fut ce combat pour les soldats. En effet, pour ces hommes, il fut bien plus difficile de « prendre la mesure de l'événement »⁵⁴². Dispersés en unités tactiques, les soldats font face à la confusion de la fin des combats, au choc moral et physique d'une blessure ou à la honte de la captivité. Ils assistent et participent aux mouvements qui suivent la fin des combats, au pillage et aux ricochets provoqués par ces moments de violence intense. La bataille ne s'achève pas de manière lisible et brutale. Pourtant, c'est dans ce moment où l'adrénaline et l'euphorie guerrière ne sont pas encore retombées, où la fatigue ne se fait pas encore totalement sentir, que les combattants écrivent leurs premiers récits de bataille, sous forme d'accusations, de « revendications de victoire ». Ces textes peuvent être lourds, « ostentatoires » et avoir un impact très important sur la mémoire de la bataille. Mais il faut se rappeler que ces hommes décrivent alors un événement à la « réalité étrange » qu'ils ont du mal à cerner⁵⁴³. Ainsi le soir de la bataille de l'Alma, le capitaine Herbé écrivit à ses parents :

À une heure de l'après-midi, un coup de canon parti de la division chargée de l'attaque de flanc sur notre droite.

Puis : boum... boum... piff... paff... piff... paff... boum... pan pan, pan pan pan, boum, pan pan pan pan pan... En avant ! À la baïonnette !...

La deuxième ligne traverse la rivière...

La deuxième ligne s'avance jusqu'à l'Alma... boum, boum... pan pan, pan pan pan, boum, pan pan pan pan pan... ; En avant ! En avant ! À la baïonnette !...

La première ligne arrive sur les crêtes...

La deuxième ligne traverse la rivière...

Boum... boum, pan pan pan, pan pan pan pan, pan... Boum... Boum, pan pan pan pan pan. En avant !

En avant ! À la baïonnette ! À la baïonnette !.....

⁵⁴² *Ibid.*, p.219.

⁵⁴³ *Ibid.*

Les Russes sont en retraite ; il est trois heures... la bataille est gagnée !
Et les prières de ma mère sont exaucées !⁵⁴⁴

Nous pouvons voir là un exemple très criant de ce qu'Olivier Chaline souhaite évoquer : le récit est saccadé, peu lisible, mais il illustre bien l'état d'excitation dans laquelle se trouvait l'officier au moment d'écrire ces lignes. Il montre aussi sa difficulté à représenter la bataille dans son ensemble, évoquant plutôt la suite d'ordre, de mouvement, d'actions et de sons qu'il entendit et effectua.

3.3.1. Un récit ancré dans son temps

Ce que nous apprennent ces témoignages de combattants français et russes, d'officiers, de sous-officiers ou de simples soldats, c'est que ces écrits répondent aux codes propres à leur support et au témoignage militaire avant tout. En effet, si nous avons pu voir une volonté des combattants de ne pas cacher le chaos et l'univers sensoriel très agressif du champ de bataille, nous pouvons aussi voir l'importance de l'autocensure dans leurs témoignages. Ainsi, seul André-Alfred Poilecot raconta avoir tué un homme à la baïonnette, car son témoignage semble avoir avant tout été destiné au colonel Charles Ardant du Picq, qui lui aussi combattit en Crimée⁵⁴⁵. À ces épisodes gênants par leur violence, s'ajoute le très faible nombre de mentions de sentiments connotés négativement comme la peur qui, comme la violence, furent bien souvent surtout attribués à d'autres unités voire à l'adversaire. Le baron Rebillot condamne des cas de cruauté envers les blessés attribués à certains officiers russes lors de la bataille d'Inkerman par exemple⁵⁴⁶. Mais l'on peut supposer qu'habitué à la guerre coloniale en Algérie, des cas similaires de violence passés sous silence purent être commis notamment par les zouaves, les tirailleurs algériens ou encore les chasseurs à pied⁵⁴⁷. En réalité, à lire les témoignages de chaque camp, le lecteur peut voir que chacun souligne le fait que son armée s'est battue avec bravoure, voire avec héroïsme. Si la première raison à ce phénomène est, nous l'avons vu, due au poids sociétal et culturel renvoyé par la figure du militaire, parangon de virilité, une autre piste est à explorer.

S'intéressant à la campagne de Calabre contre les révoltés italiens et l'armée britannique, Nicolas Cadet explique que, face au déchaînement de violence propre à cette

⁵⁴⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., pp.79-80.

⁵⁴⁵ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse* par A. Poilecot, op. cit., pp.161-162.

⁵⁴⁶ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

⁵⁴⁷ Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris : CNRS Editions, 2010, pp.181-182.

campagne, les militaires acceptèrent plus facilement ce combat en l'idéalisant et en le déréalisant⁵⁴⁸. Il explique par ailleurs que la violence déployée lors de cette campagne était telle qu'il fallut parfois attendre une génération avant que les langues se délient⁵⁴⁹. Or, si la campagne de Crimée n'atteignit pas un degré de violence similaire à celle de Calabre ou aux combats en Algérie et dans le Caucase, les assauts contre Sébastopol ou la bataille d'Inkerman marquèrent les combattants par leur violence et leur déroulement, et furent très éloignés de leur représentation de la bataille dans une guerre européenne. Le lieutenant-colonel Lebrun écrivit ainsi avoir dit à ses homologues russes lors de l'armistice du 18 août 1855 pour ramasser les morts et blessés de la bataille de la Tchernaiïa :

« Ne trouvez-vous pas, dis-je alors aux officiers russes, que la différence est grande entre cette guerre que nous sommes faite hier et celle qui se fait là-bas devant Sébastopol ? Ici, du moins, nous avons combattu à visage découvert ; la bataille a duré quelques heures seulement, et comme si elle n'avait fait ni vainqueurs ni vaincus, nous sommes venus nous réunir, vous et moi, sur le champ de bataille, sans y apporter l'ombre de rancune, comme des gens de cœur à qui la confraternité des armes suffit seule pour qu'ils se rapprochent naturellement et se donnent des témoignages réciproques de leur estime. Dans les tranchées, ou derrière les retranchements de Sébastopol, c'est tout autre chose, sauf toutefois ce qui s'y passe, les jours d'armistice, où, en s'occupant des morts et des blessés, Russes et Français se plaisent à fraterniser ensemble. Mais la guerre de siège, outre qu'elle est interminable, n'est qu'une guerre de taupe, dans laquelle on s'entretue sans se voir. Quel bonheur si nous n'avions jamais que des batailles en rase campagne comme celle que nous avons eue hier ! »⁵⁵⁰

L'officier semble sous-entendre sa difficile adaptation à une guerre de tranchées dans laquelle on ne voit pas celui que l'on tue. Conséquence de l'évolution de la bataille par l'armement et par l'héritage de l'art d'assiéger les places fortes, elle confronte ainsi ces hommes à une nouvelle forme de violence à laquelle ils eurent du mal à s'adapter. Cette difficulté s'amplifie ensuite au moment de retranscrire sur papier au travers d'une lettre, de Mémoires ou d'études, car leurs destinataires sont bien souvent des civils, des proches qui sont peu à même de comprendre ce déchaînement de violence.

La violence, la peur, la mort sont donc diffusées tout au long du récit sans en toucher directement l'auteur. Elles sont édulcorées. Mais cette autocensure coexiste au sein des témoignages avec ce que Jean Norton Cru qualifiait de « légendes » lorsqu'il cherchait à définir les bons et mauvais témoignages sur la Grande Guerre. L'auteur de *Du témoignage* dénonçait en effet les écrits de certains de ses contemporains, les classant comme faux témoignages lorsque les récits exagéraient certains aspects de la guerre⁵⁵¹. Parmi ces légendes, quatre retiennent notre attention : « les monceaux de morts », « les flots de sang », « la charge et le

⁵⁴⁸ Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, Paris : Editions Vendémiaire, 2015, p.294.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p.297.

⁵⁵⁰ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit., pp.122-123.

⁵⁵¹ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, op. cit., p.62p/59-60 et 62-64.

choc » et enfin « la baïonnette ». Dans l'ouvrage de Norton Cru, chacune de ces « légendes » se voit réfutée de manière individuelle par l'auteur qui se base notamment sur les écrits de Charles Ardant du Picq sur le choc⁵⁵². Or, chacune de ces « légendes » se retrouve dans la majorité des témoignages que nous avons pu lire. S'agit-il donc de faux témoignages ? Non. Il s'agit plutôt d'une manière de dépeindre la violence de la guerre en réutilisant les codes du récit déjà utilisés par les vétérans des campagnes napoléoniennes. En effet, lorsque Paul de Molènes par exemple, écrivit :

Il n'y avait plus sous nos chevaux que des flaques de sang et des cadavres. Ça et là, parmi ces monceaux de vêtements souillés et de chair sanglante, entre ces débris sans nom que fait la guerre, quelque chose qui semblait vivre encore se soulevait lentement : c'était un blessé cherchant, par un regard ou par un signe à faire venir de son côté une civière.⁵⁵³

Le lecteur actuel et averti se doute bien que le vétéran exagère ici l'état du champ de bataille de l'Alma qui, rappelons-le ne coûta la vie qu'à 2 400 hommes selon les chiffres fournis par Alain Gouttman⁵⁵⁴. On retrouve cette exagération chez Andreï Ershov à propos du no man's land entre les positions russes et françaises juste après l'assaut du 18 juin :

L'impression est étonnante, la terre elle-même semble avoir engendré toutes ces hordes violentes qui, en un instant, parsèment densément un espace complètement désert jusqu'alors. Je me souviens que de nombreux poètes comparent différentes batailles aux vagues qui s'écrasent sur les falaises ; cette comparaison est parfaite.⁵⁵⁵

Là encore, on peut supposer d'une exagération des morts au travers d'une comparaison tirée de la poésie. Mais ces emphases autour des manifestations de la violence sur le champ de bataille peuvent aussi être vues au travers de deux prismes : le premier est purement littéraire et reprend la thèse d'Hervé Drévuillon à propos du tournant romantique dans le récit de guerre. En effet, comme le souligne l'historien français au travers de l'exemple de Paul de Molènes, la période dans laquelle prend place la campagne de Crimée correspond à une réappropriation du romantisme par les militaires au travers de la défense de l'héroïsme, « de la communion dans un destin collectif et dans le culte des morts »⁵⁵⁶.

Le second prisme de lecture de ces exagérations serait de tenir compte du processus de transformation d'un souvenir de ce type par le cerveau en en augmentant leur horreur et leur dureté, et ce du fait du choc psychologique généré par la vue de nombreux cadavres, de la mort

⁵⁵² *Ibid.*, p.59-60.

⁵⁵³ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, *op. cit.*, p.61.

⁵⁵⁴ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, *op. cit.*, p.222.

⁵⁵⁵ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, p.127. Texte d'origine : « Впечатление было поразительное; казалось, сама земля породила все эти бурные полчища, в одно мгновение густо усеявшие совершенно пустынное до того времени пространство. Мне помнится, что многие поэты сравнивают разные сражения с напором волн, разбивающихся об утесы; сравнение совершенно подходит к настоящему случаю. »

⁵⁵⁶ Hervé Drévuillon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe – XIXe siècle*, Paris : Passés composés/ Humensis/ Ministère des Armées, 2019, p.175.

violente et du fait d'avoir tué un autre homme. Car le fait de tuer, même s'il est inhérent au métier de soldat, n'a rien d'évident en terme psychologique, comme le montre précisément l'exemple d'André-Alfred Poilecot que nous évoquions précédemment. Seul soldat à avoir décrit un moment où il tua un adversaire, il écrivit s'être senti « anéanti » en voyant le Russe mourir sous ses yeux, au point de lâcher son arme. Il confessa d'ailleurs que ce regard de mourant le poursuivit pendant longtemps⁵⁵⁷. Cette exagération dans les témoignages peut donc être aussi vue comme un moyen pour ses hommes de montrer à quel point ces combats les marquèrent. Mais, de ce fait, ils perpétuèrent, voire créèrent des mécanismes littéraires propres aux récits militaires qui influencèrent leurs successeurs de la Grande Guerre. Si nous reprenons l'exemple de la bataille de Borodino que nous mentionnons plus haut dans ce chapitre, la violence des combats poussa les soldats qui y avaient été confrontés à employer des exagérations pour décrire le chaos inhabituel qu'ils vécurent. Les exemples mentionnés par Jacques-Olivier Boudon dans son *Napoléon et la campagne de Russie 1812* en sont l'illustration parfaite. Ces vétérans de la Grande Armée avaient eu en effet « le sentiment de vivre un affrontement d'une intensité inédite » qui pourrait expliquer ce besoin d'exagérer pour distinguer ce combat des autres⁵⁵⁸. Pour ceux de la campagne de Crimée, les batailles auxquelles ils participèrent furent là aussi une découverte, bien éloignées de l'expérience coloniale ou contre-insurrectionnelle qu'ils avaient pu acquérir, mais aussi de la bataille imaginée, fantasmée. Cette exagération put ainsi être le fruit d'une volonté de décrire au mieux ces sensations et émotions nouvelles avec les codes de leur temps.

3.3.2. Entrer dans l'histoire

De fait, en perpétuant ces clichés sur les batailles du XIX^e siècle en les appliquant à celles de la campagne de Crimée, les combattants français et russes influencèrent l'historiographie de ce conflit ainsi que les études datant du XIX^e siècle. En effet, un nombre significatif de témoignages eurent un rayonnement relativement important à l'époque de leur publication, puis firent florès avec le temps, se retrouvant cités dans les travaux d'historiens de la campagne de Crimée. Le plus célèbre de ces témoignages est celui de Tolstoï qui, préfigurant *La Guerre et la Paix*, chercha à mettre en avant l'irrationalisme de la bataille en usant des codes du roman⁵⁵⁹. Mais d'autres, comme les récits Paul de Molènes, d'Édouard Totleben ou encore

⁵⁵⁷ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, op. cit., pp.161-162.

⁵⁵⁸ Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, Paris : Armand Colin, 2012, pp.155-158.

⁵⁵⁹ Hervé Drévilhon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe – XIXe siècle*, op. cit., pp.178-179 ; Michèle Battesti « La guerre et la peur en littérature ». In Jacques Frémeaux, Martin Motte et Antoine Schülé (dir),

du capitaine Fay, connurent eux aussi une certaine postérité, aussi importante que certains penseurs militaires comme Modeste Bogdanovitch ou Nicolas Dubrovine. Or, de même que comme Henri Dunant dans son manifeste sur Solferino, il n'est pas illogique de supposer que ces témoignages glorifiant le combattant, l'héroïsme individuel et collectif, racontant les combats au travers de leurs aspects tactiques tout en permettant de suivre leur auteur sur le champ de bataille, influencèrent l'image que l'on se fit de ces batailles. En effet, les écrits confirmaient dans un certain sens les théories militaires en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle, qui prônaient encore l'emploi de l'infanterie en gros bataillons et encensaient les charges à la baïonnette, ce qui eut de funestes conséquences en 1914.

Il paraît donc logique de supposer que cette influence toucha le monde de la recherche historique au travers des titres ou des propos de certains historiens de la campagne de Crimée. Dans l'historiographie russe, qui réédite de nombreux témoignages et analyses de la campagne de Crimée datant de l'époque impériale, se maintient ainsi la vision d'une défense héroïque de la garnison de Sébastopol face aux armées alliées. Nous pouvons citer comme exemple l'ouvrage d'Alexandre Yakovlev, publié en 2007, qui ouvre un chapitre « Sur les bastions de Sébastopol » en soulignant l'attitude héroïque des soldats et habitants de la ville lors du siège⁵⁶⁰. L'historien soviétique Igor Bestujev rapporte quant à lui les très durs combats à la baïonnette lors de l'assaut du 7 juin 1855 contre les Ouvrages blancs et le Mamelon vert⁵⁶¹. Pourtant les combats au corps à corps n'étaient pas fréquents si l'on en croit les écrits de Charles Ardant du Picq, repris et relativisés par John Keegan⁵⁶². Alain Gouttman cite quant à lui plus ou moins longuement et à de nombreuses reprises des morceaux de témoignages pour donner une sorte de souffle épique et romanesque à son récit lorsque viennent les batailles. Ainsi, les pages consacrées à la bataille d'Inkerman, bien qu'utilisant les codes de la science historique, évoquent plus *La Bataille* de Patrick Rambaud que l'analyse scientifique d'un événement, comme si l'auteur était emporté par la verve des témoins⁵⁶³. Ces quelques exemples montrent, selon nous, l'influence, volontaire ou non, de cette expérience personnelle des batailles des combattants dans leurs témoignages, car ils mirent particulièrement en avant les valeurs de courage et d'héroïsme au premier plan de leurs récits.

Guerre et littérature tome I. Du Moyen Âge à 1914, Paris : Editions de l'école de guerre, « champs de bataille », 2018, pp.243-298, pp.260-261.

⁵⁶⁰ Alexandre Yakovlev, *Крымская война 1853 – 1856* [La guerre de Crimée 1853 – 1856], Moscou : Pages de l'histoire russe, Palomnik, 2007, p.129.

⁵⁶¹ Igor Bestujev, *Крымская война 1853 - 1856 гг* [La guerre de Crimée 1853 – 1856], Moscou : Maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1956, p.123

⁵⁶² John Keegan, *Anatomie de la bataille*, Paris : Perrin, 2013, pp.64 et 65

⁵⁶³ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne, op. cit.*, pp.263-268.

Vient alors le cas de l'ouvrage de Clive Ponting, qui mérite d'être traité à part. En effet, l'historien britannique, s'il eut une approche de ce conflit somme toute plutôt classique, abordant ses causes et ses conséquences tout aussi bien que son déroulement, se démarque par ses rubriques « œil-témoin » (« Eye-witness » en anglais). Ces dernières, incluses tels des apartés au sein du texte, ont pour but de donner la parole à des témoins civils et militaires de la campagne de Crimée. Or, cette méthode permet au lecteur d'avoir un exemple de bataille à hauteur d'homme, après avoir eu une présentation plutôt générale et tactique des événements. Le cas de la charge de la brigade de cavalerie légère de Lord Cardigan lors de la bataille de Balaklava est un bon exemple de cette utilisation originale des témoignages de combattants pour parler des grands combats de la campagne de Crimée. L'historien retranscrit ainsi le témoignage du sergent Mitchell du 13th Light Dragoons après avoir raconté la charge de la brigade en suivant son chef⁵⁶⁴. Cette construction du récit n'est alors pas sans rappeler celle des témoignages des combattants français et russes, qui passaient de l'échelle tactique à l'échelle individuelle pour permettre à leurs lecteurs de comprendre la lutte dans laquelle l'auteur s'illustrait. Mais l'autre intérêt de cette utilisation du témoignage par Clive Ponting est de se détacher ainsi des clichés véhiculés par les témoins eux-mêmes.

Ce que nous montrent ces différents emplois ou influences des parties de témoignages centrées sur l'expérience personnelle des batailles de la campagne de Crimée, c'est le fait que malgré certaines originalités, ces écrits furent, semble-t-il, utilisés tels quels. Mais cela montre aussi peut-être la difficulté à cerner les objectifs des combattants au travers de ces récits, tout comme les contraintes culturelles, sociales et psychologiques auxquelles ils étaient confrontés. L'historienne Holly Furneaux a pourtant montré avec son ouvrage *Military Men of feeling. Emotion, Touch, and Masculinity in the Crimean War*, consacré aux soldats britanniques, qu'il était possible de consacrer une étude entière aux sentiments et émotions des combattants de la campagne de Crimée⁵⁶⁵. Il est donc intéressant de s'intéresser à ce sujet pour les combattants français et russes en commençant par la bataille. Et l'on ne peut finalement que constater à quel point cette expérience personnelle fut intimement liée à l'évocation des aspects tactiques des batailles, comme pour donner du sens à ce chaos dans lequel ces hommes furent plongés. Cette hypothèse pourrait s'appliquer au besoin de mettre en avant les manifestations au combat des valeurs chères aux yeux des militaires, et qui déteignirent sur un certain nombre d'études sur ce conflit. Car finalement, c'est le courage de ces hommes face au danger du combat que

⁵⁶⁴ Clive Ponting, *The Crimean War - The Truth Behind the Myth* –, op. cit, pp.133-136.

⁵⁶⁵ Holly Furneaux, *Military Men of feeling. Emotion, Touch, and Masculinity in the Crimean War*, Oxford : Oxford University Press, 2016.

plusieurs historiens retinrent, et non la peur ou encore le fait de donner la mort, à l'image d'Alain Gouttman qui utilise un vocabulaire proche des témoignages. Évoquant la bataille de l'Alma, il qualifie les zouaves d'« intrépides » et au comportement « peu orthodoxe » par exemple⁵⁶⁶, avant d'écrire plus loin à propos de l'attaque du 7 juin, que les Français eurent « un excès de témérité bien digne du tempérament national »⁵⁶⁷. D'autres exemples pourraient être donnés, mais ils montrent la reprise si ce n'est l'influence du lyrisme des combattants français sur ces batailles, ainsi que de certains clichés sur les combattants, qui rappellent une certaine propagande pour le recrutement de volontaires, au côté de l'exotisme et de l'aventure⁵⁶⁸.

⁵⁶⁶ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.219.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p.316.

⁵⁶⁸ Hervé Mazurel, « Engagés volontaires ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp. 300-315, p.308 ; Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne : 1850-1940*, Paris : Aubier, 2002, pp.91-94.

Partie 2 : Le siège de Sébastopol raconté par les combattants

« Ce qui sauva la forteresse Sébastopol d'une capture immédiate fut, d'une part les erreurs grossières du haut commandement allié qui n'osa pas attaquer immédiatement, et d'autre part l'action de trois personnes : Kornilov, Totleben et Nakhimov. Cette étude ne cherche ni à parler dans le détail des erreurs des chefs ennemis Saint-Arnaud, Canrobert et Lord Raglan, ni à relater l'immense exploit de Totleben qui fut admiré, même par ses adversaires en tant que brillant commandant du génie, ni à parler de la force d'âme et de l'énergie inhumaine et de la valeur de Kornilov. Nous nous sommes ici fixé pour tâche de ne suivre que le rôle individuel de Nakhimov. »⁵⁶⁹

Le grand et incontournable historien soviétique de la guerre de Crimée, Evgueni Tarle, rappelle au travers de cette citation tirée de son livre consacré à l'amiral Nakhimov deux choses : le long siège de Sébastopol n'était pas une opération actée et prévue par les combattants ou par les états-majors et fut le résultat d'une somme d'erreurs commises par les chefs alliés. Mais cette longue guerre de siège permit par ailleurs de révéler de grands capitaines dans les deux armées, dont plusieurs payèrent de leur vie le rôle qu'ils jouèrent dans cet affrontement titanesque pour l'époque. Côté russe, ces figures sont bien connues et nommées par l'historien soviétique : Totleben, Nakhimov et Kornilov. Côté français, la postérité retint de futurs grands noms de l'armée du Second Empire : Canrobert, Bosquet, Mac Mahon, Pélissier et Bazaine dans une moindre mesure. Pourtant, cette révélation de certains généraux au travers d'un long siège de près de onze mois n'allait pas forcément de soi, avec des armées pétries de l'héritage des guerres napoléoniennes et des guerres coloniales qui n'avaient pas laissé beaucoup de place à la poliorcétique. En effet, comme le souligne Oleg Sokolov dans son *L'armée de Napoléon*, cette période avait vu une transformation de la conception de la guerre, délaissant les manœuvres lentes, mesurées et les sièges, pour des manœuvres plus rapides avec des armées plus nombreuses et une plus grande prise de risque⁵⁷⁰. De fait, la présence de l'empereur des Français dans les différentes campagnes voit une très forte prédominance de batailles rangées plutôt que de sièges :

⁵⁶⁹ Evgueni Tarle, *Нахимов* [Nakhimov], Moscou : Carte d'identité militaire (?), 1940, p.56. Texte d'origine : « Спасли Севастополь в этот момент от непосредственной гибели, во-первых, грубые ошибки союзного верховного командования, не решившегося на немедленную атаку, а во-вторых, три человека: Корнилов, Тотлебен, Нахимов. Тут не место подробно говорить ни об этих ошибках неприятельских вождей — Сент-Арно, Канробера и лорда Раглана, ни о великом подвиге Тотлебена, которым так восхищался, как гениальным инженером, даже неприятель, ни и стойкости, уже нечеловеческой энергии и доблести Корнилова, — мы тут ставим себе задачей проследить лишь индивидуальную роль Нахимова. »

⁵⁷⁰ Oleg Sokolov, *L'armée de Napoléon*, Saint-Germain-en-Laye : Éditions Commios, Marcel Tache, 2003, pp.231-232.

Places fortes, redoutes et retranchements sont donc bien présents dans la manœuvre napoléonienne. Pour répondre aux multiples demandes de l'Empereur, le génie dispose de moyens, en augmentation régulière, mais toujours insuffisants. [...] Napoléon ne méprise ni le génie, ni la fortification, mais il vise à ne pas ralentir le rythme de ses manœuvres, facteur décisif dans sa lutte contre un ennemi supérieur en nombre, en fixant son armée derrière des retranchements ou, pure, dans une guerre siège.⁵⁷¹

C'est pourquoi la forme de la guerre de siège n'avait pas connu d'évolution majeure depuis ce qui pourrait être vu comme son âge d'or — dans le cas ouest européen — : les guerres louis-quatorziennes :

La guerre du prince était en effet prioritairement une guerre de prises de places fortes, car le siège, plus encore que la bataille rangée, permettait de faire jouer les principaux ressorts de la représentation de l'autorité. Sur quarante-deux sièges dirigés par Vauban, qui avait le statut d'ingénieur en chef, Louis XIV était présent à dix-neuf reprises. Gand (1678) et Maastricht (1873) furent choisis par Charles Le Brun parce que le roi en personne assista aux opérations qui permirent la chute des deux villes.⁵⁷²

Remplacée par l'art de la bataille en rase campagne avec l'avènement des guerres nationales à partir de 1792 — et dont l'importance vis-à-vis de la poliorcétique se faisait sentir avec la guerre de Sept Ans, notamment grâce à Frédéric II — la guerre de siège ne représentait ainsi plus pour les contemporains de la campagne de Crimée de 1854 la quintessence de la représentation théâtrale de la puissance d'une armée et de ses chefs même si, elle fut pratiquée dans les opérations militaires menées en l'absence du général corse, comme en Espagne⁵⁷³.

Ainsi, la guerre de siège avec ses multiples escarmouches, ces grands bombardements, ses mines et contre-mines et sa lenteur fut, pour la grande majorité des combattants, une véritable découverte pratique pour tous les belligérants, qu'ils fussent simples soldats ou généraux. La découverte de cette autre manière de faire la guerre avec ses codes et son rythme est donc l'objectif de cette seconde partie.

⁵⁷¹ Martin Barros « Places fortes et sièges dans la guerre de napoléonienne ». In Hervé Drévuillon, Bertrand Fonck et Michel Roucaud (dir), *Guerres et armées napoléoniennes. Nouveaux regards*, Paris : Nouveau Monde éditions/ Fondation Napoléon/ Ministère de la Défense-DMPA, 2013, pp.123-142, p.129.

⁵⁷² Joël Cornette, *Le roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris : Editions Payot & Rivages, 2000 [1993], p.255.

⁵⁷³ Martin Barros Hervé Drévuillon, Bertrand Fonck et Michel Roucaud (dir), *Guerres et armées napoléoniennes. Nouveaux regards*, op. cit., pp.129-130.

4. LE SIEGE DE SEBASTOPOL : DANS L'UNIVERS DE LA GUERRE DE POSITIONS

« Qui aurait pu voir les résultats de la journée sans avoir le cœur serré ? Nous avons manqué notre but. Une lutte longue et terrible nous attendait encore. Nous avons follement rabaissé les ressources de l'ennemi et nous lui avons fourni l'occasion de nous montrer toute sa force. Une explosion dans les batteries russes ou un feu bien dirigé, pouvaient, pour un instant, raviver l'enthousiasme de nos hommes ; mais il devenait évident pour tous les esprits réfléchis que nous nous étions embarqués, sans les préparatifs nécessaires, dans une gigantesque entreprise »⁵⁷⁴

Henry Austen Layard, témoin civil britannique de la campagne de Crimée dont le récit fut publié au Royaume-Uni et en Belgique alors que la paix n'était pas encore signée, illustre parfaitement la désillusion des armées alliées à la suite de l'échec de leur premier bombardement de Sébastopol le 17 octobre 1854⁵⁷⁵. La mise en place d'un siège en règle de la rive sud de la ville assiégée, contraignit les hommes à s'affronter pendant près de onze mois au travers de méthodes de combat très éloignées des canons de la guerre européenne légués par les guerres de la Révolution et du Premier Empire et par les expéditions lointaines et coloniales de la première moitié du XIX^e siècle. Ainsi, comme pour les batailles, les affrontements propres à la poliorcétique furent une découverte pour la grande majorité des combattants. Un petit nombre de vétérans russes du siège de Silistrie de 1854 dont notamment le soldat Podpalov⁵⁷⁶, mais également le colonel — puis général — Édouard Totleben, future âme de la défense de Sébastopol, avait toutefois pu vivre un petit aperçu de ce type de guerre⁵⁷⁷. Ces combats presque quotidiens pour arracher quelques mètres à l'adversaire aboutirent parfois à de grands assauts qui, nous l'avons vu dans le premier chapitre, furent dignes des grandes batailles en rase

⁵⁷⁴ Henry Austen Layard, *La première campagne de la Crimée ou Les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann*, Brulles : Mayer Flatan, 1855, p.59.

⁵⁷⁵ cf. : Annexe 1.

⁵⁷⁶ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славної обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853-4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N. A. Piritch, 1904, pp.5-8.

⁵⁷⁷ Modeste Bogdanovitch, *Крымская война 1853-1856гг. Иллюстрированное издани* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], Moscou : EKSMO, 2014, p.179.

campagne de la guerre de Crimée⁵⁷⁸. Mais, si les grands assauts précédés de bombardements, ainsi que les grandes sorties nocturnes furent commentés par les combattants, parfois même autant et avec la même précision que les batailles de l'Alma ou d'Inkerman, qu'en est-il des combats plus restreints, à l'échelle de quelques bataillons voire d'une compagnie ? Quel fut le regard porté sur l'artillerie et son impact dans la conduite des opérations ? Telles sont les questions auxquelles nous allons tenter de répondre à travers ce chapitre, qui se conclura sur la guerre menée par le corps d'observation allié et l'armée russe de Crimée, dont les missions purent être occultées par l'importance du siège de la place en lui-même.

4.1. Les formes du combat quotidien

L'imagerie laissée par l'âge d'or de la guerre de siège sur les combats que se livrent deux adversaires était très bien ancrée dans la mentalité des officiers de la première moitié du XIX^e siècle : après de longs travaux d'approche durant lesquels les deux camps mènent un duel d'artillerie, un bombardement préparatoire est opéré par l'assaillant, avant de lancer un grand assaut sur un ou plusieurs secteurs jugés comme clés de la forteresse assiégée. C'est par ce grand assaut que la place doit tomber aux mains de l'assaillant, conclusion rapide à un long et patient travail de terrassiers qui n'est pas sans rappeler celui des combattants de la Grande Guerre. La méthode, améliorée notamment par Vauban, était toujours la même et ne laissait pas présager une multitude de combats annexes, bien souvent occultés dans la grande histoire. Le siège de Silistrie, premier de la guerre de Crimée, appliqua ainsi ces principes, sans que des combats annexes autour de la place soient mis en avant⁵⁷⁹. Le siège de Bomarsund qui eut lieu également en 1854, d'une extrême rapidité, fut une application de l'art de la poliorcétique dans son plus simple appareil : après un premier bombardement naval non décisif, les Alliés firent le siège régulier de la petite forteresse qui tomba en trois jours après un second bombardement et la prise d'une de ses tours⁵⁸⁰. Le siège de Sébastopol fut cependant bien différent. En effet, sa longueur et la grande distance séparant les premières positions des deux camps — selon l'historique du service de l'artillerie française, les parcs de l'artillerie et du génie français furent établis à quatre kilomètres du bastion du Mât⁵⁸¹ — permirent aux deux camps de multiplier les

⁵⁷⁸ cf. . : chapitre 1, pp.51-52.

⁵⁷⁹ Modeste Bogdanovitch, *Крымская война 1853-1856гг. Иллюстрированное издани* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], *op. cit.*, pp.165-188.

⁵⁸⁰ Nicolas Skritsky, *Крымская война 1853-1856 годы* [La guerre de Crimée 1853-1856], Moscou : Secrets militaires de la Russie, « Veche », 2006, pp.235-236.

⁵⁸¹ Ministère de la Guerre, *Guerre d'Orient — Siège de Sébastopol : Historique du service de l'Artillerie (1854 – 1856) publié par ordre de son excellence le ministre de la Guerre. Tome premier*, Paris : Librairie de Veuve Berger-Levrault & fils, 1859, p.83.

actions offensives contre l'adversaire, en lien avec une évolution constante du système de tranchées des belligérants. Ainsi, en lieu et place de grands assauts contre la ville assiégée et de batailles en rase campagne, les combattants durent apprendre à vivre avec des petits combats quotidiens prenant de multiples formes.

4.1.1. Une guerre d'escarmouches

Face au blocage tactique et stratégique qu'engendra le siège en règle de Sébastopol, les Alliés ne pouvant se lancer dans un assaut massif contre la place après l'échec du bombardement du 17 octobre 1854, les armées déployées en Crimée menèrent des combats à une échelle bien plus réduite que ceux retenus par l'Histoire que nous présentions dans le premier chapitre⁵⁸². La principale forme que prirent ces petits affrontements fut celle de l'escarmouche impliquant quelques centaines voire quelques milliers d'hommes sur un point précis du siège. Provoquées par une embuscade, une sortie de la garnison ou encore la nécessité pour les Alliés d'avancer leurs positions, mais aussi par une reconnaissance de l'un des deux camps, ces escarmouches constituèrent, on peut l'imaginer, la plus grande partie si ce n'est l'essentiel de tous les combats de la campagne. Et de fait, ces formes de combat furent le baptême du feu pour de nombreux hommes arrivés en renfort pour l'un ou l'autre des deux camps. Cette manière d'affronter l'adversaire n'était pas inconnue des chefs militaires et des troupes venues d'Algérie, du Caucase ou du Danube, puisque c'était celle de la quasi-totalité des engagements de leurs campagnes passées en dehors de quelques rares combats significatifs. Le lieutenant Charles Duban, par exemple, connut ce type d'affrontement lors de ses six années passées en Algérie, puisqu'il participa aux razzias, à la soumission des derniers rebelles de petite Kabylie sous les ordres de Mac Mahon en 1853 et à la soumission de la grande Kabylie en 1854⁵⁸³. La ressemblance entre les combats dans le cadre d'une guerre coloniale d'une part et ceux de la guerre à l'européenne, d'autre part, s'arrête cependant aux trois points suivants : (1) effectifs peu nombreux, (2) brièveté dans le temps et (3) récurrence. En effet, les escarmouches algériennes eurent lieu dans le cadre d'opérations de guérilla ou de contre-guérilla, s'apparentant ainsi plus à l'expérience de la Guerre d'indépendance grecque décrite par Hervé Mazurel, alors que celles de la campagne de Crimée se déroulent entre deux armées régulières⁵⁸⁴.

⁵⁸² cf. : chapitre 1.

⁵⁸³ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, Paris : E. Plon, Nourrit, 1896, pp.40 et 65-69.

⁵⁸⁴ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris, Les belles lettres, 2013, p.314.

Mais, dans le cadre d'une guerre européenne comme le fut la campagne de Crimée, les escarmouches et autres petits combats ne sont que peu mis en avant et encore moins retenus par la mémoire contrairement à leurs équivalents coloniaux. Car, dans la guerre européenne, les armées cherchent — et même désirent — la bataille décisive, le grand choc face à l'armée adverse. Cet imaginaire de la bataille efface les escarmouches et autres accrochages d'une campagne où deux armées bien définies s'affrontent. Cette mise au second plan se retrouve dans les conflits du XX^e siècle et même dans certains conflits liés à la décolonisation où le peuple colonisé avait pu organiser une armée plus ou moins régulière — ce qui montre la place plus importante que tient la « grande guerre » européenne vis-à-vis de la « petite guerre » —. Ainsi, la guerre d'Indochine de 1946-1954 vit quelques grands engagements entre les troupes de l'Union française et l'armée mise sur pied par le général Giap prendre le pas sur la multitude de petits combats. Et, de fait la mémoire collective a retenu de ce conflit les combats de la route coloniale 4, de Hòa Bình, mais surtout de Diên Biên Phu. Cette dernière fut ainsi racontée par certains de ses acteurs tels le général Giap ou encore le cinéaste Pierre Schoendoerffer dans leurs œuvres éponymes⁵⁸⁵.

De fait, ce n'est qu'avec certains conflits ou certaines campagnes affiliées à la « petite guerre », que les escarmouches purent être remises en valeur, du fait de l'extrême rareté des grandes batailles. Plusieurs conflits et grands capitaines de la « petite guerre » à l'époque moderne pourraient être cités en exemple, par exemple le duc de Lesdiguières, connétable de France sous Henri IV et figure de l'histoire du Dauphiné, qui s'illustra lors des guerres de religion⁵⁸⁶. Mais prenons plutôt l'un des exemples les plus proches et les plus parlants aux yeux des combattants de la guerre de Crimée : la campagne d'Espagne de 1808-1813. Cette dernière, si elle vit en effet quelques sièges et batailles, fut surtout une guerre de guérilla et de petits combats menés par les révoltés espagnols et adaptés à la topographie de la péninsule ibérique. La campagne d'Espagne est encore vue de nos jours comme un cas d'école et un stéréotype de ce type de conflit⁵⁸⁷. Si la guerre d'escarmouches est bien connue comme faisant partie intégrante de la guerre européenne par les combattants de la guerre de Crimée, il n'en reste pas moins qu'elle n'avait pas leur faveur en matière de combat avec l'adversaire. De fait, comme

⁵⁸⁵ Võ Nguyên Giáp, *Diên Biên Phủ. Treizième édition revue*, Hanoi : Éditions Thê Giỏi, 2017.

Jacques Kirsner (producteur) et Pierre Schoendoerffer (réalisateur et producteur), *Diên Biên Phu*, France-Viêt Nam : TF Vidéo, Studicanal, 1992.

⁵⁸⁶ Stéphane Gal, *Lesdiguières. Prince des Alpes et connétable de France*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 2007.

⁵⁸⁷ Nicolas Cadet, « Le temps des guérillas XVIII^e-mi XIX^e siècle ». In Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019, pp.611-662., p.613.

nous avons pu le voir au cours du chapitre consacré à la définition de la bataille, les témoins privilégièrent les grands engagements au point que des chapitres entiers leur furent consacrés par les auteurs d'études, de commentaires ou de Mémoires⁵⁸⁸. Cette mise en valeur est d'ailleurs d'autant plus importante pour ces hommes, qu'il s'agit pour eux, comme pour de nombreux guerriers et soldats avant et après eux, de valoriser leur récit par le biais d'anecdotes et de faits sortants de la norme⁵⁸⁹.

Cet ensemble de paramètres fait qu'il n'est donc pas surprenant de ne voir que peu d'exemples d'escarmouches mentionnés par les combattants, comparativement au nombre de combats auxquels ils purent participer et dont le nombre est difficilement quantifiable. Certains n'en firent d'ailleurs aucune mention comme Dimitri Stolypine qui combattit sur le Danube et participa aux opérations autour de Sébastopol à partir de mars 1855, mais qui, dans son court récit de la campagne, ne parla principalement que de la bataille de la Tchernaiïa⁵⁹⁰. Cette absence se retrouve dans des fragments de correspondance du baron Rebillot qui font eux aussi uniquement mention des grandes batailles telles qu'Inkerman, l'Alma ou l'assaut du 7 juin 1855⁵⁹¹. Mais qu'en est-il des combats et escarmouches rapportés par les combattants ? Leur mention peut être brève, montrant la banalité de la chose, comme cette lettre adressée à un certain Grisey, datée du 14 avril 1855 :

Depuis ma dernière lettre, il ne s'est rien passé de bien important ici, sans quoi je vous l'aurais mandé toujours le même service, les gardes et le travail de tranchée reprenant depuis cinq jours, les affaires commencent à prendre une tournure plus sérieuse. La tour malakof, dont les journaux vous parlent depuis quelque temps, était chaque nuit le sujet de drames plus ou moins sanglants, de combat, de prises et reprises d'embuscades, qui finissaient par nous faire perdre beaucoup d'hommes. On voulait en finir.⁵⁹²

Cette brièveté se retrouve dans une lettre datée du 25 décembre du zouave Chantaume :

Ils sont venus quelquefois nous voir aux tranchées ; mais tout ceux qui y sont entrés et plusieurs de ceux qui étaient en dehors ils sont retournés jamais. On les fait prisonniers et ceux qui veulent faire le malin il leur en coûte la vie. Nous ont pris 2 500 Russes sur 4 000 qu'il était.⁵⁹³

Le sergent Eckenfelder illustra bien cette monotonie en rapportant de nombreuses brèves escarmouches et autres petits combats de la guerre de siège :

Puis chaque jour et chaque nuit se répétèrent et furent marqués d'un combat. Chaque nuit nous apportait de nouvelles souffrances : froid, neige, pluie, feu. Tous les éléments semblaient se déchaîner et se liguier contre nous. Et notre nombre diminuait. Il fallait pour tenir l'exemple de notre

⁵⁸⁸ cf. . : Chapitre 1, pp.52-53.

⁵⁸⁹ Sönke Neitzel et Harald Wezler, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris : Gallimard, 2013, p.116.

⁵⁹⁰ Dimitri Stolypine, *Из личных воспоминаний о крымской войне и о земледельческих предках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], Moscou : B. I., 1874.

⁵⁹¹ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

⁵⁹² SHD GR 1 KT 579 Fond Grisey. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁵⁹³ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, Paris : F. Didiot Frères, 1856, pp.25-26. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

brave général en chef. Il était toujours au milieu de nous, compatissant à nos maux, cherchant par tous les moyens possibles à nous soulager.⁵⁹⁴

Ce constat fait suite à un combat bien plus important et bien plus marquant pour le jeune soldat, puisqu'il rapporta avoir participé au siège de gauche dans la nuit du 14 mars qui engagea 10 000 soldats français⁵⁹⁵. Le général Montaudon relate lui aussi la récurrence de ces petits combats sans entrer dans le détail, expliquant qu'il ne pouvait tous les détailler et qu'il choisit de n'en mentionner que les plus intéressants⁵⁹⁶. Face aux explosions de violence massive, soudaines et brèves, causant d'importantes pertes, les petits affrontements apparurent comme inintéressants à raconter par les combattants, qui purent les omettre volontairement ou involontairement.

Ce phénomène très présent dans l'ensemble des témoignages de notre corpus fait cependant parfois place à quelques descriptions de combats de plus faible importance que les grandes batailles même si cela reste assez bref et noyé dans le récit du siège. Ainsi, si l'on reprend le premier des deux combats de faible envergure rapportés par le général Montaudon, voici ce que l'officier français écrivit :

17 mars. Nouvelle lutte dans les tranchées de Malakoff ; pendant plus de quatre heures, on ne cesse de combattre, de se joindre à la baïonnette. Le 3e zouaves est encore très éprouvé ; le capitaine Bouis est tué, dix officiers sur quatorze sont blessés, cent cinq hommes sont mis hors de combat. Le lieutenant-colonel Vaissier, du 7e léger, est tué (c'était un ancien camarade d'Afrique, un véritable ami pour moi). L'armée perd un brave officier, plein d'avenir.

Cette affaire était un échec pour nous ; elle donne confiance aux Russes et exalte leur moral.⁵⁹⁷

Cette description concise est une bonne illustration de la plupart des récits d'escarmouches ; les mentions plus détaillées sont rares et l'escarmouche décrite par le soldat Podpalov à Vassili Lyaskoronsky nous donne un aperçu de ce que pouvait donner ce genre d'affrontement à l'échelle d'un soldat. Décrivant une attaque nocturne menée le 10 mars par le général Khroulev dans le secteur du Mamelon vert, il raconta que cette action contre les positions françaises mobilisa deux régiments et deux bataillons de son propre régiment — le Kamchatsky qui donna son nom russe au Mamelon vert —. À travers son récit, ce combat est montré comme une bataille désespérée au milieu des tirs continus d'artillerie, une forte fusillade et les explosions assourdissantes des obus. Le champ de bataille était, selon ses mots, un véritable enfer, d'autant que l'ennemi alerté faisait feu de tout bois. Il raconte que les troupes envoyées à l'assaut étaient alors en grande difficulté lorsqu'un signal ordonna à sa compagnie de se joindre au combat. Leur attaque, commandée par le lieutenant Samarsky, se fit dans la plus grande confusion. Le

⁵⁹⁴ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

⁵⁹⁵ *Ibid.*

⁵⁹⁶ Général Jean-Baptiste Alexandre Montaudon, *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898, p.326.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p.328.

1^{er} peloton monta bien à l'assaut tandis que le second s'arrêta de manière inattendue dans le no man's land — selon Podpalov, ce brusque arrêt fut le fait du sous-officier commandant ce peloton qui prit peur en se retrouvant entouré par le sifflement des balles —. Racontant ses faits et gestes dans cette affaire, Podpalov expliqua avoir vainement tenté de faire reprendre l'assaut au peloton récalcitrant, mais, devant leur refus, il préféra rejoindre le cœur de l'action où selon ses dires, l'affrontement avait dégénéré en un combat au corps à corps au cours duquel il tua de sa baïonnette un Français qui menaçait son commandant de compagnie⁵⁹⁸. Son récit du combat est d'ailleurs très riche d'enseignements :

Le combat était désespéré. À ce moment-là, sur toute la ligne de feu, la mort régnait de partout, les balles sifflaient, les morts et les blessés gisaient, se tordant, convulsionnant avant de mourir, je vis un prêtre aux cheveux flottants sur la tête, une croix à la main : « Sauve ton peuple Seigneur ! », encourageant les soldats en bonne santé et donnant aux blessés et aux mourants le baiser de la croix. L'effet était incroyable... Quand il me vit, le lieutenant de Samarsky cria de désespoir : « Où est notre deuxième peloton ? Pour l'amour de Dieu, amenez-le ici rapidement, sinon nous serons vaincus ! » Je me suis jeté en arrière la tête baissée, les yeux instinctivement fermés face aux balles sifflant dans ma direction et sautant par-dessus les cadavres des morts et les blessés. Quand j'arrivais auprès du 2^e peloton, j'ai crié : « Allez, les gars, suivez-moi : je sais où on est ! Les soldats ont été encouragés et nous nous sommes précipités pour aider les autres. Les renforts une fois arrivés ont tout de suite accouru vers nous et les Français ont été surpris et même repoussés jusqu'aux tranchées de seconde ligne. Malgré nos pertes importantes, l'attaque fut globalement un succès pour nous : la victoire était de notre côté.⁵⁹⁹

On retrouve ainsi, dans cette description d'un combat de faible envergure, toute l'intensité des grandes batailles de la campagne de Crimée, le soldat se trouvant aspiré dans un tourbillon de sensations et d'émotions. Il a du mal à se repérer et toute action en dehors de son champ de vision lui échappe⁶⁰⁰. Les combats de siège, s'ils sont bien plus nombreux que les grands engagements, n'en sont pas moins violents. Leur fréquence peut nous faire penser à une plus grande accoutumance à la violence de guerre chez ces hommes qui, contrairement à la campagne qu'ils avaient pu imaginer exécuter, sont amenés à risquer leur vie de manière quasi

⁵⁹⁸ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пядидесятилъетію славноі обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, pp.11-12.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, pp.12-13. Texte d'origine : « Бой кипѣлъ отчаянный. Въ это время въ самой линіи огня, гдѣ всецѣло царила смерть, жужжали пули, валялись убитые и раненые, корчились въ судорогахъ умиравшіе, я увидѣлъ священникъ съ развѣвающимися на головѣ волосами, съ крестомъ въ рукахъ пѣвшаго: „Спаси, Господи, люди Твоя!“, оборявшаго здоровыхъ солдатъ и дававшаго цѣловать крестъ раненымъ и умирающимъ. Впечатлѣніе было потрясающее... Увидѣвъ меня, поручикъ Самарскій съ отчаяніемъ крикнулъ: „Гдѣ же нашъ второй взводъ? ради Бога, веди его сюда скорѣе: иначе насъ одолѣють!“ Я бросилска стремглавъ назадъ, инстинктивно закрываяй глаза передъ летѣвшими навстрѣчу мнѣ пулями и перепрыгивая черезъ трупы убитыхъ и раненыхъ. Прибѣжавъ ко 2-му взводу, я закричалъ: „впередъ, ребята, за мной: я знаю, гдѣ наши!“ Солдаты ободрились, и мы бѣгомъ бросились къ нашимъ на выручку. Подоспѣвшая помощь сразу поворотила дѣло въ нашу сторону: французы были выбиты и даже прогнаны за вторую линію ихъ траншей. Не смотря на наши значительныя потери, вылазка, въ общемъ, была удачною для насъ: побѣда была на нашей сторонѣ. »

⁶⁰⁰ Hervé Mazurel, « Enthousiasme militaire et paroxysmes guerriers ». In Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Seuil, Paris 2017, pp.227-256, p.245.

quotidienne, d'autant plus qu'ils devaient être prêts à monter en ligne à tout instant comme le souligne Charles Duban lorsqu'il parla des distractions au cantonnement⁶⁰¹.

4.1.2. La guerre au clair de lune

Si les escarmouches se retrouvent dans tous les conflits malgré leur occultation, les témoignages sur la campagne de Crimée mettent en avant la pratique d'une certaine forme de combat qui la distingue de la plupart des conflits de cette époque : la part importante des combats nocturnes qui, dans les récits de combattants, sont bien plus présents que ceux se déroulant en plein jour. Si l'exemple du soldat Podpalov cité précédemment était de cette catégorie, nous pouvons aussi mentionner la description des combats nocturnes décrite par le capitaine Herbé, dans une lettre datée du 8 décembre 1854. L'officier d'infanterie raconte ainsi que les sorties russes regroupaient 300 à 400 hommes et étaient lancées entre vingt-et-une heures et cinq heures du matin. Leur mode opératoire était de s'avancer sans bruit jusqu'à ce que les soldats de garde, placés en faction à partir de dix-huit heures, les aperçoivent et les signalent. L'alerte était alors relayée par le clairon dont l'appel poussait les soldats à rejeter la couverture leur servant de manteau pour prendre les armes et rejoindre les postes de combat. Pour faire face à ces attaques, les Français avaient disposé des troupes de réserve en arrière des premières lignes afin de soutenir les soldats attaqués. L'agitation était telle que les hommes n'empruntaient pas les boyaux de communication, préférant sauter par-dessus le parapet. Ces renforts arrivaient d'ailleurs souvent après l'action, les Russes sonnant la retraite avant leur arrivée. Selon ses dires, ces escarmouches nocturnes déclenchées par les sorties russes ne duraient pas plus de dix à quinze minutes et étaient chaque fois marquées par des tirs des Russes en retraite sur les réserves françaises qui se montraient trop téméraires à les poursuivre. Son récit se conclut par le constat suivant : ces opérations étaient plus coûteuses pour les Russes que pour les Français, les premiers se faisant tirer dessus par les seconds dans leur retraite⁶⁰². Mais ces sorties pouvaient se dérouler autrement. L'élève officier de marine S. Gunaropulo qui participa à l'un de ces coups de main raconta quant à lui ceci :

Il était environ 23 h. C'était une nuit noire ; l'escouade sortit du 5e bastion. Nous nous sommes avancés silencieusement. Bien que les plastuns [tirailleurs] qui nous accompagnaient nous aient fait savoir que dans notre direction l'ennemi n'avait pas été détecté, nous ne fûmes pas à 200 saignées de la maison que nous fûmes accueillis par les tirs de l'adversaire. Il était inutile d'aller de l'avant avec un tel feu et nous dûmes battre en retraite... Alors que nous nous approchions de nos bastions, des tirs partirent de notre propre Redoute Schwartz et nous dûmes nous cacher dans un petit ravin

⁶⁰¹ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, op. cit, p.128.

⁶⁰² Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, pp. 160-161

pour ne pas être anéantis. Les obus et les balles sifflaient au-dessus de nos têtes et quelques-uns d'entre nous furent tués ou blessés dont le lieutenant Gusakov qui fut grièvement blessé à la jambe. Notre position a été tragique jusqu'à ce que deux courageux marins décident de se rendre à la redoute pour clarifier le malentendu. L'attente dura une demi-heure et fut angoissante. Enfin, les tirs ont cessé, et après avoir ramassé les morts et les blessés, nous sommes retournés au bastion. Inutile de dire que ce malheureux incident laissa une impression négative à tout le monde. Il s'est avéré que notre sortie dans le secteur de la redoute n'avait pas été indiquée et que nous avions été pris pour des soldats ennemis. Les blessés ont été transférés à l'hôpital d'urgence situé près du 4e bastion.⁶⁰³

Cet exemple nous montre l'une des diverses formes que pouvaient prendre les combats nocturnes à l'initiative de la garnison de Sébastopol, avec une action n'allant pas jusqu'au corps à corps souvent surreprésenté par les témoins dans leurs récits de batailles et qui, si l'on se base notamment sur le constat du colonel Ardant du Picq, était peu fréquent⁶⁰⁴. Cette action offensive à laquelle participa Gunaropulo n'est pas sans rappeler certaines représentations de la guerre de tranchées de 14-18, popularisées par des auteurs tels que Henri Barbusse ou plus récemment Jacques Tardi dans ses bandes dessinées *Putain de Guerre* et *C'était la guerre des tranchées* écrites avec Jean-Pierre Verney⁶⁰⁵.

Mais si nous avons pris pour exemples uniquement des assauts russes, notons que les Alliés et surtout les Français — qui déployèrent le plus d'hommes en Crimée — ne furent pas en reste. Léon Tolstoï raconta une attaque nocturne contre les positions de la garnison dans ses *Récits de Sébastopol*, les héros de son roman discutant dans les tranchées à la nuit tombée, alors que les troupes commençaient à s'assoupir : « Au même instant, dans la direction vers laquelle regardaient ces messieurs, se fit entendre après le grondement de l'artillerie, une terrible pétarade de mousqueterie, et des milliers de petites flammes, éclatant continuellement, brillèrent tout le long de la ligne »⁶⁰⁶. Le général Totleben rapporta lui aussi les efforts de

⁶⁰³ S. Gunaropulo, *Воспоминания старого моряка* [Souvenirs d'un vieux marin], Saint-Petersbourg : Турография А.С. Суровгина, 1903, p.20. Texte d'origine : « Было около 11-ти часовъ вечера. Стояла темная ночь; отрядъ вышелъ изъ 5-го бастіона. Молча подвигались му впередъ. Хотя бывшіе съ нами пластуны и давали знать, что по нашему направленію не замѣтили непріятели, но, не доходя приблизительно около 200 сажень до домика, мы были встрѣчены непріятельскими залпами. Идти впередъ при такомъ встречномъ огне было бесполезно, мы должны были отступить. Когда мы подходили к нашимъ бастіонамъ, на насъ съ нашего же редута Шварца, открыли такой сильный огонь, что мы, чтобы не подвергнуться совершенному истребленію, укрылись въ небольшомъ оврагѣ; ярада и пули продолжали свистать надъ нашими головами; между нами было уже нѣсколько человекъ убитыми и ранеными; въ числѣ ихъ тяжело былъ раненъ въ ногу лейтенантъ Гусаковъ. Положеніе наше было трагическое нашлись два brave матросика, которые рѣшились отправиться на редуть, чтобы разяснить происшедшее недоразумѣніе. Полчаса мы находились въ томительномъ ожиданіи; наконецъ, пальба прекратилась, и му захвативъ убитыхъ и раненыхъ, возвратились на бастіонъ. Нечего и говорить, какое тяжелое впечатлѣніе произвелъ на всѣхъ этотъ прискорбный случай; оказалось, что о выходѣ нашемъ на редуть "не было извѣстно, и насъ приняли за непріятели. Раненыхъ перенесли въ находящійся недалеко отъ 4-го бастіона запасный госпиталь. »

⁶⁰⁴ Charles Ardant du Picq, *Etudes sur le combat/par le colonel Ardant du Picq*, Paris : Librairie Hachette et Cie, Librairie J. Dumaine, 1880, pp.111-113 et 119-120.

⁶⁰⁵ Jacques Tardi et Jean-Pierre Verney, *C'était la guerre des tranchées* : Casterman, 1993 ; Jacques Tardi et Jean-Pierre Verney, *Putain de guerre* (deux tomes) : Casterman, 2008/2009.

⁶⁰⁶ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Editions Payot & Rivages, 2019 [1988], pp57-58.

l'assiégeant contre les positions de la garnison, avec la constitution de compagnies de volontaires chargées d'attaquer certains points à la nuit tombée. Les Russes avaient également disposé des lignes de tirailleurs chargées de donner l'alerte. L'âme de la défense de Sébastopol rapporta ainsi deux épisodes de ce genre qui eurent lieu deux nuits d'affilée :

La première attaque contre nos logements avait été, comme on l'a dit, entreprise par les Français, devant la redoute n° 1 (Schwartz) dans la soirée du 9/21 décembre. Ils réussirent d'abord à détruire deux logements ; mais expulsés par les décharges à mitraille de la ligne de défense, ils abandonnèrent ces abris qui furent bientôt réoccupés par nos tirailleurs et remis immédiatement en bon état.

La nuit suivante, les Français tentèrent de s'approcher des logements pratiqués devant le bastion n° 4, mais ils furent vivement ramenés par le feu de ce bastion.⁶⁰⁷

Le commandant du Génie continue cette liste de coups de main français contre les ouvrages russes à la suite de ces deux exemples, illustrant l'acharnement des deux camps à causer le plus de dégâts possible à l'adversaire une fois la nuit tombée, afin de ralentir ses travaux de siège ou de fortifications. Ce que nous pouvons appeler la guerre au clair de lune paraît ainsi dans toute son ampleur en termes purement militaires. La raison d'un tel choix de part et d'autre du no man's land peut s'expliquer par la prise de conscience de la létalité du feu, qu'il vienne de l'infanterie ou de l'artillerie, ce qui fait que les coups de main en plein jour sont rares — en tout cas quasi absents des récits de combattants —. Dédution logique au regard des buts poursuivis par ce genre d'opération : enclouer des canons, détruire partiellement des retranchements... Ce que le couvert de la nuit permet de faire sans s'exposer à l'ensemble des feux pouvant être dirigés contre soi.

La pratique d'assauts nocturnes ne fut pas seulement le propre de petits combats, mais fut aussi appliquée pour des opérations plus vastes que nous avons choisi pour cette étude d'élever au rang de batailles. Le combat du 23 au 24 février contre les Ouvrages blancs fut une action nocturne, tout comme les combats pour le cimetière devant le bastion de la Quarantaine, ou même le sanglant échec du 18 juin. Ces grands et petits engagements nocturnes, du fait de la confusion plus importante qui y régnait et de la difficulté des chefs à bien lire le champ de bataille peuvent avoir bien plus marqué les combattants, ce qui expliquerait leur plus grande présence dans les récits par rapport aux escarmouches qui se déroulèrent en pleine journée. Ainsi le sergent-major anonyme de l'infanterie de marine souligna la difficile adaptation des combattants face à la guerre au clair de lune en racontant l'attaque du 23 au 24 février contre les Ouvrages blancs :

L'obscurité est complète, il est 1h du matin. Ai-je besoin de dire que la nuit dispose mal le combattant ? Ce n'est pas l'effet de la privation de sommeil, c'est celui de l'inconnu qui prend, au

⁶⁰⁷ Edouard Todleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol., 1 partie 1*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, pp.606-607. [GoogleBooks, https://books.google.fr/books?id=WXauugEACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=WXauugEACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)

gré des imaginations, un caractère ou les proportions qui pèsent sur tout l'être aussi bien, dans le moment, pour ceux qui sont enclins à tirer des inductions, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner des signaux lumineux qui s'entre-croisent dans la baie de Sébastopol ? Serions-nous étonnés ? Au lieu de surprendre, est-ce nous qui allons être surpris ? Cette défiance s'accroît, chez moi quand à peine avons nous fait 50 mètres, nous sommes bruyamment salués par une mousqueterie très-sensée.⁶⁰⁸

On remarque ainsi l'angoisse que peut générer le combat nocturne, la perte de repères étant accentuée par le noir de la nuit : où se trouve l'ennemi ? Est-on repéré ? Ces questions purement militaires s'ajoutent à l'univers nocturne, qui développe déjà un imaginaire riche, souvent lié à la mort ou aux mythes et que les hommes cherchent à domestiquer⁶⁰⁹. Pourtant, cette angoisse de l'attaque nocturne qui peut arriver à tout moment, se transforme chez certains combattants en désir d'actions nocturnes comme le montre le capitaine Herbé :

C'est un moment palpitant d'intérêt : on ne sait encore quel point sera attaqué, et dans cette incertitude, aucune troupe ne peut être déplacée ; il faut attendre.. Oh ! Pas longtemps !!!... Des hurras frénétiques... une nuée d'hommes.. coups de fusils... combat corps à corps dans l'obscurité...⁶¹⁰

Cette attente de l'attaque, même nocturne, se retrouve dans le témoignage de l'officier d'artillerie J-P Bédarrides qui écrit à propos de la prise d'un de ses tours de garde aux tranchées :

Mon prédécesseur me transmet la déplorable consigne qu'on m'avait annoncée : « Les munitions s'épuisant, il est enjoint aux commandants de batterie de ne tirer qu'en cas d'attaque. » Le feu excite, passionné, comme un duel, on reçoit des coups, on se venge ! Cette distraction nous paraissait pour la soirée interdite, puisque, d'après la probabilité, la place ne hasarderait pas une sortie ; or, il n'était que six heures environ : nuit noire ! déluge et vent ! de la boue par-dessus la cheville ! vingt-quatre fois soixante minutes à dévorer dans l'inaction, à la belle étoile ! que faire ? Ce fut alors le commencement d'un drame intime qui se jouait sous tous les masques, en ce cruel rendez-vous du siège.⁶¹¹

Ces deux exemples montrent ainsi que les combattants avaient une certaine envie de se battre même de nuit, non pas pour se couvrir de gloire, mais pour l'adrénaline — sous-entendue par le capitaine Herbé — ou au moins pour tromper l'ennui causé par une longue attente, bien éloignée de l'action perpétuelle ainsi que l'évoque le général Totleben dans ses récits. La peur est, comme pour la bataille, masquée par divers artifices : le sergent-major parle de la surinterprétation sensorielle, le capitaine Herbé mentionne l'incertitude de l'attaque, ce qui dans les deux cas peut aussi sous-entendre la peur.

Pourtant, même si ces combats nocturnes semblent avoir marqué les combattants de manière plus importante que leurs équivalents en plein jour, il n'en reste pas moins qu'ils

⁶⁰⁸ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], Château de Vincennes, pp.61-62. Document consultable en annexes. cf. . : Annexe 3.

⁶⁰⁹ Jean-Yves Trépos, « La nuit, entre métaphore et synecdoque (Présentation) » In *Le Portique* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 08 mars 2005, consulté le 27 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/168>

⁶¹⁰ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, p.160.

⁶¹¹ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, Librairie Centrale, Paris 1868, pp.8-9.

restèrent mentionnés en marge de la vie de siège et des grands combats. Ils sont cités au titre d'anecdotes, pour montrer que l'armée ne chôme pas pendant ces longs mois de siège et leurs quelques brèves mentions, laissent encore moins transparaître l'état d'esprit qu'ils pouvaient générer chez ces hommes.

De sorties en sorties, de coups de main nocturnes en surprises en plein jour, chacun des deux camps se prend et se reprend ces trous boueux, aussitôt garnis d'un parapet de pierres sèches, que l'ennemi n'aura de cesse de bouleverser ou de retourner contre ses constructeurs. On se grignote le terrain. Des hommes se fusillent, s'embrochent, de tranchées en embuscade, les deux camps se rapprochent lentement l'un de l'autre.

Toute la petite histoire du siège de Sébastopol est émaillée de ces initiatives souvent locales, d'exploits individuels, d'anecdotes surréalistes, imprégnés de cet héroïsme tranquille dont rivalisent assaillants et défenseurs.⁶¹²

Écrivit Alain Gouttman à propos de cette multitude de petites escarmouches, soulignant ainsi la récurrence de celles-ci et de ce que l'on pourrait appeler leur anonymat. Cette très grande fréquence des petits combats, que les combattants découvrent, finit d'ailleurs par banaliser l'horreur, la violence, mais aussi l'héroïsme comme le souligna le sergent-major d'infanterie de marine :

La guerre de siège comporte une série d'actes qui ne sauraient trouver place dans la guerre en plaine : Les travaux, les constructions, les reconnaissances des positions fortifiées constituent un ensemble d'opérations qui éprouvent le soldat à ce point qu'il n'y a pas de sacrifice qu'on puisse lui demander et que le plus excessif n'est et ne peut être considéré que comme l'accomplissement d'un simple devoir.⁶¹³

Et les combats nocturnes, plus encore que les combats en plein jour, demandent encore plus de sacrifice à ces hommes peu habitués à ce genre de guerre, qui éprouve leurs nerfs, leurs sens et leur capacité physique. Mais ces escarmouches se banalisant, elles suppriment la reconnaissance des autres pour telle ou telle action⁶¹⁴. Or, pour des hommes en quête d'honneur — matérialisé entre autres, par les médailles —, cette banalisation de leurs actions au quotidien ne les poussa sans doute pas à narrer de tels actes dont la violence pourrait choquer leurs lecteurs⁶¹⁵, apportant ainsi une nouvelle pièce à cette question concernant leur faible évocation.

4.1.3. Les francs-tireurs

Au côté des escarmouches nocturnes ou diurnes, le siège de Sébastopol vit apparaître une nouvelle forme de combat issue du duel de mousqueterie entre les deux belligérants : le

⁶¹² Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne [1995]*, Paris : Perrin, 2006, p.283.

⁶¹³ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, op. cit, p.64.

⁶¹⁴ Xavier Boniface, « Décorer les militaires (XIX-XXe siècles) ». In Bruno Dumons et Gilles Pollet (dir), *La fabrique de l'honneur : les médailles et les décorations en France (XIX-XXe siècles)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2009, pp.99-116., p.115.

⁶¹⁵ Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, Paris : Editions Vendémiaire, 2015, pp.300-301.

combat mené par les francs-tireurs, dont les actes inspirèrent en partie la création d'un corps du même nom par l'armée française pour maintenir l'adversaire dans une certaine insécurité en cas d'invasion du territoire national, mission dont ils s'acquittèrent en 1870⁶¹⁶. En Crimée, ces francs-tireurs sont le prolongement des tactiques de tirailleurs employées par l'infanterie sur le champ de bataille puis pendant le siège : éclairer les gros bataillons de l'infanterie et affaiblir l'ennemi par un feu précis. Mais si les tirailleurs continuèrent leur rôle dans la guerre des tranchées, en dressant des embuscades en avant des positions principales⁶¹⁷, donnant l'alerte en cas d'attaque, les francs-tireurs avaient une mission tout autre, comme l'explique bien le capitaine Fay :

Il est difficile, en parlant des gardes de tranchée, de ne pas nommer au moins les *francs-tireurs* et les *éclaireurs volontaires*, qui ont rendu de si grands et si périlleux services pendant toute la durée du siège. Les premiers formant deux compagnies de 150 hommes chacune, furent choisis parmi les meilleurs tireurs des zouaves et des chasseurs à pied ; ils commencèrent leur service dès le 15 octobre. Etablis par moitié, de quatre heures du matin à six heures du soir, dans de petits abris placés en avant des parallèles, ils épiaient le moment où les artilleurs russes retiraient les portières d'embrasure, pour les ajuster et leur faire éprouver ainsi de grandes pertes. Ils étaient redoutables par la précision de leur tir, et, plusieurs fois, le général en chef leur en témoigna sa satisfaction [...].

Les seconds, volontaires demandés, par la voie de l'ordre, dans tous les corps de l'armée, formaient trois compagnies, fortes chacune de 150 hommes énergiques qui s'établirent près de la maison du Clocheton, et commencèrent leur service dans la nuit du 18 au 19 décembre ; ils étaient chargés d'éclairer le terrain aux abords de la place. A cet effet, ils se réunissaient par brigades de cinq hommes dans les entonnoirs produits par l'explosion des mines, et signalaient, la nuit, les sorties de l'ennemi, dont ils supportaient le premier choc, car d'ordinaire ces sorties étaient dirigées contre eux ; souvent encore, sur la demande du chef d'attaque du génie ; ils marchaient eux-mêmes en petits groupes, pour détruire les embuscades russes qui gênaient l'exécution des travaux ordonnés.⁶¹⁸

Ce corps de francs-tireurs, créé à l'initiative des Français, mena une guerre qui n'est pas sans rappeler celle des tireurs d'élite des deux conflits mondiaux, cherchant à causer le plus de pertes chez l'ennemi par un feu précis, tout en combattant leurs équivalents russes qui gardèrent eux, le nom de tirailleurs comme leurs camarades chargés de défendre les tranchées à partir du 4 octobre 1854⁶¹⁹.

⁶¹⁶ Victor. Cru, *Considération sur la création des francs-tireurs volontaires*, par Victor Cru, Lille ; Imprimerie et papeterie de A. Degans, 1871, pp. « Aux lecteurs », 7 et 10 ; Charles Des Cognets, *Les francs-tireurs de l'armée oubliée*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017.

⁶¹⁷ Edouard Tottleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 2*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, p.66. URL : https://books.google.fr/books?id=WXauugEACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gb_s_g_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false ; Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1] / Général Montaudon, op. cit*, p.283.

⁶¹⁸ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée, 1854 -1856 par le Général Fay ancien aide de camp du Maréchal Bosquet — Deuxième édition —*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889, pp.158-160.

⁶¹⁹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London: Murray, 1856, p.131.

L'action des francs-tireurs fut d'ailleurs telle, qu'elle fut illustrée pour le grand public au travers d'estampes comme les exemples ci-contre et ci-dessous, la première étant l'œuvre de Charles Vernier et référencée sans date et accompagnée en légende du texte suivant :

- Qu'est-ce que doivent penser les Russes de nous voir creuser des terriers comme ça ?..
- Ils doivent penser que dans ces trous-là, il y a de fameux lapins !...⁶²⁰

La seconde estampe servit d'illustration au romancier Louis Noir pour son *Guerres de mon temps. Campagne de Crimée*⁶²¹. Ces deux images nous montrent sous deux angles différents la même chose : des hommes cachés dans des trous, armés de carabines Thouvenin-Minié tirant des balles Minié — adoptées en France à partir de 1846⁶²² —, faisant feu sur les positions russes tout en restant bien à l'abri.

Ces illustrations ne sont pas sans rappeler des scènes de guerre plus contemporaines, présentant des similarités avec la Première Guerre mondiale notamment. Pourtant, malgré le rôle novateur de ces corps de tireurs d'élite, il est peu fait mention de leurs exploits dans les témoignages de combattants. En fait,

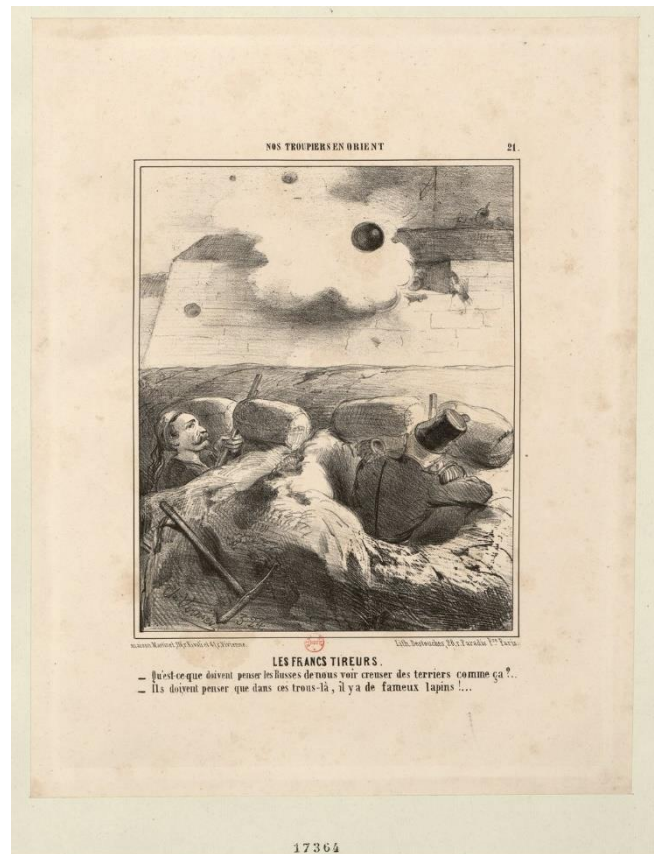


Figure 5 : Charles Verniers, *Les Francs Tireurs* : [Estampe], Paris : Maison Martinet, BnF.



Figure 6 : « Francs-tireurs dans leurs embuscades ». Anonyme, *Guerres de mon temps par Louis Noir*, Paris : Bureau des Journaux illustrés, 1869, p.81, BnF.

⁶²⁰ Charles Vernier, *Les Francs-Tireurs* : [estampe], Paris : Maison Martinet.

⁶²¹ Louis Noir, *Guerres de mon temps par Louis Noir*, Paris : Bureau des Journaux illustrés, 1869.

⁶²² André Corvisier (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, Presses Universitaires de France, Paris 1992, p.486.

leurs actions forment la toile de fond qui illustre la monotonie de la guerre, au côté de la fusillade.

Cette absence de témoignages d'action d'éclat des francs-tireurs ou de leurs homologues russes s'explique d'abord par le fait qu'un seul témoignage de notre corpus fut écrit par un franc-tireur : le sergent Jenniard qui passa dans ce corps au 3 décembre 1854 et le quitta le 8 mars, mais, qui ne fit qu'un bref résumé de cette période :

Le 3 Dbre Je fais partie du détachement de 68 hommes destiné au renfort des francs Tireur nous sommes admis à la 1ere Cie franche

21 fevrier Je suis nimmé sergent — le 8 mars nous sommes lissencié et rantré chacun dans nos Corps pour Continuer le même servisse de tirre à Lextrême droite du siège et principal près la tour malachoff qui est un des points les plus important et le plus éssensiel à prendre...⁶²³

Cette très rapide mention par le sergent de son service chez les francs-tireurs est le seul témoignage que nous avons pu trouver d'un membre de ce corps très restreint. Tireurs d'élite issus des militaires du rang et des sous-officiers, ces hommes ne font en effet pas partie de la frange des armées françaises et russes qui nous laissèrent le plus d'écrits sur leur expérience de la campagne de Crimée, contrairement aux officiers, peu nombreux dans ce genre de corps — du fait des faibles effectifs —. À cela s'ajoute aussi la forte mortalité qu'impliquaient les missions auxquelles ils étaient affectés. Pour reprendre les mots du général Canrobert cités par le capitaine Fay :

« Nos francs-tireurs, écrivait-il, formés de chasseurs à pied et de zouaves, au nombre de 300, sont d'infatigables et terribles soldats. Déjà plus de la moitié ont été atteints par le feu de l'ennemi, auquel ils ne permettent pas de repos ; mais pour un brave qui tombe, dix se présentent, afin d'obtenir l'honorable faveur de le remplacer. Que de nobles dévouements dans cette race d'hommes, et combien on est fier de les commander »⁶²⁴

À cela s'ajoute le fait que leur activité se confondit donc, nous l'évoquions plus haut, aux combats de tirailleurs menés depuis des positions appelées « embuscades ». Ainsi, un certain nombre de faits et notamment de morts pourraient leur être attribués. Le soldat Podpalov raconta par exemple, avoir échangé des coups de fusils avec des Français alors qu'il était de travaux de tranchée, et qu'il faillit y perdre la vie⁶²⁵. V. Koltchak, quant à lui, raconta la mort par balle d'un lieutenant qui le marqua :

Les moments où les sentiments nous submergent sont nombreux sur le front. Pour moi, l'un de ces moments fut la mort de Youriev. En passant dans la batterie, il s'est arrêté à l'un des

⁶²³ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, Archive Privée, Monsieur Daniel A, p.61. Document consultable en annexes. cf. . : Annexe 4. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁶²⁴ François Certain de Canrobert in Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition* —, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889, p.159.

⁶²⁵ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славної обороны Севастополя. Воспоминанїя Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], op. cit, p.11.

24 canons pendant son rechargement. Le marin a pris une charge dans une gargousse (je me souviens même du sac rouge), a voulu le mettre l'âme du canon et a été gravement blessé par un éclat de grenade. Il a alors perdu la raison et a laissé tomber sa charge sur la plateforme où se trouvait Youriev qui a immédiatement repris la charge, l'a apporté à l'embouchure de l'arme. Et soudain, il est tombé sur la bouche du canon. Il n'a pas fait un bruit ou un gémissement. La mort a été instantanée. La balle a traversé l'embrasure et l'a touchée au cœur.⁶²⁶

La mort de cet homme n'est pas sans rappeler le mode opératoire des francs-tireurs donc, tout comme celle du célèbre amiral Nakhimov et la blessure du général Totleben, tous deux touchés par balle. La mort du premier fut d'ailleurs abondamment commentée par plusieurs vétérans russes comme Andreï Ershov qui raconta la mort de l'amiral sous les yeux du capitaine Kern⁶²⁷. Mais nous pouvons aussi mentionner le récit du professeur Hubbeneth qui le complète :

Le 28 juin/10 juillet, il s'était rendu au 3ème bastion d'où l'on entendait une fusillade très vive. Les efforts des personnes désireuses de retenir sa marche en lui donnant pour prétexte le soin de sa santé, furent inutiles. « Je respire plus à mon aise sur les bastions » dit-il, et il continua d'avancer pour rentrer à l'état de cadavre, à son logis. Il avait dépassé sans accident le troisième bastion, mais il trouva la mort sur le mamelon de Malakhow, où étaient tombés Kornilow et Istomine. Au lieu de faire ses observations, à travers les embrasures, comme les autres officiers, il braqua, selon son habitude, sa lorgnette par-dessus le parapet. C'est en vain que son entourage le pria de descendre de la banquette. En ce moment, une balle vint se loger dans un sac de sable à côté de lui. « Ils ne tirent pas mal » ! — dit-il. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba sans pousser un gémissement. Une balle l'avait atteint à la tempe gauche et était sortie du côté opposé.⁶²⁸

La blessure du second fut elle, de manière surprenante, bien plus commentée par les Français que la mort du premier, le capitaine Herbé par exemple, écrivit qu'il s'agissait là d'une perte importante pour les Russes⁶²⁹.

Ces morts individuelles illustrent le mode opératoire des francs-tireurs — tel que décrit par le capitaine Fay ou illustré par Charles Vernier —, consistant en une fusillade pouvant survenir à tout instant. Le lieutenant Marie-Octave Cullet écrivit ainsi « Tout le terrain compris entre les ouvrages russes et nos parallèles est parsemé d'embuscades ; leur enlèvement donne lieu à des combats fréquents ; presque toutes les nuits la fusillade nous

⁶²⁶ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], Saint-Petersbourg : В. I., 1904, p.54. Texte d'origine : « На фронтѣ ея рѣзко выдѣлились моменты сильнѣйшаго подъема всѣхъ чувствъ. Однимъ изъ такихъ моментовъ для меня была смерть Юрьева. Проходя по батарее, он остановился у одной изъ 24-ф. пушекъ во время ея заряжанія. Матросъ вынулъ изъ принесеннаго кокора зарядъ (помню даже — въ красномъ мѣшкѣ), хотѣлъ вложить его въ каналъ прудія, тяжело былъ раненъ осколкомъ гранаты, лишился чувствъ и уронилъ зрядъ на платформу Юрьевъ моментально поднялъ зарядъ, схватилъ приборчикъ длка заряженія, и — незамѣтно, вдругъ, скокнулся на дуло орудія. Онъ не произнесъ ни звука, ни стопа. Смерть наступила мгновенно Пуля, черезъ амбразуру, поразила его въ сердце. »

⁶²⁷ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера. Сочинение в семи тетрадях* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol. Composition en sept cahiers], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], pp.137-138.

⁶²⁸ Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : Б.И., 1870, pp.145-146.

⁶²⁹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.290-291.

réveille, et quoique nous ne soyons pas de garde, il faut rester longtemps sous les armes »⁶³⁰. Feu constant que le capitaine Chodasiewicz décrit de la manière suivante :

Un des hommes de notre régiment, Ivan Grigorieff, couché derrière une pierre, a tiré sur un soldat français qui n'était que partiellement dissimulé devant lui, et l'a manqué ; il a reconnu le compliment en agitant sa casquette, et a immédiatement tiré sur Grigorieff, qui l'a à son tour reconnu en se tenant sur la tête et en agitant les jambes, pour lui signaler qu'il était indemne. Depuis les bastions, c'était très joli de voir les deux lignes de francs-tireurs, marquées par de petites bouffées de fumée blanche, s'allonger et se tirer confortablement dessus ; il se passait presque tous les jours quelque chose d'amusant. Nos hommes avaient l'ordre de tirer sur tout ce qui était visible, quelle que soit la distance.⁶³¹

Ces deux exemples achèvent d'illustrer ce que nous n'avons eu de cesse de répéter ou du moins de laisser transparaître en filigrane tout au long de cette partie sur les escarmouches et le combat d'infanterie lors du siège de Sébastopol : la banalisation d'une certaine forme de violence de guerre et du danger, bien plus présente que dans les guerres plus classiques. Notons toutefois que la violence n'atteint pas celle déployée en Espagne, en Calabre ou en Russie lors des campagnes napoléoniennes marquées fortement par la guérilla⁶³², ou encore celle des guerres coloniales au sein desquelles les adversaires employèrent des méthodes bien plus brutales qu'en Europe⁶³³. Une campagne militaire se traduit par une accoutumance des hommes face aux horreurs comme l'explique Michel Goya : « Avec le temps et l'expérience, la peur ne disparaît pas complètement, mais elle est atténuée et largement inconsciente. Elle devient la peur utile qui tient la sensibilité toujours en éveil et déclenche les actes automatiques salvateurs tout en conservant le libre usage de ses facultés intellectuelles »⁶³⁴. Avec le siège de Sébastopol, cette acclimatation se fit de manière très rapide, du fait de la fréquence élevée des combats, de la constance de la fusillade et de l'omniprésence donc, de la mort. Décrivant un quotidien déjà dur, les combattants semblent ne pas avoir jugé nécessaire de s'étendre sur ces violences quotidiennes, d'autant plus que, pour les combattants, tuer et être tué devient au final aussi banal que la pose de moellons pour des ouvriers du bâtiment pour reprendre l'exemple

⁶³⁰ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, Lyon : Emmanuel Vitte, Editeur, 1894, p.147.

⁶³¹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.131-132. Texte d'origine : « One of the men of our regiment, Ivan Grigorieff, lying behind a stone, took a shot at a French soldier who was lying before him only partly concealed, and missed him; he acknowledged the compliment by waving his cap, and immediately fired at Grigorieff, who acknowledged it by standing on his head and waving his legs, in token that he was unhurt. It was a very pretty sight from the bastions to see the two lines of franc-tireurs, marked by little puffs of white smoke, as they lay and comfortably took shots at each other; something amusing happened almost every day. Our men had orders to fire at anything visible, no matter what the distance. »

⁶³² Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, op. cit, pp.637-650.

⁶³³ Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris : CNRS Éditions, 2010, pp.181-182.

⁶³⁴ Michel Goya, *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Paris : Tallandier, 2014, p.47.

pris par Sönke Neitzel et Harald Wezler pour parler des discussions entre soldats allemands de la Seconde Guerre mondiale⁶³⁵.

4.2. L'artillerie, reine du siège

Le premier conflit mondial est souvent vu comme l'avènement de l'artillerie sur le champ de bataille, prenant la place de l'infanterie comme arme essentielle à la victoire. Stéphane Audoin-Rouzeau rappelle bien cette centralité nouvelle des bouches à feu à partir de 1914 dans les combats par le nombre de pièces alignées et le recours intensif aux bombardements, là où régnaient en maîtres les gros bataillons d'infanterie⁶³⁶. Cette affirmation, si elle est juste pour la guerre sous sa forme classique constituée de batailles et d'escarmouches en rase campagne, ne prend cependant pas en compte la guerre de siège. En effet, l'époque moderne qui vit l'apogée de la poliorcétique montre dès cette période l'importance de l'artillerie dans la prise et la défense des places fortes, édictant des principes de l'utilisation de l'artillerie et de la défense qui étaient, comme pour les tactiques d'approche, encore en vigueur au XIX^e siècle : batteries, bombardement, matériels spécifiques.⁶³⁷ Ces principes étaient d'ailleurs encore en vigueur au sein d'une armée napoléonienne pourtant peu portée sur la guerre de siège, même si, lors des sièges de la campagne d'Espagne par exemple, la faiblesse du parc se faisait ressentir :

Tous les sièges commencent suivant les méthodes régulières, c'est-à-dire par l'établissement de tranchées d'approche et de batteries d'artillerie. Le terrain étant souvent difficile car rocheux, on ouvre la tranchée au plus près de l'ennemi, soit 300 à 60 mètres. On en constitue une partie avec des sacs de terre. À Almeida en 1810 et à Tarragone en 1811, on doit même miner la roche avec des charges de poudre. Il faut dès lors un outillage important. L'artillerie de siège française aligne de 18 à 100 canons, obusiers et mortiers, ce qui est inférieur à l'artillerie des assiégés mais égal à ce que les Anglais déploient en 1812 contre ces mêmes places. Il n'est guère possible d'augmenter ce nombre car les munitions arrivent difficilement, les convois étant attaqués, les cours d'eau irréguliers et les routes mauvaises. Cependant, on bombarde beaucoup les défenses ou les tranchées ennemies. La brèche est généralement faite au canon, la mine étant rarement utilisée.⁶³⁸

Héritière de cette longue tradition de guerre de siège européenne, la campagne de Crimée fut à son tour un épisode à travers lequel l'artillerie joua un rôle prédominant, faisant autant partie intégrante des combats du quotidien que les escarmouches et embuscades. Cette importance ne

⁶³⁵ Sönke Neitzel et Harald Wezler, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, op. cit, p.116.

⁶³⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau, « L'épreuve du feu ». In *Les collections de l'Histoire*, N° 21, décembre 2003, pp.38-45, p.39-40.

⁶³⁷ Nicolas Naulet, *L'artillerie française (1665-1765). Naissance d'une arme*, Paris : Economica, 2002, pp.147-167 et 213-248

⁶³⁸ Martin Barros, « Places fortes et sièges dans la guerre napoléonienne ». In Hervé Drévuillon, Bertrand Fonck et Michel Roucaud (dir), *Guerres et armées napoléoniennes. Nouveaux regards*, Paris : Nouveau Monde éditions/Fondation Napoléon/Ministère de la Défense-DMPA, 2013, pp.123-142, pp.133-134.

fut pas passée sous silence par les combattants de cette campagne, d'autant plus qu'un certain nombre d'entre eux servirent comme officiers d'artillerie dans les tranchées entourant Sébastopol comme Andreï Ershov, V. Koltchak ou encore J-P. Bédarrides.

4.2.1. Les artilleries françaises et russes de la campagne de Crimée

Comprendre comment les combattants abordèrent le rôle d'artillerie dans le siège de Sébastopol, c'est tout d'abord, selon nous, identifier les différents types de pièces qui furent utilisées. Depuis l'apparition de l'artillerie à poudre, les bouches à feu se spécialisèrent en trois catégories : l'artillerie de siège, l'artillerie de campagne, et l'artillerie de marine, trois subdivisions pour trois utilisations en théorie distinctes, mais dont les matériels peuvent s'adapter en fonction des besoins — on se souvient de la décision du général Joffre de désarmer en partie les forts autour de Verdun pour compenser le manque d'artillerie lourde de l'armée française —. Le siège de Sébastopol fut un parfait exemple de cette utilisation de l'ensemble des pièces disponibles, de campagne et de marine, en plus de l'artillerie de siège classique. En effet, l'armée russe, par exemple, envisagea avant le siège d'utiliser les anciennes pièces de marine disponibles dans les arsenaux du port militaire auxquelles s'ajoutaient celles présentes à bord des navires de la flotte comme l'expliqua Totleben :

La flotte de la mer Noire, composée principalement de bâtiments à voiles, avait été assez puissante jusqu'au moment de la guerre avec l'Angleterre et la France, pour maintenir la domination de la Russie sur la mer Noire. Mais infiniment supérieure à la flotte turque, notre flotte se voyait, à son tour, en état d'infériorité vis-à-vis de la flotte alliée, munie de toutes les innovations introduites plus récemment dans les constructions navales.

N'ayant pas de vaisseaux à hélice et étant, pour ce motif, dans l'impossibilité de prendre la mer, la flotte de la mer Noire s'apprêtait à recevoir l'ennemi sur la terre ferme, à défendre Sébastopol. Ayant placé ses bâtiments de manière à attendre l'ennemi dans la rade, la marine devint dès ce moment une ressource presque inépuisable pour le renforcement de la défense de Sébastopol, tant par son personnel que par son armement, ses projectiles et quantité d'autres moyens matériels qu'elle put mettre à la disposition de l'armée de terre.⁶³⁹

Les Alliés ne furent pas en reste, débarquant de leur côté leurs batteries d'artillerie à pied et une partie de leur artillerie de marine pour compléter un parc de siège constitué à l'origine de 80 pièces⁶⁴⁰. C'est ainsi que J-P. Bédarrides commanda une batterie face à la ville assiégée, après avoir combattu sur l'Alma⁶⁴¹. La marine contribua d'ailleurs, comme son homologue russe, à l'armement de plusieurs batteries, dix-neuf au moment de la prise de la ville selon le document intitulé *Rôles de combats des Batteries de la Marine au moment de la prise de*

⁶³⁹ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 1, op. cit.*, pp.150-151.

⁶⁴⁰ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч.1* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part. 1], Saint-Pétersbourg : B. I., 1856, pp.8-9.

⁶⁴¹ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier* —, Librairie Centrale, Paris 1868, pP.248-249.

Sébastopol, tiré du carton Bouët-Willaumez des fonds privés de la Marine du Service historique de la Défense⁶⁴².

Le résultat de cette mobilisation des matériels disponibles fit que les deux camps alignèrent sur un espace géographique restreint une quantité énorme de pièces d'artillerie, bien plus qu'à l'Alma par exemple — 96 canons de part et d'autre⁶⁴³ —. Ainsi, le général Totleben chiffrà de manière précise l'artillerie disponible pour la défense de la ville au moment du débarquement allié : la ville avait déjà en place 974 bouches à feu dont 145 pour sa partie sud — celle qui fut assiégée — auxquelles s'ajoutaient théoriquement 1 944 pièces stockées dans les arsenaux, mais dont 931 seulement étaient opérationnelles. Enfin, s'ajoutaient les 1 908 pièces de marine encore à bord des navires, soit un total de 3 813 canons de tous calibres pour la défense de Sébastopol⁶⁴⁴. Et, malgré la destruction d'un certain nombre de bouches à feu tout au long du siège, la garnison alignait encore 1 381 pièces d'artillerie face aux attaques franco-britanniques dans les jours précédant la chute de la place, dont « 982 se trouvaient en première ligne et 600 d'entre elles tiraient sur les batteries de siège ; le reste était employé à surveiller les ravins... »⁶⁴⁵. Face à cette capacité de feu, les Alliés ne furent pas en reste, car si lors du premier bombardement ils n'alignèrent péniblement que 49 canons français et 50 anglais⁶⁴⁶, ils étaient en mesure de faire feu avec 609 bouches à feu françaises et 194 anglaises le 5 novembre 1855, trois jours avant la prise de la ville⁶⁴⁷. Cette masse de pièces d'artillerie servait alors à soutenir 49 000 soldats russes — chiffres donnés par le général Totleben au matin du 8 septembre 1855⁶⁴⁸ — et 56 580 soldats alliés — effectifs des troupes mobilisées pour l'assaut final selon le capitaine Fay qui donne en détail 10 700 Anglais, 1 200 Sardes et donc 44 680 Français⁶⁴⁹ —. En comparaison, la 6^e Armée du général Fayolle engagée dans la bataille de la Somme en 1916 disposait de 972 canons de campagne et

⁶⁴² SHD MV 16 GG² 1 Fond Bouët-Willaumez.

⁶⁴³ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч. I* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part. 1], *op. cit.*, pp.8-9 et 10-12.

⁶⁴⁴ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 1, op. cit.*, pp.144-145.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, Saint-Petersbourg : Imprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874, GoogleBooks, p.182.. URL : <https://books.google.fr/books?id=tcKAAAIAAJ&printsec=frontcover&dq=inauthor:%22graf+%C4%96duard+Ivanovich+Totleben%22&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwip57Xwr47pAhWoy4UKHVABBIOQ6AEIKDAA#v=onepage&q&f=false>

⁶⁴⁶ Ministère de la Guerre, *Guerre d'Orient — Siège de Sébastopol : Historique du service de l'Artillerie (1854 – 1856). Tome premier, op. cit.*, p.105.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p.407.

⁶⁴⁸ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2, op. cit.*, p.186.

⁶⁴⁹ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —, op. cit.*, p.293

528 canons lourds pour cinq divisions d'infanterie pour une attaque dans un secteur bien plus large⁶⁵⁰.

De cette très grande concentration de pièces d'artillerie de modèles différents — canons, obusiers, mortiers, canons-obusiers de 12 pour les Français⁶⁵¹ — découle un besoin constant de pouvoir remplacer les pièces venant à être mises hors de service, augmentant ainsi le nombre total de bouches à feu utilisées réellement par les deux camps. Le général Totleben, encore lui, nous donne une idée de cet ensemble :

Pendant la durée de la défense environ 900 bouches à feu de notre artillerie, furent mises hors de service, tant par le feu de l'ennemi que par l'effet de leur propre tir ; nous comptâmes jusqu'à 3000 affûts brisés, dont la plupart furent réparés sur place. Près de 2000 pièces et environ 3000 affûts furent transportés dans les différentes batteries, partie, pour renforcer l'armement et, partie, pour remplacer le matériel mis hors de service. Environ 1800 pièces demeurèrent encore dans l'arsenal et dans différents dépôts ; mais elles ne purent être utilisées, la plupart étant de vieilles pièces qui n'avaient ni affûts, ni accessoires, ni projectiles. Tel est le motif qui, dès le commencement du siège, nous contraignit à dégarnir peu à peu nos bâtiments de guerre de leur artillerie pour en armer nos batteries de terre.

Vers la fin du siège les batteries de l'ennemi présentaient un total de 806 bouches à feu, en face des 982 pièces des Russes.

Dans le courant du siège les alliés avaient eu 244 pièces démontées et 365 détériorées, en totalité, 609 bouches à feu, hors de service.

Au moment où l'assiégé avait déjà épuisé presque toutes ses bouches à feu de réserve, les Français, selon l'affirmation de quelques témoins oculaires, possédaient encore dans la baie de Kamiche, un dépôt d'environ 200 gros mortiers.⁶⁵²

Cela s'accompagna par ailleurs d'une consommation très importante de munitions, dont le chiffre pourrait paraître faible s'il est comparé à celle des conflits du XX^e siècle, mais qui était une première pour une époque où une telle concentration d'artillerie n'avait encore jamais été vue. Totleben nous donne ainsi les chiffres de 1 506 964 projectiles tirés par la garnison de la ville, dont 1 103 031 du fait des canons de marine, tandis que les Alliés auraient tiré 1 356 000 coups dont 1 104 000 auraient été l'œuvre de pièces françaises⁶⁵³. Ces chiffres colossaux impliquèrent pour les belligérants la mise en place d'une chaîne logistique efficace pour pouvoir approvisionner les batteries. Les hommes du train s'acquittèrent de cette tâche, leurs convois muletiers mettaient en novembre 1854, une demi-journée pour faire le trajet allant du parc de l'artillerie à la batterie du lieutenant Bédarrides, soit 100 mètres à l'heure⁶⁵⁴ ! Mais ils ne furent pas les seuls, les fantassins contribuèrent eux aussi au ravitaillement des bouches à feu, parfois pour les Français au profit de leurs alliés britanniques comme s'en plaignit le

⁶⁵⁰ Elizabeth Greenhalgh, *Foch, chef de guerre*, Paris : Editions Tallandier et Ministère de la défense, 2003, p.203.

⁶⁵¹ André Corvisier (dir. Collection) et Jean Delmas (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, op. cit, p.486.

⁶⁵² Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, op. cit, pp.335-336.

⁶⁵³ *Ibid.*, pp.336-337.

⁶⁵⁴ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, op. cit, pp.11-12.

capitaine Thoumas qui déplorait la mobilisation journalière de 400 hommes pour ravitailler les batteries anglaises⁶⁵⁵.

4.2.2. Les grands bombardements

Si l'importante concentration d'artillerie de part et d'autre des tranchées du plateau de la Chersonèse préfigure les guerres du 20^e siècle du fait du nombre de pièces engagées et le volume de munitions consommées, elle laisse aussi entrevoir le rôle futur de l'artillerie dans la guerre par les destructions causées lors des grands bombardements de la place. La méthode est connue et employée depuis longtemps pour détruire suffisamment les fortifications de la place pour mener un assaut d'infanterie⁶⁵⁶. Mais la campagne de Crimée vit se succéder une série de grands bombardements de plusieurs jours chacun, pour permettre aux alliés d'avancer en saut de puce face à une défense russe mobile et innovante, préfigurant les combats de 14-18 comme le souligne Clive Ponting⁶⁵⁷. La place subit ainsi six grands bombardements : un seul en 1854 — le 17 octobre — et cinq en 1855 — 9/19 avril, 6 et 7 juin, 17 juin, 17 août/5 septembre et 5/8 septembre —⁶⁵⁸.

Prenant place pour la majorité d'entre eux, dans une logique de destruction des fortifications russes avant un assaut, ces épisodes du siège ne passèrent pas inaperçus aux yeux des combattants. Que ce soit sur le résultat du duel d'artillerie, ou sur l'environnement sensoriel et émotionnel qu'un tel événement put générer, les bombardements sont présents dans les récits, d'autant plus que les pièces disposaient pour de telles occasions, d'un grand nombre de projectiles. À titre d'exemple, l'historique du service de l'artillerie qui fut publié après-guerre, indiqua que pour préparer le premier assaut contre Malakoff, les 600 bouches à feu alliées avaient reçu la dotation suivante : 120 coups pour chaque canon de 30 et chaque mortier de 22, 150 pour ceux de 24 et de 16 ainsi que les mortiers de 15, 100 coups pour les canons obusiers de 80, les obusiers de 22 et les mortiers de 23 et de 27⁶⁵⁹. Dotation impressionnante comprenant des projectiles de différents types — bombes, obus, boulets... —. Pour s'en rendre compte, faisons un petit exercice d'imagination. La répartition des différents modèles de pièce ne nous étant pas donnée, supposons que chaque canon et mortier tira 120 coups tandis que chaque

⁶⁵⁵ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856* —, Paris : Librairie Illustrée, 1892, p.152.

⁶⁵⁶ La méthode se retrouve hors d'Europe, Hervé Drévilion notant la présence d'une artillerie de siège en Asie au XVI^e siècle, ainsi que son rôle clé dans les guerres d'unifications japonaises du XVII^e siècle.

Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, op. cit, pp.86-87.

⁶⁵⁷ Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, London : Pimlico, 2004, p.335.

⁶⁵⁸ cf. : Annexe 1.

⁶⁵⁹ Ministère de la Guerre, *Guerre d'Orient — Siège de Sébastopol : Historique du service de l'Artillerie (1854 – 1856). Tome premier*, op. cit, p.324.

obusier tira 100 coups. Cela nous donne 52 200 coups tirés entre le 17 juin et l'assaut du 18 juin, soit pendant une durée d'environ 36 heures ! Et encore, cette estimation peut être vue comme étant basse, car ce même historique nous indique que les artilleurs étaient autorisés à dépasser leur dotation, la batterie n° 16 installée au Mamelon vert tirant ainsi 2 000 bombes de 27° et de 32 avec ses 10 mortiers⁶⁶⁰. Ainsi, le général Totleben estima que les Alliés tirent 62 000 coups, dont 50 000, par les seuls Français tandis que la place tira dans ce même laps de temps 19 000 coups⁶⁶¹.

Comment les combattants parlèrent-ils de tels événements ? Le sergent Jenniard se montra par exemple très bref dans son résumé du premier bombardement de la place le 17 octobre 1854, se contentant de dire que le feu avait été ouvert avec succès par un feu continu venant à la fois de la terre et de la mer. Mais, une fois le feu ouvert, le bombardement devint pour lui une banalité, car il était incessant. Le sergent passa son temps à réparer les dégâts causés par les Russes et à repousser leurs sorties⁶⁶². Il resta ainsi très factuel à la manière de plusieurs autres témoignages de soldats ou sous-officiers français comme celui du sergent-major de l'infanterie de marine à propos de ce même bombardement : il ne parla que peu de son ressenti, mais surtout des faits pour donner un avis professionnel sur l'impact de ce duel d'artillerie⁶⁶³. Andreï Ershov qui se trouvait dans Sébastopol à partir de l'hiver 1854-1855 commenta chacun des bombardements dont il fut le témoin, voici ce qu'il écrivit à propos de celui du 17 juin :

Le 5, le bombardement augmenta en intensité, de sorte que de nombreux bastions furent gravement endommagés ; mais cette situation ne dura que jusqu'au soir. Depuis que l'ouverture du feu par la frégate à vapeur ennemie qui s'était approchée de la batterie d'Alexandre en tirant quelques coups de canon, les batteries alliées concentrèrent leur feu principalement sur la ville. Les nuages entiers de bombes, de roquettes, de boulets chauffés à rouge ont pour la plupart survolé les bastions pour tomber sur les places de Karabelnaïa et de Slobodka, sur l'hôpital de la Marine, dans les rues Ekaterniskaya, Teatralnaya et Nikolaevskaya. En un mot, l'ennemi n'a pas dirigé contre les bastions eux-mêmes, mais, emporté par l'idée d'impressionner nos réserves, il nous a donné l'occasion de réparer nos dégâts dans la nuit du 6 juin.

Tout aussi utile pour nous fut l'ordre prudent du chef de l'artillerie de Sébastopol, le colonel Sheideman, qui ordonna, voyant la mauvaise direction prise par le bombardement de répondre au feu ennemi le plus rarement possible, poussant les canons vers les merlons. Ainsi, l'ennemi fut à nouveau trompé, croyant que nos canons avaient été détruits, expliquant pourquoi nous ne répondions que faiblement.⁶⁶⁴

⁶⁶⁰ *Ibid.*

⁶⁶¹ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1, op. cit*, p.379.

⁶⁶² Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855), op. cit*, pp.50-51.

⁶⁶³ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit], op. cit*, pp.43-45.

⁶⁶⁴ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol]*, *op. cit*, pp.123-124. Texte d'origine : « 5-го прицельный огонь чрезвычайно усилился в связи с навесным, так что многие бастионы были сильно повреждены ; но это положение продолжалось лишь до вечера. Со времени же открытия огня с неприятельского парохода-фрегата, подошедшего к Александровской батарее на пушечный выстрел, союзные батареи сосредоточили свой

Cet exemple nous montre une certaine volonté de la part de cet officier d'artillerie non pas de donner son ressenti personnel sur ce bombardement, mais plutôt d'en décoder l'impact tactique et le stratagème russe qui fit croire à l'adversaire à un affaiblissement de ses défenses ; chose que l'on retrouve dans le témoignage du lieutenant Cullet qui déduisit de futurs durs combats de l'absence de réponse russe musclée :

Pendant toute la nuit, nos batteries du Carénage font un feu terrible sur les ouvrages russes ; beaucoup d'obus français éclatent en passant au-dessus de nos têtes. L'ennemi ne répond pas un coup de canon. Il est évident pour nous que la marche de nos colonnes n'a pu lui être dérobée, et qu'au lieu de perdre son temps dans une canonnade inutile, il répare ses parapets, rassemble ses troupes derrière ses retranchements, en un mot prépare une défense vigoureuse.⁶⁶⁵

L'autre donnée que développe cette analyse du bombardement du 17 juin par Andreï Ershov est l'aspect stratégique que revêtirent les bombardements déclenchés par les alliés. Ils n'avaient pas pour unique objectif de détruire les retranchements de l'assiégé par leur feu, mais visaient aussi à impacter le moral des réserves et de la population présente dans la ville en frappant des infrastructures en son sein. Le principe de ce type de bombardement n'était pas une découverte pour les combattants de la guerre de Crimée puisqu'utilisé dès le XV^e siècle pour pousser une place forte à la capitulation et devenu courant avec les guerres de la Révolution et de l'Empire⁶⁶⁶. Cet aspect du bombardement dans le siège de Sébastopol fut employé dès le départ comme le relate une lettre d'un habitant anonyme de la ville assiégée qui rapporte que les civils continuaient à mener une vie agréable malgré la guerre et que lui-même ne se plaignait pas d'avoir sa maison à moitié détruite⁶⁶⁷.

Mais qu'en est-il des émotions et sensations générées par ces grands duels d'artillerie ? Si l'habitant anonyme nous donne une description du premier bombardement qui n'est pas sans rappeler ceux de 14-18 dans l'imaginaire collectif :

La bataille a été terrible : le sol gémissait, les montagnes environnantes tremblaient, la mer était déchaînée : imaginez juste des milliers de canons, de navires ennemis, de navires à vapeur et de batteries terrestres, ainsi que nos batteries. Un feu d'enfer éclata : les navires ennemis et nos batteries en volées ; et des bombes, des boulets de canon chauffés à rouge, de la mitraille, des obus et des roquettes incendiaires ont plu comme de la grêle ; les crépitements et les explosions éclataient de partout et tout cela se fondait dans un grondement terrible et sauvage ; il était impossible de

огонь большей частью по городу. Целые тучи бомб, ракет, каленых ядер преимущественно перелетало через бастионы, падали в Корабельную слободку, морской госпиталь, Екатерининскую улицу, Театральную и Николаевскую площади. Словом, неприятель не напряг всех своих усилий против самих бастионов, а, увлекшись мыслью поражать наши резервы, дал нам возможность исправить наши повреждения в ночь на 6 июня.

Весьма также полезно было для нас предусмотрительное распоряжение начальника артиллерии Севастополя, полковника Шейдемана, приказавшего, видя ошибочное направление бомбардирования отвечать на огонь неприятеля по возможности редко, отодвигая орудие к мерлонам. Через это неприятель также вдался в ошибку, полагая, что наши орудия подбиты им и мы оттого слабо ему отвечаем »

⁶⁶⁵ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, pp.183-184.

⁶⁶⁶ Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, op. cit, pp.97-100.

⁶⁶⁷ Anonyme, *Севастополь в нынешнем состоянии. Письма из Крыма и Севастополя* [Севастопол dans son état actuel. Lettres de Crimée et de Sébastopol], Moscou : Typographie Alexandre Semsha, 1855, pp.21-32.

distinguer les tirs, un seul grondement sauvage et terrifiant se fit entendre ; le sol semblait secoué sous le poids des combats.⁶⁶⁸

Les combattants se montrèrent plus mesurés et moins ouverts à aborder de tels sujets. Le capitaine Chodasiewicz, lui aussi témoin de ce premier bombardement, fit ainsi le descriptif de ce dernier et des actions de son régiment avant d'admettre qu'ils furent soulagés de la fin de ce duel d'artillerie :

Nous étions tous très heureux lorsque, à l'approche du soir, l'ennemi cessa le feu, car nous nous étions battus de six heures du matin à sept heures du soir, et nous commençons à être très fatigués de cette distraction. Nous avons eu la chance que les Alliés n'envoient pas d'obus le premier jour, mais seulement des tirs de boulets, qui ne causent pas les mêmes dégâts que les obus, car lorsqu'ils se logent dans un mur ou ailleurs, ils ne font plus rien. Heureusement pour nous, la nuit, nous n'avons pas été dérangés, ce qui nous a permis de nous reposer un peu et de réparer les dégâts causés aux fortifications. Après la fin des tirs, j'ai constaté que j'avais perdu ma compagnie : vingt hommes tués et blessés. Je ne peux pas dire quelles ont été les pertes des différentes batteries, mais elles ont dû être très importantes, car toute la garnison était sans couverture et donc exposée à tous les tirs en masse. Les casernes qui se trouvaient dans le bastion IV, et surtout celles qui se trouvaient devant, ont été complètement détruites. Une grande partie des ouvrages en terre avait également souffert, tandis que les embrasures ressemblaient à de grands trous ; mais ce n'était pas extraordinaire quand on se souvient qu'elles n'étaient pas recouvertes, mais que les ouvertures étaient simplement enduites d'argile. Sur le bastion III les canonniers avaient été changés trois fois dans la journée, non pas pour donner un peu de repos aux premiers, mais parce que ceux-ci n'étaient plus ; le magasin à poudre fut détruit — cela tua quarante hommes ; le bastion lui-même fut complètement détruit. L'étage supérieur de la tour Malakoff a été détruit. Il est généralement remarqué dans la ville que les Anglais tirèrent beaucoup mieux que les Français ce jour-là.⁶⁶⁹

Mais finalement, la description de ce soulagement se fit surtout au travers du constat de destructions matérielles causées par cette journée ainsi que sur l'état des pertes de sa compagnie. Même constat à la lecture des témoignages de combattants français. Auguste Gouplet, officier de la marine française ne décrivit ainsi que les dégâts matériels causés par la

⁶⁶⁸ *Ibid.*, pp.14-15. Texte d'origine : « Закипѣль бой ужасный: застонала земля, задрожали окрестныя горы, заклокотало мор: вообразите только, что изъ тысячи орудій, съ непріятельскихъ кораблей, пароходовъ и съ сухопутныхъ батарей, а въ тоже время и съ нашихъ батарей разразился адскій огонь: непріятельскіе корабли и пароходы стрѣляли въ наши батареи залпами; и бомбы, каленыя ядра, картечи, брандскугели и конгревовы ракеты сыпались градомъ; трескъ и взрывы были повсемѣстны, все это сливалось въ страшный и дикій гуль; нельзя было различить выстрѣловъ, было слышно одно только дикое и ужающее клокотанье; земля, казалось, шаталась подъ тяжестью сражающихся. »

⁶⁶⁹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.148-149. Texte d'origine : « We were all heartily glad when as the evening drew on the enemy ceased firing ; for we had been pounded from six in the morning till seven in the evening, and began to get very tired of the amusement. It was fortunate for us that the Allies sent no shells on the first day , only round shot, which do not occasion talk the damage the shells do, for when they once lodge in a wall or elsewhere there is an end of them. Lucky were we, too, that during the night we were undisturbed, as that allowed us time to get a little rest and to repair the damages done to the fortifications. After the firing had ceased I found that I had lost out my company twenty men killed and wounded. What the losses were in the different batteries I am unable to say; but they must have been very great, as the whole of the garrison was without any cover and consequently exposed to all the fire in large masses. The barracks that were in bastion IV., and especially those in front, were completely ruined. Much of the earthwork too had suffered, while the embrasures looked like great holes; but this was not extraordinary when it is remembered that they were not revetted, but the cheeks were simply plastered with clay. On the bastion III. the men at the guns had been changed three times during the day, not for the purpose of giving the first a little rest, but because they were no longer in existence ; The powder magazine was blown up – that destroyed forty men ; the bastion itself was completely destroyed. The upper story of the Malakhoff tower was ruined. It as a general subject of remark in the town that the English fired much better than the French on this day. »

réponse russe au bombardement naval qui accompagna cette première ouverture du feu par le corps de siège⁶⁷⁰. Jules-Alexandre Sancery, qui découvrit un tel événement avec le second bombardement — du 9 au 19 avril 1855 — raconta surtout le côté tactique de ce duel d'artillerie, c'est à dire permettre aux Français de couvrir leurs travaux d'approche et neutraliser un certain nombre d'embuscades russes. Son récit laisse même à penser que ce fut plus le mélange de fusillades et de bombardement qui le marqua plus que le duel d'artillerie en lui-même :

Nous passâmes une nuit bien longue sous le feu constant de trois batteries russes qui faisaient tomber sur nous une véritable pluie de bombes et d'obus. Cette parallèle amorcée fut attaquée presque toutes les nuits ; les tirailleurs russes, embusqués derrière des tas de pierre, tiraient sans relâche sur les travailleurs. Le 74e fut vivement attaqué par une sortie qu'il repoussa. Notre détachement de travailleurs fut harcelé à coups de fusils ; douze hommes furent tués et blessés ; un officier, M. Poupart, lieutenant, fut blessé.⁶⁷¹

En revanche, cette approche finalement plutôt technique et tactique des six bombardements nous amène à voir une certaine curiosité des combattants pour l'intérêt et les résultats concrets d'épisodes qui mirent leurs nerfs à rude épreuve, curiosité que l'on retrouve chez des hommes de l'arrière comme l'écrivit le matelot Riant, qui raconta que plusieurs matelots ainsi que le capitaine d'armes de sa frégate montèrent dans la mâture pour tenter de voir quelque chose du premier bombardement⁶⁷².

Face à cette quasi-absence de mention des émotions et sensations de combattants lors des grands bombardements se pose à nouveau la question de la place de tels aspects de l'expérience de guerre dans les écrits militaires de la première moitié du XIX^e siècle, chose sur laquelle nous nous étions déjà penchés en parlant des batailles⁶⁷³. En effet, on retrouve ici un problème que nous avons déjà évoqué dans ce précédent chapitre, et qu'Hervé Mazurel détermine comme résultant de la culture affective proposée au milieu militaire, qui tendait à « régir les moindres manifestations émotionnelles de ses membres »⁶⁷⁴. Mais cela nous rappelle aussi les propos de Natalie Petiteau sur les témoignages des combattants de la grande armée, prédécesseurs de la campagne de Crimée : pour beaucoup d'entre eux, la guerre laissait l'impression d'une heureuse aventure⁶⁷⁵. Et, de fait, lors des batailles, ainsi que nous l'avons vu, ce fut généralement l'excitation et l'adrénaline qui ressortirent des témoignages, comme

⁶⁷⁰ SHD MV 130 GG² 1 Régley.

⁶⁷¹ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Bibliothèque nationale de France, p.18.

⁶⁷² SHD MV 57 GG² 1 Fond Riant.

⁶⁷³ cf. : Chapitre 3.

⁶⁷⁴ Hervé Mazurel, in Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIX^e siècle à nos jours*, op. cit, p.256.

⁶⁷⁵ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, Paris : Les Indes savantes, 2011, pp.107

pour les récits de volontaires philhellènes d'Hervé Mazurel⁶⁷⁶. Or, la majorité des témoignages de notre corpus furent le fait d'hommes qui, ayant servi dans l'infanterie ou les services de l'état-major, se retrouvèrent finalement très passifs dans ce duel d'artillerie. Ils ne ressentirent ainsi pas l'excitation des marins russes décrite par le général Totleben, qui ne ralentirent pas leur cadence de tir malgré les ordres lors du premier bombardement⁶⁷⁷. Il faut alors encore plus se pencher sur le moindre détail laissé par les témoins pour essayer de comprendre l'expérience peu commune à laquelle ils furent exposés. Et ce sont peut-être les mots du sergent Eckenfelder à propos du bombardement d'avril : « C'était l'enfer » et « on ne voyait plus que feu et fumée », qui permettent de résumer au mieux l'expérience sensorielle et émotionnelle des fantassins lors des bombardements, là où leurs camarades artilleurs étaient en plein pique d'adrénaline⁶⁷⁸. Et finalement, les quelques mots de ce sergent, que l'on peut rapprocher du témoignage du soldat Podpalov sur le bombardement du 17 juin, permettent de résumer au mieux l'expérience traumatique d'un tel événement⁶⁷⁹.

4.2.3. Le duel d'artillerie au quotidien

Au côté de ces phases de duel d'artillerie de haute intensité, où le plus possible de pièces de chaque camp entrent en action, les soldats de la campagne de Crimée durent apprendre à vivre avec un échange de tirs presque quotidien et continu entre les canons de la place et ceux de l'assiégeant, mené en parallèle de la fusillade entre les embuscades. Dans « Sébastopol en décembre », premier de ses Récits de Sébastopol, Léon Tolstoï utilisa cette omniprésence de ce feu d'artillerie comme second marqueur d'arrivée sur la ligne de front, après la présence de l'ennemi introduit par les francs-tireurs⁶⁸⁰. Son introduction se fait d'ailleurs de manière très brutale dans le récit :

Soudain un grondement terrible, qui bouleverse non seulement votre ouïe, mais aussi votre être tout entier, vous fait trembler de tous vos membres. Tout de suite après, vous percevez le sifflement du projectile qui s'éloigne et une épaisse fumée vous enveloppe, ainsi que la plateforme et les noires silhouettes des matelots qui s'y agitent. Vous entendrez divers propos qu'échangent les soldats à propos du coup qu'ils viennent de tirer, vous assisterez à leur enthousiasme et à l'explosion de sentiments auxquels vous ne vous attendez peut-être pas, de la colère, du désir de vengeance qui se cache au plus profond de chacun : « Il est tombé juste dans l'embrasure ; probablement que ça en a tué deux.... Voilà qu'on les emporte », entendez-vous dire au milieu des exclamations de joie.

⁶⁷⁶ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris, Les belles lettres, 2013, p.349.

⁶⁷⁷ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 1, op. cit*, p.320.

⁶⁷⁸ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

⁶⁷⁹ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit*, p.16

⁶⁸⁰ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Editions Payot & Rivages, 2019 [1988], p.26.

« Mais ça va le mettre en colère : il va nous en envoyer ! », ajoutera quelqu'un. Et effectivement peu de temps après, vous verrez un éclair briller en face de vous, une fumée. La sentinelle, postée sur le parapet, crie : « Gare ! le canon ! » et à l'instant même le boulet passe en sifflant devant vous, s'enfonce dans la terre molle et y creuse un entonnoir en rejetant tout à l'entour de la boue et des pierres. Le commandant de la batterie se fâche, fait charger une seconde pièce, puis une troisième ; l'ennemi lui aussi prépare sa réponse, vous éprouvez de curieuses impressions, vous allez voir et entendre d'intéressantes choses.⁶⁸¹

Cette manière brutale, inattendue, meurtrière et hasardeuse employée par Tolstoï pour faire entrer l'artillerie dans le récit pourrait d'ailleurs être très proche de l'expérience du célèbre romancier à son arrivée dans la ville assiégée. Ce bombardement continu, ce bruit de fond causé par l'artillerie servit d'ailleurs à de nombreux témoins, notamment russes, pour marquer auprès de leurs lecteurs, leur arrivée sur une zone de guerre. Andreï Ershov écrivait ainsi :

Alors que la nuit tombait, on entendait des coups de feu ; chaque coup de feu était clairement identifiable dans le vent ; souvent, en même temps, on entendait en l'air un bruit sourd d'une fusée éclairante. Les bombes étaient parfois lancées avec une étoile filante, marquée par un fond noir au loin dans la nuit, puis un éclair de feu rapide pendant un moment dans une direction ou dans une autre.

C'était une vraie guerre, il y avait de vraies bombes tuant des gens et fabriquées par Dieu sait où dans ce but.

Je les regardais avec des yeux et des oreilles avides, grimant accidentellement sur la charrette, tendant mon cou, essayant de tout entendre et de tout voir, avec une sensation d'excitation incroyable.⁶⁸²

Cette manière de montrer l'entrée du combattant dans l'univers de la guerre par le duel d'artillerie se retrouve dans les témoignages de V. Koltchak, de M. Venetsky ou de P. Bugaïsky⁶⁸³. Les Français ne furent pas en reste, rapportant le grondement lointain du canon lors de leur arrivée à Kamiesch comme le fit le sergent Eckenfelder, ou encore le tir de l'artillerie côtière russe en direction de leur navire, comme le raconta le révérend père de Damas⁶⁸⁴.

⁶⁸¹ *Ibid.*, p.27-28.

⁶⁸² Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, p.18. Texte d'origine : « С наступлением темноты выстрелы стали слышны; отчетливо доносились по ветру перекаты каждого выстрела; нередко в одно время с ними слышался в воздухе глухой треск лопнувшего разрывного шаряда. Бомбы кидаемые изредка, падучей звездой обозначались ха черном фоне ночной дали, а вслед за тем быстрая вспышка огня на мгновение загоралась в том или другом направлении. Это была настоящая война были настоящие бомбы, убивавшие людей и сделанные бог знает где для такой цели. Жадным взором и слухом следил я за ними, невольно приподымаясь на телеге, вытягивая шею, стараясь все расслышать и разглядеть, с оушением невероятного душевного волненийей. »

⁶⁸³ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], *op. cit.*, p.17-18 ; M. Venetsky, *Война и пленъ (Изъ воспоминаний молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], В.М. : В. I. 1859., pp.1-4.

P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая, Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P. Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Todleben et Nakhimov], Saint-Pétersbourg : Типография и chromatographie A. Tranchel, 1877, pp.32-35.

⁶⁸⁴ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder ; Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris : Joseph Albanel, Librairie, 1866, pp.3-4.

À cette entrée en matière par le grondement lointain et la vue du duel quotidien entre les artilleries russes et alliées, suivit pour les combattants l'acclimatation à tout ceci, chose à laquelle tous durent se plier, car, si certains avaient pu voir les artilleurs en action lors de la bataille de l'Alma, sur le Danube ou lors des guerres coloniales, aucun n'avait eu à en subir le feu de manière quotidienne. Le capitaine Herbé maudit d'ailleurs la réaction instinctive de son corps lors de l'ouverture de la première parallèle dans la nuit du 8 au 9 octobre, avant de se montrer très fier d'avoir réussi à rester debout et droit face au feu adverse :

Je puis dire cette fois, mieux encore qu'à la bataille de l'Alma, que j'ai reçu le baptême du feu... Dès que ce travail de nuit a commencé, les balles ont sifflé très désagréablement à mon oreille ; elles me préoccupaient d'autant plus que je n'avais aucun rôle à remplir qui occupât mon esprit... Chaque fois que j'entendais ce maudit sifflement, je ne pouvais me défendre de baisser la tête ; je saluais chaque balle !... C'était d'un bête qui m'énervait, mais impossible de faire autrement... J'avais beau serrer les poings, ma volonté était impuissante ;... j'enrageais de ne pas pouvoir dominer mes nerfs... et près de moi, j'entendais le commandant de Saint-Laurent donner des explications si nettes, si précises, que je n'avais pas besoin de le voir pour être certain que lui ne saluait pas les balles ! J'injuriais ma brute, en lui donnait tous les noms les plus propres à la blesser... vains efforts... J'enrageais...

Heureusement enfin, que le commandant m'appela pour me donner quelques explications ; l'affreux charme fut rompu ! ... Les balles continuèrent à siffler, les boulets grincèrent dans l'air, les obus éclatèrent un peu partout... La bête vaincue ; je ne saluais plus ni les balles, ni les boulets, ni les obus... Quel immense soulagement ! Mais que j'avais souffert pendant cette lutte de vingt-minutes ! Je crois que tout est bien fini maintenant, et que je ne saluerai plus, désormais, ni les balles, ni les boulets... Je sais que le moyen le plus sûr de se garantir de cet effet nerveux, c'est d'avoir l'esprit occupé.⁶⁸⁵

P. Bugaïsky relata lui aussi cette dure épreuve d'acclimatation :

Tout le monde semble s'être habitué au danger.

Il semblait que pour ceux qui étaient ici, le tonnerre des coups de feu, et le sifflement des boulets de canon, les balles qui volaient ici et là, et le claquement sec du fusil ne servaient que de divertissement : ils obéissaient donc à tout cela ! Et chaque heure emportait avec elle la mort d'un grand nombre de soldats et d'habitants dans les deux camps, et malgré tout cela, ils marchaient comme d'habitude, comme dans une vie quotidienne paisible....⁶⁸⁶

Ces deux exemples parmi d'autres sont intéressants, car ils montrent à la fois la nécessité pour ces hommes de s'habituer au danger de l'artillerie, mais aussi, d'apprendre à dominer la peur instinctive qu'elle génère pour pouvoir faire bonne figure devant leurs camarades ou leurs hommes. On retrouve là encore un archétype de la virilité militaire comme elle se forge au XIX^e siècle, bien identifié par Jean-Paul Bertaud, et qui contribue à distinguer le civil du

⁶⁸⁵ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.112-113.

⁶⁸⁶ P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разсказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая , Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P.Я Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Todleben et Nakhimov], op. cit, p.44. Texte d'origine : « Всѣ видимо уже свыклись съ опасностью. Казалось что для бывшихъ тутъ и громъ выстрѣловъ, и свистъ ядеръ, пуль, залетавшихъ сюда, а самая трескотня ружейной перестѣлки, — служили только развлечениемъ: такъ послушались они ко всему этому! А каждый часъ проносили съ собой смерть многимъ изъ постоянно сновавшихъ туда-сюда войскъ и жителей, и при всемъ томъ часъ эти шли обыкновеннымъ путемъ, какъ бы въ мирной обыденной жизни... »

militaire à cette période⁶⁸⁷. Notons toutefois que l'exemple de P. Bugaïsky, dont le témoignage fut rédigé après-guerre, montre un certain recul vis-à-vis de cette expérience, le ton laissant peut-être plus de place à la violence et à une adaptation difficile à ce nouvel univers sensoriel que le capitaine Herbé. On devine au travers de ce témoignage la violence sensorielle de cette expérience, qui est à rapprocher du commentaire du baron Rebillot à propos du bombardement du 17 octobre, décrivant l'univers auditif de celui-ci comme pire que la musique de Berlioz⁶⁸⁸.

L'acclimatation à ce bombardement incessant semble avoir été plus ou moins difficile en fonction des témoins, mais lorsqu'ils sont habitués à ce quotidien fait de bruit, de violence et de danger, ils placent le continuuel duel d'artillerie autour de la ville assiégée, comme les escarmouches et la fusillade, en arrière-plan du récit de guerre, celui-là devenant un aléa du quotidien comme un autre. Deux anecdotes racontées par le sergent de l'infanterie de marine rapportent cette capacité des hommes à vivre avec le bombardement. La première dédramatise les projectiles de l'adversaire :

notre homme ne s'en émeuvra plus et son caractère national sortant complètement de ses limites, il accentuera sa tendance à l'ironie ; il donnera des noms d'oiseaux aux gros projectiles qui mènent tant de bruit : la bombe ne sera plus que « la marmite », le boulet : le « negro » ; la balle plus légère deviendra la « mouche ».⁶⁸⁹

La seconde montre l'insouciance des combattants puisqu'il raconta avoir vu un groupe de soldats visiblement peu troublé par le passage d'un obus frôlant la capote de l'un des leurs⁶⁹⁰. Pourtant, ce même sous-officier souligna bien que ces hommes restaient conscients du danger auquel ils s'exposaient continuellement, certains même ne pouvant s'y faire :

[...] ainsi dans les circonstances d'autant plus inattendues qu'elles ne comportent pas la préparation du combat ; ainsi dans la tente, dans le sommeil, pendant le repas, on est exposé à recevoir la visite d'un projectile qui vous met à néant sans autre avis. Cette perspective n'est pas sans troubler les âmes les mieux trempées ; quelques-unes même, très rares, il est vrai, ne s'y font jamais.⁶⁹¹

Cet aveu n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui de Tolstoï dans ses *Entretiens*, mentionné par Michèle Battesti : le romancier admit avoir été pris de terreur dans le réduit de la casemate où il logeait un soir de bombardement⁶⁹². Mais dans l'ensemble, les combattants ne semblèrent pas avoir fait grand cas de ces bombardements quotidiens, n'en parlant qu'à certains moments, quand le feu redoublait d'intensité par exemple, comme le fit Henri Loizillon qui, dans une

⁶⁸⁷ Jean-Paul Bertaud, « La virilité militaire ». In Alain Corbin, *Histoire de la virilité vol 2 Le triomphe de la virilité : le XIXème siècle*, Point Paris, 2015 [2011], pp.161-206, p.161.

⁶⁸⁸ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

⁶⁸⁹ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, op. cit., p.39. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p.57.

⁶⁹¹ *Ibid.*, p.36.

⁶⁹² Michèle Battesti, « La guerre et la peur en littérature ». In Jacques Frémeaux, Martin Motte et Antoine Schülé (dir), *Guerre et littérature tome I. Du Moyen Âge à 1914*, Paris : Editions de l'école de guerre, « champs de bataille », 2018, pp.243-298, pp.252-253.

lettre du 26 mars, nota une violence accrue du bombardement qui précéda une sortie russe⁶⁹³. Autre exemple, celui d'Andreï Ershov qui mentionne l'utilisation de fusées par les Alliés et décrit leurs effets sur la ville⁶⁹⁴. Enfin, terminons avec le sergent Jenniard évoquant son vécu du bombardement au quotidien au travers d'une anecdote : envoyés avec sa compagnie et trois autres sous le commandement du génie afin d'établir une redoute dominant le port et les navires de guerre russes, ses camarades et lui se retrouvèrent sous le feu d'une batterie russe qui les avait repérés grâce au bruit de leurs outils sur la roche. Mais, par bonheur, le vent faussa la position des Français aux Russes qui tirèrent un peu trop à droite. Il conclut son anecdote en rapportant qu'ils ne furent à l'abri de cette batterie qu'à quatre heures du matin et furent surtout très heureux de se « retirer sain et sauf » à leur campement⁶⁹⁵. Il ajouta ensuite, plus loin dans son carnet, que les nuits claires, les bombes offraient un spectacle magnifique aux combattants⁶⁹⁶. Ces différentes anecdotes tendent à nous laisser supposer que les combattants s'acclimatèrent à ce danger permanent là où les grands bombardements signifiaient un retour à des mouvements offensifs majeurs. En cela, l'expérience des combattants de la Guerre de Crimée ne fut pas si différente de celle des combattants de la Grande Guerre.

Ainsi, comme les escarmouches, la guerre au clair de lune ou les tirs constants des tirailleurs et francs-tireurs, le bombardement quotidien devint l'arrière-plan du théâtre que fut la campagne de Crimée, remis au second plan derrière les grands bombardements, les assauts et les batailles qui furent abondamment commentés et de manière bien plus détaillée. La guerre de siège et tout particulièrement ce long combat pour Sébastopol préfigurent encore une fois les guerres du 20^e siècle. L'exposition constante au danger, créant une sorte d'adaptation, si ce n'est d'accoutumance des corps et des esprits qui se retrouvent à nouveau stimulés lorsqu'une grande action est attendue ou déclenchée comme le laisse penser cette phrase du lieutenant Cullet à propos du second bombardement : « nous attendons avec une anxiété facile à comprendre quel sera le résultat de ce déploiement inouï de feux, dont il n'y a pas d'exemples dans l'histoire de nos guerres modernes »⁶⁹⁷. Les écrits de combattants peuvent être pleins de non-dits et de sous-entendus glissés entre les lignes et cette marginalisation de la violence au

⁶⁹³ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Editeur, 1895, p.40.

⁶⁹⁴ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, p.85.

⁶⁹⁵ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, *op. cit.*, pp.58-59. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁶⁹⁶ *Ibid.*, p.67.

⁶⁹⁷ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.149.

quotidien nous rappelle à quel point le témoignage de guerre et le monde militaire sont régis par des codes empêchant une libre parole.

4.3. Corps d'observation et armée de Crimée : des troupes l'arme au pied ?

Si la campagne de Crimée cristallisa le regard des contemporains de la guerre puis des historiens, au point d'éclipser les autres théâtres d'affrontement de ce conflit — Baltique, Mer Blanche, Caucase, Pacifique —, le siège de Sébastopol mit quant à lui dans l'ombre l'action du corps d'observation allié et de l'armée russe de Crimée qui lui faisait face dans les plaines de la Tchernaiïa et de Baïdar⁶⁹⁸. En effet, captant l'essentiel des forces alliées présentes en Crimée, le siège de la ville bénéficia d'une importante couverture de la part de la presse de l'époque, avant d'être immortalisé par le récit de Léon Tolstoï et d'une myriade d'études et d'écrits comme ceux de Totleben ou du baron de Bazancourt — qui publia un récit des opérations navales ainsi qu'un autre sur le siège de Sébastopol⁶⁹⁹ —. Cette publicité, due à la cristallisation des plans de campagne alliés comme russes autour du port militaire, fit qu'il ne resta que peu de place pour les opérations extérieures au siège. Ainsi, la campagne de Crimée est intimement liée à la défense de Sébastopol ainsi qu'à la modernité des combats qui eurent lieu autour de la ville, préfigurant les combats de la Grande Guerre. Pourtant, comme le premier conflit mondial, une fois dépassé le cliché autour de la guerre de tranchées, la campagne de Crimée offre une diversité d'opérations et des formes multiples de guerre ancrant un peu plus l'idée d'un conflit entre deux époques.

En effet, à quelques kilomètres seulement de la boue des tranchées, Français, Piémontais, Turcs, Anglais et Russes conduisirent une guerre bien différente, bien plus ancrée dans les doctrines, mentalités et savoir-faire de leur temps. Cette guerre, qui semble totalement parallèle au siège, mais dont les actions furent guidées par la nécessité de faire tomber ou de sauver Sébastopol fut elle aussi le théâtre d'affrontements de faible intensité. C'est pourquoi, pour clore ce chapitre sur les combats de la campagne de Crimée, il nous semble donc essentiel de revenir sur cette autre facette de cette guerre, et de mettre en lumière les témoignages des combattants qui y participèrent tout du long ou de manière épisodique. D'autant qu'encore plus

⁶⁹⁸ cf. . : Annexe 2.

⁶⁹⁹ César Lecat Bazancourt, *La marine française dans la Mer noire et la Baltique : chroniques maritimes de la guerre d'Orient*. (2 tomes), Paris : Amyot, 1856-1857 ; César Lecat Bazancourt, *L'expédition de Crimée. L'armée française à Gallipoli, Varna et Sébastopol* (2 tomes), Paris : Librairie d'Aymot éditeur, 1860.

que le siège de Sébastopol, ces manœuvres à travers la péninsule poussèrent les Français à apprendre à coopérer avec les autres armées de la coalition formée contre la Russie.

4.3.1. Deux armées se regardant en chiens de faïence

Au premier abord, la guerre menée par le corps d'observation et l'armée russe de Crimée semble figée, les combattants s'observant, se toisant du regard en attendant d'entrer en action lors des grandes batailles qui rythmèrent le siège. Et il est vrai qu'en dehors des initiatives russes pour tenter de dégager la ville ou du moins d'affaiblir ou de ralentir les travaux de siège des Alliés par les batailles de Balaklava, d'Inkerman et de la Tchernaïa, rien ne semble avoir été entrepris par les Franco-Britanniques pour porter le conflit à travers toute la péninsule. Pourtant, un mouvement contre Simferopol, seconde grande ville de Crimée semblait être une opération logique, notamment pour les Russes, comme le montre une lettre du célèbre Antoine Jomini au ministre de la guerre russe, datée du 20 janvier 1855 : Le stratège expliqua en effet dans ce document, voir la marche contre Simferopol comme la suite logique au renforcement de la garnison d'Eupatoria par les Alliés, arguant ensuite qu'il fallait donc reprendre la ville pour empêcher une telle manœuvre⁷⁰⁰. Cette attente d'une offensive alliée à travers la Crimée se retrouve dans le récit du capitaine Chodasiewicz, dont le régiment fut maintenu dans l'armée de secours après la bataille d'Inkerman et fut chargé de construire des positions fortifiées à Chogrun⁷⁰¹.

Les Français ne furent pas en reste et espérèrent cette offensive en Crimée après la trêve hivernale, et ce pour débloquer le conflit et accélérer la chute de Sébastopol. Henri Loizillon en fit mention dans trois lettres : dans la première, datée du 24 avril 1855, il écrivit qu'une armée regroupant 40 000 Français, 15 000 Piémontais et 15 000 Turcs était en formation et qu'il espérait bien qu'elle serait lancée pour couper les lignes d'approvisionnement russe, et que cela vaudrait mieux qu'un assaut coûteux contre la place⁷⁰². Dans sa seconde lettre datée du 27 avril, il rapporte des bruits annonçant la venue de l'empereur et la marche sur Simferopol⁷⁰³. Enfin, dans une lettre datée du 4 mai, il écrivait :

Ce qui paraît certain, c'est que l'on change le système de guerre et que l'on veut s'arranger de manière à battre les Russes en rase campagne, quelque part en Crimée, et à faire l'investissement complet de la place. — D'où le calme où l'on nous laisse.

⁷⁰⁰ RGVIA F.481 Op.1 N° 1.

⁷⁰¹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.218-222.

⁷⁰² Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit, pp.71-72.

⁷⁰³ *Ibid.*, pp.74-75.

Nous ne faisons plus rien. Les Russes en revanche travaillent beaucoup ; tous les matins on aperçoit des ouvrages qui n'existaient pas la veille. Si l'investissement peut se faire, il est probable que tous ces travaux ne leur seront pas de grande utilité, car ils seront obligés de se rendre faute de ressources. Je suis persuadé qu'ils n'ont pas quinze jours de vivres.

De notre côté, comme je vous l'ai dit, tout se borne à une canonnade très molle ; mais au vieux siège on avance toujours. — Il y a trois jours on y a eu un très beau succès. On s'est emparé d'une tranchée très étendue que les russes avaient faite en avant du bastion central. Ils ont essayé la même nuit de la prendre à trois reprises différentes, et chaque fois ils ont été repoussés avec de grandes pertes. Dans ces diverses attaques nous avons fait beaucoup de prisonniers parmi lesquels un colonel et plusieurs officiers.⁷⁰⁴

Le capitaine Charles Bocher rapporta lui aussi cette perspective de porter le conflit à travers la péninsule tout en soulignant que ce projet était déjà un échec le 28 avril du fait du refus de l'armée russe de se battre en rase campagne⁷⁰⁵. L'officier d'état-major se montra d'ailleurs tout aussi sceptique quant à la perspective d'une attaque contre Simferopol qu'il jugeait difficile malgré l'arrivée massive de renforts alliés⁷⁰⁶. Notons d'ailleurs que ces attentes trahies furent masquées par les combattants dans la rédaction de leurs souvenirs après-guerre. Le capitaine Thoumas, qui fit toute la guerre au sein du corps d'observation, ne parla pas de ces espérances lorsqu'il mentionna le renforcement d'Eupatoria ou les manœuvres dirigées par Omer Pacha au printemps, citant simplement une de ses lettres où il écrivait « on manigance bien sûr quelque chose »⁷⁰⁷.

De fait, cette absence d'initiative frontale de la part des Alliés à travers la péninsule se traduisit dans l'utilisation du corps d'observation comme d'une affectation de repos pour les régiments trop usés par la guerre de siège ou comme sas d'acclimatation pour certaines troupes nouvellement débarquées. Le lieutenant Cullet décrivit ainsi cette arrivée dans la vallée de la Tchernaiïa après neuf mois de siège selon ces mots : « Il y a neuf mois, jour pour jour, que nous sommes au siège ; nous avons monté 80 gardes de tranchée, assisté à 40 travaux de jour ou de nuit, vu disparaître par le feu de l'ennemi, l'effectif presque entier du régiment ; nous avons quelques droits au repos »⁷⁰⁸. Repos, le ton est donné et se retrouve dans la lettre du 29 juillet du capitaine Herbé :

Nos troupes continuent de jouir d'un grand repos dans notre camp de Tractir, non qu'elles ne soient très occupées pendant le jour, mais elles restent en grande partie sous les tentes, pendant la nuit. Dans la journée, après la soupe du matin, les hommes partent en détachement, fusils en bandoulière, et se rendent dans les bois, au Nord de Balaclava, afin d'y confectionner des gabions et des fascines

⁷⁰⁴ *Ibid.*, pp.78-79.

⁷⁰⁵ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, 1877, p.39.

⁷⁰⁶ *Ibid.*, pp.43-44.

Notons toutefois que le point de vue du capitaine put être très certainement biaisé du fait de sa proximité avec le général Canrobert et ses relations cordiales avec lord Raglan qui tous deux étaient opposés à une telle aventure à travers la Crimée et préféraient à ce moment-là, se concentrer sur le siège de Sébastopol comme l'indique justement Clive Ponting. Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, *op. cit.*, p.260.

⁷⁰⁷ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856* —, *op. cit.*, pp.186-187.

⁷⁰⁸ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.194.

pour les travaux du génie ; ils ne rentrent au camp que vers 5 heures du soir. Puis il y a toutes les corvées habituelles : les gardes, les patrouilles, les distributions de vivres, etc.⁷⁰⁹

À l'inverse, le 47^e régiment d'infanterie de ligne profita de son séjour au corps de réserve après son débarquement en baie de Kamiesch pour s'aguerrir avant de prendre les gardes aux tranchées face à la tour Malakoff à partir du 16 juin⁷¹⁰.

Mais, si pour des hommes ayant passé plusieurs mois dans la boue des tranchées, une telle affectation semblait être une bonne occasion de se reposer, leurs camarades qui ne connurent pas la dangerosité de la guerre de siège se montrèrent en revanche blasés de cette absence de mouvement. Le capitaine Thoumas écrivait ainsi à la fin du mois de juillet 1855 : « Nous commençons cependant à être blasés sur les beautés de la vallée de Baïdar, mais nous ne demandons pas à en sortir, car ç'aurait été certainement pour aller où nous aurions été plus mal ; on ne songeait guère d'ailleurs à nous retirer de là, et cela, prétendait-on, pour des motifs étrangers à la stratégie »⁷¹¹. D'ailleurs, ce même capitaine commenta bien plus les grands événements de la campagne et du siège — auquel il ne participa pas — que la guerre menée par le corps d'observation — grandes batailles exceptées —. Le lieutenant-colonel Lebrun qui rejoignit le corps avec la division Faucheux ne prit d'ailleurs même pas la peine de décrire sa vie et celle de son unité aux mois de juillet et août pour plutôt faire un rappel des effectifs et de la mission de l'armée de secours russe et du corps de réserve allié, avant de passer directement à la bataille de la Tchernaiïa⁷¹². Dominée par les grandes batailles comme les campagnes napoléoniennes ou la campagne d'Italie de 1859, la guerre du corps d'observation et de l'armée de secours semble donc totalement figée et dans l'attente de la chute de Sébastopol. Cela montre l'incapacité des généraux alliés à revoir leurs plans initiaux, d'autant plus que comme le rappelle très justement Alain Gouttman, Français et Britanniques ne savaient presque rien de la péninsule et n'avaient pour seule certitude que le fait que l'armée russe déployée autour d'eux était fortement retranchée et armée qui ne les poussait pas à entreprendre une grande action terrestre à travers la péninsule⁷¹³. Face à cette crispation, l'armée russe conservait ainsi l'initiative et le lu d'attendre d'avoir suffisamment de ressources pour bousculer l'envahisseur, chose qui sera tentée le 16 août sur la Tchernaiïa.

⁷⁰⁹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, p.298.

⁷¹⁰ SHD GR 1 KT 1378 1 Fond capitaine Louis Brindejonc.

⁷¹¹ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit, p.222.

⁷¹² Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, Paris : E. Dentu éditeurs, Librairie de la société des gens de lettres, 1889, pp.77-89.

⁷¹³ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.296.

Pourtant, cette image de deux armées se regardant en chiens de faïence, l'arme au pied devrait être nuancée au regard des témoignages de ceux qui firent partie de l'armée de secours russe ou du corps d'observation. En effet, si blocage tactique et stratégique il y eut, les troupes ne restèrent pas l'arme au pied pour autant. Appliquant les principes de la guerre européenne tels qu'ils existaient depuis plusieurs siècles, patrouilles, reconnaissances et petits accrochages furent le quotidien de ces hommes, leur faisant connaître quelques combats. Ainsi, loin de respecter la trêve hivernale, les Alliés commencèrent à mener de telles opérations, mais avec généralement peu d'accrochages réels entre les deux parties, l'une se retirant fréquemment au lieu de combattre. Le capitaine Chodasiewicz raconta l'avoir observé trois fois alors qu'il était stationné à Chogrun avec, chaque fois, les Cosaques se repliant en bon ordre pour donner l'alerte et les cavaliers adverses faisant de même à chaque mouvement offensif de la part des troupes russes⁷¹⁴. Ces opérations de reconnaissance s'accompagnaient ou se transformaient en missions de destruction ou de pillage des ressources à la disposition de l'adversaire. Ainsi, le capitaine Thoumas raconta que lors de la bataille de la Tchernaiïa, alors que le général d'Allonville s'était replié avec ses troupes, les Russes envoyés en reconnaissance sur leur position ravagèrent leur camp :

Il avait suffi de quelques heures à nos bons amis les Cosaques pour donner à notre camp un aspect de désolation. Entre autres plaisanteries, ils avaient eu l'idée de casser en morceau environ deux ou trois cents bouteilles vides mises de côté en attendant le moment de nous en débarrasser, et ils avaient jeté tous ces morceaux de verre de droite et de gauche de manière à en joncher le terrain ? Il fallut les enlever à la main, ce dont nos hommes vinrent à bout à force de temps et de patience.⁷¹⁵

Elles prenaient aussi la forme d'actions offensives de masse, notamment lorsque les Alliés décidèrent de sécuriser le cours de la Tchernaiïa pour se prévenir de toute attaque ennemie et obtenir des espaces de fourrage pour leur cavalerie. En particulier, cette opération engagea sous les ordres du général Canrobert deux divisions d'infanterie, toute la cavalerie et l'artillerie à cheval et permit ainsi aux Franco-Britanniques et à leurs alliés d'établir une ligne de front qui ne bougea plus de la guerre⁷¹⁶. On retrouve ainsi les deux missions classiques de la cavalerie du temps des guerres napoléoniennes et des guerres coloniales — et qui furent définies dans les grandes lignes à l'époque moderne — : insécuriser l'armée adverse et éclairer ses propres troupes, que ce soit au travers de patrouilles exploratoires ou de raids et d'attaques de convois⁷¹⁷. L'attaque de convois russes se retrouve d'ailleurs dans les récits de combattants,

⁷¹⁴ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit., pp.224-225 et 228-234.

⁷¹⁵ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit., pp.228-229.

⁷¹⁶ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, op. cit., p.344.

⁷¹⁷ Bernard Gainot, « Honneurs et malheurs. Héritages et mutations de l'armée "napoléonienne". 1795-1815 ». In Hervé Drévilion et Olivier Wiewiorka, *Histoire militaire de la France. I. Des Mérovingiens au Second Empire*, Paris : Perrin/Ministère des Armées, 2018, pp.541-680, p.573.

comme celui, là encore, du capitaine Thoumas qui écrit avoir participé à une de ces reconnaissances offensives contre les lignes de ravitaillement russes sans avoir l'occasion de croiser le fer, là où ses camarades eurent plus de chance⁷¹⁸. Un marin raconta quant à lui à son ami Régley que trois patrouilles offensives furent menées par le général d'Allonville avec le 4^e régiment de hussards et les 6^e et 7^e dragons depuis Eupatoria, et qu'elles furent toutes trois couronnées de succès⁷¹⁹.

Pourtant, ces quelques coups d'éclat n'aboutirent pas dans l'ensemble à des actions de grande ampleur, restant destinés à reconnaître et gêner un adversaire bien retranché. Les actions offensives russes, chaque fois importantes, furent des échecs. Eupatoria ne tomba pas, tandis que Sébastopol ne fut jamais dégagée de la pression alliée. Quant aux alliés, leurs grandes manœuvres offensives furent chaque fois des coups d'épée dans l'eau, les Russes préférant se replier plutôt que de mener une bataille. Cette absence de perspective tactique et stratégique, ainsi que le nombre finalement très faible de combats relatés semblent ainsi montrer un certain oubli si ce n'est un certain déni de la part des combattants vis-à-vis des actions menées par ces deux armées. Ce manque de vision fut d'ailleurs dénoncé lors d'une conférence donnée par Alfred Du Cheyron sur l'utilisation de la cavalerie lors de la campagne de Crimée. Cette analyse du rôle de l'arme montée, pourtant vue comme le fleuron de l'armée de Napoléon III à en croire Henri Ortholan⁷²⁰, commence d'ailleurs par une phrase lourde de sens : « Le rôle de la cavalerie, dans la campagne de Crimée, a été tout à fait secondaire ; il ne pouvait en être autrement dans un siège aussi irrégulier que celui de Sébastopol »⁷²¹. Or, au vu de la mécanique des armées européennes de cette époque, il paraît difficilement concevable de planifier des opérations de grande ampleur sans avoir eu des renseignements éclairés par les cavaliers. Ceci peut, par conséquent, expliquer pourquoi les combattants attachés temporairement ou de manière permanente gardèrent un certain silence sur ces actions, au profit du siège et des grandes batailles. Sinon comment expliquer, par exemple, le fait que Dimitri Stolypine, relata brièvement son séjour dans la ville assiégée — qu'il résume certes en sept pages — pour passer directement à la bataille de la Tchernaiïa, mentionnant seulement les reconnaissances

⁷¹⁸ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit., pp197-198.

⁷¹⁹ SHD MV 130 GG² 1 Régley.

⁷²⁰ Henri Ortholan, *L'armée du Second Empire : 1852-1870*, Saint-Cloud : Éditions SOTECA/Napoléon III, 2010, p.115.

⁷²¹ Alfred Du Cheyron, *Conférences régimentaires – Du rôle de la Cavalerie pendant la campagne d'Orient (Guerre de Crimée, 1854 – 1855 – 1856)*, Paris : Imprimerie, librairie et papeterie Henri Charles-Lavauzelle Editeur militaire, 1886, p.5.

préparatoires des cosaques⁷²² ? Guerre peu exaltante et ennuyeuse, cette facette de la campagne de Crimée semble donc définitivement ne pas avoir trouvé grâce auprès des soldats.

4.3.2. Sortir de l'impasse : les expéditions alliées en Crimée et en mer Noire

Si, dans la plaine de la Tchernaiïa, en avant d'Eupatoria ou encore dans la vallée de Baïdar, les combattants français et russes ne purent que très rarement, voire trop peu à les lire, connaître l'exaltation du combat et se couvrir de gloire les armes à la main, certains, principalement marins et fantassins, purent cependant participer à quelques opérations majeures les éloignant de la morosité du siège de Sébastopol. Il s'agit là en effet de la dernière forme de combat que purent rencontrer et narrer les hommes de la campagne de Crimée : les expéditions combinées de la flotte et de l'armée contre des points clés de la chaîne logistique russe pour ravitailler son armée et par extension Sébastopol. Au nombre de deux, ces opérations visèrent la ville de Kertch et le fort de Kinburn, la première en mai 1855, la seconde en octobre de la même année⁷²³. Les effectifs déployés pour ces expéditions furent cependant très restreints, une division française, une britannique et une turque, portées par cinquante-huit navires, furent envoyées contre Kertch⁷²⁴, tandis que l'attaque de Kinburn impliqua 90 000 hommes aux ordres du futur maréchal Bazaine qui venait alors de passer divisionnaire⁷²⁵. Ce très faible déploiement de troupes, au regard des forces mobilisées sur la Tchernaiïa ou face à Sébastopol explique la rareté des témoignages de combattants qui y participèrent physiquement. En fait, de notre corpus, seuls le lieutenant Cullet et l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville participèrent à l'une d'entre elles, puisque le régiment du premier et le navire du second furent envoyés prendre la forteresse de Kinburn⁷²⁶. En dehors de ces deux hommes, aucun des autres combattants que nous mentionnerons ici ne prit part à ces opérations — le capitaine Herbé qui appartenait au même régiment que le lieutenant Cullet se trouvait alors à l'hôpital de Constantinople d'où il apprit l'expédition⁷²⁷. Quant aux combattants russes sur lesquels nous basons notre étude, seul le général Totleben en fit mention, étant le seul dont le témoignage couvrit l'ensemble de la campagne de Crimée.

⁷²² Dimitri Stolypine, *Из личных воспоминаний о крымской войне и о земледельческих прядках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], *op. cit.*, pp.8-9.

⁷²³ cf. : Annexes 1 et 2.

⁷²⁴ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, *op. cit.*, p.311.

⁷²⁵ Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, *op. cit.*, p.305.

⁷²⁶ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.238 ; SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville.

⁷²⁷ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, pp.345-346.

En matière de combats — ce qui nous intéresse bien évidemment ici —, l'expédition de Kertch fut, comme on peut l'imaginer, très décevante pour les troupes alliées envoyées faire une descente contre la ville. En effet, comme l'expliqua très justement le général Totleben, le commandant de la garnison, voyant une telle flotte arriver et se retrouvant face à 16 000 hommes, préféra se retirer de la place sans combattre et seuls les marins purent faire parler la poudre en ouvrant le feu contre la batterie Paul avant que le général Wangrel, commandant du secteur, n'ordonne la destruction des défenses côtières⁷²⁸. Même chose pour les troupes terrestres envoyées pour débarquer à l'est de Kinburn pour couper la place de tout renfort terrestre. Le récit du lieutenant Cullet nous apprend en effet que le feu seul de la flotte et surtout des batteries flottantes suffirent pour venir à bout du fort⁷²⁹.

Mais peu d'informations nous sont parvenues à propos de ces deux duels d'artillerie, les combattants français qui prirent la peine d'évoquer ces expéditions, en parlèrent en termes victorieux. Le révérend père de Damas écrivit ainsi à propos de la prise de Kertch :

Un ordre du jour nous annonçait dernièrement un beau succès dans la mer d'Azoff. J'en attends le détail avec impatience pour vous le transmettre ; et voilà qu'un nouvel ordre proclame une victoire, brillante par l'éclat qu'elle jette sur nos armes et par la grandeur des résultats obtenus.⁷³⁰

Mais la plupart des combattants qui narrèrent cet épisode livrèrent une analyse plus proche de celle d'Henri Loizillon dans sa lettre du 2 juin :

Déjà on a beaucoup avancé les attaques du Mamelon-Vert et de la tour Malakoff, et d'après l'ensemble des avantages obtenus sur différents points et surtout d'après la manière prompte et ferme dont les opérations sont actuellement menées, personne ne doute plus du succès, même dans un bref délai ; les plus sceptiques, jusqu'ici, en conviennent. La réussite de l'expédition de Kertch y est du reste pour beaucoup ; les Russes doivent se trouver maintenant dans une position fort critique, puisqu'ils ont mis le feu à leurs magasins qui renfermaient d'énormes approvisionnements

En outre, comme nous occupons Kertch, que nous sommes maîtres de la mer d'Azof, et que nous nous sommes emparés de tous les transports, les Russes seront obligés de tout faire venir par Pérékop, ce qui présentera de très grandes difficultés, car, depuis Pérékop jusqu'à Simféropol, ce ne sont que steppes, où l'eau manque le plus souvent.⁷³¹

La remise en perspective de cette expédition par rapport au siège de Sébastopol dans cet exemple montre la centralité que tenait la prise de la place dans les plans de campagne alliés : Sébastopol était l'objectif à atteindre et toutes les opérations secondaires devaient se faire dans cet objectif. Quant à la paternité de ce plan, elle semble avoir été la marque du général Péliissier comme le laisse entendre le capitaine Charles Bocher⁷³², théorie que reprend Alain Gouttman

⁷²⁸ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol*, vol.2, partie 1, op. cit, pp.278-279.

⁷²⁹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre*, op. cit, pp.239-240.

⁷³⁰ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit, p.218.

⁷³¹ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit, p.94.

⁷³² Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, op. cit, p.62.

dans son ouvrage⁷³³. Mais si les Français virent dans cette expédition une nouvelle étape vers la chute de Sébastopol, l'analyse du général Totleben fut bien différente, ce dernier affirmant que la prise du port de Kertch ainsi que les attaques des flottes alliées en mer d'Azov furent surtout bénéfiques pour le moral des troupes alliées et n'influèrent pas sur les opérations devant Sébastopol⁷³⁴. Cette perception de l'impact factuel de l'expédition de Kertch est d'autant plus intéressante qu'elle fait au final écho avec l'idée d'importance de l'ascendance morale d'un belligérant sur l'autre dans un combat : la victoire de Kertch, couplée à la conquête du cimetière devant la Quarantaine, plaça les combattants français dans un état moral très positif qui se confirma avec la prise du Mamelon vert et des Ouvrages blancs quelques jours après qu'ils apprirent le succès de l'expédition. Cette assurance acquise par une série de succès peut ainsi expliquer l'impact moral qu'eut la défaite du 18 juin sur eux⁷³⁵.

La place de l'expédition de Kinburn dans les témoignages peut aller dans le même sens d'analyse, avec le combat de cavalerie mené par le général d'Allonville le 29 septembre, qui vit s'affronter 6 000 cavaliers français et russes⁷³⁶, et qui permit aux alliés de terminer l'année 1855 par une série de succès sur une armée russe n'ayant subi que des revers après le 18 juin. Ainsi, les combattants français mirent en avant dans leurs témoignages le nombre de prisonniers et de canons capturés après un unique bombardement. Il est d'ailleurs intéressant de voir une légère différence entre les chiffres donnés, le capitaine Fay dénombant 1 376 prisonniers et 176 canons saisis là où le lieutenant Cullet chiffrait 1440 prisonniers et 174 canons saisis⁷³⁷. La description de la reddition par l'officier français ne fut d'ailleurs pas des plus flatteuses pour l'armée d'Alexandre II :

De son côté, le général Bazaine s'est avancé à l'entrée du fort, le commandant russe, général Kochanowitch, est venu au-devant de lui ; c'est un vieillard, son malheur, son attitude et ses cheveux blancs inspirent le respect ; les conditions de la capitulation sont réglées promptement : la garnison est prisonnière de guerre, les soldats déposeront leurs armes et garderont leurs effets, les officiers ne rendront pas leur épée. Un officier supérieur du génie se débat quelque temps et menace, en énergumène, de faire sauter le fort.

A 3 heures, la garnison, forte de 1 400 hommes et de plus de 40 officiers de tous grades, sort de l'enceinte et, sous l'escorte de nos soldats, est conduite à la place où nous avons débarqué.

Le défilé se prolonge : la plupart des soldats sont ivres ; réfugiés dans les casemates pendant le bombardement, ils ont défoncé les tonneaux de genièvre. Les officiers passent avec raideur : leurs figures frustes portent l'empreinte de la blessure profonde qu'une capitulation fait toujours à l'amour-propre de gens d'honneur, auxquels il n'a pas été donné de tirer l'épée pour se défendre.

Au milieu des prisonniers, le pope grec, suivi de soldats portant avec respects ses ornements, ses tableaux et ses bannières.⁷³⁸

⁷³³ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit., p.311.

⁷³⁴ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol*, vol.2, partie 1, op. cit., p.295.

⁷³⁵ Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, op. cit., p.279.

⁷³⁶ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition* —, op. cit., p.328.

⁷³⁷ *Ibid.*, p.3 ; Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit., pp.240-241.

⁷³⁸ *Ibid.*, p.240.

Cette représentation d'une garnison française enivrée avec des officiers russes profondément blessés dans leur amour-propre peut en effet être vue là encore comme une preuve de l'importance morale de la victoire chez ces hommes. Dans le cas présent, le lieutenant Cullet et ses hommes n'avaient pu prendre part à la chute finale de Sébastopol après les lourdes pertes subies tout au long du siège et lors de la bataille de la Tchernaiïa. L'officier d'infanterie écrivit ainsi dans ses mémoires : « Par une faveur spéciale de la fortune, le 95^e sel avait encore à traverser un épisode plein d'intérêt, et dont les détails auront quelque prix pour nos camarades, auxquels ce récit est destiné »⁷³⁹. Participer à la dernière grande victoire française de la campagne de Crimée et de la guerre revêtit donc, semble-t-il, une importance morale pour ces hommes qui avaient combattu depuis les premiers jours. Cette valeur morale ne transparaît pas à la lecture des témoignages de Joseph Lebrun et d'Édouard Totleben par exemple, qui firent plus grand cas du combat de cavalerie du général d'Allonville⁷⁴⁰.

Finalement, ces expéditions sont citées dans les témoignages des combattants de la guerre de Crimée au même titre que les escarmouches, les combats de francs-tireurs, le duel continu d'artillerie, les grands bombardements et les quelques grandes patrouilles lancées par le corps d'observation tout au long de la campagne. Elles permettent dans le récit de tel ou tel vétéran d'expliquer la conduite de la guerre, mais aussi et surtout sous la forme d'anecdotes elles relatent des événements ayant marqué le témoin à titre individuel, sans pour autant avoir eu un quelconque impact sur la campagne. En effet, nombreux furent les témoins qui ne parlèrent ni de Kertch ni de Kinburn : le général Montaudon ne parla pas de Kinburn, Charles Duban, Jules-Alexandre Sancery ou encore André-Alfred Poilecot ne mentionnèrent aucune de ces expéditions. Pour ces quelques exemples de combattants, ces événements eurent en effet peu d'impact dans leur vie du siège de Sébastopol au quotidien et, racontant avant tout leur propre expérience de la campagne dans leurs témoignages, il semble donc logique qu'ils fissent le choix de ne pas les mentionner. Même chose pour le capitaine Thoumas, qui souhaita par son témoignage montrer la vie d'un officier de l'artillerie à cheval en Crimée et pour qui Kinburn et Kertch ne furent que des échos encore plus lointains d'une campagne dans laquelle il passa plus de temps l'arme au pied qu'au cœur de la bataille.

Nous pencher sur les combats annexes du siège de Sébastopol et de la campagne de Crimée nous permit finalement de peut-être mieux cerner le rapport qu'entretinrent ces hommes avec la violence et l'horreur au quotidien. Cela nous aida à mieux appréhender les non-dits sur

⁷³⁹ *Ibid.*, p.233.

⁷⁴⁰ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit, p.200 ; Édouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol*, vol.2, partie 2, op. cit, pp.301-304 et p.308.

les émotions ressenties, sentiments que les récits de batailles, s'ils furent centraux dans les témoignages, pouvaient bien plus facilement cacher au profit d'une narration romantique, épique et crue. Et finalement, deux rapports à la guerre purent émerger au sein de cette campagne de Crimée à la lecture de ces écrits de vétérans : d'une part une approche moderne, préfigurant 14-18, dans la boue des tranchées devant Sébastopol amenant à une accoutumance au bruit, à la violence et à l'horreur ; d'autre part une approche plus ancrée dans l'air du temps avec ses périodes d'ennuis, cette attente de l'action, ces espoirs déçus et cette vision romantique de la bataille en rase campagne.

5. VIVRE LE SIEGE AU QUOTIDIEN

« Ainsi, pendant près d'une année qu'a duré le siège, il a fallu pourvoir et approvisionner une armée d'environ quatre-vingt mille hommes ; car la Crimée, dévastée par les Russes, ne nous a présenté aucune ressource. Qu'on juge des efforts qu'il a fallu faire pour ces approvisionnements : que de transports de munitions, de vivres, de vêtements on a dû opérer ! et tout cela s'est fait avec régularité, avec ordre. Nos troupes ont eu à souffrir du climat, de l'intempérie des saisons, mais du moins elles ont toujours été approvisionnées ; jamais la sollicitude du gouvernement ne leur a fait défaut, pas plus que les sympathies vraies et profondes de la France. Mais quelle armée n'a jamais mieux mérité du pays depuis le jour où la guerre a commencé ? Elle n'a jamais éprouvé un seul échec, et nous n'avons que des victoires à constater. »⁷⁴¹

En 1857, dans la septième édition de son *Les fastes de la grande armée d'Orient : histoire politique, militaire et maritime des campagnes de Crimée et de la Baltique*, Eugène Pick saluait ainsi la capacité de l'armée impériale d'avoir pu mener une longue campagne réclamant d'importants effectifs et donc une chaîne logistique tout aussi importante. La situation de l'armée russe n'était pas plus brillante, ce qui renforce l'aura des défenseurs. L'historien russe Nicolas Smoline décrit ainsi la défense de Sébastopol comme un « véritable exploit » de la part des troupes russes, citant le capitaine de corvette A.D. Satine qui souligna le courage du soldat russe⁷⁴². Depuis le début de cette étude, nous nous sommes concentrés sur le combat sous toutes ses formes : les batailles dans toute la première partie puis les petits combats qui jalonnèrent quotidiennement le siège de Sébastopol. Mais à côté de ces affrontements ponctuels — pour les batailles — ou journaliers — comme le duel d'artillerie ou les actions des francs-tireurs —, les combattants français et russes connurent les longs travaux d'approche et de contre-approche autour de Sébastopol, la vie de camp... Comme tout conflit,

⁷⁴¹ Eugène Pick, *Les fastes de la grande armée d'Orient : histoire politique, militaire et maritime des campagnes de Crimée et de la Baltique (7e édition... augmentée du Rapport officiel...)*, Paris : Librairie napoléonienne, 1857, pp.306-307.

⁷⁴² Nicolas Smoline, « Характерные черты массового героизма русских войск в ходе Крымской войны 1853-1856 » [Caractéristiques de l'héroïsme de masse des troupes russes pendant la guerre de Crimée de 1853-1856]. In *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2003-2004 : Новые научные направления* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2003-2004 : Nouveaux domaines de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2005, pp.91-100, p.91. Consulté via le site iriran.ru (dernière consultation le 21/10/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2003-2004.pdf

la campagne de Crimée ne se résuma pas aux combats intenses racontés des témoignages de vétérans, mais fut aussi le théâtre de milliers d'anecdotes pour parler de leur vie quotidienne, que ce soit dans la boue des tranchées ou dans les cantonnements. Ce sont ces aspects de l'existence du combattant qu'il convient donc à présent de mettre en lumière, car si les batailles furent mises au centre des témoignages des vétérans de la campagne de Crimée, que fut-il du reste ?

5.1. L'organisation des armées dans une guerre de position

Mal préparé par les Français et les Britanniques, le siège de Sébastopol dans la forme qu'il prit n'avait à l'origine pas été envisagé par une partie des chefs, dont le maréchal Saint-Arnaud⁷⁴³. La composition du corps expéditionnaire initial, si elle avait avant tout été dictée par les limitations de transport de la flotte réunie par les Français, les Anglais et les Turcs, montre aussi clairement une campagne envisagée par les Alliés comme une descente rapide sur la principale base navale russe de la région. L'historique de l'artillerie pour la campagne de Crimée souligne ce parti pris, puisque le matériel de siège embarqué par les trois armées était réduit à sa plus simple expression, l'essentiel des canons embarqués ayant été des pièces d'artillerie de campagne⁷⁴⁴. Mais l'armée russe n'était pas en reste quant à son impréparation à une guerre de siège même si, comme nous l'évoquions dans le chapitre précédent, la garnison a pu profiter des nombreux arsenaux présents de la ville pour longtemps garder une supériorité dans le domaine de l'artillerie⁷⁴⁵. La défense de la ville, en 1854, n'avait pas été pensée en premier lieu pour arrêter une attaque terrestre⁷⁴⁶. D'ailleurs, selon Nicolas Guersevanov, le prince Menchikov s'attendait plus à une descente alliée sous la forme d'une opération combinée

⁷⁴³ Selon Alain Gouttman, le plan initial du maréchal de Saint-Arnaud était de battre l'armée du prince Menchikov en rase campagne lors de la marche vers Sébastopol — ce qui fut le cas avec la bataille de l'Alma — pour ensuite prendre le fort du Nord et ouvrir le port à la flotte qui y ferait une descente. Il souligne que Saint-Arnaud était conscient de la dangerosité de son plan qui devait se faire en étroite coopération avec la flotte comme lors du siège de Bomarsund. Si cette hypothèse ne se retrouve pas dans le recueil de lettres du maréchal qui furent publiées, elle est en partie validée par Clive Ponting pour qui le plan allié était bien d'attaquer d'abord le fort du nord. Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995], p.206.

Armand Jacques Leroy de Saint-Arnaud, *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud 1852-1854 (Tome second)*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-éditeurs, 1858, « Guerre d'Orient, avril-septembre 1854 », pp.411-505 et « Documents relatifs à la guerre d'Orient et à la mort du Maréchal », pp.594-604.

Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* –, London : Pimlico, 2004, p.108.

⁷⁴⁴ Ministère de la Guerre, *Guerre d'Orient — Siège de Sébastopol : Historique du service de l'Artillerie (1854 – 1856). Tome premier*, Paris : Librairie de Veuve Berger-Levrault & fils, 1859, pp.41-44.

⁷⁴⁵ cf. : Chapitre 4, p.196.

⁷⁴⁶ Mikhaïl V. Vinitchenko, *Оборона Севастополя 1854-1855. Наземно-подземное противостояние* [Défense de Sébastopol 1854 – 1856. Combats souterrains], Moscou : Maison d'édition « Zeichhaus », 2007, p.4.

qu'à une campagne et un siège en règle de la partie sud de la ville portuaire⁷⁴⁷. Ce constat fut d'ailleurs partagé par le général Totleben qui, dans son étude, expliqua que le renforcement des fortifications terrestres de la ville avait pour but de se préserver d'une descente alliée qui aurait combiné forces navales et terrestres⁷⁴⁸. Le capitaine Robert Chodasiewicz affirma d'ailleurs dans ses Mémoires que lors d'une conversation avec les autres officiers de son régiment, l'opinion générale qui courait dans l'armée russe la veille de la bataille de l'Alma était que les Alliés auraient pu être arrêtés pendant une semaine sur cette position⁷⁴⁹.

5.1.1. Vers la guerre de siège

Si un siège en règle de la partie sud de Sébastopol n'avait pas été envisagé ni par les Français ni par les Russes, les états-majors des deux armées durent se résoudre à cette option à la suite d'une succession d'événements qui remirent en cause leurs plans respectifs. Ainsi, à en croire Alain Gouttman, les Alliés furent amenés à revoir leurs projets dès le 23 septembre avec le sabordage d'une partie de la flotte de la mer Noire pour barrer l'entrée du port, puis par la découverte des fortifications de la rive nord⁷⁵⁰. De leur côté, toujours à lire Alain Gouttman, le prince Menchikov avait réussi à anticiper les plans alliés et donc à les contrecarrer. Les Russes s'étaient donc préparés, fin septembre 1854, à pousser les Alliés à mener un siège en règle de la place tout en maintenant les communications de la place forte avec le reste de l'Empire⁷⁵¹. Mais comment les combattants français et russes présents en Crimée à cette période relatèrent-ils cette transition vers un long siège acharné ?

Chez les combattants français, la prise de conscience de la nécessité d'un siège en règle ne transparaît qu'une fois les troupes arrivées devant Sébastopol. Le maréchal de Saint-Arnaud, par exemple, écrivit dans une lettre à sa femme le 24 septembre 1854 qu'il se montrait confiant quant à la suite des opérations :

Ma chère bien aimée, je viens de recevoir ton gentil paquet de lettres du 16 au 19. Tu savais le débarquement, mais tu ignorais encore la victoire du 20 à Alma. Cette victoire grandit tous les jours, par ce que nous apprenons par les déserteurs russes des résultats de la bataille et de la démoralisation de l'armée ennemie, qui est rentrée à Sébastopol en déroute, sans s'arrêter nulle part, ni à la Katcha, aussi facile à défendre que l'Alma, ni au Belbeck, dont ils ont fait sauter les ponts. Ils se sont retirés derrière leurs remparts et élèvent des batteries partout. Le général russe Karatief, surnommé le brave,

⁷⁴⁷ Nicolas Guersevanov, *Несколько слов о действиях русских войск в Крыму в 1854 и 1855 годах* [Quelques mots sur les actions des troupes russes en Crimée en 1854 et 1855], Paris : Dumaine, 1867, p.10.

⁷⁴⁸ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, p.121. URL : https://books.google.fr/books?id=KdkKAAAIAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

⁷⁴⁹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London: Murray, 1856, pp.62-63.

⁷⁵⁰ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, pp.227-229.

⁷⁵¹ *Ibid.*, pp.234-236.

aide de camp de l'Empereur, a eu la jambe emportée par un boulet. Les Russes ont commis un acte désespéré qui prouve à quel point ils sont frappés et terrifiés. Ils ont fermé l'entrée du port de Sébastopol en y coulant trois de leurs gros vaisseaux et deux de leurs frégates. C'est un commencement de Moscou. Cela me gêne beaucoup, parce que cela me forcera peut-être à changer mes plans d'attaque, et à me porter vers le sud du côté de Balaclava.⁷⁵²

Le Maréchal semblait ainsi s'attendre à devoir combattre plusieurs fois avant d'atteindre la place et pensait donc qu'au vu de l'absence de résistance de la part de son adversaire, la prise de la ville serait tout aussi facile même si ses plans devaient être modifiés par le sabordage de la flotte. Et si cette confiance ne transparaît pas dans les écrits d'autres combattants de moindre rang lors de la marche vers la ville, ces derniers se montrèrent toutefois très confiants dans leur capacité à prendre la ville jusqu'au premier bombardement du 17 octobre. Ainsi, le zouave Chantaume écrivit :

Je te dirais que nous sommes maintenant à une lieue de Sébastopol. Depuis quelques jours nous attendons que toute nos pièces de siège soit débarquées pour bombarder Sébastopol. Nous voulons lui f... 50,000 coup de canon en 6 heures ; sy se rende pas après cela l'on f... era le feu à la ville, insi qu'à toute les forteraise par le moyen des bonbe insandière et des boulet rouge.⁷⁵³

Le capitaine Herbé se montra tout aussi confiant :

Le plan d'attaque arrêté par les généraux en chef, consiste à établir, en avant des lignes française et anglaise, de très fortes batteries d'artillerie qui, conjointement avec nos vaisseaux, devront lancer sur la ville une telle quantité de projectiles qu'elle doit devenir intenable, même aux troupes chargées de la défendre.

La confiance dans la réussite est générale ; après un bombardement de trois jours et de trois nuits, il semble impossible que, dans Sébastopol, il reste un mur debout ! [...]

Mais si, contrairement à l'opinion générale, l'attaque ne réussissait pas, on ferait le siège régulier, dans les conditions classiques ordinaires : tranchées, parallèles, etc.

Je n'aurai pas la fatuité de vous donner mon opinion personnelle, mais je puis bien vous dire à quel point je désire la réussite de cette attaque... Dame, ce ne serait pas d'une gaîté folle, s'il fallait passer l'hiver sur ce plateau, sans ressources, en suivant pas à pas les lents travaux d'un siège ! Mais bah !... courage et confiance !⁷⁵⁴

Là encore, une très grande confiance dans la chute rapide de la ville fut mise en avant par l'officier, qui admettait toutefois que si ce plan échouait, ils seraient condamnés à une longue guerre de siège. Cette confiance se retrouve même chez le capitaine Pruvost qui, dans ses lettres des 8, 19 et 26 octobre, affichait toute sa confiance en un succès rapide de l'armée française⁷⁵⁵. En fait, dans les lettres qui abordèrent de telles questions, la véritable transition vers une longue guerre de siège apparut avec l'échec du bombardement du 17 octobre. Ce fut notamment le cas du capitaine Herbé qui montra son acceptation d'un long siège dans sa lettre du 24 octobre⁷⁵⁶.

⁷⁵² Armand Jacques Leroy de Saint-Arnaud, *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud 1852-1854 (Tome second)*, op. cit., pp.499-500.

⁷⁵³ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, Paris : F. Didot Frères, 1856, pp.14-15. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁷⁵⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, pp.109-110.

⁷⁵⁵ Alfred Cuvillier, *Le Capitaine Pruvost, quelques traits de sa vie, souvenirs de la guerre de Crimée*, Lille : L. Lefort, Imprimeur-Editeur, 1860, pp.79-81.

⁷⁵⁶ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., p.118.

Le général Bosquet ne fut pas en reste, lui qui, dans sa lettre du 4 octobre, émettait des doutes quant à la réussite d'une prise de la ville après huit jours de canonnade. Ainsi, il écrivait à sa mère le 2 novembre 1854 que la campagne allait très difficile et fatigante⁷⁵⁷.

Cette période charnière de transition entre des plans de bataille pour une campagne rapide et une longue guerre de siège fut retranscrite par nombre de vétérans dans leurs écrits postérieurs à la guerre. Le capitaine Fay rapporta ainsi cette déception des troupes face à la tournure des événements :

Cette résistance inattendue étonna notre armée, car, en voyant les Russes travailler à la hâte par des ouvrages passagers cette ville ouverte du côté de la terre, on avait espéré la surprendre par une attaque de vive force. C'est dans cette pensée que les alliés avaient construit des batteries destinées à faire sommation plutôt qu'à faire brèche, et à intimider l'ennemi plutôt qu'à tracer régulièrement les entrées de la ville pour les troupes assaillantes ? [...]

La tranchée était ouverte depuis le 9, le feu depuis le 17 ; et cependant tout le monde se plaignait de la lenteur des opérations.⁷⁵⁸

Le lieutenant-colonel Montaudon écrivit quant à lui, non sans amertume et ironie, que lors de la reconnaissance effectuée par les généraux Bizot et Théry, tous deux se montrèrent très confiants quant à une prise rapide de la place, alors qu'il fallut finalement près d'un an pour faire tomber la ville. L'officier se permit d'ailleurs d'expliquer cette mauvaise appréciation des chefs du génie et de l'artillerie française par leur omission de « l'énorme aptitude au travail de la race slave » et de l'impossibilité, à cette époque, de prévoir le génie tactique de Totleben en matière de poliorcétique⁷⁵⁹.

Loin de ces considérations purement tactiques et stratégiques présentant cette transition vers la guerre de siège, agrémentées ou non d'un avis personnel, le sergent-major de l'infanterie de marine choisit quant à lui, une vision plus intime de ce que purent ressentir certains soldats dans les débuts du siège :

Faut-il analyser les impressions inhérentes aux premiers jours d'un siège ? Ce sera pour conclure que c'est précisément dans ces conditions que se forme complètement le soldat ; qu'il s'aguerrit ; qu'il se cristallise pour ainsi dire dans le mépris du péril de tous les instants. En effet, on ne peut, pour assiéger une place, s'installer hors du champ de tir de l'ennemi ce qui serait se mettre dans l'impossibilité de pratiquer, de si grande distance, les cheminements nécessaires pour approcher du Corps de la place ; on ne doit donc s'établir, pour inaugurer son point de départ, que dans ce champ de tir, en se masquant de son mieux derrière les plis du terrain. Mais l'ennemi qui connaît parfaitement ce terrain et qui en a relevé préventivement la topographie exacte, tire au jugé et vous surprend ainsi dans les circonstances d'autant plus inattendues quelles ne comportent pas la préparation du combat ; ainsi, sous la tente, dans le sommeil, pendant le repas, on est exposé à recevoir la visite d'un projectile qui vous met à néant sans autre avis. Cette perspective n'est pas

⁷⁵⁷ Pierre-Joseph-François Bosquet, *Lettres du maréchal Bosquet à sa mère, 1829-1858. Tome 4*, Pau : Méon Ribaut, Librairie de la société, 1877-1879, pp.193-194 et 197

⁷⁵⁸ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889, p.81.

⁷⁵⁹ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898, p.276.

sans troubler les âmes les mieux trempées ; quelques-unes même, très-rares, il est vrai, ne s'y font jamais.⁷⁶⁰

On serait d'ailleurs tenté d'y voir une vision plus intime des doutes exprimés dans les exemples précédemment cités quant à la capacité des alliés à faire tomber la ville en quelques jours. Mais il ne s'agit ici que de spéculations. Et, finalement, c'est peut-être l'ouverture du premier tronçon de tranchée dans la nuit du 8 octobre 1854 qui marqua pour nombre de combattants français cette entrée dans l'univers de la guerre de siège, là où les reconnaissances étaient des missions effectuées dans des opérations en rase campagne. En effet, cet épisode fut relaté par le sous-officier certes⁷⁶¹, mais aussi dans plusieurs autres récits de vétérans présents en 1854 dont ceux que nous avons pu précédemment citer comme ceux du lieutenant-colonel Montaudon⁷⁶². Car cet événement marqua véritablement le début du siècle.

De l'autre côté du No Man's Land, les témoignages de combattant russes retraçant cette partie du siège sont bien plus rares dans notre corpus, la majorité de ces hommes étant arrivés alors que le siège avait déjà commencé depuis plusieurs mois. Dans le premier volume de son immense étude sur le siège de Sébastopol, le général Totleben souligna la rapidité de la garnison de la ville à multiplier les ouvrages défensifs autour du fort nord, puis sur la rive sud à la suite du débarquement allié ; même s'il s'agissait alors encore de se prémunir contre une simple descente combinée⁷⁶³. Si son récit détailla le plan du prince Menchikov et le déroulé des travaux pour renforcer la défense à la suite de la bataille de l'Alma, ainsi que des dispositions prises par l'amiral Kornilov pour contrer toute attaque ennemie, il souligna que le plan établi avait été de fixer temporairement les alliés autour de Sébastopol pour surtout préparer la défense de la Crimée et attendre les renforts⁷⁶⁴. À le lire, tous ces préparatifs avaient surtout pour objectif de stopper une attaque de vive force avec de maigres troupes principalement composées de marins. Ainsi, si la transition vers une guerre de siège pouvait être vue comme actée par les Russes avec le sabordage d'une partie de leur flotte, elle fut surtout, à suivre le général Totleben, le fruit de l'indécision alliée :

Nous avons déjà vu que toutes leurs reconnaissances avaient été faites à de très grandes distances de nos retranchements, dont le tracé était fort irrégulier, car en établissant ces ouvrages, on s'était conformé minutieusement sur tous les points, à la configuration du terrain. C'est pour cette raison que les alliés ne purent se rendre compte que très approximativement de la disposition et de l'armement de nos fortifications, ainsi que du degré de résistance qu'elles pouvaient leur opposer.

De plus, la grande activité qui régnait sur notre ligne de défense et les nombreux travailleurs qui y étaient occupés induisirent les alliés en erreur, tant sur l'importance de nos ouvrages nouvellement

⁷⁶⁰ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], Château de Vincennes, p.36. Document consultable en annexes. cf. : Annexe n° 3.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p.37.

⁷⁶² Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires*. [Tome 1, op. cit, p.281.

⁷⁶³ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 1, op cit*, pp.210-212.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p.242.

élevés que sur celle de notre garnison, qu'ils crurent beaucoup plus forts qu'ils ne l'étaient en réalité. C'est ainsi que, par suite de ses diverses reconnaissances, l'ennemi se pénétra de cette idée qu'il était impossible de donner l'assaut à Sébastopol avant d'avoir affaibli le feu de notre artillerie ; il se décida donc à établir, à son tour, des batteries sur les hauteurs dominantes et à débarquer immédiatement son parc de siège⁷⁶⁵.

La suite de l'ouvrage présenta ensuite toutes les dispositions prises par la garnison pour que le 17 octobre 1854, les troupes fussent prêtes à soutenir un siège en règle de leur ville. D'ailleurs, c'est sur cette présentation que se termine la première partie du premier volume de l'étude du général Totleben, comme pour montrer la transition vers le siège de Sébastopol. Un projet de lettre du comte Nesslerode datée du 10 novembre 1854 semble d'ailleurs aller dans le sens du chef du génie russe, car elle acte le caractère prioritaire du front de Crimée sur celui du Danube où se trouvait encore l'armée du prince Gortchakov⁷⁶⁶. Faire tenir Sébastopol le plus longtemps possible en engageant une guerre de siège contre les Alliés semble donc avoir été acceptée par le gouvernement de Nicolas Ier qui jugea la menace générée par Omer Pacha comme secondaire.

Mais là encore, ce récit eut surtout pour but de présenter cette évolution de la campagne de Crimée vers une guerre de siège au travers de données purement tactiques, dans la droite ligne des rapports tenus par toutes les armées et l'histoire militaire classique⁷⁶⁷. Dans les récits plus personnels des combattants, si ce basculement suivit le déroulé des événements — comme chez leurs homologues français — il fut surtout lié à certains événements clés. Ainsi, pour l'aspirant de marine S. Gunaropulo, cette transition vers la guerre de siège pourrait avoir eu lieu lors du sabordage de son navire. En effet, titré de l'école navale de Nicolaïev — aujourd'hui Mikholaïv en Ukraine — il avait jusqu'à ce moment précis servi sur le navire de ligne *Trois Hiérarques* — *Три Святителя* en russe — dont le sabordage pour bloquer la passe, l'amena à servir à terre. Il raconta d'ailleurs à ce propos que la nouvelle fut accueillie avec calme et tristesse, et que son bâtiment semblait refuser mourir puisqu'il fallut l'intervention d'une frégate à vapeur pour le couler, le tout dans une cérémonie rappelant un cortège funèbre⁷⁶⁸.

Autre expérience issue d'un terrien cette fois, celle du capitaine Robert Chodasiewicz. Le découpage de son témoignage laisse à penser que, pour lui, l'entrée dans la guerre de siège se fit après la bataille de l'Alma, une fois que l'armée fut entrée dans Sébastopol, puisque son chapitre « To the Opening of the Bombardment » débuta avec le constat de démoralisation de

⁷⁶⁵ *Ibid.*, p.288.

⁷⁶⁶ AVPRI F. 133 Канцелерия [Chancellerie] 1854 469 65.

⁷⁶⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14 – 18 retrouver la guerre*, Paris : Gallimard, 2003 [2000], pp.25-26.

⁷⁶⁸ S. Gunaropulo, *Воспоминанія старого моряка* [Souvenirs d'un vieux marin], Saint-Pétersbourg : Imprimerie A.S Surovrine, 1903, pp.16-18.

l'armée russe après la bataille⁷⁶⁹. Mais à le lire, il nous semble plutôt que cette transition se fit lorsqu'il put visiter les fortifications et voir l'évolution des travaux de défense depuis le 13 septembre, date à laquelle son régiment avait quitté la ville :

Les rues de la ville étaient remplies de fusils, de voitures d'égrenage, de fusils, de bois, etc., qui étaient continuellement acheminés vers les batteries ; tout était bruit, cris et confusion. Des batteries, on pouvait voir, ici et là, les troupes alliées qui se déplaçaient dans leurs tranchées, montaient des fusils ou des magasins ; la meilleure vue était celle des bastions n° IV. et V.⁷⁷⁰

Cette description de l'état de Sébastopol dans les premiers jours d'octobre 1854 fait en effet bien plus penser à une place forte s'attendant à se défendre coûte que coûte qu'à une ville attendant une simple descente. Et dans des Mémoires, anecdotes et faits ayant chacun une place particulière, cela nous amène donc à penser que cette visite fut un élément marquant pour l'officier. Mais dans tous les cas, cette transition vers la guerre de siège fut pour lui, comme pour les autres combattants, un processus plus ou moins long jalonné d'étapes clés comme cette visite, qui les marquèrent à vie là où tout autour d'eux la mise en place de ce qui allait être « la glorieuse défense de Sébastopol » se mettait en place.

Dans le présent chapitre, nous avons abordé la scission des armées alliées et russes pour s'adapter à la nouvelle tournure que prit la campagne. Cette division amena les belligérants à mener deux guerres totalement différentes à quelques kilomètres de distance, avec des conséquences sur le vécu des soldats qui sont l'objet des deux chapitres suivants : service aux tranchées et armée de secours et corps d'observation.

5.1.2. Le service aux tranchées

Devant les murs de Sébastopol, Français et Russes durent apprendre à vivre pleinement la guerre de siège avec son rythme, ses cycles et son organisation, propres à faire avancer au mieux les travaux d'approche pour les uns et à faire durer le plus longtemps possible la défense pour les autres. Sans parler des travaux de tranchée en eux même, il convient de se pencher sur la mise en place des services aux tranchées par les belligérants pour mieux comprendre le rôle joué par les combattants des deux camps : défense des travaux, travail de terrassement, ravitaillement... Pour reprendre les mots de John Keegan sur la guerre de siège, la poliorcétique était en effet un travail long et méthodique, quasi scientifique et nécessitait une approche

⁷⁶⁹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.89-91.

⁷⁷⁰ *Ibid.*, p.126. Texte d'origine : « The streets of the town were crowded with guns, gin-carriages, shot, timber, &c., that were being continually conveyed to the batteries; all was noise, shouts, and confusion. From the batteries could be seen, here and there, the allied troops as they moved about their trenches, brought up guns or stores; the best view was from bastions Nos. IV. and V. »

longue, méthodique et maîtrisée ainsi que des ressources suffisantes pour creuser les tranchées, établir les batteries ou adapter la défense de la place. Pour l'auteur britannique, ce fut d'ailleurs ces exigences logistiques, humaines et temporelles plus que « l'horreur de ces combats » qui avaient amené à un certain rejet de la guerre de siège au XVIII^e puis au XIX^e siècle⁷⁷¹. Le siège de Sébastopol ne fit pas exception et fut l'un des sièges les plus importants de cette période dans l'histoire militaire européenne.

Dans ce domaine, l'armée russe de Crimée semblait partir avec une longueur d'avance puisque, s'attendant à une descente combinant flotte et forces terrestres de la part des Alliés, le prince Menchikov avait lancé plusieurs travaux de renforcement des défenses côtières et terrestres. Pour une partie de la garnison de Sébastopol, et notamment les équipages de la flotte, le service aux tranchées commença donc avant le début effectif du siège au travers de l'élévation des nouveaux ouvrages défensifs dirigés par le colonel — futur général — Totleben, pour se poursuivre tout au long du siège. Ce dernier indiqua d'ailleurs en conclusion de son étude que pendant tout le temps que dura le siège de la ville, quarante mille soldats et marins furent mobilisés pour servir aux batteries, effectuer les gardes de tranchées et travailler à l'élévation de nouvelles positions, tout en estimant que moitié moins d'hommes eussent été nécessaires si la ville avait été protégée par des fortifications permanentes⁷⁷². Pendant le siège, les différents commandants de la garnison cherchèrent à rationaliser au mieux l'emploi de cette masse d'hommes, notamment pour le service aux tranchées. Ainsi, les Archives historiques de l'État russe conservent un rapport rédigé par le général Vassilitchkov dans lequel celui-ci fit état des effectifs pour chacun des secteurs défensifs de la ville et releva le surplus d'effectifs pour chacun⁷⁷³.

Cependant, ni le général Totleben ni les archives personnelles du général Vassilitchkov ne s'étendirent sur l'organisation du service des tranchées dans la pratique, s'attardant surtout sur les données tactiques. Pour comprendre comment la vie des défenseurs se rythmait, il faut alors se plonger dans les témoignages des premiers concernés pour obtenir des éléments de réponse. Pour l'infanterie, le capitaine Chodasiewicz écrivit : « Le temps de notre entrée dans

⁷⁷¹ John Keegan, *Histoire de la guerre. Du néolithique à la guerre du Golfe*, Paris : Perrin, 2014 [1996 Dagorno], pp.493-494.

⁷⁷² Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, Saint-Pétersbourg : mprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874, GoogleBooks, p.354. URL : <https://books.google.fr/books?id=tcKAAAIAAJ&printsec=frontcover&dq=inauthor:%22graf+%C4%96duard+Ivanovich+Totleben%22&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwip57Xwr47pAhWoy4UKHVABBIOQ6AEIKDAA#v=onepage&q&f=false>

⁷⁷³ RGIA F.651 Op.1 D.384 *Расчет число людей необходимых для занятия укреплений оборонительной линии во время осады Севастополя* [Calcul du nombre de personnes nécessaires pour les fortifications de la ligne défensive pendant le siège de Sébastopol]

la ville jusqu'à l'ouverture du bombardement, le 17 octobre, nous le passâmes de façon assez monotone, — travaillant aux batteries et montant la garde dans la ville quand notre tour est venu»⁷⁷⁴ ; avant de poursuivre plus loin qu'après le premier bombardement, les hommes reprirent leur cycle monotone de service, en passant la journée au repos dans la ville pour ensuite passer la nuit à réparer les fortifications ou à assurer la protection des batteries et des travailleurs⁷⁷⁵. Le soldat Podpalov expliqua quant à lui à Vassili Lyaskoronsky que son régiment se rendait chaque soir travailler aux tranchées et était mis en quartier libre l'après-midi⁷⁷⁶. L'officier d'artillerie V. Koltchak raconta quant à lui que, pour sa part, il vécut le siège dans l'abri du chef de l'artillerie de la tour Malakoff avec pour charge de surveiller la précision des tirs, l'approvisionnement des pièces et la solidité du parapet de terre de sa batterie. Dans son témoignage, aucun cycle alternant jours de repos à l'arrière et service de tranchée n'est visible pour les officiers d'artillerie qui n'utilisèrent guère l'abri qui leur était dédié pour leurs quatre à 5 heures de repos journaliers, car ils étaient toujours occupés à leur poste ou à leurs propres affaires⁷⁷⁷. Quant à Léon Tolstoï, ses Récits de Sébastopol firent aller ses personnages de la ville aux tranchées sans que le lecteur puisse y discerner un cycle de service quelconque. Ainsi, dans le chapitre « Sébastopol en mai », partie II, Mikhaïlov, Galtsine et Kalougine se divertissent dans la ville, puis dans la partie III le lecteur suit le premier des trois personnages qui se prépare pour se rendre pour la treizième fois au bastion⁷⁷⁸.

Pour l'armée française, le service aux tranchées fut à l'origine assuré par la moitié du premier corps expéditionnaire embarqué en Crimée : les 3^e et 4^e divisions d'infanterie commandées respectueusement par le prince Napoléon et le général Forey, complétées par les troupes du génie et le parc de siège⁷⁷⁹. Puis avec le développement du siège, ce corps dit de siège fut constamment renforcé par de nouvelles divisions pour atteindre les 45 800 hommes répartis en deux corps de 20 500 hommes pour le premier et de 25 300 soldats pour le second

⁷⁷⁴ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit., p.128. Texte d'origine : « The time from our entering the town up to the opening of the bombardment, the 17th October, we passed monotonously enough, - working at the batteries and mounting guard in the town when our turn came round. »

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p.156.

⁷⁷⁶ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N. A. Piritch, 1904, p.10.

⁷⁷⁷ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], Saint-Pétersbourg : B. I., 1904, pp.24-25.

⁷⁷⁸ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Editions Payot & Rivages, 2019 [1988], pp.39-51.

⁷⁷⁹ Adolphe Niel, *Siège de Sébastopol. Journal des opérations du génie*, Paris : J. Dumaine, 1858, p.32.

au 8 septembre 1855⁷⁸⁰. Pour préserver et gérer au mieux cette masse de combattants, l'état-major français mit en place, quant à lui, un cycle de service de tranchées qui, au regard des témoignages des vétérans, fut étalé sur un temps plus long que pour leurs adversaires. Ainsi l'officier d'artillerie J-P Bédarrides écrivit dans le second tome de ses Mémoires :

Parmi les compagnons présents, seuls ceux qui descendaient la garde, et pour qui se déployait un avenir de quarante-huit heures de repos et de sécurité, se frottaient d'aise les mains et épanouissaient leur figure. Les autres, qui, le lendemain, prenaient le bât du service, grognaient et soutenaient par boutade les prophètes de malheur.⁷⁸¹

Indiquant que, pour lui et ses camarades, les quarante-huit heures entre chaque garde étaient véritablement consacrées au repos. De son côté, le lieutenant Cullet décrit l'organisation suivante :

Le service des grand'gardes devint d'une importance extrême, les compagnies sont remplacées par des bataillons ; chaque brigade en fournit un toutes les vingt-quatre heures, nous sommes de service une nuit sur quatre, sans compter les gardes détachées au camp, aux administrations.

Devant la place la garde est en plein champ, nous emportons nos couvertures de campement, pour nous garantir de l'humidité de la nuit ; à cent mètres en avant du front de bataillon, une compagnie d'élite veille déployée en tirailleurs : quelques factionnaires se promènent devant les armes, le reste du bataillon dort derrière ses faisceaux. Chaque jour les troupes qui relèvent sont portées plus en avant.⁷⁸²

Cette organisation bien réglée évolua au fil du siège et en fonction des besoins, les gardes se faisant par la suite dans les tranchées par exemple⁷⁸³, tandis que le nombre trop faible de travailleurs contraignit le génie à allonger les séances de travail dès le 27 octobre 1854, les faisant passer de huit à douze heures⁷⁸⁴. À cela s'ajoutaient les imprévus comme les sorties russes. Ainsi le capitaine Henri Loizillon, capitaine d'état-major au corps de siège, raconta qu'à sa garde aux tranchées tous les quatre jours et sa nuit d'observation tous les trois jours, s'ajoutaient les alertes qui l'obligeait à passer des nuits blanches supplémentaires⁷⁸⁵.

Ainsi, de part et d'autre du No Man's Land, un service de tranchées avec un rythme spécifique à chacune des deux armées se mit en place pour permettre aux hommes de supporter les exigences physiques et morales de la guerre de siège. On retrouve au travers de cette organisation cyclique du service, une volonté de la part des généraux de gérer au mieux leurs troupes dans le cadre d'une véritable guerre d'usure, chose très ancienne et que l'on retrouve notamment chez Vauban⁷⁸⁶. Son application concrète n'est pas aussi sans rappeler les rotations

⁷⁸⁰ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.348.

⁷⁸¹ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second* —, Paris : Librairie Centrale, 1868, p.14.

⁷⁸² Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, pp.93-94.

⁷⁸³ *Ibid.*, p.96.

⁷⁸⁴ Adolphe Niel, *Siège de Sébastopol. Journal des opérations du génie*, op. cit, p.80.

⁷⁸⁵ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Editeur, 1895, p.44.

⁷⁸⁶ Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019, p.95.

mises en place par les différents belligérants de la Première Guerre mondiale, mais sur un temps plus court : là où les Poilus Français de 14-18 effectuaient huit jours de service aux tranchées avant d'être envoyés au repos à l'arrière, leurs prédécesseurs du siège de Sébastopol n'y passaient que vingt-quatre heures d'affilée, mais pour y retourner bien plus rapidement.

5.1.3. Armée de secours et corps d'observation

Alors que les troupes affectées au siège de Sébastopol virent leur guerre calée sur un rythme de service bien réglé pour faire avancer au mieux les travaux nécessaires à la défense ou à l'attaque de la place, les troupes du corps d'observation allié et de l'armée de secours russe vécurent la campagne sur un tout autre rythme. En effet, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les troupes de ces deux armées n'eurent pas à combattre ou à supporter le bombardement adverse de manière quotidienne⁷⁸⁷. Ces conditions de vie plus paisible firent que les combattants français retirés du siège pour servir au corps d'observation vécurent ce changement comme un moyen de se reposer après la fatigue des tranchées. Cette joie se retrouve chez le capitaine Chodasiewicz qui écrivit :

Le 1er novembre, nous avons reçu l'ordre que la 10e division nous relève à dix heures du matin. Il serait impossible de décrire la joie avec laquelle ce renseignement fut reçu par les officiers et les hommes ; nous nous félicitons tous d'avoir survécu au bombardement de la quinzaine, et nous étions de nouveau sur le point de profiter d'un peu d'air frais de la campagne à la sortie de la ville Vers dix heures et demie du matin, le régiment était stationné dans les maisons de la rue Bolchaïa Morskaiâ. Notre régiment descendit vers le Grafsky Prestan et resta sur la place derrière le fort Nicolas jusqu'à une heure. C'est là que les hommes ont diné et reçurent quatre jours de provisions.⁷⁸⁸

Montrant ainsi que, dans son cas et celui de son régiment, ce départ de la ville assiégée pour l'armée commandée par le prince Menchikov fut véritablement vécu comme une sorte de libération après un mois de guerre de siège seulement !

Seul combattant russe de notre corpus à avoir décrit son séjour au sein de l'armée de secours, l'officier polonais raconta qu'après la bataille de l'Alma son régiment fut surtout affecté à des travaux de fortification et de construction de gabions autour de Chogrun :

Nous avons commencé à penser que ces travaux seraient sans fin, et ils ont empêché les hommes de se faire du mal ; d'ailleurs personne ne voyait l'utilité qu'ils étaient susceptibles d'avoir. Nous avons été obligés de faire une route de Chogrun à Choulian, près de laquelle le prince Gortchakoff a construit une batterie de deux canons pour empêcher un mouvement de flanc de nous couper à

⁷⁸⁷ cf. : Chapitre 4, pp.209-214.

⁷⁸⁸ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.178-179. Texte d'origine : « On the 1st of November we received the order that the 10th division would relieve us at ten o'clock that morning. It would be impossible to describe the joy with which this intelligence was received by both officers and men ; we all congratulated ourselves that we had got safely through the fortnight's bombardment, and were again about to enjoy a little fresh country air out of the town About half-past ten A.M. the regiment ; it was stationed in the houses of the Bolshaya Morskaya street. Our regiment moved down towards the Grafsky Prestan and remained on the Place behind Fort Nicholas till one o'clock. Here the men dined and received four day's provisions »

travers les villages d'Alsu et de Kutchka, mais cette batterie n'était pas au bon endroit pour répondre à l'objet auquel elle était destinée.⁷⁸⁹

Les activités des combattants russes, du moins dans le cas de ce témoignage précis, tendent ainsi à montrer que le service dans l'armée de secours russe consistait à faire des travaux similaires à ceux effectués devant les murs de Sébastopol, mais à une échelle moindre et surtout pour occuper la troupe. À cela s'ajoutaient les alertes en cas de patrouille. Selon l'officier, l'existence y était certes plus sûre, mais aussi plus ennuyeuse que dans les tranchées, plus monotone avec des enjeux moins grands et moins évidents à comprendre. En effet, pourquoi s'échiner à construire des routes et des redoutes alors que l'adversaire ne se présente que très rarement ?

Côté français, la situation ne semble pas avoir été meilleure pour le capitaine Thoumas qui, commandant une batterie d'artillerie à cheval, fit toute la campagne au corps d'observation. Dans ses Mémoires, aucune organisation précise de la vie n'y figure et il semble qu'il put gérer sa troupe comme il l'entendait, notamment pendant l'hiver 1854-1855 qu'il jugea comme la période la plus ennuyeuse du siège⁷⁹⁰. Pour sortir de cette vie de camp monotone, il rapporta plusieurs de ses visites auprès de ses camarades servant devant Sébastopol entre deux patrouilles et problèmes administratifs jusqu'à son départ pour la vallée de Baïdar⁷⁹¹. Le lieutenant Cullet raconta quant à lui que, mis à part la garde du pont de Traktir à relever toutes les vingt-quatre heures, son régiment fraîchement retiré du siège fin juin 1855 après neuf mois de tranchées fut surtout de corvée de gabionnage au profit du siège⁷⁹². Cette vie monotone, sans véritable cycle autre que des gardes, fut d'ailleurs le quotidien de l'ensemble des troupes françaises et russes après la chute de la ville. Le soldat Giraux, qui débarqua avec ses deux frères après la prise de la tour Malakoff, raconta avoir surtout passé son temps en Crimée à monter des gardes, et avoir assisté notamment à une embuscade dans les gorges de la Tchernaiä.⁷⁹³

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p.223. Texte d'origine : « We began to think these works would be endless, and they kept the men from hurting themselves ; besides no one could see the use they were likely to be. We were obliged to make a road from Chogrun to Choulian, near which place Prince Gortchakoff constructed a battery for two guns to prevent a flank movement to cut us off through the villages of Alsu and Kutchka, but this battery was not in the right place to answer the object for which it was intended. »

⁷⁹⁰ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856* —, *op. cit.*, p.155.

⁷⁹¹ *Ibid.*, pp. 205-206.

Le capitaine raconta avoir assisté à l'enterrement du lieutenant-colonel de la Boussinière tué lors de la tentative d'assaut contre Malakoff du 18 juin.

⁷⁹² Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.197.

⁷⁹³ Giraux (aîné), *Les trois volontaires (les trois frères Giraux) : à Paris 1848, à la Baltique, en Crimée, en Italie, à la guerre de 1870-1871, défense de Paris, en Afrique 1871, (historique) ([2e édition])*, Nancy : Imprimerie De Crépin-Leblond, 1877, p.32.

Ces quelques exemples nous montrent ainsi que la vie pour les troupes du corps d'observation et de l'armée de secours était tout aussi réglée que celle des combattants de la garnison de Sébastopol et du corps de siège. Il s'agissait certainement pour les chefs des deux armées d'occuper leurs troupes à des fins utiles pour éviter tout débordement et maintenir le moral de la troupe. Et finalement, cette manière de faire la guerre n'est pas sans rappeler les guerres napoléoniennes ou coloniales certes, mais aussi la vie de l'Armée d'Orient de la Grande Guerre⁷⁹⁴.

5.2. Les travaux de siège

Pendant près d'un an et sur un espace fort restreint, Français, Anglais et Russes furent amenés à creuser plusieurs dizaines de kilomètres de tranchées et de mines, à élever plusieurs dizaines de batteries d'artillerie, à établir un certain nombre d'abris et poudrières⁷⁹⁵. Cette guerre que le général Cler qualifia de « guerre de taupes » fut pour beaucoup de combattants une véritable découverte, car, à l'exception de quelques régiments russes, aucun n'avait eu à vivre un siège⁷⁹⁶. Et si les batailles occupèrent une place centrale dans les récits des vétérans de la campagne de Crimée comme nous l'évoquons dans le premier chapitre de notre étude⁷⁹⁷, les travaux d'attaque ou de défense autour de Sébastopol furent eux au centre de la campagne, car leur avancée imposa le tempo aux combats et imposèrent aux hommes les grands combats qui jalonnèrent le siège. Ainsi, sans les travaux de fortification russes au cimetière de la Quarantaine ou l'édification des Ouvrages blancs et du Mamelon vert par ces mêmes Russes, les deux grands succès français du printemps 1855 n'auraient pas eu lieu. Pour reprendre les mots d'André Corvisier, le siège de Sébastopol fit que l'infanterie — alors corps le plus nombreux de l'armée — se vit imposer une guerre technique par les armes savantes, les commandants de toutes les armées suivant les indications des chefs du génie et de l'artillerie⁷⁹⁸.

À cet impact sur les combats, s'ajoute le poids logistique que firent peser les travaux sur les deux armées. Nous citions précédemment le général Totleben qui écrivit que, sans ces longues, mais nécessaires opérations de terrassement, d'élévation de batteries et de creusement de tranchées, seuls vingt-mille hommes auraient suffi pour tenir la ville. Mais nous pouvons

⁷⁹⁴ Max Schiavon, *Le front d'Orient. Du désastre des Dardanelles à la victoire finale 1915-1918*, Paris : Tallandier, 2014, pp.365-366

⁷⁹⁵ cf. : Annexe 2.

⁷⁹⁶ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, p.160.

⁷⁹⁷ cf. : Chapitre 1, pp.61-66..

⁷⁹⁸ André Corvisier (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, Paris : Presses Universitaires de France, 1992, p.513.

aussi souligner que les travaux cumulés aux besoins de l'artillerie poussèrent la British Army à faire construire entre Balaklava et leur camp de Kadikoi une ligne de chemin de fer par Samuel Peto et à faire appel à une société civile de transport pour assurer leur logistique⁷⁹⁹. Mais ces lents travaux de siège furent aussi vecteurs d'une certaine lassitude de la part de l'opinion publique française qui se montra rapidement impatiente de voir tomber Sébastopol⁸⁰⁰. Et les combattants eux-mêmes durent, comme le capitaine Rebillot, calmer cette lassitude de l'arrière⁸⁰¹. Plonger dans la campagne de Crimée, c'est donc aussi s'immerger dans un univers de terrassiers.

5.2.1. Les armées et leurs plans de campagne

Lorsque le siège régulier de Sébastopol devint une évidence pour les soldats alliés et russes, les états-majors des deux armées se virent contraints d'adapter leurs plans de campagne et leurs forces en fonction de cette tournure inattendue, tout en maintenant leurs objectifs initiaux. Pour les Alliés, l'objectif des chefs des armées françaises et britanniques resta la destruction de la flotte de la mer Noire, cause de leur intervention militaire, tandis que pour le prince Menchikov puis le prince Gortchakov, l'objectif restait d'user les forces adverses devant Sébastopol, tout en tentant de dégager la rive sud de la ville. Ainsi, afin d'illustrer le changement de plan de campagne, rappelons la décision des Alliés de changer leur principal d'attaque de la place, en affectant une partie des forces françaises en charge des travaux face au bastion de la Quarantaine au siège de la tour Malakoff. Mais nous pouvons aussi constater la tergiversation de ces mêmes Alliés sur la question de l'extension des opérations à travers la Crimée proposée par le général Bizot, mais refusée par Canrobert et lord Raglan⁸⁰². Côté russe, si l'idée de défense de la ville fut constante et adaptée en fonction des travaux adverses, l'état-major fut dans une certaine impasse tactique après la défaite d'Inkerman, puisque mis à part le cuisant échec subi en tentant de reprendre Eupatoria aux Alliés, il fallut attendre la bataille de la Tchernaiïa pour voir un mouvement offensif majeur de la part de l'armée de secours⁸⁰³.

Ces plans de campagne impactèrent la conduite des travaux de siège au pied des murs de Sébastopol : la décision des Alliés de porter leurs efforts contre la tour Malakoff amena la défense russe à adapter son propre système défensif en créant les Ouvrages blancs et le

⁷⁹⁹ Clive Ponting, *The Crimean War. The Truth Behind the Myth*, op. cit., pp.188-191.

⁸⁰⁰ Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre 1850-1920*, Paris : SEDES, 1995, pp. 31-33.

⁸⁰¹ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

⁸⁰² Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit., p.296.

⁸⁰³ Modeste Ivanovitch Bogdanovitch, *Крымская война 1853-1856гг. Иллюстрированное издание* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], Moscou : EKSMO, 2014, pp.466-468.

Mamelon vert. Cette évolution des travaux de siège que l'on pourrait qualifier de tactique fut abondamment commentée par certains vétérans. Ainsi, pour introduire sa propre expérience de la défense de Sébastopol, l'officier du génie russe P. Bugaïsky expliqua que les travaux de siège alliés commencèrent à trois verstes soit trois mille deux cents mètres environ des bastions russes ce qui, couplé à la lenteur de leur mouvement vers la ville, donna deux semaines à la garnison pour achever leur première ligne de défense⁸⁰⁴. Le cadet de marine S. Gunaropulo raconta d'ailleurs qu'au mois d'octobre, les travaux de défense s'étaient arrêtés pour se préparer à repousser les Alliés tandis que ceux-ci continuaient leurs travaux d'approche⁸⁰⁵. Cependant, la tactique mise en place par le général Totleben amena cette première ligne de fortification à changer comme le souligna le capitaine Chodasiewicz :

Cela rendait difficile la poursuite d'un siège régulier contre un lieu non fortifié, car cela permettait au génie d'ériger ses défenses en fonction des attaques de l'ennemi. La prise d'une forteresse régulière peut toujours être calculée avec un certain degré de certitude en connaissant la force et les moyens de l'armée assiégeante, car dans ce cas rien ne peut être changé, mais les murs peuvent être abattus et le lieu pris d'assaut par la brèche effectuée. Lorsque, comme dans le cas présent, les défenseurs érigent des ouvrages contre l'armée attaquante, avec les immenses ressources que la ville contient, il est impossible pour un siège régulier de faire beaucoup de progrès.⁸⁰⁶

Le capitaine Chodasiewicz illustra d'ailleurs ce mode opératoire en racontant qu'après avoir vu un saillant dans les tranchées françaises face au bastion n° 5 — la batterie Schwartz — il fit construire deux batteries sous deux angles différents pour pouvoir prendre cette nouvelle position en enfilade⁸⁰⁷. Cependant, il est difficile de préciser l'évolution du plan de défense de Sébastopol par l'état-major russe à la lecture de ces quelques exemples de témoignages, car leurs auteurs se montrèrent peu loquaces sur ces sujets. D'autres témoins comme V. Koltchak et Andreï Ershov n'en parlèrent d'ailleurs même pas.

Chez les Français, certains combattants parlèrent eux aussi de cette évolution du plan de campagne de leur état-major ou du moins de la manière dont furent conduites les opérations. L'officier d'artillerie J-P Bédarrides souligna ainsi le poids de lord Raglan quant à la décision

⁸⁰⁴ P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая, Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P. Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Totleben et Nakhimov], Saint-Pétersbourg : Imprimerie et chromatographie A Transhelia Stremialnaia, 1877, pp.10-11.

⁸⁰⁵ S. Gunaropulo, *Воспоминания старого моряка*, *op. cit.*, p.22.

⁸⁰⁶ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, p.131. Texte d'origine : « This it as that rendered difficult the prosecution of a regular siege against an unfortified place, as it enabled the engineer to erect his defenses according to the attacks of the enemy. The taking of a regular-built fortress may always be calculated with some degree of certainty by knowing the strength and means of the besieging army, as in that case nothing can be changed, but the walls can be battered down and the place taken by assault through the breach effected. When, as in the case, the defenders erect works against the attacking army, with the immense resources that the town contained, it was impossible for a regular siege to make much progress. »

⁸⁰⁷ *Ibid.*, pp.130-131.

de faire un siège régulier de la place et fit le récit des opérations conduites par les officiers du génie et de l'artillerie pour mettre en œuvre cette entreprise :

Avec le mois d'octobre commençant, on entreprit les études du corps de place et de ses abords préliminaires de l'attaque. Le matin et le soir, derrière une haie de travailleurs et à l'abri des murs de clôture qui couvraient en tous sens la plaine, les ingénieurs et les officiers se répandirent dans le champ futur des tranchées, le plus près possible des glacis, croquèrent le profil des bastions et firent la carte de la région environnante, coupée de ravins, les uns parallèles aux crêtes des parapets, les autres transversaux. Pas un seul coup de fusil ne les contraria. Les Russes avaient hâte de fermer leur enceinte et de la garnir de batteries.⁸⁰⁸

Cette préparation du siège par des patrouilles et des relevés par les officiers des armes savantes, rapportée par ce vétéran se retrouve chez d'autres témoins tels que le lieutenant-colonel Montaudon chez qui cette reconnaissance conduite par les généraux Bizot et Théry laissa un souvenir amusé et amer, car couvrant une période de près d'un an de souffrances⁸⁰⁹, ainsi que nous avons pu le voir précédemment.

Les différents changements de plan et d'angle d'attaque de la ville furent par la suite rapportés par certains combattants. La première modification apportée au plan original de Canrobert et lord Raglan fut relatée par le général Cler qui s'était vu accorder le commandement du détachement français cantonné avec l'armée britannique. Il raconta en effet qu'au vu de la menace russe sur le plateau d'Inkerman et l'affaiblissement significatif de l'armée britannique de Crimée, sa brigade fut chargée d'élever plusieurs ouvrages défensifs autour du mont Sapoune, pour faire face aux Russes retranchés sur la Tchernaiïa et dans le faubourg de la Karabelnaïa⁸¹⁰. Ce même général Cler aborda l'ouverture du siège de droite quelques pages après sa description du dispositif post-Inkerman, écrivant qu'avec l'arrivée de toute la 3^e division d'infanterie aux ordres du général Mayran et la création d'un 2^e corps aux ordres du général Bosquet, s'ouvrait une autre phase du siège avec le déplacement des principales opérations contre la tour Malakoff⁸¹¹. Autre exemple, le capitaine Charles Bocher, dans sa lettre du 2 mars, présenta l'ensemble des opérations permettant à son lecteur de comprendre au mieux la situation des armées alliées lorsqu'il écrivit :

La partie sud de la ville de Sébastopol, objet de nos attaques, se divise en deux parties bien distinctes, séparées par le port militaire, qui avance entre les deux. La gauche, par rapport à nous, comprend : le bastion du Mât, le bastion Central, un mur crénelé surmonté de batteries menaçantes et des ouvrages avancés du côté du fort de la Quarantaine. La droite, qui contient ses établissements militaires, casernes, arsenaux, docks, est défendue par la fameuse tour Malakoff, ouvrage en terre, en forme de tour, qui est reliée à un système général de défense dont le mamelon Vert est le poste avancé.

Malheureusement pour le succès de nos opérations, les Anglais, moins nombreux et moins experts que nous dans l'art des sièges, ont eu pour leur part, à l'origine, l'attaque de droite, devant la tour

⁸⁰⁸ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier* —, Paris : Librairie Centrale, 1868, p.298.

⁸⁰⁹ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1], op. cit.*, pp.275-276.

⁸¹⁰ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.178-180.

⁸¹¹ *Ibid.*, pp.194-195.

Malakoff. Dès les premiers jours, nous avons été obligés de les aider, et maintenant nous les remplaçons presque entièrement. Sans cette circonstance, la plus grosse besogne serait presque terminée.

Nos travaux de la gauche sont très-avancés. Je crois que là nous sommes forts et que nous pourrions commencer le feu avec succès. Maintenant, livrera-t-on un assaut partiel, ou attendra-t-on l'achèvement des approches de nos attaques de droite pour une affaire générale et décisive, c'est ce que je ne puis dire. D'une manière ou d'une autre, il ne faut pas songer à être maître de Sébastopol avant bien longtemps. Il ne peut être question, pour le moment, de la prise des forts du nord, situés de l'autre côté de la baie.⁸¹²

Enfin, dernier exemple, le capitaine Rebillot, dans une de ses lettres, s'attarda sur le changement de stratégie lié au remplacement du général Canrobert par Pélissier. Il compara ainsi la préparation des opérations sous le commandement de Canrobert à la chambre des députés, avec chaque général qui était en mesure d'apposer ses propres propositions aux plans de l'armée. Tandis qu'avec le général Pélissier, le capitaine supposait que l'armée allait sortir de sa léthargie pour conduire des opérations plus risquées et audacieuses⁸¹³.

En revanche, si les officiers français racontèrent de manière claire le plan de campagne allié pour la conduite du siège de Sébastopol ainsi que les différents changements de stratégie, les simples soldats et sous-officiers n'en firent rien. Les deux sous-officiers, le sergent-major de l'infanterie de marine et le sergent Eckenfelder, par exemple, n'évoquèrent pas ce genre d'informations dans leurs récits. Cette différence, que l'on retrouve chez les vétérans russes, peut ainsi laisser supposer que ce genre d'informations n'étaient, soit pas connues par la troupe, soit pas jugées nécessaires à leur récit de campagne. En effet, les simples soldats participèrent physiquement aux reconnaissances menées par le génie et l'artillerie et ils purent aussi voir le basculement des efforts français du siège de gauche vers celui de droite. Il semble donc pertinent de penser qu'ils étaient en mesure de comprendre ces changements de plans, sans en connaître toutes les subtilités. Ainsi, nous pouvons supposer que cette absence de passages descriptifs expliquant les plans de bataille alliés ou russes chez les sous-officiers et militaires du rang fut liée à ce manque d'informations et à leur choix de raconter leur propre expérience de la guerre, là où nombre d'officiers utilisèrent leurs souvenirs et témoignages pour raconter la campagne dans sa globalité.

5.2.2. Classicisme et innovations dans la guerre de siège

Parler de l'évolution du siège de Sébastopol et de ses fortifications au gré des plans des états-majors français et russes, c'est aussi s'intéresser à la manière dont fut menée cette guerre dans la pratique, avec les classicismes et innovations qu'apporta la défense de la ville à l'art de

⁸¹² Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, 1877, pp.17-18.

⁸¹³ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

la poliorcétique. Si nous avons pu évoquer la modernité de certains combats ainsi que de l'emploi de l'artillerie dans les précédents chapitres, concernant les travaux de siège en eux-mêmes, cette modernité fut bien plus relative. Ce classicisme dans la conduite des travaux d'approche effectués par les Alliés fut souligné par l'*Historique du service de l'artillerie française* :

Le siège de Sébastopol ne peut manquer de fournir de très-utiles enseignements ; mais, au fond, il n'a rien changé aux principes de l'attaque et de la défense des places, non plus qu'aux règles de la stratégie ; mais il a pu nous prouver une fois de plus que des retranchements même médiocres sont toujours difficiles à enlever, quand ils ont pour les défendre de bons et braves soldats, et nous convaincre d'un fait très-important, c'est que les Russes étaient à la hauteur de toutes les nations de l'Europe pour les inventions en artillerie, et qu'ils avaient bien su profiter des découvertes modernes.⁸¹⁴

Cette idée d'un siège mené à la manière de Vauban se retrouve chez le capitaine Charles Bocher qui, dans sa lettre datée du 30 juin 1855, écrivit que l'échec du 18 juin avait poussé l'offensif général Péliissier à se plier aux règles de la guerre de siège comme définies par l'ingénieur de Louis XIV⁸¹⁵. Et ces travaux conduits par les Alliés pour approcher la ville, dans la droite ligne des sièges des XVII^e et XVIII^e siècles, mais aussi des guerres napoléoniennes, peuvent expliquer le silence de bon nombre des vétérans de la campagne de Crimée à ce sujet.

Ainsi, si les étapes marquant l'avancée des troupes alliées vers Sébastopol, comme le creusement de nouvelles parallèles, purent parfois être indiquées, il reste assez rare de voir des commentaires sur les pratiques de la poliorcétique déjà connues par les militaires et les civils. Le creusement de mines et contre-mines, notamment, fut très peu évoqué par les combattants, car inhérents à tout siège. Parmi les rares mentions d'emploi des mines, mentionnons le témoignage de Jules-Alexandre Sancery qui raconta que le 16 avril 1855 au soir, les Français firent sauter une mine pour ouvrir une nouvelle parallèle face au bastion du Mât, parallèle occupée par deux régiments dès son ouverture⁸¹⁶. L'historique du génie français fit quant à lui le récit d'un épisode de cette guerre des mines :

Une forte explosion russe (d,) a lieu à cinq heures du matin ; les gaz ont pénétré dans les rameaux avancés, d'où notre mineur a dû être retiré pendant quelques instants.

Notre mineur a poussé la galerie de gauche jusqu'à 95 mètres de la troisième parallèle ; il entend devant lui, et pour la première fois, le contre-mineur qui exécute un travail de pétardement.

Les terres jetées par le mineur russe sur la contrescarpe du bastion du mât augmentent continuellement l'espace qu'elles recouvrent s'étend de plus en plus vers les flancs ; nous entendons d'ailleurs le travail de l'ennemi à 12 ou 15 mètres devant chacune de nos galeries. Ainsi, aucun doute ne peut nous rester sur les préparatifs considérables que fait l'ennemi pour arrêter nos cheminements souterrains.

Nous nous trouvons dans les conditions les plus défavorables pour une guerre souterraine. Le mineur russe, bien établi dans la couche d'argile, est protégé par le banc de rocher supérieur contre

⁸¹⁴ Ministère de la Guerre, *Guerre d'Orient — Siège de Sébastopol : Historique du service de l'Artillerie (1854 – 1856)*. Tome premier, Paris : Librairie de Veuve Berger-Levrault & fils, 1859, p.536.

⁸¹⁵ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, op. cit, p.78.

⁸¹⁶ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Pau : Amis des Archives [des Pyrénées-Atlantiques], 1988, pp.17-18.

les globes de compression. Il s'approvisionne et s'aère plus facilement que nous, soit par le fossé du bastion du mâ, soit par le dessus du glacis. Le point où vont se rencontrer les mineurs étant plus rapproché du fossé que de la troisième parallèle, si nous ouvrons des entonnoirs isolés, l'ennemi, soutenu par les feux de sa nombreuse artillerie, a plus de chances que nous d'en rester maître. On ne peut espérer de former un établissement solide sur nos têtes de rameaux qu'en disposant les fourneaux de telle sorte que leur explosion simultanée nous ouvre une vaste excavation, servant de — quatrième parallèle, dans laquelle on pourra jeter une garde assez forte pour résister aux sorties de la place, même dans le cas où les communications en arrière, si difficiles à établir sur le rocher, ne seraient pas encore bien assurées. C'est toujours vers ce but que tendent les efforts de nos mineurs⁸¹⁷.

Mais les témoins qui racontèrent leur propre expérience de la guerre des mines sont encore bien plus rares. Car si les témoignages que nous venons de citer parlèrent effectivement de cette guerre souterraine, ils la décrivent de l'extérieur. Andreï Ershov se pose ainsi en exception puisqu'il raconta quant à lui, sa visite d'une mine russe :

Ayant appris l'heure, je me suis délibérément rendu à la redoute Schwartz, où un démineur était un de mes amis. Avec lui, je me suis rendu dans le royaume souterrain de Sébastopol. À partir de la redoute, nous avons descendu environ dix-huit marches dans les décombres, s'étendant sur dix-sept sagènes, jusqu'à l'escarpement, qu'elle a quitté. Au contraire, dans la contre-escarpe, la galerie n'était pas si spacieuse, un pied dans 4 1/2 de hauteur ; ici, deux personnes pouvaient difficilement se côtoyer.

La lumière du jour s'est atténuée, nous nous sommes plongés de plus en plus dans l'obscurité, nous étions couverts d'une humidité sépulcrale ... Je pouvais à peine discerner les objets à ma portée, malgré le fait que brûlaient à intervalles réguliers, des bougies stéariques, insérées dans un genre spécial de chandelier, coincé dans le mur de terre. Penché en avant, il fallait pour aller plus loin, se pencher encore plus pour aller de l'avant, le plafond s'abaissant progressivement et n'atteignait finalement que trois pieds de hauteurs. Nous étions à dix-huit pieds de la lumière du jour.

J'ai ressenti des vertiges dans la crypte, l'obscurité et l'humidité ont fait peser un poids incompréhensible sur ma poitrine, suscitant une mélancolie angoissante. Nous avons dû descendre de neuf mètres supplémentaires pour atteindre la galerie inférieure. Quarante marches y menaient. Une couche de calcaire montait tout en haut de la galerie, d'où partait une couche d'argile jaune.

Même les gens accoutumés avaient du mal à respirer. Les ventilateurs renouvelaient continuellement l'air, qui était fortement vicié par la respiration humaine et les bougies allumées. De temps en temps, ils pulvérisaient du lait de chaux ou fumigeaient avec du chlore. Les bougies ne pourraient pas brûler ici autrement, comme elles sont inclinées. Dans de nombreux endroits, l'eau s'est infiltrée sous les pieds.

Je ne pouvais pas rester longtemps dans cet endroit et je me suis dépêché de remonter dans la première galerie ; ce n'était pas si difficile là-bas. Je voulais certainement arriver à la tête des travaux ; je suis donc sorti dans les fossés pour prendre l'air. Quelques minutes plus tard, j'ai repris le chemin du souterrain, en pataugeant à quatre pattes jusqu'au bout. Je suis arrivé à un moment intéressant : j'entendais l'ennemi travailler.⁸¹⁸

⁸¹⁷ Adolphe Niel, *Siège de Sébastopol. Journal des opérations du génie, op. cit.*, pp.160-161.

⁸¹⁸ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], Moscou : Bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], pp79-80. Texte d'origine : « Улучив время, я нарочно пошел на Шварца редут, где саперный офицер был мне знакомый. С ним я отправился в севастопольское подземное царство Прямо с редута спустились мы приблизительно по восемнадцати ступенькам в потерну, тянущуюся на протяжении семнадцати сажень, до самого эскарпа, в который она и выходила. Насупротив, в контрэскарпе, начиналась галерея не так уже просторная, фута в 4 1/2 высоты; тут с трудом могли идти два человека рядом. Дневной свет мерцал слабее, мы погружались все более и более во мглу, нас обдало могильной сыростью... С непривычки я едва мог различать предметы, несмотря на то, что здесь горели, не в дальнем друг от друга расстоянии, стеариновые свечи, вставленные в особого рода шандалы, воткнутые в земляную стену. Подаваясь вперед, надо было идти, уже принагнувшись, потому что галерея, углубляясь вперед, постепенно понижалась и, наконец, достигла только трех футов высоты. От дневного света нас отделял пласт земли в восемнадцать футов.

Я почувствовал некоторое головкружение Гробовая теснота, мрак и сырость непонятной тяжестью давили грудь, возбуждая какую-то тревожную тоску. Чтобы пройти в нижнюю галерею, нам нужно было

Le récit se poursuit ensuite sur son échange avec cet officier du génie. Mais ce long extrait, couplé à celui tiré de l'*Historique du génie*, a le mérite de permettre au lecteur de bien se rendre compte de la vie des hommes qui firent cet autre siège de Sébastopol, sous terre.

Au-delà de ces quelques exemples, la guerre des mines fut peu évoquée par les combattants, alors même que les chiffres donnés par le général Totleben tendent à en montrer le poids dans les opérations. En effet selon lui, la garnison de Sébastopol creusa tout au long du siège 6 889 mètres de galeries souterraines et fit exploser près de 12 tonnes et demie d'explosifs en 94 mines, là où les Alliés creusèrent 1 280 mètres de galeries et consommèrent un peu plus de 67 tonnes de poudres en 121 fourneaux de mine et 15 fougasses-pierriers⁸¹⁹. Mais cette minimisation du rôle joué par la guerre des mines et contre-mines autour de Sébastopol ne fut pas du seul fait des combattants. Car, comme le souligne à juste titre l'historien russe Mikhaïl Vinitchenko dans son ouvrage consacré à cet aspect de la campagne de Crimée, ces opérations furent jugées secondaires par les historiens de ce conflit comme le très célèbre Evgueni Tarle⁸²⁰. Or, comme le rappelle Vinitchenko en conclusion de son étude, cette guerre souterraine fut essentielle, car permettant aux Alliés d'avancer vers la place de manière méthodique notamment⁸²¹.

Au côté de ces aspects très classiques de la poliorcétique, les combattants mirent en avant des aspects nouveaux dans la guerre de siège générés par la bataille pour Sébastopol. Et si dans le chapitre précédent, nous avons pu évoquer la création de corps de francs-tireurs notamment, en matière de travaux cela prit la forme d'une défense active de la place et la prédominance des ouvrages en terre. Nous avons ainsi pu voir que le capitaine Chodasiewicz commenta cette nouveauté dans la guerre de siège en exposant la tactique du général Totleben dès la période précédant le premier bombardement⁸²². Son homologue français, le capitaine Jean-Jules Herbé souligna lui aussi cette nouveauté, écrivant :

опуститься еще на тридцать девять футов. Сорок ступенек вели туда. Пласт известково камня шел до самой вершины галереи, откуда начинался уже пласт желтой глины.

Даже привычным людям трудно было дышать. Вентиляторы непрерывно очищали воздух, который сильно портился от человеческого дыхания и горения свечей. Время от времени вспрыскивали известковым молоком или окуривали хлором. Свечи не могли здесь иначе гореть, как наклонно. Во многих местах просачивалась под ногами вода.

На не мо в этом месте оставаться долго и поспешил подняться в первую галерею; там все-таки было не так тяжело. Мне непременно хотелось добраться до головы работ; а потому и вышел я в ров немного подышать свежим воздухом. Через несколько минут я опять отправился в подземное путешествие, пробираясь под конец на четвереньках. Я попал как раз на интересную минуту: слышно было, как работал неприятель. »

⁸¹⁹ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol*, vol.2, partie 2, op. cit, p.338.

⁸²⁰ Mikhaïl Vinitchenko, *Оборона Севастополя 1854-1855. Наземно-подземное противостояние*, op. cit, p.44.

⁸²¹ *Ibid.*, pp.44-45.

⁸²² Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, loc. cit.

On dirait vraiment que les Russes ont l'intention de renverser les rôles, et d'assiégés veulent devenir assiégeants. Pendant la nuit du 21 au 22, ils ont eu la hardiesse de sortir de leur enceinte, et de venir, à plus d'un kilomètre de leurs canons, établir une redoute en avant de notre 1er parallèle du siège de droite, pour y placer une forte batterie et rendre nos travaux d'approche plus difficiles.⁸²³

Un officier d'artillerie, affecté à l'entourage du général de Salles, décrivit lui aussi dans une de ses lettres cette défense active de la ville par la garnison :

Les Russes avaient eu l'audace d'élever un ouvrage entre le bastion central et le bastion du mâ, en avant du bastion central de près de 200 mètres et à environ 150 mètres de nos ouvrages les plus avancés, vers la batterie n° 40, à peine terminée. Laisser subsister, agrandir et renforcer cet ouvrage c'était nous mettre dans l'impuissance de continuer le siège de ce côté, comme cela est arrivé sur le côté de la tour Malakoff en échouant au mamelon vert.⁸²⁴

Enfin le général de Wimpffen, dans une de ses lettres publiées par le baron du Casse, raconta qu'au moment où les Français s'apprêtaient à ouvrir une nouvelle parallèle « à 4 ou 500 mètres » du Mamelon vert, les Russes poursuivaient leurs travaux pour multiplier les obstacles et positions fortifiées en terre pour contrer l'avance alliée⁸²⁵.

Ces quelques exemples permettent ainsi de mieux comprendre le côté novateur de la tactique mise en place par le général Totleben que nous avons déjà évoqué plus haut. Et parmi les combattants français, nous pouvons observer que cette forte activité russe fit l'objet pour certains d'une certaine admiration — le nom de Totleben se retrouve dans de nombreux témoignages en plus de celui du capitaine Herbé, pour saluer son génie en matière de défense de place — parfois teintée de frustration. Ainsi, la lettre de l'officier d'artillerie anonyme nous laisse penser que son auteur était conscient que de tels travaux de la part de l'adversaire allaient nécessiter de nombreux efforts pour prendre cette nouvelle position, alourdissant les pertes et rallongeant la durée du siège. Cependant, si les Alliés se montrèrent admiratifs du travail accompli sous l'égide du général Totleben, celui-ci, dans son étude, en fit une autocritique. Ainsi dans le chapitre final de son œuvre, il écrivit que si ces ouvrages en terre furent fort utiles, car permettant aux Russes d'entretenir un feu de mousqueterie constant sur leurs adversaires tout en les serrant au plus près⁸²⁶, l'absence de fortifications permanentes avait engendré de très lourdes pertes au sein d'une garnison qui manquait de casemates et de logements blindés pour s'abriter dans les différents ouvrages⁸²⁷. De son côté, l'officier du génie Bugaïsky écrivit quant à lui que ces fortifications temporaires n'offraient pas une résistance optimale face aux tirs de l'artillerie adverse, la terre sèche et les pierres s'effritant facilement face aux obus et

⁸²³ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.211-212.

⁸²⁴ SHD GR 1 K 73 Fond correspondances militaires

⁸²⁵ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, Paris : Imprimerie et Librairie militaire Henri Charles-Lavauzelle, 1892, p.70.

⁸²⁶ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, op. cit, pp.346-351.

⁸²⁷ *Ibid.*, pp.353-354.

nécessitaient donc un entretien constant⁸²⁸. Ces éloges et critiques sont intéressants, car ils mettent en valeur ce côté novateur dans la défense d'une place.

5.2.3. Le soldat face aux travaux quotidiens

Avec cette défense active de la place par les Russes aux ordres du brillant général Totleben, et le manque chronique de moyens des armées alliées pour terminer l'encerclement de la place, les combattants français et russes qui firent le siège de Sébastopol vécurent une guerre de tranchée et de terrassiers quasi quotidienne. En effet, comme nous l'évoquions plus haut dans ce chapitre, le système de rotations entre les unités avait été organisé de telle sorte que les Russes se retrouvaient en ligne tous les jours, tandis que les Français montaient en ligne tous les trois ou quatre jours. Cette récurrence, cette banalité même de la guerre de tranchées fut retranscrite par bon nombre de combattants des deux camps, et ce, quel que fût leur grade. Prenons *Les récits de Sébastopol* de Léon Tolstoï, dans « Sébastopol en décembre », le célèbre romancier décrivit en fin de chapitre la monotonie et l'organisation de la vie dans les tranchées russes sans parler du travail de terrassement effectué par les soldats, mais en soulignant la banalité de la garde aux tranchées⁸²⁹. Si nous restons dans les rangs de l'armée russe, sans parler directement des travaux, M. Venetsky fit la description de la tour Malakoff fin juillet 1855, permettant ainsi de s'imaginer l'ampleur des travaux effectués :

Dans les embrasures, sur des emplacements en bois ou des plateformes, il y avait des canons, près des canons, des boulets posés en pyramides régulières. Au milieu de la place, il y avait plusieurs poêles à charbon en briques rouges. À certains endroits, d'épaisses portes en planches étaient visibles dans les remparts qui menaient à des abris souterrains ou à des salles souterraines. Au bout de la batterie, il y avait un rempart, plus haut et plus épais que les autres ; en dessous, il y avait une cave. Tout était bien, beau, neuf, j'étais content d'avoir déjà vu la batterie, et je vis mon impression sur la tour se confirmer.⁸³⁰

V. Koltchak, quant à lui, choisit de décrire son travail quotidien dans ce même secteur de Malakoff dans le chapitre racontant son arrivée dans la ville assiégée⁸³¹. Enfin, dernier exemple de récit sur les travaux de siège, le soldat Podpalov raconta, quant à lui, la construction des

⁸²⁸ P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разсказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая , Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова, op. cit, p.48*

⁸²⁹ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol, op. cit, pp.23-32.*

⁸³⁰ M. Venetsky, *Война и пленъ (Изъ воспоминаний молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], В.м. : В. i. 1859, p.8. Texte d'origine : « Въ амбразурахъ, на деревянныхъ площадкахъ или платформахъ стояли орудія, около орудій правильными пирамидами были уложены ядра. На срединѣ площади стояло нѣсколько сложенныхъ изъ краснаго кирпича ядрокалительныхъ печей. Кое-гдѣ въ валахъ видны были толстая, досчатая двери; онѣ вели въ блиндажи или подземная комнаты. На концѣ батареи стоялъ валь, выше и толще другихъ; подъ нимъ помѣщался погребъ. Все было правильно, красиво, ново, я радовался, что уже видѣлъ батарею, и былъ убѣжденъ, что имѣю понятие уже и о Курганѣ. »

⁸³¹ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг., op. cit, pp.21-23.*

redoutes Volhynie, Selenginsk et Kamtchatka pendant l'hiver, ainsi que leur réparation sous le feu adverse⁸³². Sur les travaux au quotidien, il raconta :

Chaque nuit, nous allions travailler : soit pour réparer retranchements détruits pendant la journée, soit pour construire de nouvelles redoutes et tranchées, soit pour aller dans les trous de combat, devant notre retranchement pour observer les actions de l'incroyant. Habituellement, la nuit, il y avait beaucoup de travail : on creusait avec des pioches et des pelles, on recouvrait les fortifications de boue, on plaçait des gabions, on creusait des fossés pour les tranchées.⁸³³

Mais il s'agit ici quasi des seuls exemples de récits sur les travaux et la vie de tranchée dans l'intime des soldats du tsar, car, comme nous l'avons évoqué à plusieurs reprises, beaucoup choisirent plutôt de faire des études du siège ou d'en commenter certains événements.

Et c'est ainsi encore une fois les combattants français qui parlèrent le plus de cet aspect de la campagne. Parmi eux, le lieutenant Marie-Octave Cullet mentionna à plusieurs reprises les fastidieuses gardes de tranchées et le rythme de travail imposé à la troupe et aux officiers les encadrant. Ainsi, il écrivit à propos des travaux de siège au mois de décembre 1854 :

Le départ pour le travail du jour a lieu à quatre heures du matin, la nuit est sombre et froide. Les hommes, engourdis par le sommeil et par le froid, souffrent cruellement au réveil ; beaucoup ont les pieds douloureux, la chaussure humide et souvent gelée. La tâche des officiers qui doivent rassembler et conduire les détachements est difficile ; il faut être sourd à des plaintes souvent trop légitimes et réagir violemment contre les sentiments d'une pitié qu'on doit dominer.

Le dépôt de tranchée est le rendez-vous de toutes les corvées de travailleurs. Par ces matinées de décembre où le jour ne paraît qu'à sept heures, où la neige couvre au loin de son linceul tous les plateaux d'alentour, la marche est incertaine ; ce n'est souvent qu'après s'être égaré dans des détours inutiles, que l'officier qui conduit le détachement arrive enfin, après une heure de marche pénible et hésitante.

Le travail de jour consiste à déblayer les tranchées encombrées de neige et de boue, à réparer les épaulements, à pratiquer le long des parapets des rigoles pour l'écoulement des eaux. A cinq heures, le travail cesse, nous nous croisons, en rentrant au camp, avec les travailleurs de nuit. A cette époque du siège, le travail de jour est moins périlleux que celui de nuit, l'ennemi ne tire pas autant, et en outre les travaux s'exécutent à couvert ; mais la nuit la place redouble son feu, de nouvelles tranchées sont ouvertes à découvert ; à une distance où le tir est précis, les pertes sont nombreuses et continues.⁸³⁴

L'officier poursuivit ensuite en parlant de la fatigue des hommes et en soulignant la dangerosité de cette vie de terrassiers, chaque recoin de boyau de communication ou de tranchée pouvant prélever la vie d'un homme ou en blesser un autre⁸³⁵. Le tableau que dépeignit le baron Rebillot dans plusieurs de ses lettres n'est guère plus séduisant, puisqu'il raconta subir le froid, les intempéries et l'ennui⁸³⁶. Les exemples sont nombreux. Le lieutenant-colonel Montaudon

⁸³² Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ, loc cit.*

⁸³³ *Ibid.* Texte d'origine : « Каждую ночь мы выходили на работу: или поправлять разрушенную за день укрѣпленія, или строить новые редуты и траншеи, или же идти въ цѣпь, впереди нашихъ укрѣпленій для наблюденія за дѣйствіями непріятели. Обыкновенно ночью шла усиленная работа: стучали кирки, лопаты, носили мѣшлами землю на верь; ставили поперь укрѣпленій сплетенные изъ хвороста туры; рыли рвы для траншей. »

⁸³⁴ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient, op. cit.*, p.120.

⁸³⁵ *Ibid.*, pp.122-124.

⁸³⁶ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

ira d'ailleurs même jusqu'à titrer le quatrième chapitre de la partie de ses Mémoires consacrée à la campagne de Crimée « 2° période du siège. – Tempêtes. – Souffrances des soldats. – Les grottes et séjour dans les tranchées. – L'armée anglaise pendant l'hiver. – Attaques et combats dans les tranchées. – Constructions aux ouvrages blancs. – Nouvelles du camp – Le général Niel et la mission – Formation des zouaves de la garde »⁸³⁷. Tout est dit. Les soldats de Napoléon III ne cachèrent ainsi pas leurs souffrances, le danger et la monotonie de leur existence pendant ces périodes de travaux et de gardes. En cela, ils ne furent pas différents de leurs prédécesseurs de la campagne de Russie. L'étude de l'historienne Marie-Pierre Rey sur le désastre de 1812, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, fourmille de citations de vétérans de cette terrible campagne. Et dans ses chapitres « Retour à Smolensk » et « Le « général hiver » entre en campagne », elle montre que les hommes de la Grande Armée ainsi que leurs adversaires ne furent pas avarés d'anecdotes et de récits sur les souffrances des hommes, leurs doutes...⁸³⁸ Cependant, si ces hommes furent à même de parler de leurs souffrances, de la dangerosité de la guerre de siège et de la fatigue qu'elle généra chez eux, cela ne signifia pas pour eux de montrer leur rejet de la guerre ou leur baisse de moral. En effet, s'ils furent nombreux à parler de ces aspects les plus sombres du quotidien du soldat dans une campagne comme celle de Crimée, ils furent tout aussi nombreux à souligner l'excellent moral de la troupe malgré les difficultés. Le révérend père de Damas s'en étonna dans sa lettre du 28 janvier, en écrivant, juste après avoir décrit tous les tourments de la troupe : « Eh bien, le croiriez-vous, mon enfant, au milieu de tout cela, nos soldats ne sont pas tristes. Ils ont du courage et, loin de pleurer, le plus souvent ils rient de leurs dangers »⁸³⁹. De son côté, le sergent-major anonyme de l'infanterie de marine écrivit qu'alors que quatre-vingts kilomètres de tranchées avaient été creusés, le moral des troupes françaises ne faiblissait pas malgré les cas de congélations et de scorbut, le danger quotidien et la fatigue⁸⁴⁰. Et lorsque ce n'est pas le bon état de la troupe qui fut souligné, ce sont le courage et la résignation qui furent mis en avant, comme dans cet extrait des Mémoires de Jules-Alexandre Sanceroy :

Nous nous armions de courage et de résignation et nous étions forcés, par notre position vis-à-vis des soldats, de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de relever son moral quand ce qui arrivait souvent, il avait des mouvements de lassitude et de découragement. Les longues nuits bien tristes de l'hiver passèrent ainsi. Le mois d'avril vint ramener un peu de soleil et de gaieté. Le travail continuait

⁸³⁷ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1], op. cit.*, p.310.

⁸³⁸ Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris : Flammarion, 2012, « 9. Retour à Smolensk » pp.233-254, et « 10. Le « général hiver » entre en campagne » pp.255-280.

⁸³⁹ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris Librairie Joseph Albanel, 1866, pp.109-110.

⁸⁴⁰ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit], op.cit.*, p.55.

avec vigueur ; les batteries s'armaient en dépit du tir incessant des pièces russes qui prodiguaient leurs projectiles avec une large profusion.⁸⁴¹

Le général Cler rapporta lui aussi cette courageuse et héroïque détermination de ses zouaves face à l'hiver et à cette guerre de taupes, prenant exemple sur leurs officiers et sous-officiers⁸⁴². Côté russe, il existe des cas similaires de volonté de présenter une armée au moral solide et à l'esprit combatif toujours intact. Dans une lettre datée du 28 juin/10 juillet 1855, le jeune officier Adam Orda salua ainsi le courage et l'abnégation des défenseurs et tout particulièrement des sapeurs qui causent de grandes pertes à l'ennemi :

Je n'ai pas assez de mots pour décrire tous les exemples du dévouement de nos sapeurs, ce sont les premières personnes au monde [...] Ici c'est impossible à dire — celui-ci est plus courageux que cela — tout le monde est également courageux, prêt à tout, prêt à mourir sur place, mais punissant l'ennemi à chaque pas qu'il fait en avant, que ce soit difficile pour les Français au point que chacune de leurs avancées doit être faite dans le sang.⁸⁴³

Le général Glebov souligna dans une note publiée en 1905 l'excellent état moral de la garnison de Sébastopol, surtout après l'échec allié du 18 juin 1855 devant la tour Malakoff :

L'esprit de nos troupes est excellent. À Sébastopol, le soldat russe renaît tout simplement, devient inhabituellement intelligent et courageux.⁸⁴⁴

Cette attitude des combattants, Français comme Russes, n'est là encore pas sans rappeler leurs prédécesseurs des campagnes napoléoniennes qui, comme le souligne Natalie Petiteau, faisaient preuve de fierté en soulignant leur aptitude à supporter la misère et à ne pas être effrayés par leurs adversaires⁸⁴⁵. Et si, dans le cas des correspondances, les soldats voulurent se montrer sous leur meilleur jour face à l'adversité par pression sociale ou autocensure, dans les témoignages postérieurs, cela put aussi traduire la volonté de montrer la virilité du combattant fortement mise en valeur au XIX^e siècle, d'autant que, comme le souligne Jean-Paul Bertaud, c'est à cette période que la caserne devint un passage obligé pour devenir un homme⁸⁴⁶.

⁸⁴¹ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit, p.17

⁸⁴² Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2^e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.183-184.

⁸⁴³ Adam Orda, « Письмо севастопольца » [Lettre de Sébastopol]. In, *Русская старина* [Antiquité russe], N° 12, 1893, pp.609-614, p.613. URL : <https://runivers.ru/upload/iblock/c5e/80.pdf>. Texte d'origine : « Мнѣ недостаетъ словъ, чтобъ описать всѣ примѣры самоотверженія нашихъ саперовъ, это первые люди въ мирѣ [...] Здѣсь нельзя сказать – этотъ храбрѣе того – всѣ одинаково храбры, готовы на все, готовы умереть на мѣстѣ, но наказывать непріятели за каждый шагъ, на который онъ подается впередъ, оттого такъ трудно французамъ, что каждый шагъ впередъ долженъ быть облитъ ихъ кровью. »

⁸⁴⁴ Porfiry Glebov, « Записки П.Н. Глебова » [Notes de P.N. Glebov]. In, *Русская старина* [Antiquité russe], N° 1, 1905, pp.94-112, p. 100. URL : <https://runivers.ru/upload/iblock/806/Russkaya%20starina%20121.pdf>. Texte d'origine : « Духъ нашихъ войскъ превосходный. Въ Севастополѣ русскій солдатъ просто перерождается, — дѣлается необыкновенно ловкимъ и смѣлымъ »

⁸⁴⁵ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, Paris : Les Indes savantes, 2011, pp.45-46.

⁸⁴⁶ Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, p.175 ; Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité ». In Alain Corbin, *Histoire de la virilité vol 2 Le triomphe de la virilité : le XIX^e siècle*, Paris : Point, 2015 [2011], pp.63-79, p.63

Au côté de ces évocations assez générales sur la vie dans les tranchées de Sébastopol, l'aspect intime des travaux de siège resta bien moins développé que le récit de bataille et se retrouva souvent illustré au travers d'anecdotes et de faits marquants pour l'auteur du témoignage. L'ouverture de la première portion de tranchée fut l'un de ces événements pour ceux qui y participèrent. Le lieutenant Cullet et le sergent-major de l'infanterie de marine par exemple décrivent avec beaucoup de précision cet événement, qui marqua certainement pour eux la véritable entrée dans la guerre de siège⁸⁴⁷. Ainsi, dans une moindre mesure que pour le combat, les combattants purent utiliser ces anecdotes atypiques pour valoriser leur témoignage et pour faire ressortir le caractère inédit de cette campagne de Crimée⁸⁴⁸.

Si finalement, au vu des exemples que nous avons pu citer jusqu'à présent, nous avons pu constater de fortes disparités sur le traitement des enjeux tactiques et stratégiques du siège chez les vétérans, avec la difficulté évidente de faire ressortir un profil type du soldat-témoin, tous, qu'ils fussent généraux, officiers ou simples soldats firent l'expérience de cette guerre de taupe. Mais là encore, cette grande expérience commune fut représentée de manière différente par chacun des combattants, avec des similitudes de part et d'autre. Et, de fait, le point commun de tous ces témoignages fut surtout la prise de conscience des énormes efforts à fournir en matière de combats et de travaux pour la prise de la ville. Le docteur Félix Maynard rapporta les dires d'un zouave blessé rapatrié en France qui, vétéran du siège de Zaatcha en Algérie, commenta celui de Sébastopol de la manière suivante :

J'ai ouï dire que ceux-là même qui connaissent l'art des sièges ne peuvent se faire une idée de ce que sont nos batteries, nos tranchées et nos parallèles, cette œuvre de géants et de fourmis que nous avons exécutée, pas à pas, millimètre par millimètre, devant Sébastopol.

Je n'avais encore assisté qu'à une seule opération de ce genre dans ma carrière militaire, — le siège de Zaatcha — et quelle différence ! Je doute même que de tous les sièges modernes et anciens, depuis celui de Troie jusqu'à celui de Silistrie, l'histoire des guerres ait jamais rien raconté de pareil au siège de la seconde forteresse de l'empire russe.

Je n'ai appris à connaître les sinuosités, les détours, les labyrinthes compliqués des sillons creusés autour de la place par la pioche de nos travailleurs, qu'après les avoir maintes fois parcourus en allant aux embuscades, et longtemps étudiés chaque fois que j'étais de garde aux parallèles ou de planton

à la maison du Clocheton, ce chef-lieu de résidence du major de tranchée, ce centre d'où partent tous les ordres relatifs aux travaux, et où convergent tous les renseignements, tous les rapports arrivant des divers points d'attaque.

Mais je suis bien prétentieux d'oser dire que je connais les mailles innombrables de ce réseau qui grandit de jour en jour et emprisonnera bientôt la ville entière !

Le soldat, dans ma situation, ne peut réellement voir que ce qu'il touche des yeux. Au général en chef, lui seul, appartient la faculté d'embrasser le tout dans son ensemble ; je n'ai donc vu, je ne connais donc que les tronçons de l'œuvre ; et les tronçons qui d'heure en heure changeaient d'aspect,

⁸⁴⁷ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op.cit, pp.37-38.

⁸⁴⁸ Sönke Neitzel et Harald Wezler, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris : Gallimard, 2013, p.116.

alors que je n'étais pas encore invalide, ces tronçons seraient aujourd'hui méconnaissables pour moi ; je ne vous parlerai donc que de ce qui existait de mon temps et de ce que j'ai pu voir.⁸⁴⁹

Notons toutefois que malgré ces nombreux exemples tirés de témoignages divers, les travaux de siège ainsi que la garde de tranchées n'occupèrent pas une place centrale dans les récits. Nous pouvons au contraire les voir comme un moyen pour les auteurs de combler les périodes plus calmes du siège en dehors des combats. Car force est de constater que même les petits affrontements quotidiens occupent une place bien plus importante, étant bien souvent mêlés à ces travaux et gardes dans les témoignages.

5.3. Vie de camp, vie dans Sébastopol

Dans l'imaginaire collectif encore aujourd'hui, la guerre se résume bien souvent à une succession de combats intenses entrecoupés de moments d'attentes. Comme le souligne Hélène Puiseux en conclusion de son ouvrage *Les figures de la Guerre. Représentations et sensibilités. 1839-1996*, l'arrivée des écrans continua d'héroïser la guerre, tout en changeant l'angle d'approche, passant de l'héroïsation de la guerre à celle de la perte, pour ensuite passer à la perte de l'aspect héroïque de conflits qui n'ont plus de sens⁸⁵⁰. Mais là encore, dans de nombreux cas, c'est le combat et le courage des hommes face à la mort, la souffrance, les difficultés qui sont encore mises en avant au travers des nouveaux médias, reprenant en quelque sorte, les codes de la peinture de guerre⁸⁵¹. Cette dernière joua un rôle non négligeable dans la construction des divers romans nationaux européens, en encensant les victoires du passé. La galerie des Batailles du château de Versailles créée sous Louis-Philippe est un bon exemple de cet emploi, de cette représentation héroïque de la guerre au travers de batailles jugées comme marquantes⁸⁵². Le siège de Sébastopol ne fit pas exception, avec des peintures à la gloire des défenseurs ou des assaillants, lors de la prise de Malakoff notamment⁸⁵³.

Pourtant, à côté des combats, du service aux tranchées et des travaux de terrassement, les soldats purent aussi disposer, pendant toute la campagne, de temps de repos à l'arrière des

⁸⁴⁹ Félix Maynard, *Souvenirs d'un zouave devant Sébastopol. Volume 2*, Paris : Librairie – Nouvelle, 1855, pp.127-130.

⁸⁵⁰ Hélène Puiseux, *Les figures de la guerre. Représentation et sensibilités. 1839-1996*, Paris : Gallimard, 1997

⁸⁵¹ Nous pouvons citer un exemple que nous évoquons dans le premier chapitre de cette étude : le film *Diên Biên Phu* de Pierre Schoendoerffer brosse parfaitement cet héroïsme dans la défaite des soldats français qui se sacrifièrent pour tenir cette position.

⁸⁵² Hélène Puiseux, *Les figures de la guerre. Représentation et sensibilités. 1839-1996*, *op. cit.*, pp.28-29.

⁸⁵³ Nous pouvons mentionner le très célèbre panorama *Оборона Севастополя* [Le siège de Sébastopol] du peintre russe Franz Roubaud conservé à Sébastopol, mais aussi son équivalent français, aujourd'hui disparu, peint par Charles Langlois en 1856 après sa visite de la ville occupée par les armées alliées, décrit notamment dans les ouvrages d'Hélène Puiseux. Hélène Puiseux, *Les figures de la guerre. Représentation et sensibilités. 1839-1996*, *op. cit.*, pp.91-97.

lignes comme nous avons pu l'évoquer dans ce chapitre. Ces moments de calme firent l'objet de nombre de photos prises par l'anglais Roger Fenton ou de croquis du français Henri Durand-Brager. Car, comme le souligne Hélène Puiseux, la nature même de cette campagne, cristallisée autour de la prise de Sébastopol, permit de modifier la perception que l'on se faisait de la guerre, en poussant ces correspondants à parler de la vie quotidienne du fait de l'absence de batailles⁸⁵⁴. Et cet aspect du si  ge de Sébastopol, loin des considérations du grand public, fut raconté par plusieurs soldats français et russes dans leurs écrits. Les soldats de la Grande Armée parlèrent de ce rude quotidien dans leurs correspondances, décrivant leurs conditions de vie en campagne à leurs proches⁸⁵⁵. Ceux de Crimée ne firent pas exception en racontant leur vie dans les cantonnements, ce qui constitua l'essentiel de leur expérience de la guerre en dehors du service aux tranchées. Quant aux Mémoires, la nécessité de remplir ces longues périodes sans grands combats put inciter les vétérans à raconter cette vie de camps, comme elle poussa les correspondants de guerre à représenter la guerre au quotidien. Ainsi, dans les chapitres consacrés au siège, le lecteur put découvrir le quotidien des combattants.

5.3.1. Vie de camp et corvées

Lors de la campagne de Crimée, les combattants ne furent pas logés de manière similaire, chaque armée ayant ses propres moyens pour abriter ses hommes entre deux combats. Ainsi, cet aspect de la campagne fut bien diff  rent pour les Français, les Anglais et les Russes.

Commençons avec l'armée de Nicolas I^{er}. Au sein du corpus réuni pour cette étude, les témoignages des combattants parlèrent peu de l'organisation des cantonnements russes et des corvées données aux soldats lors de leurs périodes de repos. En effet, nous n'avons eu de cesse de le rappeler, nombre de témoignages que nous avons pu réunir se concentrent sur les grandes batailles de la campagne ou sur les combats de manière générale. De plus, comme nous l'évoquons plus haut dans ce chapitre, l'organisation du service aux tranchées par les chefs de la garnison de Sébastopol fit en sorte que les fantassins mis au repos ne semblaient pas avoir d'emplacements fis pour reprendre des forces, tandis que les artilleurs logeaient directement aux batteries dans des casemates⁸⁵⁶. Enfin, les marins avaient quant à eux leurs propres logements de temps de paix et leurs navires encore à flot pour se reposer, mais ils durent eux

⁸⁵⁴ *Ibid.*, pp.69-70.

⁸⁵⁵ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, op. cit, p.84.

⁸⁵⁶ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятил  тїю славной обороны Севастополя. Воспоминанїя Прокофїя Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol] op. cit, p.10 ; V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856] op. cit, pp.24-25.

aussi apprendre la vie de bivouac pour le service aux tranchées⁸⁵⁷. Ce système fit que la ville en elle-même devint un immense camp où civils et militaires se mêlaient comme le raconta Léon Tolstoï :

Des soldats, des marins, des officiers, des femmes, des enfants, des marchands vont et viennent. Des télégraphes défilent, chargées de foin de sacs, de tonneaux ; de temps à autre passent un officier et son cosaque à cheval, un général en drojkis. A droite, une rue est barrée par une barricade, garnie aux embrasures de petits canons, et auprès un matelot est assis, en train de fumer sa pipe. A gauche s'élève une belle maison portant des chiffres romains à son fronton, qui abrite des soldats et des civières ensanglantées, car partout se voient les traces pénibles d'un camp retranché. Votre première impression est assurément des plus désagréables : c'est un étrange mélange de l'existence des camps et de la vie urbaine : une superbe ville et un bivouac infect, un ensemble qui non seulement n'a rien de beau, mais donne l'idée d'un affreux désordre.⁸⁵⁸

Mais cette organisation ne fut valable que pour la rive sud de Sébastopol ainsi que pour Bakhtchkissaraï où se trouvait l'état-major de l'armée de secours⁸⁵⁹. En cela, l'armée russe n'innova pas en la matière, puisque les villes assiégées offrirent des spectacles similaires de civils et militaires cohabitant dans la place attaquée. À l'inverse, il semble que les soldats stationnés sur la rive nord ou dans les cantonnements des vallées de la Belbeck et de la Tchernaiïa furent contraints de loger sous tente ou dans des abris de fortune. Ainsi, Nicolas Berg, qui eut un rôle similaire à celui du baron Lecat de Bazancourt, mais auprès de l'état-major général de l'armée du sud, raconta que les bâtiments en dur sur la rive nord étaient occupés par les hôpitaux et l'état-major, tandis que le reste du camp était constitué de tentes avec un emplacement bien déterminé pour chaque régiment⁸⁶⁰. Toutefois, leurs conditions de vie sont difficiles à cerner puisque le général Totleben affirma, quant à lui, que l'armée de secours fut logée dans les villages de la région ou dans les baraques construites par les soldats eux-mêmes avec les matériaux disponibles sur place⁸⁶¹.

Cette organisation des campements par unités — régiments, brigades, divisions — prévalut aussi dans les rangs de l'armée française avec, là aussi, des infrastructures en dur réservées aux états-majors et généraux, puis les premiers baraquements en bois pour les

⁸⁵⁷ S. Gunaropulo, *Воспоминания старого моряка* [Souvenirs d'un vieux marin], Saint-Petersbourg : Typographie A.S. Sourovine, 1903, pp.21-22.

⁸⁵⁸ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, *op. cit.*, pp.10-11.

⁸⁵⁹ Le capitaine Chodasiewicz, qui stationna à Izoba sur la Belbeck à la fin septembre 1854, décrit la ville de Bakhtchissaraï comme remplie de Tatars et de soldats. Tandis que dans ses mémoires, le docteur A.A. Heinrich raconta avoir logé dans une maison en dur et fit le descriptif de l'organisation et des activités de l'armée dans cette ville. Ces deux témoignages laissent donc à penser que la ville était comme Sébastopol, un immense camp où civils et militaires se mélangeaient. Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, p.118; RG VIA F.481 Op.1 N° 64

⁸⁶⁰ Nicolas Berg, *Записки об осаде Севастополя* [Écrits à propos du siège de Sébastopol], Moscou : Kutchkovo Pole, 2016, pp.14-15.

⁸⁶¹ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 2*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, p.705. URL : https://books.google.fr/books?id=WXauugEACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

hôpitaux⁸⁶². Le docteur Lucien Baudens fit d'ailleurs la description d'un camp régimentaire modèle dans son ouvrage :

Le camp du 81ème régiment était un vrai modèle d'installation. Les tentes, très espacées, s'alignaient sur de larges rues en pierres, bordées de sapins qu'avait plantés le régiment. Elles étaient toujours ouvertes pendant le jour, et contenaient un lit de camp circulaire dont les planches articulées étaient relevées dans la journée contre les parois et se rabattaient le soir à l'heure du coucher. La plus grande propreté y régnait. Rien ne faisait défaut. On voyait même à l'entrée des décrotoirs faits de sabres brisés. Dans l'infirmerie, le régiment, avec ses seules ressources, avait improvisé cinquante lits ; des ventouses bien ménagées renouvelaient l'air, et une bonne cheminée entretenait une chaleur de 14 à 16 degrés centigrades. La visitant à l'improviste, j'y trouvai le colonel, M. de Clonard, qui présidait à une distribution d'oranges achetées pour les scorbutiques. Sous un hangar, j'ai compté trente ou quarante pièces de vin mises en réserve pour les jours de grande fatigue. Des champs d'orge, de blé, de pommes de terre, étaient ensemencés pour les besoins communs ; on avait même fabriqué au bivouac des charrues à la Dombasle ! Chaque jour, la musique du régiment faisait entendre des airs joyeux sur une belle esplanade plantée d'arbres par les soldats et ornée d'un joli café rustique. Sur le front de bandière se déployaient de petites cases en pierre ; les boîtes de légumes conservés avaient fourni la toiture et s'étaient même façonnées en tuyaux de poêle : c'étaient les cuisines des compagnies. M. de Clonard a su faire tourner au profit de son régiment les milliers de bras qui étaient à sa disposition quand la guerre les laissait inoccupés ; il a su éloigner la nostalgie et les maladies, entretenir la gaieté et la santé. Son effectif est resté presque intact.⁸⁶³

Cependant, comme il le souligna lui-même, nombre de camps étaient encore bien insalubres et peu attrayants. Les soldats parlèrent eux aussi parfois de cette insalubrité, à l'instar de Jules-Alexandre Sanceroy qui écrivit :

Il y avait une boue atroce, un sol détrempé, broyé sous le pied des chevaux, des mulets et des roues de voitures. Quelle fange affreuse, et, dans cette fange, des tentes abris, seul asile des nouveaux arrivés qui campaient sans ordre. Il s'agissait de camper ; nous avions de la boue jusqu'à la cheville, et il ne faisait pas chaud.⁸⁶⁴

Les combattants français évoquent d'ailleurs à plusieurs reprises ces tentes qui leur servirent de logis pendant presque toute la campagne. Le révérend père de Damas, par exemple, fit le descriptif dans une de ses lettres, des différentes tentes utilisées par l'armée et du mobilier que l'on pouvait y trouver :

Pour nous abriter du vent, de la pluie, de la neige et du froid, nous avons de petites tentes en toile de différentes formes et de diverses grandeurs. Les unes ont à peu près trois mètres de hauteur sur trois mètres de longueur et deux mètres largeur. Les autres sont toutes rondes ; elles sont hautes de deux mètres et s'en vont en pointe. Un grand bâton placé au milieu les soutient. Pour y entrer, on fait une fente dans l'un des côtés de la toile. Nous nous glissons à travers cette fente, et, afin d'empêcher la pluie et la neige d'y pénétrer avec nous, dès que nous sommes dedans, nous rejoignons la toile avec des courroies en cuir et des boucles. Dans cette tente, les uns ont un petit lit, une petite table, un petit banc de bois pour s'asseoir. D'autres n'ont rien du tout qu'une mauvaise natte de jonc étendue à

⁸⁶² Prenons pour exemple le camp de la 3^e division au début du siège et qui fut par la suite nommé « le camp des cailles ». Le lieutenant Cullet raconta que ce camp s'étirait sur un kilomètre de long et, était séparé de la division Forey par cinq cents mètres. Le prince Napoléon résidait à l'origine dans une maison du plateau de Chersonèse, tandis que la maison occupée par des voltigeurs du 20^e régiment d'infanterie légère fut transformée en ambulance. Les pierres sèches firent avant tout utilisées pour faire des écuries en dur, les hommes logeant sous tente. Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'Orient*, op. cit., pp.88-89.

⁸⁶³ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux, etc., etc.*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Editeurs, 1858, pp.68-69

⁸⁶⁴ Jules-Alexandre Sanceroy, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit., p.13.

terre, sur laquelle ils se couchent, s'asseyent et prennent leur repas. Votre oncle est et sera encore dans la catégorie de ces derniers jusqu'à ce qu'il lui arrive un petit lit de Constantinople.⁸⁶⁵

Le capitaine Herbé décrivit, quant à lui, la joie de ses hommes lorsque commencèrent à arriver les grandes tentes turques en lieu et place des petites tentes-abris individuelles dont ils étaient dotés jusqu'alors⁸⁶⁶. Mais les tentes ne furent pas les seuls abris à la disposition de la troupe, laquelle eut accès au fur et à mesure à des baraquements en bois — surtout après la chute de Sébastopol — et qui surtout, fit preuve d'ingéniosité en se construisant de petites huttes dès les premiers temps du siège⁸⁶⁷.

Notons que cette organisation des camps français, appliquée dès les premiers jours en Orient, eut pour conséquence que certains combattants firent le choix de présenter les cantonnements au travers de ce que nous pourrions appeler la campagne du Danube de l'année 1854 — bien que mise à part l'expédition de la Dobroudja, les opérations militaires furent le fait des armées ottomanes et russes —. Une fois la campagne de Crimée lancée, ils ne s'attardèrent guère sur cette question, privilégiant le combat et les travaux. Le sergent Jenniard, par exemple, dans son petit carnet tenu au jour le jour pendant la campagne, ou encore le sergent-major anonyme de l'infanterie de marine, firent ainsi la découverte de la vie de camp se mêlant à celle de l'Orient et de la vie en campagne⁸⁶⁸. Cela se retrouve aussi dans le témoignage du général Cler qui aborda bien plus la vie des camps dans la période précédant les combats de Crimée⁸⁶⁹.

Dans leurs cantonnements, ces hommes furent amenés à effectuer ou à superviser un certain nombre de tâches pour le bon fonctionnement du camp et la conduite des opérations. Ces corvées, ils les mentionnèrent de temps à autre au sein de leurs témoignages. Ainsi, le capitaine Chodasiewicz relata à plusieurs reprises le fait qu'il dût superviser la construction de gabions — pour la défense de Sébastopol — ou des redoutes tenues par l'armée de secours⁸⁷⁰. Mais pour les troupes stationnées dans la ville, il semble que la garde aux tranchées et les travaux de terrassement étaient tels, que les hommes n'étaient affectés à aucune corvée sur leurs

⁸⁶⁵ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit., pp.105-106.

⁸⁶⁶ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., p.157.

⁸⁶⁷ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, op. cit., pp.31-32.

⁸⁶⁸ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, Archive Privée, Monsieur Daniel A, p.28. Document consultable en annexes. cf. : Annexe n° 4 ; Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], op. cit., pp.5-6.

⁸⁶⁹ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit.

⁸⁷⁰ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit., pp.184 et 218-219.

temps de repos qui, rappelons-le, était d'une demi-journée à en croire le soldat Podpalov⁸⁷¹. Les témoignages français sont, à l'inverse, bien plus riches en détails et anecdotes sur les occupations des soldats en dehors des gardes et des travaux de siège. Les corvées qui revinrent le plus dans leurs témoignages fut celles consistant à aller chercher le ravitaillement pour la troupe ou à partir en quête de bois lorsque survint l'hiver, car l'armée en manquait. Henri Loizillon écrivit dans sa lettre du 22 février 1855, qu'il était difficile de trouver du bois de chauffage⁸⁷². Le sergent-major de l'infanterie de marine raconta, quant à lui, qu'il put voir des soldats démanteler une habitation sous le feu de l'adversaire, pour en récupérer le bois⁸⁷³. Le sergent Jenniard sembla, quant à lui, se plaindre de devoir parcourir près de 2 lieues pour les corvées de bois et de nourriture⁸⁷⁴. Le révérend père de Damas mentionna lui aussi ces corvées de bois et de logistique dans sa lettre du 28 janvier⁸⁷⁵. Au travers de ces quelques anecdotes, qui pourraient être complétées par tant d'autres, transparait un autre aspect plus morne, mais tout aussi capital que les combats. Les officiers, eux, s'affairaient à d'autres corvées propres à leur fonction : l'administration de leurs unités, comme le montre très bien le témoignage du capitaine Thoumas. Il décrit l'hiver comme la pire période du siège, se retrouvant submergé par l'administration de sa batterie et la gestion des malades⁸⁷⁶.

5.3.2. Les conditions climatiques

Si les combattants furent peu à même de parler de l'organisation de la vie de camp et des corvées dans leurs récits, un trait propre aux témoignages des combattants français fut de parler du froid et de la tempête du 14 novembre 1854. Ces derniers se virent en effet consacrer des lettres et des paragraphes entiers, voire un titre de chapitre pour certains Mémoires, montrant à quel point elle marqua les esprits. Ainsi, le second livre des souvenirs de J-P Bédarrides s'ouvre avec ce chapitre intitulé « Livre 1^{er}. L'ouragan de novembre »⁸⁷⁷. Et en ce qui concerne la tempête en elle-même, sa description très détaillée illustre bien la peur et la surprise qu'elle

⁸⁷¹ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, p.10

⁸⁷² Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, *op. cit.*, p.29.

⁸⁷³ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], *op. cit.*, p.57.

⁸⁷⁴ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, *op. cit.*, p.62.

⁸⁷⁵ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, *op. cit.*, pp.107-108.

⁸⁷⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, *op. cit.*, pp.160-169.

⁸⁷⁷ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, *op. cit.*, « Livre 1^{er}. L'ouragan de novembre », pp.3-35.

généra chez les soldats français, son témoignage étant une bonne représentation de ce que les vétérans écrivirent dans leurs témoignages d'après-guerre :

Bientôt, de Balaclava à Kamiesch, il n'y a plus debout que quelques baraques. Les ambulances ne sont pas respectées, et les blessés d'Inkermann, les malades, se sauvent en foule, éperdus, au hasard, les uns sur des béquilles, les autres en rampant. [...] Les régiment étaient dispersés, par groupes d'hommes épouvantés. On aurait dit le licenciement de l'armée d'orient, par ordre de Dieu.

Cependant l'ouragan allait nous renverser. Nous eûmes le temps de nous cramponner à la terre, et, derrière mon chef de file, je pus à grand-peine me traîner alors jusqu'au Cercle, dont la charpente résistant encore. Cet asile regorgeait de fugitifs. [...] Spectacle aussi navrant qu'au dehors ! Les planches des murs tremblaient comme des joncs. La toiture craquait ! Malheur à nous, si un coup de vent avait démoli cet unique abri du voisinage ! Nous étions là près de trente compagnons d'infortune de tout grade, la moitié au moins à demi vêtus ou en chemise, selon que le danger les avait plus ou moins vite forcés de déloger. Tous abattus, muets, un petit nombre encapuchonnés, dans des draps ou des couvertures, pareils à des pénitents. A chaque instant, des passants frappaient à la porte et imploraient l'hospitalité. On les admit tant que l'enceinte s'y prêta. Mais bientôt nous formâmes une masse de souffre-douleurs, si compacte qu'une pression égale s'exerçait contre les quatre faces de la cabane, mathématiquement pleine ; alors, quoique à regret, on refuse l'entrée aux suppliants de la rue, et l'un d'eux expira sur le seuil. [...]

D'un bout à l'autre du champ des attaques, la plupart des parapets s'étaient affaissés sur leurs fondements. La pluie diluvienne et incessante avait transformé les chemins de communication en rivières navigables. Une foule de jeunes gens, récemment arrivés de France, faisaient leur instruction, ce jour-là, au siège. La force leur manqua pour lutter contre les rigueurs de ce premier sacrifice. Ils tombèrent de lassitude, s'accroupirent, et après la retraite des eaux, on retrouva, au milieu de la vase, les cadavres de ces malheureux apprentis de la gloire. Ils furent les seules victimes.⁸⁷⁸

En effet, tous décrivent ce vent violent qui emporta hommes et matériels, rasant tout sur son passage et rendant l'armée alliée dans un état de dénuement complet⁸⁷⁹. Le sergent Jenniard décrit lui aussi, quoique plus brièvement, cette tempête, en faisant le paroxysme d'une dégradation des conditions météorologiques :

à partir de Ce Jour il pleut Continuellement, Ce qui donnent de la difficulté, dans L'actiité de nos travaux, le 12 le temp devient Deplus en plus froid et Continue le 13 — mais le 14 une tempête phénoménal C'est élevée avec tant de Violence, Quel Causait de funeste désastre dans L'armée presque demoralisée sous une Couche de Verglas pressée par la violence d'un vent Glacial il était impossible de résister plus Longtemps à ce fléau qui Culbutait toute les tantes, ranversais les marmite et faisais fuir les Cuisiniers éperdu laissant forcément rouler la Viande et le Bouillon à L'emplacement des Cendres que le Vent avais élevé en lair à vec fureur. de toute par Lon apercevait les soldats Courrir après leur fourniture, pendant que d'autre plus faible de Caractère Jémissait sous leur frêle habitation inondée d'eau qui leur ruisselle sous le Corps – Cependant le 15 l'ouragant à cessé et quelque flocons de neige ont radouci le temps, des râtions d'eau de vie et de vin ont fais oublier Le reste.....⁸⁸⁰

Et le sergent-major de l'infanterie de marine en vint même à comparer cette tempête aux cyclones qu'il avait connus lors de son séjour sur l'île de la Réunion⁸⁸¹. Les dégâts subis par la flotte furent eux aussi mentionnés. Le capitaine Herbé put ainsi écrire dans sa lettre du

⁸⁷⁸ *Ibid.*, pp.25-26.

⁸⁷⁹ Pour exemples : Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]/Général Montaudon*, op. cit, p.202 ; Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit, pp.144-146 ; Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, op. cit, pp.110-114.

⁸⁸⁰ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, op. cit, pp.56-57. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁸⁸¹ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, op. cit, p.54.

17 novembre 1854 : « En mer, les pertes furent plus sérieuses, vingt navires français ou anglais chargés de vivres, jetés à la côte, se brisèrent sur les rochers ; des navires à vapeur subirent le même sort, et enfin les bâtiments de guerre éprouvèrent de grosses avaries »⁸⁸². Les marins furent d'ailleurs tout aussi marqués par cet ouragan dont les traces furent visibles longtemps après. Ainsi, Léopold Pallu écrivit que lors du départ en mer du *Napoléon* le 4 avril 1855, les épaves du *Pluton* et de l'*Henri IV* étaient toujours bien visibles⁸⁸³. Ce dernier abritait d'ailleurs le matelot Coureur, capitaine d'armes, magasinier et maître fourrier à Eupatoria, et encore quarante marins le 23 mars 1855⁸⁸⁴. Ces différents exemples font écho à l'impact qu'eut la tempête du 14 novembre 1854 sur les autorités politiques et militaires, Napoléon III ordonnant la création « d'un réseau d'observations météorologiques » sous l'impulsion d'Urbain Le Verrier⁸⁸⁵. À l'inverse, au sein du corpus de témoignages russes, seul le général Totleben mentionna l'ouragan et détailla surtout les pertes causées par celui-ci aux armées alliées, dont le naufrage de l'*Henri IV*. Et, de fait, si l'on suit son récit, les Russes furent de fait peu affectés par cette tempête qui inonda certes les tranchées et les trous d'obus, mais n'impacta pas outre mesure les conditions de vie des défenseurs⁸⁸⁶.

Lorsque les combattants français abordèrent la question des corvées ou des gardes de tranchées à l'hiver 1854-1855, les anecdotes autour du service les amenèrent à parler abondamment du froid. Le sergent Eckenfelder, qui débarqua en Crimée fin février 1855, écrivit : « Comme la terre de Crimée me parut triste ! Elle était couverte de deux pieds de neige. Partout on trouvait des animaux gelés. Ceux qui vivaient étaient d'une maigreur squelettique »⁸⁸⁷. Avant de poursuivre un peu plus loin :

Puis chaque jours et chaque nuit se répétèrent et furent marquées d'un combat Chaque nuit nous apportait de nouvelles souffrances : froid, neige, pluie, feu. Tous les éléments semblaient se déchaîner et se liguier contre nous.⁸⁸⁸

Le soldat Le Saint écrivit quant à lui qu'il devait tenir les tranchées sous le feu adverse, les pieds dans la boue et la neige sous un « vent glacial », pour ensuite n'avoir pour seul abri que des tentes voire des baraquements en bois⁸⁸⁹. Dans son ouvrage publiant la correspondance de

⁸⁸² Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, p.143

⁸⁸³ Léopold Constantin Pallu, *Six mois à Eupatoria (souvenirs d'un marin)*, Paris : Alexandre Cadot Éditeur, 1857, pp.4-5.

⁸⁸⁴ SHD MV 130 GG² 1 Régley

⁸⁸⁵ Pierre Bessemoulin « Les tempêtes en France ». In *Annales des Mines*, août 2002, pp.10-14, p.10 ; Fabien Locher, *Le savant et la tempête. Etudier l'atmosphère et prévoir le temps au XIXe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008, pp.38-41.

⁸⁸⁶ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 2*, op. cit, pp.504-506.

⁸⁸⁷ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

⁸⁸⁸ *Ibid.* Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

⁸⁸⁹ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères, 1867, pp.56-57.

son ami le capitaine Pruvost, Alfred Cuvillier fit lui aussi le récit des malheurs liés au froid qui tombèrent sur les combattants français, racontant même que le prince Menchikov comptait sur l'hiver pour affaiblir les Alliés⁸⁹⁰. Enfin, dans une lettre datée du 1^{er} mars 1855 et destinée à un certain Grisey, conservée aux archives de la Défense, son auteur écrit : « Pour la première fois, une chaleur de plus de douze degrés, nous a permis d'espérer que nous n'aurions pas comme en 1812 ! la triste perspective de nous voir enterrer sous la neige »⁸⁹¹. Tous ces exemples soulignent à quel point l'hiver marqua les combattants français, tandis que les deux derniers laissent entendre que la campagne de Russie restait encore bien présente dans les mémoires. En effet, comme le montrent les études respectives de Jacques-Olivier Boudon et de Marie-Pierre Rey sur la campagne de 1812, les combattants n'avaient pas été avares de détails sur les horreurs et souffrances vécues lors de cette terrible retraite⁸⁹². Ce souvenir encore très vivace put donc ainsi expliquer ce besoin des combattants de la campagne de Crimée de parler du froid qu'ils eurent à subir, là où leurs homologues russes n'en firent pas mention. Car, comme leurs prédécesseurs de 1812, les Français de 1854 notèrent la baisse drastique des températures.

Mais là où les soldats de la Grande Armée subirent le terrible hiver russe dans une lente retraite et sans pouvoir véritablement lutter contre le froid, leurs successeurs de la campagne de Crimée s'attachèrent dans leurs témoignages, à montrer toute l'ingéniosité à laquelle ils s'employèrent à se prémunir de ce froid qui les accablait tant. L'un raconta, dans une lettre adressée à son professeur, qu'il avait tout fait pour avoir le meilleur confort possible dans sa tente en se dotant d'une cheminée et en s'appliquant à ramasser chaque jour du « charbon de terre »⁸⁹³. Le capitaine Herbé se félicita d'avoir de quoi affronter cette terrible situation :

Les officiers sont, au camp, mieux partagés que les soldats sous le rapport du couchage et de la nourriture ; chacun d'eux a une tente formée de plusieurs petites tentes de troupes ; ces tentes sont basses, on ne peut s'y tenir qu'assis ou couché, mais le sol, moins battu, est moins détrempé, et chaque officier s'ingéniant, a pu trouver un peu de foin ou un peu de paille ; de plus, chacun d'eux a un sac en peau de mouton et une ou deux couvertures ; on peut donc dormir sans trop souffrir du froid. double ration, et leur solde leur permet d'y ajouter quelques boîtes de conserves qu'on trouve à Kamiesch.

Il est bien évident qu'une cahute et un ordinaire de charbonnier seraient très-préférables, mais on n'a pas le choix.

Pour mon compte, je suis le plus heureux de tous ; j'ai ma tente personnelle dans laquelle je me tiens debout, et dans laquelle, en mon absence, mon brave Caquineau fait sécher mon linge ; j'ai une vraie paillasse, faite de toile et de paille d'emballage que j'ai pu acheter ; je ne fais pas d'économies sur mes vivres ; de plus j'ai un tabouret pour m'asseoir et une petite table pliante pour vous écrire ; ma gourde est toujours remplie pour les cas d'imprévus ; enfin j'ai mon sac en peau de mouton, deux

⁸⁹⁰ Alfred Cuvillier, *Le Capitaine Pruvost, quelques traits de sa vie, souvenirs de la guerre de Crimée*, Lille : L. Lefort, Imprimeur-Editeur, 1860, p.93.

⁸⁹¹ SHD GR 1 KT 579 Fond Grisey

⁸⁹² Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, Paris : Armand Colin, 2012, pp.196-206 ; Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, op. cit, pp.254-257 et 282-285.

⁸⁹³ SHD GR 1 KT 478 1 Fond de Salles.

couvertures et deux paires de grosses bottes prises, contre remboursement, dans un régiment d'artillerie ; avec tout cela, et même au-dessus de tout cela, j'ai l'amour du métier...⁸⁹⁴

Au travers de cette débrouillardise mise en avant par les combattants, nous pouvons retrouver un trait des témoignages étudiés pour les guerres du Premier Empire notamment. Marie-Pierre Rey parle ainsi de « l'ingéniosité » et de « la débrouillardise individuelle » des soldats de la Grande Armée en 1812 illustrées par le témoignage du colonel Griois⁸⁹⁵ ; Oleg Sokholov souligne l'application de la troupe à aménager au mieux son bivouac, surtout si elle était amenée à y rester un certain temps, pour se reposer dans les meilleures conditions possibles⁸⁹⁶. Et, comme pour la campagne de 1812, le froid subi par les soldats de la campagne de Crimée les amena à parler d'un élément crucial dans toute campagne militaire : le ravitaillement.

5.3.3. La question du ravitaillement

Dans son intermède « Ravitaillement et logistique » de son *Histoire de la guerre*, John Keegan souligne au travers de multiples exemples le rôle capital joué par la chaîne logistique et le ravitaillement des armées lors des campagnes militaires⁸⁹⁷. Les combattants, du simple soldat au général, sont conscients de cette importance et, en campagne, la hiérarchie cherche toujours à assurer un flux constant de provisions de bouche et de munitions à la troupe. Et si l'on prend le cas de l'armée française, celle-ci créa en 1817 un service d'intendance pour prendre en charge cette chaîne logistique⁸⁹⁸. Mais comme nombre d'armées européennes de cette époque, l'armée française et son homologue russe comptaient alors encore beaucoup sur les ressources locales pour satisfaire au moins les besoins en nourriture de leurs hommes, comme le souligne Jacques Frémeaux⁸⁹⁹.

Menée en périphérie de l'Empire russe et bien éloignée des bases de ravitaillement de tous les belligérants, la campagne de Crimée mit à rude épreuve les chaînes logistiques françaises, britanniques et russes, d'autant plus que le long siège imprévu de Sébastopol nécessita des ressources non envisagées par tous les protagonistes. Cet ensemble de paramètres fit que nombre de soldats français furent très sensibles à ces questions de ravitaillement et les abordèrent à plusieurs reprises dans leurs témoignages, qu'il s'agisse de correspondances ou de

⁸⁹⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.148-149.

⁸⁹⁵ Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, op. cit, p.219.

⁸⁹⁶ Oleg Sokolov, *L'armée de Napoléon*, Saint-Germain-en-Laye : Editions Commios, Marcel Tache, 2003, p.308.

⁸⁹⁷ John Keegan, *Histoire de la guerre : néolithique à la guerre du Golfe*, « Intermède. Ravitaillement et logistique » pp.461-482

⁸⁹⁸ André Corvisier (dir. Collection) et Jean Delmas (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, op. cit, p.501.

⁸⁹⁹ Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris : CNRS Editions, 2010, pp.255-256.

lettres. Dans sa correspondance, le général de Wimpffen se montra très soucieux quant à la question d'établir un stock de fournitures en baie de Kamiesh début novembre 1854 :

L'hiver commence à nous faire sentir ses rigueurs ; il faut qu'aujourd'hui on s'occupe de procurer à l'armée des abris, dont semblent manquer les Russes. Nos petites tentes d'Afrique sont insuffisantes ; il est indispensable d'en faire venir de grandes qui, restant en place, donneront à nos soldats un terrain toujours sec pour se coucher, malgré la pluie et les neiges. Quelques vêtements d'hiver sont arrivés ; je pense qu'un nombre suffisant pour toute l'armée ne tardera point à être distribué, car ceux que nous portons sont généralement fait d'un drap trop léger. Enfin, il devient nécessaire de créer sur la plage, à portée de notre quartier général, un approvisionnement d'un mois car au moins, car il va devenir impossible à notre flotte de séjourner indéfiniment près de nous.

Si j'en crois les renseignements qui m'ont été donnés les chefs d'escadre des deux flottes, ont émus l'opinion qu'il serait dangereux d'hiverner à la Katcha et qu'il fallait même se retirer dans le Bosphore afin de se mettre à l'abri des tempêtes qui règnent, dans cette saison, sur la mer Noire. Si les mesures que je vous indique plus haut sont toutes prises, nous aurons peu à nous inquiéter de la présence de la flotte, parce que notre armée est trop belle pour pouvoir supposer un revers rendant sa présence immédiatement nécessaire.⁹⁰⁰

La peur de manquer se retrouve d'ailleurs dans certains témoignages traitant de l'hiver 1854-1855. Le capitaine Fay raconta ainsi que le mauvais temps rendait extrêmement pénible et difficile le ravitaillement du corps d'observation qui n'arrivait pas à réunir un stock de plus de dix jours de provisions⁹⁰¹. Ce portrait plutôt sombre de la situation est repris par Alain Gouttman dans son étude, lorsqu'il décrit une intendance volontaire, mais ne pouvant satisfaire totalement la demande des troupiers, notamment en légumes et fruits frais ainsi qu'en bois⁹⁰².

Pourtant, dans la majorité des témoignages, les combattants français brossèrent un portrait bien différent de la situation. Ainsi, les correspondances mettent en avant la satisfaction des hommes quant à leur dotation en vêtements et nourritures. Le capitaine Herbé écrivit dans sa lettre du 20 novembre, que la distribution de vivres était régulière et qu'il était toujours possible d'utiliser les provisions de réserve en cas d'imprévu⁹⁰³. Charles Bocher souligna, l'abondance qui régnait à la table de l'état-major général, où les officiers pouvaient se régaler de porto et de bœuf fumé⁹⁰⁴. Le sergent Jenniard écrivit que, dès le 18 novembre, vêtements chauds, peaux de mouton et capotes « criméennes » avaient été distribués, leur permettant d'améliorer leurs conditions de vie et de se préparer à tenir la tranchée pendant l'hiver⁹⁰⁵. Quant à Henri Loizillon, il fit le détail d'un repas entre officiers comprenant des achats personnels et du ravitaillement donné par l'intendance :

⁹⁰⁰ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, op. cit., p.58.

⁹⁰¹ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —*, op. cit., pp.168-169.

⁹⁰² Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit., p.285.

⁹⁰³ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., p.145.

⁹⁰⁴ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, op. cit., p.22.

⁹⁰⁵ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, op. cit., p.58.

Pour vous donner une idée de nos repas, je vous envoie le menu de notre déjeuner de ce matin. Des rognons, des pommes de terre au lard, du bœuf rémoulade, des conserves de saumon, du fromage, du vin ordinaire et, au dessert, un verre de vin de Bordeaux.

Les dîners sont tout aussi beaux : d'après cela vous jugerez que nous ne sommes pas à plaindre ; je trouve même que nous vivons beaucoup trop bien, et je crains fort que les provisions que nous avons achetées quatre cents francs, à Constantinople, ne soient bientôt usées. Néanmoins, comme nous sommes six, le lieutenant-colonel, chef d'état-major, le sous-intendant, le chef d'escadron, les deux capitaines d'état-major et le capitaine de gendarmerie, et que l'on paye au prorata des appointements, il est à présumer que la pension, pour moi, ira de cinquante à soixante francs. Le principe du chef d'état-major est de se bien nourrir, afin de n'être pas malade, et en cela il a parfaitement raison.⁹⁰⁶

Il serait alors légitime de supposer qu'il s'agissait pour ces hommes de rassurer leurs parents et amis sur leur sort en Crimée. Pourtant, les témoignages d'après-guerre soulignèrent eux aussi le fait que l'armée ne manqua pas de nourriture, que ce soit grâce à l'intendance, mais aussi et surtout grâce aux marchands venus s'installer en baie de Kamiesch qui vendaient des denrées au prix fort. Le capitaine Thoumas raconta ainsi qu'il préférerait acheter des moutons à cinq francs la livre plutôt que de manger les bœufs et le lard fournis par l'Intendance que seuls les soldats mangeaient⁹⁰⁷. Ce choix de montrer que l'armée ne manqua pas de nourriture même si elle ne fut pas de première fraîcheur est intéressant, car il s'agit très certainement d'une volonté pour ces hommes de cacher ce qui fut la réalité. En effet, Lucien Baudens fit un constat tout autre : il souligna l'ampleur de l'épidémie de scorbut ralentie seulement un temps par la consommation de pissenlit et dénonça le manque d'attention portée par les officiers à la question de la nourriture⁹⁰⁸. Il nota d'ailleurs que ce problème de scorbut toucha même les unités stationnées en France⁹⁰⁹.

Mais les combattants ne résumèrent pas la question du ravitaillement à l'approvisionnement en nourriture. En effet, ils soulignèrent à plusieurs reprises la pénurie de bois qui les fit cruellement souffrir.

Comme c'est à grand'peine qu'on trouve du bois pour faire cuire les aliments, il n'est jamais possible de faire sécher les effets que l'on porte ; nous avons bien quelques broussailles et quelques taillis à notre arrivée, aujourd'hui nous n'en avons plus que les racines, et il faut creuser le sol pour les trouver ; aussi on ne perd pas le plus petit tison ; nous manquerons de bois si la campagne se prolonge, et la flotte sera obligée d'aller en chercher à Varna.⁹¹⁰

Écrivait par exemple le capitaine Herbé le 20 novembre 1855. Le lieutenant-colonel Lebrun pointa lui aussi le manque de bois fourni par l'Intendance qui suffisait à peine à faire la cuisine,

⁹⁰⁶ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, *op. cit.*, p.30.

⁹⁰⁷ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, *op. cit.*, pp.169-170.

⁹⁰⁸ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, *op. cit.*, pp.46-49.

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p.55.

⁹¹⁰ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, p.145.

contraignant les soldats à de longues marches pour ne rapporter que quelques kilos de bois⁹¹¹. Et, à en croire le capitaine Thoumas⁹¹², ce ne fut qu'à partir du mois de mars que l'armée parvint à résoudre le problème de bois de chauffage. Ce manque de bois au plus fort de l'hiver explique sans doute l'importance conférée à l'arrivée d'effets chauds et de nourriture par les combattants français. Le témoignage du soldat Le Saint en est un bon exemple :

Au commencement du mois de janvier 1855, le temps était des plus mauvais. Les travaux du siège ne se poursuivaient pas moins, et ils se consolidaient de jour en jour. Les deux armées s'aidaient mutuellement. Nous recevions déjà une partie des objets envoyés de France, et nous supportons aussi plus facilement le froid et surtout la pluie, qui nous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Des souscriptions avaient été ouvertes sur tous les points du territoire, et l'on pouvait envoyer en Crimée du linge, de la charpie, des gilets de flanelle, des bas de laine, du sucre, du café, du tabac. Sous le rapport de l'ordinaire, nous ne nous plaignions pas : notre nourriture se composait assez souvent de soupe et de viande, de lard salé, de pommes de terre et de haricots ; nous ne manquions que de bois de chauffage. Ce qu'il nous fallait, c'était la température du printemps et l'occasion de rencontrer des Russes. En attendant ce moment si désiré, on continuait d'ouvrir la tranchée avec courage ; le 15 janvier, on était arrivé à une petite distance des murs.⁹¹³

La perception de ce matériel, qui soulagea les troupes déjà présentes en Crimée depuis le début des opérations, semble avoir aussi marqué certains combattants arrivés dans la péninsule au plus fort de l'hiver. Le sergent Eckenfelder se souvint par exemple, avoir reçu à son arrivée à Kamiesch en plus de ses quatre-vingts cartouches : une capote criméenne, une chéchia, des guêtres en peau de mouton, des gants, des bas et des sabots⁹¹⁴.

Mais, contrairement aux conditions climatiques, les soldats français ne furent pas les seuls à parler de ravitaillement, car quelques-uns de leurs adversaires abordèrent eux aussi cette question. Au premier abord, rien ne pourrait permettre de supposer que l'armée russe en Crimée put avoir des difficultés logistiques. La logique voudrait en effet qu'opérant sur son propre territoire, l'armée impériale disposât d'un réseau de magasins et de routes permettant d'approvisionner facilement Sébastopol, principale base navale de la région. Et à lire le général Totleben notamment, l'armée n'eut en effet pas de graves problèmes de ravitaillement, non pas grâce à une chaîne logistique performante, mais plutôt du fait de la prévoyance de certains chefs militaires qui firent préparer des stocks. En effet, dans son chapitre consacré à la prise de Kertch par les alliés, l'officier du génie se permit d'écrire :

Quant à l'intention des alliés d'essayer de priver d'approvisionnement notre armée de Sébastopol, nous avons déjà vu, dans la première partie de cet ouvrage, que l'armée de Crimée avait été pourvue d'avance, en 1854, de tous les approvisionnements nécessaires pour toute l'année 1855. Les provisions de blé appartenant à des particuliers et qui se trouvaient dans les ports de la mer d'Azov ne pouvaient être de grande importance pour l'armée de Crimée, car ce blé ayant été destiné dans l'origine à l'exportation pour l'étranger était encore en grains et les moulins manquaient pour le convertir en farine.

⁹¹¹ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit., p.18.

⁹¹² Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit., p.174.

⁹¹³ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, op. cit., pp.57-58.

⁹¹⁴ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

On voit que l'entrée des flottes des alliées dans la mer d'Azow n'entraîna aucun manque de provisions pour notre armée de Crimée. Cependant la couronne et surtout les particuliers supportèrent des pertes assez importantes tant en argent qu'en denrées de consommation dans tous les endroits bombardés par les alliés.⁹¹⁵

Cet optimisme affiché dans son étude de la campagne destinée à l'empereur Alexandre lui permet ainsi d'affirmer implicitement que l'armée ne souffrit pas de pénuries et ferait relativiser les conclusions d'Alain Gouttman ou de Clive Ponting sur cette expédition⁹¹⁶. Pourtant, dans le dernier chapitre de la seconde partie du premier volume de son ouvrage, dans lequel il pointa du doigt toutes les difficultés logistiques rencontrées par les armées alliées, il admit certains manques dans l'organisation de la chaîne logistique de l'armée russe. Ainsi, il confessa le manque de baraquements et abris pour l'armée de secours⁹¹⁷, avant de poursuivre :

[...] mais par contre, en ce qui concerne l'approvisionnement et les vivres, la situation de notre armée était beaucoup moins favorable.

Si les alliés trouvaient des difficultés à effectuer des ports de débarquement le transport des vivres dans leurs camps, et souffraient parfois ainsi de la privation de divers objets d'approvisionnements, on peut juger à quel degré nous ressentions ces mêmes difficultés ; car si nous pûmes en triompher ce ne fut que grâce aux efforts combinés des administrations militaire et civile, et à l'empressement avec lequel le peuple russe se montra prêt à tous les sacrifices pour soutenir la guerre.⁹¹⁸

Suite à cela, le général du génie s'évertua à rappeler que la Crimée ne disposait alors que de très peu de ressources, obligeant la direction militaire à faire venir du ravitaillement depuis d'autres provinces de l'empire même en temps de paix. Il rappela par ailleurs que les communications navales qui généraient l'essentiel du trafic avaient été coupées par l'arrivée des flottes alliées et que le système des postes terrestres se trouvait en piteux état lorsque la campagne débuta. Et que ce fut donc grâce à la prévoyance du prince Menchikov que, dès 1853, des stocks furent faits à travers toute la péninsule pour se prémunir d'une quelconque pénurie⁹¹⁹. Enfin, après avoir présenté tous les efforts logistiques effectués par le train, le baron conclut que des erreurs avaient bien été commises par une administration montée rapidement pour gérer le ravitaillement d'une grande armée, et ce jusqu'à la fin décembre 1854, période où le tout fut rationalisé sous la direction du colonel Wunsch⁹²⁰.

⁹¹⁵ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, Saint-Petersbourg : Imprimerie Nekludow 1870, GoogleBooks, p295. URL : https://books.google.ru/books?id=mhZEAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Totleben&hl=ru&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Totleben&f=false

⁹¹⁶ Alain Gouttman parle de destruction importante d'approvisionnement de blé et de farine, tandis que Clive Ponting indique que 330 000 pounds de farine et 300 000 pounds de grain furent détruits, tout comme 1 000 000 de pounds de pain noir et 132 000 pounds de viande salée. Soit respectivement environ : 150 tonnes de farine ; 136 tonnes de grain, 453,5 tonnes de pain noir et 60 tonnes de viande salée. Il note toutefois que selon un témoin, les Russes parvinrent à réorganiser une chaîne logistique entre Simféropol et Perekop mais les obligeant à mobiliser 34 000 hommes pour sa protection. Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.311 ; Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, op. cit, p.268.

⁹¹⁷ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 2*, op. cit, p.705.

⁹¹⁸ *Ibid.*, p.706.

⁹¹⁹ *Ibid.*, p.706-713.

⁹²⁰ *Ibid.*, p.721.

Mais si le général Totleben resta toutefois optimiste quant à la qualité de l'approvisionnement des troupes en Crimée, deux témoignages contredisent en quelque sorte cette présentation plutôt positive des faits. En effet, le docteur Hubbeneth qui, avec Nicolas Pirogov, fut envoyé en Crimée pour venir en aide au service de santé impérial, se plaignit à plusieurs reprises du manque de matériel médical, dénonçant la très mauvaise gestion des stocks par l'administration :

Tous ces obstacles déjà si graves pour la fourniture des munitions de guerre et de vivres destinés à l'armée, devenaient plus accablants encore pour l'approvisionnement du matériel sanitaire indispensable aux hôpitaux, ainsi que pour le transport des malades. Un autre inconvénient paralysait aussi la mise à exécution de quelques mesures nécessaires — c'était le formalisme bureaucratique qui enlaçait de ses inextricables réseaux l'administration de l'intendance, celle du département médical et même de l'état-major du commandant en chef. Quelques personnes étaient convaincues qu'il suffisait de mettre l'état-major au grand complet pour faciliter la tâche du prince Gortchakow ; mais en réalité cet état-major au lieu d'aplanir les difficultés ne faisait qu'en susciter de nouvelles. La bureaucratie empêtrée hiérarchiquement dans ses rouages, et ses innombrables ramifications englobait le service entier des fournitures de l'armée et rendait tout succès illusoire. Dans ces temps si pénibles de guerre acharnée, on ne cessait d'échanger continuellement de volumineuses correspondances sur différents projets, dispositions et mesures à adopter. Toutes ces élucubrations et ces projets restèrent naturellement lettre morte. Amélioration des localités affectées au service des malades, perfectionnement du système des lits, organisations des séchoirs, tels étaient les objets mis sans cesse à l'étude dans des rapports aussi arides que multipliés, et auxquels on ne donna jamais suite. Ce système bureaucratique de griffonnage infructueux et sans fin ne tendait à rien moins qu'à réduire les malades à la nourriture exclusive du papier ; il eut, en effet, un moment, où dans quelques-uns des hôpitaux, les correspondances officielles de la chancellerie, échangées avec les différentes instances administratives, remplacèrent toute espèce d'approvisionnement pour les malades.⁹²¹

Et si dans cet extrait, rien n'indique que l'armée russe manqua de matériel, il s'agit là d'une critique violente du travail de l'intendance. De son côté, le capitaine Chodasiewicz écrit que sa brigade subit des pénuries de ravitaillement au cours de l'hiver 1854-1855, avec des hommes n'ayant que des biscuits pour s'alimenter au cours du mois de décembre. En janvier, ils n'eurent que de la kasha — bouillie de céréales au gras de porc. Et il dénonça le fait qu'au lieu de chercher des solutions, les officiers ordonnèrent à leurs hommes de mentir sur leurs conditions lorsqu'un général vint les inspecter⁹²². Ces deux témoignages peuvent ainsi laisser penser qu'il y eut bel et bien des pénuries cachées par la hiérarchie et l'intendance russes aux plus hautes instances de commandement. Cette affirmation est d'autant plus juste du fait par exemple, que la Russie eut besoin de se fournir en matériel auprès d'autres nations pour subvenir à ses besoins, en poudre notamment⁹²³.

Ce que nous montrent ces témoignages français et russes sur la question du ravitaillement est qu'une conclusion commune aux deux armées peut être tirée de cette

⁹²¹ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : Б.И., 1870, pp.60-61.

⁹²² Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit., pp.234-238.

⁹²³ AVPRI F. 133 Канцелерия [Chancellerie] 1855 469 85.

campagne : Français comme Russes subirent les contrecoups d'une faiblesse logistique inhérente à leurs armées respectives. Du côté français, on ne peut que constater l'impréparation totale de l'Intendance à devoir organiser une chaîne logistique pour une guerre longue. Tandis que du côté russe, cette Intendance commit plusieurs erreurs dans la gestion des stocks et l'approvisionnement des troupes, erreurs qu'elle chercha à cacher aux yeux des chefs. Et il est intéressant de noter qu'un parallèle est tentant avec d'autres campagnes. Ainsi, l'impréparation de l'armée française de Crimée à mener une campagne hivernale en Russie n'est pas sans rappeler 1812, que les soldats compensèrent par le pillage, mais sans pour autant véritablement se préparer à affronter le froid⁹²⁴. Ce fut grâce aux dons des particuliers et à la réactivité des autorités militaires et politiques certes, mais surtout grâce à la flotte, que les soldats purent affronter l'hiver en Crimée là où leurs prédécesseurs en vinrent à périr par le froid⁹²⁵. Henri Loizillon pointa, d'ailleurs, cette réussite logistique de l'armée française en la comparant avec 1812⁹²⁶. Tandis qu'en 1870 les troupes levées par la République furent touchées de plein fouet par le délitement de la chaîne logistique, consécutive à la désorganisation totale de l'armée après les désastres de Metz et Sedan⁹²⁷. Côté russe, la pénurie décrite par le capitaine Chodasiewicz et le professeur Hubbeneth ne sont pas sans rappeler, sans toutefois l'égaliser, l'état de misère des soldats russes de la Première Guerre mondiale, du fait d'une chaîne logistique défaillante⁹²⁸. Ces parallèles tendent ainsi à confirmer les propos de Jacques Frémeaux que nous évoquions plus haut : la logistique fut le point faible des armées européennes au XIX^e siècle et même au-delà.

5.3.4. Se divertir en campagne

Si pour nombre de combattants, raconter la vie de camp fut un moyen pour eux de parler des souffrances, du ravitaillement et des corvées uniquement, certains en profitèrent pour présenter à leurs lecteurs les moyens qu'ils avaient pu avoir en Crimée pour se divertir pendant ces longues phases d'attente. Glissées çà et là, ces anecdotes sur les pratiques culturelles des combattants de la campagne de Crimée renforcent l'aspect humain de ces professionnels de la guerre, permettant de les sortir du cadre du combat. « Sébastopol en décembre » plonge ainsi

⁹²⁴ Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, op. cit., pp.182-184.

⁹²⁵ William Serman et Jean-Paul Bertaud, *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, France : Fayard, 1998, pp.343 et 347-348.

⁹²⁶ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit., pp.237-238.

⁹²⁷ Hervé Drévilion et Olivier Wiewiorka, *Histoire militaire de la France. II, De 1870 à nos jours*, Paris : Perrin, Ministère des Armées, 2018, pp.44-45.

⁹²⁸ Alexandre Sumpf, *La Grande Guerre oubliée. Russie, 1914-1918*, Paris : Perrin, 2017, pp.92-95.

son lecteur dans le quotidien du soldat en décrivant, outre des hommes affairés à leurs corvées, des hommes en train de fumer, se promener dans les rues de Sébastopol assiégée⁹²⁹. Indépendamment de la promenade et du tabagisme, les combattants russes lisaient pour s'occuper individuellement comme le raconta Andreï Ershov :

Je ne voulais pas dormir et j'ai été très heureux quand j'ai vu un livre jaillissant de sous l'oreiller — l'un des magazines modernes. Les officiers de la garnison de Sébastopol, en particulier les marins et les artilleurs, lisent beaucoup et suivent l'actualité de la littérature. Tous les magazines et journaux étaient faciles d'accès dans la ville.⁹³⁰

Les combattants s'adonnèrent eux aussi à ces plaisirs simples, que ce soit par la lecture des journaux ou des lettres envoyées par leurs proches. La correspondance joua en effet un rôle essentiel dans le maintien du moral de la troupe comme le laisse par exemple entendre le baron Rebillot :

Quand le froid fait trembler mes membres, quand la pluie traverse le mince abri qui me couvre, aux heures de trouble et d'ennui, je relis ces charmantes lettres, et je songe qu'il y a quelque part loin bien loin de moi une maison hospitalière où Dieu me fera la grâce de me ramener un jour pour y retrouver le bien le plus précieux de ce monde, la véritable amitié et je remercie la providence.⁹³¹

Il s'agit alors pour ces hommes de s'évader du quotidien en laissant leur esprit divaguer au gré des souvenirs du pays, fonction première de la correspondance de guerre⁹³².

Au côté de ces activités plutôt solitaires, les combattants français et russes pratiquèrent des activités de groupe pour échapper au dur quotidien de la guerre, notamment la fréquentation des débits de boisson. Les soldats russes profitèrent ainsi des cafés et restaurants de Sébastopol assiégée, et ce, même s'il y eut des restrictions d'accès à certaines périodes comme le laisse entendre le capitaine Chodasiewicz, qui raconta que la vente d'alcool avait été interdite dans Sébastopol le 21 septembre 1854 à la suite de quelques heurts⁹³³. Sur la rive nord, le cantonnement d'une partie des troupes attira par ailleurs des marchands ambulants qui ouvrirent magasins, hôtels et restaurants pour le bonheur des combattants. Nicolas Berg raconta ainsi avoir fréquenté une tente appelée « hôtel Odessa » dans laquelle les soldats pouvaient se restaurer et boire le thé⁹³⁴. Enfin, si l'on en croit le général Cler, la garnison de Sébastopol put

⁹²⁹ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, *op. cit.*, pp.8-9.

⁹³⁰ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, p.45. Texte d'origine : « Мне не хотелось спать, и я очень обрадовался, когда увидел выглядывавшую из-под подушки книгу — один из современных журналов. Офицеры Севастопольского гарнизона, особенно моряки и артиллеристы, читали много и следили за новостями литературы. В городе легко было достать все журналы и газеты. »

⁹³¹ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

⁹³² Clémentine Vidal-Naquet « Ecris-moi souvent ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp391-391, pp.391-392.

⁹³³ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, pp.98-99.

⁹³⁴ Nicolas Berg, *Зануски об осаде Севастополя* [Écrits à propos du siège de Sébastopol], *op. cit.*, pp.15-16.

profiter des représentations dans les théâtres de la ville⁹³⁵. Mais les soldats alliés ne furent pas en reste, profitant de ce qui devint « Fripponville » en baie de Kamiesch, après l'arrivée de marchands en tout genre à la suite de l'armée. Le capitaine Thoumas, qui du fait de son affectation au corps d'observation, put se rendre régulièrement en ces lieux raconta que les officiers trouvaient de quoi s'amuser à Fripponville à condition d'y mettre le prix, confessant lui-même y avoir passé une journée à boire du champagne dans l'arrière-boutique d'une échoppe vendant du tabac, des parfums, des ceintures, du champagne, du vermouth et même des accessoires féminins⁹³⁶.

Au côté de ces loisirs payants, les soldats de l'armée d'Orient purent aussi apprécier des loisirs gratuits organisés par leurs camarades ou leurs officiers. Le lieutenant-colonel Lebrun écrivit dans ses Mémoires, que pour combattre la mélancolie de leurs hommes, les officiers distribuèrent des jeux de quille, de boules, de loto, tandis qu'eux-mêmes se réunissaient lors de soirées et de repas dans les cercles à leur disposition⁹³⁷. À ce titre, les officiers de l'artillerie et du génie célébrèrent par exemple la fête de la Sainte Barbe, patronne des artilleurs et des sapeurs, alors même que l'armée subissait de plein fouet l'arrivée de l'hiver fin 1854⁹³⁸. Mais l'attraction la plus étonnante organisée par des combattants pour se divertir fut le théâtre des zouaves constitué dès le stationnement de l'armée à Varna⁹³⁹ et qui dura toute la campagne malgré des changements réguliers d'acteurs :

Les zouaves ont depuis longtemps réorganisé leur théâtre ; malheureusement, et pour cause majeure, les acteurs changent souvent. Néanmoins, les représentations ont lieu régulièrement une ou deux fois par semaine, et elles sont très suivies par les officiers et les soldats, qui viennent y rire de bon cœur ; l'orchestre... se fait souvent entendre au loin, du côté de Malakoff ou de nos redoutes ; mais on ne prête aucune attention à cette musique qui manque de charme par sa monotonie.⁹⁴⁰

Ce théâtre fut d'ailleurs copié par le capitaine Herbé lors de son stationnement à Kinburn, son commandant lui ordonnant d'organiser deux à trois représentations par semaine⁹⁴¹. Ce même officier raconta par ailleurs avoir organisé des divertissements que l'on pourrait juger plus « exotiques » pour des armées en temps de guerre :

j'ai également organisé des bals masqués qui ont aussi un très-grand succès ; il est impossible de s'imaginer le parti que nos soldats ont su tirer des pavillons de toutes couleurs que la marine a bien voulu mettre gracieusement à ma disposition, pour faire des costumes ; comme je suis responsable de ces pavillons, les hommes auxquels je les confie ne peuvent pas les couper, mais ils les décousent

⁹³⁵ L'officier raconte qu'un de ses zouaves, ancien acteur, disparu le temps de huit jours, après avoir appris par un déserteur russe « qu'on jouait la comédie » dans la ville assiégée pour certainement tenter sa chance comme acteur. Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, pp.185-186.

⁹³⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854 1856-*, op. cit, p.171.

⁹³⁷ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit, pp.181-19.

⁹³⁸ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 -*, op. cit, p.146-147.

⁹³⁹ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, p.124.

⁹⁴⁰ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.289-290.

⁹⁴¹ *Ibid.*, p.389.

et en font des travestissements d'une originalité qu'on ne trouve pas toujours dans les bals masqués de la province. La musique du régiment joue les quadrilles, les valse et polkas les plus populaires, et nos troupiers dansent, avec un entrain étonnant, jusqu'à trois heures du matin.⁹⁴²

Ces divertissements de groupe décrits par les soldats français sont alors le reflet des loisirs pratiqués par la population civile en France qui, comme le souligne Jean-Claude Yon dans son *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, plébiscitait le théâtre comme activité la plus en vogue⁹⁴³. Mais cela montre aussi que les Français comme les Russes cherchèrent à retrouver certains repères de la vie de caserne dans leurs moments de repos et au travers de leurs divertissements. Car les sorties au théâtre, au restaurant, la célébration de fêtes sont autant de pratiques qui rythmaient leur vie d'avant-guerre. Notons toutefois qu'à ce sujet, ce furent les officiers qui accordèrent le plus de place à ces formes de loisirs dans leurs témoignages, là où les troupiers, affairés à leurs corvées n'eurent certainement pas autant d'opportunités pour se divertir.

Terminons avec un dernier divertissement : la pratique de la chasse qui, si elle fut très probablement pratiquée par un certain nombre d'officiers et peut-être de soldats, ne fut relatée en détail que par trois témoignages français. Tout d'abord Henri Loizillon, qui parla de parties de chasse dans la vallée de Baïdar, notamment après la chute de Sébastopol⁹⁴⁴. Viennent ensuite ceux du capitaine Herbé et de l'enseigne de vaisseau J-H. Lavigne-Delville, tous deux lors de leur stationnement à Kinburn. Il s'agissait alors pour eux et leurs camarades de se divertir dans un lieu coupé du reste de l'armée et avec un adversaire moins menaçant. Ainsi, dans sa lettre du 31 janvier 1856, le capitaine Herbé exposa triomphalement sa dernière partie de chasse :

Il y a quelques jours, j'étais en embuscade à la pointe de la presqu'île, face à la mer, tenant à la main mon fusil chargé de balles coupées en huit par mon ordonnance ; le temps était brumeux, il faisait un froid de loup, les vagues en brisant à chaque instant les glaces en formation, faisaient ressembler les eaux du bord de la mer à un sorbet ; tout à coup, j'entends comme un bruit de soufflet sur ma gauche et j'aperçois un énorme oiseau blanc presque au-dessus de moi ; je le tire... il tombe foudroyé dans la mer, à huit ou dix mètres ; sans hésitation, malgré les glaces, j'entre dans l'eau jusqu'à la ceinture, et avant que la vague ne me l'eût emporté, je ramène mon gibier sur la place ; puis sans perdre un seul instant, je laisse mon animal sur place et, au pas de course, je gagne ma chambre pour me changer des pieds à la tête ; et me sécher le corps devant un grand feu flambant.

Une demi-heure après, je retournai avec mon ordonnance au point où j'avais l'aissé mon gibier et, triomphalement, je rentraï au Fort.

Quel est le nom de cet oiseau ? Il pèse 21 kilos et mesure 3 mètres d'envergure.

Je me propose d'en faire une énorme galantine, pour pouvoir en envoyer une part aux popotes de mes camarades⁹⁴⁵

⁹⁴² *Ibid.*, p.390.

⁹⁴³ Jean-Claude Yon, *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, Paris : Armand Collin, 2014, p.76.

⁹⁴⁴ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit., p.253.

⁹⁴⁵ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., p.382. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

Cependant, ces excursions n'étaient pas sans risques comme en témoigne l'aventure de l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville : parti avec le commissaire et le médecin de son navire, ils furent tous trois capturés lors d'une partie de chasse à cent mètres du premier avant-poste français et furent détenus six semaines par les Russes⁹⁴⁶. Cette pratique, si elle peut paraître surprenante au premier abord, car nécessitant de s'exposer à une potentielle capture, n'a finalement rien d'étonnant ; la chasse étant à cette période une pratique d'aristocrate et de soldats⁹⁴⁷. Elle nous montre en revanche, avec les autres pratiques culturelles que nous avons pu mentionner, à quel point les combattants de la campagne de Crimée et tout particulièrement les officiers cherchèrent à oublier le quotidien de la guerre au travers d'activités variées. Ainsi, loin de l'image d'armées s'affrontant constamment dans la boue des tranchées du plateau de Chersonèse et des représentations glorieuses des batailles pour la prise de Sébastopol, ces quelques rares anecdotes de combattants sur leurs divertissements couplées aux récits sur les souffrances au quotidien lèvent le voile sur un autre pan de la campagne de Crimée dans l'intime.

⁹⁴⁶ SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville

⁹⁴⁷ Sylvain Venayre, « Le temps des grandes chasses ». In Alain Corbin (dir), *Histoire de la virilité vol.2. Le triomphe de la virilité : le XIXe siècle*, Paris : Point, 2015 [2011], pp.257-276, p.260.

6. LES REPRESENTATIONS DE L'AUTRE : REGARDS CROISES DES COMBATTANTS FRANÇAIS ET RUSSES SUR LEURS ADVERSAIRES

« L'officier rejoignit alors sur le parapet le canonnier qui tenait toujours en l'air son drapeau : là, je donnai quatre appels, et aussitôt un pavillon blanc apparut sur le bastion de la Quarantaine, et la fusillade ayant cessé des deux côtés, nous nous avançâmes le long du cimetière à la rencontre d'un officier russe, qui venait à nous accompagné d'un soldat porteur, lui aussi, d'un drapeau blanc. Ces messieurs, arrivés à quelques pas l'un de l'autre, se saluèrent, échangèrent leurs dépêches, puis se séparèrent après s'être serré la main. Pendant ce temps-là, j'avais donné une chique au soldat de Nicolas, qui ne cessai de dire : Bono ! bono ! bono ! »⁹⁴⁸

Cette anecdote, attribuée par le docteur Félix Maynard à un zouave clairon à Sébastopol et manchot lorsqu'il le rencontra⁹⁴⁹, précède le récit d'une suspension d'armes entre Français et Russes dans le secteur de la Quarantaine, pour ramasser les morts et blessés d'un combat passé. Ce simple fait attribué au zouave nous amène à nous pencher sur un aspect de la Campagne de Crimée que nous n'avons pas encore abordé, mais qui a un intérêt tout aussi important pour l'historien que le combat ou la vie de camp : les relations entre adversaires et leur représentation dans les témoignages des combattants. En effet, si l'historien russe Andreï Gladishev souligne que les périodes d'occupation sont des objets d'étude d'anthropologie historique des conflits, notamment en matière de perception mutuelle entre deux belligérants, la ligne de front est, elle aussi, un lieu propice à ce champ d'études, car opposant directement des hommes entre eux⁹⁵⁰. Or, le XIX^e siècle est la période au travers de laquelle se développe le concept de nation comme nous l'entendons aujourd'hui, mais aussi de la guerre « totale » ou « absolue » de Carl Von Clausewitz, ces deux concepts ayant émergé avec les guerres de la

⁹⁴⁸ Félix Maynard, *Souvenirs d'un zouave devant Sébastopol. Volume 1*, Paris : Librairie-Nouvelle, 1855, pp.142-143.

⁹⁴⁹ Comme le docteur l'explique, il rencontra ce zouave à bord d'un navire rapatriant des blessés vers la France. Ce soldat rentrait au pays après avoir été amputé d'une main. *Ibid.*, pp.13-14.

⁹⁵⁰ Andreï Gladishev, « Оккупация как предмет военно-антропологических исследований » [L'occupation comme objet d'étude d'anthropologie militaire]. In *Французский ежегодник 2018: Межкультурные контакты в период иностранной оккупации* [Annuaire d'études françaises de 2018 : Les contacts interculturels pendant la période d'occupation étrangère], M. : 2018, pp.10-21. Article consulté sur le site annuaire-fr.igh.ru (dernière consultation le 03/10/2020). URL : <https://annuaire-fr.igh.ru/issues/2018/articles/1613?locale=ru>.

Révolution et de l'Empire⁹⁵¹. De fait, nombre des guerres qui secouèrent le continent européen tout au long de ce siècle furent marquées par l'essor des mouvements indépendantistes et nationaux que ce soit en Grèce, en Italie ou en Allemagne. Or, à l'inverse de ces divers conflits, la guerre de Crimée n'entre pas dans cette logique de guerre de nations pouvant dégénérer en guerre clausewitzienne puisqu'elle résulta, comme nous l'évoquions en introduction de cette étude, d'une convergence entre le vieil antagoniste russo-turc, la compétition asiatique anglo-russe et enfin, le désir de la France de retrouver son rang perdu en 1815.

Cependant, si cette guerre n'eut pas d'origines purement nationalistes, elle eut pour casus belli un contentieux religieux avec cette affaire des lieux saints. Or la religion fut, en Europe, vecteur de divisions et de haine, pouvant déchaîner les passions et transformer l'image de l'adversaire au point parfois de le déshumaniser. Cette place du rapport à l'autre sous l'influence du fait religieux n'a d'ailleurs pas disparu et a eu tendance à refaire surface ces dernières années comme le souligne très justement Brian Sandberg en introduction de « Guerre et religion XVI^e-Mi XVIII^e siècle », qui est la sixième partie du second tome de *Mondes en Guerre* dirigé par Hervé Drévuillon⁹⁵². Il semble donc logique de supposer que la religion eut une forte influence sur l'image que pouvaient se figurer les combattants de leurs adversaires. À cette première influence s'en ajoute une seconde : la mémoire encore vivace des guerres napoléoniennes et, dans le cas des Français et des Russes, de la campagne de Russie. Comme le souligne Jacques-Olivier Boudon dans *Napoléon et la campagne de Russie 1812*, cette terrible retraite de la Grande Armée fut relatée au travers de nombreux récits qui marquèrent les esprits, et qui furent ravivés par le Second Empire avec la guerre de Crimée⁹⁵³. À ces nombreux témoignages s'ajoute la centralité de cette campagne dans la construction de l'identité russe contemporaine comme le souligne, là encore, Jacques-Olivier Boudon⁹⁵⁴. Ces paramètres laissent donc supposer l'existence d'un terrain propice à la haine entre les combattants français et russes dans cette campagne de Crimée. Pourtant, l'anecdote du zouave rapportée par le docteur Maynard semble nous indiquer tout l'inverse. Qu'en fut-il donc à la lecture de leurs témoignages ?

Cette question des relations entre les soldats des différentes armées ne fit l'objet que d'une seule étude au sein de l'historiographie de la guerre de Crimée, ne s'attardant que sur les relations entre les armées alliées : *Le vice des coalitions. Étude sur le haut commandement en*

⁹⁵¹ Hervé Drévuillon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019, p.675.

⁹⁵² *Ibid.*, p.335.

⁹⁵³ Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, Paris : Armand Colin, 2012, pp.267-272.

⁹⁵⁴ *Ibid.*, p.280.

Crimée (1854 – 1855) de Joseph-Fortuné Revol qui fut publiée en 1923⁹⁵⁵, les autres travaux distillant cet aspect de la campagne au fil de leur récit. Et c'est pourquoi nous allons à présent nous intéresser aux relations entre Français et Russes lors de ce siège de Sébastopol, ou du moins, à la manière dont les vétérans choisirent d'aborder cette thématique. Confessons toutefois que ce sujet sera essentiellement traité au travers de ce que racontèrent les combattants français. En effet, si nous pouvons supposer qu'il existe des témoignages russes commentant longuement leur représentation des soldats français ainsi que leurs interactions avec ceux-ci, les documents que nous avons réunis pour notre corpus ne les abordent que très peu. C'est pourquoi leurs récits nous serviront principalement à corroborer ou à nuancer les propos de leurs adversaires.

6.1. Lieux et périodes de rencontre entre les soldats des deux armées

Au cours des presque seize mois que dura la campagne de Crimée — soit jusqu'au retrait définitif des troupes alliées de la péninsule début juillet 1856⁹⁵⁶ — les combattants français et russes se rencontrèrent à maintes reprises en situation de combat ou non. Ces rencontres, parfois planifiées, le plus souvent fortuites, furent l'occasion pour ces hommes de rencontrer physiquement cet adversaire qui pouvait leur paraître bien lointain jusqu'alors. Loin d'être anodines, ces rencontres purent confirmer ou non le point de vue initial des combattants sur leur adversaire ou faire évoluer un point de vue ancré dans les images véhiculées dans le monde civil. Permettant de juger les qualités militaires et humaines de l'ennemi, elles servirent à forger une nouvelle image de celui qui est combattu, et de la diffuser dans la sphère publique par la publication de correspondance dans des journaux et quotidiens par exemple⁹⁵⁷. La Première Guerre mondiale illustre de manière tout à fait claire cet impact des rencontres entre combattants sur la perception de l'adversaire. En effet, dans le cas français, la défaite de 1870 avait fait émerger une vision très péjorative de l'adversaire allemand, fondée sur la haine du vainqueur comme le montre Stéphane Tison dans son ouvrage *Comment sortir de la guerre ?*

⁹⁵⁵ Joseph-Fortuné Revol, *Le vice des coalitions. Étude sur le haut commandement en Crimée (1854 – 1855)*, Saint-Germain : Berger-Levrault éditeurs, 1923.

⁹⁵⁶ cf. : Annexe 1.

⁹⁵⁷ Le capitaine Herbé et son camarade. Le premier écrivit dans sa lettre du 24 novembre 1854 que les journaux véhiculaient beaucoup de fausses informations en publiant des correspondances privées de combattant. Le second fit de même dans une lettre du 24 avril 1855, accusant les journaux de faire des descriptions totalement faussées de la réalité. Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, p.152 ; Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Éditeur, 1895, p.68.

*Deuil, mémoire, traumatisme (1870-1940)*⁹⁵⁸. Pourtant, malgré ce carcan idéologique, les combattants des deux armées apprirent à se connaître au point, parfois, de fraterniser dans les tranchées, l'ennemi redevenant humain nonobstant l'image véhiculée par la presse. Cette thématique de l'évolution du regard sur l'autre sur la ligne de front se retrouve d'ailleurs dans le cinéma de guerre. Ainsi, dans son adaptation de *Guerre et Paix*, Sergueï Bondartchouk mit cette thématique en images par le biais d'une scène : dans celle-ci, des prisonniers français et des soldats russes fraternisent autour d'un feu de camp, reprenant en chœur une chanson entonnée par un des captifs. Cette scène fait alors dire à l'un des soldats russes que finalement, leurs ennemis d'hier ne sont pas des barbares ou des sauvages, mais des hommes comme eux⁹⁵⁹. La campagne de Crimée ne fit pas exception et il convient donc de s'interroger sur ces rencontres.

6.1.1. La ligne de front

Considérons la ligne de front comme le point de rencontre entre deux armées, où les deux camps se font face et s'affrontent. Cependant, comme nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises au cours de cette étude, il faut s'éloigner de cette vision fantasmée de la ligne de front véhiculée par la peinture et la littérature de guerre. Loin du cliché des deux armées se faisant impassiblement face et se tirant joyeusement dessus tout en gardant un champ de vision parfait sur la ligne adverse, la ligne de front est un lieu chaotique saturé d'émotions, de sensations et sur lequel le militaire n'a qu'un champ de vision très restreint. Ainsi, la première rencontre avec l'ennemi se faisait surtout par le biais des tirs de ce dernier sans que les hommes puissent véritablement le voir :

J'ai bien peur pourtant que si, attiré par le bourdonnement des balles, vous voulez passer la tête par l'embrasure pour apercevoir l'adversaire, vous ne voyiez rien du tout, ou que, si vous distinguez quelque chose, vous soyez très étonné que ce rempart de pierres blanches, si proches de vous, où éclatent de petites fumées également blanches, soit justement celui où se trouve l'ennemi, *lui*, comme disent marins et soldats.⁹⁶⁰

Tolstoï illustra ici parfaitement cette première rencontre que l'on retrouve narrée par de nombreux combattants. Nous pouvons notamment citer les témoignages du capitaine Thoumas et de Charles Duban qui décrivirent des expériences similaires. Le premier fit ainsi la découverte de l'adversaire par le biais de tirs de mousqueterie venant de la place opposée alors

⁹⁵⁸ Stéphane Tison, *Comment sortir de la guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, pp.258-262.

⁹⁵⁹ Sergueï Bondartchouk (réalisateur), *Boйна u мир* [Guerre et Paix], Union soviétique : Mosfilm et Kultur International Films, 1966-1967.

⁹⁶⁰ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 2019 [1988], p.26.

qu'il visitait les avant-postes⁹⁶¹ ; le second rapporta quant à lui, la vive impression que lui fit le feu de l'artillerie russe lors de sa première garde⁹⁶². C'est au travers de ces échanges de tirs que tout au long du siège de Sébastopol, le contact fut établi entre Français et Russes. Le feu des francs-tireurs par exemple, fut chaque fois le fruit d'une rencontre entre ces tireurs postés en embuscade et le passage de troupes en face de leurs positions.

Une fois passé ce rideau de feu et de fumée, les combattants pouvaient alors distinguer nettement ceux qui leur faisaient face. Nous ne parlons pas ici des masses de soldats en formation aperçues au loin ou au détour d'un repli de terrain, mais bien de la rencontre permettant de distinguer l'individu, voire de le toucher. Ce sont les moments de corps-à-corps ou de quasi-corps-à-corps racontés à plusieurs reprises dans les témoignages et que nous avons pu évoquer dans les précédents chapitres de cette étude⁹⁶³. Le feu et le combat rapproché furent ainsi, pour la grande majorité des soldats, les premiers points de rencontre avec leur ennemi et les moyens de juger de la valeur combattante de « ceux d'en face » ou dans le contexte de la campagne de Crimée, « lui » comme disaient les défenseurs de Sébastopol⁹⁶⁴.

Mais ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas le combat. Penchons-nous plutôt sur les autres formes de rencontre que purent connaître les combattants français et russes tout au long de la campagne. En effet, la ligne de front n'était pas non plus une zone de combats continuels et, lors d'accalmies dans les échanges de tir, elle pouvait permettre aux combattants des deux armées d'échanger, comme lors de discussions avec des adversaires fraîchement faits prisonniers par exemple. Deux combattants russes racontèrent notamment un premier contact avec les Français sous cette forme. Le prince Bariätinsky rencontra son premier soldat français la veille de la bataille de l'Alma. En effet, comme le rapporta le lieutenant Cullet, un accrochage eut lieu entre quelques soldats des deux armées le 19 septembre, au moment où Français et Britanniques arrivèrent en vue de l'Alma⁹⁶⁵. C'est à la suite de cet accrochage que le prince rencontra son premier soldat français en la personne du colonel Lagondie, fait prisonnier pour avoir confondu Anglais et Russes⁹⁶⁶. Andreï Ershov fit lui aussi sa première rencontre physique — il avait déjà subi le feu ennemi, mais n'avait pas encore eu de soldat français face à lui —

⁹⁶¹ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856* —, Paris : Librairie Illustrée, 1892, pp.123-125.

⁹⁶² Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, Paris : E. Plon, Nourrit, 1896, p.85.

⁹⁶³ cf. : Chapitre 3 ; cf. : Chapitre 4.

⁹⁶⁴ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol, loc. cit* ; Nicolas Vassilievitch Berg, *Записки об осаде Севастополя* [Écrits à propos du siège de Sébastopol], Moscou : Kutchkovo Pole, 2016, p.17.

⁹⁶⁵ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, Lyon : Emmanuel Vitte, Editeur, 1894, p.71.

⁹⁶⁶ Victor Ivanovitch Bariätinsky, *Воспоминания князя Виктора Ивановича Барятинского* [Mémoires du prince Victor Ivanovitch Bariätinsky], Moscou : Imprimerie universitaire boulevard Satstny, 1904, pp.12-13.

par le biais de prisonniers, comme il le raconta dans ses cahiers en commençant le récit de son anecdote par cette phrase : « C'était le "premier ennemi" auquel je me suis trouvé confronté »⁹⁶⁷. Notons d'ailleurs que cette entrevue fut pour lui un événement marquant au point qu'il l'indiqua dans le plan résumant le contenu de son second cahier⁹⁶⁸. Nous pouvons aussi mentionner l'expérience de M. Venetsky et V. Koltchak, capturés lors de l'assaut final contre la ville assiégée⁹⁶⁹. Un vétéran français connut lui aussi une expérience du même acabit : l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville, capturé lors d'une partie de chasse aux alentours de Kinburn⁹⁷⁰.

La captivité de soldats en pleine possession de leurs moyens ne fut pas le seul moyen pour les combattants de rencontrer et d'échanger avec leurs adversaires en dehors des échanges de tirs. Le ramassage des blessés après une bataille fut aussi vecteur de rencontre. J-P Bédarrides raconta ainsi ce qui semble avoir été l'un de ses premiers contacts pacifiques avec des soldats russes :

Sitôt levé, j'allumai un cigare de réserve, et en amateur, j'allai visiter le champ de bataille ; spectacle attrayant pour un novice ! depuis l'aube, les soldats hospitaliers en foule ramassaient les derniers blessés. Les Russes tremblaient à leur approche, et tendaient le cou comme à des égorgeurs. On les avait trompé sur notre compte, et ils manifestaient leur stupéfaction d'être traités avec les mêmes égards que les autres.⁹⁷¹

Le comportement des soldats russes raconté avec un certain amusement de la part de l'officier n'est d'ailleurs pas sans rappeler le comportement de l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville lors de sa capture :

Chemin faisant : « Pourquoi vous sauviez-vous, nous dit le Prince, les Russes ne sont pas des barbares ; celui-ci surtout, ajouta-t-il en montrant le docteur, paraissait avoir une belle peur, il courrait comme un lièvre ! « - Ma foi, colonel, répondis-je, je n'ai jamais su que ce fut un grand plaisir que d'être fait prisonnier, il est bien permis de chercher à l'éviter. Ce n'est pas vous que nous craignons, c'est la captivité. »⁹⁷²

Cette peur de la captivité chez les Russes blessés et le jeune officier de marine s'explique par l'absence, à cette époque, de véritables conventions sur les prisonniers de guerre⁹⁷³. D'autres témoignages de vétérans français rapportèrent eux aussi l'expression de tristesse et de désarroi

⁹⁶⁷ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], p.48. Texte d'origine : « Это был „первый неприятель“, с которым я стоял лицом к лицу. »

⁹⁶⁸ *Ibid.*, p.39.

⁹⁶⁹ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], Saint-Pétersbourg : B. I., 1904, p.97 ; M. Venetsky, *Война и плен (Изъ воспоминаний молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], B.M. : B. I. 1859., p.77.

⁹⁷⁰ SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville.

⁹⁷¹ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier* —, Paris : Librairie Centrale, 1868, pp.256-257.

⁹⁷² SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville.

⁹⁷³ Fabien Théofilakis, « Des prisonniers par millions ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.368-378, p.369.

affichée par leurs adversaires russes au moment de leur capture après avoir attendu des heures, blessés sur le champ de bataille :

Dès qu'on eut relevé les blessés anglais et français, les infirmiers des deux nations se dirigèrent vers le ravin, lieu sinistre et terrible à voir, pour porter secours aux malheureux Russes encore vivants ; mais, par une étrange fatalité, une erreur cruelle, les batteries ennemies, couronnant les ruines d'Inkermann se mirent à tonner, et les projectiles forcèrent les infirmiers de cesser leur pieuse et charitable mission ? Espérons, dans l'intérêt de l'humanité, que les Russes ont pris ces détachements soit pour des troupes en reconnaissance, soit pour des corps se préparant à une attaque.⁹⁷⁴

Au ramassage des blessés s'ajoute la rencontre de l'adversaire par les déserteurs de part et d'autre du no man's land. Ils venaient se réfugier chez leurs anciens ennemis. Ce fut notamment le cas du capitaine Chodasiewicz qui eut, selon toute vraisemblance, son premier contact avec les soldats français puis britanniques à l'occasion de sa désertion. Avant cela, il ne mentionna en effet aucun épisode de rencontre avec ces derniers⁹⁷⁵. Ces différents moments au cours desquels Français, Anglais et Russes purent s'observer de près sans courir le risque d'y perdre la vie ne furent cependant pas les seuls temps de rencontre sur la ligne de front. Car, avec la multiplication des combats autour de la ville assiégée, des armistices s'organisèrent.

6.1.2. Les suspensions d'armes

Parenthèses dans les combats, les suspensions d'armes sont un phénomène récurrent que l'on peut identifier à travers tous les conflits qui jalonnent l'histoire. Simples armistices de quelques heures ou arrêts de combats s'étalant sur des mois, le temps qu'un accord de paix soit signé, les suspensions d'armes font autant partie du quotidien des soldats en campagne que l'ennui, les corvées, les combats. La campagne de Crimée ne fit pas exception avec l'apparition de suspensions d'armes ponctuelles à partir de l'hiver 1854-1855 si l'on en croit le capitaine Thoumas :

Presque tous les jours il sortait de la place un parlementaire, un officier à cheval bien ficelé, accompagné d'un uhlan qui portait un drapeau blanc et d'un trompette qui sonnait. On cessait alors le feu, le drapeau blanc était planté sur le saillant d'un bastion et sur une de nos batteries, un officier d'état-major également suivi d'un hussard et d'un trompette allait au-devant du Russe. Pendant qu'ils échangeaient leurs communications, nos officiers sortaient des tranchées, les officiers russes sortaient de la place et venaient causer avec eux. Ils affectaient d'être extrêmement polis et presque aimables vis-à-vis de nous et de l'être moins vis-à-vis des Anglais, sans doute pour nous brouiller.⁹⁷⁶

S'il fut le seul à mentionner des arrêts quotidiens dans les combats, plusieurs racontèrent en revanche un ou deux armistices de quelques heures dans leurs témoignages. Par exemple, outre le sergent des zouaves au travers du récit du docteur Maynard que nous citions en ouverture de

⁹⁷⁴ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.173-174.

⁹⁷⁵ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London : Murray, 1856, p.251.

⁹⁷⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit, p.150.

ce chapitre, le lieutenant Cullet fit mention d'un armistice de quelques heures après l'échec de l'assaut du 18 juin⁹⁷⁷.

La fonction principale de ces suspensions d'armes était de déblayer le champ de bataille des cadavres laissés par les combats : elles étaient réglées à l'avance par une négociation entre les états-majors des deux armées et encadrées par les officiers. C'est ce que laissa entendre le capitaine Herbé dans sa lettre du 11 juin 1855. Il écrivit en effet qu'après la prise du Mamelon vert et des Ouvrages blancs, un armistice fut organisé le 9 juin à midi pour s'occuper des morts, le tout sous la surveillance des généraux de Faily et Polousky qui s'étaient entendus tous les deux sur les modalités de cette pause dans les combats⁹⁷⁸. L'organisation de la suspension d'armes était ensuite laissée à la discrétion des généraux désignés comme responsables puisque, toujours selon le capitaine, le général Faily proposa de son propre chef à son homologue russe de prolonger l'interlude au lieu des trois heures prévues initialement⁹⁷⁹. Ces armistices n'étaient cependant pas systématiques comme le laisse supposer cet extrait d'une lettre du révérend père de Damas datée du 28 mai 1855 :

La mêlée était effroyable. La nuit ne permettait pas de distinguer l'ami d'avec l'ennemi. On devait quelquefois frapper au hasard. Des deux côtés l'acharnement était extrême. Après la première lutte, il était mort tant de Russes, que le général Osten-Sacken demanda un armistice pour les enterrer. Mais il fut impossible de l'accorder. Notre succès était trop incomplet. On préparait la seconde attaque, qui nous a rendus maîtres absolus de la position.⁹⁸⁰

L'impératif militaire primait ainsi toujours sur le ramassage des morts avec, quand ces suspensions d'armes étaient organisées entre les chefs des deux armées, des aménagements spécifiques pour se protéger de tout espionnage ou coup fourré de la part de ceux d'en face. Ainsi, après le 18 juin, les Russes tinrent les Français à distance de leurs positions, là où se trouvait un nombre important des morts du combat précédent : un cordon de soldats fut établi par l'état-major, et ce furent les défenseurs eux-mêmes qui transportèrent les cadavres des Français jusqu'à la ligne de sentinelles⁹⁸¹.

Mais parfois, ces suspensions d'armes furent, semble-t-il, tout à fait informelles et organisées de leur propre chef par les troupes de gardes aux tranchées. Dans sa préface aux Mémoires de Marie-Octave Cullet, l'abbé S. Rocher raconta par exemple qu'un jour de garde, le lieutenant abattit une oie qu'une embuscade ennemie était en train de chasser. Son trophée s'étant, selon les dires de l'homme d'Église, retrouvé entre les lignes françaises et russes, il

⁹⁷⁷ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, p.192.

⁹⁷⁸ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, pp.268-269.

⁹⁷⁹ *Ibid.*, p.269.

⁹⁸⁰ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris : Librairie Joseph Albanel, 1866, p.197.

⁹⁸¹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, p.192.

aurait alors attaché un mouchoir blanc à une baguette de fusil, enclenchant une courte pause dans les combats de son secteur pour aller chercher son oie⁹⁸². Cette scène, qui surprend aujourd'hui tant les règles de la guerre ont changé, pourrait être vue comme pure invention de l'abbé pour souligner la figure chevaleresque du lieutenant Cullet, car il s'agit après tout d'un fait raconté a posteriori et pas par l'officier. Cependant, l'auteur de la préface légitima son anecdote en ajoutant une note de bas de page mentionnant les lettres du capitaine Herbé qui avaient déjà été publiées ainsi que les Mémoires du général de la Motterouge⁹⁸³. Et de fait, l'anecdote fut belle et bien rapportée par le capitaine Herbé dans une lettre du 16 décembre 1854, en précisant les modalités de cette suspension d'armes improvisée⁹⁸⁴. Cette anecdote peut donc nous laisser supposer que comme les fraternisations de tranchées lors de la Grande Guerre, ces pauses improvisées dans les combats existèrent lors de la campagne de Crimée sans être forcément fréquentes.

Ces suspensions d'armes furent peut-être les moments passés sur la ligne de front pendant lesquels les combattants français et russes purent le plus échanger et apprendre les uns des autres. Les témoignages des premiers fourmillent d'anecdotes sur la fraternité d'armes qui régnait entre les adversaires pendant les temps morts. Le capitaine Charles Bocher présenta dans une de ses lettres ce à quoi pouvaient bien ressembler ces échanges :

Pendant cette triste cérémonie, les officiers français et russes, qui se trouvaient là en assez grand nombre, ont fini par se rapprocher et échanger des paroles de politesse en se donnant force poignées de main. Des deux côtés, on faisait des vœux pour la fin d'une guerre qui mettait en présence deux armées plutôt sympathiques l'une à l'autre.⁹⁸⁵

Et si nous reprenons la citation d'ouverture de ce chapitre, la bonne entente ne semble pas avoir concerné les seuls officiers, mais aussi les hommes de troupe⁹⁸⁶. Nuançons toutefois le propos, car le sergent Eckenfelder raconta quant à lui que la méfiance fut de mise lors de la suspension d'armes qui suivit les combats pour le cimetière de la Quarantaine au mois de mai 1855⁹⁸⁷. Cette attitude distante au premier abord peut s'expliquer par la violence de ces combats et

⁹⁸² *Ibid.*, p.32.

⁹⁸³ Il s'agit là d'un phénomène propre au genre des Mémoires et mis en avant par Damien Zanone dans son ouvrage *Ecrire son temps. Les Mémoires en France de 1815 à 1848 : Le mémorialiste lie son récit avec la vérité historique qui est donc bien souvent donnée à croire plus que prouvée. Mais elle peut être appuyée par l'auteur grâce à des pièces justificatives. Ici, l'abbé qui dit n'avoir fait que livrer le texte du lieutenant Cullet sans l'avoir retouché, légitime son anecdote par le renvoi à des ouvrages connus à cette époque en une sorte de caution historique.* Damien Zanone, *Écrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2006, p.147.

⁹⁸⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, pp.166-168.

⁹⁸⁵ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, 1877, p.13.

⁹⁸⁶ Félix Maynard, *Souvenirs d'un zouave devant Sébastopol. Volume 1*, *loc. cit.*

⁹⁸⁷ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

l'amertume des vaincus, couplée au fait qu'une fois ce temps mort terminé, le quotidien violent reprenait de plus belle.

6.1.3. Aux ambulances

La ligne de front, avec ses combats et ses suspensions d'armes ponctuelles, ne fut pas le seul vecteur de rencontre entre combattants français et russes tout au long de cette campagne. Le ramassage des blessés, tout comme la captivité, amena les soldats des deux armées à se fréquenter et à apprendre à se connaître, car ils étaient logés à la même enseigne et soignés de manière égale par les médecins des deux camps, et ce, même si ces derniers soignaient tout d'abord ceux de leur propre armée. Le professeur Hubbeneth, qui servit aux ambulances russes de Sébastopol raconta ainsi avoir soigné des soldats français après les combats du 7 juin :

Dans la soirée du 26 mai/7 juin, on nous avertit de la présence d'environ 300 prisonniers de guerre français grièvement blessés, qui attendaient des secours chirurgicaux ; ils gisaient là déjà depuis un jour, séparés des autres blessés. On put se convaincre que leurs lésions étaient très graves, et que presque toutes avaient été causées par la mitraille aux extrémités inférieures.

L'aspect des blessés français, qui restèrent privés de secours pendant deux jours, produisait une impression bien pénible. Ces braves, couchés pour la plupart sur le plancher, conservaient encore leurs uniformes et leurs vêtements baignés de sang, et ne recevaient aucun des soins, qu'exigeait leur triste situation. Cet abandon des prisonniers, auxquels notre honneur nous commandait de porter secours, et que nous devions traiter avec les plus grands égards, semblait nous attirer de graves reproches... Et pourtant était-il possible qu'il en fût autrement. Que pouvait-on faire pour eux ? Quels étaient nos moyens ? Nos propres blessés n'avaient point encore reçu les secours indispensables. Mais, le sort des prisonniers n'en était pas moins à plaindre pour cela, beaucoup de Français dont les lésions exigeaient une opération immédiate éprouvèrent les funestes conséquences de ce retard, aggravés encore par les chaleurs et l'importance de leurs blessures. Chez les uns les membres enflèrent, chez d'autres la gangrène se déclara, et l'opération devint impossible. Pourtant, aucun d'eux ne laissa échapper ni cris de douleur ni gémissements ; on eût dit que le point d'honneur leur interdisait toute plainte ; il semblait que leur calme voulût épargner la sensibilité du médecin et l'encourager dans sa tâche.⁹⁸⁸

Dans ces lieux, en effet, la solidarité face à la souffrance transcendait l'animosité qui pouvait exister entre les adversaires de la veille. Les vétérans qui parlèrent de ces échanges aux ambulances et hôpitaux de campagne soulignèrent cela. En effet, comme l'indique Nicolas Berg, en plus d'être soignés sur un pied d'égalité, les combattants se retrouvaient mélangés les uns aux autres dans les grandes salles pour recevoir leurs soins :

Nos soldats se sont levés et nous ont attendus devant nos affaires, près du hangar où les morts ont été emmenés. Ici, nous avons vu plusieurs victimes de la bataille nocturne, ramassées après l'enterrement, que je viens de mentionner. Les Russes et les Français étaient couchés côte à côte dans les mêmes chemises et sous-vêtements, sans chaussures. Des bougies de cire brillaient au-dessus de la tête des Russes, collées au sol. Terrible vue ! Visages pâles, sang, blessures graves. J'ai compté 30 cadavres. Deux zouaves m'ont étonné par leur beauté. Ils étaient tous les deux aux cheveux noirs ; cheveux étalés en tresses sur les épaules ; fronts hauts, traits réguliers, petites moustaches et barbes ; l'un avait les yeux bleus et des traits faciaux orientaux. Les chemises en calicot étaient propres et les pantalons étaient rouges. Sur un autre, j'ai remarqué un foulard bleu, et ce malheureux était encore un peu vivant. Le haut du torse, transpercé par une balle, se souleva et il

⁹⁸⁸ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : B. I., 1870, pp.98-99.

bougea la main. Mais après une minute, semble-t-il, il ne vivait plus. Dans le coin gisait un sergent-major russe, tué lui aussi d'une balle, un brave garçon couvert de sang ... Nous sommes sortis en nous dépêchant de nous rafraîchir de l'impression douloureuse.⁹⁸⁹

Le révérend père de Damas, par exemple, raconta, dans une lettre du 29 décembre 1854, la piété et la reconnaissance des blessés russes soignés par les Français, ainsi que leur reconnaissance envers la France et les hommes de religion chargés de soulager leurs souffrances morales⁹⁹⁰.

L'ambulance puis l'hôpital militaire peuvent donc très certainement être vus comme les lieux où Français et Russes purent le plus facilement et le plus longuement apprendre à se connaître et à échanger. Car contrairement aux brèves suspensions d'armes et aux combats où la violence et la survie priment, les lieux de santé mettaient côte à côte, pour une durée plus ou moins longue, des hommes qui avaient combattu face à face. Et, comme le souligna le lieutenant Cullet à propos de son séjour à l'hôpital de Péra, il devenait impossible de distinguer les officiers russes de leurs homologues français⁹⁹¹. C'est ce qui différencie d'ailleurs les ambulances des lieux de captivité qui furent eux aussi un moyen pour les soldats de découvrir leur adversaire en dehors de la ligne de combat. Car même si les conditions de détention des officiers restaient très souples à cette époque⁹⁹², la captivité ne mettait toutefois pas les prisonniers sur un pied d'égalité avec leurs geôliers, là où un blessé, quelle que soit sa nationalité, était soigné comme n'importe quel autre combattant⁹⁹³.

⁹⁸⁹ Nicolas Vassilievitch Berg, *Записки об осаде Севастополя* [Écrits à propos du siège de Sébastopol], *op. cit.*, pp.23-24. Texte d'origine : « Наши солдаты стояли и ожидали нас при вещах, подле сарая, куда свозили убитых. Тут мы увидели несколько жертв ночной схватки, подобранных после погребения, о котором я сейчас сказал. Русские и французы лежали рядом в одних рубашках и нижнем платье, без обуви. В головах у русских теплились восковые свечи, приткнутые к земле. Страшный вид! Бледные лица, кровь, тяжелые раны. Я насчитал 30 трупов. Два зуава поразили меня своей красотой. Они оба были черноволосые; волосы раскинулись космами по земле; высокие лбы, правильные черты, небольшие усы и бороды; у одного были голубые глаза и выражение лица, близкое к восточному. Коленкоровые сорочки были чисты, брюки красные. У другого я заметил голубой шарф, и этот несчастный был еще несколько жив. Высокая грудь, пробитая пулей, подымалась, и он шевелил рукой. Но через минуту, кажется, он уже не жил. В углу лежал тоже убитый пулей, молодчина, русский фельдфебель, весь в крови... Мы вышли, спеша освежиться от тягостного впечатления. »

⁹⁹⁰ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, *op. cit.*, pp.99-100.

⁹⁹¹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.106.

⁹⁹² Fabien Théofilakis, in Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, *loc. cit.*

⁹⁹³ Comme le souligne Anne Rasmussen dans sa contribution à *Une Histoire de la guerre, l'expérience de la blessure est à la fois personnelle, mais aussi universelle. Cette universalité se retrouve aussi dans le soin apporté aux blessés, les mettant sur un pied d'égalité à l'inverse de la captivité. Anne Rasmussen, « Blessures et blessés »*. In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.438-451, pp.439-440.

6.1.4. La fin des combats

La longue période d'arrêt des combats qui se mit petit à petit en place après la prise de Kinburn, avant de déboucher sur un armistice officiel entre les troupes belligérantes déployées en Crimée le 29 février 1856⁹⁹⁴, permit également aux Français et aux Russes d'apprendre à se connaître sans arrière-pensées. Ce moment de la campagne de Crimée fut bien moins commenté par les combattants des deux camps qui préférèrent, ainsi que nous l'avons vu dans le premier chapitre de cette étude, privilégier les grandes batailles dans leurs récits. Leurs témoignages s'intéressèrent donc bien moins à cette période sans combats, perçue probablement comme monotone, non rythmée par des affrontements et travaux de siège, mais par la vie de camp et les corvées et se rapprochant donc plus de la vie de garnison. Toutefois quelques anecdotes nous sont parvenues sur les échanges entre les adversaires de la veille. Ainsi, Lucien Baudens raconta avoir visité une ambulance russe établie sur la rivière Belbeck, ce qui lui a permis de comparer les pratiques médicales des belligérants⁹⁹⁵.

Les combattants français se plurent à souligner les fréquentes visites qu'ils firent à leurs homologues russes, s'invitant par exemple à dîner. Charles Duban raconta ainsi dans son dernier chapitre sur la campagne de Crimée des cas de fraternisation qu'il vécut personnellement comme sa visite d'une batterie russe avec son ordonnance⁹⁹⁶. Le soldat Podpalov rapporta lui aussi les nombreux échanges entre Français et Russes. Ce qui débuta par de simples échanges sympathiques évolua en véritables visites mutuelles à l'initiative des Français une fois l'armistice signé⁹⁹⁷. Contrairement à l'armistice du 11 novembre 1918 et aux jours qui le suivirent, au cours desquels les combattants durent réapprendre les usages de la guerre réglée⁹⁹⁸, ceux de Crimée n'eurent pas besoin de sortir d'une « guerre totale ». Les deux armées se retrouvaient l'arme au pied dans l'attente de leur retour dans leurs garnisons — les premières troupes françaises rentrèrent en France pour défiler à Paris le 29 décembre 1855⁹⁹⁹

⁹⁹⁴ Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* –, London : Pimlico, 2004, pp.307-309 et 324.

⁹⁹⁵ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Editeurs, 1858, pp.107-109.

⁹⁹⁶ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, op. cit, pp.144-145.

⁹⁹⁷ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N. A. Piritch, 1904, p.23

⁹⁹⁸ Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français 1918-1920*, Paris : Éditions du Seuil, 2004, pp.52-53.

⁹⁹⁹ Alain Goutman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995], « Chronologie », pp.411-417, p.417.

— après une guerre « sans haine » pour reprendre les mots d’Alain Gouzman¹⁰⁰⁰. Ce contexte, couplé à la francophilie des officiers russes, aristocrates pour la plupart, facilita les rencontres cordiales entre les soldats des deux armées une fois la fureur des combats retombée. Notons toutefois que si de tels échanges sont rapportés, ce rapprochement franco-russe, une fois la paix actée, ne semble pas être allé de soi pour tous les combattants. L’historien russe Nicolas Smoline cite ainsi dans un de ses articles, le témoignage de l’officier A. Gan qui raconta que ses hommes ne voulaient pas croire à la paix et continuaient à faire feu sur leurs adversaires d’hier¹⁰⁰¹.

6.2. Parler de ses rapports avec l’ennemi

La figure de l’ennemi est centrale dans tous les conflits, car elle permet aux troupes de légitimer ou non leur combat, mais aussi de jauger leur propre valeur martiale vis-à-vis de leur adversaire. Mais la figure de l’ennemi, c’est aussi sa représentation auprès des soldats et du grand public en tant qu’être. Ainsi, les conflits à fort caractère passionnel comme les guerres de religion, les guerres civiles ou les guerres nationales eurent tendance à déshumaniser, voire à barbariser l’ennemi, rendant difficile — mais pas impossible — l’établissement de rapports cordiaux entre les belligérants¹⁰⁰². Et pour ne citer qu’un seul exemple, la Première Guerre mondiale fut l’occasion en France et en Allemagne, de caricaturer l’adversaire avec une Allemagne agressive et animalisée par les Français, tandis que les Allemands accusaient les Alliés de militarisme va-t-en-guerre, affamant le Reich¹⁰⁰³. À l’inverse, dans des conflits plus policés et limités, la figure de l’adversaire fut bien moins souvent salie avec parfois, une idée de combats chevaleresques entre deux adversaires civilisés, facilitant alors à priori les échanges entre les combattants.

¹⁰⁰⁰ *Ibid*, p.376.

¹⁰⁰¹ Nicolas Smoline, « Характерные черты массового героизма русских войск в ходе Крымской войны 1853-1856 » [Caractéristiques de l’héroïsme de masse des troupes russes pendant la guerre de Crimée de 1853-1856]. In *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2003-2004 : Новые научные направления* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2003-2004 : Nouveaux domaines de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2005, pp.91-100, p.94. Consulté via le site iriran.ru (dernière consultation le 21/10/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2003-2004.pdf

¹⁰⁰² Hervé Drévuillon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L’Âge classique XVe — XIXe siècle*. Dirigé par Hervé Drévuillon, op. cit., pp.702-705.

¹⁰⁰³ Marie-Christine Bonneau Darmagnac, « L’ennemi, cet animal, ce barbare... Vu de France ». In Nicolas Beaupré, Gerd Krumeich, Nicolas Patin et Arndt Weinrich (dir), *La Grande Guerre vue d’en face. 1914-1918. Nachbarn im Krieg*, Paris : Albin Michel, 14-18 Mission centenaire, DHIP IHA, 2016, pp.192-195 ; Michael Epkenhans, « L’ennemi, cet animal, ce barbare... Vu d’Allemagne ». In Nicolas Beaupré, Gerd Krumeich, Nicolas Patin et Arndt Weinrich (dir), *La Grande Guerre vue d’en face. 1914-1918. Nachbarn im Krieg*, Paris : Albin Michel, 14-18 Mission centenaire, DHIP IHA, 2016, pp.196-199

La campagne de Crimée, concentrée autour du siège de Sébastopol, eut pour effet de mettre les combattants de toutes les armées qui y participèrent constamment au contact de l'ennemi, de leur arrivée devant les murs de Sébastopol à leur retour dans leurs villes de garnison. Bien évidemment, comme nous avons pu le constater précédemment, cette constante présence de l'adversaire n'était pas que physique, mais aussi sensorielle et matérialisée sous la forme d'obus, de bombes, de boulets et de balles. L'ennemi est, comme le danger, présent à chaque instant. Ainsi, contrairement aux guerres plus classiques menées jusqu'alors, la distance entre les lignes alliées et russes resta très faible une fois le siège de la place entamé. Cette proximité entre les belligérants fit que les combattants, les Français notamment, ne furent pas avares de commentaires sur leurs adversaires et d'anecdotes sur leurs échanges avec ces derniers. Notons d'ailleurs que, pour le capitaine Herbé, ces relations franco-russes furent suffisamment importantes pour qu'il titrât la publication de sa correspondance *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, soulignant l'importance qu'eut cet aspect de la campagne pour lui¹⁰⁰⁴.

6.2.1. Un adversaire valeureux

Comme nous avons pu l'évoquer à plusieurs reprises dans cette étude, la guerre de Crimée éclata dans une période de relative stabilité et d'équilibre entre les grandes puissances du Vieux Continent. Cette situation fit que lorsque Français, Britanniques, Turcs, Piémontais et Russes se retrouvèrent sur les champs de bataille de Crimée, ils purent jauger la réputation des autres armées, héritée des guerres napoléoniennes et de leurs activités opérationnelles des cinquante dernières années. Ainsi, pour les Français, cette campagne d'Orient fut l'occasion d'affronter celle qui était catégorisée comme étant l'une des meilleures d'Europe depuis la campagne de 1812 : l'armée impériale russe¹⁰⁰⁵. Cette situation explique l'engouement des soldats pour cette guerre, mais aussi, et surtout la récurrence de jugements de valeur sur les soldats russes au combat, lesquels se révèlent presque constamment positifs. Ce respect de l'adversaire, perçu comme un bon combattant, prit des formes diverses en fonction de la sensibilité des témoins. Chez le soldat Le Saint, ce respect de l'adversaire transparut par l'âpreté des combats :

A défaut de fusils, les Russes qui se font tuer sur place s'arment de pioches, de pierres, d'écouvillons. Il y eut là un de ces combats émouvants où l'intrépidité des nôtres et de leurs chefs pouvait seule donner le dessus. Ils s'élancent aussitôt dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui continuent de

¹⁰⁰⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit.

¹⁰⁰⁵ Michel Heller., *Histoire de la Russie et de son Empire*, Paris : Éditions Perrin, collection tempus, 2015 [Plon 1997], p.1081.

résister, et, peu d'instants après, le drapeau de la France était planté sur Malakoff pour ne plus en être abattu ; il fut salué, aux acclamations de l'armée, par de l'artillerie tonnant des hauteurs.

Mais il nous fallut longtemps pour rester maîtres de l'ouvrage. Ce terrible combat de trois heures n'avait pas épuisé l'énergie de l'ennemi. Les Russes firent avancer des troupes fraîches et, prenant l'offensive, se précipitèrent sur nos nouvelles positions avec une remarquable vigueur. Partout ils trouvèrent une résistance opiniâtre, et l'artillerie ne cessa de causer d'affreux ravages dans leurs rangs épais. Ils furent forcés de se retirer avec des pertes énormes. Une nouvelle tentative, dans laquelle ils déployèrent une ténacité et une audace qui tenaient du désespoir, vint se briser contre le sang-froid admirable de nos soldats.¹⁰⁰⁶

Ce procédé se retrouve chez le lieutenant Charles Duban qui, à propos de l'assaut du 7 juin 1855, décrit une lutte acharnée entre Français et Russes au cours de laquelle tous les objets furent utilisés : fusils, baïonnettes, écouvillons, pinces en fer..., les Russes préférant se faire tuer plutôt que de laisser leurs positions aux Français qui durent leur victoire à la fameuse *furia francese*¹⁰⁰⁷.

Pour d'autres, cette reconnaissance prit un caractère encore plus direct, posée mot pour mots, comme chez André-Alfred Poilecot qui, fait notable, déclara trouver les soldats russes supérieurs aux Français :

Les Russes, en cette rencontre, semblaient, contre l'habitude, combattre avec plus d'énergie que les nôtres. On les voyait volontiers à découvert, et ajustant avec assez de précision. Avant mon arrivée, il y avait même eu un combat meurtrier, car le terre-plein de la batterie était semé de cadavres russes et français. Du reste, D..., mon lieutenant, qui pourra vous donner à cet égard des renseignements authentiques, D..., que je rencontrai là et à qui je serrai la main, me raconta le soir même comment il avait échappé à la fois miraculeusement et grotesquement aux mains d'un Russe pendant ce combat : ce dernier se précipitait sur lui la baïonnette menaçante, et D..., pour éviter la mort, faisait un mouvement de recul ; ses jambes rencontrent un obstacle, il trébuche, le Russe va lui percer le flanc. D'une voix suppliante, accompagnée d'un geste de main amical, il lui dit par habitude le mot arabe : Chouïa, chouïa ! et, soit que le Russe fût désarmé par cette touchante prière, soit plutôt qu'il fût menacé lui-même, l'arme prête à donner la mort s'éloigne et respecte les jours de mon lieutenant.¹⁰⁰⁸

Cette admiration se retrouve dans d'autres témoignages d'officiers. Le capitaine Herbé s'attarda ainsi sur l'acte héroïque d'un prisonnier russe après le 7 juin qui, malgré sa blessure, tenta de tout faire pour parvenir à faire exploser la redoute nouvellement conquise quitte à y perdre la vie¹⁰⁰⁹. Jules-Alexandre Sancery jugea quant à lui la résistance de l'armée russe à Malakoff comme formidable¹⁰¹⁰. Chez un autre officier, cette reconnaissance de la valeur combative des Russes se fit par une référence aux campagnes passées et montre presque un soulagement de sa part à avoir à affronter un adversaire à la réputation non usurpée :

Je voudrai bien les voir ici ceux qui.... vous savez. les russes mon cher ami, sont ce que vous m'avez toujours dit : les premiers soldats d'Europe ! se sont des adversaires dignes de nous. J'espère bien

¹⁰⁰⁶ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères, 1867

¹⁰⁰⁷ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, op. cit, pp.96-97.

¹⁰⁰⁸ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, Limoges : E. Ardant, 1886, pp.152-153.

¹⁰⁰⁹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.267-268.

¹⁰¹⁰ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Pau : Amis des Archives [des Pyrénées-Atlantiques], 1988

qu'après cette guerre, nos alliés d'aujourd'hui, la fière albion, nous reconnaîtra pour les premiers soldats du monde ! comme le Lion de Waterloo doit peser sur les poitrines britanniques ! notre défaite de 1815 devient aujourd'hui notre plus beau fleuron. nous marchons à pas de géants !¹⁰¹¹

Enfin, le zouave Chantaume, quant à lui, décrivit les soldats russes comme bien plus valeureux que les combattants algériens qu'il avait eu à affronter dans ses campagnes précédentes¹⁰¹². Cette comparaison n'est d'ailleurs pas si surprenante venant comme pour souligner la différence entre guerre européenne et guerre coloniale dans laquelle l'ennemi est plus souvent dénigré¹⁰¹³. Là encore, les exemples pourraient être multipliés tant un certain nombre de vétérans français abordèrent ce sujet, et ce, même lorsqu'ils n'étaient pas en première ligne comme le révérend père de Damas qui écrivait en octobre 1854 :

Les Russes sont de rudes adversaires ; ils savent qu'ils ont affaire à de plus forts qu'eux, mais ils veulent défendre chèrement leur vie. Ne nous en fâchons pas. Plus sera grande la gloire de leur résistance, plus aussi croîtra la palme des vainqueurs.¹⁰¹⁴

Citation qui nous amène à nous intéresser aux raisons des combattants à mettre tant en avant les prouesses de leurs adversaires.

En effet, si les combattants français saluèrent ou du moins admirèrent la valeur combative de leurs ennemis, cela eut pour but, dans plusieurs cas, de prouver la grande bravoure et les prouesses de l'armée française qui réussit donc à vaincre à plusieurs reprises cet adversaire si agressif et valeureux. Le sergent Jenniard, par exemple, raconta ainsi dans son journal que les Russes ne purent rien à Inkerman face à la poussée vaillante des soldats français encouragés par le général Bosquet, au point même d'être terrifiés par leur arrivée¹⁰¹⁵. Dans la même idée, citons le récit du général Cler à propos de l'affaire nocturne du 23-24 février 1855 dans lequel il fit l'éloge de ses zouaves qui, avec lui, parvinrent à percer la masse de soldats russes pour rejoindre leurs lignes. Il sous-entendit ainsi la valeur de ses zouaves qui se révélèrent supérieurs à leurs adversaires en parvenant à rejoindre leurs lignes malgré leur nette infériorité numérique¹⁰¹⁶. Ce sentiment de supériorité s'accompagna d'ailleurs parfois d'avis assez péjoratifs sur les soldats de l'armée adverse vue comme un troupeau sans tête. Cet avis que l'on pourrait juger comme assez minoritaire, s'illustre parfaitement dans une lettre du

¹⁰¹¹ SHD GR 1 KT 579 Fond Grisey. P.25.

¹⁰¹² Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave, op. cit.*, p.42.

¹⁰¹³ Ce dénigrement de l'adversaire allait de pair avec un mépris des officiers envoyés combattre dans les guerres coloniales pour les principes élémentaires de la tactique et de la stratégie, amenant à un véritable manque d'instruction de la troupe et des cadres comme le souligne Jacques Frémeaux. Vincent Joly, *Guerres d'Afrique : 130 années de guerres coloniales : l'expérience française*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009, pp.25-31 ; Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris : CNRS Editions, 2010, p.396.

¹⁰¹⁴ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus, op. cit.*, p.39.

¹⁰¹⁵ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, Archive privée, Monsieur Daniel A. Document consultable en annexes. cf. : Annexe 4.

¹⁰¹⁶ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.204-205.

général de Wimpffen publiée par le baron du Casse : « Dans cette circonstance, on s'est abordé corps à corps, et notre impétuosité française l'a emporté sur ces masses impassibles qui, une fois privées d'officiers, s'agitent et finissent par se sauver comme un troupeau de moutons »¹⁰¹⁷.

Mais si les Français firent le choix de souligner dans leurs témoignages la valeur combative des troupes russes — avec certes quelques exceptions comme le général de Wimpffen —, qu'en fut-il des soldats du tsar ? Si nous nous fions aux témoignages du corpus réunis pour cette étude, force est de constater que tout comme les Français, les soldats russes estimaient les prouesses martiales de leurs adversaires, faisant l'éloge de leur courage, de leur héroïsme, de leur combativité. Avant les premiers affrontements, les soldats français étaient en effets estimés comme dignes d'être combattus par les officiers russes à croire le capitaine Chodasiewicz¹⁰¹⁸. Là encore, ces mentions purent être sous-entendues par la description de combats violents louant l'héroïsme des soldats russes. Ainsi, dans son rapport sur la prise de la tour Malakoff, le général Osten-Sacken souligna l'impossibilité pour les vaillants défenseurs de la tour de tenir face à la masse de soldats français¹⁰¹⁹. Tandis que dans son rapport sur l'assaut du 18 juin, le colonel Tchrouzov rapporta les vains assauts français et la dureté des combats pour déloger les quelques assaillants retranchés près de la redoute Gervais¹⁰²⁰. Ce fut d'ailleurs à l'occasion de leurs récits de cette bataille que Nicolas Berg et le soldat Alexandre Pogosky soulignèrent eux aussi le courage de leurs adversaires français. Nicolas Berg rapporta en effet que les soldats russes qu'il fréquentait soulignèrent leur courage après la bataille :

Pour être honnête, les Français se sont très bien battus. J'ai entendu les éloges de nombreux officiers et soldats qui ont pris part à la bataille. Le Russe est honnête à ce sujet : il ne cachera jamais son admiration pour l'ennemi, si celui-ci en vaut la peine ; et personne ne fait l'éloge aussi volontairement et aussi innocemment qu'un Russe.¹⁰²¹

Ces propos attribués à des officiers présents sur la rive nord de Sébastopol se retrouvent dans le témoignage du soldat Pogosky qui écrivit que, selon lui, les Français s'étaient bravement battus cette nuit-là. Les zouaves en particulier qui, selon ses dires, se seraient battus au couteau et ne cédèrent que pas à pas, réussissant presque à reprendre la batterie Gervais dans une de

¹⁰¹⁷ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, Paris : Imprimerie et Librairie militaire Henri Charles Lavauzelle, 1892, p.55.

¹⁰¹⁸ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, pp.18-19.

¹⁰¹⁹ RGIA F.651 Op.1 D.376.

¹⁰²⁰ RGIA F.651 Op.1 D. 373

¹⁰²¹ Nicolas Berg, *Записки об осаде Севастополя* [Écrits à propos du siège de Sébastopol], *op. cit.*, p.23. Texte d'origine : « Должно отдать справедливость : французы дрались отлично. Я слышал им похвалы от многих офицеров и солдат, участвовавших в бою. Русской человек на это честен: он никогда не обойдет похвалой своего врага, если враг того стоит; и никто с такой охотой и так простодушно не хвалит, как русский человек. »

leurs contre-attaques¹⁰²². Dans sa recherche des causes de la défaite, Nicolas Guersevanov souligne la valeur combattante des troupes françaises dans un long chapitre consacré à l'infanterie de Napoléon III : mieux formée, mieux équipée, l'infanterie française s'est révélée supérieure à son homologue russe, donnant la victoire aux alliés¹⁰²³. Cette idée d'une armée française dotée d'un équipement individuel supérieur à celle de l'armée russe se retrouve dans l'étude du général Totleben qui, en conclusion de son chapitre consacré à la bataille de l'Alma, justifia ainsi la défaite russe. À le lire, les soldats russes s'étaient montrés valeureux, héroïques, dignes de leurs adversaires qui se retiraient lors de leurs charges pour mieux les harceler en tirailleurs, appliquant des idées nouvelles développées en Afrique, que les Russes n'avaient pu éprouver jusqu'à alors¹⁰²⁴. Et dans son chapitre sur la bataille de la Tchernăia, il souligna à nouveau la supériorité de l'infanterie française en matière de feu. Feu face auquel l'attitude des soldats russes fut jugée héroïque¹⁰²⁵

6.2.2. L'ennemi dans la guerre de siège

Si l'ennemi fut vu comme un valeureux combattant de part et d'autre de la ligne de front, les vétérans français ne furent pas non plus avares de commentaires sur la résistance de la garnison de Sébastopol. Les soldats de Napoléon III, que ce soit dans leurs lettres ou leurs Mémoires, se montrèrent là encore admiratifs de leurs adversaires, laissant parfois supposer qu'ils respectèrent plus l'ingéniosité russe en matière de fortifications que leur valeur au combat. Le général de Wimpffen, par exemple qui, nous l'évoquions plus haut, voyait la troupe russe comme un troupeau ne sachant manœuvrer au combat sans ses officiers,¹⁰²⁶ écrivait le 22 décembre :

Les Russes, fiers de leur résistance, construisent ouvrages contre ouvrages et il faudra des feux bien soutenus, pendant plusieurs jours afin de nous remettre dans des conditions assez avantageuses pour faire marcher notre brave infanterie.

¹⁰²² Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], Saint-Pétersbourg : Типография V.A. Tikanov, 1909, pp.65-66.

¹⁰²³ Nicolas Gersevanov, *Несколько слов о действиях русских войск в Крыму в 1854 и 1855 годах* [Quelques mots sur les actions des troupes russes en Crimée en 1854 et 1855], Paris : Dumaine, 1867, pp.69-106.

¹⁰²⁴ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, pp.203-205. URL : https://books.google.fr/books?id=KdkKAAAIAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

¹⁰²⁵ *Ibid.*, vol.2, partie 2, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874, GoogleBooks, p.137. URL : https://books.google.fr/books?id=_tcKAAAIAAJ&printsec=frontcover&dq=inauthor:%22graf+%C4%96duard+Ivanovich+Totleben%22&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwip57Xwr47pAhWoy4UKHVABBIoQ6AEIKDAA#v=onepage&q&f=false

¹⁰²⁶ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits, loc. cit.*

Je crois qu'après avoir fait taire une partie des pièces de la place, après avoir ébréché remparts et maisons, nous ne devons plus hésiter à nous précipiter sur la ville. Alors nous y entrerons de manière à en être bien les maîtres.

Ce succès obtenu, quelles que soient nos blessures, nous devons courir sus à nos ennemis et les battre ; c'est en agissant avec grande vigueur et rapidité que nous soutiendrons notre supériorité sur les Russes et qu'on arrivera peut-être à les décider à une prompte soumission aux volontés de la France et de l'Angleterre.¹⁰²⁷

Ainsi selon lui, la seule réponse à cette ingéniosité du génie russe ne pouvait être que le combat et le feu, une solution venant du génie français n'étant visiblement pas à l'ordre du jour. Il exprima ensuite clairement son avis dans une lettre du 19 mars 1855 :

Je crois que nos ennemis sont nos maîtres quant au maniement de la pelle ou de la pioche. Je pense que leur guerre du Caucase ne se fait qu'à l'aide d'opérations de ce genre, interceptant des routes à l'aide de camps retranchés, de colonies militaires fortifiées, etc. Nous faisons actuellement la guerre à la façon de Jules César, si ce n'est que nous avons des canons. Malgré l'espèce d'insuccès qui nous retient sous les murs de cette vaste ville de Sébastopol, l'esprit de l'armée est excellent, et l'on entendra un cri de joie sortir de la poitrine de nos soldats, le jour où on les mettra en présence d'un assaut, ou en position de combattre sur un champ de bataille.¹⁰²⁸

Le capitaine Herbé, plus admiratif de la capacité opérationnelle de l'infanterie russe, abonda dans le sens du général de Wimpffen sur l'habileté russe en matière de fortifications, écrivant :

Ils sont aussi bons soldats dans la lutte que bons manœuvres dans l'exécution de leurs travaux de défense ; de nos tranchées nous les voyons s'exposer à nos coups pour réparer une brèche ; et le matin nous constatons la grande somme de travail fournie pendant la nuit. Leur artillerie et leurs munitions sont inépuisables ; ils ont à la disposition de la défense, tout le matériel de leur flotte et tous leurs marins ; ils peuvent plus facilement que nous armer leurs batteries d'une façon formidable ; et, comme la place n'est pas investie, ils peuvent recevoir des vivres et tous les renforts nécessaires ; enfin ils sont abrités dans leurs casernes, tandis que nous sommes exposés, en plein air, à toutes les rigueurs de l'hiver !¹⁰²⁹

Le soldat Le Saint rapporta les doutes qu'il put avoir avec ses camarades après avoir observé la grande activité terrassière dont faisaient preuve les défenseurs de Sébastopol¹⁰³⁰. Enfin, nous pouvons aussi mentionner le témoignage du sergent Eckenfelder qui écrivit devoir reconnaître l'ingéniosité défensive des vaincus que seule « cette invincible infanterie française » avait pu défaire¹⁰³¹. Ces trois exemples, qui reflètent une sorte de consensus au sein des témoignages français parlant des travaux de siège, s'inscrivent dans cette tendance à confirmer une supériorité russe en matière de retranchements¹⁰³².

Cette admiration des troupiers russes quant à leurs activités de terrassiers s'accompagne chez les combattants français d'une mise en avant du génie tactique du général Totleben. Il fut dès la période du siège, reconnu par les Alliés comme étant l'investigateur des travaux qui les

¹⁰²⁷ *Ibid*, p.67.

¹⁰²⁸ *Ibid.*, p.73.

¹⁰²⁹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, p.123.

¹⁰³⁰ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, op. cit, pp.52-53.

¹⁰³¹ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

¹⁰³² cf. : Chapitre 5, pp.240-241.

gênèrent tant. Le lieutenant Cullet écrivit ainsi que le nom de Totleben était déjà reconnu dès la fin de l'année 1854 :

L'année 1854 s'achève au milieu de cette tâche ingrate et meurtrière, toutes les espérances d'un succès rapide sont désormais perdues. Depuis trois mois, l'armée russe a décuplé ses défenses sur tout le front de ses lignes, les fortifications ont été réparées, entretenues, liées entre elles par de nouveaux ouvrages. Derrière la première ligne de ses bastions, l'habile officier du génie dont la défense a immortalisé le nom, Totleben, a accumulé les travaux, des milliers de bras ont remué la terre ; les canons des vaisseaux ont été transportés sur ces remparts de terre, leur nombre inouï, leur calibre énorme, l'habileté des marins qui les servent, ont créé pour nous un obstacle qu'on ne pourra briser que par de grands efforts et des sacrifices immenses¹⁰³³

Cette admiration de Totleben se retrouve aussi chez Charles Bocher¹⁰³⁴, tandis que le capitaine Herbé confia s'inquiéter de la santé de son adversaire après avoir appris sa blessure par balle :

Nous avons appris que le général Totleben, qui a organisé si admirablement la défense de Sébastopol, qui, d'une ville à peu près ouverte, en a fait une place de premier ordre, en présence même d'une armée assiégeante, a été blessé gravement d'une balle à la jambe ; c'est une très grande perte pour l'armée russe. Quant à nous, si nous ne regrettons pas la balle qui l'a frappé, nous désirons, du moins, que la blessure de ce remarquable officier ne le retienne inactif que jusqu'à la conclusion de la paix.¹⁰³⁵

Et là encore, comme pour la valeur au combat, cette admiration des compétences du général Totleben dépassa les frontières entre les unités combattantes et l'arrière pour se retrouver dans les témoignages de Lucien Baudens notamment ; ce dernier saluant les prouesses réalisées par celui-ci tout en soulignant les erreurs commises par ses successeurs¹⁰³⁶. Le révérend père de Damas, lui, écrivit que selon lui, la résistance russe conduite par Totleben allait rentrer dans l'histoire pour la plus grande gloire des armées russes¹⁰³⁷.

Ces éloges ne doivent cependant pas faire oublier un autre point essentiel relevé dans plusieurs témoignages : la tendance de certains combattants français à comparer leurs conditions de vie avec celles de leurs adversaires. Le général de Wimpffen écrivit par exemple que selon lui, même si les Français logeaient encore sous leurs tentes d'Afrique, leur situation en matière de logement restait meilleure que celle des Russes au début de l'hiver 1854-1855¹⁰³⁸. Le baron Rebillot écrivait quant à lui le 16 juin 1855, soulignant la situation désespérée des Russes :

Toutes ces opérations et surtout les succès constants de l'armée depuis le commencement de mai ont ébranlé le moral des russes, ils n'ont plus comme autrefois le ton arrogant et l'allure provoquante, le manque d'eau (le cours de la Tchernaiïa a été détourné), l'infection produite par l'immense quantité de cadavres enterrés dans la ville, la ruine des maisons, la fatigue d'un travail perpétuel ont

¹⁰³³ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, pp.123-124.

¹⁰³⁴ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, op. cit, p.19.

¹⁰³⁵ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.290-291.

¹⁰³⁶ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, op. cit, pp.28-30.

¹⁰³⁷ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit, p.66.

¹⁰³⁸ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, op. cit, p.58.

engendré des maladies contagieuses et des rapports écrits trouvés à Kersch marquent que depuis le commencement du siège 70 000 hommes de la garnison sans cesse renouvelée de Sébastopol y ont péri par le feu et les maladies. Les soldats les plus braves de l'armée ennemie, ses canonniers les plus habiles, sont morts à la peine. Le moment est proche où tant d'efforts seront couronnés et la campagne de Crimée finie.¹⁰³⁹

Nous pouvons retrouver cette même empathie pour la situation de l'adversaire dans le témoignage du lieutenant Cullet, qui salue la combativité des Russes, au point de les qualifier de fanatiques, car malgré une situation qu'il juge terrible pour eux, ils continuaient à faire des sorties et à attaquer vigoureusement les troupes alliées¹⁰⁴⁰. Le zouave Chantaume commenta lui aussi la situation de l'adversaire, la jugeant aussi peu enviable que la sienne à l'hiver 1854-1855, décrivant les prisonniers faits le 8 septembre comme étant « pas sortis lourd »¹⁰⁴¹. Cette situation semble avoir été réciproque, des soldats russes s'intéressant eux aussi à la situation de leurs adversaires. C'est du moins ce qu'indiqua Lucien Baudens qui écrivit que lorsque les francs-tireurs discutaient avec les défenseurs de Sébastopol, ceux-ci les narguaient en leur montrant leurs bottes que les Français enviaient¹⁰⁴².

Il est difficile de trouver un pendant à ces éloges. Cette empathie manifestée par les combattants français dans leurs écrits est presque totalement absente des témoignages de leurs homologues russes. Seul le général Totleben écrivit quelques lignes qui pourraient être assimilées à cette forme de sympathie des Français pour les Russes. En effet, si l'officier du génie fut relativement avare d'éloges à propos de ses anciens adversaires tout au long de sa monumentale étude sur la campagne de Crimée, il admit que face aux pénuries et aux conditions météorologiques de l'hiver 1854-1855, les Français firent bonne figure :

La situation de l'armée française était moins pénible que celle de ses alliés. Cela tenait à ce que les Français avaient pris, à temps et autant que cela leur était possible, des mesures efficaces pour atténuer l'effet des circonstances défavorables dans lesquelles ils se retrouvèrent, lors que la mauvaise saison commença à se faire sentir. Il faut pourtant avouer que l'armée française n'était pas pourvue de tout ce qui lui était absolument nécessaire. Les Français ne mettaient pas à découvert leur situation pénible, comme les Anglais, ne craignaient pas de le faire ; tout au contraire, ils prenaient grand soin de la dissimuler, ce qui rend assez difficile de préciser exactement jusqu'à quel point les Français pouvaient avoir souffert de leur aménagement, d'autant plus qu'à côté de la triste position de leurs alliés, leur situation paraissait relativement beaucoup plus favorable. Mais ce qui ne saurait être contesté, c'est que les Français montrèrent une grande énergie pour atténuer l'effet des rigueurs de la saison.¹⁰⁴³

¹⁰³⁹ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹⁰⁴⁰ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, pp.138-139.

¹⁰⁴¹ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, op. cit, pp.26 et 93-94.

¹⁰⁴² Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit*, pp.27-28.

¹⁰⁴³ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Nekludow 1870, [GoogleBooks.](https://books.google.ru/books?id=mhZEAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Totleben&hl=ru&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Totleben&f=false) URL : https://books.google.ru/books?id=mhZEAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Totleben&hl=ru&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Totleben&f=false

Ainsi, le courage des Français dans l'adversité fut salué par le général Totleben, même s'il suppose qu'ils souffrirent bien plus que ce qu'ils montrèrent, ce qui n'est pas sans rappeler notre précédent chapitre, lorsque nous abordions le problème du ravitaillement dans les témoignages¹⁰⁴⁴. Cet unique exemple est intéressant, car il souligne que si seuls les Français parlèrent de la souffrance que leur causèrent les conditions climatiques à ce moment-là de la campagne, un de leurs adversaires admit qu'ils avaient effectivement souffert. Quant à l'absence de mention dans les autres témoignages, les raisons d'un tel silence pourraient être soit un manque total d'intérêt pour les travaux de siège et la souffrance de l'ennemi de la part des combattants russes, soit une méconnaissance de ces aspects. Mais il s'agirait selon nous plutôt d'un choix narratif lié au contenu même de ces témoignages, leurs auteurs ayant jugé préférable de parler de l'adversaire français d'une autre manière.

6.2.3. Fraternisations et échanges entre combattants

Dans ses Mémoires sur la campagne de Crimée, le prince Bariatinsky raconta avoir discuté à plusieurs reprises avec le colonel de Lagondie à Sébastopol, après que ce dernier fut fait prisonnier la veille de la bataille de l'Alma. Bien après la guerre, en 1874, il rencontra par hasard le frère de ce colonel qui lui confia que ce dernier leur avait longuement parlé de lui¹⁰⁴⁵. Cette anecdote racontée en annexe de son récit montre la possibilité de fraterniser avec l'adversaire grâce à l'estime mutuelle qui semblait régner entre Français et Russes lors de la campagne de Crimée. Cette bonne entente entre les deux adversaires et les lois tacites de la guerre de cette époque firent d'ailleurs que lors de leur évacuation de la partie sud de la ville, les Russes laissèrent sur place les blessés « moribonds », intransportables ou jugés condamnés par les médecins, en espérant que les troupes alliées en prendraient soin¹⁰⁴⁶.

Ce respect mutuel ainsi que les occasions plus ou moins officielles de rencontre et de discussion entre les soldats des deux armées amenèrent de véritables fraternisations et échanges de biens matériels. Là encore, ces épisodes furent racontés au travers d'anecdotes perdues dans la masse d'informations délivrée par les vétérans et nombre d'entre elles eurent pour théâtre les ambulances, la captivité et les suspensions d'armes ainsi que le rapporte, par exemple, le

¹⁰⁴⁴ cf. : Chapitre 5, pp.256-262.

¹⁰⁴⁵ Victor Bariatinsky, *Воспоминания князя Виктора Ивановича Барятинского* [Mémoires du prince Victor Ivanovitch Bariatinsky], *op. cit.*, pp.22-26.

¹⁰⁴⁶ Cette décision que le professeur Hubbeneth décrivit comme douloureuse, fut pourtant funeste pour plusieurs de ces blessés laissés sur place, car les armées alliées n'entrèrent pas dans la ville dès l'évacuation russe actée. Le chirurgien raconte que se furent des maraudeurs qui les découvrirent mourants de faim et de soif. Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, *op. cit.*, pp.162-164.

capitaine Charles Bocher dans ses lettres. Sa première anecdote raconte comment les officiers russes faits prisonniers par les Français avaient été bien traités, au point d'être invités à la table de leurs homologues français¹⁰⁴⁷. La seconde présente les rapports plus que cordiaux qu'il eut avec les officiers russes lors d'un armistice :

Je me trouvais à l'enlèvement des morts le surlendemain de l'affaire du Mamelon vert. Les officiers russes furent pleins d'égards et de courtoisie. Je remarquai parmi eux un des aides de camp du général Luders, de la connaissance de Galliffet, qui nous exprima le désir de voir finir cette guerre pour n'avoir plus à nous traiter en ennemis. Nous nous donnions rendez-vous à Paris pour l'hiver. Sur ces entrefaites arrivent des officiers anglais en curieux, ils n'avaient rien à faire là. Les officiers russes se taisent, un des Anglais parle de la prise prochaine de Malakoff, un officier russe se retournant dit : « Les Français pourront peut-être s'en rendre maîtres, mais vous, jamais ! » Il est à remarquer qu'il n'y a aucune animosité entre nous et les Russes, et que nous avons plus de sympathie pour nos ennemis que pour nos alliés.¹⁰⁴⁸

Et s'il pouvait ne pas s'agir là de véritable fraternisation, mais plutôt de rapports cordiaux avec des promesses de se revoir une fois la guerre terminée, la troisième et dernière anecdote, comme la première, montre de vrais échanges entre soldats des deux armées. Le capitaine Charles Bocher y raconte avoir assisté à de vraies fraternisations entre les blessés des deux camps, ajoutant que les relations entre Français et Britanniques étaient bien plus distantes¹⁰⁴⁹. Et si l'entre-aide entre soldats blessés semble être compréhensible, les armistices furent l'occasion d'événements plus incongrus comme dans cette anecdote du capitaine Herbé :

Une source limpide et fraîche coulait au dessous de nous ; Russes et Français la connaissaient bien cette source,... et dès que le drapeau blanc s'était montré, les uns et les autres s'étaient précipités pour s'en approcher... Les zouaves, arrivés les premiers, étaient là plus de soixante, et deux ou trois bidons seulement pouvaient se remplir à la fois ; les Russes devaient donc attendre leur tour... Mais la galanterie ? c'est une coquetterie vis-à-vis d'un ennemi !....

Les zouaves prirent les bidons des Russes, les leurs passèrent tout remplis, et ne songèrent à eux que quand tous les Russes furent servis.

Ceux-ci, touchés du procédé, retournèrent dans leurs postes, et rapportèrent leurs rations d'eau-de-vie pour en remplir les bidons des zouaves.

Et ces hommes sont ennemis ?

Non, la politique a pu les faire adversaires ; ils se battent parce que c'est leur devoir, ils se battent bien, sans merci.... mais jamais elles ne pourra en faire des ennemis....¹⁰⁵⁰

Et ce type d'échange de bons procédés illustrant la bonne entente qui régnait entre les deux armées ne semble pas s'être limité à ces seuls armistices :

Il se passait parfois des faits assez singuliers. Nos hommes allaient confectionner des gabions dans un bois situé tout près d'une porte russe. Quand nos corvées arrivaient, l'ennemi se retirait et les laissait travailler tranquillement. Un soldat eut un jour l'idée de les remercier de cette politesse. Le 1er février, il planta un bâton en terre et fixa l'extrémité un biscuit. Le lendemain, le biscuit avait disparu, et les Russes avaient mis à la place un petit pain blanc parfaitement frais. Les nôtres, pour ne pas rester en arrière de leurs bons procédés, et aussi pour prouver qu'on avait de tout au camp,

¹⁰⁴⁷ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher, op. cit*, p.71.

¹⁰⁴⁸ *Ibid.*, pp.75-76.

¹⁰⁴⁹ *Ibid.*, pp.127-128.

¹⁰⁵⁰ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient, op. cit*, pp.270-271. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

remplacèrent le petit pain par une bouteille de bordeaux. La gaîté et le bon cœur du troupiier français se montraient encore dans ces circonstances.¹⁰⁵¹

Cette anecdote rapportée par le soldat Le Saint semble ainsi encore plus incongrue que celle du capitaine Herbé, car il s'agit là d'échanges de nourriture en dehors de l'arrêt des combats. Le capitaine Thoumas rapporta d'ailleurs un fait similaire, racontant qu'après plusieurs visites des zouaves français dans la vallée de Baïdar pour y « faire du fascinage » lorsque les Russes s'étaient retirés, il arriva un moment où ces derniers ne reculèrent plus que de « 300 pas en arrière » pour permettre à leurs adversaires de continuer leurs corvées. Ainsi, lorsque les Français se retiraient, seules avaient échangées les quelques paroles suivantes : « Bono francese » et « Bono Moskova »¹⁰⁵².

Ces fraternisations et échanges purent parfois prendre aussi une dimension touchant au sacré quand les combattants se montraient sensibles à la chose. Le révérend père de Damas rapporta les paroles d'un soldat blessé à ce sujet dans une de ses lettres :

« Tout de même, monsieur l'aumônier, il faut en convenir, les Russes nous font rougir ; ils sont plus chrétiens que nous. Le soir de notre grande bataille, ma blessure ne me faisait pas assez souffrir pour me retenir sous ma tente ; je parcourais le champ de bataille lorsque, parmi les morts, j'aperçois un officier russe qui respirait encore. En me voyant, son premier mouvement fut celui de la frayeur. Il s'imagina que j'allais l'achever comme un barbare, et il cacha sa tête sous un cadavre. Son but, il me l'a avoué depuis, était de passer pour mort, et de chercher à se glisser dans son camp à la faveur de la nuit. Je m'approche, je lui serre la main, et, craignant de n'être pas compris, je lui demande par signe si je puis lui être utile. Rassuré par mes démonstrations, il me parle en français, me demande à boire et m'exprime le désir de voir un médecin pour obtenir soulagement à ses cruelles douleurs. Par de bonnes paroles, je lui relevai le cœur et lui fis comprendre tout ce qu'il trouverait de générosité et d'empressement parmi les médecins français. Je ne le quittai plus qu'il ne fût bien installé dans l'ambulance et qu'il n'eût ses plaies bandées. Et l'officier reconnaissant me serrait les mains lorsque je me retirai pour me faire panser moi-même. Des larmes brillaient dans ses yeux ; sa voix avait un accent pénétré ; il voulait me donner un souvenir éternel de reconnaissance. Eh bien, le croiriez-vous ? Après avoir cherché l'objet le plus digne de m'être offert, il détacha de son cou une petite image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, gravée sur cuivre, et il me la remit, après l'avoir baisée. Oh ! Oui, les Russes sont plus chrétiens que nous, ils nous font rougir. »¹⁰⁵³

De son côté, le capitaine Charles Bocher raconta avoir assisté à la messe orthodoxe donnée par le monastère de Saint-Georges le lendemain de l'assaut du 18 juin, et ce, en compagnie d'Omer Pacha et du général Canrobert alors que cette célébration était en l'honneur de la victoire russe¹⁰⁵⁴ ! Ces deux anecdotes sont l'illustration des rares exemples d'expression religieuse de la part des Français, et elles rappellent que malgré une très faible pratique de la religion dans ses rangs tout au long de la première moitié du XIX^e siècle — malgré les efforts de l'Église — les combattants pouvaient être de fervents pratiquants dans leur intimité¹⁰⁵⁵. Ils étaient donc

¹⁰⁵¹ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, op. cit., p.58.

¹⁰⁵² Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit., pp.159-160.

¹⁰⁵³ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit., pp.92-93.

¹⁰⁵⁴ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, op. cit., p.70.

¹⁰⁵⁵ Rémy Hème de Lacotte, « L'Armée, enjeu symbolique du catholicisme de la Restauration ». In Laurent Jalabert et Stefano Simiz (dir), *Le soldat face au clerc : armée et religion en Europe occidentale, XVe et XIXe siècle*,

aussi en mesure d'assister aux offices religieux d'une autre branche du christianisme alors même que ceux-ci étaient destinés à leurs adversaires.

Avec l'arrêt des combats, ces fraternisations et échanges entre Français et Russes semblent s'être multipliés à en croire plusieurs témoignages de combattants français, qui continuèrent à souligner la bonne entente entre leurs anciens adversaires et eux. Charles Duban et son ordonnance fraternisèrent ainsi avec une batterie russe, puis avec un groupe de soldats russes posté sur la Tchernaiïa, au sein duquel il rencontra un officier russe malade qui avait étudié à Paris¹⁰⁵⁶. Lucien Baudens raconta quant à lui que l'envie de fraterniser devint irrésistible une fois la ville prise :

Après la prise de Sébastopol, quelques soldats des postes avancés établirent entre eux des conférences au moyen de mouchoirs blancs qu'ils hissaient au bout des baïonnettes. Aux entretiens succédèrent les échanges. Les Russes avaient de l'eau-de-vie, les Français du pain et du tabac : ils eurent bientôt fraternisé, et cette façon amicale de faire la guerre prit une telle extension, que le général Camou, commandant le 2e corps, dut refroidir par des punitions la chaleur des effusions.¹⁰⁵⁷

La réaction du général Camou n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle de ses successeurs de la Grande Guerre face aux fraternisations de Noël 1917, certes en plus modéré. Mais elle laisse entendre que le commandement militaire, ne sachant si les combats allaient reprendre au printemps, craignait fortement l'influence de ces élans de sympathie sur la combativité des soldats.

Face à cette avalanche de témoignages français évoquant ouvertement des fraternisations, des échanges de bons mots voire d'objets, que trouve-t-on du côté de leurs adversaires russes ? Dans « Sébastopol en mai », deuxième partie de ses *Récits de Sébastopol*, Léon Tolstoï consacra une partie à l'armistice qui eut lieu après la tentative du 18 juin contre la tour Malakoff¹⁰⁵⁸. Au travers d'un peu plus de quatre pages, le célèbre romancier russe présenta à ses lecteurs des exemples de dialogues et d'échanges que pouvaient avoir les combattants des deux armées lors de ces moments de pause dans les combats. Il décrivit ainsi trois situations qui frappent par leurs similitudes avec les témoignages des combattants français. Tout d'abord, un bref dialogue entre un jeune officier russe parlant un peu le français et un soldat français, qui se conclut par un échange de « fume-cigarette » entre les deux hommes¹⁰⁵⁹. Ensuite, un échange de tabac entre deux soldats qui, malgré la barrière de la langue, cherchèrent à

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016, pp.195-205, p.205 ; Xavier Boniface, « Conclusions. Armée et religion XVe-XIXe siècle. ». In Laurent Jalabert et Stefano Simiz (dir), *Le soldat face au clerc : armée et religion en Europe occidentale, XVe et XIXe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016, pp.269-276, p.270.

¹⁰⁵⁶ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, op. cit, pp.144-145.

¹⁰⁵⁷ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit.*, pp.19-20.

¹⁰⁵⁸ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol. Traduit du russe par Louis Jousserandot*, op. cit, pp.97-102.

¹⁰⁵⁹ *Ibid.*, p.98.

communiquer entre eux¹⁰⁶⁰. Enfin, un échange entre deux officiers autour d'une connaissance commune que le français demande à son homologue russe de saluer, avant de deviser sur la dureté de la guerre et la vaillance des deux camps¹⁰⁶¹.

Andreï Ershov fut lui aussi assez bavard sur ce sujet des échanges entre Français et Russes lors du siège de Sébastopol, notamment en parlant de ses rencontres avec des prisonniers qu'il put rencontrer tout au long de son service au sein de la garnison de la ville assiégée. Citons notamment cette scène terrible qui suivit la capture d'un officier français qui avait attaqué sa batterie avec un fusil déchargé lors d'un combat, et qui avait blessé mortellement un jeune officier russe avant d'être assommé par des marins :

L'officier français était un homme grand, légèrement avachi et sec, d'un âge assez avancé, avec des cheveux chauves et des poils rares sur les tempes et à l'arrière de la tête.

La tristesse et la gêne étaient clairement exprimées sur son visage, très expressif et coupé de plusieurs rides.

En regardant le blessé, il s'est soudain souvenu de ce qu'il s'était passé, cacha ses yeux avec ses mains, en criant d'une voix forte :

– Ah ! c'est horrible — ah ! je m'en souviens... ah, c'est l'officier russe ! — et il s'est précipité vers le lieutenant et a cédé à toutes les impulsions effrayantes.

Voyant le chagrin indécent du Français, il a été averti, en disant, au passage, que la guerre, triste nécessité, est sa loi.

Mais le Français n'a rien écouté et, prenant la main blessée de T*, Il secoua tristement la tête, s'écriant :

– Dieu ! que la guerre est, une horrible chose !... – et il y avait même des larmes sur ses joues. – Il pourrait être mon fils ; j'en ai un, de son âge a peu près", répétait-il dix fois en désignant T*.

Tout le monde a été bouleversé par cette scène et en voyant la souffrance de T*, vraiment terrible.

La sortie, cependant, était digne d'être qualifiée de "brillante" et avait tout à fait atteint son but.¹⁰⁶²

Cet exemple nous montre un autre type d'échange entre combattants des deux armées, non mentionné précédemment. En effet, il ne s'agit pas là d'échange d'objets ou de bons mots, mais de vivre ensemble la mort d'un homme tué par l'un d'entre eux. Tout comme Léon Tolstoï, Andreï Ershov évoqua lui aussi ici la suspension d'armes qui suivit la prise du Mamelon vert et des Ouvrages blancs. Et il s'étonna de la manière dont des hommes qui s'étaient battus à mort pouvaient, par la suite, se rencontrer et discuter amicalement de manière détendue. Par

¹⁰⁶⁰ *Ibid.*, p.99.

¹⁰⁶¹ *Ibid.*, pp.99-100.

¹⁰⁶² Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, p.55. Texte d'origine : « Француз-офицер был высокий немного сутуловатый сухощавый мужчина довольно пожилых лет, с лысиной и редкими волосами на висках и затылке. Тоска и досада ясно выражались на его лице, очень выразительном и прорезанном несколькими морщинами. При взгляде на раненого он как бы вдруг вспомнил что, закрыл глаза руками, вскрикнув громким голосом: Ah ! c'est horrible — ah ! je m'en souviens... ah, c'est l'officier russe ! — и, кинувшись к лейтенанту, предался всем порывам страшного. Видя непритворную горесть француза, его стали увещать, говоря между прочим, что всему виной война, печальная необходимость — ее закон. Но француз ничего не слушал и, взглядывая на раненого от его руки T*, грустно качал головой, приговаривая: — Dieu ! que la guerre est, une horrible chose !... - и по его щекам тельки даже слезы. — Il pourrait être mon fils ; j'en ai un, de son âge a peu près, — повторил он раз десять, указывая на T*. Все были расстроены этой сценой видом страданий T*, действительно ужасных. Вылазка, впрочем, стояла названия „блистательной“ и вполне достигла своей цели. »

ailleurs, il raconta avoir été lui aussi témoin d'une tentative de dialogues entre deux simples soldats des deux armées malgré la barrière de la langue qui les empêchait de pouvoir échanger comme des officiers¹⁰⁶³. Le soldat Podpalov raconta de son côté, qu'une fois les échanges entre Français et Russes initiés, les premiers vinrent continuellement échanger, discuter et boire avec les seconds, donnant leurs cartes avec nom, prénoms, lieu de résidence et régiments aux soldats russes avec lesquels ils se liaient d'amitié¹⁰⁶⁴. Quant à lui, il dit avoir visité à plusieurs reprises le camp français le plus proche de son régiment avec ses camarades jusqu'au départ des Français avec qui il avait fraternisé, avant d'aller en visiter un autre encore vers Balaklava¹⁰⁶⁵.

Parallèlement à ces deux témoignages, s'ajoutent ceux de P. Koltchak de M. Venetsky qui eux, choisirent de présenter les fraternisations entre Français et Russes au travers d'anecdotes vécues au début de leur captivité respective après la prise de l'assaut de la tour Malakoff. V. Koltchak raconta ainsi que les Français les traitèrent, ses camarades et lui, avec gentillesse et prudence, les invitant dans leurs tentes à boire un punch. Cet épisode lui aurait alors rappelé la bonne entente entre ses hommes et les soldats français lors des armistices, lui faisant regretter cette guerre en lieu et place d'une alliance avec celui qui était encore l'ennemi¹⁰⁶⁶. Son camarade M. Venetsky raconta pour sa part avoir échangé son adresse avec un certain capitaine Fleury, en se promettant de se revoir après la guerre, avant de sympathiser avec quelques-uns des officiers de marine sur le navire l'amenant en France pour y passer sa captivité¹⁰⁶⁷. Ces exemples de fraternisation et d'échanges de bons mots, que l'on retrouve donc chez les Russes comme chez les Français, pourraient être la manifestation de ce que Jörg Echernkamp qualifie de « noblesse d'esprit commune ». Ce sentiment se développa en effet tout au long du XIX^e avec la transformation des armées vers des armées de masse commandées par des officiers de moins en moins issus de l'aristocratie. Les membres de cette nouvelle caste se retrouvèrent alors dans le partage de valeurs et d'habitus communs inhérents à la professionnalisation de leur métier¹⁰⁶⁸. Ainsi, lors de la campagne de Crimée, ce sont des

¹⁰⁶³ *Ibid.*, p.107.

¹⁰⁶⁴ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесетилѣтїю славної оборони Севастополя. Воспоминанїя Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *loc. cit.*

¹⁰⁶⁵ *Ibid.*, p.24.

¹⁰⁶⁶ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], *op. cit.*, p.107.

¹⁰⁶⁷ M. Venetsky, *Война и плѣнь (Изъ воспоминанїй молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], *op. cit.*, p.83 et pp.92-94.

¹⁰⁶⁸ Jörg Echernkamp, « Une carrière sous les drapeaux ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.270-284, pp.276-278.

officiers et des militaires professionnels qui se retrouvèrent et s'apprécièrent grâce à ces valeurs et pratiques communes aux armées européennes de cette période.

6.2.4. Dénoncer, critiquer, se moquer de l'ennemi

À en croire les vétérans français et les quelques combattants russes qui témoignèrent de leurs relations avec l'adversaire, les deux armées ne semblaient pas se haïr et même éprouver plus que du respect l'une envers l'autre. Les récits de fraternisation, d'échanges de bons mots, de cartes, voire de nourriture, sont si courants qu'on peut en venir à se demander comment combats aussi violents et bonne entente purent être le fait de ces hommes. Les Français comme les Russes s'évertuèrent, les uns comme les autres, à souligner l'ardeur des troupes et la violence de certaines scènes d'affrontement, alors que, dans le même temps, les Français notamment, ils racontèrent à maintes reprises qu'ils n'éprouvaient aucune animosité envers les soldats de Nicolas Ier puis d'Alexandre II. C'est toutefois oublier quelques mentions dans les récits des vétérans, ne présentant pas l'ennemi sous son meilleur jour, et ce, même dans des témoignages qui parlèrent de la bonne entente entre les deux armées.

Chez les Français, les combattants énoncèrent des reproches à l'encontre des Russes à l'occasion d'épisodes au cours desquels ces derniers n'auraient pas respecté les règles les plus élémentaires de la guerre. Ainsi, les soldats du Tsar furent accusés d'ouvrir le feu sur les soldats français affairés au ramassage des blessés après la bataille de la Tchernaiïa. Louis Normand, officier de cavalerie attaché au corps du général Morris demanda ainsi à son frère de faire connaître ce qu'il dit avoir vécu lui-même :

Une chose que je m'empresse de te dire et qui devrait être répandue, car elle donne la mesure du caractère Russe, est celle-ci. Après avoir enlevé nos blessés nous enlevions les leurs qui sont exactement soignés comme les nôtres. Le gros de l'affaire s'étant passé au pont de Traktir, il y en avait considérablement là. Eh bien, pendant cette opération, Bilboquet envoyait sur ce pont des boulets et des obus, tuant avec les blessés Russes, les Français qui les secouraient. N'est-ce pas quelque chose d'ignoble ! et à défaut d'humanité et de droit des gens, est-ce qu'ils n'auraient pas dû, au moins, épargner leurs blessés ?¹⁰⁶⁹

Le professeur Baudens rapporta lui aussi cet événement, nommant aussi la batterie Gringalet. Il ajouta que des cas similaires avaient déjà été dénoncés après la bataille d'Inkerman, faisant réagir le gouvernement russe, qui dénonça ces actes de cruauté. À cette occasion, le général russe Lüders aurait d'ailleurs proposé de définir un signe distinctif pour les personnels de santé de toutes les armées afin de les reconnaître sur le champ de bataille¹⁰⁷⁰. Cette idée

¹⁰⁶⁹ SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, *colonel Louis Normand*.

¹⁰⁷⁰ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit.*, p.20.

novatrice de l'officier général russe connu par la suite l'application que l'on connaît¹⁰⁷¹, sans pour autant protéger les brancardiers et infirmiers sur le champ de bataille, notamment lors de la Grande Guerre¹⁰⁷². Les accusations concernant la bataille d'Inkerman furent rapportées par le baron Rebillot dans ses lettres :

A côté de ces sauvages, les russes comptent dans leurs rangs des hommes d'un grand caractère. Avant-hier nos avant-postes ont pris un sous-officier du génie russe, qui venait reconnaître nos tranchées. Conduit et interrogé chez le général de service on lui demanda si la garnison de Sébastopol ne s'effrayait pas de la persévérance et du nombre de ses adversaires ; Devant l'ennemi répondit-il, mes camarades et moi nous ne craignons que Dieu. Quel dommage que ce ne soit pas un français qui ait dit cela.¹⁰⁷³

À cette première évocation, l'officier d'artillerie en rajouta une seconde, obtenue auprès d'un officier britannique. Ce dernier lui aurait rapporté qu'au plus fort de la bataille, deux officiers russes auraient été vus en train d'achever des blessés. L'un d'eux aurait alors été fait prisonnier et aurait été pendu après un passage en conseil de guerre¹⁰⁷⁴. Notons cependant que les Russes réagirent à ces accusations, qu'ils acceptèrent tout en les retournant contre leurs adversaires, leur reprochant par ailleurs de tirer sur des lieux de santé. Le professeur Hubbeneth écrit ainsi :

Il arrivait souvent que pendant qu'on enlevait les blessés, on tirait des deux côtés sur les hommes qui en opéraient l'enlèvement. Selon nous, ce feu prolongé jusqu'au dernier instant, prouve à l'évidence l'incertitude de la possession du champ de bataille.

Pélissier se plaignait au prince Gortchakow de ce que nos tirailleurs faisaient feu sur l'escouade de secours pendant l'exercice de ses fonctions ; en un mot il nous accusait de tirer sur les ambulances ennemies.

Ce reproche, fondé peut-être, ne paraît pas cependant mérité. Nous pourrions de notre côté le faire aussi aux français eux-mêmes. La tentative d'enlever les corps de nos généraux nous a coûté la vie de plusieurs soldats ; l'ennemi permettait aux gens d'approcher des cadavres, pour les tuer inmanquablement. Les hommes occupés au transport des blessés avaient à souffrir encore plus ; souvent les officiers et les soldats, blessés par une balle, étaient encore atteints pendant le transport de trois ou quatre projectiles. Cela avait lieu pendant que nous nous retirions. En déplorant le sang inutilement versé, nous ne songions pas cependant à blâmer l'ennemi pour cela. Nous comprenions que, voulant nous faire le plus grand mal possible, il centuplait le nombre de ses coups et frappait peut-être malgré lui, nos ambulances et nos blessés. Il ne fallait pas nous en vouloir non plus pour les efforts que nous faisons en vue de repousser les tirailleurs ennemis, d'autant plus que, selon des témoignages dignes de foi, les cadavres de nos soldats et de nos blessés, furent, ce jour-là, dépouillés de la manière la plus révoltante par l'ennemi, à tel point que le commandant en chef français crut devoir en exprimer son mécontentement dans un ordre du jour. Mais il y a plus encore. Notre ambulance de Sébastopol s'est trouvée, pendant toute la durée du siège ; exposée au feu de l'artillerie ennemie qui fit beaucoup de mal à nos médecins et à tous les blessés tant du côté des russes que de celui des alliés. Néanmoins, nous ne songeâmes pas à réagir contre un mal que nous considérions comme une irrémédiable conséquence de la guerre.¹⁰⁷⁵

¹⁰⁷¹ Il s'agit bien évidemment de la création de la Croix Rouge créée sous l'impulsion d'Henri Dunant et la distinction des brancardiers par son symbole sur le champ de bataille.

¹⁰⁷² Sophie Delaporte, *Gueules cassées de la Grande Guerre*, Paris : A. Viénot, 2004, p.42.

¹⁰⁷³ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹⁰⁷⁴ *Ibid.*

¹⁰⁷⁵ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, *op. cit.*, pp.148-149.

V. Koltchak relata pour sa part l'évacuation d'un jeune officier français blessé vers les ambulances de la garnison, alors que d'autres soldats et matelots allèrent risquer leur vie en évacuant d'autres blessés français sous les tirs d'artillerie alliés¹⁰⁷⁶. Ces deux exemples montrent ainsi que les accusations de non-respect des conventions — tacites — de la guerre émanèrent des deux belligérants, qui s'accusèrent ainsi mutuellement.

Ces accusations de crimes et de non-respect des lois de la guerre ne furent pas les seuls reproches faits par les vétérans dans leurs témoignages. Chez les Français, la valeur combative des soldats russes, pourtant régulièrement jugée de manière positive si ce n'est adulée dans nombre de témoignages, n'empêcha pas certaines critiques. Le baron Rebillot, toujours aussi acerbe, reprocha ainsi à ses adversaires de s'être mal battus lors de la bataille de l'Alma¹⁰⁷⁷. Mais au-delà de cet exemple extrême, les commentaires de certains furent certes négatifs sans pour autant totalement dénigrer les troupes adverses. Henri Loizillon commenta ainsi les soldats du tsar :

Le soldat russe, abstraction faite des officiers qui sont admirables, leur a laissé une médiocre impression.

Les milices sont mal armées, disent-ils, composées de jeunes gens incapables de résister aux moindres fatigues.

Les troupes régulières qu'ils ont vues soit en Crimée, soit en Russie sont formées en majorité d'hommes de dix-huit ans, et ce n'est qu'à Sébastopol que l'on rencontre encore de vieux soldats dont le nombre va en diminuant tous les jours.

Tous ces renseignements portent le cachet de l'exactitude. Ils sont donnés par des hommes qui n'ont pas suivi la même route, n'ont pas été pris aux mêmes époques et qui cependant s'accordent dans leurs récits.

On peut en conclure que nous avons fait éprouver des pertes énormes aux Russes, et que, le choléra et les maladies aidant, le chiffre jusqu'à présent incroyable de trois cent mille hommes disparus dans les rangs depuis le commencement de la guerre peut être vrai.¹⁰⁷⁸

Et cette idée d'affronter des soldats mal équipés, miséreux, illustrant la baisse de qualité de l'armée adverse avec la perte de ses meilleurs hommes se retrouve par exemple chez Louis Normand :

Les hommes qui ont été faits prisonniers, tant blessés que bien portants, étaient gris comme des malheureux. Je le tiens d'un aumônier qui les a vus dans les ambulances. Leurs gourdes étaient à moitié pleines d'eau de vie, malgré cela ils avaient tous du pain pour plusieurs jours. et quel pain ! Noir comme de la suie et dont les chiens français feraient fi. Ils étaient en guenilles. J'ai vu au point de Traktir 1 200 cadavres environ, ou blessés. Ils étaient misérables, à faire pitié.¹⁰⁷⁹

Enfin, l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville fit une description des Cosaques qui l'escortaient vers Nicolasev des moins flatteuses, notamment sur leur armement qu'il juge peu

¹⁰⁷⁶ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], *op. cit.*, p.55.

¹⁰⁷⁷ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹⁰⁷⁸ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, *op. cit.*, pp.150-151

¹⁰⁷⁹ SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, *colonel Louis Normand*.

efficace si ce n'est arriéré – l'un des Cosaques n'aurait pas eu de carabine, mais un arc — par rapport à la cavalerie française¹⁰⁸⁰.

Cela nous amène au dernier point sur lequel les Français firent des remarques négatives à propos de leur adversaire : l'hygiène. Le zouave Chantaume leur attribua ainsi l'arrivée massive de poux dans les rangs des troupes alliées, les obligeant à faire attention à leurs effets et à laver leur linge deux fois par semaine en les faisant bouillir¹⁰⁸¹. De son côté, Lucien Baudens déplora la qualité de l'ambulance russe qu'il put visiter sur la Belbeck, décrivant un niveau d'hygiène bien en dessous des normes établies :

J'ai visité l'ambulance russe de la Belbec ; elle était bien installée et pourvue d'un bon mobilier. Les lits étaient à deux places, avec matelas, draps et couvertures distincts. On économisait ainsi l'espace ; il n'est pas sans danger pourtant d'accoler les malades. Il y a un demi-siècle, qu'en France, on a renoncé à ce système antihygiénique. Les baraques, disposées pour 120 places sur quatre rangs de lits, étaient bien tenues ; mais on négligeait le renouvellement de l'air. Par le plus beau soleil, les portes et les fenêtres étaient hermétiquement fermées, l'atmosphère était lourde et méphitique ; aussi le typhus a-t-il fait de nombreux ravages. Mon secrétaire, M. Benjamin Crombez, en a été atteint pour être demeuré seulement une heure dans cette ambulance. Il est singulier que le souvenir des désastres passés ne soit pas plus instructif et que les leçons les plus terribles soient perdues. [...] Comme les Anglais et les Sardes, les Russes étaient soignés par des femmes. A leurs sœurs de charité, dont ils eurent beaucoup à se louer, étaient venues s'adjoindre des dames infirmières, pour la plupart veuves d'officiers, qui apportaient volontairement jusqu'en Crimée le tribut de leur pieux dévouement. Elles s'occupaient à la lingerie, à la cuisine, à la pharmacie, à la surveillance des salles, soignant les fiévreux et les blessés avec un zèle infatigable. Sur quelques lits, on voyait des soldats morts, le visage découvert ; au chevet brûlaient de petites bougies ; c'est doute quelques pratiques religieuses : les malades voisins n'en paraissaient nullement émus.¹⁰⁸²

Notons toutefois que le commentaire du professeur resta moins tranché que les autres puisqu'il tint à souligner l'aide précieuse des Sœurs de Charité par exemple. Par ailleurs, rappelons que ces critiques à l'égard de l'adversaire restèrent rares, au profit d'une mise en avant de la bonne entente entre les soldats des deux armées. Il reste cependant intéressant de noter que ces traits négatifs attribués à l'ennemi russe — sauvagerie, incompetence, mauvaise hygiène — ne sont pas sans rappeler les idées véhiculées à propos de l'ennemi allemand dans la France de 1870-1914. Car comme le souligne Stéphane Tison, l'ennemi était décrit comme barbare, cruel, hypocrite avec parfois une animalisation¹⁰⁸³.

¹⁰⁸⁰ SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville.

¹⁰⁸¹ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, op. cit, pp.30-31.

¹⁰⁸² Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit*, pp.107-109.

¹⁰⁸³ Stéphane Tison, *Comment sortir de la guerre ? : deuil, mémoire et traumatisme*, op. cit, pp.261-262.

6.3. Un élément de comparaison : Les autres belligérants de la campagne de Crimée

Chercher à comprendre comment soldats français et russes décrivent leur regard sur l'autre et leurs rapports avec l'adversaire tout au long de la campagne de Crimée ne peut se faire sans s'intéresser à la manière dont ils — et tout particulièrement les Français — représentèrent les autres participants à ces combats. En effet, la guerre de Crimée fut avant tout un conflit opposant le seul Empire russe face à une coalition composée des Français donc, mais aussi des Britanniques, des Turcs et des Piémontais. Ces trois dernières nations participèrent toutes de manière plus ou moins importante et symbolique aux opérations visant à faire tomber Sébastopol : de l'envoi de troupes principalement affectées au corps d'observation — les Turcs et Piémontais — qui ne participèrent que très peu aux grandes opérations ; à la participation active de la *British Army* et surtout de la *Royal Navy*¹⁰⁸⁴.

La création d'une coalition de circonstance face aux appétits russes sur « l'homme malade de l'Europe » ne se fit pas sans heurts et la direction multinationale de l'armée envoyée en Crimée ne fut guère de tout repos. En effet, comme le souligne Joseph-Fortuné Revol dans *Le vice des coalitions. Etudes sur le haut commandement en Crimée (1853 – 1855)* publié en 1923, les Britanniques refusèrent aux Français, tout au long de la guerre, la création d'un commandement unitaire pour l'armée et un autre pour la Marine, préférant que les chefs des trois armées s'entendent sur la conduite des opérations¹⁰⁸⁵. Cette idée de perte de temps en de longues discussions se retrouve d'ailleurs dans une historiographie plus récente, puisque reprise notamment par Rémy Monaque dans son *Histoire de la marine de guerre française*¹⁰⁸⁶. Si, du point de vue militaire, la négociation entre les différents membres de l'alliance a pu être difficile, notamment entre Français et Britanniques, de vraies divergences existèrent en matière diplomatique entre France et Royaume-Uni. Alain Gouttman expose ainsi les différentes positions défendues par chacun à l'ouverture du congrès de Paris : Britanniques et Autrichiens voulant mettre à genou la Russie, Français voulant ménager cette dernière, et Turcs et Piémontais en « seconds violons »¹⁰⁸⁷.

¹⁰⁸⁴ Les deux composantes des forces armées britanniques furent de tous les grands combats maritimes, terrestres et combinés de la campagne, que ce soit à l'Alma lors du premier bombardement, à Kertch et même lors de l'assaut final.

¹⁰⁸⁵ Joseph-Fortuné Revol, *Le vice des coalitions. Étude sur le haut commandement en Crimée (1854 – 1855)*, op. cit), pp.14-17.

¹⁰⁸⁶ Rémy Monaque, *Une histoire de la marine de guerre française*, Paris : Perrin, 2016, p.300.

¹⁰⁸⁷ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995], pp.379-387.

L'équilibre et la raison d'être de cette coalition furent si précaires qu'elle vola rapidement en éclats après le traité de Paris, puisque face à la montée en puissance de la Marine nationale, le très anti-français lord Palmerston mena une politique de défiance vis-à-vis du Second Empire¹⁰⁸⁸. Se pose ainsi la question de savoir si ces divergences diplomatiques au niveau des instances dirigeantes se répercutèrent dans les armées et se retrouvent dans les témoignages.

6.3.1. L'armée britannique

Première marine du monde, le Royaume-Uni de 1854 entre en guerre contre la Russie aux côtés de la France avec une armée pourtant fortement réduite et constituée uniquement de volontaires professionnels, voués à la défense des Indes, des colonies et des côtes de la Grande-Bretagne — contre toute hypothétique tentative de débarquement français —¹⁰⁸⁹. La *British Army* de cette époque était par ailleurs encore fortement influencée par la pensée du duc de Wellington qui la commanda de manière directe ou indirecte jusqu'à sa mort en 1852, et qui perpétua un système hiérarchique dans lequel officiers et soldats n'avaient que peu de contacts entre eux — d'autant plus que les simples soldats ne pouvaient accéder à une charge d'officier —¹⁰⁹⁰. Et ce fut cette armée qui, au côté de la *Navy*, devint le « second violon » de la chute de Sébastopol, participant bon gré mal gré à toutes les grandes opérations malgré des effectifs de plus en plus réduits. Ce rôle important des troupes britanniques explique pourquoi les combattants français, et dans une moindre mesure leurs homologues russes, parlèrent à plusieurs reprises des *Red Coats*.

Andreï Ershov, qui vit ses premiers Français en même temps que ses premiers Anglais à l'occasion d'une rencontre avec des prisonniers, compara ces derniers à des taureaux engraisés, les trouvant grands et athlétiques, mais avec un visage enfantin par comparaison d'un des zouaves capturés avec eux¹⁰⁹¹. Mais rien d'autre que cette description physique ne s'ajoute à son témoignage, ce qui peut s'expliquer par le faible nombre de Britanniques qu'Andreï Ershov a pu rencontrer, ayant principalement servi en secteur français — les troupes britanniques n'opérant plus que dans le secteur du Grand Redan lors de l'assaut final¹⁰⁹² — ... En revanche, le capitaine Chodasiewicz, qui rédigea ses mémoires à destination d'un public anglais, fut bien

¹⁰⁸⁸ Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, *op. cit.*, pp.340-341.

¹⁰⁸⁹ *Ibid.*, p.24.

¹⁰⁹⁰ *Ibid.*, p.25.

¹⁰⁹¹ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, p.49.

¹⁰⁹² Alain Goutman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, *op. cit.*

plus prolixes à ce sujet. Il écrivit que contrairement à lui ses camarades officiers russes n'estimaient pas leurs adversaires britanniques en matière de combat terrestre : « Les Français, nous le savons, peuvent se battre, mais les Anglais, si jamais ils font la guerre, c'est seulement avec des sauvages, dans un pays très éloigné »¹⁰⁹³, avant de poursuivre plus loin :

« Il serait bon de se battre avec eux, car, s'ils sont de bons marins, ils doivent être de mauvais soldats ; c'est pourquoi ils n'auraient aucune chance contre nous sur la terre ferme ! » C'était une opinion exprimée par beaucoup le matin de ce jour-là, mais j'avais reçu mon éducation au corps des cadets, et je connaissais un peu la tactique militaire et l'histoire des Anglais, et quand on m'a demandé mon avis, j'ai dit « qu'on devrait voir comment ils se battaient ! » J'ai été obligé de donner une réponse évasive, car, ayant exprimé une opinion contraire à la leur, j'aurais dû immédiatement tomber en disgrâce, et peut-être être arrêté.¹⁰⁹⁴

Cette description du piètre avis que les officiers russes purent avoir des soldats britanniques, là où lui affirma en avoir une bonne opinion, est intéressante, car il semble avoir été plus proche de la représentation que certains officiers français avaient de l'armée britannique. Jules-Alexandre Sancerre se montra par exemple impressionné par leur tenue au feu lors de l'assaut final :

Les Anglais, l'arme au bras, marchèrent en colonnes pendant 300 mètres sur le saillant du grand redan ; ils arrivèrent en ordre au bord du fossé sous un feu de mitraille et de mousqueterie foudroyants. Ils tentèrent le passage du fossé, mais trop large pour la longueur de leurs échelles ; ils échouèrent. 105 officiers furent tués ou blessés et un grand nombre de soldats. A la nouvelle de la prise de Malakoff, ils se retirèrent ; leur contenance a été belle et opiniâtre ; ils ont fait bravement leur devoir. Ils avaient eu le tort de ne pas pousser assez loin leurs travaux d'attaque et le parcours entre la tranchée et le grand redan a été très meurtrier.¹⁰⁹⁵

Cet avis fut partagé par le général de Wimpffen qui affirma dans une lettre écrite après la bataille de l'Alma que les soldats anglais s'étaient battus avec bravoure, mais avec une lenteur qui les caractérise bien, et qui leur causa plus de pertes que nécessaire¹⁰⁹⁶.

En revanche, une fois la guerre de siège installée, plusieurs soldats français se montrèrent bien plus durs envers leurs alliés. Henri Loizillon rapporta ainsi une escarmouche durant laquelle les Français furent pris en enfilade après la capture de la parallèle anglaise qui se trouvait juste à côté. Et dans cette affaire, les alliés durent leur victoire surtout à la combativité

¹⁰⁹³ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit., p.18. Texte d'origine : « The French, we know, can fight, but the English, if they ever do make war, it's only with savages, in a country a long way off ».

¹⁰⁹⁴ *Ibid.*, pp.66-67. Texte d'origine : « « It would be good to fight with them, as, though they may be good sailors, they must be bad soldiers ; why, they would have no chance with us on dry land ! » This was an opinion expressed by many on the morning of that day, but I had received my education at the corps of cadets, and knew something of the military tactics and history of the English, and on being asked my opinion I said « that we should see how they fought ! » I was obliged to give an evasive answer, for, had expressed an opinion contrary to theirs, I should have immediately fallen into disgrace, and perhaps been arrested. »

¹⁰⁹⁵ Jules-Alexandre Sancerre, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit., p.25.

¹⁰⁹⁶ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, op. cit., p.50.

française et non à celle anglaise¹⁰⁹⁷. D'ailleurs, quelques Français s'amuserent de cette supériorité combattante qu'ils s'attribuèrent. Le capitaine Herbé écrivit par exemple :

Les Anglais doivent bien souffrir dans leur amour-propre en se voyant si inférieurs aux soldats français ! Que cette campagne leur apprenne du moins à nous respecter, si elle ne leur apprend pas à nous craindre !..¹⁰⁹⁸

Avis partagé par le zouave Chantaume :

Les Anglais étaient à feu et à sens de pas avoir tenu la position qu'il avait enlevée et de voir le petit soldat français tenir bon dans des positions plus difficiles que la leur. Le proverbe est pas faux : « Le soldat français est petit contre le soldat anglais, mais au feu le soldat français se grandit beaucoup plus que l'Anglais. »¹⁰⁹⁹

L'Anglais au combat, dépeint par les Français et les Russes dans leurs témoignages, est donc un subtil mélange reprenant l'héritage napoléonien et le rôle effectif de l'armée britannique depuis Waterloo : une armée composée d'officiers gentlemen et de soldats, tous braves, mais manœuvrant avec lenteur comme à Waterloo, et qui avaient surtout versé dans la guerre coloniale contre des peuplades jugées comme barbares, voire sauvages, par les Européens de cette époque, plus faciles à vaincre que les Algériens ou les tribus du Caucase¹¹⁰⁰.

Ces marques de sympathie françaises sur la valeur combattante des troupes anglaises ne doivent cependant pas faire illusion et la majorité des témoignages de notre corpus montrent surtout des soldats français ne portant pas leurs alliés britanniques dans leur cœur. Le principal reproche adressé aux Britanniques fut leur lenteur et leur manque d'investissement dans les opérations, et ce, dès le lendemain de la bataille de l'Alma. Le lieutenant Cullet se plaignit ainsi de leur lenteur au lendemain de ce combat, lenteur qui fit perdre aux armées alliées un temps précieux dans leur marche sur Sébastopol¹¹⁰¹. Charles Bocher écrivit quant à lui que si les Anglais avaient été les plus fervents partisans du siège de Sébastopol, ils y étaient quasiment absents, ne se manifestant que par une batterie construite à grande peine alors que leurs officiers parcouraient la campagne à cheval¹¹⁰². Le baron Rebillot se plaignit lui aussi et raconta que les Russes réservaient leur haine pour les Anglais, exaspérés de leur manque de motivation et leur musique¹¹⁰³. Ce manque d'investissement dans les travaux de siège fut d'ailleurs dénoncé à plusieurs reprises par Henri Loizillon :

Depuis quelque temps les Anglais ne font plus rien ; on dit que c'est d'après un ordre supérieur. Ils n'ont même pas retourné la parallèle russe qui se trouve en avant du Grand Redan et qui est

¹⁰⁹⁷ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit., pp.68-70.

¹⁰⁹⁸ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., pp.195-196.

¹⁰⁹⁹ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, op. cit., p.97. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

¹¹⁰⁰ Clive Ponting, *The Crimean War —The Truth Behind the Myth —*, loc. cit.

¹¹⁰¹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'Orient*, op. cit., p.97.

¹¹⁰² Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, op. cit., pp.85-86.

¹¹⁰³ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

tombée par la prise du mamelon Vert, attendu que de ce point, elle est enfilée et battue à revers. Ils se bornent à y envoyer des tirailleurs tous les soirs.

On assure qu'ils ont renoncé à l'attaque du Grand Redan et ce serait pour cette raison qu'ils ne travaillent plus. On se demande alors ce qu'ils attaqueront. En attendant, ils sont installés dans de bonnes baraques, font de la musique et de l'exercice toute la journée ; les officiers sont toujours à cheval à se promener. En un mot, ils en prennent à leur aise.¹¹⁰⁴

Mais aussi :

Ce sont décidément des lâcheurs, et, si braves qu'ils se soient montrés par ailleurs, ils sont cloués à fond dans l'opinion de l'armée française. Si l'on voulait donner une belle fête à nos soldats, on convierait les Russes à jeter à la mer tous ces alliés douteux que nous n'avons jamais pu sentir.¹¹⁰⁵

Le manque d'investissement britannique dans les travaux d'approche se couple avec le constat du lent déclin de leurs alliés après la bataille d'Inkerman. Le soldat Le Saint écrit :

Un hiver rigoureux survint. Les pieds dans la boue ou dans la neige, exposés aux rafales d'un vent glacial, obligés de creuser et de garder les tranchées et de répondre au feu de l'ennemi, nous étions accablés de fatigues extrêmes qui ne contribuaient pas peu aux progrès du choléra et de la dysenterie. Les Anglais souffraient surtout, moins habitués que nous aux privations. Ni les uns ni les autres cependant ne perdaient leur gaîté et leur énergie. Les deux gouvernements de France et d'Angleterre faisaient, du reste, tous leurs efforts pour améliorer notre situation.¹¹⁰⁶

Tandis que le capitaine Herbé constatait amèrement que les soldats britanniques n'étaient « plus déjà les belles troupes qui m'avaient d'abord séduit », souffrant en silence de cette guerre de taupe, et ce malgré les largesses de leur administration¹¹⁰⁷.

Pourtant, malgré ces très nombreux griefs énoncés à l'encontre de leurs alliés britanniques, quelques récits français témoignent d'une réelle tentative d'amitié entre les deux armées. Le général Cler, qui commanda la brigade chargée de soutenir les Anglais après la bataille de Balaklava, rapporta ainsi de nombreux exemples de fraternisation et de bonne entente entre les deux armées.

Les soldats anglais, mieux partagés que les nôtres sous le rapport de l'argent de poche et manquant de cantiniers, fréquentaient les cantines des zouaves. Là se faisaient de copieuses libations. De véritables et longues conversations s'établissaient moitié par gestes, moitié par paroles, entre les troupiers des deux armées, bien que souvent les zouaves fussent aussi ignorants de la langue anglaise que les gardes de la langue française. Mais nos braves africains ne sont jamais embarrassés pour si peu de chose, grâce aux ressources de cette langue sabir, employée par dans leurs relations avec les Arabes.

Au camp du Moulin, cette langue était en général circonscrite dans les phrases suivantes : Englisch bono, Francis bono, Englisch et Francis semis amis, bibir soua soua, Crimea mackacj bono, Arabia bono, chapard beseff, ce qui veut dire à peu près ceci : Anglais bon, Français bon, Anglais et Français sont bons amis, ils boivent ensemble ; la Crimée est un mauvais pays, l'Afrique vaut mieux, on y peut faire beaucoup de butin.

On conçoit que ces affreux barbarismes, capables de faire danser la ronde du sabbat aux quarante fauteuils de l'Académie et de renverser les immortels, étaient habituellement arrosés d'un nombre indéfini de petits verres. Le zouave, très-loquace de sa nature, oubliant que son nouvel ami d'outre-Manche ne pouvait le comprendre, se mettait à lui narrer les épisodes les plus émouvants de ses razzia d'Afrique. John Bull, impassible, écoutait consciencieusement, buvait continuellement et

¹¹⁰⁴ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit., pp.125-126.

¹¹⁰⁵ *Ibid.*, p.186

¹¹⁰⁶ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, op. cit., pp.56-57.

¹¹⁰⁷ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., p.107.

poussait imperturbablement, toutes les cinq minutes, un formidable god-damn. D'histoire en histoire, de god-damn en god-damn, d'admiration en admiration, les petits verres se changeaient en grands verres, les verres en bouteilles, et l'Anglais tombait ivre aux pieds du zouave, qui interrompait son histoire pour boire à son tour à la santé de l'Angleterre, et pour rapporter dans sa tente son aimable amphitryon, heureux encore quand le brave chacal n'avait pas suivi le coldstream ou l'highlander sur le terrain glissant de Bacchus, car ils se rapportaient l'un l'autre en roulant à chaque pas. Ainsi se terminaient d'habitude les grandes fraternisations de la cantine.¹¹⁰⁸

Cette longue citation n'est pas le seul exemple de bonne entente. Jules-Alexandre Sanceroy raconta s'être retrouvé à plusieurs reprises au quartier général britannique pour y dîner à l'anglaise et y boire beaucoup¹¹⁰⁹. Ainsi, malgré les très nombreux griefs présents dans la majeure partie des récits français envers l'allié britannique il exista quelques points d'accroche.

6.3.2. Le combattant turc

Lorsque la campagne de Crimée et le siège de Sébastopol sont évoqués, les soldats turcs sont bien souvent minimisés, voire oubliés par les historiens. Il est vrai que les soldats de la Sublime Porte envoyés en Crimée ne participèrent que bien peu aux grands affrontements entre Alliés et Russes. Tenus en réserve à la bataille de l'Alma, ils s'enfuirent face aux Russes au début de la bataille de Balaklava avant de combattre aux côtés des Highlanders. Ce fut sans doute leur seule véritable contribution à un de ces grands moments de la campagne¹¹¹⁰. C'est pourquoi les combattants russes de la campagne de Crimée ne parlèrent à aucun moment de leur représentation des combattants turcs débarqués dans la péninsule. Et seul Alexandre Pogosky nous permet de nous imaginer quel était l'avis des soldats de Nicolas Ier sur les Ottomans, puisqu'il écrivit que selon les vétérans de la campagne de 1828-1829, les affronter n'était pas une chose bien difficile¹¹¹¹.

Certains combattants français, notamment ceux affectés au corps d'observation, furent en revanche amenés à côtoyer à plusieurs reprises ces soldats turcs. Et comme pour les Anglais, ils reconnurent la valeur du soldat ottoman envoyé en Crimée, saluant son courage à souffrir autant en silence. Le général Magnan estima en 1854 que l'armée turque du Danube était solide et pouvait tout à fait contenir les Russes sur le Pruth, voire passer à l'offensive sans aide extérieure¹¹¹². Le général Cler raconta que lors d'un échange entre Français et Anglais, l'un des buveurs dénigra le rôle des Turcs dans la guerre, ce à quoi un zouave aurait répondu que les

¹¹⁰⁸ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, pp.191-192.

¹¹⁰⁹ Jules-Alexandre Sanceroy, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit, pp.33-34.

¹¹¹⁰ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.248.

¹¹¹¹ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], Saint-Pétersbourg : Typographie V.A. Tikanov, 1909, p.6.

¹¹¹² Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, op. cit, p.23.

Turcs avaient plus de courage qu'eux en mourant en silence¹¹¹³. Tandis que le zouave Chantaume écrivit : « Aumair pa-cha, quoique sont armée c'est rien que des Turque, il a de très bon soldats ; plis, il a 11 000 hommes de bonne cavalerie. D'ailleurs Aumair pa-cha, il est renommer pour un très bon soldat et pour un homme savans »¹¹¹⁴.

Cette reconnaissance de la force morale du soldat ottoman s'accompagna chez le révérend père de Damas d'une certaine fierté à l'idée que les soldats français étaient estimés et appréciés de celui-ci :

Assurément, il y avait à craindre des froissements des brisements peut-être, entre deux peuples aussi dissemblables que les Français et les Turcs. Appelés à vivre ensemble sur les rives du Bosphore. On connaît la haine invétérée des Turcs contre les chiens de chrétiens, et le péril extrême de la nation ne paraissait pas être un mobile suffisant pour détruire cette vieille animosité inspirée par le fanatisme religieux. Eh bien, le croirait-on ? Après quelques mois seulement, l'armée française a si parfaitement su comprendre sa mission, qu'au lieu d'exciter la jalousie, notre présence est un symbole de paix et de réjouissance parmi les populations turques.

Tous les journaux ont répété la parole courte mais significative par laquelle se traduisent les rapports amicaux des deux nations. Un Français se promène-t-il dans Stamboul, au milieu de la population vraiment indigène de Constantinople, plusieurs fois dans sa route il s'entendra saluer par cette expression : Bono Francese ! Bono. Et, s'il répond, comme il n'y manque pas, par ces mots : Turco bono, vous verrez immédiatement sur toutes les lèvres un sourire inspiré par un contentement réel. Et n'allez pas croire que cette expression bono soit un salut banal que le peuple asiatique lance indistinctement au premier étranger venu. Nous en avons tous été les témoins ; d'autres nations n'obtiennent pas toujours cette marque de sympathie ; et souvent on a vu le Turc, après avoir dit bono au Français, se retourner du côté de tel autre Européen et lui dire avec un geste significatif : Toi, no bono. Francese bono. Autre no bono !¹¹¹⁵

Pourtant, malgré ces marques de sympathie, les combattants français ne furent pas avarés de critiques sur leurs autres alliés. Et si l'Anglais était vu comme paresseux, lent, incapable de s'adapter à cette guerre, le Turc fut lui attaqué sur son hygiène ou son mode de vie.

Charles Duban, qui écrivit ne pas vouloir faire l'éloge d'une armée qu'il jugeait pitoyable, se fit ainsi le devoir de raconter que l'ancien camp turc à côté d'Inkerman était jonché d'ordures et de vermine, au point que les soldats français devaient le traverser en courant et racler ensuite leur pantalon pour en retirer les insectes¹¹¹⁶. Le capitaine Thoumas s'en plaignit lui aussi dans une de ses lettres citées dans ses Mémoires :

Voilà les Turcs partis pour Balaklava, les Égyptiens partent, je crois, aujourd'hui ; je n'en suis pas fâché, ces gaillards-là nous empestaient et nous infestaient de puces. On sent un de leurs bataillons à un kilomètre, c'est une odeur de sucre brûlé, mais comme qui dirait du sucre gâté. Avec cela, ils jouent du fifre toute la journée et les puces, dont ils peuplent le pays, travaillent sans relâche nuit et jour.¹¹¹⁷

¹¹¹³ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, pp.192-193.

¹¹¹⁴ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, op. cit, p.33. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

¹¹¹⁵ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit, pp.156-157.

¹¹¹⁶ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, op. cit, pp.93-94.

¹¹¹⁷ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit, p.184.

L'officier d'artillerie se plaignit d'ailleurs à plusieurs reprises du bruit venant du camp turc, écrivant le 1^{er} juin 1855 :

« Ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est d'entendre jour et nuit la musique enragée des Turcs, tambours avec accompagnement de fifres et pour changer, fifres avec accompagnement de tambours. Ils manœuvrent deux fois par jour et le tambour bat pendant tout le temps. Le soir, ils se rangent en bataille sur le front du camp, les tambours battent et les hommes crient de toute leur force trois reprises : Allah ! C'est leur manière de faire la prière et on ne peut nier que cela soit imposant, mais c'est bien ennuyeux d'être réveillé par tout ce bruit, quand on vient de s'endormir ; car la cérémonie a lieu très tard, elle remplace notre sonnerie de l'extinction des feux qui est loin d'être aussi bruyante. En résumé, ces Turcs sont de beaux soldats, fort mal vêtus, mais, manœuvrant bien, et sage comme de petits saints Jean. »¹¹¹⁸

Ces différents griefs envers l'allié turc, notamment à propos de l'hygiène, doivent cependant être replacés dans un contexte de fort orientalisme en Europe et de choc culturel de la part d'hommes ayant fantasmé les mythes de l'Orient qui furent finalement déçus en découvrant la réalité des choses. Car, concernant l'hygiène notamment, le professeur Baudens écrivait même que les Turcs étaient plus propres que les soldats français, notamment grâce à la pratique des ablutions prescrites par leur religion. Alors qu'à l'inverse, il décrivit les soldats français comme très sales, ne se lavant pas, obligeant le personnel soignant à faire bouillir leurs vêtements à leur arrivée aux hôpitaux. Et que de fait, toute l'armée était sale au point que les casernes « reluisent d'une crasse séculaire »¹¹¹⁹. Ainsi, comme pour l'armée britannique, l'avis des soldats français sur les Turcs était partagé, oscillant entre griefs légitimes, reconnaissance de leur bravoure et plaintes non justifiées, comme pour se valoriser eux-mêmes, car après tout, il n'est nulle part fait mention de l'hygiène des hommes dans les témoignages français en dehors des écrits de Baudens.

6.3.3. Le corps expéditionnaire piémontais

Si le rôle des soldats turcs envoyés en Crimée ne fut que très rarement mentionné, celui des soldats piémontais, débarqués à partir de mai 1855, passa quant à lui totalement à la trappe des historiographies françaises, britanniques et russes. Et ce d'autant plus facilement que leur seul fait d'armes remarquable fut la bataille de la Tchernaiïa que les Français s'approprièrent presque totalement, comme si les Piémontais n'avaient joué que les seconds violons dans ce combat. D'ailleurs, les témoignages russes de notre corpus se concentrèrent eux aussi sur les combats avec les soldats français, occultant au passage ceux contre ce petit corps de 15 000 hommes envoyé par Cavour pour se rapprocher de la France et poser sur la table la

¹¹¹⁸ *Ibid*, p.195.

¹¹¹⁹ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit.*, pp.62-63.

question de l'unité italienne¹¹²⁰. De fait, seul le soldat Podpalov parla très brièvement des Piémontais dans son témoignage, se contentant de dire qu'il en rencontra pendant sa visite du port de Balaklava, après s'être promené dans le camp français à proximité et qu'ils avaient été de bons hôtes¹¹²¹. Pourtant, malgré le rôle mineur joué par ces hommes, le corps expéditionnaire piémontais semble avoir joui d'une certaine estime chez les quelques combattants français qui parlèrent d'eux dans leurs témoignages. Le lieutenant Cullet, qui les côtoya à l'été 1855, écrivit ainsi à leur sujet :

La petite armée sarde qui est à nos côtés, nous semble nerveuse et bien équipée, les soldats sont agiles, intelligents et propres. Beaucoup d'entre eux, savoyards ou niçois, parlent le français ; comme tous les nouveaux venus, ils sont éprouvés par les maladies : le choléra les décime aussi bien que la division Herbillon, notre voisine.¹¹²²

Le capitaine Thoumas se montra tout aussi positif envers ces nouveaux venus en reprenant sa lettre du 1^{er} juin 1855 :

« Les Piémontais qui sont à notre droite sont aussi, mais dans un autre genre, de belles troupes. N'envoyant ici que peu de monde, ils ont naturellement choisi tout ce qu'ils avaient de mieux : leurs bersaglieri ou chasseurs à pied sont très originaux, nos soldats les appellent les cantinières piémontaises. De loin, en effet on peut les prendre pour des cantinières avec leurs tuniques courtes et leurs chapeaux ronds en cuir bouilli ornés sur le côté d'une touffe de plumes vert foncé. L'infanterie a la grande capote bleue ; leur cavalerie est bien montée. Nous sommes allés l'autre jour visiter leur bivouac jusqu'aux postes les plus avancés, presque tous parlaient français ; il y avait évidemment beaucoup de Savoisiens. »¹¹²³

Dans les deux cas, la présence de nombreux Savoyards — et Niçois — francophones fut appréciée par les deux officiers. Enfin, le colonel Louis Normand admit que sur la Tchernaiïa, les soldats piémontais s'étaient bien comportés et avaient gagné l'estime des Français¹¹²⁴. Ces éloges sans leur pendant critique tranchent en comparaison du regard porté sur les Turcs et les Britanniques, qui étaient pourtant bien plus impliqués dans les opérations. Plusieurs choses pourraient à notre sens expliquer cela : tout d'abord, la proximité linguistique et culturelle ; ensuite le fait que, dans leurs rares actions, les Piémontais se montrèrent à la hauteur et n'eurent pas besoin de l'aide française lors de certains engagements. Enfin, le fait que, contrairement aux Anglais et aux Turcs, belligérants de la première heure avec chacun à leur tête un général cherchant à imposer ses vues à des Français soutenant l'essentiel de l'effort de guerre, les

¹¹²⁰ Serge Bertsein et Pierre Milza, *L'Italie contemporaine du Risorgimento à la chute du fascisme*, Paris : Armand Colin, 1995, pp.36-37.

¹¹²¹ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, p.24.

¹¹²² Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, pp.197-198.

¹¹²³ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, *op. cit.*, pp.197-198.

¹¹²⁴ SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, colonel Louis Normand.

Piémontais ne cherchèrent pas à s'inclure dans les querelles d'état-major, suivant les ordres de Pélissier¹¹²⁵.

6.4. Les influences sur la perception de l'adversaire

Nous avons pu voir tout au long de ce chapitre que, au mieux, Français et Russes s'apprécièrent et, au pire, s'estimèrent tout au long de la campagne de Crimée, faisant la part belle aux anecdotes mettant en valeur une fraternité d'armes entre les deux armées ennemies. Cette représentation positive de l'adversaire se retrouve par ailleurs mise en valeur par les quelques traces laissées par les vétérans des deux camps à propos des Turcs et des Anglais, vus de manière bien moins positive que ce soit par leurs ennemis que par leurs alliés français. En fait, les témoignages des combattants français et russes qui parlèrent de l'adversaire laissent à penser que la campagne de Crimée fut avant tout une aventure militaire dans laquelle les deux principales armées s'affrontèrent selon toutes les règles de la chevalerie, bien loin des guerres clivantes de la Révolution et de l'Empire, ainsi que de celles qui suivirent. Cette représentation des rapports entre Français et Russes lors du siège de Sébastopol passa d'ailleurs à la postérité. Alain Gouttman, reprenant notamment un exemple de fraternisation raconté par Léon Tolstoï, souligne cette amitié ou du moins ce respect entre les soldats des deux armées¹¹²⁶. « Mais jamais les combats n'ont opposé des soldats poussés par la haine des uns pour les autres », écrit-il en ouverture des quelques paragraphes qu'il consacre à cet aspect de la campagne¹¹²⁷. Le message des vétérans fut donc bien retenu !

Ce constat ne doit cependant pas laisser oublier le fait que ces hommes écrivirent sur leurs relations avec leurs adversaires en fonction de plusieurs paramètres de lecture. En effet, si on retrouve des traces de sympathie mutuelle au travers de lettres et de Mémoires, il convient de se rappeler que ces écrits furent avant tout le fruit de leur temps et du milieu socioculturel des témoins. Et, contrairement à d'autres conflits comme les guerres napoléoniennes ou la Grande Guerre, le nombre de témoignages de vétérans de la campagne de Crimée fut bien plus restreint, limitant ainsi le spectre des opinions à des hommes issus du même milieu dans leur grande majorité, en particulier du côté russe¹¹²⁸. Ainsi, vouloir comprendre cette représentation

¹¹²⁵ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne, op. cit.*, p.310.

¹¹²⁶ *Ibid.*, pp.376-377.

¹¹²⁷ *Ibid.*, p.376

¹¹²⁸ Pour rappel, si en France, la population masculine de cette période est illettrée à environ 50 %, chez les Russes, la majorité de la troupe est constituée de serfs ne sachant ni lire, ni écrire. Henri Ortholan, *L'armée du Second Empire : 1852-1870*, Saint-Cloud : Éditions SOTECA/Napoléon III, 2010, p.57 ; Robert Edgerton, *Death or glory : The legacy of the Crimean war*, Oxford : Boulder (Colo.), Westview press, 1999, pp.86-87.

de l'autre dans le témoignage de guerre, c'est aussi, pour conclure ce chapitre, s'intéresser à tout cela.

6.4.1. La fonction et le grade

Au cours de cette étude, nous avons déjà pu voir à plusieurs reprises l'importance que pouvaient avoir la fonction et le grade du témoin dans sa capacité à aborder tel ou tel aspect de la campagne de Crimée. Les aspects tactiques des batailles, par exemple, ont été bien plus détaillés dans les témoignages d'officiers d'état-major, supérieurs ou généraux. Les simples soldats, sous-officiers et officiers subalternes, s'étaient bien plus centrés sur les combats en eux-mêmes et leur guerre des tranchées au travers de récits plus courts. La centralité de la bataille dans leurs récits était d'ailleurs telle que le sergent-major de l'infanterie de marine et le sergent Jenniard avaient, à l'image de plusieurs officiers, raconté la bataille d'Inkerman après s'être renseignés auprès de camarades qui y avaient participé¹¹²⁹. Cette importance de la fonction du grade et de la fonction semble à nouveau se retrouver lorsque vint pour eux le moment d'aborder la représentation de l'adversaire ou de l'allié.

Le professeur Lucien Baudens, qui critiqua certaines choses observées chez l'adversaire russe autant qu'il souligna la bonne entente entre les armées françaises et russes, concentra son regard, en raison de sa fonction, sur la chaîne médicale et le traitement des blessés chez l'ensemble des belligérants. Outre les anecdotes et faits rapportés par le professeur Baudens et déjà mentionnés tout au long du présent chapitre, nous pouvons ajouter la comparaison qu'il fit entre la dotation hivernale en matière d'habillement par les soldats anglais, français et russes, et au cours de laquelle il jugea les effets russes bien meilleurs et mieux adaptés que ceux des alliés, laissant sous-entendre une admiration pour l'adversaire sur ce point. Il rehaussa d'ailleurs sa comparaison de l'anecdote suivante : « Quand on a vu l'empressement que mettaient nos soldats à dépouiller de leurs demi-bottes les cadavres des Russes, on peut assurer que cette réforme serait de leur goût ; ils se laissent guider par un instinct qui ne les trompait pas »¹¹³⁰.

Le poids de la fonction et du grade se retrouve dans l'analyse de la campagne du Danube de 1854 que fit le général Magnan dans ses lettres ; campagne qui ne vit s'affronter que les armées russes et turques. Sa fonction d'attaché militaire auprès de l'état-major ottoman joua une forte influence sur le jugement qu'il porta sur les événements passés et à venir, puisqu'il

¹¹²⁹ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, château de Vincennes, pp.45-50 ; Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, op. cit, pp.52-55.

¹¹³⁰ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, op. cit, pp.74-77.

soutint que les menaces russes n'étaient que des paroles en l'air, car l'armée de Nicolas Ier serait incapable de mener une guerre en dehors de ses frontières. Il compara notamment les troupes russes à des montagnes enneigées du nord qui s'effondreraient face à la chaleur émanant du sud. Le général Magnan prévoyait ainsi une victoire facile et glorieuse à tout adversaire qui se présenterait en travers de la route de l'armée russe¹¹³¹. Son jugement se fondait alors sur les piètres résultats de l'armée russe du Danube qui subissait au même moment une forte épidémie de choléra depuis son entrée en Moldavie. Il maintint ses propos plus loin, affirmant que les Russes ne s'aventureraient pas à traverser le Danube pour une guerre qui pourrait leur être fatale¹¹³². La suite des événements lui a donné raison, puisque l'offensive lancée par le « Gendarme de l'Europe » fut très décevante dans les faits : après l'occupation des Principautés danubiennes à l'automne 1853, rien ne fut entrepris par l'armée du Danube jusqu'à la tentative de siège de la place de Silistrie. Cette attitude passive des Russes ne pouvait alors être vue que comme un aveu de faiblesse par les attachés militaires français en comparaison avec le conflit russo-turc de 1828-1829. D'autant plus que les troupes russes du Danube étaient sous le commandement du général Paskevitch, général qui avait mené une brillante campagne dans le Caucase lors du précédent conflit, pour terminer sa course à Trébizonde¹¹³³.

Mais revenons à des exemples tirés de la campagne de Crimée proprement dite. Dans ses lettres, Charles Bocher, officier d'état-major attaché au général Canrobert, se montra donc très amical envers les Russes, mais se montra plus dur envers l'allié britannique chez qui pourtant il fut invité à dîner à plusieurs reprises¹¹³⁴. Le point de vue qu'il exprima s'explique lui aussi très bien par sa fonction, puisque, membre de l'état-major du successeur du maréchal de Saint-Arnaud, il fut aux premières loges pour assister aux frictions entre lord Raglan et le général Canrobert. Il fut également un témoin privilégié par cette même fonction, de la motivation des troupes britanniques à conduire le siège de Sébastopol, grâce aux inspections de tranchées et à ses contacts avec des officiers de l'état-major britannique. Sa représentation des Russes, alors adversaires, mais avec qui il pouvait s'entendre, s'explique d'autant mieux lorsque l'on se rappelle les mots de Joseph-Fortuné Revol : si collaboration il y eut à terme entre Français et Britanniques, ce fut surtout grâce à l'ensemble de la hiérarchie française qui fit son possible pour ménager un allié qui avait pourtant dû faire appel à eux pour se tirer d'une mauvaise

¹¹³¹ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits, op. cit.*, p.20.

¹¹³² *Ibid.*, p.22.

¹¹³³ Evgueni Tarle, *Крымская война (2 тома)* [La guerre de Crimée (2 vol.)], Saint-Pétersbourg : Nauka, « Russkaya Biblioteka », 2011 [1943], pp.205 et 208

¹¹³⁴ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher, loc. cit.*

affaire¹¹³⁵. Il est donc plus facile pour le capitaine Bocher et ses camarades de s'entendre avec les Russes qu'avec les Anglais, d'autant plus que les vues tactiques et stratégiques des états-majors alliés divergèrent à plusieurs reprises en fonction du calendrier de leurs gouvernements respectifs. Et pour prendre un exemple venant d'un militaire du rang, c'est-à-dire le témoignage du zouave rapporté par le docteur Maynard que nous citons en début de chapitre, la perception de l'ennemi que put avoir ce sous-officier a pu être influencée là aussi par son rang et son grade¹¹³⁶. En effet, simple cadre subalterne d'infanterie, sa vision de l'adversaire peut être vue comme plus terre-à-terre, il put sans doute voir un homme qui souffrait et vivait la même expérience que lui, mais qui incarnait aussi physiquement cet ennemi valeureux affronté plus tôt. Cette idée se retrouve notamment dans les travaux sur les fraternisations et la représentation parfois humaine de l'ennemi auparavant haït lors de la Grande Guerre.¹¹³⁷

6.4.2. L'opinion publique

Lorsque survient une guerre, la bataille de l'opinion publique est capitale pour les gouvernements belligérants, car l'absence de soutien de la part de la population devient alors catastrophique, l'adversaire obtenant un certain ascendant moral. Ainsi, lorsque la Première Guerre mondiale éclata, les intellectuels se mobilisèrent pour générer ce que Robert Gerwarth appelle la « guerre des cultures » avec un enthousiasme allemand pour l'entrée en guerre notamment¹¹³⁸. Pour la période qui nous intéresse, le soutien de la population fut lui aussi essentiel, notamment pour le Second Empire, qui multiplia les guerres lointaines jusqu'au désastre de 1870. Qu'en fut-il donc pour la campagne de Crimée ? Lorsque celle-ci éclata, la Russie de Nicolas Ier n'était pas en odeur de sainteté auprès de l'opinion française et en particulier des milieux intellectuels. En effet, comme il est souligné dans l'ouvrage *Le choc des empires. France et Russie 1798-1870* dirigé par Jacques-Olivier Boudon, un processus d'opposition entre les deux pays avait été mis en œuvre depuis la Révolution de 1789 et le Premier Empire, pour dériver ensuite sur l'affaire des Lieux saints, de la question d'Orient et des avancées russes sur les Turcs sur le Danube et dans le Caucase. Cette montée en tension

¹¹³⁵ Joseph-Fortuné Revol, *Le vice des coalitions. Étude sur le haut commandement en Crimée (1854 – 1855)*, op. cit., pp.7071.

¹¹³⁶ Félix Maynard, *Souvenirs d'un zouave devant Sébastopol. Volume 1*, loc. cit.

¹¹³⁷ Sylvie Housiel, « La perception de l'ennemi dans les lettres des combattants français de la Grande Guerre », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 13 | 2014, mis en ligne le 14 octobre 2014, consulté le 30 août 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1744> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1744>

¹¹³⁸ Robert Gerwarth, « 1914-1945 : les sociétés se mobilisent ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.526-551, p.528.

avait, côté français, été accentuée par la mise en œuvre d'une véritable propagande antirusse rappelant celle antiallemande de la Première Guerre mondiale par certains aspects¹¹³⁹. Et on peut supposer que cette propagande s'est nourrie des rapports diplomatiques de la monarchie de Juillet, période pendant laquelle les relations franco-russes n'avaient pas été au beau fi¹¹⁴⁰.

Côté russe, la situation n'était guère meilleure au vu de l'attitude de l'empereur Nicolas Ier et du clergé orthodoxe lors de la crise des Lieux saints puis une fois la guerre déclenchée¹¹⁴¹. Il faut en effet se rappeler, que, à la suite de la tentative de coup d'État décembriste fin 1825, le tsar de la Russie avait tout fait pour fermer son pays à l'Europe et à ses idées jugées dangereuses, notamment lorsqu'elles touchaient au libéralisme et à la révolution¹¹⁴². Sur la scène internationale, cette politique très conservatrice se manifesta par le rôle de « gendarme de l'Europe » que s'attribua Nicolas Ier, en cherchant d'une part à renforcer la Sainte-Alliance, mais aussi en venant soutenir le régime autrichien en 1848 face à la révolte hongroise, et en relançant les hostilités avec les Turcs dans le Caucase et sur le Danube¹¹⁴³. Dans ce contexte, les conservateurs russes, notamment, ne pouvaient être qu'en faveur de la guerre avec la Turquie en 1853. Puis s'ajoutèrent à leurs déclarations en faveur de l'affrontement armé avec

¹¹³⁹ Jacques-Olivier Boudon (dir), *Le choc des empires. France et Russie 1798-1870*, Paris : Collection de l'Institut Napoléon, Éditions SPM, 2018, pp.146-147.

¹¹⁴⁰ Virginie Marsaud, « L'image de la Russie dans la première moitié du règne de Nicolas Ier (1825-1840) à travers les dépêches des diplomates français ». In Laurent Jalabert, *La France et la Russie : regards diplomatiques, XVIIe-XXIe siècles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, pp.33-43, p.42 ; Andreï Gladishev, *Французы и русские в годы Июльской монархии : контакты и взаимовосприятия (о книге Н.П. Таньшиной)* [Les Français et les Russes pendant la monarchie de juillet : contacts et perceptions mutuelles (à propos du livre de N.P. Tanshina)]. In *Французский ежегодник 2019: Эпоха Наполеона и память о ней* [Annuaire d'études françaises de 2019 : l'époque de Napoléon et sa mémoire] M. : 2019, pp.482-495. Article consulté sur le site annuaire-fr.igh.ru (dernière consultation le 20/08/2020). URL : <https://annuaire-fr.igh.ru/issues/2018/articles/1613?locale=ru>.

¹¹⁴¹ Les travaux de l'historienne russe Lioubov Melnikova permettent de bien cerner cette implication du clergé orthodoxe russe au moment de la crise des Lieux saints et de la campagne de Crimée. Voir notamment les articles suivants : Lioubov Vladimirovna Melnikova, « Патриотическая деятельность архиеп. Иннокентия (Борисова) в годы Крымской войны (1853-1856 гг.) » [Activités patriotiques de l'archevêque Innocent (Borisov) pendant la guerre de Crimée (1853-1856)]. In *Вестник церковной истории* [Journal d'histoire de l'Église], N° 4 (8), 2007, pp.73-88. Article consulté via le site ruskline.ru (dernière consultation le 22/08/2020). URL : https://ruskline.ru/monitoring_smi/2008/04/03/patrioticheskaya_deyatel_nost_svt_innokentiya_borisova_v_gody_krymskoj_vojny/ ; Lioubov Melnikova, « Оборона Соловецкого монастыря в годы Крымской войны: военный и религиозный аспекты » [Défense du monastère Solovetsky pendant la guerre de Crimée: aspects militaires et religieux]. In *Российская история* [Histoire russe], № 5, 2010, pp.165-182. URL : http://www.reenactor.ru/ARH/PDF/Melnikova_00.pdf ; Lioubov Melnikova, « Святые места в центре Восточного вопроса. Церковно-политический фактор как одна из причин Крымской войны » [Lieux saints au centre de la question orientale. Facteur politique ecclésial comme l'une des causes de la guerre de Crimée]. In *Отечественная история* [Histoire nationale], N°6, 2008, pp.61-75. Article consulté via le site ros-vost.net (dernière consultation le 20/08/2020). URL : <https://ros-vost.net/holy-land/vos-ros/rus-dipl/11/> ; Lioubov Melnikova, « Иерархи Русской Православной Церкви в годы Крымской войны » (1853-1856 гг.) [Les hiérarques de l'Église orthodoxe russe dans les années de la guerre de Crimée (1853-1856)]. In *Церковь в истории России* [L'Église dans l'histoire de la Russie], Collection 9. M., 2010, pp.125-151.

¹¹⁴² Marie-Pierre Rey, *Le dilemme russe : La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Paris : Flammarion, DL, 2002, pp.148-149.

¹¹⁴³ *Ibid.*, pp.156-160.

les Ottomans des discours hostiles envers la France et le Royaume-Uni quand ces deux pays se manifestèrent. Lorsqu'éclata finalement la guerre, cette dernière fut perçue comme la suite logique de toutes ces tensions entre les puissances occidentales et la Russie¹¹⁴⁴.

Cependant, cette défiance réciproque entre Français et Russes se transforma, avec la guerre de Crimée, en un nouveau rapport bien plus cordial, voire amical, certes entaché par le soutien français à la révolte polonaise des années 1860, mais qui se maintint jusqu'à aboutir à l'alliance franco-russe de 1892. En France, ce sentiment russophile se développa parallèlement au désir de paix, grâce à l'influence du comte Orlov auprès des milieux intellectuels et politiques français¹¹⁴⁵. Ce dernier, partisan d'un rapprochement avec la France, s'en fit en effet le partisan auprès de Napoléon III, permettant à la Russie de trouver un certain soutien français lors des négociations du traité de Paris face à l'Autriche et à la Grande-Bretagne¹¹⁴⁶. En Russie, le remplacement du vieux comte de Nesselrode par le prince Alexandre Gortchakov amena une politique de conciliation avec la France pendant tout le Second Empire¹¹⁴⁷. Les milieux conservateurs restèrent certes méfiants et amers à la suite de la signature du traité de Paris¹¹⁴⁸.

Cette méfiance voire cette aversion mutuelle initiale des opinions françaises et russes, ou du moins des milieux intellectuels et politiques des deux pays, au moment de la guerre de Crimée, ne se retrouve pas à proprement parler dans les témoignages des combattants. Certes, quelques témoignages comme les lettres du soldat Mathieu Shtykov et de P. Bugaïsky renvoyèrent à une conception religieuse ou patriotique de la guerre, mais cela reste l'exception au sein de notre corpus¹¹⁴⁹. Mais ce que l'on constate surtout, c'est que les opinions publiques

¹¹⁴⁴ Elena Linkova, *Становление и эволюция внешнеполитической концепции российских консерваторов XIX в.* [Établissement évolution de la conception de la politique étrangère par les conservateurs au XIXe siècle], sous la direction de Raphaël Arslanov, Thèse URAP pour le grade de docteur des sciences, 2020, pp.219-226.

¹¹⁴⁵ Jacques-Olivier Boudon (dir), *Le choc des empires. France et Russie 1798-1870*, op. cit, pp.167-168.

¹¹⁴⁶ Elena Linkova, « Général de l'armée russe Aleï Orlov : militaire au service de la diplomatie » [Texte de communication]. In Colloque international organisé par le SHD, les écoles de Saint-Cyr Coëtquidan et le SG, 14-15 novembre 2019, *Les militaires dans la fabrique de la paix XIX-XXe siècles*.

¹¹⁴⁷ Marie-Pierre Rey, *Le dilemme russe : La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, op. cit, p.170.

¹¹⁴⁸ Elena Linkova, *Становление и эволюция внешнеполитической концепции российских консерваторов XIX в.* [Établissement et évolution de la conception de la politique étrangère par les conservateurs au XIXe siècle] op. cit, pp.233-239.

¹¹⁴⁹ Le soldat Shtykov renvoie à cette idée « guerre sainte » menée par l'orthodoxie contre l'ennemi ottoman légitime et ses alliés vus comme hérétiques. Tandis que le témoignage de l'officier du génie Bugaïsky montre la ferveur patriotique de ses soldats à aller défendre leur territoire attaqué à Sébastopol par des envahisseurs. P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разсказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая, Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P. Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Todleben et Nakhimov], Saint-Pétersbourg : Типография и хроматография А. Tranchel, 1877, p.16 ; Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядю его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], Moscou : Imprimerie Alexandre Semen, 1855, p.6.

françaises et russes semblent avoir grandement influencé les combattants, au moins jusqu'à leurs premiers contacts avec l'ennemi. Cette influence se retrouve en effet dans la crainte de la captivité chez les blessés des deux camps faits prisonniers. J-P. Bédarrides racontait, pour rappel, la peur des soldats russes faits prisonniers à l'Alma¹¹⁵⁰, tandis que l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville raconta que lors de son échange avec le colonel-prince Lubomirsky, il lui dit ne pas avoir craint les soldats russes, mais la captivité¹¹⁵¹.

Ces deux exemples illustrent en effet la peur de la barbarie supposée des adversaires envers leurs prisonniers. Dans le cas de l'opinion française, le souvenir des récits de la campagne de 1812 marquait encore les esprits, la retraite de Russie ayant été le théâtre d'une véritable maltraitance sur nombre de prisonniers français de la part de l'armée et de la population russes, ce que les survivants s'étaient empressés de raconter à leurs proches une fois retournés en France¹¹⁵². Mais une fois des contacts réguliers établis, il semblerait que l'influence initiale de l'opinion publique ait disparu au profit d'une sorte de bonne entente mutuelle qui s'exprimait lors des pauses dans les combats. Et, de fait, il est intéressant de voir que ce rapprochement franco-russe du milieu du XIX^e siècle émergea peut-être d'abord dans les tranchées de Chersonèse, avant de se transmettre aux opinions publiques nationales. Cette hypothèse serait d'autant plus intéressante du fait qu'en plus des contacts directs entre combattants, les prisonniers purent échanger avec les populations des lieux où ils passèrent leur détention comme le raconte l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville¹¹⁵³. Cette question des prisonniers de guerre fut d'ailleurs abordée par Marie-Pierre Rey lors du colloque sur la guerre de Crimée qui s'est tenu à Paris en novembre dernier, en abordant l'initiative d'Anatole Demidov en faveur des prisonniers russes¹¹⁵⁴. Et si ce ne fut pas le cas, deux rapprochements se firent en parallèle et de manière indépendante, l'un dans l'opinion publique au gré des ballets diplomatiques, et l'autre sur la ligne de front entre gens de guerre.

6.4.3. Le passage du temps

Les témoignages de guerre peuvent parfois nécessiter des années de réflexion et d'introspection chez leurs auteurs qui, une fois la démarche de témoigner enclenchée, doivent

¹¹⁵⁰ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier —*, op. cit., pp.256-257.

¹¹⁵¹ SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville.

¹¹⁵² Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, op. cit., pp.253-254 et 260-261.

¹¹⁵³ SHD GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville.

¹¹⁵⁴ Colloque International organisé par le Centre d'Histoire du XIX^e siècle et l'UMR SIRICE — 7-9 novembre 2019, *La guerre de Crimée, première guerre moderne ?*, Programmation. URL : https://www.musee-armee.fr/fileadmin/user_upload/Documents/Colloques_conferences/Programme_colloque_Crime_e.pdf

ensuite ordonner le fil de leur pensée et se souvenir des événements — ou les reconstruire dans leur mémoire —. Le passage du temps devient alors capital lorsque vient le moment pour l'historien de se pencher sur ces traces du passé. En effet, la publication de lettres, de Mémoires ou d'études se fait dans un contexte bien particulier auquel il s'adapte parfois. Ainsi, pour prendre un exemple proche de la campagne de Crimée, les langues des vétérans de la Grande Armée ne commencèrent à se délier et à prendre la forme de témoignages publiés qu'à partir de la monarchie de Juillet, subissant ainsi les influences de l'époque lors de leur rédaction et de leur publication¹¹⁵⁵. Cette prise en compte du contexte s'applique également bien évidemment, à la compréhension de la représentation de l'autre dans les témoignages des combattants de la campagne de Crimée¹¹⁵⁶. Les parutions de témoignages s'étant étalées du temps même de la guerre jusqu'au début du XX^e siècle, leurs auteurs adaptèrent leurs écrits ou leurs choix de publications en fonction de la situation internationale. Prenons la correspondance du capitaine Herbé : celui-ci publia ses lettres en 1892 sous le titre de *Français & Russes en Crimée*¹¹⁵⁷. Or, cette même année était signée l'alliance franco-russe qui pourtant n'allait pas de soi, tant les deux régimes étaient éloignés idéologiquement¹¹⁵⁸. Herbé ne se cacha d'ailleurs pas de profiter de cette nouvelle donne internationale pour exposer à son fils ses lettres de Crimée, écrivant :

*Tu n'y trouveras que peu d'enseignements techniques, mais tu y apprendras comment il est possible d'atténuer les dures nécessités de la guerre au profit des droits de l'humanité ; comment deux armées, adversaires hier, alliées peut-être demain, peuvent se combattre sans cesser de s'estimer ; tu y apprendras, je l'espère, à remplir tous tes devoirs, sans tourner la tête en arrière, avec désintéressement et dévouement : pro Deo et Patria.*¹¹⁵⁹

Jean-Baptiste Montaudon et Joseph Lebrun publièrent eux aussi leurs Mémoires dans ce contexte de rapprochement franco-russe, le premier voyant son témoignage publié en 1898 et le second en 1889¹¹⁶⁰. Là encore, le contexte était très favorable à des témoignages soulignant la bonne entente entre les armées françaises et russes, car comme le souligne Elena Linkova

¹¹⁵⁵ Emile Wanty, *L'art de la guerre. 2. De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, Verviers : Éditions Gérard et cie, collection « Marabout université », 1967, pp.9-10.

¹¹⁵⁶ Dans le cas des témoignages restés privés, nous pouvons supposer qu'il y eu certes une influence du temps sur les souvenirs, ceux-ci n'eurent pas à être réfléchis pour une publication et une diffusion auprès d'un large public.

¹¹⁵⁷ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*

¹¹⁵⁸ Marie-Pierre Rey, *De la Russie à l'Union soviétique : la construction de l'Empire*, Paris : Hachette, 1994, pp.146-147.

¹¹⁵⁹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, p.1.

¹¹⁶⁰ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, Paris : E. Dentu éditeurs, Librairie de la société des gens de lettres, 1889 ; Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898.

dans son étude consacrée aux conservateurs russes du XIX^e siècle, les effusions amicales se multipliaient dans les deux sens.¹¹⁶¹

Inversement, les quelques rares témoignages critiquant l'adversaire russe furent soit des correspondances restées privées, comme celles du capitaine Rebillot ou de Louis Normand¹¹⁶², soit des contributions publiées après le léger refroidissement des relations franco-russes consécutif au soulèvement polonais des années 1870 et au rapprochement russo-allemand¹¹⁶³. C'est le cas notamment du témoignage du docteur Hubbeneth et de l'étude du général Totleben¹¹⁶⁴. La seule exception à cette analyse est l'anecdote de V. Koltchak racontant que les ambulanciers russes devaient affronter le feu allié pour aller chercher les blessés des deux camps¹¹⁶⁵. Or son témoignage publié en 1904 tranche avec le contexte, puisqu'à cette même période se mettait en place l'Entente cordiale franco-britannique qui allait déboucher sur la Triple Entente de 1914¹¹⁶⁶. Mais c'est oublier la posture adoptée par les Français et les Britanniques lors de la Guerre russo-japonaise qui venait d'éclater en 1904, en prenant plutôt parti pour le Japon¹¹⁶⁷.

Cette étrange corrélation entre relations diplomatiques franco-russes et traces de sympathie dans les témoignages publiés de vétérans de la campagne de Crimée nous laisse ainsi supposer que contrairement à l'expérience combattante, la représentation de l'autre et l'évocation de l'adversaire sont bien plus perméables au passage du temps. En cela, cet aspect des témoignages de la campagne de Crimée n'est pas sans rappeler l'évolution de la science historique et du regard porté par les historiens sur le passé en fonction du prisme idéologique ou scientifique de leur temps. L'historien russe Alexandre Tchoudinov illustre d'ailleurs bien ce changement de perception d'une même période en fonction de ses paramètres en étudiant l'évolution de l'historiographie russe de l'Ancien régime et de la Révolution française depuis la période impériale¹¹⁶⁸. Le parallèle pourrait certes paraître grossier, mais il nous semble

¹¹⁶¹ Elena Linkova, *Становление и эволюция внешнеполитической концепции российских консерваторов XIX в.* [Établissement évolution de la conception de la politique étrangère par les conservateurs au XIX^e siècle] *op. cit.*, pp.391-392.

¹¹⁶² SHD GR 1 K 184 Fond Sereville ; SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, *colonel Louis Normand*.

¹¹⁶³ Marie-Pierre Rey, *Le dilemme russe : La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, *op. cit.*, pp.170-171.

¹¹⁶⁴ Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, *op. cit.* Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol (deux volumes)*, *op. cit.*

¹¹⁶⁵ Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], *op. cit.*, p.55.

¹¹⁶⁶ Marie-Pierre Rey, *De la Russie à l'Union soviétique : la construction de l'Empire*, Paris : Hachette, 1994, p.148.

¹¹⁶⁷ Michel Heller., *Histoire de la Russie et de son Empire*, *op. cit.*, p.1271.

¹¹⁶⁸ Alexandre Tchoudinov, « France-Russie : « rencontres du troisième type » dans l'historiographie de l'Ancien régime de et de la Révolution ». In Serge Aberdam et Alexandre Tchoudinov (dir), *Ecrire l'histoire par temps de guerre froide. Soviétiques et Français autour de la crise de l'Ancien régime*, Paris : Société des études robespierristes, 2014, pp.21-27.

pertinent, car rappelant à l'historien l'importance du contexte d'écriture ou de publication d'un document, notamment lorsqu'il touche à des notions aussi sensibles que la représentation d'un ancien adversaire devenu allié.

**Partie 3 : Le combattant face à la guerre :
idéalisations désillusions et découvertes des
horreurs de la guerre**

« Nulle guerre ne peut se concevoir sans carnage et sans blessures. Comme le traitement du blessé ou même le simple soulagement de ses souffrances exigez d'abord l'examen de la plaie, il faut du courage pour se décider à la dépouiller de ses bandages, lorsqu'il s'agit d'arrêter un flux de sang. Peut-être faudrait-il posséder une résolution plus énergique encore pour analyser les plaies sociales que l'on se propose de guérir. Fuit la vérité, en pareille occurrence, serait tenir le mal secret et cacher les plaies. Les ravages d'un mal latent et imperceptible sont, dans ce cas, d'autant plus dangereux qu'ils se manifestent souvent à la fois et tout d'un coup ; à une époque où le secours devient quelquefois impossible. »¹¹⁶⁹

Avec ces quelques phrases à la quatrième page seulement de la préface de son *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, le professeur Hubbeneth, professeur en chirurgie à l'académie de médecine de Kiev et chirurgien en chef de l'ambulance de la Karabelnaïa lors du siège de Sébastopol, montra la dure réalité de la guerre et des dégâts qu'elle fait subir au corps des soldats. Loin de la guerre fantasmée ou déformée des romans historiques de certains auteurs ou des récits d'anciens combattants, la guerre n'est pas un jeu. Évènement et lieu en dehors de la temporalité du monde civile, la guerre est à la fois l'endroit où s'illustrent certains — que les contemporains et parfois l'histoire retiendront —, mais aussi le théâtre des horreurs, où les hommes se font dessus par peur du danger, où ils courent le risque permanent de recevoir au mieux une blessure légère, au pire, de mourir. Comme le souligna très justement Stéphane Audoin-Rouzeau dans les premières lignes de *Combattre* la « disparition progressive des témoins des conflits guerriers du 20^e siècle contribue à raréfier toute relation directe avec ce que fut la violence de tels épisodes »¹¹⁷⁰. Mais si nous ne pouvons aujourd'hui qu'imaginer l'horreur que purent connaître les Poilus de la guerre de 14 ou les soldats de Stalingrad, ces hommes n'étaient-ils pas eux-mêmes loin de soupçonner la réalité de la guerre lorsqu'ils partirent pour le front ? Les guerres qui avaient précédé la leur n'avaient pas mobilisé autant d'hommes, et la rareté des soldats issus des sociétés civiles, mais aussi le poids des conventions, ne permirent pas de raconter la réalité des champs de bataille. « Les mobilisés sont bien loin d'être partis avec l'enthousiasme si souvent

¹¹⁶⁹ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : B.I, 1870, p.4.

¹¹⁷⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX-XXIe siècle)*, Paris : Seuil, 2008, p.9.

et si complaisamment décrit, mais en revanche ils ont fait preuve d'une étonnante confiance dans une victoire obtenue en quelques semaines et très souvent d'une incroyable méconnaissance des sacrifices qui allaient leur être demandés » écrivait ainsi Jean-Jacques Becker en 2003 dans le vingt et unième numéro des *Collections de l'Histoire*¹¹⁷¹.

Soixante ans avant le premier conflit mondial, les combattants français et russes connurent eux aussi leur baptême du feu ; et même si certains avaient pu connaître les guerres coloniales dans le Caucase ou l'Algérie, tous, si ce n'est quelques vieux généraux comme lord Raglan ou Ivan Paskevitch, se retrouvaient confrontés pour la première fois à la guerre européenne. Or, cette grande guerre, cette guerre européenne, qui n'avait pas eu cours depuis 1815, avait eu le temps de devenir une aventure fantasmée. Le cas français décrit par Jean-Paul Bertaud dans *Quand les enfants parlaient de Gloire* est un bon exemple de ce qu'avaient pu engendrer les guerres napoléoniennes au sein des sociétés européennes : si les Français furent sensibles à des degrés variables « à la renommée de la Grande Nation » que Napoléon perpétua, ils furent bien plus séduits par cette idée au fur et à mesure que la légende napoléonienne se construisit. Certains vétérans contribuèrent de manière active à cette propagande de l'aventure impériale en réinventant leur vie et en faisant de « l'Empereur de guerre » un défenseur du peuple et des couleurs de la Révolution¹¹⁷².

La conséquence de ce mythe de la bataille et de la guerre européenne se retrouve dans les récits des grands affrontements de la campagne de Crimée. Mais face à la réalité de la guerre, et tout particulièrement de la guerre de siège, comment les combattants français et russes réagirent-ils ? Leur vision de la guerre évolua-t-elle ? Ou recopièrent-ils les schémas du passé pour transmettre à leur tour une histoire dorée du siège de Sébastopol ? Se pose aussi la question du rapport qu'ils entretenirent avec le lot d'horreurs que provoque la guerre, évoqué par le professeur Hubbeneth : la mort, les blessures, la maladie ?

¹¹⁷¹ Jean-Jacques Becker, « La bataille de la Marne ou la fin des illusions. In *Les collections de l'Histoire*, N°21, 4^e trimestre 2003, pp.32-35., p.32.

¹¹⁷² Jean-Paul Bertaud, *Quand les enfants parlaient de la gloire : l'armée au cœur de la France de Napoléon*, Paris : Aubier, 2006, p.402.

7. DE L'IDEALISATION DE LA GUERRE A LA LASSITUDE D'UNE CAMPAGNE A LA LONGUEUR IMPREVUE

« Longtemps, ne l'oublions pas, la guerre fut perçue comme l'aventure par excellence. Reste que démêler à l'époque romantique les relations qu'elles tissent dans les rêveries du temps demeure plus malaisé qu'il n'y paraît à première vue. Car si le soldat et l'engagé volontaire plus encore s'imposent à l'aube du XIXe siècle comme des figures prestigieuses, l'aventurier, au contraire, n'a rien de la figure très positive qu'il incarnera dans l'imaginaire social au tournant du XXe siècle. À l'époque, l'aventurier désignait le mercenaire, soit le contretype même du guerrier héroïque idéal. »¹¹⁷³

Hervé Mazurel, à travers cette citation tirée de sa thèse *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, pense en premier lieu aux volontaires européens partis se joindre à la guerre d'indépendance grecque des années 1820. Elle peut cependant aussi bien s'appliquer aux autres aventures guerrières de la première moitié du XIX^e siècle. Nous l'avons vu dans la première partie de cette étude, la bataille général, auprès d'une certaine frange de la jeunesse romantique, une véritable attraction : elle cherchait à prouver sa virilité à travers un baptême du feu sur le champ de bataille. Cet attrait pour le combat amène chez ces jeunes gens, comme indiqué tout au long de notre troisième chapitre, une idéalisation de la guerre à travers certaines images. Là encore, Hervé Mazurel est très éloquent à ce propos. Il explique, toujours dans son étude sur les philhellènes, que si la guerre est aujourd'hui vue de manière très négative avec la fin de l'enthousiasme du public pour les aventures belliqueuses, celui-ci étant encore marqué par les horreurs des deux guerres mondiales, les choses étaient bien différentes au XIX^e siècle. En effet, la guerre est alors considérée comme une affaire « romantique », « sacralisée », célébrée par les sociétés occidentales qui mirent en exergue ses valeurs. Elle était alors représentée de manière fantasmée et « déréalisée » au travers de poèmes, de romans et de récits soulignant l'aventure, la gloire... tandis que le combat était perçu comme un vecteur « de régénération individuelle et collective », notamment au travers de sa représentation qui cherchait à cultiver l'imagination et « à susciter les fièvres de la jeunesse »¹¹⁷⁴. La guerre de Crimée n'échappe pas à une telle idéalisation de la part des hommes qui y prirent part. Les

¹¹⁷³ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris : Les belles lettres, 2013, pp.244-245.

¹¹⁷⁴ *Ibid.*, pp.201-202.

campagnes du Danube puis de Crimée suscitérent encore davantage ces sentiments, du fait de leur prédominance sur les autres.

Cependant, comme lors de toutes guerres, la réalité finit par rattraper l'imaginaire. Pour rester sur un épisode proche chronologiquement et géographiquement, l'exemple philhellène de Mazurel est là encore très parlant, puisque celui-ci fit tomber, dès les premiers combats, les fantasmes guerriers et les illusions des jeunes gens. Et seuls quelques-uns gardaient leur image romantique de la guerre¹¹⁷⁵. La campagne de Crimée, qui représenta à son tour le baptême du feu de nombreux soldats et officiers, amena elle aussi son lot de désillusions, comme l'échec du bombardement du 17 octobre 1854 qui mit fin aux espoirs de prise rapide de Sébastopol¹¹⁷⁶. La guerre de Crimée eut en effet une aura particulière. Son statut de première guerre entre puissances européennes depuis 1815 et ses causes en partie religieuses avec la crise des lieux saints, font qu'elle diffère des conflits qui suivirent : L'Empire russe et les Ottomans en 1877-1878 se livrèrent une guerre à caractère plutôt impérialiste, dans la lignée des combats russo-turcs ; l'Angleterre se recentra sur des guerres coloniales ; tandis que la France, nation la plus active sur le plan militaire au milieu du XIX siècle, alterna entre guerres coloniales et guerres européennes à vocation nationalistes.

Prenant place dans une période encore pétrie de romantisme, mais n'ayant pas l'aura nationale ou patriote de la guerre d'indépendance grecque, quelle était donc l'image que se faisaient les combattants français et russes de ce conflit ? Ces illusions résistèrent-elles aux combats ? La campagne prit en effet une tournure inattendue, tout particulièrement dans les rangs des armées alliées qui virent leurs espoirs de prise rapide de Sébastopol rapidement déçus. Tandis que les Russes durent faire face à un corps expéditionnaire allié indélogeable et à la perspective de la chute de la place à plus ou moins long terme. Ces questions que nous nous posons en introduction de ce chapitre seront traitées à travers une réflexion en trois étapes : tout d'abord comprendre l'idée que se firent les combattants de cette guerre, puis voir l'imaginaire face à la réalité de la guerre, pour ensuite étudier les traces de lassitude dans les témoignages.

¹¹⁷⁵ *Ibid.*, p.243.

¹¹⁷⁶ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2006 [1995], p. 244.

7.1. La guerre d'Orient dans l'imaginaire des soldats partant en campagne

Le départ d'un régiment, d'une brigade, d'une division voire d'une armée en campagne amène les hommes qui partent à réfléchir sur cette dernière. Pourquoi partir ? Cela sera-t-il long ? Chacun se fait sa propre représentation de ce qui l'attend lors de son voyage vers le front puis à son arrivée sur le théâtre des opérations. Et comment pourrait-il en être autrement ? Gaston Bouthoul écrit dans son *Traité de polémologie. La sociologie des guerres* que la guerre est le phénomène social le plus « violemment spectaculaire » qui, par son importance, aurait enfanté la science historique qui s'est intéressée à l'étude des conflits à ses débuts¹¹⁷⁷. Et si Bouthoul pense en premier lieu à la science historique, la guerre fait aussi l'histoire des hommes qui la font, qui la vivent. Au XIX^e siècle, la guerre est d'autant plus attrayante qu'elle est, nous l'avons vu tout au long de cette étude, vécue comme une aventure. Certes, cela n'est pas propre aux conflits de ce siècle. Comme le souligne là encore Gaston Bouthoul, la guerre a toujours eu ce caractère distrayant pour les sociétés humaines. Et de fait, elle est comparable aux grandes manifestations qui apparaissent de manière périodique dans une civilisation. Dans la société moderne, ce caractère distrayant de la guerre s'explique alors par le rythme de vie très laborieux auquel étaient soumis les individus. Leur mobilisation intervient comme une coupure dans la monotonie de leur quotidien. Pour l'appelé, partir à la guerre était presque vécu comme partir en vacances malgré le danger réel des combats futurs. L'individu n'y pensait tout simplement pas et pouvait même avoir tendance à se croire invulnérable¹¹⁷⁸.

Cette représentation de la guerre est très forte dans un XIX^e siècle où la jeunesse a le sentiment d'avoir manqué les grands événements historiques que furent la Révolution de 1789 et les guerres du Premier Empire. Si les guerres coloniales ou d'indépendance à travers l'Europe canalisent ces pulsions guerrières, la campagne de Crimée, par sa dimension, devait logiquement être l'affaire à laquelle il fallait participer. Pour savoir si tel fut le cas pour nos combattants français et russes, trois points nous semblent essentiels à aborder : comment les soldats racontèrent-ils leur départ pour la Crimée, l'idée qu'ils se faisaient de cette guerre en particulier, et enfin la compréhension des enjeux de celle-ci ?

¹¹⁷⁷ Gaston Bouthoul, *Traité de polémologie sociologique des guerres*, Paris : Payot, 1970, p.5.

¹¹⁷⁸ *Ibid.*, pp.335-336.

7.1.1. Le départ pour la guerre

Pourquoi commencer par le départ pour la guerre ? La réponse à cette question est assez simple : elle permet de voir l'état d'esprit qui pouvait régner au sein des armées à l'annonce d'une guerre prochaine ou d'une entrée en guerre puis, avec les témoignages de combattants arrivés plus tard, de voir si l'image de la guerre évolue ou se maintient au cours de la campagne. Cependant, les profils varient énormément en fonction des deux armées, et ce, dès le début de la campagne. À cela, s'ajoute une difficulté supplémentaire : l'absence dans de nombreux témoignages, de mention de l'attitude individuelle ou collective face à l'annonce de ce départ pour la guerre. Certains combattants en effet ne parlèrent pas de leurs sentiments ou de leur état d'esprit à l'annonce de la guerre ou même de leur départ pour celle-ci. Ils ne firent pas état non plus de l'ambiance régnant dans leur entourage. Le capitaine Fay, par exemple, n'en fit nulle part allusion lorsqu'il aborda la constitution du corps expéditionnaire et de son départ pour Gallipoli¹¹⁷⁹. Le général Lebrun, lieutenant-colonel d'état-major affecté à celui de la 3^e division au moment de sa constitution, évita lui aussi le sujet, évoquant seulement sa peur de faire une longue escale à Marseille après son départ de Constantine¹¹⁸⁰. D'autres combattants commencèrent leur récit directement au début de la campagne de Crimée, sans passer par l'étape de la déclaration de guerre et de la marche vers le théâtre des opérations. Ainsi, le prince Bariatinsky, débuta son témoignage par le poste qu'il occupait en Crimée¹¹⁸¹. Même chose pour le zouave Chantaume ou le soldat Mathieu Shtykov dont les fragments de correspondances qui furent publiés commencent après la bataille de l'Alma¹¹⁸². Nous tenterons cependant, dans la mesure du possible, et avec les témoignages abordant le thème du vécu du départ pour la guerre, d'imaginer l'état d'esprit de ces hommes.

Commençons par les témoignages de combattants qui partirent pour la Crimée avant l'hiver 1854-1855. Cette période correspondit à un gel des opérations, les deux camps se trouvant dans une impasse et face à un siège amené à durer. Les Russes s'étant en effet montrés incapables de chasser les forces alliées de la péninsule en enchaînant les défaites en rase campagne ; et les Alliés ayant quant à eux montré leur difficulté à se coordonner et à conduire une campagne rapide. Côté français, les troupes d'Afrique semblent avoir montré un

¹¹⁷⁹ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889, pp.2-4.

¹¹⁸⁰ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d' Italie*, Paris : E. Dentu éditeurs, Librairie de la société des gens de lettres, 1889, pp.1-2.

¹¹⁸¹ Victor Bariatinsky, *Воспоминания князя Виктора Ивановича Барятинского* [Mémoires du prince Victor Ivanovitch Bariatinsky], Moscou : Imprimerie universitaire boulevard Satstny, 1904, p.7.

¹¹⁸² Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, Paris : F. Didot Frères, 1856.

enthousiasme certain à l'annonce du départ pour la Turquie. C'est du moins ce que nous indique le général Cler qui rapporta une très importante ardeur pour cette aventure guerrière chez le 2^e de zouaves : tous ses soldats souhaitèrent faire partie du corps expéditionnaire en partance pour la Turquie, l'obligeant à effectuer un tri sévère pour ne sélectionner que les meilleurs de ses hommes¹¹⁸³. Conséquence : « Beaucoup d'officiers et de soldats versaient des larmes. Il fallut une très grande sévérité pour empêcher plusieurs zouaves qui s'étaient furtivement embarqués de suivre leurs camarades »¹¹⁸⁴. Le général Montaudon rapporta lui aussi une ardeur similaire à se préparer à une expédition contre l'armée de Nicolas I^{er} chez les zouaves du 3^e régiment¹¹⁸⁵. Cet enthousiasme est partagé par les troupes métropolitaines. Le lieutenant Cullet écrivait ainsi en ouverture du premier chapitre de ses Mémoires :

Nous avons peu d'espoir ; oublié depuis de longues années dans les garnisons du Midi, le 20^e léger ose tout au plus aspirer à la guerre d'Afrique, seul champ qui reste ouvert depuis vingt-cinq ans aux ambitions militaires.

Nous sommes à Montpellier, l'esprit tendu, le regard tourné vers l'Orient ; le 16 mars une dépêche électrique nous arrive, nous voici des élus ; un renfort de onze cents volontaires, tirés d'autres corps, doit venir compléter notre effectif.

Nous faisons partie de la troisième division, le prince Napoléon la commande. Au premier moment d'enthousiasme succède l'activité des préparatifs : [...]

Le 13 est le jour du départ, nos soldats ont été choisis avec soin parmi les plus robustes et parmi ceux que quelques années de service ont déjà rompus à la discipline et pénétrés de l'esprit de corps ; ils partagent l'ardeur de leurs officiers...¹¹⁸⁶

Cette envie de participer à la guerre se retrouve renforcée chez ceux qui s'engagèrent au moment de la montée des tensions avec l'Empire russe ou lors de la déclaration de guerre. Tous souhaitent alors prendre part à un événement vu comme majeur et qui leur permettra de vivre des aventures loin de leur patrie. Le sergent Eckenfelder rapporta ainsi s'être décidé à rejoindre l'institution militaire à la lecture d'un placard annonçant la déclaration de guerre¹¹⁸⁷. Il justifia sa décision de la manière suivante :

Mais pouvais-je comprendre alors ? Je n'avais qu'une pensée, qu'une hantise, qu'une ambition : faire partie de l'armée depuis qu'il était question de la Guerre. C'était la plus belle du monde et aussi la plus mal payée. Comme ouvrier je gagnais 20 francs par semaine. Mais qu'importait ! J'avais 20 ans.¹¹⁸⁸

Le soldat Le Saint montra dans son témoignage un enthousiasme équivalent, en racontant s'être engagé, certes, après avoir entendu les récits d'un vieux commandant, mais surtout après avoir

¹¹⁸³ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.90-91.

¹¹⁸⁴ *Ibid.*, p.91.

¹¹⁸⁵ Général Jean-Baptiste Alexandre Montaudon, *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898, p.222.

¹¹⁸⁶ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, Lyon : Emmanuel Vitte Editeur, 1894, pp.40-41.

¹¹⁸⁷ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

¹¹⁸⁸ *Ibid.*

appris l'entrée des flottes alliées en mer Noire, soit en janvier 1854, au moment où les tensions diplomatiques étaient à leur paroxysme¹¹⁸⁹.

Les combattants russes qui abordèrent les débuts de la campagne montrèrent eux aussi un certain enthousiasme à l'idée de combattre les forces alliées. Le capitaine Chodasiewicz, dont le régiment avait été déployé en Crimée plus de cinq mois avant le débarquement franco-britannique à Old-Fort, rapporta que l'arrivée des premières rumeurs annonçant la venue de leurs adversaires fut accueillie par les officiers avec joie, ceux-ci remerciant Dieu de faire venir à eux des adversaires. Un enthousiasme partagé par la troupe qui y voyait un moyen de s'échapper de la vie monotone qu'elle menait depuis son arrivée dans la péninsule¹¹⁹⁰. Le soldat Alexandre Pogosky semble lui aussi montrer une certaine vision positive du départ pour la guerre. Ayant rejoint l'armée au cours de l'année 1853, il était alors un jeune homme que les récits des vétérans de la guerre de 1829 rentrés au pays-semblent rassurer :

À cette époque, nos troupes étaient en guerre en Turquie ; les ordres disaient : nous assiégeons Silistrie. Eh bien, chaque recrue sait que la guerre contre le Turc n'est pas une bénédiction divine : une vanité rien de plus, car les Turcs ne sont pas combatifs et sont des pieds légers. De vieux soldats retraités alors que nous étions encore à la maison nous ont dit qu'en 1829, ils l'ont poursuivi comme un bélier jusqu'à Tsargrad. Et à Andrinople, le sultan a demandé la paix : l'empereur a ordonné la paix.¹¹⁹¹

La guerre contre la Turquie ne faisait, nous le voyons ici, aucunement peur à de jeunes recrues de l'armée impériale. Et si elles n'y voyaient pas un moyen de se couvrir de gloire, on peut supposer que l'idée de participer à une guerre facile était favorablement accueillie par la troupe. Il reste toutefois assez difficile d'en juger convenablement du fait du peu de témoignages de cette époque sur ce sujet.

Si cet enthousiasme apparaît en filigrane dans les témoignages de combattants arrivés en Crimée au cours de l'année 1854, il est plus marqué dans d'autres écrits de soldats, qui furent envoyés participer à la défense de Sébastopol au cours de l'année 1855. L'officier du génie Bugaïsky, qui partit pour le théâtre des opérations durant cette seconde année de guerre écrivait ainsi :

Il est difficile pour les personnes qui ne connaissent pas la vie militaire en temps de paix et de guerre, d'imaginer la joie et la fierté des soldats appelés à défendre leur terre natale. La nouvelle de leur envoi à Sébastopol fut accueillie avec joie par tous les sapeurs ; tous étaient impatients de participer

¹¹⁸⁹ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères, 1867, pp.34-35.

¹¹⁹⁰ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London : Murray, 1856, p.31.

¹¹⁹¹ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], Saint-Pétersbourg : Типография V.A. Tikanov, 1909, p.6. Texte d'origine : « В это время наши войска воевали въ Турціи; въ приказахъ было сказано: обложили Силистрию. Ну, каждый рекрутъ знаетъ, что война съ Туркомъ не Богъ-вѣсть какое богатѣйство: одна суета—а больше ничего, потому что турка не стоекъ въ дѣлѣ и легокъ на ногу. Старые солдаты отставные рассказывали, еще когда мы были по домамъ, что въ 1829-мъ году гнали его, какъ барана, подъ самый почти Царьградъ. Да в Адрианополе султанъ запросилъ мира: царь и приказалъ заключить миръ »

à la glorieuse défense de cette ville, et le choix des défenseurs devait être décidé par tirage au sort. Avec envie, les camarades regardaient les chanceux qui avaient obtenu le lot souhaité. Pour les trois officiers, cette destination enviable m'est revenue.¹¹⁹²

L'officier d'artillerie Andreï Ershov écrivit, au début de son témoignage, sa joie d'être envoyé à Sébastopol :

J'ai moi-même demandé à aller à Sébastopol et je le dis sans exagération : le jour où j'ai appris que j'allais sur les lieux de la guerre, a été presque le plus beau jour de ma vie. Quelque chose d'irrésistible m'a attiré à Sébastopol. J'étais très, très jeune — je n'étais pas au courant de la grande vérité qu'un vrai militaire ne demande nulle part, ne refuse rien et fait tranquillement son travail là où il doit le faire. D'après mes idées de jeunesse, je ne pouvais que me précipiter à Sébastopol de toute mon âme.

Être là, participer à des affaires célèbres, voir la vraie guerre, que j'ai lue et à laquelle j'ai tant pensé depuis mon enfance — tout cela était sous mes propres yeux. Les adieux, le jour douloureux du départ, et le froid, et la route épuisante — tout était égayé par l'idée que j'allais à Sébastopol.

Avec un cœur tremblant, cédant à une joie incompréhensible qui parcourait tout mon corps, et dans laquelle je ne pouvais me plonger, avec la complaisance d'une âme presque enfantine, mais encore édifiante, me disant chaque minute que bientôt, très bientôt, je serai un acteur de ce grand drame militaire. Je suis arrivé à Sébastopol une nuit de décembre. Je suis encore heureux de me souvenir de cette nuit, bien que je vis beaucoup plus de sang que je ne l'aurais cru, et, bien sûr, je me suis à jamais éloigné des premières impressions de ma jeunesse impétueuse.¹¹⁹³

Côté français, le sous-lieutenant Charles Duban rapporta lui aussi la joie que lui procura son ordre de départ pour la Crimée avec un des bataillons de guerre de son régiment à la fin de l'année 1854, voyant cette affectation et sa promotion¹¹⁹⁴. Même chose pour Henri Loizillon

¹¹⁹² P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая , Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P.Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Totleben et Nakhimov]*, Saint-Pétersbourg : Typographie et chromatographie A. Tranchel, 1877, p.16. Texte d'origine : « Людямъ незнакомымъ съ военнымъ бытомъ мирнаго и военнаго времени — трудно представить себѣ радость и гордость солдатъ, призываемыхъ на защиту роднаго края. Извѣстiе о назначенiи въ Севастополь было принято съ восторгомъ всѣми саперами; каждый рвался быть участникомъ славной обороны этого города, и требуемый выборъ защитниковъ — пришлось рѣшать по жребiю. Съ завистью смотрѣли товарищи на тѣхъ счастливецѣвъ, кому выпалъ желаемый жребiй. Въ числѣ трехъ офицеровъ выпала эта завидная доля и мнѣ. »

¹¹⁹³ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol]*, Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], p.17. Texte original : « Я самъ напросился в Севастополь и говорю без преувеличения: день в который я узнал, что еду на место военныхъ действий, былъ едва ли не счастливѣйшимъ в моей жизни. Что-то непреодолимое влекло меня к Севастополю. Я былъ очень и очень молод, - я еще не сознавал той великой истины, что настоящий военный человекъ никуда не просится, ни от чего не отказывается, а тихо делаетъ свое дело вездѣ, гдѣ придется. По моимъ юношескимъ понятiямъ, я не могъ рваться к Севастополю всей душой моей. Быть там, участвовать в знаменитыхъ делахъ, видеть настоящую войну, о которой я с детства так много читал и думал, — все это ставило меня высоко перед собственными же глазами. И прощанья, и тягостный день отъезда, и холод, и утомительная дорога — все было скрашено мыслью о том, что я еду в Севастополь. С трепещущимъ сердцемъ, весь отдавшись какой-то не понятной радости, охватывавшей весь состав мой, и в которой не могъ я дать себе отчета, с самодовольствиемъ почти детскимъ, но все-таки возвышающимъ душу, каждую минуту говоря себе, что вот скоро-скоро на самомъ делѣ я буду действующимъ лицомъ величайшей военной драмы, — подъехал я к Севастополю в глухую декабрьскую полночь. До сих пор радостно мне вспомнить об этой ночи, хотя я прожил много с того времени, видел крови больше, чем могъ ожидать, — и, конечно, навсѣгда отдалился от первыхъ впечатлений моей порывистой молодости. »

¹¹⁹⁴ Charles Duban, *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, Paris : E. Plon, Nourrit, 1896, p.78.

qui, dans une lettre du 5 décembre 1854, écrivit à sa famille sa joie de partir pour la Crimée, enchaînant sur une justification de celle-ci :

Cependant il faut réfléchir un peu ; en ce moment tous les officiers qui veulent faire leur chemin sont en Orient ou postulent pour y aller. — Et puis il me semble que vous auriez honte de moi, si je ne désirais faire partie d'une armée qui s'est déjà signalée par son courage et à qui il reste encore beaucoup à faire.¹¹⁹⁵

Cet enthousiasme des combattants à l'annonce de leur départ pour la guerre malgré l'enlèvement des combats, est expliqué par l'importance que revêtait chez ces hommes l'expérience du combat et de la guerre comme aventures et possibilités de faire démonstration de leur virilité héroïque. En cela, on peut y voir l'influence de la littérature et des arts de la première moitié du XIX^e siècle¹¹⁹⁶. Mais il s'agit aussi pour ces hommes de sortir de la monotonie de la vie de caserne à laquelle ils étaient cantonnés alors que, tous volontaires pour servir la patrie, ils avaient vu dans l'armée un moyen d'échapper au quotidien¹¹⁹⁷. Enfin, le conflit est pour eux un moyen de se confronter à la « grande guerre » européenne, qui était vue comme bien plus valorisante que la guerre coloniale.¹¹⁹⁸

Cet enthousiasme ne fut cependant pas général et l'on retrouve certains témoignages nuancés cette joie de partir pour la guerre ou montrant une certaine résignation. Le capitaine Thoumas écrivit ainsi que, malgré sa satisfaction à voir sa demande de faire partie du corps expéditionnaire acceptée, la perspective de laisser derrière lui sa « petite famille », à qui il dût faire ses adieux avec « un serrement de cœur »¹¹⁹⁹, lui fut douloureuse. S. Gunaropulo, qui était à l'école des cadets de la Marine de Nicolaïev — aujourd'hui Mikholaïv en Ukraine — raconta que la déclaration de guerre ne fut pas accueillie avec enthousiasme par les jeunes futurs officiers de marine, car pour eux, cela signifiait la suspension de leurs périodes à bord des vaisseaux pour des croisières en mer, séjours qu'ils attendaient avec impatience¹²⁰⁰. Ainsi, pour ces jeunes gens, la guerre ne signifiait pas une aventure exaltante, au contraire, puisque la flotte de la mer Noire était maintenue à quai. Parallèlement à ces allusions franches et nettes à une certaine appréhension de ce que la guerre allait apporter — comme la distance chez le capitaine Thoumas —, d'autres témoignages pourraient laisser à penser que leurs auteurs cherchèrent à

¹¹⁹⁵ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Éditeur, 1895, p.1.

¹¹⁹⁶ Jean-Paul Bertaud, « La virilité militaire ». In Alain Corbin, *Histoire de la virilité.2. Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris : Point, 2015 [2005], pp.162-206, p.162.

¹¹⁹⁷ Hervé Mazurel, « Engagés volontaires ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.300-315, pp.306-307.

¹¹⁹⁸ Vincent Joly, *Guerres d'Afrique : 130 de guerres coloniales. L'expérience française*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009, p.66.

¹¹⁹⁹ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, Paris : Librairie Illustrée, 1892, pp.5-6.

¹²⁰⁰ Gunaropulo, *Воспоминания старого моряка* [Souvenirs d'un vieux marin], Saint-Pétersbourg : Typographie A.S. Sourovine, 1903, 1903, pp.5-6.

cachez leurs doutes au profit de leur enthousiasme. Henri Loizillon par exemple, dans sa lettre du 5 décembre 1854 que nous avons évoquée plus haut, chercha à rassurer sa famille sur ses chances de survie¹²⁰¹. Ce besoin de rassurer sa famille pourrait peut-être nous laisser imaginer qu'il s'agissait pour l'auteur de se rassurer lui-même face à l'expérience qui l'attendait. En effet, face à l'enthousiasme ambiant et à la mentalité militaire de cette époque, assumer dans une lettre ses doutes pouvait être vu comme un aveu de faiblesse. Or, comme le soulignent les historiens allemands Sönke Neitzel et Harald Wezler dans leur étude *Soldats. Combattre, tuer, mourir : Procès-verbaux de récits de soldats allemands*, « il est extrêmement rare que les soldats expriment des sentiments négatifs, du moins sur ceux qui concernent leurs propres états d'âme »¹²⁰². Ce constat peut s'appliquer aux combattants de Crimée, d'autant plus que nous n'avons eu de cesse de le voir à travers cette étude, la virilité, l'honneur et le courage individuel étaient des notions précieuses à leurs yeux.

Ces exemples de doutes insinués ou retranscrits dans des écrits d'après-guerre restent toutefois très rares et ne sont identifiables que dans une infime fraction du corpus utilisé sur cette étude. De fait, ces rares mentions ne laissent à l'historien que des suppositions que les autres témoignages rendent presque invérifiables. Pourtant, il serait logique que de tels doutes ou ce manque d'enthousiasme soient partagés par d'autres combattants, notamment au sein de la troupe dont une bonne partie était constituée d'appelés. Mais ce ne sont là que des suppositions. Un dernier témoignage isolé nous fait part, enfin, d'une vision tout autre du départ pour la guerre : celle de la tristesse et de la souffrance du combattant pour qui la montée au front fut vécue comme un calvaire. Ce témoignage isolé est celui d'un Russe nommé M. Venetsky qui, en ouverture de son récit, assumait avoir été à l'époque impressionnable et paresseux, puis d'expliquer l'épreuve que fut le voyage vers la ville assiégée et son arrivée à Sébastopol. Le soldat avoua par ailleurs avoir eu peur de se retrouver affecté à la défense de la tour Malakoff, alors déjà vue comme étant la clé de la défense russe¹²⁰³. Ce discours se trouve en contradiction avec ceux que nous avons eu l'occasion d'évoquer jusqu'à présent et pourrait nous laisser supposer que de tels sentiments furent partagés par d'autres qui choisirent de le taire ou ne témoignèrent tout simplement pas. Mais là encore, ce récit isolé ne permet pas de tirer de conclusions plus générales, bien que son existence nous rappelle à quel point les

¹²⁰¹ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit., p.1.

¹²⁰² Sönke Neitzel et Harald Wezler, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris : Gallimard, 2013, p.249.

¹²⁰³ M. Venetsky, *Война и пленъ (Изъ воспоминаний молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], B.M. : B. I. 1859., pp.1-5.

témoignages de combattants cherchent à cacher à leurs lecteurs certains aspects d'une guerre. Dans l'ensemble, les combattants parlèrent de leur départ pour la guerre de manière assez factuelle, du moins, lorsqu'ils décidaient de le noter dans leurs témoignages. Dans l'ensemble, ce départ était raconté un peu à la manière de celui narré par Jules-Alexandre Sancerly : une date de départ pour rejoindre l'armée en campagne et le trajet plus ou moins détaillé jusqu'en Crimée¹²⁰⁴. Pour les jeunes gens de cette époque, la guerre était en effet un voyage avant tout, une aventure dans laquelle le trajet vers le théâtre des opérations était tout aussi important que les combats en eux-mêmes¹²⁰⁵.

7.1.2. Les différentes représentations de la guerre

Si le départ pour le théâtre des opérations semble avoir été globalement vu comme positif, que ce soit dans les sources françaises et russes, avec la présence tout de même de témoignages nous livrant un discours moins positif et catégorique sur ce que nous pourrions qualifier « d'euphorie du départ pour la guerre », il convient à présent de se pencher sur la représentation que pouvaient avoir les militaires français et russes du conflit auquel ils étaient amenés à participer. Comme le soulignent Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, les guerres jouèrent un rôle essentiel dans la construction du sentiment national, notamment après les « aventures extérieures » du Second Empire et avec le déclenchement de la Guerre de 1870. Cette marque importante de la guerre — au sens général du terme — dans la création du sentiment national, amena à la « totalisation » de la guerre¹²⁰⁶. Les guerres, et surtout les guerres européennes doivent être vues comme légitimes par les populations pour être acceptées par elles.

Si en Russie, le régime impérial ne permet pas d'être aussi catégorique — il faudra attendre les réformes d'Alexandre II pour que la société civile puisse jouer un rôle dans les décisions impériales¹²⁰⁷ — en France, le régime impérial se devait de justifier son action politique auprès d'une opinion publique majoritairement pacifiste, même si sensible à la gloire

¹²⁰⁴ Jules-Alexandre Sancerly, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Paris : Bibliothèque nationale de France [Microfilm], pp.6-12.

¹²⁰⁵ Hervé Mazurel, in Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, op. cit, p.308.

¹²⁰⁶ Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre 1850-1920*, Paris : SEDES, 1995, p.8

¹²⁰⁷ Michel Heller., *Histoire de la Russie et de son Empire*, Paris : Éditions Perrin, collection « Tempus », 2015 [Plon 1997], pp.1119-1121.

militaire¹²⁰⁸. Ainsi, avant même le début des hostilités, le parti russophobe puissant au sein des milieux journalistiques et intellectuels français, s'attacha à faire de la guerre d'Orient, « une croisade de l'Occident contre la barbarie orthodoxe » comme le rappelle l'ouvrage dirigé par Jacques-Olivier Boudon dans *Le choc des empires. France et Russie 1789-1870*¹²⁰⁹. Avec la guerre, commencèrent à paraître des ouvrages ayant pour vocation d'expliquer au grand public les raisons de ce conflit et leur déroulement¹²¹⁰. Exemple édifiant, la publication d'Émile Jaegle intitulée *La guerre d'Orient. Pourquoi la guerre aux Cosaques avec notions historiques, physiques, géographiques sur la Turquie et la Russie* qui titra son premier chapitre « Pourquoi la guerre ? »¹²¹¹. Au vu de tout cela, nous pourrions supposer que les soldats, premiers concernés par ce conflit, auraient repris à leur compte les argumentaires des intellectuels pour donner un sens à leur combat. Pourtant, comme pour de nombreux conflits à travers les âges, l'historien se doit toujours de ne pas transposer des concepts et modes de pensée de son époque à une autre.

En effet, force est de constater que, tout comme pour la mention de leur état d'esprit au moment de leur départ, les combattants français et russes ne cherchèrent pas véritablement à justifier cette guerre. Ainsi, si la rhétorique religieuse mêlée au « choc des civilisations » russes et occidentales constituèrent, à en croire Jacques-Olivier Boudon, le cœur des publications expliquant ou justifiant la guerre, de telles traces sont somme toute assez rares dans les témoignages à notre disposition. Cette conception de choc civilisationnel comme moteur principal de la guerre de Crimée se retrouve d'ailleurs encore dans certaines publications comme dans un article de l'historien russe Vardan Bagdasarian en 2013 sur son blog personnel¹²¹². Comme exemple de récits reprenant la rhétorique religieuse de ce conflit, nous pouvons mentionner le cas du soldat Mathieu Shtykov qui, dans une de ses lettres, qualifia les alliés d'« hérétiques »¹²¹³. Plus loin, dans une seconde lettre publiée, ce même soldat écrivit :

¹²⁰⁸ Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre, 1850-1920*, op. cit., p.35.

¹²⁰⁹ Jacques-Olivier Boudon (dir), *Le choc des empires. France et Russie 1798-1870*, Paris : Éditions SPM, collection de l'Institut Napoléon, 2018, p.156.

¹²¹⁰ Elena Linkova et Marc de Bollivier, « French historiography of the Crimean war (1853-1856): main trends and tendencies » (RU). In *RUDN Journal of Russian History*, Vol 19, No 1 (2020), pp.240-253, pp.245-246. URL: <http://journals.rudn.ru/russian-history/article/view/22994> (dernière consultation le 13/04/2020)

¹²¹¹ Émile Jaegle, *La guerre d'Orient. Pourquoi la guerre aux Cosaques avec notions historiques, physiques, géographiques sur la Turquie et la Russie*, Paris : Se trouve chez Durand, 1854, p.3.

¹²¹² Vardan Bagdasarian, « К 160-летию начала Крымской войны: взгляд через призму теории борьбы цивилизаций » [Au 160e anniversaire du début de la guerre de Crimée: une vue à travers le prisme de la théorie de la lutte des civilisations]. In *Блог Багдасаряна* [Le blog de Bagdasarian], 06/11/2013 (dernière consultation le 20/082020). URL : <http://vbagdasaryan.ru/k-160-letiyu-nachala-krymskoy-voynyi-vzglyad-cherez-prizmu-teorii-borbyi-tsvivilizatsiy/>

¹²¹³ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядѣ его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], op. cit., p.6.

Et notre frère est-il le seul soldat qui s’amuse à vivre avec ? Nous nous battons, nous acceptons des blessures sanglantes ou une mort honnête — pour la bonne foi et pour la Sainte Russie ; et pour de tels guerriers, la Sainte Église prie quotidiennement ; — Et donc la mort ? Celui qui meurt se voit offrir le paradis ! Nous n’avons pas de soucis : nourris, habillés [...], où sont nos commandants en guerre ? Où sont nos commandants ? — Devant nous, ils font preuve d’un courage exemplaire : ils boivent le thé avec nous ; il n’y a pas de différence. Alors comment, dis-je, notre frère-soldat, en regardant une telle vie, n’est-il pas heureux ?¹²¹⁴

Mais il ne fut pas le seul simple soldat russe dont le témoignage nous indique qu’une dimension religieuse du conflit pouvait exister dans les rangs inférieurs de l’armée du tsar. Le soldat Podpalov rapporta en effet à l’universitaire Vassili Lyaskoronsky la présence de prêtres orthodoxes lors des combats autour de Sébastopol, prêtres qui venaient donner les derniers sacrements aux mourants, mais aussi encourager les combattants¹²¹⁵. Cette promotion religieuse du conflit put d’ailleurs, en Russie, susciter des incompréhensions, leur armée luttant contre d’autres chrétiens, eux-mêmes alliés à des musulmans. C’est du moins ce que laisse penser ce passage du témoignage du capitaine Chodasiewicz qui rapporta l’incompréhension d’un noble local vis-à-vis de l’engagement de la France et de l’Angleterre aux côtés des Turcs, ces deux nations étant chrétiennes et n’ayant selon lui, rien à faire dans un conflit russo-turc. Ce conflit était d’ailleurs, selon le capitaine, vu par beaucoup comme celui pouvant permettre l’accomplissement des révélations annonçant la prise de Constantinople par l’empereur russe¹²¹⁶. Ce même capitaine rapporta qu’à l’annonce des premières rumeurs de débarquement, les officiers de son régiment remercièrent Dieu de leur amener des adversaires et encouragèrent leurs hommes à prier pour la victoire de leurs armes¹²¹⁷.

Ces trois exemples ne sont pas sans rappeler les travaux de l’historienne Lioubov Melnikova qui s’est penchée sur le rôle de l’Église orthodoxe russe lors de ce conflit et tout particulièrement dans son déclenchement¹²¹⁸. Ses travaux mettent notamment en exergue la

¹²¹⁴ *Ibid.*, pp.13-14. Texte d’origine : « Да и отъ того ли только нашему брату солдату жить любо-весело? Воюемъ мы, принимаемъ раны кровавыя, али смерть честную - за правую вѣру и за святую Русь; а за такихъ воиноѡвъ Святая Церковь ежедневно молится; - такъ что смерть? Кто умереть - рай отверстий тому! Заботы у насъ никакой: сыты, одеты... [...], Гдѣ на войнѣ наши командиры? гдѣ начальники наши? - Впереди они, - собой примѣр доблестный показывавъют, - одну съ нами чашу пьютъ; разницы туѣтъ неть. Такъ какъ же, говорю, нашему брату солдату, глядя на такое житье-бытье, не радоваться? »

¹²¹⁵ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славноѡ обороны Севастополя. Воспоминанїя Прокофїя Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N.A. Piritch, 1904, pp.,12-13.

¹²¹⁶ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.4-5.

¹²¹⁷ *Ibid.*, pp.31-32.

¹²¹⁸ Lioubov Melnikova, « Святые места в центре Восточного вопроса. Церковно-политический фактор как одна из причин Крымской войны » [Lieux saints au centre de la question orientale. Facteur politique ecclésial comme l’une des causes de la guerre de Crimée]. In *Отечественная история* [Histoire nationale], N° 6, 2008, pp.61-75. Article consulté via le site ros-vost.net (dernière consultation le 20/08/2020). URL : <https://ros-vos.net/holy-land/vos-ros/rus-dipl/11/>

forte activité de certains membres du clergé orthodoxe pour soutenir moralement et physiquement les civils et les militaires. Ce fut le cas de l'archevêque de Tauride et de Kherson, Innocent Borisov, qui tint des discours faisant de ce conflit une guerre pour l'orthodoxie et pour l'aide à leurs frères opprimés par les Ottomans¹²¹⁹. Mais nous pouvons aussi mentionner la défense du monastère Solovetski en mer Blanche, dont le bombardement par des navires britanniques put renforcer le sentiment de se battre au nom de leur foi orthodoxe au sein du public russe et d'une partie de l'armée¹²²⁰. De plus, la défense des chrétiens orthodoxes sujets de l'Empire ottoman fut l'un des points continuellement soulevés par la Russie tout au long de conflit, notamment lors de la reprise des tractations diplomatiques à Vienne en 1855¹²²¹. Cet ensemble explique ainsi la présence de discours à caractère religieux sur la guerre de Crimée dans plusieurs témoignages. Enfin concernant la présence de prêtres orthodoxes sur le champ de bataille, l'historienne explique ce phénomène par la place toute particulière qu'occupe le clergé militaire à cette époque. En effet, détachés du reste de la hiérarchie ecclésiastique de l'empire, les aumôniers militaires et de marine partageaient le quotidien de leurs ouailles, s'occupant de leur éducation patriotique et vivaient les mêmes dangers que la troupe. Cette présence du clergé jusqu'au cœur des combats n'est pas nouvelle, puisqu'observable sur tous les conflits antérieurs menés par la Russie¹²²².

A cela s'ajoute chez de nombreux soldats, le besoin de se référer à la puissance divine pour expliquer les événements. Les travaux de l'historien Nicolas Smoline nous montrent ainsi que les victoires étaient attribuées à la divine providence là où les défaites et échecs étaient le fruit de la colère de Dieu¹²²³. Il cite d'ailleurs à titre d'exemple le témoignage de l'officier P. I.

¹²¹⁹ Lioubov Melnikova, « Патриотическая деятельность архиеп. Иннокентия (Борисова) в годы Крымской войны (1853-1856 гг.). » [Activités patriotiques de l'archevêque Innocent (Borisov) pendant la guerre de Crimée (1853-1856)]. In *Вестник церковной истории* [Journal d'histoire de l'Église], N° 4 (8), 2007, pp.73-88. Article consulté via le site ruskline.ru (dernière consultation le 22/08/2020). URL :

https://ruskline.ru/monitoring_smi/2008/04/03/patrioticheskaya_deyatelnost_svt_innokentiya_borisova_v_gody_krymskoj_vojny/

¹²²⁰ Lioubov Melnikova, « Оборона Соловецкого монастыря в годы Крымской войны: военный и религиозный аспекты » [Défense du monastère Solovetski pendant la guerre de Crimée: aspects militaires et religieux]. In *Российская история* [Histoire russe], № 5, 2010, pp.165-182. URL :

http://www.reenactor.ru/ARH/PDF/Melnikova_00.pdf

¹²²¹ AVPRI F. 133 Канцелерия [Chancellerie] 1855 469 123.

¹²²² Lioubov Melnikova, « Военное и морское духовенство в годы Крымской войны 1853—1856 гг. » [Le clergé militaire et naval pendant la guerre de Crimée de 1853-1856]. In *Военно-исторический журнал. Издание минобороны России* [Journal d'histoire militaire. Publication du ministère russe de la Défense], 15/01/2012 (dernière consultation le 20/08/2020). URL : <http://history.milportal.ru/duxovenstvo/>

¹²²³ Nicolas Smoline, « Характерные черты массового героизма русских войск в ходе Крымской войны 1853-1856 » [Caractéristiques de l'héroïsme de masse des troupes russes pendant la guerre de Crimée de 1853-1856]. In *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2003-2004 : Новые научные направления* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2003-2004: nouveaux domaines de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2005, pp.91-100, p.92. Consulté via le site [iriran.ru](http://www.iriran.ru) (dernière consultation le 20/08/2020). URL : http://www.iriran.ru/files/VIA_2003-2004.pdf

Leslie qui attribua la victoire russe du 18 juin 1855 au choix divin de soutenir les défenseurs au détriment des attaquants, défenseurs qui célébrèrent par conséquent une messe après les combats¹²²⁴. Dans le même article, Nicolas Smoline explique que l'importance de la religion sur le moral de l'armée russe fut employée par les officiers pour motiver les troupes lors au moment de monter à l'assaut. Il se base notamment sur un officier nommé Rostvstev qui par deux fois fit faire à ses soldats le signe de croix pour les faire charger à la baïonnette, effaçant chez eux toute trace d'hésitation¹²²⁵. Il cite un autre officier qui écrit :

« Je parlais souvent avec mes subordonnés de la manière dont ce serment devait être prêté, de la manière de protéger la patrie, du fait qu'il ne faut pas désespérer, ne pas perdre courage, et que les guerriers tués dans la guerre aux mains de l'ennemi recevront le royaume des cieux. »¹²²⁶

Ces quelques exemples, toujours selon Smoline, montrent ce besoin de religion du soldat russe à cette époque, qui lui donne suffisamment de confiance en lui pour monter à l'assaut. Cette caractéristique est à rapprocher de phénomènes similaires observés lors de la campagne de Russie de 1812 et des deux guerres mondiales¹²²⁷. Enfin, l'attachement au souverain se rattache à toute cette ambiance mystique à laquelle se référaient les soldats russes, car comme le souligne là encore Nicolas Smoline la foi placée dans le tsar par sa troupe était presque aussi puissante que la religion. À ce propos, il cite notamment l'officier E. R. Korzhenevsky qui souligna le choc que provoqua la mort de Nicolas Ier sur la garnison, des hommes pleurant la perte de leur empereur¹²²⁸.

Du côté des Français, cette idée de guerre sainte est encore plus rare, le seul y faisant directement mention étant le révérend père de Damas, aumônier militaire qui écrit dans une lettre du 3 avril 1855 :

Eh bien, si, comme il n'en faut pas douter, la gloire de nos armes maintient en Orient la réputation de valeur conquise par les croisades de nos pères, la France acquerra une gloire nouvelle, au point de vue de civilisation chrétienne, par la manière d'agir noble et désintéressée qu'elle apporte dans ses relations avec ses alliés. Volontiers j'appellerais notre passage en Turquie la croisade pacifique du bon exemple, croisade d'autant supérieure aux précédentes, qu'elle se fait par la persuasion.¹²²⁹

Nous retrouvons ici les arguments déployés par ceux qui firent la promotion de ce conflit relevé par Jacques-Olivier Boudon et que nous avons déjà évoqués plus haut. Ce discours est d'ailleurs logique de la part d'un homme d'Église, du fait de la querelle des lieux saints et de la fracture entre les deux Églises. Mais il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un cas très rare au sein du

¹²²⁴ *Ibid.*

¹²²⁵ *Ibid.*

¹²²⁶ *Ibid.* Texte d'origine : « Я бывало, часто беседуя со своими подчиненными, веду разговор о том, как должна выполняться данная присяга, как защищать отечество, что надо не унывать, не падать духом, и что убитые на войне от руки неприятеля воины получают царствие небесное ».

¹²²⁷ *Ibid.*, pp.99-100.

¹²²⁸ *Ibid.*, p.93

¹²²⁹ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris : Librairie Joseph Albanel, 1866, p.156.

corpus de sources français de cette étude ; car si les officiers, notamment lors de la rédaction de leurs Mémoires, rappelèrent les causes de la guerre, aucun ne fait véritablement mention d'une quelconque idée de croisade au sein de l'armée. L'idée d'une guerre civilisationnelle ne transparait pas non plus de manière importante dans leurs témoignages, et seul le soldat Le Saint livra un discours reprenant ce double argumentaire civilisationnel et religieux de manière claire et nette : « il s'agissait d'une guerre nécessaire, d'une croisade de la civilisation contre la barbarie ; l'armée, comme la nation, en avait accueilli la nouvelle avec enthousiasme ; tout le monde comprenait qu'on allait se battre sur le Danube pour ne pas avoir à marcher, dans quelques mois, sur le Rhin »¹²³⁰. Mais de manière générale, les causes de la guerre furent énoncées sans parti-pris idéologique ; l'avant-propos sur ce conflit dans les *Souvenirs militaires* du général Montaudon étant un parfait exemple de présentation détachée du conflit¹²³¹. Ce très faible nombre de témoignages de combattants français voyant la guerre de Crimée comme un conflit religieux, reflète en vérité un constat fait par les autorités politiques et militaires lors de la Seconde Restauration : « le désintéret, au moins relatif, de l'armée et des militaires pour la religion » que décrit Xavier Boniface en conclusion du livre de Laurent Jalabert et Stefano Simiz *Le soldat face au clerc*¹²³². Et de fait, les combattants invoquèrent la puissance divine dans des moments de misère, de tristesse ou de souffrance.

Quand le froid fait trembler mes membres, quand la pluie traverse le mince abri qui me couvre, aux heures de trouble et d'ennui, je replis ces charmantes lettres, et je songe qu'il y a quelque part loin bien loin de moi une maison hospitalière où Dieu me fera la grâce de me ramener un jour pour y retrouver le bien le plus précieux de ce monde, la véritable amitié et je remercie la providence.¹²³³

Le baron Rebillot, dans une lettre du 20 novembre 1854 à son amie Mlle de Poinctes, est une bonne illustration de ces moments où les combattants français s'en remettaient à la religion, avec dans ce cas précis le souhait de rentrer sain et sauf dans son foyer. Cette pratique se retrouve aussi, logiquement, chez les combattants russes. Un soldat anonyme, tout au long d'une lettre datée du 24 octobre 1854, attribua à l'aide divine l'avantage que prit l'artillerie russe sur celle des Alliés le 17 octobre, tout en demandant à Dieu de leur donner du courage pour tenir¹²³⁴.

¹²³⁰ L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, op. cit., L. Le Saint, p.37.

¹²³¹ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1], op. cit.*, pp.-219-220.

¹²³² Xavier Boniface, « Conclusion : Armée et religion XV^e — XIX^e siècles ». In Laurent Jalabert et Stefano Simiz (dir), *Le soldat face au clerc : armée et religion en Europe occidentale, XV^e et XIX^e siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016, pp.269-276, p.270.

¹²³³ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹²³⁴ Anonyme, *Севастополь в нынешнем состоянии. Письма из Крыма и Севастополя* [Sébastopol dans son état actuel. Lettres de Crimée et de Sébastopol], Moscou : Typographie Alexandre Semsha, 1855, 1855, pp.13-17.

Se pose alors la question d'une guerre vue à travers un prisme patriotique ou national chez les combattants. En effet, les conflits de la France révolutionnaire puis impériale en firent apparaître un nouveau type : la guerre nationale. Or, comme le souligne Hervé Mazurel, la fin des guerres dynastiques au profit des guerres nationales avait poussé les sociétés européennes dans une dynamique belliqueuse. Cette mobilisation ne concernait alors pas seulement le domaine militaro-économique, mais aussi la sphère socioculturelle des différentes nations. Cela amena à une imbrication de plus en plus profonde entre le front et l'arrière, grâce notamment à la popularisation du soldat-citoyen, avec pour conséquences : un amour de la patrie de plus en plus fort, une plus grande propension à haïr l'ennemi par peur de l'humiliation ou désir de revanche¹²³⁵. Partant de ce postulat, il semble logique de supposer qu'au vu de ces enjeux — la Russie souhaitant affirmer sa position dans les Balkans et le Caucase, la France cherchant à retrouver son rang diplomatique — la guerre de Crimée pourrait, à défaut d'avoir été perçue comme une nouvelle croisade, avoir été vécue comme une guerre à caractère national ou patriotique. Si au premier abord, cette logique pouvait ne correspondre qu'aux soldats français — les Britanniques ayant une armée de métier et ayant eu recours au mercenariat pendant le conflit —, l'armée russe, malgré un recrutement basé à la fois sur une conscription plus ou moins forcée d'une paysannerie majoritairement soumise au servage, et des obligations nobiliaires, était aussi concernée par ce type de guerre étant donné son passif avec les armées françaises et turques notamment, d'autant plus que la guerre d'Orient voit le territoire russe attaqué, pouvant rappeler aux combattants le souvenir de 1812.

De fait, le patriotisme s'exprime dans certains témoignages de notre corpus. Celui de l'officier du génie Bugaïsky que nous avons déjà mentionné pour parler du départ à la guerre est l'un d'eux. Il nous permet d'observer cette vision patriotique du conflit, puisqu'il écrit que les soldats étaient heureux de partir mourir pour leur patrie¹²³⁶. À la suite de ce texte, l'officier poursuit : « Une campagne qui a pour but à la défense de la Patrie, est une grande chose pour un soldat russe ! Alors, tambour battant, nous sommes partis en criant un grand "hourra" ! »¹²³⁷. Ce discours est très proche d'une lettre du prince Menchikov adressée au ministre de la Guerre datée du 28 juin/8 juillet 1854 à qui il déclara : « Nous combattons avec le courage, le

¹²³⁵ Hervé Mazurel, « Enthousiasme militaire et paroxysmes guerriers ». In Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3. De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2017 pp.227-256, p.228.

¹²³⁶ P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P.Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Totleben et Nakhimov], *op. cit.*, p.16.

¹²³⁷ *Ibid.* Texte d'origine : « Походъ, походъ на защиту отечества — великое дѣло для русскаго солдата! Вотъ затрубили въ рожки забить барабанъ, — и мы двинулись съ громкимъ "ура!" ».

dévouement et le patriotisme que doit déployer tout sujet de l'Empereur dans une époque aussi critique, mais tant que le nord de la Crimée ne sera pas occupé par un renfort ne serait-ce que d'une brigade avec son Artillerie, les ennemis auront plus de chances favorables que nous »¹²³⁸.

De son côté en conclusion de son étude, le général Totleben écrivit :

L'excellent esprit militaire de l'armée russe. — Les alliés avaient envoyé en Crimée leurs meilleures troupes, et elles firent, constamment, preuve d'un grand courage et de beaucoup d'entrain ; nous voyons, d'un autre côté, l'armée russe, mal armée et inférieure en nombre à ses adversaires, déployer durant la défense de Sébastopol, avec une constance qui n'avait encore jamais été égalée, ces belles qualités guerrières qui font le mérite du soldat russe ; un courage et une ténacité inébranlables, un dévouement sans bornes au Souverain et à la Patrie, un profond sentiment de religion, un caractère facile à diriger et la force de supporter sans murmurer les privations les plus cruelles et les plus pénibles labeurs.¹²³⁹

Ce genre de déclarations comme les témoignages donnant à la guerre de Crimée une dimension religieuse ne se retrouvent pas dans l'ensemble des récits de notre corpus. Mais leur présence souligne l'importance que revêtit le siège de Sébastopol pour une partie des défenseurs et qui n'est pas sans rappeler certaines déclarations qui avaient alors cours dans les milieux intellectuels russes au même moment. L'historien et conservateur Mikhaïl Pogodine souligna l'importance toute particulière qu'avait la Crimée dans le cœur de Russes, car ayant une importance géopolitique certes, mais aussi spirituelle¹²⁴⁰. À cela, Pogodine ajoute que l'héroïsme des défenseurs avait permis à Sébastopol de montrer le meilleur de l'âme russe, confortant cette idée de défense glorieuse du port que l'on retrouve encore aujourd'hui¹²⁴¹. De plus, dès 1855 il publia un texte dans lequel il mêla de son côté religion et défense de la nation, faisant de la Crimée la source même de l'orthodoxie russe¹²⁴². Ces déclarations, couplées à certaines déclarations de combattants comme celles de P. Bugaïsky ou du général Totleben firent ainsi que la guerre de Crimée fut perçue à travers la Russie comme une réminiscence des guerres napoléoniennes.

Ce sentiment de participer à une guerre du même genre que celles de la Révolution et du Premier Empire est, en revanche, très peu marqué dans les écrits de combattants français que nous avons pu étudier, soulignant un peu plus ce que nous évoquions plus haut : une volonté

¹²³⁸ RGVIA F.481 Op.1 N° 1.

¹²³⁹ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, Saint-Petersbourg : Imprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874, GoogleBooks, p.352. URL : <https://books.google.fr/books?id=tcKAAAIAAJ&printsec=frontcover&dq=inauthor:%22graf+%C4%96duard+Ivanovich+Totleben%22&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwip57Xwr47pAhWoy4UKHVABBIoQ6AEIKDAA#v=onepage&q&f=false>

¹²⁴⁰ Mikhaïl Pogodine, « Россия в отношении к восточным племенам » [La Russie face aux tribus orientales]. In *Москвитянин* [Moscovite], N° 1-4, 1856, tome 1, M. : 1856, p.28.

¹²⁴¹ Mikhaïl Pogodine, « Прибытия государя императора в Москву » [Arrivée de l'empereur à Moscou]. In *Москвитянин* [Moscovite], N° 17, 18 septembre 1855, livres premiers et second, tome V., M. : 1855, p.5.

¹²⁴² Mikhaïl Pogodine, « Из воспоминаний о Крымском полуострове » [Souvenirs]. In *Москвитянин* [Moscovite], N° 17, 18 septembre 1855, livres premiers et second, tome V., M. : 1855, p.71.

chez ces vétérans racontant leur campagne ou, chez ces soldats écrivant à leur famille, d'énoncer les faits sans parti-pris idéologique. Certes, des traces de patriotisme, d'honneur cocardier sont présentes dans les témoignages, mais leur présence est plus liée aux récits de combats victorieux qu'à la justification d'une participation à une guerre lointaine contre l'Empire russe. Mais ils restent toutefois plutôt rares. De fait, exemple de cette utilisation de codes liés au récit patriotique, cette citation tirée du premier tome des Mémoires de J-P. Bédarrides :

On voyait au loin flotter à longs plis le drapeau tricolore et l'étendard britannique, tels que des bannières de la victoire et de la civilisation ; une forêt d'armes brillait, au milieu des pantalons et des habits rouges, confondus pour l'œil. Au premier rang, lancés au pas de gymnastique, les tirailleurs ; à droite et en avant-garde, la division Bosquet, au centre, les divisions Canrobert et Napoléon ayant une de leurs brigades déployée, et l'autre serrée par bataillons ; en arrière, la quatrième division défilant par pelotons ; après la réserve d'artillerie massée et les régiments turcs. Les Anglais occupaient la gauche de l'échiquier, rangés sur deux lignes profondes ; la cavalerie et les batteries à cheval protégeaient leur flanc extérieur ; la division légère se reliait aux chasseurs de Vincennes. Quelle émulation nous enflammait tous, soldats de la France et de l'Angleterre, ennemis à outrance pendant tant de siècles, allant au combat côte à côte, défenseurs de la même cause ! Qu'auraient pensé nos pères de cette rivalité, gage de la victoire ? L'ardeur, l'amour-propre peut-être, nous firent trop précipiter l'allure. Les soldats alliés avançaient comme des tours ; et, deux fois, pour agir de concert avec eux, il nous fallut ralentir.¹²⁴³

Cette utilisation de symboles de fierté nationale française — le drapeau, la défense de la civilisation, la compétition avec le vieil adversaire britannique — est au service du récit plus que de la réalité, pouvant flatter l'ego du lecteur. Cependant, rappelons-le, de tels exemples sont très rares et, ne permettent pas de déterminer si les combattants français vécurent la campagne de Crimée comme une guerre nationale. Les témoignages mettent bien plus en avant les notions d'aventure et d'honneur qui étaient, nous l'avons vu dans le troisième chapitre de cette étude, très en vogue au sein des milieux choisissant le métier des armes. C'est aussi pourquoi les enjeux de la campagne sont eux aussi très peu mis en avant par ces derniers, à l'inverse de leurs homologues russes pour qui ce conflit signifiait à la fois défendre leur patrie envahie, se battre contre le vieil adversaire ottoman et défendre l'église orthodoxe contre les ennemis latins et musulmans. Et si, comme le rappellent Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, les guerres jouèrent un rôle dans la construction de l'identité nationale française, la guerre de Crimée est une belle illustration de ces « aventures extérieures » du régime de Napoléon III, la guerre de 1870 jouant ce rôle de retour à la guerre nationale¹²⁴⁴. L'exaltation patriotique n'était donc pas de mise pour les militaires du Second Empire, ce qui concorde d'ailleurs avec l'appréciation de ces conflits par le monde civil resté majoritairement

¹²⁴³ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier* —, Paris : Librairie Centrale, 1868, p.244.

¹²⁴⁴ Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre, 1850-1920, op. cit.*, p.8.

indifférent, et qui ne faisait preuve d'exaltation patriotique qu'avec la victoire finale de Malakoff puis le retour des troupes¹²⁴⁵.

Cette image de la campagne de Crimée comme étant une aventure militaire, un moyen de se couvrir de gloire dans un pays lointain est sans doute la représentation de la guerre la plus fréquente dans les témoignages français. Le colonel Cler écrivait ainsi à propos de la perspective de partir combattre dans les Balkans :

L'Orient, avec son histoire palpitante d'intérêt, son prisme de poésie mystérieuse, enflammait toutes les imaginations. Chacun brûlait, non-seulement du désir de faire la guerre sur une grande échelle, d'assister à quelques-unes de ces grandes batailles comme celles dont le premier empire retraçait l'histoire, mais encore de faire un de ces voyages pittoresques, une de ces courses grandioses, pouvant être comparées aux croisades du temps de Godefroy de Bouillon et de Saint Louis, aux campagnes d'Égypte et de Syrie sous le général Bonaparte, ou enfin à la guerre de Russie en 1812 et lorsque commençait à pâlir l'étoile de Napoléon Ier.

Pour beaucoup de jeunes officiers, à une légitime ambition de parvenir aux premiers grades en sacrifiant leur vie pour la France et le drapeau, se mêlait encore la pensée de braver des dangers plus grands que ceux dont les expéditions d'Afrique, les combats avec les Arabes et les razzias dans la Kabylie ou dans les oasis, avaient pu leur donner l'idée. Ils étaient impatients de voir si, comme ils l'entendaient murmurer parfois, le genre de lutte qu'ils soutenaient en Algérie était de nature à induire eux et leurs soldats en erreur dans les actions de la grande guerre à l'européenne. Tel brave militaire, en campagne depuis des douze et quinze ans, exposé au double danger des balles et des maladies causées par un climat terrible, n'avait pas encore vu passer près de lui le boulet ou l'obus. Quelle contenance garderaient devant les batteries russes des troupes qui jamais n'avaient entendu tonner la grande voix du canon, pour qui la bombe s'élevant dans les airs n'avait été qu'un jeu de polygone ? Ces diverses causes se confondant dans l'imagination ardente des militaires de tous les grades, c'était à qui trouverait le moyen de faire partie des premiers convois et abandonnerait cette terre d'Afrique presque dépoétisée par le prestige inconnu qui s'attachait à ce nom : *l'Orient !...*¹²⁴⁶

Cette citation illustre bien cette représentation de la guerre de Crimée comme un voyage, une aventure, dans une armée dont les officiers étaient très inspirés par le mouvement orientaliste en vogue dans l'Europe du XIX^e siècle¹²⁴⁷. Cet engouement pour l'Orient fut d'ailleurs tel que les Mémoires de nombreux officiers firent la part belle à leur séjour dans l'Empire ottoman. Ils parlèrent ainsi longuement de leurs visites de Constantinople, des environs de leurs campements, voire de ruines antiques. Le lieutenant-colonel Lebrun consacra ainsi un chapitre complet sur son trajet de Constantine à Constantinople et raconta par exemple sa visite, du Parthénon d'Athènes lors d'une escale¹²⁴⁸. Le lieutenant Cullet consacra quant à lui deux chapitres à son périple de France jusqu'à Varna, et raconta sa découverte du Levant¹²⁴⁹. Le sergent Jenniard consacra lui aussi une part importante de son carnet à son voyage jusqu'en

¹²⁴⁵ *Ibid.*, pp.31-33.

¹²⁴⁶ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, *op. cit.*, pp.89-90.

¹²⁴⁷ Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Éditions du Seuil, 1978, pp.56-58

¹²⁴⁸ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, *op. cit.*, pp.1-6, et p.2.

¹²⁴⁹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, « Chapitre premier. Le départ » et « Chapitre II. Gallipoli — Constantinople — Varna », pp.40-64.

Crimée, ne laissant finalement que peu de pages à ses combats devant Sébastopol¹²⁵⁰. Les combattants nous ayant laissé des correspondances ne sont d'ailleurs pas en reste. Le capitaine Herbé publia plusieurs de ses escapades touristiques avant l'heure, parlant de sa découverte des mystères de l'Orient, notamment dans une lettre de quatre pages, datée du 19 juin 1854, racontant son exploration du grand bazar et de la basilique Sainte-Sophie¹²⁵¹. Plus rares, certains soldats ou sous-officiers ayant un peu d'instruction se livrèrent à cet exercice de récit de voyage à travers un Orient jusqu'alors fantasmé. Le sergent-major de l'infanterie de marine écrivit ainsi un long passage sur sa découverte de Constantinople, et de la Corne d'Or¹²⁵². Ces témoignages, comme celui de sous-officier, confirment d'ailleurs quelques clichés de l'époque sur les Turcs et leurs femmes notamment :

Ou cachait-on les femmes ? Car le lendemain quand nous traversions le village, en ordre de marche, nous pouvions distinguer sur un point culminant, un groupe de fantômes voilés qui représentent la femme Turque, à qui leurs maris avaient permis cependant d'assister de loin à notre départ. Il n'en fut pas de même à Constantinople. Je n'entends pas parler évidemment des quartiers français et italiens qui ne diffèrent en rien de l'organisation sociale des pays d'origine, mais, même dans les quartiers Turcs nous pûmes constater que notre présence ne troublait en aucune façon, les habitudes quotidiennes. Seulement, tout bienveillant que pût être notre regard, à quelque distance qu'il portât, dès l'instant qu'il était dirigé et arrêté sur une femme, il était facile de remarquer que son entourage ne le prenait pas en bonne part. La réputation de jalousie du Turc n'est pas usurpée, nous l'avions bien vu en cours de route. Quand nous pénétrions dans une ferme pour avoir des vivres, aussitôt survenait un homme presque toujours armé qui faisait rentrer les femmes et c'est avec lui seul que nous pouvions débattre le prix des denrées.¹²⁵³

Cette mise en avant du voyage, de l'aventure et de l'honneur dans les témoignages des combattants français diffèrent donc singulièrement de ceux de leurs homologues russes sur cette représentation de la guerre. Les premiers y voyant un moyen de découvrir du pays et de s'illustrer, les seconds l'interprétant comme une guerre nationale ou religieuse. Cette image française de la guerre est en fait complètement compréhensible si l'on reprend les conclusions tirées par Hervé Mazurel sur les philhellènes et les émotions des combattants au XIX^e siècle.

Longtemps, ne l'oublions pas, la guerre fut perçue comme l'aventure par excellence. Reste que démêler à l'époque romantique les relations qu'elles tissent dans les rêveries du temps demeure plus malaisé qu'il n'y paraît à première vue. Car si le soldat et l'engagé volontaire plus encore s'imposent à l'aube du XIX^e siècle comme des figures prestigieuses, l'aventurier, au contraire, n'a rien de la figure très positive qu'il incarnera dans l'imaginaire social au tournant du XX^e siècle. À l'époque, l'aventurier désignait le mercenaire, soit le contretype même du guerrier héroïque idéal.¹²⁵⁴

¹²⁵⁰ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siècle de Sébastopol (1854-1855)*, Archive privée, Monsieur Daniel A. Document consultable en annexes. cf. : Annexe 4.

¹²⁵¹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, pp.20-24.

¹²⁵² Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], château de Vincennes, pp.7-11. Document consultable en annexes. cf. : Annexe 3.

3.

¹²⁵³ *Ibid.*, p.10.

¹²⁵⁴ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, op. cit, p.244-245.

Conclusion que l'on retrouve dans sa participation à l'*Histoire des émotions* d'Alain Corbin : si la dimension exotique de la guerre existait avant le mouvement romantique, ce dernier fit évoluer le code du voyage classique en générant « des émotions d'un nouveau genre » qui « avivait le désir de parcourir des espaces moins connus, plus sauvages, plus dangereux aussi »¹²⁵⁵. Conflit déclenché pour des raisons de prestige et de lutte d'influence, la guerre d'Orient, et tout particulièrement la campagne de Crimée correspond, en apparence du moins, à cette guerre idéalisée par les romantiques. Ce qui explique une telle représentation de celle-ci par les vétérans français, d'autant plus que leurs aïeuls de la Grande Armée firent de même dans leurs Mémoires, en transformant leurs témoignages en récits de voyage où ils laissèrent s'exprimer leurs passions romantiques, comme le rappelle Natalie Petiteau¹²⁵⁶.

7.2. L'imaginaire de la guerre face à la réalité des combats

Nous l'avons vu, la campagne de Crimée fut dans l'ensemble accueillie de manière très positive par les combattants, qu'ils fussent français ou russes. Et si la majorité des témoignages passent sous silence leurs sentiments ou l'ambiance du départ pour la guerre, les vétérans qui choisirent d'en parler soulignèrent cet enthousiasme personnel ou général lors de la réception de l'ordre de départ pour le front. Pourtant, nous l'avons vu tout au long de cette étude, la campagne de Crimée se transforma avec le long siège de Sébastopol, en guerre de tranchées où les soldats devinrent terrassiers et dont les récits semblent préfigurer ceux de la Grande Guerre. Elle prit une tournure bien éloignée de cet imaginaire, d'autant que, comme démontré auparavant, la bataille était perçue comme le paroxysme d'une campagne et générait un certain fantasme à cette époque. Si l'on reprend l'exemple des philhellènes, Hervé Mazurel souligne bien ce phénomène de désillusion des volontaires européens à leur arrivée en Grèce, lorsqu'ils découvrirent la réalité de la situation, le danger des combats ou les méthodes de combats des indépendantistes grecs¹²⁵⁷. Et si les combattants de la campagne de Crimée étaient des soldats professionnels ou semi-professionnels — du fait de la longueur du service militaire —, la « grande guerre », la guerre européenne, exerçait une telle fascination sur eux que sa réalité put en surprendre plus d'un.

¹²⁵⁵ Hervé Mazurel in Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3. De la fin du XIXe siècle à nos jours, op. cit.*, p.239.

¹²⁵⁶ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, Paris : Les Indes savantes, 2011, p.63-64.

¹²⁵⁷ *Ibid.*, pp.283, 291 et 313.

7.2.1. La découverte des combats et de la vie en campagne

Qu'ils aient connu les guerres coloniales, la campagne du Danube de 1854 — dans le cas des soldats russes —, ou uniquement la vie de garnison, les combattants envoyés en Crimée découvrirent tous une ou plusieurs facettes de la vie en campagne et du combat. En effet, certains avaient pu expérimenter les longues marches inhérentes à la vie d'une armée en campagne ou la tension des duels de mousqueterie — lors d'embuscades pour ceux qui participèrent à des combats en Algérie ou dans le Caucase notamment —, d'autres en faisaient la découverte, tandis que certains Russes avaient le souvenir de la guerre de siège devant Silistrie. Aucun d'eux n'avait cependant, rappelons-le, connu le combat face à une armée dont la valeur était jugée comme équivalente à la leur. Seul lord Raglan avait pris part aux guerres du Premier Empire. Aucun d'eux n'avait pu anticiper les aspects novateurs de la campagne de Crimée, ou encore les problèmes liés à une logistique défailante. Tous découvrirent la guerre à l'européenne, combinée au pouvoir de certaines technologies nouvelles.

Cette découverte commença pour beaucoup par le voyage jusqu'en Crimée, avec un trajet plus ou moins long en fonction de la période d'envoi du combattant sur la péninsule et son lieu de départ. Les disparités furent en effet énormes et nous pouvons l'imaginer, influèrent fatalement sur la préparation physique et psychologique des combattants pour tenir le siège. Certains vétérans corroborent cette hypothèse dans leurs témoignages. Le capitaine Herbé l'atteste dans une lettre datée du 1^{er} décembre 1854 : son régiment, le 21^e léger, reçut 400 hommes en renforts qui durent d'abord suivre une période d'acclimatation et de formation avant de prendre la garde avec les soldats plus aguerris¹²⁵⁸. Cette différence entre « vieux soldats » et nouveaux arrivants est bien plus nette lorsque l'on se penche sur la partie des témoignages consacrée au voyage jusqu'en Crimée ; celle-ci changeant de manière assez significative, surtout chez les témoins français, entre ceux qui firent partie du premier corps expéditionnaire de Gallipoli puis Varna, et ceux qui arrivèrent devant Sébastopol. Prenons quelques exemples types avec le capitaine Thoumas, le lieutenant-colonel Lebrun, le sergent Eckenfelder et le sergent-major de l'infanterie de marine. Ce dernier, avec le capitaine Thoumas, rejoignit le corps expéditionnaire constitué sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud à Gallipoli au printemps 1854. Le colonel Lebrun et le sergent Eckenfelder arrivèrent eux, vers le mois de février 1855 dans la péninsule, soit au moment où le siège était déjà assez bien établi.

¹²⁵⁸ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., pp.154-156.

Les deux premiers de ces vétérans mentionnent à plusieurs reprises dans leurs Mémoires une acclimatation progressive à la vie en campagne qui permit de les préparer à la réalité de la guerre — aucun d’eux n’ayant eu d’expérience opérationnelle pour employer un terme actuel : le capitaine Thoumas ayant fait toute sa carrière jusqu’en 1854 dans des garnisons métropolitaines¹²⁵⁹, et le sergent-major ayant servi dans la garnison de l’île de la Réunion¹²⁶⁰ —. Chez le sous-officier, la première mention de découverte de la vie en campagne parle de l’apprentissage des marches d’étapes : « Les premières étapes furent une rude épreuve pour l’Infanterie de marine qui n’était pas faite à la marche, mais au bout de huit jours, elle n’avait plus rien à apprendre de ses camarades de la Brigade, les Zouaves du 2^e »¹²⁶¹. Pour le capitaine Thoumas, cette découverte de la vie en campagne se fit à travers ses fonctions au camp de Gallipoli et les entraînements au tir avec le nouveau canon-obusier de 12 nouvellement perçu par la troupe¹²⁶². Ces deux exemples qui nous ont paru représentatifs des témoignages de militaires français ayant servi en Orient à cette période et qui furent répétés sur plusieurs mois permirent aux hommes de s’endurcir avant leur baptême du feu. À l’inverse, le sergent Eckenfelder, qui s’était engagé à la déclaration de guerre, n’eut pas cette occasion de passer par cette étape de l’aguerrissement de plusieurs mois, étant directement plongé dans l’ambiance du siège à son arrivée en baie de Kamiesch avec le canon de Sébastopol grondant au loin¹²⁶³. Le cas du colonel Lebrun est encore différent, puisque ce dernier se trouvait en garnison à Constantine lors de son départ pour la guerre, ce qui implique très certainement une participation aux combats en Algérie et donc l’expérience acquise d’un type de guerre et de tout ce qui en découlait¹²⁶⁴. Ces quelques exemples montrent la disparité qui régnait au sein de l’armée d’Orient, s’ajoutant à celle de l’expérience d’avant-guerre que nous avons déjà étudiée.

Le constat est identique chez les militaires russes, puisque le capitaine Chodasiewicz par exemple, arriva en Crimée avec son régiment le 22 avril 1854. On peut supposer que même si cet officier ne parla pas de l’entraînement des troupes, il y eut des manœuvres et des travaux qui leur permirent de s’aguerrir¹²⁶⁵. D’autres, comme Dimitri Stolypine ou le soldat Podpalov avaient eu l’occasion de s’endurcir lors de la campagne du Danube, même si elle fut en majorité composée de combats sporadiques en dehors du siège de Silistrie, dont l’échec marqua la fin

¹²⁵⁹ SHD GR 7 YD 1595 THOUMAS Charles.

¹²⁶⁰ Anonyme, *Journal d’un sous-officier d’infanterie de marine à l’armée d’Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, *op. cit.*, p.6

¹²⁶¹ *Ibid.*, p.6

¹²⁶² Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, *op. cit.*, pp.40-43.

¹²⁶³ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

¹²⁶⁴ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d’Italie*, *op. cit.*, p.1.

¹²⁶⁵ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, p.1

de l'avancée de l'armée russe en territoire ottoman¹²⁶⁶. Ce fut d'ailleurs à cette occasion que le soldat Podpalov subit pour la première fois l'épreuve du feu¹²⁶⁷. Mais avec le siège de Sébastopol, les renforts de la garnison, comme les troupes venues de France se retrouvèrent engagées dans la guerre sans avoir eu le temps de s'aguerrir convenablement — sous réserve de leur absence effective d'expérience opérationnelle —. M. Venetsky ne laisse pas apparaître dans son récit une quelconque phase d'aguerrissement, puisqu'il fut rapidement envoyé sur la rive sud de la ville après un voyage de trois semaines depuis Mikholaïv¹²⁶⁸. Officier du génie, P. Bugaïsky semble avoir été dans la même situation, puisque ne mentionnant pas de marche ou d'exercice lors de son voyage vers la ville assiégée. La découverte de la réalité de la guerre commença, à le lire, à son arrivée à Simferopol :

Nous sommes restés deux jours à Simferopol : les 25 et 26 mai, et malgré la distance du champ de bataille, on entendait le bombardement d'ici, comme un tonnerre roulant, et qui s'accompagnait de rumeurs dans la ville, rumeur qui disait que les alliés prenaient d'assaut Sébastopol. De telles nouvelles nous sont également parvenues.¹²⁶⁹

Là encore, le grondement lointain de l'artillerie — plus encore que pour les Français — joue le rôle d'avant-goût, d'entrée dans l'univers de la guerre. Mentionnons enfin, un cas peut-être à part, mais reflétant aussi une partie des combattants qui restent sous-représentés dans les témoins de notre corpus : celui d'Alexandre Pogosky qui ne semble pas, si l'on suit son témoignage, avoir eu le temps de s'aguerrir avant la bataille de l'Alma, puisqu'arrivant à Simferopol le 1^{er} septembre¹²⁷⁰. Sa découverte de la réalité de la guerre peut être perçue à travers deux anecdotes qu'il rapporta : la première correspondant à sa découverte de la mer et de la flotte alliée, et la seconde étant l'arrivée nocturne sur les positions attribuées à son régiment la veille de la bataille de l'Alma, avec la fumée des incendies déclenchés par les cosaques¹²⁷¹. En effet, ces deux événements, apercevoir l'ennemi au loin et ce qui pourrait

¹²⁶⁶ Igor Bestujev, *Крымская война 1853 - 1856 гг.* [La guerre de Crimée 1853 – 1856], Moscou : Maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1956, pp.68-70

¹²⁶⁷ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славної обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, p.5-8.

¹²⁶⁸ M. Venetsky, *Война и плѣнь (Изъ воспоминаній молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], *op. cit.*, pp.1-6.

¹²⁶⁹ P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая , Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d' un témoin) par P.ÿa Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Totleben et Nakhimov], *op. cit.*, p.32. Texte d'origine : « Въ Симферополь мы пробыли двое сутокъ: 25 и 26 мая, и, несмотря на дальность разстоянія отъ мѣста боя, уже сюда доносился гулъ отъ выстрѣловъ, какъ бы перекатный громъ, по поводу котораго въ городъ шла молва, распускаемая кумушками и тетушками, что союзники берутъ штурмомъ Севастополь. Такая вѣсть дошла и до насъ »

¹²⁷⁰ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*, pp.33-35.

¹²⁷¹ *Ibid.*, p.36.

correspondre aujourd'hui à la montée en ligne, peuvent être vus comme des éléments ayant permis à ce soldat de se rendre compte de la réalité d'une guerre dont il n'avait eu que des échos jusqu'alors, générant un certain émoi chez ce jeune soldat.

À travers les exemples français et russes que nous venons de citer, deux moyens littéraires peuvent être identifiés par les combattants pour faire vivre à leurs lecteurs leur découverte de la guerre. Certains firent le choix, comme le capitaine Chodasiewicz ou le capitaine Thoumas, de faire rentrer progressivement leur public dans l'univers de la guerre de Crimée en commençant leur récit bien en amont du début véritable de la campagne. D'autres, rejoignant généralement un siège de Sébastopol déjà entamé, se concentrèrent sur la découverte de la ville pour les Russes et des campements pour les Français. Ce « panorama » de la ville assiégée, est d'ailleurs utilisé par Léon Tolstoï décrivant par exemple longuement la ville assiégée dans la première partie de ses *Récits de Sébastopol* : « Sébastopol en décembre » servant en effet de présentation à la pièce de théâtre qu'est la guerre à travers un long panorama détaillé, où l'auteur semble guider son lecteur à travers la ville en s'adressant directement à lui par l'emploi du « vous » tout au long de la description¹²⁷². Alors qu'à l'inverse, l'autre romancier qui participa à la campagne de Crimée, mais dans les rangs de l'armée française, Louis Noir, fit le choix de présenter longuement, dans ses deux publications, le parcours de l'armée d'Orient depuis le camp de Gallipoli, justifiant ce choix dans *Guerres de mon temps* :

Nous aurions pu, négligeant la première période de la guerre d'Orient, débiter par l'embarquement des troupes pour la Crimée ; mais nous aurions écrit une œuvre incomplète, laissée dans l'ombre des événements du plus haut intérêt, et, aux Turcs qui se montrèrent si grands pendant cette phase de la campagne, nous n'aurions pas payé le tribut d'admiration qu'ils méritent.¹²⁷³

Si l'auteur souhaita remettre en avant le rôle de l'armée turque en prélude à ce récit, c'est pour ensuite dans son second chapitre présenter l'armée turque de cette époque et expliquer la consternation que la découverte de cette armée provoqua chez les Alliés, à un moment où les Russes passaient à l'offensive et où les forces franco-britanniques se retrouvaient en trop faible nombre à Gallipoli pour faire quoi que ce soit¹²⁷⁴. Cet argumentaire fut d'ailleurs repris dans ses *Souvenirs de la campagne de Crimée*¹²⁷⁵. Ces trois exemples nous rappellent, là encore, la proximité entre les genres littéraires que sont les Mémoires et le roman, puisque dans le cas de la campagne de Crimée, ces deux supports utilisèrent les mêmes codes pour présenter la découverte de la guerre en fonction de l'objectif de l'auteur : parler de son expérience

¹²⁷² Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 2019 [1988], pp.7-32.

¹²⁷³ Louis Noir, *Guerres de mon temps par Louis Noir*, Paris : Bureau des journaux illustrés, 1869, p.2.

¹²⁷⁴ *Ibid.* pp.9-11.

¹²⁷⁵ Louis Noir, *Souvenirs d'un zouave — Campagne de Crimée par Louis Noir — Alma* —, Paris : Librairie Achille Faure et Cie, 1868, pp.2-3.

personnelle de la campagne ou faire un récit sur l'ensemble des événements vécus avec un effacement de l'expérience personnelle de l'auteur au profit de l'histoire¹²⁷⁶.

Les correspondances font état des mêmes éléments d'aguerrissement plus ou moins rapide de la troupe face à la vie en campagne et à la réalité de la guerre, mais de manière peut-être plus directe que les Mémoires, du fait des particularités propres à ce genre, et en s'étalant sur plusieurs lettres. Le capitaine Herbé par exemple narra avec un certain enthousiasme dans une lettre du 28 mai 1854, sa première nuit sous la tente :

Pour la première fois, j'ai couché sous la tente ; je n'ai eu à ma disposition qu'une petite tente de troupe et une couverture de campement ; notre matériel d'officier, apporté de France, est enfermé dans nos cantines, et elles n'ont pu être débarquées en même temps que nous.

Malgré la chaleur du jour, la nuit fut très fraîche, et vers 2 heures du matin, je me réveillai tout transi. Je me hâtai près du feu du bivouac, et j'y trouvai la plus grande partie des hommes de la compagnie, que le froid avait aussi chassés de leurs tentes. J'attendis le jour, en devisant familièrement avec eux, et je pus constater que, depuis leur départ de France, ils n'avaient rien perdu de leur bonne humeur et de leur entrain.¹²⁷⁷

Tandis qu'Henri Loizillon rapporta, lui, la découverte de la vie en campagne par le froid de l'hiver¹²⁷⁸, mais aussi avec une vue de Sébastopol depuis le large, à la suite d'une erreur de navigation :

Ce détour a eu l'avantage de nous faire voir les forts de la ville qui défendent l'entrée du port.

Ce sont d'immenses constructions dont nous n'avons pu distinguer les détails à cause de l'éloignement. Lorsque nous avons commencé à les apercevoir, nous avons tendu le canon : on a tiré, dans l'espace d'une demi-heure, une cinquantaine de coups, tant de la place que du camp. Comme vous pouvez le penser, ces coups de canon nous ont tous remués.¹²⁷⁹

Là encore, c'est la découverte de la ville et du bombardement lointain qui fit office d'accueil sur le théâtre des opérations pour ce vétéran et ceux qui l'accompagnèrent. Cependant, comme pour les Mémoires citées plus haut, il est difficile de déterminer ce qui fut vécu par les auteurs comme la première confrontation avec la réalité du conflit auquel ils étaient amenés à participer. Ces anecdotes plus ou moins récurrentes comme le bombardement ou l'endurcissement des corps par l'entraînement en dehors de la caserne ou, par la marche jusqu'à la ville, sont des éléments qui furent marquants pour les combattants lorsqu'ils commencèrent à arriver vers le théâtre des opérations. Si l'on prend l'exemple des exercices d'aguerrissement pour les soldats n'ayant connu que la vie de garnison, cela leur permettait de se jauger par rapport aux troupes de l'armée d'Afrique.

Il est curieux de voir avec quelle rapidité les hommes se sont habitués à trouver tout ce qui est nécessaire pour faire ce café ; aussitôt les faisceaux formés et les rangs rompus, les uns courent

¹²⁷⁶ Damien Zanone, *écrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2006, p.293.

¹²⁷⁷ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.4-5.

¹²⁷⁸ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit, p.63.

¹²⁷⁹ *Ibid.*, p.64.

chercher l'eau, les autres les menues branches sèches, d'autres disposent le fourneau (un sillon dans la direction du vent) ; pendant ce temps, les cuisiniers des compagnies font leur office, et moins de dix minutes après, tous les feux flambent.

Le soir, les mêmes opérations se répètent pour préparer la soupe, avec cette variante que le bois est distribué régulièrement, en même temps que la viande et le pain. Ce service des vivres est parfaitement ordonné ; jusqu'à ce jour, il n'y a eu ni retard, ni manquement dans les distributions.¹²⁸⁰

Le capitaine Herbé nous montre par exemple ici l'importance que put avoir pour ces hommes ce type d'activités anecdotiques, mais qu'ils découvraient du fait de leur envoi à la guerre. Cela rejoint les propos de Natalie Petiteau sur les soldats des guerres de Premier Empire : ils évoquent surtout dans leurs écrits les moments les plus difficiles de leurs campagnes comme les longues et difficiles marches. En effet, la guerre a pour effet de faire découvrir aux hommes des conditions d'existences plus rudes que celles « de campagnards ou de citoyens ». Ici, la découverte des marches, de vie en campagne, des bivouacs, l'arrivée en Crimée et la marche vers Sébastopol, tous ces éléments tirent ces hommes de la vie de garnison que beaucoup, en dehors des troupes d'Afrique, du Caucase ou de l'armée envoyée sur le Danube en 1853.

Au-delà des marches d'aguerrissement, de la découverte des nuits sous la tente, des entraînements au tir et du bombardement qui se fait entendre de manière plus ou moins lointaine, quels sont les éléments de découverte de la réalité d'une campagne militaire et d'une guerre bien souvent accueillie avec enthousiasme ? Car si nous avons vu principalement des vecteurs d'apprentissage de la vie sur le théâtre des opérations par des activités tenant de l'entraînement et par l'univers sonore lointain, l'arrivée sur le front coïncide avec la découverte de nouvelles sensations, d'un univers visuel, sonore et olfactif inédit, généré par le combat, la mort, les maladies et la promiscuité des camps. La découverte de la guerre par exemple, passe par celle du froid, de la faim, du spectacle des combats et des problèmes d'organisation ou de logistique qui n'ont pas cours en temps de paix dans les garnisons. M Venetsky écrivit ainsi :

J'avais froid et faim et je ne me suis pas forcé pour boire et manger. Quand tout fut bu et mangé, nous décidâmes de retourner à la montagne d'où nous regardâmes Sébastopol le matin. Sur notre chemin, nous avons rencontré beaucoup de soldats qui se précipitaient vers les camps de la rive sud. Quand nous avons grimpé la montagne, nous avons fait le choix de ne pas regarder en arrière jusqu'au moment où nous atteignîmes le sommet de la montagne. [...] La fumée blanche qui se trouvait au-dessus de la fortification était souvent déchirée par le vol brillant d'une fusée qui grésilla dans les airs et laissant une traînée de feu enflammée, partait du cœur de Sébastopol, loin de la baie, loin du chemin de ronde et que nous perdions finalement de vue.¹²⁸¹

¹²⁸⁰ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., p.9.

¹²⁸¹ M. Venetsky, *Война и пленъ (Изъ воспоминаний молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], op. cit., p.4. Texte d'origine : « Я былъ холоденъ и голоденъ, и потому не заставилъ упрашивать себя закусить и выпить. Когда все было выпито и поѣдено, мы по совѣту нѣсколькихъ товарищей, рѣшили идти опять на ту гору, съ которой смотрѣли на Севастополь утромъ. Дорогой мы встрѣтили много солдатъ, которые спѣшили къ отходящимъ на южную сторону ботамъ. Восходя на гору, мы заключили условіе — не оглядываться до тѣхъ поръ, пока не дойдемъ до самой вершины горы. [...] Бѣлый дымъ, стоявшій надъ укрѣпленіями, часто разрывался блестящимъ полетомъ ракеты, которая,

Nous retrouvons ici plusieurs sensations que nous avons déjà mentionnées : la faim, le froid, la vue de la ville déchirée par les bombardements nocturnes et bien évidemment le bruit des tirs d'artillerie. J.-P. Bédarrides mentionne une anecdote que l'on pourrait rapprocher de celle-ci, le bruit des combats excepté :

Le 20 juin fut choisi pour le jour du débarquement. La batterie, sitôt à terre, alla bivouaquer dans le voisinage du parc de campagne. Je reçus l'ordre de présider au déchargement du matériel et de nos bagages ; triste corvée de début ! Nous restâmes huit heures, sans désemperer, les jambes dans le sable de la plage, par une température de quarante degrés, criants, altérés et à jeun. La poésie de la guerre me produisit alors, pour la première fois, l'effet d'une mystification ! Et la nuit close, je gagnai le camp avec mes travailleurs harassés. Un simple biscuit apaisa notre faim. Je dressai ma tente au hasard ; mon lit s'était perdu dans la bagarre, et, allongé sur les planches d'une cantine, je passai ma première nuit de bivouac. Mille insectes dont j'avais usurpé la place, me bourdonnaient aux oreilles ou bruissaient sous l'herbe. D'autres se posaient sur ma figure ; indigné de leur sans façon, j'engageai avec ces premiers ennemis, une lutte à outrance ; mais la fatigue trahit bientôt mes forces, et je me livrai, endormi, à leur colère. [...] Hélas ! Au réveil, j'avais les côtes meurtries, mes mains et le visage en sang, et je me trouvais transporté sur le théâtre des événements qui tenaient l'Europe attentive, à quelques lieues de Silistrie, sous les remparts de Varna, en face de la porte d'Ibrahim.¹²⁸²

Cet épisode vécu par l'officier d'artillerie alors que l'armée d'Orient se trouvait à Varna, décrit, avec celui évoqué par M. Venetsky, des sensations qui marquent en quelque sorte l'entrée dans la vie d'une armée en campagne confrontée à la faim, à la soif, au froid ou à la chaleur, à la fatigue... Aux côtés de ces deux exemples, nous pouvons citer ceux fournis par le sous-lieutenant Sancery qui, à propos de la faim, rapporta que même lors du voyage, elle sévissait au sein de la troupe, certains soldats tuant en cachette un cochon à bord du navire qui les transportait vers la Crimée¹²⁸³. Le voyage, qui ne fut pas de tout repos pour l'officier et les hommes embarqués avec lui, les fit entrer dans la guerre :

Hélas ! L'année fut la dernière pour quelques-uns de nos camarades, pour beaucoup de nos soldats ! L'ingrat pays vers lequel nous nous dirigions devait en retenir un trop grand nombre de ces pauvres passagers, tristes et malades, entassés dans l'entrepont et vivant dans un air nauséabond qu'il n'était pas facile de renouveler. [...] J'avoue que le spectacle était écœurant, mais, je m'armai de courage et me bouchais le nez.¹²⁸⁴

Les mauvaises odeurs de l'entrepont, la mort qui touche les hommes avant même d'arriver sur le théâtre des opérations peuvent en effet être interprétées comme les signes d'une entrée dans un monde, nous n'avons eu de cesse de le répéter, bien différent de celui de la vie à laquelle ils étaient habitués.

La découverte de la guerre se fit par ailleurs avec la confrontation, pour ceux qui ne prirent pas part aux grandes batailles de l'année 1854, au travail ingrat et aux longues gardes

шипя и зарываясь въ воздухъ и оставляя по себѣ огненный слѣдъ, летѣла чрезъ Севастополь, чрезъ бухту, чрезъ насъ и наконецъ терялась изъ виду. »

¹²⁸² J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier —*, op. cit., pp.17-171.

¹²⁸³ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit., pp.8-9.

¹²⁸⁴ *Ibid.*, p.9.

dans les tranchées devant Sébastopol. Si nous avons vu au cours du troisième chapitre de cette étude, la découverte de la bataille et tout ce qu'elle engendre, le baptême du feu des combattants envoyés en renfort en Crimée à partir de l'hiver 1854-1855 se fit avec une forme de combat bien moins glorieuse que celle à laquelle ils avaient pu s'attendre. Ces événements, somme toute très communs au cours du siècle, furent narrés par les combattants. Le sergent Eckenfelder raconta par exemple :

Ce fut le 27 février que nous montâmes la garde pour la première fois à la tranchée. C'était aux batteries I et 2. Nous étions là à environ 800 mètres de la place. Je dois en convenir, les premiers coups de canon nous firent de l'effet. Les boulets labouraient le sol. La nuit, c'était un véritable feu d'artifice. Les bombes et les grenades se croisaient avec les étoiles et éclataient au milieu de nous en un terrible fracas, blessant les uns, tuant les autres. Outre cela, il fallait se porter en embuscade dans de petits trous, où l'on pouvait se mettre deux ou trois. Si l'ennemi faisait mine de sortir de ses tranchées, on se repliait sur les nôtres en criant « Aux armes !¹²⁸⁵

Cet extrait des Mémoires de ce sergent illustre cette découverte du siège. Ce baptême du feu, comme la bataille en rase campagne représente la dernière étape de la découverte de cette terrible expérience qu'est la guerre. Mais cette citation nous rappelle aussi que l'anecdote joue un rôle essentiel dans le récit de guerre. Cela permet de comprendre le parcours de son auteur, ainsi que ses sentiments. Car si ces derniers étaient cachés au profit de l'héroïsme, la description d'événements marquants ou violents à son entourage ou à ses lecteurs permet de s'exprimer plus librement sur la découverte de la guerre¹²⁸⁶. À travers ces récits qui mettent en avant les premières expérimentations de la faim, de la fatigue, du froid, et de l'environnement sonore, visuel et olfactif du théâtre des opérations, les combattants de la guerre de Crimée nous font vivre les éléments par lesquels ils durent passer pour vivre la guerre.

7.2.2. Une image de la guerre toujours intacte ?

La question que posent ces éléments de découverte de la réalité de la vie en campagne et des combats amène à s'interroger sur le maintien de l'image que pouvait avoir la guerre aux yeux des combattants. Question difficile à trancher s'il en est ! En effet, nous avons pu l'observer à plusieurs reprises, notamment lorsque nous avons abordé les batailles ou les combats du siège de Sébastopol, les combattants parlèrent peu de leurs sentiments ou de leurs angoisses dans leurs témoignages. Ils cherchèrent plutôt à montrer une image positive d'eux-mêmes, de leurs camarades et de leurs adversaires, contribuant ainsi à perpétuer certains clichés. Briser l'image de la guerre dans son témoignage était donc quelque chose que l'on pourrait supposer comme n'allant pas de soi, les exemples des témoignages d'autres conflits ayant

¹²⁸⁵ SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

¹²⁸⁶ Sönke Neitzel et Harald Wezler, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, op. cit, p.117.

tendance à faire de même. D'autant plus, si l'on suit la réflexion de Claude Barrois dans *Psychanalyse du guerrier* :

“Pour les premiers (guerriers d'origine traditionnelle), le passage de la vie de temps de paix à celle de temps de guerre fut psychologiquement aisé : ayant une claire conscience de ce qu'ils pensaient être leur devoir, ils l'accomplissaient. Pour les seconds, ce fut certainement plus dur...”¹²⁸⁷

Pour ces hommes ayant grandi dans la première moitié du XIX^e siècle, pétris de culture romantique et du souvenir des campagnes napoléoniennes, se voulant de vrais guerriers, héritiers de leurs aïeuls, ce passage psychologique vers la guerre devait logiquement être présent dans leur témoignage.

La réalité est tout autre. Avec la découverte de la réalité de la vie en campagne et de la guerre, on peut observer d'une manière générale que les combattants n'hésitèrent pas à faire part, que ce soit dans leurs lettres ou leurs Mémoires, de leur désillusion. J-B. Bédarrides décrit, dans les premières pages du second tome de son *Journal*, le désenchantement qui commençait à toucher ses hommes et lui-même alors que le mois de novembre s'installait :

Mais ce n'était plus le joyeux entrain des premiers coups de pioche ; les dangers qu'on avait courus la veille, les approches du froid, avaient donné une trempe nouvelle au moral de l'armée. Les coryphées de l'optimisme guerrier exprimaient le doute que Sébastopol pourrait bien résister jusqu'à l'an prochain. Pour les autres, ce doute se changeait maintenant en certitude. En présence de l'inconnu, chacun, dans le silence de la tente, s'armait de philosophie et s'approvisionnait de courage. Déjà la vie de bivouac décolorait de tout ce qui en fait le charme et le prix, de tout ce qui excite à se distinguer. Il fallait dire adieu aux promesses et à la gloire, au brillant soleil des batailles, renoncer à l'espoir d'un retour prochain au pays. Les tueries ténébreuses du siège, au milieu des frimas de la Russie, ne séduisaient même pas les plus chevaleresques. Sans doute, la guerre a sa poésie et sa beauté, quand on se bat, comme nos pères, sous le ciel ami de l'Italie ou dans les fertiles plaines de l'Allemagne ; quand, au service du peuple opprimé, ou vengeur d'une insulte au drapeau de la patrie, le cœur s'émeut et l'imagination s'exalte. Mais nous, soldats de l'équilibre européen, jetés sur le désert de la Chersonèse, nous devons combattre stoïquement, voir couler le sang sans cesse et avec indifférence, peut-être mourir du choléra au camp, et, à la tranchée, mourir broyés par une bombe. En face de cet horizon, l'armée d'Orient se résigna, et cette résignation l'honore plus que ses victoires. Après ce martyre de l'hiver devant Sébastopol, patiemment accepté et héroïquement subi, qu'on n'accuse plus les soldats de la France de faillir devant la mauvaise fortune : la furie française est la moindre de leurs vertus.¹²⁸⁸

Et pourtant, ce même officier d'artillerie, dans le premier volume de ses Mémoires, écrivait que son séjour à Varna et les découvertes des alentours du port bulgare avaient fait reflourir en lui les illusions qu'il nourrissait pour la guerre après un long passage d'ennui¹²⁸⁹. L'officier russe V. Koltchak retranscrivit quant à lui son dégoût provoqué par la réalité morbide du champ de bataille :

Une humeur lourde, terrible, et qui n'effacera jamais le souvenir de celui qui y a survécu ! Les cadavres étaient transportés sur une civière et empilés sur des charrettes de fourrage en désordre — pour être transportés au célèbre cimetière du côté nord. Je ne suis pas en mesure de transmettre les sentiments qui m'ont saisi à la vue de cette image terrifiante. Les pensées étaient confuses, la pitié

¹²⁸⁷ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, Hachette, 1993, p.31.

¹²⁸⁸ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second* —, Paris : Librairie Centrale, 1868, pp.3-4.

¹²⁸⁹ *Ibid.* — *Tome Premier* —, p.200.

écrasait mon âme, une inexplicable crainte s'emparait de tout mon être, et tout cela se mêlait à une colère incompréhensible pour les misérables qui en souffraient.¹²⁹⁰

Le dégoût évoqué ici face à la violence que la guerre génère sur les corps se retrouve chez P. Bugaïsky qui écrivit avoir regretté que le commandement russe ne leur permette pas, à lui et ses hommes, de s'habituer progressivement à la réalité de la guerre¹²⁹¹. La violence de la guerre et la dureté de la vie de bivouac firent d'autant plus voler en éclat l'image positive que pouvaient avoir les soldats de la guerre, que les conditions météorologiques dans lesquelles les armées s'affrontèrent furent particulièrement éprouvantes, le climat de Crimée rendant la vie pénible aux soldats, notamment l'hiver comme le souligna Lucien Baudens¹²⁹². On retrouve ici un phénomène commun à beaucoup de conflits et qui toucha les ANZAC — volontaires pour combattre ils se retrouvèrent sur des fronts secondaires dans les Dardanelles puis à Gallipoli — : la désillusion des hommes face à la réalité du combat¹²⁹³.

Un facteur de changement du rapport entretenu par le soldat avec la guerre et qui pourrait trop facilement passer à la trappe est l'ennui. En effet, les combattants de la guerre de Crimée parlèrent à plusieurs reprises de ce sentiment, de ce phénomène inhérent à toute guerre. J-P Bédarrides donne là encore un bon exemple de cet ennui retranscrit dans un témoignage avec sa description d'une garde de tranchée dans la nuit du 8 au 9 novembre 1855¹²⁹⁴. Sa peinture de l'ennui et de l'ambiance pesante du cercle des officiers du parc d'artillerie se conclut par la phrase suivante : « À la porte de son toit, chacun ressentit un mouvement de joie, qui effaça la trace des tribulations nocturnes, et une soupe au lard assouvit notre faim »¹²⁹⁵. Cela donne une image précise de ce que pouvait être cette attente et l'ennui qu'elle génère sur des hommes à la recherche d'un combat qui ne vient pas. Le capitaine Thoumas rapporta lui aussi cet ennui qui s'installa pour lui et sa batterie au cours de l'hiver 1854-1855, écrivant : « Ce fut

¹²⁹⁰ V. Koltchak, *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], Saint-Pétersbourg : В. I., 1904, p. 18. Texte original: « Тяжелое, ужасное настроение, и никогда не изгладится оно изъ памяти того, кто хоть разъ его пережилъ! Трупы переносились носилкахъ и въ безпорядкѣ наваливались на зеленыя фурштатскія телѣги — для перевозки на знаменитое кладбище Сѣверной стороны. Я не въ сосотояніи передать чувства, овладѣвшаго мною при видѣ этой ужасающей картины. Мысли путались, щемила душу жалость, необъяснимый трепетъ овладѣвалъ всѣмъ моимъ существомъ, и все это смѣнялось какою-то непонятною злобой за несчастныхъ страдальцевъ. »

¹²⁹¹ P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разсказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая, Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P.Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Totleben et Nakhimov], *op. cit.*, p.35.

¹²⁹² Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux, etc., etc.*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Editeurs, 1858, p.31.

¹²⁹³ Hervé Mazurel, in Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, pp.310-311.

¹²⁹⁴ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, *op. cit.*, pp.8-13.

¹²⁹⁵ *Ibid.*, p.14.

là à coup sûr un des moments les plus ennuyeux, sinon des plus pénibles du siècle»¹²⁹⁶. L'officier exprime ainsi un état d'âme bien connu des militaires du XIX^e siècle au point d'inquiéter les médecins militaires et la hiérarchie qui tentaient d'y remédier¹²⁹⁷. Cet ennui se couple avec l'absence de grands combats décisifs. Le baron Rebillot, dans une lettre à Fanny de Poinctes, exprima ainsi sa frustration de ne pas avoir affronté à nouveau les Russes lors de la marche des Alliés sur Sébastopol après la bataille de l'Alma :

On dit que nous sommes des héros, nos généraux l'assurent et je suis trop discipliné pour me permettre de penser autrement qu'eux ; mais je croyais dans ma simplicité qu'il en coûtait beaucoup plus pour se couvrir de gloire depuis la bataille de l'Alma dont je vous ai envoyé une beaucoup trop longue relation. Les russes ne nous donnent rien à faire, cette campagne est honteuse pour leur drapeau les routes sont couvertes de voitures de caissons d'armes d'uniformes abandonnés, les bataillons posent les armes devant dix cavaliers et la démoralisation est telle dans l'armée russe que le maréchal a exécuté devant elle une manœuvre mortelle pour nous si nos ennemis avaient du cœur. Au lieu de continuer à suivre la mer, l'armée alliée s'est jetée à gauche passant entre Sébastopol et Symphéropol dans un pays couvert de forêts, coupé de ravins profonds, de haies impénétrables, car dix paysans résolus auraient pu nous arrêter. [...] Les généraux russes sont lâches ou traîtres, et il est incroyable qu'un succès semblable à celui que nous avons obtenu n'ait coûté que 3 500 hommes aux armées alliées...¹²⁹⁸

Cet extrait fait notamment ressortir ici le questionnement de l'auteur vis-à-vis de la définition de ce que sont les « héros » encensés dans les récits guerriers, car, il ne se sent pas mériter ce titre, attribué aux combattants de l'Alma. Ces deux éléments d'une campagne militaire, l'ennui et l'attente du combat qui tarde à venir et qui, lorsqu'il arrive enfin, peut laisser un goût d'inachevé, peuvent être interprétés comme des découvertes pour ces hommes n'ayant jamais connu la guerre. Nous pouvons donc voir l'impact des récits de leurs aînés qui eurent tendance à taire cet ennui, cette attente, ces souffrances et cet univers effroyable. En effet, comme le souligne Natalie Petiteau, les combattants de la Grande Armée qui écrivirent leurs témoignages décrivent la guerre comme un voyage. Ils profitèrent d'ailleurs de ce support écrit pour se livrer à une véritable introspection personnelle, réfléchissant sur leur découverte de l'aventure et les nouveaux sens qu'elle généra¹²⁹⁹. Cependant, comme le rappelle l'historienne, ces combattants du Premier Empire ne vécurent pas le départ pour la guerre comme le moyen de découvrir de nouvelles sensations et leurs Mémoires firent la part belle aux épisodes mettant en avant la gloire militaire¹³⁰⁰. Jean Norton Cru, pionnier dans l'étude des témoignages, relevait déjà les problèmes de véracité soulevés par ce genre littéraire¹³⁰¹. Bercés par ces récits, à une

¹²⁹⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit, p.155.

¹²⁹⁷ Thomas Dodman, « Ennui et fatigue pendant la colonisation de l'Algérie ». In Pascale Goetschel, Christophe Granger, Nathalie Richard et Sylvain Venayre, *L'ennui : histoire d'un état d'âme (XIX-XXe siècle)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2012, pp.55-61, pp.56-57.

¹²⁹⁸ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹²⁹⁹ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, op. cit, pp.72-73.

¹³⁰⁰ *Ibid.*, p.59.

¹³⁰¹ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, Paris : Éditions Allia, 1989, p.89.

époque où la jeunesse romantique voyait dans la guerre une expérience exaltante et virile, ces combattants virent ces belles images fissurées et ne se privèrent donc visiblement pas de faire part de leur frustration ou du changement de leur représentation de la guerre.

Notons toutefois que ce phénomène se concentre principalement sur les Mémoires de guerre et que les lettres comme celles du baron Rebillot sont minoritaires dans la masse des lettres et correspondances étudiées, tandis que les études et Mémoires « analytiques » ne laissent aucunement paraître de pareils sentiments, du fait de leur narration et de leurs buts. Dans leurs lettres, les combattants se montrèrent en revanche bien plus rassurants et laissèrent beaucoup moins paraître leurs sentiments et leurs doutes vis-à-vis de leur représentation de la guerre. Le révérend père de Damas se voulut ainsi rassurant quant aux chances de succès dans une lettre datée du mois d'octobre 1854 :

Mon cher ami, le mois d'octobre s'achève, et nous ne sommes pas encore maîtres de Sébastopol. L'opinion française va trop vite. À force d'impatience, on devient téméraire dans ses appréciations et dans ses jugements. C'est ce qui a fait tomber tant de gens raisonnables dans le piège tendu par la fausse dépêche du Tartare. La France veut de la gloire ; elle en aura. L'admirable conduite de nos troupes en est la preuve. Mais, qu'on ne l'oublie pas, (citation)
À vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Laissez-nous donc le temps de courir le danger avant de nous demander le triomphe.¹³⁰²

Et pourtant, dans cette même lettre, l'aumônier militaire ne chercha pas à taire les souffrances de l'armée, anticipant même les difficultés qu'allait apporter l'hiver¹³⁰³. Le soldat Mathieu Shtykov malgré sa blessure reçue sur l'Alma, montrant un enthousiasme prononcé à l'idée de reprendre les armes contre les Alliés, écrivait à son oncle qu'il était heureux de servir le tsar¹³⁰⁴. Henri Loizillon, arrivé en Crimée le 9 février 1855, écrivait quant à lui, dans une lettre du 22 février, qu'il appréciait la vie de camp devant les murs de Sébastopol et affirmait que l'armée d'Orient gardait le moral malgré ses déboires, les hommes continuant à faire leur besogne avec le sourire¹³⁰⁵. Ces quelques exemples de rapport à la guerre dans des lettres permettent de nous rappeler que leurs auteurs n'écrivirent pas en toute liberté et durent adapter leur discours à leurs destinataires ; ici des personnes proches qu'il fallait rassurer, au détriment de la réalité et quitte à les maintenir dans une vision fantasmée des campagnes militaires. On peut y voir un exemple se rapprochant de la crispation des combattants face à la réalité identifiée par Nicolas Cadet sur les soldats ayant participé à la campagne de Calabre une quarantaine d'années auparavant :

¹³⁰² Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit, p.38.

¹³⁰³ *Ibid.*, pp.40-41.

¹³⁰⁴ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядѣ его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], op. cit, p.30.

¹³⁰⁵ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, op. cit, pp.30-31.

L'idéal chevaleresque d'une guerre courtoise où l'on se tue sans haine est souvent invoqué lorsque la guerre apparaît sous son jour le plus hideux. En l'idéalisant et le déréalisant, les militaires acceptent le conflit auquel ils prennent part. Cette représentation nourrit toutefois un univers fantasmagique qui se dissipe brutalement au contact de la guerre véritable, cruelle et sordide.¹³⁰⁶

En somme, nous pouvons constater que malgré de beaux mots et de nombreuses anecdotes sur les combats « héroïques » pour Sébastopol, la découverte de la réalité de la guerre fut amère pour les combattants français et russes. Et si les vétérans de combats en Algérie ou sur le Danube laissèrent moins transparaître cette amertume, car ayant déjà expérimenté les choses dont se plainquirent leurs camarades moins expérimentés, cette déception semble avoir touché de nombreux soldats. Quand les témoignages épistolaires montrent une volonté de rassurer leurs destinataires originels, les Mémoires permirent à leurs auteurs de parler plus librement de leur changement de point de vue sur la guerre, même si beaucoup le firent en filigrane, pour rester dans la droite ligne des récits de campagne de leurs prédécesseurs. C'est à travers le journal d'un marin français anonyme que ce changement de regard sur la guerre est le plus visible, puisque l'auteur, qui s'était engagé au début de l'année 1854 par goût de l'aventure, souligna bien son intention de quitter la marine de guerre pour la marine marchande à la fin de son premier séjour en Crimée¹³⁰⁷. Finalement, il semble que tous les combattants cherchèrent à retranscrire leurs sentiments de frustration et leur évolution de point de vue sur la guerre, et ce, de manière plus ou moins directe. Les limites de leur support d'écriture, qu'il s'agisse de correspondances ou de Mémoires, les amenèrent à ne pas s'exprimer librement. Seul J-P. Bédarrides semble avoir souhaité s'exprimer librement dans un témoignage publié ; tandis que Léon Tolstoï fit le choix de passer par le roman pour exprimer plus librement l'évolution de son rapport à la guerre¹³⁰⁸.

7.3. Vers une lassitude face à la guerre

Une fois que furent passés les premiers mois de campagne et la découverte de la réalité de la guerre sous tous ses aspects, les armées des deux camps durent apprendre à faire face à un paramètre imprévu : le siège régulier de Sébastopol par les forces franco-britanniques. Comme évoqué dans la seconde partie de cette étude, le siège de la place se fit par la force des choses à la suite de la mort du maréchal de Saint-Arnaud, chaud partisan d'un assaut rapide¹³⁰⁹,

¹³⁰⁶ Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, Paris : Éditions Vendémiaire, 2015, p.294.

¹³⁰⁷ SHD MV 57 GG² 1 Fond Riant.

¹³⁰⁸ Michèle Battesti, « La guerre et la peur en littérature ». In Jacques Frémeaux, Martin Motte et Antoine Schülé (dir), *Guerre et littérature tome I. Du Moyen Âge à 1914*, Paris : Éditions de l' école de guerre, « champs de bataille », 2018, pp.243-298, p.260.

¹³⁰⁹ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.237.

et de l'échec du bombardement allié du 17 octobre qui poussa les alliés à devoir mener le siège incomplet de la ville¹³¹⁰. Du côté de l'armée russe, les deux échecs de l'Alma et d'Inkerman, couplés à l'engagement de Balaklava, entamèrent eux aussi le moral d'une armée en mal de victoire en rase campagne. Cet abatement des troupes fut d'ailleurs rapporté par le capitaine Chodasiewicz :

Au matin du 6, ayant récupéré de la fatigue de la veille, nous avons commencé à nous enquérir du sort de nos collègues officiers, et nous avons appris qu'un d'entre eux avait été blessé et hospitalisé, un autre tué, etc. Chacun a perdu son courage en voyant les ravages qui avaient été commis dans nos rangs ; on n'entendait ni rire ni plaisanterie dans le régiment, mais chaque homme semblait remercier très ardemment son Créateur d'avoir été préservé tout au long de cette terrible journée, comme on n'en a jamais vu, où le tiers d'une armée a été détruit en une seule bataille. Je ne doute pas que certains de nos officiers soient tombés des balles de leurs propres hommes ; je sais que le capitaine Goredd a été abattu par les soldats de sa propre compagnie, et je ne pense pas que ce soit un cas isolé.¹³¹¹

Avec la défaite russe à Inkerman débute donc un siège de près de dix mois et une campagne de près d'un an et demi — si l'on considère que la campagne s'étala jusqu'à la signature de la paix, voire du rembarquement des troupes alliées vers leurs pays respectifs —, à laquelle participèrent tous les combattants déjà présents en Crimée, ainsi que d'autres, arrivant au gré des renforts. Face à l'évolution non attendue de la campagne, et avec l'installation d'une routine de guerre, pointe une monotonie qui, comme pour toute guerre prenant une tournure inattendue et qui se prolonge, pousse les combattants à développer un sentiment de lassitude. Les paroles de paix évoquées par les soldats de la Grande Armée dans leurs correspondances montrent bien cette lassitude de la vie en campagne¹³¹². Qu'en est-il des combattants de Crimée ?

7.3.1. Causes et manifestations de la lassitude des combattants

La lassitude d'un soldat en campagne peut être causée par de multiples facteurs : tâches répétitives, absence de combats significatifs... Chez les combattants de la campagne de Crimée, cette lassitude résulte du lent siège de Sébastopol. Ses symptômes apparurent à des périodes différentes en fonction de leur arrivée en Crimée, de l'évolution de leur rapport à la guerre et de leur degré de désillusion. Cependant, la cause la plus souvent invoquée fut la longueur du

¹³¹⁰ Clive Ponting, *The Crimean War – The Truth behind the Myth* –, London: Pimlico, 2004, p.121.

¹³¹¹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, p.209. Texte d'origine : « One the morning of the 6th, having recovered from our fatigues of the day before, we began to inquire after the fate of our fellow officers, and we learnt that one was wounded and in the hospital, another killed, and so on. Every one lost his courage when he saw the ravages that had been committed in our ranks ; no laughing or jesting was heard in the regiment, but every man seemed most fervently to thank his Maker that he had been preserved through this terrible day, the like of which has never been see., when the third of an army was destroyed in one battle. I have no doubt that some of our officers fell from the balls of their own men ; I know that Captain Goredd was shot by the soldiers of his own company, and do not think that was a solitary instance. »

¹³¹² Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, op. cit, pp.42-44.

siège et l'absence de perspectives quant à sa fin, surtout de novembre 1854 aux premières réelles avancées alliées en mai 1855. J-P. Bédarrides raconta ainsi dans ses Mémoires que dès le mois de novembre 1854, peu de temps après la bataille d'Inkerman, l'ambiance au cercle des officiers du parc d'artillerie était lourde : les officiers devant partir pour les gardes aux tranchées avaient la mine sombre¹³¹³. Son témoignage souligne d'ailleurs le lien de cette lassitude avec l'ennui provoqué par l'absence de combats, lui et ses collègues s'amusant sur le tableau des tours de garde :

En guise d'amusement, on dressa le tableau sur lequel les tours de tranchée des membres ordinaires seraient inscrits pour deux mois. La majorité, s'abusant à plaisir, décida qu'il était inutile de reporter plus loin l'échéance de l'assaut final. Si un devin nous eût prédit que les survivants seraient couchés plus de cent fois sur ce martyrologe, nous n'aurions pas entouré si bruyamment la table de jeu.¹³¹⁴

Chez les alliés, cette lassitude s'accroît surtout à la toute fin de l'année 1854 et pendant les quatre premiers mois de 1855, alors que les combattants français et anglais ne pouvaient que constater la solidité et le répondeur de la garnison adverse. Le lieutenant Cullet écrivait ainsi :

L'année 1854 s'achève au milieu de cette tâche ingrate et meurtrière, toutes les espérances d'un succès rapide sont désormais perdues. Depuis trois mois, l'armée russe a décuplé ses défenses sur tout le front de ses lignes, les fortifications ont été réparées, entretenues, liées entre elles par de nouveaux ouvrages. Derrière la première ligne de ses bastions, l'habile officier du génie dont la défense a immortalisé le nom, Totleben, a accumulé les travaux, des milliers de bras ont remué la terre ; les canons des vaisseaux ont été transportés sur ces remparts de terre, leur nombre inouï, leur calibre énorme, l'habileté des marins qui les servent, ont créé pour nous un obstacle qu'on ne pourra briser que par de grands efforts et des sacrifices immenses.¹³¹⁵

Cette lassitude se retrouve de manière encore plus marquée chez le capitaine Thoumas qui, du fait de son affectation au corps de siège et sa station forcée entre les baies de Kamiesch et de Kazach pendant l'hiver, se retrouva à passer la campagne de Crimée dans l'inaction. Il écrivit ainsi que ses trois mois de station entre les deux baies servant de base de ravitaillement à l'armée française furent les plus ennuyeux de la guerre¹³¹⁶, puis, plus loin, que sa station dans la vallée de Baïdar commençait elle aussi à les lasser, lui et ses hommes, du fait de la monotonie de leur existence¹³¹⁷. Et de fait, cette lassitude décrite par ces quelques soldats français montre une armée qui comme la population française, se résigna à une guerre longue sans victoires éclatantes et qui stagne devant les murs de Sébastopol¹³¹⁸. Il s'agit là d'un phénomène intrinsèque à la guerre de siège et que l'on retrouve dans la Grande Guerre des batailles classiques. Car, comme le souligne Bruno Cabanes, les guerres de siège et de tranchées avaient

¹³¹³ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, op. cit, pp.14-15.

¹³¹⁴ *Ibid.*, pp.16-17.

¹³¹⁵ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, pp.123-124.

¹³¹⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit, pp.167-169

¹³¹⁷ *Ibid.*, pp.222-223.

¹³¹⁸ Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *La France, la nation, la guerre, 1850-1920*, op. cit, pp.31-33.

tendance à générer un certain fatalisme chez les combattants avec le développement de ce que la médecine de guerre qualifia de « névrose de guerre » et de « mal du pays ». Si la Grande Guerre illustre parfaitement ce « cafard » des combattants bloqués dans les tranchées, la campagne de Crimée fut elle aussi un terrain fertile à un tel état d'âme¹³¹⁹.

Cette évocation de la lassitude générée par le siège n'est pas un privilège français, puisque les Russes eux aussi parlèrent de leur propre ennui provoqué par le ralentissement des travaux de siège à l'hiver 1854-55. Ainsi, Andreï Ershov écrivait à propos du mois de janvier 1855 :

Les travaux de tranchées ralentissaient, des coups de feu ont été tirés, et ces signes de fatigue chez l'ennemi étaient étranges ! Cela se retranscrivit sur nous, jeunes officiers, d'une manière assez inhabituelle. Nous nous sommes ennuyés. Le danger a diminué, la vie s'est améliorée, les nerfs ont été moins excités, les conversations ont commencé à être monotones.¹³²⁰

Le capitaine Chodasiewicz, dont le régiment fut envoyé préparer la défense de Bakhtchissaraï après sa participation à la bataille de l'Alma, évoqua également cette lassitude qui toucha l'armée russe avec l'arrivée de l'hiver. Elle ne voyait dans les travaux de fortifications auxquels elle était affectée, qu'un moyen de se distraire-:

Nous avons commencé à penser que ces travaux seraient sans fin, et ils ont empêché les hommes de se faire du mal ; d'ailleurs personne ne pouvait voir l'utilité qu'ils allaient avoir. Nous avons été obligés de faire une route de Chogrun à Choulian, près de laquelle le prince Gortchakoff a construit une batterie de deux canons pour empêcher un mouvement de flanc, et de nous couper à travers les villages d'Alsu et de Kutchka. Mais cette batterie n'était pas au bon endroit pour répondre à l'objet pour lequel elle était prévue.¹³²¹

Encore une fois, avec ces deux exemples, l'historien ne peut que constater la monotonie des travaux de tranchée pointée du doigt comme générateur de lassitude chez les combattants, couplée à l'absence de combat. Ces deux exemples, même s'ils sont isolés au sein du corpus russe et sont difficilement représentatifs de l'état d'esprit des soldats du tsar à ce sujet, permettent toutefois de déceler une tendance similaire à celle identifiée chez leurs homologues français. Cette lassitude, qui toucha les deux camps eut pour manifestations finales le découragement et pour quelques-uns, la désertion de combattants des deux camps pour

¹³¹⁹ Bruno Cabanes, « Ennui et expérience de guerre. L'émergence d'un discours scientifique au XXe siècle ». In Pascale Goetschel, Christophe Granger, Nathalie Richard et Sylvain Venayre, *L'ennui : histoire d'un état d'âme (XIX-XXe siècle)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2012, pp.99-107, pp.100-101.

¹³²⁰ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], *op. cit.*, pp.52-53. Texte d'origine : « Траншейные работы замедлялись, стрельба шла выло, и эти признаки утомления в неприятеле — странное дело! — отразились на нас, молодых офицерах, довольно необыкновенным образом. Нам стало скучно. Опасность уменьшилась, жизнь пошла правильнее, нервы менее возбуждались, разговоры стали делаться однообразнее. »

¹³²¹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, p.223. Texte d'origine : « We began to think these works would be endless, and they kept the men from hurting themselves ; besides no one could see the use they were likely to be. We were obliged to make a road from Chogrun to Choulian, near which place Prince Gortchakoff constructed a battery for two guns to prevent a flank movement to cut us off through the villages of Alsu and Kutchka, but this battery was not in the right place to answer the object for which it was intended. »

rejoindre leurs adversaires. Cependant, de telles actions sont rarement mentionnées que ce soit dans les témoignages russes ou français et le seul combattant qui fit la description d'une désertion fut le capitaine Robert Chodasiewicz qui justifia les raisons de son départ de l'armée russe¹³²². Sa désertion fit d'ailleurs suffisamment de bruit au sein de l'armée pour que Charles Bocher, capitaine d'état-major auprès du général Canrobert, en fasse mention dans une de ses lettres. En effet, si le capitaine français ne mentionna pas le nom de l'officier russe déserteur, sa lettre du 24 mars 1855 fait état de la désertion d'un officier polonais, ce qui selon lui est « une circonstance atténuante pour l'honneur de l'armée russe »¹³²³. Or, son homologue polonais rapporta avoir déserté le 5 mars au matin, en confiant à son camarade d'évasion, les plans des positions russes¹³²⁴.

Le commentaire que fit Charles Bocher de cette désertion n'est pas sans rappeler dans la forme et le fond, les autres mentions de ce type d'acte dans les témoignages : cela sert aussi à montrer le délitement moral des troupes adverses. Le capitaine Fay cita dans ses Mémoires une anecdote rapportée par le général Bosquet dans ses lettres et qui évoquait deux déserteurs russes parlant d'une armée russe découragée¹³²⁵. Le zouave Chantaume fit lui aussi mention de désertions russes, en les accolant à un exemple d'attaque d'une batterie anglaise par leurs adversaires¹³²⁶. Enfin, le capitaine Herbé raconta lui aussi un épisode impliquant des déserteurs dans une lettre du 3 novembre 1854, en soulignant le mauvais accueil qui leur était destiné et son espérance que les Russes traitassent aussi mal les déserteurs alliés qu'eux-mêmes traitèrent ceux du tsar¹³²⁷. Les épisodes de désertion, mis à part dans le dernier cas cité, furent décrits comme des actes peu honorables et très mal vus, d'où une volonté de l'officier polonais de justifier sa décision qui fut le résultat d'un mélange de frustration et de lassitude vis-à-vis du comportement des Russes avec les Polonais. Cette attitude attribuée aux Russes est fortement probable au vu de la discrimination dont était victime la Pologne russe sous Nicolas Ier à la suite de plusieurs tentatives de révoltes, ce qui avait poussé à l'exil un certain nombre de Polonais¹³²⁸.

¹³²² *Ibid.*, pp.242-246.

¹³²³ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, 1877, p.13.

¹³²⁴ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, pp.247-248.

¹³²⁵ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —*, *op. cit.*, p.170.

¹³²⁶ Chantaume, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, *op. cit.*, p.42.

¹³²⁷ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, pp.123-124.

¹³²⁸ Marie-Pierre Rey, *Le dilemme russe : La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Paris : Flammarion, DL, 2002, pp.153-156.

La lassitude s'accompagne chez les combattants d'idées morbides à force d'affronter de manière continue et répétée la mort, non pas sur le champ de bataille, debout face à l'ennemi, mais dans les tranchées, causée surtout par l'artillerie et la maladie. Le révérend Père de Damas écrivait ainsi le 28 janvier 1855 une anecdote de ce genre :

Mais ce qui fait encore beaucoup souffrir le soldat, c'est le service de la tranchée. Tous les deux ou trois jours, à tour de rôle, on y envoie quelques régiments. Alors les hommes se réunissent, se mettent en rang et partent. C'est un moment qui produit toujours une vive émotion. Les soldats se regardent et disent : « Demain, quand nous reviendrons, il y en aura quelques-uns de morts et de blessés. Qui sait si je ne serai pas du nombre ? »¹³²⁹

Le religieux français montre ici la constance de la mort et l'angoisse qu'elle fait planer sur les combattants montants aux tranchées. Les combattants, pour la plupart, présentèrent cette omniprésence de la mort. Le russe Bugaïsky, par exemple, le fit de la manière suivante :

Parfois on se repose, mais autour de nous les scènes de combat se poursuivent : parfois, on apporte et l'on enlève des fusils et des obus ; parfois un cosaque vient et jette un regard et un autre le suit en courant ; les troupes vont et viennent ; elles apportent des planches et enlèvent les cercueils qui ont été remplis ; ici on voit des blessés, des mutilés ; là on entend les sons tristes d'un joueur de flûte et avec lui la triste musique d'un batteur solitaire — parfois l'enterrement de soldats. Tôt le matin jusqu'à tard le soir, la chorale militaire entonne une marche funèbre, puis les honneurs ont été rendus à l'enterrement des officiers.¹³³⁰

Cette description du quotidien des troupes de la garnison, que l'on pourrait qualifier de morbide, est écrite de manière à la rendre réaliste et pesante pour le lecteur et nous pouvons le supposer, vise à décrire cette monotonie du combat. Les sentiments de l'auteur ne sont ainsi pas dévoilés directement, mais ils transparaissent. Autre exemple de lassitude exposée par un combattant tout en la cachant, le capitaine Herbé commençait déjà à se plaindre de la lenteur des travaux de siège dans une lettre du 3 novembre¹³³¹. S'il n'exprima pas sa lassitude de manière nette dans cette lettre, la frustration causée par les lenteurs du siège peut être vue comme telle, l'auteur appréhendant un siège long. On peut supposer qu'une telle attitude vient de la nature taboue que put revêtir la lassitude pour ces hommes, car pouvant être assimilée par leurs lecteurs et par eux-mêmes à de la démoralisation. Car, comme l'explique Gaston Bouthoul, la principale cause de démoralisation de la troupe est la vue des pertes engendrées par les combats. Cette

¹³²⁹ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit, p.108.

¹³³⁰ P. Bugaïsky, *Оборона Севастополя (Разказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая , Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P. Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Totleben et Nakhimov], op. cit, p.41. Texte d'origine : « Бывало отдыхаешь, а вокруг — сцены чисто боевые: то привозят и увозят орудія и снаряды; то прискачет съ извѣстіем казакъ и стремглавъ за нимъ летитъ другой; приходятъ и уходятъ войска; привозятъ доски и увозятъ сколоченные изъ нихъ гроба; тутъ видишь раненыхъ, изувѣченныхъ; тамъ слышатся заунывные звуки флейтшика и съ нимъ печальный бой одинокаго барабанщика, — то похороны солдатъ. Отъ ранняго утра до поздняго вечера, хоръ военной музыки оглашалъ воздухъ похороннымъ маршемъ, — то отдавалась честь при погребеніи офицеровъ. »

¹³³¹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.122-123.

vision d'horreur pousse alors le soldat à penser à sa propre mort et à la rupture de ses liens sociaux et à ne plus respecter les contraintes sociales. Il faut alors attendre que la panique cesse pour qu'il retrouve la pleine possession de ses moyens¹³³².

Le fait de côtoyer continuellement la mort fut donc à la fois un facteur de lassitude et de démoralisation de la troupe. Et cette proximité entre ces deux états d'esprit semble expliquer pourquoi les combattants de la campagne de Crimée cachèrent, ou du moins n'abordèrent pas de manière frontale cette lassitude. Et seuls les cas où le soldat décida de ne pas cacher la réalité de la guerre, avec la présence constante de la mort, permettent de mieux comprendre cette lassitude. De tels exemples demeurent toutefois rares. Les témoignages de Tolstoï et de Bédarrides en sont, rendant ainsi cette quête de la réalité de la campagne de Crimée difficile pour les historiens.

7.3.2. Une lassitude de la guerre qui ne dit pas son nom

L'expression de la lassitude, si elle est présente dans certains témoignages, resta de fait cachée, camouflée par les combattants, à travers des anecdotes et une mise en valeur de telle ou telle action qui pourtant pourrait mettre en valeur l'armée. Nous retrouvons ainsi sur ces questions de la perception de la guerre, une sorte de tabou commun avec les sentiments ressentis négativement au combat comme la peur. Cependant, cette lassitude de la guerre est bien présente, nous avons commencé à le voir, mais de manière plus ou moins occultée. Les combattants eurent le choix, dans leurs témoignages, soit de cacher le mieux possible cette lassitude à la suite de la découverte de la réalité de la guerre et les lenteurs du siège soit, de l'évoquer de manière indirecte.

Passer sous silence cette lassitude qui s'installa dans toutes les armées qui prirent part à la campagne se fit, dans les témoignages écrits après la guerre, notamment en mettant en avant l'excellent moral de l'armée. Cette mise en avant du moral se retrouve dans de nombreux écrits de soldats français et russes qui, tout en reconnaissant les difficultés rencontrées par les troupes, ne parlent que de l'excellent moral qui parcourt leurs armées respectives, avec chez certains, tout particulièrement chez les Français, une mise en avant de la démoralisation des adversaires et des Britanniques. Le sergent-major de l'infanterie de marine française fit ainsi une comparaison entre la « résistance morale » et la « confiance » des Français avec l'abattement britannique après la bataille d'Inkerman. Pour se faire, il raconta un échange qu'il eut avec un sous-officier anglais qui lui aurait « dit tout bas et avec découragement “*Sebastopol no, no*

¹³³² Gaston Bouthoul, *Traité de polémologie sociologique des guerres*, op. cit, p.156.

Sebastopol ! »¹³³³. Le général Montaudon tint un discours analogue dans les premières pages de son chapitre consacré à la situation des armées alliées à la fin décembre 1854 lorsqu'il écrivit :

Depuis neuf mois, notre armée est en Orient. Pendant tout ce temps elle a dû passer par des épreuves de natures bien diverses ; cela a permis de constater chez le soldat français un fonds inépuisable de qualités viriles, sa grande aptitude à supporter avec un calme parfait et la plus grande abnégation, les fatigues, les privations, les épidémies, les dangers du champ de bataille, la fougue dans l'attaque. Eh bien, l'expérience du passé et du présent nous enseigne qu'il en sera toujours ainsi quand ses chefs sauront lui inspirer confiance, parler à son cœur, à son amour-propre, à son patriotisme ; quand il verra ses chefs toujours préoccupés de son bien-être, l'encourageant par des ordres du jour sympathiques et vibrants, et surtout quand il les verra donner l'exemple de toutes les vertus militaires.¹³³⁴

Le courage, mêlé à l'image virile du militaire en vogue au sein des sociétés européennes, camoufle ici encore la lassitude de l'armée française en encensant la résistance du soldat, sa capacité à ne pas subir les souffrances et les difficultés liées à la campagne et grâce aux soins apportés par ses chefs. Les combattants mirent en avant leur propre insouciance ou celle de leurs camarades face aux dangers, pour montrer la solidité de leur moral malgré les périls et la monotonie du siège. Le soldat Pogosky rapporta ainsi que les travaux de fortification et les changements d'équipe se faisaient sans heurts, les hommes se saluant avec le sourire¹³³⁵. Le sergent-major de l'infanterie de marine écrivit quant à lui plusieurs anecdotes faisant part de cette insouciance qui régnait dans son unité, comme l'absence de mouvement ou de peur chez un groupe de buveurs de vin alors qu'un obus passait au milieu d'eux avant d'éclater plus loin ; ou encore un épisode du siège où deux soldats en maraude continuèrent à dépecer la charpente d'une maison malgré les tirs d'une batterie russe surnommée « *“Gringalet”* »¹³³⁶. Ces quelques exemples d'un moral qui se maintient ou d'une insouciance face au feu rappellent donc bien cette attitude bravache, virile et romantique adoptée par nombre de vétérans pour parler de la guerre et cacher les sentiments négatifs comme la lassitude. Ce sentiment est renforcé par le parti-pris d'autres témoignages qui eux, maintinrent un discours enchanteur sur la campagne, digne des récits d'aventures — d'autant qu'à cette époque, la guerre est vue comme l'aventure à vivre par excellence¹³³⁷ —, et dont le meilleur exemple serait celui de Paul de Molènes. Le témoignage de cet officier français, abondamment cité par Alain Gouttman, fait encore plus la

¹³³³ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], *op. cit.*, p.58.

¹³³⁴ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, *op. cit.*, p.308.

¹³³⁵ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*, p.60.

¹³³⁶ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], *op. cit.*, pp.56-57.

¹³³⁷ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, *op. cit.*, pp.244-245.

part belle aux anecdotes et faits positifs et heureux que les autres, trouvant de bons mots pour décrire des moments difficiles. Ainsi, il écrivit à propos du bombardement continu :

Les boulets du reste étaient devenus plus communs que les pierres dans ces ravins de Sébastopol, qui, suivant une étrange loi de ce que je serais tenté d'appeler la poésie providentielle, étaient dans une si émouvante harmonie avec tout ce qu'ils encadraient. C'était surtout derrière nos batteries que ces ravins s'emplissaient de projectiles. Un brûlant amas de fer lancé par la place allait s'enfoncer en partie dans ces gorges profondes où l'on était sans cesse forcé d'errer. Dans les sentiers que l'on suivait au fond de ces vallées rocailleuses, les bombes jetaient parfois une lumière utile. Je raconterais avec plaisir plus d'une excursion nocturne dans ces lieux à la fois bruyants et déserts, si je ne craignais de lasser ceux qui me suivent, en les promenant éternellement dans le cercle où notre activité était renfermée.¹³³⁸

L'officier dépeignit, avec ces quelques phrases, une guerre de siège non pas idyllique, mais imagée où la dure réalité, combinée aux éléments de langage, laisse plus l'impression d'être confronté à un tableau ou à un récit d'aventures qu'à un témoignage brut sur les tirs d'artillerie et leurs dangers. D'autres exemples fourmillent dans ce témoignage qui, sous bien des aspects, semble correspondre le mieux au profil type du récit romantique de guerre. Cet ancrage romantique du récit de Paul de Molènes, souligné par Hervé Drévuillon¹³³⁹, participe au fait qu'il se détache des autres témoignages qui semblent plus proches de ceux des vétérans des guerres napoléoniennes pour certains, ou qui préfigurent ceux des combattants de 14-18 pour d'autres.

Cependant, si certains auteurs cherchèrent à cacher cette lassitude, ou du moins à la faire taire à certains moments difficiles, ils purent aussi vouloir en parler de manière moins frontale, tandis que d'autres ne l'évoquer que de manière évasive ou camouflée. Les combattants parlèrent alors de cette lassitude vis-à-vis d'une guerre monotone de plusieurs manières, notamment en parlant de l'issue du siège ou de la guerre. Le général Bosquet écrivit ainsi dans une lettre à sa mère datée du 16 avril 1855 et publiée par la suite :

À mesure que le temps marche, il semble que le moment approche où nous en finirons. L'idée générale est que la guerre finira vite et par un coup de foudre. Pour moi, je songeais à une longue guerre qui aurait mis pour longtemps l'Europe à l'abri des menaces des envahisseurs d'Orient. Dieu décidera dans sa sagesse, et, si c'est la paix, je serai heureux de m'aller cacher un moment auprès de vous pour vivre loin du bruit et des triomphes calculés de ce monde.¹³⁴⁰

À travers ces quelques mots, le général français, en plus de montrer la persistance de cette vision civilisationnelle de la guerre chez certains, malgré les lenteurs du siège, parle ouvertement d'une envie de paix et de l'espérance d'un dénouement plus ou moins rapide des opérations. Le chirurgien russe Hubbeneth fit de même en écrivant dans ses Mémoires que la garnison de Sébastopol, en juillet, ne souhaitait qu'une chose : que les alliés lancent un nouvel assaut, en

¹³³⁸ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, 1860, p.135.

¹³³⁹ Hervé Drévuillon, « La révolution militaire de l'imprimé. XV^e-XIX^e siècle ». In Hervé Drévuillon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XV^e — XIX^e siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019, pp.147-197, p.177.

¹³⁴⁰ Pierre-Joseph-François Bosquet, *Lettres du maréchal Bosquet à sa mère, 1829-1858. Tome 4*, Pau : Méon Ribaut, Librairie de la société, 1877-1879, p.245.

ajoutant qu'« Il n'est pas étonnant que l'armée fatiguée d'inaction, appelât de ses vœux le combat décisif ; l'ennemi lui-même, tout en se trouvant dans de meilleures conditions, avait le même désir »¹³⁴¹. Ces deux exemples ne sont pas sans rappeler, là encore, les écrits des combattants des guerres de la Révolution et du Premier Empire qui, comme le rappelle Natalie Petiteau, montrent l'importance des pronostics sur les combats à venir et la paix. Elle pose ensuite deux questions fondamentales : « N'est-ce pas finalement dans ces dénonciations de la guerre que se trouvent les mots de paix les plus spontanés ? N'est-ce pas une façon de dire sa volonté de paix que de décrire les horreurs de la guerre ? »¹³⁴². Mais ils sont aussi à mettre en lien avec l'ennui évoqué par les membres d'expédition d'exploration au XIX^e siècle face à une monotonie de l'existence et à des tâches répétitives à la portée floue¹³⁴³. Les pronostics rapportés par les combattants de la campagne de Crimée, français et russes, peuvent donc trahir dans un certain sens, cette lassitude qui ne dit pas son nom, en plus de taire les horreurs auxquelles ces hommes furent confrontés. D'autant plus que certaines horreurs et difficultés ne furent pas forcément cachées, que ce soit dans les lettres ou les écrits postérieurs à la guerre. Les vétérans faisaient preuve d'autocensure, nous l'avons vu tout au long de cette étude, plutôt pour esquiver les horreurs commises que les horreurs vues, mécanisme observable dans les témoignages d'autres conflits.

La lassitude fut donc exposée de manière plus ou moins directe dans les témoignages des combattants et sous des formes très diverses. Tout comme les horreurs commises et plus rarement les horreurs vécues ou vues, comme les sentiments jugés-impropres aux combattants dans cette période d'exaltation de la virilité, du patriotisme, de l'aventure, la lassitude des combattants ne dit pas son nom de manière générale dans les témoignages. Hervé Mazurel, à propos des philhellènes, explique que les journaux, Mémoires et lettres des volontaires philhellènes sont riches en indices permettant de se figurer le vécu de ces hommes sur les plans physiques et affectifs, d'autant que, pétris de culture romantique, ils ne les cachaient pas¹³⁴⁴. Ce constat nous semble tout à fait juste et applicable aux combattants de la guerre d'Orient, même si bon nombre d'émotions négatives, nous l'avons vu, furent passées sous silence. Contraints par les normes sociétales et les limites du support choisi pour raconter leur expérience de la

¹³⁴¹ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : Б.И., 1870, p.147.

¹³⁴² Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, op. cit, pp.42-44.

¹³⁴³ Mathilde Leduc-Grimaldi, « “Mi sono emmerdè tutta la giornata” Ennui et stratégie de contre-épreuve chez deux jeunes Italiens en Afrique centrale, 1870-1905 ». In Pascale Goetschel, Christophe Granger, Nathalie Richard et Sylvain Venayre, *L'ennui : histoire d'un état d'âme (XIX-XXe siècle)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2012, pp.139-150, pp.140-141.

¹³⁴⁴ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, op. cit, p.348.

campagne de Crimée, les soldats du siège de Sébastopol, comme leurs aïeux et leurs descendants, racontèrent pour certains cette lassitude, mais entre les lignes.

7.3.3. Un support privilégié pour parler de sa lassitude ?

S'interroger sur la lassitude des combattants français et russes de la campagne de Crimée nous conduit, en conclusion de ce chapitre, à nous demander quel type de témoignage fut privilégié par les combattants pour parler de leur lassitude. Sans aller jusqu'à l'analyse statistique poussée des sources de notre corpus, à la lecture des différents témoignages, deux tendances se dégagent : la première est que les correspondances, et tout particulièrement celles qui furent publiées, ne font que très peu état de la lassitude des soldats. Quant à la seconde, elle montre une division entre les souvenirs rédigés après la guerre, avec des Mémoires exaltant les combats, le courage et l'héroïsme d'une part, et d'autre part des récits abordant cette lassitude en pointant les souffrances des combattants, l'ennui, l'attente et les espoirs de paix d'autre part. Ces différences tiennent à la nature des supports. Dans les lettres, les combattants, s'ils ne cachèrent pas forcément certaines souffrances, horreurs et difficultés, se voulurent rassurants quant à leur santé personnelle et leur état moral. Mathieu Shtykov, dans ses lettres qui furent publiées, se voulut ainsi rassurant sur sa combativité et son moral, écrivant sa détermination à combattre l'ennemi¹³⁴⁵. Face à la découverte du froid, Henri Loizillon écrivit quant à lui dans une lettre du 2 mars 1855 :

Les ennuis du mauvais temps ont glissé sur nous sans laisser de trace ; nous tempérons les rigueurs du froid par des plaisanteries. Du reste, les plus mauvais moments sont passés et, après le froid un peu rude que nous avons subi, jusqu'à huit degrés, nous entrons dans une période plus douce.¹³⁴⁶

La volonté de rassurer y est là encore bien présente, en mettant en avant un moral toujours intact malgré le froid. Les pronostics sur les opérations à venir servirent eux aussi de moyens pour rassurer les proches, comme le montre une lettre datée du 1^{er} mars 1855, tirée du fonds Grisey du service historique de la Défense, dans laquelle l'auteur demande au dénommé Grisey de calmer les inquiétudes de leur entourage commun sur son sort, les opérations offensives ne devant reprendre selon lui qu'au mois de mai. On retrouve ici un phénomène similaire à cette censure sur les horreurs, déjà étudié par Natalie Petiteau qui souligne que les soldats des guerres napoléoniennes parlèrent des horreurs de la guerre sans les détailler pour éviter d'évoquer une

¹³⁴⁵ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядѣ его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], *op. cit.*, pp.33-34.

¹³⁴⁶ Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, *op. cit.*, p.34

baisse de moral¹³⁴⁷. La lassitude, placée au même rang que le désespoir et les horreurs, ne pouvait donc être présente dans des correspondances qui ont pour vocation première à rassurer, chose que rappela J-P Bédarrides :

L'ennui pousserait au crime : les uns avaient écrit en quelque sorte à leur famille leurs derniers adieux, sans se douter que ces lettres d'alarme feraient peut-être mourir avant le temps, leurs mères. Le mensonge, à l'endroit de notre sort, était, alors, un devoir ! Mieux valait, la plume à la main, se tromper soi-même et, heureux par l'hypothèse, composer pour l'amour d'autrui, un tableau séduisant du lieu du supplice : ainsi, certains auteurs, en déclamant sur la vertu, oublient qu'ils la foulent aux pieds dans la vie.¹³⁴⁸

Ce constat est d'ailleurs celui de Christophe Prochasson à la lecture de la correspondance de guerre de Marc Bloch : « très peu de récits d'horreurs » et « très peu d'abandons au désespoir ou de mauvaises nouvelles » dans les lettres de l'historien à sa femme qu'il semble avoir voulu protéger du désespoir¹³⁴⁹. Notons toutefois que ces conclusions, dans le cadre de notre étude, se basent avant tout sur des lettres publiées, volantes ou sélectionnées par leurs auteurs pour les faire partager à leurs proches, ce qui revient à se rappeler les mots de Jean Norton Cru à propos des correspondances : « En lisant les lettres il faut toujours se dire que l'auteur est peut-être allé plus loin dans ses lettres manuscrites que dans les textes que nous lisons »¹³⁵⁰. Et de fait, il est probable que la lassitude des combattants fut évoquée dans certaines lettres manuscrites ou publiées individuellement qui nous auraient échappé.

Concernant les Mémoires, revenons-en tout d'abord à la question du choix narratif déjà évoqué dans le second chapitre de notre étude : les Mémoires, qui adoptèrent un style que nous qualifions grossièrement « d'analytique », ne laissèrent pas la place à la lassitude, puisque se centrant sur les faits et sur les actions héroïques. Et si les auteurs d'écrits de ce genre ne cachèrent pas les souffrances des soldats, ce fut en partie pour sublimer leur courage et leur résistance. Le général Cler est un bon exemple lorsqu'il écrivit à propos du premier hiver de l'armée française dans la péninsule :

Malgré la sollicitude constante de leurs chefs, les soldats traversèrent de durs moments, surtout à partir du jour où, prenant tout le service de la ligne d'observation, ils commencèrent les travaux de tranchée des attaques du Carénage. En janvier, ils passaient quelquefois vingt-quatre heures dans la neige, sans feu et sans abris. En février, la température devint moins froide ; mais souvent ce temps doux amenait à la chute du jour une pluie fine et chaude ; puis le froid, devenu plus intense pendant les dernières heures de la nuit, changeait en glaçons l'humidité dont leurs vêtements étaient imprégnés.

Pendant ces rudes épreuves, les officiers et les sous-officiers donnaient aux soldats l'exemple de l'obéissance au devoir et de la résignation aux souffrances. Affaiblis par un service continu et pénible, ayant une alimentation échauffante, ils combattaient la maladie sous la tente, afin d'être prêts à reprendre leur place à la tête de leurs compagnies quand il faudrait marcher à l'ennemi ou

¹³⁴⁷ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, op. cit., p.44.

¹³⁴⁸ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, op. cit., p.15.

¹³⁴⁹ Christophe Prochasson, *14 – 18 Retours d'expériences*, Paris : éditions Tallandier, TEXTO Collection dirigée par Jean – Claude Zylberstein 2008, p.313.

¹³⁵⁰ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, op. cit., pp.91-92.

faire un service de tranchée et de grand'gardes. Plusieurs payèrent de leur vie ce dévouement sublime au devoir. [...]

Les soldats eux-mêmes, se roidissant contre la maladie, opposaient à la souffrance un courage héroïque. Beaucoup attendirent la mort au camp plutôt que de demander à entrer à l'ambulance ou à être évacués sur la Turquie.¹³⁵¹

De fait, la lassitude n'a donc pas sa place dans ce type de récit qui est là pour parler de la grande histoire de la campagne de Crimée. Ces Mémoires pourraient dans un certain sens être assimilées aux Mémoires de la première moitié du XIX^e qui, selon Damien Zanone, vantaient les actions de leurs auteurs au service de l'État et qui étaient très employées par les anciens militaires à vocation mémorialistes¹³⁵². Or, le général Cler, dans l'avant-propos de ses *Souvenirs*, fit l'éloge des zouaves, laissant présager l'idée de narrer les exploits du 2^e zouave lors de la campagne de Crimée¹³⁵³. Le capitaine Fay afficha lui aussi une volonté mémorialiste dans son avant-propos, indiquant vouloir raconter les événements avec le plus de rigueur possible, source à l'appui¹³⁵⁴. La lassitude et l'ennui n'eurent donc pas leur place dans ce récit, et ce de manière logique, car ne s'accordant pas avec les buts des auteurs.

Concernant les Mémoires qui livrèrent une version plus personnelle des événements, si certaines, comme celles de J-P Bédarrides, parlèrent de cette lassitude, décrivirent avec précision l'ennui, force est de constater que là encore, dans la majorité des cas, cette lassitude ne dit pas son nom. Prenons le cas de Jules-Alexandre Sancery. Cet officier d'infanterie français, arrivé nous l'avons évoqué à plusieurs reprises, au cours de l'hiver, parla d'une adaptation rapide des soldats à la guerre de tranchées et à sa monotonie qui leur faisait envier la vie de garnison¹³⁵⁵. Mais, après la description de cette monotonie, il écrivit que lui et ses compagnons s'armèrent « de courage et de résignation et nous étions forcés, par notre position vis-à-vis du soldat, de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de relever son moral quand ce qui arrivait souvent, il avait des mouvements de lassitude et de découragement »¹³⁵⁶. La lassitude est donc ici évoquée, mais à demi-mots, dans une description de la monotonie et est minimisée par l'importance du moral au sein des troupes. Dans le récit qu'il fit de sa campagne de Crimée aux côtés de ses frères, l'aîné des frères Giroux raconta une garde de 44 jours qu'ils eurent à tenir tous les trois dans les gorges de la Tchernaiïa et où pas une fois cette lassitude n'est évoquée. Elle est cependant perceptible à la lecture de ce passage où l'auteur décrivit les misères subies et dépeignit un tableau mélancolique de la situation : les trois frères blottis les

¹³⁵¹ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, pp. 183-184.

¹³⁵² Damien Zanone, *Écrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, op. cit, p.64.

¹³⁵³ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, pp.3-5.

¹³⁵⁴ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition* —, op. cit, pp.VI-XI.

¹³⁵⁵ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit, p.16.

¹³⁵⁶ *Ibid.*, p.17.

uns contre les autres, affrontant le froid, regroupés autour d'une lettre de leur père qui écrit, désespérant de les revoir¹³⁵⁷. Dans le premier cas, la lassitude est évoquée, mais minimisée, tandis que dans l'autre, elle est perceptible, mais non évoquée. Ces deux exemples cachent une forêt d'autres écrits d'après-guerre du même acabit.

Pour comprendre ce phénomène ou a contrario cette description presque chirurgicale de l'ennui et de la lassitude, il est nécessaire de reprendre les propos de Damien Zanone à propos du genre des Mémoires :

Le bon témoin n'est pas celui qu'on croit : il le faut non pas impassible, mais lyrique. [...]

La qualité de témoin n'est pas l'efficacité mécanique d'un œil : la splendeur événementielle des années récentes a exalté la figure du témoin dans les mêmes parages qu'occupe le poète lyrique et d'où il « voit ».¹³⁵⁸

Et de fait, dans la majorité des écrits postérieurs à la guerre, les vétérans firent le choix d'adopter une démarche très classique des récits de guerre, mettant en avant l'anecdote, le courage, etc. La lassitude n'a donc pas la place dans ces récits, puisqu'elle empêche le lyrisme des auteurs de s'exprimer. Tandis que ceux qui firent le choix d'une expression plus sentimentale de leurs souvenirs exploitèrent cette même lassitude. L'analyse de Jean Norton Cru des témoignages de ce genre revient alors vite à l'esprit de l'historien souhaitant écrire l'histoire d'un conflit de manière plutôt classique : les Mémoires, s'ils forment une part importante des écrits de guerre, peuvent aussi s'avérer médiocres, et ce d'autant plus qu'ils sont parfois rédigés avec pour seule source, les souvenirs de leurs auteurs. Ces témoignages peuvent aussi être écrits sur la base de carnets intimes, mais qui furent mal et irrégulièrement tenus. Jean Norton Cru admet toutefois l'existence de quelques Mémoires d'excellente facture, mais dont la clarté pêche par manque de dates¹³⁵⁹. Dans notre cas, cela nous rappelle l'importance des codes sociaux des représentations de la guerre, et la place des émotions au sein des sociétés civiles et militaires européennes de la première moitié du XIX^e siècle. Cela nous permet de voir à quel point cet ensemble joua un rôle dans la rédaction de témoignages après une guerre. Une fois cela pris en compte, force est de constater que les Mémoires, comme les correspondances, rendaient difficiles la mention de la lassitude et de l'ennui des troupes devant Sébastopol. En cela, les Mémoires de la campagne de Crimée ressemblent aux témoignages du même genre étudiés par Hervé Mazurel sur les philhellènes et par Natalie Petiteau sur les guerres napoléoniennes.

¹³⁵⁷ Giroux (aîné), *Les trois volontaires (les trois frères Giroux) : à Paris 1848, à la Baltique, en Crimée, en Italie, à la guerre de 1870-1871, défense de Paris, en Afrique 1871 (historique) (2e édition)*, Nancy : Impr. De Crépin-Leblond, 1877, pp.32-33.

¹³⁵⁸ Damien Zanone, *Écrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848, op. cit.*, p.218.

¹³⁵⁹ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel, op. cit.*, p.89.

Notons toutefois que si ces conclusions nous semblent dégager certaines tendances chez les soldats français et russes qui témoignèrent sur leur expérience de la guerre d'Orient, elles sont à remettre en perspective avec le volume des sources étudiées pour cette étude qui ne représentent qu'une partie des témoignages de combattants sur la campagne de Crimée ; d'autres, connues ou inconnues, pouvant amener à revoir ce jugement. Retenons donc ici qu'une certaine lassitude fut perceptible dans les deux armées au fur et à mesure que la campagne progressa et qu'elle suivit la remise en cause des représentations que les combattants purent avoir de la guerre en général et de cette campagne en particulier, après la découverte de la réalité du combat ainsi que de la vie en campagne. Les combattants laissèrent cependant plus librement cours à leurs émotions et à l'exposition de leur lassitude dans leurs témoignages d'après-guerre, même si les correspondances ne cachèrent pas certaines réelles difficultés rencontrées dans la péninsule. Français et Russes semblent avoir partagé cette lassitude ; et si l'on trouve plus de témoignages français cherchant à cacher ce sentiment, c'est aussi un témoignage issu de ce même milieu qui exposa le plus les difficultés morales qui pesaient sur ces hommes. Pouvant être perçue comme étant de la démoralisation, la lassitude est le plus souvent cachée, identifiable à travers les espérances de paix, mais aussi l'omniprésence de la mort. Les combattants de Crimée montrèrent, avec ces artifices, l'exposition brute de la lassitude ou, dans le cas de son éviction totale dans le récit, une maîtrise des codes du support qu'ils choisirent pour présenter leur expérience de campagne.

8. RACONTER LES BLESSURES ET LA MORT AU COMBAT

« Sur les 650 000 morts, près des trois quarts furent dans l'armée russe, qui en eut environ 475 000. Les registres russes étant si pauvres, il est impossible d'analyser les causes des décès. Du côté des alliés, les Français sont de loin ceux qui ont subi le plus grand nombre de pertes - 95 000 (dont 75 000 hommes sont morts de maladies, la plupart au cours du mauvais hiver de 1855-56). Les morts britanniques représentent moins d'un quart des Français, soit 22 000, mais parmi eux, seulement 4 000 hommes sont tombés au combat ou pour cause de blessures reçues au combat. »¹³⁶⁰

En ouvrant le dernier chapitre de son étude sur la guerre de Crimée, Clive Ponting rappelle à ses lecteurs le bilan démographique important de ce conflit et le lourd tribut que payèrent les armées françaises et surtout russes pour leur engagement. Si la majorité des pertes, toutes armées confondues, fut imputable à ce qui pourrait être qualifié de désastre sanitaire face aux épidémies de choléra et de typhus, ainsi qu'au scorbut dû aux carences alimentaires, il n'en reste pas moins que la mort au combat resta présente : 20 000 Français furent tués dans les grandes batailles et les combats autour de Sébastopol¹³⁶¹, tandis qu'à en croire le témoignage du chirurgien Hubbeneth, 21 000 soldats russes périrent dans ces mêmes engagements¹³⁶². À ces dizaines de milliers d'hommes tombés dans les plaines de Crimée, la boue des tranchées ou les fortifications de Sébastopol, s'ajoutent d'autres dizaines de milliers de blessés et une quantité inconnue de soldats disparus. Dans cette campagne qui se transforma en guerre de

¹³⁶⁰ Clive Ponting, *The Crimean War – The Truth Behind the Myth* –, London : Pimlico, 2004, p.334. Texte d'origine : « Of the 650,000 dead almost three quarters were in the Russian army, which suffered about 475,000 deaths. Because Russian records are so poor it is impossible to analyze the causes of deaths. On the allied side, the French suffered by far the largest number of deaths - 95,000 (of this number, 75,000 men died of disease, most in the bad winter of 1855-56). British deaths were less than a quarter of the French figure, at 22,000, but of these just 4,000 men died in action or of wounds received in battle. »

¹³⁶¹ Marc Lemaire, *La guerre de Crimée : Chronique et analyse d'un désastre sanitaire (1854-1856)*, Thèse de doctorat en Histoire militaire et études de la défense, sous la direction de Jean-Charles Jauffret, Montpellier : Montpellier 3, 2006

¹³⁶² Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : Б.И., Saint Petersburg 1870, Annexes. L'auteur y commente le rapport du médecin en chef de l'armée russe de Crimée. Les chiffres donnés par les médecins et l'état-major russe sont cependant à prendre avec précautions car pouvant se contredire (Hubbeneth contredit ainsi son supérieur hiérarchique dans cette année à son témoignage). Clive Ponting explique ainsi, nous l'avons vu dans la citation d'introduction, qu'il était difficile de connaître la cause réelle de ces morts. Alain Gouttman admet lui aussi cette incapacité à connaître le nombre total de morts dans les rangs de l'armée russe. Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995], p.393 ; Clive Ponting, *The Crimean War – The Truth Behind the Myth* –, *op. cit.*, p.334.

tranchées, où l'artillerie était reine, côtoyer les horreurs et donc les blessés et les morts devint une chose banale, d'autant que, comme le souligne le colonel Rémy Porte, chiffrer les blessés est une affaire complexe, un soldat pouvant être touché et donc être soigné à plusieurs reprises au poste de secours ou aux ambulances au cours d'une seule et même campagne. L'historien doit alors se demander s'il souhaite comptabiliser les blessés ou les blessures. Ainsi, pendant la campagne de Crimée, les données indiquent que sur 150 000 soldats déployés, 310 000 hospitalisations temporaires furent effectuées, soit deux interventions médicales par homme¹³⁶³. La proportion de blessés dans l'armée française fut donc immense et elle fut très probablement aussi élevée dans l'armée russe. La réponse de la médecine de guerre aux dégâts corporels provoqués par les armes fut l'objet de plusieurs études, notamment dans le cas français, contribuant au renouvellement historiographique de la guerre de Crimée¹³⁶⁴. Le taux de mortalité chez les blessés, qui reste inconnu, ajouté aux morts lors des batailles et des accrochages réguliers pendant le siège, accoutumèrent les hommes à côtoyer en permanence des cadavres et à voir des blessures.

Morts et blessés firent partie du quotidien des combattants, toutes armées et tous services confondus, et ce, dès le début de la campagne. Avec ce constat arrive la question suivante : comment parler des blessures et de la mort dans leurs témoignages ? En effet, nous l'avons vu tout au long de cette étude, les combattants osèrent, de manière plus ou moins libre et directe, parler de l'horreur des combats autour de Sébastopol ou sur les champs de bataille de l'Alma, d'Inkerman et de la Tchernaiïa. Avec ces mêmes précautions, ils évoquèrent de manière brute ou entre les lignes de leurs témoignages, les pénuries, la dureté des conditions de vie. Parlèrent-ils de ces blessures, de ces cadavres, de la blessure infligée ou reçue et de la mort donnée avec la même autocensure que lors qu'ils décrivirent leur vie quotidienne et les combats ? Firent-ils preuve d'encore plus de réserve ? Où a contrario parlèrent-ils de cela de manière plus libre ?

¹³⁶³ Lieutenant-colonel Rémy Porte « La difficile évaluation des pertes ». In François Cochet (dir), *Expérience combattante — XIX-XXIe siècles — IV — L'expérience traumatique*, Paris : Riveneuve éditions, 2015, pp.21-34, p.26.

¹³⁶⁴ Elena Linkova et Marc de Bollivier, « French historiography of the Crimean war (1853-1856): main trends and tendencies » (RU). In *RUDN Journal of Russian History*, Vol 19, No 1 (2020), pp.240-253, pp.245-246. URL: <http://journals.rudn.ru/russian-history/article/view/22994> (Dernière consultation le 13/04/2020)

8.1. Blessures, morts et avancées médicales dans les armées jusqu'à la guerre de Crimée

À cheval entre deux époques, la guerre de Crimée vit l'application massive d'innovations, dans les domaines de l'armement et de la logistique, cohabiter avec un certain nombre d'armes ayant beaucoup à voir avec les guerres napoléoniennes. Les combattants furent ainsi amenés à subir ou observer de nouvelles formes de blessures et de morts au combat. En parallèle à cette mutation de la létalité des armes, la médecine, et plus spécifiquement la médecine militaire, connut elle aussi des évolutions, bien que certaines pratiques déjà en vogue cinquante ans auparavant, comme les amputations de membres blessés, restèrent courantes. Le chirurgien Hubbeneth parla ainsi principalement d'amputations dans les opérations qu'il eut à effectuer tout au long du siège¹³⁶⁵. Aussi pour chercher à comprendre le rapport qu'entretenaient les combattants avec les blessures de guerre et la mort au combat il faut s'intéresser aux origines de ces maux infligés aux corps des soldats et aux réponses que la médecine militaire tenta d'apporter tout au long du XIX^e siècle.

8.1.1. Innovations dans l'armement, létalité des feux et nouvelles blessures au combat

Voir quelles furent les innovations en matière d'armement dans la première moitié du XIX^e siècle est la première étape qu'il nous semble nécessaire d'aborder pour la compréhension des risques encourus par les combattants de la campagne de Crimée et la potentielle nouveauté des blessures et des causes de mort au combat. En effet, ces innovations purent modifier les dangers auxquels les soldats étaient amenés à s'exposer. La guerre d'Orient vit arriver l'emploi massif d'armes certes déjà en service depuis un certain temps dans les armées, mais qui n'avaient soit pas encore été employées sur le champ de bataille soit qui n'avaient pas été utilisées de manière aussi importante. L'intérêt de cette démarche est de comprendre l'impact qu'eut chacune de ces armes nouvelles ou innovations technologiques. Elles coïncidèrent d'une part avec une augmentation de la létalité du feu sur le champ de bataille, et d'autre part, de manière paradoxale, à une baisse du nombre de tués et de blessés lors des combats par rapport aux guerres napoléoniennes. Même s'il est vrai que cette baisse ne fut que temporaire, puisque pendant la Grande Guerre la tendance inverse réapparut.

¹³⁶⁵ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit.

La première innovation en matière d'armement qui vient à l'esprit à propos de la guerre de Crimée est la carabine à canon rayé couplée à la fameuse balle Minié. Cette dernière fut rendue notamment célèbre par son utilisation massive lors de la guerre de Sécession : ses dégâts ont tellement frappé les contemporains, que le peintre américain Edward Stauch peignit même le bras amputé et gangrené d'un soldat blessé par cette balle¹³⁶⁶. Née des travaux du capitaine français Claude-Etienne Minié avec une carabine à canon rayé, elle commença à être adoptée par l'armée française à partir de 1846, quatre années après les premières dotations de carabines Delvigne-Poncharra, elles aussi à canon rayé¹³⁶⁷. Ces armes, et tout particulièrement le modèle du capitaine Minié, augmentèrent considérablement la portée des armes d'infanterie : 200 mètres et une possibilité de faire mouche à 1 000 mètres pour de bons tireurs¹³⁶⁸. En comparaison, à suivre Hervé Drévilleon, les fusils utilisés jusqu'alors, hérités des guerres du XVIII^e siècle, n'offraient qu'une létalité de 2 %. Un chiffre corroboré par des études effectuées en exercice, sur une salve de 1 440 coups en 1777¹³⁶⁹.

La puissance de ces nouvelles armes d'infanterie fut relevée par les combattants de la campagne de Crimée, et ce, dès la bataille de l'Alma, le capitaine Fay rapportant ainsi que les chasseurs à pied de la division firent feu sur les troupes russes positionnées à 1000 mètres d'eux, faisant parfois mouche¹³⁷⁰. Ce tir de mousqueterie — pour employer les termes en usage à cette période —, même s'il fut peu létal, le fut suffisamment pour pousser les troupes de réserve russe à se mettre à l'abri, comme le rapporta le capitaine Chodasiewicz¹³⁷¹. Les fusils et balles Minié furent par la suite employés par les francs-tireurs alliés constitués au début du siège et à leur pendant russe — dans la mesure des possibilités de l'armée impériale — pour entretenir un feu régulier contre les positions adverses¹³⁷². Cependant, pour comprendre l'impact véritable de ces armes nouvelles sur les corps, il convient de quitter les témoignages de combattants pour s'intéresser aux écrits des soldats de l'arrière qui s'occupèrent des blessés : les médecins,

¹³⁶⁶ Edward Stauch, (1863) *Hospital Gangrene of an Arm Stump* [Peinture] : Document conserve au National Museum of Health and Medicine à Silver Spring, Etats-Unis. Consulté sur pinterest.fr (dernière consultation le 23/08/2020). URL : <https://www.pinterest.fr/pin/323274079472201970/>

¹³⁶⁷ André Corvisier (dir. Collection) et Jean Delmas (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, Paris : Presses universitaires de France, 1992, p.486.

¹³⁶⁸ Hervé Drévilleon, « La puissance et le nombre XVI^e-XIX^e siècle ». In Hervé Drévilleon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XV^e-XIX^e siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019, pp.83-143, p.112.

¹³⁶⁹ *Ibid.*, p.107.

¹³⁷⁰ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889, p.55.

¹³⁷¹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London: Murray, 1856, p.70.

¹³⁷² Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, Lyon : Emmanuel Vitte Editeur, 1894, p.99.

chirurgiens. Ces hommes — pas toujours militaires, mais inclus dans les services de santé des belligérants — du fait de leur mission et de leur éducation, purent mieux appréhender les effets des balles Minié, là où les combattants y virent surtout des données d'intérêt pratique.

Côté russe, le chirurgien Hubbeneth ne parla que peu de ces nouvelles blessures, mais, dans son analyse des blessés russes après les combats du 22 mars et après le second bombardement, il constata la gravité des blessures occasionnées par les balles coniques tirées par les carabines. Elles avaient un taux de guérison inférieur à celles causées par l'artillerie du fait d'une plus grande gravité¹³⁷³. Rien de plus. Pour avoir une idée plus claire de ces nouvelles blessures, il faut se tourner du côté des praticiens de santé français qui écrivirent plusieurs rapports scientifiques à leur sujet. Paul Dusault, qui fut chirurgien de la Marine attaché à l'antenne de santé s'occupant des matelots débarqués pour servir aux batteries, écrivit une thèse sur l'effet de ce qui était alors appelé les « balles cylindro-coniques », en les comparant aux blessures causées par les balles rondes¹³⁷⁴. Autre exemple, Lucien Baudens, qui fut envoyé en Crimée comme inspecteur du Service de santé des armées, consacra une partie de son mémoire sur la campagne à ces balles, écrivant :

Dans la campagne de Crimée, la gravité des blessures n'avait pas seulement pour cause les boulets et la mitraille, tant prodigués dans les sièges ; elle tenait aussi à l'emploi des nouvelles armes de précisions et à la substitution des balles coniques aux balles rondes. Ces perfectionnements étaient connus des Russes ; ils ont été sous les murs de Sébastopol, aussi meurtriers pour les assiégeants que pour les assiégés. Cependant, grâce au génie de notre nation, à l'intelligence, à la vivacité, à la prestesse de nos soldats, ces armes, « essentiellement françaises, » comme disait le maréchal Bugeaud, sont particulièrement redoutables entre leurs mains.¹³⁷⁵

Cet intérêt des médecins français pour l'impact des balles Minié a déjà été relevé par Claire Fredj dans sa thèse *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*. Elle y cite les notes du docteur Henri Scoutetten qui compara la pénétration de ces munitions dans les corps à celle d'« un tire-bouchon »¹³⁷⁶. Les constatations de ce dernier sont d'ailleurs similaires à celles de Paul Dusault qui écrivit :

Il est bien rare que la balle ronde fasse un trajet droit, à moins que ce trajet ne soit très-court ; le moindre obstacle la dévie de sa direction. [...] Les faits sont loin de se passer ainsi, lorsque c'est une balle cylindro-conique qui atteint son but. Les causes qui amènent des déviations si fréquentes de la balle ronde, sont sans action sur ces sortes de projectiles ; ils ne respectent rien, brisent tout ce

¹³⁷³ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit., pp.77-78.

¹³⁷⁴ Paul Dusault, *Observation prises au siège de Sébastopol sur les plaies par balle cylindro-coniques*, Montpellier : Typographie de Boehm Imprimeur de l'Académie, 1858.

¹³⁷⁵ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Éditeurs, 1858, p.111.

¹³⁷⁶ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, sous la direction de Monsieur Daniel Nordman, Thèse EHESS 2006, pp.559-560.

qui se trouve sur leur passage, et se dévient rarement de la ligne droite, leur forme pointue et surtout leur grande force d'impulsion en sont évidemment les causes.¹³⁷⁷

L'impact de ces nouvelles armes sur les corps fut donc unanimement reconnu, déchirant tout sur son passage et causant bien plus de dégâts internes que les balles rondes employées jusqu'à lors. Paul Dusault, là encore, rapporta que ces balles pouvaient causer d'importants dégâts internes alors même que de l'extérieur, la blessure semblait légère¹³⁷⁸. Les exemples d'études de cas de ce type pourraient être multipliés et seule la forme de la plaie à l'entrée de la balle dans le corps semble faire débat. Paul Dusault décrivit le trou causé par la balle française similaire à celle d'une balle ronde, alors qu'il dépeignit la russe comme provoquant de petites déchirures au point d'impact du fait de ses ailettes¹³⁷⁹. Lucien Baudens à l'inverse, décrivit la plaie causée comme similaire à celle d'une arme blanche¹³⁸⁰. Cet intérêt pour les plaies causées par les balles ogivales se retrouve aussi chez les praticiens russes. Le docteur Hubbeneth expliqua que ses confrères, tout en désirant opérer de la manière la plus rapide et la plus efficace possible leurs patients, cherchaient tout de même à garder près d'eux des blessés et des amputés présentant des blessures inconnues pour les étudier¹³⁸¹. Cette curiosité des personnels de santé sur ces blessures nouvelles causées par l'artillerie n'est pas sans rappeler l'intérêt de leurs successeurs de la Grande Guerre face à l'apparition de « gueules cassées »¹³⁸².

Avec la transformation de la campagne en une guerre de siège, s'ajoutèrent les blessures causées par les obus fusants et les shrapnels — déjà utilisés par les Anglais depuis 1807 — et employés de plus en plus par les armées à côté des traditionnels boulets et boîtes à mitrailles¹³⁸³. Les marines françaises et russes prirent de l'avance dans ce domaine sur les forces terrestres des deux nations avec l'adoption de canons rayés Paixhans à partir de la fin des années 1830¹³⁸⁴. L'armée française notamment, adopta, à partir de 1853, le canon-obusier de 12 qui démocratisa l'utilisation de l'obus et du shrapnel aux côtés des munitions plus classiques¹³⁸⁵. L'utilisation de projectiles non plus roulants, mais explosifs fit évoluer le taux de mortalité et les dommages corporels occasionnés par l'artillerie. Ainsi, le chirurgien Hubbeneth écrivit que la majorité des

¹³⁷⁷ Paul Dusault, *Observation prises au siège de Sébastopol sur les plaies par balle cylindro-coniques*, op. cit, pp.23-24.

¹³⁷⁸ *Ibid.*, p.35-37.

¹³⁷⁹ *Ibid.*, pp.19-20.

¹³⁸⁰ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, op. cit, p.114.

¹³⁸¹ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, Hubbeneth, p.151.

¹³⁸² Sophie Delaporte, *Gueules cassées de la Grande Guerre*, Paris : A. Viénot, 2004, pp.33-35

¹³⁸³ Patrick Mercier, *Des canons et des hommes ; Une histoire de l'artillerie française*, Lavauzelle 2011, p.70.

¹³⁸⁴ William Serman et Jean-Paul Bertaud, *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, France : Fayard, 1998, pp.243-244.

¹³⁸⁵ Patrick Mercier, *Des canons et des hommes ; Une histoire de l'artillerie française*, op. cit, Patrick Mercier

blessés que lui et ses confrères eurent à opérer lors du siège furent dus aux ravages de l'artillerie alliée¹³⁸⁶. Lucien Baudens fit de son côté une analyse des dégâts possiblement causés par ces nouveaux projectiles :

Un éclat d'obus, le jour de l'Alma, frappa à la poitrine le général Canrobert. Le muscle pectoral a été broyé, bien que la peau soit restée à peu près intacte. Le général Bosquet reçut sur la poitrine en arrière, immédiatement au dessous de l'omoplate, un éclat d'obus. La peau ecchymose n'avait pas été entamée ; cependant trois côtes étaient fracturées par la face interne, à la manière d'un cerveau redressé avec exagération ; il en était résulté une forte dépression très-visible, et surtout fort appréciable au toucher. [...] Le général a été très-habilement traité par M. Secourgeon, médecin en chef du 3e corps, et par M. le docteur Combarieu qui l'a fait transporter de la tranchée aux batteries de Lancaster, où il l'a saigné. Puis M. Combarieu a ramené le général à Pau, auprès de sa vieille mère.¹³⁸⁷

Ces blessures ne sont certes pas inconnues des médecins et chirurgiens militaires, puisqu'elles ressemblent à celles causées par les bombes dont ce même Baudens fit le descriptif suivant :

Les bombes produisent des blessures toujours fort graves. Dans la poitrine et l'abdomen, elles font d'affreuses brèches que l'art est impuissant à réparer. Un boulet ou un éclat de bombe a-t-il emporté un membre, le blessé éprouve assez souvent les effets d'une commotion générale, et, dès que la stupeur commence à se dissiper, la main du chirurgien indispensable pour régulariser la plaie. Si on l'abandonnait aux seuls efforts de la nature, les lambeaux violemment déchirés, parsemés de portions tendineuses d'inégale longueur et de pièces osseuses broyées, détermineraient presque toujours une gangrène mortelle. La rupture des artères peut entraîner des hémorragies et une mort presque immédiate. Le général R.... est mort en peu d'instant, affaissé sur lui-même, à la suite d'une hémorragie provoquée par un biscaien qui avait séparé en deux l'artère poplitée.¹³⁸⁸

La nouveauté vient en revanche de leur emploi qui, combiné aux bombes, augmenta la létalité du feu de l'artillerie et de ce type de blessures et de morts. Cela poussa d'ailleurs plusieurs praticiens à écrire des analyses de celles-ci, comme le montre Claire Fredj¹³⁸⁹. Le docteur Chenu raconta dans son rapport destiné au conseil de santé :

Il y a eu de nombreuses et d'horribles mutilations de la tête et de la face ; plusieurs hommes apportés aux ambulances ont été évacués inhumainement sur les hôpitaux de Constantinople, où ils n'arrivaient pas ou n'arrivaient que pour succomber, ne présentant qu'un tronçon de langue encore mobile au milieu d'une plaie affreuse résultant de la perte complète de toute la face jusqu'au niveau du crâne.

Les explosions de mines préparées par l'ennemi, les explosions plus fréquentes des magasins à poudre dans les batteries ont produit d'affreuses blessures et d'énormes brûlures.

Nous nous abstenons de parler des nombreuses mutilations de la poitrine et des éentrations par gros projectiles, si nous n'avions à signaler malheureusement la résistance vitale de beaucoup de victimes devant lesquelles toute la science humaine reste fatalement impuissante.¹³⁹⁰

¹³⁸⁶ Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, *op. cit.*, pp.77-78.

¹³⁸⁷ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux, etc., etc.*, *op. cit.*, pp.126-127.

¹³⁸⁸ *Ibid.*, pp.124-125.

¹³⁸⁹ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, *op. cit.*, pp.559-560.

¹³⁹⁰ Jean-Charles Chenu, *Rapport au conseil de santé des Armées sur les résultats du service médico-chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hôpitaux militaires Français en Turquie pendant la campagne d'Orient en 1854 – 1855 – 1856.*, Paris : Victoire Masson et fils/J. Dumaine, Librairie Militaire, 1865, p.625.

Les combattants identifiaient d'ailleurs bien cette dangerosité, le lieutenant Cullet écrivant qu'au fur et à mesure de l'avancée des travaux de siège, les canons de Sébastopol décimèrent les régiments français, et ce, avant même les premiers assauts¹³⁹¹.

8.1.2. Causes et types de blessures et de morts au combat dans les armées depuis les guerres napoléoniennes

Aux côtés des nouvelles blessures occasionnées par les obus, shrapnels et balles Minié, les combattants et services de l'arrière furent confrontés à des risques de mort et de blessure plus « classiques », c'est-à-dire celles déjà connues depuis les guerres napoléoniennes et plus anciennes encore. En effet, si la première moitié du XIX^e vit l'apparition de plusieurs innovations dans le domaine de l'armement, les soldats étaient encore, au moment de la campagne de Crimée, équipés de fusils à âme lisse, tirant des balles rondes¹³⁹², tandis que l'artillerie restait dotée de boîtes à mitraille, de boulets pleins et de bombes déjà utilisées lors des sièges, et ce, depuis le XV^e siècle — cette utilisation des bombes amenant la création du verbe « bombarder »¹³⁹³ —. À ces risques liés aux armes à feu, s'ajoutait celui de périr sous les coups de baïonnette et de sabre de l'ennemi, tous les combattants étant à cette époque dotés d'une arme blanche. Le choc et le corps à corps faisaient partie intégrante de la doctrine en cours. Ces connaissances sur les blessures de guerre « classiques » servirent de base aux praticiens des armées engagées en Crimée. Paul Dusault fit ainsi la comparaison entre les balles rondes et les balles cylindro-coniques pour identifier les nouveautés amenées par ces dernières¹³⁹⁴. Mais quel était l'impact de ces armes sur les corps ? Là encore, les combattants ne sont pas très éloquents, à l'inverse de leurs camarades attachés à les soigner.

Commençons par les balles rondes, employées depuis plusieurs siècles par les armées européennes et dont les praticiens de la campagne de Crimée connaissent déjà la dangerosité sur les corps. La létalité de ces projectiles est faible, du fait de leur vitesse initiale réduite elle-même liée à l'âme lisse des armes et à la qualité variable de la poudre noire. Paul Dusault, toujours lui, écrivit à ce propos :

Lorsqu'une balle ronde pénètre dans les chairs en respectant les os et les vaisseaux, en ne faisant, en un mot, qu'un simple séton, la gravité de la blessure qui en résulte n'est pas très-considérable ; et si quelque fâcheuse complication ne survient, soit dans la constitution médicale du lieu, soit dans le

¹³⁹¹ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, *op. cit.*, p.95.

¹³⁹² Par exemple, l'armée française était en majorité équipée de fusils modèle 1842 à capsule de fulmate et de fusils modèle 1853 avec le même mécanisme de percussion, tous deux à âme lisse pouvant tirer des balles rondes ou des balles lisses. Voir : André Corvisier (dir. Collection) et Jean Delmas (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, *op. cit.*, p.486.

¹³⁹³ Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, *op. cit.*, p.97.

¹³⁹⁴ Paul Dusault, *Observation prises au siège de Sébastopol sur les plaies par balle cylindro-conique*, *op. cit.*

tempérament du blessé, la guérison est prompte et sûre. L'examen de ce genre de blessures qui, au premier abord, ne semblerait pas nécessiter une grande attention de la part du chirurgien appelé à lui donner les premiers soins, est cependant bien important quant aux suites fâcheuses que pourrait entraîner un peu de négligence de sa part.

Presque toujours la balle ronde entraîne avec elle, dans le trajet qu'elle parcourt, des fragments de vêtements, qu'elle laisse la plupart du temps dans la plaie. Lors même qu'elle n'y reste pas elle-même.

La raison de ce fait trouve une explication facile dans la forme dans la région qu'il traverse. La forme de ce projectile explique pourquoi des fragments de vêtements sont entraînés par lui, car il fait emporte-pièce. Présentant une surface convexe aux substances qu'il rencontre, il doit en enlever une partie égale au moins à son grand diamètre, et l'expérience nous a suffisamment démontré que, dans la plupart des cas, les fragments de vêtements détachés et entraînés par la balle offraient une surface bien plus considérable que la balle elle-même.¹³⁹⁵

À ces fragments de vêtements, pouvaient s'ajouter des bouts d'équipements, les deux amenant facilement des gangrènes¹³⁹⁶. Ainsi, la létalité du feu d'armes d'infanteries classiques restait statistiquement assez faible et expliquait le recours aux gros bataillons dans les campagnes militaires jusqu'à la guerre de Crimée. Le risque de blessures et de mort restait toutefois réel et pouvait causer des dégâts importants aux corps des combattants, d'autant plus que le calibre de ces projectiles — le même que celui des balles Minié — était de 17,5 millimètres dans l'armée française et à peu près similaire pour les autres armées européennes¹³⁹⁷.

Parallèlement à cette létalité faible, mais non négligeable du feu de l'infanterie, s'ajoutait le danger généré par l'artillerie qui, s'il était réduit lors des batailles en rase campagne, augmentait en densité et en intensité lors des sièges. Nous l'avons dit, l'effet des bombes sur les corps est alors connu par les armées et leurs services de santé, mais leur emploi était limité à la guerre de siège, pratique peu employée lors des guerres précédentes, notamment lors des campagnes napoléoniennes. Et ce, même si l'art d'assiéger les places était connu de Napoléon et ses maréchaux¹³⁹⁸. De fait, les doctrines héritées de cette série de conflits, puis les guerres coloniales firent plus la part belle à l'artillerie dite de campagne, comprenant les régiments d'artillerie à cheval et à pied. Ces unités étaient alors équipées de bouches à feu tirant principalement des boulets et des boîtes à mitraille, les obus étant alors l'apanage des obusiers, l'armée française s'en dotant de deux modèles par exemple avec le système Valée¹³⁹⁹. Les effets de ces boulets et boîtes à mitrailles sont ravageurs. Lucien Baudens écrivit à propos des premiers :

Quand les boulets arrivés à la fin de leur course roulent sur le sol, il faut les éviter soigneusement, même lorsque leur mouvement est très-ralenti. Un grenadier de la garde, couché à terre sur le côté,

¹³⁹⁵ *Ibid.*, pp.11-12.

¹³⁹⁶ Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, Paris : Éditions Vendémiaire, 2015, p.284.

¹³⁹⁷ André Corvisier (dir. Collection) et Jean Delmas (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, *op. cit.*, p.486.

¹³⁹⁸ Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 100.

¹³⁹⁹ André Corvisier (dir. Collection) et Jean Delmas (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871*, *op. cit.*, p.486.

a été tué sur le coup par un boulet dont le choc lui avait luxé la colonne vertébrale. Ce boulet avait conservé si peu de force d'impulsion que, par un hasard étrange, il est allé se loger dans le capuchon de ce soldat : c'est là qu'il a été retrouvé.¹⁴⁰⁰

L'effet des boulets et des boîtes à mitraille était d'ailleurs connu comme dévastateur, depuis longtemps. Les artilleurs de la campagne de Crimée utilisèrent des principes mis en place par Vauban : le ricochet des boulets et l'utilisation intensive de la mitraille pour faucher les hommes dans leurs tranchées¹⁴⁰¹. Les combattants du siège de Sébastopol ne s'y trompèrent d'ailleurs pas, mettant sur les mêmes plans mitraille et fusillades lors des assauts. Henri Loizillon écrit ainsi dans sa lettre du 19 juin relatant l'assaut qui eut lieu la veille contre la tour Malakoff :

C'est cette mitraille, surtout, qui nous a fait tant de mal, car c'est dans ce moment que nos soldats franchissaient les parapets pour s'élancer sur les retranchements où ils sont arrivés décimés. Ils ont néanmoins tenté de placer les échelles ; mais derrière le parapet, les Russes qui nous fusillaient, étaient en si grand nombre qu'il fallut y renoncer et revenir sur nos pas.

Cependant, au lieu de rentrer dans les tranchées, nos hommes s'arrêtèrent dans des carrières situées à mi-chemin du retranchement russe, d'où ils firent bravement le coup de fusil.¹⁴⁰²

Le général Totleben, souligna le rôle que joua la mitraille dans la retraite des Français lors de leur tentative de capture de la tour Malakoff dans le prolongement de la prise du Mamelon vert le 7 juin 1855¹⁴⁰³. En revanche, les boulets et leur dangerosité sont absents des récits de combattants et de professionnels de santé, sans doute du fait de leur rareté, comparés aux dégâts corporels causés par les mitrilles, les bombes et les obus. En effet, si l'on reprend le rapport de Jean-Charles Chenu sur les causes des blessures dans l'armée d'Orient, nous pouvons noter la prédominance des balles et des éclats de projectiles comme causes de ces dégâts corporels, et ce, quelle que soit la partie du corps. Prenons deux exemples : le rapport du docteur Chenu indique que pour les 665 blessures de l'abdomen dénombrées, 298 furent dues aux balles, 180 aux éclats d'obus ou de bombes, 122 le fait d'armes blanches et seulement 10 par des boulets¹⁴⁰⁴. On observe une plus faible létalité des armes blanches vis-à-vis des balles, ce qui va à l'encontre des récits de bataille qui font la part belle aux combats à la baïonnette. Second exemple, les blessures au bras. Si sur les 1676 blessures répertoriées dans cette zone du corps, 677 furent le fait de causes diverses, force est de constater que ce sont les blessures par balles

¹⁴⁰⁰ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit.*, p.124.

¹⁴⁰¹ Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, op. cit., p.95

¹⁴⁰² Henri Loizillon, *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Éditeur, 1895 pp.114-115.

¹⁴⁰³ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Nekludow 1870, GoogleBooks, p.326. URL: https://books.google.ru/books?id=mhZEAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Totleben&hl=ru&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=Totleben&f=false

¹⁴⁰⁴ J- C Chenu, *Rapport au conseil de santé des Armées sur les résultats du service médico-chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hopitaux militaires Français en Turquie pendant la campagne d'Orient en 1854 – 1855 – 1856.*, op. cit., p.197

qui arrivent en seconde position—avec 464 soldats atteints. Puis viennent les éclats avec 397 blessés du fait des bombes et les obus, 115 blessures dues aux armes blanches et seulement 23 causées par les boulets¹⁴⁰⁵.

Les traces de ces afflictions sur les corps des combattants de la campagne de Crimée restèrent peu évoquées par les praticiens ou les combattants, sauf lorsqu'elles servirent de base de comparaison avec celles engendrées par les nouvelles armes. Le docteur Chenu fut le seul à écrire un rapport détaillant les blessures dans les rangs d'une armée. Il accompagna chaque tableau récapitulatif des blessures par région du corps d'une liste des blessés et d'une brève description de leur blessure. Cependant, ces descriptions restent très médicales et brèves et ne permettent pas d'avoir une idée réelle des blessures. D'autant qu'il ne distingua pas les balles rondes des balles coniques. Mais pour donner un exemple parmi tant d'autres, voici la description d'une blessure par bombe :

BARIL, Pierre, né le 28 août 1822, à Allasac (Corrèze). — Soldat au 100^e de ligne. — Plaie contuse au bras gauche ; éclat de bombe, le 8 septembre 1855. — Entré le 16 septembre à l'hôpital du terrain de manœuvres. Évacué le 18 novembre. — Rétraction des muscles de l'avant-bras gauche ; cicatrices profondes et adhérentes. Atrophie et perte de mouvements du membre. — 27 novembre 1855.¹⁴⁰⁶

Ainsi, les blessures causées par les boulets ou les armes blanches, très bien connues de tous à cette époque, ne furent pas décrites, car elles n'avaient pas d'intérêt scientifique pour les praticiens, tandis que pour les combattants, leur emploi sur le terrain était maîtrisé. Seule la mitraille, du fait des pertes qu'elle engendra lors des assauts contre Sébastopol notamment, fut largement commentée par les combattants comme ceux que nous avons pris pour exemple.

8.1.3. Soins en vigueur dans les armées et nouveautés de la guerre de Crimée

Face aux différents risques corporels encourus par les soldats, qu'ils fussent nouveaux ou anciens et connus, la médecine militaire de la première moitié du XIX^e siècle allia des pratiques anciennes avec de nouvelles issues des avancées scientifiques de cette période. Les témoignages de médecins et de chirurgiens de la campagne de Crimée offrent une bonne idée des pratiques employées à cette période. À la lecture des rapports des docteurs Chenu et Hubbeneth, nous pouvons voir la pratique importante de l'amputation des membres inférieurs ou supérieurs touchés. Le docteur Chenu, par exemple, distingua dans son rapport les blessures au bras que nous avons pris pour exemple, de celles qui nécessitèrent des amputations, les

¹⁴⁰⁵ *Ibid.*, p.230.

¹⁴⁰⁶ *Ibid.*, p.231.

classant dans un tableau à part¹⁴⁰⁷. Ce tableau est intéressant, car il fait état de 1 148 amputations pour cette partie du corps dont 221 furent effectuées sur des blessures par balle, 313 par éclats et 74 par des boulets, les 540 autres étant effectuées sur des blessures d'origine diverse. Partant de ces chiffres, nous pouvons donc observer que 40 % des 2824 blessures répertoriées dans ce rapport entraînent une amputation, montrant ainsi l'importance de cette pratique. La proportion de blessés amputés fut elle aussi élevée chez les Russes si l'on suit les chiffres donnés par le docteur Hubbeneth. Il reprit ceux du service médical russe et fit état au 13 décembre 1854 de 5993 marins et soldats blessés, tous grades confondus, dont 1116 étaient en voie de guérison pour reprendre leur service et 813 amputés d'un membre. À ces blessés s'ajoutèrent 2228 hommes morts des suites de leurs blessures sans que le détail des raisons soit connu, ajoutant possiblement d'autres cas d'amputations¹⁴⁰⁸. Mais l'amputation n'est pas la seule opération effectuée par les médecins et chirurgiens de guerre. Claire Fredj cite ainsi le cas d'une extraction d'une balle sur un lieutenant d'artillerie nommé Joubert¹⁴⁰⁹. Ceci illustre un autre exemple d'opération ayant été effectuée sur les 60 % de blessés qui échappèrent à l'amputation. Ces indices montrent la diversité des pratiques mises en œuvre par les services médicaux des différents belligérants pour sauver les hommes touchés lors des combats ou des bombardements. Pour reprendre les mots de Lucien Baudens : « La plupart des opérations chirurgicales se faisaient aux ambulances ; elles comprenaient principalement les extractions de balles, les amputations, les résections »¹⁴¹⁰.

En plus de ces pratiques déjà enseignées dans les écoles de médecine, les médecins de la campagne de Crimée purent s'appuyer sur les découvertes de la science pour atténuer la souffrance des blessés.

L'avancée la plus importante fut l'utilisation considérable du chloroforme lors des opérations chirurgicales, pour pouvoir espérer sauver plus de combattants en diminuant leur souffrance sur la table d'opération. L'intérêt du chloroforme, qui était utilisé pour la première fois sur un théâtre de guerre, fut souligné par Lucien Baudens. Il nota que les médecins se sentirent capables de traiter des blessures qu'ils n'auraient pas osé opérer avant. Il illustra son

¹⁴⁰⁷ Cette affirmation est corroborée par la liste des blessés fournie à chaque fois par le docteur Chenu après le tableau récapitulatif de chaque blessure. Si l'on prend les listes fournies pour les blessures au bras et, pour les amputations et désarticulations de cette même zone du corps, les noms donnés diffèrent.

Ibid., pp. 321-281 et 250-288

¹⁴⁰⁸ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, *op. cit.*, pp.33-35.

¹⁴⁰⁹ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, *op. cit.*, p.592.

¹⁴¹⁰ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux, etc., etc.*, *op. cit.*, p.111.

propos avec l'exemple d'un soldat du 57^e régiment d'infanterie de ligne qui put se voir retirer un éclat de 2,150 kg enfoncé dans sa cuisse avant de se faire amputer grâce au chloroforme. Sans lui, le chirurgien aurait hésité à l'opérer¹⁴¹¹. Cette volonté de la part des praticiens de la campagne de Crimée de souligner l'importance de cet anesthésiant tient à deux choses. Tout d'abord, il s'agissait d'un procédé extrêmement nouveau, puisque la découverte de l'anesthésie à l'éther datait de 1846, soit huit ans seulement avant la campagne de Crimée¹⁴¹². Ensuite, ce conflit intervint dans une période à laquelle commençait à apparaître une véritable attention à la douleur du blessé. Cette attention nouvelle découlait de l'apparition de la notion de capital humain qui poussait les états-majors et médecins à conserver et soigner au mieux les hommes¹⁴¹³.

La nouveauté de ce produit amena d'ailleurs les médecins et chirurgiens à mettre en place une organisation adaptée pour pouvoir l'utiliser au mieux — les propriétés de ce produit nécessitant un certain temps pour endormir le patient —. Une idée de cette innovation structurelle est donnée par le docteur Hubbeneth qui expliqua que Nicolas Pirogov et lui-même avaient mis en place un système aux ambulances russes où, pendant qu'ils opéraient un patient, un autre était en cours d'anesthésie et le soigné précédent était aux mains d'infirmiers et de sœurs de charités qui le pensaient. Cette organisation lui aurait permis d'amputer 15 patients en l'espace de deux heures et demie de travail, tandis que Pirogov, malade, opéra 10 blessés le 23 mars 1855¹⁴¹⁴. Cette nouveauté dans l'organisation des opérations chirurgicales et des pratiques médicales est d'ailleurs soulignée par le docteur Scherpereel dans sa courte étude

¹⁴¹¹ *Ibid.*, pp.150-151.

¹⁴¹² Sergueï Manishev, « «Отправлен на Кавказ для... применения употребления эфира». (Николай Пирогов на Кавказе и становление военно-полевой хирургии в середине XIX века) » ["Envoyé dans le Caucase pour... l'utilisation de l'éther." (Nicolas Pirogov dans le Caucase et la mise en place de la chirurgie militaire de campagne au milieu du XIXe siècle)], *The New Past*, N° 3, 2018, pp.138-155, p.142. Article consulté sur academia.edu (dernière consultation le 23/08/2020). URL : https://www.academia.edu/37512169/%D0%9E%D1%82%D0%BF%D1%80%D0%B0%D0%B2%D0%BB%D0%B5%D0%BD%D0%BD%D0%B0%D0%9A%D0%B0%D0%B2%D0%BA%D0%B0%D0%B7%D0%B4%D0%BB%D1%8F%D0%BF%D1%80%D0%B8%D0%BC%D0%B5%D0%BD%D0%B5%D0%BD%D0%B8%D1%8F%D1%83%D0%BF%D0%BE%D1%82%D1%80%D0%B5%D0%B1%D0%BB%D0%B5%D0%BD%D0%B8%D1%8F%D1%8D%D1%84%D0%B8%D1%80%D0%B0%D0%9D%D0%B8%D0%BA%D0%BE%D0%BB%D0%B0%D0%B9%D0%9F%D0%B8%D1%80%D0%BE%D0%B3%D0%BE%D0%B2%D0%BD%D0%B0%D0%9A%D0%B0%D0%B2%D0%BA%D0%B0%D0%B7%D0%B5%D0%B8%D1%81%D1%82%D0%B0%D0%BD%D0%BE%D0%B2%D0%BB%D0%B5%D0%BD%D0%B8%D0%B5%D0%B2%D0%BE%D0%B5%D0%BD%D0%BD%D0%BE%D0%BF%D0%BE%D0%BB%D0%B5%D0%B2%D0%BE%D0%B9%D1%85%D0%B8%D1%80%D1%83%D1%80%D0%B3%D0%B8%D0%B8%D0%B2%D1%81%D0%B5%D1%80%D0%B5%D0%B4%D0%B8%D0%BD%D0%B5_XIX%D0%B2%D0%B5%D0%BA%D0%B0%D0%9D%D0%BE%D0%B2%D0%BE%D0%B5%D0%BF%D1%80%D0%BE%D1%88%D0%BB%D0%BE%D0%B5_The New Past 2018 3

¹⁴¹³ Anne Rasmussen, « Blessures et blessés ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.438-452, pp.442-445.

¹⁴¹⁴ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, pp.73-74.

Médecins et Infirmières dans la guerre de Crimée 1854-1856. En effet, il explique que les chirurgiens russes, grâce aux nouvelles techniques promues par le professeur Pirogov et inspirées du Belge Louis-Joseph Seutin, acquirent une excellente maîtrise des opérations d'amputation. Parmi les innovations proposées par le chirurgien russe, le docteur Scherpereel retient notamment l'anesthésie à l'éther sur le champ de bataille, le triage des blessés et « l'utilisation de bandes plâtrées pour assurer la contention des fractures », le tout en faisant la promotion de règles d'hygiène—que les chirurgiens militaires avaient encore du mal à appliquer¹⁴¹⁵. Claire Fredj cita quant à elle dans sa thèse le témoignage du docteur Krug décrivant la méthode française : cinq personnes avec un rôle précis pour chacune, l'une étant dédiée à l'application du chloroforme, une autre s'occupait de la compression, tandis qu'une troisième coupait le membre tenu par une quatrième ; la cinquième étant un infirmier dédié aux instruments opératoires¹⁴¹⁶. Cependant, si l'utilité du chloroforme fut unanimement reconnue, son utilisation eut pour conséquence de diminuer la cadence des opérations — d'où la nécessité d'une organisation spécifique —, ce qui, côté russe, put être dramatique, car s'ajoutant au manque de personnel médical¹⁴¹⁷.

8.2. Raconter les blessures au combat

Tout au long du XIX^e siècle, la guerre fut vue comme quelque chose d'important par les sociétés européennes et tout particulièrement par les sociétés militaires : un événement permettant de partir à l'aventure, de voir du pays, de faire ses preuves en matière de courage, de montrer sa virilité. Cette vision idéalisée de la guerre rendit en quelque sorte les blessures attractives, car elle prouve physiquement la participation aux combats et les risques auxquels le combattant s'était exposé. Lors de la campagne de Crimée, les militaires, notamment français, dans leur quête de reconnaissance des comportements héroïques qu'ils observèrent chez leurs collègues ou qui leur étaient propres, virent les blessures de cette manière, et cherchèrent à faire décorer les blessés qui s'étaient bien battus. Le général Cler, notamment, donna dans ses mémoires les noms de quelques-uns de ses hommes qui s'étaient, selon lui, bien battus lors de l'action nocturne du 23 au 24 février 1855. En donnant les noms et blessures de ces quelques soldats, comme le capitaine Sage qui eut la cuisse « brisée » ou le lieutenant Bartel

¹⁴¹⁵ Philippe Scherpereel, *Médecins et infirmières dans la guerre de Crimée 1854-1856*, Paris : L'Harmattan, 2016, pp.96-97.

¹⁴¹⁶ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, op. cit, pp.595-596.

¹⁴¹⁷ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, pp.72-73.

qui eut la même blessure aux embuscades avant de périr sous les coups des baïonnettes russes, le général souligne le comportement exemplaire de ces hommes, mais aussi la dureté des combats ce soir-là¹⁴¹⁸. Le soldat Mathieu Shtykov, lui, parla de sa blessure dans ces termes : « J'ai commencé à me considérer comme un vrai soldat, et je semble plus sage depuis que j'ai été blessé : qu'est-ce qu'un soldat sans sa blessure sacrée !.. »¹⁴¹⁹. Enfin, le capitaine Herbé, blessé lors de la bataille de la Tchernaiïa, exprima dans sa lettre du 2 septembre 1855, son espoir de voir sa bravoure récompensée par une médaille¹⁴²⁰.

Ces trois exemples ne sont pas sans rappeler les propos d'Hervé Mazurel dans ses travaux sur les philhellènes : les blessures comme les médailles étaient des symboles de virilité guerrière à cette époque, puisqu'elles montraient aux autres le courage dont le blessé ou décoré avait fait preuve au combat¹⁴²¹. Ces propos sont en lien avec ceux de Xavier Boniface dans l'ouvrage de Bruno Dumons et Gilles Pollet *La Fabrique de l'honneur. Les médailles et les décorations en France. XIX-XXe siècles* : la décoration donne au récipiendaire un droit de parole, et ce, même si les anciens combattants restent pudiques à ce sujet. En fait, la décoration montre plus la participation à un conflit que les prouesses et marques corporelles laissées par les combats¹⁴²². Ces deux déclarations montrent que les blessures de guerre étaient perçues de manière assez positive par les combattants au moment de la guerre de Crimée, car montrant leur courage lors des batailles. Être blessé pouvait aussi être vu de manière négative, car le soldat peut être privé toute participation à la suite de la campagne, et doit donc renoncer à se couvrir de gloire, surtout quand cette blessure intervient au début des hostilités. J-P. Bédarrides raconta ainsi que les quelques blessés russes récupérés à la bataille de l'Alma par les Alliés semblaient effondrés tandis que les blessés alliés n'arrivaient pas à comprendre « le bonheur de leur infortune » qui les retirait définitivement ou temporairement des opérations¹⁴²³.

¹⁴¹⁸ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, pp.205-508.

¹⁴¹⁹ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядь его, оставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], Moscou : Imprimerie Alexandre Semen, 1855, p.11. Texte d'origine : « Сталь я считать себя настоящимъ солдатомъ, и кажется поумнѣлъ даже, съ тѣх поръ, какъ меня ранили: что за солдатъ безъ священной раны !.. »

¹⁴²⁰ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892, p.323.

¹⁴²¹ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris, Les belles lettres, 2013, p.231.

¹⁴²² Xavier Boniface, « Conclusion : Armée et religion XV^e — XIX^e siècles ». In Laurent Jalabert et Stefano Simiz (dir), *Le soldat face au clerc : armée et religion en Europe occidentale, XV^e et XIX^e siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016, pp.269-276, p.112.

¹⁴²³ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier* —, Paris : Librairie Centrale, 1868, p.261.

Pourtant, loin de l'approche clinique ou tactique de la réalité des armes blanches ou à feu, ces hommes se virent confrontés aux balles, aux boulets, aux bombes, aux obus et aux baïonnettes adverses dans une guerre de siège bien éloignée de l'imaginaire de l'époque. Or, nous l'avons vu tout au long de cette étude, si les combattants ne parlèrent que rarement de leurs sentiments et émotions de manière ouverte, surtout lors des combats, et ne parlèrent qu'en filigrane de leur désenchantement vis-à-vis de la réalité de la guerre, ils cachèrent moins la dureté de la vie et des combats auxquels ils firent face. Qu'en est-il des blessures au combat ?

8.2.1. Voir, donner des coups à l'adversaire

Combattants, personnels soignants et religieux furent amenés à observer des blessures et, dans le cas des fantassins — des cavaliers, artilleurs et sapeurs dans une moindre mesure — furent amenés à causer ces dégâts aux corps des soldats adverses. Face à ces blessures, les témoignages ne sont pas égaux, certains faisant le choix de décrire, parfois avec de nombreux détails ce qu'ils virent, tandis que d'autres firent le choix d'esquiver ces descriptions sordides, pour rester sur un récit certainement vu comme plus accessible aux lecteurs. Ainsi, les études, comme celle du général Totleben ou les commentaires sur un combat en particulier, comme ceux de P. Kuzmine ou de Nicolas Guersevanov, ne parlèrent pas des dégâts sur les corps dont ils furent les témoins. Le capitaine Fay et le général Cler, eux aussi, passèrent sous silence la vision des blessures à leur lectorat, et ce, du fait de leur choix narratif qui se veut très impersonnel, relatant les faits à la manière d'un baron de Bazancourt ou d'un Modeste Bogdanovitch. Et si le général Cler cita quelques blessés pour souligner leur comportement exemplaire, le capitaine Fay le fit de manière encore plus brève et discrète.

À côté de ces témoignages peu bavards sur les blessures de guerre, d'autres firent le choix de parler de ce qu'ils purent observer, et ce, de manière plus ou moins détaillée. Le jeune S. Gunaropulo par exemple parla sans plus de détails de la blessure d'un de ses camarades lors d'une sortie contre les alliés au troisième ou quatrième jour après l'arrivée de ces derniers devant Sébastopol : ce lieutenant fut blessé à la jambe¹⁴²⁴. Ces simples mentions de blessés ou de blessures servirent à montrer la dureté des combats, l'horreur de la guerre sans entrer dans le détail ou encore à montrer des moments de charité. Ce dernier point peut être illustré par Alexandre Pogosky lorsqu'il raconta un épisode s'étant déroulé dans l'hôpital où il était en convalescence : une sœur de charité apportant et allumant une pipe à un soldat turc très

¹⁴²⁴ S. Gunaropulo, *Воспоминания старого моряка* [Souvenirs d'un vieux marin], Saint-Pétersbourg : Typographie A.S. Sourovine, 1903, p.20.

gravement blessé ; cet acte illuminant le visage de ce soldat qui décéda de ses blessures¹⁴²⁵. Autres épisodes similaires, soulignant la camaraderie entre blessés des deux camps, rapportés par le capitaine Herbé :

J'ai voulu avant la nuit retourner sur le lieu du combat pour retrouver quelques blessés près desquels j'étais passé..... A ! si le sentiment de la victoire m'avait enivré, ma visite sur le champ de bataille m'a bien touché au cœur !..... Sur les crêtes surtout, où la lutte avait été le plus vive, où on voyait son ennemi de plus près, j'ai trouvé les blessés presque toujours par deux, et souvent un Russe et un Français côte à côte, s'entraidant pour panser leurs blessures, se passant leur gourdes, et quoique ne parlant pas la même langue, se comprenant, se plaignait.

Le devoir accompli et brillamment rempli, il n'y avait pas trace de haine chez ces hommes qui, quelques instants auparavant, avaient cherché de leur mieux à se donner la mort ; l'humanité reprenait ses droits..... J'ai été croisé par un zouave blessé au bras, soutenant un Russe blessé à la jambe ; tous les deux se rendaient péniblement à l'ambulance.¹⁴²⁶

D'autres firent le choix de décrire de manière plus détaillée ce qu'ils virent, comme le capitaine Chodasiewicz qui visita une ambulance après la bataille d'Inkerman, pour voir un de ses camarades blessés : « Pendant cette conversation, un grand nombre de soldats blessés se sont mis à ramper sur le sol vers nous, certains sans bras, d'autres sans jambes, chacun gémissant à l'agonie ; au total, il devait y avoir près de 300 de ces restes d'humanité. Ce fut un spectacle des plus touchants »¹⁴²⁷. Le lieutenant Cullet dans ses Mémoires fit lui aussi une description plus détaillée de blessures pendant le siège de Sébastopol, soulignant leur constance :

Dans la nuit du 21 au 22 décembre, nous conduisions un détachement de travailleurs : nous cheminions lentement dans les boyaux qui font communiquer la deuxième et la troisième parallèle, lorsqu'une bombe tombe au milieu de nous et nous renverse sept hommes, parmi lesquels deux ont les jambes broyées ; le 19^{me} de ligne, de garde à cet endroit, a le même nombre d'hommes atteints et un lieutenant qui a la jambe fracassée. Ce désastre de seize hommes était à l'œuvre d'un seul objectif.

Ces accidents se renouvellent souvent, les corps employés aux travaux du siège et aux gardes de tranchées ont passé de longs mois, décimés nuit et jour par le feu de la place ; cet humble fantassin que vous voyez assis dans sa chaumière, obscur et oublié, est un revenant.¹⁴²⁸

Ces deux exemples, s'ils sont moins détaillés que ce que purent faire les personnels de santé dans leurs études et rapports, illustrent ici une tendance que l'on retrouve dans plusieurs témoignages : une volonté de décrire, même sommairement, certaines blessures dont ils furent témoins. Les blessures décrites sont d'ailleurs souvent impressionnantes avec membres arrachés ou fracassés, mais touchent surtout les membres. Elles purent être aussi étranges à leurs yeux, le capitaine Herbé racontant par exemple avoir vu un lieutenant des zouaves

¹⁴²⁵ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], Saint-Petersbourg : Typographie V.A. Tikanov, 1909, p.54.

¹⁴²⁶ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.89-90.

¹⁴²⁷ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.213-214. Texte d'origine : « While this conversation was going on, a number of wounded soldiers began to crawl along the ground towards us ; some without arms, others without legs, each man groaning in agony ; altogether there must have been near 300 of these remnants of humanity. It was a most touching spectacle ».

¹⁴²⁸ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, pp.121-121.

recraché la balle qu'il avait dans la gorge et dont l'extraction avait été repoussée par le chirurgien¹⁴²⁹ ! Aucune description n'est faite d'éventration, de troncs en charpie, de gueules cassées pourtant identifiées par les médecins comme le docteur Chenu¹⁴³⁰.

Les raisons poursuivies par les combattants pour relater de telles scènes souvent dures et parfois horribles pourraient être divisées en deux catégories : la première regrouperait les raisons liées à l'image classique de la guerre, en mettant en avant le courage et l'héroïsme des soldats dans la souffrance, tandis que la seconde concernerait tout ce qui touche à une volonté de traduire le désenchantement de la guerre. Ces deux catégories se mêlent dans plusieurs écrits. Ainsi les témoignages du révérend père de Damas et du docteur Hubbeneth, par exemple, mirent en avant le courage de certains blessés face à leurs blessures, mais aussi l'horreur et la détresse de certains dans les ambulances et hôpitaux de campagne. L'homme de religion raconta dans une lettre datée du 15 décembre à propos des dégâts causés par l'ouragan du 14 novembre :

Imaginez-vous tous ces pauvres blessés d'Inkermann, avec une jambe ou un bras coupé, la tête fracassée, la poitrine percée, étendus à terre sans pouvoir se remuer, et tout à coup privés de leur abri, recevant sur eux la pluie froide et essuyant toutes les rigueurs de la tempête. En vain demandent-ils un peu de tisane chaude pour raviver leurs membres engourdis, les foyers étaient détruits, les tonneaux d'eau renversés, les instruments de cuisine dispersés. Si dans le bouleversement général, leurs blessures s'étaient rouvertes, il ne restait aux médecins ni eau pour les laver, ni bandages pour arrêter le sang. Plusieurs succombèrent à cette torture.¹⁴³¹

Scène montrant la souffrance des hommes aux corps meurtris et à la merci des éléments, tandis que dans une autre lettre, cet aumônier rapporta le sang-froid d'un zouave lorsqu'il fut amputé d'une jambe et d'un bras réduits en charpie par une bombe¹⁴³². Le docteur Hubbeneth décrit le spectacle auquel il fut confronté en entrant dans son ambulance après les combats du 23 mars 1855 : une salle remplie de blessés français et russes gémissants. Mais, paradoxalement, il soulignait aussi la sérénité qui régnait dans ce lieu, notant :

En général, on se trompe, si l'on croit qu'en présence d'une telle quantité de blessés, la souffrance humaine, avec ses horreurs, doit se traduire par des gémissements terribles ou par des cris plaintifs. La plupart de ces malheureux patients sont calmes dans leur lit de douleur, et font preuve de la plus grande force d'âme.¹⁴³³

Le courage de ces hommes face à leurs blessures est personnifié par la description d'un soldat ayant sa jambe amputée à côté de lui et qui demanda à un infirmier de lui déchausser ladite

¹⁴²⁹ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., pp.334-335.

¹⁴³⁰ J- C Chenu, *Rapport au conseil de santé des Armées sur les résultats du service médico-chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hôpitaux militaires Français en Turquie pendant la campagne d'Orient en 1854-1855-1856.*, op. cit., pp.176-182.

¹⁴³¹ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris : Librairie Joseph Albanel, 1866, p.68.

¹⁴³² *Ibid.*, pp.169-170.

¹⁴³³ Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit., p.70.

jambe pour qu'il puisse reprendre sa blague à tabac et sa pipe ; ou encore à travers un autre dont la cuisse était en charpie jusqu'à l'os et qui, fumant tranquillement sa pipe demandait au docteur de soigner d'autres en priorité, car il n'avait pas si mal¹⁴³⁴. L'officier de Marine Louis Boch écrivit préférer se faire blesser par une balle plutôt que par un obus qui aurait le défaut d'éclater sans prévenir pour causer d'horribles dégâts au corps, « là où la balle tue ou blesse galamment un homme »¹⁴³⁵.

D'autres, comme J-P. Bédarrides firent le choix de ne pas taire l'horreur dont ils furent les témoins. Cet officier d'artillerie raconta en effet en détail l'horreur qu'il put observer sur le champ de bataille de l'Alma et aux ambulances le soir et le lendemain des combats. Il écrivit ainsi que la fête de la victoire fut tintée des plaintes des blessés qui n'avaient pas encore été ramassés sur le lieu de l'affrontement, lui faisant passer une très mauvaise nuit¹⁴³⁶. Quant à sa découverte des ambulances, il écrivit :

Par mégarde, je côtoyais une ambulance. Des cris affreux s'en échappaient. Des employés du service hospitalier, avec des tabliers tachés de rouge, entraient et sortaient. Ils avaient l'air de bouchers dans l'exercice de leur métier. Je détournai la tête avec dégoût de ces officines. Décidément, la gloire est l'image des courtisanes, qui cachent les ulcères de leur sein, sous les fleurs. Je n'avais jamais osé, de ma vie, franchir le seuil d'un amphithéâtre de médecine. Aussi, à la vue de ces champs de l'Alma, enlaidis par les souillures du carnage, mon cœur saignait, sourd aux froids conseils de la raison. Chemin faisant, je m'arrêtais devant la manœuvre des infirmiers britanniques en émoi ! Ils procédaient par ordre. Les amputés qui réclamaient les soins les plus pressants, avaient beau supplier et vociférer ! patience ! votre tour viendra, semblaient-ils leur dire. Laissez-nous d'abord relever ce camarade qui peut attendre, ensevelir ce mort qui ne se soucie plus de nos soins. O John Bull ! que ton flegme méthodique est parfois cruel ! Au retour, je suivis les traces immortalisées par nos colonnes d'assaut. On y trébuchait à chaque pas. Je dus gravir à tâtons ; et une heure ne me suffit pas pour parcourir ces côtes abruptes, qu'hier dans la fièvre de l'exaltation nous avions enlevées en moins de vingt minutes. Je rentrai désenchanté par ce revers de la médaille, et ne rapportai, en fait de souvenirs, qu'une pierre noire et d'une saveur agréable, qu'on m'assura être un morceau de pain russe, en outre un accès de misanthropie. Mon ordonnance qui s'endurcissait plus vite, parce qu'il était charcutier de profession, eut le courage d'enfiler des boutons de tous les régiments ennemis, pris sur place, un à un, aux habits des victimes ; et il m'offrit, pour ma bienvenue, ce triste chapelet.¹⁴³⁷

Ces témoignages sombres sont rares, mais montrent aussi cette réalité sous un autre angle plus émotionnel, plus proche de leurs sensations avec sans doute une certaine dose de romance, rappelant quelque peu la description de Léon Tolstoï¹⁴³⁸. Ce que révèlent aussi ces témoignages, c'est le choix de leurs auteurs qui tranche avec les normes du récit militaire classique de l'époque et que l'on retrouve dans des témoignages admettant le changement de point de vue de l'auteur sur la guerre. Là où Léon Tolstoï fit le choix du roman pour exprimer plus librement

¹⁴³⁴ *Ibid.*

¹⁴³⁵ Louis Boch, *Louis Boch lieutenant de vaisseau mort au siège de Sébastopol et sa correspondance*, Autun : Imprimerie de Michel Dejussieu, 1858, p.229.

¹⁴³⁶ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier —*, op. cit., pp.225-256.

¹⁴³⁷ *Ibid.*, p258.

¹⁴³⁸ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Editions Payot & Rivages, 2019 [1988], pp.13-18.

son ressenti¹⁴³⁹, ces hommes comme Bédarrides semblent se rapprocher des écrits d'Henri Dunant sur la dénonciation de la guerre dans toute son horreur¹⁴⁴⁰. Notons cependant que ces témoignages tout comme ceux n'évoquant que brièvement les combats, ne parlèrent pas des blessures qu'ils causèrent eux-mêmes à leurs adversaires, confirmant un certain tabou à ce propos qui est observable dans d'autres récits de guerre. En cela, les combattants de la campagne de Crimée sont proches des philhellènes dont fit partie le maréchal de Saint-Arnaud, car, comme le souligne Hervé Mazurel, les survivants de la guerre d'indépendance grecque furent peu éloquents sur les blessures endurées, ne permettant que de les imaginer, concluant qu'il est difficile de se figurer l'ensemble des blessures vues ou reçues par les combattants de cette époque tant la pudeur semblait être de mise dans les écrits¹⁴⁴¹.

8.2.2. Parler d'une blessure personnelle

Si un certain nombre de combattants firent des descriptions plus ou moins détaillées des blessures qu'ils purent observer sur leurs camarades ou adversaires dans les ambulances, quelques témoins de notre corpus furent eux-mêmes blessés et en firent part dans leurs témoignages. Décrire de telles situations poussa les combattants à entrer plus profondément dans leur intimité, car cela concerne à la fois leur corps physique, mais aussi leur réaction au moment où ils furent blessés puis au moment des premiers soins. Or, nous n'avons cessé de le voir au cours de cette étude, les combattants de la campagne de Crimée, comme leurs aïeux des guerres napoléoniennes ou leurs successeurs de la Grande Guerre, étaient peu à même de parler ouvertement de leurs émotions et sentiments dans leurs lettres ou leurs écrits ultérieurs. Cependant, nous avons pu aussi remarquer dans le présent chapitre que les blessures au combat pouvaient être vues par ces hommes comme des preuves de leur courage, car elles montrèrent qu'ils s'étaient exposés au feu et pour certains et furent synonymes de récompense comme des médailles. Et de fait, s'ils ne rechignèrent pas à dire qu'ils furent blessés, beaucoup ne cherchèrent pas à donner de détails sordides. Ainsi, Mathieu Shtykov écrivit à son oncle qu'il fut blessé par balle entre les côtes¹⁴⁴². Le capitaine Herbé fit une description similaire, écrivant

¹⁴³⁹ Michèle Battesti, « La guerre et la peur en littérature ». In Jacques Frémeaux, Martin Motte et Antoine Schülé (dir), *Guerre et littérature tome I. Du Moyen Âge à 1914*, Paris : Editions de l'école de guerre, « champs de bataille », 2018, pp.243-298, pp.260-261.

¹⁴⁴⁰ Hervé Drévuillon, « La révolution militaire de l'imprimé ». In Hervé Drévuillon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe-XIXe siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019, pp.145-196, p.178.

¹⁴⁴¹ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, op. cit., pp.360-361.

¹⁴⁴² Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядѣ его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], op. cit., pp.6-7.

simplement qu'il fut blessé d'une balle à la hanche lorsque le général Failly ordonna à ses troupes de battre en retraite lors de l'assaut réussi initial sur la Tchernaiïa¹⁴⁴³. Ces témoins, notamment Jean-Jules Herbé ou Alexandre Pogosky développèrent ensuite leur récit en racontant leur sortie du champ de bataille. Le capitaine français fut porté sur les épaules d'un de ses hommes vers l'ambulance¹⁴⁴⁴, tandis que le soldat russe raconta son périple avec sa main ensanglantée :

J'ai commencé à marcher derrière les autres je n'entends rien : La force diminue, la main ne fonctionne plus. Merci à mes camarades qui ont trouvé le gué pendant que je trainais et que le sang coulait de ma main, oui coulait, et que ma vue s'assombrissait. Merci encore au soldat qui m'a aidé à me bander la main avec le mouchoir que j'avais avec moi. Mais il s'est avéré plus tard que ce n'était pas bon pour la blessure.¹⁴⁴⁵

Quant à Mahieu Shtykov ou encore Dimitri Stolypine — qui fut blessé en portant secours à son chef et qui, préféra raconter comment il fit évacuer le corps de ce dernier —, aucun des deux ne raconta son trajet jusqu'aux ambulances, puis son expérience des hôpitaux¹⁴⁴⁶.

À l'inverse de ces témoignages très brefs, un seul fut très précis dans la description d'une blessure et mérite de ce fait, d'être mis en avant : celui du sergent-major de l'infanterie de marine. En effet, ce soldat blessé dans les tranchées pour monter à l'assaut du Mamelon vert consacra cinq pages sur les quatre-vingt-six petites de son carnet à ce qui mit fin à sa carrière militaire, et ce, sans cacher certains détails sordides :

La Compagnie qui précède la nôtre a franchi, sans être atteinte, l'escarpement qui nous sépare du revers extérieur ; nous nous présentons à notre tour et, à cet instant, les deux Officiers de la Compagnie et moi sommes frappés. Le Lieutenant Commandant a le bras cassé, la main brisée avec la poignée de son sabre ; le Second Lieutenant tombe en arrière frappé en pleine poitrine d'un quartier de roc projeté par le ricochet d'un boulet ; quant à moi je suis tombé en avant, mais le peu de douleur ressentie me fait espérer qu'il ne s'agit que d'un éclat de pierre. Je jette les yeux sur ma jambe droite, elle est coupée à mi-mollet ; un tendon tient encore le pied ballant. Le Lieutenant, les traits empreints de la plus mâle énergie s'adressant à nos hommes : « Soldats ! Vengez-moi, vengez votre Sergent-major » ! Mon fourrier s'est jeté près de moi pour me soutenir et m'aider ; je lui serre la main « Laissez-moi suivez la Compagnie, lui dis-je. A ce moment passe le Colonel ; Le Lieutenant l'appelle et me montre redressé sur mon coude ; « Je ne vous oublierai pas » me dit le Colonel en me serrant la main. Un sergent qui a reçu un éclat de bombe dans le flanc et dont l'œil est déjà voilé par la mort l'appelle aussi et à son approche s'écrie : « Vive l'Empereur » : et retombe expirant. Cinq de nos hommes ont été, en même temps, frappés par de gros projectiles ; quatre succombent immédiatement. Je me suis traîné contre une traverse de tranchée, le cinquième, comme moi, la

¹⁴⁴³ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, p.313.

¹⁴⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁴⁵ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*, p.44. Texte d'origine : « « сталъ я перелѣзать за другими, слышу — нѣтъ: сила не беретъ, рука не дѣйствуетъ. Спасибо перекинули меня черезъ стѣнку товарищи. Пока нашли брѣв, пока тащился я, а кровь изъ руки все текла да текла, и стало у меня темнѣть въ глазахъ. Опять спасибо, солдатикъ помогъ мнѣ перевязать кой-какъ руку, платчишко бумажный съ собой былъ; да на бѣду, затасканный — потому оказалось совсѣмъ не хорошо для раны. »

¹⁴⁴⁶ Dimitri Stolypine, *Изъ личныхъ воспоминаний о крымской войне и о земледельческихъ прядках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], Moscou : B. I., 1874, p.18-20.

jambe coupée, me rejoint ; c'est un vieux soldat "Pauvre Sergent-major" me dit-il, vous ne passerez pas Sous-Lieutenant ». ¹⁴⁴⁷

La description très précise qu'il fit de cette blessure puis de l'horreur qui régnait dans la tranchée à ce moment-là — en parlant notamment du sergent qui s'effondra après avoir acclamé l'empereur — ne sont pas sans rappeler les exemples de blessures présents dans les analyses de médecins que nous citions précédemment. Comme cet épisode aux ambulances russes rapporté par le docteur Hubbeneth et qui fut répété lors de l'assaut du 7 juin 1855¹⁴⁴⁸. Ou encore, comme les autres mentions de blessures subies ou observées par les soldats de la campagne de Crimée, cette description poursuivit un objectif : mettre en avant le courage de l'auteur. En effet, tout comme Stolypine qui raconta avoir pensé avant tout à son chef frappé à mort sur la Tchernaiïa, voulant montrer son abnégation et son dévouement pour son supérieur, ou encore Alexandre Pogosky qui montra sa force en racontant avoir cherché à rester avec sa compagnie malgré son hémorragie, le sous-officier français montra sa capacité à garder son sang-froid face à cette lourde blessure, d'autant qu'elle le priva de son passage tant rêvé dans le corps des officiers pour y poursuivre sa carrière. Ainsi, raconter comment il sut faire face, sur le coup, à la perte de sa jambe peut être interprété comme une dernière action de bravoure sur le champ de bataille avant de partir pour l'ambulance, puis l'hôpital de campagne et enfin son départ de l'Armée.

8.2.3. Les blessures psychologiques

En plus des blessures physiques, visibles et bien identifiables, les combattants furent confrontés à des afflictions d'un autre genre : les dégâts psychologiques que l'on qualifie aujourd'hui de stress post-traumatiques. Si l'emploi de ce terme est anachronique pour la période que nous étudions ici, ce type de traumatisme commençait déjà à être étudié par les médecins au XIX^e siècle comme le précise Hervé Mazurel :

Ce qui est certain, c'est qu'on n'ignorait pas au début du XIX^e siècle que l'épreuve de la guerre pouvait générer de sérieux désordres mentaux. Ces maux de l'âme, la médecine militaire d'alors les désignait par les termes assez flous de « nostalgie » ou de « vent du boulet ». Elle ne savait guère alors leur véritable origine, ni ne cherchait vraiment à savoir comment les traiter. Du moins avait-on l'expérience de certaines formes de déstructuration de la personnalité dues à l'épreuve du combat : visages marqués par la peur et l'effroi, crises régulières d'épilepsie ou d'angoisse, repli sur soi et tentations suicidaires, accès de folie soudaine...¹⁴⁴⁹

Ces maux sont donc connus et identifiés lorsque la guerre de Crimée éclate. Pourtant, Français et Russes, qu'ils fussent médecins, combattants ou hommes de religion, ne firent pas de mention

¹⁴⁴⁷ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], château de Vincennes, pp.78-79. Document consultable en annexes. cf. . Annexe 3.

¹⁴⁴⁸ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, *op. cit.*, pp.98-99.

¹⁴⁴⁹ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris : Les belles lettres, 2013, p.361.

claire de ce genre de dégâts. J-P. Bédarrides par exemple est l'un de ceux qui exprimèrent le plus clairement leur changement de point de vue sur la guerre. Il admit devenir misanthrope « et presque maître-en-pillerie » après la bataille de l'Alma. Il assimila ce phénomène au dur apprentissage du métier de combattant, écrivant que la prochaine étape serait celle de l'instabilité face aux horreurs dont il est témoin. Le souvenir doux de la patrie est alors perçu par cet officier uniquement comme une facette du guerrier¹⁴⁵⁰. Alfred Poilecot, qui écrivit pourtant ses souvenirs de campagne pour le célèbre colonel Ardant-du-Picq, père de l'anthropologie militaire et qui mit le moral au cœur de sa réflexion, ne parla pas non plus de tels phénomènes ; tout comme Lucien Baudens qui remit plutôt en cause une théorie en vogue qui voyait le « *vent du boulet* » comme raison de certaines morts au combat, expliquant qu'elles résultaient d'hémorragies internes multiples causées par le souffle des projectiles¹⁴⁵¹. Quant au docteur Hubbeneth ou Paul Dusault, leur spécialité étant la chirurgie de guerre, l'absence de mention de tels désordres mentaux causés par les combats fait sens. En fait, le sous-officier de l'infanterie de marine, encore lui, fut le seul à les mentionner écrivant « Ces contrastes rapides entre la vie et la mort si souvent offerts à la vue et à l'esprit donnent à la guerre de siège un caractère exceptionnel ; il n'est pas surprenant que l'âme ainsi ébranlée, chez certains, use le fourreau et amène l'oblitération puis l'extinction physique »¹⁴⁵². Et encore, cette mention est très courte, sans détails ou réflexions, ne venant que comme un constat sur l'épreuve morale qu'était la guerre de siège.

En fait, seul Tolstoï décrivit véritablement une manifestation de blessure psychologique à travers le personnage de Praskoukhine qui fit ce qui pourrait être assimilé à une crise d'angoisse au milieu d'un bombardement¹⁴⁵³, chose que l'auteur avoua avoir vécue dans ses *Entretiens*. Cette nuit-là, il fut en effet pris de terreur face aux frappes de l'artillerie adverse et, pour reprendre les mots de Michèle Battesti : « Accablé de peur et de honte, il a été traumatisé par son tête-à-tête avec la mort, ce qui raviva son mysticisme religieux et lui fit abandonner la carrière militaire pour se consacrer à sa vocation d'écrivain, déjà amorcée avec la publication de son autobiographie »¹⁴⁵⁴. Mais là encore, le célèbre romancier russe put s'exprimer de la sorte en choisissant le roman historique comme support de son témoignage. Chez les autres

¹⁴⁵⁰ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier —*, op. cit, p.288.

¹⁴⁵¹ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, op. cit, pp.125-126.

¹⁴⁵² Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, op. cit, pp.68-69.

¹⁴⁵³ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, op. cit, pp.86-87.

¹⁴⁵⁴ Michèle Battesti in Jacques Frémeaux, Martin Motte et Antoine Schülé (dir), *Guerre et littérature tome I. Du Moyen Âge à 1914*, op. cit, pp.252-253.

combattants qui témoignèrent, l'historien se doit de chercher les éléments dispersés au gré des récits qui laissent apparaître ce dérangement intérieur provoqué par la découverte de la guerre et de ses horreurs. Bédarrides qui vit sa propre misanthropie comme un endurcissement, rapporta que l'un de ses camarades officier d'artillerie dormait avec son cheval sous la tente et qu'il lui parlait la nuit pour faire passer ses insomnies¹⁴⁵⁵. Mais chez beaucoup de vétérans, ces chocs psychologiques sont surtout visibles à travers les non-dits ou l'acceptation enjolivée de la violence et de la souffrance. Paul de Molènes par exemple, chercha le beau dans ses descriptions de la campagne de Crimée, acceptant les souffrances pour mieux glorifier la résistance des hommes, comme lorsqu'il raconta une de ses visites aux ambulances et hôpitaux avec le général Canrobert¹⁴⁵⁶. L'horreur des scènes qu'il décrivît, enjolivée par sa prose, dit de manière cachée l'effroi et le dégoût qu'il put avoir à la vue des blessés entassés, parlant de « char morbide », de « linge ensanglanté » ou encore de « chaleur oppressive et malsaine »¹⁴⁵⁷. Son âme de romantique et l'impact que lui firent de telles visions sont ainsi retranscrits à demi-mots en sublimant le sacrifice si cher à la société militaire. Cette absence peut s'expliquer certes par le manque de connaissances sur ces blessures invisibles, mais aussi, parce qu'elles traduisent la violence à laquelle ces hommes furent confrontés et qui, comme le souligne Nicolas Cadet à propos des massacres lors de la campagne de Calabre, était incompréhensible pour les sociétés de la première moitié du XIX^e siècle¹⁴⁵⁸.

8.2.4. Des montagnes de blessés : chiffrer, nommer les blessés

Si les blessures invisibles touchant les combattants furent peu évoquées par les participants à la campagne de Crimée, ceux-ci n'hésitèrent pas à quantifier les blessés et à parfois en nommer certains, et ce, pour illustrer à la fois la violence des combats, mais aussi la proximité du danger, personnifié par des camarades mis hors de combat. Ainsi, pour montrer l'importance des pertes que pouvaient engendrer les grands engagements de la campagne, les vétérans, quelle que fût leur spécialité ou leur place dans l'armée, cherchèrent à chiffrer les blessés. Si les simples soldats et sous-officiers ne purent souvent pas avoir accès à ces chiffres et ne s'y essayèrent pas, les officiers et personnels de santé français comme russes tentèrent eux de le faire. Certains ne parlèrent que des pertes dans leur ensemble, comme le général Baron

¹⁴⁵⁵ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, Paris : Librairie Centrale, 1868, pp.6-7.

¹⁴⁵⁶ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, pp.140-141.

¹⁴⁵⁷ *Ibid.*

¹⁴⁵⁸ Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, *op. cit.*, pp.300-301.

Rebillot pour la bataille d’Inkerman qui estima les pertes alliées à 5 000 hommes contre 12 à 13 000 pertes pour les Russes, sans s’avancer sur le détail des morts et des blessés¹⁴⁵⁹. Charles Bocher dans ses lettres en fit tout autant, et ce de manière encore plus restreinte alors même qu’il était officier d’état-major. Il ne chiffre que les pertes de l’armée française dans sa lettre racontant la prise des Ouvrages blancs et du Mamelon vert, ne donnant que le chiffre de quatre mille blessés et tués dans les rangs de l’armée impériale¹⁴⁶⁰. Côté russe, le capitaine Chodasiewicz fit de même, parfois de manière parcellaire, donnant pour la bataille de l’Alma uniquement les estimations d’un lieutenant du régiment de Kazan pour son unité¹⁴⁶¹. Le docteur Hubbeneth, s’il donna quelques données précises sur les soldats accueillis dans les ambulances et hôpitaux russes, choisit parfois de ne parler des morts qu’en termes de masse pour souligner le chaos et l’horreur qui régnait dans son service à la suite d’un important combat. Il écrivit ainsi que dans l’après-midi du 6 juin, alors que le bombardement préparatoire pour l’attaque alliée du lendemain était en cours, lui et ses camarades « étaient abasourdis par les cris douloureux d’un millier de blessés », « le plancher [...] jonché de malheureux, entassés sans aucun ordre », et qu’ils ne pouvaient leur venir en aide « sans en fouler au pied 50 autres, c. -a. -d. sans faire 50 fois plus de mal que de bien »¹⁴⁶².

Quand ils le purent, les officiers et personnels de santé tentèrent de donner des chiffres plus ou moins précis des blessés issus des combats, se rapprochant au plus près du type de bilan des pertes que l’on peut retrouver chez le capitaine Anitchkov ou dans l’étude du général Totleben. Le capitaine Fay notamment, se prêta à l’exercice pour chaque engagement d’importance, s’appuyant sur les chiffres des deux auteurs russes et donnant par exemple, pour la bataille du 7 juin, les chiffres de 203 officiers et 4 160 soldats et sous-officiers blessés côté français, tout en restant évasif sur les pertes russes, écrivant qu’« ils n’accusèrent toutefois que 2 500 hommes hors de combat »¹⁴⁶³. En comparaison, le colonel Totleben fut tout aussi précis, estimant environ 5 000 pertes russes, dont « plus de mille » pour le régiment de Mourom, et déclarant le chiffre de 5 554 Français hors de combat¹⁴⁶⁴. Cette volonté de quantifier les pertes et dans le cas présent les blessés — de manière précise comme dans les deux exemples précédents, ou dans les grandes lignes comme chez Charles Bocher — montre l’importance

¹⁴⁵⁹ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹⁴⁶⁰ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, p.66.

¹⁴⁶¹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, p.76.

¹⁴⁶² Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, pp.94-95.

¹⁴⁶³ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —*, op. cit, p.248.

¹⁴⁶⁴ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, op. cit, pp.333-334.

pour ces officiers de comprendre la bataille dans son ensemble. Ils ajoutèrent à leurs conclusions tactiques un état des pertes pour évaluer ensuite le capital humain encore à disposition, soulignant là encore l'importance nouvelle de cette notion dans la pensée militaire¹⁴⁶⁵.

En parallèle, les combattants personnifièrent la violence de guerre en mentionnant parfois les noms des blessés. Cette personnification de la bravoure au combat à travers la nomination de blessés se retrouve dans plusieurs témoignages. Et, fait intéressant, elle se fit surtout à travers la mention d'officiers et tout particulièrement d'hommes symbolisant un aspect de la campagne. La blessure du général Totleben, à qui Sébastopol dut d'avoir tenu si longtemps, est mentionnée dans plusieurs témoignages. Andreï Ershov écrivit qu'il fut blessé par balle à la jambe droite¹⁴⁶⁶, Hubbeneth nota « le Vauban russe (c'est ainsi que l'ennemi lui-même désignait Todleben), gisait souffrant sur son lit de douleur »¹⁴⁶⁷, tandis que le capitaine Herbé, pourtant de l'autre côté des lignes, rapporta la mise hors de combat du général russe dans sa lettre du 30 juin, faisant même preuve d'empathie à son égard :

Nous avons appris que le général Totleben, qui a organisé si admirablement la défense de Sébastopol, qui, d'une ville à peu près ouverte, en a fait une place de premier ordre, en présence même d'une armée assiégeante, a été blessé gravement d'une balle à la jambe ; c'est une très grande perte pour l'armée russe. Quant à nous, si nous ne regrettons pas la balle qui l'a frappé, nous désirons, du moins, que la blessure de ce remarquable officier ne le retienne inactif que jusqu'à la conclusion de la paix.¹⁴⁶⁸

En parallèle de cette mise en avant des blessures de personnages connus par l'une des deux armées ou les deux, dont les exemples sont multiples, les combattants nommèrent aussi certains de leurs camarades ou subordonnés qui firent preuve de courage. Ainsi le général Cler évoqua les noms de quelques-uns de ses zouaves qui payèrent leur bravoure dans leur chair. Le général Wimpffen, dans une lettre du 20 mai 1855, recommanda au maréchal Magnan le chef de bataillon Castex qui malgré son amputation de la main gauche, souhaitait poursuivre sa carrière militaire¹⁴⁶⁹. À l'inverse, certains blessés furent nommés pour leur lâcheté en étant accusés de faire durer leurs blessures pour ne pas reprendre du service : l'officier Ricard, dans une lettre anonyme destinée à l'officier Grisey, se vit accusé par l'auteur d'avoir prétexté une blessure au

¹⁴⁶⁵ Anne Rasmussen, in Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, loc. cit.

¹⁴⁶⁶ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллерийского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], p.130.

¹⁴⁶⁷ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, p.146.

¹⁴⁶⁸ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.290-291.

¹⁴⁶⁹ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, Paris : Imprimerie et Librairie militaire Henri Charles-Lavauzelle, 1892, p.77.

poignet, de la faire durer et se faire évacuer, avant de s'automutiler d'une balle dans le pied pour être renvoyé en France¹⁴⁷⁰. Cette simulation de blessures graves est très peu évoquée dans les témoignages : celui sur cet officier est le seul exemple de notre corpus, ce qui laisse donc sous-entendre soit la rareté de telles expériences, soit une censure volontaire de la part des autres. Cependant, cette simulation montre la peur ou le manque de motivation de certains combattants, chose que dénonça Alexandre Pogosky qui accusa certains blessés de l'Alma de mentir sur la gravité de leurs blessures¹⁴⁷¹.

8.3. La chaîne logistique du blessé

Avec les blessures qu'ils virent, reçurent ou opérèrent, les combattants de la campagne de Crimée furent amenés à observer les lieux de soin et la chaîne logistique employés par leurs armées respectives pour venir en aide aux blessés. Champ d'études ayant en partie relancé l'intérêt des historiens français pour la guerre de Crimée et l'objet d'une thèse en Russie¹⁴⁷², la gestion des blessés et des soins à leur apporter fut immortalisée dans la mémoire collective par le rôle joué par des femmes telles que Florence Nightingale ou les sœurs de charité russes financées par la famille impériale russe ; mais aussi dans les annales de la médecine de guerre, par l'action de quelques chirurgiens et médecins dont nous avons pu citer les travaux ou mentionner les actions comme Lucien Baudens ou Nicolas Pirogov.

La place qu'eut la chaîne logistique des blessés pour les belligérants fut d'autant plus importante que les deux camps opérèrent loin de leurs bases de ravitaillement habituelles. En effet, si la chose semble évidente pour les armées françaises, britanniques, turques et piémontaises en Crimée, l'armée russe fut elle aussi en flux tendu pour assurer la logistique de ses troupes déployées dans une péninsule peu équipée en infrastructures et dont les lignes

¹⁴⁷⁰ SHD GR 1 KT 579 Fond Grisey.

¹⁴⁷¹ Alexandre Pogosky, *Старики — Рассказ из Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*, p.44 45.

¹⁴⁷² Elena Linkova et Marc de Bollivier, in *RUDN Journal of Russian History*, Vol 19, No 1 (2020), *op. cit.* ; Iu. Naumova, *Ранение, болезнь и смерть. Русская медицинская служба в Крымскую войну (1853-1856)* [Blessure, maladie et mort. Le service médical russe pendant la guerre de Crimée (1853-1856)], M. : REGNUM, 2010. 320 pages (SELECTA IX). Document consulté sur academia.edu (dernière consultation le 23/08/2020). URL :

https://www.academia.edu/39656437/%D0%AE_%D0%90_%D0%9D%D0%B0%D1%83%D0%BC%D0%BE%D0%B2%D0%B0_%D0%A0%D0%B0%D0%BD%D0%B5%D0%BD%D0%B8%D0%B5_%D0%B1%D0%BE%D0%BB%D0%B5%D0%B7%D0%BD%D1%8C_%D0%B8_%D1%81%D0%BC%D0%B5%D1%80%D1%82%D1%8C_%D0%A0%D1%83%D1%81%D1%81%D0%BA%D0%B0%D1%8F_%D0%BC%D0%B5%D0%B4%D0%B8%D1%86%D0%B8%D0%BD%D1%81%D0%BA%D0%B0%D1%8F_%D1%81%D0%BB%D1%83%D0%B6%D0%B1%D0%B0_%D0%B2_%D0%9A%D1%80%D1%8B%D0%BC%D1%81%D0%BA%D1%83%D1%8E_%D0%B2%D0%BE%D0%B9%D0%BD%D1%83_1853_1856_%D0%9C_2010

maritimes furent coupées par les Alliés, avec la prise de Kertch par exemple¹⁴⁷³. Ces difficultés rencontrées par les deux camps pour la gestion de leurs besoins en armement, troupes et nourritures se retrouvent dans leurs services de santé respectifs dépendant de ces mêmes voies. Ces derniers ont dû adapter leur organisation pour faire face au flux constant de blessés généré par le siège — auxquels s'ajoutent les malades — en tenant compte des moyens à leur disposition. En effet, l'évacuation vers des hôpitaux de l'arrière pouvait s'avérer difficile, notamment pour les Russes comme l'écrivit le docteur Hubbeneth :

En portant notre attention sur les mesures adoptées en Crimée par les alliés, nous voyons qu'ils avaient à leur disposition une autre voie de communication, — la mer, — pour évacuer leurs malades ; on doit donc admettre, en considération de tant de circonstances défavorables, que la mortalité dans nos rangs dût être plus considérable que dans ceux de l'ennemi. De tout ceci nous sommes autorisés à conclure que le transport des malades et des blessés exige des voitures d'une construction particulière, appropriée à ce service, et que les troupes devraient être aussi pourvues, — en quantité suffisante, — d'équipages à ressorts et garnis de matelas pour leurs malades.¹⁴⁷⁴

Du champ de bataille jusqu'aux hôpitaux de l'arrière, il semble essentiel pour lui de s'intéresser à la chaîne logistique de santé mise en place pendant la campagne, pour en voir quelles en furent les faiblesses et ainsi l'améliorer au bénéfice des blessés.

8.3.1. Raconter les opérations et les soins

. Les premières étapes dans la prise en charge du blessé sont l'évacuation et le passage aux ambulances. Qu'ils fussent blessés ou non, tous les combattants furent témoins de l'évacuation des blessés du champ de bataille. Celle-là pouvait prendre plusieurs formes, la première étant de porter le blessé à l'abri alors même que le combat est engagé, ce qui fut le cas du capitaine Herbé à la bataille de l'Alma¹⁴⁷⁵. Cette méthode, salutaire pour les combattants touchés, était d'ailleurs si répandue dans l'armée russe selon le docteur Hubbeneth qu'il se demanda si cela n'impactait pas le combat de manière négative, atténuant le feu pour couvrir un mouvement de retraite et causer plus de blessés¹⁴⁷⁶. La seconde forme d'évacuation des soldats touchés du champ de bataille consistait tout simplement à rester en place jusqu'à la fin de l'action pour ensuite rejoindre les ambulances, comme le fit Alexandre Pogosky qui resta avec son unité jusqu'à s'évanouir¹⁴⁷⁷. Enfin, la troisième, plus longue, fastidieuse et terrible,

¹⁴⁷³ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, op. cit, p.311.

¹⁴⁷⁴ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, p.28.

¹⁴⁷⁵ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, p.313.

¹⁴⁷⁶ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, p.96.

¹⁴⁷⁷ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], op. cit, p.44.

consistait à ramasser les blessés étalés sur tout le champ de bataille en effectuant un lent et long ratissage. Cette opération de ramassage des blessés par le vainqueur est très présente dans les témoignages français, du fait de leurs victoires plus importantes et du fait des sorties régulières de la garnison de Sébastopol dans les lignes alliées. Le ratissage du champ de bataille pour chercher les blessés fut, semble-t-il, vécu comme une action émotionnellement forte et difficile qui montre toute la morbidité de la guerre et qui a pu prendre plusieurs jours comme à Inkerman :

Bientôt on put s'occuper de faire relever les nombreux blessés russes qui encombraient encore le terrain. Ces malheureux venaient de passer une nuit non moins terrible que la matinée de la veille ? Ils supportaient avec résignation leurs affreuses souffrances. Plusieurs, en reconnaissant les uniformes français, faisaient le signe de la croix, et s'écriaient d'une voix douce et suppliante : « Pardonne Français chrétienne... »¹⁴⁷⁸

Une fois retiré du champ de bataille, le blessé était évacué vers l'ambulance la plus proche. Celle-ci avait des fonctions équivalentes chez les Français et les Russes : assurer les premiers soins et les grandes opérations comme les amputations¹⁴⁷⁹. Ce premier échelon dans la logistique du blessé, c'est-à-dire de l'évacuation du champ de bataille à l'ambulance, se retrouve dans les conflits qui suivirent, comme lors de la Première Guerre mondiale. Car comme leurs aînés du Second Empire, les poilus français par exemple, suivirent ce chemin, l'ambulance servant là encore de lieu de premiers soins et de triage. Seul le poste de secours régimentaire fut ajouté à cette chaîne bien rodée¹⁴⁸⁰.

C'est dans ces lieux que les combattants purent observer les opérations, voire les subir. Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut dans ce chapitre, l'afflux constant et parfois très important de blessés lors des grands affrontements fit des ambulances des lieux où s'exposait encore plus l'horreur engendrée par les combats. Les vétérans qui firent le choix de parler de ces ambulances ne cherchèrent d'ailleurs pas à cacher la violence visuelle dont ils furent témoins alors qu'ils avaient pu se montrer plus réticents à décrire les blessures ou l'horreur du champ de bataille. Le capitaine Thoumas par exemple, raconta dans ses mémoires :

J'allai visiter mes blessés à l'ambulance. Cette visite de l'ambulance me fit, si j'ai bonne mémoire, une impression plus vive que celle de la bataille elle-même. Les blessés russes et français étaient entassés sous des tentes que la pluie obligeait de tenir fermées. La plupart de ces blessés n'avaient même pas pu recevoir un premier pansement ; c'était une infection. Les chirurgiens avec leurs tabliers ensanglantés, leurs manches retroussées, leurs instruments à la main, figuraient assez bien des bouchers, et le sang coulait au pied des lits de camp sur lesquels, en plein air, on étendait les patients. Je me rappelle surtout un médecin civil, dont la figure rasée, la physionomie placide, l'habit noir à pans en queue de morue et le chapeau rond à haute forme, présentaient, avec le grand coutelas

¹⁴⁷⁸ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, pp.171-172.

¹⁴⁷⁹ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, op. cit, p.395.

Hubbenth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, loc. cit.

¹⁴⁸⁰ Sophie Delaporte, *Gueules cassées de la Grande guerre*, op. cit, pp.42-43 et 54-56.

qu'il tenait à la main et son tablier teint de larges taches de sang, un contraste plus hideux que comique. Le ciel, toujours gris, rendait cette scène plus triste encore.¹⁴⁸¹

Cette volonté de présenter de manière réaliste et crue l'ambiance des ambulances de campagne se retrouve dans le descriptif que firent les blessés de leur opération ou de leur consultation auprès d'un médecin. Le sergent-major de l'infanterie de marine mêla les deux. Il raconta qu'il fut amputé sans chloroforme, car il s'était évanoui pendant le trajet, mais qu'il se réveilla en plein milieu de son opération à cause de la douleur. Il indiqua ensuite avoir été réveillé dans la nuit par les plaintes d'un sous-officier des zouaves en plein délire du fait de ses blessures¹⁴⁸². Le zouave dont le témoignage fut rapporté par le docteur Félix Maynard raconta quant à lui son séjour dans l'ambulance régimentaire après avoir reçu une blessure par balle. Il dit avoir subi des sondages de sa plaie à l'épaule de la part d'ambulanciers et de médecins — qui s'aperçurent qu'il avait été blessé au ventre par balle —, avant d'être évacué vers les hôpitaux pour que le projectile soit extrait. Il y raconta ainsi sa souffrance, sa peur et l'impression d'avoir perdu sa bonne étoile, son « *Bono besef* »¹⁴⁸³.

Cependant, certains blessés furent plus avares de détails quant à leur passage aux ambulances. Le capitaine Herbé, par exemple, ne parla que peu du sien à l'ambulance de son régiment après avoir été évacué des combats de la Tchernaïa¹⁴⁸⁴. D'autres n'en parlèrent tout simplement pas comme Mathieu Shtykov dans sa première lettre publiée¹⁴⁸⁵. Cette absence peut s'expliquer par le fait qu'il s'agit dans ces deux cas de lettres. Ce support se prête mal à la description des horreurs de la guerre contrairement aux Mémoires et autres souvenirs. L'objectif poursuivi par les auteurs était alors plus de rassurer, comme le souligna J-P. Bédarrides en écrivant : « Mieux valait, la plume à la main, se tromper soi-même et, heureux par l'hypothèse, composer pour l'amour d'autrui, un tableau séduisant du lieu du supplice : ainsi, certains auteurs, en déclamant sur la vert, oublient qu'ils la foulent aux poids dans la vie »¹⁴⁸⁶. L'ambulance comme la violence au combat a donc difficilement sa place dans ce genre d'écrits et, comme le note François Cochet : « La vision des blessures physiques est souvent

¹⁴⁸¹ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856* —, Paris : Librairie Illustrée, 1892, p.141.

¹⁴⁸² Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, *op. cit.*, pp.80-81.

¹⁴⁸³ Félix Maynard, *Souvenirs d'un zouave devant Sébastopol. Volume 1*, Paris : Librairie – Nouvelle, 1855, pp.112-116.

¹⁴⁸⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, p.323.

¹⁴⁸⁵ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядь его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], *op. cit.*, pp.7-9.

¹⁴⁸⁶ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second* —, *op. cit.*, p.15.

horrible et, dans tous les conflits, les médecins militaires opèrent fréquemment dans des conditions extrêmement précaires »¹⁴⁸⁷.

8.3.2. Convalescence et vie aux hôpitaux

Étape suivant les premiers soins aux ambulances, que seuls les blessés et ceux qui eurent le droit de les visiter purent voir, les hôpitaux sont l'étape finale pour les combattants. Ils y subissaient les opérations non urgentes et recevaient les soins nécessaires à leur guérison¹⁴⁸⁸. Le trajet entre ces deux lieux de santé lors de la campagne de Crimée fut parfois chaotique comme le raconta Robert Chodasiewicz après la bataille de l'Alma :

Un peu plus loin devant nous, j'ai entendu un gémissement comme celui de quelqu'un qui souffre. Je suis allé voir ce qu'il en était, et j'ai trouvé un soldat qui avait été blessé par une balle dans la jambe au-dessus du genou ; il m'a dit qu'il avait été emmené à l'hôpital de campagne et qu'il avait la jambe bandée, quand le chirurgien lui a dit de se rendre à Sébastopol, à une distance d'environ trente verstes, soit vingt milles ! Au début, dit-il, il marchait assez bien, mais à force de marcher, le sang s'écoulait librement de sa blessure, et saturait le bandage, qui commençait à glisser, tandis que la balle lui causait une grande douleur en marchant ; enfin il avait été obligé de s'asseoir pour se reposer, et, voulant rebander sa jambe, il avait enlevé la ligature, le sang, chauffé par sa marche, s'écoula de la blessure plus vite que jamais, de sorte qu'il ne pouvait pas l'arrêter ni s'aider. Il gisait là, le pauvre ! sur le sol nu, seul dans les champs la nuit, sans qu'une créature ne lui vienne en aide, ni par sa société pour alléger les difficultés de la route. La vue de ce pauvre homme blessé me fit penser qu'il avait combattu et fait son devoir, souffrant pour une cause dont il ne connaissait pas les mérites, et maintenant blessé et sans défense il ne pouvait obtenir ni aide ni consolation. Il est surprenant de constater le peu de soin que l'on porte à un soldat russe ! Je regrette beaucoup de n'avoir pu l'aider moi-même, mais nous n'avions ni brancards ni chariots avec nous ; en faisant appel aux hommes, certains d'entre eux, fatigués comme ils l'étaient, acceptèrent d'emmener ce malheureux avec eux. Le major Iliashevich s'y opposa, disant que nous avions assez de problèmes de notre côté sans les aggraver par la charge des blessés. Nous avons vu par la suite un grand nombre de ces malheureux abandonnés à leur sort, et nous ne pouvions pas tous les ramasser. Il y avait des chariots avec chaque régiment, mais ces chariots sur quatre roues sans ressorts ne sont peut-être pas le meilleur moyen de transporter les hommes malades et blessés. Même un homme en bonne santé qui n'est pas habitué à ce mode de transport se sentira très secoué après avoir parcouru dix milles sur une route de campagne accidentée. La plupart de ces chariots étaient utilisés pour le transport d'officiers blessés, et pour les officiers qui n'étaient pas blessés, mais de constitution délicate ou nerveuse, de sorte qu'une très petite partie des soldats blessés pouvait se déplacer dans les véhicules prévus à cet effet.¹⁴⁸⁹

¹⁴⁸⁷ François Cochet, *Être soldat. De la Révolution à nos jours*, Paris : Armand Colin, 2013, p.147

¹⁴⁸⁸ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, op. cit, p.394.

¹⁴⁸⁹ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, op. cit, pp.79-80. Texte d'origine: « A short distance in front of us I heard a groan as of someone in pain. I went to see what it was, and found a soldier who had been wounded by a ball in the leg above the knee ; he told me he had been taken to the field-hospital and had his leg bandaged, when the surgeon told me to go to Sevastopol, a distance of about thirty verstes, or twenty miles ! At first, he said, he trudged along pretty well, but from the exertion of walking the blood flowed freely from his wound, and saturated the bandage, which began to slip down, while the ball caused him great pain in walking ; at last he was obliged to sit down to rest, and, wishing to rebandage his leg, he had taken off the ligature, when the blood, heated by his walk, flowed from the wound faster than ever, so that he could not stop it or help himself. There he lay, poor fellow! on the bare ground, alone in the field at night, without a creature to render him assistance, or by his society to lighten the difficulties of the road. The sight of this poor wounded man caused me to reflect that he had fought and done his duty, suffering in a cause the merits of which he knew nothing, and now wounded and helpless he could neither obtain assistance nor consolation. It is surprising how little care is taken of a Russian soldier! I regretted extremely

Souvent, ce voyage, bien qu'organisé, fut précaire. Il put être une épreuve pour les combattants, tout particulièrement pour les Russes évacués de la ville assiégée qui devaient parcourir dans de longs convois un pays « dévasté, des steppes arides et désertes » pour rejoindre un des trente hôpitaux à la disposition de l'armée du tsar¹⁴⁹⁰. Même si les Alliés étaient avantagés, car ils pouvaient profiter de la mer pour évacuer leurs surplus de blessés, notamment avant un assaut¹⁴⁹¹, le voyage entre les ambulances et les hôpitaux de la péninsule n'était pas de tout repos. Le capitaine Herbé par exemple fit le trajet entre deux ambulances sur un cacolet qui se rompit lors du voyage¹⁴⁹². En cela, les récits de combattants à propos de cette étape dans la chaîne logistique du blessé ne font que mentionner un problème récurrent pour les armées du XIX^e siècle, notamment pour la française¹⁴⁹³.

Ensuite pour une partie des témoins le séjour dans les hôpitaux fut une étape plutôt heureuse d'un point de vue personnel. Le capitaine Herbé, qui avait dû partager un lit d'un mètre avec un autre blessé délirant dans une des ambulances de Crimée¹⁴⁹⁴, écrivait ainsi à propos de l'hôpital pour officiers de Constantinople :

[...] couché dans un bon lit, bien large, ayant deux matelas, un traversin et un oreiller. Un oreiller !..... depuis dix-huit mois je n'avais pas posé ma tête sur un oreiller !..... aussi la première nuit, je n'ai pas pu fermer l'œil.

Mon changement de vie est complet ; nous avons une cuisine soignée, nos mets sont variés, nous mangeons dans des assiettes de porcelaine et buvons dans des verres de cristal !..... en plus de tout ce lu, nous entendons la douce et sympathique voix des sœurs de charité, qui nous encouragent à la patience et à la confiance !¹⁴⁹⁵

Le zouave du docteur Félix Maynard écrivit s'être cru au Val-de-Grâce dans son hôpital de la capitale ottomane¹⁴⁹⁶. Cependant, si pour ces hommes, leur séjour fut vécu comme positif, cela

that I could not help him myself, but we had neither stretchers nor waggons with us; in appealing, however, to the men, some of them, tired as they were, agreed to take this unfortunate man with them. Major Iliashevich objected to this, saying we had troubles enough of our own without adding to them by the charge of wounded men. We afterwards saw numbers of these unhappy wretches abandoned to their fate, and we could not have them all. There were waggons with every regiment, but these waggons on four wheels without springs are not perhaps the best means for transporting sick and wounded men. Even a healthy man who is unused to this mode of conveyance will feel very much shaken after travelling ten miles over a rough country road. The greater part of these waggons were used for the conveyance of wounded officers, and for officers who were not wounded but of delicate or nervous constitutions, so that a very small proportion of the wounded soldiers were able to ride in the vehicles provided for them. »

¹⁴⁹⁰ Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, p.14.

¹⁴⁹¹ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit]*, op. cit, p.84.

¹⁴⁹² Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, p.323.

¹⁴⁹³ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, op. cit, p.397.

¹⁴⁹⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit, pp.323-324.

¹⁴⁹⁵ *Ibid.*, p.341-342.

¹⁴⁹⁶ Félix Maynard, *Souvenirs d'un zouave devant Sébastopol. Volume 1*, op. cit, p.167.

ne signifie pas qu'ils cachèrent la misère et les souffrances qui pouvaient les entourer en ces lieux. Alexandre Pogosky raconta ainsi, qu'il se retrouvât dans un hôpital dédié aux blessés graves de toutes les nationalités, allongés au sol et adossés aux murs du bâtiment, certains délirant à cause de la fièvre, d'autres faisant des crises ou de la dépression :

Certaines personnes avaient de la fièvre, la tête en arrière, le corps brûlant, souriants... On pouvait entendre chuchoter des discours incohérents. À côté, un homme à la moustache grise, pâle comme de la cire, à demi mort, baissa la tête vers sa poitrine et ronfla à pleins poumons ; s'endormant d'un sommeil lourd, épuisé par la journée. Aussitôt, un garçon imberbe, à quatre pattes, se réveilla et se mit à sangloter de fatigue ; transpercé de part en part par des balles, il ne pouvait s'allonger le pauvre... tout était gênant pour lui, il avait mal de partout. Puis, tout le monde se calma, comme si toutes les douleurs se cachaient dans l'ombre... Un petit scintillement vacillait, et les gémissements se faisaient plus silencieux et se faufilaient les uns après les autres, de peur de réveiller les malades endormis... paisibles...

Tout à coup une voix forte s'écria « Premier rang, feu » ! « Roulez, hachez, allons-y ! » cria un moustachu en colère. Un Français gémit au même moment avant de mourir... Seul son corps tremble sous son fez rouge et il murmura quelque chose à propos d'Allah Un Anglais aux cheveux roux le regarda de ses yeux endormis puis s'enroula encore plus serré dans son manteau.

C'était un grenadier, touché par quatre balles, qui s'était réveillé dans un accès de fièvre : il pensait qu'on lui enlevait sa batterie ou autre chose ? Vingt voix lui répondirent douloureusement ! Et toi ! Et toi, frère, ta gorge brûle ! Oh, Seigneur !¹⁴⁹⁷

Les médecins et aumôniers militaires affectés aux hôpitaux et ambulances étaient d'ailleurs conscients de cette situation, qui a pu notamment être due à des problèmes d'organisation et de matériel. Lucien Baudens dénonçait ainsi l'installation des hôpitaux pour accueillir les blessés et malades évacués de Crimée, où les soldats se retrouvaient exposés à des risques élevés de gangrène et de surinfection¹⁴⁹⁸, tandis que Nicolas Pirogov, dans son mémoire consacré aux sœurs de charité, parla de la difficile tâche consistant à séparer les gangrenés et les cas désespérés des autres blessés, surtout lorsque le nombre d'hommes hors de combat augmentait de manière importante¹⁴⁹⁹. Cet investissement moral et physique des personnels de santé était

¹⁴⁹⁷ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*, pp.52-53. Texte d'origine « « Иной мечется въ горячке, закинулъ назадъ голову, весь горить, улыбается... Слышны несвязная, шепотливья рѣчи. О-бокъ сѣдой усачъ, блѣдный, какъ воскъ, полу-охла понурилъ голову на грудь и храпить звучно; тяжелилъ сномъ уснулъ, за-день умаявшись. Тутъ же всилаконеть усталымъ рыданьемъ, стоя на четверенькахъ, безусый мальчишка; насквозь пронизанъ онъ пулями и не можетъ, бедняга, прилечь... все неловко ему, вездѣ болить. И вотъ всѣ притихли, точно притаились в теменнѣ стелящая боли... Чуть мерцаеть огонеть и словно крадутся одни за другими тихіе стоны, боясь разбудить дремлющихъ страдальцевъ... Тихо...

И вдругъ — "первое, пли!" какъ выстрѣлъ рѣзнулъ зычный голосъ! "катай, руби, впередъ наши!" ореть сердитый усачъ. Сорвался изъ угла французъ, какъ пѣтухъ вскрикнулъ во все горло — и опять замирають эти вопли въ общенье протяжномъ стонѣ... Только корчится туловище подъ красной феской, дрожить и шепчетъ что-то про аллаха; да сонными глазами глянетъ рыжий англичанинъ и завернется покрѣпче въ свой плащъ...

Это — расхристанный четырьмя пулями бомбардиръ встрепенулся въ лютой горячкѣ: почудилось ему — забирають его батарею, что ли? Двадцать голосовъ болѣзно отвѣтило ему! экъ тебя! экъ ты, братецъ, горло то дерешь! о, Господи! »

¹⁴⁹⁸ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, *op. cit.*, p.14.

¹⁴⁹⁹ Nicolas Pirogov, *Историческій обзоръ дѣйствій Крестовоздвиженской общины сестеръ попеченія о раненыхъ и больныхъ, въ военныхъ госпиталяхъ въ Крыму и въ Херсонской губерніи, съ 1 декабря 1854 по 1 декабря 1855* [Revue historique des enfants de la communauté des sœurs de la Croix Élevée des infirmières

en effet essentiel pour des hommes touchés dans leur chair, comme le souligne Sophie Delaporte dans son étude sur les « gueules cassées » de la Grande Guerre¹⁵⁰⁰.

8.3.3. Le regard porté sur le personnel de santé

Au cours de leur séjour dans les ambulances ou hôpitaux, les combattants furent en contact avec les personnels de santé et aumôniers militaires chargés de veiller sur eux et les soigner. Ils laissèrent une place dans leurs récits à ces hommes et femmes de l'arrière, reconnaissant leur travail au milieu du spectacle souvent sombre, parfois horrible, des ambulances et hôpitaux. Le général Cler choisit ainsi de mettre en valeur le corps médical en racontant une anecdote illustrant les dangers pris par certains pour venir en aide aux soldats : le médecin-major du régiment fut tué par un sac de sable projeté par une explosion qui vint terminer sa course dans les reins du médecin¹⁵⁰¹. Les médecins eux-mêmes soulignèrent bien évidemment l'abnégation dont firent preuve leurs collègues et leurs assistants. Lucien Baudens fit ainsi un constat positif sur le rôle des soldats panseurs qui aidèrent le corps médical et qui lui permirent de surmonter certaines difficultés rencontrées¹⁵⁰². Le professeur Hubbeneth reconnut quant à lui l'apport non négligeable de médecins étrangers au service des hôpitaux militaires de l'armée impériale, d'autant que le corps médical russe eut 50 % de ses effectifs hors de combat¹⁵⁰³. Cette reconnaissance des combattants pour le personnel soignant ne les empêcha cependant pas de critiquer ceux qu'ils jugeaient ne pas être à la hauteur de la tâche. Le capitaine Herbé refusa ainsi de se faire soigner par un médecin au tablier maculé de sang, préférant attendre le retour du médecin habituel de l'ambulance. Ceci lui fut salutaire, semble-t-il, car le lendemain, à la visite du docteur Félix, ce dernier apprit au capitaine que tous ceux qui avaient été soignés par le médecin mis en cause avaient depuis été contaminés par la gangrène¹⁵⁰⁴. Quant au soutien moral exercé par les hommes de religion, s'il est plus rare, quelques témoignages en font mention comme ce même capitaine Herbé¹⁵⁰⁵. Chez les Russes passés aux ambulances, l'action des prêtres en faveur des blessés est absente.

des blessés et des malades, dans les hôpitaux militaires de la province de Crimée et de Kherson, du 1er décembre 1854 au 1er décembre], *op. cit.*, p.7.

¹⁵⁰⁰ Sophie Delaporte, *Gueules cassées de la Grande guerre*, *op. cit.*, p.155.

¹⁵⁰¹ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, *op. cit.*, pp.164-165.

¹⁵⁰² Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit.*, pp.101-102.

¹⁵⁰³ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les annees 1854-1856*, *op. cit.*, pp.20-23.

¹⁵⁰⁴ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, *op. cit.*, pp.339-340.

¹⁵⁰⁵ *Ibid.*, pp.334-335.

Cette absence peut s'expliquer en partie par le fait que les hommes de religion étaient surtout présents pour venir en aide aux mourants. Pour comprendre leur action réelle, il faut se pencher sur leurs propres témoignages comme la correspondance du révérend père de Damas. Celui-ci nous apprend ainsi que les Lazaristes participèrent aux soins des blessés et malades tandis que les aumôniers divisionnaires avaient pour tâche de visiter les ambulances de leurs unités respectives ainsi que d'accompagner les évacués vers Constantinople¹⁵⁰⁶. Leur rôle d'accompagnement fut pourtant passé sous silence par les combattants et les médecins. Si du côté russe, les raisons à pareille omission semblent énigmatiques du fait de la profonde religiosité des soldats¹⁵⁰⁷, côté français cet « oubli » peut être dû à la faible pratique religieuse dans l'armée et le désintérêt des militaires pour la religion en cette première moitié du XIX^e siècle¹⁵⁰⁸. Mais cette absence du rôle des clercs dans les ambulances peut aussi être comprise de manière plus pragmatique : les témoins qui parlèrent de leur expérience au sein de la chaîne sanitaire de leurs armées respectives survécurent à leurs blessures ou aux maladies contractées. Or, comme le souligne le révérend père de Damas, les clercs passèrent leur temps surtout à réconcilier « les mourants avec Dieu en leur donnant le sacrement de l'extrême-onction ». Cette tâche fut chronophage, car elle s'effectuait de tente en tente, en se frayant un chemin dans des ambulances surpeuplées¹⁵⁰⁹. Ainsi, les combattants qui visitèrent leurs camarades ou ceux qui furent envoyés dans les antennes de santé se faire soigner furent finalement peu en contact avec les religieux chargés de leur remonter le moral. Ceci pourrait expliquer leur quasi-absence dans les récits de combattants.

A contrario, les religieuses tinrent une place toute particulière auprès de ces hommes éloignés définitivement ou pour un temps seulement des dangers du combat. Elles intervenaient dans chaque camp pour venir en aide aux malades et blessés. Cependant, là où du côté français, elles ne participaient pas toujours aux soins médicaux¹⁵¹⁰, dans l'armée russe, les sœurs de

¹⁵⁰⁶ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, op. cit., p.50.

¹⁵⁰⁷ On se rappelle l'importance jouée par l'Eglise orthodoxe pendant le conflit et les prêches de l'archevêque de Tauride auprès des soldats par exemple. Lioubov Melnikova, « Патриотическая деятельность архиеп. Иннокентия (Борисова) в годы Крымской войны (1853-1856 гг.) » [Activités patriotiques de l'archevêque Innocent (Borisov) pendant la guerre de Crimée (1853-1856)]. In *Вестник церковной истории* [Journal d'histoire de l'Eglise], N° 4 (8), 2007, pp.73-88. Article consulté via le site rusline.ru (dernière consultation le 22/08/2020). URL : https://ruskline.ru/monitoring_smi/2008/04/03/patrioticheskaya_deyatel_nost_svt_innokentiya_borisova_v_gody_krymskoj_vojny/

¹⁵⁰⁸ Xavier Boniface in Laurent Jalabert et Stefano Simiz (dir), *Le soldat face au clerc : armée et religion en Europe occidentale, XVe et XIXe siècle*, op. cit., p.270.

¹⁵⁰⁹ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus, aumônier supérieur de l'armée d'Orient*, op. cit., p.51.

¹⁵¹⁰ *Ibid.*, p.342.

charité, financées par des membres de la famille impériale, et infirmières volontaires, firent partie intégrante du corps médical comme l'expliqua Nicolas Pirogov dans un essai leur étant consacré¹⁵¹¹. L'action de ces femmes au service de l'armée russe fut d'ailleurs reconnue par les armées alliées. Lucien Baudens décrit par exemple leurs tâches ainsi que celles attribuées à leurs consœurs sardes alors qu'il n'évoqua pas le rôle des religieuses françaises¹⁵¹². Le rôle joué par ces femmes fut très souvent mis en avant par les combattants qui eurent à passer dans les ambulances et hôpitaux. Par exemple, Alexandre Pogosky, s'il ne parla pas de l'action des médecins, infirmiers et ambulanciers, fit l'éloge des sœurs de charité :

Un grand secours et le soulagement nous ont été apportés — Dieu leur donne la santé — par les Sœurs de la Miséricorde ; que ce soit pour donner les médicaments, pour changer les pansements, de l'eau pour boire — tout cela exactement. Des mains des anges ont pris les blessés ; et, comme elles étaient des Sœurs de la Croix : elles ont été équipées et nous ont été envoyées par la Grande Duchesse Helena Pavlovna. Ce n'est pas la prière d'un seul soldat qui a atteint le Seigneur pour sa santé de loin qui s'est souvenu de son bon cœur à notre sujet et nous a envoyé une falaise si véritablement maternelle.

L'autre sera cruellement tourmenté et deviendra comme un enfant maigre — têtu et méticuleux : personne ne lui fera plaisir, personne ne voudra le reconforter, et la Sœur de la Miséricorde ne fera que s'asseoir avec lui, lui toucher la main au visage, et il pleurera et lui obéira, comme un enfant obéit à sa petite tendre mère.

Parfois, des dames venaient nous voir ; les serviteurs portaient des paniers derrière eux ; au milieu de la pièce, sur la table, il y avait un seau bouillant d'un compagnon. Ils nous ont donné des brioques, des fruits, des raisins, du vin et du thé : au moins un peu, mais ça va s'égayer ! Avec un seul œil, quel genre de falaise y a-t-il pour regarder le gentil visage angélique ? Et vous parler avec une autre voix est si intime que vous en oublierez la douleur.

Il serait juste qu'elles, les beautés, observent en une telle année de notre frère : à la fois pour nous donner l'âme de leur ressembler, et chaque mot donne leur santé : il est impossible que les prières de nos soldats n'appellent pas sur eux la bénédiction du Seigneur ! Qu'il soit vrai de dire : personne ne peut jamais lui souhaiter un tel bonheur et lui apporter une telle gratitude, aussi chaude que celle que nous lui avons apportée devant Dieu et que nous avons gardée dans notre âme.¹⁵¹³

¹⁵¹¹ Nicolas Pirogov, *Историческій обзоръ дѣйствій Крестовоздвиженской общины сестеръ попеченія о раненыхъ и больныхъ, въ военныхъ госпиталяхъ въ Крыму и въ Херсонской губерніи, съ 1 декабря 1854 по 1 декабря 1855. Академика Н.И Пирогова* [Revue historique des enfants de la communauté des sœurs de la Croix Élevée des infirmières des blessés et des malades, dans les hôpitaux militaires de la province de Crimée et de Kherson, du 1er décembre 1854 au 1er décembre 1855. Académicien N. I. Pirogov], *op. cit.*, pp.1-3.

¹⁵¹² *Ibid.*, pp.1-3.

¹⁵¹³ Alexandre Pogosky, *Старики — Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans — Récits de la Guerre de Crimée], *op. cit.*, pp.53-54. Texte d'origine : « Большую утѣху и облегченіе приносили намъ — дай Господи имъ здоровья — Сестры милосердія; лекарство ли дать, перевязку поправить, воды испить подать — все это точно изъ ангельскихъ рукъ принимали раненые; и, какъ насъ были сестры Крестовоздвиженскія: сказывали, ихъ снарядила и прислала къ намъ Великая Книгиня Елена Павловна. не одна-то солдатская молитва дошла до Господа за Ея здоровье Издалека вспомянуло доброе сердце Ея о насъ и прислало намъ такое истинно материнское утѣшеніе.

Другой въ болѣзни совсѣмъ истерпится и станетъ какъ ребенокъ худой — упрямъ и привередливъ: никто ему не угодить, никто и не захочетъ утѣшить его, а Сестра милосердія только присядетъ къ нему, только прикоснется ручкой своей къ лицу его, и плачетъ онъ и слушается ее, какъ слушается дитя малое ласковой матери своей.

Иногда заходили къ намъ барыни; слуги несло за ними корзинки; по срединѣ палаты на столѣ закипалъ ведерный самоварище. Раздавали намъ булки, фрукты, виноградъ, вино и чай: хоть понемногу достанется, а вѣдь какъ освѣжаетъ! Да ужь однимъ глазами какое утѣшеніе глядѣть на добрая, ангельскія лица? А заговорить тебѣ другага голоскомъ своимъ задумешно такъ, что и боль забудешь.

Право слѣдовало бы имъ, красавицамъ-то заглаженнымъ, понавѣдывать въ такую годину нашего брата: и намъ душу отводитъ видъ ихній, и каждое слово ихнее здоровья придаетъ: да не можетъ же быть,

Même chose pour le sergent-major de l'infanterie de marine qui vit dans les sœurs de Saint-Vincent de Paul un avant-goût de son retour au pays, en l'entourant « de leurs soins les plus empressés », alors qu'il n'évoqua pas le rôle des infirmiers¹⁵¹⁴. Même les cantinières, présentes dans toutes les unités combattantes françaises et pourtant souvent si absentes des récits de soldats, virent leur rôle de soutien aux blessés et malades reconnu. Le capitaine Thoumas écrivit ainsi que la seule fois où il vit la cantinière de sa batterie être d'une quelconque aide, fut lorsqu'elle maintint sur le feu de manière constante de l'orge à bouillir dans trois marmites à destination des malades à l'hiver 1854-55¹⁵¹⁵.

L'image d'Épinal des infirmières, anges blancs des blessés et malades que l'on vit fleurir avec la Grande Guerre, se retrouve ainsi dans les témoignages de leurs aïeux de la campagne de Crimée. Au même titre que les infirmiers et médecins hommes, les femmes virent leurs actions amplement reconnues par les combattants et furent même peut-être plus mises en avant que leurs confrères masculins. Dans l'armée française, les soins médicaux étaient effectués par ces derniers alors que les femmes eurent essentiellement un rôle dans le soutien moral, mais c'est ce dernier rôle qui ressort le plus des récits des blessés. Cette importance symbolique des femmes pour ces hommes est à rapprocher des infirmières affectées au soin des « gueules cassées ». Elles rassuraient ces grands blessés touchés jusqu'au plus profond de leur âme — avec la perte de leur visage — malgré la tâche fort difficile de leur donner les soins nécessaires¹⁵¹⁶. Et comme leurs descendantes de la Grande Guerre, les religieuses de la campagne de Crimée jouèrent ce rôle maternel auprès des soldats blessés, expliquant sans doute pourquoi ces derniers parlèrent bien plus de ces femmes que de leurs homologues masculins. Les fonctions sont assez claires dans les témoignages avec d'un côté les hommes incarnés par les médecins et chirurgiens opérants et effectuant les tournées d'inspection d'une part ; et de l'autre les femmes s'occupant des soins au quotidien et consolant les blessés.

чтобы и солдатскія молитвы наши не прозвало на нихъ благословенія Господа! Вѣдь истинно сказать: никто и во вѣки не можетъ ей пожелать такого счастья и пронести такую благодарность горячую, какую мы передъ Богомъ приносили имъ и сохранили въ душѣ своей. »

¹⁵¹⁴ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit], op. cit.*, pp.84-85.

¹⁵¹⁵ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit., p.168.

¹⁵¹⁶ Sophie Delaporte, *Gueules cassées de la Grande guerre*, op. cit., pp.164-167.

8.4. Parler de la mort

Autre risque engendré par le combat : la mort qui, avec les blessures, fait partie de ce que François Cochet définit comme les hantises qui poursuivent les soldats, générant chez eux « de multiples angoisses qui leur faut apprivoiser »¹⁵¹⁷. La mort, du fait de sa seule présence, peut ainsi générer de l'indiscipline dans une unité dont le moral vacille à force d'être soumise au feu adverse. Ceci poussa, selon François Cochet, à dresser la troupe par une discipline stricte¹⁵¹⁸. Ce raisonnement commun à toute situation où l'individu se retrouve dans un contexte de guerre contribue — avec les blessures —, à la démoralisation identifiée par Gaston Bouthoul dans son *Traité de polémologie. Sociologie des Guerres* :

Quels sont les facteurs de cette démoralisation ? Le principal est la constatation des pertes. La vue de morts nombreux, des blessures, du sang, des viscères répandus, les hurlements de douleur et les râles des mourants, etc., font que le soldat pense invinciblement à sa propre mort. Si l'obsession de celle-ci domine tout le reste, il s'ensuit la rupture immédiate de tous les liens sociaux il pense, sent et réagit comme quelqu'un qui est désormais en dehors ou au-delà. Il n'a plus rien de commun avec les vivants dont il ne fait plus partie que par accident. Se sentant virtuellement mort, il est subitement affranchi de toutes les contraintes sociales. Bien entendu, une fois la panique terminée, il se ressaisit et redevient le personnage précédent.¹⁵¹⁹

À suivre ces deux auteurs, la présence de la mort, la vue des camarades tombés au combat, est donc facteur de traumatisme et de vacillement moral au sein d'une troupe lors d'un combat. Pourtant, le modèle du guerrier parfait forgé depuis l'Antiquité est celui d'un combattant affrontant avec courage la mort, car cette dernière représente, si l'on suit Claude Barrois, l'épreuve permettant au soldat de savoir s'il est près au sacrifice ultime qui le consacrera comme un guerrier¹⁵²⁰. Or, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, cet esprit guerrier était très en vogue et la mort au combat était de fait perçue comme noble, car comme le résuma Hervé Mazurel : « L'on s'enorgueillissait de marcher à l'ennemi au milieu d'uniformes éclatants et de médailles rutilantes »¹⁵²¹. Ce décalage entre la mort au combat au milieu du chaos de la bataille et la mort fantasmée qui était accentué par les témoignages des vétérans des guerres napoléoniennes. Et de fait, la mort au combat était vue aussi comme une preuve de virilité puisque narguer la grande faucheuse dans ce genre de situation avec la possibilité de se couvrir de gloire en donnant sa vie était au cœur de cette idée de communauté de « vrais hommes », séparant le guerrier du civil¹⁵²². Les hommes de la campagne de Crimée partirent avec cette

¹⁵¹⁷ François Cochet, *Être soldat. De la Révolution à nos jours*, op. cit, p.141.

¹⁵¹⁸ *Ibid.*, p.51.

¹⁵¹⁹ Gaston Bouthoul, *Traité de polémologie sociologique des guerres*, Paris : Payot, 1970, p.156.

¹⁵²⁰ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, Hachette, 1993, p.196 et 199-200.

¹⁵²¹ Hervé Mazurel, « Enthousiasme militaire et paroxysmes guerriers ». In Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2017 pp.227-256, pp.244-245.

¹⁵²² Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, op. cit, p.226

image glorifiée de la mort au combat. Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, même chez ceux qui avaient pourtant connu le théâtre des guerres coloniales à travers le Caucase ou l'Algérie, la guerre européenne exerçait un fort pouvoir attractif loin de la violence des guerres d'outre-mer. Se pose ensuite la question suivante : de quelle manière ces hommes parlèrent-ils de la mort ?

8.4.1. Voir la mort et la retranscrire

Les combattants français et russes de la campagne de Crimée furent très rapidement confrontés à la mort au combat, que ce soit lors des grandes batailles de l'année 1854 ou dans la boue des tranchées du siège de Sébastopol. Cette découverte se faisait en deux étapes sans qu'un ordre précis existe entre les deux : celle consistant à donner la mort et celle consistant à voir la mort. Mais dans les deux cas, la découverte de la mort était une des épreuves inhérentes au baptême du feu. Commençons par évacuer ce que nous avons choisi de définir comme la première étape de la découverte de la mort au combat : celle consistant à la donner. Force est de constater que très peu de soldats de la campagne de Crimée firent part, dans leurs lettres, comme dans leurs journaux de campagne ou écrits postérieurs de moments où ils donnèrent la mort. Parmi ces rares mentions, deux sont très représentatives des idées qui purent pousser les soldats à rapporter de tels faits. La première est celle faite par André-Alfred Poilecot dans ses Mémoires adressées au colonel Ardant du Picq. Il coucha sur le papier un épisode où il tua un soldat russe lors de combats dans la nuit du 1^{er} au 2 mai devant le bastion central :

Au moment où allait s'engager une mêlée dans laquelle plusieurs de nos soldats trouvèrent encore la mort, un Russe, entraîné par son courage, se précipitait dans nos rangs, tête baissée et la baïonnette menaçante ; j'arrivais sur son flanc sans qu'il me vît, et il allait frapper un de nos hommes, sans doute, lorsque je l'arrêtai en lui plongeant ma baïonnette dans le corps. Cet infortuné, en portant la main à sa blessure mortelle, me lança, à la clarté de la lune, qui brilla durant cette nuit d'un éclat particulier, un de ces regards si acérés, si significatifs, et dont l'expression me disait bien : Infâme, tu as tué ton semblable ! que j'en fus remué jusqu'au plus profond de l'âme. Sans force, sans idée, comme anéanti, je laisse tomber l'arme meurtrière à mes pieds, je ne vois plus rien, je n'entends plus rien ; affolé, frappé de vertige, je fuis épouvanté à l'égal d'un criminel qui aurait horreur de son forfait, et sur mes traces marchent les débris de ma compagnie, que les Russes, fuyant aussi vers leur bastion, n'inquiètent pas dans leur retraite. Longtemps bien longtemps après, j'avais encore sous les yeux ce regard perçant qui me poursuivait comme un remords.

Ce fait, que je n'ai pas voulu passer sous silence, peut vous être utile pour démontrer que, même au milieu de la fureur du combat, nous conservons encore quelque sentiment d'humanité et d'horreur du sang.¹⁵²³

La seconde fut celle du soldat russe Podpalov qui raconta à Vassili Lyaskoronsky avoir été pris pour cible par des francs-tireurs français alors qu'il était de travail aux tranchées avec ses hommes et que ses tirs de riposte causèrent des pertes à ses assaillants, avant qu'ils ne le

¹⁵²³ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*. Limoges : E. Ardant et C. Thibaut, 1872, pp.161-162.

prennent pour cible, une balle passant très près de sa tête¹⁵²⁴. Les deux objectifs sont alors très différents. Pour Podpalov il s'agissait de montrer son courage individuel et sa chance lors d'une banale escarmouche de tranchée, mais qui, du fait qu'il faillit y rester, le marqua. Alors que le premier voulait faire part d'un épisode le traumatisant encore, et ne pas cacher à son interlocuteur la violence des combats pour la prise de Sébastopol et l'impact qu'elle pouvait avoir sur les hommes des années après. Cet épisode fut d'autant plus marquant pour André-Alfred Poilecot, qu'il put voir le regard de l'adversaire qu'il transperçait de sa baïonnette, chose assez rare si l'on reprend l'étude du docteur Chenu sur les blessures au combat, qui montrait qu'obus, balles et bombes étaient les plus grands vecteurs de perte dans l'armée française¹⁵²⁵.

Les combattants furent en revanche plus loquaces sur la mort vue au travers d'anecdotes mettant en scène, comme Podpalov, les risques auxquels ils s'exposèrent ou la mort d'autres hommes dans le chaos du champ de bataille. Ces anecdotes peuvent montrer la mort violente, inattendue comme celle d'un officier russe à Inkerman racontée par le capitaine Chodasiewicz :

Près de moi se tenait un jeune aspirant du nom de Protopopoff, et, voyant qu'il avait l'air terne, je lui ai demandé ce qui se passait. « Ah ! » dit-il, « dites à mon oncle d'écrire à Homen et de dire que j'ai été tué à la bataille d'Inkerman ! » Son oncle était dans notre régiment. Je lui ai dit qu'il ne devait pas plaisanter comme ça, « car ne vois-tu pas que le jour est à nous ? "J'ai à peine eu le temps de prononcer ces mots qu'il a été frappé sur le côté gauche par une balle de fusil, et il est mort presque immédiatement. Peu de temps après, j'ai reçu un coup sur l'épaule gauche d'une petite pierre, et j'ai entendu de tous côtés des cris disant que « les Ekatherinbourgeois sont en train de nous tuer ». J'ai demandé ce qui se passait, et au même moment un homme est tombé mort à côté de moi. J'ai ordonné aux hommes qui étaient près de moi de voir où il avait été tué. Ils m'ont dit derrière la tête. Il ne pouvait plus y avoir de doute.¹⁵²⁶

La manière dont l'officier polonais raconta cette mort brutale et soudaine, souligne le pathétique de la disparition de son camarade, d'autant qu'elle fut le fait de tirs fratricides. Cette mort qui pouvait frapper à tout instant se retrouve d'ailleurs dans la partie des récits consacrée au siège. Jules-Alexandre Sancery raconta ainsi que le premier mort de son bataillon avait été tué par un

¹⁵²⁴ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N. A. Piritch, 1904 pp.10-11.

¹⁵²⁵ J- C Chenu, *Rapport au conseil de santé des Armées sur les résultats du service médico-chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hopitaux militaires Français en Turquie pendant la campagne d'Orient en 1854 – 1855 – 1856.*, *op. cit.*

¹⁵²⁶ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, p.193. Texte d'origine : « Close to me stood a young ensign of the name of Protopopoff, and, seeing that he looked dull, I asked what was the matter. « Ah ! » said he, « tell my uncle to write homen and say that I was killed at the battle of Inkerman ! » His uncle was in our regiment. I told him that he ought not to joke like that, 'for don't you see the day is ours?' » I had hardly time to pronounce these words before he was strick in the left side by a rifle-ball, and died almost immediately. Shortly after this I received a blow on the left shoulder from a small stone, and I heard from all sides cries that « the Ekatherinenburgers are killing us » I asked what was the matter, and at the same instant a man fell dead beside me. I ordered the men who were near me to see where he was shot. They said in the back of the head, si there could be no longer any doubt. »

éclat de bombe alors qu'il descendait dans le ravin en dessous des grottes situées à gauche du bastion central¹⁵²⁷. Mais d'autres fois, les scènes de mort mises en avant par les combattants avaient pour but de montrer le courage, la détermination et la férocité de leurs camarades. Là encore, André Alfred Poilecot nous offrit une belle image de ce à quoi pouvait ressembler la lutte entre les deux armées au hasard des combats où le plus alerte des deux adversaires prend le dessus :

Nous avons franchi sur leurs traces les berges escarpées de la rivière, et nous explorions en tous sens le petit bois qui couvrait ses deux rives, quand, caché derrière une maison ruinée, l'un d'eux apparaît tout-à-coup à vingt pas d'un chasseur de ma compagnie ou de la vôtre, car nos deux compagnies déployées étaient en ce moment assez mélangées. Chacun d'eux s'arrête face à face, frappé de stupeur et d'effroi. Le premier moment de surprise passé, rappelés l'un et l'autre au sentiment du danger, ils jettent les yeux sur l'arme gardienne de leur existence, et les relèvent pleins d'anxiété : toutes les deux sont déchargées, et chacun se croit à la merci de son adversaire. Cependant, le chasseur, enhardi par l'immobilité inexplicable de son antagoniste, se dispose à charger en se faisant petit, et cette action indiquant au Russe leur embarras réciproque, celui-ci charge également son arme. Chacun d'eux observant alors avec soin tous les mouvements de son ennemi, rivalise de rapidité, car sa vie en dépend, et, tandis que le Russe, fidèle à ses principes, remet consciencieusement sa baguette dans le canal, le chasseur, la laissant tomber à ses pieds, le couche en joue et le tue.¹⁵²⁸

Cette scène, qui montre la cruelle réalité de la guerre, illustre par ailleurs les qualités des deux adversaires qui, après un moment de flottement, rechargèrent leurs armes, le drill et l'entraînement reprenant le dessus. Un exemple qui reflète au mieux la mort au combat comme acte ultime de courage est l'un de ceux présentés par le général Cler : la mort du sergent-major Fleury du 1^{er} régiment de zouaves qui, lors de la bataille de l'Alma, hissa le drapeau de son régiment en haut d'un échafaudage, avant de tomber, tué d'une balle de mitraille en pleine tête¹⁵²⁹.

Dans l'ensemble, les morts décrites par les combattants de la campagne de Crimée s'inscrivent — comme les épisodes de violence ou tout autre événement narré à travers leurs récits — dans une logique de mise en scène autour d'anecdotes sortant de l'ordinaire. Or, comme le rappellent Neitzel et Wezler, ces anecdotes forment le « critère central d'une bonne histoire »¹⁵³⁰. Et dans le cas des morts au combat que nous avons pris pour exemple, leur mention par les combattants vient de leur caractère marquant : une mort digne des récits militaires classiques pour le sergent-major des zouaves, une mort brutale et stupide pour le

¹⁵²⁷ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Paris : Bibliothèque nationale de France [Microfilm], p.16.

¹⁵²⁸ André-Alfred Poilecot, *Histoire du Siège de Sébastopol suivie du siège de Saragosse par A. Poilecot*, op. cit., pp.129-130.

¹⁵²⁹ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit., p.145.

¹⁵³⁰ Sönke Neitzel et Harald Wezler, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, Paris : Gallimard, 2013, p.117.

camarade du capitaine Chodasiewicz. Mais les morts rapportées par André-Alfred Poilecot sont intéressantes, car elles rapprochent des propos de Michel Goya :

Sauf face à des troupes fanatisées, le nombre de soldats que l'on effraie est toujours plus important que celui de ceux que l'on tue. Et on effraie plus en utilisant des armes contre lesquelles on ne peut rien ou qui prennent par surprise, mais aussi par la recherche du contact physique. C'est le secret du maintien des baïonnettes pour les combats rapprochés comme à Verbanja, alors que celles-ci ne sont de fait jamais utilisées. L'arme blanche fait peur tant chez celui qui craint de la subir que chez celui qui craint de s'en servir, du moins au combat. [...] Si à grande distance, les adversaires cherchent à se rencontrer pour obtenir des effets tactiques, à très courte distance, au contraire, les polarités s'inversent. La peur de mourir et la réticence à tuer y deviennent exponentielles.¹⁵³¹

Et de fait, lorsque le chasseur à pied et le soldat russe se rencontrèrent à courte distance sur l'Alma, leur première réaction fut la stupeur peut-être du fait de cette « réticence à tuer ». Ce ne fut que par l'action de l'un — le chasseur à pied — que le second — le Russe — chargea son arme. Quant à l'épisode où Poilecot tua à la baïonnette un soldat russe, le fait qu'il mentionna que cet événement le traumatisait encore, souligne la dimension effrayante du combat à la baïonnette. En effet, c'est ce genre de mise à mort qu'il choisit de mentionner et non une plus à distance par le tir de son arme. Cependant, rappelons-le, nombre des témoignages ne font pas état de telles scènes, car elles sont jugées trop violentes pour être citées dans un récit généralement glorifiant la campagne de Crimée.

8.4.2. Parler des morts : dénombrer et nommer les morts

Au cours du combat, les soldats étaient inconscients des événements se déroulant hors de leur entourage proche, la bataille n'étant qu'un univers chaotique rempli d'émotions et de sensations fortes et éprouvantes pour eux¹⁵³². Ce n'est bien souvent qu'une fois le combat terminé que les participants pouvaient prendre la mesure de l'action à laquelle ils avaient participé, grâce au bouche-à-oreille notamment. C'est aussi une fois les combats terminés qu'ils pouvaient prendre la mesure des pertes subies et infligées par l'ennemi, soit par la vision du champ de bataille et le ramassage des blessés et cadavres, soit par le décompte des survivants par les cadres. Comme dans de nombreux témoignages de guerre, les combattants de la guerre de Crimée usèrent de superlatifs et d'exagérations pour parler de la mort frappant sur le champ de bataille ou des cadavres le parcourant. Ainsi, dans son récit sur la bataille de l'Alma, J-P Bédarrides parla de cadavres jonchant le sol, ou de la mort qui « moissonne les deux camps », alors que la bataille ne fit que 2 362 morts au total si l'on se réfère à Clive Ponting¹⁵³³ ! Dans une lettre décrivant la bataille d'Inkerman, le général Rebillot écrivit :

¹⁵³¹ Michel Goya, *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Tallandier, Paris 2014, p.106.

¹⁵³² cf. . : Chapitre 3, pp.143-144.

¹⁵³³ Clive Ponting, *The Crimean War - The Truth Behind the Myth* –, *op. cit.*, p104.

Dans quelques parties du terrain sur lequel elle s'est livrée les cadavres russes étaient entassés sur quatre ou cinq de hauteur. Dans d'autres endroits, des bataillons entiers étaient couchés à leur place de bataille : on n'a pas fait de quartier, les soldats ennemis pesamment armés, embarrassés dans leurs lourdes capotes qui descendent jusqu'au talon, ne pouvaient lutter contre nos zouaves lestes et habitués à l'escrime.¹⁵³⁴

Quant au soldat Podpalov, il raconta que le terrain entre les positions françaises et Malakoff était recouvert d'une couche de cadavres après l'assaut du 18 juin 1855¹⁵³⁵. Cette volonté de massifier la mort se retrouve dans les témoignages d'hommes moins en contact avec la réalité du champ de bataille. Le révérend père de Damas écrivit ainsi :

Rarement j'ai vu plus triste spectacle que le champ de bataille après le combat. Nulle comparaison n'en donne une idée. Il faut y avoir été. Il faut avoir promené ses yeux sur ses vastes terrains couverts d'un affreux pêle-mêle d'hommes morts, à moitié ensevelis dans la terre et dans le sang. Les uniformes de toutes les couleurs sont déchirés, souillés, couverts de terre et de boue. Les hommes sont étendus dans toutes les positions imaginables. Celui-ci a la face enfouie dans la terre. Celui-là, renversé sur le côté, perd son sang par les yeux par les narines et par la bouche. Un autre est couché sur le dos, les bras et les jambes écartés, la poitrine traversée et le visage horriblement gonflé. Et puis ce sont des troncs sans jambes, des têtes coupées, des moitiés de visage emportées, des bras, des jambes dispersés, Parmi tous ces cadavres, on voit des fusils brisés, des sabres rompus, des baïonnettes tordues, et puis des lambeaux d'habits violemment arrachés.¹⁵³⁶

Les exemples sont encore nombreux et, à les suivre, les combats de la campagne de Crimée auraient été aussi sanglants que les batailles de la Grande Guerre ou de l'épopée napoléonienne. À écouter les combattants, la baïonnette tua d'ailleurs plus que le fusil ou l'artillerie ce qui n'est pas sans rappeler l'avertissement de Jean Norton Cru à propos des faux témoignages, rappelant qu'en 14-18, la baïonnette avait tué peu de monde¹⁵³⁷. L'auteur de ce témoignage nous met d'ailleurs aussi en garde contre les « tas de cadavres » et ce qu'il appelle « la légende des flots de sang »¹⁵³⁸.

Mais sans aller jusqu'à déclarer que tous les témoignages de la campagne de Crimée usant de tels artifices littéraires soient des faux, il n'est pas idiot d'y voir plutôt une manière pour les combattants de raconter la violence des combats ; d'autant plus que la vue de corps sans vie ou de camarades ayant péri sous les coups de l'ennemi reste une expérience traumatique intense, génératrice de peur, que l'aguerrissement permet seulement de mieux contrôler¹⁵³⁹. Et finalement, ces descriptions macabres rejoignent le constat de Michel Goya :

Les spectacles de l'horreur sont certainement plus rares qu'une certaine littérature a pu le laisser croire, mais les visions refoulées de cadavres aux postures grotesques, les cris de soldats mourants

¹⁵³⁴ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹⁵³⁵ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, p.19.

¹⁵³⁶ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, *op. cit.*, pp.79-80.

¹⁵³⁷ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, Paris : Editions Allia, 1989, p.64.

¹⁵³⁸ *Ibid.*, pp.62-63.

¹⁵³⁹ Michel Goya, *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, *op. cit.*, p.47.

étouffés, les troupes entières fauchées ressurgissent souvent dans l'esprit des hommes, en particulier dans la période d'attente du combat.¹⁵⁴⁰

D'autant que certains de ces témoignages combinèrent cette exagération de la létalité du champ de bataille avec le chiffrage des morts de telle ou telle action. Le général Rebillot par exemple, dans cette même lettre sur la bataille de Balaklava, — nous l'avons vu lorsque nous parlions du décompte des blessés — essaya d'estimer les pertes russes et conclut qu'une division et demie aurait tué plus d'adversaires que le nombre d'hommes qu'elle aligne elle-même¹⁵⁴¹. Cette volonté de chiffrer les morts se retrouve en proportion équivalente aux exagérations sur les morts laissés sur le champ de bataille. Elle est, comme pour les blessés, surtout le fait d'officiers, mais se retrouve quand même dans des échanges entre soldats dans des lettres volantes. Le fond *Correspondances militaires* 1 k73 du Service historique de la Défense du château de Vincennes nous livre ainsi une lettre datée du 5 mai 1855 d'un officier d'artillerie nommé Justin, certainement officier d'ordonnance du général de Salles, et une autre écrite par un capitaine nommé Charles datée du 10 mars 1855 qui dressent toutes deux un état des pertes pour deux actions différentes. La lettre de l'officier Justin nous apprend ainsi que dans l'affaire face au bastion central de début mars 1855, les Français eurent 100 tués, 200 blessés graves et 200 blessés légers. La lettre du capitaine Charles nous apprend elle, que dans les combats nocturnes du 22 au 23 février, les zouaves eurent 220 tués ou blessés et 17 officiers dans le même état¹⁵⁴². Les chiffres de cette dernière lettre sont d'ailleurs à peu près les mêmes que ceux donnés par le général Cler présent lors de cette action¹⁵⁴³. Cette volonté de faire le décompte des morts peut être vue, comme pour celui des blessés, comme une manière pour les soldats de comprendre l'ampleur humaine et tactique d'un combat, mais aussi comme une manière de poser une donnée mathématique, froide et anonyme au terrible spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Cependant, cette vision mathématique ou exagérée de la mort laissa parfois place à la personnification de cette dernière à travers la nomination des tués. À laquelle s'ajoute souvent la cause de la mort, chose que nous avons vue notamment avec les citations tirées des témoignages du capitaine Chodasiewicz et du général Cler, mais que l'on retrouve ailleurs, qu'il s'agisse d'études, de lettres ou de Mémoires. Comme pour les blessés nommés dans les récits de vétérans, les tués dont les noms furent mentionnés appartiennent à deux catégories pouvant s'entremêler : la première celle des tués ayant eu une importance symbolique ou réelle dans la

¹⁵⁴⁰ *Ibid.*, p.61.

¹⁵⁴¹ SHD GR 1 K 184 Fond Sereville.

¹⁵⁴² SHD GR 1 K 73 Fond correspondances militaires.

¹⁵⁴³ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, *op. cit.*, p.205.

conduite de la guerre, la seconde celle des soldats morts connus personnellement par les vétérans. Comme exemple pour la première catégorie, on peut penser à l'amiral Kornilov, première âme de la défense de la ville, et dont la mort fut mentionnée par S. Gunaropulo, mais aussi par le capitaine Chodasiewicz ou par le général Totleben¹⁵⁴⁴. Mais les noms ne manquent pas : le général Lourmel, l'amiral Nakhimov, le général Read ou encore le général Mayran, tous morts au combat, virent leur nom cité à plusieurs reprises. Quant à la seconde catégorie, les exemples ne manquent pas non plus, mais nous choisirons ici de parler d'un marin dont la mort fut rapportée par Charles Bocher. Ce dernier raconta ainsi qu'il apprit la mort d'un certain La Bourdonnaye par un ami en commun : l'aspirant de marine Robert de Fitz-James qui reçut les éclaboussures émanant du corps de son camarade décapité par un boulet¹⁵⁴⁵. Dans les deux cas et, comme pour les blessures ou le décompte anonyme des pertes, nommer un défunt peut être interprété comme une manière pour le combattant de montrer à la fois l'horreur de la guerre, mais aussi la proximité et l'aléatoire du danger, car un être cher comme un grand chef peuvent être emportés dans la tombe sur un coup malheureux : dans le cas de l'amiral Kornilov une balle lors d'une visite aux fortifications ; dans le cas de La Bourdonnaye, un boulet lors du premier bombardement.

8.4.3. Parler de la mort au combat : entre héroïsation et banalité

La mort fait partie de la guerre et tout combattant sait qu'il est amené à s'exposer au risque de tuer ou de se faire tuer lorsqu'il part pour celle-ci. Dans le cas de la campagne de Crimée, les combattants, tous militaires professionnels ou semi-professionnels, étaient conscients du danger qu'ils allaient courir en partant se battre dans la péninsule. C'est pourquoi la mort fait partie intégrante de leur témoignage, qu'il s'agisse de lettres, de journaux de campagne, de Mémoires ou d'études. Le testament rédigé par Louis Boch à la veille du débarquement allié en Crimée et retranscrit par son cousin est un bon exemple de cet équilibre entre héroïsme et banalité, puisque le jeune lieutenant de vaisseau se montra conscient du danger, mais espérant recevoir une mort glorieuse si le pire devait arriver :

Demain 14 septembre 1854, je vais devant l'ennemi ; la mort peut m'atteindre. — J'irai au-devant d'elle avec courage. — Je suis préparé ; — je suis en règle avec Dieu et avec les hommes ; — je me suis confessé, j'ai communié, j'ai acquitté mes dettes — j'ai la conscience tranquille.

¹⁵⁴⁴ S. Gunaropulo, *Воспоминания старого моряка* [Souvenirs d'un vieux marin], *op. cit.*, pp.23-24 ; Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, *op. cit.*, p.147; Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol, vol.1, partie 2*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks, p.325. https://books.google.fr/books?id=WXauugEACAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

¹⁵⁴⁵ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, *op. cit.*, pp.114-115.

En fait de testament je n'en ai point à rédiger, puisque je ne possède rien. Je n'ai qu'une vieille friperie d'effets : des livres, des papiers, mon sabre, mes épauettes. Je désire qu'on els renvoie à mes parents.

Mes chers parents,

Mon cœur est tout à vous, ma dernière pensée sera pour vous. — Bon père, bonne mère, bonne sœur, bons frères, adieu ! Adieu, mon pays — votre Louis meurt en vous aimant ; mais consolez-vous, il a une belle mort.¹⁵⁴⁶

La page de garde du carnet du sergent Jenniard s'inscrit aussi dans cette idée de mort souhaitée comme glorieuse, mais qui fait partie intégrante du métier de militaire :

Sébastopol 1e octobre 1854
ne me Tirre pas Sans raison ne me Rangainnes pas sans honneur —
que ces mots soit Gravé un Jour sur mon épée Comme il le sont dans mon Cœur
Jeanniard
Sébastopol 3 Juin 1855¹⁵⁴⁷

Cette présence de la mort dans les écrits montre une double tendance avec, d'une part, une certaine glorification de la mort au combat, et de l'autre sa banalité, surtout avec l'installation du long siège de Sébastopol. Certains défunts furent ainsi édifiés en quasi-héros de la campagne, comme le général Lourmel dont la mort fut rapportée par le lieutenant Cullet dans ses Mémoires, alors qu'il se trouvait dans un lit d'hôpital au moment de la bataille d'Inkerman¹⁵⁴⁸. Cette héroïsation ne concerne cependant pas que les grandes figures du siège, et plusieurs vétérans firent part de la mort glorieuse, mais anonyme des soldats dans la boue des tranchées, donnant une image glorieuse des soldats face à la mort banalisée.

Au combat, dit l'auteur des Souvenirs de la guerre de Crimée, le soldat frappe et meurt debout.

Si une balle l'atteint mortellement, le front haut et le visage tourné vers l'ennemi, ses camarades du moins le voient tomber ; un ami serre sa main défaillante et recueille son dernier vœu. Blessé, il est relevé et conduit vers une ambulance, où il trouve le médecin et le prêtre, l'un pour panser sa blessure, l'autre pour fortifier son âme.

Mais à la tranchée, que la mort est dure au soldat travailleur, s'acharnant sur un sol ingrat ! Il tombe obscurément ; son trépas n'a pas eu de témoin et n'aura pas de vengeur. Une balle, un éclat de mitraille l'a-t-il couché sans mouvement dans la boue sanglante où il travaillait accroupi, pas un bras ne leur sera tendu ; le travail les occupe tous : le temps est précieux, et la consigne impitoyable. [...] Ah ! c'est un magnifique courage que celui qui a soutenu nos soldats dans de telles épreuves tant de fois renouvelées !¹⁵⁴⁹

Écrivait ainsi Alfred Cuvillier avant de raconter la mort de son ami, le capitaine d'artillerie Pruvost, oublié par l'histoire, mais dont le passage de vie à trépas fut héroïsé par le premier¹⁵⁵⁰.

À côté de cette mort glorifiée se trouve celle banale, des tranchées de Sébastopol. Elle est rarement mentionnée et encore moins évoquée à la manière d'un Alfred Cuvillier. Si la

¹⁵⁴⁶ Louis Boch, *Louis Boch lieutenant de vaisseau mort au siège de Sébastopol et sa correspondance*, op. cit., pp.209-210.

¹⁵⁴⁷ Jenniard, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, Archive Privée, Monsieur Daniel A. Document consultables en annexes. cf. . : Annexe 4. Texte retranscrit comme écrit par l'auteur avec fautes et ponctuations d'origines.

¹⁵⁴⁸ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit., p.116.

¹⁵⁴⁹ Alfred Cuvillier, *Le Capitaine Pruvost, quelques traits de sa vie, souvenirs de la guerre de Crimée*, Lille : L. Lefort Imprimeur — Editeur, 1860, pp.117-118.

¹⁵⁵⁰ *Ibid.*, pp.123-124.

résilience des soldats face à la lenteur du siège, aux bombardements incessants et aux difficultés de ravitaillement est très présente dans les écrits de vétérans, celle dont ils firent preuve face à la mort est presque absente. Cela est tout d'abord dû au fait qu'il s'agisse du cœur de métier et que donc, la mort, sauf quand elle est trop personnelle ou symbolique pour l'armée, n'est pas mentionnée par les combattants, car le combat est un tout comme le soulignent Neitzel et Welzer. La mort et le fait de tuer sont des actions banales pour ces hommes au point qu'ils n'en parlent pas entre eux et n'ont donc pas à être cités dans le récit, car étant des actions courantes¹⁵⁵¹. À cela, s'ajoute le fait que la campagne de Crimée fut avant tout une guerre de tranchées à la 14-18 avec de nombreux morts dus non pas aux batailles en rase campagne, où les hommes étaient debout face à l'ennemi comme le voulait l'imaginaire de la guerre en vogue à l'époque, mais plutôt à l'artillerie et aux fusillades quotidiennes entre tranchées. La mort n'y a donc rien de glorieux et se banalise bien plus rapidement, d'autant que si l'on reprend l'éloge d'Alfred Cuvillier, les ordres étaient de poursuivre le travail sans se préoccuper des mourants, dépersonnalisant un peu plus le passage de vie à trépas. Enfin, en tant que phénomène violent et horrifique, la mort, devenue banale, avait moins sa place dans des témoignages cherchant à rassurer les proches ou à présenter la guerre comme une aventure. On retrouve à travers ce silence des combattants sur la mort au quotidien les propos de Nicolas Cadet à propos de la campagne de Calabre :

Comment expliquer une telle crispation de la part de militaires conscients des réalités de la guerre ? L'idéal chevaleresque d'une guerre courtoise où l'on se tue sans haine n'est jamais autant invoqué que lorsque la guerre apparaît sous son jour le plus hideux. En l'idéalisant et le déréalisant, les militaires acceptent le conflit auquel ils prennent part. Cette représentation nourrit toutefois un univers fantasmatique qui se dissipe brutalement au contact de la guerre véritable, cruelle et sordide.¹⁵⁵²

La guerre de siège est une épreuve terrible, bien plus violente et traumatique sur certains aspects que la guerre coloniale — pourtant très violente — ou la guerre européenne classique. Ceci explique cette opposition entre la présentation de la mort de personnages vertueux ou de soldats morts de manière glorieuse, et ce silence autour de la mort lors du siège. D'ailleurs, les défunts mentionnés par les combattants ne furent-ils pas majoritairement tués lors de combats assimilables à des batailles ? Le constat est flagrant : les généraux Read, Vranken, Lourmel ou encore Mayran furent tués lors de grands engagements tout comme les zouaves décédés cités par le général Cler, tandis que les amiraux Nakhimov et Kornilov font figure d'exceptions. Par ce constat, la guerre de Crimée nous rappelle bien à quel point elle eut lieu dans une phase de

¹⁵⁵¹ Sönke Neitzel et Harald Wezler, *Soldats : combattre, tuer, mourir : procès-verbaux de récits de soldats allemands*, op. cit, p.116.

¹⁵⁵² Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, op. cit, p.294.

transition entre deux périodes de l'histoire militaire européenne avec d'un côté cet idéal de la mort au combat. Et de l'autre une mort terrible et anonyme sous le feu de l'artillerie.

9. RACONTER LES EPIDEMIES ET LA MORT DE MALADIE

« La mort est le fait de la guerre et de la maladie. On constate que les pertes subies au combat sont nettement inférieures aux morts par maladie : 734 soldats (16 %) contre 3860 (84 %) [...] Si l'on rapproche ce chiffre des 95 165 morts de la guerre de Crimée, on peut dire que l'expédition du Mexique fut une opération peu coûteuse en vies humaines [...] La maladie est la cause principale des décès au Mexique. Il y a 3860 morts de maladie dans la seule infanterie. Il s'agit d'un phénomène identique à celui observé pendant les autres guerres menées sous le Second Empire. »¹⁵⁵³

Jean Avenel nous rappelle à travers cette phrase la catastrophe sanitaire que fut la campagne de Crimée pour l'armée française. Elle ne sut pas véritablement trouver de réponse à ce désastre humain, même si pour l'expédition du Mexique, les pertes furent dans l'absolu plus légères. Mais comparée à d'autres guerres européennes menées par le Second Empire, la guerre de Crimée est d'une tout autre envergure, la campagne d'Italie n'ayant par exemple « que 27 % de pertes pour raisons sanitaires » sur les 19 672 blessés et 7 549 tués que l'armée enregistra dans cette guerre encore plus mal préparée que celle d'Orient¹⁵⁵⁴. Et de fait si l'on en croit les chiffres avancés par les historiens, 75 000 Français, 18 000 Anglais et un nombre difficile à évaluer de Russes et de Turcs, périrent de différentes maladies qui proliférèrent dans les camps, les hôpitaux et les tranchées devant Sébastopol¹⁵⁵⁵.

Les épidémies prirent une telle importance dans la campagne de Crimée et marquèrent suffisamment les esprits pour qu'en plus de la médecine de guerre pour le soin des blessures au combat, la lutte contre les maladies constitue aujourd'hui l'une des facettes du renouveau de l'historiographie française sur cette guerre. Ainsi, ce sujet tient une place importante dans la thèse de Claire Fredj sur les médecins militaires et les campagnes du Second Empire et dans le

¹⁵⁵³ Jean Avenel, *La campagne du Mexique (1862-1867). La fin de l'hégémonie européenne en Amérique du Nord*, Paris : Economica, 1996, p.105.

¹⁵⁵⁴ Hervé Drévilion, « La puissance et le nombre XVIe-XIXe siècle ». In Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe — XIXe siècle*, Paris : Passés composés/Humensis/Ministère des Armées, 2019, pp.83-143, p.125 ; Annie Crépin, « L'armée, instrument de guerre et force de l'ordre, la marine, instrument d'expansion ». In Hervé Drévilion et Olivier Wieviorka, *Histoire militaire de la France. I. Des Mérovingiens au Second Empire*, Paris : Perrin/Ministère des Armées, 2018, pp.769-794, p.785.

¹⁵⁵⁵ Clive Ponting, *The Crimean War – The Truth behind the Myth* –, London : Pimlico, 2004, p.334.

petit ouvrage du docteur Scherpereel sur le rôle du personnel de santé en Crimée¹⁵⁵⁶. Plus récemment, le colloque organisé par le Centre d'histoire du XIX^e siècle, l'UMR SIRICE et le musée de l'Armée, qui eut lieu du 7 au 9 novembre 2019 à Paris, fit la part belle aux questions sanitaires soulevées par ce conflit avec pas moins de quatre interventions leur étant consacrées¹⁵⁵⁷. Enfin, une thèse fut totalement dédiée à ce désastre sanitaire pour l'armée française, celle de Marc Lemaire, soutenue en 2006 et intitulée *La guerre de Crimée : Chronique et analyse d'un désastre sanitaire (1854-1856)*¹⁵⁵⁸. Pourtant, comme le soulignent Jean-François Chanet, Claire Fredj et Anne Rasmussen, la campagne de Crimée ne fut pas un cas isolé dans la masse des conflits du XIX^e siècle, pour lesquels la maladie tuait généralement plus que le feu¹⁵⁵⁹. Mais contrairement aux autres campagnes, ce qui fit que la guerre de Crimée devint un scandale sanitaire fut la révélation de la situation de l'armée britannique, puis l'envoi par les autorités françaises et anglaises de tournées d'inspection pour prendre toute la mesure de la situation. Ces révélations faites au grand public imprégnèrent certainement au fil du temps le souvenir de la campagne de Sébastopol de leur marque, servant de référence pour plusieurs études sur les services de santé¹⁵⁶⁰.

L'ampleur des épidémies dans toutes les armées présentes dans la péninsule laisse donc logiquement supposer que les soldats, qui furent confrontés quotidiennement à ces maux, en parlèrent dans leurs témoignages. Déduction qui s'avère être validée par les témoignages utilisés par Alain Gouttman dans son ouvrage, mais aussi par l'intervention de Sofiane Bouhdiba lors du colloque parisien de novembre 2019 qui traita des lettres de soldats atteints du choléra¹⁵⁶¹. Dans la lignée de ces travaux, nous allons à notre tour nous intéresser à la manière dont les combattants français et russes parlèrent de cette maladie, dans leurs

¹⁵⁵⁶ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, sous la direction de Monsieur Daniel Nordman, Thèse EHESS 2006.

¹⁵⁵⁷ Colloque international organisé par le Centre d'Histoire du XIX^e siècle et l'UMR SIRICE — 7-9 novembre 2019, *La guerre de Crimée, première guerre moderne ?* Programmation. URL : https://www.musee-armee.fr/fileadmin/user_upload/Documents/Colloques_conferences/Programme_colloque_Crime_e.pdf

¹⁵⁵⁸ Marc Lemaire, *La guerre de Crimée : Chronique et analyse d'un désastre sanitaire (1854-1856)*, Montpellier : Montpellier 3, 2006.

¹⁵⁵⁹ Jean-François Chanet, Claire Fredj, Anne Rasmussen, « Soigner les soldats : pratiques et expertises à l'ère des masses », *Le Mouvement Social*, 2016/4 (n° 257), p. 3-19. DOI : 10.3917/lms.257.0003. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2016-4-page-3.htm>, pp.10-11.

¹⁵⁶⁰ Claire Fredj, « Compter les morts de Crimée : un tournant sur l'identité professionnelle des médecins de l'armée française (1865-1882) », *Histoire, économie & société*, 2010/3 (29^e année), p. 95-108. DOI : 10.3917/hes.103.0095. URL : <https://www.cairn.info/revue-histoire-economie-et-societe-2010-3-page-95.htm>

¹⁵⁶¹ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995] ; Colloque international Centre d'Histoire du XIX^e siècle UMR SIRICE, programme, *La guerre de Crimée, première guerre moderne, op. cit.*

témoignages. Face à la vision qu'ils avaient de la guerre et l'image qu'ils cherchèrent à retranscrire des événements dont ils furent témoins, quel rôle eut la maladie ?

9.1. Les armées face aux épidémies pendant la campagne de Crimée

L'impact des pertes liées aux épidémies qui touchèrent toutes les armées de la campagne de Crimée fut tel que les états-majors, les unités et les services de santé déployés à travers la péninsule par les belligérants ne purent éviter de le prendre en compte dans leurs prévisions opérationnelles. Cette douloureuse nécessité fut intégrée par les chefs dès la campagne du Danube de 1854, les Français étant durement éprouvés lors de leur tentative de marche sur l'armée du prince Gortchakov dans la Dobroudja, et les Russes l'ayant été aussi lors des combats contre les Turcs l'année précédente¹⁵⁶². Pourtant, dans les études purement militaires du conflit faites par des hommes de ce milieu, le problème épidémiologique n'est que peu abordé, voire absent. Ainsi, Edouard Totleben dans son incontournable *Défense de Sébastopol* ne se pencha pas sur ce sujet, préférant se consacrer à des questions d'ordre purement militaire¹⁵⁶³. Des études publiées au cours du conflit ou dans les premières années de l'après-guerre par des militaires passent elles aussi sous silence cet aspect de la campagne. Mentionnons à titre d'exemples, les travaux de l'officier d'état-major français M. Ferbalier publiée en 1854, et ceux du capitaine d'état-major Anitchkov, qui ne parlèrent pas de ces problèmes épidémiques¹⁵⁶⁴. Cette absence de la maladie dans ce genre de publications s'explique de deux manières : la première étant la méconnaissance des militaires sur les questions sanitaires, soulevées notamment par Lucien Baudens ou encore le professeur Hubbeneth¹⁵⁶⁵. La seconde fut que le problème épidémiologique ne fut pas propre à la guerre de Crimée et touchait déjà les armées dans les guerres précédentes, qui ne surent le surmonter parfois que de manière tardive¹⁵⁶⁶. Ainsi, deux « camps » complémentaires se forment à propos de l'historique de la campagne de Crimée, l'un avec les militaires s'intéressant aux aspects de

¹⁵⁶² Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne, op. cit.*, p.166.

¹⁵⁶³ Édouard Totleben, *Défense de Sébastopol*, Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 18 631 863.

¹⁵⁶⁴ Anitchkov, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч. I* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés... Part.1], Saint-Petersbourg : B. I., 1856 ; Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —* Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889 ; M. de Ferbalier, *Histoire de la campagne de Crimée et du siège de Sébastopol*, Paris : Madame veuve Desbleds Librairie, 1854.

¹⁵⁶⁵ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Editeurs, 1858, p.12-13 ; Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Petersbourg : Б.И., 1870, p.60-61.

¹⁵⁶⁶ Hervé Drévilion reprend les chiffres de Gaston Bodart sur la période de 1804-1815 qui estime que 630 000 militaires de l'armée napoléonienne périrent de maladie sur 1 million de morts. Hervé Drévilion, in Hervé Drévilion (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe — XIXe siècle*, p.125.

tactique pure, l'autre avec le personnel de santé s'intéressant aux aspects médicaux. C'est au milieu de ces deux groupes de publications à vocation intellectuelle que se trouvent les témoignages de combattants, encore plus tiraillés sur la question de la maladie que sur les blessures et la mort au combat.

9.1.1. Les maladies de la campagne de Crimée

Tenant une place importante, même dans les ouvrages traitant de la guerre de Crimée dans son ensemble, trois des maladies qui firent des ravages dans les rangs des armées envoyées combattre en Crimée concentrèrent à elles seules la majorité des pertes. Leurs noms sont connus : scorbut, typhus et choléra. Chacune des maladies de ce trio toucha de manière plus ou moins importante chaque armée, mais ce fut surtout le choléra qui laissa une trace dans l'historiographie de la campagne de Crimée, suivi du typhus. Le scorbut fut quant à lui surtout présent dans les rangs de l'armée et de la marine françaises, au point qu'une intervention lui fut consacrée, présentée par Patrick Louvier de l'université Paul Valéry de Montpellier, lors du colloque sur le conflit : *La marine française face au scorbut : qui trop embrasse mal étreint ?*¹⁵⁶⁷ Prenons donc le temps de faire un bref retour sur ces maladies et celles qu'elles cachèrent du fait de leur importance dans la campagne, avant de voir quelle place elles occupèrent dans les témoignages de notre corpus.

Causé par la bactérie *Vibrio cholerae*, le choléra, maladie qui aujourd'hui concerne principalement des zones où elle est devenue endémique à la suite de sa dernière vague pandémique de 1961 aux années quatre-vingt-dix — qui toucha l'Asie de l'Est, l'Afrique et les Amériques —, est principalement transmis par l'eau non potable¹⁵⁶⁸. Si aujourd'hui le choléra est contenu et soignable grâce aux avancées de la médecine, il en était tout autrement pour l'Europe du XIX^e siècle, fortement touchée par la maladie à travers plusieurs vagues épidémiques. En France par exemple, la première épidémie de choléra apparut en 1832. Chateaubriand s'en fit le commentateur — bien que, la maladie étant nouvelle, il la confondit avec la peste, mal de tous les fantasmes en Europe depuis le Moyen-Âge¹⁵⁶⁹. La maladie sera par la suite l'objet de nombreuses études tout au long du siècle comme celle du docteur Lucien

¹⁵⁶⁷ Colloque international Centre d'Histoire du XIX^e siècle UMR SIRICE, programme, *La guerre de Crimée, première guerre moderne*, op. cit.

¹⁵⁶⁸ Organisation mondiale de la Santé, site officiel, *Choléra*. URL : <https://www.who.int/fr/news-room/factsheets/detail/cholera> (dernière consultation le 07/04/2020)

¹⁵⁶⁹ René Gargulio, « Mythologie du choléra ». In : *Littérature et pathologie* [en ligne]. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, 1989 (généré le 7 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/puv/1249>>. ISBN : 9 782 842 929 459. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.puv.1249>.

Galliard¹⁵⁷⁰. Du fait de sa létalité et de son impact sur les sociétés européennes, elle mériterait le titre de « mal du siècle » à côté de « l'ennui -classe » du mouvement romantique¹⁵⁷¹. En effet, comme la peste en son temps, le choléra connut des flambées dans diverses régions du Vieux Continent avec, lors de la guerre de Crimée par exemple, une poussée de la maladie en France et dans les Balkans. Cette caractéristique fit du choléra l'un des plus grands calvaires des armées de la campagne de Crimée, puisque, après sa première apparition, il revint régulièrement en plusieurs « flambées » mises en évidence par l'historiographie. Ainsi, lors de la première vague de choléra qui toucha l'armée française à l'été 1854 dans la Dobroudja et à Varna, le quart des effectifs de la 1^{re} division avait été touché par la maladie, auxquels s'ajoutèrent les 389 morts cumulés des 2^e et 3^e divisions et les pertes de la flotte qui plafonnèrent à 800 morts et 1 200 malades, avant de faire de nouvelles poussées aux mois de décembre 1854 et de janvier 1855¹⁵⁷². Ainsi, au mois de juin 1855, l'armée française comptera encore 5 000 cholériques sur 121 000 hommes déployés en Crimée, ce qui représente près d'un quart des 21 000 malades entrés aux hôpitaux ce même mois¹⁵⁷³ !

Toutefois comme nous l'évoquions plus haut, le choléra ne fut pas la seule à toucher durement les soldats de la guerre d'Orient. En effet, les troupes furent aussi confrontées à une épidémie de typhus, maladie ancienne et très connue des armées, comme l'expliquent bien Pierre Hillemand et Émile Gilbrin dans leur participation à *l'Histoire culturelle de la maladie* de Marcel Sendrail : cette pathologie, décrite dès 1760, était endémique dans certaines régions très pauvres et devenait épidémique avec les guerres, touchant tout d'abord les soldats en mauvaise condition physique et qui bien souvent vivaient dans des conditions précaires. Le typhus passait ensuite des armées aux populations et se trouvait « associé à la dysenterie ». Les ravages de cette maladie furent, comme le soulignent les deux historiens, la cause de nombre d'échecs militaires comme à Prague en 1742 ou au Canada en 1746 à bord des navires du duc d'Anville. Le typhus continua ses ravages lors des guerres napoléoniennes, touchant tour à tour les armées coalisées puis la Grande Armée à partir de 1812¹⁵⁷⁴.

¹⁵⁷⁰ Laurent Escande (dir), « Dr Lucien Galliard, Le choléra : Paris, 1894 ». In : *Avec les pèlerins de La Mecque. Dossiers numériques* [en ligne]. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2013 (généré le 7 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pup/1999>>. ISBN : 9 782 821 827 707. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pup.1999>.

¹⁵⁷¹ Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris, Les belles lettres, 2013, p.204.

¹⁵⁷² Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne, op. cit.*, pp169-170 et 290.

¹⁵⁷³ *Ibid.*, p.334.

¹⁵⁷⁴ Pierre Hillemand et Émile Gilbrin, « Maladies et médecines du Grand Siècle et du Siècle des Lumières ». In Marcel Sendrail, *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse : Privat, 1980, pp.335-372, p.349.

Comme le choléra, la maladie continua de faire des ravages en Europe après le XIX^e siècle avec, par exemple, 150 000 Serbes qui moururent du typhus en moins de 6 mois en 1915 en pleine guerre mondiale¹⁵⁷⁵. Avec le typhus, les combattants de la campagne de Crimée ne furent donc pas confrontés à une maladie aussi nouvelle que le choléra, mais à une vieille compagne des armées connue par leurs aïeux des guerres de la Révolution et de l'Empire, et subie par leurs successeurs de 14-18. L'épidémie qui ravagea la Crimée marqua cependant moins les esprits que le choléra, qui, nous n'avons eu de cesse de le dire, n'était en Europe que depuis une vingtaine d'années et qui toucha les armées bien plus tôt. En effet, le typhus, du fait des caractéristiques favorisant son développement, n'apparut qu'une fois le siège installé, quand les deux camps commencèrent à manquer de ravitaillement et les soldats à être véritablement affaiblis par le choléra et la guerre de tranchées devant Sébastopol¹⁵⁷⁶.

Troisième grande maladie de la campagne de Crimée : le scorbut qui toucha principalement l'armée et la marine françaises. Comme le typhus, le scorbut était un mal connu depuis longtemps en Europe depuis le développement des voyages maritimes au long cours qui amenaient une carence en vitamine C chez les équipages. Pourtant, comme le rappelle David Plouviez dans son article « *Relais, bases et ports coloniaux militaires : une projection mondiale à l'époque moderne ?* », le XVIII^e siècle avait été propice à l'étude de cette maladie ainsi qu'à sa prévention, avec notamment les travaux de l'écossais James Lind qui permirent de limiter le scorbut par un approvisionnement en fruits et légumes frais — l'origine restant cependant mystérieuse tout au long du Grand Siècle —¹⁵⁷⁷. Pourtant, malgré ces connaissances, ce mal refit surface en Crimée, tout particulièrement dans l'armée et la flotte française, mais touchant aussi dans une mesure bien moindre les autres belligérants ; réapparition due aux problèmes de ravitaillement dont nous avons fait mention dans le cinquième chapitre de notre étude¹⁵⁷⁸. Ces trois grandes épidémies ne furent pas les seules à ravager les corps des soldats de la campagne de Crimée : fièvre typhoïde, gangrène, dysenterie et autres maladies touchèrent les hommes qui souffrirent aussi du froid — certains témoignages firent ainsi mention d'engelures et de membres gelés comme Lucien Baudens qui évoqua le nombre de « 5 à 6 000 cas de congélations

¹⁵⁷⁵ J. Jadin, « Maladies rickettsiennes et sclérose en plaques ». In *Ann. Soc. Belge Méd. Trop.*, n° 3, 1962, pp.321-325, p.322.

¹⁵⁷⁶ Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, *op. cit.*, pp.166-176.

¹⁵⁷⁷ David Plouviez « Relais, bases et ports coloniaux militaires : une projection mondiale à l'époque moderne ? » In : *Les Européens dans les ports en situation coloniale : XVIe-XXe siècle* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015 (généré le 9 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/62108>>. ISBN : 9 782 753 564 244. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.62108>.

¹⁵⁷⁸ cf. . : Chapitre 5, pp.256-262.

pendant les deux hivers de 1855 et 1856 » —¹⁵⁷⁹. Là encore, comme le typhus et le scorbut, ces maux étaient connus des armées. La gangrène était et fut encore par la suite une vieille compagne des armées, touchant les membres blessés par le feu de l'adversaire. Quant à la fièvre typhoïde, maladie due à des salmonelles, elle était elle aussi connue de la médecine de guerre européenne. Les Français avaient d'ailleurs eu à lutter contre ses ravages en Algérie à côté, entre autres, de la dysenterie¹⁵⁸⁰.

Ainsi, toutes ces maladies, mis à part le choléra, étaient connues des militaires et de la médecine de guerre du milieu du XIX^e siècle — ce que montre d'ailleurs la thèse de Claire Fredj —, et étaient dues aux conditions sanitaires, physiques et alimentaires dans lesquelles se trouvaient les armées en campagne : malnutrition, fatigue physique et mentale importante, règles d'hygiène peu appliquées ou maîtrisées... La campagne de Crimée n'échappa pas à la règle et, en se transformant en guerre de siège menée avec des lignes logistiques tendues à l'extrême, put même créer des conditions encore plus favorables aux épidémies ; et ce d'autant plus que les effectifs déployés dans la presque île furent bien plus importants que les expéditions coloniales menées jusqu'alors.

9.1.2. Le corps médical face aux épidémies

Face à ces maladies, états-majors et services de santé français, russes, britanniques, turcs et piémontais réagirent avec plus ou moins d'efficacité, pour les endiguer et pour limiter les pertes humaines. Ces différentes réactions de la part des armées furent au cœur des témoignages de médecins ayant servi en Crimée.

Les témoignages de ces derniers sont relativement nombreux et font, pour certains, l'objet d'études approfondies dans le cadre de travaux sur les services de santé. C'est pourquoi nous reprendrons, comme dans le chapitre précédent, consacré aux blessures, les témoignages de Lucien Baudens et du docteur Hubbeneth, agrémentés d'écrits du célèbre chirurgien russe Nicolas Pirogov, et de la thèse d'Adolphe Casteran dédiée à cette maladie dans la campagne de Crimée¹⁵⁸¹. Ces médecins parlèrent tous à leur manière de ces épidémies et en mirent en avant certaines par rapport à d'autres, montrant ce que l'on pourrait appeler une « carte des maladies de la campagne de Crimée » plus proche de la réalité. Ainsi, si Adolphe Casteran se

¹⁵⁷⁹ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Editeurs, p.139.

¹⁵⁸⁰ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, op. cit, p .568.

¹⁵⁸¹ Adolphe Casteran, *Du typhus des camps observé en Crimée pendant le siège de Sébastopol*, Montpellier : Jean Martel aîné, imprimeur de la Faculté de Médecine, 1856.

concentra sur le typhus — sujet de sa thèse —, son camarade Lucien Baudens vit plutôt la gangrène comme étant la principale affliction subie par l'armée d'Orient :

L'ennemi le plus terrible qu'aient eu à combattre les médecins de l'armée d'Orient a été la pourriture d'hôpital. Ce fléau naît, comme le typhus, du méphitisme concentré et prolongé, si difficile à éviter dans les armées stationnaires étroitement cantonnées ; il survient spontanément, il se propage par l'air par voie de contagion directe, par le dépôt sur une plaie saine de matières provenant d'une surface atteinte de pourriture. Ce second mode d'extension aurait pu sévir, si l'on n'avait eu soin de brûler tout le linge qui avait servi au pansement des plaies gangrenées, afin d'éviter qu'il fût remis en service. L'air était si manifestement le véhicule des miasmes infectieux, que la pourriture d'hôpital éprouvait toujours des intermittences de recrudescence ou de diminution, selon que les salles se trouvaient plus ou moins encombrées.

La pourriture d'hôpital envahit les plaies ; tant que les plaies ne sont pas entièrement cicatrisées, il faut la redouter. Que de fois de pauvres blessés touchants au terme de leur guérison, se préparant à retourner dans leur famille, ont péri victimes de la pourriture d'hôpital !¹⁵⁸²

Ainsi, l'inspecteur du service de santé envoyé par le gouvernement de Napoléon III donna un avis différent de celui retenu par l'historiographie, sans pour autant minimiser l'impact du choléra sur l'armée d'Orient dont il vit les ravages sur les soldats rapatriés à Malte et Smyrne¹⁵⁸³. En fait, il ne chercha pas à minimiser toutes les grandes maladies de la campagne, écrivant plus loin que la plupart des hommes envoyés aux hôpitaux souffraient de maladies intestinales et surtout de scorbut. Mais pour lui, la principale cause de mortalité dans l'armée française de Crimée resta la gangrène dont il faisait déjà mention dans son descriptif des hôpitaux établis en Turquie¹⁵⁸⁴.

Son homologue russe le chirurgien Hubbeneth fut, avec son camarade Nicolas Pirogov, moins amené à observer directement les maladies ravageant l'armée russe de Crimée. Et de fait, il parla principalement de « malades » sans préciser les maladies, comme il le fit avec les blessés qu'il décrivit surtout à travers des chiffres avec quelques cas pratiques. Il précisa cependant à quelques occasions les maladies touchant l'armée du tsar, notamment lorsqu'il aborda le problème des effectifs du service de santé, écrivant que les nouveaux médecins et aides qui arrivaient en Crimée n'étaient pas habitués à la médecine de guerre et furent bien plus touchés par le typhus¹⁵⁸⁵. Nicolas Pirogov, quant à lui, rappela que les Sœurs de charité payèrent elles aussi un lourd tribut pour être venues en aide aux malades et blessés, racontant que les premières arrivées firent tant, que plus de la moitié d'entre elles furent malades¹⁵⁸⁶. Le professeur Hubbeneth fit enfin part de l'apparition du choléra sous forme épidémique dans son récit :

¹⁵⁸² Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit.*, pp.136-137.

¹⁵⁸³ *Ibid.*, pp.9-10

¹⁵⁸⁴ *Ibid.*, p.14.

¹⁵⁸⁵ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856, op. cit.*, pp.20-23.

¹⁵⁸⁶ Nicolas Ivanovitch Pirogov, *Исторический обзор дѣйствиі Крестовоздвиженской общины сестеръ попеченія о раненыхъ и больныхъ, въ военныхъ госпиталяхъ въ Крыму и въ Херсонской губерніи, съ 1 декабря 1854 по 1 декабря 1855. Академика Н.И Пирогова* [Revue historique des enfants de la communauté

Au retour de la belle saison, et avec l'apparition de la verdure dans les campagnes, on constata la présence d'un nouvel ennemi sur le théâtre de la guerre, c'était celle du choléra. Nous avons eu, jusque-là, très-peu à souffrir de cette terrible maladie, bien que pendant l'automne et l'hiver précédents on en eût observé chez nous quelques cas peu nombreux, durant le temps même où les alliés étaient le plus exposés à ses ravages. Aussi l'invasion subite du choléra à l'approche de la saison des chaleurs excita-t-elle dans l'armée de vives inquiétudes. Ajouté à nos autres périls et à nos autres adversités, ce fléau épidémique ne pouvait avoir que des suites funestes dans notre situation, déjà bien assez triste sans cette nouvelle calamité.¹⁵⁸⁷

L'épidémie prit d'ailleurs suffisamment d'ampleur au sein de la garnison de Sébastopol pour qu'il en chiffre les pertes et les compara à celles avancées par Lucien Baudens : 7 000 cholériques avec une mortalité évaluée à 50 % des malades pour l'armée russe contre 49,6 % pour l'armée française, montrant ainsi que les deux armées eurent autant de difficultés à y faire face¹⁵⁸⁸. Cette volonté de comparer le taux de mortalité entre les deux armées l'amena par ailleurs, à avancer que 55,3 % des morts français en Crimée résultèrent de l'épidémie de typhus de l'année 1856¹⁵⁸⁹.

Face à ces maladies, ces médecins, mais aussi les chefs militaires, cherchèrent à trouver des solutions pour en limiter l'impact, ou tout bonnement, à faire appliquer les mesures d'hygiène déjà connues à l'époque. Chez les Russes, sous l'impulsion notamment de Nicolas Pirogov et du prince Vassilitchkov, le système de répartition des soldats mis hors de combat fut par exemple modifié en profondeur et rationalisé pour éviter le plus possible une contamination des blessés non malades : les soldats gangrenés, « pyémiques » et blessés sans espoir de survie furent ainsi placés dans des bâtiments bien définis et séparés. Cette répartition s'accompagna logiquement par une répartition des sœurs de charité, en fonction des besoins¹⁵⁹⁰. Leur dévotion aux malades fut d'ailleurs soulignée par Pirogov :

Quiconque n'a entendu que des rumeurs à ce sujet, ne peut comprendre ce que signifie la séparation des patients gangrenés et condamnés en temps de guerre, ne peut imaginer l'horreur et la situation terrible dans laquelle se trouvent les malades. D'énormes plaies malodorantes, contaminant l'air avec leurs vapeurs nocives ; des cris de souffrance lors du changement des pansements, les gémissements des mourants, la mort à chaque pas et sous différentes formes : dégoûtante, terrible et touchante. Tout cela touche les médecins les plus expérimentés et qui pratiquent depuis longtemps, au plus profond de leur âme. Que puis-je dire de ces femmes (comme Grigorieva et Golubtseva) qui

des sœurs de la Croix élevée des infirmières des blessés et des malades, dans les hôpitaux militaires de la province de Crimée et de Kherson, du 1er décembre 1854 au 1er décembre 1855. Académicien N. I. Pirogov], Saint-Pétersbourg : Typographie de l'Académie impériale des Sciences, 1856, pp.1-2.

¹⁵⁸⁷ Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les annees 1854-1856, op. cit*, p.92.

¹⁵⁸⁸ *Ibid.*, Annexes.

¹⁵⁸⁹ *Ibid.*

¹⁵⁹⁰ Nicolas Pirogov, *Историческій обзоръ дѣйствій Крестовоздвиженской общины сестеръ попеченія о раненыхъ и больныхъ, въ военныхъ госпиталяхъ въ Крыму и въ Херсонской губерніи, съ 1 декабря 1854 по 1 декабря 1855. Академика Н.И Пирогова* [Revue historique des enfants de la communauté des sœurs de la Croix élevée des infirmières des blessés et des malades, dans les hôpitaux militaires de la province de Crimée et de Kherson, du 1er décembre 1854 au 1er décembre 1855. Académicien N. I. Pirogov], *op. cit*, pp.3-5.

se sont vouées, par un sentiment de miséricorde désintéressé à ce service difficile et dégoûtant pour tout être humain, mais édifiant et abondant en miséricorde pour un vrai chrétien.¹⁵⁹¹

Côté français, certaines initiatives d'officiers supérieurs et de médecins permirent de limiter les maladies en appliquant les règles sanitaires déjà prônées par les médecins du Service de santé des armées :

Le camp du 81^{ème} régiment était un vrai modèle d'installation. Les tentes, très-espacées, s'alignaient sur de larges rues en pierres, bordées de sapins qu'avait plantés le régiment. Elles étaient toujours ouvertes pendant le jour, et contenaient un lit de camp circulaire dont les planches articulées étaient relevées dans la journée contre les parois et se rabattaient le soir à l'heure du coucher. La plus grande propreté y régnait. Rien ne faisait défaut. On voyait même à l'entrée des décrotoirs faits de sabres brisés. Dans l'infirmerie, le régiment, avec ses seules ressources, avait improvisé cinquante lits ; des ventouses bien ménagées renouvelaient l'air, et une bonne cheminée entretenait une chaleur de 14 à 16 degrés centigrades. La visitant à l'improviste, j'y trouvai le colonel, M. de Clonard, qui présidait à une distribution d'oranges achetées pour les scorbutiques. Sous un hangar, j'ai compté trente ou quarante pièces de vin mises en réserve pour les jours de grande fatigue. Des champs d'orge, de blé, de pommes de terre, étaient ensemencés pour les besoins communs ; on avait même fabriqué au bivouac des charrues à la Dombasle ! Chaque jour, la musique du régiment faisait entendre des airs joyeux sur une belle esplanade plantée d'arbres par les soldats et ornée d'un joli café rustique. Sur le front de bandière se déployaient de petites cases en pierre ; les boîtes de légumes conservés avaient fourni la toiture et s'étaient même façonnées en tuyaux de poêle : c'étaient les cuisines des compagnies. M. de Clonard a su faire tourner au profit de son régiment les milliers de bras qui étaient à sa disposition quand la guerre les laissait inoccupés ; il a su éloigner la nostalgie et les maladies, entretenir la gaieté et la santé. Son effectif est resté presque intact.¹⁵⁹²

À ces principes hygiéniques, les chefs des armées ajoutèrent d'autres moyens de lutte contre les épidémies avec, notamment, l'adoption de vêtements adaptés comme la fameuse capote criméenne. En cela, on retrouve chez les médecins français et leurs homologues russes une méthode de travail contre les maladies en campagne qui se retrouve par exemple dans les autres campagnes du Second Empire : adaptation de l'uniforme, tentative de séparer les malades des blessés, amélioration des conditions de vie et de la nourriture... Ce que Claire Fredj montra bien tout au long du dixième chapitre de sa thèse qui nous éclaire parfaitement sur les problématiques liées à l'exercice de la médecine dans les armées en campagne¹⁵⁹³. D'ailleurs, l'armée française dispose à cette même période d'une expérience assez solide de la lutte contre

¹⁵⁹¹ *Ibid.*, p.7. Texte d'origine : « Кто знаетъ только по слухамъ, что значить это, — отдѣленіе гангренозныхъ и безнадежныхъ больныхъ въ военное время, тотъ не можетъ себѣ представить всѣхъ ужасовъ бѣдственнаго положенія страдальцевъ. Огромныя вонючія раны, заражающія воздухъ вредными для здоровья испареніями; вопли и страданія при продолжительныхъ перевязкахъ; стоны умирающихъ, смерть на каждомъ шагѣ въ разнообразныхъ ея видахъ: отвратительномъ, страшномъ и умилительномъ, — все это тревожить душу даже самыхъ опытныхъ врачей, посѣдѣвшихъ въ исполненіи своихъ обязанностей. Что же сказать о женщинахъ (какъ Григирьева и Голубцева), посвятившихъ себя, изъ одного участія и чувства бескорыстнаго милосердія, на это служеніе, тяжкое и отвратительное для челоука свѣтскаго, но назидательное и обильное дѣлами милосердія для истиннаго христіанина. »

¹⁵⁹² Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, op. cit, pp.68-69.

¹⁵⁹³ Claire Fredj, *Médecins en campagne, médecine des lointains. Le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, op. cit, chapitre 10.

la maladie, avec une véritable campagne lancée par les médecins militaires contre le paludisme en Algérie¹⁵⁹⁴.

Les armées de la campagne de Crimée n'étaient donc pas désarmées face aux épidémies et, par le biais de leurs médecins, cherchèrent à les contrer que ce soit par le dévouement du personnel de santé ou par l'application de principes sanitaires connus, mais non appliqués par des militaires peu au fait de ce genre de choses. Les médecins dont nous avons ici analysé les témoignages mirent bien en avant leurs échecs et leurs réussites dans l'application de ces principes hygiéniques pour lutter contre les différents maux qui touchaient les deux camps. Adolphe Casteran expliqua ainsi dans sa thèse que l'armée française créa elle-même les conditions favorables à une épidémie de typhus :

L'accumulation de matières végétales, mais surtout animales, l'entassement d'un grand nombre de troupes sur un plateau onduleux, coupé, sans doute avantage réel, mais aussi trop exigü, trop peu étendu à certaines époques pour l'importance de l'effectif : voilà les causes essentielles du typhus qui s'est développé.

D'autres causes physiques et morales ont joué un rôle qu'il est nécessaire de signaler : les fatigues d'un long siège, les privations de toute nature, un hiver rigoureux, le regret parfois de la patrie absente, toutes ces influences ont exercé leur part d'action et de puissance en imprimant une gravité plus considérable.

Enfin, et pour résumer, nous pouvons accuser comme causes du typhus qui a régné devant Sébastopol : 1° des influences physiques et morales antérieures incontestables ; 2° des influences fis tenant aux conditions particulières du pays ; 3° des foyers d'infection locaux, accidentels, créés par les circonstances et les conséquences fatales de la guerre.¹⁵⁹⁵

Son témoignage à vocation universitaire permet de bien cerner l'impuissance des médecins face à toutes ces épidémies, puisqu'il expliqua que si les principales maladies étaient connues, le problème fut qu'elles se remplaçaient les unes les autres, presque de manière cyclique¹⁵⁹⁶. À cet aveu d'impuissance face à des maladies se succédant les unes aux autres, la réponse trouvée sur place fut surtout l'évacuation des soldats atteints vers Constantinople¹⁵⁹⁷. Un médecin anonyme dont quelques lettres furent publiées par le baron du Casse se plaignit quant à lui de l'instruction sanitaire de l'armée alors qu'elle ne se trouvait qu'à Varna, dénonçant le rapport qui avait fait de la ville un lieu sain¹⁵⁹⁸. Nicolas Pirogov souligna quant à lui l'efficacité des sœurs de charité dans leurs missions d'aide aux malades, notamment lorsqu'elles étaient chargées d'accompagner les convois vers Simferopol, et ce malgré leurs manques de

¹⁵⁹⁴ Claire Fredj, « Soigner une colonie naissante : les médecins de l'armée d'Afrique, les fièvres et la quinine, 1830-1870 », *Le Mouvement Social*, 2016/4 (n° 257), p. 21-45. DOI : 10.3917/lms.257.0021. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2016-4-page-21.htm>

¹⁵⁹⁵ Adolphe Casteran, *Du typhus des camps observé en Crimée pendant le siège de Sébastopol*, op. cit, pp.14-15.

¹⁵⁹⁶ *Ibid.*, p.23.

¹⁵⁹⁷ *Ibid.*, p.27.

¹⁵⁹⁸ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, Paris : Imprimerie et Librairie militaire Henri Charles Lavauzelle, 1892, pp.29.

moyens¹⁵⁹⁹. Quant à son collègue Hubbeneth, il n'eut de cesse de souligner l'incurie de l'administration médicale russe que ce soit pour la gestion du matériel ou l'organisation des hôpitaux en Crimée¹⁶⁰⁰. Dénonciation que l'on retrouve d'ailleurs dans la lettre du médecin français anonyme :

On n'avait même pas songé à organiser un service de blanchissage ; le linge sale s'entassait en foyer d'infection à l'extrémité des salles ; les malades les plus gravement atteints ne pouvaient même pas être changés. On avait beau demander, solliciter de l'administration et de l'intendance, il était impossible de rien obtenir, l'entassement des malades se continuait toujours dans notre affreux hôpital ; il a fallu prendre son parti de faire une évacuation sur Constantinople, où il y a 1 200 lits et un personnel médical nombreux, mais pas de troupes. [...] C'est toujours avec la même intelligence que s'organisent les services à Constantinople, où l'on ne recevra que des convalescents et des évacuations. On a entassé personnel et matériel, tandis qu'à Varna où nous avons toute l'armée sur les bras, on nous met à trois traitants, y compris le père Pontier, qui est tout à fait impropre au service et va rentrer en France pour cause de maladie.¹⁶⁰¹

Enfin, ces mêmes médecins surent analyser les causes, le déroulement et les conséquences de ces épidémies pour en tirer des conclusions qu'ils retranscrivirent dans leurs témoignages, montrant leur volonté de faire avancer la médecine de guerre tout en parlant de leur expérience personnelle de la campagne de Crimée. La thèse d'Adolphe Casteran en est un bel exemple, puisqu'il donna une explication à l'apparition de typhus dans l'armée française, tandis que Lucien Baudens vit en la mauvaise installation des hôpitaux en Turquie un facteur de développement de la gangrène notamment¹⁶⁰². En ce sens, le travail des médecins et chirurgiens de ce conflit pour lutter contre le choléra, le typhus ou encore le scorbut, n'est pas sans rappeler la crise mondiale de l'année 2020 liée au coronavirus, les personnels soignants cherchant par leurs connaissances, leurs recherches et leur dévouement, à contenir une nouvelle pandémie.

9.1.3. Le regard du combattant

Si les chefs militaires de la campagne de Crimée et les médecins attachés aux armées cherchèrent à endiguer les épidémies qui ravageaient les troupes déployées dans la péninsule, ils ne furent pas les seuls à commenter les mesures prises tout au long du conflit pour combattre ce fléau : les combattants, du simple soldat à l'officier, purent observer les moyens de lutte contre les différentes maladies qui les menaçaient. Observateurs aux premières loges de cette

¹⁵⁹⁹ Nicolas Pirogov, *Исторический обзор дѣйствій Крестовоздвиженской общины сестеръ попеченія о раненыхъ и больныхъ, въ военныхъ госпиталяхъ въ Крыму и въ Херсонской губерніи, съ 1 декабря 1854 по 1 декабря 1855*. Академика Н.И Пирогова [Revue historique des enfants de la communauté des sœurs de la Croix élevée des infirmières des blessés et des malades, dans les hôpitaux militaires de la province de Crimée et de Kherson, du 1er décembre 1854 au 1er décembre 1855. Académicien N. I. Pirogov], *op. cit.*, pp.26-27.

¹⁶⁰⁰ Exemple : Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les annees 1854-1856*, *op. cit.*, pp.56-62

¹⁶⁰¹ Baron A. du Casse, *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, *op. cit.*, p.30.

¹⁶⁰² Adolphe Casteran, *Du typhus des camps observé en Crimée pendant le siège de Sébastopol*, *op. cit.*, p.32.

tragédie sanitaire, peu de militaires des armées françaises et russes prirent la parole pour exprimer leurs sentiments vis-à-vis du travail accompli par les médecins, chirurgiens et infirmiers pour sauver leurs vies. Le capitaine Thoumas fait partie de ces hommes qui rapportèrent cet aspect de la campagne et son témoignage ne présenta pas les ambulances sous leur meilleur jour, écrivant qu'il préférerait garder ses hommes malades dans sa batterie pour que leurs camarades puissent les soigner eux-mêmes en suivant les ordonnances du docteur, au lieu de les envoyer aux ambulances. Il souligna d'ailleurs que sa décision fut la bonne puisque le seul soldat qu'il perdit au cours de l'hiver 1854-1855 fut celui qui choisit de se rendre à l'ambulance se faire soigner¹⁶⁰³. Jules-Alexandre Sancery ne fut pas plus positif, en soulignant le manque de moyens donnés aux officiers pour lutter contre les maladies :

Mars 1856. L'état politique continue. Les nouvelles sont rares, mais la mauvaise saison, le mois de mars venant, l'état de santé de l'Armée est très mauvais. Beaucoup d'hommes sont atteints de scorbut ; le typhus commence à sévir. Le scorbut, surtout, qui frappe les hommes qui ont un long séjour en Crimée et dont le sang est appauvri, soit par la fatigue, soit par la mauvaise nourriture. J'ai 20 hommes de ma compagnie à l'ambulance ; c'en est 1/5 et je trouve cela énorme et cela ne fait que commencer. Des prescriptions hygiéniques sont lues aux ordres des régiments ; on prescrit les légumes frais, la salade, le pissenlit mais c'est facile à dire ! Avec notre argent, nous nous procurons difficilement ces sortes d'aliments ; que peut le pauvre soldat ? Pour remédier, l'autorité qui, dès longtemps, était avisée de toutes parts de ce malaise général qui entraînent des suites désastreuses, prit enfin une grande détermination de faire des jardins et de préparer la terre et on plantera bientôt. Beaucoup de travail pour peu de résultats ; le soldat ne mangera que ce que lui laisseront les maraudeurs.¹⁶⁰⁴

Quant au capitaine Chodasiewicz, il pointa la mauvaise qualité de la nourriture servie aux soldats russes, la soupçonnant d'être à l'origine de la hausse de diarrhées dans les rangs de son régiment au mois d'octobre 1854¹⁶⁰⁵. Ces quelques exemples de griefs ne ciblent pas les médecins ou le personnel soignant directement, mais montrent une certaine réflexion de ces hommes sur les maux qui les touchaient ainsi que leur entourage, mettant en avant les erreurs et mauvaises décisions du commandement, des chefs du service de santé ou de l'administration quant à la lutte contre les maladies.

Toutefois, quelques témoignages permettent de voir aussi une certaine reconnaissance de la part des soldats envers les personnes chargées de les soigner, ainsi que par rapport aux efforts déployés pour les prémunir du typhus, du choléra ou du scorbut. Le lieutenant Cullet décrivit de manière positive les efforts déployés par le personnel de santé des ambulances et des navires évacuant les malades vers Constantinople, et ce malgré leur manque de moyens¹⁶⁰⁶.

¹⁶⁰³ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856* —, Paris : Librairie Illustrée, 1892, pp.167-169.

¹⁶⁰⁴ Jules-Alexandre Sancery, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Paris : Bibliothèque nationale de France [Microfilm], pp.6-12.

¹⁶⁰⁵ Robert Chodasiewicz, *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London: Murray, 1856, p.164.

¹⁶⁰⁶ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, Lyon : Emmanuel Vitte Editeur, 1894, pp.104-105.

Les combattants saluèrent par ailleurs les actions de leurs chefs lorsque ces derniers cherchèrent à améliorer leur sort. L'action du général Canrobert par exemple, fut saluée par de nombreux combattants. Jean-Baptiste Montaudon raconta par exemple que les hommes eurent leur ration alimentaire augmentée au cours du premier hiver en Crimée et qu'il fit venir des vêtements chauds¹⁶⁰⁷. Cette reconnaissance se retrouve sur d'autres théâtres d'opérations où Français et Russes s'affrontèrent. Ainsi, le soldat Giroux souligna l'énergie de l'aumônier militaire et des médecins envoyés avec le corps expéditionnaire de la Baltique en 1854¹⁶⁰⁸. Mais les soldats ne restèrent pas inactifs face aux maladies et certains prirent part à la lutte contre la maladie comme Joseph Lebrun qui raconta comment il assainit le champ de bataille d'Inkerman et reçut les félicitations des médecins de sa division pour avoir eu l'idée de planter de l'orge sur les charniers¹⁶⁰⁹.

Ces quelques exemples montrent une réelle implication des combattants, notamment français, dans la lutte contre les épidémies ou du moins une réelle réflexion malgré leur méconnaissance chronique du sujet, soulignée par Lucien Baudens — qui accusa les officiers français de méconnaître certains principes sanitaires de base —¹⁶¹⁰. Ils se montrèrent ainsi capables de porter un jugement sur l'action de leurs supérieurs, voire de faire preuve d'initiative pour lutter contre les maladies, surtout lorsqu'ils jugèrent les mesures prises jusqu'alors inefficaces ou insuffisantes, comme le montrent les cas de Joseph Lebrun ou du capitaine Thoumas. Les mentions de tels jugements ou actions restent cependant rares, et furent surtout le fait de combattants qui eurent plus ou moins d'action directe dans la lutte contre la maladie, le capitaine Thoumas cherchant par exemple à sauver ses hommes, le capitaine Chodasiewicz faisant quant à lui preuve d'empathie pour les siens tout au long de son témoignage. Ces cas restèrent cependant isolés, la plupart préférant se consacrer aux récits plus nobles des combats.

¹⁶⁰⁷ Général Jean-Baptiste Alexandre Montaudon, *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898, p.315.

¹⁶⁰⁸ Giroux (aîné), *Les trois volontaires (les trois frères Giroux) : à Paris 1848, à la Baltique, en Crimée, en Italie, à la guerre de 1870-1871, défense de Paris, en Afrique 1871 (historique) ([2e édition])*, Nancy : Impr. De Crépin-Leblond, 1877, p.23.

¹⁶⁰⁹ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, Paris : E. Dentu éditeurs, Librairie de la société des gens de lettres, 1889pp.40-42.

¹⁶¹⁰ Lucien Baudens, *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc., op. cit.*, p.12-13.

9.2. L'expérience individuelle de la maladie

Lors d'une campagne militaire, la maladie, comme l'expérience du combat, le fait de donner ou recevoir des blessures est une expérience de l'intime, vécue de manière différente en fonction des personnalités. Les personnels de santé se plurent à voir les épidémies de la campagne de Crimée à travers des yeux de scientifiques, tandis que les combattants le firent avec leur regard d'homme de guerre. Mais tous eurent une manière bien à eux de vivre cette expérience d'une guerre où les maladies se suivirent les unes les autres. Ainsi, même si dans leurs témoignages plusieurs vétérans du siège de Sébastopol cherchèrent à parler du choléra, du typhus ou encore du scorbut à la manière de professionnels de santé ou d'hommes d'armes, ils laissèrent aussi transparaître leur vision plus intime de cette expérience forte, douloureuse et potentiellement traumatique. Chercher à comprendre ce regard personnel sur les maladies nécessite, comme pour le combat, de se rappeler le milieu dans lequel ces hommes évoluaient pour comprendre leur rapport aux épidémies. Cette étape, tout comme celle concernant la compréhension plus rationnelle des maladies qui touchèrent les armées françaises et russes, est en effet importante pour comprendre comment les combattants retranscrivirent leur expérience de ce conflit.

9.2.1. Les combattants et la maladie : émotions et perceptions

Premier point qui nous semble important pour comprendre le regard plus personnel que pouvaient porter les hommes de la campagne de Crimée sur les maladies qu'ils étaient amenés à affronter : étaient-elles vues, même avec le recul, comme infamantes, ou étaient-elles considérées comme un risque parmi tant d'autres ? Même si la dernière question semble improbable du fait du modèle viril en vigueur à cette époque et que nous n'avons eu de cesse de souligner tout au long de cette étude, elle mérite d'être posée. Dans tous les cas, la réponse à apporter à ces interrogations est un travail complexe, peut-être plus difficile encore que de comprendre le regard personnel porté sur les combats, les soldats ayant été très frileux pour faire part d'émotions comme la peur¹⁶¹¹. Et de fait, la majorité des témoignages russes de notre corpus ne parlèrent pas de la maladie, préférant se centrer sur les opérations militaires et leurs faits d'armes. Le soldat Podpalov, par exemple, n'en parla pas une seule fois à Vassili Lyaskoronsky lorsque ce dernier retranscrivit son témoignage¹⁶¹². Et parmi ceux qui abordèrent

¹⁶¹¹ cf. : Chapitre 3, pp.147-149.

¹⁶¹² Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтїю славної обороны Севастополя. Воспоминанїя Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov,

le sujet des épidémies, comme le capitaine Chodasiewicz, ils n'en parlèrent pas de manière à laisser percevoir le regard qu'ils portèrent sur celles-ci, préférant parler des causes et de l'impact sur les hommes. Même Léon Tolstoï ne semble pas avoir « osé » parler des maladies qui ravageaient la garnison de Sébastopol, préférant évoquer la vie dans les tranchées et les blessures. Dans son récit, les rares mentions de malades sont incluses dans les passages consacrés aux blessés, comme lorsque l'ordonnance du lieutenant Kozeltsov désigna à l'officier un soldat de son régiment conduisant une charrette remplie de blessés¹⁶¹³.

Du côté des combattants français, le silence semble avoir lui aussi été de mise au premier abord, préférant parler de la résilience et du courage plutôt que des sentiments. Le général Cler écrivit ainsi :

Pendant ces rudes épreuves, les officiers et les sous-officiers donnaient aux soldats l'exemple de l'obéissance au devoir et de la résignation aux souffrances. Affaiblis par un service continu et pénible, ayant une alimentation échauffante, ils combattaient la maladie sous la tente, afin d'être prêts à reprendre leur place à la tête de leurs compagnies quand il faudrait marcher à l'ennemi ou faire un service de tranchée et de grand'gardes. Plusieurs payèrent de leur vie ce dévouement sublime au devoir. [...]

Les soldats eux-mêmes, se roidissant contre la maladie, opposaient à la souffrance un courage héroïque. Beaucoup attendirent la mort au camp plutôt que de demander à entrer à l'ambulance ou à être évacués sur la Turquie.¹⁶¹⁴

Son exemple, qui illustre assez bien cette idée des combattants de mettre en valeur le courage face aux épidémies, peut être complété des multiples références faites à ce courage par le révérend père de Damas, qui rapporta notamment qu'un soldat malade se plaignait de ne pas être au feu avec ses camarades¹⁶¹⁵. Il écrivit aussi :

Le courage du corps médical et celui de l'administration ont opéré des prodiges : de rien ils ont su créer des ambulances aussi bien organisées que le permettent les circonstances. Mais enfin l'épreuve a été faite. La vertu ne s'est pas démentie au creuset de la tribulation : pendant ces journées douloureuses, pas une plainte, à ma connaissance, n'est sortie de la bouche de nos soldats.¹⁶¹⁶

Cependant, quelques témoignages parlèrent des sentiments négatifs que purent développer les épidémies chez les soldats. Alfred Cuvillier par exemple, raconta dans son témoignage dédié au capitaine Pruvost, que l'épidémie de choléra qui se déclara au camp de Gallipoli entama grandement le moral des troupes qui y étaient alors stationnées, permettant ainsi de contraster le tableau proposé par la majorité des écrits¹⁶¹⁷. Autre exemple, celui du sous-officier de l'infanterie de marine qui parla de potentiels suicides de soldats face à l'épidémie de choléra de

vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N. A. Piritch, 1904.

¹⁶¹³ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 2019 [1988], p.104.

¹⁶¹⁴ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859, p.184.

¹⁶¹⁵ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris : Librairie Joseph Albanel, 1866, p.87.

¹⁶¹⁶ *Ibid.*

¹⁶¹⁷ Alfred Cuvillier, *Le Capitaine Pruvost, quelques traits de sa vie, souvenirs de la guerre de Crimée*, Lille : L. Lefort Imprimeur — Editeur, 1860, p.73.

Varna¹⁶¹⁸. Cette mention brève est d'autant plus intéressante que, comme pour les blessures psychologiques, les suicides furent souvent des sujets tabous dans les récits militaires¹⁶¹⁹. En parler, même de manière brève, montre la peur, mais aussi le vide que pouvait créer une épidémie chez les hommes de guerre de cette première moitié du XIX^e siècle.

Le silence des combattants russes et le choix de leurs homologues français de surtout mettre en avant le courage des personnels de santé et de passer sous silence la part émotionnelle sombre provoquée par une certaine impuissance face aux maladies révèle, là encore, une certaine distorsion de la réalité par les combattants. Les motivations varient en fonction du support et des motivations du témoignage. Dans leurs correspondances, comme pour les blessures ou le combat, la peur et l'effondrement moral de l'auteur n'ont pas leur place, car, si la description parfois crue de la violence est tolérée, ces sentiments sont occultés pour rassurer le destinataire de la lettre¹⁶²⁰. Là où la frustration peut être évoquée face à la lenteur des opérations, montrant une certaine crânerie, la peur de la maladie n'a donc pas sa place. Quant aux écrits postérieurs comme les Mémoires, leurs vocations furent plutôt de retranscrire l'aventure militaire que fut la campagne de Crimée et donc, la gloire acquise par les armes et le courage face aux aléas de la guerre ont la primauté. En cela, on retrouve dans ce non-dit une volonté de faire de la vie militaire une expérience à part¹⁶²¹. Or la peur de la maladie se retrouvait tout aussi bien dans le monde militaire que le civil, permettant peut-être d'expliquer ce non-dit.

9.2.2. Raconter la maladie autour de soi

Parler de la maladie, ce n'est pas que l'aborder d'un point de vue scientifique, rationnel ou encore émotionnel, c'est aussi décrire la manière dont elle interagit avec son milieu. Dans le cas de la campagne de Crimée, les épidémies de choléra, de typhus ou de scorbut laissèrent des traces à la vue de tous les combattants, que ce soit par les moyens employés pour les combattre, mais aussi par les milieux les favorisant ou encore par leurs impacts sur les corps et les esprits. Là encore, les combattants russes ne furent pas très prolixes sur ce sujet et, du fait des

¹⁶¹⁸ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], Bibliothèque du Service historique de la Défense, château de Vincennes. Document consultable en annexes. cf. . : Annexe 3.

¹⁶¹⁹ Hervé Drévuillon, in Hervé Drévuillon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe — XIXe siècle*, op. cit, p.171.

¹⁶²⁰ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Second —*, Paris : Librairie Centrale, 1868, pp.15-16.

¹⁶²¹ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, Paris : Les Indes savantes, 2011, pp.107-109.

symptômes des différentes maladies qui touchèrent les armées durant la campagne, il nous faudra supposer que les écrits français reflètent une réalité proche de celle vécue par leurs adversaires. Et s'ils ne furent pas très éloquents à propos de leurs sentiments, de leur perception ou leurs rapports aux maladies, ces hommes semblent avoir été plus loquaces à propos des manifestations visuelles, auditives et olfactives de la maladie.

Commençons avec les descriptions de la maladie sur les corps et les âmes, principal moyen de décrire l'impact des épidémies. À tous les échelons de l'armée, les combattants parlèrent des malades, car ce sujet leur permettait de fournir des anecdotes affectant leurs lecteurs, ou tout simplement, parce que la vue de leurs camarades souffrants les toucha. Ainsi, le sergent Eckenfelder, dont les cahiers n'étaient pas dédiés à être largement diffusés, fut marqué par les épidémies de typhus et de fièvre typhoïde de l'hiver 1855-1856 qui tuaient presque à tous les coups selon ses dires¹⁶²². Mais c'est une anecdote sur l'effet que pouvait avoir la fièvre sur les hommes qui semble l'avoir marqué :

Il n'était pas rare qu'au milieu de la nuit on fut réveillé dans sa tente par des malheureux, qui délirant s'étaient échappés des ambulances tout nus ou en caleçon et cela par un froid tellement intense que certains avaient les pieds gelés sous leurs tentes bien qu'enveloppés de deux ou trois couvertures de laines.¹⁶²³

Ce sous-officier ne fut bien évidemment pas le seul à rapporter de tels faits. Pour n'en citer que deux, prenons tout d'abord le récit du soldat Podpalov qui décrivit l'ambiance qui régnait dans son hôpital, parlant de camarades atteints de fièvre, de délires, de dépressions et de crises¹⁶²⁴. Puis la description d'une tente de malades faite par le révérend père de Damas, dont l'une des missions était de reconforter ces pauvres âmes :

Seize hommes y sont couchés côte à côte ; une natte étendue sur la terre humide leur sert de lit ; ils ont conservé leurs vêtements. Avec quoi se réchaufferaient-ils ? Une moitié de couverture est tout leur bagage. Ils ont la tête appuyée sur leur sac ; ils sont renversés sur le dos. [...] (?) Des crampes leur raidissent les membres et répandent sur leurs traits une impression désespérante ; ou bien la violence du mal a épuisé leurs forces ; ils sont immobiles les yeux fis et sortant presque de leurs orbites ; leur bouche est ouverte, et, s'ils la ferment en vous voyant, c'est pour vous dire ce mot échappé avec peine d'une poitrine haletante : « A boire ! » Mais vous voyez encore. Sous cette autre tente, que se passe-t-il ? Tandis que l'infirmier donne ses soins à d'autres infortunés, ce malade en délire s'est dépouillé de ses vêtements ; il est étendu sans mouvement sur la terre nue ; il est mort. Cependant son malheureux camarade, sur le point d'expirer à son tour, a cherché instinctivement une position plus douce ; vous le trouverez tout à l'heure, à demi nu, luttant avec la mort, la tête appuyée sur le cadavre voisin.¹⁶²⁵

¹⁶²² SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

¹⁶²³ *Ibid.*

¹⁶²⁴ Vassili Lyaskoronsky, *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], *op. cit.*, pp.52-54.

¹⁶²⁵ Révérend Père de Damas, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, *op. cit.*, pp.86-87.

La vue des malades suscita une certaine compassion des soldats vis-à-vis de leurs camarades touchés par tel ou tel fléau. Elle leur permit aussi de juger de leur chance. C'est ce que montre une lettre du matelot Coureur de la marine française à son ami Régley : « Grâce à Dieu, pour commencer par-là, ma santé se maintient insolemment bonne au milieu des diarrhées et des fièvres et j'ai une figure et un embonpoint qui insultent à toutes ces faces étirées et languissantes que l'on trouve dans le détachement et particulièrement chez les hommes provenant de l'Iéna »¹⁶²⁶. Dans une de ses lettres retranscrites par son ami Cuvillier, le capitaine Pruvost écrivait quant à lui, s'estimer heureux d'être en bonne santé après avoir comparé la condition de malade en garnison et celle de malade en campagne¹⁶²⁷. Ce constat, qui semble doux-amer, laisse paraître un certain soulagement d'avoir échappé à la maladie chez les deux militaires que nous venons de citer. Par ces descriptions et ce genre de constat transparaissent finalement les sentiments passés sous silence : le soulagement d'échapper au choléra, au typhus ou au scorbut, avec derrière la peur que ces maux génèrent.

Nous avons commencé à l'évoquer juste avant de donner ces quelques exemples de descriptions de malades : les soldats de la campagne de Crimée parlèrent aussi des maladies dans leurs causes et leurs manifestations physiques à travers leur environnement. Parfaite illustration de ce genre d'écrits, la description que fit le futur général Lebrun du champ de bataille d'Inkerman au printemps 1855 :

Celui qui, à cette époque, serait allé visiter le plateau sur lequel avait été livrée la bataille d'Inkermann, en novembre 1854, y aurait vu avec horreur surgir de tous côtés, au-dessus du sol, des membres humains en décomposition, attestant le grand nombre des soldats russes, anglais et français qui avaient été tués dans cette bataille. Pour peu qu'il se fût enquis des motifs de ce spectacle affreux, il aurait appris qu'au lendemain de la bataille, au lieu d'inhumer convenablement les morts, on s'était contenté de jeter sur eux quelques pelletées de terre, pour ne pas obliger les détachements de corvée chargés de leur donner la sépulture à rester trop longtemps exposés au feu des batteries russes qui, établies au-dessus du ravin d'Inkermann et du fond de la vallée de la Tchernaiia, balayaient incessamment de leurs boulets le plateau sur lequel on avait livré la bataille. On peut comprendre aisément comment il arriva qu'à la première apparition des chaleurs, la décomposition de tant de cadavres laissés imprudemment au ras du sol, étant activée par ces chaleurs, répandit bientôt dans les camps français, dans ceux de la division Mayran notamment, des exhalaisons pestilentielles fort menaçantes pour la santé des troupes.¹⁶²⁸

Par cette description plutôt sordide du champ de bataille près de six mois après les combats, le lieutenant-colonel Lebrun montra aussi que, malgré son manque d'instruction médicale — rappelons les propos du professeur Baudens mentionnés plus haut sur la faiblesse du savoir médical acquis sur les bancs de Saint-Cyr —, il put clairement voir les vecteurs d'épidémies présents sur le lieu que sa division se devait d'occuper : en l'occurrence, les cadavres affleurants

¹⁶²⁶ SHD MV 130 GG² 1 Régley.

¹⁶²⁷ Alfred Cuvillier, *Le Capitaine Pruvost, quelques traits de sa vie, souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit., p.85.

¹⁶²⁸ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit., pp.39-40

à la surface du sol. Cependant, ces manifestations physiques purent parfois échapper à ces hommes. Le sergent-major de l'infanterie de marine par exemple, écrivit que lorsque se déclara la première épidémie de choléra à Varna, les soldats ne surent pas tout de suite quel était le mal qui les touchait et crurent à un empoisonnement, d'autant plus que selon les dires du sous-officier, le camp était bien situé et l'armée ne manquait ni de vivres, ni d'eau¹⁶²⁹.

Conscients de la dureté de la vie qu'ils eurent à mener, les combattants français admirent dans leurs écrits que seuls les plus endurants et les plus habitués à la rudesse de la vie en campagne supportaient leurs conditions de vie et avaient plus de chances de résister à la maladie. Le capitaine Herbé écrivit que depuis le débarquement en Crimée, son régiment avait perdu 33 de ses 60 officiers dont un seul décédé et deux blessés, les autres étant tombés malades. De ce constat, il déduisit que les officiers, du fait des avantages qu'ils avaient lorsque le régiment était en garnison en France, étaient moins habitués aux privations ce qui, avec leur âge plus avancé, les exposait plus à la maladie que leurs hommes¹⁶³⁰. Le constat fut similaire entre les anciens de 1854 et les renforts arrivés pour compléter les effectifs. Le général Cler écrivit à ce propos :

Plus jeunes, et surtout moins aguerris que leurs camarades de Crimée, ces nouveaux venus supportèrent plus difficilement aussi les fatigues et les privations de l'hiver ; beaucoup entrèrent aux ambulances, et quelques-uns ne reparurent plus au corps.

Les anciens zouaves continuèrent à supporter avec courage toutes les épreuves. Assez légèrement vêtus, n'ayant pas tous des criméennes, et des paletots en peau de mouton, qu'ils ne reçurent que quand le froid était déjà très-intense, condamnés à bivouaquer sous leurs petites tentes-abris une grande partie de l'hiver, ils demandèrent à leur intelligence les ressources que l'administration, malgré tout son zèle et toute sa bonne volonté, ne pouvait pas toujours leur donner immédiatement.¹⁶³¹

La distinction entre anciens des campagnes d'Algérie et de l'année 1854 et nouvelles recrues est ainsi bien notée par les chefs militaires qui tentèrent des mesures d'acclimatation de ces jeunes soldats pour leur éviter de tomber malades comme des mouches après quelques semaines de service aux tranchées. Le capitaine Herbé fit état de ces « soins spéciaux »¹⁶³². Pourtant, ces soins n'empêchèrent pas l'hémorragie d'effectifs que connut son régiment. Le lieutenant Cullet racontant qu'à la fin janvier, le 95^e de ligne ne pouvait plus aligner que 1 200 soldats sur les 2 200 partis de France et les 850 envoyés en renfort du fait du service aux tranchées, mais aussi du scorbut et du choléra¹⁶³³.

¹⁶²⁹ Anonyme, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Manuscrit], op. cit.*

¹⁶³⁰ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient, op. cit.*, p.155.

¹⁶³¹ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2^e de zouaves, op. cit.*, p.181.

¹⁶³² Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient, op. cit.*, p.155.

¹⁶³³ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient, op. cit.*, p.133.

Toutefois, malgré ces exemples, l'absence de mentions de malades dans les témoignages russes ou dans plusieurs écrits de combattants français semble aussi montrer un profond malaise de ces hommes à parler de la maladie. Décrire la souffrance d'autrui, ou encore admettre l'insalubrité des camps dans lesquels ils vivaient n'était donc pas quelque chose allant de soi et fut mentionnée par les vétérans dans des buts précis. Lorsque le lieutenant Cullet parla des pertes subies par son régiment, il avait pour but d'illustrer la résilience acquise par les survivants : « Nos soldats sont désormais à la hauteur de tout ce qu'on peut leur demander ; nouveaux au feu, ils ont vite vieilli sous cette canonnade incessante et meurtrière ; leur aspect est remarquable, des chéchias rouges, une barbe longue et inculte, cachent à moitié leurs traits amaigris ; mais leur regard est fier, leur attitude énergique et martiale »¹⁶³⁴. Le lieutenant-colonel Lebrun quant à lui, fit cette description du champ de bataille d'Inkerman pour ensuite parler de l'initiative qu'il prit pour l'assainir. Mais aussi et surtout, pour évoquer les risques qu'il prit à effectuer cette besogne, en cherchant les cadavres exposés à l'air libre par des moyens olfactifs, et pour souligner le dur travail qui fut fait par les soldats¹⁶³⁵. À travers cette tâche éloignée de la dangerosité du combat, l'officier offre une autre forme de courage et de force morale. Et si la description de telles actions est loin de la guerre enjolivée habituelle des récits de campagne écrits bien des années après, définie par Natalie Petiteau¹⁶³⁶, elle s'inclut dans le romantisme militaire qui fait de la guerre non pas une aventure individuelle, mais collective dans une mission à caractère sacrificiel qu'Hervé Drévuillon illustre avec le témoignage de Paul de Molènes¹⁶³⁷.

9.2.3. Raconter sa maladie, le cas des vétérans qui tombèrent malades

Parler des épidémies qui parcourent la Crimée tout au long de la guerre ne semble pas avoir été une chose facile pour les combattants. Certains s'essayèrent pourtant à parler d'une expérience bien plus intime et difficile à narrer : leur propre expérience de malade. Trois combattants français en parlèrent avec plus ou moins de détails : le lieutenant Cullet, J-P. Bédarrides et le capitaine Thoumas, qui tous trois livrèrent leurs Mémoires. Marie-Octave Cullet tomba malade à la fin du mois d'octobre 1854. Dans son témoignage, le lieutenant commença tout d'abord par quasiment s'excuser d'interrompre sa narration des événements du siège pour avouer qu'il n'était pas présent à Inkerman du fait de sa maladie¹⁶³⁸. La partie de son

¹⁶³⁴ Ibid., p.132.

¹⁶³⁵ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit, pp.40-42

¹⁶³⁶ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, op. cit, p.98.

¹⁶³⁷ Hervé Drévuillon (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe — XIXe siècle*, op. cit, p.175.

¹⁶³⁸ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit, p.104.

récit consacrée à sa convalescence fut d'ailleurs très brève puisque ne dépassant pas les trois pages¹⁶³⁹. La courte description du mal dont il fut atteint renforce encore plus ce sentiment de gêne qu'il semble avoir eu à raconter cet épisode :

A la fin d'octobre, épuisé par un travail excessif, des veilles non interrompues et surtout par une nourriture malsaine, nos forces ne peuvent plus suffire à notre tâche. Atteint d'une fièvre ardente et de tous les accidents qui ont décimé nos soldats, nous entrons à l'ambulance de la 3^{me} division.¹⁶⁴⁰

Le lieutenant Cullet n'indiqua à aucun moment de quelle maladie il fut atteint dans les premiers temps du siège de Sébastopol, laissant au lecteur le soin de s'interroger sur ce mal. Cependant au vu de sa brève description, il n'est pas idiot de supposer que le jeune homme contracta la fièvre typhoïde bien connue des armées, car se déclarant « dans des zones où l'hygiène est précaire »¹⁶⁴¹. La campagne de Crimée remplissait ce critère. La suite de cette courte parenthèse dans son récit des grands événements de la campagne se poursuit avec ce que nous avons déjà évoqué en première partie de ce chapitre : sa reconnaissance envers le personnel de santé qui s'occupa de ses camarades et de lui, que ce soit aux ambulances ou aux hôpitaux¹⁶⁴². Notons d'ailleurs que sa description de la bataille d'Inkerman — à laquelle il ne participa pas — fut bien plus longue et approfondie que celle de son propre état de santé, puisqu'il consacra dix pages à ce grand affrontement¹⁶⁴³.

J-P. Bédarrides, deuxième exemple de soldat qui raconta sa maladie que nous avons choisi d'étudier ici, tomba quant à lui malade avant même d'arriver en Crimée — comme de nombreux soldats français qui n'y survécurent pas tous —. Témoins, comme le lieutenant Cullet et le capitaine Thoumas, de l'épidémie de choléra qui toucha l'armée à Varna, il écrivit d'ailleurs : « Chacun, plus ou moins, paya son tribut au fléau régnant », pour introduire son propre cas¹⁶⁴⁴. Si, comme le lieutenant, cet officier d'artillerie choisit de ne pas s'étendre sur son cas — il n'y consacra que deux pages —, il raconta son aventure avec bien plus de détails :

Un jour, après souper, des douleurs d'entrailles me saisirent à l'improviste ; soit hasard, soit sympathie, les mêmes symptômes, au même instant, se déclarèrent chez le docteur de la batterie. Nous logions sous la même tente ; je le consultai, un faux sourire aux lèvres. Aussitôt, lui, sans mot dire, et avec la grimace d'un damné, d'ouvrir sa cantine de médicaments, d'en retirer un flacon de laudanum, d'en verser dans un verre une dose de cheval ; puis il me tendit cette potion. L'expression de son regard, la brusquerie de son geste, son mutisme, me firent frissonner. Reculant à la pensée d'un suicide, redoutant, par une crainte coupable, que mon ami praticien avant tout, et malgré son état présent, me prit dans l'intérêt du genre humain, pour l'objet d'une expérience, je le priai de me donner l'exemple. Les crampes d'estomac commençaient à nous abattre ; il avala, sans sourciller, le calice. Je le vidai à mon tour ; et tous deux presque subitement, nous tombâmes sur nos lits de camp,

¹⁶³⁹ *Ibid.*, pp.104-106.

¹⁶⁴⁰ *Ibid.*, p.104

¹⁶⁴¹ Institut Pasteur, site officiel, *Fièvres typhoïdes et paratyphoïde*. URL : <https://www.pasteur.fr/fr/centre-medical/fiches-maladies/fievers-typhoïde-paratyphoïde> (dernière consultation le 11/04/2020)

¹⁶⁴² Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre*, *op. cit.*, p.105.

¹⁶⁴³ *Ibid.*, pp.106-116.

¹⁶⁴⁴ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier* —, Paris : Librairie Centrale, 1868, p.183.

en proie à un engourdissement léthargique ; ainsi la nuit passa. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, nos commensaux attendirent en vain les retardataires. De la tente à manger, on nous somma hautement, à plusieurs reprises, de nous rendre à table, sous peine d'amende. Pas de réponse : enfin, on se décida à venir nous chercher. Notre insensibilité effraya les témoins ; pour surprendre un signe de vie, ils restèrent longtemps à nos chevet. Vers le soir, ils s'apprêtaient, non sans regrets, à jeter sur nos guenilles le linceul noir, couverture des morts ; et l'on publiait notre enterrement dans le camp, quand nous nous réveillâmes de ce sommeil qui faillit être le dernier. La nature et le remède avaient vaincu le mal ; et, après une absence de la terre qui avait duré plus d'un jour et dont nous avions perdu le souvenir, nous nous portions à merveille. Quelques jeunes canonniers superstitieux, comme on l'est au village, nous prenaient pour des revenants, et ne nous obéirent plus qu'en tremblant. Peu après, cette journée néfaste, le courrier m'apporta une lettre de mes parents, et je me persuadai que je devais à leurs prières ma guérison miraculeuse.¹⁶⁴⁵

Dans cette citation et contrairement à son camarade de l'infanterie dont nous étudions le cas juste auparavant, J-P. Bédarrides écrivit avec détails la rapidité avec laquelle le choléra touchait des combattants désarmés face à ce mal. Ce choix fait du témoignage de cet artilleur un récit à part, puisque si, nous l'avons vu, certains combattants décrivent les cholériques, Bédarrides fut le seul à parler du choléra « de l'intérieur » si l'on peut dire, décrivant ses symptômes, sa peur et surtout la frayeur qu'il suscita chez certains de ses hommes du fait des traces physiques laissées par la maladie.

Passons à présent à notre troisième cas : le capitaine Thoumas qui admit dans ses Mémoires, avoir eu la dysenterie à deux reprises, une première fois lorsqu'il attendait son départ pour la Crimée, et une deuxième fois au mois de juillet 1855 lorsque sa batterie campait sur les monts Fédioukhines¹⁶⁴⁶. Là encore, l'officier ne fut pas très prolixe sur sa maladie, traitant ses deux accès de dysenterie en moins de deux pages et passant sous silence les symptômes de ce mal, préférant raconter comment il réussit à y survivre par deux fois. Ainsi, lors de sa première contraction de la maladie, il préféra souligner qu'il put partir pour la guerre grâce à l'officier qui devait le remplacer, avant de remercier le médecin de bord qui s'occupa de le remettre sur pied malgré les difficultés causées par le capitaine du navire sur lequel il embarqua¹⁶⁴⁷. Lors de son second accès de dysenterie, le capitaine mit cette fois à l'honneur l'application de principes alimentaires et hygiéniques de base pour parler de sa guérison : alimentation à partir de riz, d'eau puis d'œufs frais, changement de campement plus « bucolique » que le précédent — il fut envoyé dans la vallée de Baïdar avec la cavalerie —¹⁶⁴⁸. Ces deux brèves mentions d'épisodes de maladie dans l'intime permirent, selon nous, à Charles Thoumas de mettre en avant trois aspects de la campagne de Crimée qui lui parurent importants ou du moins qui le marquèrent suffisamment pour qu'il écrivît ces deux anecdotes : le premier était de mettre en

¹⁶⁴⁵ *Ibid.*, pp.183-184.

¹⁶⁴⁶ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, *op. cit.*, pp.117-118 et 211-212.

¹⁶⁴⁷ *Ibid.*, pp.117-118.

¹⁶⁴⁸ *Ibid.*, pp.211-212.

avant le dévouement du personnel médical ; le second fut de montrer les relations tendues qui pouvaient exister entre marins et terriens — le capitaine refuse de lui accorder une cabine individuelle malgré sa maladie, l'obligeant à rester avec les sept autres officiers embarqués pour la Crimée — ; et le troisième était l'importance de l'entraide, du lieu de cantonnement et de l'alimentation dans sa guérison. On notera d'ailleurs qu'à aucun moment il ne mentionna quels remèdes lui furent prescrits par les médecins contre la dysenterie.

Ces trois exemples frappent par leur complémentarité et surtout le fait qu'aucun ne s'étendit longuement sur sa maladie. Si le lieutenant Cullet dont le régiment fut directement impliqué dans presque toutes les grandes batailles de la campagne — la prise de Malakoff étant le seul grand engagement que ne fit pas son unité — préféra mettre en avant ces glorieux combats, même Inkerman, on notera chez les deux autres une volonté de faire passer leur maladie comme une anecdote parmi tant d'autres, un aléa de la campagne, mais sans véritable importance. En effet, leurs récits sur la maladie touchant les autres combattants ne furent pas plus détaillés et restèrent en arrière-plan du récit des combats et de l'évolution du siège. Mais finalement, peut-il en être autrement pour le récit d'une guerre connue pour les ravages du choléra et du typhus, qui s'inscrivit elle-même dans un contexte européen où les épidémies se succédaient et causaient déjà suffisamment de peur parmi les populations¹⁶⁴⁹ ? La question reste ouverte, d'autant que ces trois hommes étaient avant tout des combattants, naturellement plus portés sur les aspects militaires stricto sensu de la campagne.

9.2.4. Le tabou de la maladie ?

L'étude de la maladie dans les écrits des combattants et personnels de santé de la campagne de Crimée amène à se poser une question : y a-t-il eu une sorte de tabou à parler de la maladie chez ces hommes ? Au premier abord, la réponse semble positive au vu de la quasi-absence des épidémies dans les témoignages russes et dans certains de leurs homologues français comme celui du capitaine Fay ou du soldat Le Saint¹⁶⁵⁰. Pourtant, avec ce que nous avons vu au travers de cette partie sur la maladie dans l'intime des combattants, plusieurs nuances sont finalement à apporter. Certains n'hésitèrent pas à cacher la souffrance et les symptômes qu'ils purent voir sur leurs camarades, ils n'hésitèrent pas non plus à parler des causes des maladies, assumant vivre dans un milieu devenu insalubre. Ce genre d'anecdotes

¹⁶⁴⁹ Pierre Hillemand et Émile Gilbrin, « Les fièvres romantiques ». In Marcel Sendrail, *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse : Privat, 1980, pp.378-386.

¹⁶⁵⁰ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Éditeurs, 1889 ; L. Le Saint, *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères, 1867.

peut être vu comme une manifestation de la culture romantique qui développe une certaine fascination pour le « frisson morbide » comme l'évoquent si bien Pierre Hillemand et Émile Gilbrin¹⁶⁵¹. Mais elles montrent aussi une certaine conscience de leur chance d'avoir réchappé à des maladies trop souvent mortelles comme le montrent les chiffres du professeur Hubbeneth pour la garnison de Sébastopol : 503 188 malades selon lui et 52 152 décès dus aux maladies sur les 73 123 morts qu'il chiffrà à titre personnel, sans compter les morts dans les hôpitaux extérieurs à la péninsule¹⁶⁵². Enfin, parler des maladies observées fut aussi et surtout un autre moyen d'exalter les prouesses martiales des hommes qui entourent les témoins, faisant face avec courage aux épidémies malgré leur fatigue et les carences alimentaires. C'est ainsi une manière de se distinguer des civils qui sont pétrifiés de peur face à la maladie là où les soldats l'affrontent comme ils affrontent les aléas d'une campagne et les risques du combat. Il s'agit là d'une illustration parfaite de l'intitulé d'un des chapitres écrit par Jean-Paul Bertaud pour le second tome de *l'Histoire de la virilité* dirigé par Alain Corbin : « L'armée et le brevet de virilité », ainsi que les premières lignes de ce même chapitre¹⁶⁵³.

Pourtant, certaines choses restent dans l'ombre, comme cachées, taboues ou honteuses. Les sentiments des combattants vis-à-vis des épidémies et leurs émotions face à la réalité physique des maladies restent presque totalement absents des témoignages que nous avons eu l'occasion d'explorer. Et c'est entre les lignes, à travers quelques anecdotes comme celle de suicides d'hommes désespérés par l'épidémie de choléra que l'on peut imaginer ce que les combattants purent ressentir face à ces maux, même s'il sera impossible d'en avoir une image nette et précise. Touchant encore plus à l'intime, la maladie vécue dans sa chair est encore plus rarement évoquée et quand elle l'est, ce n'est que brièvement, sans rentrer dans les détails sur sa durée ou sur la convalescence. Certains s'excusent même d'en parler, comme le lieutenant Cullet, tandis que d'autres semblent gênés d'aborder ce sujet. Le capitaine Thoumas, par exemple, cita une de ses lettres, datée du 29 juin 1855 et dans laquelle il écrivait :

Voilà quinze mois que je n'ai pas eu une minute à me dire : « Je suis tranquille ! On ne viendra pas me déranger. » En ce moment, c'est pire que jamais ; l'autre jour, pour pouvoir prendre en paix un... remède, j'ai été obligé de mettre un planton devant ma tente, sans quoi j'aurais été certain que quelques canonniers seraient entrés au bon moment.¹⁶⁵⁴

¹⁶⁵¹ Pierre Hillemand et Émile Gilbrin, « Maladies et médecines du Grand Siècle et du Siècle des Lumières ». In Marcel Sendrail (dir), *Histoire culturelle de la maladie, sous la direction de Marcel Sendrail, op. cit.*, p375.

¹⁶⁵² Hubbeneth, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856, op. cit.*, Annexes.

¹⁶⁵³ Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité ». In Alain Corbin, *Histoire de la virilité vol 2. Le triomphe de la virilité : le XIXe siècle*, Paris : Point, 2015 [2011], pp.63-79, p.63.

¹⁶⁵⁴ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —, op. cit.*, p.210.

On peut y voir la gêne d'un homme qui ne souhaite pas parler de sa maladie à ses proches, mais aussi visiblement à ses hommes, en se cachant pour prendre un traitement dont la prise ne semblait pas à son avantage. D'ailleurs, son commandant ne sembla pas au courant de la dysenterie du capitaine, puisque celui-ci passa quinze heures à cheval, luttant pour éviter l'ambulance¹⁶⁵⁵. En cela, les épidémies de la campagne de Crimée ne sont pas sans rappeler la crispation des militaires de la campagne de Calabre face à la violence déployée contre l'adversaire¹⁶⁵⁶. La maladie comme la violence font partie de ces aspects « hideux » de la guerre allant à l'encontre du fantôme guerrier, crispant les combattants qui préfèrent nourrir leurs récits d'images correspondant aux lecteurs de leur temps.

De fait, les épidémies comme le choléra ou le typhus sont présentes dans les témoignages, dans les périodes où les opérations militaires sont au point mort. Ainsi, l'ampleur de l'épidémie de choléra à Varna et dans la Dobroudja fut bien retranscrite par les soldats français qui en furent témoins. Cela s'explique par le fait que la maladie se déclencha dans une période d'attente, pendant laquelle les hommes s'ennuient face à des opérations au point mort. Les épidémies furent à nouveau évoquées après la chute de Sébastopol, les deux camps s'installant pour l'hiver et dans l'attente d'un traité de paix. Jules-Alexandre Sancerly et le sergent Eckenfelder n'en parlèrent ainsi qu'après avoir narré la prise de la ville et les opérations d'automne par exemple¹⁶⁵⁷. Ainsi, le traitement des épidémies dans les témoignages fut particulièrement dépendant du reste des opérations qui eurent la faveur des combattants, ce qui explique d'ailleurs l'absence des maladies dans les témoignages russes qui ne portèrent dans leur majorité que sur une période allant du débarquement allié à la chute de Sébastopol.

9.3. Mourir de maladie en campagne

Parler des épidémies dans la campagne de Crimée, ce n'est pas seulement aborder la relation intime entre le soldat et la maladie, ou encore les moyens dont disposèrent les médecins pour lutter contre de tels fléaux. C'est aussi parler de la mort causée par ces pathologies. En effet, si la dernière partie de notre précédent chapitre se penchait sur la place de la mort au combat dans les témoignages des combattants¹⁶⁵⁸, il est à présent temps de s'intéresser à l'évocation des méfaits de la grande faucheuse par les différentes maladies de la campagne de

¹⁶⁵⁵ *Ibid.*, p.211. 212.

¹⁶⁵⁶ Nicolas Cadet, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, Paris : Éditions Vendémiaire, 2015, p.294.

¹⁶⁵⁷ Jules-Alexandre Sancerly, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, *op. cit.*, pp.36-37.

SHD GR1 KT 213 Fond Eckenfelder.

¹⁶⁵⁸ cf. . : Chapitre 8, pp.397-408.

Crimée. Comme nous l'évoquions en introduction de ce chapitre et, comme l'historiographie de ce conflit n'eut de cesse de le rappeler, la première cause de mortalité dans les armées envoyées se battre dans la péninsule fut la maladie. Et si les chiffres totaux des morts du fait de virus, bactéries ou carences, toutes nations comprises, ne peuvent être clairement définis, il n'en reste pas moins qu'ils firent partie du quotidien des hommes qui témoignèrent, Russes comme Français.

Or nous l'avons vu dans le précédent chapitre, la mort au combat représentait pour ces soldats, formatés par leur instruction et les récits de leurs prédécesseurs, le sacrifice ultime. Car dans l'imaginaire laissé par les récits des combattants des guerres napoléoniennes, la mort pouvait être vue comme l'ultime acte de bravoure et d'abnégation pour la gloire du régiment, de l'armée si ardemment défendue par les vétérans¹⁶⁵⁹. Le passage de vie à trépas à cause d'une maladie est alors bien éloigné de telles valeurs. Mourir du choléra, par exemple, signifie mourir certes rapidement — les symptômes apparaissent entre douze heures et cinq jours après la contamination —, mais ce décès est causé par une déshydratation dans ses excréments, des suites d'une « diarrhée aqueuse aiguë »¹⁶⁶⁰. Même chose pour la fièvre typhoïde, où le malade subit, en plus de la diarrhée ou de la constipation, « une **fièvre continue accompagnée de maux de tête, d'anorexie, d'abattement** (“tuphos” torpeur en grec) **et de douleurs abdominales** »¹⁶⁶¹. Nous sommes, alors, à mille lieues de la mort héroïque les armes à la main encore véhiculée de nos jours par le cinéma ou la littérature. Face à cette mort éloignée de leurs fantasmes guerriers, comment les combattants réagirent-ils dans leurs écrits ?

9.3.1. L'impossible décompte des morts

Si aujourd'hui les historiens de la guerre de Crimée peuvent donner quelques chiffres exacts quant au nombre de soldats morts de maladie lors du siège de Sébastopol, ou au moins en faire une estimation, ce macabre décompte était très loin d'être accessible aux combattants, médecins et chefs, car ils n'avaient aucunement accès aux décomptes officiels. Il en résulte un recours quasi systématique à des évaluations grossières et à des métaphores ou exagérations renforçant le côté macabre de ces scènes. Ainsi, l'officier d'artillerie Bédarrides, dont le style s'inscrit parfaitement dans le mouvement romantique, écrivit à propos des morts du choléra à Varna :

¹⁶⁵⁹ Jean-Paul Bertaud, « La virilité militaire ». In Alain Corbin, *Histoire de la virilité vol. 2. Le triomphe de la virilité : le XIXe siècle*, Paris : Point, 2015 [2011], pp.161-206, pp.185-186.

¹⁶⁶⁰ Organisation mondiale de la Santé, site officiel, *Choléra*, op. cit.

¹⁶⁶¹ Institut Pasteur, site officiel, *Fièvres typhoïdes et paratyphoïde*, op. cit.

Partout, on creusait de vastes tombes où les cadavres s'entassaient pêle-mêle. Les fossoyeurs ne suffisaient plus à la corvée. Le matin, à l'heure de la visite des chirurgiens, les camps prenaient un aspect lugubre. Pendant que les tombereaux funéraires, à pleine charge, roulaient vers les cimetières, la foule des soldats qui n'éprouvaient encore que les symptômes du mal, fournie des morts du lendemain, se traînaient péniblement du côté des infirmeries, par longues files, avec des figures blêmes à faire peur, pendant qu'au loin retentissaient les plus tristes accents du rappel. Au milieu de ces groupes, souvent on remarquait un jeune aumônier, au teint pâle, et dont le corps était, avant l'âge voûté par la souffrance. Martyr du dévouement, il exhortait ses compagnons de douleur à la résignation, leur parlant du ciel et du pays, et partout on le saluait avec respect. Il avait offert sa chapelle au service hospitalier, officiait chaque jour en rase campagne, et les fidèles se pressaient autour de l'autel, car l'approche de la mort élève vers Dieu.¹⁶⁶²

À travers ces quelques phrases, l'officier montre ainsi cette idée de pertes importantes, de présence constante de la mort alors que si l'on reprend les chiffres de Clive Ponting et Alain Gouttman, entre 2 200 et 2 400 hommes moururent du choléra¹⁶⁶³. Rappelons que ces chiffres donnent pour mort de maladie l'équivalent de l'effectif envoyé par le régiment du lieutenant Cullet en Orient à cette même époque. Un régiment avait donc virtuellement disparu du corps expéditionnaire français. Lorsque l'on se rappelle que l'armée aux ordres du maréchal de Saint-Arnaud comptait 50 000 hommes à la mi-juillet 1854, cela permet de relativiser les pertes subies par l'armée¹⁶⁶⁴. Mais l'officier d'artillerie ne fut pas le seul à massifier la mort de maladie, à décrire des charniers. Le capitaine Herbé écrivit dans une lettre du 8 août 1854 : « l'épidémie produisait des effets si rapides, que bon nombre d'hommes tombaient sur la route, sans pouvoir se relever », avant d'ajouter que la 2^e division eut des pertes notables même si moins importantes que la 1^{re}¹⁶⁶⁵.

Cette mise en avant de la mort de masse pour cause de maladie s'accompagna, chez les plus romantiques des vétérans, de descriptions de la misère des hommes et parfois, de la mélancolie que faisait planer dans les rangs la vision de ces cadavres. Là encore J-P. Bédarrides est très évoquant à ce sujet :

Or, les plus robustes, les plus courageux, ne résistaient pas aux influences pestilentielles. Un air, lourd et embrasé par les feux d'un soleil africain, s'appesantissait sur nos têtes ; quelquefois des nuages voilaient le ciel en plein midi ; quel bonheur, s'ils présageaient un orage ! Hélas ! Ce n'étaient que des nuées de sauterelles, qui fuyaient cette terre maudite. La brise de mer apportait des bouffées de chaleurs, et le vent de terre soufflait les émanations marécageuses ; impossible de s'abriter sous le feuillage brûlé des gourbis ; et, jusqu'à la nuit, nous étions condamnés à garder nos tentes, étuves aux murs de toile, où des hordes de ces insectes qui font cortège au choléra, de même que les corbeaux suivent les armées, moucheron et moustiques, se plaisaient à nous tourmenter. On ne secouait une indolence forcée que pour les exigences du métier, ou pour rendre aux camarades trépassés les derniers devoirs. [...]

¹⁶⁶² J-P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Tome Premier –*, op. cit., pp.180-181.

¹⁶⁶³ Alain Gouttman donne précisément 2 276 morts dans les trois divisions d'infanterie françaises, tandis que Clive Ponting donne 2400 morts dans ces mêmes divisions. Il faudrait ajouter les pertes des « Spahis d'Orient », du parc d'artillerie, de l'état-major et de l'intendance.

¹⁶⁶⁴ Marie-Octave Cullet, *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient*, op. cit., p.69.

¹⁶⁶⁵ Jean-Jules Herbé, *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, op. cit., p.50.

Devant ce tableau, un pessimiste de la compagnie prouvait, par un calcul mathématique, qu'avant le départ de la Crimée, tous, sans exception, nous engraisserions de nos dépouilles les champs de Varna. Personne n'osait le contredire. Vers minuit, à pas lents, et consternés par la perspective de nos misères, nous redescendions à travers les camps, dans la direction de la porte d'Ibrahim. Le tambour, depuis longtemps, avait en vain battu le coucher et l'extinction des feux. À cette heure avancée, une lueur éclairait encore beaucoup de tentes ; çà et là, des gémissements s'en échappaient et se mêlaient aux cris sinistres des sentinelles turques et au bruissement des vagues sur la grève. Sous ces toits de bivouac, des malheureux, subitement frappés par la maladie, se tordaient dans les convulsions des douleurs mortelles ; quelques amis veillaient près d'eux. Souvent, dans l'impuissance de les soulager, on les transportait précipitamment à l'hôpital, en litière, à la fantastique clarté des lanternes vénitiennes : on aurait dit, dans les champs, de toutes parts, des feux follets poursuivant des ombres. D'ailleurs, nuit et jour, la plaine était sillonnée de ces convois, allant de la tente à l'ambulance, et de la halte de l'ambulance, à la fosse des morts. Quand, après ces promenades sentimentales, capables d'engendrer le choléra à force d'émotions, nous rentrions au logis, les plus étourdis avaient l'esprit tendu de noir ; et l'insomnie ou des rêves couleurs d'enfer, troublaient le reste de la nuit. Chacun, plus ou moins, paya son tribut au fléau régnant.¹⁶⁶⁶

L'image poignante de cette armée d'Orient subissant la tête baissée le fléau du choléra peut être complétée par le témoignage de Paul de Molènes qui fit lui aussi une description sombre et poétique de l'épidémie, sans toutefois aller jusqu'à parler de la démoralisation des armées, préférant montrer l'insouciance de ses spahis qui continuaient à manger des fruits à peine mûrs¹⁶⁶⁷. Ce besoin de parler des morts en masse du fait de la maladie se concentra d'ailleurs, aux moments où les opérations militaires étaient au point mort, à la suite des mentions des épidémies. Mais ce qui est aussi intéressant de retenir ici, c'est le besoin de ces hommes d'exagérer les morts en parlant de fosses communes se remplissant à vue d'œil, du constant cheminement des chariots chargés de cadavres. Cela n'est pas sans rappeler ce que nous savions à propos de la mort au combat : cette tendance à parler des montagnes de cadavres est dénoncée par Jean Norton Cru¹⁶⁶⁸. Elle peut cependant aussi être interprétée comme une manifestation camouflée de la peur que génèrent ces maladies. Enfin, cela fait écho aux scènes créées par l'épidémie de choléra de 1832 en France qui fit environ 103 000 morts et qui créa de nombreux problèmes pour l'inhumation des corps. Ces hommes, qui connurent cet événement, purent donc très bien s'inspirer des convois funèbres nocturnes et des fosses communes mis en place par les villes vingt-deux ans auparavant, permettant ainsi à leurs lecteurs de mieux se représenter le calvaire de l'armée¹⁶⁶⁹.

Parallèlement à ces représentations très romantiques, voire romancées de la mort de masse générée par les épidémies, les médecins de la campagne de Crimée cherchèrent quant à eux à chiffrer de manière précise, les morts. Ces chiffres furent cependant assez difficiles à

¹⁶⁶⁶ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier —*, op. cit, pp.181-183.

¹⁶⁶⁷ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, 1860, pp30-34.

¹⁶⁶⁸ Jean Norton Cru, *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, Paris : Éditions Allia, 1989, p.62.

¹⁶⁶⁹ Pierre Hillemand et Émile Gilbrin, « Les fièvres romantiques ». In Marcel Sendrail (dir), *Histoire culturelle de la maladie, sous la direction de Marcel Sendrail*, op. cit, p.380.

établir comme le rappelle le professeur Hubbeneth en annexe de son étude sur les hôpitaux russes pendant la campagne de Crimée, écrivant que s'il estimait que le nombre probable de décès pour cause de maladie fut de 52 152 hommes au vu des registres, il rappelait que les malades avaient pu être enregistrés plusieurs fois en fonction de leurs changements de lieux de soins¹⁶⁷⁰. Cet aveu d'impuissance, qui dénonce le manque de rigueur du service de santé russe dans le décompte de ses patients, montre que même pour les personnels de santé, le décompte des morts fut une tâche rude. Et de fait pour sa thèse, Adolphe Casteran, qui pourtant servait dans les rangs français, ne donna que les chiffres fournis par l'ambulance à laquelle il avait été affecté pendant la campagne : 60 décès du typhus pour 500 cas entre les 22 février et 15 mai 1855¹⁶⁷¹. Cependant, même si son décompte resta cantonné à une seule antenne médicale, il permet de comprendre l'impact de cette maladie sur l'armée, puisqu'elle fut la cause du tiers des 1 500 admissions pour cause de maladie¹⁶⁷². Ces deux exemples nous donnent une idée des objectifs poursuivis par les médecins en cherchant à comptabiliser les morts : incurie du service de santé et de l'administration dans un cas ; analyse à vocation scientifique pour l'autre. À ces deux objectifs peut s'ajouter un troisième : souligner le courage et le dévouement du personnel médical. C'est ce que fit le professeur Pirogov dans la conclusion de son rapport de 1856 sur l'utilité des Sœurs de charité en 1856¹⁶⁷³. Ces trois raisons, tout comme la massification des tués par les combats, eurent pour conséquence de bien faire ressortir aux yeux des contemporains, et des futurs lecteurs, l'impact de ces épidémies.

9.3.2. Nommer les morts de maladie

Tout comme la mort au combat, la mort de maladie ne fut pas que décrite en termes de masses, de chiffres ; elle prit aussi parfois une forme individuelle par un nom. Cette personnification de la mort de maladie fut d'ailleurs très proche de la mort au combat, puisque les combattants parlèrent soit du décès de grandes figures militaires, soit de personnes dans leur entourage proche. Ainsi, la mort du maréchal de Saint-Arnaud, emporté par le choléra en vue de Sébastopol, fut mentionnée par presque tous les soldats français présents en Crimée.

¹⁶⁷⁰ Hubbeneth, *Service sanitaire des hôpitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, op. cit, Annexes.

¹⁶⁷¹ Adolphe Casteran, *Du typhus des camps observé en Crimée pendant le siège de Sébastopol*, op. cit, p.26.

¹⁶⁷² *Ibid.*

¹⁶⁷³ Nicolas Pirogov, *Исторический обзор дѣйствій Крестовоздвиженской общины сестеръ попеченія о раненыхъ и больныхъ, въ военныхъ госпиталяхъ въ Крыму и въ Херсонской губерніи, съ 1 декабря 1854 по 1 декабря 1855. Академика Н.И Пирогова* [Revue historique des enfants de la communauté des sœurs de la Croix élevée des infirmières des blessés et des malades, dans les hôpitaux militaires de la province de Crimée et de Kherson, du 1er décembre 1854 au 1er décembre 1855. Académicien N. I. Pirogov], op. cit, pp.29-30.

L'évocation de la mort du premier chef de l'armée prit d'ailleurs plusieurs formes en fonction des témoins. Certains firent l'éloge de leur chef disparu comme J-P. Bédarrides¹⁶⁷⁴, ou encore Paul de Molènes qui commença le sien par ces mots : « Le maréchal Saint-Arnaud était l'un de ces hommes à qui semble confiée la tradition de cet esprit à la fois puissant et léger, net, ferme, positif, pratique et pourtant enthousiaste jusqu'à la poésie, que l'on appelle l'esprit français »¹⁶⁷⁵. Mais la plupart se contentèrent de mentionner sa mort du choléra en appuyant sur le fait que sa perte causa une grande tristesse dans l'armée. Voici comment le général Montaudon en parle dans ses Souvenirs militaires :

Ce même jour, le maréchal, de plus en plus affaibli et hors d'état de sortir de sa tente, doit remettre le commandement au général Canrobert, désigné à l'avance par l'empereur, et se faire transporter sur le Bertholet ; peu de jours après, il expirait, plein de calme et de résignation, entouré de ses officiers et de tous ces rudes marins consternés et affligés de la perte de ce chef, pour lequel ils avaient un si profond respect. La nouvelle de cette mort nous arriva un peu plus tard.

Le départ de cet intrépide soldat, de ce chef vaillant qui, depuis six mois, avait si glorieusement commandé notre armée, avait eu à la diriger dans les circonstances les plus pénibles du choléra et sur le champ de bataille de l'Alma, fut très vivement ressenti par toute la grande famille militaire dont il avait si honorablement conquis l'estime et la confiance.¹⁶⁷⁶

À la mort du maréchal s'ajouta celle de lord Raglan qui fut elle aussi abondamment commentée par les combattants français, de l'officier au simple soldat. Cette sobriété semble avoir fait presque florès dans les témoignages des combattants. En cela, ces mentions sont assez similaires à celles parlant d'officiers généraux morts au combat, comme le général Lourmel dont la fin fut décrite comme chevaleresque sans autres détails par le général Cler¹⁶⁷⁷. La seule différence entre la mort du maréchal et celle d'officiers supérieurs ou généraux morts au combat fut le fait que pour les seconds, les témoins prirent soin, dans quelques cas, de décrire leur fin avec plus de détails. En effet, là où les combattants restèrent sobres en écrivant toutefois que Saint-Arnaud souffrit dans ses derniers instants, certaines morts au combat furent racontées « sans filtre ». Par exemple, le capitaine Thoumas décrivit la blessure qui coûta la vie au général Bizot, racontant que la balle était entrée dans le cou en dessous de la mâchoire, avait traversé le palais puis s'était stoppée près de l'œil¹⁶⁷⁸.

Cette retenue fut de mise lorsque les combattants racontèrent l'autre grande perte causée par le choléra : celle de lord Raglan peu de temps après l'échec de l'assaut du 18 juin 1855. Moins commentée que celle du maréchal français — le lieutenant-colonel Lebrun, ou encore le lieutenant Sancery par exemple, n'en parlèrent pas, passant pour l'un au déploiement de sa

¹⁶⁷⁴ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier —*, op. cit, pp.294-296.

¹⁶⁷⁵ Paul de Molènes, *Les commentaires d'un Soldat*, op. cit, p.75.

¹⁶⁷⁶ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, op. cit, pp.216-217.

¹⁶⁷⁷ Jean Cler, *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, op. cit, p.167.

¹⁶⁷⁸ Charles Thoumas, *Mes souvenirs de Crimée — 1854-1856 —*, op. cit, pp.183-184.

division sur les monts Fédioukhines, l'autre très rapidement sur les événements jusqu'à la bataille de la Tchernaiâ¹⁶⁷⁹ —, la mort du maréchal britannique fut surtout commentée au travers de la cérémonie en son honneur¹⁶⁸⁰. En fait, seul le capitaine Bocher parla un peu plus longuement de la mort du vétéran de Waterloo, car ayant pu le côtoyer à plusieurs reprises grâce à ses fonctions¹⁶⁸¹. Mais là encore, les combattants restèrent sobres quant à la description des derniers instants du premier commandant de l'armée anglaise de Crimée. Ce refus de parler des derniers instants se limita généralement au constat que les derniers instants des deux hommes furent très douloureux, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'ils n'avaient rien d'enviable : comment ces hommes pétris d'honneur pouvaient-ils envier une mort par déshydratation. La personnification de la mort par maladie ne se fit pas qu'au travers du décès des deux premiers chefs militaires de la campagne de Crimée. Elle fut aussi le fait de gens proches des témoins. Là encore, de telles anecdotes furent le plus souvent faites de manière sobre et peu détaillée sur les derniers instants du mort. Prenons par exemple la mort d'un colonel nommé Tarbouriech et qui servait au 3^e régiment de zouaves. Sa mort fut rapportée par le général Bosquet et le futur général Montaudon alors commandant. Le premier écrivit dans une lettre datée du 24 septembre 1854 :

Nous venons de perdre notre intrépide camarade, le colonel Tarbouriech, du 3^e zouave. Les boulets russes qu'il défiait le premier dans la bataille de l'Alma, il y a quatre jours à peine, n'ont pas voulu de lui. Dieu l'a frappé d'une cruelle maladie, qui nous coûte déjà tant de regrets. Que sa volonté soit faite : Pour nous, les zouaves et la division entière, nous conserverons religieusement le souvenir d'un des cœurs les plus simples, les plus nobles et les plus braves de notre temps ; et chaque zouave le prendra pour modèle.¹⁶⁸²

Quant au second, il écrivit de manière tout aussi sobre :

Marche sur Sébastopol. — Le lendemain, 23, au moment du départ, quel n'est pas mon étonnement d'apprendre que le colonel Tarbouriech, avec lequel j'avais passé une partie de la soirée, venait d'être atteint par le choléra et transporté mourant sur un navire ! Pour tout le régiment ce fut un profond chagrin, car ce chef était aimé et estimé de tous ; il s'était vaillamment conduit le jour de la bataille.¹⁶⁸³

Seule la tristesse de la perte est donc évoquée ainsi que le nom de la maladie qui emporta le colonel. Cependant, un tel silence sur les derniers instants de vie d'un homme en proie au choléra connut aussi des exceptions à ce qui pourrait paraître être une règle tacite entre vétérans. Pour preuve, cette description de la mort d'un des officiers de la frégate *Pandore* par l'un des marins dans son journal :

¹⁶⁷⁹ Général Joseph Lebrun, *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, op. cit, pp.75-77 ; Jules-Alexandre Sanceray, *Souvenirs de la guerre de Crimée*, op. cit, p.23.

¹⁶⁸⁰ Le capitaine Fay fit par exemple, un rapide éloge du général avant de décrire tout aussi rapidement son cortège funèbre ; Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée — Deuxième édition —*, op. cit, pp.265-266.

¹⁶⁸¹ Charles Bocher, *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, 1877, pp.80-82.

¹⁶⁸² Pierre-Joseph-François Bosquet, *Lettres du maréchal Bosquet à sa mère, 1829-1858. Tome 4*, Pau : Méon Ribaut, Librairie de la société, 1877-1879, p.192.

¹⁶⁸³ Jean-Baptiste Alexandre Montaudon (général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]*, op. cit, p.271.

Le dimanche 15/8bre. Les détonations redoublèrent vers 6 heures du soir. Le Capitaine d'armes monta sur les barres de petit perroquet ainsi que plusieurs matelots pour essayer d'apercevoir quelque chose. La nuit n'apporta pas de trêve aux engagements. Vers minuit ce capitaine d'Armes, Mr Lescouarnec fut réveillé par des vomissements et des coliques insupportables. Le major fut appelé de suite et reconnut une attaque de Choléra. Après les souffrances les plus horribles, le frisson s'empara du cholérique et ne le quitta pas jusqu'au lendemain matin 9 heures. Alors, grâce aux soins du major une sueur abondante remplaça le frisson et donna quelque espérance. Afin de rétablir la circulation du sang des lénapismes furent placés aux pieds du malade dont la respiration était haletante. A midi La frégate la Pandore n'avait plus de Capitaine d'Armes. Le Sang était remonté vers le cœur et l'avais étouffé.¹⁶⁸⁴

S'en suit la cérémonie mortuaire pour l'enterrement du pauvre officier, premier mort du bâtiment : un peloton de 20 matelots tirant trois salves et un prêtre¹⁶⁸⁵. La description des derniers instants du capitaine d'armes Lescouarnec par ce matelot peut expliquer pourquoi les combattants furent frileux quant à l'idée de raconter la mort de proches ou de chefs admirés. Dans l'idée de cacher certaines horreurs ou, de faire après-guerre un récit de la campagne de Crimée à la manière de ceux de la Grande Armée, la mort au milieu des coliques et des vomissements ne semble pas avoir sa place.

9.3.3. Une mort déshonorante ?

Toutes ces lectures de témoignages et les réflexions qui en découlent amènent l'historien de la campagne de Crimée à se poser cette ultime question : la mort par maladie était-elle considérée comme déshonorante pour les combattants français et russes du siège de Sébastopol ? Et la réponse au vu de cette dernière partie de chapitre est évidente : si la mort de maladie ne fut pas vue comme déshonorante par les combattants de la campagne de Crimée, elle fut en revanche perçue comme une mort non glorieuse, sans honneur. En effet, si la mort fait partie intégrante du métier de soldat, c'est la mort au combat, les armes à la main qui fut et est encore aujourd'hui mise en avant dans les récits de vétérans, les romans historiques, ou les productions cinématographiques. Comme le souligne François Cochet, la mort fait partie intégrante du code d'honneur militaire et elle est matérialisée par certaines traditions incompréhensibles pour le monde civil comme couler avec son navire ou mourir plutôt que de rendre les armes. Cet honneur revendiqué par les militaires ne va pas de soi et doit se construire puis s'entretenir dans le temps, telle la foi en une religion. Valeur collective, le sens de l'honneur militaire devient ensuite individuel pour chaque soldat. C'est pourquoi les manifestations de cet honneur militaire se font soit de manière collective, soit dans l'intime¹⁶⁸⁶. Ainsi, si la mort au combat fait peur, elle s'inscrit toutefois dans la construction psychologique

¹⁶⁸⁴ SHD MV 57 GG² 1 Fond Riant.

¹⁶⁸⁵ *Ibid.*

¹⁶⁸⁶ François Cochet, *Être soldat. De la Révolution à nos jours*, Paris : Armand Colin, 2013, p.43.

du combattant lors de sa formation. Rien de tel avec la mort de maladie et en même temps, comment préparer le futur soldat à un potentiel décès dans ses déjections après une agonie plus ou moins longue ? D'autant que cette forme de fin de vie brutale, il a pu la côtoyer dans le monde civil avec une Europe de la première moitié du XIX^e siècle encore peu au fait des véritables causes des maladies ; et pour causes ! La guerre de Crimée se déroula alors que la « passion enthousiaste pour la science conquérante » n'en était qu'à ses balbutiements¹⁶⁸⁷ ! Or, il faudra attendre le dernier quart du 19^e siècle pour voir se multiplier les avancées dans le monde médical. Les combattants de la guerre de Crimée connaissaient donc bien la mort par le choléra, le typhus, la fièvre typhoïde ou la dysenterie ; et seul le scorbut restait peu connu des armées de terre.

La mort par maladie est donc bien connue et bien perçue comme très éloignée de la mort au combat, seule mort vue comme virile, d'autant plus que les récits des anciens des guerres napoléoniennes mettaient en avant leurs combats et non la longue agonie due aux maladies — exception faite, peut-être, de la campagne de Russie de 1812 —. Le choléra fut d'ailleurs assimilé à la désastreuse expédition de la Dobroudja qui vit les hommes tomber sur les bords des chemins alors qu'ils pensaient marcher contre les Russes. J-P. Bédarrides illustre bien cet amalgame entre l'épidémie et le désastre, ainsi que la non moins désastreuse expérience des spahis d'Orient lorsqu'il écrit :

Cette manœuvre rétrograde de Kustendgé à Varna, ressembla à une vraie débâcle. On barricada les rues avec les sacs d'orge et de farine, comme si l'ennemi suivait. Tous les arabas servirent au transport des cholériques. Plusieurs caissons d'artillerie furent transformés en charriots d'ambulance ; la plaine regorgeait de litières, de cacolets et de brancards ; après notre passage, elle fut semée de tombes improvisées, une poignée de terre et une croix de bois. Les bachi-bouzouks qui ouvraient la marche à la débandade, pour toute sépulture, jetaient leurs morts dans les bruyères, aux bords de la route. Plusieurs de ces infortunés furent broyés par les roues des canons ; les chevaux firent rebondir, sous leurs pieds, des membres de corps humains, ce qui donna l'éveil sur la façon sauvage dont ces aventuriers inhumèrent leurs compagnons d'armes.¹⁶⁸⁸

L'expérience de la mort par maladie semble ainsi avoir été bien plus traumatisante que la mort au combat, et ce, d'autant plus que le choléra pouvait tuer en quelques heures. Les combattants eurent sous leurs yeux l'agonie de leurs camarades, là où, en pleine bataille, ils avaient à se concentrer sur leur survie et à exécuter les ordres donnés. De plus, la maladie avait comme autre aspect effrayant sa plus grande létalité que les balles de l'adversaire. En cela, le choléra eut peut-être un impact bien plus important que les autres maladies bien connues des médecins et pour lesquelles des remèdes et protocoles étaient mis en place pour au moins limiter leurs propagations. De fait, voir un camarade touché par cette maladie, c'était savoir qu'il avait de

¹⁶⁸⁷ Émile Aron, « Le déclin des maladies traditionnelles ». In Marcel Sendrail, *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse : Privat, 1980, pp.397-422, p.408.

¹⁶⁸⁸ J- P Bédarrides, *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur — Tome Premier —*, op. cit.

bonnes chances de ne pas survivre. Louis Normand, officier d'ordonnance du général d'Elchingen, raconta ainsi que ce dernier ne s'était pas fait d'illusions sur son sort et utilisa ses douze dernières heures de vie à dicter trois lettres malgré la souffrance¹⁶⁸⁹.

La mort de maladie fut donc encore plus taboue peut-être que l'évocation des épidémies. L'absence de mention de morts du typhus, du choléra ou autres dans les témoignages russes va d'ailleurs dans ce sens. Les combattants ne parlèrent pas de mort héroïque pour Saint-Arnaud ou lord Raglan, là où la mort de l'amiral Nakhimov servit aussi à illustrer le courage de celui-ci à s'être autant exposé aux balles de l'adversaire. D'ailleurs, si les épidémies furent certes bien plus présentes dans les parties des témoignages où les opérations militaires étaient au point mort, elles étaient parfois mentionnées lorsque la campagne battait son plein, notamment lors de l'hiver 1854-1855. La lutte contre les maladies, tout comme le stoïcisme face aux coups de l'adversaire et aux pénuries, pouvait être présentée comme un acte de bravoure. Mais inversement, la mort causée par les virus, bactéries et carences fut bien moins mise en avant et bien moins perçue comme honorable. Ainsi les mentions de mort du fait des maladies furent encore plus rares que l'évocation des épidémies, étant même totalement absentes de nombreux témoignages qui préférèrent ne parler que de leur expérience sur les opérations militaires. D'ailleurs, il est intéressant de noter que nous n'avons mentionné que des témoignages de combattants français, et que les récits de militaires russes réunis pour cette étude ne firent aucunement mention de morts de maladies. Par leur silence, notamment dans leurs témoignages écrits ou publiés après la guerre, les combattants dont nous avons pu lire l'expérience de la campagne de Crimée contribuèrent ainsi à perpétuer un principe tacite du récit de campagne : celui de déformer les événements, faisant de la guerre une aventure enjolivée grâce à la mise en avant de valeurs chères au monde militaire comme l'honneur, la camaraderie, la gloire... Ce que leurs aïeux avaient contribué à démocratiser dans leurs nombreux témoignages des campagnes napoléoniennes¹⁶⁹⁰, et que les deux conflits mondiaux remirent en partie en cause, en désenchantant la guerre¹⁶⁹¹.

¹⁶⁸⁹ SHD GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, *colonel Louis Normand*.

¹⁶⁹⁰ Natalie Petiteau, *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, *op. cit.*, pp.107-109.

¹⁶⁹¹ Ce désenchantement de la guerre se développa dès l'après 1918 par le développement de forts courants pacifistes qui continuèrent à se développer tout au long de la Guerre froide et que l'on retrouve notamment dans les mouvements altermondialistes. Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, *op. cit.*, pp.201-202 ; Carl Bouchard, « Non à la guerre ! ». In Bruno Cabanes, Thomas Dodman, Hervé Mazurel et Gene Tempest (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018, pp.175-185, pp.178-184 ; Stéphane Tison, *Comment sortir de la guerre ? : deuil, mémoire et traumatisme*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, pp.332-338.

Conclusion

« J'ai plus appris sur la nature humaine au contact des médecins de village qu'à la lecture des philosophes. Un maréchal-ferrant qui parle de sa forge... Un menuisier à son établi... Un paysan qu'on accompagne à pas lourds sur ses terres... Il ne faut pas, certes, les mettre sur le terrain des idées pures car alors, instantanément, ils perdent toute leur force, toute leur originalité et ils parlent comme la première page des journaux. »¹⁶⁹²

Comprendre une guerre au travers des seules opérations militaires, de son économie et des tractations diplomatiques qui l'environnent, revient à se priver de l'avis de ceux qui, du simple fantassin au maréchal, la vivent et la font. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker déplorent dans *14-18 Retrouver la guerre* le manque d'intérêt des historiens pour la violence déployée sur un champ de bataille¹⁶⁹³. Mais l'historien d'un conflit ne doit pas s'intéresser seulement à ce phénomène propre au combat. Il lui faut aussi s'intéresser à l'ennui, aux moyens de s'occuper à l'arrière de la ligne de front, à la question du ravitaillement. Tous ces aspects qui forment la vie du soldat en guerre sont à prendre en compte. La citation de Georges Simenon que nous avons choisie pour ouvrir la conclusion de cette étude résume assez bien ce que nous avons essayé de faire ici : comprendre la guerre de Crimée au travers des paroles des soldats français et russes, en les étudiant non pas pour raconter l'histoire de la campagne de Crimée, mais pour tenter de la comprendre au travers des émotions, des représentations et des réflexions de ceux qui la firent, en y laissant pour certains la vie, un membre pour d'autres.

En introduction à cette étude, nous nous étions fixé sept objectifs et avons posé six hypothèses de travail qui allaient déterminer notre démarche. Notre objectif principal était alors de présenter un tableau de la campagne de Crimée comme avaient voulu la raconter ceux qui y combattirent. Gravitaient autour de ce premier objectif six autres plus secondaires : premièrement, garder tout au long de l'étude une certaine égalité dans le corpus de sources. Deuxièmement, identifier les similitudes et les différences entre les témoignages français et russes au sujet des combats et de la vie quotidienne des soldats en temps de guerre.

¹⁶⁹² Georges Simenon, *L'âge du roman*, Brulles : Éditions Comple, PUF, 1988, pp.38-39.

¹⁶⁹³ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18 Retrouver la guerre*, Paris : Gallimard, 2003 [2000], pp.25-26.

Troisièmement, il s'agissait de nous pencher sur le regard porté par les soldats sur les phénomènes inhérents à la vie en temps de guerre : mort, violence, blessures. Quatrièmement, nous devons nous intéresser aux différentes représentations de l'adversaire dans les témoignages. Cinquièmement, il s'agissait pour nous de réfléchir sur l'influence de ces témoignages sur l'historiographie de la guerre de Crimée et sur sa représentation au sein des opinions publiques française et russe. Sixièmement, notre objectif était de définir une utilité pour l'historiographie traditionnelle de la guerre de Crimée dans une étude anthropologique du conflit.

Nos hypothèses de travail étaient les suivantes : tout d'abord, que les batailles ont un rôle central dans les témoignages. Deuxièmement, que les combattants français et russes racontèrent leur expérience de la guerre en l'adaptant à un prisme idéologique et culturel fort ; mais, c'est notre troisième point, qu'au côté des représentations fantasmées de la guerre véhiculées par les soldats, ces hommes ne firent cependant pas l'impasse sur certaines réalités. Notre quatrième hypothèse était que les soldats et officiers avaient été fortement imprégnés par l'héritage des guerres napoléoniennes et perpétuèrent donc certains clichés issus de cette période. Nous postulions aussi que malgré certaines différences, les témoignages français et russes allaient avoir de nombreuses similitudes sur leur approche de la guerre, montrant une certaine transnationalité dans leur perception de la guerre. Enfin, notre sixième hypothèse était que, dans le cas de la guerre de Crimée, il s'agissait avant tout pour ces hommes d'une aventure à laquelle il fallait participer, plus qu'une guerre entre nations.

En conclusion générale à notre étude, nous pouvons donc dire que ces six hypothèses de départ ont été confirmées tout au long de celle-ci. En effet, il s'est avéré que les batailles occupent une place centrale dans les récits des combattants français comme russes, avec parfois des témoignages leur étant entièrement consacrés au détriment des autres aspects de la campagne. Français et Russes valorisèrent ces grands engagements par une description tactique des opérations, usant de toutes les connaissances qui étaient à leur disposition pour offrir à leurs lecteurs une vue d'ensemble de la bataille. Du simple soldat à l'officier général, tous dans leurs récits s'essayèrent à cet exercice. La fonction et le grade des auteurs de ces récits entraînent une différence notable : les officiers d'état-major, supérieurs ou généraux purent en effet bien plus détailler ces batailles que les officiers-cadres, les sous-officiers et les militaires du rang. En comparaison, les petits combats du quotidien inhérents à la guerre de siège occupent une place bien plus restreinte et sont bien moins détaillés dans les témoignages. Mais, parallèlement à ce besoin de présenter un combat sous différentes échelles tactiques, Français et Russes gardèrent

une place dans les témoignages pour leur propre expérience des batailles — quand le support choisi le permettait —

. Les témoignages des combattants de la campagne de Crimée retranscrivent ainsi, à plusieurs reprises, cet univers chaotique et confus que pouvait être l'environnement direct du soldat sur un champ de bataille au XIX^e siècle, lieu de bruit et de fureur recouvert d'une épaisse fumée dégagée par les tirs incessants¹⁶⁹⁴.

À travers les récits des batailles et combats devant les murs de Sébastopol, nous avons bel et bien pu voir un certain nombre de clichés et de fantasmes sur la guerre, rapportés et bien souvent confirmés par les militaires français et russes. La guerre est vue comme une aventure et la bataille, comme une expérience à vivre. Les officiers cherchant à montrer leur bravoure en restant debout face au feu adverse, la surreprésentation de l'assaut à la baïonnette, que les Français ont pris l'habitude d'employer pendant leurs guerres coloniales¹⁶⁹⁵, ou encore le nombre de cadavres exagéré... Tous ces clichés, que l'on retrouve aussi bien chez les Français que chez les Russes, montrent l'influence de nombreux aspects culturels des sociétés européennes du XIX^e siècle : on y retrouve ainsi le modèle viril encensé depuis les guerres napoléoniennes, à travers cet idéal d'héroïsme et de virilité guerrière. Cela a pour effet de pousser les combattants à censurer certains aspects des combats, comme le fait de donner la mort ou d'assister à des moments de violence extrême qui pourraient être incompris par le lecteur. Mais cette censure passe aussi par le fait de passer sous silence des sentiments et des émotions jugés comme non adéquats avec cet idéal de virilité militaire. La peur est ainsi bien souvent absente ou cachée, comme la panique. Et, d'une manière générale, lorsque ces émotions sont évoquées de manière claire, elles le sont pour dénigrer l'adversaire, l'allié ou une autre unité que celle de l'auteur du témoignage.

Au côté de ces clichés et fantasmes autour du combat, les combattants français et russes n'éludèrent cependant pas un certain nombre de réalités du champ de bataille, notamment en matière de classicisme et d'innovations tactiques et techniques. L'emploi généralisé des formations de tirailleurs ou de carabines à canon rayé est ainsi bien compris par les combattants, par exemple. Les témoignages d'officiers sont particulièrement intéressants à ce sujet, puisque l'on y retrouve des réflexions et conclusions tirées par le colonel Ardant du Picq, théoricien militaire français qui participa lui-même aux combats de la guerre de Crimée : le choc lors des

¹⁶⁹⁴ Hervé Mazurel, « Enthousiasmes militaires et paroxysmes guerriers ». In Alain Corbin Jean-Jacques Courtine et George Vigarello (dir), *Histoire des émotions. 3. De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2017, pp.227-256, p.245.

¹⁶⁹⁵ Vincent Joly, *Guerres d'Afrique : 130 de guerres coloniales : l'expérience française*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009.

combats en rase campagne est évité ; les formations en masse subissent bien plus de pertes que des formations plus dispersées dans lesquelles les soldats ont une certaine initiative ; le rôle du moral est essentiel dans une bataille, etc. Ces innovations et classicismes dans la conduite de la guerre sont bien détaillés lorsque les combattants parlent du siège de Sébastopol : la méthode d'investissement de la place est la même que celle employée à Zaatcha en Algérie, qui découle de la poliorcétique employée lors des guerres napoléoniennes, voire louis-quatorziennes. Mais, parallèlement à cela, l'apparition d'ouvrages défensifs en terre ou l'emploi massif des obus et des tireurs d'élite sont des aspects que les vétérans ne cherchèrent pas à cacher, au contraire, se montrant conscients de l'importance de ces innovations.

La guerre de siège fut par ailleurs un autre moyen pour les combattants de se mettre en avant et d'abonder dans le sens de certains clichés sur la virilité militaire. En effet, là où, dans les batailles, ils furent prompts à censurer de nombreux passages, la vie au quotidien devant ou dans les murs de Sébastopol fut traitée de manière bien plus crue et plus dure. La faim, la fatigue, le froid, la souffrance, la maladie, la lassitude face à un siège qui s'éternise, tous ces aspects se retrouvent de manière plus ou moins détaillée dans les témoignages, permettant à leurs auteurs de souligner leur courage et leur bravoure pour avoir tenu dans de telles situations. La censure est certes toujours présente : la maladie et la mort de maladie sont tabous, par exemple. Parler de leur vie au quotidien permit par ailleurs aux combattants d'aborder leurs relations avec leurs adversaires — et leurs alliés dans le cas français —. La campagne de Crimée n'étant pas, dans la grande majorité des témoignages que nous avons pu lire, dépeinte comme une guerre de nations, de civilisations ou de religions, il apparaît que la représentation de l'ennemi est globalement positive, avec de rares exceptions. Pour ces hommes, il s'agissait surtout d'une aventure, d'un événement à ne pas manquer en tant que militaire. Il s'en dégage une apparente bonne entente entre Français et Russes avec de nombreux échanges de paroles et parfois d'objets ou de denrées alimentaires. Cette situation, certes bien plus mise en avant par les Français que par les Russes, étonne d'autant plus qu'elle s'accompagne, chez les soldats de Napoléon III, de critiques à l'encontre de leurs alliés anglais et turcs.

Cela nous amène à notre cinquième hypothèse qui, comme les quatre premières, est confirmée par notre étude : le corpus de sources que nous avons pu réunir montre bel et bien un grand nombre de similitudes entre les témoignages français et russes. En effet, les soldats des deux armées montrèrent une vision assez similaire des combats — batailles, bombardements et escarmouches — ainsi que du déroulement du siège de Sébastopol et de la désillusion individuelle face à la réalité de la guerre. Se confirme alors l'idée d'une image transnationale des batailles, de la guerre de siège, de l'ennui, cultivée grâce à une culture militaire, culturelle

et sociale aux bases communes : héritage napoléonien, romantisme, goût de l'aventure, etc. On retrouve cette concordance lorsque vint pour eux le moment d'aborder des sujets plus sensibles ou tabous pour des hommes de guerre. La maladie, par exemple, peut être considérée comme ayant été vécue comme quelque chose de honteux par les deux camps. Les dégâts infligés aux corps lors des combats furent eux aussi censurés de manière assez similaire, avec certes quelques contre-exemples. Enfin, dans les deux armées, il est assez facile de discerner l'importance de la fonction et du grade dans la rédaction des témoignages, les simples soldats et sous-officiers, qu'ils fussent français ou russes, ayant chaque fois écrit des témoignages plus courts, avec moins de détails et davantage centrés sur le combat. À l'inverse, les officiers se montrèrent bien plus ouverts à parler de sujets plus divers lorsque le support d'écriture choisi le leur permettait. De plus, les combats qu'ils racontèrent furent bien plus souvent suivis de réflexion et d'analyse de leur part. Enfin, nous pouvons observer le fait que même les codes de censure diffèrent selon le support choisi : Français comme Russes se censurant bien plus dans les lettres à destination de leurs proches que dans leurs Mémoires et autobiographies.

Mais, au côté de ces points communs, Français et Russes se distinguèrent sur leur perception de la campagne de Crimée sur plusieurs points. Tout d'abord, les combattants de Nicolas I^{er} et d'Alexandre II furent bien moins enclins à parler de leur vie quotidienne lors du siège de Sébastopol, préférant bien plus souvent narrer leur vie dans les tranchées et les combats auxquels ils participèrent. Bien rarement sont évoqués les divertissements des soldats et l'organisation de leurs camps. À l'inverse, les Français se montrèrent bien plus bavards sur ces sujets, permettant à leurs lecteurs de se figurer l'organisation du service et des camps, les corvées en dehors des tranchées, les difficultés rencontrées par les armées alliées... Les divertissements des soldats, quoique moins mentionnés, sont par ailleurs plus souvent mentionnés dans les témoignages des soldats de Napoléon III, que dans ceux de leurs homologues russes.

Le second point sur lequel les témoignages français et russes se différencient est la grande différence de traitement accordée au regard sur l'autre pendant la campagne. En effet, les Français se montrèrent bien plus bavards que les Russes à ce propos. Et s'il existe des témoignages russes aussi riches en détail sur ce sujet que ceux de leurs homologues français, ils restent minoritaires dans le corpus établi pour cette étude. Cette différence de traitement du regard sur l'autre entre les deux armées se renforce lorsque vient le moment de s'intéresser aux autres belligérants de la campagne de Crimée, les Russes ne parlant que très peu des Turcs et des Piémontais débarqués, ou du moins ne donnant même pas leur avis sur la question. Et finalement, il semble que, dans le cas de notre corpus, les témoignages russes privilégient

bien plus souvent le récit et l'étude des grandes batailles de la campagne de Crimée que les Français, qui préférèrent parler de leurs émotions, de leur ressenti et de leur vie au quotidien.

Enfin, s'il apparaît de manière nette que l'ensemble des militaires français dont nous avons étudié les témoignages vécurent la guerre de Crimée avant tout comme une aventure, il n'en fut rien pour une partie de leurs homologues russes. En effet, un certain nombre de combattants russes décrivit la guerre de Crimée comme une guerre nationale. Ces soldats du tsar se montrèrent fiers d'avoir combattu pour défendre leur propre sol. D'autres ajoutèrent même une dimension religieuse à ce conflit, comme Mathieu Shtykov qui écrivit dans sa lettre être heureux d'avoir pu affronter des hérétiques et des infidèles¹⁶⁹⁶. Ces positions ne furent cependant pas défendues par tous les combattants russes. Andreï Ershov, par exemple, déclara avoir voulu se joindre à la défense de Sébastopol pour connaître la guerre¹⁶⁹⁷. Ces différentes représentations de ce que fut la guerre de Crimée — guerre nationale, guerre de religion, aventure — ont cependant en commun une volonté des combattants de mettre en avant un certain nombre de valeurs chères au monde militaire. En montrant les aspects difficiles et cruels de la guerre et en justifiant leurs combats, ils purent mettre en exergue le courage, l'héroïsme, le stoïcisme et la résilience des combattants, valeurs que l'on retrouve encore dans les armées modernes.

À ces six hypothèses de départ, nous souhaiterions ajouter le fait que, malgré la perpétuation de clichés sur la guerre au sein des témoignages des militaires français et russes, il apparaît dans plusieurs récits une véritable désillusion de leurs auteurs face à la réalité de la guerre. En effet, notre corpus de sources étant pour l'essentiel composé de soldats volontaires et d'officiers de carrière, la guerre était pour eux, nous n'avons eu de cesse de le répéter, une grande aventure à ne pas manquer. Mais la découverte de la réalité des combats pour bon nombre d'entre eux, qui étaient inexpérimentés jusqu'alors, brisa chez certains la vision fantasmée, magnifiée de la guerre lorsqu'ils se retrouvèrent à mener une guerre de tranchées, à patauger dans la boue des tranchées. Lassitude et désillusion se retrouvent également chez ceux qui servirent dans le corps d'observation allié ou dans l'armée de secours russe : attendant l'arme au pied d'hypothétiques offensives ennemies ou alliées, ils ne cachèrent pas leur ennui.

Ainsi, le tableau de la campagne de Crimée dépeint par les militaires français et russes apparaît comme une fresque subtile et remplie de nuances aux contours tantôt nets, tantôt flous.

¹⁶⁹⁶ Mathieu Shtykov, *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядѣ его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], Moscou : Imprimerie Alexandre Semen, 1855, pp.6-7.

¹⁶⁹⁷ Andreï Ershov, *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891], p.17.

Il en ressort l'importance qu'eut cette première grande guerre européenne du XIX^e siècle pour des hommes bercés par le souvenir de leurs aînés des campagnes napoléoniennes et qui cherchèrent à leur tour à prouver leur valeur. Partis pleins d'espoir et de rêves de gloire, d'aventure et d'honneurs, les combattants français et russes de la campagne de Crimée furent confrontés à une guerre bien loin de tout ce qu'ils avaient pu imaginer. Tous, vétérans des guerres du Caucase ou d'Algérie, officiers de carrière n'ayant connu que la vie de caserne, ou soldats entrés dans les rangs quelques mois avant leur arrivée à Sébastopol, découvrirent les conditions si particulières de la guerre de siège. Ces hommes furent marqués par cette guerre de taupes, par les problèmes logistiques, par le froid, l'ennui, les longues gardes aux tranchées et, comme les opinions publiques en France et en Russie, attendirent avec impatience chaque bataille les rapprochant de la fin de leur calvaire. Mais, au côté de ces descriptions de leurs souffrances, Français et Russes parlèrent aussi de cette fraternité d'armes qui soude les hommes sur la ligne de front face à la mort qui peut frapper à tout moment généraux, officiers et simples soldats. Mais ce qui frappe surtout le lecteur, c'est la très bonne entente entre Français et Russes rapportée par les témoins, alors même que les combats pour Sébastopol sont décrits comme intenses et très durs. Ce tableau d'ensemble reste cependant la somme d'une multitude de campagnes de Crimée individuelles, propres à chaque combattant qui écrivit avant tout sur son expérience, sauf quelques cas bien particuliers comme le capitaine Fay ou le général Totleben qui souhaitèrent raconter la campagne dans son ensemble¹⁶⁹⁸. L'étude des aspects anthropologiques de la guerre de Crimée nous a ainsi permis, au travers de ce tableau, de combler certaines lacunes en la matière des historiographies françaises et russes de la guerre de Crimée, en mettant en lumière le prisme socioculturel au travers duquel les combattants analysèrent ces événements, les codes auxquels ils se plièrent inconsciemment ou non dans la rédaction de leurs témoignages, ou encore l'échelle de valeurs de ces hommes sur les épisodes de la guerre dont ils furent des témoins directs ou indirects.

Mais qu'en est-il de l'influence de ces témoignages sur l'historiographie de la guerre de Crimée ? Nous avons pu voir à maintes reprises dans notre étude qu'un certain nombre des récits que nous avons utilisés avaient déjà été exploités par certains historiens comme Alain Gouttman¹⁶⁹⁹. L'étude de ce dernier est très intéressante à ce sujet, puisqu'il adopta un style d'écriture fortement littéraire, se rapprochant de celui employé par plusieurs témoins. Tout

¹⁶⁹⁸ Charles-Alexandre Fay, *Souvenirs de la guerre de Crimée, 1854-1856 — Deuxième édition —*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889 ; Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol* (deux volumes), Saint-Petersbourg : Imprimerie N. Thieblin et co, 1863.

¹⁶⁹⁹ Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris : Perrin, 2006 [1995].

comme les aspects de la guerre que nous avons pu identifier dans notre étude, l'exaltation des combattants cités par Alain Goutman se retrouve dans son ouvrage, en toile de fond à l'histoire de la campagne en elle-même. De fait, certains points de vue sur les grandes batailles ou sur les conditions de vie des soldats lors de l'hiver 1854-1855 repris par les historiens proviennent des témoignages eux-mêmes, illustrant cette importance de la première « mise en mots » des faits décrite par Olivier Chaline¹⁷⁰⁰ : la bataille de la Tchernaiïa est déjà vue par les combattants comme un massacre confus ; l'hiver comme terrible et la logistique comme insuffisante pour satisfaire certains besoins. En Russie, certains témoignages, comme l'étude du général Totleben ou les *Récits de Sébastopol* de Léon Tolstoï, contribuèrent à faire émerger puis à perpétuer cette idée de « glorieuse défense de Sébastopol » et de l'attitude héroïque des défenseurs¹⁷⁰¹. Ce vocabulaire et cette présentation des événements se trouvent jusque dans le titre — et donc le contenu — de certaines études comme celle de Youri Kholopov : *Les Kalougiens — Héros de la guerre de Crimée*¹⁷⁰². Cette attitude des soldats russes se retrouve d'ailleurs dans l'historiographie et les témoignages français. Il y a donc bel et bien eu un impact des témoignages des militaires français et russes sur la compréhension que nous avons aujourd'hui de la campagne de Crimée, et ce même si les études précédentes voulaient avant tout raconter celle-ci dans son ensemble ou insister sur certains points particuliers. En Russie, par exemple, la campagne de Crimée entraîna un mouvement de réflexion sur les conflits menés par le pays tout au long de son histoire, et notamment sur leurs fondements géopolitiques, historiques et philosophiques.

Au regard des conclusions que nous avons pu tirer tout au long de cette étude surgit une question : qu'en est-il des combattants des autres armées ? Et peut-être faudrait-il en effet s'intéresser à ces autres témoignages de la campagne de Crimée : ceux des Britanniques, déjà en partie étudiés sous cet angle notamment par Clive Ponting et Holy Furneaux¹⁷⁰³, mais aussi et surtout ceux des Piémontais et des Turcs. Car chacune des nations qui participèrent à cette guerre de Crimée eut un vécu différent, avec des points d'accroche communs, mais aussi des différences marquées. Cette étude nous a en effet rappelé qu'il n'existe pas une, mais des

¹⁷⁰⁰ Olivier Chaline, « L'étrange bataille : prendre la mesure de l'événement ». In Ariane Boltanski, Yann Lagadec et Franck Mercier (dir), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015, pp.219-230, pp.223-224.

¹⁷⁰¹ Edouard Totleben (dir), *Défense de Sébastopol (deux volumes)*, op. cit ; Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot & Rivages, 2019 [1988].

¹⁷⁰² Youri Kholopov, *Калужане — Герои Крымской войны* [*Les Kalougiens — Héros de la guerre de Crimée*], Kalouga : Ministère de l'Éducation KOYPKRO, 2008

¹⁷⁰³ Clive Ponting, *The Crimean War — The Truth Behind the Myth* —, London : Pimlico, 2004 ; Holly Furneaux, *Military Men of feeling. Emotion, Touch, and Masculinity in the Crimean War*, Oxford : Oxford University Press, 2016

campagnes de Crimée, propres à chacun des témoignages, avec des similitudes en fonction de la nation d'origine du témoin, mais aussi de son grade, de sa fonction, de sa capacité à recoller les morceaux de l'immense puzzle dont il ne fut qu'une très petite pièce. Chacun, qu'il fût Français ou Russe, qu'il écrivît des lettres, des Mémoires, des études ou des commentaires, participa ainsi à sa manière à cette représentation que nous avons de la guerre de Crimée aujourd'hui ; il en va de même pour les Piémontais, les Turcs et les Anglais.

Bibliographie

Etudes consacrée à la guerre de Crimée

ASSEMBLEE DE LA NOBLESSE RUSSE, *Крымская война 1853-1856гг. в воспоминаниях потомков её участников. По материалам исторической конференции 18 октября 2014 года, посвященной 160-летию I-й обороны Севастополя, хроникам и семейным архивам* [La guerre de Crimée 1853 – 1856 dans la mémoire des descendants des combattants. Basé sur les documents de la conférence historique du 18 octobre 2014, consacrée au 160ème anniversaire de la 1ère Défense de Sébastopol, des chroniques et des archives familiales], Moscou : Imprimerie ООО « Technologies modernes de la Publicité », 2016.

BAGDASARIAN V., *Русская война : столетний историографический опыт осмысления Крымской кампании* [La guerre de Russie: une expérience historiographique d'un siècle pour comprendre la campagne de Crimée], M. Izd-vo de l'université libre de Moscou, 2002.

BAGDASARIAN V., « К 160-летию начала Крымской войны : взгляд через призму теории борьбы цивилизаций » [Au 160e anniversaire du début de la guerre de Crimée : une vue à travers le prisme de la théorie de la lutte des civilisations]. In *Блог Багдасаряна* [Le blog de Bgdasarian], 06/11/2013

BESTUJEV I., *Крымская война 1853 - 1856 гг.* [La guerre de Crimée 1853 – 1856], Moscou : Maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1956.

BOGDANOVITCH M.I., *Крымская война 1853-1856гг. Иллюстрированное издани* [La guerre de Crimée 1853-1856. Édition illustrée], Moscou : EKSMO, 2014.

BUCHUÏEV S., *Крымская война (1853 - 1856 гг.)* [La guerre de Crimée (1853 – 1856)], Moscou : Maison d'édition de l'Académie des sciences de l'URSS, 1940.

Colloque International organisé par le Centre d'Histoire du XIXe siècle et l'UMR SIRICE – 7-9 novembre 2019, *La guerre de Crimée, première guerre moderne ?*

CHAPPUIS J-P., *1854 – 1855 Croisade en Crimée. La guerre qui arrêta les Russes*, Paris : SPL Société de Production Littéraire, 1978.

DE GIUSTINIANI H., *Commentaire sur les opérations militaires en Crimée*, Paris : impr. De L. Martinet, 1857.

DU CHEYRON A., *Conférences régimentaires – Du rôle de la Cavalerie pendant la campagne d'Orient (Guerre de Crimée, 1854 – 1855 – 1856)*, Imprimerie, Paris : librairie et papeterie Henri Charles-Lavauzelle Editeur militaire, 1886.

DUBROVINE N.F., *Восточная война 1853 - 1856 годовъ - Обзоръ событий по поводу сочинения М.И. Богдановича составил Н. Дубровинъ* [La guerre d'Orient 1853 – 1856 – Examen des éléments de travail de M.I. Bogdanovitch par N. Dubrovine, Saint-Pétersbourg : Imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1878.

DUBROVINE N.F., *Первая оборона Севастополя 1854-1856 гг.* [La première défense de Sébastopol 1854 – 1856], Moscou : YAUZA EKSMO, 2014.

DUBROVINE N.F., *349 - дневная защита Севастополя* [349 jours de défense de Sébastopol], Saint-Pétersbourg : Bibliothèque de l'Académie des sciences, « Symphonie russe », 2005.

EDGERTON R., *Death or glory: The legacy of the Crimean war*, Oxford: Boulder (Colo.), Westview press, 1999

En Crimée, les funérailles très politiques des soldats français. (2020, 6 octobre). La Croix.

ERULIN, *Guerre de Crimée 1854 – 1856 – Opérations dans le Pacifique – Campagne du Kamchatka et des bouches de l'Amour*, École supérieure de la guerre navale.

FADEEV R., *Черноморский военный театр. По поводу Крымской железной дороги* [Черноморский военный театр. По поводу Крымской железной дороги [Théâtre militaire de la mer Noire. À propos du chemin de fer de Crimée], Saint-Pétersbourg : Typographie Wolf, 1870.

FIGES O., *The Crimean War*, New York: Metropolitan Books, Henry Holt and Company, 2010.

FURNEAUX H., *Military Men of feeling. Emotion, Touch, and Masculinity in the Crimean War*, Oxford: Oxford University Press, 2016.

GOUTTMAN A., *La Guerre de Crimée. 1853-1856. La première guerre moderne [1995]*, Paris : Perrin, 2006.

JOMINI A. H., *Etudes diplomatiques sur la guerre de Crimée (1852 à 1856) [Deux tomes]*, Paris : C. Tanera, 1874.

KHOLOPV Y., *Калужане - Герои Крымской войны* [Les Kalougiens – Héros de la guerre de Crimée], Kalouga : Ministère de l'éducation КОУПКРО, 2008

LAMARCHE H., *L'Europe et la Russie – Remarques sur le siège de Sébastopol et sur la paix de Paris, conséquences probables*, Paris : Pagnerre Libraire-éditeur, 1857.

LEMAIRE M., *La guerre de Crimée : Chronique et analyse d'un désastre sanitaire (1854-1856)*, Thèse de doctorat en Histoire militaire et études de la défense, sous la direction de Jean-Charles Jauffret, Montpellier : Montpellier 3, 2006.

MAVRODINE V., *Перевооружение русской армии и флота стрелковым оружием перед Крымской войной и в начале военных реформ (1830-1867 гг.)* [Réarmement de l'armée et de la marine russes avec des armes légères avant la guerre de Crimée et au début des réformes militaires (1830-1867)], Leningrad : Auto-édition de thèse de doctorat, 1973.

MELNIKOVA L., « Патриотическая деятельность архиеп. Иннокентия (Борисова) в годы Крымской войны (1853-1856 гг.) » [Activités patriotiques de l'archevêque Innocent (Borisov) pendant la guerre de Crimée (1853-1856)]. In *Вестник церковной истории* [Journal d'histoire de l'Eglise], N°4 (8), 2007, pp.73-88.

MELNIKOVA L., « Святые места в центре Восточного вопроса. Церковно-политический фактор как одна из причин Крымской войны » [Les Lieux saints au centre de la question orientale. Facteur politique ecclésial comme l'une des causes de la guerre de Crimée]. In *Отечественная история* [Histoire nationale], N°6, 2008, pp.61-75

MELNIKOVA L., « Иерархи Русской Православной Церкви в годы Крымской войны (1853-1856 гг.) » [Les hiérarques de l'Eglise orthodoxe russe dans les années de la guerre de Crimée (1853-1856)]. In *Церковь в истории России* [L'Eglise dans l'histoire de la Russie], Collection 9. M., 2010, pp.125-151.

MELNIKOVA L., « Оборона Соловецкого монастыря в годы Крымской войны : военный и религиозный аспекты » [La défense du monastère Solovetsky pendant la guerre de Crimée : aspects militaires et religieux]. In *Российская история* [Histoire russe], № 5, 2010, pp.165-182.

- MELNIKOVA L., *Русская православная Церковь и Крымская война 1853-1856 гг.* [L'Église orthodoxe russe et la guerre de Crimée de 1853-1856], М. : Koutchkovo pole, 2012
- MELNIKOVA L., « Военное и морское духовенство в годы Крымской войны 1853—1856 гг » [Le clergé militaire et naval pendant la guerre de Crimée de 1853-1856]. In *Военно-исторический журнал. Издание минобороны России* [Journal d'histoire militaire. Publication du ministère russe de la Défense], 15/01/2012
- NAUMOVA Iu. A., *Ранение, болезнь и смерть. Русская медицинская служба в Крымскую войну (1853-1856)* [Blessure, maladie et mort. Le service médical russe pendant la guerre de Crimée (1853-1856)], М. : REGNUM, 2010. 320 pages (SELECTA IX).
- PICK E., *Les fastes de la grande armée d'Orient : histoire politique, militaire et maritime des campagnes de Crimée et de la Baltique (7e édition... augmentée du Rapport officiel...)*, Paris : Librairie napoléonienne, 1857.
- POGODINE M., Т. 4 *Историко-политические письма и записки в продолжении Крымской войны. 1853-1856* [Т.4 Lettres et notes historiques et politiques dans la suite de la guerre de Crimée. 1853-1856], М. : Тип. V.M. Frisch, 1874.
- PONTING C., *The Crimean War - The Truth Behind the Myth* —, London: Pimlico, 2004.
- REVOL J.F., *Le vice des coalitions. Étude sur le haut commandement en Crimée (1854 – 1855)*, Saint-Germain : Berger-Levrault éditeurs, 1923.
- ROBICHON F., ROUILLE A., *Jean-Charles Langlois, La photographie, la peinture, la guerre. Correspondance inédite de Crimée (1855-1856)*, Nimes : éditions Jacqueline Chambon, 1992.
- ROSSEYKINE B., *Краткий путеводитель / Б. М. Россейкин ; Панорама "Оборона Севастополя 1854-1855 гг."* [Petit guide / B.M. Rosseykine : Panorama "Défense de Sébastopol en 1854-1855."], Simféropol : Krymizdat, 1956.
- ROY J-J-E., *Histoire du siège et de la prise de Sébastopol précédée d'une notice sur la Crimée et sur les causes et les principaux événements de la guerre d'Orient*, Tours : Ad Mame et Cie, Imprimeurs-libraires, 1856.
- ROUSSET C., *Histoire de la guerre de Crimée. Atlas*, Paris : Hachette, 1878.
- SHEPARNEVA A., SLAVĪANOPHILE A., « Хомяков и Крымская война » [Khomuyakov et la guerre de Crimée]. In *Вестник Московского ун-та. Сер. 8: История* [Journal de l'université de Moscou. Série 8 : Histoire], N°3, 2005, pp.57-70.
- SKRITSKY N.V., *Крымская война 1853-1856 годы* [La guerre de Crimée 1853-1856], Moscou : Secrets militaires de la Russie, « Veche », 2006.
- SMOLINE N., « Характерные черты массового героизма русских войск в ходе Крымской войны 1853-1856 » [Caractéristiques de l'héroïsme de masse des troupes russes pendant la guerre de Crimée de 1853-1856]. In *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2003-2004 : Новые научные направления* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2003-2004: Nouveaux domaines de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2005, pp.91-100.
- SMOLINE N., KOVINE V., *Морально-боевое состояние русской армии в период Крымской войны (1853-1856 гг.)* [Etats moral et militaire de l'armée russe pendant la guerre de Crimée (1853-1856)], Tcheliabinsk : GBU DPO TchIRPO, 2017.
- SOLSKI, *Les opérations de la Marine russe de la Mer noire pendant la guerre de Crimée/travail de M. le C. C ; Solski de la Marine polonaise, [s.n][s.n]*, Paris : École supérieure de la guerre navale, 1922.

TARLE E.V., *Крымская война (2 тома)* [La guerre de Crimée (2 vol.)], Saint-Pétersbourg : Nauka, « Russkaya Biblioteka », 2011 [1943].

TARLE E.V., *Нахимов* [Nakhimov], Moscou : Carte d'identité militaire (?), 1940.

TATISCHIEV S., *Дипломатические беседы о внешней политике России. Год первый. 1889* [Conversations diplomatiques sur la politique étrangère russe. Première année. 1889], Saint-Pétersbourg : Типография I.N. Skorokhodov, 1890

TATISCHIEV S., *Дипломатические беседы о внешней политике России. Год второй. 1890* [Conversations diplomatiques sur la politique étrangère russe. Deuxième année. 1890], Saint-Pétersbourg : Типография I.N. Skorokhodov, 1898.

URQUHART M., *La force navale supprimée par les puissances maritimes – Guerre de Crimée – Par M. Urquhart*, Grenoble : Imprimerie A. Baratier, 1873.

VIEN DE MONT-ORIENT CHARLEVAL, GARAY DE MONGLAVE E., *Histoire politique, maritime et militaire de la Guerre d'Orient. Victoires et conquête des armées et des flottes alliées en Crimée dans la mer Noire, dans la mer Baltique, dans la mer d'Azov, etc. Relation exacte et complète du siège et de la prise de Sébastopol. Tome Premier*, Paris : Eugène Penaud, Librairie-éditeur, 1857.

VINITCHENKO M.V., *Оборона Севастополя 1854-1855. Наземно-подземное противостояние* [Défense de Sébastopol 1854 – 1856. Combats souterrains], Moscou : Bibliothèque publique d'Histoire d'État de Russie, 2011.

VOROBIOVA T.V., *Крымская война и Петропавловская оборона 1854-1855 годов* [La guerre de Crimée et la défense de Pétropavlosk 1854 – 1855], Moscou : Maison d'édition « Zeichhaus », 2007.

VROTCHEVSKY M., *Оборона Севастополя 1854-1855. Наземно-подземное противостояние* [Défense de Sébastopol 1854 – 1856. Combats souterrains], Moscou : Bibliothèque publique d'Histoire d'État de Russie, 2011.

YAKOVLEV A., *Крымская война 1853 – 1856* [La guerre de Crimée 1853 – 1856], Moscou : Pages de l'histoire russe, Palomnik, 2007.

WILKINSON-LATHAM R., *Uniforms and weapons of the Crimean War*, London: Batsford, 1977.

ZAÏONTCHKOVSKI A., *Восточная война, 1853-1856* [La guerre d'Orient], Saint-Pétersbourg : 2002 [1908-1913]

Etudes sur l'histoire militaire et les conflits

AUDOIN-ROUZEAU S., *1870 La France dans la guerre*, Paris : Armand Colin, 1989.

AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., *14 – 18 retrouver la guerre*, Gallimard, Paris 2003 [2000].

AVENEL J., *La campagne du Mexique (1862-1867). La fin de l'hégémonie européenne en Amérique du Nord*, Paris : Economica, 1996.

BALUEVSKY Y.N., *Генеральный штаб российской армии : история и современность* [L'état-major général de l'armée russe : histoire et état actuel], Moscou : Projet académique du ministère de la Fédération de Russie, Institut d'histoire militaire, 2006.

BARROIS Cl. *Psychanalyse du guerrier*, Hachette 1993.

- BECKER C. (col), *Bataillons de Chasseurs. Histoire et Traditions des Chasseurs à Pied et des Chasseurs Alpins*, Paris : Editions Pierre de Taillac, 2018.
- BECKER J.-J., « La bataille de la Marne ou la fin des illusions ». In *Les collections de l'Histoire*, N°21, 4e trimestre 2003, pp.32-35.
- BOUDON J.-O., *Napoléon et la campagne de Russie : 1812*, Paris : Armand Colin, 2012.
- BOULAIRE A., *La Marine française. De la Royale de Richelieu aux missions d'aujourd'hui*, Quimper : Palantines, 2011.
- BOUTHOU G., *Traité de polémologie sociologique des guerres*, Paris : Payot, 1970.
- CABANES B., *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français 1918-1920*, Paris : Editions du Seuil, 2004
- CADET N., *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon. La campagne de Calabre*, Paris : Editions Vendémiaire, 2015.
- CENAT J.-Ph., « De la guerre de siège à la guerre de mouvement : une révolution logistique à l'époque de la Révolution et de l'Empire ? ». In *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 348 | Avril-Juin 2007, mis en ligne le 01 juin 2010.
- CHANET J.-F., FREDJ C., RASMUSSEN A., « Soigner les soldats : pratiques et expertises à l'ère des masses ». In *Le Mouvement Social*, 2016/4 (n° 257), p. 3-19.
- COCHET F., *Être soldat. De la Révolution à nos jours*, Paris : Armand Colin, 2013.
- COCHET F. (dir), *Expérience combattante – XIXe – XXIe siècles– IV – L'expérience traumatique*, Paris : Riveneuve édition, 2015.
- COMITE NATIONAL DES TRADITIONS DES TROUPES DE MARINE, *Les Troupes de marine*, Bazeilles : Editions Lavauzelle, 2002.
- CORNETTE J., « Les 13 jours de Maastricht », *L'Histoire*, 320, mai 2007. In Webdossier, Feuilleton : Vauban, 17 juillet 2017.
- CORVISIER A. (dir. Collection), DELMAS J. (dir), *Histoire militaire de la France tome II. De 1715 à 1871, sous la direction de Jean Delmas*, Paris : Presses universitaires de France, 1992.
- DARRIEU H. (amiral) et QUEGUINER J. (Capitaine de Vaisseau), *Historique de la Marine Française (1815 – 1918)*, Saint-Malo : Éditions de l'Ancre de Marine, 1997.
- DELAPORTE S., *Gueules cassées de la Grande guerre*, Paris : A. Viénot, 2004.
- DES COGNETS Ch. *Les francs-tireurs de l'armée oubliée*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017.
- DREVILLON H., FONCK B., et ROUCAUD M., *Guerres et armées napoléoniennes. Nouveaux regards, sous la direction d'Hervé Dréville Bertrand Fonck et Michel Roucaud*, Paris : Nouveau Monde éditions/ Fondation Napoléon/ Ministère de la Défense - DMPA, 2013.
- DREVILLON H. et WIEVIORKA O., *Histoire militaire de la France. I. Des Mérovingiens au Second Empire, sous la direction d'Hervé Dréville et Olivier Wieviorka*, Paris : Perrin/ Ministère des Armées, 2018.
- DREVILLON H., WIEVIORKA O., *Histoire militaire de la France. II, De 1870 à nos jours, sous la direction de Hervé Dréville et Olivier Wieviorka*, Paris : Perrin, Ministère des Armées, 2018.

FOCH, *Des principes de la guerre, maréchal Foch. Préface du général de corps d'armée Pierre Garrigou-Grandchamp*, Paris : Economica, DL 2007.

FREDJ C., *Médecins en campagne, médecine des lointains : le service de santé des armées en campagne dans les expéditions lointaines du Second Empire (Crimée, Chine-Cochinchine, Mexique)*, Thèse de doctorat en Histoire et civilisation, sous la direction de Daniel Nordman, Paris : EHESS, 2016.

FREDJ C., « Soigner une colonie naissante : les médecins de l'armée d'Afrique, les fièvres et la quinine, 1830-1870 ». In *Le Mouvement Social*, 2016/4 (n° 257), p. 21-45.

FREMAUX J., *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris : CNRS Editions, 2010.

GOYA M., *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Paris : Tallandier, 2014.

GRANIER H. (contre-amiral), *Histoire des marins français 1815 – 1870*, Nantes : Marines éditions, 2002.

GREENHALGH E., *Foch, chef de guerre. Traduit de l'anglais par Simon Duran*, Paris : Editions Tallandier et Ministère de la défense, 2003.

JALABERT L. et SIMIZ S. (dir), *Le soldat face au clerc : armée et religion en Europe occidentale, XVe et XIXe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016.

JOLY V., *Guerres d'Afrique : 130 de guerres coloniales : l'expérience française*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009.

MANÏSHEV S., « «Отправлен на Кавказ для... применения употребления эфира». (Николай Пирогов на Кавказе и становление военно-полевой хирургии в середине XIX века) » ["Envoyé dans le Caucase pour... l'utilisation de l'éther." (Nikolai Pirogov dans le Caucase et la mise en place de la chirurgie militaire de campagne au milieu du XI siècle)]. In *The New Past*, N°3, 2018, pp.138-155

MASPERO F., *L'honneur de Saint-Arnaud*, Paris : Plon, 1993.

MERCIER P., *Des canons et des hommes ; Une histoire de l'artillerie française*, Lavauzelle 2011.

MONAQUE R., *Une histoire de la marine de guerre française*, Paris : Perrin, 2016.

NAULET N., *L'artillerie française (1665-1765). Naissance d'une arme*, Paris : Economica, 2002

ORTHOLAN H., *L'armée du Second Empire : 1852-1870*, Saint-Cloud : Éditions SOTECA/Napoléon III, 2010.

PANZAC D., *La marine ottomane. De l'apogée à la chute de l'Empire*, Paris : CNRS Editions, 2012.

QUELOZ D., *De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance : la tactique générale de l'armée française, 1871 – 1944*, Dimitry Queloz, Institut de stratégie comparée, Paris : Economica, 2009.

REY M.-P., *L'effroyable tragédie : une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris : Flammarion, 2012.

SCHIAVON M., *Le front d'Orient. Du désastre des Dardanelles à la victoire finale 1915-1918*, Paris : Tallandier, 2014.

SERGEANT P., *Camerone. La campagne héroïque de la Légion étrangère au Mexique*, Triel-sur-Seine : Editions Italiques, 2013.

SERMAN W., *Les origines des Officiers Français 1848-1870*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1979.

SERMAN W. et BERTAUD J-P., *Nouvelle histoire militaire de la France 1789-1919*, France : Fayard, 1998.

SOKOLOV O., *L'armée de Napoléon. Préface de Jean Tulard*, Saint-Germain-en-Laye : Editions Commios, Marcel Tache, 2003.

SUMPF A., *La Grande Guerre oubliée. Russie, 1914-1918*, Paris : Perrin, 2017.

TCHOUDINOV A., « С кем воевал русский мужик в 1812 году? Образ врага в массовом сознании » [Avec qui le paysan russe s'est-il battu en 1812? L'image de l'ennemi dans la conscience de masse]. In *Французский ежегодник 2012: 200-летний юбилей Отечественной войны 1812 года* [Annuaire français 2012: 200e anniversaire de la guerre patriotique de 1812], M. : 2012, pp.336-365.

TCHOUDINOV A., « «Солдаты свободы» или смертельный враг? Французы в Южной Италии 1798—1799 гг. » [«Soldats de la liberté» ou ennemi mortel? Les Français du sud de l'Italie 1798-1799]. In *Известия УрФУ. Серия 2. Гуманитарные науки* [Nouvelles de l'UrFU. Série 2. Sciences humaines], N°2 [3], 2016.

VOGEL J., « Conflit franco-prussien ou enjeu international ». In *L'Histoire*, N°469, mars 2020, pp.30-41.

WANTY E., *L'art de la guerre. 2. De la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, Verviers : Gérard et cie, 1967.

WINOCK M., « Gambetta, chef de guerre ». In *L'Histoire*, N°469, mars 2020, p.50.

Etudes sur la guerre comme phénomène socio-culturel et anthropologique

AUDOIN-ROUZEAU S., *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Paris : Seuil, 2008.

AUDOIN-ROUZEAU S., « L'épreuve du feu ». In *Les collections de l'Histoire*, N°21, décembre 2003, pp.38-45.

BEAUPRE N., KRUMEICH G., PATIN N., WEINRICH A. (dir), *La Grande Guerre vue d'en face. 1914-1918. Nachbarn im Krieg*, Paris : Albin Michel, 14-18 Mission centenaire, DHIP IHA, 2016.

BOLTANSKI A., LAGADEC Y., MERCIER F. (dir), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XIe-XIXe siècle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015.

BUTON Ph. (dir), *La guerre imaginée*, Paris : S. Arslan, 2002.

CABANES B., DODMAN Th., MAZUREL H., TEMPEST G. (dir), *Une histoire de la guerre du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2018.

CUMIN D., *Histoire de la guerre*, Paris : Ellipses, 2014.

DESSBERG F., MALIS C., DAVION I., *Les européens et la guerre*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2013.

DREVILLON H., *L'Individu et la Guerre. Du chevalier Bayard au Soldat Inconnu*, Paris : Belin, 2013.

DREVILLON H. (dir), *Mondes en guerre. Tome II. L'Âge classique XVe – XIXe siècle*, Paris : Passés composés/ Humensis/ Ministère des Armées, 2019.

DUMONS B., POLLET G. (dir), *La fabrique de l'honneur : les médailles et les décorations en France (XIXe-XXe siècles)*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009.

GLADISHEV A., « Антропологический поворот в военной истории » [Tour anthropologique sur l'histoire militaire]. In *Диалог со временем. Альманах интеллектуальной истории* [Dialogue avec le temps Almanach d'histoire intellectuelle], T.59, M. : 2017, pp.136-150.

GLADISHEV A., « Оккупация как предмет военно-антропологических исследований » [L'occupation comme objet d'étude d'anthropologie militaire]. In *Французский ежегодник 2018 : Межкультурные контакты в период иностранной оккупации* [Annuaire d'études françaises de 2018 : Les contacts interculturels pendant la période d'occupation étrangère], M. : 2018, pp.10-21.

GLADISHEV A., « Великие сражения в исторической памяти или Почему машут кулаками после драки » [De grandes batailles dans la mémoire historique ou pourquoi ils agitent les poings après un combat]. In *История и историческая память* [Histoire et mémoire historique], N°198, 2019, Saratove : Maison d'édition de l'université de Saratov, pp.167-182.

HOUSIEL S., « La perception de l'ennemi dans les lettres des combattants français de la Grande Guerre ». In *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 13 | 2014, mis en ligne le 14 octobre 2014.

INSTITUT D'HISTOIRE RUSSE RAN, *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2002 : Предмет, задачи, перспективы развития* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2002: Sujet, objectifs, perspectives de développement], Moscou : ROSSPEN, 2002.

INSTITUT D'HISTOIRE RUSSE RAN, *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2003-2004 : Новые научные направления* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2003-2004: Nouveaux domaines de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2005.

INSTITUT D'HISTOIRE RUSSE RAN, *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2005-2006 : Актуальные проблемы изучения* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2005-2006: Problèmes actuels de recherche], Moscou : ROSSPEN, 2007.

KEEGAN J., *Anatomie de la bataille*, Paris : Perrin, 2013.

KEEGAN J., *Histoire de la guerre : néolithique à la guerre du Golfe*, Paris : Perrin, 2014 [1993].

MAZUREL H., *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris : Les belles lettres, 2013.

PROCHASSON Ch., *14 – 18 Retours d'expériences*, Paris : TEXTO Collection dirigée par Jean – Claude Zylberstein, Editions Tallandier, 2008.

PROSHNEVA O., « Ментальный облик и социальное поведение солдат русской армии в условиях Первой мировой войны (1914 — февраль 1917 гг.) » [L'image mentale et le comportement social des soldats de l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale (1914 - février 1917)]. In *Военно-историческая антропология. Ежегодник 2002 : Предмет, задачи, перспективы развития* [Anthropologie historique militaire. Annuaire 2002: Sujet, objectifs, perspectives de développement], Moscou : ROSSPEN, 2002.

PUISEUX H., *Les figures de la guerre. Représentation et sensibilités. 1839 – 1996*, Paris : Gallimard, 1997.

TISON S., *Comment sortir de la guerre ? : deuil, mémoire et traumatisme*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011.

VISSIERE L., TREVISI M., *Le feu et la folie. L'irrationnel et la guerre (fin du Moyen-Âge-1920)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2016.

Études sur l'histoire de la Russie et des relations franco-russes

ABERDAM S., TCHOUDINOV A., *Ecrire l'histoire par temps de guerre froide. Soviétiques et Français autour de la crise de l'Ancien régime*, Paris : Société des études robespierristes, 2014.

AROUTIOUNOVA J., ARSLANOV R., LINKOVA E., « The Image of Russia in French Travel Literature of the XIXth century ». In *Bylye Gody*, Vol.43, Issue 1, 2017, pages 59-67.

ARSLANOV R., LINKOVA E., KOZMENKO V., « The Influence of the French Conservatives to the Reception of the Image of Napoleon I in Russia (on the Example of the Study of the Epistolary Heritage of Joseph de Maistre) ». In *Bylye Gody*, Vol.47, 2018, pages 130-142.

ARSLANOV R., LINKOVA E., *Страны Запада и их внешняя политика в восприятии российских консерваторов и либералов XIX века* [Les pays occidentaux et leur politique étrangère dans la perception des conservateurs et des libéraux russes du XIXe siècle], Moscou : Editions de RUDN, 2018

BOUDON J-O (dir), *Le choc des empires. France et Russie 1798-1870*, Collection de l'Institut Napoléon, Paris : Éditions SPM, 2018.

GLADISHEV A., « Французы и русские в годы Июльской монархии : контакты и взаимовосприятия (о книге Н.П. Таньшиной) » [Les Français et les Russes pendant la monarchie de juillet : contacts et perceptions mutuelles (à propos du livre de N.P. Tanshina)]. In *Французский ежегодник 2019 : Эпоха Наполеона и память о ней* [Annuaire d'études françaises de 2019 : l'époque de Napoléon et sa mémoire] M. : 2019, pp.482-495.

GONNEAU P., LAVROV A., RAI-GONNEAU E., *La Russie impériale : l'empire des tsars, des Russes et des non-Russes (1689-1917)*, Paris : PUF, 2018.

HELLER M., *Histoire de la Russie et de son Empire*, Paris : Editions Perrin, , collection tempus, 2015 [Plon 1997].

JALABERT L., *La France et la Russie : regards diplomatiques, XVIIe-XXIe siècles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012.

LINKOVA E., *Становление и эволюция внешнеполитической концепции российских консерваторов XIX в.* [Établissement évolution de la conception de la politique étrangère par les conservateurs au XIX siècle], sous la direction de Raphaël Arslanov, Thèse URAP our le grade de docteur des sciences, 2020.

REY M.-P., *De la Russie à l'Union soviétique : la construction de l'Empire*, Paris : Hachette, 1994.

REY M.-P., *Le dilemme russe : La Russie et l'Europe occidentale d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine*, Paris : Flammarion, DL, 2002.

SOKOLOV O., *Le combat de deux empires : la Russie d'Alexandre Ier contre la France de Napoléon, 1805-1812*, Paris : Fayard, 2012.

LEBEDYNSKY I., *La conquête russe du Caucase 1774-1864*, Chamalières : Lemme EDIT, 2018.

Etudes sur l'histoire de France au XIX^e siècle

BECKER J.-J., AUDOIN-ROUZEAU S., *La France, la nation, la guerre, 1850-1920*, Paris : SEDES, 1995.

BERTAUD. J.-P., *Quand les enfants parlaient de gloire : L'armée au cœur de la France de Napoléon*, Paris : Aubier, 2006.

LEDUC E., *Une nouvelle histoire du Second Empire*, Paris : Editions complicités, 2017.

MILZA P., *Napoléon III*, Paris : Perrin, 2004.

YON J.-C., *Histoire culturelle de la France au XIXe siècle*, Paris : Amrand Colin, 2014.

YON J.-C., *Le Second Empire : politique, société, culture*, Paris : Armand Collin, 2012.

Etudes sur les mentalités et sensibilité

CORBIN A. (dir), *Histoire du corps de la Révolution à la Grande Guerre* : Paris, Point, 2011 [2005].

CORBIN A. (dir), *Histoire de la virilité vol.2. Le triomphe de la virilité : le XIXe siècle*, Paris : Point, 2015 [2011].

CORBIN A., COURTINE J.-J., VIGARELLO G. (dir), *Histoire des émotions. 3, De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris : Seuil, 2017.

GOETSCHER P., GRANGER Ch., RICHARD N., VENAYRE S., *L'ennui : histoire d'un état d'âme (XIX-XXe siècle)*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2012

JAKSON J., RIGOLI J., SANGSUE D., CORBIN A., *Être et se connaître au XIXe siècle : littératures et sciences humaines*, Genève : Les éditions Métropolis, 2006.

VENAYRE S., *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne : 1850-1940*, Paris : Aubier, 2002.

VENAYRE S., *Une guerre au loin : Annam 1883*, Paris : Les Belles Lettres, 2016.

Etudes sur l'écrit et le témoignage

FREMEAUX J., MOTTE M. et SCHÜLE A., *Guerre et littérature tome I. Du Moyen Âge à 1914, « champs de bataille »*, 2018.

GRIFFITHS S., CROISILLE Ch. (dir), *Difficulté d'être et mal du siècle dans les correspondances et journaux intimes de la première moitié du XIX siècle*, Clermont-Ferrand : Centre de recherches révolutionnaires et romantiques de l'Université Blaise-Pascal, 1998.

HERSANT M., JEANNELLE J.-L. et ZANONE D. (dir), *Le sens du passé. Pour une nouvelle approche des mémoires*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013

LAPRAY X., VENAYRE S., *Écrire la guerre : de l'Antiquité à nos jours*, Paris : Citadelles & Mazenod, 2018.

NORTON CRU J., *Du Témoignage suivi de Jean Norton Cru par Hélène Volgel*, Paris : Editions Allia, 1989.

PETITEAU N., *Guerriers du Premier Empire : expérience et mémoires*, Paris : Les Indes savantes, 2011.

SIMENON G., *L'âge du roman*, Brulles : Éditions Comple, PUF, 1988.

TSIMBIDY M., CHARBONNEAU F. (dir), *Dialogues intérieurs : les écrits des mémorialistes dans leurs Mémoires*, Paris : Classiques Garnier, 2015.

ZANONE D., *Écrire son temps Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2006.

Autres ouvrages spécialisés

BAILEY Y. K., BUCHET L. (dir), « Anthropologie et histoire ou anthropologie historique ? Actes des troisièmes journées anthropologiques de Valbonne (28-30 mai 1986) ». In *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 46^e année, N. 6, 1991.

BERTSEIN S. et MILZA P., *L'Italie contemporaine du Risorgimento à la chute du fascisme*, Paris : Armand Colin, 1995.

BESSEMOULIN P., « Les tempêtes en France ». In *Annales des Mines*, août 2002.

CENAT J-P., *Le roi stratège : Louis XIV et la direction de la guerre, 1661-1715*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010, Open edition.

COCHRAN K.J., GREENSPAN R.L., BOGART D.F., LOFTUS E.F., « Memory blindness: Altered memory reports lead to distortion in eyewitness memory ». In *Mem Cognit.*, 44(5) 2016.

CORBIN A., « Anthropologie historique quantitative et ethno-histoire du XI^e siècle. Réflexion à propos de la guerre de Vendée ». In *Études rurales*, n°89-91, 1983. pp. 291-297.

CORNETTE J., *Le roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris : Editions Payot & Rivages, 2000 [1993].

DE HEUSCH L., *Pouvoir et religion : pour réconcilier l'Histoire et l'anthropologie*, Paris : CNRS éditions, 2009.

ESCANDE L. (dir), « Dr Lucien Galliard, Le choléra : Paris, 1894 ». In *Avec les pèlerins de La Mecque. Dossiers numériques* [en ligne]. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 2013.

FRESSOZ J-B., GRABER F., LOCHER F., QUINET G., *Introduction à l'histoire environnementale*, Paris : La Découverte, 2014.

GAL S. *Lesdiguières. Prince des Alpes et connétable de France*, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 2007.

GARUGLIO R., « Mythologie du choléra ». In *Littérature et pathologie* [en ligne]. Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, 1989.

LOCHER F., *Le savant et la tempête. Etudier l'atmosphère et prévoir le temps au XIX^e siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008.

PATIHIS L., HO L.Y., TINGEN I.W., LILIENFELD S.O., & LOFTUS E.F., « Are the "Memory Wars" Over? A Scientist-Practitioner Gap in Beliefs About Repressed Memory ». In *Psychological Science*, 25(2), 2014, 519–530.

PLOUVIEZ D., « Relais, bases et ports coloniaux militaires : une projection mondiale à l'époque moderne ? ». In : *Les Européens dans les ports en situation coloniale : XVI^e-XX^e siècle* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015.

SAÏD E., *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Éditions du Seuil, 1978

SENDRAIL M. (dir), *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse : Privat, 1980.

THEVENIN E., *Survivre ou vivre ? : santé et société en Europe de la fin du XVIIIe siècle à nos jours*, Nancy : Kairos, 2017.

TREPOS J.-Y., Jean-Yves Trépos, « La nuit, entre métaphore et synecdoque (Présentation) ». In *Le Portique* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 08 mars 2005.

Sitographie

Organisation mondiale de la Santé, site officiel, *Choléra*.

Institut Pasteur, site officiel, *Fièvres typhoïdes et paratyphoïde*.

Военная Литература [Littérature militaire], Глава IV. *Корнилов и начало осады Севастополя* [Chapitre IV. Kornilov et le début du siège de Sébastopol].

Аргументы и Факты AIF.RU [Arguments et faits], « *Отстаивайте же Севастополь!* ». *Как адмирал Корнилов отдал жизнь за Россию* » [« Défendez Sébastopol ! » Comment l'amiral Kornilov a donné sa vie pour la Russie].

РУНИВЕРС [RUNIVERS], site officiel, *Русский архив* [Archives russes].

Filmographie

BONDARTCHOUK S. (réalisateur), *Война и мир* [Guerre et Paix], Union soviétique : Mosfilm et Kultur International Films, 1966-1967.

CARLISLE T., De LAURENTIIS D. (producteurs) et BONDARTCHOUK S. (réalisateur), *Waterloo*, Italie/ Union Soviétique : Columbia Pictures, Paramount Pictures (États-Unis), 1970.

CRUISE, Tom, ENGELMAN, Tomen, HESKOVITZ, Marshall, KROOPF, Scott, WAGNER, Paula, FIEL, Ted, MULVEHILL, Charles, SOLOMON, Robert (producteurs) et ZWICK, Edward (réalisateur et producteur), *Le Dernier Samouraï*, Etats-Unis – Japon : Warner Bros. Entertainment, 2003.

DELVIN, Dean, GORDON, Mark, LEVINSOHN, Gary (producteurs) et EMMERICH, Roland (réalisateur), *The Patriot : Le Chemin de la liberté*, Allemagne – Etats-Unis : Sony Pictures, 2000.

HARTLEY, Neil (producteur) et RICHARDSON, Tony (réalisateur), *The Charge of the Light Brigade*, Royaume-Uni : Woodfall Film Productions, United Artist 1968 .

KIRSNER, Jacques Kirsner (producteur) et SCHOENDOERFFER, Pierre (réalisateur et producteur), *Diên Biên Phu*, France – Viêt Nam : TF Vidéo, Studicanal, 1992.

WILLIAMS B., HARLAN J. (producteurs) et Kubrick S. (producteur et réalisateur), *Barry Lyndon*, Etats-Unis/ Royaume-Uni : Warner Bros, 1975-1976.

Autres

GERLACH H., *Eclairs lointains. Percée à Stalingrad*. Roman traduit de l'allemand par Cornna Gepner. Edition, postface et appareil critique par Carsten Gansel, Paris : S. N. Editions Anne Carrière, 2017.

RAMBAUD P., *La bataille*, Paris : Editions Grasset & Fasquelle, 1997.

TARDI J. et VERNEY J-P., *C'était la guerre des tranchées* : Casterman, 1993.

TARDI J. et VERNEY J-P., *Jean-Pierre, Putain de guerre (deux tomes)* : Casterman, 2008/2009.

THE CREATIVE ASSEMBLY, FERAL INTERACTIVE (développeurs) et RIXBURGH I. (concepteur), Napoleon : Total War, SEGA, Feral Interactive, 2010.

Sources

Documents d'Archives

Service Historique de la Défense

ANONYME, *Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855)* [Manuscrit], Château de Vincennes.

Fonds Guerre

GR 9 YD 57 FAY Charles Alexandre.
GR 7 YD 1595 THOUMAS Charles.
GR 1 K 73 Fond correspondances militaires.
GR 1 K 184 Fond Sereville.
GR 1 KT 213 Fond Eckenfelder.
GR 1 KT 478 1 Fond de Salles.
GR 1 KT 579 Fond Grisey.
GR 1 KT 1166 1 Fond Compère, *colonel Louis Normand*.
GR 1 KT 1378 1 Fond capitaine Louis Brindejone.
GR 1 KT 1427 Fond famille Lavigne-Delville.

Fonds Marine

MV 16 GG² 1 Fond Boüet-Willamez.
MV 57 GG² 1 Fond Riant.
MV 130 GG² 1 Régley.
MV 154 GG² 1 Rieunier.

Archives de la politique étrangère de l'Empire russe

AVPRI F. 133 Канцелерия [Chancellerie] 1854 469 65.
AVPRI F. 133 Канцелерия [Chancellerie] 1855 469 85.
AVPRI F. 133 Канцелерия [Chancellerie] 1855 469 123.

Archives d'Etat de l'Empire russe

RGIA F.651 Op.1 D.373, *Описание боя 5-6 июня 1855 года во время осады Севастополя, подписанное князем М.Д Горчаковым, рапорты (три) о действиях Полтавского пеотного и Забалканского полков во время боя и состав Полтавского* [Description de la bataille des 5 et 6 juin 1855 lors du siège de Sébastopol, signée par le prince M.D. Gorchakov. Rapports(trois) sur les actions des régiments d'infanterie de Poltava et de Zabalkan pendant la bataille et composition du Poltava].

RGIA F.651 Op.1 D.375, *Описание событий в Севастополе 27 августа 1855. Рапорт начальника гарнизона графа Остен-Сакена. Копия* [Description des événements de Sébastopol le 27 août 1855. Rapport du chef de la garnison, le comte Osten-Saken. Copie].

RGIA F.651 Op.1 D.376, *Рапорт генерл-адъютанта Остен-Сакена главнокомандующему Южной армией князю М.Д Горчакову о бое Севастополем 27*

августа 1855. года. Копия [Rapport du general-adjutant Osten-Sacken au commandant en chef de l'Armée du sud le prince M.D. Gorchakov sur la bataille de Sébastopol du 27 août 1855. Copie].

RGIA F.651 Op.1 D.383, *Письмо Александра Сергеевича Меншикова к Виктору Илларионовичу Васольникову о предполагаемых последних мерах о защите Севастополя* [Lettre d'Alexandre Sergeevich Menchikov à Viktor Illarionovich Vasolnikov sur les dernières mesures préventives de protection de Sébastopol].

RGIA F.651 Op.1 D.384, *Расчет числа людей необходимых для занятия укреплений оборонительной линии во время осады Севастополя* [Calcul du nombre de personnes nécessaires pour occuper les fortifications de la ligne défensive pendant le siège de Sébastopol].

RGIA F.651 Op.1 D.421, *Обзор устройства и состояния госпиталей в войну 1853-1856 годов* [Vue d'ensemble de l'organisation et de l'état des hôpitaux pendant la guerre de 1853-1856].

Archives militaires d'Etat de l'Empire russe

RGVIA F.481 Op.1 N°1, *1853, мая 21 - 1855, авг. 20. Переписка главно командующего сухопутными и Морскими силами в Крыму адмирала А.С. Меншикова с военным министром В.А. Долгоруковым об укреплении Севастополя силах и намерениях противника, о снабжении войск* [21 mai 1853-20 août 1855. Correspondance du commandant en chef des forces terrestres et maritimes de Crimée, l'amiral A.S. Menchikov avec le ministre de la Guerre V.A. Dolgorukov sur le renforcement de Sébastopol par ses forces, sur les intentions de l'ennemi et sur l'approvisionnement en troupes].

RGVIA F.481 Op.1 N°28, *1855, июня 20. Описание отражения штурма Севастополя союзными войсками о июня 1855. сост. М. Д. Горчаков* [20 juin 1855. Description del'échec de l'assaut contre Sébastopol par les forces alliées en juin 1855. Comp. M.D. Gorchakov].

RGVIA F.481 Op.1 N°64, *Воспоминания доктора А.А. Генрици о войне 1853-1856/ в основно о постановке медицинского обслуживания войск ч.II 101 + 18 иллюстрации* [Mémoires du dr. AA Heinrich sur la guerre de 1853-1856, principalement sur l'organisation des soins médicaux pour les troupes, partie II 101 + 18 illustrations].

Archives privées

JENNIARD, *Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855)*, Archive Privée, Monsieur Daniel A.

Témoignages imprimés

ANITCHKOV, *Военно-исторические очерки Крымской экспедиции, составленные... Ч. I* [Essais historiques militaires de l'expédition de Crimée, compilés ... Part. 1], Saint-Pétersbourg : B.I., 1856.

ANONYME, *Севастополь в нынешнем состоянии. Письма из Крыма и Севастополя* [Sébastopol dans son état actuel. Lettres de Crimée et de Sébastopol], Moscou : Typographie Alexandre Semsha, 1855.

ARDANT DU PICQ Ch., *Etudes sur le combat*, Paris : Librairie Hachette et Cie, Librairie J. Dumaine, 1880.

BARĪATINSKY V.I., *Воспоминания князя Виктора Ивановича Барятинского* [Mémoires du prince Victor Ivanovitch Bariatinsky], Moscou : Imprimerie universitaire boulevard Satstny, 1904.

- BAUDENS L., *La guerre de Crimée. Les campements, les abris, les ambulances, les hopitaux, etc., etc.*, Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Editeurs, 1858.
- BAZANCOURT C.L., *La marine française dans la Mer noire et la Baltique : chroniques maritimes de la guerre d'Orient. Deux volumes*, Paris : Amyot, 1856-1857.
- BAZANCOURT C.L., *L'expédition de Crimée. L'armée française à Gallipoli, Varna et Sébastopol. Deux volumes*, Paris : Librairie d'Aymot éditeur, 1860.
- BAZANCOURT C.L., *L'expédition de Crimée jusqu'à la prise de Sébastopol : chroniques de la guerre d'Orient*, Paris : Aymot Editeurs, 1856.
- BEDARRIDES J.-P., *Journal humoristique du siège de Sébastopol par un Artilleur – Deux volumes –*, Paris : Librairie Centrale, 1868.
- BERG N.V., *Записки об осаде Севастополя* [Écrits à propos du siège de Sébastopol], Moscou : Kutchkovo Pole, 2016.
- BOCH L., *Louis Boch lieutenant de vaisseau mort au siège de Sébastopol et sa correspondance*, Autun : Imprimerie de Michel Dejussieu, 1858.
- BOCHER Ch., *Lettres de Crimée, souvenirs de guerre par Charles Bocher*, Paris : C. Lévy, 1877.
- BOSQUET P.-J.-F., *Lettres du maréchal Bosquet à sa mère, 1829-1858. Tome 4*, Pau : Méon Ribaut, Librairie de la société, 1877-1879.
- BUGAÏSKY P., *Оборона Севастополя (Разказ очевидца) П.Я Бугайского с портретами императоров Николая, Александра 2 и генералов Корнилова, Тотлебена и Нахимова* [Défense de Sébastopol (Récit d'un témoin) par P.Ya Bugaïsky avec les portraits des empereurs Nicolas, Alexandre II et des généraux Kornilov, Totleben et Nakhimov], Saint-Pétersbourg : Типография и хроматография А. Трanchel, 1877
- du CASSE A., *La Crimée et Sébastopol de 1853 à 1856 par le baron A. du Casse. Documents intimes et inédits*, Paris : Imprimerie et Librairie militaire Henri Charles-Lavauzelle, 1892.
- CASTERAN A., *Du thypus des camps observé en Crimée pendant le siège de Sébastopol – Thèse présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier le 29 février 1856, par Casteran (Adolphe) né à Arette (Basses-Pyrénées), Médecin Aide-Major pour obtenir le grade de docteur en médecine*, Montpellier : Jean Martel aîné, imprimeur de la Faculté de Médecine, 1856.
- CHANTAUME, *Expédition de Crimée : lettres d'un zouave*, Paris : F. Didiot Frères, 1856.
- CHENU J.-C., *Rapport au conseil de santé des Armées sur les résultats du service médico-chirurgical aux ambulances de Crimée et aux hopitaux militaires Français en Turquie pendant la campagne d'Orient en 1854 – 1855 – 1856*, Paris : Victoire Masson et fils/ J. Dumaine, Librairie Militaire, 1865.
- CHODASIEWICZ R., *Voice from within the walls of Sevastopol: a narrative of the campaign in the Crimea and of the events of the siege*, London : Murray, 1856
- CLER J., *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves*, Paris : Michel Lévy frères, 1859.
- CULLET M.O., *Un régiment de Ligne pendant la Guerre d'orient – Notes et souvenirs d'un officier d'Infanterie – 1854 – 1855 – 1856 –*, Lyon : Emmanuel Vitte, Editeur, 1894.
- CUVILLIER A., *Le Capitaine Pruvost, quelques traits de sa vie, souvenirs de la guerre de Crimée*, Lille : L. Lefort, Imprimeur – Editeur, 1860.

- R. P. DE DAMAS, *Souvenirs religieux et militaires de la Crimée par le Révérend Père de Damas de la Cie de Jésus*, Paris : Joseph Albanel, Librairie, 1866.
- DUBAN Ch. *Souvenirs militaires d'un officier français 1848-1887 (2e éd)*, Paris : E. Plon, Nourrit, 1896.
- DUSAULT P., *Observation prises au siège de Sébastopol sur les plaies par balle cylindro-coniques : Caractères qui les différencient des plaies par balles rondes – Thèse présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier le 16 avril 1858 par Paul Dusault ex-Chirurgien des Compagnies de matelots canonniers débarqués pour faire le service à terre sous les mur de Sébastopol*. Montpellier : Typographie de Boehm Imprimeur de l'Académie, 1858.
- ERSHOV A., *Севастопольские воспоминания артиллериского офицера. Сочинение в семи тетрадях* [Mémoires d'un officier d'artillerie à Sébastopol. Composition en sept cahiers], Moscou : bibliothèque publique d'Histoire, 2015 [1891].
- FAY Ch-A., *Souvenirs de la guerre de Crimée, 1854 -1856 par le Général Fay ancien aide de camp du Maréchal Bosquet – Deuxième édition –*, Paris/Nancy : Berfer-Levrault et Cie, Libraires-Editeurs, 1889.
- FERBALIER M., *Histoire de la campagne de Crimée et du siège de Sébastopol par M. de Ferbalier, officier d'état-major*, Paris : Madame veuve Desbleds Librairie, 1854.
- GUERSEVANOV N.B., *Несколько слов о действиях русских войск в Крыму в 1854 и 1855 годах* [Quelques mots sur les actions des troupes russes en Crimée en 1854 et 1855], Paris : Dumaine, 1867.
- GIRAUX (aîné)., *Les trois volontaires (les trois frères Giroux) : à Paris 1848, à la Baltique, en Crimée, en Italie, à la guerre de 1870-1871, défense de Paris, en Afrique 1871, (historique)([2e édition])*, Nancy : Imprimerie De Crépin-Leblond, 1877.
- GLEBOV P., « Записки П.Н. Глебова » [Notes de P.N. Glebov]. In, *Русская старина* [Antiquité russe], N°1, 1905, pp.94-112.
- GREENE F.V., *The Russian Army and its campaigns in Turkey in 1877-1878. By F.V. Greene, first lieutenant in the corps of engineers, U.S. Army lately military attaché to the United States legation at St. Petersburg*, New York : D. Appleton and Company, 1879, archive.org.
- GRIFFON L., *Souvenirs de la Campagne de Crimée par L. Griffon*, Paris : Ledoyen Librairie, 1857.
- GUNAROPULO S., *Воспоминания старого моряка* [Souvenirs d'un vieux marin], Saint-Pétersbourg : Typographie A.S. Sourovrine, 1903.
- HERBE J-J., *Français & Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, Paris : Calmann Lévy éditeur, 1892.
- HUBBENETH, *Service sanitaire des hopitaux russes pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1856*, Saint-Pétersbourg : Б.И.,1870.
- JERVIS T., *Plan des opérations du siège de Sébastopol et des positions occupées par les armées françaises et anglaises devant cette ville traduit du russe*, Brulles : 1855.
- KOLTCHAK V., *Война и плен 1853-1855 гг.* [Guerre et captivité 1853-1856], Saint-Pétersbourg : B.I., 1904.
- KRASOVSKY I.I., *Из воспоминаний о войне 1853-1856 годов* [Mémoires de la guerre de 1853-1856], Moscou : Imprimerie Rodzevitch, 1874.

KUZMINE P. *Описание участия 5-й пехотной дивизии в деле при р. Черной 4-го августа 1855 года* [Description de la participation de la 5e Division d'infanterie dans l'affaire de la rivière Tchernaiâ le 4 août 1855], Saint-Pétersbourg: Imprimerie de la Maison Torogosky S. Strugovshikov, 1859.

LAYARD H.A., *La première campagne de la Crimée ou Les batailles mémorables de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann*, Brulles : Mayer Flatan, 1855.

LE SAINT L., *Récits militaires, Crimée et Italie*, Limoges : Barbou frères, 1867.

LEBRUN J. (gal), *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, Paris : E. Dentu éditeurs, Librairie de la société des gens de lettres, 1889.

LYASKORNSKY V. G., *Къ пятидесятилѣтію славной обороны Севастополя. Воспоминанія Прокофія Литоновича Подпалова, участника въ Дунайскомъ походѣ 1853—4 г.г. и въ Севастопольской оборонѣ* [Au cinquantième anniversaire de la défense glorieuse de Sébastopol. Souvenirs de Prokofy Litonovitch Podpalov, vétéran de la campagne du Danube de 1853-54 et de la défense de Sébastopol], Kiev : Imprimerie N.A. Piritch, 1904.

LOIZILLON H., *Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille*, Paris : Ernest Flammarion Éditeur, Paris 1895.

MAYNARD F., *Souvenirs d'un zouave devant Sébastopol. Deux volumes*, Paris : Librairie – Nouvelle, 1855.

MINISTERE DE LA GUERRE, *Guerre d'Orient – Siège de Sébastopol : Historique du service de l'Artillerie (1854 – 1856). Tome premier*, Paris : Libraire de Veuve Berger-Levrault & fils, 1859.

McCLELLAN G. B., *Report of the Secretary of War, communicating the report of Captain George B. McClellan, (First Regiment United States Cavalry,) one of the officers sent to the Seat of War in Europe, in 1855 and 1856*, Washington : A.O.P Nicholson, printer, 1857, GoogleBooks

de MOLENES P., *Les commentaires d'un Soldat*, Paris : Michel Lévy frères, 1860.

MONTAUDON J-B. A.(général), *Souvenirs militaires. [Tome 1]* / Général Montaudon, Paris : Librairie Ch. Delagrave, 1898.

NIEL A., *Siège de Sébastopol. Journal des opérations du génie*, Paris : J. Dumaine, 1858.

NOIR L., *Guerres de mon temps par Louis Noir*, Paris : Bureau des Journaux illustrés, 1869.

NOIR L., *Souvenirs d'un zouave – Campagne de de Crimée par Louis Noir - Alma -*, Paris : Librairie Achille Faure et Ce, 1868.

ORDA A., « Письмо севастопольца » [Lettre de Sébastopol]. In, *Русская старина* [Antiquité russe], N°12, 1893, pp.609-614, p.613.

PALLU L.C., *Six mois à Eupatoria (souvenirs d'un marin)*, Paris : Alexandre Cadot Éditeur, 1857.

PIROGOV N.I., *Историческій обзоръ дѣйствій Крестовоздвиженской общины сестеръ попеченія о раненыхъ и больныхъ, въ военныхъ госпиталяхъ въ Крыму и въ Херсонской губерніи, съ 1 декабря 1854 по 1 декабря 1855. Академика Н.И Пирогова* [Revue historique des enfants de la communauté des soeurs de la Croix Élevée des infirmières des blessés et des malades, dans les hôpitaux militaires de la province de Crimée et de Kherson, du 1er décembre 1854 au 1er décembre 1855. Académicien N.I. Pirogov], Saint-Pétersbourg : Typographie de l'Académie impériale des Sciences, 1856.

POGODINE M., « Прибытия государя императора в Москву »[Arrivée de l'empereur à Moscou]. In *Москвитянин* [Moscovite], N°17, 18 septembre 1855, livres premiers et second, tome V., M. : 1855.

POGODINE M., « Из воспоминаний о Крымском полуострове »[Souvenirs]. In *Москвитянин* [Moscovite], N°17, 18 septembre 1855, livres premiers et second, tome V., M. : 1855.

POGODINE M., « Россия в отношении к восточным племенам »[La Russie face aux tribus orientales]. In *Москвитянин* [Moscovite], N°1-4, 1856, tome 1., M. : 1856.

POGOSKY A.F., *Старики - Разказъ изъ Крымской войны* [Les vétérans – Récits de la Guerre de Crimée], Saint-Pétersbourg : Typographie V.A. Tikanov, 1909.

POILECOT, *André-Alfred, Histoire du Siège de Sébastopol suivie du Siège de Saragosse, par A. Poilecot*, Limoges : E. Ardant, 1886.

REVILLION (voltigeur), *Souvenir de la Crimée, siège de Sébastopol en 1855, chansonnier nouveau pour 1856 contenant trois chansons guerrières par le Voltigeur Revillon*, Lyon : Imprimerie et lithographie de Bajat fils, 1856.

SANCERY J-A., *Souvenirs de la guerre de Crimée*, Pau : Amis des Archives [des Pyrénées-Atlantiques], 1988.

ШТЫКОВ М., *Письмо изъ Крыма. Раненаго русскаго солдата къ дядѣ его, отставному унтеръ - офицеру Ивану Егорову Штыкову* [Lettre de Crimée. Un soldat russe blessé à son oncle, le sous-officier à la retraite Ivan Egorov Shtykov], Moscou : Imprimerie Alexandre Semen, 1855.

STOLYPINE D.A., *Из личныхъ воцпоминаний о крымской войне и о земледельческихъ прядках* [De mes souvenirs de la guerre de Crimée et agricoles], Moscou : B.I., 1874.

THOUMAS C., *Mes souvenirs de Crimée – 1854 – 1856 –*, Paris : Librairie Illustrée, 1892.

TOLSTOÏ L. *Les récits de Sébastopol*, Paris : Éditions Payot& Rivages, 2019 [1988].

TOTLEBEN É.(dir), *Défense de Sébastopol, vol.1 (deux parties)*, Saint-Pétersbourg : mprimerie N. Thieblin et co, 1863, GoogleBooks.

TOTLEBEN É.(dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 1*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Nekludow 1870, GoogleBooks.

TOTLEBEN É.(dir), *Défense de Sébastopol, vol.2, partie 2*, Saint-Pétersbourg : Imprimerie Mordouchowsky (ci-devant N. Nekludow) 1874, GoogleBooks.

VENETSKY M., *Война и плѣнь (Изъ воспоминаний молодости)* [Guerre et captivité (Des souvenirs d'un jeune)], B.M. : B.I. 1859.

VERNIER Ch., *Les Francs Tireurs : [estampe]*, Paris : Maison Martinet.

Table des annexes

Annexe 1: Chronologie de la guerre de Crimée.....	473
Annexe 2 : Cartes de la campagne de Crimée.....	475
Annexe 3 : Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Retranscription].....	477
Annexe 4 : Jenniard, Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855) [Retranscription].....	508

Annexe 1: Chronologie de la guerre de Crimée

1853

Février

- 28 : Arrivée du prince Menchikov à Constantinople.

Mai

- 5 : Ultimatum de la Russie à l'Empire ottoman remis par le prince Menchikov.
- 21 : Départ du prince Menchikov de Constantinople pour la Russie.

Août

- 3 : Entrée des troupes russes dans les principautés danubiennes.

Septembre

- 29 : L'Empire ottoman déclare la guerre à la Russie. Début de la guerre de Crimée.

Octobre

- 8 : Omer-Pacha somme le prince Gortchakov d'évacuer les principautés envahies. Début de la campagne du Danube.
- 25 : Premiers combats à Isaktcha.

Novembre

- 13 : Entrée de la flotte franco-britannique dans le Bosphore.
- 30 : Bataille de Sinope. Destruction d'une escadre turque.

Décembre :

- 5 : Ouverture de la conférence de Vienne.

1854

Janvier

- 4 : Entrée de la flotte franco-britannique en mer Noire.
- 14 : Tempête. Naufrage de l'Henri IV et du Pluton.

Mars

- 11 : Création du corps expéditionnaire français pour l'Orient.
- 19 : Premier envoi de troupes françaises en territoire ottoman (Gallipoli).
- 27 : La France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à la Russie.

Avril

- 10 : Signature d'un traité d'alliance entre la France et le Royaume-Uni.
- 22 : Bombardement du port d'Odessa par la flotte alliée.

Mai

- 20 : Premier échec des troupes russes contre la place de Silistrie.

Juin

- 11 : Début du transfert des troupes franco-britanniques vers le port de Varna.
- 23 : Replis de l'armée russe dans les principautés danubiennes.

Juillet

- 21 : Expédition de la Dobroudja.
- 23 : Entrée d'une flottille franco-britannique en mer Blanche et bombardement du monastère fortifié des îles Slovetzkie.

Août

- 16 : Prise de la forteresse de Bomarsund dans les îles Åland en mer Baltique par les alliés.
- 22 : Évacuation des principautés danubiennes par l'armée russe et envoi d'un détachement autrichien pour créer une zone tampon. Fin de la campagne du Danube.
- 31 : Tentative de débarquement franco-britannique à Petropavlovsk-Kamchatski.

Septembre

- 14 : Débarquement allié sur la plage d'Old Fort. Début de la campagne de Crimée.

- 20 : Bataille de l'Alma.
- 26 : Passation du commandement de l'armée française de Saint-Arnaud à Canrobert.

Octobre

- 8 et 9 : Ouverture du premier tronçon de tranchée dans la nuit. Début du siège de Sébastopol.
- 25 : Bataille de Balaklava.

Novembre

- 5 : Bataille d'Inkerman
- 14 : Tempête. Naufrage de l'*Henri IV* et du *Pluton*.

Décembre

- 2 : Signature d'un traité d'alliance offensif et défensif entre l'Autriche-Hongrie, la France et le Royaume-Uni.

1855

Janvier :

- 21 : Signature d'une convention franco-anglo-sarde. Entrée du royaume de Piémont-Sardaigne dans la guerre au côté des forces alliées.

Mai

- 8 : Arrivée des troupes sardes en Crimée.
- 16 : Remplacement du général Canrobert par le général Péliissier à la tête de l'armée française.
- 22 : Départ de l'expédition contre le port de Kertch.
- 22 et 23 : Combats pour le contrôle du cimetière devant le bastion de la Quarantaine.

Juin

- 7 : Assaut contre le Mamelon vert, les Ouvrages blancs et l'ouvrage des Carrières par les Alliés. Prise de ces redoutes.
- 18 : Premier assaut contre la tour Malakoff au petit matin. Défaite alliée.
- 28 : Mort de lord Raglan.

Juillet

- 11 : Mort de l'amiral Nakhimov.

Août

- 9 au 12 : Bombardement naval de l'arsenal russe de Sveaborg en mer Baltique par une flotte franco-britannique
- 16 : Bataille de la Tchernaiïa.

Septembre

- 8 : Second assaut contre la tour Malakoff. Prise de Sébastopol par les Français et les Britanniques.
- 12 : Entrée officielle des alliés dans Sébastopol. Fin du siège de Sébastopol.

Octobre

- 17 : Prise du fort de Kinburn par les Franco-Britanniques. Première utilisation des batteries flottantes.

Novembre

- 14 : Nouveau protocole de Vienne.
- 25 : Prise de la forteresse turque de Kars dans le Caucase par l'armée russe.

Décembre

- 27 : L'Autriche-Hongrie impose à la Russie un ultimatum pour accepter les conditions de paix.

1856

Février

- 25 : Ouverture du congrès de Paris et armistice entre les troupes déployées en Crimée. Fin des opérations militaires.

Mars

- 30 : Signature du traité de Paris. Fin de la guerre de Crimée.

Avril

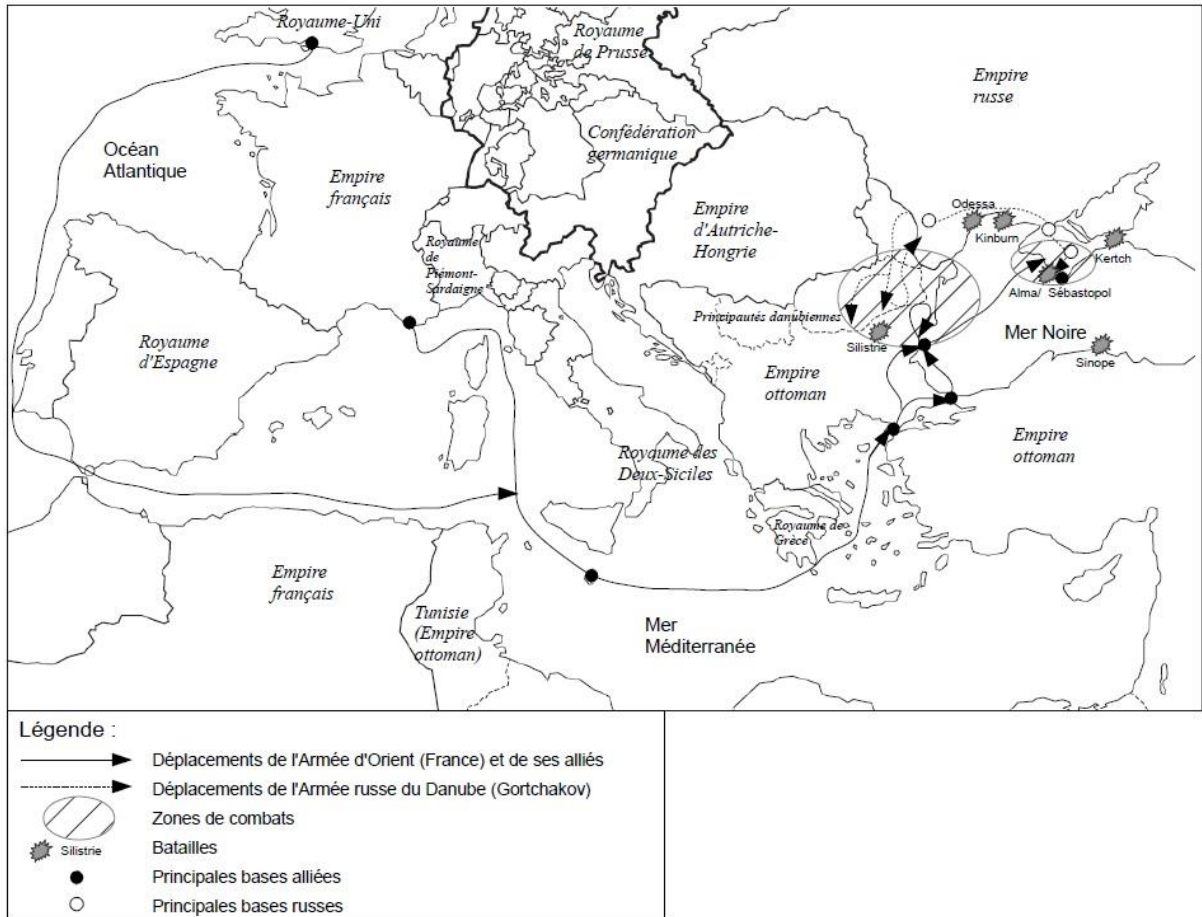
- 21 : Début de l'évacuation des troupes alliées de Crimée.

Juillet

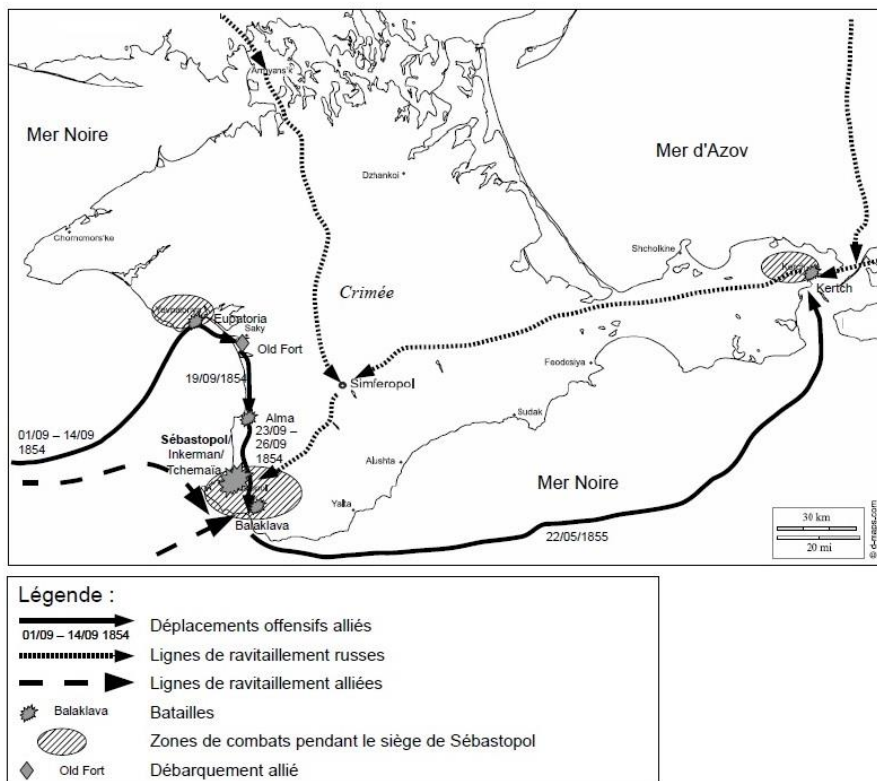
- 5 : Fin de l'évacuation des troupes alliées de Crimée. Fin de la campagne de Crimée.

Annexe 2 : Cartes de la campagne de Crimée

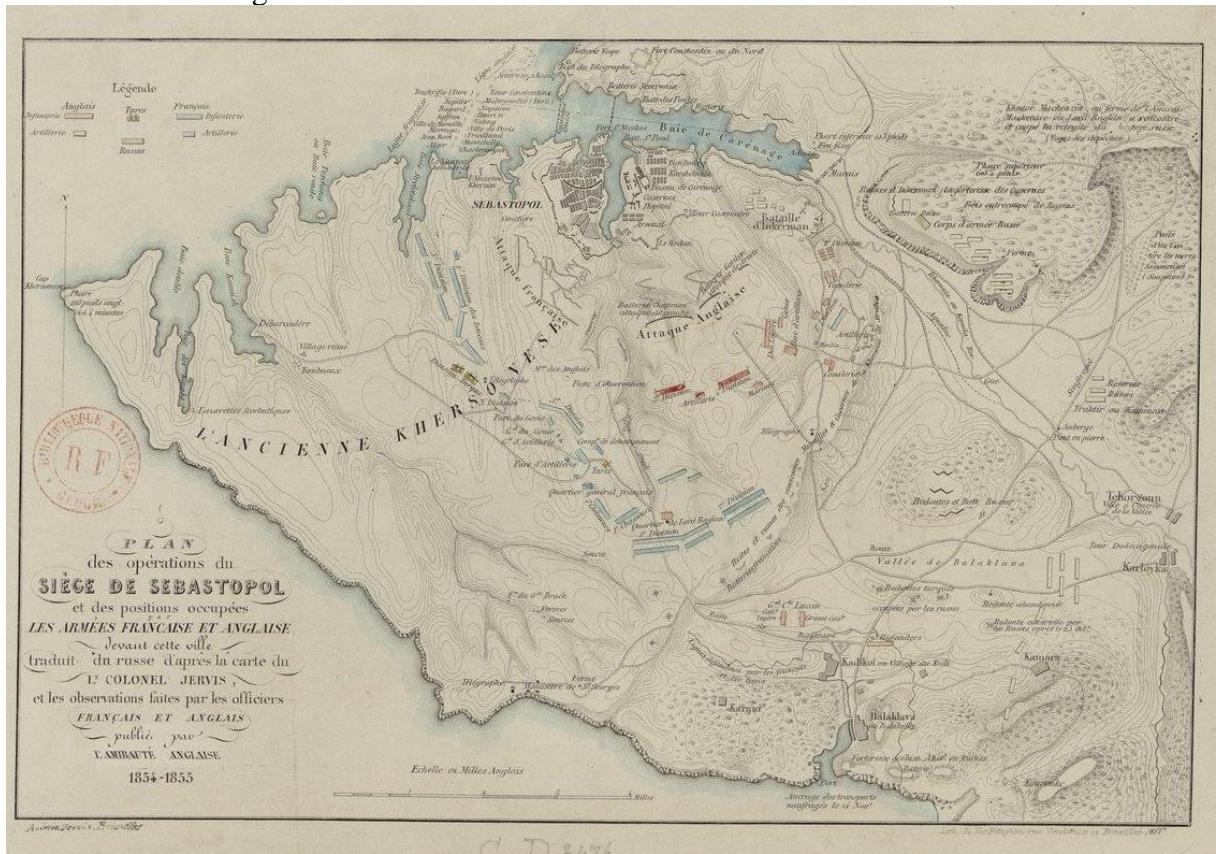
Carte n°1 : La guerre de Crimée en mer Méditerranée et en mer Noire



Carte n°2 : Principales opérations de la campagne de Crimée



Carte n°3 : Thomas Jervis, *Plan des opérations du siège de Sébastopol et des positions occupées par les armées française et anglaise devant cette ville traduit du russe, Bruxelles : 1855.* Site source : gallica.bnf.fr



Annexe 3 : Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine à l'armée d'Orient (1854-1855) [Retranscription]

Edit : Le présent texte a été reproduit tel quel, en respectant la ponctuation, la grammaire et l'orthographe de son auteur. Dans un souci de lisibilité des renvois des notes de bas de page, les numéros des pages du carnet original ont été indiqués.

Page 1

Journal d'un Sous-Officier d'Infanterie de Marine à l'Armée d'Orient (1854 – 1855)

Le 12 novembre 1853, j'embarquai, à l'île de la Réunion, après un séjour de 5 ans, dans cette Colonie, à bord de la frégate "La Belle Poule" qui devait ramener en France, tous les rapatriés, au chiffre de près de 400 . L'équipage de la frégate se composait d'un nombre égale ; c'était environ 800 hommes qui allaient regagner la France, la plupart pour rentrer dans leurs foyers. Je n'étais pas de ceux-là m'étant engagé volontairement pour suivre la carrière militaire et, circonstance déterminante, ayant été proposé sur le tableau d'avancement pour le grade de Sous-Lieutenant, à la dernière Inspection Générale passée par le Colonel de Barolet, Commandant militaire de la Réunion. Ma bonne étoile me fit rencontrer, dans l'Etat-Major de la frégate, un de mes anciens condisciples, du grade d'Aspirant de 1^{ère} classe à qui ses fonctions permirent de m'adoucir les rigueurs d'une traversée de 4 mois. C'est à lui que le dus d'être le seul Sous-Officier qui pût descendre à S^{te} Hélène et y accomplir au tombeau de

Page 2

l'Empereur, le pieux pèleriage qui sollicite toute âme de soldat. C'est à S^{te} Hélène que nous apprîmes la nouvelle d'une expédition projetée par la France et l'Angleterre alliées contre la Russie. Dès ce moment, le Commandant de la Belle-Poule signala aux bâtiments venant d'Europe que nous rencontrâmes sur notre route pour France et même, aux approches de la Méditerranée, il prit toutes les précautions que pouvait nécessiter l'éventualité assurément bien hasardeuse de la rencontre d'une escadre Russe ?

Ce ne fut pas une surprise pour nous quand, à peine mouillés dans le port de Toulon, on nous fit passer, à bord, une liste envoyée par le Régiment, à l'effet de recueillir les signatures des Sous-Officiers qui désiraient faire partie du Corps expéditionnaire déjà formé mais dans lequel le Colonel créa des vacances pour y introduire des éléments plus aguerris. Je m'inscrivais et, dès le lendemain, j'étais incorporé dans une des Compagnies dudit Corps, avec mon grade de sergent. Je n'y connaissais personne. Après 5 ans de séjour à l'île de la Réunion, je ne trouvais en France aucun visage ami. Cela ne saurait étonner ceux qui ont connu l'organisation de l'Infanterie de marine de cette époque. Chaque portion de Corps détachée aux Colonies s'administrat

Page 3

distinctement. En outre, ce Corps expéditionnaire composé de fractions prises au 3^e Régiment à Toulon, aux 1^{er} et 2^e à Brest et à Cherbourg ne réunissait que des éléments inconnus les uns des autres. Formé de deux bataillons) huit compagnies l'un, de 120 hommes chacune, il fut, à quelque temps de là érigé en Régiment et devint le 4^e de Marine.

Le Corps expéditionnaire au 4^e de Marine eut pour premier Commandant le Colonel Bertin-Duchâteau, pour chefs de Bataillon m^{rs} Mernier et Reybaud. Plus tard, au cours de la Campagne, il eut pour Colonel m^r Richard-Bichin de Cendrecourt, mort en Crimée des suites d'une blessure reçue au premier assaut infructueux de Malakoff.

Le nouveau Régiment d'Infanterie de Marine, au début, ne se sentait pas les coudes pour employer le langage militaire, mais de quelque part qu'ils vinssent, les éléments étaient homogènes : discipline exacte, obéissance parfaite, esprit excellent. Jamais, dans toute la campagne si pénible et si longue de Crimée, un seul fait, un seul d'indiscipline ou de désobéissance ne s'est produit. Il peut y avoir eu, comme toujours, dans un aussi nombreux rassemblement, quelque défaillance individuelle, mais jamais dans l'ensemble ; l'Infanterie de Marine a, dans toutes les circonstances, fait son devoir.

L'embarquement du Corps expéditionnaire se fit à Toulon, le 31 Mars 1854.

Page 4

Le lendemain nous prenions la mer et après avoir traversé l'Archipel et les Dardanelles, nous débarquâmes à Gallipoli le 18 avril. Nous y retrouvâmes une partie de l'Armée d'orient déjà rassemblée et notamment les Anglais. Leur campement étant assez distant du nôtre, nos relations en devenaient difficiles ; cependant, d'après ce que nous pûmes juger dès l'abord, leur Corps était composé d'hommes de haute taille et qui semblaient avoir été triés sur le volet. Les Ecossais surtout attiraient l'attention : jambes nues, petit jupon maintenu en place par le poids de la cartouchière à tête de renard, coiffure à panache, tout cela s'écartait assez de nos idées Françaises sur la tenue du soldat en campagne. De fait le soldat Anglais ne paraît pas outillé ou instruit dans ce but ; pas de sac, seulement une musette où les loustics de chez nous prétendent qu'il n'y a qu'un démêloir pour tout bagage. Pendant tout le temps de nos marches préparatoires en Turquie et surtout devant Sébastopol, le matériel et les vivres s'ils n'ont pas été l'objet d'un souci secondaire chez nos alliés, nous ont paru moins nécessaire. Leurs Officiers aussi bien que leurs soldats ont dû avoir quotidiennement recours à nos cantines. A Gallipoli le blanchissage de leur linge et leur cuisine étaient assurés par des femmes venues d'Angleterre

Page 5

avec la troupe ; probablement les épouses des Sous-officiers et Soldats ; mais quand elles leur manquèrent, en Crimée, ils eurent à souffrir du défaut d'organisation relativement à l'alimentation ; ils recevaient bien des rations individuelles mais n'étaient pas aptes à en tirer parti, alors que chez nous, le cuisinier de l'escouade pourvoyait à tout, aussi bien à la préparation des aliments qu'à leur transmission au point occupé par le Soldat aux avant-postes ou à la tranchée.

L'organisation des forces de l'Armée alliée s'opéra à Gallipoli, car c'est de là que nous devons partir pour nous diriger finalement, par plusieurs lignes, sur Varna où allait se faire la

concentration définitive. L'Infanterie de Marine fut placée dans la 3^e Division dont le commandement fut remis au Prince napoléon. Elle fit partie de la 1^{ère} Brigade avec le 2^e Zouaves et le 18^e Chasseurs à pied, sous les ordres du Général Monet. La 2^e Brigade était composée des 25^e et 27^e Léger qui, par suite de réorganisation, devinrent 95^e et 97^e de Ligne ; elle eut pour chef le Général Thomas. Je n'ai pas à porter d'appréciation sur ces vaillants Chefs ; je me bornerai à dire que le Général de Monet offrait le type le plus parfait du calme et de la sévérité ; que le Général Thomas avait, au contraire, toute la crânerie d'allure que communique le Soleil du Midi

Page 6

son pays d'origine. Le Prince nous rappelait, par son profil napoléonien, les légendes de la Grande Armée. Il est peut-être utile d'ajouter qu, dès le premier jour, il révéla, dans les mouvements d'exercice préparatoires de la Division, une science de tactique, une connaissance des détails que beaucoup ne s'attendaient pas à rencontrer chez lui.

Nous étions prêts à entreprendre notre marche en avant et le départ s'effectua en effet, dans l'ordre suivant : Les 1^{ère} et 2^e Divisions devaient rejoindre Varna par les Balkans ; quant à la 3^e Division destinée à être présentée au Sultan par son Chef, le Prince napoléon, elle devait gagner Constantinople, d'étape en étape, pour s'y embarquer à destination de Varna.

Les premières étapes furent une rude épreuve pour l'Infanterie de Marine qui n'était pas faite à la marche, mais au bout de huit jours, elle n'avait plus rien à apprendre de ses camarades de la Brigade, les Zouaves du 2^e.

Le pays traversé dans cette marche sur Constantinople était bien digne d'attirer les regards du soldat. La Roumélie est, en effet, la plus belle entrée de la Turquie d'Europe et, dans notre parcours, nous pûmes nous procurer à peu de frais, les extras qui font la joie du troupière en campagne. A peine arrivions-nous à l'étape, que quelques hommes se détachaient pour aller

Page 7

à la recherche de vivres supplémentaires. Les œufs étaient à vil prix et le vin exquis ne coûtait pas plus de 0,25f le litre.

On fit séjour à Rodosto, petite ville à mi-chemin de Constantinople et, si je précise sur ce point, c'est qu'il me rappelle deux souvenirs : le premier, la visite que firent les autorités du pays, en grand uniforme, au Prince Napoléon qui les reçut en complet de toile, ce qui nous parut indiquer ; de sa part, l'intention de marquer le degré de supériorité où il voulait se tenir ; le second, c'est que de Sergent je fus promu Sergent Major. J'étais nommé dans une compagnie presque exclusivement composée de Bretons dont je pus apprécier, dès les premiers jours, l'excellent esprit de caractère ferme et discipliné. Pendant quinze mois nous avons partagé les mêmes fatigues, les mêmes périls, les mêmes vicissitudes et j'ai eu la preuve que ce n'est pas sans regrets qu'ils m'ont vu me séparer d'eux, après la blessure qui m'obligea à quitter l'Armée.

Nous arrivions à Constantinople ou on nous installa à quelque distance de l'agglomération : Daoud-Pacha, dans une ancienne caserne de Janissaires. Pas de lit, bien entendu, mais quantité d'insectes sur la pique desquels le séjour aux Colonies n'était pas parvenu à me blaser, d'où une intermittence

Page 8

de sommeil fort désagréable. Interdiction à la troupe de se rendre à Constantinople sans une permission spéciale dont on était très. Parcimonieux, même pour les Sous-officiers. Des rares visites que j'y ai faite, je n'ai pu rapporter de cette capitale qu'une impression générale. L'ensemble des constructions étagées sur les nombreuses collines qui se développent près à près, offre plutôt le spectacle d'une ville artificielle : maisons en bois basses et peinturlurées d'où émergent, de loin en loin, quelques édifices en pierre ou en marbre, , principalement les mosquées dont les minarets élancés semblent les sentinelles préposées à la garde des vrais croyants. S^{te} Sophie, par ses proportions monumentales attire surtout et retient l'attention. Je n'en ai pas vu l'intérieur qu'on dit si imposant, empêché que j'en ai «été par les formalités auxquelles vous soumettent les usages des mahométans. Une fois, en effet, en cours de route, voulant pénétrer dans une mosquée, on m'obligea à me déchausser et ce fut, pied nus, que je pus avoir l'accès de la demeure Sacrée. Là, il faut le dire, je fus payé de ma petite contrariété par la vue d'un spectacle peu banal. Du haut d'une chaire, un Ministre du Culte, sans doute, faisait à mi-voix, l'explication du Coran, à une dizaine de croyants accroupis au pied de la chaire et c'était un échange de

Page 9

demandes et de réponses sur le texte du Livre Saint dont chaque assistant avait du reste un emplaire entre les mains. Par exemple, aucun signe de curiosité à notre entrée. Cette indifférence, cette apathie que semble professer le Mahométan pour tout ce qui n'est pas lui-même, nous surprit, dans les premiers temps de nos pérégrinations en Turquie. L'aspect nouveau pour les habitants, d'une troupe étrangère mais amie puisque nous venions pour défendre leur cause n'eut jamais le privilège d'exciter, chez eux, un mouvement quelconque si ce n'est plutôt de l'hostilité, car nous avons fini par désigner en bloc le surnom de Yock qui est la négation qu'ils opposaient généralement à toutes demandes. Cependant nous nous aperçûmes forcément que notre présence n'avait pas été sans jeter un certain émoi dans les populations. Il en était résulté, de leur part une mesure exceptionnelle : l'éloignement de toutes les femmes des points que nous devions traverser ou occuper. Pendant notre séjour à Gallipoli nous n'avons pu entrevoir que quelques rares vieilles, à l'aspect plutôt sinistre et durant toutes nos marches où notre campement était choisi à distance des villages, les explorations que nous pouvions y faire à la recherche de vivres, ne nous mettaient en présence que de

Page 10

visages barbus. Ou cachait-on les femmes ? Car le lendemain quand nous traversions le village, en ordre de marche, nous pouvions distinguer sur un point culminant, un groupe de fantômes voilés qui représentent la femme Turque, à qui leur maris avaient permis cependant d'assister de loin à notre départ. Il n'en fut pas de même à Constantinople. Je n'entends pas parler évidemment des quartiers français et italiens qui ne diffèrent en rien de l'organisation sociale des pays d'origine, mais, même dans les quartiers Turcs nous pûmes constater que notre présence ne troublait en aucune façon, les habitudes quotidiennes. Seulement, tout bienveillant que pût être notre regard, à quelques distance qu'il portât, dès l'instant qu'il était dirigé et arrêté sur une femme, il était facile de remarquer que son entourage ne le prenait pas en bonne part. La réputation de jalousie du Turc n'est pas usurpée, nous l'avons bien vu en cours de route. Quand nous pénétrions dans une ferme pour avoir des vivres, aussitôt survenait un homme presque toujours armé qui faisait rentrer les femmes et c'est avec lui seul que nous pouvions débattre le prix des denrées.

Après un repos de quelques jours, la Division, sous les ordres du Prince Napoléon,

Page 11

fut passée en revue par le Sultan Abdul-Medjid. Ce haut personnage était d'aspect très-sympathique. Il paraissait contemplatif ; peut être n'était-il que fatigué. Son harem pour lequel des tentes avaient été dressées à 200 mètres en face de notre premier rang et qui tenait debout devant ses tentes semblait apporter une grande attention au spectacle de notre ligne de bataille. Le harem, d'après les institutions du pays, est un corps constitué qui accompagne le Sultan dans toutes les cérémonies importantes. La vue de ce harem ne nous dit pas grand chose ; d'abord il est loin et quelle impression peut produire sur le soldat, à moins qu'il ne soit doublé d'un rêveur, l'aspect de ces fantômes blancs dont la ligne des yeux est à peine perceptible à cette distance.

Je n'ai pas voulu quitter Constantinople sans voir la Corne d'Or qui jouit d'une célébrité universelle. Avec un de mes collègues nous avons pris place dans une des embarcations auxquelles on donne le nom de caïques et nous sommes fait promener dans cette baie où se réunissent des navires de toutes les nations. Le mouvement qui s'offre dans un espace relativement circonscrit, la variété des costumes, des idiomes et le bruit résultant de toute cette agitation particulière à la Marine, nous font perdre, un instant, le sentiment de la réalité ; c'est comme l'éblouissement que nous causerait un tableau

Page 12

fulgurant passant rapidement devant vos yeux.

Le lendemain de la revue du Sultan, nous gagnons, en ordre de route, notre point d'embarquement pour Varna. En traversant les quartiers Arméniens, nous pouvons constater une différence de mœurs bien appréciable. Là les femmes ne sont pas voilées ; la régularité de leurs traits, les costumes multicolores, la coiffure en forme de tiare qui encadre l'ovale parfait de leur visage, ne sont pas les seuls attraits dont elles se recommandent : l'intelligente sympathie de leur regard semble s'attacher à nous par le lien mystérieux des communes croyances.

L'embarquement terminé, notre vapeur, après avoir longé quelque temps les quais de Chérapia, entre dans le Bosphore. Les nombreux écrivains qui ont décrit les rives de ce canal, n'ont pas eu d'expression assez laudatrices pour le tableau qu'ils voulaient dépeindre ; c'est qu'en effet il offre une perspective où l'art et la nature semblent s'être entendus pour atteindre le plus pittoresque, le plus poétique effet. Une Turquie que nous ne connaissons plus, celle qui luttait, souvent avec succès, contre les efforts de l'Occident chrétien, s'y révèle par les constructions, les châteaux-forts s'élevant sur les pentes boisées. Les maisons de plaisance plus modernes et en grand nombre donnent

Page 13

à croire que c'est là que le Turc riche et puissant vient se délasser de ses travaux. Le palais d'été du Sultan ne fait que confirmer cette présomption là est son sérail.

Nous débouchons sur la Mer Noire, c'est à dire que le contraste a lieu sans transition. Cette mer mérite son appellation non à cause de la teinte de ses flots mais pour leur turbulence et l'aspect toujours menaçant du ciel. Nous voilà bientôt à Varna. Le port est sillonné de navires, de bateaux, de barques présentant le spectacle le plus mouvementé et le plus incessant mais aussi

le plus militaire. C'est effectivement ici que nous venons nous concentrer pour prendre essor vers la Crimée. Nous traversons la ville et allons nous établir à Yéni-Keui à deux lieues de là. On nous distribue des tentes rondes dites Turques où peuvent se loger vingt hommes et qui remplacent avantageusement nos petites tentes-abri. Est-ce l'effet du climat ? Est-ce l'effet du temps ? Mais au bout de quelques jours une épidémie se déclare dans l'Armée. Quelle est-elle ? Les symptômes nous sont inconnus ; ils offrent tous les caractères d'un empoisonnement. Les plus forts, les plus vigoureux sont frappés et la plupart succombent après quelques jours, après quelques heures de souffrances par accès. Malgré

Page 14

le secret qui est recommandé, on sait bientôt à quoi s'en tenir ; c'est le choléra. Mauvais compagnon ! Et pourtant notre camp est situé en bon air, les vivres sont sains, l'eau paraît excellente ! Toutes les précautions sont immédiatement prescrites aux hommes : pas d'excès, pas d'imprudences, obligation de porter de la flanelle et, à cet effet, des ceintures nous sont distribuées. Enfin la prophylaxie voulue en pareil cas. Le fléau cependant entre dans la période stationnaire et bientôt l'on peut croire qu'il a fui pour toujours ; mais il n'a fait que s'éloigner ; il reviendra de loin en loin faire quelque apparition inattendue ; il nous suivra jusqu'en Crimée. Dans cette réunion d'hommes qui prend le nom d'armée, tout doit être ramené à l'état du moral, car c'est lui qui est le grand maître. L'épidémie est une épreuve comme le feu ; quelques âmes s'en laissent ébranler, quelques âmes s'en laissent ébranler, quelques autres, rares il est vrai, y succombent.

Cependant le calme renaît au Camp, mais il est bientôt troublé par un événement qui peut avoir les plus funestes conséquences. Un incendie éclate dans un quartier de Varna où sont accumulés tous nos approvisionnements et non loin de la poudrière. On dut qu'il a été allumé par la population Grecque dont l'hostilité s'explique par l'expédition

Page 15

dirigée contre ses amis orthodoxes : Les Russes. L'incendie est combattu avec le plus grand courage par nos soldats sous les yeux et la direction de notre Général en Chef de Saint-Arnaud que nous avons trouvé à notre arrivée à Varna. La poudrière est épargnée et cette chaude alerte ne laisse pas d'autre impression.

Depuis quelques temps il est question d'une pointe que nous devons faire du côté de la Dobrudcha où l'on dit que se trouve l'arrière garde d'un Corps Russe. En effet, le Général Espinasse y est parti avec la 1^{ère} Division ; nous le suivons à distance, mais arrivés à Silivri on s'arrête. La Division Espinasse attirée dans les marais de la Dobrudcha y a perdu le cinquième de son effectif, par le choléra et l'on bat en retraite devant cet implacable ennemi. Cette pointe peu prudente a ramené, pour un instant, le fléau dans nos rangs et nous avons hâte d'en être délivrés. Enfin l'ordre du jour nous appelle à la formation du Corps qui doit le premier, être dirigé sur la Crimée. L'insuffisance des transports ne permet d'embarquer que les deux tiers de l'effectif rassemblé. Chaque Compagnie d'Infanterie de marine laisse au Camp d'Yeni-Keui une trentaine d'hommes sous les ordres du Lieutenant. Le Capitaine, le Sous-Lieutenant, le Sergent-Major et les Sous-Officiers moins le fourrier composent l'entité du

Page 16

Commandement de la Compagnie expéditionnaire de combat.

Embarquement à Baltich (Turquie) du corps d'armée pour la Crimée

L'armée de débarquement se met en marche et arrive à Baltich moyen port sur les bords de la Mer Noire, pour y prendre passage sur les navires qu'on y a réunis à cet effet ? Nous mettons en mer le 1^{er} Septembre et après une traversée empte d'incidents, nous passons devant Eupatoria où on laisse un petit corps d'occupation qui n'éprouve, pour le moment, aucune difficulté à débarquer et à s'installer, mais qui, à quelques jours de là, aura à lutter contre des forces Russes bien supérieures dont les nôtres finirons par avoir raison. Quant à nous nous continuons vers un autre point de la côte encore inconnu mais qui va nous être révélé par la vue des trois têtes de colonne formées en mer par les transports chargés de troupes et de matériels. Il y a là un spectacle aussi magnifique qu'imposant et qui produit sur le soldat une impression susceptible de réagir sur toute la Campagne. De trois points de l'horizon et en lignes convergentes se présentent les transports en direction de l'atterrage où ils ont été précédés par les navires de combat et notamment les canonnières venues en première ligne et tout d'abord, s'embosser près du rivage au cas d'une attaque de l'ennemi. Mais celui-ci ne paraît pas ; à peine aperçoit-on disséminés et attentifs quelques Cosaques armés de leur lance envoyés, sans doute,

Page 17

en éclaireurs sur tous les points de la Côte et qui s'éloignent, en hâte, pour aller porter à l'Etat-major Russe la nouvelle de notre débarquement.

Débarquement du corps d'armée en Crimée

La journée s'écoule dans un remue-ménage qui se comprend : descente à terre des hommes et du matériel ainsi que des vivres. C'est à peine si le soir venu, on a pu prendre positions. Enfin les tentes-abri que le soldat porte toujours sur soi, sont dressées et nos hommes harassés peuvent s'abandonner à un repos bien mérité. Ce repos est cependant troublé par une tempête où la Mer Noire semble tenir à nous donner un spécimen de son mauvais caractère : pluie torrentielle, tonnerre, vent, bref, tous les éléments déchaînés. Nous résistons assez bien mais les Anglais qui n'ont pu débarquer leurs grandes tentes, ont à supporter, toute la nuit, l'averse qui ne s'arrête qu'au jour. Plusieurs d'eux viennent nous demander asile sous nos petites tentes et l'on dit que le Duc de Cambridge a dû s'abriter sous l'affût d'un canon. Que serait-il advenu, en pareille situation, d'une attaque inopinée des Russes ?

Au jour l'ordre se rétablit, les lignes se forment, les campements se rectifient et pour achever notre redressement, paraît l'ordre du Maréchal de S^t Arnaud. Il connaît bien ses hommes ; il sait où frapper pour les faire vibrer : "*Vous égalerez*

Page 18

en solidité, vos baves alliés", dit-il pendant toute la campagne, notamment à Inkermann et Malakoff, pour ne parler que des plus importantes actions, c'est nous qui avons sauvé et maintenu les positions.

Nous nous mettons en marche le 18 et le 19 à 2^h de l'après-midi, nous arrivons en vue du Camp Russe. Un petit cours d'eau, l'Alma, nous sépare d'eux, mais son encaissement échappait exceptionnellement aux règles habituelles de la nature, nous laisse à découvert, car les approches de notre côté forment une plaine légèrement décline, tandis que du côté opposé où sont établis les Russes, ce sont les mamelons étagés couronnés par un plateau. Sur les plis de

ces mamelons nous distinguons l'éclat des armes, nous entendons aussi les roulements des tambours et les sonneries des trompettes. IL n'y a plus à en douter, l'ennemi nous attend là dans une position excellente pour lui. L'armée a fait halte à distance de 3,000 mètres. Des avant-postes sont détachés et des Officiers d'Etat-Major sont lancés en direction de l'ennemi pour le reconnaître. Une section de ma compagnie, sous mon commandement, va s'établir, en vedette, à 200 mètres en avant de notre ligne, ce qui se généralise, du reste, par intervalles, sur toute son étendue. Nous formons les faisceaux, mais au.

Page 19

même moment nous sommes obligés de nous porter plus à gauche afin de faire place à une pièce d'artillerie qui, sous la direction du Prince et sans préambule, ouvre le feu sur un but en avant que nous ne distinguons pas. Ce n'est pas autre chose qu'une reconnaissance de cavalerie Russe, avec du canon qui, masquée par un fort pli de terrain, a pu s'avancer à 300 mètres de nos avant-postes. Signalée par nos officiers d'Etat-Major, elle reçoit un accueil qui la contraint à rebrousser chemin. Nos artilleurs électrisés par ce début multiplient leurs coups désormais sans objet « *Assez, mes amis, assez* » est obligé de leur dire le Prince.

De leur coté les Anglais font entendre toute la nuit des salves intermittentes d'artillerie ; leur but est de prouver aux Russes qu'ont est sur ses gardes, mais cette prévention sans la forme où elle se manifeste, nous paraît un peu bien rudimentaire.

Bataille de l'Alma

L'ordre de marche du lendemain est communiqué aux troupes. La Division du Général Bosquet qui forme notre droite et s'appuie à la mer partira à 6h du matin pour prononcer un mouvement tournant. Notre 3e Division sous les ordres du Prince est le centre de la ligne et partira à 8 heures.

Page 20

La gauche, les Anglais doivent partir en même temps que la Division Bosquet pour compléter à gauche le mouvement analogue à celui de notre droite. C'est, on le voit, une accolade dans laquelle nous voulons envelopper l'ennemi. La droite et le centre manœuvrent résolument dans le sens qui leur est tracé, mais l'opération finale ne reçoit pas son accomplissement : les Anglais ont fait défaut Lord Raglan leur chef a hésité à attaquer dans une position aussi dangereuse et le Maréchal Saint-Arnaud a été contraint d'en arriver à lui dire qu'il marcherait seul. Ce n'est que lorsque nos attaques de droite et du centre ont réussi, que les Anglais se décident à entrer en ligne ; mais il est 10 heures et ils devaient se mettre en marche à 6 heures. Le résultat prévu par le Maréchal Saint-Arnaud, c'est à dire l'enveloppement ne peut être obtenu. Du reste, le Maréchal, dans son ordre du lendemain, n'hésite pas à constater le retard, dans des termes, il est vrai, qui adoucissent l'amertume du reproche mais qui ne peuvent atténuer la gravité du fait. Nous faisons 10 ou 15.000 prisonniers et poursuivions l'armée Russe obligée, pour nous échapper de prendre diverses directions, tandis que nous n'avons guère fait que la déloger de ses positions. Elle a pu presque en entier,

Page 21

se réfugier à Sébastopol et y organiser la défense. On ne saurait trop insister sur ce point car il faut y rattacher la résistance qu'ont pu nous opposer ultérieurement les Russes et par conséquent aussi, la longueur de la campagne avec les conséquences qui en ont résulté.

Quelques particularités relatives à l'action ne paraîtront pas, sans doute hors de propos. Disons d'abord l'effectif des troupes engagées : il était de 30,000 chez les alliés, de 40,000 chez les Russes. Ce qui donnait à cette rencontre tout le caractère d'une bataille rangée, c'était la position distincte de chacun des combattants ; l'un en deça, l'autre au delà du cours d'eau de séparation, qui ne se prêtait pas ainsi aux escarmouches pouvant résulter d'un contact immédiat.

La 3^e Division, sous le commandement du Prince Napoléon, se mit en marche, suivant les prescriptions de l'Ordre de la veille, à 8^h du matin. A peine a-t-on fait 500 mètres que la halte générale s'opère, sur l'ordre du Maréchal. Dans ce moment où chacun sait que sa vie va être en jeu, les sonneries de haltes répétées par tous les Corps produisent un effet qu'on peut qualifier de solennel mais où la note martiale prédomine. Nous sommes en première ligne ; en jetant un coup d'oeil en arrière et

Page 22

en apercevant les divers Corps sagement et régulièrement établis, on éprouve un sentiment de fierté que le Maréchal vient accentuer en passant devant le front de la Division, escorté de son Etat-Major, avec le grand drapeau de Chef d'Armée déployé. Son regard, son geste respirent la confiance et il la communique à tous.

Nous repartons en avant ; cette fois l'action est engagée. Nous marchons en colonne et les balles sillonnent l'air comme aussi les obus. Le tir de l'ennemi est tout le temps, trop haut ; il a été jusqu'à jalonné son terrain, mais notre marche plus rapide qu'il ne l'a supposé déjoue ses calculs. Que dire de l'impression que font éprouver les premiers projectiles ? Une balle écorne le sac d'un soldat sur ma droite et, déviant, me rase la figure à ma place de bataille en serre-file ; mon premier sentiment est de me porter hors du créneau, mais il est aussitôt suivi de ce correctif mental que là ou là ce serait absolument la même chose et je continue sans autre préoccupation désormais que celle de mon devoir. Je m'aperçois que deux hommes du 2^e rang commencent à trainer la jambe ; je vais la leur faire rentrer en ligne d'un léger attouchement de la crosse de mon fusil. Je suis d'autant plus attentif à la régularité de notre marche,

Page 23

que nous sommes accompagnés d'un Officier d'Etat-Major Anglais qui se trouve, en ce moment, à hauteur de notre Compagnie. Nous approchons de l'Alma ; les Russes ont élevé aux abords du village que nous devons traverser, des meules de paille auxquelles ils ont mis le feu ; la fumée intense qui s'en dégage nous aveugle et permet à leurs tirailleurs de nous cribler de balles sans être vus. Nous n'en sommes pas arrêtés, nous franchissons les abords du village ; mais là c'est une autre affaire ; l'ennemi qui connaît son terrain, dirige sur le seul passage qui nous soit ouvert, un feu d'artillerie très-violent ; on a hâte d'y réchapper et on entre résolument dans l'eau ; on en a jusqu'aux genoux. Mon Sous-Lieutenant qui croit pouvoir passer sans trop se mouiller et qui dans cette intention, met le pied sur une roche en saillie, est aussitôt atteint d'une balle à la cheville, je l'aide à regagner la rive, mais sur son désir, je ne m'attarde pas et je reprenis ma course en avant avec nos hommes ; je dis ma course parce que, à partir du village, les rangs ont

été rompus pour le passage de la rivière. Nous voilà arrivés dans les vignes qui la bordent du côté opposé. De là, nous distinguons notre ligne de tirailleurs nous précédant de 200 mètres et

Page 24

nous offrant le spectacle réconfortant d'hommes n'ayant jamais vu le feu et évoluant, sous celui de l'ennemi comme sur le terrain de manœuvres. A ce moment, notre première Brigade qui, probablement doit seule donner, reçoit l'ordre de mettre sac à terre. Cependant le Général Thomas de la 2^e Brigade qui s'est porté en avant, de sa personne, pour examiner le mouvement général, reçoit dans l'aîne une balle qui lui est certainement destinée car ce jour-là tout le monde est en grande tenue et celle du Général en culotte blanche et chapeau ferré attire plus particulièrement les balles de l'ennemi. A partir de ce jour les généraux n'auront plus que la petite tenue avec pardessus. Les Officiers Russes, d'après ce que nous en avons vu, à la fin de la journée, soit chez les prisonniers, soit sur les morts, sont revêtus de la capote du soldat, avec cette différence à peine perceptible de près que l'attente de l'épaulette est en or.

Le Commandant d'Etat-Major ^(I) qui guide notre marche donne l'ordre de faire halte et de s'embusquer. Nous devons, en effet, pour nous porter en avant, reprendre un ordre régulier. Cependant la pluie de projectiles de tous calibres continue. Nous sommes là quelques Sous-Officiers groupés en attendant la reprise du mouvement et nous ne pouvons nous

(I) Général Besson tué en 1871 par les insurgés à l'attaque de Neuilly

Page 25

empêcher de constater l'insuffisance de l'abri que quelques hommes cherchent derrière les échelas de vigne. Comme pour nous donner raison un boulet vient frapper la maitresse d'un autre voisin et nous sommes littéralement couverts de ses rameaux. On avance encore ; je me trouve posté près d'un arbre au tronc d'une extraordinaire grosseur derrière lequel nombre de nos gens sont venus s'abriter. L'artillerie de l'ennemi nous prend là en enfilade et les projectiles se succèdent sans interruption. Le Commandant d'Etat-Major qui, étant monté, n'a que faire, pour le moment de s'offrir un objectif au tir élevé de l'ennemi, se place lui même près de l'arbre. Quant à moi j'avise un petit tertre face à la batterie Russe et je m'y accroupis, l'oeil au gue, avec un de mes sergents. Le Commandant d'Etat-Major jugeant que du point où je me trouve je puis apercevoir les mouvements de la batterie adverse, me dit "*Sergent-major, levez vous, voyez ce que font les russes*" : je me lève et après examen je lui réponds : "*Commandant, la batterie continue son feu et a, sur la gauche, un bataillon l'arme au pied*". "*C'est-bien, couchez vous*". Au bout d'un moment : "*Levez-vous encore, que font-ils*" ? Le sergent se lève avec moi, mais à peine debout, nous nous retrouvons projetés sur les genoux sans blessure, et aussitôt couverts de terre. C'est un obus qui vient d'éclater

Page 26

en arrière mais qui, en passant entre nous deux, a déterminé la poussée de vent qui nous a ainsi malmenés. Je me relève sur le champ et, après un rapide coup d'oeil : "*Commandant, la batterie se déplace et semble dessiner un mouvement tournant*". "*C'est bien, prenez les hommes qui sont là (une quinzaine) et me montrant la montagne en face "Conduisez-les à ce Lieutenant d'Infanterie de marine qui commande les tirailleurs, dites lui que je vais le faire soutenir"*

Je ne dois pas omettre de dire qu'un moment avant, quelques-unes de nos pièces avaient pu franchir la rivière ; leurs coups passant sur nos têtes les dénoncèrent à notre attention et nous pûmes voir le Prince qui ; après les avoir fait établir, dirigeait leur feu. Cette réponse impatientement attendue nous délivra de l'opposition dans laquelle nous tenait le tir de l'ennemi. Le malheur est que dans ce duel de gros projectiles, l'Intendant Leblanc qui était aux côtés du Prince eut la jambe emportée.

Pour exécuter les ordres que j'avais reçu du Commandant, il nous fallait traverser une vallée dont le flanc avait été garni d'artillerie par les Russes et qui était, par conséquent, enfilée dans toute sa longueur ; nous la

Page 27

franchîmes, au pas de course, sans accident et arrivâmes au pied du contre-fort d'où désormais à l'abri, nous pûmes gagner le sommet occupé par la Compagnie d'Infanterie de Marine sous les ordres du lieutenant. Je lui rendis compte de ma mission et le secondai dans l'exécution de ses ordres. De la crête où nous nous trouvions nous pûmes assister, sans trop de danger à la bataille des Anglais. De notre position éminente, nous pouvions, en effet, diriger sur les réserves Russes un feu plongeant qui leur faisait grand mal ; nous tirions, pour ainsi dire, dans le tas ; c'est à ce point qu'un de leurs régiments évoluant face à nous envoya plusieurs décharges de mousqueterie, mais leur tir, de bas en haut, décrivait nécessairement une parabole qui nous laissait indemnes ; nous eûmes cependant un homme frappé à la tête et qui mourût sur le champ. Notre feu n'en continua pas moins, mais les Russes se retirant plus loin, nous mirant dans l'impossibilité de les atteindre avec nos fusils d'une portée maxima de 300 mètres.

Revenons à la bataille des Anglais ⁽¹⁾. N'oublions pas que nous alliés qui auraint dû nous devancer sur ce point, ne faisait que commencer leur action au moment où nous avions terminé la nôtre et où nous pouvions

- I. Cet épisode n'a pu être suivi dans toutes ses péripéties, que du point culminant où nous étions, le Lieutenant d'Infanterie de Marine et moi, avec environ 150 hommes. Nos historiographes n'ont pas pu en parler ; ce serait la première fois qu'un récit Français en serait fait.

Page 28

dès lors, les protéger sur leur droite. Ils étaient, en effet, encore au pied des hauteurs dont nous occupions déjà la partie du plateau par laquelle il se reliaient à nous ; c'est à ce point que leurs tirailleurs nous voyant si haut perchés et nous prenant pour des Russes nous traitaient comme tels et dirigeaient sur nous un feu qui heureusement ne nous fit aucun mal. Le sommet que nous occupions se déroulait en hémicycle formant un cirque où nous aurions pris place sur le côté de l'amphithéâtre. C'était bien la figure qu'affectait le terrain où les Anglais allaient combattre. Au milieu de ce cirque et sur une des pentes douces, était élevée une fortification passagère en forme de redoute, armée sur sa ligne de tête de quatre pièces de campagne, genre d'ouvrage que les Russes excellent à construire rapidement et que les Anglais arrivant de front ne pouvaient apercevoir, étant masquée par de l'Infanterie massée sur sa face. Autour de la redoute, sur des côtés et en arrière, des réserves nombreuses se tenaient prêtes à appuyer les mouvements des troupes de face ; c'étaient ces réserves que nous avions inquiétées d'abord mais qui nous avaient obligés à l'inaction en s'éloignant. C'est dans cette position que nous dûmes assister à la bataille. La première ligne

Page 29

des Anglais ignorante de la redoute s'avancait pas cadencé quand l'Infanterie Russe démasquant en se repliant à droite et à gauche, la redoute envoya la première salve de quatre pièces sur l'attaque des Anglais. L'effet fut foudroyant ; ils firent demi-tour. Instruits désormais sur les dangers d'une attaque de front, il y avait lieu de croire qu'ils allaient se former pour une attaque de flanc ; il n'en fut rien. Ce fut au tour des Ecossais reconnaissables à leur costume de recommencer le mouvement précédent. La redoute renouvela son feu, mais, cette fois, les Russes ne s'en tinrent pas là ; leur Infanterie poursuivit les Ecossais la bayonnette dans les reins. Cela prenait mauvaise tournure. Heureusement, qu'à l'instant, une de nos pièces avait pu être amenée sur la crête où nous nous trouvions ; placée sur l'ordre du Prince et pointée par lui, son premier coup frappa en pleine redoute Russe. Menacés, sur leur flanc gauche, par nous qui étions maîtres d'une partie du plateau et menacés encore un moment après sur leur flanc droit, par une batterie Anglaise qui était parvenue à passer la rivière, les Russes se décidèrent à battre en retraite, ce qu'ils firent du reste en bon ordre, n'étant, il est vrai, et ne pouvant être pour le moment poursuivis.

Page 30

Cependant, détaché en tirailleur, sur l'ordre du Commandant d'Etat-Major, il me tardait de rejoindre mon bataillon que je voyais bientôt après arriver à notre hauteur ; j'allai y reprendre ma place au moment où, redoutant une charge de cavalerie qui paraissait imminente, notre Colonel nous fit former le carré. La charge ne se produisit pas et le bataillon reprit, en colonne de Compagnie, sa marche en avant sur le plateau où nous pûmes apercevoir l'ennemi se hâtant dans son mouvement de retraite. Notre Compagnie n'avait eu que cinq hommes atteints.

Je ne puis passer sous silence deux faits qui mettent bien en opposition le tempérament des deux nations alliées. Au moment où, de notre poste élevé, nous nous évertuions contre les Russes par un feu continu, arrivait sur noire point, une Compagnie de fantassins Anglais que son Capitaine faisait méthodiquement mettre à l'abri derrière une élévation de roches ; de sa personne il venait sur la crête, jetait un coup d'oeil sur la position et rejoignait ensuite ses hommes. Sans doute c'était là toute la mission qu'il avait reçue, mais je n'évoque jamais ce souvenir sans me demander ce qu'il a pu advenir d'une troupe ainsi immobilisée en première ligne de combat. Au contraire voilà ce qui se passa au "Télégraphe", point

Page 31

culminant où la direction prise par les Zouaves les amena, à leur arrivée sur le plateau. Ce fait est à leur plus grand honneur et, le lendemain il était connu de toute l'Armée. Là était une construction inachevée en forme de tour et que l'on crut pouvoir considérer comme destinée à des communications télégraphiques, delà le nom qui lui fut attribué. Planter un drapeau Français sur cette tour, c'était comme une prise de possession de la Crimée. C'est l'idée qui vient au Sergent-major de Zouaves Fleury. Il escalada la tour et y agita le fanion dont il était porteur. Les Russes, dans diverses volte-face qu'ils faisaient en battant en retraite, concentrèrent un violent feu de mousqueterie sur ce point et il n'était pas douteux qu'il dût mettre à mal celui qui s'en était fait l'objectif. "*Descendez Fleury*" s'écriait le Général de Monet "*vous êtes Sous-Lieutenant*". Fleury restait à son poste mais ce ne fut pas pour longtemps ; il tomba percé d'outre en outre. Aussitôt le Sous-Lieutenant Poydevin, porte-drapeau des Zouaves s'élança et planta au sommet de la tour l'insigne glorieux qui lui est confié ; il tombe à son tour, atteint mortellement.

La bataille était gagnée. L'Infanterie de Marine, pour ses débuts dans la grande guerre, s'était placée à la hauteur des meilleures troupes et le vocable de "Marsouins" qu'on lui appliquait le lendemain, allait devenir aussi légendaire que celui de "Chacals" par lequel on désigne les Zouaves. Je corrobore mon opinion de celle d'un Sous-Officier de Zouaves devenu Général⁽¹⁾. Le soir de la bataille je m'étais rendu au 2^e Zouaves pour y prendre des nouvelles d'un Sergent-Major de mes amis ; il me retint pour le punch où il avait réuni plusieurs collègues. On s'entretint des divers incidents de la journée lorsqu'arriva l'Adjudant du Bataillon. Au cours de la conversation il s'exprima ainsi : *"Il faut convenir, Messieurs, que l'Infanterie de Marine était avant nous sur les plateaux"*. Un autre fait à l'appui : on a vu que la Marine embossée à l'embouchure de l'Alma n'avait pu nous donner, à cause du tirant d'eau, que le concours de ses canonnières dont le tir fut si utile à la réussite du mouvement tournant du Général Bosquet, pendant que les gros navires avaient dû prendre leur mouillage au large. Montés dans la mâture, les marins avaient pu suivre de l'oeil toutes les péripéties de la lutte. Le jour d'après le Contre-Amiral Lugeol accompagné d'Officiers de son Etat-Major vint complimenter notre Colonel

I. Général Vincendon

Sur la belle conduite du Régiment dont il avait pu constater l'attitude martiale.

Dès le matin du lendemain j'allai, en compagnie d'un de mes collègues, visiter la partie du champ de bataille la plus rapprochée de notre Régiment ; je me promis bien de ne plus recommencer cette épreuve. On n'avait pu relever que les blessés ; les morts étaient encore là étendues, dans diverses attitudes et même avec l'expression de leur action dernière. Ce spectacle, en se prolongeant, portait à une mélancolie inconciliable avec l'esprit et la résolution qui doivent animer les survivants.

L'ordre rétabli, il faut songer à reprendre la marche sur Sébastopol. On a lieu de croire que l'ennemi nous attend sur la Katcha petite rivière à deux jours de marche de l'Alma. Mais il n'en n'est rien. Le pays que nous traversons ne nous offre aucune ressources ; il a été évacué par les habitants ; les puits ont été comblés et nous souffrons de la privation d'eau. Le choléra reparait et fait surtout des ravages à la dernière étape que les soldats dénomment "Le camp de la soif", car c'est vainement qu'à l'arrivée à 7 heures du soir, on est allé à la recherche d'eau potable.

Enfin nous allons atteindre notre but. Le lendemain, à la reprise de notre marche, nous ne tardons pas à déboucher dans la vallée de la Tchernaiâ. Là un canal d'eau limpide court le long de la plaine et malgré les sentinelles apostées, nombre de soldats s'accroupissent sur les bords et se désaltèrent trop abondamment car beaucoup succombent à la congestion qui résulte de la température glaciale de cette eau.

Arrivée du Corps d'armée devant Sébastopol

Nous voilà près de Sébastopol dont nous apercevons, sur notre droite, les élévations. Nous surprenons quelques sentinelles avancées et, enfin, après avoir franchi la vallée, nous remontons nous établir sur le plateau d'Inkermann. Nos lignes d'investissement s'étendent jusqu'à la

"Quarantaine" dans la direction de Kamiesch qui est le port de la Mer Noire par lequel nos approvisionnements de toutes sortes doivent nous parvenir. Les Anglais eux ont Balaclava.

Sébastopol établie à cheval sur la baie qui porte son nom, est divisée en deux parties distinctes qui ont pour ligne de séparation la vallée de la Tchernaiia. Nous prenons position du côté de la ville mais notre ligne d'investissement ne peut se prolonger au delà : il nous faudrait 200,000 hommes. Le côté de la citadelle reste donc libre et, pendant toute la durée du siège,

Page 35

Les Russes pourront en user à leur gré pour leurs approvisionnements et leurs renforts. Ce n'est donc pas un siège régulier ; c'est l'attaque du point principal de la place qui, si on vient à s'en emparer, nous livre la ville avec tous les établissements militaires ainsi que la flotte réfugiée dans la baie. Cette flotte jouera dans le siège un rôle important ; ce sont autant de batteries mobiles qui, se transportant sur les points attaqués, nous feront d'autant plus de mal qu'elles surviendront inopinément.

Rappelons la formation tactique de l'Armée. Les Français composent les deux-tiers des forces alliées ; les renforts que nous recevrons successivement augmenteront encore cette proportion. Les Anglais ne suivant pas ce mouvement progressif et, par suite du défaut d'organisation, éprouvant une déperdition sensible, ne représenteront bientôt plus que le cinquième des combattants. Pour le moment ils forment l'aile droite de la ligne d'Inkermann au camp dit du "Moulin", à cause d'une construction de ce genre qu'on y a trouvé ; ils font face à Malakoff. Nous partons de là pour suivre le cordon par le "Carénage" le "Bastion du Mât" jusqu'à la "Quarantaine". L'Infanterie de marine est campée sur ce dernier point, assez loin en arrière

Page 36

de la construction dite du "Clocheton" de sinistre mémoire, car c'est la partie la plus labourée par les boulets ennemis qui y ont leur ligne de tir la plus facile et la plus directe.

Faut-il analyser les impressions inhérentes aux premiers jours d'un siège ? Ce sera pour conclure que c'est précisément dans ces conditions que se forme complètement le soldat ; qu'il s'aguerrit ; qu'il se cristallise pour ainsi dire dans le mépris du péril de tous les instants. En effet, on n'peut, pour assiéger une place, s'installer hors du champ de tir de l'ennemi ce qui serait se mettre dans l'impossibilité de pratiquer, de si grande distance, les cheminements nécessaires pour approcher du Corps de la place ; on ne doit donc s'établir, pour inaugurer son point de départ, que dans ce champ de tir, en se masquant de son mieux derrière les plis du terrain. Mais l'ennemi qui connaît parfaitement ce terrain et qui en a relevé préventivement la topographie exacte, tire au jugé et vous surprend ainsi dans les circonstances d'autant plus inattendues quelles ne comportent pas la préparation du combat ; ainsi, sous la tente, dans le sommeil, pendant le repas, on est exposé à recevoir la visite d'un projectile qui vous met à néant sans autre avis. Cette perspective n'est pas sans troubler les âmes les mieux trempées ; quelques-unes même, très-rares, il est vrai, ne s'y font jamais.

Page 37

Siège De Sébastopol

Ouvrir la tranchée, tel est le premier pas vers la place. A cet effet ; on choisit autant que possible, une nuit obscure et même tempêteuse ; les lignes d'ouverture ont été préalablement reconnues, pendant le jour et non sans danger, par les Officiers du Génie accompagnés de leurs Sous-Officiers et, à la nuit, les détachements d'Infanterie désignés d'avance, se rendent, guidés par eux, sur les points de dépôt des outils ; on les en munit et on les conduit à pied d'œuvre ; un certain nombre demeurant en arrière pour servir de garde prête à repousser l'assiégé qui tenterait d'inquiéter les travailleurs. Formés en ligne, sur les indications du Génie, les hommes mettent à terre les gabions dont ils sont porteurs et qui se trouvent ainsi juxtaposés. Le piocheur commence son travail à environ un mètre en arrière du gabion ; le pelleur y jette la terre au fur et à mesure du piochage et ce tonneau, car le gabion n'est pas autre chose qu'un tonneau formé de branchages et ouvert aux deux bouts, est bientôt rempli offrant dès-lors un abri d'un mètre de hauteur augmenté de la profondeur du creusement opéré dans le sol. On continue ainsi jusqu'à ce qu'il y ait assez de terre piochée pour la jeter, après le remplissage, hors et en avant du gabion ; ce qui constitue extérieurement du côté de l'ennemi, un plan incliné dénommé talus, en même temps que l'épaisseur de la ligne gabionnée

Page 38

s'en accroît et offre une consistance impénétrable au tir direct ou de plein fouet.. L'assiégé n'a certainement pas été renseigné sur le temps et le lieu de l'exécution de votre travail, mais comme il est familiarisé avec ce genre d'opérations, à tire(?) constamment et dans toutes les directions et c'est bien le hasard quand les travailleurs et leur garde rentrent, au jour, à leur campement, sans qu'on ait à constater quelque vide dans leurs rangs.

Ces travaux, les conditions éminemment périlleuses dans lesquelles ils s'exécutent, l'obscurité ouvrant le champ à tous les dérèglements de l'imagination qui s'émeut de l'inconnu, cet ensemble de circonstances si nouvelles pour le soldat, l'ébranlent, sans doute, tout d'abord, mais l'affermissent ensuite. Sa résistance, ses luttes intérieures, se traduisent, sous peu de jours par une fermeté de physionomie et en même temps par une expression de révolte contre le danger qui lui donnent cet aspect martial et résolu dont le Grand Capitaine a dit « qu'il fait rentrer la mort dans les rangs ennemis ». Dès ce moment l'homme se jouera du péril ; l'assiégé pour agir sur son moral et le terrifier aura beau multiplier ses coups et user plusieurs boulets même contre des soldats isolés, il pourra, dans les premiers temps du siège et à l'heure matinale qu'il suppose être celle que l'assiégeant aura choisie pour faire une

Page 39

attaque inopinée, ouvrir, pendant plusieurs heures, un feu général et incessant, notre homme ne s'en émeuvra plus et son caractère national sortant complètement de ses limites, il accentuera sa tendance à l'ironie ; il donnera des noms d'oiseaux aux gros projectiles qui mènent tant de bruit : ma bombe ne sera plus que la « *marmite* », le boulet : le « *negro* » ; la balle plus légère deviendra la « *mouche* », etc.

L'ouverture de la première parallèle est aperçue au jour par l'assiégé qui, à partir de ce moment, dirige contre elle tous les feux à portée. Les travailleurs et la garde de nuit ont été remplacés par d'autres détachements qui ont à continuer les uns, le parachèvement du travail inauguré la nuit, les autres, la surveillance. Cette relève de garde est des plus périlleuse pendant les premiers temps où la construction des tranchées et des cheminements de correspondance n'étant pas encore suffisamment avancée et bien moins terminée, est hors d'état d'offrir la protection qu'elle assurera plus tard aux parcours à exécuter. Partant du camp, cette garde ne peut se rendre à son

poste de tranchée qu'à découvert et l'assiégé dès-lors peut, à son aise, la prendre pour cible, ce qui a lieu nécessairement. Ces premiers moments sont très-durs pour le soldat : tous les jours, travail ou garde de tranchée. Le repos du camp devient illusoire ;

Page 40

aussi ceux qui n'ont pas pris part à l'aventure du siège ne peuvent-ils avoir qu'une idée imparfaite des misères, des tribulations, des luttes que leurs devanciers ont subies et endurées.

Au début du siège, la tactique de l'ennemi est de vous attirer hors de vos abris et d'en user le plus efficacement contre vous. Dans ce but, il feint une sortie ; aussitôt on se forme pour le repousser ; dès qu'il vous a amené ainsi en plaine et à découvert, il rentre dans la place qui, alors vous foudroie de tous ses éléments. A ce propos, je relaterai un fait dont on peut tirer la démonstration la plus évidente en faveur de la discipline et du sentiment du devoir chez le soldat agguerri. De garde dans les environs du « *Clocheton* », notre bataillon devait être relevé à onze heures par le 95^e de ligne ; ce régiment était en retard. Sur ces entrefaites, une sortie de l'ennemi est signalée et nous voilà tenus de nous porter en avant pour la repousser. Nous arrivons à hauteur du « *Clocheton* » ; l'ennemi était rentré. Alors nous attendons les ordres, formés en colonne de compagnie, l'arme au pied et complètement à découvert. C'est ce moment dont la place profite pour nous envoyer des projectiles. Le premier boulet parfaitement dirigé vient frapper un petit tertre en avant de nos tambours et passe, en ricochant sur tout le bataillon ; à

Page 41

partir de ce moment les boulets se succèdent sans interruption, bien en direction il est vrai, mais toujours trop haut ; ils passaient sur nos têtes et nous restions là sans broncher. Arrive au galop de son cheval un Officier d'Etat-Major prévenir notre Colonel de nous faire défiler et rentrer. C'est la caractéristique d'une troupe solide rester sous le feu, sans répondre, sans bouger et attendre le commandement. Dans le même ordre d'idées, je rappellerai un fait analogue mais encore plus typique. Notre deuxième Colonel Mr. De Cendrecourt avait été connu de quelques uns de nous à l'île de la Réunion et nous savions combien à son esprit de justice paternelle s'alliait un sentiment d'irréductibilité pour l'observation de la discipline. Aux revues, ils nous soumettait à une épreuve un peu dure, surtout sous les climats tropicaux, c'était de nous tenir au port d'armes pendant un temps que nous trouvions démesurément long et de ne permettre pas un mouvement d'oscillation « *Immobiles* », s'écriait-il, s'il apercevait le moindre flottement. Le même Colonel, en Crimée, lors d'une démonstration armée que nous fîmes sur les crêtes d'Inkermann, nous commandait, pour la première fois, devant l'ennemi. Arrivés à notre poste, deux batteries fûs placées sur les hauteurs Russes qui nous faisaient face et que nos soldats avaient baptisés « *Gringalet* » et « *Bilboquet* », parce que leurs

Page 42

projectiles arrivaient rarement au but, ouvrirent le feu sur nous. Contrairement à son habitude, « *Gringalet* » fit parvenir un obus jusqu'à un mètre en avant de la moitié du front de notre première Compagnie de colonne ; un flottement se produit dans le rang et cela se comprend de reste. « *Immobiles* » s'écrie notre Colonel, de cette même voix suraiguë de commandement que nous lui connaissions à la Réunion ; l'obus éclate mais la projection parallèle à notre premier rang, nous épargne pour aller, sans doute, atteindre des nôtres à 2 ou 300 mètres de là. Cette

fois encore un Officier d'Etat-Major vint transmettre à notre Colonel l'ordre de nous placer hors de portée.

Campée en arrière du « *Clocheton* », l'Infanterie de Marine s'était vite acclimatée, si on entend par le mot générique l'endurance aux intempéries, aux fatigues et aux dangers de toute sortes de ces durs commencements du siège. Elle avait été bien éprouvée et ma Compagnie surtout avait eu particulièrement à souffrir : le Sous-Lieutenant mis hors de combat à l'Alma, le Lieutenant tué dans la tranchée, le Capitaine, d'un certain âge affecté de rhumatismes qui avaient nécessité son transport à Constantinople. Rendant quelques jours

Page 43

je fus seul à la tête de cette Compagnie pour la conduire et d'administrer, les remplacements des Officiers ne se faisant pas sur place, et quand ils se produisaient, ne visant que des Officiers venant de France et surtout des nouveaux promus de Saint-Cyr, qui pour leur début, tombaient en pleine ébullition des plu terribles épreuves sont l'instantanéité les forçait à s'assimiler, sans gradation, la philosophie du soldat aguerri.

Cependant nos travaux s'accélérent ; on a hâte de répondre au feu des batteries commencées et le 17 Octobre, c'est-à-dire huit jours après l'ouverture de la tranchée, on se croit en mesure de tenter l'épreuve. Les forces combinées flotte et armée, vont produire leur maximum actuel d'efforts pour un résultat définitif. Dès le matin nous sommes sous les armes en vue de l'assaut qui doit couronner la journée. Nos batteries de tranchées ouvrent un feu des plus violents. Notre Marine de son côté gronde avec un formidable retentissement. Les forts Russes placés à l'entrée du port en éprouvent certainement de grands dommages mais nos vaisseaux ne peuvent forcer la passe. Du côté des tranchées, si nous sommes parvenus à réduire considérablement le feu de l'ennemi, nous avons éprouvé des pertes sensibles : deux de nos poudrières

Page 44

ont sauté et nombre de nos hommes y ont trouvé la mort. La garde de tranchée et les bataillons disposés éventuellement pour l'assaut ont été très-éprouvés par les projectiles ennemis. En somme notre tentative a échoué mais elle ne nous a pas découragés car l'essai, dans ses résultats au bout de quelques jours de travaux, nous a démontré, qu'après complète préparation, notre effort ne pourra qu'aboutir. Par exemple, ce qu'il faut retenir de cette épreuve, c'est que nos batteries, pour si correctement et classiquement construites qu'elles soient, n'ont pas eu la consistance que les calculs de notre Génie leur avaient attribué. Plus tard, quand nous nous emparerons des positions Russes, nous verrons qu'ils donnent moins à la beauté de la configuration qu'à la rusticité et à la solidité, et qu'en un mot, leurs travaux opposent une résistance que les nôtres n'ont pas présentées tout d'abord.

Bataille d'Inkermann

A leur tour, les Russes pensant nous trouver dans une de ces phases où le découragement suit l'insuccès et s'aggrave de la lassitude, se résolurent à une épreuve décisive qui donne lieu à la Journée dite d'Inkermann. Quelques jours avant, ils avaient ouvert un feu formidable sur tous les points de nos approches où déjà

Page 45

s'ouvraient plusieurs de nos batteries ; nos ouvrages en avaient beaucoup souffert ; une de nos poudrières avait dû à un Sergent d'Infanterie de Marine de n'être pas exposée à sauter, car ce Sous-Officier s'était élancé sur un obus fumant au moment où il roulait vers la porte du magasin à poudre, l'avait saisi au péril de sa vie et rejeté sur le revers de la tranchée. Ce redoublement dans l'intensité des feux de la place n'était que la préface d'un plan bien conçu et bien arrêté ; la suite nous le prouvera. Le 5 novembre, notre bataillon descendait la garde de tranchée quand, à peine rentrés au Camp avions-nous hâtivement absorbé notre café, nous reçûmes l'ordre de prendre les armes. En même temps des détonations précipitées et nourries se faisaient entendre en face de nous et sur notre droite dans la direction d'Inkermann. Sous la conduite du Prince, nous nous portâmes face à nous vers le Bastion du Mât ouvrage Russe ainsi nommé à cause du mât de signaux qui le dominait et dont l'assiégé usait discontinûment. Après avoir fait halte à environ 700 mètres et, pour paraître plus nombreux, nous être espacés d'un mètre sur la ligne que nous présentions à la Place, nous demeurâmes, l'arme au pied, sous les projectiles du Bastion.

Page 46

Le tir en était toujours trop haut, mais si les fantassins n'avaient guère à s'en émouvoir, en revanche, le Prince à cheval, ainsi que son Etat-Major, étaient fortement exposés. C'était là, de notre part, une simple démonstration contre toute nouvelle attaque du côté du siège, leur première ayant échoué non sans avoir causé de nombreuses pertes. Cette attaque, bien que poussée à fond n'avait eu d'autre but que de détourner notre attention et nos forces du point principal de leur effort : Inkermann. Cependant elle avait tout d'abord réussi à ce point que deux de nos batteries avaient été occupées par les assaillants parvenus ensuite à en enclouer, insuffisamment il est vrai, les pièces. Un vigoureux retour, conduit par le Général de Courmel (?), non seulement les avait délogés mais ils avaient été poursuivis jusque dans les faubourgs de la Quarantaine, à telle enseigne que le Général crut l'instant venu de s'emparer de ce quartier de la Place. Les règlements militaires d'une sévérité excessive à cet égard, interdisent à l'assiégé attaqué dans ses ouvrages de poursuivre l'ennemi qu'il en a délogé, mais l'occasion était bien tentante car les Russes qui commençaient à plier à Inkermann ne pouvaient venir au secours de la ville

Page 47

et il n'y avait aucune témérité, semblait-il, à déroger exceptionnellement aux règlements. Dans cette occurrence, le Général de Lourmel (?) envoya rendre compte au Général Forey qui avait sa division intacte en réserve, mais ce dernier se refusa à sortir de ses positions et (en?) le Général de Lourmel (?) abandonné à lui-même dut renoncer à son projet après avoir été, au reste, et peu après mortellement blessé et avoir cédé le commandement au Colonel Niol. L'armée (et par là j'entends les Officiers compétents) s'il faut dire son sentiment, ne parut point approuver la décision du Général Forey.

Voilà pour l'action du siège ; passons à Inkermann. Nous avons dit que cette position, c'est-à-dire (?) le plateau qui s'élevait du côté de nos alliés sur la vallée de la Tcherniaia, était gardée par les Anglais. Ils y avaient construit quelques redoutes mais ils se gardent généralement mal. Le peu d'habitude de sérieuses et longues campagnes leur fait ressentir plus vivement qu'à d'autres l'absence du bien être exceptionnel auquel la vie de garnison les a accoutumés. Les privations, la fatigue présent sur eux sans qu'ils en trouvent le contre-poids dans les ressources de leur caractère (,?) il en résulte une torpeur qui met leur esprit hors de cet état d'éveil

Page 48

nécessaire à la garde d'un poste important : la clé d'une position, la sauvegarde de l'Armée.

Dans ces conditions, les Russes au nombre d'environ 40.000, descendirent les pentes opposées de la Tchernaiia sans être entendus des Anglais, malgré le sourd retentissement que produit inévitablement une troupe aussi nombreuse pourvue de son matériel de guerre. Partis de leurs divers campements à 3h du matin, ils gravirent les pentes confiées à la surveillance de nos alliés et débouchèrent à 6h sur le plateau d'Inkermann, forçant le camp Anglais, tuant les chevaux au piquet et menaçant enfin de nous acculer tous à la mer. La résistance des Anglais mit un premier obstacle à un plan si bien combiné et si heureusement entrepris ; ils se défendirent avec la plus louable tenacité, mais, débordés, ils allaient être contraints de livrer la clé de nos positions lorsque l'intervention des Français remit tout en question. Le Général Bosquet, au bruit de la mousqueterie et du canon ne doutant pas qu'une action sérieuse se livrât du côté des Anglais, leur envoya immédiatement les secours qu'il avait sous la main, sous le commandement du Général Bourbaki : 6e de Ligne ; 7e Léger, Turcos s'élançant, à l'envi (?), à la bayonnette

Page 49

Sur les masses ennemies et arrêtent leur marche : « *Les pantalons rouges* » ! c'est ainsi que les Russes désignent les français depuis l'Alama où, en constatant la lenteur des Anglais, ils ont pu apprécier la vivacité Française. Leur moral s'est ému à la vue de notre uniforme et nous avons la preuve que leurs prisonniers ont dit vrai quand ils nous ont signalé cette particularité de notre ascendant. Bientôt l'armée Française, sous le commandement du Généralissime Canrobert, entre en complète action, les Anglais sont dégagés et les Russes rentrent, en désordre, à Sébastopol, laissant entre nos mains une partie de leurs bagages ainsi que du matériel. Il m'est revenu, plus tard, qu'en dépit de la surveillance et de la rigueur du Code militaire, certains de nos soldats ont bien pu, dans la suite, échanger à des trafiquants de Constantinople, des papiers à vignettes trouvés dans les fourgons Russes et qu'on désigne généralement sous le nom de Billets de Banque. Ceci, sous toutes réserves.

Notre bataillon, après avoir coopéré, comme on l'a vu, à la démonstration sur le Bastion du Mât, fut aussitôt après dirigé par le Prince vers Inkermann où nous arrivâmes que pour nous placer en réserve et assister à la retraite

Page 50

des Russes dont nous eûmes guère à souffrir, leurs pièces de campagne n'ayant tiré que quelques coups en se retirant et leurs batteries fis étant trop distantes pour nous atteindre. En revenant, à 5 heures du soir à notre campement du « Clocheton » nous traversâmes le Camp des Anglais ; nous y fûmes l'objet d'une ovation des plus enthousiastes ; quelques uns de leurs soldats se jetaient à genoux sur notre passage. En ce moment ils sentaient que nous venions de les sauver et que notre intervention avait été aussi résolue, aussi dévouée, aussi généreuse que s'il se fût agi de nous-mêmes. Leur nation n'aura pas longtemps conservé ce souvenir et, mieux encore, avec ce sentiment d'exclusivisme qu'elle pousse à un degré inconcevable ; avec cet égoïsme féroce dont, pendant comme après, l'allié ne peut qu'éprouver du dommage, elle intervertira les rôles et na nouvelle génération, chez eux, sera àpprise à penser et à dire que c'est nous Français qui leur avons dû notre Salut.

Un épisode de la bataille est à rappeler et à retenir car il marque le point de départ d'un changement favorable de procédés de la part des Russes ? Dans un retour offensif, ces derniers cernent le bataillon du 6e de Ligne ; Colonel Filhol de Cammas ; cet officier est tombé blessé en défendant son drapeau dont il s'entoure le corps ; passe n Major Russe qui lui plonge son épée

Page 51

dans la poitrine et l'achève. Un Officier Anglais est témoin de cet acte de cruauté mais, cerné lui même, il ne peut s'y opposer. A quelques jours de là le Major Russe est fait prisonnier par les Anglais ; reconnu par l'Officier et sur son témoignage (,?) ils le pendent haut et court. Les Russes ripostent en mettant en croix un Officier Anglais tombé entre leurs mains (1). Ces pratiques barbares ne sont pas dans notre tempérament ; le Maréchal Canrobert publie un ordre du jour dans lequel il s'élève contre de pareils usages et en même temps dépêche (dépêche?) au Général en Chef Mentschikoff un message où il fait appel à ses sentiments d'humanité. Depuis ce jour rien plus de semblable ne s'est produit et quant à nous surtout, nous n'avons qu'à nous louer de nos rapports avec les Russes. Je dis nous parce qu'ils n'en usent pas de même avec les Anglais. Il me revient certains de leurs Officiers prisonniers qu'ils font remonter assez loin leur animosité contre l'Angleterre : ce serait depuis 1810où cédant aux calculs égoïstes de cette puissance, ils ont rompi le pacte qui les liait à nous et ont ainsi attiré sur eux cette invasion de 1812 où Russes comme Français ont eu tant de pertes à déplorer. Ils s'irritent de nous trouver adversaire aujourd'hui ces mêmes Anglais qu'ils

1. ceci sous toutes réserves comme n'étant que l'écho du bruit qui s'en répandit dans l'armée. Ce qu'il y a d'authentique c'est l'ordre du jour du Maréchal Canrobert, qui y a trait.

Page 52

ont aidés jadis à échapper aux conséquences du *blocus continental*, en se prêtant à leurs calculs politiques contre Napoléon. Du reste le nom du Grand Capitaine erce sur leur imagination un ascendant prestigieux ; plus et mieux que nous ils ont conservé le respect admiratif de son nom. Dans leur conviction, le génie de Napoléon est inhérent à sa race et, un Officier Russe avec lequel j'ai été en rapport, plus tard, à l'hôpital de Constantinople, veut, à toute force, que ce soit le plan du Prince Napoléon qui nous ait donné la victoire à l'Alma. Rien d'étonnant dès-lors à ce qu'ils montrent une hostilité particulière contre les Anglais. Quand ils ont un mauvais coup à faire c'est sur eux qu'ils le dirigent.

On a vu que les Russes, en même temps qu'ils attaquaient à Inkermann avaient opéré une sortie du côté du Siège, à la Quarantaine et avaient même réussi à bouleverser deux de nos batteries ; la nuit suivante, mon bataillon fut, avec d'autres détachements, commandé pour aller coopérer aux réparations nécessaires. Il faisait un clair de lune magnifique et il fallait que son double échec de la journée pesât sur le moral de l'assiégé pour qu'il ne s'avisât pas de contrarier nos travaux. Nous avons terminés vers 1h du matin et nous étions réunis, au nombreuses

Page 53

d'environ mille hommes, dans la principale batterie, pour regagner notre Camp, quand une bombe fut lancée par l'assiégé ; elle était en parfaite direction et, voyant sa traînée lumineuse, nous avions tout à appréhender de sa chute qui pouvait occasionner, dans notre groupe

compacte de multiples ravages. Il n'en fut rien ; elle alla attérir à un mètre (mètre?) sur le revers de la tranchée d'où ses éclats furent projetés au loin en arrière. Nous en fûmes quittes pour une émotion bien naturelle, mais deux minutes suffirent pour nous faire évacuer les lieux.

A l'affaire d'Inkermann succède une accalmie qui n'est troublée que par l'ouragan du 13 Novembre. Ce jour là on peut dire que la Mer Noire tient à nous montrer le plus vilain côté de son caractère. Mon bataillon est de garde à la redoute Canrobert ainsi dénommée par nous, du jour où nous l'avions reçue des Anglais qui l'avaient construite mais n'avaient plus le contingent nécessaire pour la garder, car ils sont tellement affaiblis par leurs pertes du 5 Novembre et par la maladie qu'ils ont dû nous remettre la clé des positions et, par conséquent, les ouvrages qu'ils ont établis sur ce point.

Page 54

La tempête fait rage sur terre comme sur mer ; le vent souffle avec une furie au moins égale à celle dont j'ai été témoin dans les cyclones particuliers à l'Océan Indien. Les tentes, le matériel, tout est renvoyé et l'armée se trouve sans abris. Pour donner une idée de la violence du vent je citerai ce fait : la gorge de la redoute est fermée par un assemblage de poutrelles de dix centimètres de côté disposées en croix et réunies au milieu par une poutre longitudinale ; ce qu'on appelle en langage technique : « chevaux de frise ». Cet assemblage pouvait avoir trois mètres (mètres?) de longueur sur un mètre de hauteur. Le vent s'engouffrant par dessous, l'emporte, non pas en lui lui faisant raser le sol, ce qui nous eu considérablement endommagés, mais en l'enlevant à une hauteur où il paraissant plutôt un jouet d'enfant. Combien d'objets de notre matériel passèrent alors à l'ennemi ! Je vois toujours une grosse caisse franchissant par bonds, la vallée de la Tchernaiïa et remontant du côté de l'ennemi, dans sa course vertigineuse. Le désordre fut tel, dans l'armée, que des soldats portés hors du camp restèrent plus de 24 heures sans pouvoir se retrouver. Je faisais partie du Conseil de guerre de

Page 55

la Division et tous ces pseudo-déserteurs furent acquittés, le cas de force majeure étant indiscutable.

Nos travaux ont repris mais le froid s'accroît et le séjour des tranchées où on ,a pour abri que la voûte plus ou moins étoilée éprouve cruellement les hommes : les congélations des extrémités, le scorbut commencent à sévir et quand on songe qu'il a été fait 80 kilomètres de tranchées sous ce climat et sous les projectiles de toutes sortes qui ne sauraient passer sans en avoir agrémenté la rigueur, il faut convenir que l'assiégeant a montré une endurance doublée d'une grande force morale car aucun signe de lassitude, aucune manifestation de découragement ne se sont produits chez les Français.. Il n'en a pas été de même chez nos alliés. Etant de garde à la redoute Anglaise, un des ouvrages dont ils avaient dû nous abandonner la garde, au petit jour, après une nuit où la neige n'avait cessé de tomber, nos hommes occupés à débouurer leurs armes et à les rechargées, précaution rendue indispensable par l'humidité ambiante, je fus, en l'absence de tout Officier de ma Compagnie, abordé par deux Officiers Anglais qui, sans doute, tenaient à

Page 56

s'assurer par eux-mêmes de notre manière d'être. Nos hommes, quelques uns en bras de chemise, malgré le froid, chantaient et plaisantaient en faisant leur travail et ne paraissaient

pas, le moins du monde, affectés des conditions de leur existence actuelle. « *Que vous êtes heureux* » me dit, en très-bon Français, un de ces Officiers, « *Vos soldats semblent plutôt narguer la misère ; les nôtres accroupis dans leurs tentes, n'ont pas même pas la volonté d'atteindre les vivres qui leur sont distribués, nous avons perdu la moitié de notre effectif de cette façon* ». A ce moment, un boulet parti d'une batterie Russe qui nous faisait face, vint frapper au milieu du terre-plein de la redoute et ricocha en avant sans autre effet ; un de nos soldats qui faisait le café, de s'écrier : *Eh ! Dis donc « Negro », attends au moins qu'on t'invite* ». Quelques jours avant, au Dépôt des tranchées où n'arrivaient que fort rarement les projectiles de l'ennemi, une vingtaine de soldats assis en rond, tendaient à tour de rôle, leur quart à un camarade qui, échanson improvisé, le leur remplissait de vin ; c'était un pique-nique. A l'instant où la gaîté devient plus vive et où les conversations s'animent,

Page 57

un obus tombe en plein cercle, frôle un pan de la capote du distributeur et va éclater plus loin sans autre dommage pour les convives. Que va faire le groupe ! On s'est tu, tout d'abord, mais on n'a pas bougé et le pique-nique continue de plus belle ; il est vrai avec nos buveurs se sentent le point de mire de l'attention des hommes du Dépôt. Dans une de nos gardes d'avant-postes, deux hommes de ma Compagnie s'étaient éloignés dans la direction des Russes et avaient descendu les pentes de la Tchernaiïa pour gagner une ferme abandonnée où ils comptaient faire du bois en démolissant la toiture. Ils s'installent donc et à coups de hache, commencent leur œuvre de destruction. Dix minutes s'écoulent à peine qu'un boulet parti de « *Gringalet* » vient frapper le pied de la ferme ; un autre le suit un peu plus haut ; un troisième, mais toujours trop bas. Pendant ce temps nos deux hommes continuent, sans broncher, à dépécer la charpente ; à peine ont-ils semblé s'apercevoir de l'inopportunité (inopportunité?) des dangereux survenants. On a du reste les yeux sur eux et ils dont bonne contenance. Leur travail terminé et leur provision faite, ils se disposent à descendre quand l'un d'eux s'élevant sur un pied et tourné vers « *Gringalet* » esquisse

Page 58

un as de Zéphir accompagné de ce geste familier aux gamins et vulgairement dit : pied de nez.

Ces détails ne paraîtront-ils pas d'une minime intérêt ? Dans tous les cas-ils initient aux plus intimes particularités de la vie du soldat en campagne et démontrent jusqu'à l'évidence, chez nos Français une résistance morale, une confiance qui ne leur fit jamais défaut alors que, ndès le début, elle avait abandonné nos alliés. Le lendemain d'Inkermann, j'avais, en l'absence d'Officier de la Compagnie : le Sous-Lieutenant blessé, le Lieutenant tué, le Capitaine parti malade à Constantinople, été commandé pour occuper, avec mes hommes, un poste avancé dénommé « *Abattoir* ». Ce nom lui venait-il de ce que, en effet, on y avait abattu le bétail destiné à la troupe ou, parce que le jour précédent, il avait été le théâtre de la lutte la plus acharnée ? J'y trouvai un sergent Anglais avec quelques hommes. Aun moment donné, ce Sous-Officier s'approchant de moi et me montrant du doigt la place assiégé me dit tout bas et avec découragement : « *Sebastopol, no, no Sebastopol* » ! ce que je crus pouvoir interpréter comme

Page 59

une assurance, de sa part, qu'il ne croyait pas qu'on pût s'emparer de Sébastopol.

Par la suite de la diminution de l'effectif de nos alliés et aussi à cause du développement de nos postes sur les pentes de la Tchernaiïa, l'Infanterie du Marine dut quitter le campement du Clocheton pour venir se fir au Camp du Moulin, près d'Inkermann. Nous sommes établis en pleine redoute dite « *Canrobert* ». C'est là que nous avons éprouvé les effets de l'ouragan du 13 Novembre, c'est de là, aussi que nous voyons se dérouler, dans la vallée, un Spectacle bien fait pour nous donner confiance. Le 30 Décembre au matin, dans la partie de la vallée qui borde les positions Russes, nous distinguons un Corps de troupe Français de la force d'une Division, s'avançant, en ordre parfait, vers les lignes que l'ennemi a établies sur ce point. C'est une reconnaissance opérée sous les ordres du Général Morris. Nous assistons, en simples spectateurs, à cause de la distance, au combat que livre notre artillerie contre les batteries Russes. L'audace de notre attaque, la régularité et aussi la rapidité de ses mouvements nous émerveillent et émeuvent, à ce point l'Officier Anglais d'artillerie

Page 60

qui est seul resté, avec une pièce de position, de l'occupation primitive, qu'il se livre à une mimique insolite chez un Officier, se frottant les mains, s'agitant en mouvement saccadés en face de ce duel d'artillerie. Et, à ce propos, il nous a été donné de remarqué que le flegme dont l'Anglais s'enveloppe dans les circonstances ordinaires, fait place, dans les moments critiques à un excès de démonstration qu'il n'entre pas dans notre caractère d'initier ; il y a chez lui, à l'occasion, un oubli de toute possession de soi-même qui confine à une naïveté puérile. Est-ce la nature ; est-ce l'éducation ? Le Français est toujours plus égal à lui-même ; ce qui vient, chez lui, à la surface dans les évènements graves de la guerre, c'est surtout un reflet d'ironie dû à cet esprit frondeur que déjà les Romains avaient signalé chez les Gaulois. Et n'est-ce pas cet esprit qui suscite le malentendu dont se trouvent souvent marqués nos relations avec d'autres peuples ? Ils arrivent à la malveillance cette disposition à l'analyse et par conséquent à la critique ; ce qui n'est chez nous que de premier plan et ils s'aveuglent ainsi sur le fond où la générosité et le dévouement tiennent une place

Page 61

indiscutable.

Les incidents du siège se suivent et se ressemblent ; les assiégés ne nous laissent aucun repos et nous le leur rendons bien : attaques de nuit, coup de main, ouvertures de nouvelles batteries, voilà le programme quotidien. Depuis que nous avons remplacé les Anglais dans les approches de Malakoff, les alertes nocturnes. Les prises d'armes inopinées se produisent à tout instant et nos gardes sont devenues très accidentées car nous multiplions les travaux de ce côté. Le 24 Février, mon bataillon est commandé pour coopérer, de nuit, à une reconnaissance offensive de nouvelles batteries de l'ennemi. L'ordre de marche nous dispose ainsi : deux bataillons du 2e Zouaves, l'un à droite, l'autre à gauche ; un bataillon d'Infanterie de Marine au centre. C'est dans cette disposition qu'après être restés couchés à terre, hors de la tranchée pendant deux heures, nous partîmes dans la direction assez vague pour nous, au but assigné. L'obscurité est complète, il est 1h du matin. Au-je besoin de dire que la nuit dispose mal le combattant ? Ce n'est pas l'effet de la privation de sommeil,

Page 62

c'est celui de l'inconnu qui prend, au gré des imaginations, un caractère ou les proportions qui pèsent sur tout l'être aussi bien, dans le moment, pour ceux qui sont enclins à tirer des

inductions, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner des signaux lumineux qui s'entre-croisent dans la baie de Sébastopol ? Serions-nous éventés ? Au lieu de surprendre, est-ce nous qui allons être surpris ? Cette défiance s'accroît, chez moi quand à peine avons nous fait 50 mètres, nous sommes bruyamment salués par une mousqueterie très-sensée. A cet instant, un Officier de haute stature dont la tenue est celle de notre Etat-Major, surgit, pour ainsi dire, sur notre flanc et nous incite de la voix et du geste pour nous entraîner hors de notre direction s'il faut en juger par la lueur des salves d'artillerie et de mousqueterie qui perce, par intermittences, l'obscurité dont nous sommes enveloppés. A notre retour, en recueillant mes impressions, je ne pourrai m'empêcher de croire que nous avons eu affaire à un espion Russe. Pour le moment, nous avons pénétré dans la batterie de l'ennemi où on lutte corps à corps jusqu'à

Page 63

ce qu'il l'ait évacuée. Notre Général de Monet a reçu deux blessures. Nous avons un Officier tué, deux sergents-majors blessés grièvement et restés aux mains de l'ennemi ; deux capitaines de Zouaves ont été frappés mortellement . Notre but a été atteint cependant car nous avons reconnu et bouleversé les travaux des Russes sur ce point, mais au prix de grands sacrifices . Cette action quoique réussie, nous laisse une impression de tristesse et, à notre rentrée au Camp, le matin, nous y rapportons le sentiment de la disproportion entre le résultat et les pertes subies pour l'obtenir (I). J'en reviens à notre espion ou supposé tel par moi. Ce n'est pas la première fois que des Officiers Russe, à la faveur de la diversité des uniformes de l'armée alliée, se sont introduits dans nos positions pour en faire l'examen. Ils empruntent surtout la tenue de l'Etat-Major, du Génie ou de l'Artillerie, les Officiers de ces diverses armes étant plus spécialement attachés à l'inspection des divers points de nos tranchées et pouvant y circuler librement sans provoquer les soupçons.

- I. Le lendemain, pendant une suspension d'armes, pour relever les morts, j'entends un officier Russe s'adresser, en ces termes, à nos officiers : « Ah ça ! Quand nous prenez vous ? Il s'en va temps ; ce serait déjà fait sans les Anglais ; ce sont eux qui vous retardent ».

Page 64

Il est dit, il est vrai que l'espion que l'on a pris est jugé sommairement et fusillé, mais il paraît qu'il n'en va pas ainsi chez nous et qu'on se contente de les retenir prisonniers. Du reste, il faut distinguer en matière d'espionnage : l'officier qui, en temps de guerre et au péril de sa vie, s'expose ostensiblement, ne fait qu'accomplir un acte témoignant, avant tout, de son dévouement et de son courage et il faut distinguer celui qui, en temps de paix et sans autre danger que celui d'une expulsion du territoire , n'a recours qu'aux plus vils procédés d'intrigue et de corruption pour remplir une mission dont la dignité de l'uniforme nous paraît, dans ce cas, s'accommoder assez mal.

La guerre de siège comporte une série d'actes qui ne sauraient trouver place dans la guerre en plaine : Les travaux, les constructions, les reconnaissances des positions fortifiées constituent un ensemble d'opérations qui éprouvent le soldat à ce point qu'il n'y a pas de sacrifice qu'on puisse lui demander et que le plus excessif n'est et ne peut être considéré que comme l'accomplissement d'un simple devoir. Un exemple dont certainement les gens affligés de la manie de l'humanitarisme, manie qui consiste à mettre l'amour de la patrie au

Page 65

Second plan, prendront texte pour le ranger dans la catégorie des faits reprochables à la barbarie militaire ; Théorème : « *Le tir d'une position étant inconnu et la connaissance s'imposant à notre défense, provoquer ce tir en lui donnant pour cible des hommes qu'on aura groupés à cet effet* ». C'est ce qui nous arriva, un matin, de garde aux avant-postes. A la Compagnie fut désignée pour servir d'escorte à un Capitaine du Génie accompagné de ses Sous-Officiers, à l'effet d'aller reconnaître un fort ennemi et, autant que possible, la direction de son feu. Nous partons à cette lueur indécise qui précède le jour et nous permet difficilement de voir notre chemin où nous sommes guidés, il est vrai, par le Capitaine du Génie qui en a déjà fait l'exploration. Nous arrivons à 150 mètres du fort au moment où la clarté prend naissance ; l'Officier du Génie aidé de ses Sous-Officiers se livre à l'examen du terrain et enregistre ses déterminations techniques ; mon Capitaine me prescrit d'assurer le placement des hommes que j'espace d'un mètre et qui s'étendent à terre, l'oeil au guet. En revenant auprès de mon Chef, j'entends passer au dessus de ma tête un essaim de balles qui me paraissent, par le bruit qu'elles mènent, être de gros calibre ; elles sont projetées,

Page 66

en effet, par des fusils de rempart. Au moment où j'arrive près de lui, mon Capitaine se lève et nous nous recouchons, mais dans ce mouvement, sa capote s'est déployée et la doublure écarlate en est apparue ; cela suffit pour que tous les coups se concentrent sur notre groupe ; c'est par centaines qu'en quelques minutes les balles ont passé sur nous et cela sans que nous en soyons même frôlés : nous sommes trop près pour le tir du fusil de rempart. Les relevés du terrain étant terminés, nous nous mettons en route pour le retour lorsque le Capitaine du Génie s'adressant à celui de ma Compagnie l'invite à faire grouper quelques hommes. Le fort envoie aussitôt un obus sur ce groupe ; personne n'est atteint et le tir est reconnu , ce qu'il est important d'obtenir. Nous revenons à nos avant-postes où notre Commandant en entendant cette fusillade ne dissimulait pas l'inquiétude qu'il en avait à notre égard ; sa surprise égale sa satisfaction quand il peut constater qu'aucun ne manque à l'appel. La nuit précédente , à cet endroit même, j'ai eu l'heureuse chance d'échapper à un danger non moins sérieux. Détachés en tirailleurs en avant de nos abris et espacés sur une ligne où on avait été autorisés à creuser des trous d'accotement, j'avais pris-place dans l'un deux, en

Page 67

compagnie de deux de nos hommes ; je devais veiller jusqu'à minuit et, sur ce point, on ne pouvait se tromper, les horloges de Sébastopol se faisant entendre très strictement ; quant à eux ils devaient ensuite prendre la veille jusqu'au jour, ce qui eut lieu. A mon réveil, vers 6 heures ; un de mes hommes m'interpellant : « *Major, vous dormiez bien cette nuit, voyez la visite que nous avons reçue* » et il me désigna, à un mètre de notre trou, le cul déchiqueté d'une bombe qui était tombée là et y avait éclaté sans que j'en eusse été réveillé. Oui, on dormait bien quand on pouvait dormir.

Nous avons vu que la Place tire sans cesse et à propos de tout ; elle veut montrer certainement qu'elle est toujours en éveil. Ce tir indépendant de toute action déterminée est comme l'accompagnement obligé des phénomènes familiers que le vent qui bruit, que l'air qu'on respire. Une nuit de garde de tranchée, nos hommes accotés contre l'épaule, mon Lieutenant et moi devisions précisément de ces surprises. De ces trahisons que nous réserve parfois ce tir

incessant ; presque aussitôt, sur notre extrême gauche, c'est-à-dire à 4 ou 5 kilomètres, des leurs instantanées suivies de détonations sillonnent le ciel, les bombes,

Page 68

décrivent leurs paraboles lumineuses qui s'entre-croisent en nombre inusité. Le rugissement des canons et des mortiers, le crépitement de la mousqueterie tout cela forme un ensemble aussi terrible qu'impressionnant surtout quand on songe que des milliers de vies sont engagées dans cette lutte. C'est une attaque de nuit opérée par les nôtres dans la Zone appelée du « *Cimetière* ». Le lendemain nous apprenons que la Garde, à cause de ses buffleteries blanches disposées en croix, a été prise pour une troupe Russe par notre Légion Etrangère et que ce malentendu a non seulement empêché le succès de l'attaque mais a fait plusieurs victimes dans nos rangs. « *Quel beau feu d'artifice* » me disait mon Lieutenant, à ce spectacle grandiose dont nous ignorions du reste, en ce moment, la cause et les effets, « *Avez vous jamais vu rien de pareil* » ? de notre côté, dans toute la nuit, l'attention de l'ennemi étant concentrée sur notre gauche, il n'y eut qu'un coup de canon tiré par lui ; un moment après passait près de nous une civière où un homme était étendu mourant ; le coup, malheureusement, n'avait pas été perdu, il avait frappé en plein groupe de travailleurs occupés en avant de notre parallèle. Ces contrastes rapides entre la vie et la mort si souvent offerts à la vue et à l'esprit donnent à la guerre de siège un

Page 69

caractère exceptionnel ; il n'est pas surprenant que l'âme ainsi ébranlée, chez certains, use le fourreau et amène l'oblitération puis l'extinction physique.

Depuis que nous avons succédé aux Anglais dans la garde des positions d'Inkermann, nous avons développé nos avant-postes et créé un système de surveillance inconnu chez nos alliés. C'est ainsi que, toutes les nuits, vers 1h, des rondes partent de plusieurs points de nos lignes et vont explorer la vallée de la Tchernaiïa à 2 et 300 mètres. J'ai plusieurs fois, commandé de ces rondes. Dans l'une d'elles, je pus constater, après d'autres expériences, combien la nuit, son silence, son obscurité ajoutent à l'impressionnabilité de l'homme. Notre champ d'exploration se terminait à une ferme abandonnée dont nous avions mission de sonder les profondeurs, en nous mettant en garde contre une surprise éventuelle de l'ennemi qui pouvait s'y trouver caché. Nous revenions sur nos pas lorsqu'un galop de chevaux se fait entendre sur notre gauche ; aussitôt mes hommes de se mettre, sans commandement, dans la position du tireur à genoux et d'armer. « *Voulez-vous bien désarmer* » leur dis-je,

Page 70

Allez-vous donner l'alerte à tout le camp ». Le sergent qui m'accompagnait avait imité les hommes, ce qui me surprit de la part d'un vieux serviteur. « *Venez avec moi* » dis-je à un soldat de ma Compagnie sur qui je savais pouvoir compter « *Allons voir ce qu'il y a* ». Nous nous portons en avant et autant que mes yeux peuvent percer l'obscurité, il me semble distinguer deux chevaux accouplés mais sur le dos desquels je ne puis voir se profiler la silhouette du cavalier. Nous rentrons au Camp et, dans notre rapport au Commandant je signale cet incident. Au petit jour nous vîmes nos deux chevaux arrêtés au pied de la redoute ; c'étaient ceux de la nuit ; ils s'étaient échappés d Camp Anglais. On s'empara d'eux et ont les y reconduisit. A cette occasion, j'établirai que la responsabilité du commandement donne à celui qui l'exerce, une force, une lucidité qui peuvent ne pas procéder nécessairement de ses dons naturels, mais que le sentiment du devoir fait naître. L'Officier doit s'instruire pour lui-même, sans doute, car son

avancement tient beaucoup aux connaissances techniques dans lesquelles il s'est plus ou moins perfectionné, mais il doit s'instruire surtout pour être en état

Page 71

de sauvegarder ses hommes et les mettre, en toutes circonstances, dans la meilleure situation pour eux-mêmes en même temps que la plus productive de résultats. Quand on a à commander à ces braves gens toujours gais, dispos et prêts à tous les sacrifices et cela, sans la compensation de l'ambition à satisfaire, il ne faut pas d'autre motif pour vous exciter à vous rendre, dans la limite la plus extrême qui vous soit possible, digne d'être à leur tête et de disposer, par conséquent, de leurs volontés.

Un exemple du sang-froid, de la philosophie oserai-je dire, à laquelle étaient parvenus nos hommes. Les rangs des artilleurs s'étant éclaircis, soit par le feu, soit par la maladie, il devint indispensable de combler les vides en faisant appel aux volontaires dans chaque Régiment d'Infanterie. Ces volontaires parvinrent bientôt à suppléer les artilleurs titulaires de manière à satisfaire absolument les Chefs de cette arme spéciale. Un matin que nous arrivions u travail dans la deuxième parallèle nous nous trouvâmes bientôt assaillis par un feu si violent et si continu que force nous fut de suspendre l'exécution de notre tâche et de nous abriter. Quelle

Page 72

était la cause de cette recrudescence agressive de la part des Russes ? Une batterie de fusées que l'on venait d'ouvrir dans notre première parallèle, couvrant Sébastopol de projectiles de nouvelle espèce et faisant surtout un vacarme que répétaient les échos de la Place ; plus de bruit que de besogne après tout, car le tir de ce nouvel engin était rien moins que facile à assurer, à ce point que passant sur nos têtes, nous en reçûmes nous-mêmes quelques éclaboussures. En avant de nous et en contre-bas, dans la troisième parallèle, était une batterie de mortiers dont la position, en vue du tir, avait été, comme d'usage pour ces pièces, fixée et immobilisée, après essais sur les ouvrages adverses. Cette batterie était servie par des artilleurs volontaires reconnaissables à leur tenue d'Infanterie. N'ayant rien à redouter, dans la déclivité du terrain où ils se trouvaient, des projectiles ennemis exclusivement dirigés sur les 1ère et 2e parallèles, en contre-haut, ces hommes assis près de leurs mortiers, jouaient aux cartes. Survient un Officier d'Artillerie qui leur donne l'ordre de riposter. Aussitôt de placer les bombes dans les mortiers dont la ligne de tir est déjà assurée, de mettre le feu et de continuer

Page 73

ainsi pendant un quart d'heure environ au bout duquel l'ouvrage ennemi était bouleversé. Détruit et par conséquent réduit au silence. Nous avons pu suivre de l'oeil cette œuvre de destruction ; elle avait été aussi sûrement que rapidement exécutée. Après cela nos hommes reprirent leur jeu et la partie continu. Voilà où l'homme en est arrivé chez nous ; il y a beau temps qu'il ne s'émeut plus de tout ce qui peut menacer sa vie ; c'est une force de tension morale que les circonstances élèvent à une puissance d'action dont l'ennemi concevra une estime qui survivra d'autant mieux qu'elle aura été réciproque.

L'hiver a pris fin ; les renforts nous arrivent et les opérations de reprendre de plus belle. Le Maréchal Canrobert a cédé le commandement au Maréchal Pélissier et l'on sait que ce dernier n'aime pas que « ça traîne ». le soldat, bon appréciateur comprend que si le premier a pour qualité essentielle de ménager la vie des hommes, le second, au contraire, précipite le

dénouement de manière à arriver au même résultat. Le Maréchal Niel qui a succédé au Général Bizot -Brice tué d'une balle, dans la tranchée

Page 74

a reconnu que la position de Malakoff est la clé de Sébastopol et que c'est de ce côté, par conséquent, que doit se porter l'effort principal de l'assiégeant. En avant de Malakoff, les Russes ont élevé des redoutes armées de canons de gros calibre empruntés à leur Marine. Celles du Mamelon Vert, de Senlesing et Volhynie à cause de la nature crayeuse du sol, sont là comme des sentinelles avancées, les gardiens naturels de la position dominante ; c'est donc par là que notre entreprise doit entrer dans sa voie de réalisation : il faut se rendre maîtres de ces postes d'avant-garde. L'Infanterie de marine et le 2^e Zouaves doivent attaquer les "Ouvrages Blancs". Ma Compagnie, d'après son tour de service est destinée à la garde du Camp mais le Lieutenant qui la commande en l'absence du Capitaine en traitement à Constantinople, et qui, nouvellement arrivé n'a encore assisté à aucun assaut, obtient du Colonel l'autorisation de permuter avec une autre Compagnie et, par conséquent, de prendre part à l'affaire et nous avec lui. *"Réunissez la Compagnie,*

Page 75

me dit-il *et annoncez lui que nous avons l'honneur de marcher"* J'assemble nos hommes. Depuis plus d'un an que nous faisons campagne ensemble et qu'ils m'ont vu toujours avec eux, partageant leur bonne comme leur mauvaise fortune. J'ai bien des raisons de croire que j'ai su gagner leur sympathie et leur estime et obtenir, en un mot, l'ascendant qu'un Chef, à tous les degrés, doit ercer ; aussi, quand je leur apprendis que contrairement à l'ordre précédent qui nous maintenait au camp, nous allons participer à l'assaut, la façon dont je parais prendre la chose se communique à leurs rangs et ils ne trouvent que des mots plaisants à l'endroit de la visite inopinée que nous allons faire aux Russes. J'avoue cependant que ma pensée s'émeut un peu de la présence, dans nos rangs, de cinq hommes arrivés du matin même et qui vont aller au feu pour la première fois et quel feu ! un assaut.

Le Lieutenant commandant par intérim la Compagnie et que j'ai connu à l'Ile de la Réunion est un Officier d'une

Page 76

remarquable intelligence et d'une rare énergie ; le Second Lieutenant nous est détaché provisoirement d'une autre Compagnie, car, depuis le commencement du siège on n'a pourvu à aucun remplacement d'Officiers. Tous les Sous-Officiers ont fait campagne sauf le fourrier. C'est donc, dans cette composition de cadre, que notre Compagnie va prendre part à une action d'une importance exceptionnelle

Assaut et prise du mamelon vert et des Batteries blanches

Nous nous massons, vers 4h de l'après-midi, dans le ravin dit du « Carénage ». Là, le Général Bosquet, après la halte faite, s'adressant à nous « *Soldats ! Nous allons prendre le Mamelon Vert et les « batteries Blanches » mais il ne suffit pas de les prendre, il faut se faire tuer plutôt que de les abandonner* ». Ces paroles parfaitement entendues de tous les Corps dont passer dans les rangs, une vibration d'enthousiasme « *Vive l'Empereur !* Telle est sa plus haute expression.

Pendant la halte, notre Colonel nous apprend d'une voix haute et distincte qu'il vient de recevoir la nouvelle de la promotion au grade de Général du Colonel

Page 77

de Barolet que l'on peut considérer comme le véritable réorganisateur de l'Infanterie de Marine. Nous partons et traversons de Dépôt des tranchées où les musiques font entendre la « *Marseillaise* ». Mauvaise inspiration ; en ce moment elle n'a que le don de provoquer l'indifférence ironique de notre soldat dont l'esprit se prête peu, en pareille circonstance, à cette préparation artificielle que certaines nations font résider dans les chants, chœurs et hurrahs plus ou moins frénétiques (I). Puis, quel échos peuvent avoir chez nous les accents qui ne répondent plus aux sentiments dont nous sommes animés, surtout quand ils vont être bientôt couverts par la voix plus réaliste du canon ?

Cependant les Russes se sont aperçus du mouvement inusité de nos troupes de tranchées ; nous ne pouvons plus les leur dissimuler ; dès-lors leur feu s'accroît, se multiplie ; de tous les points les projectiles nous arrivent. Leurs vaisseaux y prennent bientôt part et à mesure que nous avançons

- I. Ne pas confondre avec la chanson de route si propre à entretenir la gaîté du soldat Français. Elle doit être simple, le trait patriotique court et surtout épuré

Page 78

Dans la tranchée vers les débouchés sur la plaine, nous sommes assaillis de salves successives et rapprochées dont notre marche cependant n'éprouve aucun ralentissement. La Compagnie qui précède la nôtre a franchi, sans être atteinte, l'escarpement qui nous sépare du revers extérieur ; nous nous présentons à notre tour et, à cet instant, les deux Officiers de la Compagnie et moi sommes frappés. Le Lieutenant Commandant a le bras cassé, la main brisée avec la poignée de son sabre ; le Second Lieutenant tombe en arrière frappé en pleine poitrine d'un quartier de roc projeté par le ricochet d'un boulet ; quant à moi je suis tombé en avant mais le peu de douleur ressentie me fait espérer qu'il ne s'agit que d'un éclat de pierre. Je jette les yeux sur ma jambe droite, elle est coupée à mi-mollet ; un tendon tient encore le pied ballant. Le Lieutenant, les traits empreints de la plus mâle énergie s'adressant à nos hommes : « *Soldats ! Vengez-moi, vengez votre Sergent-major* » ! Mon fourrier s'est jeté près de moi pour me soutenir et m'aider ; je lui serre la main « *Laissez-moi*

Page 79

suivez la Compagnie, lui dis-je. A ce moment passe le Colonel ; Le Lieutenant l'appelle et me montre redressé sur mon coude ; « *Je ne vous oublierai pas* » me dit le Colonel en me serrant la main. Un sergent qui a reçu un éclat de bombe dans le flanc et dont l'œil est déjà voilé par la mort l'appelle aussi et à son approche s'écrie : « *Vive l'Empereur* » : et retombe expirant. Cinq de nos hommes ont été, en même temps, frappés par de gros projectiles ; quatre succombent immédiatement. Je me suis trainé contre une traverse de tranchée, le cinquième, comme moi, la jambe coupée, me rejoint ; c'est un vieux soldat « *Pauvre Sergent-major* » me dit-il, *vous ne passerez pas Sous-Lieutenant* ». Il oubliait sa blessure pour ne penser qu'à ce que la mienne me faisait perdre ! Est-il besoin d'ajouter que tout cela se passait au milieu de la tourmente des projectiles ennemis. Un régiment de réserve va et vient dans la tranchée, selon les ordres qu'il

reçoit du théâtre de la lutte où notre corps d'assaut est aux prises avec l'ennemi ; à leur passage les Officiers me serrent

Page 80

la main et me donnent quelques paroles d'encouragement. Un Capitaine surtout s'intéresse à ma position « *Je vais vous faire enlever* me dit-il ; en effet il envoie prendre une civière et quatre de ses hommes me portent au Dépôt des tranchées où des secours sont organisés. Un peu avant le Chirurgien du Régiment, en passant dans la tranchée, m'a bandé provisoirement la plaie et l'hémorragie s'est arrêté. Néanmoins le sang que j'ai perdu a amené, chez moi, un état de mollesse qui me porterait au sommeil si j'y cédaï, mais je résiste, ma préoccupation étant d'être soumis plus-tôt à l'opération régulière de l'amputation. Là seulement, à mon sens, est le salut. Au Dépôt des tranchées j'ai été reconnu et réconforté par un Officier de mon Régiment ; sur ma demande, il me donne de l'eau à boire, la soif étant la conséquence la plus immédiate de la blessure. Du Dépôt où on m'a mis sur un cacolet, je suis acheminé vers l'ambulance ; le trajet dure une demi-heure, mais l me paraît bien long ; je commence , en effet, à souffrir

Page 81

et les mouvements de mon véhicule ne font qu'augmenter ma souffrance. Enfin nous arrivons et je suis moi, centime déposé face à la porte de la salle d'opération. A ce moment, passe, en hâte, un Chirurgien d'une Division voisine requis pour prêter supplémentairement son aide ; je saisis sa tunique, au passage, et lui montre ma blessure. Il me fait aussitôt enlever et m'assure le premier tour. Quand porté par deux hommes, je fais mon entrée dans la salle et que je vois le drap blanc étendu sur la table où on va me déposer, je ne résiste plus au sommeil qui me gagne et dont le caractère me paraît plutôt bienfaisant. Ce sommeil n'est probablement pas interprété de cette façon par les Chirurgiens qui croient plutôt à la faiblesse provenant de la perte du sang, car ils n'usent pas, pour moi, de chloroforme ; aussi suis-je bientôt après réveillé par une douleur atroce et fait entendre un gémissement « *Vous sentez donc* » me dit l'opérateur ; *oh oui !* Lui répondis-je ; « *Courage ! C'est bientôt fini* » et, de fait,

Page 82

depuis ce moment, la douleur s'apaise, on me dépose sur un lit d'ambulance où le sommeil s'empare bientôt de moi. Depuis longtemps je n'ai goûté d'aussi paisible car chacune de nos nuits a été agitée par les alertes quand la garde et le travail de tranchées ne nous avaient pas prise. Mon repos a été cependant troublé par les plaintes et les cris de mon voisin de droite, jeune Sous-Officier de Zouaves qui succombe le matin, après plusieurs heures de délire où reviennent fréquemment les appellations de *Maman ! Maman !*

Au matin je me retrouve reposé et calme, la fièvre dite de la blessure n'a même pas fait son apparition et plusieurs Officiers qui sont venus me voir me paraissent aussi satisfaits de cette situation relativement favorable que s'il s'agissait d'un des leurs. Ils s'attendent, du reste, à ma nomination de Sous-Lieutenant et me considèrent déjà comme leur collègue. Il n'en sera rien cependant, mon Colonel me porte le plus grand intérêt ; il m'a

Page 83

déjà porté, à l'île de la Réunion, sur le tableau de proposition pour le grade de Sous-Lieutenant et j'y ai été maintenu en un bon rang au Ministère de la Marine ; il m'a donné le n°I, pour ce

grade, sur l'état dressé la veille de l'assaut, mais il est de ceux qui ne transigent pas avec les instructions : je suis physiquement, hors d'état de continuer la carrière, je ne puis être promu à un grade que je ne serais plus en mesure d'occuper. Il me fera décorer avec mention spéciale, ce sera son dernier mot. Dans plusieurs Régiments les Colonels n'ont pas eu les mêmes scrupules mais il faut s'incliner devant la destinée surtout quand elle emprunte ses arrêts aux règlements militaires.

Dans la journée, je reçois une visite que le stationnement obligé de ma Compagnie aux avant-postes, sur les positions conquises, ne me donnait pas le droit d'attendre. Quatre de mes plus vieux soldats ont pu s'en détacher pour venir me voir. Ils entrent, entourent mon lit et leurs mains se

Page 84

hâtent vers les miennes. Ils ont grande peine à contenir leur émotion et peuvent tout au plus articuler quelques mots ; c'est à moi de les consoler. Nous nous serrons encore la main à plusieurs reprises et après les avoir chargés de mes adieux à la Compagnie, je les vois partir comme si à ce moment, mon passé militaire, mon régiment, mon drapeau défilaient pour ne plus revenir. C'est qu'en effet je ne les reverrai plus, mais cette séparation sera adoucie par les témoignages de regrets et de sympathie que j'aurais reçus et que je recevrai encore dans la vie civile où je vais rentrer.

Epilogue

Quelques jours après, en prévision d'un nouvel assaut, celui de Malakoff, on évacuait les ambulances et on transportait les blessés à Constantinople. A l'hôpital de Maltépé, nous retrouvons la France dans la personne

Page 85

de ces admirables Sœurs de Saint-Vincent de Paule qui nous entourent de leurs soins les plus empressés. Après deux mois de traitement et, presque guéri, je suis embarqué avec d'autres blessés, à bord d'un navire Américain nolisé à cet effet et où, Capitaine et équipage semblent n'avoir qu'une vague notion des devoirs que l'humanité impose aux peuples civilisés. A notre débarquement à Marseille, c'est à qui, dans la population nous viendra le mieux en aide. Entré à l'hôpital militaire de cette ville pour y parfaire ma guérison, je suis, après quinze jours de traitement, dirigé sur notre Dépôt, à Toulon où mes collègues me font une réception des plus cordiales. Puis visite du Conseil médical, mise à la retraite définitive.

Quelques temps après ma rentrée dans mes foyers et grâce à la bienveillante influence du Général de Barolet, je fus pourvu d'une Perception supérieure à celle que m'assignait mon grade et c'est ainsi que je

Page 86

continuai à servir l'Etat, gardant toujours précieusement le souvenir de l'Armée et le culte du Drapeau, c'est-à-dire de la Patrie.

Annexe 4 : Jenniard, Campagne de Crimée. Siège de Sébastopol (1854-1855) [Retranscription]

Edit : Le présent texte a été reproduit tel quel, en respectant la ponctuation, la grammaire et l'orthographe de son auteur. Dans un souci de lisibilité des renvois des notes de bas de page, les numéros des pages du carnet original ont été indiqués.

Page de garde

Sébastopol 1e octobre 1854

ne me Tirre pas Sans raison ne me Rangainnes pas sans honneur –
que ces mots soit Gravé un Jour sur mon épée Comme il le sont dans mon Cœur
Jeanniard

Sébastopol 3 Juin 1855

Page 1

1e Bataillon de chasseurs à pied

Grenoble 17 octobre 1853 passé au 15ème Bataillon

Le 15 Janvier 1854 Venu Volontairement au 3e Bataillon – à Lyon 24 février 1854

Parti de Lyon 13 mars 1854

Embarqué a marseille 21 mars 1854

Debarqué à Galipoli Turquie 8 avril 1854

Jeanniard

Sergent 3e Cie 3e Bllon de chasseurs à Pied

Page 2

Je prie Celui qui trouvera ce livre de le faire parvenir à monsieur Jeanniard l'éclusier à l'Ecluse
N2 près Pouilly en auxois Côte d'or

ma dernière pensée sera pour ma Bonne Mère – Je n'ai pas un seul instant oublié Les Conseils
de mon père – J'ai toujours fait de (3)Voeux au Ciel pour La prospérité de mon frère et de mes
amis

Page 3

Après avoir quitté le service chez monsieur le Comte – Désisnard ou J'étais – employé depuis
le 14 mai 1850 au 13 mai 1852 – J'ai repris Le Service de cochet chez monsieur Victor
Trinthinac , tous deux deumeurant à marseille

De la par suite du n°45 qui fut tiré pour mon sort, j'ai quitté marseille, pour aller à Pouilly en
auxoix (Côte d'or

Page 4

ou mon frère habite depuis 1840.

Parti pour Paris avec mon frère le 28 Juillet – n'ayant eu aucune chance de réuissite ni lun ni
lautre ne Voyant réalliser aucun de nos projets, nous quittammes nos professions après avoir
Lutté Contre tout les reversqui nous acablais au risuqe des Blâmes des jens qui ne savaient pas
apprecier nos malheurs

Après avoir réfléchi sur tout ce qui Pouvaient

Page 5

nous arriver nous résolumes L'un d'apprendre l'Etta de Boulanger – C'est de ce Jour du 30 aout ou j'ai devancé l'appel pour aller rejoindre le 1er Bataillon de chasseurs à Pied en Garnison à Grenoble Isère et fait Incorporé Le 17 Sptbre 1853

Suite de la Formation des 10 bataillons de Chasseurs En plus – Passé au 15eme Btlon le 15 Jvier après avoir quitte le 1eBllon avec regret –

Page 6

N'ayant pas changé de Garnison j'ai vue avec plaisir prolonger mon séjour.. dans cette petite ville si agréablement située q'uel fait le charme de tout ceux qui y reste

Frontière de Savoie environné d'une chaîne de montagne assez haute Couverte de neige une partie de l'année, l'hiver y est froid mais son soleil est si beau son ciel bleu est si pure que la

Page 7

Végétation Comble les habitants des récoltes Les plus abondantes

Le 20 février 1854 Je fus admis pour faire Partie du 3e Bllons de la même arme mis sur Pied de Guerre, à Lyon ou faisons Partie dun Détachement de 100 hommes qui de suite fus répartis dans les Cie. J'ai passé à La 4eme Cie comme chasseur 2e classe Capitaine Masse Lnt Cebiffoud(?) SInt De la haie

Page 8

J'eus assez de peine de trouver un aussi bon ami(?) que Détang mon Compatriote resté à Grenoble après avoir été mon camarade de fin de mois il fallu nous séparer –

Séjour à Lyon – attendant L'ordre de partir nous sommes Exans de service et malgré les manœuvres continuelles, que nous faisons Je trouve le moyen d'aller faire quelque visite à mes Bons Parents

Page 9

Demongot rue de La tuilerie 9 faubour de Vaise à Lyon (Rhône) ainsi qu'à ma Bonne Cousine annette, Chez tous Ces parents, qui m'ont bien reçu même En me faisant de Petit cadeau d'argent qui ma été d'une très Grande Utilité pour faire ma route C'était Touchant pour moi car Les années sont si mauvaises q'uel permettent à peine de trouver du Travail.

C'est ce qui me fit remarquer Leur Grandeur d'âme

Page 10

au moment où Je faisais ses réflexions, je reçois une Lettre de mon père qui prévoyant au besoins du soldat qui Voyage il m'envoie 5 francs qui augmente, bien à propos ma petite fortune. J'étais presque sans argent et le Départ s'approchait

Jusque la favorisé par Le Beau temps

Voyant mon départ approche Je me suis empresser

Page 11

D'aller chez mon oncle Demongot pour Lui faire part ainsi qu'à Tous le plaisir que J'éprouvais de recevoir de Bonne Nouvelles de mes parents et en même temps Leur Communiquer Les compliments que mon père me priait de Leur faire –

Départ de Lyon

13 mars 1854

Le Bllon Complet fut embarque sur deux bateaux à Vapeur pour aller , à avignon

Page 12

ou nous arrivâmes à 9 heures du soir, après avoir passé une Journée agréable en suivant tout
Les sites serpentant du Rhône---

Le 14 à 10 heures du matin, L'on nous fit monter en chemins de fer, qui nous Conduisit à
Marseille en 5 heures de temps, arrivé à Marseille il y faisait une Chaleur assassine pour L'époque-
Séjour à Marseille

Page 13

Logé chez les habitants il me fut beaucoup plus facile de profiter de mes moindres moments de
repos que nous Laissaient L'intervalle d'assez fréquente revue...

Je me fus donc dû aller rendre mes respectueuses honnêtetés à mes Anciens maîtres qui
m'ont digne ment Recu en me témoignant beaucoup de reconnaissance et d'amitié aussi ce fut un
des plus beaux jours

Page 14

Et peut être le dernier où j'ai eu le bonheur de contempler toute Cette Généreuse et honorable
famille – où Je suis heureux de voir ma Bonne Marie Roussin qui Je L'espère ne Les quittera
Jamais car elle est seule pour moi une amie confidentielle pour la quel je n'ai pas caché
L'attachement. L'intérêt et le dévouement que Je portais à la famille Desisnard ainsi qu'à

Page 15

La famille de Monsieur Le Comte a été pour moi si franc et si loyal mais si souvent offert
sa protection que j'ai reconnu une Grandeur d'âme impossible à dépeindre malgré que tout cela
que Je lui dois sois gravé en caractère ineffable

Je distinguera en outre dans tout ces délicieux – souvenirs Madame La Comtesse sa noble et
charitable Épouse au caractère si noble et si

Page 16

Bienfaisant quel sacrifice l'amour de sa famille et le respect des gens qui L'entoureront sa sainte
image gravé dans ma mémoire, me donnera toujours la force et le courage d'affronter les
moments les plus périlleux de ma vie et si jamais je suis atteint d'une bal meurtrière – ma
dernière Pensée sera pour la France mes derniers adieux ma Mère et Marie Roussin

-

Départ pour L'orient

-

Page 17

Embarqué sur La frégate à vapeur le vélocé – à peine abîmés nous levâmes l'ancre que le vent du
nord nous à emporté sur les rochers du Château d'If qui fit une avarie à La machine assez grave
car nous fûmes heureux de passer La nuit à l'abri de ces rochers qui sont à porter d'arrêter Les
vents du nord – Le 22 C'est avec peine que nous Continuâmes notre route

Page 18

Sur Toulon où nous arrivâmes à 8 heures du soir le 23. Rembarquer sur la frégate à vapeur Le
Pluton parti le même jour par un temps magnifique et une mer calme et belle qui s'emblaient
être de nous éloigner de notre Patrie

2 jours laissâmes déjà Les Côtes de La Sardaigne... 26 la pleine mer fut très agitée..... Le
27 dans L'après midi nous aperçûmes Les Côtes de Lille

Page 19

de Malte et le soir à 8 heures nous étions mouillés dans la rade

Ce pay Ess Gouverné par les anglais qui nous ont accueilli avec des houras d'antousiasme de joie et de fraternité repêté en suite par les mhaltsais....

28 nous y passammes une Bonne Journée de fraternite il –illisible- entre Les soldats Anglais qui vinrent nous visiter dans notre navire....

Page 20

Lancire fut levée a 4 heur du soir et nous nous dirrigions sur Gallipoli...

29 nous étions en pleine mer le temp fut très beau toute La Journée la gaité ragnais parmi nous. Les jours se suivens mais ne se ressemble pas.....

Le 30 nous Eummes a souffir d'un temp de pluie et d'un vent très froid qui heureusemens pour nous ne dura pas Longtemp

Page 21

Car nous passions Jour et nuit sur le pont sans autre abri que notre manteau et une simple couverture

Les suites de ce mauvais temps occasionnarent une mer orageuse qui fut très agitée

Cependant la nuit fut assez bonne

Le 5 avril nous fillions les Côtes de la Grèce par un temp assez Calme mais au moment ou nous allions entrer dans L'archipel il Ceste levé un Vent de Nord qui soufflait avec tant de Violence quaprès avoir lutté 8h ontre l'otage en vain Cont nous fummes heureux de pouvoir Gagner la Baie St Ange fort bien abritée. Sur cette Eau Calme et paisible

Page 22

Ce promenait un petit navire naufragé que de temps a autre les vagues essayaien de rouler parmi les écueils pendat que léquipage encore effrayé Pouchais (Tâchaisà de réparer Les gréments du navire en désordre

-

Le 2à 5 heures du soir le temps paraissait plus favorable quil ne lavait été de toute la Journée la mer était presqu'apaisée ce qui nous fis repartir mais a peine avions nous dépasser les montagnes qui nous abritait que nous fums reheté près du cap St ange par une mer qui Grosissais de plus en plus. Ce ne fut qu'a 11 heure du soir que nous pummes regager notre Encienne abris.....

Page 23

deux frégates anglaise et une française Venait de prendre asile pour le même motif que nous. Ayant à leur Bord des troupes de les duex nations pour L'armée d'orient.....

Grâce à L'energie de léquipage nous avons évitté les rochers qui en défende l'entrée périlleuse surtout dans une nuit obscure et orageuse ou la mer agitée Lancais des vagues sur le pont et plus d'une fois nous nous Crimes Enseveli dans L'onde amer, tous insperrais la terreur et L'effroi le langage était précipité a ne pas

Page 24

Pouvoir se tenir de Bout sur le Pont le bruit que faisait L'orage se mêlais au Craquement du navire Ce qui rendait le spectacle de plus en plus épouvantable... aussi la Joie faisait rayonner toute nos fisionomie, qui Jusqu'Los était éffarée en voyant Le navire rantrré sain et sauf dans notre Encienne abris...

Séjour dans la Baie St ange 3 avril nous admirions par un temp magnifique , Les Côteaux Verdoyand des riches montagnes de la Grèce les riants paysages, qui sont sur le bord de la mer Jouisse d'abondante récolte – et on en plus la --- les facilittés d'une pêche Commune – mais d'une assez

Page 25

Grand rapport dans la Journée plusieurs marchand Vinrent nous rendre Visite et nous ont procurer des provisions de toute Espèce, Sur toute en Poisson, mais très très chère
4 avril – malgré que nous ygnorions le temps qui se faisait en pleine mer- Voyant le calme plat qui regnait dans la Baie- nous fummes Content de Voir le Pluton Continuer notre route....
Voyage dans l'Archipel – 5 au point du Jour il c'est élevé une tempête si impeteuse que malgré l'habilité d'un

Page 26

D'un pilote Grèc venu à notre secours nous fummes obligé de mouiller a L'ille de negrepons devant Carista dou nous appercevions. Sur le penchant dune Coline – à travers les croix(?) de laurier et doranger les ruines d'une encienne Ville qui se due être Considérable et très biens situé.....

6 Avril – la mer un peu plus calme nous permet de Continuer notre route et d'arriver avant la fin du Jour au Détroit des Dardanelles

7 au Point du Jour nous passions entre les redoutables fort d'asie et d'Europe

Page 27

Chacun porte le nom de la partie du monde quil semble protéger, Dans la Journée nous Loussion Ténélas sur notre Gauche ety Bésilia sir notre droite – ainsi que plusieurs campagne, sous la protection d'une quantité de fors assez bien Construits et C'est en admirant tous ces parages doré du détroit que nous que nous arrivammes a Galipoli a 8 heur du soir

Débarqum et Séjout a Galipolli Turquie

8 Avril- après avoir fait nos petites provisions et Visitter la ville que Je trouvais agréable, d'autan plus que nous y trouvions tout les aliments necessaire

Page 28

assez Bon marché quique les mahométant ne sont pas affables de leur naturel il nous ont bien aceuilli et le soir nous étions Campé à 2 lieux de la à la Grande Riviere.....

C'était la ou Je devais m'habituer a la vie des Camps puisque Je Commencais ma carriere qui a loin de continuer dans les Camps – les marches et les Expéditions, les habitans des Campagnes Voisinnnes venaient nous offrir du vin du pain du tabac assez bon marché et nous prenions plaisir a voir Ecouler le mois d'avril dans

Page 29

Une palaine fertile en récolte de toute Espèce Epté le vin que la Parasse des Turques ferai oublier la derniere cepte de vigne si elle n'était pas cultive par les Grècs ou par des gens étranger à labrutissante religion mhamomêttanne qui fais dormir un peuple aadiralle qui ne s'evueillera que pour la liberté de suivre une autre manière de voir.....

le 30 avril le prince Bonaparte nous a passé une magnifique revue a 2 lieux de Galipoli....

7 mai 1854- a 5 heur du matin nous avons levé le camps pour nous mettre en route pour Boulahir

Page 30

a 5 lieux de la par une pluie battante et acablé par la charge nous étions arrassé en arrivant au Bivouac. Depuis le tempsse mis au beau et il y figure chaleur étouffante pendant notre séjout ou nous étions ocupé a 5 heur de travail par Jour àa faire une tranchée Considérables.....

3 Juin 1854 nous nous dirigeons sur andrinople. le Voyage est agréable pour moi. De voir que plus nous avançons sur le territoire Otoman les gens sont affable et leur intelligence mieux développée nous marchons dans des campagnes magnifique, a travers des plaines de

Page 31

Blé qui étincelle et sillonne de leurs épis doré – ces pays calmes font le Bonheur des hommes que la providence a choisi pour y rester. En traversant chaque village les habitants nous recevaient sur notre passage avec une fraternité parfaite....

Arrivé à Andrinople 10 juin- nous fûmes accueilli par tous les habitants qui se pressaient sur notre passage notre Camp fut établi à l'extrémité de la Ville au parc de l'ancien Sérail le séjour y était si doux qu'il nous faisait oublier les maux passés

Page 32

au pied d'une ville agréable et bien située – qui nous offrait tout espèce d'approvisionnement très bons marchés ainsi que le Vin qui y est délicieux – Campé sur le Gazon ombragé par des ormeaux magnifique par leur branche chargée d'oiseaux qui s'efforçaient de respecter leur âge et dans leur chants mélodieux partager notre - allégresse – Environné par la rivière la Mazéda qui donne à cet emplacement le nom de l'île du sérail plusieurs sérénités religieuses furent offertes à Dieu autour du pied d'une

Page 33

Auteil magnifiquement élevée par les soins de notre Compagnie aidée par le mor
28 Juin 1854- Voyage dans les Balkans chargé de munition de bouche et de Guerre par une chaleur étouffante abrité par des forêts immenses qui bordaient notre passage en se prolongant jusqu'au terme de notre voyage et qui nous rendait la chaleur insupportable aidée encore par une poussière blanche et sableuse qui nous excitait à une soif ardente que nous ne pouvions calmer que toute les 5 ou 6 heures de marche. Dans ces longs intervalles – ou un seul sésame fait notre Bonheur, Combien un

Page 34

à de valeur un verre d'eau qui vous ramènent à l'existence et vous aide à continuer une étape ou l'on arrive à bout de ces forces, pendant les douze journées de marche à travers les bords de montagnes en montagne toute plus rapprochée du Soleil les uns que les autres nous ne trouvions que de temps à autres de pauvres habitations presque construites en terre et presque toujours isolées il nous étaient d'aucune utilité

Arrivée à Varna 10 juillet 1854

Ville forte et port de mer agréable notre camp fut établi à 2 lieux de la a yénérthenig- haute

Page 35

Montagne Couronnée d'un plateau d'une vaste grandeur Couvert de bois de noisetier arrosé par une Eau limpide qui nous donneraient la facilité de nous fabriquer (?) des Branches de noisettes nous avons fait des Gourbis, qui ombrageaient nos tentes et nous rendais avec une vie paisible l'existence facile à supporter en attendant la Réunion de l'Armée des trois nations qui salignaient peu à peu sur ce plateau, impatientes du départ de nos Expéditions

Cependant le doux repos fut troublé par des maladies survenues promptement à la suite des fatigues et des privations

Page 36

Je fus atteint d'un violent mal de tête qui me dura quatre jours
22 Juillet 1854 Colonne de Magalia

1er Jour de marche 6 h sans trouver une Goute d'eau. 2 Journée le départ fut à 4 her du matin par une petite pluie douce qui dura environ une heure. Cette forte rosée qui devait rafraichir L'atmosphère ne fis que sortir une Exhalaison de la de la terre – très désagréable joint au Soleil brulant. nous serions peut être arivé avec peine a l'étape sans la rancontre d'un bel endroit proprée a nous restaurer ? Les fonataines et le bois y était en abondance et a moins d'une demi heur nous savourrions notre café

Page 37

en Contaplan les ruines d'un ancien Village ravagé par l'armée ruses
10heur du matin La division repris sa marche sur un chemin sableux au milieu d'une pleine arride ou l'œil ne peut rien découvrir qui puis L'egayer – toujours une plaine qui se déroule sans vous laisser voir aucun arbre au Cunne fontaine aucun paysage, Vous m'entendez que le cliquenti ennuieux des voyageurs après trois heurde marche nous apercummes Blanchir des mosquée et plusieurs monument qui annoncait une ville assez Conséquente ce qui nous donnaient beaucoup d'espoir
N'était autre chose que des ruines dou sortait quelque habitans éfrayé tout y représsait la misère et les Vieux Boulets et la mitraille qui avait

Page 38

qui avait détruit la vie paisible des turqs ; y roule en pleine rue pour rappeler les Tristes souvenirs de terreurs et d'efroi ce monceau de ville se nomme « Bazargi » séjour 20km nous Continuons notre route sur magalia par un Soleil a vous donner le vertige. après 6 heur de marche la soif nous dévoraient et rien indiquait de pouvoir trouver de L'eau, mais au sommet d'une coline que nous avons monté avec peine, nous appercummes un Lac, ce qui nous fis reprendre Courage en pensant au Bonheur d'teindre la Soif qui nous dévore au fur et à mesure que nous nous en aprochions. Chacun se disant Je boirai à ma souf Je Blanchirai

Page 39

mon linge, le Bon coup de réusitte pour faire le Café se disaient les Cuisiniers. mais ho destinée cétaït de l'eau salée, tout les projets furent changé En Creusant des trous à auqleu pas du Bord du Lac et l'eau Clarifiée était à peu près Buvable. arrivé à Magalia 28 / Séjour.....
Quoique le bois y était rare ainsi que plusieurs choses utile nous y étions assez Bien le port ou débarquais nos provisions, nous Egayais, ainsi que de fréquente promenade faite au Village d'alentour.....
5 Aout 1854 départ de magalia
L'armée fait demi tour

Page 40

toujours par une chaleur étouffante nous étions chargé de munitions de Bouche et de Guerre. Errant d'une pleine aride nous étions presque désespérer Lorsque fort bien à propos nous rancontrames un lac immense d'eau Limpide nous fummes heureux dy séhourner.
2e Journée de marche en partant les tels précautions furent prise Chaque soldat portait en lus de sa Charge orfinaire du bois pour faire trois repas et rien était surperflus dans des plaines aussi arride que 8her de marche Cétaït

Page 41

passée Sans trouver une seul Goutte d'eau, arrivée à Cavarnas situé à un kolometre de la mer notre bivouac fut assez bien installé et le pays était assez Conséquent mais Les habitants u sont tellement arriéré quil ne Vendaient qu'avec force il nous faisais payer tout horriblement chère.

Nous recevons L'ordre dy prolonger notre séjour En attendans notre 1er Brigade – qui dit-on sont poursuivi par les ruses. 7 aout réunis avec nos camarades nous quittons Cavarnos en apprenant que, L'epidemie faisais de Grand ravages dans notre divisions

Page 42

à peine Est déclaré que Je m'apperçois que Les hommes les plus robust meurent a la minute et presque sans être malade arrivé à Valgik Le même Jour petit port d emer ou se trouve depuis 12 Les flottes anglo-française très afaibli dans ce moment par le scorbut ainsi qeunotre 1ere Division d'infanterie qui se trouve a Ceistangei reduitte par le Choléra.....
8 aout nous nous remettons en routes Sur notre Encien camp de Varna ou nous rentrons le 9, après avoir Esuiyer beaucoup

Page 43

De maladie qui ont L'air de cesser un peu peu. Incendie des magasins de Varna 10 AOOUT 1854 tout Les magasins de L'armée En vivres effets d'habillement et de campement furent la proie des flâmes, nos poudriaire armée dit-on pour le siège de Sébastopol ont été sauvée par l'habilité des troupes acourues Ce fut mis par des espions ruses les pertes très Grande sont Encore inconue Excepté lLa mienne qui fut d'un pantalon une chemise et plusieurs objets d'utilité
De plus en plus les maladies nous poursuivent et malgré les Gratifications de toute Espèce alloyuée a tutre hyjiènique nous perdons Beaucoup de Braves Camarade de tout

Page 44

Grade et de tout âge, il était tant qeu de tel dispositions furent prise. Car nous perdions des hommes en quantit » des hommes de tout Les corps remplissais lles ambulances qui regorgaient de mort et de Convalessens Ses Souvenirs sont toujours triste a La mémoire L'on recevais presque toujours Les derniers adieux de Ceux qeu l'on y conduisait. Car un tiers de Ces Braves Compafnon d'arme étais pris par les Crampes et ne dépassait pas 24 heur et qoiqueu en proie à d'horrible souffrance il arrivaient presque tous en pleine Conaissance pendant un mois Les Epidemies les privations ont fait un ravage Epouvantable dans nos rangs.
23 aout caporal a La 5e Cie Cpn Roche Lnt Autier départ de Varna le 29 pour aller ataquier Sébastopol arriver a Valjiq 30 ou nous attendais les flottes nombreuse qui devait nous embarquer, 1er 7bre a 11 heur du sour nous étions Embarqué à Bord du Vaisseau a 2 ponts L'iena 900 homme

Page 45

d'équipage 1500 passager y prenais Leur asile pendant la Traversée
La plus belle flottes qeu L'on puis voir se Composait de 600 Vaisseau d'Ecorré pavoisé des drapeaux des trois nations réunis et impatiente de Voler a la Gloire- 3 7bre l'ancre fut levée au premier signal et nous marchions sur Sébastopol, la traversée fut très heureuse – le 14 septembre notre Débarqueu a eu lieu sans difficulté, notre lieu de débarqueu fut changé et les 30 000 ruses qui nous attendaient étais à 3 lieu de la qeu nous envaissions la pleine de oldefort .. plusieurs prisonniers et de nombreux troupeaux Tombe en notre puvoir. L'emplacement étais Bien disposé pour débarquer le matériel d'artillerie Considérable ainsi que les munitions de Bouche et de Guerre avec lesquels nous devons aller a Sébastopol

Page 46

Brulée par un Soleil ardent cette pleine ne nous offrains aucune ressources. L'eau était rare encire si elle eut été bonne pour le bois il fallait faire la cuisine avec de la paille de l'herbe s^che ou aller au Loin sur le rivage de la mer deterré quelqeu débris de chaloupe naufragée. Au loing tout les village qeu nous appercevions était la proie des flâmes, tous les habitants épouvantés

prenaient la fuite, mais Voyant que nous respections les propriétés il revinrent de leur Erreur, nous ne faisons que La Guerre à L'armée et non aux habitants

18 Septembre. L'armée C'est mis En route muni de toute Ce qui est nécessaire) une Expedition périlleuse.

Le 19 nous Continuons notre route sur Sébastopol par un temp magnifique chacun, rangé à sa place de Bataille

Page 47

la tête fière et bien disposé de ne pas la baisser à l'approche des Cosaques qui rodent autour de nous 40 000 Bayonète resplendissait au reflet d'un Soleil brûlant Le Général St Arnaud Cdnt en chef de L'armée inspirait de la confiance à tous le monde

dans l'après midi un peloton de Cavalerie rusés vint à notre rencontre, et furent vigoureusement repoussés par quelque coup de Canon et une Charge poussée par La Cavalerie anglaise à 4hr du Soir notre camp fut établi à 2 lieues de l'alma d'où nous apercevaient les rusés retranchés sur les hauteurs

20 Septembre Bat(a)lle de L'alma à 11 heures du matin nous arrivons au pied de la montagne assez haute et presque à pic (?) défendue à pied par une rivière assez profonde. on était obligé de passer une partie De L'armée tandis

Page 48

que l'autre partie de l'armée passait dans la mer J'usqu'à mi Jambes à midi la charge sonne le Combat s'engage les anglais soutiennent l'aile Gauche tous unis par les mêmes Sentiments nous arrivons en haut en forçant les russes à fuir le Drapeau Tricolore planté par un sergent major Fleuri (héros) du 1er régiment de zouaves flottant sur le fort et la Victoire était à nous après 3hr de Combats où les rusés ont perdu trois fois plus d'homme que nous

Depart de L'alma 23 7bre (1854)

apprenant que L'ennemi portait ses forces à la droite de la ville, le maréchal fut obligé de changer son plan d'attaque ce qui nous fit voyager les bois en demi cercle pour arriver sans être vue à une position convenable le 25 après avoir marché depuis 9hr du matin Jusqu'à 9 hr du soir

Page 49

sans trouver une Goutte d'eau le Bivouac fut établi à la hâte dans l'obscurité d'un bois épais et chacun fut forcé de doubler la faim et la soif pour se livrer au sommeil et au repos le lendemain nous traversons une Vaste plaine où se trouvait une très Belle rivière qui nous permit de nous Bien restaurer, c'est pendant Cette nuit que les anglais aidés de notre 3e division ont arrêté des Convois Considérables allant à Sébastopol chargés de munition de Bouch et de Guerre des troupes immense un Grand nombre de prisonniers sont en notre pouvoir à près un Combat acharné

27 une rivière qui arrose La Ville est détournée

28 nous sommes Devant Balaclavas petit port de mer à 2 lieues de Sébastopol il se rend au premier Cou de Canon Lancé par la marine

Page 50

Ce port d'emer nous est très favorable pour débarquer nos munitions et notre matériel de siège le 29 les travaux de siège Commencent ainsi que les travaux Extérieurs destinés à nous Garder De l'armée Qui peut nous attaquer depuis Balaclava au ravin d'Inkermann.....

17 octobre 1854. Bombardement par terre nous avons le succès, nous Gagnons des positions, un feu Continu et précipité est soutenu par nos Batteries tandis que 25 de nos Vaisseaux soutiennent D'un feu nourri- le Bombardement Jusqu'à 21 où il se retirent au port de Camièche,

l'entrée du port Barée par des Vaisseaux Coulés, Soutenu des forts Considérables, ont rendu tout les efforts infructueux de notre marine à pénétrer plus Loing, durrant Ce Combat les nuits ce passait d'un Côté Comme de

Page 51

L'autre à réparer les dégats du Jour à la merci des Coups de Canon, qui partent Lentement de minute en minute effort depuis l'ouverture du siège le canon n'a pas Cessé une minute pas plus le Jour que la nuit et souvent accompagné par des fortes fusillades Causées par des Sorties ruses, qui Jusqu'à Lors ont toujours été repoussées Vigoureusement par nos Gardes des tranchées.....

25 octobre 1854 nous Gagnons La Bataille de – Balaclavas—

26 Les ambisquades Anglaise ont mis une Colonne ruses en déroute après les avoir Surpris Voulant entrer à Sébastopol pour renforcer la Garnison.....

Page 52

5 novembre Bataille d'Inkermann (Glorieux Combat)

au point du Jour l'armée ruses placée devant le Télégraphe fait toute mine de nous attaquer. L'on n'y envoie des forces en Conséquences, sans douter que leur véritable attaque avait lieu sur les anglais qui malgré leur Vaillance, auraient succombé sans notre secours, les ruses en Grand nombre supérieur s'avancent pendant la nuit – qui fut obscure et à travers de hautes broussailles, favorisé par un brouillard, épais, il surprennent Les anglais, alors un Combat sanglant s'engagea à Larme Blanche et un feu de mousquetterie considérable est soutenu Jusqu'à notre arrivée

8 heures du matin à peine nous paraissions sur le champ de Bataille, que les

Page 53

Anglais furent rassurés par notre renfort et animés par les sentiments de leur devoir il se joignent à nous, en nous accueillant par des cris de Joie et des huras de fraternité mêlés au cri de à la Bayonnète furent répétés avec tant d'enthousiasme que l'ennemi fut Terrifié à notre aspect, le Combat s'engage alors à Bout portant, de toute part, les cris de français en avant à La Bayonnète se font entendre unis tous par la même idée nous marchons avec ruse en profitant des moindres incidences de terrain, mais la mêlée devint Général dans les broussailles à hauteur d'homme nous nous désunissons, nos officiers marchent pêle-mêle sans distinction de régiment, l'idée du drapeau Tricolore fait battre tout Les Cœurs

Page 54

de la Valereus Armée confiante a bon égide le Général Bosquet – sa présence inébranlable nous rassure tous, et après un Combats de 2 heures nous les forçons à reculer Dans une Carrière profonde et à pic, d'où il était facile d'en tuer à Coup de pierre

C'était à Lors un Carnage et sur Cette leçon il se retirent vaincu font une Conversion nous attaques à Vec furie du Côté de la rivière, mais repoussés Vigoureusement il se retirent vers 4 heures du soir, accompagné de nos Boulets qui leur font la Conduite

Vaincu, le sol est jonché des Cadavres de leur perte trois fois plus Grande que Les nôtres
Suite du Combat page suivante

Page 55

J'ai retiré ceci par des amis (présents à ce combat)

pendant ce temps Notre armée de Siège, mettaient en déroute l'armée ruses qui avait sorti de la ville, et qui aurait fait de Grand ravage Sans notre Vaillant Général de L'ourmel – qui les a soigneusement repoussés Jusque dans Les faubourgs à Vec Sa Brigade et principalement le 26ème de Ligne il aurait diton resté dans la ville si il eut été secondé mais obligé de Battre en retraite

pour Cause d'une Blessure qui lui causa la mort dans ce Glorieux fait d'arme obliger d'essuyer le feu des Batteries, qui rendait la retraite funeste, pour nos Brâves Compagnons d'arme qui n'ont pas été Soutenus.....

Page 56

Après Cette mémorables Journée Ayant recue de Légère Contusion J'ai remercié dieu de m'avoir miraculeusement sauvé pour avoir l'honneur de paraître plus tard une seconde fois, à la défense de notre Glorieux Drapeau – à partir de Ce Jour il pleut Continuellement, Ce qui donne de la difficulté, dans L'activité de nos travaux, le 12 le temps devient De plus en plus froid et Continue le 13 – mais le 14 une tempête phénoménal C'est élevée avec tant de Violence, Quel Causait de funeste désastre dans L'armée presque demoralisée sous une Couche de Verglas pressée par la violence d'un vent Glacial

Page 57

il était impossible de résister plus Longtemps à ce fléau qui Culbuttait toute les tantes, ranversais les marmite et faisais fuir les Cuisiniers éperdu laissant forcément rouler la Viande et le Bouillon à L'emplacement des Cendres que le Vent avais élevé en lair à vec fureur. de toute par Lon apercevait les soldats Courrir après leur fourniture, pendant que d'autre plus faible de Caractère Jémisssait sous leur frêle habitation inondée d'eau qui leur ruisselle sous le Corps – Cependant le 15 l'ouragan à cessé et quelque flocons de neige ont radouci le temps, des rations d'eau de vie et de vin ont fais oublier Le reste.....

Page 58

le 18 nous recevons des paltots en peau de mouton des Capotes à Capuchons et nous recevons tout Espèce de Vêtement chaud pour passer L'hiver Grâce a toute ses précautions si avantagement prise notre sort Est à méliorié, le temps pluvieux Continue La nuit du 20 au 21 à quatre Cie sous la Dion du Cdnt du Jénie nous partons ouvrir la redoute sur la rive du port, cette redoutte dois dominer le port et plus tard en bruler les vaisseaux – qui nous dont Beaucoup de mal à travers les Broussailles Dans l'obscurité marchant sur des cadâvre tué 15 Jours auparavant nous marchons à la hâtes et avec précaution, en approchant

Page 59

de l'endroit désigné, très mal situé pour y faire des traveaux un bou de rocher faisait raisonner nos outils qui portait le bruit au Batterie ruses, qui se mettent ausitôt à tirer sur nous, le Vent était très Grand et leur indiquais pour nous une fause directions Car leur coup portèrent tous à droite ??

à 4h du matin nous étions à labri du Boulet et heureux de nous retirer sain et sauf retourné au Camp a 2 lieu de la 8 heur du main

22 Dessante dans la Carriere Dinkermann fameuse par ses bans de pierre Blanche propriée à la Construction Garne de Gallerie souterraine ou habitait des ouvriers d'art

Page 60

nous y trouvâmes quantite d'outil de toute de toute Espèce ainsi que des barils de poudre de mine notre Excursion quoique périlleuse Vue les projectiles que nous Lancait au hazard la marine ; ne nous voyant pas elle Guidait ses bordée par les sijneaux d'un Télégraphe situé en face à la cime d'un rocher à pic.

tout, dans le fond de Cette Carrière attirait la Curiosité, le Combat que noys y avions tenu 16 Jours auparavant avait laissé des traces inéfacables – Malgré les jours de pluie la terre est encore imprégnée de sang sous le moindre de tas de cailloux sont enseveli des Cadâvres u des Lambeaux de chair humaine

Le sol est couverts de débris d'arme les chevaux y sont

Page 61

enterré par Centaines, nous nous retirons heuresment de Cette visiter Charger d'outil que nous déposons à la redoute, Le 3 Dbre Je fas partie du détachement de 68 homme destiné au renfort des francs Tirreur nous sommes admis à la 1ere Cie franche

21 fevrier Je suis nimmé sergent – le 8 mars nous sommes lissencié et rantré chacun dans nos Corps pour Continuer le même servisse de tirre à Lextrême droite du siège et principal près la tour malachoff qui est un des points les plus important et le plus éssensiel à prendre...

31 Dbre le Général Canrobert nous à passé la revue et nous a procuré le plaisir de voir décorrer une quantité de Camarade pour Les récompenser de Leur Conduitte et de Leur Valeur

Page 62

Le 1er Janvier 1855 la neige commence à tomber à Gros flocon et recouvre la terre nous ressentons bientôt un rigoureux climat d'hiver, une partie de nos convois sont interdits autant par la pèrre des cheveaux que par le mauvais temp qui rend les chemins impraticable nous sommes obligé d'aller à deux lieux chercher nos vivres et aussi Loing decrotter quelque racine de Bois sous la neige.

17 un Vent du sud nous débarasse de Cette mauditte neige et depuis le temp est passable Cependant nous avons a regretter la mort de Bien des Camarade, ainsi qeu plusieurs qui ont eu les pieds gêlé malgré les précautions que l'on à mis à notre habillement qui

Page 63

ne Laisse rien à désirrer, nous recevons bien à propos des Gants des sabots des chaussettes même des peaux de mouton isolée pour ce Coucher tout Ces soins prodgai à ci Jusqte titre par notre sublîmme patrie la France, que nous appelons fierrement notre mère.

20 février la neige tombe avec un vent Glacial qui nous inspirent la terreur de reprendre un si grand Cartier d'hiver. Mais le Climat Variable de la crimée qui est une presquil nous rassure le Lendemain par un Soleil magnifique qui nous donnent le Beau temp qui à Lair de Ce maintenir tout le mois de mars est très favorable et ses Grand Jours permette Beaucoup d'activé nos traveaux

Page 64

Depuis que nous smmes au siège de la tour Malachoff ou Les ruses font fréquemment de Redoutables sortie toujoujours Vigoureusement repousée par nos Garde de Tranchée

8 Avril Le temp est superbe et les affaires voit leur petuit train mais Cependant avec succès nous aspirons tous à une ataque Général à une Bataille Désisive qui Je Lespère doit en Lellés (lessés ?) une page de notre histoire en mettant un terme à tout nos meaux a toute nos privations- le 9 le temp lunés(?) qui Ce fais depuis Cematin Cesse le 10 au Briuis du Canon d'un second bombardement nous dessendons notre Garde de tranchée sain et sauf après avoir été 24 heur spectateur du mal que nos Batteries font au Mamelon Vert aussi q'ua la La tour Malachof

Page 65

19 avril la Cavalerie angofranç et une division turque Vont en reconnaissance, la Batterie de la Marine, prs le Thélégrafe Lanse des dusées, dans la plaine En petite quantité mais qui produisent assez Bon effet

1er mai 1855 Les affaires Continue leur petit train 4 mai à midi La Cie recois L'ordre de se randre à la redoute Canrobert de la nous sommes Conduit dans la plaine pour préserver Les corvées de bois et en même temp faire évacuer quelque Cosaques qui font paitre Leur cheveaux

sur le bord de la tchernai soutenu par un renfort de Cvrlie il double leur ligne mais nous commencons un feu de tirailleur en marchan en avant nous les arcellons

Page 66

et au bout d'un quart d'heur il se retirent en Laissan quelque cheveaux Blessé et probablement deux hommes, ils nous ont Lancé quatre Coup de Canon, de la Batterie nommée Gringalet mais ny a qu'un Boulet qui est tombé au milieu d'un Groupe de Chasseur, sans blessé personne
11 et 12 mai ne pluie abondante nous fatigues Beaucoup dans le cervisse de nuit – depuis le 13 nous Jouissons d'un temp Magnifique.
18 mai rien a lair de Changer dans les affaires, tout le mois de mai L'intervalle de notre cervisse est consacré a faire la manœuvres
25 mai, une fortte Colonne se Composant de francais, piemontais C'est mis en route au poins du Jour pour aller audevant

Page 67

d'Homer Pacha- Leur rencontre doivent Couper tout les moyens de transporter des vivres à Sébastopol le passage de La tcherniai C'est opéré sans resistance
nous Continuons le cervisse des tranchées, En attendant L'ordre de poster dans la plaine La nuit du 26 au 27 Les ruses ont fait en trois reprises de chacune une demi heur des feux de Batteries Complete Jamas Canonade ne fut plus forte, fure(?) en temp Calme au milieu de la plus Belle nuit du mois de mai , à un Clair de lune magnifique, rien ne pouvait s'offrir a la vie de plus merveilleux, que tout ses bombes plus prèssées Les unes que les autres d'arriver

Page 68

Sur la monstreuse tour de malachof qui a fini par éteindre son feu malgré ses nombreuses batteries qui la soutienne, et avec lesquels elle C'était entendue pour nous empêcher d'armé ce soir la une batterie destinée à faire du mal à la flotte, aucun mal ne fut comis par la mousquetterie et une Centain d'homme fut (illisible), des éclats de projectile creux

Page de fin

Campagne de Crimée
Siège de Sébastopol (1854 et 1855)
Caporal le 23 août à Varna.
Passé au francs tireurs 3 Dre 1854
Liscensiéi (Laicasiei ?) 8 mars 1855
Sergent 21 février 1855
28 Sbre 1854 Devant Balaclava
1e octe Les travaux de siège commence pour Lataque et la Défense
17 octob ataque(?) des tranchées avec sucèe
Soutenue Jusqu'au 21 par 25 vaisseaux qui bombarde Lextremité Contraire(?)
25 octe Bataille de Balaclava
5 Nbre Combat Glorieux d'inkerman
Bombardement du 9 avril au 14 3(?)
6 Juin rien de plus interessant pour le siège le sucès est toujours le même
6 Juin 1855 la – illisible – 3 heures bombardement acharné nous attendons le résultat
Le (Ce ?) résultat qui devait se terminer par assau dans lequel il a reçu une balle au front (décèdé à 9 heures du soir
Jeanniard sergent 3e Cie 3e Bllon De Chasseurs à Pied

Index

Alexandre II.....	19, 97, 156, 198, 199, 210, 228, 287, 305, 319, 322, 328, 336, 343, 351, 448
Anitchkov	43, 46, 48, 79, 104, 111, 112, 122, 123, 124, 125, 133, 189, 190, 385, 411
Ardant du Picq.....	89, 92, 96, 179, 399, 446
Arslanov	20, 305, 461
Audoin-Rouzeau.....	13, 25, 40, 89, 128, 188, 219, 227, 322, 323, 330, 348, 444
Avenel.....	409
Baechler.....	42, 43, 58
Bagdasarian	19, 20, 323
Bailey.....	13
Barbusse	140, 179
Bariatinsky.....	157, 264, 281, 316, 467
Barrois	342, 398
Battesti.....	63, 164, 200, 346, 380, 383
Baudens ..243, 251, 271, 279, 280, 284, 287, 290, 298, 301, 343, 365, 366, 367, 369, 370, 372, 383, 387, 393, 394, 396, 411, 414, 415, 416, 417, 418, 420, 422, 427	
Bazaine	54, 169, 208, 210
Bazancourt.....	27, 43, 122, 124, 202, 242, 376, 468
Becker.....	25, 51, 72, 219, 227, 312, 322, 323, 330, 348, 444
Bédarrides..54, 57, 118, 136, 137, 142, 143, 144, 149, 150, 181, 189, 191, 223, 228, 229, 244, 245, 265, 306, 330, 340, 342, 343, 346, 348, 352, 357, 358, 375, 379, 380, 383, 384, 390, 402, 425, 429, 430, 431, 435, 436, 437, 439, 442	
Berg	27, 242, 256, 264, 269, 270, 276
Bertaud	25, 66, 74, 104, 105, 141, 142, 155, 199, 200, 238, 255, 312, 320, 366, 433, 435
Bestujev	19, 165, 336
Bizot	217, 227, 229, 439, 504
Bloch.....	357
Boch.....	379, 405, 406, 468
Bocher.... 119, 204, 209, 229, 230, 231, 250, 268, 279, 282, 283, 294, 302, 350, 385, 405, 440, 468	
Bogdanovitch.....	18, 43, 79, 80, 165, 171, 172, 227, 376, 453
Boltanski.....	39, 59, 61, 72, 114, 128, 159, 451
Bondartchouk	129, 263
Boniface.....	182, 284, 327, 375, 395
Bonnal.....	88
Borisov	304, 325, 395, 454
Bosquet.... 29, 40, 65, 83, 87, 101, 118, 119, 123, 124, 125, 149, 169, 183, 217, 229, 275, 330, 350, 354, 367, 440, 468, 469, 484, 489, 495, 504, 517	
Boudon	24, 25, 45, 111, 164, 248, 261, 303, 304, 305, 306, 323, 326
Boüet-Willaumez.....	27, 190
Bouët-Willaumez.....	190
Bouhdiba.....	410

Bouthoul	315, 351, 352, 398
Buchet.....	13
Buchiev.....	19
Bugaïsky	68, 69, 198, 199, 200, 228, 234, 235, 305, 318, 319, 328, 329, 336, 343, 351, 468
Bugeaud.....	106, 107, 365
Buton	26, 151, 153, 155, 459
Cabanes..	25, 66, 68, 76, 167, 256, 265, 270, 271, 286, 303, 320, 322, 343, 348, 349, 373, 386, 443
Cadet.....	161, 162, 174, 182, 345, 346, 369, 384, 407, 434
Camou.....	99, 284
Canrobert ...	29, 75, 119, 124, 169, 185, 204, 206, 227, 229, 230, 283, 302, 330, 350, 367, 384, 422, 439, 474, 495, 496, 497, 499, 503, 519
Cardigan	112, 142, 166
Casteran	415, 419, 420, 438, 468
Chaline.....	39, 42, 43, 58, 61, 128, 159, 161, 451
Chanet.....	410
Chantaume.....	50, 61, 93, 152, 155, 175, 216, 275, 280, 290, 294, 297, 316, 350
Chappuis	23, 24
Charbonneau.....	59, 60, 463
Chauveau	152
Chenu.....	367, 370, 371, 372, 378, 400
Chodasiewicz.	47, 48, 61, 62, 82, 86, 94, 95, 109, 110, 117, 121, 136, 143, 144, 145, 149, 158, 183, 187, 195, 203, 206, 215, 219, 220, 221, 222, 224, 228, 233, 242, 244, 254, 255, 256, 266, 276, 292, 293, 318, 324, 335, 337, 347, 349, 350, 364, 377, 385, 391, 400, 402, 404, 405, 421, 422, 424
Clausewitz	37, 105, 109, 113, 260
Cler	53, 65, 90, 118, 119, 226, 229, 238, 244, 256, 257, 266, 275, 295, 296, 297, 317, 331, 357, 358, 374, 375, 376, 386, 389, 394, 401, 404, 407, 424, 428, 439
Cochet.....	15, 46, 150, 362, 390, 391, 398, 441
Corbin	13, 25, 64, 66, 74, 87, 133, 139, 142, 143, 155, 177, 196, 200, 238, 259, 320, 328, 333, 398, 433, 435, 446, 462
Cornette	70, 71, 170
Cullet	44, 53, 56, 86, 102, 103, 104, 142, 145, 147, 152, 154, 157, 186, 187, 194, 201, 204, 208, 209, 210, 211, 223, 225, 236, 239, 243, 264, 267, 268, 270, 279, 280, 294, 299, 317, 331, 348, 364, 368, 377, 406, 421, 428, 429, 430, 432, 433, 436
Cumin	42
Cuvillier.....	216, 248, 406, 424, 427
d'Autemarre.....	100, 125
Damas	51, 53, 132, 198, 209, 237, 243, 244, 245, 267, 270, 275, 279, 283, 297, 326, 345, 351, 378, 395, 403, 424, 426
Dannenberg.....	123
Darrieu.....	25, 76
de Damas	198, 209, 237, 244, 245, 267, 270, 275, 279, 283, 297, 326, 345, 351, 378, 395, 403, 424, 426
de Lariboisière	88
de Molènes.....	122, 246, 353, 354, 384, 429, 437, 439
de Poinctes.....	144, 156, 327, 344
de Salles.....	27, 234, 248, 404
Delaporte	26, 288, 366, 389, 394, 397
Delvigne-Pontacharra	86

Demidov	306
Dorgelès.....	140
Drévilion 10, 25, 59, 64, 66, 70, 76, 90, 104, 114, 130, 144, 163, 164, 170, 174, 187, 188, 192, 194, 206, 223, 238, 255, 261, 272, 354, 364, 368, 369, 370, 380, 409, 411, 425, 429, 457, 460	
Du Cheyron	207
Duban	68, 173, 178, 211, 263, 264, 271, 274, 284, 297, 319
Dubrovine	18, 165, 453
Dumonteil	152
Dunant	165, 288, 380
Durand-Brager.....	152, 241
Dusault.....	365, 366, 368, 383, 469
Echernkamp.....	286
Eckenfelder 27, 50, 54, 66, 84, 87, 101, 102, 119, 137, 175, 176, 197, 198, 230, 247, 252, 268, 278, 317, 334, 335, 341, 426, 434, 466	
Edgerton	26, 110, 111, 153, 300
Elias	146, 150
Ershov.....	27, 44, 53, 54, 56, 57, 62, 68, 73, 82, 84, 86, 95, 101, 102, 104, 135, 137, 150, 159, 163, 186, 189, 193, 194, 198, 201, 228, 232, 256, 264, 265, 285, 292, 319, 349, 386, 449
Erulin	23
Escande.....	413
Failly.....	267, 381
Faure	62, 127, 155, 337, 468, 470
Fay40, 47, 48, 53, 54, 55, 56, 62, 77, 79, 99, 100, 101, 102, 103, 122, 123, 124, 134, 140, 149, 165, 183, 185, 186, 190, 210, 217, 250, 316, 350, 358, 364, 376, 385, 411, 432, 440, 450, 469	
Fenton	151, 152, 241
Figes	26
Fleury.....	286, 401, 488
Foch	23, 37, 191, 458
Forey.....	91, 119, 222, 243, 494
Frédéric II	30, 42, 57, 90, 105, 170
Fredj.....	24, 365, 367, 372, 374, 389, 391, 392, 409, 410, 415, 418, 419
Frémeaux	63, 107, 111, 161, 164, 187, 200, 249, 255, 275, 346, 380, 383
Furneaux	12, 166, 451
Gal	152, 174
Galliard.....	413, 463
Garay de Monglave	23
Gargulio.....	412
Gerlach.....	129
Gerwarth.....	303
Giap	174
Gilbrin.....	413, 432, 433, 437
Gladishev	10, 13, 20, 21, 260, 304
Glebov	238, 469
Gortchakov	46, 79, 81, 93, 114, 117, 118, 119, 219, 227, 305, 411, 473
Gouplet	143, 195
Gouttman	24, 41, 45, 46, 49, 54, 55, 56, 57, 71, 75, 77, 78, 79, 80, 105, 113, 121, 125, 138, 153, 163, 165, 167, 182, 205, 208, 209, 210, 214, 215, 223, 227, 250, 253, 271, 272, 291, 292, 296, 300, 314, 346, 353, 361, 388, 410, 411, 413, 436, 450

Gouvion-Saint-Cyr	106
Goya	147, 187, 402, 403
Griffon	140
Grisey	27, 175, 248, 275, 356, 386, 387, 466
Guersevanov	116, 118, 214, 215, 277, 376
Gunaropulo	178, 179, 219, 228, 242, 320, 376, 405
Gustinani.....	22
Henri IV	174, 247
Herbé ...	44, 53, 57, 60, 83, 84, 99, 100, 101, 138, 160, 161, 178, 181, 186, 199, 200, 204, 205, 208, 216, 233, 234, 244, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 257, 258, 262, 267, 268, 273, 274, 278, 279, 282, 283, 294, 295, 307, 332, 334, 338, 339, 350, 351, 375, 377, 378, 380, 381, 386, 388, 390, 392, 394, 428, 436
Herbillon.....	98, 299
Hillemand	413, 432, 433, 437
Hubbeneth....	53, 54, 69, 132, 186, 254, 255, 269, 281, 288, 308, 311, 312, 354, 355, 361, 363, 365, 366, 367, 371, 372, 373, 374, 378, 382, 383, 385, 386, 388, 389, 392, 394, 411, 415, 416, 417, 420, 433, 438
Jenniard.....	27, 31, 61, 65, 75, 185, 193, 201, 244, 245, 246, 250, 275, 301, 331, 332, 406, 508
Joffre.....	189
Joly	51, 107, 275, 320, 446
Jomini	105, 109, 110, 203
Justin.....	60, 404
Karla	62
Keegan.....	13, 41, 49, 52, 85, 89, 131, 139, 144, 165, 220, 221, 249
Kholopov	451
Khroulev	82, 95, 176
Kiriakov	117
Koltchak	95, 96, 98, 117, 148, 149, 185, 186, 189, 198, 222, 228, 235, 241, 265, 286, 289, 308, 342, 343
Kornilov.....	29, 169, 198, 199, 218, 228, 305, 319, 328, 336, 343, 351, 405, 407, 464, 468
Kovine	19
Kozeltsov	127, 424
Krassovsky	55, 103, 117, 118, 119, 123
Krug.....	374
Kubrick.....	129, 464
Kuptsova.....	22
Kuzmine	63, 81, 93, 117, 123, 145, 156, 376
La Bourdonnaye	405
Lagadec.....	39, 59, 61, 72, 114, 128, 159, 451
Lamarche	22
Lamothe-Rouge	54
Langlois	24, 151, 152, 240, 455
Lavarande	99
Lavigne-Delville.....	27, 208, 258, 259, 265, 289, 290, 306
Layard.....	27, 43, 80, 122, 123, 124, 125, 171
Le Saint.....	152, 153, 247, 252, 273, 274, 278, 283, 295, 317, 318, 327, 432
Le Verrier	247
Lebrun.....	98, 102, 124, 141, 148, 156, 157, 162, 205, 211, 251, 252, 257, 307, 316, 331, 334, 335, 422, 427, 429, 439, 440
Lemaire.....	24, 361, 410

Lesdiguières.....	174, 463
Lind.....	414
Linkova.....	3, 20, 305, 307, 308, 323, 362, 387
Loftus.....	103
Loizillon ..	53, 60, 83, 91, 92, 157, 200, 201, 203, 209, 223, 245, 250, 251, 255, 258, 262, 289, 293, 294, 295, 319, 320, 321, 338, 345, 356, 370, 470
Lourmel	82, 91, 119, 142, 405, 406, 407, 439, 494
Louvier	412
Lubomirsky.....	306
Lyaskoronsky ..	50, 53, 87, 95, 99, 108, 137, 158, 171, 176, 177, 185, 197, 222, 236, 241, 245, 271, 286, 299, 324, 336, 399, 400, 403, 423, 426
Mac Mahon.....	169, 173
Magnan	296, 301, 386
Mavrodine.....	19
Maynard.....	239, 240, 260, 261, 266, 268, 303, 390, 392, 470
Mayran.....	229, 405, 407, 427
Mazurel....	25, 66, 70, 76, 87, 133, 139, 143, 167, 173, 177, 196, 197, 256, 265, 270, 286, 303, 313, 314, 320, 322, 328, 332, 333, 343, 353, 355, 359, 373, 375, 380, 382, 386, 398, 413, 443, 446
McClellan	27, 115, 470
Melnikova.....	20, 304, 324, 325, 395
Menchikov .	46, 47, 101, 108, 111, 114, 117, 118, 157, 214, 215, 218, 221, 224, 227, 248, 253, 328, 467, 473
Mercier.....	39, 59, 61, 72, 114, 128, 159, 366, 451, 459
Minié.....	86, 108, 184, 364, 365, 368, 369
Monaque	76, 291
Montaudon...	62, 82, 84, 102, 140, 176, 183, 206, 211, 217, 218, 229, 236, 237, 246, 307, 317, 327, 353, 422, 439, 440, 470
Morris	149, 287, 499
Motte.....	37, 63, 113, 164, 200, 346, 380, 383
Nakhimov	18, 19, 29, 169, 186, 198, 199, 228, 305, 319, 328, 336, 343, 351, 405, 407, 443, 456, 468, 474
Napoléon.....	10, 15, 20, 21, 22, 24, 25, 30, 42, 46, 57, 63, 75, 88, 94, 101, 105, 107, 110, 111, 112, 117, 124, 129, 133, 162, 164, 169, 170, 182, 188, 207, 222, 237, 243, 247, 248, 249, 261, 277, 300, 304, 305, 306, 312, 317, 323, 330, 331, 346, 369, 384, 407, 416, 434, 447, 448, 457, 458, 459, 461, 462, 479, 481, 485, 496
Napoléon Ier	10, 21, 30, 42, 57, 110, 112, 129, 331
Napoléon III.....	15, 21, 22, 207, 237, 247, 277, 300, 305, 330, 416, 447, 448
Naumova.....	22, 387
Neitzel	175, 188, 239, 321, 341, 401, 407
Nesselrode	305
Nesslrode	219
Nicolas Ier.....	14, 18, 109, 219, 241, 287, 296, 302, 303, 304, 317, 326, 350, 448
Niel	222, 223, 232, 237, 470, 504
Nightingale	387
Noir.....	62, 90, 91, 127, 184, 289, 337, 470
<i>Normand</i>	27, 60, 64, 75, 287, 289, 299, 308, 443, 466
Norton Cru.....	32, 39, 59, 61, 67, 96, 139, 140, 142, 162, 163, 344, 357, 359, 403, 437
Offenstadt	59, 114
Orda	238

Orlov.....	305
Ortholan.....	15, 107, 207, 300
Osten-Sacken.....	267, 276, 467
Pacha.....	204, 219, 283, 473, 479, 520
Pallandre.....	152, 154, 155, 257, 471
Pallu.....	247
Palmerston.....	292
Paskevitch.....	302, 312
Pavlov.....	82, 86
Pélissier.....	29, 75, 119, 132, 138, 169, 209, 230, 231, 288, 300, 474, 503
Pellerrin.....	155
Petiteau.....	32, 130, 196, 238, 241, 333, 339, 344, 347, 355, 356, 357, 359, 425, 429, 443
Pick.....	23, 213, 383
Pierre Ier.....	110
Pirogov.....	254, 373, 387, 393, 396, 415, 416, 417, 419, 420, 438, 458, 470
Plouviez.....	414
Podpalov....	50, 53, 54, 87, 95, 99, 100, 103, 108, 136, 137, 158, 171, 176, 177, 178, 185, 197, 222, 235, 241, 245, 271, 286, 299, 324, 335, 336, 399, 400, 403, 423, 426, 470
Pogodine.....	17, 329
Pogosky ...	68, 84, 85, 93, 94, 101, 147, 276, 277, 296, 318, 336, 353, 376, 377, 381, 382, 387, 388, 393, 396
Poilecot.....	50, 51, 89, 91, 149, 161, 164, 211, 274, 383, 399, 400, 401, 402, 471
Polousky.....	267
Ponting...	12, 26, 41, 45, 46, 49, 54, 73, 75, 76, 78, 80, 110, 123, 133, 166, 192, 204, 208, 210, 214, 227, 253, 271, 292, 294, 347, 361, 402, 409, 414, 436, 451
Porshneva.....	13, 22
Porte.....	15, 46, 104, 296, 362
Prochasson.....	25, 128, 130, 136, 357
Pruvost.....	216, 248, 406, 424, 427
Puisseux.....	26, 151, 152, 240, 241
Quéguiner.....	25, 76
Queloz.....	88, 106, 458
Raglan.....	78, 113, 114, 123, 169, 204, 227, 228, 229, 302, 312, 334, 439, 443, 474, 484
Rasmussen.....	270, 373, 386, 410
Read.....	97, 98, 117, 118, 132, 405, 407
Rebillot	91, 93, 96, 121, 144, 156, 158, 161, 175, 200, 227, 230, 236, 256, 279, 288, 289, 294, 308, 327, 344, 345, 385, 402, 404
Régley.....	27, 143, 196, 207, 247, 427, 466
Revol.....	23, 79, 262, 291, 302, 303
Rey.....	24, 25, 88, 109, 135, 237, 248, 249, 255, 304, 305, 306, 307, 308, 350
Riant.....	27, 196, 346, 441, 466
Ricard.....	386
Richardson.....	56
Rieunier.....	27, 466
Rosseykine.....	19, 455
Roubaud.....	19, 152, 240
Rousset.....	23
Roy.....	22
Saint-Arnaud..	22, 29, 78, 93, 108, 169, 214, 215, 216, 302, 334, 346, 380, 436, 438, 439, 443, 484

Samarsky	176, 177
Sancery ..47, 54, 73, 96, 143, 152, 196, 211, 231, 237, 238, 243, 274, 293, 296, 322, 340, 358, 400, 401, 421, 434, 439, 440	
Sandberg	261
Satine	213
Scherpereel	24, 373, 374, 410
Schoendoerffer.....	69, 174, 240
Scoutetten	365
Seaton	58
Sendrail.....	413
Senyavskaïa	22
Sereville..... 27, 91, 93, 121, 144, 157, 158, 161, 175, 200, 227, 230, 236, 256, 280, 288, 289, 294, 308, 327, 344, 385, 403, 404, 466	
Sergent.....	52, 381, 479, 482, 486, 488, 489, 494, 505, 508, 520
sergent-major...86, 121, 180, 181, 182, 193, 217, 230, 237, 239, 244, 245, 246, 270, 301, 332, 334, 335, 352, 353, 381, 390, 397, 401, 428	
Serman	25, 104, 105, 255, 366
Seutin.....	374
Shtykov..... 60, 83, 84, 100, 101, 141, 305, 316, 323, 345, 356, 375, 380, 381, 390, 449, 471	
Simenon	444
Skritsky.....	19, 172
Smoline.....	19, 22, 213, 272, 325, 326
Sokolov.....	88, 94, 169, 249
Solski	23, 455
Stauch	364
Stendhal	70, 85
Stolypine.....	97, 175, 207, 208, 335, 381, 382
Strachan	76
Tarle.....	18, 19, 29, 48, 49, 54, 56, 169, 233, 302
Tatischiev	17, 18
Tchoudinov.....	18, 21, 308
Tchrouzov	276
Théry.....	217, 229
Thoumas	51, 55, 68, 134, 135, 152, 154, 192, 204, 205, 206, 207, 211, 225, 245, 246, 251, 252, 257, 263, 264, 266, 283, 297, 299, 320, 334, 335, 337, 343, 344, 348, 389, 390, 397, 421, 422, 429, 430, 431, 433, 439, 471
Thouvenin-Minié.....	86, 184
Tison	25, 130, 262, 263, 290, 443
Tolstoï.... 27, 40, 62, 67, 127, 140, 164, 179, 197, 198, 200, 202, 222, 235, 242, 256, 263, 264, 284, 285, 300, 337, 346, 352, 379, 383, 424, 451	
Totleben..... 27, 29, 40, 44, 47, 49, 50, 53, 54, 56, 63, 66, 67, 73, 81, 82, 95, 97, 99, 102, 103, 115, 116, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 133, 134, 155, 164, 169, 171, 179, 181, 183, 186, 189, 190, 191, 193, 197, 202, 208, 209, 210, 211, 215, 217, 218, 219, 221, 226, 228, 233, 234, 235, 242, 247, 252, 253, 254, 277, 278, 279, 280, 281, 308, 319, 328, 329, 336, 343, 348, 351, 370, 376, 385, 386, 405, 411, 450, 451, 468	
Trévisi.....	127, 144, 461
Tsimbidy.....	59
Urquhart.....	23, 456
Vassilitchkov	81, 221, 417
Vauban.....	70, 71, 170, 172, 223, 231, 370, 386, 457

Venayre.....	3, 25, 63, 68, 70, 85, 167, 259, 344, 349, 355, 462
Venetsky	82, 83, 84, 198, 235, 265, 286, 321, 336, 339, 340
Vernier	184, 186
Vien de Mont-Orient Charleval.....	23
Vinitchenko	19, 214, 233
Vissière	127, 144
Von Paulus.....	129
Vorobiova	19
Wangrel	209
Wanty	105, 108, 109, 112, 113, 307
Weimarn	132
Weirman	97
Wellington	113, 129, 292
Welzer.....	407
Wezler	175, 188, 239, 321, 341, 401, 407
Wieviorka	10, 25, 76, 104, 206, 255, 409, 457
Wilkinson-Latham.....	110
Wimpffen.....	234, 250, 276, 277, 278, 279, 293, 386
Wranken.....	102, 117, 132
Yon	258
Zaïontchkovski	18
Zanone	26, 59, 61, 62, 268, 338, 358, 359, 462
Zola.....	140

Résumé :

La campagne de Crimée fut le principal théâtre d'opérations de ce qui fut appelé par ses contemporains la Guerre d'Orient. Premier grand conflit européen depuis la fin des guerres napoléoniennes et dernier affrontement militaire entre la France et la Russie, la guerre de Crimée est étudiée et appréciée de manière très différente par les historiens des différentes nations qui y participèrent : l'historiographie russe de ce conflit est ainsi très développée tandis qu'en France les universitaires et historiens amateurs ne s'intéressèrent guère à cette première victoire du Second Empire. Dénominateur commun de toutes ces études sur la guerre de Crimée, les témoignages des combattants français et russes seront au cœur de notre démarche. Héritiers des vétérans des guerres napoléoniennes, pétris de culture romantique, ces hommes vécurent aussi les débuts d'une révolution militaire qui transforma durablement l'art de la guerre en Europe. De part et d'autre du No Man's Land aux pieds des murs de Sébastopol, ces hommes racontèrent leur campagne de Crimée faite de combats, de gloire, de camaraderie et d'échanges entre ennemis, mais aussi de maladie, de souffrance et de mort. C'est aussi la question même de la représentation de cette guerre qui put alors être parfois remise en question, entre quête d'aventure, devoir patriotique ou religieux et désillusions face à une guerre de siège imprévue.

Descripteurs : Guerre de Crimée, Second Empire, Empire russe, témoignage, anthropologie historique, siège de Sébastopol, campagne de Crimée, militaires, analyse comparative.

The reflection of the Crimean Campaign in the testimony of Russian and French Militaries: Historical and Anthropological dimension:

The Crimean campaign was the main theatre of operations in what used to be called the Eastern War. First major European conflict since the end of the Napoleonic Wars and the last military confrontation between France and Russia, the Crimean War has been studied and appreciated in very different ways by historians of the different nations that took part in it: the Russian historiography of this conflict is thus highly developed, whereas in France, academics and amateur historians have barely studied this first victory of the Second Empire. Testimonies from French and Russian combatants are the common denominator of those studies, therefore, they will be at the heart of our study. Heirs of veterans of the Napoleonic Wars and steeped in romantic culture, these men also experienced the beginnings of a military revolution that lastingly transformed the art of war in Europe. On both sides of Sevastopol walls No Man's land, these men told the story of their campaign in Crimea, a campaign of fighting, glory, comradeship and exchanges between enemies, but also of disease, suffering and death. It is also the very representation of this war that could sometimes be questioned, between the quest for adventure, patriotic or religious duty and disillusionment in the face of an unforeseen siege war.

Keywords : Crimean War, Second French Empire, Russian Empire, testimonies, historical anthropology, sketch of Sevastopol, Crimean campaign, Militaries, comparative analysis.